




of CALIF
LOS ANGEL
LIBRARY

PAUL HAZARD

Ancien élève de l'École Normale Supérieure,
Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres.

LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE
ET LES
LETTRES ITALIENNES

1789-1815



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1910

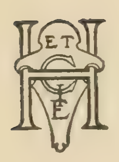
LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE
ET LES
LETTRES ITALIENNES

PAUL HAZARD

Ancien élève de l'École Normale Supérieure,
Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES LETTRES ITALIENNES

1789-1815



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1910

A

M. GUSTAVE LANSON

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE II

LA DOMINATION IMPÉRIALE ET LA LITTÉRATURE ITALIENNE (1800-1814).

LIVRE III

LES LITTÉRATURES DU NORD, LA LITTÉRATURE ITALIENNE ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE (1789-1816)

INTRODUCTION

CE QUE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE TROUVE EN ITALIE ; CE QU'ELLE Y APPORTE ; CE QU'ELLE Y LAISSE.

Parmi les caractères multiples que présente l'Italie intellectuelle à la veille de 1789[1], il en est trois qui nous intéressent spécialement, et que nous devons retenir. D'abord, une tendance marquée à reconquérir l'indépendance littéraire de la nation. Ensuite, une vive curiosité pour les productions de l'esprit anglais et allemand. Et malgré ce double effort vers une libération et vers un renouvellement, une habitude prise, qui persiste dans ses effets : l'imitation de la France.

La littérature italienne, qui avait sommeillé pendant le XVIIIe siècle, se réveille : voilà le premier fait. Des écrivains illustres travaillent à secouer l'apathie de leurs contemporains. Alfieri, avec une sorte de rage, attaque tous les tyrans du monde en songeant à ceux de son pays. Du lieu commun qui consiste à gémir sur l'Italie démembrée et esclave, il fait un cri de passion[2]. Il appelle à la vie ce « peuple italien futur » auquel il dédie son *Bruto secondo* ; il est le « poète-citoyen » qui transforme la comédie même en arme politique. Et logiquement, l'amour de la patrie se traduit en lui par la haine de

1. Sur le choix de cette date, nous nous rallions entièrement à l'avis de M. G. Bourgin (*Revue de Synthèse historique*, déc. 1909, p. 365) : « Si je propose de prendre l'année 1789 comme date initiale, c'est que cette date marque le début d'une période historique vraiment nouvelle dans la Société européenne, — encore qu'elle soit préparée par toute l'évolution politique et sociale du XVIIIe siècle — ; et qu'alors se créent entre la France et l'Italie des relations qui auront les plus graves conséquences pour le Risorgimento lui-même... »

2. E. Bertana, *V. Alfieri*, 2e Ed., 1904.

l'étranger. Il l'a éprouvée, dès le jour où il a résolu, par un effort de volonté, de s'émanciper pour émanciper les autres, et de désapprendre le français pour apprendre l'italien. Parini, en couvrant de ridicule le jeune noble égoïste qui consacre à la toilette, à la promenade, au jeu, aux longs sommeils, les loisirs d'une vie frivole, fait plus que de flétrir au passage la manie de l'imitation française et le mépris de la culture nationale : il s'attaque à une conception de la littérature — celle qui règne — pour en proposer une autre par son exemple — celle qui doit régner. Sa vigoureuse satire montre ce dont le pays a besoin : des œuvres solides, qui se soucient moins des mots que des idées ; des œuvres originales, qui ne doivent rien à la mode de Paris ; nationales, dans ce sens qu'elles aient à corriger les défauts de la nation [1].

D'autres, à côté d'eux, luttent pour l'indépendance avec un moindre talent, avec une égale conviction. « Qu'il y ait des Français, mais en France », demande énergiquement le comte Galeani Napione, dans un livre qu'il publie sur l'usage et sur les mérites de l'italien. Il s'agit de bannir du Piémont le français, moins beau, moins riche, moins précis même que la langue rivale ; moins répandu dans le monde que des gens intéressés veulent le faire croire, et dont les progrès équivaudraient enfin à la ruine définitive de tout caractère national. C'est un fruit étranger à notre sol, dit-il ; il est ridicule, il est coupable de l'introduire : que littérateurs et hommes d'état s'unissent, au contraire, pour en arrêter l'importation [2] ! Là-dessus, Romains et Napolitains d'approuver. A Venise, nous trouvons le représentant le plus curieux de cette gallophobie littéraire : Andrea Rubbi. Ses sentiments ne sont pas compliqués et il ne raffine pas : « J'ai toujours cru qu'il fallait aimer l'Italie plus que tous les autres pays étrangers, et j'ai méprisé, par système et par goût, les Italiens qui lui ont préféré les choses d'au delà des Alpes [3]. » A confondre ces traîtres, qui forment la majorité, sa bile s'échauffe, sa colère s'exhale en clameurs : « Puisse revivre un Manlius Torquatus de la littérature, qui délivre le Latium et le Capitole de l'invasion gauloise ! Vengeons l'Italie, ô mes amis ! » ..... « Surgisse un vengeur ! Disparaisse la tache infâme qui déshonore la beauté de notre mère !..... Que les plumes, que les langues s'arment, invincibles, pour tuer dès sa naissance ce germe funeste !..... » L'exagération de la forme recouvre un sentiment profond, le même qui

1. Voir Carducci, *Storia del Giorno*, 1892.
2. *Dell' uso e dei pregj della lingua italiana libri tre*, 1791-1792. Épigraphe du livre : « Satis mirari non queo, unde hoc sit tam insolens domesticarum rerum fastidium. »
3. *Elogj italiani*, 1782.

commence à s'affirmer chez beaucoup d'écrivains : le patriotisme de la littérature. Rubbi essaie de l'analyser, car il sent bien que toute la force de ses revendications se trouve là : « Je vous dirai, moi, que l'Italie, n'ayant pas les nombreuses académies que possède la France et manquant en conséquence d'un centre intellectuel, fait preuve d'un grand *patriotisme*. Ses fils se soutiennent l'un l'autre par des liens de raison, et non d'intérêt. C'est le *patriotisme* qui unissait au commencement de ce siècle, par des liens de raison, et non d'intérêt, les Gravina, les Zeno, les Maffei, les Conti..... C'est le *patriotisme* qui a toujours uni pendant le cours de ce siècle et qui unit encore tant de journaux littéraires, ceux de Rome, de Florence, de Sienne, de Pise, de Vicence, de Bologne, de Modène, de Milan... c'est le *patriotisme* qui a produit tant d'histoires littéraires générales et particulières, des journaux de médecine et d'archéologie, outre les actes des académies. Tous ne sont pas des chefs-d'œuvre ; mais tout cela se fait par des liens de raison, non d'intérêt : ce par quoi je définis le *patriotisme*[1]. » Ce raisonnement donne aux champions de l'indépendance intellectuelle une force singulière. Encore semble-t-il à Rubbi, quand il entreprend son examen de conscience, qu'il n'a pas suffisamment travaillé pour sa patrie. Qu'a-t-il fait? Presque rien. Et de quoi peut lui être reconnaissante celle qui fut sa mère et sa nourrice[2] ? — Il a tort de s'adresser à lui-même ces reproches ; c'est de la fausse modestie. Il a bien mérité, non seulement de sa province, mais de toute l'Italie, « parce que ses écrits n'ont pas eu d'autre but que la destruction de la gallomanie » ; il a fait rougir ses concitoyens « d'être esclaves, par besoin ou par plaisir, de ces Gaulois qui ont été chassés du Capitole par les oies romaines[3] ».

En second lieu, cette inquiétude, ce besoin de renouvellement, ces frémissements d'impatience, ces clameurs, toute cette agitation intellectuelle qui commence, sont favorisés par une influence que le début du siècle n'avait pas connue, et qui pousse, elle aussi, à l'indépendance et à l'originalité. Les littératures du Nord sont sorties de chez elles pour conquérir les pays latins ; elles y comptent des partisans et déjà des apôtres. Le vieil Homère voit ses autels abandonnés par les adorateurs d'un dieu nouveau : Ossian. Le cosmopolitisme, mot qu'on n'avait pas encore entendu, consacre un état de choses qu'on n'avait pas encore constaté. C'est le moment où les barrières qui séparaient les peuples du Nord de ceux du Midi s'effritent et tombent. Trop de voyageurs passent d'un pays à l'autre, trop de livres étrangers sont lus

1. *Dialoghi tra il sig. Arteaga e Andrea Rubbi*, 1786.
2. *Dialoghi tra il sig. G. Andres e Andrea Rubbi*, 1787.
3. *Le due letterate italiana e francese*, 1789.

par des esprits devenus plus curieux, trop d'idées circulent à travers la vieille Europe sans qu'on leur demande leur origine, pour que l'Italie n'ait point part aux échanges, et que la manière de concevoir, de sentir, d'écrire même, ne s'y trouve pas à quelque degré modifiée. L'Angleterre a montré le chemin ; l'Allemagne, plus lentement, a suivi. On doit compter avec elles maintenant [1].

Ces symptômes sont curieux. Souvent, c'est la conscience du danger extérieur qui réveille chez les peuples l'idée nationale ; c'est la menace de l'étranger. Ici, le danger extérieur ne diminue ni n'augmente ; l'étranger ne menace pas, il domine en toute sécurité. Mais l'Italie s'aperçoit qu'il lui reste un dernier patrimoine à défendre : l'art; si elle le défend, elle pourra peut-être reconstituer tous les autres ; si elle ne le défend pas, elle est définitivement perdue. Voilà pourquoi les littérateurs recommencent à se battre au sujet de la langue, comme ailleurs les politiciens au sujet d'une province. Dans l'histoire de l'Italie, les revendications esthétiques ont toujours été le signe d'un prochain relèvement. Notons-les; nous aurons à voir ce qu'elles deviennent. — Mais, pour le moment, ni la vigueur de l'esprit italien qui renaît, ni la séduction nouvelle des littératures du Nord qui s'insinuent, ne suffisent à balancer l'influence française. C'est le troisième trait, c'est peut-être le plus apparent.

En effet, dans le temps même où d'excellents esprits travaillent à repousser la France, d'autres l'appellent. Ils l'appellent, parce qu'ils sont frappés des défauts que présente l'état politique et social de leur pays, parce qu'ils sont pressés de l'améliorer, parce qu'ils ne se soucient pas de savoir d'où viennent les remèdes, pourvu seulement qu'ils soient bons. Alors ils demandent l'exemple des innovations au peuple novateur ; ils l'admirent, ils l'étudient, ils l'imitent. Ils ont lu Diderot, Voltaire, Rousseau et tous les philosophes dont la pensée, française d'abord, devient ensuite humaine ; ils ont fait passer en Italie la grande machine de guerre dirigée contre les abus de l'ancien régime : l'Encyclopédie, réimprimée deux fois, à Lucques dès 1758, et à Livourne en 1770. Ils sont peu nombreux ; dans la noblesse et le clergé, on n'en compte guère. Mais ils sont actifs, ils font des prosélytes dans la classe moyenne, parmi la bourgeoisie éclairée [2], celle qui, ne se contentant pas de penser, travaille : si bien qu'ils finissent par agir sur les gouvernements. Ils sont entraînés par le grand mouvement de réforme qui agite toute l'Europe et qui aboutit à l'œuvre de Tanucci et de

1. P. Hazard, *Les premiers contacts des littératures du Nord avec l'esprit latin en Italie,* 1909.
2. L. Ferrari, *Del « Caffè, » periodico milanese del secolo XVIII,* 1899.

Caracciolo à Naples, des collaborateurs de Joseph II et de Pierre Léopold en Lombardie et en Toscane[1]. Ces hommes, aux aspirations encore confuses et incohérentes, mais très généreuses et très nobles, et qui ont pour eux tout l'avenir, suivent avec un intérêt passionné les événements dont les gazettes de Paris leur apportent la nouvelle, et ils les suivent, non pas seulement dans un esprit de curiosité, mais avec une sympathie intéressée, qui cherche des précédents et réclame des modèles. Leur fidélité ne sera pas ébranlée, quand il leur semblera que la philosophie française passe des idées pures aux faits réels ; au contraire, ils tireront profit des faits comme ils ont tiré profit des idées. Et c'est la première, l'immense force de la France, à la veille de 1789 : les idées révolutionnaires avant la Révolution.

En littérature aussi, notre influence domine. Dans le monde qu'elle se vante d'avoir soumis alors à l'universalité de sa langue et de sa culture, la France compte l'Italie comme une des provinces qui acceptent le plus docilement sa domination. L'esprit de révolte qui commence à souffler, les rivales qui surgissent, montrent qu'elle n'a plus tout à fait raison : mais elle n'a pas tout à fait tort ; car son pouvoir est encore prépondérant. Son influence a pour elle la force d'une habitude séculaire ; elle continue en vertu d'une impulsion acquise. Elle s'exerce mécaniquement, si l'on peut dire : les causes qui l'expliquent, n'ayant pas cessé d'exister, ne cessent pas non plus de produire leur effet. Les penseurs essaient de lutter contre l'incessante invasion de l'étranger : ceux qui se contentent de vivre, tout simplement, se laissent aller au cours naturel des choses et imitent la France parce qu'ils l'ont toujours imitée. Il y a des chefs intelligents et vigoureux ; ils manquent de soldats. Les indignations et les colères montrent précisément combien les écrivains originaux ont de peine à forcer leurs concitoyens à rebrousser chemin. Les gens cultivés, courtisans aussi bien que philosophes, continuent à parler et à écrire en français ; les dames continuent à lire des romans français, que les libraires continuent à leur fournir avec empressement ; tandis que les savants continuent à publier en français leurs découvertes, parce que la langue française demeure la langue universelle. Croyons-en un compatriote de Galeani Napione : « La langue française est désormais universelle, ou peu s'en faut[2]..... » Tant il est vrai que la crise de l'italien, pour être dénoncée, n'est pas résolue !

Qu'on étudie les réponses provoquées par le concours de l'Académie

1. F. Lemmi, *Le origini del Risorgimento italiano*, 1906, I, 1 : L'Italia e il movimento riformatore del secolo XVIII.
2. *Biblioteca oltremontana ad uso d'Italia,* 1788, t. I, p. 243.

de Mantoue, annoncé en 1781, répété en 1783 : « Quel est actuellement le goût littéraire en Italie ; et quels sont les moyens de le corriger, s'il est dépravé [1] ? » Sur l'existence du mal, et sur sa nature, tous sont d'accord. Langue et littérature italiennes touchent à leur perte. L'Angleterre et l'Allemagne contribuent pour leur part à produire cette extrême décadence ; mais la France en demeure la principale cause. Son influence s'exerce de multiple façon : par la ressemblance de sa langue avec l'italien, par sa facilité, par sa clarté, qui vient d'ailleurs de sa pauvreté ; par la protection que lui donne en Italie le gouvernement, toujours prêt à la propager. « Comme s'il ne suffisait pas d'avoir des Français parmi nous », s'écrie-t-on, « il faut encore que nous soyons placés près de la France, riche, puissante, ingénieuse à trouver mille plaisirs et des nouveautés de toute espèce ; chère aux femmes et aux gens de qualité pour ses commodités, son luxe, ses modes ; respectée à cause des nombreux génies qu'elle eut au siècle passé, célèbre à cause des six ou huit écrivains incomparables qu'elle compte présentement, à cause des autres qu'elle compte par centaines : moins grands sans doute, et de beaucoup ; quelquefois même futiles et puérils ; mais toujours féconds en livres tantôt faciles et agréables, tantôt piquants et spirituels [2]. » Un des concurrents voit dans l'esclavage de sa patrie une sorte de fatalité et se contente de plaider les circonstances atténuantes pour lui-même et pour ses confrères les auteurs : « La France, nation très puissante, où fleurissent tous les arts et toutes les sciences, donne des lois en matière de littérature et de civilité à presque toute l'Europe. Or les Italiens s'habillent, mangent, boivent, j'allais dire dorment à la française. Au théâtre, ils entendent des drames français ; ils ont sans cesse entre les mains des livres français ; enfin ils parlent le français ou une langue franco-italienne, surtout dans les cours, qui pourtant devraient être des écoles de bon langage. Donc, pourquoi tant d'amertume et tant de plaintes sur ce que le goût des lettres françaises influe tant sur les lettres italiennes ? Ne fut-ce pas aussi notre sort, autrefois ? N'est-ce pas ainsi que va le monde ? Je ne dis pas qu'un bon Italien ne doive pas, autant qu'il le peut, endiguer le torrent étranger qui trouble nos fleuves en les grossissant ; et sans doute c'est en bon italien que nous-même écrivons ces lignes ; mais c'est chose déraisonnable et absurde que de nous reprocher sans cesse notre esclavage, quand nous sommes entraînés dans l'orbite des choses

1. Cf. *Memorie della R. Accademia*, Mantova, 1795. Moins connu que le concours de l'Ac. de Berlin, à la même époque, celui-ci n'est pas moins important peut-être pour l'histoire de notre influence.

2. Borsa, *Il Gusto presente in letteratura*, 1784.

et frappés par l'injustice du sort [1].» « Par sa constitution politique », déclare un autre, « le pauvre pays démembré qui ne peut opposer aucune force aux entreprises de ses remuants voisins, est condamné fatalement à l'esclavage, à la médiocrité, à la barbarie. » Le genre d'éducation qu'il donne d'ordinaire à ses enfants avilit la pensée. « Dès lors, quelle résistance opposer aux tentatives des Français qui sont déjà en Italie comme chez eux, et animés de la pardonnable manie de dominer sur toute l'Europe, sinon par les armes, au moins par les modes, par la gloire de leurs génies, par la renommée de leurs écrits ? Quelle résistance opposer à leur ambition non dissimulée de rendre leur langue universelle, comme la grecque et la romaine [2] ? » Voilà donc la constatation, aussi précise et aussi nette qu'il est possible de l'imaginer, de l'hégémonie littéraire de la France ; et nous sommes précisément en 1789.

C'est un fait indiscutable. Les conditions d'existence sont telles que la dépendance apparaît comme fatale ; on ne conçoit guère qu'elle puisse finir, sinon dans un avenir infiniment lointain. Pour transformer ces rapports nécessaires, il faudrait un événement nouveau, sur lequel on ne compte pas, et qu'on ne peut même concevoir. Les passionnés s'en indignent ; les sages constatent sans s'émouvoir un mal qui n'a pas de raison de cesser et en prennent leur parti. Ainsi s'explique le succès d'un livre comme le *Saggio sopra la lingua italiana*, de Cesarotti, qui propose à la difficile question d'une influence qu'on voudrait combattre et qu'on doit subir la réponse que fournit le bon sens [3]. Son œuvre est assurément celle qui fait le plus de bruit et provoque le plus de commentaires à la veille de la Révolution. Il n'est pas d'avis qu'on aille, hors de tout propos, remplir la langue italienne de termes français, quand ce ne serait, dit-il, que pour épargner la vanité nationale : car elle se fait sentir plus vivement dans les petites choses que dans les grandes. Mais il n'est pas d'avis non plus qu'on doive les rejeter, quand ils sont nécessaires, ou utiles, ou simplement commodes. Une langue qui veut s'enrichir puise aux sources étrangères. Les sources étrangères se réduisent actuellement, pour l'Italie, au français. « La langue française est désormais commune dans toute l'Italie ; point de personne un peu cultivée, à qui elle ne soit familière et comme naturelle ; la bibliothèque des femmes et des hommes du monde est exclusivement française ; une grande partie des mots français a beaucoup

1. *Dissertazione del Sig. Marchese I. Pindemonte*, 1783.
2. G.-B. Velo, *Sulla preminenza di alcune lingue*, 1789. Cf. aussi *Del carattere nazionale del gusto italiano*, 1786, par le même auteur.
3. *Saggio sopra la lingua italiana*, 1785.

d'affinité avec les nôtres, puisqu'ils proviennent du même fonds et ils sont plus clairs d'un tiers peut-être que ceux de notre dictionnaire. La langue, ennoblie par une foule de grands écrivains, féconde en œuvres pleines de raison et d'esprit, où sont répandues toutes les fleurs de l'urbanité, a su acquérir dans l'univers l'autorité et la grâce qui donnent aux mots faveur et crédit. » Dès lors, pourquoi ne pas utiliser sans scrupule des trésors qui semblent s'offrir d'eux-mêmes ? Tel est son raisonnement, qu'il s'efforce de rendre rigoureux comme un syllogisme. Il ne provoque pas la corruption de la langue ; il l'observe comme un fait, et il l'explique ; il en est « le législateur »[1]. C'est un philosophe[2] ; il considère les choses non point comme elles devraient être dans l'idéal, mais comme elles se présentent à lui pour le moment. Et s'il est vrai que l'avenir va lui donner tort, le présent semble lui donner raison. Rien n'indique que les choses doivent changer. La paix universelle sera chaque jour affermie par la philosophie ; les pays qui sont puissants aujourd'hui le seront davantage demain. Ils maintiendront leur prospérité pendant des siècles et des siècles, si longtemps que l'antiquité la plus orgueilleuse et la plus sage n'aurait osé aspirer à un tel bonheur. Un Italien presque illustre à l'époque, Bertòla, l'affirme publiquement. « Leur déclin, leur fin même, formeront une époque de calme et de tranquillité, ils iront déclinant et finissant comme un homme chargé d'années, de complexion excellente, qui abandonne placidement la vie parce que la chaleur naturelle l'abandonne[3]. » C'est dans ces conditions qu'éclate la Révolution française.

Dès que cette grande révolte est proclamée, en même temps que toutes les forces politiques et sociales, toutes les forces de l'esprit entrent en jeu. Personne, parmi ceux qui pensent et qui écrivent, ne reste indifférent ; les uns se prononcent pour elle, les autres contre elle : tous prennent parti. Idées et sentiments se manifestent avec violence ; la raison et la passion parlent à la fois ; les oppositions deviennent des conflits, et les conflits des crises. Avant même que la Révolution ne sorte de ses frontières, l'Italie en ressent les effets. Les compromis qui toléraient les hardiesses françaises, à condition qu'elles fussent couvertes d'un voile, même transparent, qui leur défendaient la place publique, mais leur ouvraient les salons, sont dénoncés et cessent : on accueille les nouveautés avec ivresse ou bien on les repousse

1. G. Mazzoni, *Il Saggio sulla fil. d. lingue* (Dans *Tra libri e carte,* 1887).
2. V. Alemanni, *Un filosofo delle lettere,* 1894.
3. A. de' Giorgi Bertòla, *Della filosofia della storia libri tre,* 1787, Libro III, par. 21.

avec fureur. La politique entre dans la littérature, la travaille, la déforme, l'enrichit en tout cas, lui donne plus de vigueur et plus de réalité. C'en est fait des spéculations abstraites et des dissertations académiques : la Révolution, comme elle force à prendre parti, force à agir : toute expression littéraire vise à un effet immédiat. Les tendances opposées que nous venons de voir et qui, dans le cours normal des choses, auraient paisiblement vécu côte à côte, se contentant de victoires minimes et de progrès insensibles, se heurtent : elles ont reçu une impulsion nouvelle et manifestent un dessein plus marqué de vivre, avec la hâte d'aboutir. Elles sont pressées, elles sont violentes, elles sont brutales ; et, voyant qu'elles sont inconciliables, elles luttent à qui l'emportera.

L'esprit italien veut l'emporter. Les troubles politiques ne sont pas pour l'épouvanter. Habitué à les subir, par une hérédité qui remonte jusqu'à Rome, il voit en eux une sorte d'épreuve pour sa vitalité, et en sort toujours triomphant. Puisque l'obstacle contre lequel un Alfieri s'irritait se trouvait être la mollesse de ses concitoyens, et l'habitude de se laisser aller doucement à une vie tranquille ; puisque la Révolution secoue cette apathie, bon gré mal gré, il est naturel que l'Italie revendique avec énergie des droits qu'elle va se sentir capable d'exercer. — L'esprit français veut l'emporter ; au moins un certain esprit français : celui qui est fier de son hégémonie littéraire comme de son hégémonie politique, et croit à l'universalité de sa langue comme à celle de son pouvoir. Tout d'un coup, il se trouve avoir à sa disposition une force immense et telle qu'il n'avait jamais osé la concevoir ; il met cette force au service de sa domination intellectuelle, il veut s'emparer de tous les esprits comme de toutes les places fortes, il impose le dictionnaire de l'Académie aussi bien que les codes, il envoie devant les tribunaux ceux qui ne veulent pas parler français avec ceux qui ne veulent pas se soumettre à la conscription. Les prétentions anciennes de la race réapparaissent donc, accrues et favorisées par les circonstances ; pour ceux qui doivent les subir, Louis XIV se continue dans Napoléon : c'est la même manie de généraliser, la même ambition de dominer, mais plus impérieuse et plus exclusive. — Les littératures du Nord, aussi, trouvent leur compte à cette mêlée. Ce n'est pas qu'elles prétendent asservir l'esprit italien, mais elles veulent l'enrichir en prenant la place de l'esprit français. Elles offrent un charme de simplicité et de fraîcheur que celui-ci n'a plus ; elles offrent, sur ce marché où la concurrence est ouverte, plus de nouveauté. Or, on a besoin de nouveauté ; les rapports incessants des peuples, les alliances ou même les guerres, transforment l'indifférence en curiosité ; on veut

mieux connaître ce qu'on soupçonne ; on demande, pour nourrir une vie intellectuelle devenue plus intense, des aliments dont on soit moins blasé. Ainsi l'Angleterre prend une part sans cesse plus grande de l'admiration réservée jadis à la France ; et l'Allemagne, timide, hésitante encore à la fin du XVIIIe siècle, va revendiquer, au XIXe, le premier rang.

Mais ce n'est pas seulement par le jeu nouveau des tendances anciennes que la Révolution agit. Elle est elle-même la nouveauté, substantiellement ; elle ajoute un élément aux éléments multiples qui forment la conscience des individus comme celle des peuples et, par là, enrichit les littératures comme les philosophies. Tous, désormais, conçoivent la notion d'un droit à la liberté et au traitement d'égalité. L'existence de chaque être, dans chaque ordre, ne s'explique plus par des désirs ou par des besoins ; elle se justifie, elle se légitime par la raison. La raison et le droit, la liberté et l'égalité, mots qu'on ne prononce jamais sans effet et qu'on n'arrête plus une fois qu'ils ont été prononcés ; toute époque qui croit les réaliser davantage, marque un essor de la pensée et une transformation de son expression. La Révolution est un immense appel d'indépendance ; elle devient une force irrésistible d'expansion. La France en donne l'exemple, et plus que l'exemple : la théorie. Car c'est encore la France qui apparait ici, mais une autre France, très différente de la première, celle qui veut non pas dominer, mais affranchir, celle qui attache moins de prix à la poursuite de son intérêt propre qu'à celui de ses voisins ; le pays qui est le plus capable, peut-être, d'oublier les préoccupations égoïstes et les préjugés locaux pour donner à ses idées une valeur universelle.

Tout cela forme un ensemble complexe, confus, contradictoire. On aperçoit dans la littérature italienne, de 1789 à 1815, des actions passagères, des réactions subites, et de brusques variations. On va, tout d'un coup, des pamphlets réactionnaires aux poésies républicaines, et de la production napoléonienne aux œuvres réactionnaires. Ici, le classicisme, qui reste fort ; là, le romantisme, qui déjà prend des forces. L'influence française est vaincue par les Autrichiens en 1799, mais elle triomphe de nouveau en 1800, après Marengo. Cette influence même n'est pas unique ; certains de ses représentants veulent affirmer l'hégémonie, d'autres établir la liberté ; ils travaillent en même temps à ces desseins opposés. Cette influence n'est pas uniforme : dans la vaste période de l'expansion française, il y a des moments bien distincts ; il y en a deux, surtout, qui se succèdent sans se ressembler : la conquête révolutionnaire et la conquête impériale. C'est une pièce violente, dans laquelle chaque acteur veut occuper toute la scène, et où

les coups de théâtre se multiplient. Cependant deux effets se manifestent peu à peu, qui deviennent plus clairs à mesure que le dénouement approche, et qui demeurent certains lorsque le rideau est tombé.

Le progrès du caractère national dans la littérature italienne est certain. « Liberté » est interprété dans le sens de « nationalité » ; et le plus curieux, c'est que la nationalité est confiée à la littérature avant d'exister en fait. Les écrivains sont chargés d'en entretenir le culte et d'en préparer l'avènement prochain [1]. Ils créent, par les souvenirs du passé qu'ils rassemblent, et par leur œuvre présente, une patrie idéale, qui provoque la réalisation de la patrie réelle. Et l'âme italienne est telle qu'aucune force, si grande qu'on la suppose, ne pourra désormais lui arracher cet espoir. Mettez, d'un côté, toute la tradition de l'imitation française, toute l'influence dont disposent des armées séjournant pendant quinze ans dans un pays conquis, la tyrannie consciente avec l'oppression inconsciente : ajoutez la volonté même de l'empereur ; jetez dans l'autre plateau de la balance l'idée de la nationalité italienne, fortifiée de tous les principes de la Révolution : ce sera toujours celle-ci qui l'emportera. Les batailles pour l'unité, les complots et les révoltes, ne sont pas encore possibles ; les batailles pour un livre, pour un mot qui est italien ou qui ne l'est pas, sont possibles : déjà ce sont des victoires. Les idées semblent conduire les événements, et la littérature les idées. Elle forme une sorte d'Italie provisoire, que nous allons voir se constituer.

D'autre part, la diminution de l'influence littéraire de la France est certaine ; c'est la fin de son hégémonie. Proclamée par Rivarol, en 1784 [2], cette domination superbe est atteinte dans son principe et dans ses effets avant Waterloo. Rien ne semble plus paradoxal, et n'est en réalité plus logique. Si la France favorise le développement des nationalités, si la première forme que les nationalités revêtent est la forme littéraire, comment ne se hâteraient-elles pas de s'affirmer en réagissant contre l'autorité de notre art ? Sans doute, pendant le temps de la conquête, les livres français afflueront ; par nécessité ou par mode, on pratiquera la langue des vainqueurs. Mais quand le patriotisme entrera en jeu et quand, par patriotisme, on parlera italien le plus qu'on pourra : il est clair que le français reculera. Plus nos idées agiront — et elles agissent infiniment — plus il apparaîtra que nous n'avons pas le droit de prétendre à une tyrannie, celle de l'esprit étant d'ailleurs la

1. O. Bulle, *Die italienische Einheitsidee in ihrer litterarischen Entwicklung von Parini bis Manzoni*, 1893.

2. F. Baldensperger, *Comment le XVIII[e] siècle expliquait l'universalité de la langue française* (Études d'hist. litt., 1907).

moins supportable de toutes. Le temps n'est plus de dire, avec Rivarol, que le monde est français. Le temps est venu de dire, au contraire, que tous les peuples sont égaux ; qu'il existe l'Angleterre ou l'Italie, par conséquent l'anglais ou l'italien ; que toute prétention à l'universalité, étant déraisonnable, est condamnée à périr. Les nations deviennent des individualités conscientes de leurs droits, et qui veulent les exercer contre ceux mêmes qui les ont révélés. En 1814, elles inscriront formellement l'égalité et la liberté intellectuelles dans leurs revendications, au même titre que la liberté et l'égalité politiques. La France, à l'Italie qui par avance cherchait à se débarrasser d'elle, a montré les moyens de le faire.

Ce sont là les traits essentiels de l'étude que nous allons entreprendre. Comment la Révolution, venant s'ajouter aux éléments du caractère italien, favorise l'avènement d'une littérature nationale ; comment elle met fin, du même coup, à l'hégémonie que la France s'arrogeait en matière de littérature et de langage : voilà ce que nous avons cru voir, et voilà ce que nous voudrions montrer.

Nous n'avons pas à insister sur notre méthode. Puisqu'il s'agit ici d'un pays qui va réunir les différentes fractions qui le composent par le lien d'une pensée commune, nous fournirons toujours des exemples tirés de plusieurs provinces en même temps : un exemple isolé ne prouve rien. Puisqu'il s'agit de grands mouvements d'opinion, nous éviterons de transformer les individus en symboles, sans qu'on aperçoive derrière eux ce qu'ils symbolisent ; nous nous attacherons, au contraire, au nombre, voire aux médiocrités ; les talents exceptionnels ne serviront qu'à éclairer la pensée ou l'action du commun des auteurs. Puisqu'il s'agit enfin d'un travail d'ensemble, nous ne donnons aucune de nos conclusions comme définitives. Elles représentent seulement des recherches à vérifier ou à compléter ; nous en indiquons même quelques-unes qui sont encore à entreprendre. Nous serions heureux du résultat de notre effort, s'il servait à attirer davantage l'attention des érudits vers la grande, vers l'immense influence que la Révolution nous semble avoir exercée sur la littérature européenne.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
ET LES LETTRES ITALIENNES

LIVRE PREMIER

LA CONQUÊTE RÉVOLUTIONNAIRE ET LA LITTÉRATURE ITALIENNE (1789-1800)

CHAPITRE PREMIER

LES EFFETS DE LA RÉVOLUTION AVANT LA CONQUÊTE

C'est à une explosion de haine que nous assistons d'abord. Les années qui précèdent l'occupation de l'Italie par nos troupes, de 1789 à 1796, sont marquées par une violente réaction contre la politique, et, partant, contre la littérature française.

I

Elle n'est plus, en effet, l'élégante personne chere à la bonne compagnie qui triomphait dans les salons et dans les boudoirs. Elle a passé au peuple, elle hante la canaille, elle défend la cause des gens grossiers et mal vêtus, sous prétexte qu'ils peinent et qu'ils souffrent. Elle ne parle plus que de liberté et d'égalité, elle ne respecte rien de ce qu'on doit considérer comme respectable, elle est licencieuse et effrénée. Passe encore si les limites de son pays la contenaient! Mais elle ne réclame pas seulement pour les Français : elle prêche aussi pour les Italiens : elle prêcherait pour les Chinois ou pour les Turcs. Il est certain qu'elle va répandre au dehors la discorde qu'elle a fait naître chez elle. Car rien ne lui est si cher que les affaires d'autrui.

Telles sont les intentions que les étrangers prêtent à la Révolution

française. Sans doute, les livres dont le XVIIIe siècle avait inondé l'Italie faisaient prévoir ces caractères. L'attitude prise par la France est plutôt un aboutissement logique qu'une nouveauté pure. Des esprits prudents avaient dénoncé le péril que les idées subversives faisaient courir aux croyances traditionnelles ; des esprits audacieux les avaient embrassées. Mais les uns et les autres, quand ils les combattaient ou les défendaient, les considéraient plutôt comme des éléments de discussion théorique que comme des principes d'action immédiate ; et surtout ni les uns ni les autres ne les dissociaient des formes d'art sous le couvert desquelles on les avait toujours vu s'abriter. Il y avait dans notre littérature, telle qu'elle était apparue jusque-là, deux éléments : les idées et l'art. L'art était le plus ancien, celui même qui avait assuré le succès de notre influence au XVIIe siècle, à l'époque où nos écrivains se bornaient à l'étude désintéressée des sentiments universels. Maintenant, l'art ne comptait plus, les principes seuls subsistaient ; et les principes étaient devenus des faits. De là une grande, une immense terreur devant une menace directe. Les rois, les princes, et jusqu'aux vieilles républiques, celle de Venise et celle de Gênes, sont pris d'une sorte de haine, non pas seulement contre les écrits de la période révolutionnaire, mais d'une haine rétrospective qui englobe toute la production antérieure. Voltaire, c'est la révolte intellectuelle ; Rousseau, c'est la révolte sociale ; l'esprit français, c'est la guerre aux portes de l'Italie ; nos œuvres et notre langue sont autre chose qu'une littérature : elles sont le prosélytisme de la Révolution. Les lettres deviennent une fonction de la politique. Aussi longtemps qu'une politique hostile à la France triomphera, jusqu'en 1796, l'influence française, au moins en apparence, reculera.

Il est curieux de voir, en effet, avec quelle rapidité l'aversion succède à la curiosité dont on faisait preuve pour les premières opérations de l'Assemblée constituante[1]. Le type conventionnel que chaque nation se forme de sa voisine et qui, juste ou faux, sert de mesure à sa sympathie ou à son hostilité, se transforme radicalement. Que sont devenus ces Français « qui voltigent et qui plaisantent[2] » ? Ils ne fournissent plus aucune mode d'aucune espèce[3]. Quand on parle d'eux, on emploie l'imparfait, comme s'ils étaient morts. L'Anglais, dit le *Giornale delle*

1. Cf. le *Giorn. della Assemb. nazionale di Parigi,* Firenze, 1791.
2. *Biblioteca oltremontana,* 1789, vol. II, p. 193.
3. *Giorn. delle Dame,* 1793, t. XVI, p. 129 et 137. — *Mercurio d'It.,* 1796, t. I, p. 60. — Notons cependant que la persistance de la tradition est si forte que les Milanaises s'habillent « à la guillotine » ; d'où l'apostrophe célèbre de Parini. (*A Silvia, sul vestire alla Ghigliottina.*)

Dame, n'aime guère que par fierté; l'Allemand ne s'attendrit pas facilement ; le Français *faisait* autrefois le passionné plus qu'il ne l'était réellement [1]. Il s'agit bien de galanterie! A peine trouve-t-on quelques individus chez qui la lumière de la raison ne soit pas complètement éteinte [2] ; les autres ne font plus partie de l'humanité [3]. La crise de folie qu'ils traversent — et ce n'est pas la première fois — les porte à de tels excès de fureur, qu'ils étonneraient les peuples les plus brutaux et les plus sauvages [4]. Ils présentent la leçon la plus humiliante que l'histoire de l'esprit humain ait enregistrée [5]. Il se passe habituellement en France des scènes d'horreur dans le genre de celle-ci : un certain Merlin tue son père à coups de hache, puis sa mère, puis sa tante, parce que sa famille lui a reproché ses sentiments républicains. Tout couvert de sang, il va raconter au club son exploit. Loin de le condamner, « les législateurs et les juges se turent et se félicitèrent au fond du cœur des progrès aussi marqués du patriotisme ». Ceci se passe « non chez les Iroquois, Cannibales, Hottentots ou Cafres, mais en France, siège de l'Humanité, de la Liberté, des Droits de l'Homme, de la Philosophie moderne.... [6] ». Le peuple finit par croire ce qu'il entend répéter : les Français sont des fauves, ils sont pires même que des démons [7]. A Naples, on annonce en 1794 qu'ils sont près de la ville : « ce qui n'aurait pu arriver que s'ils avaient eu des ailes ». Toute la population est saisie d'une terreur panique [8]. De même à Massa di Lunigiana, en 1796 : un habitant prend des barques de pêche pour des navires français, donne l'alarme : c'est une fuite éperdue en pleine nuit. On prend à peine le temps d'entasser sur des voitures meubles et bagages. Telle devait être, dit le témoin qui raconte l'affaire, la sortie de Troie pendant l'incendie [9].

La supériorité intellectuelle concédée à notre pays s'évanouit brusquement. On s'étonne qu'il ait prétendu donner des lois à la pensée des autres, tant sa chute est subite et profonde. Les observateurs qui exposent à leurs concitoyens le phénomène qui se passe sous leurs yeux développent complaisamment ce thème. « Étranges vicissitudes

1. *G. d. D.*, 1793, t. XVI, *Sulla maniera di amoreggiare delle principali nazioni.*
2. *Analisi ragionata dei libri nuovi,* Nov. 1791, p. 56.
3. Voir la curieuse prière à S. Gennaro, contre les entreprises d'une race « incredula e disumana », par le P. Pietro d'Onofrj. *Napoli,* 1796.
4. *Istruzione... quale sia stato il carattere della Naz. fr.,* 1793.
5. F. Soave, *Vera idea della Riv. di Fr.*, 1793.
6. *Fasti della Rivol. fr.,* 1799, relaz. XXXVII, p. 218 et sv.
7. M. Leopardi, *Autobiografia,* XXXIV (1883).
8. A. Fiordelisi, *I Giornali di D. Marinelli.* (*1794-1800*), 1901.
9. G. Sforza, *Una immaginaria invasione... nel 1796,* 1904.

des choses humaines! Un peuple qui faisait l'orgueil de toute l'humanité et qui était le plus bel ornement de l'Europe, le voilà, en un instant, devenu l'abomination du genre humain[1]. » « C'est un fait impossible à comprendre, que la nation la plus douce par son tempérament, la plus civilisée et la plus galante par son éducation, la plus éclairée et la plus cultivée par ses études, ait pu surpasser en cruauté et en férocité les nations les plus sauvages, les plus grossières, les plus barbares qui aient jamais existé sur la terre[2]. » L'insistance presque fatigante avec laquelle est répétée cette idée, montre à quel point notre culture s'imposait aux esprits et quel vide laisse sa disparition, à laquelle on semble croire de bonne foi : « Une nation puissante, polie, éclairée..... » « est sur le point de détruire le fruit de tant d'années de civilisation. La France est tombée du haut de la place si élevée qu'elle occupait parmi les nations cultivées, non point dans ces malheurs qui sont communs à tous les royaumes et à tous les peuples, mais dans de tels excès de barbarie, de folie, de délire fanatique, d'impiété, qu'ils dépassent toute image, si vive qu'elle soit ; et ce qui doit mettre le comble à la stupeur, c'est qu'elle est tombée avec tant de rapidité, qu'elle a paru n'avoir qu'un pas à faire de l'extrême civilisation à la dernière barbarie[3]. » Il est certain que « son génie est transformé[4] » ; bientôt peut-être elle s'organisera en une vaste armée où tous seront soldats, même les femmes et les enfants — semblable aux anciennes peuplades des Cimbres. Sa population sera réduite de vingt-quatre millions à douze, mais ce seront douze millions de combattants : un million seulement suffira pour anéantir l'Italie, désarmée, riche, toute prête à subir l'invasion[5]. Que nous sommes loin de la conquête pacifique par les charmes de l'esprit! Paris même, Paris cesse d'offrir la séduction de ses plaisirs, depuis que ses habitants se mettent à jouer au soldat et au citoyen. « Quand Paris a-t-il été une ville guerrière ? Paris a toujours été, au contraire, une ville de luxe et de divertissements. Ce fut le point de réunion de la France avec l'Europe ; mais Paris n'a jamais été la patrie de personne, et il faut rire de celui qui s'appelle citoyen de Paris. Qui peut être citoyen d'une salle de bal ou d'un théâtre[6] ? » Aussi la grande ville a-t-elle perdu instantanément la tranquillité nécessaire à son opulence et à sa pros-

1. *Analisi,* Ott. 1793, p. 69 et sv., *Lettera dell' avvocato M. d'Urso.*
2. *Quadro del fanatismo della Riv. fr.,* 1793.
3. *Almanacco dell' anno 1794,* t. I, Intr., p. 3 et sv.
4. *L'anno vecchio,* [1793]. p. 59.
5. Cité par L. Fusani, *G. F. Galeani Napione,* 1907, p. 24.
6. *Istoria... della Rivoluzione di Fr.,* 1793, t. III, ch. LVI, p. 20.

périté. Elle est devenue « la Babylone de notre époque ». « Cité infortunée ! Rendez-vous autrefois de toutes les vertus civiles et morales, de tous les arts et de tous les talents ; centre de culture, de civilisation, de politesse, de bon goût ; source de héros, de talents sublimes, d'hommes grands en savoir, en sainteté, en justice ; d'hommes célèbres pendant la paix, de grands capitaines pendant la guerre, de navigateurs fameux, de profonds politiques ; admiration, pendant tant de siècles, ornement et délices de tout le genre humain ; ville que tous les peuples mentionnaient avec un respect profond, que toutes les nations célébraient, toujours illustre, toujours fameuse dans tous les temps ; devenue aujourd'hui la risée, l'exécration, l'horreur de tous les hommes ; cité infortunée ! terrible aux yeux de Dieu, détestée du Ciel, abhorrée de toute la Création. » Voilà pour la capitale ; et voici pour le pays : « On ne verra plus se promener sur les rives de la Seine, de la Moselle et du Rhône, ces galants Français qui en faisaient autrefois les délices, mais des hommes grossiers, incultes, sauvages et barbares..... On ne verra plus fleurir les lettres, la philosophie et les sciences, mais l'aveugle ignorance, la stupidité, la barbarie. Non plus la France, le pays des lumières, du bon goût, de la politique raffinée ; non plus l'ornement, la splendeur, la gloire de l'univers ; non plus le royaume qui excitait la jalousie de tous les royaumes, mais le lieu de l'horreur, de la désolation, de la sauvagerie ; mais l'objet de la compassion et, en même temps, du mépris de tous les peuples. » Ce langage apocalyptique est tenu par un « fils de l'Église », qui résume en termes imaginés le sentiment commun [1]. — Ou, pour le dire plus simplement, la France est « abrutie » [2].

Les grandes coupables, les lettres, sont entraînées dans une ruine dont elles sont la première cause. Les « immondes romans » de Voltaire, de Crébillon, de Diderot, dans lesquels « les beautés du style et de l'imagination n'ont d'autre but que de corrompre les cœurs », « n'excitent que de l'indignation dans les âmes honnêtes et vertueuses [3] ». « L'indépendance, l'irréligion, le libertinage, sont le fruit des écrits philosophiques des prétendus maîtres de notre siècle éclairé [4]. » Déjà leur punition a commencé. Si les Français avouent qu'elles se trouvent dans une entière décadence, à quel état déplorable ne doivent-elles pas être réduites en effet ! D'étranges pièces de théâtre attirent maintenant la foule : Barrère a déclaré, à la tribune de la Convention,

1. *Riflessioni politiche e morali su i progressi della Rivol. di Fr.*, 1794, chap. I et VIII.
2. Giovio, *La conversione politica*, p. 289 (1799).
3. *Giorn. lett. Nap.*, 1795, vol. XXX, p. 98. — 4. *Ibid.*, 1796, vol. LV, p. 52.

qu'on en avait assez de l'édulcoré Racine ; qu'un Crébillon sans-culotte était l'auteur qui convenait à des hommes libres. Il paraît que la musique elle-même a subi l'influence de la Révolution : elle abuse des timbales et des trompettes — à déchirer l'oreille des connaisseurs [1]. Les échantillons de la poésie à la mode en donnent une idée pire encore. « Égalité, liberté, unité, indivisibilité de la République. Révolution, amour du peuple, fraternité, courage. Victoire. » — Singulière épigraphe, pensent les Milanais qui voient arriver l'ouvrage, singulière épigraphe pour un recueil de vers ! Il a paru à « Commune affranchie, de l'imprimerie républicaine, place du ci-devant Saint-Jean ». Il contient l'Hymne à la liberté : allons enfants de la patrie ; l'Inutilité des prêtres, vaudeville républicain ; une Chanson nouvelle et d'une gaieté républicaine sur l'air : dansons la Carmagnole [2]. Telles sont donc les productions actuelles de la littérature française ? Est-elle vraiment tombée si bas ? — Les journaux, devant ces œuvres extravagantes et dangereuses, éprouvent un cruel embarras. Habitués à tenir leurs lecteurs au courant des livres français, ils doivent renoncer à cette tradition. Ainsi la source d'information la plus abondante et la plus précise se tarit. Ils n'annonceront plus guère que les ouvrages scientifiques, « dont les auteurs ne perdent pas courage au milieu des troubles de la France [3] » ; ils se borneront à donner des nouvelles des Académies. Ces nouvelles continuent à paraître, quand les informations politiques, ou les autres informations littéraires, ont cessé depuis longtemps [4]. Mais cette dernière ressource ne tarde pas à manquer, après la suppression de « ces illustres et multiples fondations, qui augmentaient la splendeur du royaume en montrant la prospérité de ses peuples sous la vigilance paternelle de la monarchie [5] ». Toute la république littéraire s'en trouve atteinte [6]. A de rares exceptions près — comme *Télémaque*, qui ne perd rien de sa faveur, ou les *Fables* de Florian — les ouvrages qui viennent de France sont suspects — même la *Géographie* de Millin, qui ne tend à rien de moins qu'à masquer l'état déplorable des départements [7]. Écoutons la déclaration de principes du *Giornale di letteratura straniera*, fondé à Mantoue pour remplacer les

1. *Corriere Milanese*, 1 Genn. 1795.
2. Catalogue de la Bibl. Ambrosienne, Milan : « Poesie repubblicane in francese dell' anno 1792, piuttosto irreligiose e empie ». Sur la couverture du livre : « Da non concedersi. Ci sono dentro canti empii e irreligiosi ».
3. *Analisi*, nov. 1792, p. 46.
4. Voir, par exemple, cette persistance dans la *Gazzetta di Parma*, de 1789 à 1795.
5. *Memorie per servire...*, 1799, Luglio ed Agosto, Discours sur la litt.
6. *Gior. della letteratura straniera di Mantova*, 1793, t. II, art. 2 : « Dans la tristesse où se trouve actuellement la république des lettres, à cause de la récente abolition des académies en France... »
7. *G. lett. Nap.*. 1794, v. XI, p. 111.

journaux littéraires de Paris : «... il est nécessaire d'empêcher actuellement, autant que possible, l'introduction et la lecture parmi nous des journaux français..... Comme ils contiennent, depuis quelques années, non seulement l'annonce, mais les extraits et pour ainsi dire la moelle de nombreux livres perfides, et pernicieux pour la religion et pour l'état, chacun voit par lui-même combien il importe de les éloigner de nos regards [1] ...»

La rupture, qui est une mesure de prudence, est imposée aussi par la nécessité. La guerre arrête les communications [2]. A supposer qu'ils voulussent garder à notre littérature sa place, les écrivains ne le pourraient pas. Les revues spéciales se plaignent d'une tâche si difficile, qu'elle devient bientôt irréalisable. Par les temps qui courent, dit l'une, les journaux étrangers coûtent cher, et sont difficiles à trouver. Une autre a de bonnes raisons de croire qu'on va manquer pour longtemps de toute nouvelle sûre de Paris. Une autre encore constate que les circonstances critiques ont fermé les routes qui permettaient aux œuvres des savants français d'arriver jusqu'à elle. Non seulement, en effet, les journaux littéraires sont réduits à se taire sur les choses de France, mais ils subissent eux-mêmes le contre-coup des événements : on les voit languir et mourir. La période révolutionnaire marque pour eux une véritable crise ; ni les plus vénérables, qui comptent de longues années de gloire, ni les plus nouveaux, n'échappent aux atteintes du mal. C'est un phénomène singulier, et qui mérite d'appeler tout spécialement l'attention. A Turin, dans la ville qui sert traditionnellement d'intermédiaire entre les deux peuples, les *Commentarii bibliografici* naissent et meurent en 1792 : « il manque présentement aux auteurs de ce périodique tous les moyens de le continuer ; ils le reprendront, lorsque les circonstances le permettront. » A Florence, la même année, meurent les *Novelle letterarie*, fondées en 1740. En 1793 disparaît le plus riche et le mieux informé des recueils bibliographiques : la *Biblioteca oltremontana ad uso d'Italia* ; et cependant les compilateurs avaient eu bien soin de ne plus annoncer que les productions anti-révolutionnaires. En 1794, c'est le tour du *Giornale delle Dame e delle mode di Francia*, qui, sans avoir une grande importance, contribuait cependant à répandre notre goût avec notre langue [3] ; c'est le tour du *Genio letterario d'Europa*, qu'Andrea Rubbi dirige à Venise ; c'est le

1. *G. Lett. str. Mant.*, 1793, introd.
2. *Gazzetta di Bologna*, n° 55, 1793 ; *Antologia romana*, n° 28, 1793 ; *Genio letterario d'Europa*, 1794, t. XI, p. 17 ; *Giorn. lett. Nap.*, 1794, vol. XIV, p. 86, etc.
3. *Giornale*, etc. ; en 1790, *Giornale delle nuove mode di Francia e d'Inghilterra*. Une tentative pour le continuer par le *Giornale delle mode principali d'Europa*, en 1794, ne réussit pas.

tour aussi — chose plus grave — de ce *Giornale di letteratura straniera*, fondé à Mantoue pour remplacer toutes les gazettes qui donnaient des nouvelles du dehors. Il a duré à peine un an : dès les premiers numéros, sa publication est retardée « à cause de la crise que traverse le commerce des livres en Europe » ; au début de 1794, les éditeurs annoncent qu'ils complèteront l'année 1793, et s'en tiendront là. En 1795, ces mêmes éditeurs renoncent à soutenir le *Giornale della letteratura italiana*. L'illustre *Giornale de' letterati di Pisa*, dont la renommée s'étendait bien au delà des limites de sa province, et qui prétendait servir de lien entre tous les écrivains d'Italie, s'éteint en 1796[1] ; et en même temps que lui, le *Mercurio d'Italia*, et la *Raccolta ferrarese di opuscoli scientifici e letterari*. En 1797, mort du *Giornale enciclopedico* de Venise ; en 1798, des deux revues romaines, les *Effemeridi* et l'*Antologia*. Encore convient-il d'ajouter à cette longue liste, si éloquente par elle-même, le nom des journaux qui se transforment, ou suspendent momentanément leur publication : le *Giornale letterario di Napoli*, qui succède à l'*Analisi ragionata dei libri nuovi*, en prenant un caractère plus local[2] ; les *Opuscoli scelti sulle scienze e sulle arti*, qui ne paraissent pas l'année 1796 ; les *Memorie per servire alla storia letteraria e civile*, qui offrent une lacune analogue « à cause des circonstances malheureuses de l'époque ». « La littérature européenne souffre, quand le laurier martial triomphe, au détriment du pacifique olivier ; et les clameurs de Mars assourdissent, dans leurs paisibles retraites, les Muses tranquilles[3]. » — Nous saisissons ici, par un exemple frappant, l'influence directe de la guerre sur les relations intellectuelles entre les deux pays : elles sont rompues[4]. Tous ces yeux tournés vers la France, attentifs à découvrir les livres, les idées, les mots, voire les manies, cessent leur office. Les faits eux-mêmes arrêtent l'un des procédés les plus faciles et les plus sûrs de notre influence.

Il faut que la Révolution essaye de pénétrer en contrebande[5] : mais alors interviennent « les autorités dominatrices » qui « ne permettent

1. Il renaîtra dans des temps plus tranquilles, sous la domination napoléonienne, en 1802. Voir Piccioni, *Il giornalismo letterario*, 1894, p. 131.

2. En 1793. — 3. *Memorie*, 1 aprile 1797.

4. Nous n'avons pas cru devoir comprendre dans notre énumération le *Giornale dei libri nuovi delle nazioni più colte d'Europa*, de Milan, qui meurt en 1789 ; ni le *Nuovo Giornale enciclopedico* de Vicence qui meurt à la fin de la même année ; ni le *Nuovo Giornale dei letterati d'Italia*, de Modène, qui meurt en 1790 : c'est-à-dire avant que la Révolution ait pu faire sentir ses effets en Italie.

5. Voir la curieuse liste des livres français qui sont saisis dès 1786 chez Philippe Buonarotti. G. Romano Catania, *F. B.*, 1902, page 8.

pas à tout ce qui paraît à Paris de voir la lumière d'Italie[1] ». Leur tâche n'est pas facile, malgré les douanes rigoureuses qu'elles mettent aux frontières. Quand l'Europe pouvait se considérer comme paisible encore, « une foule continuelle de petites productions, de futilités littéraires, de nouveautés fantaisistes, mais embellies et exaltées au point d'enchanter l'imagination, se répandant de France sur toute la superficie de l'Europe, ont toujours attiré l'admiration de l'univers ; et on peut dire que depuis longtemps les écrivains français avaient acquis une espèce de domination sur l'esprit des autres nations[2] ». Cette habitude enracinée fait que les classes moyennes qui pensent et qui raisonnent[3] sont avides de lire encore les livres d'outre-monts ; d'autant plus avides, que leur contenu sera plus piquant, étant plus nouveau. Dans le même temps, les Français, habitués aussi à déverser sur l'Italie ce qu'ils pensent et ce qu'ils écrivent, devenus les apôtres d'une vérité qu'ils ne veulent pas garder pour eux-mêmes, plus possédés que jamais du désir de convertir le monde à leurs idées, se mettent à conquérir leurs voisins pour commencer[4]. Leurs principes sont partout, au Nord, et jusqu'à Bellune, où « ils frayent un passage à leurs armées[5] » ; au Sud, et jusqu'à Palerme, où déjà éclatent des complots fomentés par l'esprit révolutionnaire[6]. On en voit les conséquences par échappées, dans les régions qui sembleraient le mieux soustraites à leur action. Des paysans qui se révoltent en 1795 dans un village de la Basilicate s'écrient : « Plus de payements ! plus de fisc ! Plus de cour royale ! nous voulons faire comme les Français[7]. » Cela tient sans doute à la valeur humaine de ces principes ; cela tient aussi à l'active propagande faite en leur faveur. Les traités philosophiques ou les romans ne passent plus : mais les opuscules républicains sont largement répandus dans tout le pays par les soins des Français eux-mêmes ou de leurs amis. Les journaux littéraires sont muets sur le compte de la France : mais les journaux politiques, qui désormais intéressent davantage, arrivent en contrebande. « A Verceil, un certain Jules Desmarais... reçoit des lettres et des gazettes de Lyon, lit et commente les nouvelles en public. On le chasse : alors c'est un cer-

1. *Memorie*, Febb. 1796 : *Poligrafia*. — 2. *Del carattere... dei Francesi*, 1799, p. 10.
3. Cf. Foscolo, *Opere*, t. XI, p. 24.
4. Sur la propagande fr. et sur sa répression, cf. les historiens : Botta, *Storia d'It.*, livre III. D. Carutti, *Storia della Corte di Savoia*, II, 2, et III, 3. Cusani, *St. di Milano*, Epoca sesta, chap. I. Colletta, *St. di Napoli*, liv. III, chap. I, part. 2. Zobi, *St. della Toscana*, liv. VI, chap. XVI, etc.
5. G.-B. Belletti, *L'Invasione fr. nella provincia di Bellano (1796-97)*, 1900.
6. Guardione, *Di un tentativo politico nel 1795 in Palermo*, 1895.
7. G. Fortunato, *Il 1799 in Basilicata*, 1899.

tain Delleani, négociant, qui reçoit le journal de Lyon : aussi le gouverneur le surveille-t-il, car il est prêt à lui séquestrer lettres et journaux[1]. » Les autres villes du Piémont, comme Asti[2] ; et les villages même, servent ainsi d'intermédiaire[3] : tout le pays est menacé[4]. D'où les mesures restrictives, qui deviennent mesures de rigueur : le pouvoir saisit, arrête, confisque, brûle, ce qui est désormais à ses yeux la littérature française. Quel travail, à Gênes, pour l'empêcher de progresser ![5] Le représentant de la France, Tilly, fait si ouvertement campagne en faveur de la République, qu'on vient des états voisins lui demander des instructions[6]. On jette sur la côte des ballots volumineux, qui sont pleins de brochures incendiaires[7]. Les futurs Jacobins se réunissent « pour lire les Nouvelles », qui arrivent par des moyens analogues : et ces réunions deviennent des Clubs[8]. Le gouvernement multiplie donc les édits pour arrêter cette importation. Il commence par interdire seulement les livres qui sont à l'index, mesure qui mérite l'approbation des journaux bien pensants ; il finit par une exclusion en bloc. Nous avons toujours veillé, dit un décret de l'excellentissime République, à éviter le danger que font courir aux bons citoyens les lectures pernicieuses. Mais souvent, cette vigilance est trompée : « D'où l'abondance des livres, nouvelles, et autres écrits séducteurs de l'esprit et du cœur, ennemis de l'ordre, hostiles à la tranquillité publique ; leur nombre s'est considérablement accru de ceux que, depuis longtemps, l'Italie a produits, au grave détriment de la religion, de la morale politique, et des mœurs. » En conséquence, les libraires qui les introduisent, les vendent ou les impriment, seront suspendus de leur profession, pour un mois la première fois, pour aussi longtemps qu'on voudra la seconde ; les citoyens qui négligeront de les dénoncer seront condamnés à une amende de cent écus d'or[9]. Les littérateurs, hommes capables de tous les crimes, sont suspectés, surveillés, et, au besoin, expulsés de Gênes[10]. Les assemblées de gens qui s'occupent de penser ou d'écrire peuvent également infecter l'esprit public : défense au Français Bastide de fonder une « Association académique, ou ma-

1. G. Roberti, *Il cittadino Ranza,* 1890, chap. II, p. 33.
2. C.-L. Grandi, *La repubb. d'Asti nel 1797,* 1851 ; G. Roberti, *L'assedio di Cuneo nel 1799,* s. d. ; A. Pittavino, *Pinerolo durante la Rivol. fr.,* 1898.
3. G. Roberti, *I moti di Revello,* etc., 1901.
4. Cf. Costa de Beauregard, *Un homme d'autrefois,* 2e éd. (1878), p. 258, 291, 315, etc.
5. Franchetti, *Storia,* cap. II.
6. *Il cittadino F. Barolo ai suoi concittadini,* p. 5, 1800.
7. G. Colucci, *La repubblica di Genova,* t. I, p. 30, 1902.
8. *Relation de la Révol. de Gênes,* p. 7, 1797. — 9. *Avvisi,* n° 35, 1796.
10. L.-T. Belgrano, *Imbreviature di G. Scriba,* passim, 1882.

nière agréable, nouvelle et facile de s'instruire ». Comme on joue la comédie dans un salon qui passe pour favorable aux nouveautés, elle est interdite dans tous les salons[1]. A Naples, la crainte de ce qui représente l'esprit français arrive jusqu'au ridicule. Mackau propage la Marseillaise ; les Napolitains qui ont été reçus sur le vaisseau amiral de Latouche en rapportent des journaux et des livres[2] ; les amis de la Révolution se multiplient à mesure que se répandent les lumières[3] ; les jeunes gens deviennent « républicains jusqu'au délire[4] ». Pour châtier de tels crimes, ce n'est pas assez que de punir les coupables par l'emprisonnement, que de condamner même les chefs à la mort : il faut effacer dans les esprits jusqu'au souvenir des idées qui répandent le mal. Le théâtre pourrait les rappeler, par des allusions : dès lors on épie tout ce qui s'y passe ; les perruques même des acteurs, qui se couvrent de poudre pour ne pas sembler jacobins, sont surveillées par les espions[5]. Aux yeux des censeurs, les mots les plus inoffensifs prennent des allures dangereuses. Dans une pièce intitulée *le Corsaire de Marseille*, Marseille est supprimé ; c'est le nom d'une ville française. « Paris » est rayé aussi, quand par hasard il se rencontre dans le texte. Turin et Raguse les remplaceront. Chose incroyable ! L'expression « en Italie » ne trouve pas grâce ; il faut que l'acteur dise : « A Naples. » « Je ne suis pas libre de ma personne » ; « je vais respirer un moment en liberté » : ces répliques ont le tort de renfermer la plus coupable de toutes les paroles. On corrigera : « Je ne suis pas maître de ma personne ; je vais respirer seul un moment. » Par ces moyens, une censure sage sait éviter le péril. « On peut permettre la représentation ; mais qu'on prenne bien garde aux corrections[6]. »

Exception faite pour la Toscane, qui reste plus longtemps ouverte aux productions françaises, le même accord règne, chez des gouvernements d'ailleurs si différents, quand il s'agit de combattre les livres pernicieux par de bons livres. « Les libres penseurs, avec les grands mots de Philosophie, de Société, d'Humanité, de Nature », « arrivent à corrompre les opinions des hommes, et celles surtout d'écrivailleurs d'un nouveau genre[7] », qui deviennent corrupteurs à leur tour. Un

1. *Considérations libres sur la Révolution de Gênes*, p. 23, 1798.
2. Conforti, *Nap. dal 1789 al 1796*, 1887, chap. VII ; M. Rossi, *Nuova luce* [*sugli anni prima del 1799*], 1890, chap. II, etc.
3. Conforti, *Nap. dalla pace di Parigi alla guerra del 1798*, 1889, chap. III, p. 42.
4. Pepe, *Mémoires*, chap. II, p. 10 (trad. fr., 1906).
5. S. di Giacomo, *Cronaca del teatro di S. Carlino*, p. 147, 1891.
6. B. Croce, *I teatri di Napoli*, 1891, chap. XX ; *La Rivoluzione nap. del 1799, Albo*, 1899 ; Tavola 8 : « Pagina della censura del tempo con autografo del poeta e censore G. B. Lorenzo. »
7. *Gazzetta di Parma*, nº 32, 1793.

prompt remède est nécessaire. Puisque la littérature a servi à propager le mal, il lui appartient aussi de propager le contrepoison[1]. Il y a des écrivains hypocrites et perfides : qu'il y ait des écrivains courageux qui les démasquent[2]. L'effort pour s'emparer ainsi de l'opinion publique, pour mettre un « bon livre » sous les yeux de ceux qui seraient capables d'en lire un mauvais, est manifeste. Il importe de frapper l'imagination des personnes les moins cultivées. Les moyens les plus gros, presque les plus grossiers, sont les meilleurs. On publie à Naples « le livre de mémoire d'un bon citoyen, en opposition aux principes révolutionnaires de la France[3] ». L'épigraphe est pour les savants : « Illa vetus Gallia, quae quondam opibus, imperio, gloria floruit, hoc uno malo concidit, libertate immoderata. » Mais les gravures qui ornent l'ouvrage sont pour le peuple. Il peut y admirer « la valeureuse cavalerie impériale s'emparant des tranchées et batteries, en mars 1793 » ; « la victoire anglaise du 1er juin » ; « la levée en masse du peuple allemand sur le Rhin » ; ou mieux, « les délibérations au Sénat des modernes législateurs de la France », c'est-à-dire les Conventionnels occupés à se colleter ; « les Français s'emparant des passages du Piémont », c'est-à-dire entassant dans des sacs l'argent qu'ils volent aux paysans. La figure la plus heureuse est celle qui représente l'abondance française, par opposition à la disette anglaise. Un Français affamé, dans une chambre sordide, ornée seulement d'une carte qui représente les départements des cinq parties du monde, ronge des racines ; un Anglais, bien vêtu et rebondi, est installé devant un plat copieux. Quant au texte, il renferme les idées que nous connaissons désormais : « Une nation voisine, grande et puissante, qui depuis plus d'un siècle avait servi de modèle à presque toutes les autres nations de l'Europe, aussi bien dans les arts et dans les sciences que dans les commodités les plus recherchées et les plus raffinées de la vie ; une nation qu'en conséquence, on imitait à l'envi dans ses futilités, et jusque dans ses ridicules extravagances ; ... une nation, en somme, qui avait donné la loi à la plus grande partie de notre hémisphère par le moyen de ses modes et de sa langue, aidée par les maximes d'une politique rusée, et habile à utiliser les ressources infinies que lui ont fournies de mille façons l'industrie et le commerce : cette nation, depuis quatre ans, est affligée du désordre le plus épouvantable[4]... » Le rôle des lettres françaises est d'exciter les peuples à la liberté : le rôle des lettres italiennes est « d'exciter les nations de l'Italie à s'armer, à

1. *Giorn. ecclesiastico di Roma*, n° 27, 1791. — 2. *Antologia*, n° 46, 1793.
3. *Il libro di memoria*, etc., parte I, 1795 ; parte II, 1796. — 4. T. I, p. 5 et 6.

se défendre contre les Français, et à détester leurs maximes, destructrices de la religion, des gouvernements, et de la société[1] ».

Enfin la grande littérature, non pas seulement celle du journal et du pamphlet, mais celle du théâtre et de la poésie, se met en campagne à son tour. On représente treize fois de suite, à Assise — tant le succès de la pièce est prodigieux — une tragi-comédie en cinq actes, qui s'intitule : *Voltaire meurt en désespéré à Paris*[2]. Tourner les philosophes en ridicule avec un peu de grâce et d'agrément, c'est le meilleur moyen de les humilier et de les avilir, déclare l'auteur dans sa Préface[3]. Voltaire, qui retombe en enfance, se sent épouvanté à l'approche de la mort. Il voudrait se convertir ; mais ses amis font bonne garde et l'en empêchent. Il meurt, après une crise de folie furieuse. Ce chef-d'œuvre est agrémenté de notes savoureuses, qui nous donnent sur la vie de l'impie les détails les plus authentiques, puisqu'ils sont empruntés aux œuvres du père Nonotte. Le ton s'élève avec *La mort de Louis XVI, tragédie*[4]. Pour observer l'unité de temps, l'écrivain est obligé de commettre quelques anachronismes ; mais malgré ce défaut, il a la joie de voir son œuvre atteindre une seconde édition. L'acte III représente une séance de la Convention ; tous les députés crient : Mort au tyran ! A l'acte V, la guillotine est dressée sur une place de Paris ; le roi est exécuté au moment où le rideau baisse. La mort de Marie-Antoinette provoque deux tragédies, dont l'une est traduite du français[5]. Une autre est consacrée à Élisabeth de Bourbon, princesse de France[6]. Quant aux poésies, elles sont innombrables. Il y a des sonnets populaires, qui poursuivent les Français jusqu'aux enfers, où le diable, curieux de savoir combien ont été damnés depuis le début de la Révolution, est en train de les compter[7] ; et il y a aussi des odes pompeuses, qui flétrissent l'esprit de folie qui a nom égalité[8]. Il y a de simples fables, qui montrent dans une allégorie l'absurdité des animaux qui ont voulu se révolter contre les hommes[9] ; et il y a des poésies épiques, écrites dans le style de Dante, pour faire passer à la postérité les malheurs et les vertus de la reine de France[10]. On tire des psaumes

1. *Eccitamento*, etc., 1795. — 2. *Voltaire muore*, etc. 1792. — 3. *Ibid.*, Préface.
4. *La morte di L. XVI*, trag. di Sotasmo Tedarni (Fra Tommaso, da Terni), 1793.
5. *La morte di M. A.*, trag. di Sot. Ted., 1794. *La morte di M. A. regina di Fr.* trad. dal fr., 1793.
6. *El. di B., principessa di Fr.*, tr. D. A. P. L. R. 1794.
7. Cf. G. Muzzi, *Raccolta di varie poesie... intorno alla Riv. di Fr.*, t. I, p. 111.
8. *L'uguaglianza civile*, ode di A. Mazza. 1794.
9. *Ribellione degli animali contro gli uomini*, favola. 1793.
10. *In morte di M. A., cantica*. 1794.

sacrés des vers applicables aux calamités présentes [1]; et voici le *Dies irae* de la France coupable :

Dies irae dies illa
Quando Galliam in favilla
Cernet hominum pupilla.

Quantus horror est futurus,
Cum Germanus est venturus,
Armis Gallum compreensurus [2] !

II

C'est à Rome que ces sentiments trouvent leur expression la plus violente : à Rome, capitale de la catholicité. Les nouveautés, partout funestes, le sont ici doublement; elles attaquent le pouvoir spirituel avec le pouvoir temporel. Les affaires d'Avignon, et la Constitution civile du clergé, donnent vite à cette hostilité un caractère aigu. Les idées que nous rencontrons ailleurs, nous les retrouvons, mais plus vigoureuses, plus décidées, et comme prêtes à défendre les États pontificaux et l'Église. Un journal comme les *Annali di Roma*, qui n'a d'autre but que de dénoncer les progrès de la Révolution, et disparaît quand elle triomphe, forme à lui seul un corps de doctrine anti-française [3]. La réaction se concentre ici comme dans une forteresse. Le type des Français est transformé ; nous le savions : on nous le répète avec plus de force. Le peuple le plus civilisé, le plus humain, a changé de caractère ; est-il possible que d'une culture si haute, il soit tombé dans une telle barbarie ? (T. III, p. 3 ; t. XIII, p. 91 ; t. XVI, p. 23) Cet étonnement n'est point feint ; il n'est pas besoin de déguiser ici ses sentiments ; la surprise aboutit à l'horreur. Écoutons une fois encore les injures que nous avons déjà entendues ; elles sont aggravées. Il faudrait les couleurs les plus noires, ou la plume du pathétique Jérémie, pour décrire la tragédie la plus épouvantable qui souillerait d'une tache indélébile l'histoire de notre siècle, si les auteurs de cette tragédie étaient des hommes (II, 49 ; IV, 159 et 161 ; VI, 6 ; VIII, 1 ; IX, 51). Fleuves de sang, bûchers allumés, gibets dressés, ruine et dévastation : tel est le spectacle qu'offre la France (VII, 274). Ses chefs se nourrissent de chair humaine. N'ayant plus assez de vivants à égorger, ils se sont rués contre les tombes, « semblables à cette

1. *Su la Riv. fr., sestine tratte dal Salmo Settantesimo terzo.* 1794.
2. Raccolta Muzzi, t. I, p. 12.
3. *Annali di Roma,* opera periodica del S. Ab. M. Mallio, 1790-1797.

bête féroce du Levant, demi-loup et demi-chien, qui, faute de proie vivante, déterre les cadavres des animaux et des hommes, et court furieuse parmi les cimetières » (XI, 95). Nous connaissons aussi le thème du châtiment qui menace, qui atteint les coupables. Versailles n'est plus qu'un horrible désert (III, 155) ; sur Paris, l'ange exterminateur des vengeances divines fait briller son épée foudroyante (VII, 257) ; les Français poussent le délire jusqu'à se massacrer eux-mêmes, et hâtent l'œuvre des puissances coalisées ; la France, sans force, sans argent, sans arts, est dans les convulsions de la mort : et même, elle n'est plus qu'un squelette (VII, 17 ; XI, 241 ; XVII, 71 ; XVIII, 13). Nous retrouvons surtout la peur, la grande peur qui fait trembler devant le prosélytisme de ces « énergumènes » ; leur propagande se traduit déjà par des complots et des révoltes qui éclatent en diverses villes de l'Italie ; la vigilance est nécessaire, pour écarter l'esprit malin des murs de la ville sainte (II, 63 ; V, 32 ; XII, 257 ; XIII, 64 ; XVIII, 31). La conclusion est toujours la même : l'attraction exercée par notre culture et notre littérature constitue le plus pressant des périls. Les fils de l'Italie, pour être élégants, imitent les Français ; les filles de l'Italie, pour être belles, adoptent les goûts frivoles des Françaises ; point de repas qui paraisse bon, si le nom des plats et les plats eux-mêmes ne sont français ; point de livre digne d'être lu sans bâiller, s'il n'est imprimé à Paris. Le torrent boueux qui entraîne en Italie les livres impies, qu'on se hâte de l'arrêter ! Les Princes, et le Chef auguste de l'Église catholique, y travaillent. Mais ses eaux finissent par s'insinuer, en dépit de toutes les précautions, avec leur poison. La mer leur ouvre dans son sein une voie paisible ; l'Apennin et les Alpes s'abaissent pour faciliter leur passage (I, 21 ; IV, 100).

Le *Giornale ecclesiastico di Roma* ne se lasse pas de signaler les opuscules qui combattent pour la bonne doctrine contre la France. Voici, à l'usage des âmes pieuses, les *Preces mane et vespere recitandae ad divinam opem implorandam in presentibus Galliae calamitatibus*[1]. Voici, pour les littérateurs, le *Jugement philosophique et chrétien sur la tragédie de M. Voltaire, intitulée Mahomet*[2]. Voici la réfutation des erreurs de Raynal[3] ; et contre les protestants, voici la critique du livre de M. Necker intitulé : *De l'importance de la morale et des opinions religieuses*[4]. Réfutons les politiciens par un traité solide sur la liberté et sur l'égalité dans l'ordre naturel et civil ; montrons bien

1. *Giorn. eccl. Roma,* n° 39, 1792. — 2. N° 6, 1792. — 3. N° 3, 1791.
4. N° 32, 1791.

que sous prétexte d'offrir la liberté, les révolutionnaires veulent détruire tout pouvoir [1]. Multiplions ainsi les « préservatifs » dont les esprits ont besoin pour se tenir à l'abri des erreurs courantes [2]. Sonnons le tocsin, afin que tous soient avertis du danger que fait courir au monde une nation qu'il faut abhorrer autant qu'on l'admirait [3] ! Le Supplément du journal se grossit des extraits de ces œuvres salutaires ; la *Gazzetta di Foligno* les accueille, et la *Gazzetta di Bologna* les reçoit à son tour. Francs-maçons, jansénistes et écrivains du XVIIIe siècle sont confondus dans une même haine [4] ; on fait ressortir les rapports qui unissent l'impiété à la Révolution, et la littérature à l'impiété [5] ; Rome « couvre d'horreur » les philosophes d'au delà des Alpes [6]. Dieu montre devant toute l'Europe l'incendie de la France corrompue, et en fait monter la fumée jusqu'aux étoiles, pour que tous le voient et se corrigent : « c'est ainsi qu'il en fut de Sodome et de Gomorrhe, restées éternellement en cendres, et détruites pour être la terreur de toutes les nations [7] ».

Si ces plaintes et ces exhortations sont plus écoutées à Rome que partout ailleurs, ce n'est pas seulement parce qu'elles sont prononcées d'une voix plus forte, et plus souvent répétées. Dans les autres villes, elles passent au-dessus du peuple ; elles ne l'intéressent pas ; c'est l'affaire de ses maîtres, qui l'ont déshabitué de penser sur de telles matières ; ce n'est pas la sienne. Dans une ville, au contraire, qui est comme une « succursale de la cour pontificale [8] », qui vit d'elle et qui ne vit que d'elle, les mouvements d'opinion se transmettent plus facilement. Des prélats, les idées passent aux abbés, des abbés à la petite bourgeoisie, et même à la foule. Occupée à contempler le manège des autorités ecclésiastiques, elle participe à leur agitation. L'influence sur l'opinion publique s'obtient ici à bon compte : elle est gagnée par avance. Sans doute, les journaux littéraires, l'*Antologia* et les *Effemeridi*, font vaillamment leur devoir : ils laissent au second plan la science ou l'art, pour signaler, analyser, reproduire, les ouvrages antirévolutionnaires, prose ou poésie : les vers « dans le style de Dante » sur la mort de Marie-Antoinette [9], ou les homélies prononcées par

1. N° 1, 1791 : « Et ut imperium evertant libertatem præferunt. »
2. N° 1, 1790 : *Specchio istorico da servire di preservativo contro gli errori correnti.*
3. *Campana a Martello* (s. d.).
4. *Lo Spirito del secolo XVIII*, 1790. *Realtà del progetto filosofico*, 1791.
5. *I progetti degli increduli*, 1791. Opera di L. Mozzi.
6. M. Gioja, *Dissertazione sul quesito : Quale de' governi liberi*... A. I. repubb. ital., p. 227.
7. *Delle cause dei mali presenti*, 1792. Opera di A. Muzzarelli.
8. E. Del Cerro, *Roma che ride*, 1904, cap. I. — 9. *Antologia*, n° 40, 1794.

Turchi à Parme, pour la défense de la religion menacée[1]: tout ce qui peut contribuer à étouffer toujours plus sûrement « les germes de la folie française », qui produiraient les fruits les plus funestes en Italie[2]. Même, l'esprit guerrier s'empare de ces estimables gazettes : elles prennent des airs belliqueux. Il faut que la Révolution ait secoué fortement les somnolences romaines : voilà les écrivains qui s'intéressent à la tactique, aux évolutions, à l'architecture des places fortes, à l'artillerie. « Les circonstances que traverse actuellement l'Europe », expliquent en 1793 les *Effemeridi* à leurs lecteurs, « nous ayant obligés, nous aussi, à tourner nos soucis vers l'art militaire, beaucoup d'esprits perspicaces du Tibre, même parmi ceux qui paraissaient s'engager dans des voies toutes différentes, s'y sont appliqués avec ardeur, les uns pour l'exercer avec gloire, les autres pour en exposer par écrit les enseignements[3]. » Et ce n'est pas un trait négligeable de la psychologie italienne, que ce réveil. Les Académies font leur devoir aussi : celle des « Forts » accueille chaleureusement des sonnets qui louent en termes vigoureux la résistance de l'Église à l'assaut de l'impiété[4] ; celle des Arcades consacre des séances entières à la littérature politique[5]. Mais la même émotion qui trouble ces paisibles journaux et soulève ces assemblées de sages, se transmet aussi à la foule par d'autres moyens. Elle est atteinte dans ses plaisirs, puisque le Pape ferme les théâtres, pour imposer pénitence à ses sujets. Elle prend part aux prières que l'Église ordonne pour demander à Dieu de détruire les attentats des ennemis de sa très chère Épouse. Elle peut, si elle le veut, assister aux cérémonies que le cardinal de Bernis, bien connu des Romains par l'opulence de sa maison, préside à Saint-Louis des Français en l'honneur du roi, son défunt maître. Elle sait que le souverain Pontife assiste en personne à une messe solennelle pour le repos de l'âme de Louis XVI ; et qu'il écoute une oraison funèbre prononcée par Monseigneur Leardi, son camérier secret[6]. Une foule immense de peuple vient écouter et voir le service chanté au Latran, en grande pompe, le jour anniversaire de la mort du Roi Très Chrétien[7]. C'est « aux Quirites » qu'un second orateur, Marotti, adresse une nouvelle oraison funèbre, en 1794. Les badauds contemplent les gravures et les médailles qui représentent le portrait du roi martyr, de la famille royale, des généraux de l'armée alliée, de tous les personnages

1. *Effemeridi*, n° 12, 1794 ; 44, 1795 ; 24 et 31, 1796. — 2. *Effemeridi*, n° 30, *id.*
3. *Id.*, n° 27, 1793. — 4. *Antologia*, n° 15, 1794.
5. *Diario ordinario*, n° 1900, 1793 ; *ibid.*, n° 2030, 1794.
6. Cf., pour tout ceci, L. Vicchi, *Les Français à Rome pendant la Convention*, 1892.
7. *Diario ordinario*, n° 1990, 1794.

dont ils entendent parler, depuis qu'il a plu aux Parisiens d'entreprendre une révolution [1]. Tous les jours, ils voient circuler les émigrés.

Il y en a partout : à Turin, où ils ont l'air de se promener pour leur plaisir [2] ; à Vérone, où le passage d'illustres voyageurs bannis est si fréquent que les habitants n'en tiennent même plus compte [3] ; à Venise, où ils remplissent les salons de leurs doléances [4] ; à Naples, où il n'en arrive pas moins de quatre cents après l'échec de la tentative sur Toulon : si bien que leurs discours accroissent l'horreur pour les monstres qui déterrent les cadavres, et boivent le sang [5]. Mais le grand centre est à Rome. Madame Adélaïde et Madame Victoire, qui s'y installent en 1791, donnent l'exemple. Ces pieuses personnes mènent une vie très retirée, et ne sortent guère que pour aller prier dans les églises [6]. Quand les armées françaises s'emparent de la Savoie et de Nice, arrive l'émigration ecclésiastique. Ce sera là, parmi toutes les émigrations européennes, à Londres, à Coblenz, à Hambourg, la caractéristique que celle-ci gardera [7]. Turin est déjà plein : prêtres et évêques, avec l'assentiment de Pie VI, gagnent les États pontificaux, s'installent à Bologne et à Ferrare ; puis à Rome. Leur nombre est évalué à trois mille en 1793, à quatre mille en 1794, quand le courant qui vient de la Toscane s'ajoute à celui qui vient du Piémont : car partout, on tend à se débarrasser de ces hôtes dangereux. A Rome, ils sont accueillis avec sollicitude. Le pape se fait de l'hospitalité un devoir ; une des préoccupations constantes de sa politique est d'assurer au clergé émigré sa subsistance régulière [8]. Les évêques reçoivent de lui le mot d'ordre : « Ils ne sont ni une charge, ni un poids, ni un inconvénient, ni un ennui, ni une dépense ; mais un don, un réconfort, un honneur, un plaisir, un gain, à cause de la charité que nous exercerons envers eux ; à cause des bons exemples que nous recevrons d'eux, et des prières qu'ils feront pour nous. Leur patrie, devenue toute païenne, n'était plus digne d'eux : digne d'eux est devenue l'Italie [9] ».

1. Par ex., *Diario ordinario,* nº 1948, 1793.
2. *Biblioteca oltremontana ad uso d'Italia,* 1792, t. I. p. 295.
3. B. del Bene, *Giornale di memorie* (1770-1796), I, 118.
4. V. Malamani, *I. Teotochi-Albrizzi,* 1882, chap. II, p. 34.
5. Conforti, *Napoli dal 1789 al 1796,* 1887, chap. XI, p. 169.
6. F. Masson, *Le Cardinal de Bernis depuis son ministère*, 1886, chap. XV.
7. Cf. pour cette émigration ecclésiastique, la remarquable étude de M. Fiorini, dans le catalogue de l'exposition du *Risorgimento* à Bologne (volume II, parte 1, 1897). Les histoires générales de l'émigration, comme celles de Forneron ou de Daudet, ne fournissent aucun détail qui puisse nous être utile ici.
8. Gendry, *Pie VI,* 1907, ch. XXX, t. II, évalue à 5000 le nombre des émigrés, en comptant parmi eux un millier de laïcs.
9. *Pastorale* de Mgr. L. Amici, 1793.

S'ils apportent avec eux le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Barruel [1], ou son *Histoire du Clergé pendant la Révolution française*; s'ils la réimpriment dans leur langue [2], ou s'ils la font paraître en italien [3], nous comprenons comment s'accréditent les légendes, et comment tous les Français passent bientôt pour des barbares, ou pour des bourreaux. Nous comprenons pourquoi l'idée de leur suprématie intellectuelle disparaît, et fait place à l'idée de décadence, d'avilissement, de folie, si nous les voyons apporter les *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme,* du même auteur [4]; et s'ils s'appliquent à en répandre des extraits [5]. Et lorsqu'il se trouve, dans la troupe des Français anti-révolutionnaires, un écrivain de grand talent, capable de donner à ses idées une vigueur singulière et un exceptionnel éclat: nous comprenons enfin comment la France des émigrés sert d'auxiliaire à l'Italie de la réaction: comment les patries semblent disparaître, pour ne laisser que deux partis: ceux qui sont contre la Révolution, et ceux qui sont pour elle. Bonaparte, entrant à Milan, trouve chez tous les libraires la cinquième édition des *Considérations sur la France,* de Joseph de Maistre [6]. Or toutes les idées contenues dans les brochures, toutes les attaques lancées dans les pamphlets, toutes les injures proférées dans les journaux, toute la doctrine dont nous venons de donner quelques exemples, tout y est exprimé. C'est la même impression d'une force immense, se révélant tout à coup à des gens qui ne l'avaient pas soupçonnée: si bien qu'ils doivent l'expliquer par des causes fatales et surnaturelles [7]. C'est la même conviction que la crise ne peut pas durer, et que sa violence même la condamne à être éphémère. Une « liberté qui commence par la gangrène »; qui sort « de la corruption la plus dégoûtante »; qui ressemble à une « courtisane fardée, jouant les airs d'une vierge avec une pudeur de carmin », périra vite. « Fange sanglante », « barbarie savante, atrocité systématique, corruption calculée »; — « pourriture » —; l'enfer déchaîné, qui a envoyé ses démons peupler les bancs de la Convention: les mêmes imaginations, les mêmes termes, se rencontrent chez les écrivains de Rome et chez l'émigré savoisien [8]. Ils se révoltent également contre le caractère antireligieux que prend la fille aînée de l'Église; et ils rejettent également

1. *Della condotta tenuta dal Papa nelle presenti circostanze di Francia,* trad. del *Giorn. eccl. dell' ab. Barruel,* 1791.
2. Ferrare, 1794, 2 vol. in-8°.
3. *Storia,* etc., Ferrara, 1794, 2 vol. in-8°. *Id.*, Roma, 1794-95, 3 vol. in-8°.
4. *Memorie,* etc., 1799, s. l. Rééditées en 1802 et 1803.
5. *Ristretto delle memorie,* etc., s. l., 1800, in-8°.
6. Cogordan, *J. de Maistre,* 1894, chap. II, p. 46.
7. *Considérations sur la F.,* 1797, chap. I. — 8. Chap. IV.

la faute initiale sur Rousseau, « l'homme du monde peut-être qui s'est le plus trompé »[1]. Ils croient également que la contre-révolution est proche, qu'elle va se faire, qu'elle est presque faite. Ils la voient : arrive la nouvelle du retour du roi ; les troupes envoyées contre lui mettent bas les armes ; l'intérêt, la vanité, la curiosité même, suffisent à lui ramener les récalcitrants ; le peuple de Paris apprend un beau matin que le cortège royal est aux portes de la ville, et, au lieu de se révolter, songe à louer des fenêtres pour assister à l'entrée solennelle et pacifique de son souverain[2]. Ils ne se séparent sans doute que sur un point. De Maistre est convaincu que l'épreuve du sang, du sang des coupables et des innocents mêlés, à laquelle les desseins mystérieux de la Providence ont voulu soumettre la France, n'est pas définitive ; qu'elle reprendra son rôle avec plus de gloire, après l'avoir un moment abandonné ; et qu'elle exercera de nouveau la double suprématie qu'il considère comme son attribut distinctif, par l'universalité du langage, et par le prosélytisme de l'esprit. Les Italiens qui le lisent espèrent secrètement, au contraire, qu'elle ne se relèvera pas si facilement de ses ruines ; et que, la monarchie une fois rétablie, l'orgueilleuse de jadis, celle en qui Rome même avait le tort de mettre toutes ses complaisances, sera trop faible pour imposer encore ses prétentions, sa vanité, et son insupportable tyrannie.

La présence et l'attitude de ces émigrés entrent pour une part importante dans la réaction intellectuelle. Car ils ne s'intéressent pas à la littérature italienne, cela va sans dire : ils ont d'autres soucis ! Ils vivent entre eux, par groupes et par clans. Ils ne cherchent guère à s'enquérir des mœurs de leurs hôtes, ou de leur langue : ils songent aux moyens de préparer leur propre retour. Il leur arrive « ce qui arrive naturellement à tout exilé : c'est de rechercher à Rome, pour société intime, celle de leurs compatriotes »[3]. Le malheur ne leur enlève pas ces airs dédaigneux qu'ils prennent volontiers vis-à-vis des étrangers : ils pourraient se montrer plus reconnaissants de l'amabilité avec laquelle on les accueille. « Ils parlent », dit-on, « avec des airs méprisants des affaires politiques, et de la conduite des dames, quand ils sont entre eux : inconséquence qu'on peut attribuer au ton avantageux de cette nation »[4]. Ils ne remporteront pas en France, lorsqu'on leur permettra d'y rentrer, les trésors d'idées et de formes nouvelles que d'autres auront su amasser, en Angleterre ou en Allemagne. Mais ils apportent en Italie un aliment à la haine qui se manifeste contre leur pays. Telle est leur

1. Chap. v. — 2. Chap. ix.
3. Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, 1835, t. II, chap. iv.
4. L.-G. Pélissier, *Le comte d'Artois et la police vénitienne*, 1901, p. 23.

importance : ils encouragent, ils favorisent, ils excitent le mouvement d'hostilité qui s'oppose à toutes les manifestations de l'esprit français. Ils jouent le même rôle que les brochures royalistes ; ils ressemblent aux lettres de Burke et de Mallet du Pan, mais vivantes ; ils ajoutent leur pamphlet, que leur collègue l'abbé ou leur ami le chanoine met en italien, à la masse des pamphlets originaux : si ceux-là pullulent, les traductions abondent[1]. On n'a pas suffisamment étudié leur œuvre dans le détail, pour dire avec certitude ce qui leur revient dans les innombrables épîtres, défenses, critiques, qui permettent aux Italiens d'utiliser notre littérature réactionnaire contre notre littérature républicaine. Mais il y a des cas où nous saisissons « ces bons Français, qui, pour rester fidèles à leur Dieu et à leur roi, ont sacrifié tous leurs biens et vivent errants et dispersés hors de leur patrie[2] » en train de confectionner les brochures et de compiler les traductions. L'abbé Hesminy d'Auribeau, par exemple, met en français l'*Oraison funèbre de sa Majesté trés chrétienne*[3], puis le *Discours aux Romains sur les prodiges par lesquels le Seigneur a manifesté sa toute-puissance pour la défense et la gloire de son Église dans ces derniers temps, dédié au Clergé de France*[4]. Il publie encore, sur les ordres de Pie VI, les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française*[5] ; on en extrait les *Bienfaits de N. T. S. P. le Pape Pie VI et de ses états en faveur des Français émigrés*[6] ; et plus tard, les *Témoignages authentiques contre le serment de haine à la royauté, proposé par les Français républicains à leurs alliés*[7]. — C'est leur façon de payer leur loyer :

O Toi des Émigrés français
Le protecteur et le vrai père,
Pontife qui dans leur misère
Les soulages par tes bienfaits,
D'une muse faible et tremblante
Écoute les plaintifs accents ;
Écoute comment des tyrans
La foi fut toujours triomphante[8].

Nouvelles inouïes arrivant tout d'un coup ; lutte, croisade même, non seulement contre la Révolution, mais contre le XVIIIe siècle ; lamentations, injures, menaces, craintes ; trouble qui pénètre jusqu'au

1. Cf. la volumineuse *Raccolta di lettere pastorali, dichiarazioni, rimostranze...*, 9 vol. in-16, 1791-93.
2. Leardi, *Oraison funèbre*, trad. d'Auribeau. — 3. Rome, 1793. — 4. Rome, 1794.
5. Rome, 1794-95. — 6. Rome, 1795. — 7. Venise, 1799.
8. *Soupirs d'un solitaire* (1796) *A sa Sainteté Pie VI*. — Voir aussi le poème du cardinal de Bernis, *La Religion vengée*, imprimé à Parme, chez Bodoni (1795).

peuple ; et sur le tout, la présence et les écrits des émigrés, « victimes » « réduites à rougir du nom de Français[1] » : tout cela ne contribue pas peu à surchauffer l'atmosphère de Rome.

III

Là seulement, parmi des esprits qui s'exaspèrent dès le commencement de la Révolution, se comprennent l'apparition, puis le triomphe de l'œuvre maîtresse de cette période : la *Bassvilliana*[2]. Les faits appartiennent à l'histoire : le 13 janvier 1793, Hugou de Bassville ayant arboré et promené la cocarde tricolore, est assassiné par la populace[3]. Monti tire de ce sujet un poème d'une éclatante beauté. L'âme de Bassville, après la mort, n'est pas condamnée sans rémission par Dieu. Mais il faut qu'elle subisse un châtiment : elle n'entrera au ciel que quand les troubles de France se seront apaisés ; elle assistera donc à ces troubles. Dans le révolutionnaire repentant qu'il nous présente ainsi, il ne reste plus rien ni du Français ni du révolutionnaire. Ce que nous voyons, c'est l'impression produite par les événements qui se succèdent à Paris sur un Italien du XVIIIe siècle, élevé dans la tradition de la politique de l'Église, et qui ne comprend pas, qui ne peut pas comprendre ce dont il est témoin. Dès lors, il dénonce l'ivresse rationnelle qui s'est emparée des penseurs, quand les philosophes, rejetant les principes sur lesquels l'humanité avait vécu jusque-là, montent à l'assaut du ciel (II, 52) ; quand Voltaire — « cygne de son vivant, corbeau parmi les morts » — ; le furibond Diderot, Helvétius, Rousseau, l'amant philosophe, ont rempli les écoles de France de blasphèmes et jeté leurs systèmes en défi à l'Éternel (III, 259). Elle lui semble monstrueuse, l'impiété de ces gens qui ont crucifié le Christ une seconde fois[4] et se vantent de détruire Dieu (III, 348). Le poète exprime la répulsion que les personnes bien nées éprouvent envers le peuple créé pour obéir, et qui se prétend souverain (II, 23) ; leur indignation contre les manifestations ridicules de son pouvoir éphémère, arbres de liberté, bonnets phrygiens, faisceaux consulaires -- symboles de son extravagance (III, 238 ; IV, 341) ;

1. *Almanacco istorico*, etc., 1794, t. I, *Intr.*, p. 3, note.
2. Cf. Silvagni, *La Corte e la società romana*, 1881, t. I, ch. XX ; L. Vicchi, *V. Monti. Le lettere e la polit. in Ital. 1778-1799*, 1887 ; Id., *Les Français à Rome*, 1892, *o. c.*, chap. V et VI.
3. F. Masson, *Les diplomates de la Révol. U. de B. à Rome*, 1882.
4. I, 118-120. Ces vers sont d'ailleurs empruntés à Dante, qui déjà les avait dirigés contre les Français.

l'horreur presque physique que provoquent en elles ces hommes grossiers, vêtus de haillons et qui dégouttent de sang (I, 205 ; II, 200). Il rend la stupeur, puis la colère des âmes, à la nouvelle que le « Celte barbare » a trempé « ses drapeaux de folie et ses mains de rapine » dans le sang fumant de son roi (II, 211). Il peint, dans une série de visions poétiques, qui transforment en tableaux les sèches informations données par les journaux, la fuite et l'arrestation à Varennes, la journée du dix Août, les massacres de Septembre, la mort de Louis XVI (IV, 109). Son éloquence prend le ton des pamphlétaires pour flétrir les bourreaux (II, 131) ; « les tigres » (II, 141), « Paris coupable » (II, 153), « la Babylone française » (II, 113), « la cité de tous les maux » (II, 77), « la ville aveugle » (III, 199), « la ville de souillure » (IV, 3).

Nombreux sont, autour de Monti, ceux qui écrivent sur le même sujet. Les péripéties du 13 janvier fournissent abondante matière à l'infatigable troupe des littérateurs ; ils racontent la mort du Français en prose et en vers ; plus souvent en vers qu'en prose ; et plus souvent que dans tous les autres genres, en sonnets. L'un d'eux écrit même un drame sur la mort de Bassville[1]. On lit ces productions dans les Académies, et aussi dans les cercles d'amis ; on les publie dans les journaux, ou même on les affiche : le peuple vient les commenter. Leur masse forme des volumes[2]. Et de même que tout à l'heure, toutes les idées des émigrés se retrouvaient dans le livre d'un seul : de même, un nombre limité de thèmes toujours semblables revient dans le grand poème, comme dans les petits vers. Voici par exemple le « motif » de la décadence française : la *Bassvilliana* le développe ; en même temps qu'elle évoque les crimes, elle appelle la vengeance. Déjà la France, à l'intérieur, donne le spectacle de ses champs délaissés, de ses villages ravagés, de la guerre civile (*Bassvilliana*, I, 172). Mais à l'extérieur, une peine plus terrible se prépare : les éléments, comme pour la punir, détruisent sa flotte (I, 89), les peuples voisins projettent des alliances, s'allient, se disposent à l'exterminer ; l'aigle du Nord va fondre sur la coupable et l'anéantir (IV, 325). L'Italie veut prendre part à la lutte, et à la victoire (III, 3 ; 142 ; IV, 343). Or, ce motif est cent fois répété ailleurs ; les sonnets le reprennent, les « proses » le développent : il y a même un érudit pour

1. *Il Bassville, ossia la fedeltà del popolo romano alla religione e al principe*, 1794.
2. Voir les deux recueils mss : *Diversi sonetti sopra la caduta di tutto il regno di Francia nella diabolica setta de' Frammassoni*, Bibl. Vittorio Emanuele, Roma ; *Prose e versi inediti...*, Bibl. Angelica, Roma. Quelques-unes des pièces qu'ils contiennent ont été imprimées par Vicchi, Silvagni et E. del Cerro, ouvrages cités.

le mettre en latin : « Proh dolor ! — Lamentabile regnum — Gallia — Urbanitatis, Scientiarum, Artium — Tot seculis Magistra — Religione — Antonomasia dicta — Christianissima — A facinorosis perditisque hominibus — Impiae jacobinae sectae — fera ictu oculi — Incredibile dictu, evertitur tota. » (Ms. Bibl. V. E., t. II, p. 53). — Point de poète qui ne répande sa fureur contre la cocarde tricolore ; point de poète qui ne s'indigne, presque dans les mêmes termes que Monti, contre les Français brouillons qui viennent provoquer les Romains. L'idée centrale de la *Bassvilliana,* qui est le repentir de l'impie, est exprimée jusqu'à satiété chez les autres : il se confesse ; il exhorte son ami La Flotte, qui l'accompagnait, et tous ses compatriotes en général, à changer de conduite ; il parle aux habitants de la Ville éternelle ; il implore leur pardon ; il meurt pénitent, il meurt catholique ; — c'est le plus touchant des convertis. Ainsi, tous poussent le même cri de haine contre les Français. Hors de Rome les provinces lui répondent[1].

A cette matière banale, commune, vulgaire, Monti, apporte la consécration de l'art. Par ses origines, son œuvre appartient toujours à la foule, d'où elle sort ; par sa beauté, elle s'élève au-dessus d'elle ; ce sont ces deux caractères réunis qui lui prêtent, en premier lieu, son exceptionnelle valeur. Le poème est autre chose qu'un exercice littéraire, s'il est vrai de dire avec Carducci qu'à ces vers faisaient écho le bruit des couteaux égorgeant nos soldats égarés, prisonniers ou malades, et le crépitement des bûchers brûlant pêle-mêle Juifs et Jacobins italiens[2]. Et cependant, il fournit à la haine de la France, démesurément agrandie, l'expression littéraire qui lui manquait encore. De toutes les autres compositions de circonstance, aucune n'avait réalisé la perfection de l'art qui demeure. Malhabiles, tantôt précieuses et tantôt grossières, elles sont condamnées à un rapide oubli. On les dirait écrites par des enfants en colère, qui ne savent pas formuler leur pensée ; ou par des littérateurs fatigués, qui ne savent plus penser sans formules. Elles n'ont d'intérêt que par leur nombre, et non par leur qualité. Elles sont la matière brute, qui pour être mise en œuvre

1. Cf. Fiorini, *Catalogo cit.*, p. 213-226 ; Muzzi, *Raccolta cit.* ; G. Tambara, *Un manoscritto di rime politiche...*, 1891 ; *id.*, *Rime di realisti e giacobini,* 1894 ; Mondello, *Un nuovo misogallo*, 1894 ; A. Lumbroso, *Alcune poesie politiche d'or fa cento anni*, 1898.

2. Carducci, *Del rinnovamento lett. in Italia : La Bassvilliana.* Cf. M. Leopardi, *Autobiografia* (1883) : « Le peuple haïssait les Français, implacablement ; et encouragé par les proclamations imprudentes du gouvernement, il les massacrait, quand il le pouvait, même sans raison, pour son plaisir » (ch. XXXV, p. 75) ; et Sala, *Diario,* t. I, p. 64.

réclame le travail du talent ou du génie. Elles attendent le poète qui leur donnera la vie, s'il lui plaît. Monti vient, trouve une forme éclatante pour les idées obscurément contenues dans mille pamphlets confus, une forme éternelle pour des sentiments épars dans mille productions périssables. De là vient la valeur de la *Bassvilliana* — monument, dans toute la valeur du terme, puisqu'elle donne un ordre, une beauté harmonieuse et forte, une valeur d'art, pour tout dire, à des matériaux qui gisaient[1]. Ajoutons qu'étant romaine, elle est italienne en même temps. Elle ferait moins d'effet sans doute sur les consciences, si elle ne provenait de la Ville éternelle : mais elle ne reste pas confinée dans l'enceinte de ses murs. Elle interprète les idées d'une partie au moins de la nation : celle qui est, pour le moment, la plus nombreuse et la plus forte; celle qui incarne la fidélité aux idées traditionnelles, la crainte des nouveautés, la terreur du changement. Aussi le retentissement du poème fut-il considérable. On se hâta d'annoncer partout la nouvelle de son apparition, et de répandre les premiers exemplaires qui en arrivèrent[2]; dix-huit éditions furent publiées en six mois[3] : fait d'autant plus notable, que les chants de la *Bassvilliana* demeurèrent toujours sans continuation, et que bientôt l'auteur ne pensa plus à leur achèvement. Aucune considération générale ; peu d'idées abstraites dans le développement de ces beaux vers. L'importance humaine des questions que la Révolution soulève ne semble même pas soupçonnée : pour la résistance, c'est une force. On ne considère ici qu'un seul ordre de questions : parce que les croyances anciennes et les intérêts présents de l'Italie sont en jeu, « les larmes se changent en fureur[4] ». Bassville a été envoyé par la France pour jeter le désordre dans la cité qui doit présider à la discipline du monde, pour semer les erreurs dans la cité qui est la gardienne des vérités immuables ; tel est son crime. Il a voulu se heurter au destin de la Ville qui ne change pas : il est retombé, meurtri et brisé. Il a été forcé de reconnaître que Rome est fatale ; et que la puissance française, terrible ailleurs, « n'est sur les bords du Tibre qu'un brouillard dissipé par le soleil. » A cette tentative criminelle et folle, il faut que l'Italie tout entière réponde en s'armant ; il faut qu'elle secoue enfin son sommeil. Le temps est venu d'agir, et non plus de parler. Pendant que le Piémont résiste aux envahisseurs, les différents États se réuniront autour de Rome ; le Pontife recommencera la croisade contre l'infidèle. Cet appel à la guerre, et cette

1. Cf. l'admiration de Stendhal, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 344, 4 juin 1828.
2. *Bibl. Oltr.*, 1793, t. I, p. 165.
3. *Parnasso degl' It. viventi*, vol. XVII (1800), *Poesie di V. Monti*.
4. *Bassv.*, III, 61.

exhortation à l'union, valent la peine d'être signalés. Dans les moments solennels de l'histoire italienne, les lettres se sont toujours rapprochées de la nation. L'effet du danger imminent est de hâter leur fusion, qui, dans le calme des années précédentes, n'apparaissait que comme un très lointain et très vague désir. Ce n'est pas encore une opposition littéraire à une influence littéraire ; nous la verrons plus tard. Mais ce sont déjà les forces de l'esprit, qui se joignent aux autres forces engagées contre la France [1]. Elles résument les griefs ; elles excitent à la bataille, elles provoquent la guerre. L'art, au lieu de ne songer qu'à lui-même, de se complaire en des jeux frivoles de virtuosité, veut se mêler à la vie. Le premier contact de la littérature italienne avec la Révolution française produit donc un effet de réaction. Nous pouvons reprendre ici, après vérification faite, la formule dont nous nous servions en commençant. La question politique prend une importance si considérable, avec la guerre qui éclate, l'invasion qui menace, la coalition qui s'organise, qu'elle entraîne les lettres après elle. Or, la politique est nettement hostile à la France. Donc les lettres lui sont hostiles à leur tour.

Lorsque les armées françaises triomphèrent, la renommée de l'œuvre devint dangereuse pour son auteur [2]. Pour faire un autodafé républicain, les Milanais brûlèrent solennellement la *Bassvilliana*. Les Français, une fois entrés dans Rome, exigèrent qu'on élevât sur le Capitole un monument, pour apaiser les mânes de leur compatriote assassiné. Monti, qui avait quitté la ville dans la voiture du général Marmont, et d'abbé courtisan était devenu « citoyen », rougit de ce poème compromettant, et s'efforça d'expliquer sa conduite aux inquisiteurs de la Cisalpine, très appliqués à le perdre [3] : qu'il était l'ami de Bassville, et conservait chez lui des documents qui eussent infailliblement amené sa condamnation, s'ils eussent été découverts ; qu'il avait été réduit, afin d'écarter les soupçons, à faire violence à ses propres sentiments ; que s'il règne, à la vérité, une sincérité et une émotion indiscutables dans les vers qu'il avait composés de la sorte, c'est qu'il a essayé, à tout le moins, de sauvegarder sa réputation littéraire. Mais manifestement, cette réponse lui est imposée par les cirtances, qui lui en ont imposé tant d'autres ; elle ne vaut ni avant, ni après les années difficiles de Milan. Avant, c'est l'époque où le pays est plein « de voleurs, d'assassins, et de Français [4] » ; où « ces maudits

1. A. Bertoldi, *Prose critiche*, 1900. *Movente e significato della B.*
2. T. Casini, *Il cittadino V. Monti*, 1894.
3. *Lettere inedite e sparse*, t. I, p. 225. — *Discorso del Cittadino V. Monti pronunciato nella Società di Pubb. Istr. di Venezia*, 1797 ; et *Termometro politico*, 12 Luglio 1797.
4. *Lettere inedite*, t. I, p. 206, 27 Sett. 1792.

Français vont nous affliger pour un moment[1] » ; où « les Gaulois voleurs s'approchent, » ; où « les Gaulois félons franchissent les monts[2] ». Après, lorsqu'une période plus calme a succédé aux tumultes jacobins, lorsque l'ordre est rétabli, lorsqu'on arrête les citoyens naïfs qui osent crier encore « Vive Robespierre » dans la rue — il peut se déclarer fier de son œuvre.

Elle évoque, en effet, le souvenir de Dante[3]. Par les imitations manifestes dont il s'est plu à émailler son poème[4] ; par le choix du mètre : par le ton, si plein d'une âpre majesté, Monti s'est très consciemment rapproché du grand modèle. Les Arcades, au-dessus desquels il s'élevait ainsi, le sentirent aussitôt[5] ; et aussi les critiques qui l'ont félicité d'avoir habillé Dante à la mode du jour[6] ; et aussi ses amis, qui l'ont salué plus grand que l'auteur de la *Divine Comédie*, pour avoir corrigé ses défauts tout en l'imitant[7]. Il s'est défendu avec mollesse de cet éloge excessif, heureux au fond de l'avoir provoqué. Ayant ainsi « relevé les autels » de l'Alighieri, il lui restera fidèle toute sa vie. Poète républicain, il organisera une fête en son honneur, à Ravenne[8]. Poète napoléonien, il ne se contentera pas de l'admirer, de concert avec les meilleurs esprits de son époque : il s'inspirera de lui dans ses compositions officielles : on croira relire Dante en lisant Monti, au dire des flatteurs[9]. Professeur, il le louera devant ses élèves, estimant qu'il les aura mis à l'abri de tous les vices qui souillent la littérature italienne, s'il leur a suffisamment inspiré le respect de celui qui la créa[10]. Quand il mourra, on reconnaîtra que l'inspiration la plus constante, et comme l'éducation de son esprit et de son style, il la doit à Dante[11]. Il n'est pas le seul, en ce XVIIIe siècle finissant, qui ait aimé et imité le grand poète national : Varano avait donné l'exemple. Mais à cet exemple, Monti ajoute et l'autorité de son nom, et la beauté de son poème. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à faire refleurir les études dantesques, par la Bassvilliana d'abord. Cette constatation n'est pas inutile pour qui se souvient que le mépris de Dante, ou son culte, mesurent en Italie la décadence ou les progrès de l'esprit public[12].

1. *Ibid.*, 5 dic. 1792.
2. *Opere*, Ed. Resnati, t. II, p. 151, *Varianti alla Musogonia*, Cant. I, st. 60 e 73.
3. G. Trenta, *Delle Benemerenze di V. M. verso gli studi danteschi*, 1891.
4. Voir les rapprochements dans les *Opere*, éd. Resnati *Bassvilliana.*
5. *Diario ordinario*, n° 1918, 1793.
6. *Memorie...*, 1793, vol. II, p. 38. Cf. le jugement de Foscolo, *Opere*, Éd. Lemonnier, *Epistolario*, t. VI, Lettera 28.
7. *Op., Epistolario*, p. 75-77 ; p. 83. — 8. Casini, *Il Cittadino Monti*, 1894, *o. c.*
9. *Giorn. ital.*, n° 91, suppl., 1805. — 10. *Lezioni di eloquenza*, IX.
11. *Articolo necrologico*, Antologia, n° 94, 1828.
12. Cf. Micocci, *La fortuna di D. nel sec. 19*, 1891 ; G. Zacchetti, *La fama di D. nel sec. 18*, 1900.

IV

Ne devons-nous parler toujours que d'opposition et de réaction? Ce cri d'allégresse qui, dans toutes les nations de l'Europe, a répondu au cri de la France annonçant sa liberté, n'a-t-il donc pas eu d'écho dans la patrie de Beccaria, de Filangeri, des Verri? La journée du 14 Juillet ou la nuit du 4 Août n'ont-elles donc pas été célébrées par les hymnes des poètes? Puisque la philosophie française avait si profondément pénétré en Italie, les penseurs n'ont-ils point conçu quelque joyeux orgueil, en voyant leurs doctrines devenir réalité et vie?

Assurément, quelques littérateurs, et non des moindres, ont salué l'aube d'un jour nouveau. Parini suit les événements de France avec un intérêt qui va jusqu'à l'enthousiasme[1]. Alfieri voit dans la prise de la Bastille une manifestation de cette liberté qu'il n'a cessé d'appeler de tous ses vœux. La vieille prison qui tombe, c'est la tyrannie qui est abattue; il chante Paris « débastillé »; il prend le parti du peuple contre la royauté; il écrit à Louis XVI, pour lui donner les conseils que les poètes ont le droit d'offrir aux souverains. Que le roi de France détruise tout le premier l'affreux despotisme exercé sous son nom; qu'il prenne, de concert avec ses sujets, des mesures énergiques pour l'empêcher de renaître; qu'il mérite, par la spontanéité d'une noble démarche, un nom qu'aucun monarque n'a jamais eu et n'aura plus après lui[2]! Ippolito Pindemonte, qui se trouve à Paris au moment des premiers troubles, imprime chez Didot un poème qu'il intitule : la France[3]. Il nous fait assister à l'ouverture des États-Généraux, entendre le discours de ce Necker que l'Europe nous envie, contempler les événements qui vont changer la face du monde. Heureuse France, qui désormais vivra libre sous des lois sages! Heureuse l'Italie, si elle pouvait l'imiter! La nature se réjouit, et mêle au bonheur de l'homme l'éclat de sa splendeur. Un jour plus rose, un air plus doux à respirer, un ciel plus serein, un soleil plus brillant, indiquent le commencement d'une ère de félicité qui n'aura plus de fin. Puis il célèbre les arbres de la liberté que le peuple élève sur ses places, au chant des hymnes[4]. Encore ses transports sont-ils moins passionnés que ceux de son frère Giovanni, qui reçoit de loin

1. Parini, *Le Odi*, ed. Salveraglio, 1882, p. 50.
2. A. Lumbroso, *La lettera a L. XVI di V. Alfieri* (Attraverso la Rivoluzione, 1907).
3. *La Francia*, Poemetto, 1789.
4. Poesie, Sonetti, *Per l'albero della libertà in Parigi dopo la Riv. del 1789.*

la nouvelle de cette grande transformation. Un rayon de liberté, écrit-il, brille et flamboie sur le monde esclave. Dans ce siècle corrompu, et qui semblait être la victime de l'orgueil et du despotisme, voici qu'un roi tremble sur son trône. L'humanité qui croit ressusciter, exulte. Un peuple de héros s'arme contre une domination impie. L'Europe dissipera les ténèbres qui l'environnent, à son tour : car la France agite le flambeau qui montre l'indépendance[1]. Il y a en Toscane un poète délicat, en qui ses contemporains revoient Horace, tant il les enchante par l'harmonie de ses odes classiques[2] : il s'appelle Giovanni Fantoni, en poésie Labindo. Il a mené une vie agitée, cherchant sur des chemins divers la fortune qui s'obstine à le fuir. Les idées philosophiques l'ont fait tressaillir; il veut travailler au bonheur du peuple par des réformes, qu'il saura bien arracher aux despotes. L'ordre établi ne le satisfait plus, sans qu'il songe pourtant à s'en affranchir par une révolte ouverte. Il est vaguement inquiet, et troublé; il sent dans son âme, comme dans celle des amis qu'il fréquente, un bouillonnement confus de passions et d'idées, qui ne trouvent pas d'issue[3]. Vient la Révolution : Labindo l'accueille avec ivresse[4]. Elle est précisément ce dont il avait besoin; elle indique la direction qu'il faut prendre, l'exemple qu'il faut suivre. La Gaule brise les chaînes de la servitude : l'Italie reprendra conscience d'elle-même et redeviendra la nation qu'elle était autrefois[5]. Lorsque la renommée apporte jusqu'à Padoue le récit du grand drame qui se joue à Paris, Cesarotti est saisi du même frisson sacré. Imposant spectacle! Une nation appelée à délibérer sur ses propres intérêts; un roi qui veut bien examiner avec elle les maux qui la font souffrir; une assemblée de savants et de sages chargée des destinées du royaume : quand il se représente ces faits inouïs, Cesarotti sent « un tumulte extraordinaire de passions » envahir son cœur; il est plongé dans l'anxiété et dans l'espoir[6]. Parmi les enthousiastes, citons encore le Napolitain Ignazio Ciaja[7]. Il est difficile de lire sans émotion l'appel qu'il adresse à Paris. Il supplie la Révolution d'étendre en un plus large cercle la vertu de ses lois. L'humanité qui souffre attend d'elle, d'elle seulement, la proclamation de ses droits méprisés; il lui est impossible de se résigner plus longtemps à son esclavage. La France demeurera-t-elle sourde à cette

1. *Poesie,* ed. Biadego, p. 11. *Sonetto composto nei primordi della Riv. di Fr.*
2. A. Ottolini, *La varia fortuna di G. Fantoni,* 1907.
3. Carducci, *Un giacobino in formazione* (*antecedenti*), 1889; *Un poeta giacobino in formazione,* 1899.
4. Cf. Sforza, *Contributo alla vita di G. Fantoni,* chap. III, 1907.
5. *Ode del cittadino G. F., composta prima della discesa de' Fr. in It.,* 1797.
6. A. Benzoni, *Una lettera di Cesarotti,* 1903. — 7. L. Pepe, *I. Ciaja,* 1899.

prière ? N'écoutera-t-elle pas les peuples qui l'invoquent? Si elle accède à leur demande, si elle franchit les Alpes, comme les voix italiennes s'accorderont avec la sienne! Comme les cœurs frémiront, quand apparaîtra son drapeau[1] !

Mais il y a une chose qu'il faut bien dire : ces témoignages d'admiration furent relativement peu nombreux, moins nombreux, sans aucun doute, qu'en Angleterre ou en Allemagne. Soit qu'en général les littérateurs, exclusivement occupés de leur art, aient accordé peu d'attention à la politique, soit que ces graves questions, si différentes de celles qu'ils avaient l'habitude de traiter, aient d'abord effarouché leur frivolité, soit qu'ils aient préféré attendre, incertains du caractère qu'allait prendre cette grande nouveauté[2], soit enfin que les circonstances aient été moins propices à l'expression des idées d'indépendance en Italie que dans les autres pays : le fait est que les écrits favorables à la France furent bientôt perdus et étouffés dans la masse des productions contraires. Dans une enquête sur les premières manifestations de la littérature italienne à l'égard de la Révolution française, l'enthousiasme, qui, chronologiquement, précède l'aversion, ne doit pourtant être noté que comme un détail. Sans rien préjuger sur les sentiments profonds, constatons que les sentiments formulés nous sont nettement défavorables. Les poètes généreux qui signalent à leurs concitoyens ce que nos principes ont d'universel, se taisent vite. Certains, parce qu'on les y oblige. Le moment n'est pas favorable à des expansions de ce genre. Les pouvoirs qui veillent à ce que l'influence de dehors ne pénètre pas, ne tiennent guère à encourager des manifestations qui se produisent dans leur propre domaine. Des Italiens révolutionnaires sont encore plus dangereux que des Français jacobins. Autant vaudrait le feu chez soi : chez le voisin, passe encore. La même censure qui mutile les pièces de théâtre les plus inoffensives ne se contente pas d'arrêter la circulation des poésies incendiaires, elle sévit durement contre leurs auteurs. C'est un long et douloureux martyre que la vie de Ciaja. En 1792, aussitôt que commencent à Naples les persécutions contre les partisans possibles de la liberté, il est arrêté : en effet, il est soupçonné d'avoir traduit la *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.* Compromis dans le procès des patriotes, il est arrêté de nouveau et enfermé au fort Saint-Elme, en 1794 ; il n'en sortira qu'en juillet 1798. Au mois de Septembre de la

1. *Alla Francia,* Canzone.
2. La *Décade,* en publiant une Ode de A. Pepoli *Sul destino avvenire d'Europa,* loue l'auteur de ce qu'il n'a pas « attendu que nous fussions les plus forts pour se ranger de notre côté » (t. XII, 20 ventôse, an V, p. 485).

même année, on l'arrête encore et on l'exile ; cette fois on a découvert chez lui, à la suite d'une perquisition, un livre abominable : le *Contrat social*. Rentré avec la république parthénopéenne, il sera fait prisonnier au moment de la réaction, en 1799, et mourra de la main du bourreau. Dans sa prison, une plainte succède à l'appel confiant de tout à l'heure : « O France ! celui qui t'aime est chargé de chaînes..... » Même dans la paisible Toscane, Labindo ne se sent pas en sécurité ; il ira chercher dans la Lombardie, aussitôt que les Français y entreront, un état plus conforme à ses principes de Jacobin. D'autres, quand ils voient la tournure que prennent les événements, se repentent d'un enthousiasme trop tôt manifesté et cherchent à en effacer le souvenir par une profession de foi toute contraire. Le bouillant Giovanni Pindemonte flétrit maintenant le « génie démocratique »[1] et le « philosophisme moderne »[2] ; il célèbre l'action d'éclat de Charlotte Corday[3], et la prise de Toulon par les Anglais[4] ; il pleure la mort de Louis XVI[5] et appelle sur le peuple de Paris la famine et la mort[6]. Le pacifique Hippolyte gémit sur le malheur des temps et ne laisse pas de s'indigner contre les barbares qui violent à Saint-Denis la sépulture des rois de France[7]. Alfieri a quitté Paris précipitamment le 10 avril 1793; il a failli être victime de la Révolution qui l'a personnellement atteint dans ses biens ; ces souvenirs, joints à ses dispositions primitives à l'égard des Français, lui inspireront désormais une haine qu'il va traduire en injures : « Les misérables m'ont traité comme un Français rebelle, un déserteur lâchement armé contre la patrie, malgré ma qualité bien connue d'étranger. Tant d'iniquités ont soulevé dans une âme aussi passionnée que la mienne tout ce que le cœur offensé, cruellement outragé, peut contenir de fiel et d'emportement..... [8] »

Le *Misogallo* — nouvelle affirmation, sous une forme littéraire encore, du sentiment politique de l'Italie[9] — n'eut pas le retentissement immédiat de la *Bassvilliana*. L'auteur ne voulut pas qu'il parût de son vivant ; la partie qu'il en détacha en 1799, et que les bons soins de Mme d'Albany distribuèrent aux amis intimes[10], se perdit

1. Poesie, ed. Biadego, p. 12 : *Il Genio democratico fr.*
2. P. 18, *Contro il moderno filosofismo*. — 3. P. 17, *La Cordé*.
4. P. 23, *La caduta di Tolone*. — 5. P. 15, *Sulla morte di L. XVI, re di Francia*.
6. P. 24, *Sopra la fame di Parigi* ; p. 25 et 26.
7. G. Morici, *I. P. durante le vicende del suo tempo*. 1885.
8. Cf. Lumbroso, *O. c.* — Voir, pour les relations d'Alfieri avec la Rév. fr., A. Messeri, *la Rivoluzione francese e V. Alfieri*, 1893.
9. V. Lee, *Il settecento*, t. I, p. 116 : « La première affirmation du sentiment politique en Italie depuis Machiavel » (Trad. ital., 1882).
10. L.-G. Pélissier, *Lettres de la comtesse d'Albany*, 1904, l. 91, p. 241.

dans le déchaînement général de la fureur anti-française ; l'édition de 1803 souleva un plus grand intérêt de curiosité que d'actualité [1]. Aussi bien le recueil n'a-t-il pas l'ampleur du poème de Monti. Cette multiplicité de développements sur le même thème n'évite pas une certaine monotonie. Tout sentiment trop longtemps soutenu fatigue, et une colère sans cesse exaspérée plus qu'aucun autre. Le lecteur souhaiterait qu'elle se relâchât ; il attend une inspiration qui varie : elle ne varie pas. Les sonnets offrent, quand ils sont pris à part, une beauté vigoureuse qui saisit ; les dialogues sont conduits avec art et piquent l'attention : quelques-unes des épigrammes sont parmi les meilleures du genre. Mais tout ceci, accumulé, lasse.

Si cependant l'œuvre est moins belle et fut moins répandue, elle est plus caractéristique peut-être. Comme elle ne comporte aucun élément qui ne vise à un seul et même but, elle gagne en valeur documentaire ce qu'elle perd en valeur artistique. Elle arrive à la formule et au dogme. Songe-t-on au caractère exceptionnel que présente un livre uniquement dirigé contre une nation ? Point de roman qui déguise, point d'épopée qui ennoblisse ; il se présente tel qu'il est, dès le titre, avec une sorte d'affectation de haine exclusive. Il contient tous les genres d'injures, depuis les mépris dédaigneux du gentilhomme jusqu'aux ordures de la populace ; on n'a qu'à choisir. En outre, Alfieri était déjà, avant le poème de Monti, une sorte de symbole. Les adversaires de la Révolution attendaient de lui quelque chose. Ils savaient qu'il ne laisserait point passer les événements dont il avait été victime sans les maudire. Quand paraissait, dans la foule, un sonnet qui l'emportait sur les autres, ils le lui attribuaient [2]. Rien de plus anti-français que l'œuvre, sinon l'auteur, et tous deux, l'auteur et l'œuvre, prennent de ce fait une importance singulière. Car personne ne niera sans doute que cette grande colère ait une origine assez mesquine, qu'elle a le tort de n'être pas désintéressée, et qu'étant trop violente dans ses effets, elle n'est pas assez noble dans ses causes. Si les Parisiens avaient respecté les livres et les habits du noble étranger venu chez eux, s'ils ne l'avaient point forcé à fuir précipitamment, s'ils avaient montré pour sa personne les égards qui lui étaient dus — ses principes auraient été moins absolus sans doute, et ses dogmes moins farouches. Mais il faut bien reconnaître, en même temps, que le pamphlet s'amplifie peu à peu ; que les questions personnelles à l'auteur, et égoïstes, sont laissées au second plan pour faire place à une doctrine générale ; que nous enten-

1. Cf. édition Renier, Firenze, 1884.
2. Cf. *Antologia*, nº 39, 1794 ; et L.-G. Pélissier, *Encore qqs documents autour d'Alfieri*, 1904.

dons parler, non pas seulement un homme chagrin qui déverse sa bile, mais un théoricien qui défend les droits de son pays ; et qu'enfin, s'il s'agit toujours d'Alfieri et des sans-culottes, il s'agit aussi des formes de l'esprit italien opposées à l'esprit français. La meilleure preuve, c'est qu'on voit surgir en d'autres endroits de l'Italie des œuvres analogues ; et que plus on étudie les productions de l'époque, et plus on découvre que l'expression de cette gallophobie n'est pas isolée [1].

L'époque où le *Misogallo* est composé diffère du moment qui a provoqué la *Bassvilliana*. Un premier contact a été pris avec la liberté. Certains ont pu croire, dit Alfieri, qu'elle était représentée par la Révolution française ; et dans la joie de la voir naître, ils ont pu confondre un instant les hommes avec l'idée. Cette erreur, il faut maintenant la dissiper. Les deux termes sont incompatibles. « Il est impossible d'aimer la liberté et de la connaître sans abhorrer les Français [2]. » Il est même étonnant qu'on se soit laissé aller à cette illusion. A priori, les Français ne sauraient enseigner quoi que ce soit au peuple qui a enseigné toutes vérités, et se vante d'avoir été le maître de l'Europe. Aujourd'hui, les Italiens sont esclaves, mais ces esclaves frémissent ; tandis que les Français, nés pour la servitude, subissent les formes successives de la tyrannie, celle de Louis XVI ou celle de Robespierre [3]. Nous n'avons plus affaire ici à la peur instinctive des débuts, qui repoussait les nouveautés sans vouloir les connaître. Une expérience a été faite ; on s'appuie sur une manière de raisonnement. Expérience et raisonnement servent à distinguer la liberté, qui reste divine, des Français qui représentent précisément tout l'opposé. Eux seuls ont intérêt à entretenir cette confusion ; les autres peuples ont intérêt à la dissiper.

De là naît une seconde différence ; un second progrès, si on veut, sur la pensée de Monti. Alfieri analyse les conditions de l'unité, que l'autre invoquait au nom des nécessités présentes ; il fait la philosophie de la nationalité italienne. Elle n'a pu se former par l'accord paisible de ses éléments. Mais elle se formera par opposition. Le mépris et la haine provoquent dans un cœur animé de ces passions, qu'il soit celui d'un individu ou celui d'un peuple, le désir de la liberté. Je vous enseigne,

1. Voir, sur la tradition littéraire qui fait du *Misogallo* moins une explosion subite qu'un aboutissement, E. Bertana, *V. A.*, ouvrage cité ; et Zumbini, *La Bassvilliana* (Sulle poesie di V. Monti. Studi, troisième Ed., 1894). Cf. aussi *Giorn. st. lett. ital.*, tome XXVII, p. 176 : « Le *Misogallo* d'Alfieri, loin d'être une production personnelle et isolée, ou presque, fut accompagné ou précédé de beaucoup de compositions analogues, dues à une tendance qui depuis longtemps opérait sur notre esprit et sur notre littérature. »

2. *Prosa seconda.* — 3. *Sonetto 18.*

dit-il expressément à ses compatriotes, à détester les Français : il vous enseignent eux-mêmes à les mépriser. Que l'heureux mélange de ces deux sentiments provoque en nous, à partir d'aujourd'hui, les premiers traits d'un caractère national ! Qu'à partir d'aujourd'hui, le mot *misogallo*, consacré dans notre langue, renferme tous les titres d'un Italien libre ! C'est une règle de conduite donnée à l'Italie future aussi bien qu'à l'Italie présente [1].

Ne nous étonnons point que si l'unité et la nationalité doivent naître par un contraste, ce soit précisément la France qui soit chargée de le former. Les circonstances expliquent en partie cette attitude ; le pays le plus coupable, aux yeux des traditionalistes, doit inspirer le plus d'éloignement. Au moment où toutes les nations se liguent pour l'anéantir, il serait difficile d'en vouer un autre à l'exécration publique. Mais cette animosité existait, au moins dans son germe, bien avant la Terreur, avant même qu'on pût prévoir le moindre changement dans la monarchie française. La raison profonde est que la France demeure le grand obstacle à ce que l'Italie devienne elle-même. Les lettres, ici, entrent directement en jeu : non plus seulement comme la forme qui traduit la pensée nationale ; mais comme la partie la meilleure, la plus vivace pour le moment, la plus importante pour l'avenir, de la nation. Il n'est point d'autre domination étrangère en Italie que celle de l'Autriche, maîtresse de la Lombardie. Rien n'empêche la formation d'une unité, par un lien fédératif entre tous les états ; rien, sinon l'apathie, presque l'inexistence, de l'esprit public. Pas d'obstacle extérieur, à proprement parler : la croisade anti-révolutionnaire a fait disparaître ceux qui auraient pu rester auparavant. La condition est intérieure ; que les Italiens retournent aux exemples de leur passé ; qu'ils aient une volonté propre, et ils sont libres. Or la France est néfaste en ce que sa langue, sa littérature, toute son influence prépondérante, paralysent le développement de l'esprit national. Cette vérité apparaît plus nette, maintenant qu'elle est fondée sur la raison, en même temps que sur une antipathie instinctive. La Révolution l'a éclairée. — Ce progrès est encore plus marqué que le précédent. La langue française — c'est toujours Alfieri qui parle — perdra le charme inexplicable qui lui attirait les esprits, quand on verra en elle, sans erreur possible, la plus grande ennemie de la nation. Il y aura désormais une sorte de lâcheté à mésestimer l'italien, et à lui préférer la langue très laide d'un très laid peuple. Résister résolument à l'influence intellectuelle de la France, ce doit être le premier effort vers l'unité. Le reste suivra [2].

1. Prosa prima : *Alla passata, presente e futura Italia.* — 2. *Son.* 27 e 32.

Enfin, les événements ont hâté d'une façon si imprévue la réalisation de ses désirs anciens, qu'Alfieri peut dès maintenant caractériser sa propre influence. Son nom, il le sait, il le voit, marquera une étape dans le chemin que le pays va parcourir, à pas rapides désormais, vers sa rédemption. Quand viendra le jour où les Italiens, sans se contenter d'une lâche défensive, prendront l'offensive contre les Gaulois, ils seront aiguillonnés par les vertus de leurs ancêtres, et par ses vers; et se souvenant de ce qu'ils furent, et de ce que fut leur poète, ils seront enflammés d'une irrésistible ardeur. « Et armés, alors, de cette fureur céleste — qu'ont inspirée en moi les gestes de leurs aïeux — ils feront en sorte que mes vers soient funestes aux Gaulois. — Je les entends déjà me dire : O notre poète ! Corrompu — fut le siècle où tu naquis ; et cependant, tu as créé — l'époque sublime que tu allais prophétisant [1]. »

La rupture des communications qui unissaient les deux peuples ; une haine instinctive qui rassemble contre nous les forces du passé ; une haine instinctive qui devient raisonnée, en prenant une forme littéraire ; une réaction violente, qui étouffe des sympathies timides et incertaines : tels sont les premiers effets de la Révolution. Mais nous ne sommes qu'au prologue ; et l'action véritable va seulement commencer, en 1796.

1. *Prosa quinta.*

CHAPITRE II

LA CONQUÊTE : LES AGENTS DE L'INFLUENCE FRANÇAISE

La scène change tout d'un coup. Les Français sont partout : ils sont à Milan, ils sont à Venise, ils sont à Rome, ils sont à Naples[1]. On les maudissait ; on va les bénir. On proscrivait leur littérature : on va l'imiter fidèlement. De toutes les variations de notre influence, c'est la plus brusque. Nos armées se chargent de rétablir notre hégémonie.

Avant de compter nos gains, étudions les moyens que nous employons pour gagner. Il n'est pas si facile de saisir l'action d'un peuple sur un autre ; elle emploie des agents multiples, dont le jeu vaut la peine d'être regardé : regardons. Pour mieux comprendre des transformations accomplies, il faut examiner d'abord comment elles s'accomplissent.

I

Ce qui arrive avec les Français, c'est l'armée des livres. Cette conquête n'est pas une conquête ordinaire ; théoriquement, elle n'est même pas une conquête : une nation libre vient chasser des tyrans ; elle ne veut pas s'emparer des opinions par la violence ; elle présente seulement ses idées, sûre qu'elles seront assez puissantes pour convaincre et persuader. La France les offre, l'Italie les prend. Les œuvres qui ont contribué à faire éclater la Révolution à Paris, puis les écrits qui sont nés d'elle, agiront une seconde fois sur l'esprit d'un peuple asservi, la marche de la raison étant toujours la même. Ainsi la littérature

1. Cf. Franchetti, *Storia d'Italia dal 1789 al 1799* (s. d.) ; Tivaroni, *L'Italia sotto il dominio francese*, 1889 ; F. Lemmi, *Le origini del Risorgimento (1789-1815)*, 1906. I. Nievo, dans son roman connu, *Le Confessioni di un ottuagenario*, 1867, montre bien quelle impression fit sur les Italiens de l'époque la conquête révolutionnaire : par ex., chap. X et sv., à Venise chap. XVII, à Naples.

française recommence à passer les Alpes, triomphalement. Jamais elle n'a connu de jours plus favorables que ceux qui commencent maintenant, avec la victoire. Celle-ci, à elle seule, suffirait à l'imposer: car c'est toujours une sûre recommandation que celle de la force. Or la force ne se trouve être ici qu'un agent d'ordre inférieur, et comme grossier: on lui permet bien d'agir ; on ne se permet pas de l'invoquer. Et il est bien vrai qu'elle n'est rien au prix des idées : ce sont les idées révolutionnaires qui entraînent la littérature française.

Entrons chez ces libraires qui, prompts à saisir leur intérêt, se hâtent « de se procurer un assortiment complet des livres des plus célèbres Français [1] », et mettent leur catalogue au goût du jour. Donnons un coup d'œil à leur étalage ; voyons ce qu'ils vendent à la curiosité des anciens fidèles ou des nouveaux convertis. Différents *Almanachs français* pour l'an VI, « c'est-à-dire 1798 », reliés en maroquin, avec de très belles gravures sur cuivre. — *Précis historique de la vie, des crimes et du supplice de Robespierre et de ses complices*, en un volume. — *Tableau complet de la valeur des assignats, des rescriptions et des mandats*, jour par jour, depuis leur émission. — *De la Révolution française*, par M. Necker, avec les additions de l'auteur, quatre volumes. — *De M. de Necker et de son livre intitulé la Révolution française*, par P.-L. Ginguené. — *Eléonore de Rosalba*, ou *Le Confessionnal des Pénitents noirs*, sept volumes. — *Claire du Plessis et Clairant*, ou *Histoire de deux amans émigrés*, deux volumes. — *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, un volume in-4, avec des cartes. — *Les cinq hommes*, par Despaze. — *Voyage autour du monde*, par Parkinson, suivi d'un *Abrégé des deux voyages du capitaine Cook*, deux volumes. — Il y en a pour tous les goûts ; le libraire de Gênes qui allèche ses clients par cette variété d'auteurs et d'ouvrages [2] ne se souvient plus du temps, pourtant si voisin, où tout ce qui venait de France était sévèrement interdit.

Le goût pour notre langue, la curiosité que suscitent nos ouvrages, le désir et l'habitude de s'instruire à notre école, toutes les tendances enfin que l'autorité officielle tenait comprimées, éclatent. Notre influence séculaire, quand elle reparaît, se trouve augmentée de toute notre influence nouvelle.—Voyons à Rome, où les livres semblaient d'autant meilleurs, qu'ils maudissaient avec plus de violence la Révolution. Les traductions du français triomphent maintenant; c'est la même confusion, qui trahit la même hâte. Nous pouvons acheter pêle-mêle,

1. *Gazz. naz. Genov.*, n° 30, an I. — 2. Voir *Il Difensore della Libertà*, n° 31, an I.

dans les bureaux du *Monitore*, les *Pensieri politici*, de Vincenzo Russo; le *Contratto sociale*; les *Viaggi in Siria e in Egitto*, de Volney, ornés de cartes géographiques; la *Scuola del soldato, per uso della milizia romana*; le tome quatrième de la *Scienza della Legislazione*, de Filangeri: le tome suivant est sous presse, et paraîtra bientôt. De même, sur les seize volumes que comprendra la traduction de Desodoards, *Storia filosofica ed imparziale della Rivoluzione di Francia*, huit ont paru. La *Vita di Maria Antonietta, fu regina di Francia*, voisine avec les *Tavole di affinità di composizione per uso degli amatori della scienza chimica, fisica sperimentale, etc., di M. Jobert*; et *Il Conclave di Clement XIV* avec l'œuvre illustre de Mercier: l'*Anno due mila quattrocento quaranta*[1]. Il n'y a pas longtemps qu'on réfutait ce dernier ouvrage[2]: avant 1796, il était détestable; c'est un chef-d'œuvre maintenant.

Faisons une expérience d'un autre genre. Venise n'offre pas avec Paris des communications spécialement faciles, comme Turin et comme Milan, où les livres français sont bientôt si nombreux, qu'il devient presque impossible d'entreprendre une classification, ou même un compte. D'autre part, nos armées y demeurent peu de temps, puisque les premières barques qui amènent les soldats français abordent le 16 mai 1797, et que le dernier détachement s'en va le 18 janvier 1798. Essayons de noter les œuvres les plus caractéristiques, dont cette occupation de huit mois favorise l'impression ou l'achat; essayons d'arrêter, dans cette précipitation, dans cette fièvre, quelques goûts fixes et quelques préférences marquées. Tous les éditeurs font paraître à l'envi des traductions; le plus connu, Zatta, ne laisse guère passer de semaine sans mettre au jour quelque nouveauté, qu'il annonce à grand fracas. Les autres rivalisent de zèle; c'est une période de surproduction intense; on est tenté de croire qu'elle compte moins de lecteurs que de livres. Les journaux locaux[3], les Recueils dont l'usage était alors à la mode[4],

1. *Il Monitore di Roma*, nº 46, an VII.

2. Voir la curieuse brochure *Realtà del progetto filosofico anarchia e deismo, pubblicato da Monsieur Mercier, nel sogno profetico intitolato anno 2440, interpretato ora da un altro sogno.* « Le temps présent est gros de l'avenir. » (Leibnitz) « Il mondo in gravidanza or abortisce nella Francia. » (L'autore) — Parte Prima, s. l., 1791, in-8.

3. Nous nous sommes servi, notamment, de la *Gazzetta Urbana Veneta*, du *Nuovo Postiglione*, et des *Notizie del Mondo*.

4. *Raccolta di scritti sortiti nella Rivoluzione di Venezia, dal 12 maggio 1797 a tutto Febbrajo 1798.* — Venezia, 1797-98, 14 vol. in-8º. — *Raccolta di tutte le carte pubbliche stampate ed esposte nei luoghi più frequentati della città di Venezia.* — Venezia, 1797-98, 10 vol. in-8º. — *Raccolta di carte pubbliche del nuovo Veneto governo democratico.* — Venezia, 1797-98, 8 vol. in-8º.

permettent de retrouver leurs traces, et d'aller les rechercher sur les rayons des bibliothèques, où ils sont restés comme témoins[1].

Ce qui apparaît d'abord, c'est la littérature de circonstance, si on peut ainsi l'appeler : car on hésite à lui donner le nom de littérature. Mais elle offre un mélange si singulier des deux langues, rapprochées par l'usage quotidien, qu'elle vaut la peine d'être notée. Elle est entretenue par les nouvelles, et vit des affaires du moment : la source des nouvelles et la direction des affaires appartenant à la France, brochures et opuscules traduits du français abondent à propos de chaque événement. Aujourd'hui, c'est une proclamation de Brune, dont le titre suffirait à indiquer que si le français et l'italien se mêlent, ce n'est pas au profit de l'italien : *Brune, général de brigade, commandant la division Masséna, al governo centrale del Padovano e del Polesine, di Rovigo e di Adria.* Demain, c'est un ordre de Bonaparte, imprimé dans les deux langues, pour que nul ne soit censé l'ignorer : *Repubblica francese. Libertà, Eguaglianza. Al quartier generale di Perserenno, anno V della repubblica francese una e indivisibile, Bonaparte, generale in capo dell' armata d'Italia.* Un Vénitien, pour donner une idée avantageuse du caractère de ses concitoyens, exhume un passage de l'histoire du gouvernement de Venise, par Amelot de la Houssaye : *Carattere dei Veneziani, articolo tratto dalla Storia del governo di Venezia, dal cittadino A. M.* — ; tandis qu'une Vénitienne se distingue, en travaillant pour son compte à l'accord du peuple conquérant et du peuple conquis : *Rapporto d'una festa civica celebrata in Constantinopoli da Francesi e Veneziani, per la felice rigenerazione di Venezia, scritto in francese e tradotto in italiano dalla cittadina Annetta Vadori, e dalla medesima presentato alla Società di Pubblica Istruzione, la quale ne ha ordinata la stampa per acclamazione.* Les habitants connaissent autrement que par les relations déformées des journaux les messages du Directoire, les discours tenus au Conseil des Cinq cents, les révoltes tentées à Paris contre le pouvoir, ou les fêtes célébrées en l'honneur de la paix : des feuilles volantes viennent toujours leur en donner le détail. Quand le moment approche où Venise va être cédée à l'Autriche, contre toutes les promesses et toutes les espérances, une politique plus active, des discussions plus passionnées, favorisent encore ce genre de traductions. Mais nulle part, la docilité avec laquelle l'impulsion donnée par la France

1. Bibl. Nazionale di Venezia (Marciana) ; Biblioteca della Società di Storia patria (Museo Correr) ; Bibl. Nationale, Paris. Cf. pour cette dernière, la *Liste des pièces imprimées pour la plupart à Venise en 1797, pendant l'occupation française* (Bulletin mensuel des récentes publications françaises, 1897 ; suite, *Ibid.*, février 1899).

est suivie ne se fait mieux remarquer que dans ce qui concerne l'art militaire. A force de lire les ordres du jour, les sentences des conseils de guerre, les allocutions prononcées devant les troupes, à force d'entendre parler de la garde nationale vénitienne qui se constitue, on éprouve le besoin de posséder une littérature militaire — copiée sur la nôtre. En trois mois, l'école du soldat arrive à sa seconde édition. Des « militaires italiens » font traduire l'instruction élémentaire à l'usage des jeunes guerriers républicains français pour l'arme d'infanterie ; tandis que nous proposons des plans pour la marine dans : *Osservazioni democratiche e politiche sulla Marina militare veneta e la nuova organizzazione da darle, etc., presentate al comitato di marina da un cittadino francese uomo dell'arte; Prospetto di un piano d'organizzazione d'una marina militare, che dovrebbe stabilirsi nel porto di Venezia, del cittadino Labenette, Capitano di artiglieria della marina di Francia.*

Voici maintenant la menue monnaie de la Révolution, la Révolution en brochures : moins prétentieuses, souvent, que les œuvres précédentes; plus efficaces, parce qu'elles passent dans plus de mains, et sont d'un usage plus commun: Elles ne meurent pas avec la circonstance qui les a provoquées ; elles restent. Ne convient-il pas de procurer au peuple la *Dichiarazione de' diritti e de' doveri dell' uomo e del cittadino? La Costituzione della Repubblica francese una ed indivisibile?* Et, s'il la comprend mal, étant peu habitué aux idées qu'elle exprime, une explication n'est-elle pas nécessaire : *Discorso preliminare del progetto di costituzione per la Repubblica francese, pronunziato da Boissy d'Anglas* ? Le calendrier révolutionnaire est d'emploi obligatoire : le peuple s'embrouille dans le compte des jours ; il a une tendance naturelle à se reposer à la fois le Décadi et le Dimanche. On traduit donc les almanachs républicains en italien, non sans avoir soin de bien marquer les concordances. Pour dix sous, s'il le veut en papier ordinaire ; et pour quinze, s'il le veut en papier fin, il achètera le *Decadario dell' anno VI della Repubblica francese adottato dalla Municipalità di Venezia* ; il y verra, en toutes lettres, que l'année commence le 22 septembre 1797, et finira le 21 septembre 1798 ; plus de confusion. Aussi bien avait-on mis en vente, dès le début de l'occupation, un *Lunario veneto per l'anno 1797, col decadario dell' anno V della Repubblica francese.* Pour enseigner vite les principes de la foi nouvelle, les catéchismes républicains, aussi, sont excellents ; leur diffusion est donc nécessaire. Les modèles s'imposent : les catéchismes français sont là, tout prêts : vite, on les met en italien, notamment celui de La Chabeaussière, qui a été signalé avec éloges par Lakanal dans son rapport sur les livres élémentaires : *Ca-*

techismo, ovvero principj di filosofia, di morale, e di politica repubblicana, ad uso delle prime scuole, del La Chabeaussière; traduzione. Ces livres élémentaires seront précieux, lorsque le fonctionnement des écoles primaires sera organisé; mais sans attendre aussi longtemps, on peut déjà profiter d'eux : comme des *Elementi di storia naturale del Cittadino Millin, opera che ha riportato il premio nel concorso aperto sopra i libri elementari dalla Convenzion nazionale. Traduzion dal francese.* Avec tous les livres de ce genre, ce ne sont pas seulement les gallicismes qui pénètrent : c'est aussi notre esprit. Dans son ardeur généreuse, le français impose à la fois les mesures les plus utiles, et les moins opportunes; celles qui atteignent l'humanité dans ses éléments essentiels, celles aussi qui ont à peine l'importance d'un détail. Il les entreprend toutes de front, et associe la réforme des droits de l'homme à celle des horloges : *Decadario per l'anno V della Repubblica francese, colla dichiarazione de' diritti e doveri dell' uomo e del cittadino, con una tavola delle ore fisse ad uso de' pubblici ufficii e lavori privati.* C'est le même qui, trouvant la division de Venise irrégulière et peu conforme à la raison, propose un plan qui distribuera ses vieux canaux, ses étroites ruelles, ses places capricieuses, en quartiers bien égaux : le quartier de l'Éducation; celui de la Loi; celui des Spectacles; celui de la Révolution[1].

Puis, les livres dont l'influence sera profonde sur ceux qui instruisent ou dirigent le peuple, les politiques et les littérateurs; les grands livres qui achèvent la Révolution après l'avoir commencée : les livres des philosophes. Non pas seulement Condorcet, dont l'ouvrage posthume vient de paraître en France et qu'on pourrait traduire par simple curiosité, mais tout le XVIIIe siècle; Rousseau, comme il est juste : traduction du *Discours sur l'inégalité*, traduction du *Contrat social*[2]; Montesquieu : traduction de *L'Esprit des lois* : « C'est surtout en ces jours de Liberté et de Régénération que ce livre d'or doit se faire lire par quiconque s'occupe de gouvernement et de politique, c'est-à-dire par tout citoyen qui vient de retrouver ses droits dans la Société[3]. » Mably : traduction de *Droits et des Devoirs du Citoyen* : « L'œuvre sublime des Droits de l'Homme et du Citoyen, qui l'élève à la conscience de sa propre dignité, qui a formé les bases de la régénération des peuples, et que nous voyons gravée parmi les emblèmes de la liberté, est celle qu'on vous présente, ô citoyens! L'œuvre qu'il était autrefois criminel de posséder et criminel de lire; l'œuvre qu'avec soin l'inspec-

1. *Raccolta di tutte le carte,* tome IX, p. 289.
2. Voir plus loin, chap. III, paragr. 4, l'influence des œuvres de Rousseau.
3. *Nuovo Postiglione,* n° 49, 1797.

tion soupçonneuse d'employés chargés de ce rôle arrêtait aux frontières et à la poste, peut maintenant apparaître, lumineuse, pour éclairer la nuit [1]. » C'est ainsi qu'on embouche la trompette épique pour faire aux persécutés d'hier les honneurs de l'apothéose. Raynal : traduction du livre *Des assassinats et des vols politiques* ; « il n'a plus besoin d'éloge, l'éloge véritable en a été fait par la France, par Amsterdam, Genève, Maestricht et tant d'autres villes, pratiquement, en répétant un nombre incalculable de fois les éditions et les réimpressions de ce véritable chef-d'œuvre [2] ». D'Holbach : traduction de la *Politique naturelle* ou *Discours d'un vieux magistrat sur les principes du gouvernement* ; Helvétius : traduction des *Erreurs du système de la nature de Mirabaud* [3]. Cette troupe, à laquelle s'ajoute encore Diderot, dont on traduit les *Contes Moraux*, comme si on voulait que son nom au moins figurât à côté de tous les autres, ne laisse pas d'être impressionnante. En huit mois, quel assaut donné aux croyances anciennes ! Quel apport d'idées françaises ! Quel apport aussi de gallicismes !

Et ce n'est pas tout. Nous devons compter les livres dont ni la philosophie, ni la politique, ni l'actualité, ne provoquent la traduction ; ceux dont on peut expliquer la présence pour des causes secondaires, et ceux dont on ne doit même pas chercher à expliquer la présence, parce qu'elle est sans raison ; sans autre raison que leur titre de livres français. Ce motif-là suffit pour qu'on les offre à la docilité des lecteurs. Voici un *Cours de chimie pharmaceutique*, par Lagrange ; et voici *La manière la plus naturelle d'élever les enfants*, par M. de Fourcroy. Voici les *Éléments de cavalerie*, par M. La Guernière : traduits en 1797, écrits en 1740. Qui dira pourquoi le *Catéchisme sur l'art des accouchements pour les sages-femmes de la campagne*, composé par M. Augier du Fot, médecin de la généralité de Soissons, remonte au jour après vingt-deux ans ? Le succès des philosophes n'empêche pas l'ancien courant d'avoir encore quelque force, et d'apporter des livres contraires à leurs principes. L'éditeur Zerletti avait commencé, en 1795, une traduction des œuvres complètes de « l'immortel Bossuet » : elle se poursuit pendant tout le cours de l'occupation républicaine. *Adèle et Théodore*, de Mme de Genlis, présente aux lecteurs italiens « la plus fine critique des préjugés modernes, la plus saine morale, les anecdotes les plus intéressantes et les combinaisons journalières auxquelles chaque classe de personnes est

1. *Notizie del Mondo*, n° 72, 1797.
2. *Id.*, n° 132. Sur l'attribution à Raynal, cf. Quérard.
3. Même réserve sur l'attribution à Helvétius.

sujette ». L'abrégé de l'*Histoire ecclésiastique*, du célèbre Fleury, se rencontre avec les *Épreuves du sentiment*, écrites pour charmer le cœur, par le tendre M. d'Arnaud : *Euphémie* et *Fanny*. Cet étonnant mélange durera jusqu'au jour où le régime autrichien remplacera le nôtre, et où les journaux annonceront dans une même journée, par un dernier contraste, la *Lettera di Mallet du Pan sugli affari di Venezia — tradotta dal francese* — et le *Giornaletto per le Dame, — in francese e italiano*. Encore faudrait-il ajouter à la liste des livres imprimés à Venise, ceux qui affluent des villes voisines et que les libraires vendent à côté des premiers : il est clair, en effet, que leur zèle ne s'arrête pas aux productions locales. A Lugano, on a traduit *Candide* : Venise est désignée pour écouler cette marchandise. A plus forte raison reçoit-elle dans ses magasins ce qui vient de Padoue. De Mantoue même arrive le *Tableau des campagnes de Bonaparte*, divisé en douze époques, traduit du français : on le trouve chez Zatta. La masse des traductions qui sont nées dans la cité s'accroît donc de celles qui sont nées au dehors ; elle grossit et monte toujours.

Nous disons : la masse des traductions : — car nous n'avons point parlé, jusqu'ici, des œuvres qui restent dans leur texte original. Elles ne sont pas faites pour les mêmes lecteurs. Les esprits distingués se plaisent sans doute à lire la *Déclaration des Droits de l'Homme* dans la langue qui les a fait connaître au monde ; l'ignorance, en pareille matière, leur semblerait honteuse. L'italien est pour le vulgaire. Or il y a place pour l'un et pour l'autre, fraternellement, le modèle à côté de la copie. Le *Contrat social* paraît en même temps sous les deux formes, sans que personne trouve inopportun ce zèle redoublé. Mais à vrai dire, un tel honneur est l'exception et sauf pour des œuvres marquantes, comme celle-là, il n'est pas utile de réimprimer des livres qu'on peut faire venir en abondance de Paris. Le français, en même temps qu'il pénètre par les traductions italiennes, pénètre donc directement. Directement, les extraits des journaux, les discours, les ordres des généraux, les traités philosophiques, les dissertations morales, les romans tendres ou légers, pénètrent sur le marché et l'envahissent. Livres à l'ancienne mode, livres philosophiques, livres républicains, livres de circonstance, livres français enfin, puisque tout le secret est dans ce seul mot : il faudrait recommencer un classement qui ne différerait guère du premier que par une abondance plus grande. On peut poser en principe qu'on trouve à Venise tout ce qu'on trouve au même moment à Paris. Les nouveautés arrivent par paquets ; on s'imagine assister au déballage des caisses dont on annonce vite le contenu et le prix : *L'Art de faire des gar-*

çons ou *Nouveau tableau de l'Amour conjugal*, pour 4 francs; le *Testament de l'empereur Joseph second, roi des Romains*, deux tomes pour 12 francs; l'*Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme*, traduit de l'anglais par M. Jean Grégory, 8 francs; la *Bibliothèque complète d'éducation, magasin des jeunes dames*, 16 francs pour quatre tomes; *De l'influence des passions sur le bonheur de l'individu et des nations*, par Mme la baronne de Holstein, 8 francs [1]. L'engouement qu'on montre pour les productions récentes, permet d'écouler celles qui ne le sont plus. N'est-ce point un procédé ingénieux que de mettre en loterie, pour allécher les clients, des livres français? Cinq lots sont donnés aux gagnants: les *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, par M. de Réaumur, six tomes in-quarto; le *Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle*, par M. Valmont Bomare, quinze volumes in-octavo; les *Œuvres complètes* de Jean-Jacques Rousseau, trente-deux volumes in-douze; un *Dictionnaire de chimie*, cinq volumes in-octavo; le *Costume des peuples de l'antiquité prouvé par les monuments*: ce dernier ouvrage a été publié à Dresde, il est vrai, mais en français; cela suffit [2]. Quelle masse! Et quel charme austère cette loterie ne doit-elle pas exercer sur les esprits! Heureusement, les lecteurs d'un goût moins sévère, ou possesseurs d'une bibliothèque moins vaste, peuvent se satisfaire à meilleur compte: qu'ils achètent seulement *La Matinée de Paris ou La toilette de Mme la duchesse de....*, qui contient le mot pour rire; ou l'*Hymne au soleil, à l'usage des philosophes*, qui n'atteint pas le volume d'une feuille d'impression.

Multiplions maintenant en esprit cette quantité de livres, dont l'énumération finit par lasser, par le nombre des capitales italiennes. Réfléchissons aux caractères particuliers qu'elles présentent, chacune étant un centre et toutes communiquant entre elles. Elles font leur révolution d'abord pour elles-mêmes, sans trop se soucier de leurs voisines. Ce n'est point parce qu'on a traduit Condorcet à Venise qu'on doive s'abstenir de le traduire à Gênes; ce n'est point parce qu'on a traduit le *Contrat social* à Venise, qu'on doive s'abstenir de le traduire ou de le réimprimer à Rome et à Florence. Dans chaque état, on travaille autour des mêmes livres, et l'intérêt s'accroît avec le travail. La production est d'autant plus efficace qu'elle commence par être locale. Peu à peu, avec les progrès de la conquête, avec les désirs d'unité qui se précisent et parfois même semblent se réaliser partiellement, la circulation se fait plus active. Ce qu'imprime la librairie française et italienne de Gênes

1. *Notizie del Mondo*, n° 186, 1797. — 2. *Gazzetta Urbana Veneta*, n° 45, 1797.

s'échange avec ce qu'imprime la librairie italienne et française de Milan ; Florence, au lieu de se remettre à traduire un catéchisme, copie celui de Rome qui a copié ceux de Paris ; les libraires vendent ce qu'ils ont emprunté à leurs voisins. Tenons compte de ces circonstances qui, après avoir favorisé la production des livres, en favorisent le commerce. Rappelons-nous le principe qui domine ces faits et leur donne de la force : l'imitation de la France, aux yeux des bons citoyens, n'est plus une servitude ni une mode ; c'est la raison, humaine, universelle, qui l'impose, car la France représente désormais, c'est elle qui l'affirme, la vérité. Voyons formellement exprimé cet axiome, quand on veut présenter au public une œuvre qui touche à la philosophie de la Révolution, comme les *Ruines* de Volney : « Cette œuvre sublime, qui a fait tant de bruit en France, parce qu'elle est enrichie de la plus sublime philosophie patriotique et de la plus vaste érudition, fut présentée au Corps législatif qui en fit les plus grands éloges et voulut qu'elle fût publiée et lue dans tous les départements de la République. Elle mérite d'être connue du monde entier.....[1] » Ou bien encore avec la même progression qui va de la France à l'univers : « Cette œuvre est particulièrement recommandable, comme pleine des principes de la plus pure morale et du plus pur républicanisme. Elle fait les délices de la France et fera celles de toutes les nations qui aspirent à la liberté[2]. » Rappelons-nous tout cela ; et nous mesurerons cette première influence de la Révolution française, sur les livres et par les livres.

II

Puis nous considérerons encore qu'elle met à son service une force plus puissante, et nouvelle : celle de la presse[3].

Comme en France, l'avènement de la liberté la transforme. Paisible, docile à l'autorité, attendant les informations plutôt qu'elle ne les cherchait, elle menait une vie tranquille, et n'était connue que par un petit nombre de sages. Elle est prise, tout d'un coup, d'un besoin fébrile d'activité ; elle ne se reconnaît plus dans ce qu'elle était hier. Elle n'est plus faite pour les cours, qu'elle servait volontiers ; elle ne veut plus être la distraction érudite des lettrés ; elle cherche la faveur de clients

1. *Giornale degli amici della libertà e dell' eguaglianza,* n° 13, 1796.
2. *Giornale de' patriotti d'Italia,* n° 121, 1797.
3. Il n'y a pas d'étude d'ensemble sur la presse révol. ital. Cf., pour les directions générales, Bernardini, *Guida della stampa periodica,* 1890 ; et Fumagalli, *Bibliogr. st. del Giornalismo ital.*, 1894, pour la bibliogr. des études de détail.

qui s'appellent, désormais, le grand public. Quiconque sait lire, lira un journal, y puisera les motifs de son opinion, et quelquefois les règles de sa conduite. On s'en passait fort bien : on ne pourra plus s'en passer ; non seulement parce qu'elle s'imposera comme intermédiaire entre chaque citoyen et sa ville, sa province, son pays, le monde entier, mais parce qu'elle fournira un aliment intellectuel à quantité d'esprits qui n'en auront jamais d'autre. Abolis les privilèges et détruits les monopoles, supprimée la censure et partis les censeurs, elle est libre de toute entrave, au moins provisoirement, et peut se donner carrière. Son avènement prend des airs d'explosion. Les villes qui ne comptaient qu'un seul journal, en voient naître une foule[1]. *Censore, Estensore, Compilatore, Osservatore, Quotidiano, Imparziale*[2] : ils pullulent, et tentent la fortune qui s'attache aux feuilles bien achalandées. Le papier n'est pas bon, les caractères sont mauvais, la correction est douteuse : personne ne s'arrête à ces minces détails, dans la hâte de publier, pour les uns, et, pour les autres, de lire. Chaque libraire a son journal ; et chaque écrivain qui veut agir sur l'opinion, par ambition ou par vertu, le sien. Tantôt, c'est l'organe d'un parti et tantôt, l'œuvre d'un seul homme. Des titres significatifs frappent l'œil de l'acheteur, *Il Tribuno del Popolo, Il Difensore della Libertà, Il Repubblicano, Il Genio repubblicano, Il Genio democratico, Il Democratico imparziale, Il Giornale de' Patriotti del Dipartimento del Reno, Il Repubblicano piemontese, Il Libero Veneto* : mots nouveaux, qui annoncent de nouveaux principes : on n'aurait guère songé autrefois, à publier une *Gazzetta nazionale cisalpina,* ou *genovese,* ou *piemontese* ; et on eût trouvé bien curieux sans doute un *Giornale de' Patriotti d'Italia.* D'autres encore piquent la curiosité par des appellations pompeuses, qui font plus d'honneur à leur imagination qu'à leur goût : *Lo Scrutatore ; Il Banditore della Verità*[3] *; La Sferza repubblicana*[4] *; Il Termometro politico ; Il Flagello dell' Impostura e della Maldicenza*[5] *; Il Venerabile Pietro Aretino, flagello de' Principi.* Ranza, un des producteurs les plus féconds d'articles et de livres, trouve ingénieux de ne mettre aucun titre : c'est le *Giornale senza titolo.* Et le plus vrai sans doute est celui qu'un auteur facétieux ne craint pas de prendre : *Giornale senza associati* — le journal sans abonnés.

1. Voir l'évolution des journaux à Lucques, par ex. dans G. Sforza, *Contributo alla st. del giornalismo,* 1895.

2. Pour les lieux et les dates de publication de ces journaux, cf. la liste des ouvrages cités.

3. « Le héraut de la Vérité ». — 4. « La cravache républicaine. »

5. « Le fléau de l'imposture et de la médisance. »

Les opinions changent : les feuilles qui tiennent à la vie renient sans vergogne tout leur passé, et deviennent jacobines après avoir été réactionnaires[1]. Les Rois et les Princes très Augustes sont les plus odieux des Tyrans ; les Français, hier des cannibales, sont aujourd'hui des libérateurs et des dieux. La nature des articles change ; on ne parle plus des événements des Cours ; on parle de la guerre, des exemples glorieux donnés par la France, de la Régénération de l'Italie, des droits et des devoirs du citoyen. Et la forme change, comme les opinions et comme les articles. L'allure pesante des revues ne satisfait plus : deux pages suffisent pour contenir les nouvelles ; les gazettes à la mode paraissent maintenant plusieurs fois par semaine, et parfois tous les jours ; elles plaisent par leur brièveté et leur rapidité même. Elles sont ornées d'une vignette, qui représente un bonnet phrygien ; ou bien le faisceau des licteurs, d'où sort la hache ; ou bien encore la Liberté, qui s'appuie sur sa pique. Ainsi faites et ainsi parées, elles partent pour la conquête de l'Italie, comme elles sont parties pour la conquête de la France.

Malgré la disparition des journaux qui lui étaient autrefois réservés, la littérature pourrait trouver son compte dans l'invasion de la presse révolutionnaire. Car celle-ci ne la repousse pas ; elle l'appelle, au contraire. Quand elle a rapporté les délibérations des conseils, parlé des batailles ou des traités, discuté sur les intérêts du peuple, elle accorde volontiers une place aux odes ou aux sonnets patriotiques. Elle ne les considère même pas comme un simple ornement : rien n'est plus capable que l'art, à son avis, de provoquer « l'esprit public » qu'elle voudrait créer[2]. C'est une grande et belle idée, qui pourrait être féconde, si elle était suivie. Les auteurs de talent se mettraient à la portée du peuple ; le peuple s'élèverait, par une culture progressive, jusqu'à la compréhension du beau littéraire. L'art, cessant d'appartenir à quelques privilégiés, se ferait l'auxiliaire de la Révolution. La Révolution enrichirait l'art de toutes les manifestations d'une vie devenue intense. Elle le renouvellerait ; elle le vivifierait. La Presse serait le lieu d'échanges tout désigné, où chacune de ces deux puissances se rapprocherait de l'autre. Le genre tout entier, créé d'hier, appelé à devenir demain le premier peut-être de tous les genres, rentrerait plus intimement dans le domaine de la littérature, au lieu d'en sortir.

Un grand rôle serait donc réservé au journaliste. Ce nom ne désignerait plus l'ouvrier, le manœuvre, doué de plus de santé que de

1. Cf. par ex., *Il Corriere Milanese,* a. 1796, ou la *Gazzetta Universale di Firenze,* a. 1799.
2. Cf. par ex., *Il Monitore Veneto*, n° 1, 1797.

talent, tel que les aristocrates le concevaient autrefois. Il aurait — ce sont les Français qui l'ont dit — « et la véracité de l'historien qui parle à la postérité, et l'intrépidité de l'avocat qui attaque les hommes puissants, et la sagesse du législateur qui règne sur ses contemporains [1] ».

Il devrait être « le compagnon et le successeur » des grands écrivains qui ont opéré la Révolution ; « le bienfaiteur du genre humain », comme Diderot, Voltaire, ou Rousseau [2]. Seulement, la réalité est moins belle. Comment travailler avec quelque constance, imposer son goût aux lecteurs, éduquer leur sens artistique, dans des journaux éphémères ? Ils se fondent à l'aventure, sans argent ; ils sont obligés de cesser leur publication, quand l'œuvre utile devrait commencer : il en est qui n'atteignent même pas leur quatrième numéro. A la liberté des premiers jours succèdent bientôt des mesures répressives : ils attaquent le gouvernement, le gouvernement les supprime à son gré : alors ils périssent de mort violente, au lieu de mourir d'épuisement. La statistique des journaux de Milan, établie en 1798 par un observateur contemporain, montre à la fois leur multiplicité, et la rapidité de leur disparition [3]. Le *Giornale rivoluzionario* a été suspendu, le *Conciliatore* aussi. Le *Giornale senza Titolo* paraît avec quelque succès : mais les *Affissi Cisalpini*, *Lo Spettatore politico*, l'*Imparzial difensore*, le *Giornale storico apologetico*, l'*Amico degli uomini e delle leggi*, ont disparu. Le *Termometro politico* jouit de la faveur du public ; le *Giornale degli Amici della Libertà* est interdit ; le *Giornale de' Patriotti d'Italia* a changé de format pour continuer à vivre. *La France vue de l'armée d'Italie* n'existe plus ; *Le Courrier de l'armée d'Italie* vit encore. *L'Estensore cisalpino* a terminé sa carrière ; *L'Amico del Popolo* ne mènera plus longtemps une existence aventureuse. Le *Giornale popolare di pubblica Istruzione*, le *Giornale del Circolo Costituzionale*, *Il Redattore del Gran Consiglio della Repubblica cisalpina*, *Il Processo Verbale delle Sessioni del Consiglio dei Seniori*, durent avec des fortunes diverses. Le *Giornale della mattina* a péri ; le *Monitore italiano* est près de périr. Un *Giornale di medicina* commence cette année même sa publication. La *Gazzetta di Milano*, *Il Corriere Milanese*, tiennent bon ; les *Notizie politiche e letterarie* ne tiendront pas ; les *Novelle politiche* et *L'Antica Staffetta di Sciaffusa*, ont été abandonnées

1. *Éloge de Loustalot*, par Camille Desmoulins (Aulard, *Soc. des Jac.*, t. I, p. 293).
2. *Monitore Bolognese*, progr. pour l'année 1797.
3. *Elenco di tutti i giornali che si sono pubblicati in Milano dall' arrivo de' Frances sino al presente sotto differenti titoli, come ancora di quelli che furono sospesi per mancanza d'associati* (Bibl. Ambr., SC. V. 1-10, t. III, p. 58. Cf. Giornale degli eruditi, v. III, anno II (1884), p. 278.

par leurs lecteurs. — Or Milan, bien qu'elle soit la plus exaltée de toutes les villes régénérées, ne constitue pas une exception. La confusion n'est guère moins grande à Naples, quand s'établit la République parthénopéenne [1] ; elle est pire encore à Bologne, où il faut un travail de patience pour mettre de l'ordre dans des journaux qui se mêlent, se séparent, se réunissent encore, se prolongent sous des noms différents, se font concurrence, et meurent pour laisser la place à d'autres, condamnés à la même fin [2].

Quelques esprits supérieurs, qui sont en même temps de grands écrivains, se livrent au journalisme. Mais en général, les collaborateurs n'ont aucune supériorité, pas même celle de savoir écrire. Il est suffisamment connu qu'un homme qui travaille à la hâte, et qui trouve à peine le temps de copier ses idées, ne peut pas prendre celui de châtier son style. Ce sont encore des Français qui l'ont dit ; et les journalistes italiens les croient facilement sur parole [3]. Mieux vaut remplacer le soin par l'emphase. « Les actions grandioses, qui font du bruit dans le système de gouvernement démocratique, intéressent le monde entier. Les droits de la nature et de l'homme, développés par les sublimes vérités de la philosophie qui renaît, établis dans la lumière la plus vive, rabaissent l'ignorance présomptueuse [4] ». Voilà dans quel langage il convient d'annoncer la publication d'un journal, qui s'appellera d'ailleurs *Il Pozzo di Democrito, Le puits de Démocrite*, par une délicate allusion à la vérité qui ne saurait manquer d'en sortir. Il faut, pour bien écrire, une plume d'acier, trempée dans de l'encre de fiel [5]. Nous trouverons même une espèce de théorie du style, d'après laquelle le journaliste digne de ce nom doit mépriser les règles anciennes de mesure et de bon goût, qui sont la marque des anti-républicains. Ce que les adversaires appellent causticité, c'est de la franchise ; peu importe qu'on trouve son style grossier, pourvu qu'il soit franc ; ses prétendues hâbleries ne seront en réalité qu'une manifestation de sa gaîté [6]. Dès lors, on confondra facilement l'énergie avec la violence ; et le ton des polémiques, qui sont fréquentes, descendra jusqu'à l'insulte. Il faut bien répondre dans les mêmes termes à ces « écrivains soudoyés et sans pudeur », qui « ne cessent de fabriquer dans les ténèbres des libelles infâmes ». Par exemple : « Qui que tu sois, sors, ô vil assassin, de ta ténébreuse cachette ; sors, ignoble écrivain, qui prostitues tantôt à la basse adulation, et tantôt à une satire insensée, la plume républi-

1. B. Croce, *Studj*, 1897. — 2. Fiorini, *Catalogo* cité.
3. *L'ami des Lois*, n° 144, 11 nivôse an IV. — 4. *Gazz. di Roma*, n° 42, an I (VI).
5. *L'amico del Popolo*, 11 vend. an I (VI). — 6. *L'amico della Patria*, n° 13, an VIII.

caine ; sors, je te le répète, à visage découvert, et montre-toi dans toute ta difformité[1]. »

Les meilleures intentions du monde finissent par aboutir, au moins dans la majorité des cas, à des productions qui n'ont plus guère de rapport avec la bonne littérature. Il faut bien le reconnaître, dit la *Gazzetta Nazionale* de Gênes, de la liberté de la presse n'ont guère profité que les médisants, les calomniateurs, les mauvais poètes et surtout les imprimeurs — qui ont vendu « des œuvres où la langue et la grammaire sont écorchées à chaque phrase, où le bon sens et la logique sont insultés à chaque période, et dont la trivialité des idées, avec la bassesse de l'expression, font le principal mérite[2] ».

Cela tient à la déviation fatale, dans l'inexpérience des débuts, d'un genre qui pourrait demeurer par ailleurs excellent ; mais cela tient surtout à ce qu'aux défauts qui naissent spontanément de ses conditions d'existence, s'ajoutent des défauts acquis. L'analogie avec la France, si frappante que pour caractériser l'état de la presse dans les deux pays, on peut emprunter indifféremment des exemples à l'un et à l'autre, vient d'une imitation ; et cette imitation tourne à la caricature. « Tout est changé à la rentrée des armées françaises en Italie », constatent des témoins ; « et le nombre des journaux a dès lors augmenté de jour en jour... Toutes ces gazettes se distinguèrent de celles qui paraissaient avant 1796 et par le format et par le style. Le premier, auparavant in-quarto, devint in-folio à deux colonnes ; les armoiries disparurent, et, furent remplacées par les symboles de la liberté et de l'égalité. Quant au style, ces gazettes, en se rendant l'écho des journaux de Paris, renchérirent encore sur l'enthousiasme et le délire avec lesquels ils s'exprimaient dans les premiers temps de la République[3]. » Le vice capital est là ; le recul du temps, et la comparaison plus facile, le font ressortir jusqu'à l'évidence : mais on le reconnaissait déjà, au moment même où on s'y abandonnait. La tentation est irrésistible : on suit, on imite, on copie ; et comme il arrive, ce ne sont pas les qualités qui attirent le plus. Parmi les meilleurs de ceux qui se donnent à l'entreprise, parmi ceux qui restent le plus Italiens peut-être au fond du cœur, nous en voyons qui ont été à Paris[4], qui ont été éblouis parce qu'ils y ont vu, et qui reproduisent gauchement ce qui les a séduits : les défauts. L'attraction qu'exercent les minimes détails de la forme française va jusqu'à la

1. *Monitore di Roma*, n° 40, an VII.
2. *Gazz. nazionale Gen.*, n° 7, 1797. Cf. D. Papa, *Il Giornalismo*, 1880, p. 200-225.
3. *Journal de littérature étrangère,* therm. an IX, p. 519 : *Gazettes politiques en Italie.*
4. A. Neri, *Un giornalista della Rivoluz. Genovese,* 1887.

manie. *L'Ami du Peuple* renaît, devenu *L'Amico del Popolo* : nous retrouvons l'imitation d'un titre familier, dans le *Giornale della Società degli amici della Libertà e dell 'Eguaglianza* ; et nous sommes étonnés par la profusion des Moniteurs : *italiano, cisalpino, ligure, veneto, bolognese, fiorentino, romano, napoletano.* Chaque ville veut avoir le sien; chaque journaliste se plaît à répéter avec vénération un nom si glorieux. « Nous imprimerons sur grand format, à l'exemple du *Moniteur* de Paris [1]. » « Ce journal sera rédigé avec l'élégance la plus énergique, tandis que la vérité sera son but unique, et se réglera sur les traces du *Moniteur* de Paris [2]. » Ou bien encore — et nous arrivons au comble de l'admiration — : « *Le Moniteur* de Paris, ce chef-d'œuvre de littérature et de politique, a servi de norme à presque tous les rédacteurs des nouvelles républiques. Comme les guerriers français ont excité la valeur et restitué la liberté civile des peuples : de même, ces littérateurs ont réveillé l'enthousiasme et la liberté d'écrire chez les Italiens [3] ». C'est donc à qui pillera, entre autres journaux, le *Moniteur* de Paris, ce chef-d'œuvre. Dans un journal ouvert au hasard, il est difficile de trouver un numéro qui soit exempt de tout emprunt. Les compilateurs s'attachent à tel ou tel modèle, selon leur goût : mais tous les goûts sont représentés. Il n'est pas sans exemple que l'article soit réimprimé purement et simplement en français [4]. Au reste, personne ne fait difficulté de citer ses références: l'idée d'un plagiat dont on devrait rougir est fort loin des esprits. Faut-il être honteux, quand on reçoit de maîtres éclairés une leçon profitable? C'est au point qu'un journal aussi important que le *Corriere milanese* s'intitule tout bonnement, dans un de ses numéros [5], *traduzione genuina dei principali fogli di Francia.* Si une protestation s'élève, ce n'est pas contre l'habitude en elle-même : c'est contre le choix des journaux qu'on reproduit; simple question de préférence. Écoutons la déclaration de principes de ces trois collaborateurs, Galdi, Barelle et Porro, qui veulent répandre leur feuille, la *Decade Cisalpina*, pour le plus grand bien de l'esprit public italien : « L'Italie, conformément à son esprit d'imitation, le seul qui lui reste, vit à peine l'aurore de la liberté, qu'elle fut inondée de journaux. Mais comme son imitation est souvent servile, sans direction, sans examen et sans choix, elle a malheureusement négligé ce que la France offrait d'excellent dans ses journaux; elle a imité exclusivement leurs défauts. Car nous devons bien confesser

1. *Termom. polit.*, n° 88. — 2. *Gazzetta di Bologna,* Avviso, 27 giugno 1797.
3. *Mon. di Roma,* n° 33, 1798. Cf. aussi *Mon. cisalp.*, n° 1, Avviso.
4. Cf., par ex., *Gazz. naz. Genov.,* n°s 10, 13, 14, an I. — 5. Giugno 1798.

qu'une grande partie de nos écrivains périodiques n'imitent des journaux français que l'esprit de discorde et de parti, les invectives, les calomnies, les préventions. » Fort bien ; voilà qui est parfaitement dit, et répété « avec énergie, » suivant une expression devenue chère aux patriotes. Après cela, nos trois auteurs vont-ils se rebeller décidément contre l'abus des exemples parisiens? N'en croyons rien : « Personne n'a pris modèle sur tant de journaux français estimables, qui sont consacrés à l'instruction et en même temps à la politique, comme jadis la *Feuille villageoise*, comme maintenant la *Décade*, le *Magasin encyclopédique*, et quelques autres. C'est en suivant leurs traces que nous nous proposons d'écrire le présent journal [1]... » Non seulement donc ils l'intitulent : *la Decade cisalpine*; mais ils ajoutent, sans doute pour que la ressemblance soit complète, et que nul ne puisse s'y tromper : *Giornale filosofico, politico, letterario*. Tel est l'état d'esprit du commun des journalistes : les formes françaises s'imposent à eux irrésistiblement. Par instants, le sens même de l'originalité semble disparaître. On va jusqu'à dire que le public a intérêt à trouver des articles français, qui sont excellents, au lieu d'articles italiens, qui sont mauvais : l'hypothèse qu'on puisse faire de bons articles italiens est oubliée [2]. « Serons-nous toujours originaux? Ne ferons-nous jamais rien de ce que font les autres [3]? » C'est bien le paroxysme de l'imitation.

Les modèles sont là, tout prêts; ils accompagnent les livres, et envahissent les cabinets de lecture, comme tout à l'heure les librairies étaient envahies. Elle vient d'arriver de Paris à Milan, cette merveilleuse invention qui abaisse le prix de chaque journal et facilite la lecture de tous. Entrons, pour continuer notre enquête, chez Barelle fils, qui signe avec orgueil : « Créateur du Cabinet littéraire. » « *Le Moniteur. — La Clef du cabinet des souverains. — Le Journal des hommes libres de tous les pays. — La Sentinelle. — L'Ami des lois. — Le Rédacteur — L'Indépendant. — Le Conservateur. — Le Réconciliateur. — Le Narrateur — Le Journal des Amis. — Le Diurnal. — La Loi définitive. — Le Courrier de l'armée d'Italie. — La France vue de l'armée d'Italie. — La Décade philosophique. — Le Mercure français. — Le Magasin encyclopédique* [4]. » Avouons que la collection est copieuse, et qu'il faudrait être difficile pour ne pas trouver de feuilles à son goût! Tout semblable, à Naples, est le cabinet littéraire républicain que le citoyen Vincenzo Stilo ouvre à

1. *La Decade Cisalpina*, 1798. Manifesto. On sait que la *Décade* française s'appelle « philosophique, politique et littéraire ».
2. *Gazz. Naz. Gen.*, n° 18, a. I. — 3. *Il Censore It.*, n° 55, 1797.
4. *Giorn. senza titolo*, n° 18, a. I.

ses concitoyens, « pour contribuer à former l'esprit public dans sa patrie ». Les journaux français étouffent les journaux italiens. Au numéro 51 de la rue San Giacomo, à droite ; tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'à sept heures du soir, à raison de six carlins pour un mois, ou bien d'un carlin par séance, les Napolitains auront à leur disposition : *Le Moniteur* de Paris. — *L'Ami des Lois.* — *Le Propagateur.* — *Le Journal du Commerce.* — *La Gazette de France.* — *La Clef des Cabinets.* — *Le Journal politique de l'Europe.* — *La Gazette historique et politique.* — *Le Journal de Bordeaux.* — *La Décade philosophique.* Puis le *Moniteur de Gênes* — car le citoyen Stilo cite les titres des journaux italiens en français — *la Gazette Nationale de Gênes, le Républicain Piémontais, le Courrier de Milan, le Moniteur de Bologne, la Gazette de Florence, le Moniteur de Rome, le Moniteur de Naples*[1]. Nous croirons aisément, après cela, que « dans les villes, on lisait, outre les gazettes italiennes, deux ou trois journaux de Paris[2] ». « Si nous ne copiions que les journaux royalistes, dit ingénument un rédacteur du *Corriere Milanese*, nous ne serions pas longtemps répandus en Italie, où pénètrent les journaux français[3]. »

Ils se sentent si bien chez eux, qu'ils essayent de s'y installer. En plusieurs endroits, des journaux imprimés en français sortent des presses italiennes. A Turin, le *Journal de la Réunion* travaille à « étendre cette grande famille qui embrase la terre du feu sacré de la liberté[4] ». A Rome, naît un *Journal Décadaire*, « propre à faciliter l'étude de la langue française, et à rendre ses progrès plus rapides, plus fructueux et plus durables[5] », et l'*Orateur du Capitole* donne des leçons de haute éloquence[6]. Dans l'Italie du Sud, le *Courrier de Naples et de Sicile* paraît dans les deux langues. « La publicité est la sauvegarde de la liberté...... Ces motifs ont engagé deux républicains à établir un journal en italien et en français, le premier qui ait encore paru dans la république napolitaine[7]. » Plus durables sont les journaux de Milan, « *la France vue de l'armée d'Italie, journal de politique, d'administration, et de littérature française et étrangère*[8] » ;

1. *Cabinet litt. républicain* (feuille volante. Bib. naz. Nap., miscellanea 190. E. 2).
2. Cusani, *St. di Milano*, cap. X — Les libraires Bocca à Turin (*Gazz. naz. Piem.*, n° 4, 1880), et Luchi, à Florence (*Club patr.*, n° 21, 1799) ouvrent des cabinets de lecture analogues, pour les prix les plus modiques.
3. *Corr. Milanese*, 24 marzo 1796. — 4. Cf. *Il Repubbl. Piemontese*, n° 35, 1799.
5. Cf. *Gazzetta di Roma*, n°s 51 et 58, 1798.
6. Cf. *Monitore di Roma*, n°s 17, 29, 34, a. VII.
7. B. Croce, *Studi*, appendice. I Giacobini napol. prima del 1799, *O. c.*
8. Milan, therm. a. V, brum. a. VI.

et surtout « *Le courrier de l'armée d'Italie*, ou *Le patriote français à Milan, par une société de républicains*[1] ». Ils ne sont pas créés pour répandre notre influence à l'étranger; ce sont les événements de Paris qui les intéressent, et ils servent la cause de Bonaparte un peu plus que celle de la France. Mais ils ne se lassent pas de proclamer nos principes littéraires, à côté de nos principes politiques, puisqu'aussi bien les uns dépendent désormais des autres. Ils régentent les poètes italiens, ils les traitent un peu comme des élèves, qui méritent d'être félicités lorsqu'ils ont copié les maîtres français, infiniment supérieurs à eux. « Quand on se rappelle l'influence que les chants civiques ont exercée dans la Révolution française, et les choses grandes et généreuses qui ont été exécutées au son de ces hymnes si propres à enflammer le courage et à inspirer l'amour de la vertu, on se réjouit de voir des poètes vraiment dignes de ce nom emboucher la trompette civique, et consacrer leurs talents à la cause de la liberté. Les miracles qu'elle a produits en France se renouvelleront sans doute en Italie, puisque l'esprit humain y suit la même marche, et que c'est encore le génie qui donne le signal des combats et de la victoire. Nos hymnes patriotiques ont précédé nos triomphes, nos poètes ont enfanté nos généraux; leur gloire est commune, et leurs noms iront ensemble à la postérité, à côté de ceux des philosophes, des héros et des écrivains, qui ont servi la cause de l'humanité par leurs talents ou par leur courage[2]. » Au moins cette presse française ne pèche-t-elle point par un excès de modestie. L'orgueil de l'hégémonie conquérante se mêle ici à l'orgueil ancien de l'hégémonie intellectuelle. Chargés « de propager les institutions philosophiques et républicaines chez un peuple encore flétri des stigmates de la superstition et du royalisme[3] », les rédacteurs surveillent jalousement le théâtre, qui est la création de l'esprit français, qui est leur chose, qui leur appartient plus qu'aux Milanais. Les comédiens annoncent *La mort de Turenne et de tous les généraux français*: se moquent-ils? — Une autre fois, ils annoncent *Robert, chef de brigands*, ou *le républicain vertueux*. Un brigand, déclare le journal, ne saurait être républicain[4]. Quand le public applaudit les acteurs, ceux-ci saluent trop, et trop bas; ces marques de servilité ne sauraient convenir à une démocratie[5]. Ne prononcent-ils pas encore les mots de monsieur, madame, comte, marquis, baron, duc et même roi? Leur répertoire n'est-il pas souvent infecté d'idées réactionnaires? « S'ils cédaient aux vœux des dénigreurs éter-

1. *Ibid.*, therm. a. V, vend. a. VII. — 2. *La Fr. vue de l'armée d'It.*, n° 12, an VI.
3. *Courrier*, n° 77, an VI. — 4. *Id.*, n° 127, an VI. — 5. *Id.*, n° 90, an VI.

nels des pièces républicaines, et qu'ils jouassent de ces productions équivoques enfantées par l'égoïsme et par la malignité, alors les amis des arts et de la liberté seraient obligés de déserter leurs loges, et ils n'auraient plus pour spectateurs que des êtres hideux de mollesse, de bassesse et de légèreté[1]... » Ces « amis des arts et de la liberté » n'hésitent pas à invoquer la force pour faire triompher leurs goûts littéraires. « Comment se fait-il que les Cisalpins ne purgent point leur théâtre du venin dramatique, qu'ils souffrent que l'on représente encore dans la République les *informes* productions de la barbarie et du despotisme? Le gouvernement ne pourrait-il pas exiger des *directeurs de comédie* que le répertoire de leurs spectacles ne fût composé que de pièces *républicaines*, *morales* et *patriotiques*[2] ? » Leur reprocher leur tyrannie serait inutile : ils ne comprendraient pas. Ils se répandent en plaintes amères contre les critiques, qui accusent la Grande Nation de s'attribuer « une influence excessive sur les opinions et sur les peuples[3] ».

La presse devient toute-puissante ; et la presse est presque entièrement francisée.

III

Les troupes de la République occupent le territoire italien. Après tout, il n'est pas impossible de rester fermé à la littérature étrangère, de n'acheter ni livres, ni journaux, si on déplore le goût du jour, et de relire solitairement les bons auteurs, en attendant le retour de temps plus heureux. Mais dans quelle campagne retirée ne faudrait-il pas se cacher, pour échapper au contact des Français? Et quand les adversaires de leur domination sont obligés d'avoir commerce avec eux, que penser des indifférents? Que penser des admirateurs? Les rapports que chaque jour et presque chaque heure font naître ne se bornent pas au strict nécessaire. Les Français, race communicative, se lient volontiers avec leurs ennemis ; à plus forte raison avec ceux qu'ils considèrent comme des frères. Les Italiens ne répugnent pas non plus, par nature, à faire avec leurs amis d'au delà des monts une connaissance plus intime. Le génie latin pousse les deux peuples à une commune sociabilité. L'occupation prépare une fusion qui commence.

1. *Id.*, n° 111, an VI. — 2. *Id.*, n° 114, an VI.
3. *La Fr. vue de l'armée d'Italie*, n° 14, an VI.

Reprenons, pour la dernière fois, notre recherche. Il faudrait, s'il était possible, préciser ce mode d'influence, qui n'a guère d'exemple dans l'histoire des relations littéraires entre nations civilisées. Nous n'avons plus besoin d'entrer dans les boutiques, ou de questionner les libraires. La présence des Français imprègne, pour ainsi dire, toute la vie des Italiens. Un commissaire arrive dans une province pour l'organiser : s'il est Français, ce n'est pas en italien qu'il parlera[1]. L'ambassadeur qui vient de Paris n'emploiera pas d'autre langue que celle de la grande République[2]. Cette affiche posée au coin d'une rue pour annoncer la fête de demain est rédigée en italien pour les habitants, mais en français pour les hôtes[3] ; de même la proclamation patriotique qu'on placarde : « Écoutez la voix véridique et sonore de la grande nation qui vous parle au nom de l'humanité outragée[4]... » Dans un cercle constitutionnel, voire dans une Assemblée comme le Grand Conseil de la Cisalpine[5], on risque d'entendre lire un message des clubs parisiens ; au théâtre, les Français s'installent au milieu des spectateurs[6] ; leur troupe bruyante entonne ses airs favoris. Les Italiens les reprendront peut-être en chœur avec eux ; mais s'ils se taisent, pour marquer de l'hostilité, ils entendront tout de même. Partout, et quoi qu'ils fassent, il leur faut subir la langue des conquérants ; et il est plus simple de l'apprendre sans doute ; et même ils l'apprennent sans le vouloir, à force de voir les textes à côté des traductions. Un Championnet, quand il arrive à Naples, ne prend ni le temps ni la peine de faire traduire ses décisions urgentes. Ses subordonnés l'imiteront ; et par une sorte d'entraînement fatal, c'est en français que paraîtront beaucoup d'actes de la municipalité provisoire[7]. L'arrêté concernant l'organisation de la garde nationale dans la commune, l'arrêté autorisant la formation d'une Société d'instruction publique, la loi même concernant la création d'un Institut national de la République napolitaine[8], ne sont pas rédigés en italien, langue accessoire, dans laquelle on consent tout au plus à faire passer quelques prescriptions importantes, à l'usage des ignorants. Les gros recueils qui renferment la masse des ordres, avis, proclamations, publiés par les gouvernements des villes et des états, restent comme un témoignage

1. *Discorso del cittadino Baurinay* (Bibl. ambr., Miscellanea sc. v. III, 16).
2. *Disc. del citt. Fouché*, ambassadeur... (*Ibid.*, sc. v. I. 1-10, t. VI).
3. *Progr. de la fête de l'anniversaire de la Rép. fr.* (*Ibid.*, sc. v. VIII, 1).
4. *Giorn. patr. Nap.*, t. I, p. 80, 1799.
5. *Redatt. del Gr. Consiglio*, t. X, germile anno VI.
6. Rovatti, *Diario*, parte II, 1796, p. 65.
7. B. Naz. Nap., *Misc. fogli vol.*, vol. XII, XIII et XIV *bis*.
8. *G. p. Nap.*, t. III, p. 106 et 124 ; t. V, p. 194.

de l'invasion du français dans toutes les branches de l'administration[1]. Les éditeurs s'en vantent. Nous recueillons, dit celui de Naples, tout ce qui a paru en feuilles volantes, « en tenant un compte exact des dates, du texte français là où il se trouve, et de la version italienne en face[2] ». Ou bien ils s'excusent, quand ils sont obligés de supprimer cet élément essentiel. Nous donnerons encore, dit celui de Rome, ce qui a été publié par les commandants français aux différentes époques; mais ce ne sera qu'en italien, pour éviter les dépenses[3]. »

Il y a, dans cette pénétration, deux procédés différents qui finissent par se rencontrer. Les Français répandent leur influence, parce qu'ayant l'habitude de se mêler de tout, ils se mêlent de littérature. En second lieu, ils la répandent par la force des choses : parce qu'ils sont là, parce qu'ils vivent. Tel général, montrant que nos guerriers savent manier également « et le glaive de Mars, et la lyre des Muses[4] », fait des vers[5]; tel autre s'occupe du théâtre. « Citoyens, le but de la comédie est d'instruire en amusant... Chez les Français, les vertus des Guillaume Tell, des Caton, des Brutus, attirent les applaudissements des républicains... L'ex-noble qui ravit l'amante d'un défenseur de la patrie, et qui est puni de sa témérité ; un maire, un commandant de garde nationale vertueux, font triompher sur la scène française la justice, la vérité, et forment des pièces qui, comme je le disais d'abord, amusent en instruisant. Citoyens, voilà mon opinion ; elle est sans doute la vôtre. C'est d'après ces principes que j'ai hier soir improuvé hautement la représentation d'une pièce où la corruption du goût et des mœurs révoltait les yeux autant que l'esprit des patriotes, et où ils étaient offensés du costume et du langage de princes et de marquis, portant des cordons bleus et des crachats, et qui jouaient le rôle d'hommes vertueux et de libérateurs de l'innocence. J'ai donc, comme citoyen, invité le directeur du spectacle à ne plus représenter des pièces aussi ridicules qu'injurieuses aux républicains, persuadé que sur ce point vous êtes parfaitement d'accord avec moi[6]. » Mais quand ils parlent comme généraux au lieu de parler comme citoyens, quand il s'agit de réglementer en maîtres ce théâtre où ils étaient assis en spectateurs, ils tiennent le même langage. Leurs officiers font comme eux. Après la victoire, ils prononcent volontiers un beau discours de-

1. Cf. par ex., *Raccolta degli ordini...*, Milano, 7 vol. in-folio ; *Raccolta di carte pubbliche...*, Venezia, 10 vol. in-8° ; *Racc. di carte pubbl. del nuovo Veneto gov. dem.*, Ibid., 8 vol. in-8°, etc.

2. *G. p. Nap.*, t. I, p. 4, 1799. — 3. *Coll. di carte pubbl.*, Roma, t. I, p. 4.

4. *Décade*, t. IX, an IV, p. 172.

5. *Composizioni poetiche del gen. fr. Pasqualis...* an VI (Mis. sc. V, VIII, IV).

6. *Courrier de l'armée d'It.*, n° 135, 30 germ. an VI.

vant les populations[1], ou composent des hymnes patriotiques[2]. Ils montrent aux dames les grâces de l'esprit français, ainsi que faisait le lieutenant Robert que nous dépeint Stendhal : ils répandent ainsi notre influence par la littérature et par la galanterie. Mais pendant la guerre, ces façons ne sont pas de mise. Monaldo Leopardi raconte qu'il eut à subir les rebuffades des officiers chargés de réquisitionner à Recanati, parce que lui-même, la victime, savait mal leur langue[3]. Alors ils enseignent le français par la force et par la nécessité. Il semble naturel au sergent-major Marisau, de la 67e brigade, d'envoyer à un journal de Venise une ode de sa composition ; on l'insère avec respect, comme venant « d'un officier français de l'état-major, sujet de considération[4] ». Il semble naturel à un autre « militaire français » de forcer Andrea Rubbi, qui lutte de toutes ses forces dans son *Mercurio d'Italia* en faveur de la nationalité italienne, à publier l'hymne des Marseillais. « Si vous ne savez pas le traduire, imprimez-le comme il est[5]. » Le citoyen Rattier, hussard au 7e régiment *bis*, dit de la Liberté, est convaincu qu'il fait le bonheur des Milanais, en publiant le discours qu'il leur a tenu : « Le Français offre ses bras vengeurs aux peuples opprimés, qui penchent vers la conquête de leur indépendance ; il brise les chaînes pénibles et déshonorantes dont il les voit chargés ; il arrache au morne silence des milliers de victimes, et donne au sentiment comprimé la faculté de s'exprimer[6]... » C'est le droit du vainqueur, que de s'imposer ainsi au vaincu. Mais en même temps, le vulgaire des soldats s'approche du peuple ; il lui fait comprendre que les Français ne sont pas les monstres qu'on lui avait d'abord dépeints[7] ; au besoin, il aide à faire la cuisine, et il berce l'enfant. Il propage la langue, et sans doute aussi l'esprit français, à sa façon. « Les lazzaroni, qui sont les sans-culottes de Naples, aiment beaucoup la société des matelots, et les accablent de questions. Ce sont tous les jours des interrogatoires nouveaux ; ils veulent savoir ce qu'on entend par les *droits de l'homme*, par les *Jacobins*, par *Monsieur Veto*, par la guillotine. Les matelots français répondent à leur manière ; et sans qu'on puisse y remédier, la lumière perce[8]. » On trouve donc à tous les degrés les mêmes procédés, au plus grand profit du français.

1. *Discorso del citt. Girardon...* Coll. c. p., Roma, t. II, p. 366.
2. *Hymne... du c. Bocquet, officier fr.* (Misc. Bib. soc. st. pat. Nap., t. I, 1799, n° 110).
3. *Autobiografia*, chap. XXXV, p. 73 (1883). — 4. *Notizie del Mondo*, n° 89, 1797.
5. *Mercurio d'It.*, t. VII, 1797. — 6. *Discorso di un ussero...* (Misc. sc. v. VIII, XI).
7. A. Santalena, *Vita trevigiana*, 1889, t. 1, p. 49.
8. *Journal des hommes libres de tous les pays*, n° 140, an II.

Moins désintéressés, ceux qui enseignent par métier ne manquent pas de profiter de la bonne aubaine. Le moment est venu de remettre au jour les grammaires qui n'avaient pas été vendues ; de rajeunir celles qui sont passées de mode ; d'en composer de nouvelles[1]. Car une carrière plus brillante que jamais est réservée à la langue française, « devenue désormais universelle ». Il suffit de seconder ce mouvement pour trouver gloire et profit. Ici encore, nous avons le plaisir de surprendre les procédés qui favorisent l'influence. Des novateurs inventent une « méthode mécanique, pour apprendre avec exactitude et sans maître la prononciation[2]. » Des gens ingénieux songent à unir l'enseignement au négoce, et le négoce à l'enseignement. « Dans un moment où... l'incorporation de plusieurs *Français* dans les fonctions exécutives, administratives, judiciaires et militaires, et la liaison intime entre les individus des deux nations *Française* et *Cisalpine*, rendront l'usage de leurs deux langues également indispensable », ils se proposent d'instituer un cabinet d'affaires : en même temps, ils donneront en ville des leçons de langue française et d'histoire[3]. Innombrables sont les professeurs qui surgissent de tous côtés, prêts à s'emparer des élèves. Il y a même des spécialistes, qui se font forts d'enseigner le français militaire, tant aux enfants qu'aux soldats de la garde nationale : « à des prix très modérés », comme il est naturel[4]. Mais le triomphe de notre langue est marqué par l'institution officielle d'une chaire de français au Collège romain. Le beau discours, que Léonard Tournefort, son titulaire, adresse à la jeunesse le jour de l'inauguration ! Jamais notre amour-propre national ne fut plus vivement flatté, même en France, même aux jours où l'on croyait avoir tout dit sur notre prépondérance. La République romaine a compris les grands avantages qu'on doit retirer de l'étude de la langue et de la civilisation françaises. Elle en fera une des principales bases de l'instruction nationale ; et tous les chefs-lieux des départements et des cantons suivront son exemple. La langue française est la dépositaire des lettres, des sciences, et des arts. La finesse de ses expressions, la pureté de son style, l'harmonie de sa cadence, sa vivacité, sa politesse, la font appeler partout la langue universelle des personnes cultivées et des savants. La Révolution vient d'ajouter encore à ses qualités. Elle était, depuis longtemps, la langue des conversations les plus choisies, des beaux esprits, des philosophes, des légistes, des orateurs, des poètes,

1. Cf. *Il club patr.*, n° 6, 1799 ; *Gazz. di Roma*, n° 21, 1798 ; *Banditore*, n° 30, 1798, etc.
2. *Nuovo Postiglione*, n° 83, 1797 ; *Gazz. urb. Veneta*, 15 Luglio 1797.
3. *Le Courrier de l'armée d'Italie*, n° 62, an VI.
4. *Prospetto delle Sessioni*, 30 term. 1797.

et des grandes négociations : depuis cette époque mémorable, elle est devenue, en outre, la langue des amis de la patrie, des héros, des législateurs, et des maîtres du monde. Qui pourrait résister à son énergie, à sa délicatesse, et à l'ascendant qu'elle a sur le cœur et sur l'esprit ? Bientôt l'Univers entier en fera l'interprète de sa liberté, et l'expression de ses nouvelles lois. C'est en français que déjà une grande partie de l'Europe affranchie bénit ses libérateurs ; et que le reste des nations opprimées et dégradées par l'esclavage, appelle à grands cris ses généreux vengeurs. Pour tout dire, elle est maintenant la langue de l'humanité [1]. — Ce n'est point que le professeur méconnaisse les mérites de l'italien ; il veut bien lui accorder un peu de sa sympathie. Il traduit seulement, dans son naïf orgueil, l'immense poussée de la conquête.

Cette cause de corruption permanente achève le désordre du vocabulaire italien. Les traducteurs, gens besogneux souvent, et qui écrivent par nécessité plus que par vocation, sèment les gallicismes, et « italianisent gothiquement » tout ce qu'ils rencontrent [2]. Les journalistes emploient avec sérénité les mots les plus étrangement formés : il vaut mieux qu'ils aient l'air français : preuve de républicanisme. Puis « tous les hommes en place, les secrétaires des tribunaux, les rédacteurs des lois » — car la maladie se gagne par contagion — forgent des expressions nouvelles et barbares. Pour finir, les Français, qui ont l'habitude d'ignorer candidement la langue de leurs voisins, mêlent si bien leurs erreurs à l'italien, que l'ensemble forme un dialecte affreux. Denina, qui recherche les effets de l'occupation étrangère sur la littérature de sa patrie, voit dans cette déformation le résultat le plus caractéristique. « Il est impossible », dit-il, « qu'après s'être nourri de papiers français depuis dix ou vingt ans, après avoir conversé avec tant d'officiers, de soldats, de commissaires français, après avoir rédigé sous la dictée de ceux-ci des actes, des édits, des proclamations, des lois, des règlements, on ne s'accoutume pas à se servir des mots et des expressions françaises [3]. » Le difficile est seulement de distinguer les innovations consacrées par la conquête, sans avoir été apportées par elle, de ses créations propres. « Déjà tous ceux qui penchaient vers la Révolution avant l'invasion de 1796, et qui ont écrit dans ce sens, fourmillent de mots purement français, et de gallicismes dans les tournures et dans les phrases. Mais ce changement est préparé depuis plus d'une génération. Car vous savez à combien d'écrivains on repro-

1. L. Tournefort, *A la jeunesse*, s. d. [1798]. — 2. *Termometro politico*, n° 22, an VI.
3. Denina, *Sur les vicissitudes de la litt. it. des derniers temps*, 1799.

chait d'user, sinon de mots, au moins de tournures et de constructions françaises [1]. »

Il y a plus : c'est dans son essence même que la langue semble menacée. Nous propageons notre influence, parce que nous cherchons à la propager, et tout simplement parce que nous sommes là : les Italiens la subissent, parce que nous sommes là, et aussi parce qu'ils cherchent eux-mêmes à la subir. Non pas tous assurément, mais les partisans de la Révolution mettent une sorte de point d'honneur à exercer l'hospitalité courtoise qui est naturelle à la race. La nécessité aurait moins de pouvoir, si elle ne se trouvait aidée de leur volonté. Ils multiplient les attentions envers ces soldats qui vont vers eux ; ils les accueillent, parfois, avec une délicatesse touchante [2]. Puisqu'ils leur adressent la parole, ils tiennent à se faire comprendre sans effort ; ils agissent en maîtres de maison qui savent recevoir. Le club de Modène invite à l'une de ses séances quatre soldats de l'armée d'Italie qui ont été blessés, et qui se trouvent à l'hôpital voisin ; on veut leur adresser un discours dans leur propre langue. « L'Italie, » dit l'orateur, « est libre, et sa liberté est votre ouvrage. Ma patrie me charge de verser des larmes sur vos honorables blessures... Recevez l'accolade fraternelle, et que nos cœurs palpitent enfin ensemble de la fraternité la plus pure [3]. » La municipalité de Venise, quand elle veut témoigner à l'armée ses bons sentiments, n'offre pas seulement de l'argent comme étrennes ; elle y joint une adresse : « Braves et généreux soldats français défenseurs de notre libertè. Votre vertu, votre zèle, et votre exacte discipline mèritent nos éloges et notre reconnaissance. Nous n'avons pas encore pu vous en donner des preuves. Dans ces moments du renouvellement de l'annèe qui marque l'heureuse époque de votre règènèration à laquelle nous sommes redevables de la nòtre, nous vous offrons douze mille livres qui vous seront distribuèes par vos supèrieurs. Nous avouons que l'èpuisement de nos finances ne nous permet pas de vous donner un plus grand gage de notre gratitude ; mais nous nous flattons que vous voudrez bien l'accepter comme un tèmoignage de notre bonne volontè. » Puis vient le tour des officiers, auxquels elle présente « les sentiments incontestables de la reconnaissance nationale [4] ». A ceux-là, aussi, qui pourtant seraient plus capables de comprendre l'italien, les révolutionnaires

1. Nous ne pouvons que signaler l'intérêt d'une étude de ce genre, qui serait à entreprendre entièrement, et qui demande à être entreprise.

2. Cf. *Quadro del soldato francese*, Ven., 1797.

3. *Giornale d'Istruzione pubb. di Modena*, nº 60, 1797.

4. *Carte pubbliche*, Venez., t. VI, p. 476 : La municipalité provisoire de Venise aus chefs et aus soldats de l'armée françoise, composant la sextième division Baraguey d'Hilliers.

mettent une sorte de coquetterie à parler français ; ils les remercient en leur propre langue de vouloir bien honorer de leur présence les banquets, les réunions des clubs. Lorsqu'ils ne peuvent le faire, ils leur en demandent pardon avec quelque embarras [1]. Les généraux qui commandent les corps d'occupation se laissent plus facilement toucher, quand les suppliques sont écrites dans leur langue [2]. Et puisque nous parlions enfin d'ambassadeurs, on répond en français à leurs discours en français [3].

Un écrivain trouve toujours élégant de parsemer ses articles de citations bien placées ; de montrer qu'il connaît les finesses de la littérature, et de sortir à propos un vers de Corneille [4], ou une maxime de La Bruyère [5]. Il trouve toujours élégant de montrer qu'il connaît les finesses de la langue, et qu'il est capable d'apprécier même les jeux de mots des journaux parisiens [6]. Mais il est plus glorieux encore d'écrire indifféremment en italien ou en français. On tourne un sonnet : rien de plus facile ; puis on le répète dans sa seconde langue, celle qui, de jour en jour, et grâce à l'usage, devient plus familière, et presque naturelle [7]. On commet bien quelques fautes, comme ce Pierre Biffi, Milanais, qui s'adresse « au invict conducteur de l'armée républicaine d'Italie, Bonaparte [8] ». Mais avec le temps disparaîtront les traces d'une gaucherie bien excusable.

Certains — et ceci nous amène à la dernière limite où l'influence puisse arriver — songent même à laisser de côté l'italien : la répétition du texte, sur deux colonnes, est fâcheuse ; mieux vaudrait l'éviter. « L'auteur de ces observations, convaincu qu'il était suffisant de les publier dans la langue française, désormais lue et comprise dans toute l'Italie, voulait les présenter au public cultivé dans cette seule langue. Mais beaucoup de ses amis l'ont obligé à les publier aussi en italien [9]. » D'autres enfin sacrifient ce dernier scrupule. Admirons le « chant d'un bon citoyen de Milan », « pour la victorieuse entrée de l'armée républicaine française dans la place de Milan, cet jour 25 flo-

1. *Quadro delle Sess. pubb.*, Ven., n° 25, 23 mess. an I. Le président répond au discours, prononcé en fr., de « l'organisateur » Vian : « Permettez, dit-il, que je m'explique en italien, parce que j'ai peu la pratique du français. »

2. *Mémoire d'un patr. nap. au général en chef Mac-Donald* (G. p. Nap., t. III, p. 143).

3. *Le cit. Dandolo à l'ambassadeur* (Racc. d'opusc., Bologna).

4. *Banditore*, n° 16, 1798.

5. L. Filipelli, *Guerra dichiarata*, p. 22 (Racc. d'op., Bol.). *Id.*, p. 8, une citation de Voltaire.

6. *Le G. de' patr. del Reno*, n° 15, 1798, publie, en français, un dialogue sur *Trouvé*, dont le nom prête à des jeux de mots.

7. *Gazz. di Roma*, n° 61, 1798. — 8. Misc. sc. v. VIII, 11.

9. *Observations sur la Dalmatie*, Ven., 1797.

réal, à dix heures du matin, quatrième année de la République une et indivisible » :

Te voilà enfin, armée glorieuse.
Que tu nous rendra cette ville heureuse.
Viens, oui, viens, planter ton arbre de liberté
Qui porte partout l'Égalité.

Viens anéantir tous les Tirans
Qui sont dans l'État de Milan,
Viens reprandre te bienfaits
A tous les pauvres milanais.

Viens nous donner des loies
Que nous puissions tressaillir de joie,
Viens nous former une solide constitution,
Qu'elle soit le temple de la Raison[1]...

Les imperfections de la forme, aussi bien que les idées, montrent qu'il ne s'agit pas là d'un lettré de l'ancien régime, rompu aux exercices de style, mais bien d'un convaincu, qui vient au français par la Révolution. Écoutons cette « Carmagnole[2] », calquée sur la chanson que les soldats vont répétant :

Nos vœux sont exaucés,
Les Français sont arrivés,
Et la ville de Milan,
Est délivrée de ses tyrans.
Dansons la Carmagnole, etc.

Des Allemands la race maudite
A foutue le camp bien vite,
Et j'espère que le démon,
Emportera tous ses fripons.
Dansons, etc.

Elle contient des couplets précieux pour leur naïveté et leur sincérité : on y voit passer Pitt, le scélérat que les Français abhorrent ; et le roi d'Angleterre, devenu pour la circonstance George Dandin :

Pitt se joue comme d'un pantin
De l'imbécil George Dandin.
Les Anglais contre lui-même
Se fâchent, disant God damme...

1. Misc. sc. v. VIII, 7. — 2. *Ibid.*

Faut-il citer, dans un genre plus noble, les vers d'un écolier inexpérimenté, bien qu'il sache le latin et qu'il soit nourri d'histoire ancienne?

> C'est des braves citoïens que la postérité
> Étendra par les armes l'Italique clarté.
> O nom jadis si grand! O jadis invincible
> De l'univers soumis grand empire terrible!
> Si jamais le destin te consent de renaître,
> Si la valeur ancienne peut encore reparaître,
> Non, je ne craindrai plus les Hérules, les Gépides,
> Ni l'avide Ostrogoth, ni le Cimbre stupide,
> Je braverai du fils de la fière Carthage
> Par les Alpes surmontées le célèbre passage [1].....

Des efforts aussi méritoires achèvent la conquête. Comment montrer plus de bonne volonté?

Tels sont les moyens que l'esprit français, installé en Italie avec ses représentants, emploie tantôt pour conquérir, et tantôt pour séduire. Leur force vient surtout de ce double caractère; nombreux, actifs, s'imposant à quiconque lit, écrit, pense, ou parle, c'est-à-dire à tout le monde, les Français joignent la puissance que donnent les armes à l'attrait du langage et des idées. Nous savons comment ils agissent; nous voyons comment l'influence opère. Il nous faut rechercher maintenant le point jusqu'où elle s'étend, dans tous les genres, et dans l'esprit même de la littérature italienne.

1. *Ode latina*, etc. Version libre de l'auteur (*Ibid.*).

CHAPITRE III

L'INFLUENCE FRANÇAISE

Il est certain qu'au premier abord, notre influence paraît considérable et presque unique. Elle s'empare de tous les genres littéraires en même temps.

I

On sait ce que la Révolution demandait à la poésie. Née libre, elle avait joué un grand rôle dans les républiques anciennes. Elle était chargée d'inspirer aux enfants le goût de la vertu, aux guerriers le courage dans la bataille, à tous le respect des lois et l'amour de la sagesse. « Les Muses sont nées républicaines. La liberté les inspire; leur gloire est d'être utile. Chez les anciens, la poésie était législatrice[1]. » Peu à peu le despotisme les fit déchoir de leur institution primitive. Les tyrans enchaînèrent le génie; « les écrivains, effrayés par le danger ou attirés par les récompenses, vendirent leur esprit et leur plume aux puissances injustes, les aidèrent à tromper et à nuire, enseignèrent aux hommes à oublier leurs droits et, se disputant à qui donnerait les plus illustres exemples de servitude, l'art d'écrire ne fut désormais que l'art de remplir de fastidieuses pages d'adulations ingénieuses et, par là, plus ignominieuses; et, par cette bassesse mercantile, les saintes lettres furent avilies et le genre humain fut trahi[2] ». En France, « des académies, des corporations, des privilèges », ont asservi tous les beaux-arts[3]; plus de liberté d'inspiration : « il s'établit

1. Lebrun, *Odes rép. au peuple fr.*, an III. (Cf. *Décade ph.*, t. I, 30 floréal an II, p. 135.) Préface par Ginguené.
2. A. Chénier, *Premier chap. d'un ouvrage sur les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres.*
3. *Décade*, t. I, 10 floréal an II, p. 7.

un faire de convention, un style de commande » ; on finit par oublier la nature. Avec la Révolution, une ère nouvelle va s'ouvrir. La poésie reprendra « l'espèce de ministère public, moral et politique », qu'elle exerçait [1]. Pour trouver des accents nouveaux, il suffira de songer à la liberté. On arrivera par elle à la sincérité et à la vérité. « Quand on a reçu de la nature le privilège de parler le langage des dieux, on s'enflamme aisément au seul nom de liberté et l'expression se présente comme d'elle-même [2]..... » L'espoir d'une supériorité, que les Français dissocient rarement de l'idée de valeur, accompagne aussitôt ces affirmations. « L'amour de la patrie a fait éclore des poètes chez des peuples encore illettrés et presque sauvages. Que ne doit-il pas opérer sur le génie d'une nation à qui, pour être la première des nations civilisées, il ne manquait qu'une patrie [3] ? »

Ces théories, l'Italie se hâte de les faire siennes. « Les Muses piémontaises », déclare en français un poète de Turin, « languissaient au sein de la mollesse ou se tenaient cachées à l'ombre du silence pour se sauver de l'inquisition la plus tyrannique. Mais l'astre de la liberté à peine a lui sur nos contrées heureuses, qu'elles ont repris l'essor audacieux et, quittant leur sombre retraite, ont fait retentir la plaine et la colline de leurs chants libres et harmonieux [4]. » Sous les tyrans, les lettrés devaient circonscrire leurs pensées et mesurer jusqu'à leurs mots ; sous le régime républicain, l'imagination du penseur est délivrée de tout frein [5]. La Bassvilliana vient de donner l'exemple de l'avilissement dans lequel la poésie peut tomber quand elle veut plaire aux despotes [6]. Ce sera le dernier ; elle ne sera plus contrainte à se prostituer en déifiant le préjugé et la superstition [7] ; au contraire, elle fera vaciller les couronnes et les tiares [8]. Les vertus sociales, voilà ce que les poètes s'efforceront d'inspirer [9]. A Paris, le Comité de salut public a fait appel à leur zèle [10], le Comité de défense générale pour la confédération cispadane fait appel à leur zèle [11]. Il leur propose un prix de soixante écus romains. Il faudra que leurs vers excitent dans les cœurs une ardeur martiale ; qu'ils provoquent la haine des oppresseurs, en même temps que l'ardeur du patriotisme le plus pur ; qu'ils soient à la fois compris par le vulgaire et loués par les doctes ; qu'ils ne comportent pas d'éléments étrangers au sujet, et qu'ils soient pro-

1. *Ibid.*, t. XVIII, 20 mess. an VI, p. 85. — 2. *Ibid.*, 10 therm. an III, p. 205.
3. *Ibid.*, t. I, 20 fl. an II, p. 83. 4. L. Richeri, *Muse subalp. rigenerate*, 1799.
5. *L'Imparziale*, nº 26, 1800. — 6. *Mon. It.*, nº 5, 1798.
7. *Prospetto delle Sess.*, Venezia, nº 29, mess. an I. — 8. *G. s. Titolo*, nº 20.
9. P. Mantegazza, *Inni patr.*, a. I. *L'autore ai popoli liberi d'Italia.*
10. Cf. Aulard, *L'art et la pol. en l'an II* (Et. sur la Rév., Première série, 1893).
11. *Il Repubb.*, nº 4, 1798.

pres à être mis en musique. Par de tels moyens, les gouvernements démocratiques emploient les beaux-arts à former des âmes énergiques et vertueuses. Ils chasseront des Panthéons les prétendus grands hommes qui n'ont été que de vils adulateurs, et les républicains s'élanceront vers la gloire. « Poètes, voici que se rouvre devant vous une route immense que jusqu'à présent vous n'aviez pu parcourir..... Que l'inspiration vous enflamme, que le génie opprimé se ranime ; faciles et vigoureux couleront les vers en l'honneur de la Patrie et de la Liberté [1]. »

On publie à Paris un recueil intitulé « La Muse républicaine »[2] : on publiera une « Muse républicaine » à Milan [3]. L'élégant, le tendre *Almanach des Muses* change de ton, devient guerrier, devient révolutionnaire : ainsi les Arcades se font démocrates [4], et les « Raccolte » ne sont plus remplies que de vers républicains [5]. La critique montre, à Paris, que la réalité commence à répondre à l'idéal, que la nouvelle production poétique est bonne, voire excellente : supérieure, en tout cas, à celle de l'époque précédente [6]. Elle prouve, à Venise, que l'*Anno poetico*, après la régénération de l'Italie, a pris « un développement nouveau de forces et de pensées, analogue aux circonstances présentes. Il est, de tous ceux qui l'ont précédé, le plus distingué, le plus digne de paraître parmi des gens qui pensent librement [7] ». Quand on veut montrer les merveilleux effets des lettres sur la vie, il suffit de rappeler que la grande nation a vu se former et se multiplier les phalanges invincibles par le charme merveilleux de quelques chansons toutes simples [8]. Quand on se plaint au contraire d'un insuccès, on pense toujours au même modèle. « Combien nous sommes loin de la France en ceci encore ! Dès que la Révolution se développa, on entendit là-bas hymnes et chansons patriotiques, inspirant toutes ardeur, énergie, patriotisme. Et nous, nous n'en avons même pas l'apparence [9]. » L'exemple de la France exerce une sorte de hantise ; toujours présent aux esprits, il dicte tous les jugements et sert de mesure à toutes les œuvres [10].

Il y a là une étrange contradiction. La liberté doit renouveler la

1. *Monitore Veneto*, supp. au n° 2, 1797. — 2. 1793. — 3. *Term. pol.*, n° 44, a. V.
4. *Gazz. di Roma*, n° 8, 1798. — 5. *Mon. fior.*, n° 11, 1799.
6. *Décade*, t. IV, 10 niv. an III, p. 31 ; t. XII, 30 niv. an V, p. 156, etc.
7. *Mon. ven.*, n° 22, 1797. — 8. L. Scevola, *Saggio di poesie*, 1799. *Al lettore repubb.*
9. *Mon. ven.*, supp. au n° 6, 1797.
10. Il n'est pas sans intérêt de voir un journal comme la *Gazz. naz. Genov.* (n° 14, an I) reproduire textuellement, sans en indiquer la source, la préface de Ginguené dont nous avons cité la première ligne : « Les muses sont nées républicaines. La liberté les inspire. Leur charme est de plaire ; leur gloire est d'être utile. Chez les anciens, la poésie était législatrice. Solon... Tyrtée... Alcée... », etc.

poésie ; on ne laisse aux poètes aucune espèce de liberté. Il faut qu'ils adoptent, toute faite, une théorie qui leur vient de l'étranger. Il faut qu'ils imitent les modèles qu'on leur présente avec la théorie. Tout leur est contrainte. — La poésie française de la Révolution n'est pas aussi artificielle qu'on a bien voulu le dire. Avouons qu'elle est surchargée d'une rhétorique abstraite ; qu'elle encourage la prolixité et la monotonie ; qu'une partie de ses productions, par un excès contraire à celui du style noble, recherche à plaisir la grossièreté ; et qu'enfin, partie de principes excellents, elle aboutit souvent à des résultats fâcheux. Mais reconnaissons aussi que si elle tombe souvent dans ces défauts, elle n'y tombe pas toujours. Certaines odes de Lebrun ou de M. J. Chénier, tout officielles qu'elles soient, demeurent fort belles. Le poète était inspiré par le caractère grandiose des manifestations dont son œuvre devait faire l'ornement. Il entendait confusément les milliers de voix qui allaient répéter ses vers dans les cérémonies du Champ-de-Mars, après que les chœurs les auraient chantés. Un souffle puissant les emporte ; ils ne manquent ni d'harmonie ni de majesté. Dans d'autres circonstances encore, la poésie révolutionnaire est grande. Lorsqu'elle naît dans la crise du danger et rend l'effort d'un peuple pour résister à l'envahisseur, elle cesse d'être banale ou froide ; il y passe comme des cris de colère ou des bruits de lutte : c'est l'inspiration qui donne l'Ode au vaisseau le *Vengeur*. Et parmi les innombrables chansons que les Français ont répétées, beaucoup n'ont-elles pas une valeur de spontanéité qui les rend estimables [1] ? Or l'Italie, qui prend les règles et les exemples, est condamnée à l'artifice, toujours. Peu de chansons populaires : les opposants sauront en composer, les autres n'en feront presque aucune. Ils n'écriront guère que des pièces savantes et littéraires, sans portée sur la foule qui aura peine à les comprendre. Elles ne sortent pas, frustes et vigoureuses, des camps, des boutiques ou même des cabarets, pour envahir la rue. Il y a trop d'hymnes et de dithyrambes, pas assez de couplets et de refrains. Un chant national qui traduise l'élan d'un pays à un moment décisif de son existence se chercherait sans plus de succès. La France vante Solon qui a dicté des lois en vers ; Tyrtée, qui enflamma le courage des Spartiates ; Alcée, dont la lyre tonna contre les tyrans de Lesbos [2]. Après quoi, Rouget de Lisle écrit la Marseillaise. L'Italie invoque aussi l'exemple des Grecs ; elle y ajoute celui des Français. « Patriotes, que faites-vous ? Ignorez-

1. Cf. C. Pierre, *Hymnes et chansons de la Rév.*, 1904 ; J. Tiersot, *Les fêtes et les chants de la Rév.*, 1908.
2. *Décade*, t. I, 10 fl. an II, p. 135 ; *Alm. des Muses*, 1793, p. 113, etc.

vous que Tyrtée conduisait les Spartiates à la victoire par ses vers et que les Français ont vaincu à Jemmapes et à Fleurus en chantant la Marseillaise et le Ça ira [1] ? » Puis, au lieu de composer un chant qui soit italien, les poètes traduisent, ou imitent, le chant national d'un peuple étranger ; ils en reviennent toujours à déguiser la Marseillaise [2]. On devine l'erreur ; on veut la corriger ; on n'y arrive pas. Le comité d'instruction publique de Modène a chargé un de ses membres de composer une œuvre qui donne satisfaction à ce sentiment patriotique. « La poésie, qui servit autrefois à aduler les tyrans, devrait servir aujourd'hui, à exciter l'esprit républicain. Les Français en ont un exemple dans l'hymne marseillais, les Italiens pourraient en avoir un dans celui du citoyen Greppi [3]. » Mais l'hymne du citoyen Greppi, dédié à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe [4], outre qu'il offre avec la *Marseillaise* des ressemblances frappantes dans les idées, dans la facture, dans l'allure générale, ne dépasse pas les limites d'une renommée locale. Les patriotes continuent à n'avoir d'autre chant national que celui du voisin. Les fêtes dans lesquelles le peuple écoute des vers, après avoir vu défiler les longs cortèges des chars symboliques et des troupes, sont le résultat d'une mode venue d'au delà des Alpes avec tant d'autres. Comment une inspiration sincère trouverait-elle place dans les cérémonies théâtrales qu'on célèbre à Milan en l'honneur de Hoche, à Rome après le meurtre du général Duphot, à Florence pour expier l'assassinat des plénipotentiaires français à

1. *G. dei Patriotti d'Italia*, n° 44, 1797.

2. Sur la *Marseillaise* en Italie, cf. une note de E. Motta (*G. di erudizione*, t. I, p. 85) ; et un autre de L. Valdrighi (*Ibid.*, t. II, p. 178). Un exemplaire qui existe à la Bibl. Ambr. de Milan (sc. v. VIII, 16) montre qu'elle arriva de très bonne heure : « Si distribuisce da G. Barelle, librajo agli scalini del Duomo, da F. Bolzani stampatore nella contrada di S. Margherita, et da F. Prelini al Bocchetto, *presso de' quali fra pochi giorni si dispenserà la costituzione fr., ed anche il nuovo almanacco ital. e fr.* » Signalons quelques adaptations curieuses, outre *L'inno patriottico sull' aria : Allons enfants..., con due sonetti, il primo di autore ignoto sopra l'ombra di Bruto, l'altro del C° G. Pindemonte sopra la libertà*, Padova, 1797, rapporté par L. Valdrighi : *Fratellanza de' Reggiani e Milanesi, aria : allons enfants*, Milano, a. V (Bibl. Ambr., sc. v. VIII, 4) ; *Canzone patr. denominata la Lombarda* (*Ibid.*, sc. v. III, 16 et sc. v. VIII, 4) ; *Inno patr. sull' aria allons enfants...* Bologna, 1796 (Ambros., AV. IV, 143) ; *Inno patr. sul metro e aria allons enf., detto l'inno de' Marsigliesi*, del citt° P. L. Raby (L. Richeri, Muse subalp. rigenerate, 67) ; *Inno rivoluz. per la Gallia subalpina*, di A. Pennoncelli (*Ibid.*, 98) ; *Invito alla spedizione di Roma, Inno ; aria : Allons, enfants* (Parnasso dem., t. II, p. 123). Il va sans dire qu'il en existe beaucoup d'autres. Dans une leçon publique sur la poésie, prononcée à Gènes, on la donne comme « una prova luminosa e vivente dell' influenza mirabile della poesia sui progressi della Libertà » (*Gazz. naz. Lig.*, n° 29, an II). On la chante couramment au théâtre (*Term. pol.*, n° 20, 1796).

3. *Giorn. Istr. pubb. di Modena*, n° 71, a. VI.

4. G. Greppi, *Alla gioventù italiana dell' uno e dell' altro sesso*, Modena, a. I.

Rastadt[1]? L'anniversaire de la fondation de la République est une manifestation étrangère, après tout. Les Italiens assistent à ces représentations comme des invités ou comme des figurants. La grande poésie politique veut autre chose pour naître. Sa matière, ce sont les passions vigoureuses qui agitent l'âme d'un pays. Les circonstances grandioses qui permettent à des Chénier ou à des Lebrun de se surpasser eux-mêmes et de représenter, à un moment unique de leur carrière, toutes les ardeurs de la France révolutionnaire, ne se renouvellent pas ici. Mais les poètes, pour la plupart, ne s'en rendent pas compte, et ils s'évertuent à copier quand il faudrait créer. Ils vont répétant que l'avènement de la République transforme radicalement l'art des vers : que la vieille poésie est morte et qu'une nouvelle va surgir. Ils devraient s'arrêter là et se montrer originaux. Au contraire, ils adoptent les modèles en même temps que les théories et dès lors ils sont perdus. Tout est factice dans les conditions où ils sont placés pour écrire, et la pire contrainte est encore celle qui leur vient d'eux-mêmes. Ils ont à résoudre le problème d'écrire librement — en imitant.

Les meilleures compositions républicaines que, depuis l'entrée des Français en Italie, « la haine de la tyrannie et de l'imposture, l'amour sacré de l'égalité et de la liberté ont inspirées à quelques âmes d'élite », ont été réunies en deux recueils. Le *Parnasse démocratique* veut exciter dans les cœurs de la jeunesse ces sentiments généreux qui, en formant le caractère national, rendent un peuple libre, respectable, vertueux, et heureux[2]. Le *Recueil des poésies républicaines des plus célèbres auteurs vivants*, considérant que Tyrtée a conduit les Spartiates à la bataille, et que les chants patriotiques des Français ont assuré leur triomphe sur les rois, veut inspirer les passions mâles et robustes qui sont nécessaires à l'indépendance[3]. Ils contiennent d'abord quelques poésies sur lesquelles l'esprit français n'a aucune prise, celles de Monti, et celles de Foscolo. La forme des vers de Monti reste dans la plus pure tradition italienne ; Foscolo est profondément original. Son ode à Napoléon libérateur est une vigoureuse manifestation du sentiment national. Mettons à part ces documents ; nous les retrouverons tout à l'heure, quand nous aurons fini de voir la poussée de l'esprit français, et que nous aurons à mesurer la force de résis-

1. Cf. dans le *Monitore fiorentino*, n° 69, 1799, les vers italiens et français composés pour cette circonstance.
2. *Parnasso*, etc., Bologna, anno X, 2 vol. in-12. Préf., p. 8.
3. *Raccolta*, etc., Parigi, anno VIII, 1 vol. in-8°. *L'Editore ai suoi concittadini.*

tance de l'esprit italien. Nous serons frappés, par contre, du nombre de pièces de circonstance, qui ont pour sujet des anniversaires français[1], des batailles françaises, et surtout l'éloge des généraux ou des représentants français. Bonaparte occupe une place d'honneur. Déjà la flatterie s'ingénie à le louer de toutes façons ; on peut suivre, d'un sonnet à l'autre, l'évolution de sa carrière ; les témoignages d'admiration accordés à sa gloire naissante rejoignent les marques d'adulation envers son pouvoir plus solidement établi[2]. Une des inspirations les plus copieuses, aussi, est fournie par la paix, la douce paix, la paix bienfaisante, que tous ont appelée de leurs vœux, — thème surprenant pour un recueil destiné à exciter dans l'âme des jeunes gens les vertus guerrières[3].

Restent les pièces qui, par leur sujet, devraient échapper au moins à cette influence extérieure de la France ; celles qui développent des idées générales, auxquelles chaque pays donne une forme particulière. Mais à vrai dire, elles reproduisent aussi les thèmes qui reviennent le plus souvent dans notre poésie révolutionnaire : à propos de la liberté, par exemple. L'éloge de la grande nation, qui va rompre les chaînes de l'esclavage et apporter la lumière ; le souvenir des héros de Rome ; des amplifications oratoires sur le tyran : non pas l'empereur d'Autriche ou le roi de Naples : mais un Tyran idéal, qui a un « sourire fatal » et cache un poignard sous la pourpre qui le recouvre ; l'évocation du bonheur dont l'humanité va jouir désormais, se succèdent avec une constance déplorable. Et c'est toujours la même façon de tirer parti des mêmes banalités. D'une part on extrait du magasin d'accessoires les vieux oripeaux de la rhétorique conventionnelle : on personnifie les forces de la nature ; on ressuscite la mythologie, et la déesse Liberté descend du ciel[4]. De l'autre, on accumule les mots les plus abstraits, et d'ailleurs les plus barbares, calqués sur le français. On se livre à un jeu de mosaïque ; on enchâsse ces termes nouveaux dans les phrases poétiques usées. Les droits de l'homme deviennent une matière oratoire, traitée dans le genre noble[5]. Le langage de la poésie ressemble alors à celui du vrai républicain :

1. Par ex. : *P. d.*, t. I, p. 123 : *Per la solenne festa civica in memoria de' Guerrieri morti per la libertà dell' Italia, celebrata in Brescia il 14 Luglio, anniversario della Bastiglia* ; p. 132, *Inno per la festa ordinata dal generale in capo Brune in memoria de' bravi morti nel passaggio del Mincio*.

2. Voir, sur les hommages rendus à Bonaparte, la curieuse *Iconografia napoleonica,* de A. Bertarelli, 1903.

3. Faisons exception pour la pièce intitulée *la Pace* (*P. d.*, II, p. 97), qui est d'inspiration guerrière.

4. *P. d.*, t. II, p. 49 : *Sulle voci sparse intorno alla pace, canzone*... di G. Gherardini.

5. *P. d.*, t. II, p. 131 ; *Racc.*, p. 107.

Libertade, Uguaglianza, ed Unione,
Legge, Virtù, Patriotismo, Forza,
Popol sovrano, Fraternizzazione,
I nomi son che pronunziar si sforza [1].

Remercions les compilateurs de la rigueur de leur choix. Si faibles que soient la plupart des pièces qu'ils ont retenues, ils se sont montrés sévères. Des centaines de poètes ressassent les mêmes idées. Les journaux font appel aux auteurs de bonne volonté pour qu'ils leur envoient des poésies : que doivent être les vers qu'ils refusent, si nous en jugeons par ceux qu'ils acceptent ? Les cercles constitutionnels en réclament ; car ils terminent agréablement leurs réunions. Une grande consommation en est faite à Milan ; à Bologne, un soir, vingt-six « amants des Muses » sont expressément invités à mettre leur talent au service de la cause populaire, et à faire les délices de l'auditoire [2]. Il faut des cantates pour le théâtre ; et il en faut pour les plantations d'arbres de la liberté. Il arrive que des recueils analogues au Parnasse démocratique empêchent ces chefs-d'œuvre de périr [3]. Mais c'est l'exception ; leur forme préférée, c'est la feuille volante [4]. Vite imprimées, vite répandues, vite lues, elles se multiplient ; et elles offrent encore l'inappréciable avantage d'être vite oubliées.

Il faudrait, pour que les théories de la poésie révolutionnaire fussent suivies d'effet, un renouvellement intime qui n'a pas lieu. Même les meilleurs parmi les auteurs, les plus convaincus et les plus sincères, continuent à suivre Métastase [5], quand il faudrait suivre Parini. Il est humainement impossible de transformer tout, brusquement, forme et fond. Les idées nouvelles ne trouvent d'abord, pour s'exprimer, que des expressions conventionnelles, assemblées suivant des habitudes reçues. Pour la majorité, la poésie, qui devrait être une magistrature, reste un jeu. Elle emploie les procédés de la vieille école ; elle se laisse aller doucement à la « manie littéraire [6] » ; le mérite de la difficulté vaincue est celui qu'elle affectionne le plus. Salfi refait une *Bassvilliana*, dans le sens républicain [7]. Lattanzi reprend le poème de Monti

1. Rillosi, *La Metamorfosi...*, a. VI. — 2. *Il democratico*, 17 ventoso 1798.

3. Par ex. : *Le Muse subalp. rigenerate*, scelta del citt. L. Richeri, Torino, 1799. *Giorn. patr. della rep. nap., dove si trovano poste per ordine tutte le più belle produzioni patriottiche*, Nap., 1799.

4. Cf. Liste des ouvrages cités, *Miscellanee*.

5. Ce caractère a été bien marqué par M. B. Croce, *El. di Fonseca Pimentel* (Studi sulla Riv. di Nap., o. c.).

6. J. Luchaire, *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie*, 1906, chap. II, Les grandes influences. I, La manie littéraire.

7. *Bassville*, anno VI.

sur la mort de Lorenzo Mascheroni ; et avec les mêmes rimes, il en compose un autre [1]. Cesarotti écrit des sonnets antirévolutionnaires, que les patriotes tournent — mêmes rimes, et même cadence — à la louange de la révolution [2]. Du moment où la forme prend cette importance, et où l'art l'emporte sur la pensée, les défauts qui caractérisaient la poésie italienne de l'âge précédent réapparaissent. Le goût des bergeries idylliques se mêle au goût révolutionnaire ; Tityre expose son horreur de la monarchie et de l'aristocratie, et son amour pour la démocratie [3]. Une seule inspiration paraîtrait monotone. Après des vers héroïques et tout brûlants de patriotisme, il est bien permis de retourner à Églé, ou à Philis [4]. La galanterie et la préciosité succèdent ainsi aux ardeurs guerrières, à moins qu'elles ne se confondent dans une même pièce. Tel poète aime Cloé, « belle comme un astre » ; il sent son cœur palpiter pour elle [5]. Mais à l'appel de l'honneur, il s'arrache à ses bras, et vole à la bataille ; bientôt « du sang, des squelettes, et des cadavres » souillent le sable. Alors, tout couvert de la poudre des combats, il vient demander à Cloé les lauriers de la victoire. On en voit même qui mettent en « poésie anacréontique » « la Démocratie du Royaume d'Amour ». « Avec un bonnet de pourpre, avec une cocarde tricolore, je vis un beau petit enfant, et je reconnus que c'était l'Amour [6]. »

Les illusions qu'on s'était faites sur la valeur de ces poésies ne tardent pas à se dissiper. On est heureux de saluer, par exception, « un sonnet qui ne ressemble pas à ceux qui paraissent tous les jours, malgré les hommes et les dieux [7] ». On se lamente sur la pauvreté de l'inspiration et la rareté des productions qui mériteraient vraiment d'être imprimées. « Et nous, qui nous vantons d'être une nation poétique par excellence ; nous qui sommes les seuls improvisateurs parmi les nations modernes, nous n'avons pas encore un chant qu'on puisse déclarer digne d'être chanté !... Les bons poètes — car enfin il y en a — pourquoi ne veulent-ils pas écrire ? Impossible d'en deviner la raison : mais nous pouvons dire ceci : s'ils continuent longtemps sur ce pied-là, nous

1. G. Lattanzj, *In morte di L. M.*, a. IX.
2. *Democrat.*, séances du 1er nov. 1798 et sv.
3. *La democrazia*, cantata di Castellari Foresti (Ambr. AV. IV. 143). Cf. de même dans les *Concerts républicains* (Paris, an III). *Le prix de la bienfaisance, pastorale en un acte, en vaudevilles*, du cit. Mercier.
4. Petracchi, *Saggio di poesia leggiera*, 1799.
5. *Estri bellici di B. Calura.* L'anno I° della ricuperata libertà veneta.
6. G. de Rossi, *La Democrazia del Regno d'Amore*, Anacreontica, 1798 (Antologia Romana, n° 41).
7. *Monitore di Roma*, n° 59, 1798.

les accuserons tous formellement d'aristocratie[1] ! » La menace vient, en effet, par une dernière erreur, exiger que les poètes montrent du talent, et qu'ils se hâtent d'en montrer. « Allons, poètes somnolents, secouez-vous ; ne faites pas aux Muses le déshonneur de les donner comme des courtisanes de l'aristocratie ; parce qu'à la fin, vous tomberez dans le soupçon d'en être les ruffians ; et alors, nous vous promettons qu'au jugement dernier de la révolution, vous serez considérés et traités comme le figuier desséché de l'Évangile, que le Christ a maudit parce qu'il ne donnait pas de fruits[2]. » Les poètes italiens ne méritent pas seuls les châtiments qu'on leur annonce. Si leur république offre l'aspect du désordre et de la division ; s'ils ne se sont pas élevés eux-mêmes à la liberté qu'on leur demandait d'exciter dans les âmes[3], cela tient à des causes intérieures, sans doute ; mais cela tient aussi à ce qu'ils ont commencé par imiter un modèle que leur imposait l'étranger, et qui n'était pas fait pour eux.

II

L'évolution de l'éloquence présentera, à quelques détails près, les mêmes caractères[4]. Les principes qui la dirigent viennent de la France. Son rôle est de répandre l'instruction publique ; et elle acquiert aussitôt une dignité singulière. « L'Instruction publique est comme une branche du pouvoir dans le gouvernement, distinct du législatif, de l'exécutif, et du judiciaire. Elle pourrait s'appeler le pouvoir directeur de l'opinion ; elle est donc, par ordre, le premier des pouvoirs[5]. » Pénétrés de cette vérité, les orateurs doivent mépriser la gloire vaine des beaux discours, et viser à l'utile[6]. Tous, et jusqu'aux simples tisserands, ont le droit de prendre la parole, quand ils ont une opinion sincère à exprimer. « Ce ne sont pas les connaissances littéraires qui caractérisent le vrai républicain, mais l'amour du bien public, l'énergie, et le patriotisme[7]. » Prêcher l'ordre, l'obéissance aux lois, l'égalité, telle doit être sa tâche. « Chargez-vous de la mission sublime de missionnaires de la liberté », disait la Société des amis de la Constitution[8]. Les

1. *Giornale degli amici della Libertà ed Eguagl.*, n° 11, 1796. — 2. *Ibid.*, n° 37.
3. *Lamento della Cisalp. sulle scissure de' Poeti,* a. IX.
4. Le recueil de discours qui correspondrait au *Parnasso democratico* pour la poésie, et contient la fleur de l'éloquence républicaine, se trouve à la Bibl. Ambros. de Milan (Miscellanea sc. v. III, 16, 2 t. en 1 vol. in-8°).
5. *Giornale del dip. Reno,* n° 11, 24 termidoro 1798.
6. *Discorso letto da P. Moscati...* (Misc. sc. v. III, 16, t. II, 171).
7. *Circolo cost. di Mil.,* 21 nev., anno I repubb.
8. Aulard, *Soc. des Jac.,* t. IV, p. 28.

modèles ont la même origine. Entre la France et l'Italie, d'incessantes relations de maîtres à disciples ont noué des liens encore plus étroits pour les orateurs que pour les poètes. « Dès que la Révolution éclate », dit-on avec admiration d'un des plus intrépides discoureurs, « il s'élance à Paris ; il prend part aux séances des cercles constitutionnels, et harangue l'Assemblée et la Convention nationale » : il revient « tout imbu des généreuses maximes des Français [1] ». Les Français, inversement, se font entendre tous les jours devant les assemblées italiennes, par devoir, ou par plaisir. La place que tient la République, ses principes, ses représentants, ses généraux, dans les discours, est énorme. La gratitude qu'on leur doit s'exprime en longs développements, quand elle ne forme pas la trame entière. « La toujours triomphante et glorieuse nation gauloise », « digne d'être pleinement imitée [2] », mérite aussi d'être remerciée copieusement. « Vive le grand Condottiere des glorieuses phalanges gauloises, l'infatigable Alcide, le toujours invincible Bonaparte, modèle de toutes les vertus morales, civiles, et militaires, le libérateur des peuples, les délices du genre humain [3]. » On ne saurait trouver une péroraison plus heureuse — sauf peut-être en cherchant plus d'énergie dans plus de simplicité : « Oui ! criez tous : Vive Bonaparte ! Vive la brave armée d'Italie ! Vive la république lombarde [4] ! » De quelque discours qu'il s'agisse, on peut dire par avance « que l'éloge et la louange de la *grande nation*, et de ses défenseurs triomphants et invincibles, en occupaient une grande partie [5] ». Tous ces traits, nous venons de les voir.

Cependant les milieux ont sur l'éloquence un effet plus direct et plus puissant [6]. Elle est l'essentiel des cérémonies officielles, tandis que la poésie en est l'accessoire. Terminés les hymnes et finies les cantates, du haut de la tribune qu'ornent des allégories en carton, l'orateur prend la parole. Son discours est l'apothéose. Quand on a dressé, à grand renfort de bras, l'arbre de la liberté ; quand les musiques ont fini de jouer le *Ça ira* ou la *Carmagnole*, l'orateur parle encore. L'éloquence déborde. A Venise, quarante arbres de la liberté sont plantés en quelques heures [7] : quarante discours, au moins ; car souvent, la plantation

1. *G. democr., ossia Estratto,* 3e séance.
2. *Il citt. G. Galli... al popolo* (Miscellanea sc. v. III, 16, t. II, p. 69).
3. *Allocuzione fatta dal pretore di Cassano...,* Milano, a. V.
4. *Disc. del citt. Gherardini...* (Mis. citée, t. II, p. 51).
5. *Courr. armée It.,* n° 149, a. VI.
6. Cf. P. Hazard, *Les milieux littéraires en It.,* 1905.
7. *Libero Veneto,* n° 11, 1797. — Voir la statistique des arbres de la liberté à Gênes dans A. Agresti, *Gli alberi inalzati in Genova nel 1797,* 1876 ; et leur importance dans la vie révol. des petites villes dans Agnelli, *Una piccola città lombarda durante la Rep. cisalp.,* 1899, chap. v.

d'un seul arbre mérite deux harangues. La municipalité décide en outre que dans chaque chef-lieu de canton, un patriote sera désigné, qui entretiendra tous les jours ses concitoyens des devoirs et des droits de l'homme[1]. Cela serait fort bien, si l'institution était née spontanément des besoins du pays. Mais nous savons qu'il n'en est rien ; nous savons que le milieu est créé artificiellement, non seulement sur l'exemple, mais par les soins exprès des envahisseurs. Les thèmes à développer sont réglés d'avance, comme la mise en scène ; on pourrait les numéroter au programme ; parfois la municipalité donne son visa au discours[2]. Le vrai but de l'éloquence serait l'action ; elle trouverait ainsi une application utile de ses forces, et une raison d'exister. Or elle n'y mène pas, puisqu'elle est une partie d'un décor. Les harangueurs donnent l'impression de ces guerriers de théâtre, qui parlent de voler au combat, et restent sur place. Au moins peuvent-ils instruire ? Mais il faut se représenter la façon dont la foule reçoit leurs paroles, dans ces longues cérémonies ; elle écoute avec impatience, parfois même en tumulte ; on est obligé de faire appel « à sa bonne éducation » pour la prier de se tenir tranquille. Beaucoup ne comprennent pas ; ils ressemblent à Pasquino, qui a entendu prononcer « Brutus, Tyrannie, Despotisme[3] » : mais qui ne saisit pas ces paroles-là. L'orateur montre l'arbre de la liberté croissant jusqu'aux étoiles[4] : l'ouvrier florentin, ou le bourgeois romain, ne le voient pas pousser aussi vite ; leur gros bon sens reste fermé aux symboles. Ils interprètent plus prosaïquement la solennité et les discours. Écoutons l'un d'eux[5] raconter à sa façon la plantation d'un arbre de la liberté, place du Peuple. « Il y avait là une soixantaine de personnes, pas plus, en assez mauvais équipage : parmi elles, quelques militaires français. La plupart portaient la cocarde tricolore ; et l'arbre vert, qu'on venait d'arracher à une villa voisine, était orné de banderoles également tricolores. Arriva sous son ombre un homme de vilaine apparence qui commença son prêche. Je ne pus l'écouter, pour mon compte ; mais à quelques paroles que j'entendis, je compris qu'il invectivait la religion, le gouvernement, les souverains ; et qu'il excitait le peuple à applaudir la nation française et la liberté. A la fin de chaque phrase, les assistants, invités par le déclamateur à applaudir, poussaient un cri qui ressemblait plus à un hurlement qu'à un applaudissement... »

Que dirait ce critique, s'il entrait dans un des clubs qui doivent, sui-

1. *Carte pubb.*, Venez., t. VI, p. 379.
2. *Gazz. nazionale Genovese*, n° 7, 17 luglio 1797.
3. *Gazz. toscana*, n° 15, 1799. — 4. *Mon. di Roma*, n° 7, 1798.
5. *Diario Sala*, t. 1, p. 15.

vant une métaphore qui est alors dans toute sa force, « électriser[1] » l'Italie ? Ils sont « le centre de l'esprit public[2] », ils représentent pour le peuple homme ce que représentent les écoles pour le peuple enfant[3]. Turin a son *Circolo popolare*[4] ; Milan fait au sien, sous des noms et des fortunes diverses, le succès le plus bruyant[5]. A Venise aussi, les séances du Club sont fort suivies ; la Société est « la plus nombreuse et la mieux régularisée de l'Italie[6] ». Les *Sessioni pubbliche della Municipalità* en sont comme le prolongement[7]. Bologne ne compte pas moins de deux cercles, le grand et le petit, dit du *Genio democratico*[8]. Il n'y en a qu'un à Gênes, mais il est fort ardent[9]. Celui de Rome — *Gli Emuli di Bruto* — se montre digne de son illustre patron : on y lit des vers « sur ce qu'aurait dit Brutus, s'il se fût trouvé dans ce cercle[10] ». A Naples se constitue la *Società patriottica della Repubblica napoletana,* sous le titre des Amis de la Loi[11]. Dans la paisible Florence, où l'on est un peu en retard, une « société de vrais amis de la patrie » finit cependant par fonder un *Club patriottico*[12]. A leur exemple, il s'en ouvre une foule d'autres : chacun d'eux met un point d'honneur à servir de modèle ; les journaux qui rendent compte des séances annoncent avec orgueil que l'esprit public progresse, puisque progressent les clubs[13]. Pourquoi les bienfaits en seraient-ils limités aux hommes et aux adultes ? Les Bolonaises, non contentes d'envahir souvent la tribune, et de prononcer des harangues politiques, comme les Vénitiennes, fondent un cercle féminin ; « elles délibèrent sur les discours de leurs orateurs, qui tous prennent à tâche de rappeler à ses droits un sexe trop étourdiment négligé, dans les temps célèbres où le tocsin de la régénération politique sonne de toutes parts[14] ». Bientôt, on propose d'ouvrir aussi un cercle pour « les tendres fils de la patrie[15] ».

1. *Compendio della Rep. Cis.*, 15 avril 1799. — 2. *Term. pol.*, n° 103, 1797.
3. *Ibid.*, n° 60, 1797. — 4. Tivaroni, O. c., parte I, *Il regno di Sardegna,* par. 4 et 5.
5. *Il Circ. cost. di Milano, Giorn. robespierriano,* 1797-1798. Cf. pour le résumé de ses vicissitudes, *G. senza titolo,* n° 20.
6. *Prosp. d. Sess. della Soc. d'Istr. pubb.*, 1797.
7. *Quadro delle Sess. pubb.*, anno I (1797).
8. *Giornale democr., o sia Estratto delle sed. del C. cost. di Bol.*, 1797-98. *Racc. de' disc. pron. nel Circ. cost.*, 1798.
9. *Circ. cost. di Genova,* 1798. — 10. *Gazz. di Roma,* n° 21, 1798.
11. Voir la Constitution du Cercle dans la *Misc.* 1799, Bibl. soc. st. patr. nap., Tomo I, f° 64. Cf. aussi *Mon. nap.*, n° 4. Sur les clubs fondés avant la Répub. parth., cf. B. Croce, Rossi, Conforti, ouvrages cités.
12. *Il Club patriottico,* 1799. Cf. *Mon. fior.*, n° 7, 1799, et la *Gazzetta Universale*, n° 40, 1799.
13. *Term. pol.*, n° 102, 1797.
14. *Courrier de l'armée d'It.*, n° 144, a. VI. Cf. aussi *Democr. Imparziale,* n° 34 sur une cérémonie républ. féminine à Bologne.
15. *Racc. di Discorsi,* Tomo I, dis. 5.

L'éloquence, mieux préparée à ses effets, parce qu'elle s'adresse à un auditoire plus restreint et plus attentif, sera-t-elle, ici, à l'abri des défauts que le milieu lui impose ? On sent bien qu'elle risque d'être plus factice que jamais. L'intervention française n'est pas secrète ou dissimulée ; elle ne se cache pas ; elle se traduit, au besoin, par la force. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, de son quartier général de Milan, déclare que la Société d'Instruction publique aura le droit de s'ouvrir ; il lui trace son programme ; il l'oblige à soumettre ses statuts à l'approbation du général commandant la Lombardie[1]. Le général Kilmaine l'organise[2]. Un jour, un membre propose de présenter à Bonaparte une note, indiquant les noms et le patriotisme de ceux qui peuvent servir au bien public[3]. Pendant toute la durée de sa vie tumultueuse, l'autorité française la surveille ainsi, pour ordonner qu'on la ferme, ou pour permettre qu'on l'ouvre. Les patriotes qui arrivent à la séance voient des sentinelles françaises devant les portes ; ils comprennent, et s'en vont[4]. Quand ils ont le droit de rentrer, ils envoient au général en chef « une bruyante députation » pour le remercier[5]. La Société des émules de Brutus, disent les journaux romains, se dissout[6]. Elle n'est plus nécessaire, maintenant que la République est organisée. Mais n'allons pas croire qu'elle meure de mort naturelle ; lisons plutôt la loi de Gouvion Saint-Cyr, qui explique avec une sorte de naïveté que les clubs ne sauraient vivre en Italie, parce qu'ils sont interdits en France[7] : « Loi — Considérant que les clubs, et sociétés politiques, après avoir été dans les premières années de la Révolution française des maisons d'instruction et de patriotisme devinrent bientôt des instruments d'anarchie, de discorde, et de proscriptions ; que les mêmes désordres qui, en diverses circonstances, et tout récemment encore, ont déterminé en France la fermeture des clubs et des cercles, ont déjà commencé à se manifester dans ceux qui sont ouverts sur le territoire romain... » « le général de division commandant les troupes françaises, ferme le cercle constitutionnel ».

Dès lors, la vie intérieure de ces Assemblées est artificielle. « Il y a bien un règlement; mais il a été traduit du français, des cercles constitutionnels de Paris[8]. » Tolérer l'usage du français à la tribune serait déjà une faveur exceptionnelle ; mais il y a plus : les statuts même le prévoient[9]. Ces drapeaux, ces couronnes qu'on

1. *Corr. Milan.*, n° 5, 1797.
2. *Term. pol.*, n° 56, 1797. Cf. aussi n° 78, pour l'organisation des sociétés affiliées.
3. *Ibid.*, n° 91. — 4. *Comp. della Rep. Cis.*, 29 agosto 1798.—5. *Ibid.*, 13 ott. 1798.
6. *Mon. di Roma*, n° 8, 1798. — 7 *Collezione di Carte pubb.*, Roma, t. II, p. 258.
8. *Estens. Cisalp.*, n° 32, an VI.
9. *Organizzazione del Cir. cost. di Bologna,* 1797. Voir quelques exemples carac-

met sur la tête des vertueuses républicaines, ces épées qu'on brandit, ont figuré aux Jacobins. Les livres que leurs auteurs présentent, les adresses des sociétés affiliées, les députations de patriotes qui défilent — pure tradition des clubs français. Si les assistants n'avaient admiré, là-bas, l'intervention d'enfants, qui viennent exprimer les sentiments d'une âme déjà révolutionnaire, nous en verrions moins ici. S'ils avaient accordé moins de baisers fraternels, Milanais ou Vénitiens embrasseraient avec plus de réserve. La municipalité de Venise établit une barre devant son bureau « à l'usage de Paris [1] ». « A l'usage de Paris », les Bolonais se montrent galants pour les citoyennes, et leur réservent les premiers bancs ; elles entendront mieux [2]. Les discours remarquables seront imprimés ; la traduction en sera faite, non pas seulement en français, mais en allemand [3], parce qu'on a reçu des vainqueurs du monde un peu de ce « sentiment qui semble annoncer la conquête de l'univers à la liberté [4]. »

Les âmes s'exaltent, en effet. Il ne sera pas dit que le ton des clubs restera moins élevé qu'en France ; orateurs et auditeurs rachètent le désavantage de venir les seconds, en criant plus fort que les premiers. Ils montrent une originalité désespérée, et exagèrent les exagérations. L'exaspération de la sensibilité procède par étapes, dans les séances auxquelles les Parisiens assistent. A la Convention se présente Baptiste, valet de chambre de Dumouriez, qui s'est comporté en brave aux armées. Il ne demande comme récompense que la permission de porter l'uniforme national. Il entre : applaudissements, cris, accolades. C'est le premier degré. « Chabot demande que le Président soit tenu de lui donner le baiser fraternel. Cette scène attendrissante ne peut se décrire ; il faut être Français pour en sentir tout le prix. » Voilà le second ; ce n'est pas tout. « Barrère convertit en motion la demande de Baptiste. C'est avec la monnaie de l'honneur, dit-il, qu'on doit payer les services rendus à la République. Je demande que l'Assemblée décrète que le brave Baptiste soit équipé, armé, et monté aux frais de la République. » Ce décret passe à l'unanimité. Il manque encore les accessoires matériels, qui vont venir. « Un membre demande que si quelque député est revêtu de l'uniforme, il le présente sur-le-champ au brave héros de Mons. Il ne s'en trouve pas ; mais un quart d'heure après, le

téristiques de l'intervention directe des Fr. : *Giornale democratico*, Bologna, nº 16 ; *Diario Napol.*, 23 febb. 1799, p. 60 ; *Quadro delle Sess.*, Venezia, nº 79.

1. *Quadro d. Sessioni*, nº 2.
2. *Dem., Estr. delle Sessioni*, nº 17. Cf. Aulard, *Soc. des Jac.*, t. III, p. 289.
3. *Term. pol.*, nº 83, séance du 27 germinal, anno I rep..
4. Aulard, t. IV, *Société des Amis lib. et égal.*, *Extrait du procès-verbal*, 28 oct. 1792, p. 438.

citoyen Calon amène le brave Baptiste revêtu de l'uniforme. Le président l'arme lui-même [1] .....» La psychologie des assemblées italiennes est très exactement semblable ; elles s'échauffent progressivement ; elles délirent par surenchère [2]. A la tribune de Milan, une Vénitienne de douze ans fait un discours. Le fait est déjà assez original, pour que l'auditoire manifeste bruyamment sa surprise et son admiration. Il faut la récompenser ! Il faut récompenser le père, qui a su lui inspirer des sentiments républicains ! Qu'il vienne embrasser sa fille à la tribune ! Le citoyen Seguro monte à la tribune et embrasse sa fille avec des transports indicibles. Les assistants ne se possèdent plus. Fantoni s'élance. Il possède un sabre avec lequel il a combattu à Reggio. Il l'offre à ce père vertueux... La salle est en délire [3]. Ainsi les mêmes effets procèdent des mêmes causes.

Plus rien n'est simple. On ne se contente pas d'applaudir : ce sont de grands applaudissements, de très grands applaudissements, des applaudissements qui n'en finissent plus, « le comble des applaudissements ». On trépigne, on frappe du pied. « La salle frémit, et montre par les contorsions des personnes le plus chaleureux patriotisme [4]. » C'est peu que d'être ému : Il faut « sentir au fond de l'âme l'émotion la plus profonde [5] ». C'est peu que de se réjouir : il faut qu'on « exulte », « qu'on exulte extraordinairement [6] ». « L'enthousiasme » est le mot le plus ordinaire pour désigner l'état des esprits. On discute même avec enthousiasme [7]. Ou bien on éclate en sanglots — manifestation de la « confiante sensibilité [8] » qu'on éprouve envers les patriotes opprimés, et tous les maux de l'humanité en général. A la société d'Instruction publique de Venise, Dandolo paraît un jour si triste, si accablé sous le poids des affaires publiques, qu'il « excite la plus sensible commotion, et arrache des larmes anticipées ». Elles redoublent, quand il commence « le tableau pathétique et dolent de sa patrie, par la faute de l'exécrable gouvernement d'autrefois [9] ». Parfois aussi, les larmes sont une consolation [10].

1. *Journal des Hommes libres de tous les pays*, n° 9, 1792.
2. Cf. G. Mazzoni, *A Milano cent' anni fa*. (1898).
3. *Giornale del Circolo costituzionale di Milano*, n° 2, 8 nivôse an VI.
4. *Giornale Democratico, ossia estratto delle Sedute*, n° 6, 27 pluviôse.
5. *Risposte date dal Citt° Dandolo...*, Venezia, a. I (Carte sortite, T. I).
6. *Discorso del citt. M. Piazza, ibid.*, a. I. Voir par ex. : *Quadro delle Sess.*, n° 11, an I. « Très grands applaudissements. On recommence à applaudir six fois de suite, presque sans arrêt. Il faut demander le silence ; le président agite la sonnette. Tout le monde exulte. »
7. *Quadro*, n° 3, 8 prairial an I.
8. Aulard, *Société des Jacobins*, t. VI, p. 182 ; *Prospetto*, 4 mess. a. I.
9. *Mon. Veneto*, n° 15, 1797.
10. *Prospetto*, 2 fructidor. Fantoni, en quittant Venise, désire avoir des nouvelles

On appellera ces manifestations maladies de cervelles échauffées. Mais en croyant formuler un reproche, c'est un éloge qu'on leur adressera[1]. « Ames froides et insensibles, chez qui domine le seul égoïsme, vous nous appelez têtes chaudes. Mais apprenez que sans les têtes chaudes, vous seriez encore sous le joug le plus vil. Vous auriez appelé Brutus une tête chaude ; et Guillaume Tell n'aurait été pour vous qu'un perturbateur de la tranquillité publique ! » Dans le testament ironique de la République cisalpine, « ceux du cercle constitutionnel » reçoivent une dose d'ellébore[2] : il est plus juste de dire que nous sommes témoins d'une sorte d'ivresse, causée « par la liqueur trop puissante de la liberté[3] ». Il est certain qu'on perd le sentiment du réel ; on confond la tribune avec la scène du monde ; on donne aux minimes détails une importance qui va jusqu'au ridicule. L'urgence n'est-elle pas demandée à Venise, pour signaler ce fait capital : le bureau du président, étant plus haut que les autres, ressemble à un trône ! La République est en péril. Il est vrai qu'on censure l'auteur inconsidéré de cette motion — le même qui, en d'autres séances, avait fait verser les larmes du plus pur attendrissement[4].

En France, aussi, le goût de la parole tourne à la manie ; en France aussi, et surtout à partir de 1793, « la multitude des parleurs s'abandonne sans pudeur à un mauvais goût que tolère l'auditoire peu délicat des galeries ;..... à la tribune comme dans le livre, la littérature courante flatte le goût inférieur d'une démocratie encore illettrée par un clinquant suranné, une préciosité fade, un grossier mélange d'idées justes et de sensations artificielles[5]. » Mais il y a, en même temps, la véritable éloquence, qui fait excuser l'autre. Les grands intérêts de la paix et de la guerre, la lutte entre les partis avec la mort toute prête pour les vaincus, la majesté d'une tribune dont les échos retentissent dans le monde entier, font naître un art oratoire dont les monuments sont des chefs-d'œuvre[6]. En Italie, nous ne trouvons pas cette compensation. Les membres des conseils de la Cisalpine semblent se défier d'eux-mêmes ; avertis sans doute, par l'exemple, des écueils à éviter, ils prennent de multiples précautions pour ne pas parler trop longtemps, pour élaguer les développements inutiles, pour laisser à l'éloquence le moins de place possible, comme il est naturel à des gens qui ne traitent que des affaires[7]. Aussi bien les débats de principes leur sont-ils

de l'esprit public, « qui lui feront verser des larmes de consolation, à quelque endroit que ces nouvelles lui parviennent ! Applaudissements. »

1. *Cir. costit. di Genova*, n° 7. — 2. *Testamento della Repubblica Cis.* (sc. v. VIII, IV).
3. Monti, *Epist.* (*Op.*, t. VI), 19 frutt. a. VI. — 4. *Prospetto*, 17 mess.
5. Aulard, *Les Orateurs de la Rév.*, 1906, p. 34-35. — 6. *Ibid.*, chap. III.
7. Voir dans le *Redattore del Gran Consiglio*, t. II, seduta 50, les mesures prises

interdits ; ils n'ont pas à discuter sur la politique ; la France, ici encore, exerce sur eux la tyrannie de sa loi. La voix de ces assemblées est étouffée et timide ; elles ne laissent aucun souvenir oratoire qui mérite de demeurer.

Dans les clubs, l'exagération des sentiments entraîne avec soi une éloquence exagérée. S'ils donnent dans le genre pathétique, les discoureurs sont émus au point qu'ils doivent s'interrompre ; ils sont « presque anéantis » à moitié route[1]. S'ils donnent dans le genre énergique, les voilà qui « s'échauffent par une imagination enflammée[2], » qui prononcent des paroles « brûlantes[3] », qui montrent « une âme dévorée par le feu du Vésuve[4] ». Que peuvent-ils produire, sinon des discours de visionnaires « dans le langage de l'apôtre des nations[5] » ? Les premiers accrochent bout à bout des tirades haletantes, entrecoupées de points de suspension, d'interrogation, d'exclamation[6]. Les adjectifs fades abondent, et coulent avec les pleurs qu'ils répandent si volontiers[7]. « C'est à toi que nous devons la liberté, ô prodigieuse armée d'Italie ! Ta valeur a rendu libre la plus fertile, la plus heureuse région de la terre. Tes triomphes, transmis dans les fastes de la postérité, seront regardés par nos successeurs comme le plus merveilleux prodige des actions humaines ; on ne les rappellera jamais que les yeux humides et baignés de ces douces larmes, que l'homme juste et tendre verse du fond de l'âme, quand son esprit, surpris par la joie et la reconnaissance, perd l'accent et la parole, témoignage évident d'une âme sensible et généreuse[8]. » Libre, fertile, heureuse, merveilleuse, yeux humides, douces larmes, juste, tendre, sensible, généreuse : c'en est trop ! De molles et banales images se prolongent : « Comme, au début du printemps, la nature clémente et bienfaisante produit de son sein fécond fleurs, herbes, plantes, fruits, et autres objets nécessaires à

dans ce sens. *Ibid.*, s. 42, Discours de Dandolo : « Mais je suis sorti des limites que je m'étais fixées, et je me hâte d'y rentrer. »

1. *Quadro*, n° 1. A propos du cit. Spada, trop ému pour continuer son discours : « Era quasi sfinito. »

2. *Giornale Democratico o Estratto*..., n° 1, p. 5. — 3. *Ibid.*, p. 7. — 4. *Ibid.*, n° 2, p. 9.

5. *Giorn. del dipartimento del Reno*, n° 8, 1798. *Estensore cisalp.*, n° 32 : séance du Cercle const. de Milan, 12 nivôse an VI.

6. Cf. par ex. : *Discorso del Citt. Stefano Luigi*, festeggiando il popolo di Treviglio l'indipendenza lombarda (Racc. di discorsi, Bologna, t. II, p. 59).

7. *La fuga de' tiranni*, proclama del citt. Bruno Gagliano : « Peuple infortuné ! tous les jours mes yeux se sont baignés de larmes, pénétré que j'étais de l'horreur de tes maux et de ta misère. Maintenant, je répands encore des larmes, mais celles-ci sont filles de la joie et de la tendresse. » Biblioteca Soc. st. patr. Nap., Misc. 1799, t. I, f° 72.

8. *Trattato del Citt. L'Aurora sopra l'indispensabile necessità di confiscare i beni della Chiesa* (*Ibid.*, p. 9).

l'existence: de la même façon, le cercle constitutionnel produit, et fait connaître tous les jours, philosophes sages, politiques profonds, poètes enchanteurs, et républicains énergiques[1]... » Brisons là; écoutons un peu les seconds, les républicains énergiques[2] : « Il était réservé à l'immortel Bonaparte de nous délivrer des chaînes de fer d'un gouvernement qui, sous l'aspect et sous l'apparence d'une aristocratie agréable, ne représentait en substance que le joug terrible d'une oligarchie tyrannique : Bonaparte, triomphateur des Alpes escarpées, destructeur des forces coalisées, libérateur de l'Italie, qui surpasse et qui obscurcit les noms glorieux des Annibal et des César, foudre qui jette tout à terre, tourbillon qui dévaste tout, torrent qui abîme tout, devait, tandis qu'il brandissait l'épée vengeresse d'une main, offrir de l'autre le pacifique olivier.... » C'est ce qu'ils appellent une éloquence mâle et vigoureuse. Les images sont pires. « Citoyens, tandis que le Génie de la République romaine est tout occupé à protéger d'une main la construction du grand édifice de notre liberté, et de l'autre à trancher la tête de l'hydre aristocratique : ce monstre horrible, qui était moribond, redresse celle de l'espérance, et empoisonne encore les sources de notre félicité[3].... » L'orateur continue de la même façon : l'hydre aristocratique profite de la confusion causée par l'écroulement de l'ancien édifice, pour prendre le masque du patriotisme et tromper la vigilance des autorités constituées. Ne voyons pas là l'effet de la seule emphase italienne. Rappelons-nous plutôt le goût français à la même époque : « Combien... nous devons concevoir d'alarmes pour nos deux filles chéries, la liberte, l'égalité, dont le berceau, malgré toute la vigilance de nos soins, se trouve plus que jamais souillé de l'haleine empestée du fanatisme et de l'aristocratie ! Car ce couple hideux de serpents[4].... » Nous n'avons pas besoin non plus de continuer.

La pauvreté des idées, d'où vient le vide des discours, n'est pas un défaut moins grave. Le rôle d'éducateur ne s'improvise pas; la bonne volonté ne fait rien à l'affaire, si l'on néglige d'apprendre ce qu'on veut enseigner. Étudier l'âme populaire; encourager ses qualités, lutter contre ses défauts; faire entrer dans son intelligence les connaissances pratiques et précises, nécessaires à l'exercice des droits qu'on lui offre : ce serait l'œuvre méritoire. Elle exigerait un lent effort de préparation : or l'époque, en général, n'admet ni les lenteurs, ni les pré-

1. *D. pron. dal Citt. L'Aurora...*, 12 frimale an. V. « Triplicate acclamazioni d'applauso. »
2. *Discorso di un libero cittadino*, Venezia, 1797 (Carte sort., t. I).
3. *Coll. càrte pubb.*, Roma, t. I, p. 345. Il consolato al pop. romano.
4. Aulard, *Société des Jacobins*, t. IV, p. 655.

parations. Les habitués des cercles constitutionnels, un peu étonnés et très heureux de se sentir un talent qu'ils ne connaissaient pas, sont convaincus que l'éloquence est une vertu républicaine, qui naît du jour où ils sont citoyens[1]. Étudier péniblement ce qui doit être débité sans effort, implique une idée d'infériorité : autant les dons naturels l'emportent sur le travail, autant les discours prononcés d'abondance l'emportent sur les harangues préparées. On admet en principe, à Venise, après discussion, qu'une séance sur deux sera réservée à l'éloquence improvisée ; pas d'autre manière de réveiller les talents, et de cultiver un genre presque national[2]. Comme le dit un patriote, les digressions se présenteront bien d'elles mêmes [3]. Les orateurs parlent sur le despotisme[4] ; montrent l'influence des lumières sur la liberté[5], ou les avantages des arts et des sciences[6] ; prouvent que les bonnes mœurs sont nécessaires à la prospérité de la République[7], ou encore, qu'il ne suffit pas de chasser les tyrans, mais qu'il importe de déraciner les vices, tyrans du cœur humain[8]. Comme le luxe est dangereux[9] ! Le fanatisme, perfide[10] ! L'ambition, funeste[11] ! Comme le terrorisme est urgent[12] ! Et que d'utilité apportent aux démocraties les accusations publiques[13] ! Le jour où ils abordent des questions plus précises, discutent sur des faits, prétendent organiser pour agir, ils se trouvent incapables d'abandonner cette rhétorique creuse. La nécessité de s'instruire est évidente : mais il faudrait dire par quels moyens, avec quels livres, sous quels maîtres, quand, et comment. A propos d'un système de finances[14] ou de la répartition des impôts[15], ces beaux harangueurs reviennent toujours aux idées générales, sur lesquelles tout le monde est d'accord, et glissent sur les chiffres, qui importeraient seuls. Ce que cette mentalité produit dans les cercles intimes qui copient les grands, on le devine. Discours « sur les patriotes et sur les aristocrates » ; plaidoyers « pour défendre les terroristes » ; invectives contre « les menées aristocratiques », et même « les femmes aristocrates » : la moyenne des sujets inscrits à l'ordre du jour ne dépasse pas celle-là, aux séances que les habitants des petites villes et des villages s'offrent à eux-mêmes. Au reste, per-

1. *Banditore*, n° 42, 1798. — 2. *Prospetto*, séance du 13 messidor.
3. G. Vincenti, *Sui vantaggi delle arti e delle scienze*, p. 5 (Racc. disc., Bologna, I, 16).
4. *Circolo Costit. Milano*, 5 piovoso. La haine du tyran est un des lieux communs les plus fréquemment repris.
5. Sozzi, *Influenza dei lumi sulla libertà*, disc. pron. nella Soc. patr., Ven., 1797.
6. *Circ. costit. di Milano*, 28 frimale. — 7. *Circ. costit. di Genova*, n° 7.
8. *C. c. Mil.*, 2 piovoso. — 9. *Ibid.*, 4 nevoso. — 10. *Racc. di Discorsi*, Bologna, I, 8.
11. *C. c. Gen.*, n° 17. — 12. *Raccolta di Discorsi*, Bologna, II, 2.
13. *C. c. Mil.*, 1° nevoso.
14. *Termom. polit.*, n° 4, a. VI (*Cir. cost.*, 13 nev. ; *Il Club patr.*, *Firenze*, n° 29).
15. *C. c. Gen.*, n° 18.

sonne ne se fait d'illusions, ni ceux qui pérorent, ni ceux qui écoutent: on joue au club: la réalité n'est pas le moins du monde engagée[1].

Quel plaisir de prodiguer, pour combler le vide des idées, les grands mots sonores, les grands mots abstraits! Quel bonheur de faire résonner « les droits imprescriptibles de l'homme », « écrits en caractères indélébiles dans le cœur[2] »! Et comme on a le droit d'être content quand on a loué la raison « qui sert d'escorte aux grandes entreprises », « qui nous dirige parfaitement au point envié de notre bonheur », et « qui nous rend maîtres absolus de nous-mêmes[3]! » Seulement, ce ronflement sonore une fois terminé, rien ne reste. Dans la poésie comme dans l'éloquence, la rhétorique des procédés et des recettes triomphe; elle ajoute à ses propres défauts, par une sorte de superposition, tous les défauts de la mauvaise rhétorique française. Le journal littéraire républicain de Naples nous révèle les petits secrets de la composition, et nous fait comprendre l'irrémédiable vice de tous les discours, dont celui qu'il admire est comme le symbole :

« L'oraison est du genre démonstratif. Elle a quatre parties: l'exorde, la confirmation, la narration et l'épilogue.

L'exorde est tiré des entrailles de la cause. La proposition qu'il entreprend de démontrer est la suivante : la fuite du tyran est la cause de l'allégresse générale.

La narration plaît extrêmement. Elle est un tableau pathétique de tous les maux que nous avons endurés dans la série des années passées.

Les arguments qu'il apporte dans la confirmation, ou bien naissent des maux que le tyran nous fait souffrir, ou des avantages de la liberté. Au premier genre appartiennent : le Tyran nous a dépouillés de nos biens sous prétexte de nous défendre, tandis qu'il cherchait les moyens de nous détruire. Sous couleur de sauvegarder la tranquillité publique, il a rempli son royaume d'espions, qui tramaient la perte des gens de bien et à qui seuls allaient richesses et honneurs. Il a laissé un représentant avec l'ordre d'exciter Naples à la révolte, ce qui fut fait. Au deuxième genre appartiennent : la liberté a des avantages publics, ou privés. Il énumère tant les uns que les autres, les disposant en une série bien ordonnée.

La péroraison contient une exhortation à détester le tyran, et à être reconnaissants à la République française, grâce à laquelle nous avons été régénérés[4]. »

1. T. Casini, *Pesaro nella Rep. Cisalp,*, 1891.
2. Disc. del citt. Brunetti al popolo rom., p. 22 (*Collezione di carte pubbliche, Roma*, t. I, p. 21).
3. *C. c. Gen.*, n° 12. Disc. del citt. Casinelli sulla Ragione.
4. *Giornale letterario repubb.*, parte II, p. 151 : *Discorso al popolo napoletano del*

C'est par cette rhétorique doublement fausse qu'on prétend « aller de pair, désormais, avec les plus cultivées parmi les autres nations » ; et la plus cultivée parmi les autres nations, pour l'Italie républicaine, c'est toujours la France.

III

Elle semble finie, la longue querelle qui mettait traditionnellement aux prises les deux pays, à propos du théâtre [1] ; l'Italie donne cause gagnée à son adversaire, et se reconnaît vaincue. Dès le 10 messidor an IV, l'ingénieur Giusti et le libraire Bernardoni, Milanais, demandent qu'on mette à leur disposition la salle du collège Longoni, laissée libre par le départ des Barnabites : ils fondent une société dramatique, « dont le but unique est de corriger les âmes qui ne sont pas encore assez patriotes [2]... ». Le théâtre républicain est implanté en Italie [3]. A Paris, il a terminé son règne. On ne croit plus que les spectacles soient les écoles primaires des hommes éclairés, et un supplément à l'éducation publique [4]. L'expérience a montré qu'ils ne contribuaient pas au progrès « des vertus et des mœurs [5] » ; on a renoncé aux représentations « par et pour le peuple », dont on attendait de si merveilleux effets [6]. La généreuse illusion qui mettait l'art au service exclusif de la morale [7] commence à se dissiper : par la faute des théories et des auteurs, « le plus noble, et le plus intéressant de tous les arts, celui qui rendit toute l'Europe jalouse et tributaire de la France, l'art des Corneille, des Racine, des Molière, des Voltaire, se trouve à la veille d'éprouver le plus fatal abandon [8] ». Et puis, la mode est passée ; les temps ne sont plus à l'austérité et à la vertu ; les héros républicains ont abandonné la scène à Mme Angot : aux drames pour Sans-culottes ont succédé les Vaudevilles pour Incroyables [9]. Mais l'Italie ne

Citt. Luigi Granata, Nap., a. VIII della Libertà. Cf., p. 131, une analyse du même genre : *Allocuzione del citt. patriotta Gregorio Mangini ai suoi Patriotti Napoletani.*

1. E. Bertana, *Il teatro tragico italiano*, 1901.

2. G. Martinazzi, *Accademia dei Filodramm. di Milano*, 1879 ; R. Barbiera, *Il teatro filodr.*, 1885 ; Bustico, *Il teatro patr.*, 1904.

3. E. Masi, *Il teatro giacob. in It.* (Parr. e Sanculotti, 1886) ; A. Paglicci-Brozzi, *Sul teatro giacob. in It.*, 1887 ; M. Pellet, *Le th. de la Cisalpine* (Variétés Révol., 1885-90).

4. Guillaume, *Comité d'Instr. pub.*, t. II, p. 687.

5. *Journal des Hommes libres*, nº 29, an II. — 6. Guillaume, *O. c.*, t. II, p. 631.

7. *Ibid.*, t. I, p. 530. Cf. aussi Aulard, *Soc. Jac.*, I, 409 : *Discours sur la lib. du th., prononcé par M. de La Harpe, le 17 déc. 1790.*

8. *Décade*, t. XIV, 20 therm. an V, p. 296. Voir, sur l'échec des tentatives généreuses du th. Rév., R. Rolland, *Le théâtre du peuple*, 1908, p. 81.

9. Cf. L. Moland, *Th. de la Rév.*, 1877.

s'en aperçoit pas. C'est le passé qui revit : tant l'imitation est forte cette fois, plus saisissante que pour les autres genres. Et tout recommence : le théâtre qui doit présenter l'instruction sous le voile du plaisir, étant l'école des adultes[1] ; le théâtre national, qui inspirera aux spectateurs les vertus républicaines[2] ; le théâtre surveillé, administré même par le gouvernement[3] : car s'il est bien dirigé, la jeunesse étend une main tremblante de désir vers le poignard d'Armodios et de Brutus[4] : tandis que livré à lui-même, il devient la sentine des vices, et l'école de la dépravation[5]. Et Milan institue un concours pour connaître les moyens de « le rendre utile à la liberté et au bonheur de la République », comme dit la Convention nationale[6] ; et les mémoires arrivent, pleins d'illusions généreuses et d'idées françaises[7] : il y en a même un qui est rédigé par « Poupart Dorfeuille, fondateur de l'Odéon, 2, rue Corneille, à Paris ». Et les réformateurs proposent leurs plans, s'attaquant avec une ardeur égale aux détails sans importance et aux défauts essentiels : la perspective manque. Et les Italiens, dans un avenir qui est proche, auront un théâtre idéal. Les représentations seront gratuites, à tout le moins plusieurs jours par semaine ; l'État se chargera des frais. Toutes égales, les places ; supprimons loges et fauteuils ; faut-il que les citoyens se distinguent entre eux par autre chose que par leur mérite ? Le rideau même servira à instruire, tout orné d'emblèmes au milieu desquels se lira la déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Les troupes qui, par l'instabilité de leurs séjours, et la légèreté de leurs mœurs, avilissaient leur art, seront supprimées ; des conservatoires nationaux formeront des sujets d'élite, constitués en troupes républicaines ; le métier d'acteur, réhabilité, deviendra le plus beau de tous ; ou pour mieux dire, il ne sera plus un métier, mais une fonction politique et sociale, presque sacerdotale. Les opéras inspirent le goût du luxe et de la volupté ; qu'ils transforment totalement leur esprit s'ils veulent être tolérés. En tout cas, plus de castrats parmi les chanteurs. Plus de « masques » ; plus de polichinelles ni d'arlequins bouffons qui divertissent sans enseigner ; rien que des comédies sérieuses et des tragédies démocratiques. Maintenant, où trouver des auteurs ? Des concours, l'attrait des récompenses pécuniaires et des distinctions honorifiques,

1. *Monitore Nap.*, nº 12, 1799 ; *Mon. di Roma*, nº 22, a. VII ; *Abbreviatore*, Bologna, sem. II, nº 12 ; *Mon. Veneto*, nº 5, 1797, etc.

2. *Term. pol.*, nº 10, 1796 ; 17, 1797, etc. — 3. Ibid., nºs 37-38, 1796.

4. *Giornale senza titolo*, nº 2, a. I. — 5. *Mon. di Roma*, nºs 39 et 45, a. VII rep.

6. Cf. Guillaume, *O. c.*, t. II, p. 862.

7. Cf. P. Magistretti, *Memoria postuma di M. Gioja...*, 1878. Prefazione.

les feront naître ; des privilèges presque égaux seront réservés aux traducteurs [1].

Voilà le grand mot prononcé. Ces écoles n'ont pas de livres ; il faut bien prendre les livres où ils sont. Le besoin de pièces révolutionnaires est « tout à fait urgent » : « composer, traduire, adapter », peu importe, pourvu qu'on ait des drames à jouer [2]. « Le génie des auteurs français a su en inventer [3] » ; « la France est riche en productions de cette espèce » : « on peut en faire au plus vite un recueil, pour suppléer au défaut d'originaux [4] ». Un des concurrents allait même plus loin : il proposait de bannir presque en totalité le répertoire italien, et de le remplacer par le répertoire français, ou tout au moins par ses traductions. Un journaliste qui veut louer un directeur de troupe déclare « qu'il n'est guère de pièce française qu'il n'ait fait traduire ou modifier, pour ses représentations [5] ». L'état des spectacles gratuits offerts au peuple par ordre de la Convention [6], et la liste des tragédies patriotiques données le plus fréquemment sur les scènes de la péninsule, offrent les mêmes noms. *Brutus* et la *Mort de César*, de l'immortel Voltaire, sont les deux pièces qui ont le plus de succès, dans les provinces françaises comme à Paris [7]. « Malgré leur antiquité, elles ne sauraient mieux répondre aux circonstances actuelles », affirme l'Italie, qui les joue à son tour [8]. A Rome, des acteurs représentent la seconde dans le décor de la réalité : « La particularité la plus remarquable, c'est que César a été immolé dans la tragédie au pied de cette même statue de Pompée, auprès de laquelle il tomba, et qui a été transportée exprès ce jour-là du palais Spada où elle se trouvait. Quelle source de réflexions pour un philosophe [9] ! » Les Français eux-mêmes prennent soin de les colporter : ils jouent *Brutus* à Milan le jour anniversaire de la décapitation de Capet, « en commémoration de cet événement, précurseur de la liberté du monde [10] ». Le *Guillaume Tell* de Lemierre est représenté au théâtre de la Nation, au théâtre de Molière, au théâtre Patriotique ; aussi l'Italie le reçoit-elle « avec transport [11] ». Le plus grand succès est pour ce Chénier, qui voulait que chacun de ses ou-

1. Lattanzj, *Sulla necessità di riformare i teatri*, a. VII. — 2. *Term. pol.*, nos 37-38, 1796.
3. *Mozione del Cn Saroldi... sulla riforma del teatro Naz.*, a. II.
4. *Term. pol.*, nos cités. — 5. *Ibid.*, no 27, a. VI.
6. Welschinger, *Le th. de la Rév.*, 1881, p. 31.
7. V. Hallays-Dalbot, *Hist. de la Censure*, 1862, p. 169.
8. *Mon. Veneto*, no 27, 1797 ; *ibid.*, no 36.
9. *Décade*, t. XIX, 20 vend. a. VIII, p. 116.
10. *Courrier armée It.*, no 89, 1798. Voir aussi comment la pièce est importée à Turin, *Amico della Patr.*, no 14.
11. *Guglielmo Tell*, trag. Milano, 1796. Il traduttore a chi legge.

vrages fut considéré comme un acte de civisme[1]. On acclame *Timoléon*[2] ; on « applaudit frénétiquement » *Caïus Gracchus*[3] ; on s'indigne, en assistant à la représentation de *Charles IX*, « quand le cardinal de Lorraine conspire avec l'infernale Catherine de Médicis à l'infâme dessein de massacrer tant d'innocents chrétiens qui ne pensent pas comme eux[4] » ; on verse des larmes de tendresse en écoutant l'évêque Fénelon. Les *Religieuses de Cambrai* sont représentées seize fois de suite dans une même ville[5]. « Il n'y a pas un vers, il n'y a pas une syllabe dans cette production sublime, qui ne serve ou à l'instruction ou au sentiment. Elle est supérieure à tout éloge ; et la traduction italienne répond (chose rare) à l'énergie, à la robustesse, à la majesté de l'original français du célèbre Chénier[6]. »

Les tragédies italiennes qu'on se hâtera d'écrire, même quand elles auront un sujet national, seront tout imbues de l'esprit français. Les auteurs, élevés dans l'admiration de notre théâtre classique, subissant notre influence dès avant la Révolution, tout prêts à imiter les modèles anciens, ne résistent pas à l'attrait des modèles nouveaux. Le traducteur des *Religieuses de Cambrai*, Salfi, emprunte à l'histoire de l'Italie au VIIIe siècle le sujet de sa *Virginia Bresciana*[7] : un père tue sa fille pour l'empêcher de tomber dans les mains du tyran qui la convoite ; le peuple se révolte, et chasse le tyran. Gioja joint au mémoire qu'il envoie au Concours une tragédie, « *La Giulia, ossia l'interregno della Cisalpina* » : une jeune fille de Plaisance, dont l'amant combat avec Masséna dans Gènes, se tue à la nouvelle que cette place s'est rendue[8]. L'*Orso Ipato* de Giovanni Pindemonte, qui « secoua, enflamma, instruisit[9] » le peuple de Venise, passe pour la plus intéressante de ces tentatives. Écrite en vingt-trois jours, elle fut jouée onze fois[10]. L'intrigue en est simple : Orso, élu magistrat suprême de la République vénitienne, vise à la tyrannie. Il emprisonne ceux qui osent lui parler de liberté, cherche à interdire au peuple les assemblées politiques, favorise les dissensions qui séparent les îles de l'archipel, et s'allie avec les Grecs, ennemis de sa patrie. Mais son beau-père, Obelerio, ferme républicain, est chargé de faire la contre-partie.

1. A. Liéby, *M. J. Chénier*, 1902, p. 105.
2. Bib. soc. st. patr. nap., misc. 1799, t. I, f° 34, *Avviso*... « Merita d'esser ammirata, d'esser seguita, e di servire d'istruzione a tutto il mondo rigenerato. »
3. Belgrano, *Delle feste dei Genovesi*, 1872, p. 172. Cf. aussi *Il Censore*, n° 48, 1798.
4. *Term. pol.*, n° 65, 1797. *Id.*, *Quotid. Bolog.*, 16 genn. 1798.
5. C. Ricci, *I teatri di Bologna*, 1888. Append. I.
6. *Monitore Bolog.*, n° 1, t. III, 1798. Cf. aussi *Mon. Fior.*, n° 26, 1799 ; *Banditore*, n° 134, 1798.
7. Brescia, a. VI d. Repubblica fr. — 8. Milano, a. IX.
9. *Mon. Ven.*, n° 36, 1797. — 10. Ven., 1797.

Il force son gendre à réunir le peuple ; il est chargé par la confiance des habitants d'apaiser les discordes ; il reproche à l'ambitieux ses menées ; et, voyant que ses conseils sont vains, organise la révolte. Orso le prévient par un coup d'État : il ordonne l'arrestation des tribuns, et d'Obelerio lui-même. Celui-ci est défendu par le peuple, triomphe du tyran et des Grecs venus à son secours, mais meurt de ses blessures. « J'espère, dit l'auteur, que les bons patriotes prendront parti dans l'heureuse opposition entre les abominables sentiments tyranniques d'Orso et les héroïques maximes démocratiques de mon Obelerio ; et qu'ils éprouveront quelque plaisir à la lecture d'une tragédie, à laquelle on ne pourra refuser l'unique qualité d'être parfaitement républicaine[1]. » Ses bonnes intentions, en effet, nuisent à l'art. Ses personnages, sans vie, passent leur temps à débiter de longs discours abstraits, qu'ils ont dû entendre à la tribune du club ; leur vocabulaire est chargé de toute la politique et de toute la philosophie. *Le Tyran contre le Républicain,* ainsi pourrait-elle s'intituler avec justice. Cette froide intrigue, ces caractères conventionnels, ces longues tirades, ce style d'école : tout trahit l'influence de la tragédie française, avec Voltaire pour modèle. Il faut seulement réserver ici l'action d'Alfieri, que nous aurons à voir plus loin[2].

L'héritage de Diderot ne tient pas moins de place[3] : la tragédie révolutionnaire étant préparée par la tragédie classique, la comédie républicaine est préparée par la comédie bourgeoise implantée en Italie dès avant la Révolution. A elle de tourner en ridicule « les marquis, les princes, les ducs, et toute la canaille aristocratique[4] » ; à elle d'agir directement sur la foule, comme l'explique le citoyen Nasi junior, auteur de *Il Repubblicano si conosce alle azioni.* « Poussé par l'amour sacré de la Patrie, nom le plus grand et le plus suave, et qui fut méconnu pendant tant de siècles, j'ai parlé plusieurs fois dans les Cercles, pour l'avantage commun ; et bien que l'accueil qu'on m'a fait ait toujours dépassé les limites étroites de ma capacité, j'ai préféré cependant l'instruction du théâtre, où le peuple court par habitude, à celle du Cercle, qui, bien que public et constitutionnel, accueille la plupart du temps dans son sein plus de personnes capables d'instruire, qu'ayant besoin d'instruction[5]. » Nous avons alors une série d'aristocrates odieux, qui finissent par se convertir à la bonne cause ; d'artisans vertueux, qui mettent en pratique les maximes révo-

1. *All' Italia libera l'Autore.* — 2. Livre I, chap. IV, par. 3.
3. Brunetière, *Études crit.*, série 2 : Le th. de la Rév. (5e éd., 1897).
4. *Cir. cost. Mil.*, 17 germile an. I della Rep. ital.
5. Modena, a. VI rep. Préface.

lutionnaires ; de démocrates admirables, qui font aux spectateurs des cours de politique : proches parents des personnages de La Chaussée, ou mieux encore de Sylvain Maréchal et de Monvel [1]. A peine peut-on citer, parmi ces œuvres, une comédie d'ailleurs grossière et sans art, qui tire des circonstances historiques qu'elle reproduit un peu plus de réalité : *L'epoca dei legati e dei Pistrucci*, dont le dessein est de montrer les excès du gouvernement papal à Bologne [2]. Elles sont plus artificielles encore que les tragédies. On propose même aux auteurs un type qu'il suffit d'imiter : ce sont trois pièces — traduites du français, comme il est naturel — qui s'appellent *L'Origine, L'Abus, La Destruction des Titres* [3] ; trilogie modèle, dont l'exemple excitera le génie. La façon dont on peut « faire dialoguer domestiques, maîtres, moines, etc. » s'y trouve tout indiquée. Par exemple :

« Une Ex-Dame, et un domestique.

L'Ex-Dame. — Je te donne ton congé.

Le Serviteur. — Mais Madame... Pourquoi mon congé... Vous savez que les temps....

L'Ex-Dame. — Coquin ! Balourd ! Tu ne sais pas faire ton devoir ; tu es un incapable.

Le Serviteur. — Pardon, Excellence ; mais...

L'Ex-Dame. — Comment, pardon ! Je te l'ai dit mille fois. Quand viennent me rendre visite un Prince, un Duc, un Marquis, un Baron, etc., tu dois dire quand ils entrent : « Excellence, le Prince un tel, ou le Duc un tel. » Mais quand vient quelqu'un de la canaille démocratique, tu dois m'appeler Citoyenne, et annoncer : le citoyen un tel : en ayant soin, toujours, de le faire un peu attendre dans l'antichambre... »

Cette psychologie est enfantine, et fait sourire. Mais la pente est dangereuse. De la comédie, les auteurs glissent facilement dans la farce ; ils imitaient le médiocre, ils imitent le pire. Au lieu de faire la leçon « à la partie du public qui n'est pas la plus cultivée [4] », ils cherchent à lui plaire ; on flatte ses goûts, même les plus bas. Écoutons la réflexion attristée d'un honnête homme, qui voit les théories se fausser dans l'application, et les grands principes déchoir : « On m'a raconté que hier soir, au théâtre des Florentins, on vit danser la première danseuse à moitié nue presque jusqu'au nombril ; et qu'elle embrassa, à

1. Par ex. : Ranza, *Il matrimonio di fra Giovanni*, 1796 ; Sografi, *Il matrimonio democratico*, 1797 ; Vincenti, *Il trionfo della democr.*, 1799, etc.

2. Bologna, 1797. L'A. rappelle d'ailleurs, dans sa préface, « Le Monache di Cambrai, le Vittime del Chiostro, e molt' altre patriottiche rappresentazioni. »

3. *Il repubbl.*, Bol., 1796 ; *Mon. di R.* n° 30, a. VI ; *Giornale del Dip. del Reno*, n° 21, 1798.

4. *Term. pol.*, n° 30, 1797.

plusieurs reprises, le danseur. Si cela est vrai, je le regrette, parce que cela ne répond pas aux maximes du gouvernement, qui annonce Vertu et Liberté, et non point libertinage[1]... » L'exemple le plus curieux de cette déformation nous est fourni par *Le général Colli à Rome*, de Salfi[2]. C'est une comédie-ballet, où il entre un peu de la *Papesse Jeanne*, par Léger, et beaucoup de *La journée du Vatican*, jouée en 1793 à Paris. Il est possible qu'elle ait été composée sur l'ordre exprès, et sur les indications précises, du général Dupuis; et que Bonaparte même ait eu la première idée de « faire représenter un ballet à l'occasion du succès obtenu par la France sur le Pape[3] ». Pie VI délibère avec ses conseillers, et se décide à la déclaration de guerre contre la France, malgré l'opposition du général des Dominicains, homme vertueux dans une cour corrompue. Puis il assiste à la rivalité de la Braschi, chez laquelle il s'est transporté, avec la Santa Croce, quand on annonce l'arrivée du général Colli, envoyé par l'Autriche pour prendre le commandement de l'armée pontificale. Le Pape, suivi du cortège des Cardinaux, vient le recevoir sur la place Saint-Pierre : la Braschi et la Santa Croce se disputent aussitôt le cœur du guerrier. Au quatrième acte, il y a fête au Vatican : « le Pape exprime toute la passion qu'il éprouve pour les jambes les plus agiles et les mieux tournées. » La revue de l'armée, enfin réunie, est troublée par la nouvelle que les Français sont victorieux. Le général des Dominicains offre au Pape le bonnet rouge, qu'il a soin de porter toujours avec lui : le général Colli se précipite pour l'arrêter : mais le peuple, « digne enfin des Cincinnatus et des Brutus », prend parti pour la Révolution ; et touché par un tel prodige, Pie VI se convertit à son tour. « O Pétrarque ! s'écrie un critique, tes sonnets nous ont dépeint le Pape comme il figure sur le théâtre de Milan[4]. » « Puisse ce premier éclair de vérité brûler l'imposture et le fanatisme, et faire triompher la religion et la paix[5] ! » La pièce « annonce le règne de la raison » ; « elle fait époque dans la régénération de l'Italie[6] ».

Par une progression certaine, nous assistons peu à peu à la disparition de l'art théâtral. Les traditions nationales sont méprisées ;

1. *Diario Napol.*, 29 genn. 1799, p. 38. Cf. *Diario Sala*, t. 1, p. 268 : « J'entends dire qu'à Foligno on a poussé l'impiété jusqu'à représenter au théâtre une comédie sur la démocratisation du Paradis, exécutée par les Démons, qui entrent au ciel, et mettent la cocarde tricolore au Père Éternel. »

2. *Il gen. C. in R., pantomimo eseguito dal cittadino Le Ferre in Milano*, s. d. [1797].

3. Renzi, *Vie de Salfi*, 1834, p. 18-19. « Le général Dupuis, homme brutal et colère, envoya à Salfi un ordre que venait de lui adresser Kellermann au nom du général en chef Bonaparte... »

4. *T. pol.*, n° 21, 1797. — 5. *Il Gen. Colli.* Al popolo di Milano, F. S. [F. Salfi].

6. *Term. pol.*, n° 9, 1798.

on repousse avec indignation ce que le théâtre italien a produit de plus délicat et de meilleur. « Quelles diablesses de comédies représentez-vous? Pour qui avez-vous pris le peuple cisalpin? Pour une nation de Cafres, de Hottentots, et d'autres peuples ignorants de l'Afrique? Pauvre théâtre italien, s'il est si pauvre en comédies, qu'il est réduit à représenter les rances comédies de Goldoni (encore qu'il fût célèbre pour son temps)... Ne vous rappelez-vous plus que vous vivez sous un ciel démocratisé [1]? » Auteurs tragiques ou comiques suivent aveuglément cette France « qui doit jusqu'à un certain point servir de norme en matière de goût théâtral [2] ». Or les penseurs français ne se soucient plus que de morale : « L'homme de génie qui travaille pour le théâtre se propose toujours un but moral dans la fable qu'il imagine et dans les personnages qu'il met en scène [3]. » Une action vraisemblable, des caractères soutenus, une forme élégante, tout cela passe au second plan. Puisqu'il s'agit d'instruire, il suffit de prêcher ; tragédies, comédies, farces même, peuvent sans inconvénient faire place à l'allégorie : les personnages prendront les noms des vertus et des vices, et l'enseignement n'en sera que plus clair : « Sous le voile de l'allégorie, on peut parler raison, politique, et donner des leçons utiles, des avis salutaires, sans déplaire, sans offenser [4]. » Donc, l'Italie adoptera les allégories républicaines. Dans *Despotismo e Filosofia* [5], le spectateur voit la déesse Justice qui protège, au moyen de la Philosophie, la Pauvreté, l'Industrie, le Mérite, foulés aux pieds et avilis sous le règne du Despotisme et de l'Ambition, avec le secours de l'Orgueil, de l'Injustice, de la Cabale, de l'Adulation, et de l'Hypocrisie. Il voit à découvert les maximes infernales de ces monstres, au détriment de l'Humanité ; il les voit triompher pour peu de temps ; mais il les voit ensuite vaincus par la force irrésistible de la Philosophie, et déchirés par le Remords ; et pour finir, par la force indomptable du Peuple, éclairé sur ses droits Souverains, il les voit humiliés au point de devoir traîner, couverts de chaînes, deux chars de triomphe : celui de la Justice, courtisée par l'Innocence, la Vertu, et la Récompense ; celui de la Philosophie, accompagnée de la Pauvreté, de l'Industrie et du Mérite : tandis que le Châtiment, armé d'un fouet, conduit devant les deux chars l'Ambition humiliée. Le gouvernement, dit-on, devrait récompenser l'auteur de cette pièce, qui a fait sur les spectateurs la plus vive impression. — Mais on conçoit bientôt une forme d'instruction encore plus simple, et sans doute encore

1. *La sferza repubb.*, nº 4. — 2. *T. p.*, nº 69, 1797.
3. *Mercure*, 15 frimaire an III, Timoléon.
4. *Décade*, t. I, 30 prairial an II, p. 365. — 5. *Amico del Pop.*, nºs 11 et 12, a. VI.

plus efficace ; si Paris s'engoue des « tableaux patriotiques », où « il serait injuste de chercher une fable dramatique, et de se plaindre de n'en point trouver [1] » ; si la mode des tableaux militaires, avec l'esprit guerrier qui se développe, s'empare des scènes [2] : pourquoi n'en serait-il pas de même en Italie ? Le peuple se laisse prendre « par les sens [3] » aussi bien que par l'esprit. Aussi loue-t-on des œuvres comme « Le zèle patriotique, ou l'entrée de l'armée française et des légionnaires à Faenza » ; comme « la Conquête de la Lombardie [4] » ; et des ballets même, comme « les Français en Égypte [5] ». Enfin, en poussant jusqu'aux extrêmes conséquences les mêmes principes, il n'y a plus de différence essentielle entre les représentations du théâtre et les fêtes de la place publique : car elles aussi « sont consacrées, dans un gouvernement démocratique, à former l'esprit public [6] ». La France introduit l'habitude de ses fêtes solennelles [7] ; elle introduit ses évolutions de troupes, ses danses, ses banquets patriotiques. « Je ne vais pas dire, en critique stoïcien, sévère et exagéré, qu'il faut abolir les théâtres ; d'ailleurs on ne me croirait pas. Mais je dis qu'il est nécessaire d'établir une série de spectacles plus conformes que les théâtres aux besoins que j'ai signalés [8] » : ainsi s'exprime un réformateur qui prend à cœur l'instruction du peuple.

Le temps n'est pas encore venu, où le peuple se contentera d'aussi peu. Pour le moment, il se trouve fort bien au théâtre ; il est le maître de la place, puisque les aristocrates n'osent plus s'y montrer : il en profite pour se livrer aux plus bruyantes manifestations [9]. Écouter d'un bout à l'autre une représentation, dans le silence, passivement, est au-dessus de ses forces ; il ne résiste pas au plaisir d'intervenir, d'interrompre le spectacle à son gré, d'interpeller les acteurs, de manifester enfin son caprice tout-puissant. Pendant les entr'actes, après la chute du rideau, il se divertit à chanter. Il n'est ni méchant ni cruel ; il se livre parfois à de surprenantes effusions. A Florence, on est en train de jouer *Sémiramis*, quand les officiers français, qui sont entrés le matin

1. Guillaume, *Comité d'Instr. publique*, t. II, p. 646.
2. L.-H. Lecomte, *Nap. et l'Emp. racontés par le théâtre*, 1900.
3. *Décade*, t. II, 10 therm. an II, p. 27. — 4. *Term. pol.*, nº 103, 1797.
5. U. Grazia, *I Francesi in Eg.*, Ballo eroico, Milano, 1798.
6. *Notificazione* di G. Torriglioni, ministro dell' interno (Coll. cart. Roma, t. II, p. 356).
7. On trad. la description des fêtes républ. : *Rapporto su la festa eroica per gli onori nel Panteone da rendersi ai giovani Bara e Viala*, Parigi, a. II ; *Descr. d. f. rep. celeb. in Par. [per] la ratifica del trattato di Campo Formio*, Ven., 1798 ; et aussi leur théorie : *Rapida esposizione delle riflessioni del Cº La Reveillère-Lepeaux... sopra le feste nazionali*, Milano, 1797 (Cf. *Antologia rom.*, nº 1, 1798).
8. *Gazz. naz. Genov.*, nº 5, a. I. — 9. E. Bellorini, *Disordini in teatro a Mil.*, 1908.

dans la ville, pénètrent dans la salle de spectacle. Clameurs : Vive la République ; vive le général Gauthier ; vive le Directoire ! Quelques-uns ajoutent : Mort aux tyrans ! Alors un citoyen se lève et proteste contre ce cri. A quoi bon réveiller des idées sanguinaires ? Vivons tous, pour nous corriger de nos fautes, et jouir des bienfaits de la Révolution. Les larmes l'empêchent de parler ; on l'applaudit à tout rompre ; on lui fait un succès triomphal [1]. L'enthousiasme croît d'un bout à l'autre de la représentation : il touche au délire, quand on élève sur la scène l'arbre de la Liberté, et qu'au son de la *Carmagnole*, on exécute la pantomime du serment civique. L'arbre est orné de rubans, de drapeaux, et du bonnet phrygien ; sur la caisse dans laquelle il est planté, un artiste a peint le Coq en train de combattre l'Aigle. Le peuple est « électrisé ». Ceux qui devraient l'éduquer lui donnent l'exemple des pires enfantillages ; et il ne demande qu'à les imiter. Comment aurait-il le sentiment du ridicule, quand tous, autour de lui, l'ont perdu ? Sa joie tourne facilement au désordre, et son excitation à la colère. Alors il faut appeler la force, pour réprimer les manifestations d'une exubérance devenue dangereuse.

Une école ? Peut-être. C'est, en tout cas, une école indisciplinée, où les maîtres enseignent mal, et où les élèves n'apprennent rien.

IV

Au milieu d'une conquête si générale, est-il possible de distinguer l'action particulière de tel ou tel des conquérants ? Celui de qui procèdent plus ou moins toutes les manifestations de la pensée européenne, Rousseau, ne manque pas ici ; et on serait tenté de lui attribuer la plus grande part d'influence. Bien avant la Révolution, dès 1780, on le « dévorait » non seulement à Florence et à Naples, mais même à Palerme [2]. Nous partons de données certaines : on le lit, puisque la statistique de ses œuvres nous montre qu'on le traduit, dans ce petit nombre d'années, en abondance [3] ; on le lit, puisque la correspondance des « Aristocrates » trahit la curiosité qu'il inspire à ses ennemis : « dites-moi si vous avez bien lu toutes les œuvres de Jean-Jacques [4]..... » On le lit, puisque les « amis de la bonne cause » l'injurient et le citent

1. *Mon. Firenze*, n° 2, 1799 ; *Club patr.*, n° 1, 1799.
2. Roland, *Lettres écrites d'Italie*, 1780, t. II, p. 354.
3. M. Schiff, *Éditions et trad. ital. des œuvres de J.-J. R.*, 1908. Signalons une édition de l'*Esprit du Contrat social*, à Milan, an VI, par le cit. Boinvilliers.
4. L.-G. Pélissier, *Lettres de la comtesse d'Albany*, L. 71, 21 sept. 1799.

en l'injuriant [1]. Il a soufflé l'esprit de révolte [2]. Il est « le citoyen ingrat, le philosophe mécontent de sa patrie, et ensuite de tout gouvernement, seul capable de condamner l'inégalité parmi les hommes, établie par le Créateur [3] » ; il est le sophiste dangereux, qui « a trouvé une absurdité qui a plu et qu'il a appelée Contrat social [4] » ; l'homme à qui la Convention nationale décrète les honneurs réservés aux dieux est un être qui « participe de la nature des chiens enragés ; il aboya, s'enfuit, et chercha toujours à mordre ceux qui le caressaient [5]. » D'autres prennent la peine de le réfuter longuement et ne craignent pas d'engager avec lui des combats de principes ; ils l'attaquent comme s'il vivait encore. L'écho des discours prononcés contre son œuvre fait retentir les Académies [6] ; des logiciens découvrent laborieusement « les extravagances d'un écrivain périlleux [7] » ; des théologiens opposent le contrat de baptême au contrat social, absurde, faux, irréligieux [8]. Une haine aussi vivace, qui se trahit encore par des insinuations ou des réticences au moment où les Français sont vainqueurs [9], ne s'acharne pas contre ceux qui n'agissent plus.

Par un procédé fréquent dans ces polémiques posthumes, des citations de ses œuvres le montrent en contradiction avec lui-même : il a été forcé de dénoncer les dangers de la liberté [10] ; il a été forcé de reconnaître la nécessité du christianisme dans l'État [11]. On l'oppose encore à la troupe des philosophes ; il a été persécuté par eux, parce qu'il a refusé d'entrer dans le grand complot qu'ils avaient organisé ; moins impie que les autres, il resta isolé dans son orgueil ; il fut « l'accusateur » de la philosophie [12]. Il s'est repenti, il s'est converti, il a pleuré ses erreurs. Il apparaît à ses disciples de l'Assemblée nationale : il leur dit qu'ils trouveront quelque différence entre leur propre doctrine, et la sienne ; et qu'ils le jugeront moins digne de l'apothéose [13]. Le chanoine Muzzarelli, un des remparts les plus solides de la saine philosophie, écrit six volumes pour présenter un « Émile détrompé » et une « Suite de l'Émile détrompé [14] » ; l'ancien disciple de Rousseau vient

1. R. Angeli, *Il Contr. soc.*, 1799 : « Agli amici della buona causa l'Autore. »
2. *Quadro fedele della Rivol.*, 1790, p. 6.
3. J. Belli, *Discorso sacro-politico*, 1789, p. 10. — 4. *Nuovo vocabolario*, 1799, p. 6.
5. M. Mallio, *Annali*, t. V, 1791, p. 77-80. Cf. *Rapport sur J.-J. Rousseau. — Rapporto*, etc., a. III.
6. Carli, *Della diseguaglianza*... Letto alla r. Accademia di Padova, 1792.
7. D'Ayala, *Della Libertà*, 1793. — 8. Sc. Bonifacio, *Il Contratto sociale*, 1797.
9. *Il Democratico* (Firenze), nos 9 et 12, 1799. — 10. Mallio, *Ann.*, t. I, 1790, p. 193.
11. *L'anno Vecchio*, 1793. — 12. Muzzarelli, *JJ. R. accusator de' filosofi*, 1799.
13. Nuvoletti, *JJ. R. all' Ass. cost.*, 1791.
14. A. Muzzarelli, *L'Emilio disingannato*, 1792. *Continuazione dell' Em. dis.*, 1794.

contredire son maître, met en déroute un savant qui est athée, ramène au bien un abbé qui chancelait, convertit une marquise : le tout avec l'aide d'un curé de campagne, dont la foi robuste et naïve triomphe de tous les arguments de la sophistique. Les dialogues qui mettent en scène ces personnages sont tout farcis de références authentiques, et visent néanmoins à un certain agrément mondain, qui doit allécher les lecteurs. Rousseau n'est plus le monstre que des adversaires trop zélés dépeignaient à la crédulité du public ; l'auteur s'efforce de donner à son caractère et à sa vie quelque réalité. Il nous le montre à la fin de ses jours, au moment où Émile lui rend visite. « Cet homme, nourri des pensées d'une étrange philosophie, et le cœur tout rempli de l'impétuosité d'une éloquence effrénée, menait une vieillesse pleine d'estime et de tranquillité. Sa maison était le rendez-vous des gens d'esprit et le portique des penseurs. Il n'y avait pas de femme de qualité, qui fît cas des adorations du monde, et qui en même temps n'eût avec Jean-Jacques des entretiens sur les lois de la vie sociale et honnête. Il ne renvoyait personne ; courtois par principe, orgueilleux par nature, il exigeait les hommages rendus à son culte avec une douceur aimable, et toujours égale. Quand on lui dit qu'Émile venait le voir, ce vieillard redevint jeune, se redressa, descendit les escaliers, et le reçut avec une tendresse et des embrassements tels, que les larmes lui coulaient des yeux. » Un moment, il est près de revenir à la foi : mais son orgueil le retient, et « le condamne à mourir déshonoré dans l'esprit de tous, sauf des gens déraisonnables et des libertins ». Le coup le plus sensible qu'on porte à ses admirateurs est la révélation de ses plagiats ; quand ils en sont dûment convaincus, il ne leur reste plus qu'à « vivre, malgré les railleries du monde, agréables à Dieu, fidèles à ses lumières, et intrépides dans la défense de la religion ».

Si la campagne engagée contre lui pendant sa vie, avec des arguments analogues, se poursuit ainsi, et s'amplifie — que dire du zèle de ses amis ? Ils prouvent par de multiples témoignages, à tout propos et quelquefois hors de propos, que le « divin Jean-Jacques Rousseau [1] » est présent dans tous les esprits. Le général commandant la place de Milan défend le duel : lisez l'*Émile,* pour vous convaincre qu'il a raison [2]. La propriété littéraire, désormais assurée aux auteurs, a toujours été violée : témoin le grand Rousseau, qui luttait contre l'indigence, tandis que son imprimeur nageait dans les richesses [3]. Les Tartares vont envahir la Russie : la prédiction faite par Rousseau dans

1. *Discorso sopra l'economia politica,* di JJ. R., s. d.
2. *Courrier de l'armée d'It.,* n° 229, an VII.
3. *Prosp. delle Sessioni,* 20 mess. an VII.

le *Contrat social*, livre II, chapitre 8, commence à se vérifier [1]. Les citoyennes se mettent à porter perruque : Rousseau a dit que l'auteur de la nature a créé toutes choses parfaites, mais que l'homme n'aime rien que ce qui est corrompu et dégénéré [2]. On a tiré au sort les commissaires pour l'acceptation de la Constitution, à Chiavari. Rousseau condamnait les tirages au sort ; mais s'il vivait maintenant, il se déciderait en faveur de ce genre d'élections [3]. Il sert à faire l'éloge de Napoléon : il pensait à lui sans aucun doute, quand il prévoyait que la Corse serait un jour l'admiration de l'Europe [4] ; il le définissait, quand il disait que le héros était l'ouvrage de la nature, de la fortune, et de lui-même [5]. Les longues citations n'effraient pas, quand elles sont extraites de ses œuvres [6]. Il plaît de commencer par une phrase du grand homme un article [7] ou un discours [8]. Il plaît de choisir dans son texte une formule vigoureuse, et de la mettre en tête d'un opuscule [9], ou même d'un journal [10], comme épigraphe. Son souvenir fait naître des mouvements oratoires : « Et toi, maître des nations, immortel Rousseau, qui, fatigué des vices et de la corruption des sociétés actuelles, as préféré dans tes écrits la vie et les coutumes des sauvages aux nôtres [11] »... Ou bien : « Douce liberté, douce égalité... noms sacrés, dont je n'ai bien compris la valeur et la force que quand mon esprit se tourna vers les spéculations philosophiques, et vers les œuvres, et vers les écrits du Penseur de Genève... [12] » Il fournit des affirmations énergiques : ses phrases sont des axiomes : « Ainsi l'a dit le citoyen de Genève... [13] » Sa pensée, mal comprise, défigurée, revient toujours, obsédante. Au cercle constitutionnel de Bologne, le citoyen Argellati propose de porter une couronne civique sur la tombe de Luigi Zamboni, qui s'est révolté contre le pouvoir pontifical, et qui, arrêté, s'est tué dans sa prison. Un contradicteur proteste : Zamboni s'est suicidé. Argellati reprend la parole, et montre que le suicide n'est pas infâmant : Rousseau l'a dit [14]. Dans une autre séance, un orateur développe les principes du Contrat social. Un représentant du peuple, Gambara, lui succède à la

1. *Gazz. naz. Gen.*, nº 18, an I. — 2. *Id.*, nº 37. — 3. *Il Censore*, nº 10, 1797.
4. *Lo spirito repubb.*, 1798, p. 25 (Racc. d'Op., Bologna). De même, *Lettre de Giorio à J.-G. Chaton*, 1802.
5. *Elogio di Nap. Bon.*, 1798. — 6. *Mon. di Roma*, nº 12, an VII.
7. *Gazz. naz. Gen.*, nº 13, an II. — 8. *Giorn. del Circ. cost. di Milano*, 1 piovoso.
9. *Il cittadino L. Olica sotto il giudizio del pop. Cis.*, an X.
10. *M. di R.*, nº 52, an VII ; *Osservatore*, nºs 13-18 du 1er trimestre, 1-6 du 2e tr. 1798 ; *Anno patr.*, vol. VIII, etc.
11. *C. cost. di Gen.*, nº 14, p. 213. — 12. *Racc. di Disc.*, Bologna, nº 19, dis. 2.
13. Ig. Boccoli, *Progetto dato nella pubblica sala d'Istruzione di Napoli...*, a. VII. (Misc. 190. E. 2 Bib. naz. Nap.)
14. *Il democr.*, *Estr. delle sedute del Circ. cost. di Bol.*, 2e et 3e séances.

tribune. Rousseau a dit que s'il y avait un peuple de dieux, le gouvernement de ce peuple devrait être démocratique : mais qu'un tel gouvernement était le propre d'une perfection surhumaine. Rousseau, si admirable par ailleurs, a tort dans cette circonstance : le gouvernement démocratique est bien celui qui convient aux hommes. Même dans cette espèce de réfutation, on sent l'influence du philosophe : le premier soin du raisonneur est « de considérer l'état de nature », et d'examiner deux individus abstraits, pour démontrer qu'ils sont physiquement et moralement égaux [1]. Parmi les décors qui s'élèvent pour les fêtes républicaines, on a donc raison de placer son buste [2] ; on a raison de lui voter une statue sur la place de la Révolution, « comme étant le premier qui, parmi les horreurs de la servitude, a eu le courage de répandre les principes de liberté, et de proclamer par ses livres les droits sacrés de l'homme. » On écrira sur le piédestal : « Au philosophe de la démocratie : Jean-Jacques Rousseau [3]. » Ses œuvres sont « les codes sacrosaints [4] » de la société nouvelle ; il est « le père des républicains [5] ».

Il est certain que la magie de son style agit sur tous les écrivains de la Révolution, et spécialement sur les orateurs : les défauts que nous rencontrons chez eux sont la copie maladroite des qualités que nous admirons chez lui. Ils louent « son éloquence sans rivale [6] » ; ils imitent « cette force, cette sublimité, cette éloquence qui caractérise les écrits destinés à l'immortalité [7] » : d'où les excès de leur prétendue énergie, et le ridicule de leur sublime. Le charme qu'il exerce est si puissant, qu'il faut un « contrepoison » pour désabuser les esprits [8]. Mais on peut préciser davantage, et dire que chacune de ses œuvres, prise en particulier, se continue dans les consciences italiennes.

Tel républicain austère, qui se défie de la séduction des belles-lettres, ne fait que suivre les idées de son premier discours [9]. Tel tribun, avant de brûler les titres de noblesse, s'inspire du second pour expliquer au peuple le sens de la cérémonie : « Autant il serait juste que l'inégalité parmi les hommes se conservât, si la nature humaine pouvait être inégale en nous : autant se couvrirait de honte celui qui voudrait nous distinguer et nous séparer, alors que nous sommes tous égaux en principe et dans notre essence..... [10] » Il est impossible de ne pas reconnaître l'in-

1. *Id.*, 5e séance. — 2. Casini, *Pesaro nella rep. Cisalp.*, 1891, p. 29.
3. *Mon. Veneto*, no 41, 1797. — 4. *Mon. di R.*, no 12, 1798. — 5. *Il Censore*, no 25, 1798.
6. *Discorso sull' origine dell' ineguaglianza*, anno VI. Avviso al Lettore, p. 3.
7. *Disc. sopra l'ec. pol.*, s. d. Ai Cittadini della Rep. Cisal.
8. *Giorn. letter. nap.*, vol. VIII, 1793, p. 108. Cf. Muzzarelli, *Emilio disingannato*, prefazione.
9. *Monitore ligure*, no 75, a. II.
10. D. Beni, *Sopra i titoli*, a. VI (Carte pubb., Roma, t. II, p. 312).

fluence de la *Lettre sur les Spectacles* dans les théories du théâtre : la tendance à remplacer les fêtes artificielles de la scène par les fêtes de la nature procède d'elle, directement. Il venait de la relire, celui qui proposait à ses concitoyens les Génois un programme de réjouissances encore inusitées : « Deux fois par mois, on instituera des banquets publics. On ne permettra pas plus de deux plats, non compris la soupe. Chacun mangera devant la porte de sa maison avec sa famille. Les pauvres recevront le potage, le pain et le vin, des riches de leur paroisse. Le dîner fini, on formera des bataillons, qui se promèneront par la ville. Il y aura des exercices de tir en mer. Le soir, les appartements d'un loyer au-dessus de trois cents francs seront illuminés ; et on dansera dans les rues désignées, autour des arbres de la liberté [1]. » Ainsi le rêve des fêtes champêtres s'accommode aux nécessités de la ville. — Celui qui n'a pas lu les lettres que Botta écrivait à sa fiancée, ignore jusqu'à quel point d'exaltation la lecture de la *Nouvelle Héloïse* peut porter. Ils iront ensemble aux Charmettes ; ils penseront à Rousseau ; ils pleureront. « Oui, nous irons aux Charmettes, et rendrons au bon Rousseau un hommage qu'il appréciera bien plus que les présents des rois : cet hommage, c'est l'amour du bien, la sincérité de nos promesses, et le feu qui brûle dans les cœurs tendres et sensibles. Je désire et je crois que les émotions que nous éprouverons en voyant les lieux qu'il habita avec son amie, dureront pendant toute notre vie..... [2] » L'*Émile* n'agit pas moins. Tous les pédagogues de l'époque en procèdent à quelque degré ; tous ont le droit d'invoquer « notre Saint Père Rousseau », comme dit Bocalosi, l'auteur du traité d'éducation démocratique le plus réfléchi et le plus complet [3]. Ils suivent sa pensée pas à pas, pour la discuter quelquefois, pour l'adopter le plus souvent. Ils l'exploitent dans les détails : l'étude du latin sera bannie des écoles, parce que Rousseau a déclaré que les langues mortes n'étaient d'aucun usage dans la vie [4] ; les femmes doivent nourrir leurs enfants, parce que des soins des femmes, dit le citoyen de Genève, dépend la première éducation des hommes [5]. « Ce citoyen digne des plus beaux siècles d'Athènes et de Rome » a le mérite singulier d'avoir préparé des épouses vertueuses aux générations futures. « Heureuse l'Europe, si, après avoir profité des lumières de ce génie extraordinaire pour renverser les trônes, et rentrer dans

1. *Gazz. naz. Gen.*, n° 5, a. I.
2. Dionisotti, *Vita di C. Botta*, 1867, Documenti, p. 113.
3. *Dell' educazione democratica*, anno I, p. 27. Cf. chap. III, p. 55, un dialogue à la Rousseau ; cf. aussi G. Pozzi, *Avvisi al popolo*, a. I.
4. *Giornale del dipartimento del Reno*, n° 18, a. II.
5. *Discorso della Cittadina T. Negri-Rasinelli* (Racc. di Disc., Bologna, t. II, 18).

l'exercice de ses droits inaliénables, elle sait aussi réaliser en grande partie des Sophies[1] ! »

Mais l'œuvre dont le poids l'emporte encore sur celui de toutes les autres est le *Contrat social*. C'est à peine une figure de dire que les patriotes l'ont toujours à la main[2]. Il trouve sa place à côté de l'Évangile ; il révèle aux peuples, comme lui, les vérités cachées[3] : seul « un génie sublime » pouvait le concevoir[4]. L'effort est constant, chez tous ceux qui pensent et qui parlent, pour rendre familière aux esprits la notion d'un pacte, fondement de la Société : le principe, et les développements, sont toujours empruntés « à l'œuvre si connue de l'immortel Rousseau[5] ». Les mémoires envoyés au concours de 1797 : « Quel est celui des gouvernements libres qui convient le mieux au bonheur de l'Italie ? » sont rédigés sous son inspiration ; et pour que personne n'en doute, sa pensée est prise une fois de plus comme épigraphe[6]. Il y a un chant civique, composé à Naples, qui se retrouve dans plusieurs villes d'Italie, et qui s'intitule « Les droits de l'homme[7] » : « Du pouvoir despotique — allez au feu, injustes édits ! — Les premiers droits de l'homme, ce sont : — l'égalité et la liberté. — Il n'y a ni esclave, ni maître. — Il n'y a ni vainqueur, ni vaincu. — La seule distinction entre l'un et l'autre, — c'est la vertu et la loyauté. » L'allusion au vainqueur et au vaincu, après le vers qui parle de l'esclave et du maître, paraît inintelligible, si le lecteur ne se rappelle que le *Contrat social* comprend le chapitre « du droit du plus fort » à côté de celui « de l'esclavage ».

Même sur les idées qui dirigent l'existence, sur les principes généraux qui expliquent la manière dont une génération voit la vie, et l'interprète, sa grande impulsion se fait sentir. L'enthousiasme qui donne à cette période de l'histoire un caractère spécial, a été sinon créé, au moins amplifié et propagé par lui, par « le bon Rousseau[8] ». Le développement de cette sensibilité, « qui distingue les nations cultivées des nations barbares, et des siècles passés le siècle présent, celui de l'humanité[9] » peut lui être attribué sans injustice. L'élan des cœurs vers

1. *G. Circ. cost. Genova*, n° 12, a. I. — 2. *Lo Scrutatore*, n° 6, a. I.
3. *Mon. Bolog.*, n° 10, 1798. — 4. A. Calbo, *Cenni di Educazione patriottica*, a. I.
5. *Giorn. patr.*, Nap., t. IV, p. 35. *Analisi delle idee di libertà e di eguaglianza*, p. 41.
6. [P. Tiberino], *Discorso...*, 1797. Cf. Momigliano, *Un pubblicista...* [M. Gioja], 1903, chap. IV : Influence de R. sur les mémoires envoyés au concours.
7. *Catechismo repubb.*, Nap., a. I, p. 14 : *I Dritti dell' uomo*, canzonetta del citt° L. Rossi. Elle est chantée à Milan (*Term. pol.*, n° 5, 1796) ; à Venise (*Gazz. urbana Veneta*, n° 32, 1797) ; à Florence (*Il Club patr.*, n° 1, 1799), etc.
8. A. Bruner, *Pensieri politico-filantropici* (Giorn. p. Nap., t. V, p. 78).
9. *Il repubb.*, n° 10, 1798.

« la nature, notre mère légitime et très aimante[1] » est son œuvre. L'homme du XVIII[e] siècle finissant, ne trouvant point son désir de bonheur satisfait dans l'état présent des choses, retourne avec lui vers les temps lointains et presque fabuleux, où tous étaient bons, où tout était bien. Il contemple en imagination « cet état de félicité, que l'ignorance et le despotisme avaient banni de la terre ». « Vous devez vous convaincre qu'il fut un temps où la vertu et la justice dominaient sur la terre ; l'homme, occupé à labourer le sol, à élever ses enfants, à rendre son culte à l'Être suprême, professant les maximes de la vertu et de la compassion, n'avait besoin ni de lois, ni de magistrats, ni de pontifes, ni d'ecclésiastiques ; tout était à tous... Temps heureux et fortuné, qui as été le plus conforme à l'humanité, et à la nature de l'homme, tu nous fais soupirer ! Dis-moi, as-tu jamais existé ? Oh oui, tu as existé[2] ! » L'orang-outang sort de sa forêt pour inspecter les Républiques italiennes ; il est heureux de constater que « l'homme commence à reconnaître ses erreurs, et se rapproche peu à peu de l'état de nature[3] ». Mais il faut qu'il accomplisse un autre progrès : la suppression des lois. Des êtres raisonnables devraient rougir d'être obligés par elles à exécuter ce que la raison commande. — Ici naît l'erreur commune à ceux des disciples de Rousseau, qui, voulant appliquer au monde entier ce qu'il avait dit de Genève, faussent sa doctrine, et en conçoivent une sorte d'inimitié contre les faits. Le réel, en effet, ne répond pas encore aux « vérités abstraites qui ont été répandues en ce siècle par les sages[4] ». Ils se heurtent à lui ; ils s'impatientent de lutter, pour amener le règne de la philosophie, contre des choses qui existent. Mieux vaudrait avoir affaire à une horde de sauvages, qu'à un peuple civilisé ; il est plus difficile de tirer une statue de l'Apollon du Belvédère, que d'un bloc de pierre encore informe[5]. Alors on supprime les obstacles, tout simplement. Les ardents républicains voient déjà les hommes heureux, guidés par le principe lumineux du pacte social, devenir autant de frères[6] : « La philosophie, protégée par le noble enthousiasme de la plus grande et de la plus généreuse parmi les nations, compte désormais, rien qu'en Europe, quarante millions d'hommes réunis sous le drapeau tricolore triomphant, liés par la chaîne d'or du pacte social en une admirable concorde, et enivrés de la joie pure et sincère qu'inspirent l'idée de la justice, la connaissance de la vérité, et l'exercice de la raison[7]. »

1. *Mon. Bol.*, n° 11, 1798.
2. *Indirizzo del citt. L'Aurora*, p. 79 (Racc. d'Op., Bol., parte II).
3. *Giorn. dip. Reno*, n° 1, 1798. — 4. *Giorn. patr. Nap.*, t. I, p. 99.
5. Bocalosi, *O. c.*, introd. — 6. *Monit. di Roma*, n° 1, 1798. — 7. *Id.*, n° 5.

« Sous l'arbre de l'égalité, le Japonais, le Hottentot, le Cannibale, le Canadien, l'Européen, l'Asiatique, l'Africain s'unissent ; nous sommes tous frères : nous avons été sanctionnés tels, en caractères indélébiles, par la nature notre mère[1]. »

Il ne lui reste plus, après cela, qu'à intervenir dans le problème religieux : il pénètre jusqu'au Vatican, s'il est vrai que Pie VI ait chargé Spedalieri de composer l'ouvrage fameux sur les droits de l'homme[2]. Spedalieri n'aime ni les Français, ni Rousseau. Les Français, corrompus par la secte philosophique, ont formé une vaste ligue, pour le plaisir de détruire ; Rousseau est un esprit séduisant et faux, dont il convient de se défier : la vérité s'acquiert par une méthode exactement contraire à la sienne. « Ne déclamons pas sur l'abstrait ; raisonnons sur le concret... Rousseau éblouit par son éloquence, tandis que nous disons la vérité[3]. » L'œuvre de Spedalieri est donc antifrançaise, et Turin révolutionnaire la brûlera solennellement, parce qu'on la juge « séditieuse et dangereuse pour toutes les propositions qu'elle contient en faveur de la royauté, contre la démocratie et les patriotes,et spécialement en haine de la grande nation, notre libératrice[4] ». Aussi la marque de la France et de Rousseau sur l'esprit de l'auteur est-elle d'autant plus frappante, lorsqu'il tente de concilier les idées philosophiques avec les idées chrétiennes. L'homme, dit-il, a des droits inaliénables, qui lui sont accordés par la nature ; il consent à les mettre en commun, pour constituer une société, par un contrat, un contrat idéal. « Autre chose est rechercher ce qui est arrivé en réalité, autre chose ce qui devait se faire suivant le droit... Le droit a-t-il quelque chose de commun avec le fait[5] ? » Les citoyens peuvent légitimement déposer leurs princes, si les princes violent le pacte social : ils ne font, en effet, que leur déléguer le pouvoir. La souveraineté ne vient donc pas de Dieu, comme l'Église l'enseigne ? Sans doute, « Dieu en est l'auteur, Dieu la veut, mais avec cette volonté générale, par laquelle il veut tout ce qui procède spontanément de la nature des êtres. Comme Dieu veut ce qui découle de la nature du triangle : de même, il veut ce qui vient de la nature de l'homme[6]. » Ainsi le pacte social est bien une institution humaine, dans laquelle Dieu n'intervient que comme auteur de toutes les choses créées. Seulement, il ne saurait se maintenir sans l'aide de la religion. Deux sont en présence, la religion naturelle et la religion

1. *Orazione patriottica* (Nap., Misc. fogli volanti, Bibl. nazionale, doc. 65).
2. *Dei Diritti dell' uomo libri VI*, 1791. Cf. G. Cimbali, *N. Spedalieri*, 1888 ; E. Masi, *N. S.* (*Nuovi Studj.*, 1894) : Franchetti, *Storia d'It.*, o. c., cap. II.
3. L. I, chap. VIII. — 4. *Amico della patr.*, nº 1, 1800, Varietà. — 5. L. I, chap. XII
6. L. I, chap. XVII.

révélée. « Jean-Jacques Rousseau se mit à combattre la religion révélée, mais d'une façon *à lui particulière*. Il *confesse* certaines *vérités d'importance*; et quelquefois, il accorde de grands et de *magnifiques éloges* à l'*Évangile* et à son *auteur*. En outre, voyant que l'*athéisme* prenait pied de jour en jour, et qu'il s'était formé cette formidable *cabale* afin d'assurer sa *domination*, il se mit du parti *contraire*, et écrivit avec vigueur pour défendre la cause de Dieu[1]. » Cependant, son déisme demeure insuffisant, et aboutit aussi à l'athéisme : un athée se charge de le démontrer au vicaire Savoyard[2]. Le catholicisme reste nécessaire à la société. Ainsi raisonne Spedalieri, adversaire de Rousseau, et pourtant soumis à son influence.

Le camp orthodoxe s'émeut, proteste, lance ses foudres contre lui, lorsqu'il se rend compte de la transaction qu'on lui propose. Mais avec la Révolution qui progresse, l'idée se répand ; et par elle, Rousseau triomphe toujours. Une conciliation très large des cultes, où tous viendraient aboutir, n'est plus conçue comme impossible. Le vrai républicain, dit-on, n'est pas un impie ; mais il a horreur de l'intolérance. « Toutes les religions admettent les deux grands principes qui sont gravés dans le cœur humain : l'existence d'un Être suprême, et l'immortalité de l'âme. La morale de toutes les religions est à peu près la même : elle est toujours fondée sur les principes de la nature qui ne trompe jamais, qui ne peut être trompée, ni contrariée par de justes arguments[3]... » Le dogme se réduit à deux principes : fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fît ; ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît. Un Être suprême, « très bon et très grand », qui se complaît au spectacle des peuples redevenant libres, tend à se substituer au Dieu des prêtres[4] : il est lui-même l'ennemi de la superstition et d'un culte purement formel[5]. Quiconque étudierait l'histoire religieuse de cette période, aurait à noter le nombre de curés révolutionnaires qui montent à la tribune des clubs, parlent sous l'arbre de la liberté, écrivent pour montrer que l'Évangile est « l'ami, bien plus ! l'amant de la démocratie[6] ». Ici, ce sont des séminaristes qui plantent en grande pompe l'arbre régénérateur[7] ; là, c'est un évêque qui déclare dans sa lettre pastorale qu'il faudrait être fou pour ne pas voir

1. L. VI, chap. IX. — 2. L. IV, chap. XXII. — 3. *Giorn. pat. Nap.*, t. V, p. 89.

4. *Discorsi due del Citt. Rusconi*... (Racc. di Opusc., Bologna); *Discorso ai popoli dello stato Veneto*, 1797, etc.

5. *Il Genio democratico*, Nap., 1799.

6. *Monitore fior.*, n° 53, 1799. (Discours prononcé par le cit. Cristani, curé de S. Felicità.)

7. Cf. dans la Misc. sc. v. VIII, 5 (Ambr., Milano) la curieuse correspondance entre le cercle const. de Milan, l'archevêque, les séminaristes.

la conformité des principes de la Révolution avec ceux de Jésus-Christ[1]. Un accord est tenté : par sincérité, puisqu'on est à l'optimisme et à l'enthousiasme ; quelquefois par politique, pour rassurer le peuple[2]. Le philosophe de Genève est l'intermédiaire désigné : il a donné l'exemple. « Le maître des droits de l'homme, l'immortel Rousseau, malgré quelques traits audacieux qui ont échappé à sa plume savante sur ce sujet, a dû invoquer plus d'une fois en politique les augustes principes de l'Évangile : à Genève contre le grand vicaire, à Turin contre le recteur de la maison des Catéchumènes, à Chambéry contre un abbé, à l'Ermitage contre Diderot, et beaucoup d'autres, à Neufchâtel contre le pasteur de Genève, et en Angleterre contre Hume[3]. » Par une nouvelle incarnation, le voilà devenu le prêtre de la religion naturelle.

Entre tous les écrivains, il possède le privilège de s'adresser en même temps à la raison et au cœur, et de les séduire également ; d'aborder tous les problèmes essentiels : celui de l'éducation, celui de la passion, celui de la politique, celui de la religion ; et de n'en aborder jamais qui ne soient essentiels. C'est pour cela que son action sur la littérature est si puissante : directement, par sa valeur d'écrivain orateur ; indirectement, parce qu'il domine toutes les pensées dont la littérature fait sa matière. Mais prenons garde qu'il n'est pas seul. Ce serait mal se figurer l'influence intellectuelle de la France à cette époque, que de la limiter à l'œuvre d'un homme, ou de quelques hommes. A vrai dire même, il convient de douter toujours, en mettant à côté d'une idée, ou d'une forme, tel nom plutôt que tel autre. Toute la France passe en Italie : la France du XVIII[e] siècle, qui n'a pas cessé de vivre ; la France de l'Assemblée constituante et de la Convention, la France du Directoire, moins belle et moins désintéressée. L'exportation entraîne le tout à la fois, la mode d'hier avec celle de demain. Les théories des grands penseurs, qui sont en même temps les grands écrivains, ont été déformées par les écrits des intermédiaires, déformées par l'esprit de ceux qui les ont apportées en personne, déformées par la contradiction même de la conquête. Tout se mêle et se confond ; on risque toujours de se tromper, si l'on veut remonter avec trop de précision à quelque source particulière : elles se sont réunies, et ont formé comme un torrent. Il s'agit ici d'une influence générale, qu'il

1. *Lettera pastorale* del Cittadino Vescovo B. della Torre, s. d. (Misc. 190, E. 2.)
2. Cf. le *Disc. del cit. Ranza, in cui si prova la Sovranità civile e religiosa del Popolo con la Rivelazione, per calmare la coscienza dei semplici, e animare lo spirito dei pusilli alla rivendicazione de' suoi diritti...* (*Corr. Milanese*, n° 68, 1796.)
3. *Giorn. democratico, ossia Estratto*, n° 3, 1798.

faut accepter en bloc. Voltaire aussi pourrait réclamer une large part dans l'œuvre accomplie. Sans doute, son ironie est moins facilement comprise que l'emportement de Rousseau. Le bon sens semble froid; il ne réussit pas à se faire apprécier longtemps[1]. D'une façon générale, on a peur de la plaisanterie et du sarcasme[2]: si bien qu'on se défie d'un sourire qui semble toujours railler. Mais comme littérateur, Voltaire reste le grand modèle. Au théâtre, il est le digne successeur de Corneille et de Racine; il est l'auteur de génie, dont l'œuvre explique celle de Chénier[3]. Sa poésie philosophique aussi reçoit un tribut d'admiration, et d'imitation[4]. Comme penseur, il a l'honneur d'être attaqué avec violence, et sans répit. Il est le bouffon de la troupe[5], ou, plus justement, son chef[6]. Son nom est synonyme d'impiété; les mêmes sonnets qui justifient la mort de Bassville, nous le montrent en train d'expier ses crimes, en enfer[7]. On le condamne à parcourir la France, à voir les sciences, les lettres, les arts méprisés, détruites les Universités et les Académies, morts les grands talents; à pleurer sur la décadence d'un pays qui était la merveille du genre humain, et qui est devenu, par son œuvre, la dernière des nations[8]. Lui aussi apparaît aux membres de l'Assemblée nationale, pour les conjurer de ne pas suivre les exemples funestes qu'il a donnés[9]. Sa fin terrible, représentée sur la scène pour servir d'exemple aux pécheurs, est comme le symbole des vengeances divines[10]. Il faudrait recommencer ici la liste des passages où les journalistes, les poètes, les écrivains politiques, les purs littérateurs, le dépeignent, le citent, le réfutent, le louent, le confondent, le déforment. Elle serait moins longue que la première, sans aucun doute: mais elle fournirait encore de beaux exemples, et des plus variés. Pour agir moins, ce n'est pas à dire qu'il n'agisse pas: qu'on songe surtout à la difficulté de saisir une action qui ne crée pas, comme l'autre, mais détruit. S'il est des

1. La *Biblioteca del buon senso*, qui contient des morceaux de Hume, de Fontenelle, de Voltaire, ne dure pas (Milano, 1798).

2. Cf. la préface à la trad. de Raynal, *Des assassinats*, Venezia, 1797.

3. *Term. pol.*, n° 2, 1798.

4. Cf. par ex.: *G. degli amici della Lib. e dell' Eg.*, n° 42, an V: trad. de l'*Epistola ad Urania del Voltaire, divolgata a flagello del pretismo.*

5. *Lettere sopra la filosofia del sec. XVIII*, 1795, l. I, p. 6.

6. Spedalieri, l. VI, chap. VIII.

7. Ms. V. E., t. 1, s. 21: *L'Empio Voltair*; *Id.*, ms. Bibl. Ang., p. 33.

8. *Riflessioni... sui progressi della Riv. di Fr.*, chap. II: Voltaire che scorre per la Francia l'anno 1793.

9. *Voltaire all' Assemblea nazionale, o sia lo spirito degli scritti e della vita di questo filosofo.* — Parigi, s. d.

10. Cf. chap. I, par. I: *Voltaire muore come un disperato a Parigi*, tragedia.

directions données par le philosophe de Genève, on croit en distinguer aussi qui partent de Ferney. Il y a la religiosité qui explique le culte de l'Être suprême : mais il y a, en même temps, le genre d'irréligion qui pousse certains moines à épouser des nonnes, qui provoque les capucins à danser éperdûment sous l'arbre de la liberté, qui s'étale dans les discours révolutionnaires, qui fait scandale dans les cercles constitutionnels des petites villes : au point que le peuple se révolte contre l'orateur [1]. Il y a les Sophies, expertes ménagères, qui se soucient assez peu de la science : mais il y a aussi les femmes qui, comme Mme du Châtelet, lisent Descartes et Newton [2]. Il y a, près de ceux qui se retournent vers l'humanité passée, ceux qui espèrent dans l'humanité future, et croient au progrès. Pour ceux-là, Rousseau, que les vices de la société avaient repoussé dans la solitude, est un « misanthrope désolé », semblable à Young et à Hervey [3]. — Après Voltaire viendrait la foule des philosophes, ceux que nous lisons encore et ceux qui commencent à tomber dans l'oubli : tous admirés alors, tous imités, tous influents ; Montesquieu, « le grand politique de la France » [4], qui obtient les honneurs des citations et des épigraphes [5] ; Bayle, « sans contradiction un génie extraordinaire [6] », et dont le dictionnaire sert à l'instruction des patriotes napolitains [7] ; Helvétius [8], Mably [9], Raynal [10], Volney [11], exerçant dans des sens voisins ou différents les actions qui finissent par constituer l'ensemble de l'esprit français. Leurs noms se mêlent dans les écrits, comme leurs œuvres dans la réalité. On exècre à la fois « les Helvétius, les Rousseau, les Voltaire, et tant d'autres livres infâmes et sacrilèges [12] » ; on englobe dans une même réfutation les déistes et les athées : « un Fréret, un Boulanger, un Dumarsais, un Bolimbrocke, un d'Alembert [13] » ; on montre comment « Alembert et Diderot » sont morts aussi misérablement que Voltaire ; ce sont les trois « prétendus héros du dix-huitième siècle » [14]. Inversement, on salue « les ombres immortelles de Raynal, de Mably, de Diderot, de Jean-Jacques Rousseau,

1. *Compendio della rep. Cis.*, 2 genn. 1798.
2. Cf. Turchi, *Op. ined.*, vol. I, p. 1 : « *Omelia sopra il secolo diciottesimo...* »
3. *Giorn. del Circ. cost. di Milano*, 9 ventoso. — 4. *Banditore*, n° 71, 1798.
5. *Id.*, n° 1 et suiv., 1° trim. ; *Monit. di R.*, n° 2, 1798, etc.
6. Spedalieri, l. IV, chap. XVII. — 7. *Giorn. lett. repubb. di Nap.*, Avviso.
8. *Circ. cost. Mil.*, 11 piovoso 1797.
9. *Il dem., ossia Estratto...*, n° 6, 9 piovoso 1797.
10. *Monitore di R.*, n° 8, 1798 ; *Amico del popolo*, n° 3, 1797.
11. G. Valeriani, *Confutazione... di Pindemonte* (Racc. di Disc., Bologna, t. II, 4).
12. Turchi, *O. c.*, t. VI, p. 11. — 13. Spedalieri, l. IV, chap. XIX.
14. *L'esito della morte corrispondente alla vita di tre supposti eroi del secolo decimottavo, Voltaire, Alembert, e Diderot.* — Assisi, 1790.

de d'Alembert, d'Arouet[1] » ; ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les Français de la Révolution saluent eux-mêmes « les ombres de Rousseau, de Voltaire, de Montesquieu, de Mably, de Fénelon[2] ». Les connaisseurs rapportent les opinions de Montesquieu, de Hume, d'Helvétius, sur le climat[3] ; les beaux parleurs citent à la fois Bayle, « qui épouvante avec sa dialectique les sophistes de tous les temps ; Fontenelle, qui ouvre craintivement la main pour laisser échapper la vérité ; Voltaire, qui ouvre la main tout entière ; Rousseau, qui répand partout les fleurs de l'éloquence ; et Raynal, qui dit aux puissants de la terre qu'ils sont des scélérats[4] ». « Rousseau, d'Alembert, Montesquieu[5] » ; « Montesquieu, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Condorcet[6] » ; « Grotius, Puffendorf, Hobbes, Wolf, Montesquieu, Burlamachi, Wattel, Rousseau[7] » ; « Bayle, Diderot, Helvétius[8] » : autant de noms d'auteurs jetés à l'aventure par des gens qui peut-être ne les ont pas beaucoup pratiqués, et qui pourtant doivent quelque chose à chacun d'eux. A leur suite apparaissent les noms nouveaux de leurs disciples : « Voltaire, Helvétius, Montesquieu, Mably et Mirabeau[9] » ; « Voltaire, Helvétius, Rousseau, et en dernier lieu Mirabeau, avec toute la honteuse canaille des nouveaux philosophes ». On ajoute même, par surcroît, « Danton, Santer, Henriot, Julien », « fauteurs de Voltaire, amis de Mirabeau » : sans oublier Marat, et « Roberspierre[10] », comme on l'appelle le plus souvent.

Ce n'est pas un seul philosophe ; ce sont tous les philosophes qui triomphent[11]. L'action de la France dépasse la puissance d'un homme, si grand qu'on le suppose. Elle est celle de tout un pays, préparée par une longue suite d'années, et que les événements portent vers sa crise. Quand des études particulières auront, si c'est possible dans une telle confusion, attribué à chacun ce qui lui revient, il restera toujours que de 1796 à 1799, une influence immense, complexe, admettant toutes les manifestations de l'esprit français, même les contradictoires, s'est exercée sur toute l'Italie : il restera toujours que la mentalité du pays conquis semble menacée. « On parle français, on s'habille à la fran-

1. *Dissert. del citt° Tesia...* (Anno patr., t. XI, p. 27.)
2. Discours de Miollis (*I beni della libertà*, Verona, 1801).
3. V. Russo, *Pensieri*, Anno I della libertà romana, par. 21.
4. *Il Censore*, n° 48, 1798. — 5. *Giorn. dem.*, n° 2, 25 nivoso.
6. *Disc. del Cit. Mauromati* (Racc. di disc., Bologna, t. II, p. 30). Cf. aussi, pour Condorcet, *Monitore di Roma*, n°s 27 et 31, a. VI.
7. *Disc. del Citt. Valeriani* (Racc. di discorsi, t. II, p. 24).
8. *Giorn. dem.*, n° 4, 17 piovoso 1797. — 9. *Ibid.*, n° 12, 21 ventoso 1797.
10. *Quadro del fanatismo della Riv.*, chap. II et III (1793).
11. Cf. *Tutti han torto*, 1792 [di S. Scrofani] ; e *Tutti han ragione*, 1793.

çaise, on se traite à la française, on chante à la française [1] » : les horloges même doivent marcher à la française, toutes à la fois, sans délai [2]. « Confessons ingénument que cette nation, profonde et sage, semble généralement l'unique par vertu, par sublimité et par fécondité : notre sort, ô mes concitoyens, est donc d'être les imitateurs de cette glorieuse nation, puisque le ciel propice nous accorde cette faveur [3] ». C'est ainsi qu'on parle à Venise ; c'est ainsi qu'on parle à Naples, quand arrivent les Français : « Regardez-moi ; et reconnaissez sur mon front votre empreinte, dans mon cœur vos désirs, votre esprit dans mes pensées, votre génie dans mes desseins. Élevé par de grands maîtres communs, je ne pouvais qu'être Français sur les bords du Sébète, tel que vous sur les bords de la Seine [4]... » Si tous les Italiens tenaient ce langage, c'en serait fait de leur nationalité intellectuelle. Reste à savoir s'ils le tiennent tous ; et si, aux grands courants de l'esprit français, l'esprit italien n'aura pas de digues à opposer.

1. *L'Utile universale...*, Ven., 1797.
2. *Istruzione popolare sull' orologio oltramontano, ossia francese*, 1797.
3. *Quali effetti produce la Virtù...*, Ven., 1797.
4. *Giorn. pat. Nap.*, t. IV, p. 9 : *Lettre d'un patriote napolitain aux Français*

CHAPITRE IV

LA RÉACTION DE L'ESPRIT ITALIEN CONTRE L'ESPRIT FRANÇAIS

La Révolution apporte en Italie l'idée de liberté. L'idée de liberté provoque le désir et hâte la réalisation d'une littérature nationale. Si bien qu'au moment même où notre influence semble triompher, elle fait progresser la littérature italienne. Établissons les comptes, en effet : nous constaterons que malgré les apparences, ce n'est pas la France qui a tout gagné.

I

En politique, l'obéissance à la France est la règle générale. Mais elle n'est pas la règle absolue. Certains regrettent de voir « l'Italie se soumettre toujours, et servilement, à la volonté du vainqueur ». Nous devrions, disent-ils, refuser une alliance qui ne peut aboutir qu'à l'esclavage; et revendiquer hautement l'indépendance de la nation, même à l'égard de nos libérateurs[1]. On parle d'une loi contre ceux qui calomnient la Grande Nation. Personne ne la calomnie ; mais si elle agissait de façon à tourner contre elle l'opinion publique, il n'y aurait pas de loi au monde qui pût forcer les individus ou les peuples à faire le contraire de leur volonté[2].

Pareillement, l'asservissement littéraire ne laisse pas de provoquer quelquefois des regrets et des protestations. Parmi tant de voix qui acclament la France, ce sont des voix isolées, et comme perdues ; on les distingue cependant. Les informations copiées sur les journaux de Paris sont trop abondantes : il serait bon de donner plus de place aux

1. *Al Gr. Consiglio della Rep. cis., P. Custodi*, a. VI. (Misc. sc. v. I. 1-40, t. III.)
2. *Gior. Istr. pubb. Modena*, n° 49, 17 germ. a. VII. Legge Nuova.

nouvelles locales, et de penser aux intérêts de sa famille avant de s'occuper des intérêts généraux[1]. Employer des fonctionnaires français aux finances ou à la guerre, passe encore, mais non pas à la tête de l'Instruction publique : « Nous sommes sûrs que cette charge sera remplie par quelque illustre *Italien*, connaissant à fond le caractère de notre littérature, et capable par conséquent de juger nos productions en connaissance de cause[2]. » Pourquoi ces honneurs rendus aux écrivains étrangers, quand les écrivains nationaux restent dans l'oubli? Songeons à élever, bien plutôt, un monument à la mémoire de Beccaria; tout Italien qui aime sa patrie dans ses grands hommes contribuera aux dépenses. « Il n'est pas défendu aux étrangers de concourir à la souscription; mais l'honneur de l'Italie voudrait que tous les souscripteurs fussent Italiens[3]. » « Cessons de mériter le reproche ou de n'avoir jamais eu d'hommes de mérite, ou de nous être montrés incapables de les honorer[4]. »

Presque tous les auteurs dramatiques préconisent l'imitation de notre théâtre : non pas tous. Parmi les dissertations envoyées au concours de Milan, on n'en trouve qu'une qui soit contraire aux théories courantes : mais on en trouve une[5]. Albergati Capacelli déclare qu'au théâtre, l'art importe plus que la morale, et que l'égalité, si suave, si aimable pour tout autre objet, pourrait devenir importune et odieuse pour celui-là. La monotonie des sujets, la faiblesse des caractères, l'intervention bruyante du public, la médiocrité des acteurs : il critique tout[6]. Les sentiments qu'il manifeste en particulier expliquent les idées qu'il ne craint pas d'exposer au public : « Après avoir imité, comme de vrais singes, les coiffures, les coiffes, les chapeaux, les boucles, les rococos des Français, il fallait bien encore singer leurs frénésies, leurs fureurs, leur scélératesse. Il faut abhorrer de plus en plus ces maudits coqs gaulois, dont Dieu devrait bien faire autant de chapons, pour qu'une race aussi perverse ne se propage pas. » Il s'attire des répliques violentes; on l'accuse d'être un mauvais républicain, ce qui n'est pas douteux, et un mauvais patriote, ce qui est assurément faux. Cette polémique a l'avantage d'appeler l'attention sur ses idées, et de donner plus d'importance à sa protestation.

On souffre d'une infériorité trop évidente. On voudrait qu'au théâtre, « comme dans tous les genres littéraires, l'Italie fût l'égale de la France[7] ». Quand les lettrés entendent passer la populace, qui chante

1. *Genio democratico*, Bologna, n° 2, 1797. — 2. *Giornale senza titolo*, n° 21, a. I.
3. *Term. pol.*, n° 58, 1797. — 4. *Id.*, n° 47. — 5. Cf. Masi, *F. Albergati*, 1878.
6. *Della drammatica*, del Citt. F. Albergati Capacelli, a. VI.
7. *Gazz. naz. Cisalp.*, n° 22, a. IX.

à pleins poumons le « Seira[1] », ils gémissent sur la mode de ces chansons, qui n'ont même pas le mérite d'être un produit original. « Quelle honte! et particulièrement pour toi, ô Ligurie. Tu as été la première à présenter à l'Italie, à l'Europe, le modèle, l'exemple, d'une belle, heureuse, enviable Révolution : et imitatrice servile d'un peuple qui, par son génie, par son langage, par la nature de ses mœurs, te ressemble peu on ne te ressemble en rien, tu te couvres, dans un certain sens, de ses dépouilles, et tu ne sais répéter que ses mêmes chants de Liberté; tes valeureux citoyens, qui veillent sous les armes à la tranquillité publique, marchent au son de symphonies militaires *étrangères;* nuit et jour, tes rues résonnent d'hymnes patriotiques, ou bien incompris de ceux qui les écoutent comme de ceux qui les chantent, ou bien ennuyeux par la trivialité et la froideur de leur poésie, et toujours accompagnés d'une musique fade et insignifiante[2]. » Ils sentent que leur littérature d'occasion n'a rien d'italien. Cet admirable *Monitore italiano*, qui mène avec tant de vigueur la campagne en faveur de l'indépendance de son pays, et ne craint pas de séparer sa cause de celle « d'un peuple frivole, inconstant, léger, dont les idées volent pour ainsi dire d'objet en objet sans s'arrêter sur aucun, dont l'imagination s'enflamme et s'éteint en un moment, dont le cœur passe rapidement de la haine à l'amour[3] », traite avec la même intelligence énergique et claire la question littéraire. Des hommes comme Gioja et comme Foscolo, qui osent appliquer à la domination française toute-puissante le mot de Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant* », ne s'abusent pas sur la valeur des pastiches et des copies; ils analysent les causes de cette irréparable médiocrité. Parmi les écrivains, les amis de la liberté se sont adonnés à la politique pratique; ses ennemis ont gardé le silence : ainsi les lettres ont doublement souffert. Elles ont souffert de la guerre et des troubles intérieurs. Pour créer des œuvres dignes de demeurer, nouvelles d'inspiration et de forme, il eût fallu une longue éducation, qui a manqué. Mais le pire, c'est la prépondérance étrangère. S'imposant aux gouvernements italiens, elle s'est imposée du même coup aux esprits; elle les a paralysés; elle a rendu toute originalité impossible dans les sciences comme dans les arts. L'indépendance politique est étroitement liée à l'indépendance littéraire. Étouffer l'une, c'est étouffer l'autre. Faute de le reconnaître, l'Italie a risqué de perdre la dignité de nation créatrice, qui l'a toujours distinguée parmi les peuples de l'Europe[4].

1. *Il Club patr.*, Firenze, n° 11 : « Eseguito, non troppo bene, il Seira. »
2. *Gazz. naz. Genov.*, n° 14, a. I. — 3. N° 9, *Politica.*
4. N° 28, *Giudizio del Poema Bonaparte in Italia, del Citt., Fr. Gianni.* Le *Moni-*

Le danger que court la langue frappe ceux même qui contribuent à la corrompre : ils ont le sentiment de leur responsabilité, et en éprouvent une sorte de remords. C'est encore le *Monitore italiano* qui, à ses débuts, déclare qu'il tentera de rendre à la langue sa dignité native, avilie par tant d'écrivains devenus esclaves, et incapables de penser et d'écrire par eux-mêmes[1]. Alors Ranza, dans son *Amico del Popolo*, se fait un malin plaisir de noter les gallicismes qui échappent aux rédacteurs de la feuille nouvelle, et de les mettre en contradiction avec leurs propres affirmations. Il lit, dans leurs premiers numéros, « *risorsa, soprafazioni, demandazione, rimpiazzo, attrovarsi, dettagli* », et autres « expressions grotesques[2] ». Et le *Monitore* de s'excuser « de cette promesse un peu imprudente[3] ». Il a donc plus conscience de la corruption du vocabulaire, qu'il n'a espoir de l'épurer. La confiance en la langue est encore incertaine ; elle viendra plus tard ; nous la verrons se développer dans la période qui suivra. Cependant il vaut la peine de noter les timides protestations qui s'élèvent dès maintenant. On s'en prend à la principale cause du mal : aux journalistes. Rencontrer, dans un article des mots comme « *responsevole* » ou « *deboscíato* »! Quelle indignité! « Faites savoir au rédacteur que notre langue italienne est peut-être la plus riche et la plus belle de toutes celles qui s'écrivent actuellement[4] ». Tout le vocabulaire de la presse serait à reprendre : mais les Italiens ont la manie d'imiter la France en toutes choses, même en ce qu'il y a de pire et de scélérat[5]. Les traducteurs reçoivent aussi leur part de ces reproches, et méritent la même explosion de colère. Ils pourraient bien laisser les mots étrangers où ils sont : qu'ils prennent seulement les idées ; leur œuvre n'en sera que plus utile. Mais les Italiens manquent d'orgueil national ; ils se soumettent à la domination ; ils croient follement qu'à parler un jargon étranger, ils se montrent supérieurs à ceux qui parlent leur propre langue. S'ils imitaient seulement les conquérants dans leur amour-propre! La langue française doit à ce défaut d'être devenue presque universelle, après le despotisme de Louis XIV. Car de tels défauts sont plus utiles que les meilleures des qualités : ils agissent[6].

Quand on se laisse aller à l'usage courant, on écrit mal. Mais qu'on soit amené à réfléchir sur les principes de l'imitation, comme il arrive

tore it. dénonce, à propos du théâtre, la contradiction qui règne entre les théories et les faits, n° 3, Teatro : « Je dirai donc à ceux qui nous gouvernent : ou bien laissez vos idées de perfection dans les écoles ; ou bien quittez un poste que vous ne savez pas, ou que vous ne voulez pas occuper dignement. »

1. *Mon.*, Avviso. — 2. *Amico del Pop.*, trim. 3, nos 13 et 14, 1 ventoso a. VI.
3. *Mon.*, n° 16. — 4. *Gazz. naz. Gen.*, n° 16, a. I. — 5. *Giornale senza tit.*, n° 62.
6. *G. Pat. It.*, n° 4, 1797. Morale : Difetti utili.

dans plusieurs cas; que la question se pose théoriquement : alors on rejette avec indignation l'emploi du français. Au cercle constitutionnel de Milan, un orateur présente une motion en faveur de la langue de la liberté. Aussitôt « une harangue énergique en faveur de notre belle langue d'Italie » lui répond, et enlève l'approbation des assistants[1]. Une autre fois, le Grand Conseil de la Cisalpine discute la proposition d'un directeur de théâtre, qui veut établir une troupe à Milan. Sa demande est présentée officiellement par le Directoire, « tant pour contribuer à la réforme du théâtre italien corrompu, que pour rendre plus populaire la langue de la République mère ». Le danger ne saurait prendre une forme plus précise et plus claire; que va répondre le Conseil? « Je propose, dit un de ses membres, de passer à l'ordre du jour sur le projet de cette troupe. Ce qui importe, c'est d'encourager le théâtre italien, pour qu'il serve à l'instruction publique, et produise acteurs et écrivains. Mais ce n'est pas une raison pour approuver qu'on commence par favoriser une langue étrangère[2]... » Autre conflit : Salimbeni propose que les commandements de la garde nationale se fassent non plus en français, mais en italien. Latuada trouve la motion « intempestive, odieuse, impolitique ». Mais Salimbeni réplique, et le Conseil l'approuve. Écoutons en quels termes le journal de Modène apprécie sa décision : « Louons le Grand Conseil, qui par cette approbation voulut montrer peut-être que l'usage constant de sa propre langue affermit le caractère d'une nation. » Il en profite pour demander que le même Conseil « se montre soucieux d'observer la pureté de la langue dans les procès-verbaux et dans la promulgation des lois, bannissant pour toujours tant de gallicismes, qui font tort aux législateurs cisalpins[3] ». Nous touchons ici le point critique; un pas de plus, et la substitution va s'opérer. Mais elle ne s'opère pas; la France n'arrive pas à forcer la dernière barrière qui s'oppose à sa marche triomphante, et qui résiste. Le sans-gêne avec lequel les conquérants traitent le pays conquis oblige à tracer la limite : langue de la liberté, langue de la république mère tant qu'on voudra, le français est toujours une langue étrangère. Puisqu'ils ont l'air de l'oublier, il faut bien qu'on le leur rappelle. « Hier, les murs de notre ville étaient couverts d'un placard français, qui s'intitulait : Un citoyen français au Rédacteur de la Quotidienne de Bologne. Beaucoup d'habitants ont eu le regret de ne pas le comprendre. Singulière idée, vraiment, que d'écrire au public dans une langue étrangère[4]! » La

1. *Term. pol.*, n° 87, 1797.
2. *Il Redattore del Gran Consiglio*, t. IV, bimestre 3°, a. VI, p. 59.
3. *Giornale Istr. pubb. Mod.*, n° 57, 15 fiorile a. VI rep.
4. *Quotid. Bolognese*, 16 ott. 1797.

nationalité se ressaisit; au moins par exception, on recommence à penser que l'italien est le symbole de la patrie[1].

Obélisques en bois, autels en bois, mauvaises statues de la liberté en stuc et en plâtre, voilà tout ce qu'on a vu de sublime en fait d'œuvres d'art : la Révolution, qui a produit tant de miracles, n'a pas créé un seul monument digne de passer à la postérité. Tel est le bilan qu'un Italien établit pour son pays, non sans quelque mélancolie[2]. Pourquoi cette faillite ? Il fallait imiter les Français dans leurs exemples de valeur, de vertu, de grandeur : c'est-à-dire être courageux, vertueux, et grands tout en restant originaux. Ainsi la matière même de l'art eût été renouvelée ; l'Italie aurait multiplié des chefs d'œuvre, que la France aurait admirés et imités : entre les deux pays se seraient établis des rapports d'émulation, non pas de servitude. De même, cette littérature révolutionnaire qu'elle a adoptée aveuglément, par la faute des circonstances et par la sienne propre, n'est pas ce que l'Italie désirait. Elle voulait, sans qu'aucune mode étrangère vînt lui imposer sa tyrannie, « un caractère national, une énergie qui fût toute sienne » ; elle aperçoit confusément que « la manie d'imitation » a produit le contraire : « Quel besoin as-tu, ô Italie, de te modeler sur l'étranger[3] ? » Le sentiment de la différence apparaît. Nous serions ridicules, dit dans un drame républicain un citoyen sensé, d'aller nous comparer avec la France. Elle avait à lutter contre toutes les puissances européennes, qui attisaient ses dissensions politiques pour en tirer profit : tandis qu'ici, elle veille à notre indépendance et à notre liberté. Là-bas, la révolution était préparée depuis des siècles ; elle couvait dans le cœur des citoyens : ici, elle fut inopinée, et occasionnelle. Là-bas, les partis engageaient leur responsabilité : ici, nous soutenons nos opinions en imagination plutôt qu'en fait. Enfin, imiterons-nous les autres dans leurs excès, au lieu de nous faire un devoir et une gloire de les imiter seulement dans leurs mérites et dans leurs vertus[4] ? On met longtemps à découvrir que l'Italie n'est pas la France ; mais on le découvre enfin. Tous ces indices épars, c'est la conscience obscure du malentendu qui règne entre les deux pays, et qu'explique la psychologie des deux peuples.

1. Lomonaco, *Rapporto al Cº Carnot* : Les habitants de l'Italie, « qui parlent la même langue... sont faits pour appartenir à la même famille. » *Id.*, *Giorn. Patr. Ital.*, nº 69, an I : Valtellina, « Enfin la raison a triomphé, et nos montagnes sont libres. Ici on parle italien ; et quiconque parle italien ne peut être longtemps esclave... » C'est la question de l'irrédentisme qui est déjà posée.

2. *G. Patr. It.*, nº 14. Feste nazionali. — 3. *Veditore Napol.*, nº 4, 1799.

4. Nasi, *Il repubb. si conosce alle azioni*, a. I.

II

Bonaparte, sur l'instigation du Directoire[1], prodigue aux savants, aux artistes, aux écrivains, les témoignages d'estime. Il déclare dans sa lettre à Oriani : « Tous les hommes de génie, tous ceux qui ont obtenu un rang distingué dans la république des lettres, sont Français, quel que soit le pays qui les ait vu naître. » Aussi met-il une sorte de coquetterie à les rechercher. De passage à Padoue, il fait appeler Cesarotti, et parle avec lui pendant une heure d'Homère et d'Ossian[2]. Les Padouans sont flattés de cette déférence pour « un auteur insigne, honneur de notre cité ». Les généraux n'ont pas habitué les lettrés à de telles faveurs, depuis Scipion et depuis Lucullus : Bonaparte est plus sage que Platon, qui bannissait les poètes de sa république[3]. Il rétablit l'université de Pavie, pour lui rendre une existence plus brillante ; et à l'ouverture des cours, le commandant de la place, dans un beau discours composé pour la circonstance, met en formule ce que les actes avaient déjà manifesté : « Que ce jour soit pour vous une preuve ineffaçable de la protection puissante que le gouvernement français, et l'invincible général de l'armée d'Italie, accordent aux sciences et aux lettres[4]. »

On respecte donc la culture intellectuelle de la nation ; on encourage et on honore ceux qui la représentent. La « saine politique[5] » n'est pas étrangère à cette conduite ; elle se mêle à la reconnaissance et à la justice. La Convention pensait déjà qu'il était « très politique de s'assurer les trompettes de la renommée » ; et de « diriger presque tous les compas, les plumes, les burins et les pinceaux de l'Europe savante ». Elle reprenait la tradition de Louis XIV, « qui allait jusque dans les pays étrangers évoquer la voix des savants, en leur accordant des pensions[6] ». Étendre les lumières de la raison, c'est étendre aussi, et fortifier l'influence de la France sur ses rivales[7]. Mais la politique

1. Cf. F. Bouvier, *Bonaparte en It.*, 1899, chap. XVII.
2. La nouvelle se répand dans les villes voisines : Venise, *Notizie del Mondo*, n° 182, 1797 ; *Mon. Bolog.*, n° 109, t. II.
3. *La pace solennizata con inni...*, Mil., a. IX.
4. *Giornale degli amici Lib. ed Eguagl.*, n° 45, a. V.
5. *Rapport* de M. J. Chénier à la Conv., sur la pension de Goldoni : « C'est par orgueil que les rois encourageaient les lettres : les nations libres doivent les soutenir par un esprit de reconnaissance, de justice, et de saine politique. » Guillaume, t. I, p. 360.
6. *Rapport* de Grégoire sur les encouragements, récompenses et pensions à accorder aux gens de lettres et aux artistes. Guill., t. V, p. 103.
7. *Quelques idées sur les arts*, etc., par Boissy d'Anglas. Guillaume, t. III, p. 637.

ne vient qu'en seconde ligne ; elle favorise les lettres en vertu d'un sentiment très sincère et très profond, le même qui vient d'inspirer, en France, tant de mesures admirables en faveur des écoles, des musées, des bibliothèques, des conservatoires : une admiration qui va jusqu'au culte pour les manifestations supérieures de la pensée [1]. L'Italie exerce sur les hommes de la Révolution un prestige singulier. Ceux qui ont eu le temps et les moyens de s'instruire, ont été nourris dans la tradition Romaine ; ceux que les événements ont pris parmi le peuple et portés tout d'un coup au pouvoir, professent pour Brutus et pour Caton un respect obscur, mais très grand [2]. Sans doute, « le joug des faibles tyrans qui la déchirent, et de la superstition qui l'avilit [3] », rend cette contrée infortunée. Le livre de Gorani a montré que toutes les cours se livrent à la débauche et au crime [4]. « L'Italie est donc vraiment sans liberté ; mais elle désire la recouvrer [5] ». Son peuple n'a pas oublié les sublimes vertus de ses ancêtres [6] ; les Transtévérins sont les « sans-culottes du Tibre [7] », et n'attendent qu'une occasion pour se révolter. Terre sacrée, où l'indépendance de l'homme eut son berceau — « l'arbre de la liberté devrait être un peuplier d'Italie » — elle est, en même temps, « la terre chérie des savants et des artistes [8] ». Les Toscans furent jadis les maîtres « de nos légers Français », quand les beaux-arts renaissaient au sein de l'Étrurie. Ils ont droit aujourd'hui à leur gratitude. Parce qu'ils ne sont ni des Visigoths, ni des Vandales ; parce qu'ils admirent sincèrement, dans l'Italie ancienne, la liberté, et dans l'Italie moderne, la beauté, les conquérants veulent traiter les productions intellectuelles de l'Italie contemporaine avec le respect dû aux grandes choses. Rome même, la ville du despotisme, sera épargnée, pour sa gloire :

Va donc, peuple vainqueur, mais respecte les arts
Dont la religion décora ces remparts.....
Fais dire à l'Univers : Rome a rempli sa gloire !
Rends lui tous ses héros, ranime son déclin ;
Rome, remplie encor de son premier destin,
S'élève, et te montrant ses augustes ruines
Étend vers toi ses bras du haut des sept collines [9].

Le « peuple vainqueur » rend à Virgile, qu'il considère comme le

1. E. Despois, *Le vandalisme révol.*, 1885.
2. Aulard, *L'Éducation scol. des hommes de la Rév.* (Études sur la Rév. fr., 4e série, 1904).
3. *Discours* aux députés de la Corse. *Soc. des Jac.*, t. I, p. 346.
4. *Mémoires secrets*. I. — 5. *Ami des Lois*, 29 pluviôse an IV. — 6. *De l'Italie*, 1797
7. Desorgues, *Les Transtévérins ou les Sans-culottes du Tibre*, s. d.
8. *Décade*, t. IV, 30 niv. an III, p. 141.
9. Desorgues, *Mon Conclave, suivi des deux Italics*. (s. d.)

représentant symbolique de la littérature latine et italienne, les honneurs des dieux. Dès que Bonaparte s'empare de Mantoue, le 2 février 1797, il décrète que Pietole, le lieu de naissance du poète, où déjà lui-même était allé rêver au clair de lune, sera exempt de toute contribution ; et qu'on indemnisera les habitants des dommages qu'ils auront pu subir pendant le siège. Puis il s'occupe des institutions qui doivent rendre les Mantouans dignes de leur grand ancêtre. « Mon intention, citoyens, n'est pas de rien innover qui puisse être contraire à l'Instruction publique, et détruire les établissements favorables aux beaux-arts, soit en musique, soit en peinture. » « Je désire que vous trouviez les moyens, non seulement de pouvoir maintenir dans toute leur splendeur les établissements relatifs à l'éducation de la jeunesse, mais même de les améliorer. » La municipalité vote donc une subvention de cent mille francs à l'Académie[1]. C'est alors qu'est nommé gouverneur de la place le général Miollis. Celui-là est vraiment « un ami des muses italiennes[2] ». Partout où il passe, dans sa carrière errante, il protège les lettres de tout son pouvoir. En Lombardie et en Vénétie, il se lie d'amitié avec les poètes, comme Cesarotti, Monti, Pindemonte, qui gardent de lui le meilleur souvenir, et lui écrivent encore quand il a pris sa retraite, et qu'il n'est plus puissant[3]. Il est un des hôtes assidus du salon de Giustina Renier Michiel[4]. Plus tard, à Lucques, il fait la connaissance d'Amarilli Etrusca, l'improvisatrice, qui lui demande une préface pour un recueil de vers[5] — et d'ailleurs une gratification de la part du Directoire. A Florence, il va rendre respectueusement visite à une autre poétesse, Corilla Olimpica : quand elle meurt, il veut qu'on célèbre en son honneur des funérailles solennelles[6]. Il prend la parole, loue le passé artistique de la ville, annonce qu'il met tous ses efforts à rétablir l'Académie « qui a rendu la langue italienne la langue de tous les siècles[7] ». En 1801, il fait transporter a la bibliothèque de Ferrare les ossements de l'Arioste : un long cortège défile par les rues : on y voit, avec les statues de Plaute, de Virgile, d'Horace, et de Juvénal, les chasseurs à cheval, l'artillerie légère, la musique et l'état-major[8]. Dans la fête qui suit, un habitant de Ferrare déclare que

1. L. Carnevali, *L'Accademia, Virg., ed i Fr.*, 1885.
2. Ademollo, *Un generale fr. amico delle Muse in It.*, 1885.
3. I. Pindemonte, *Lett. inedite*, p. 112, 30 déc. 1814.
4. V. Malamani, *G. Renier-Michiel*, 1889. Cf. A. Luzio, *Lett. ined. di G. R.-M.*, 1884.
5. *Rime estemporanee*, 1801. — 6. Ademollo, *Corilla Olimpica*, 1887.
7. *Ibid.*, p. 429.
8. *L'omaggio del generale Miollis a L. Ariosto* (Revue napol., 1re année, 1904-05, p. 377-385).

les Italiens avaient perdu le culte de leurs gloires, mais qu'un Français comme Miollis leur rend « leur vertu endormie », et rallume dans leurs cœurs « un nouvel enthousiasme pour l'honneur national [1] ». Chaptal, ministre de l'Intérieur, approuve ce genre de cérémonies : « Les amis des arts ne verront pas sans émotion des militaires français s'arrêtant un moment au milieu de leurs triomphes pour offrir un hommage solennel à l'un des plus illustres poètes de l'Italie. C'est une belle et grande alliance que celle des Lettres et de la Victoire [2] ». Plus tard encore, à Rome, notre général ne mettra pas moins de zèle à remplir son rôle de Mécène. Mais c'est Virgile surtout qu'il a honoré en cette qualité. En même temps que Championnet glorifiait sa tombe, à Naples [3], Miollis se sentait très fier d'être appelé à glorifier son berceau. Il travaille à la réorganisation de l'Académie, qui s'appellera « virgilienne ». Puis il élève à Pietole un monument qu'on inaugure par des fêtes [4]. Le 14 octobre 1798, les Académiciens tiennent une séance extraordinaire, où ils lisent des discours et des vers [5] ; le 15, les autorités et le peuple se portent à Pietole ; on danse, on mange, on boit, en l'honneur de Virgile. L'endroit devait être un lieu de délices, qui aurait présenté à l'admiration de la postérité des ruines semblables à celles de Troie, des statues représentant tous les héros de l'*Énéide*, le hêtre des *Bucoliques*, la ruche des *Géorgiques*, et autres merveilles. Le temps ne permit pas de réaliser ces beaux desseins ; la réaction autrichienne détruisit même l'œuvre commencée [6]. Miollis ne se découragea point ; dès son retour, en 1801, il poursuivit ses beaux projets [7]. Ne sont-ce pas là comme les manifestations d'un culte ? N'est-ce pas un des aspects les plus touchants de ce qu'on pourrait appeler la religion de l'Italie chez les étrangers — chez les barbares ?

Ainsi donc, en vertu des idées qu'ils prêchent, les Français doivent favoriser toutes les formes de la nationalité italienne : et d'abord, la nationalité littéraire. Ils le savent ; ils essaient de le faire ; peut-être même croient-ils qu'ils le font. Mais en réalité,

1. *Prose e Rime per il trasporto....*, Ferrara, a. X, p. 29. *Disc. del Cittadino Rangoni, Ferrarese.*
2. *Ibid.*, p. 8.
3. *G. patr. Nap.*, t. VII, p. 106, arrêté de Championnet : « Considérant que le premier devoir des Républiques est d'honorer les talents, et d'exciter l'émulation des citoyens en mettant sans cesse devant leurs yeux la gloire qui suit, même dans le tombeau, les grands hommes de tous les pays et de tous les siècles... »
4. A. Luzio, *Fr. e Giacob. a Mantova*, 1890.
5. *Prose e Versi sull' inaug. del busto di V.* (s. d.).
6. A. Portioli, *I progetti fr. a Pietole* (Mantova a Virg., 1882).
7. P. Papa, *Quattro sonetti politici di Cesarotti*, 1904.

ils imposent leur littérature et leur langue avec plus de rigueur qu'auparavant. « Il est dans le caractère des Français et dans les principes de leur république d'honorer les talents, quelque part qu'ils se trouvent[1]. » Ceci est relativement facile. Il est plus difficile d'entrer dans le génie des peuples et de ne pas substituer le sien propre au leur. La contradiction entre le logique et le réel, entre ce qu'on devrait faire et ce qu'on fait, se constate aisément. Il suffirait d'en prendre comme exemple ces mêmes honneurs rendus à Virgile, interprétés par le *Courrier de l'armée d'Italie* : « La fête de Virgile était préparée par l'amour des lumières et de la liberté ; *c'était une fête française*.... La plus terrible des nations dans la guerre est devenue la plus aimable dans la paix : nous en appellons à Mantoue pour prouver ce que nous avançons. *Cette ville est sans contredit beaucoup plus française qu'italienne*[2] ». Répandre les lumières, c'est rendre français ; et par une réciprocité qui semble naturelle, imposer l'imitation de la France, c'est répandre les lumières : toute la confusion est là. Une civilisation différente de la leur, et pourtant légitime, est chose inconcevable pour la plupart des Français de l'époque. Ils raisonnent comme ce citoyen Béline, qui, professant pour les Romains une admiration profonde, reconnaissant même leur droit à posséder une Constitution qui ne soit pas calquée sur celle de sa patrie, leur trace ce qu'il croît être un plan d'éducation nationale : « La jeunesse apprendra sous d'habiles maîtres à cultiver sa raison et à former ses mœurs. Rousseau posera sous ses yeux les bases du contrat social, et développera les droits et les devoirs du citoyen. Montesquieu examinera avec lui les différentes espèces de gouvernement, les rapports qu'ils doivent avoir les uns aux autres, et les lois relatives à leur nature et à leur principe. Voltaire étonnera son imagination par ses coups de pinceau énergiques et brillants, et l'instruira dans l'art précieux de combattre les préjugés avec l'arme du ridicule, à laquelle rien ne résiste »... [3] Ainsi de suite : tous les philosophes y passent, et tout l'esprit français. Comme ils sont sûrs de posséder la vérité abstraite, qui est une, ils sont sûrs de tenir la beauté. Ils ont commencé par soumettre leur art à l'autorité de la raison[4] : ils veulent lui soumettre aussi l'art des peuples conquis ; elle est universelle. Aussi offrent-ils les œuvres de leur génie en même temps que la

1. Guillaume, t. VI, p. 765.
2. Nº 16, 26 vend. an VI.
3. *Coup d'œil sur l'influence de nos conquêtes en Italie*, an VI, par Ch. Belime.
4. Fr. Benoit, *L'art fr. sous la Rév. et l'Empire*, 1897, p. 47 : « La *Raison* doit exercer sur les arts comme sur les lettres, les sciences, et la politique, un empire qui dégénère vite en tyrannie. »

liberté, et l'exemple de leurs arts en même temps que leur constitution [1]. « Je me suis fait un modèle de beau, dit le rédacteur de la *Décade,* que je cherche partout en littérature, en beaux-arts, en philosophie, en législation. Où je ne rencontre point ce beau, je me sens mal à l'aise, inquiet, souffrant [2]... » Le beau, c'est la raison ; et la raison, c'est la France.

L'homme de l'ancien régime, qui se retrouve encore dans l'homme du régime nouveau, parce qu'il est impossible de rompre tout d'un coup tous les liens du passé, n'a pas renoncé au rêve de l'hégémonie intellectuelle. L'idée de la prédominance sur les nations voisines obsède son esprit ; il ne songe jamais à son art sans vouloir « imposer à l'univers l'obligation d'admirer l'école française [3] ». Il a pour sa langue, que ses ancêtres ont portée à un si haut point de gloire, une tendresse dont il ne rougit pas [4]. « La langue française a conquis l'estime de l'Europe, et depuis un siècle elle y est classique » : il le rappelle volontiers [5]. Il proclame sa reconnaissance envers les grands écrivains, « bienfaiteurs » qui ont propagé le français avec leurs travaux immortels [6]. Un nouveau motif s'ajoute à ceux que les adversaires même de la Révolution avaient déjà pour l'admirer et pour la répandre : elle « sera désormais la langue de la liberté ». La plus belle de l'Europe, « celle qui la première a consacré franchement les droits de l'homme et du citoyen, celle qui est chargée de transmettre au monde les plus sublimes pensées de la liberté et les plus grandes spéculations de la politique [7] », celle-là doit inspirer l'orgueil de sa prééminence. Tandis que l'italien est consacré « aux délices de l'harmonie, et aux expressions d'une poésie molle et corruptrice », il appartient au français, qui « depuis quatre ans se fait lire par tous les peuples, qui décrit à toute l'Europe la valeur de quatorze armées », de devenir la langue universelle. Ses principes seront donc aussi chers aux révolutionnaires que les lois de leur république [8] ; et quand ils appliqueront celles-ci, ils

1. Aulard, *Soc. des Jac.*, t. I, p. 242. « Nous devons porter chez nos voisins, non le flambeau de la guerre ou de la discorde, mais celui du génie et de la liberté. Nos arts et notre Constitution, mais non pas nos guerriers, doivent franchir le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. »

2. *Décade,* t. II, 30 therm. a. II, p. 136.

3. *Ibid.*, t. IX, 10 prairial an IV, p. 423.

4. Brunot, *La langue française* (*La Rév. et l'Emp.*) ; dans Petit de Julleville, *Hist. litt. fr.*, t. VII, chap. XVI.

5. *Décade,* t. I, 30 prairial an II, p. 375.

6. Guillaume, t. I, p. 370. Cf. aussi t. V, p. 397 : « *L'universalisation de la langue fr.* »

7. T. III, p. 349. *Rapport* de Barrère sur les idiomes étr. et l'enseig. du fr.

8. *Ibid.,* t. III, p. 48.

seront invinciblement tentés de se servir aussi de ceux-là. « Cette race de brigands qu'on nomme *rois* et *princes* rend hommage à notre langue : ils l'ont introduite dans leurs cours ; les cours passeront, les peuples resteront. A leur tour, ils honoreront votre langue en adoptant vos principes ; déjà chez plusieurs elle est usitée [1]... » Les prétentions anciennes favorisent les ambitions nouvelles [2] : la grammaire se fait conquérante comme la politique ; « la langue la plus précise et la plus analytique [3] » devient celle de la « régénération [4] ». Le résultat, c'est qu'étant partie de la liberté, elle aboutit à plus de tyrannie.

N'oublions pas non plus l'immense orgueil que la France conçoit après la victoire. Elle a toujours été sensible aux éloges : ceux qui lui sont prodigués maintenant sont bien de nature à l'enivrer. On lui répète qu'elle est la plus grande [5], la première nation de l'univers [6] ; qu'on ne prononce son nom qu'avec des transports de gratitude et d'allégresse [7]. Toujours invincible, son peuple, lui dit-on, a précédé de plusieurs siècles le reste de l'humanité ; d'aucuns ont assuré qu'il était d'une espèce différente [8]. Un Dieu a répandu son sang pour nous sauver : à ce compte, les soldats de la République sont autant de Dieux qui risquent leur vie dans le même but [9]. Revenons sur la terre : « Il en est des Français comme des Romains d'autrefois : un Français, même isolé, est une puissance [10]. » Les Romains, sans être plus braves, étaient moins moraux [11]. « Ce n'est point une chimère que l'avantage d'appartenir à la grande nation [12]. » « Qu'il est beau d'appartenir à la grande nation ! Comme on est fier d'être Français [13] ! » « Tous les pas de la grande nation sont marqués par des bienfaits. Heureux le citoyen qui en fait partie ! Heureux celui qui peut dire, en voyant nos grands hommes : Ce sont mes amis, mes frères ! Plus heureux enfin celui qui peut se rendre ce témoignage, que son bras, que ses écrits, que ses travaux,

1. *Ibid.*, t. IV, p. 497. Voir aussi, p. 494, le *Rapport* de Grégoire sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser la l. fr.

2. On retrouve le souvenir de l'hégémonie romaine dans une phrase comme celle-ci : « La langue fr. peut se vanter d'être aujourd'hui ce que la langue romaine fut autrefois, la langue universelle. » (*Feuille villageoise*, n° 6, 1790, p. 98.)

3. Guill., t. I, p. 99. *Rapport* sur les livres élém. La l. fr., améliorée, acquerra « de nouveaux droits à devenir universelle. »

4. Domergue, *Journal de la langue française*, 1791-1792, passim.

5. *Quadro delle Sess.*, n° 22, an I. — 6. *Notizie del Mondo*, n° 54, 1797.

7. Collalto, *Discorso relativo all' innalzamento dell' albero della libertà*, 1797.

8. *Ragionamento di L.-M. al popolo Bologn.*, 1796.

9. *Proclam. del Citt. Pasquale d'Assisa* (Bib. soc. st. p. Nap., Misc. 1799, t. I).

10. Arnault, *Souv. d'un sexagénaire*, 1833, ch. IV, p. 312.

11. Serane, *Parallèle des R. et des Fr.*, 1797.

12. *Décade*, t. XVI, 10 niv. an VI, p. 11. Lettre écrite de Rome.

13. *Courr. armée It.*, n° 80, 1798.

ont contribué en quelque chose à leur gloire, et à celle de notre immortelle patrie[1] ! » La France met à se louer elle-même une impudeur naïve et ridicule. Comme nous sommes loin, aujourd'hui, de l'état d'esprit qui dictait à Poultier, le représentant du peuple, un de ses *Discours décadaires* : « Quel est ce peuple étonnant qui, dans le cours d'une Révolution orageuse, a montré tant de constance, développé tant d'énergie, affronté tant de dangers, vaincu tant d'obstacles, écrasé tant de factions, et foudroyé sur les points de ses diverses frontières les phalanges innombrables qui voulaient l'asservir ?... Quel est ce peuple enfin qui, marchant avec rapidité vers la perfection sociale, n'a jamais eu de modèle, et qui doit en servir à l'univers ? C'est le PEUPLE FRANÇAIS[2] ! » Nous comprenons qu'animé de pareils sentiments, ce peuple français, loin d'abandonner la conquête intellectuelle de l'Europe, y songe plus que jamais. « La France esclave régnait déjà sur les despotes dont elle frappait le trône, en les forçant de rendre un hommage public aux arts ; et la France libre renoncerait à cet empire[3] ! » Elle ambitionne de nouveau « cette supériorité que lui donnaient les productions de ses écrivains, de ses artistes, et de ses hommes de génie[4] » ; elle vise ouvertement, et malgré tous ses principes, à « cette dictature qu'elle a toujours exercée sur les nations, celle de l'instruction et du génie[5]. » Elle se croit responsable du dépôt des connaissances humaines ; elle s'imagine que les progrès ou la décadence de l'esprit dépendent d'elle, et que les autres lui en demanderont compte un jour. Il faudrait avoir la tête bien solide, après cela, pour rester tout à fait sage, et pour n'être pas tenté d'empiéter sur son voisin.

Seulement, le voisin tient à sa place ; et par un sentiment naturel, il s'efforce d'en céder le moins possible. Il résiste, parce qu'il ne s'est jamais soumis complètement aux prétentions de sa rivale ; il résiste, parce qu'au moment où la Révolution commençait, il s'efforçait déjà de se libérer d'elle. Mais ni la tradition, ni la force plus grande que donne un péril extrême, ne suffiraient à lutter contre l'influence immense dont dispose son adversaire, si cet adversaire même, par le jeu complexe des idées que la Révolution provoque, ne lui apportait le plus puissant des renforts. Ce n'est pas en vain que le mot de liberté a été prononcé : des trois termes dont se compose la devise républicaine, l'Italie retient celui-là. Il y avait longtemps qu'on lui avait prêché la fraternité : et pour l'égalité, dans un pays où les rapports entre les classes ont toujours été souples et faciles, elle en sentait moins le

1. *Id.*, n° 14. — 2. Discours III, p. 37-38, an II. — 3. Guillaume, t. I, p. 263.
4. *Mercure*, n° 19, 10 nivôse an IV. — 5. Guillaume, t. VI, p. 334.

besoin. Elle était avide de liberté, au contraire, et de liberté politique. Car la nature de son esprit ; l'hérédité latine, qui l'attire vers les questions pratiques de la vie collective plutôt que vers les spéculations théoriques de la conscience individuelle ; l'administration même de son Église, devenue la constitution d'une société autant que la conservation d'une foi, la sollicitaient davantage vers ce genre de liberté, qui se traduisait, dans l'espèce, par le sentiment de la nationalité. Les Italiens, « en général si clairvoyants sur leurs intérêts[1] », n'en laissent pas dévier le sens. Ils l'appliquent à leur patrie. A mesure que la France l'étend, eux le restreignent. Les deux nations semblent d'accord en prononçant le même mot. En réalité, plus elles le répètent, et plus elles se séparent. Arndt l'a dit : aucun peuple n'aime les autres ; chaque peuple n'aime que lui-même[2].

C'est, si l'on veut, ce qui se passe en politique : « Les idées universelles qui semblaient à Paris faites pour établir le règne de la pensée française dans le monde, semblaient aux Italiens destinées à provoquer, au moins en Italie, une renaissance de la pensée italienne[3]. » C'est ce qui se passe pour la littérature, dans d'autres pays, où « l'exemple de la France doit éveiller le sentiment puissant de la nationalité, faire cultiver la langue et la littérature nationales[4] ». Mais les conditions particulières du peuple que nous étudions donnent à ces faits généraux un caractère spécial, et sans doute unique. Car il se trouvait dans une sorte d'équilibre instable, partagé entre le désir renaissant d'être lui-même, et l'habitude, presque la nécessité d'imiter autrui. Dès lors, l'influence démesurément accrue de la France pouvait lui faire courir le plus grand danger : celui de le rejeter pour longtemps vers la servitude intellectuelle, et d'achever un divorce menaçant entre le pays et les lettres. N'avons-nous pas vu que l'excès de cette influence favorisait tous les défauts de la rhétorique? qu'elle enlevait aux Italiens non pas seulement la spontanéité de l'inspiration, mais encore la sincérité du langage? qu'elle les entraînait à la généralisation et à l'abstraction, alors qu'ils auraient dû s'attacher solide-

1. *Mercure*, déc. 1786, *Tableau des révol. de la litt. ancienne et moderne.*

2. *Bruchstucke aus einer Reise durch einen Theil Italiens*, 1801, p. 341 : « Même si les Français étaient des dieux, et pouvaient se nourrir de vent, et par conséquent n'étaient pas forcés de lever des contributions par millions de francs, de piller les couvents et de vendre les biens nationaux : même alors, ils finiraient par être haïs, parce que les Cisalpins et eux ne peuvent pas être sur un pied d'égalité, et parce que le mot que me disait un Lyonnais plein de bon sens reste toujours vrai : Un peuple n'aime que lui-même. »

3. Sorel, *L'Europe et la Révol.*, 1895, t. I, p. 395.

4. J. Kont, *Étude sur l'influence de la litt. fr. en Hongrie*, 1902, p. 240.

ment au réel? qu'elle les rendait Français enfin, en voulant leur imposer nos défauts, qui étaient grands, ou même nos qualités, qui étaient pour la plupart opposées à leur génie? Or, ces prétentions produisent deux effets bien différents, dont le premier est loin d'égaler la portée du second. Le premier, c'est qu'une certaine partie de la littérature italienne devient française, et en effet, nous venons de l'établir : sauf les œuvres de quelques rares esprits, ce qui paraît de 1796 à 1799 est perdu comme valeur d'art ; c'est un fait certain ; il faut s'y résigner. Mais le second, c'est que la littérature interprète pour elle-même l'idée de liberté qu'on l'oblige, pour ainsi dire, à répéter. Le « profond bon sens pratique », « l'équilibre mental[1] » qu'on a noté dans la race en d'autres circonstances, sert de sauvegarde. Cette littérature regagne donc, au point de vue de son rôle national, ce qu'elle perd en valeur immédiate ; et bien davantage. Dans une langue pleine de gallicismes, par des œuvres calquées sur les modèles français, et inspirées par des théories venues de France, c'est toujours l'Italie qu'elle va s'efforcer de faire apparaître. Sa tâche est de défendre l'espoir d'une patrie libre, le plus qu'elle peut, le mieux qu'elle peut, pour l'avenir. En Italie, la grande période qui s'étend jusqu'en 1830, et dont on place le début, d'ordinaire, vers 1815, commence maintenant, vers 1799[2]. Et maintenant aussi, dans l'histoire des relations entre les peuples de l'Europe, l'idée de la conquête d'un esprit national par un esprit étranger est une idée qui doit mourir. Le peuple le plus fort, par une aberration qui se prolonge, peut bien la réaliser encore pour quelque temps ; les plus faibles ne sauraient l'accepter ; ils réuniront toutes leurs forces contre elle. Du jour où la France proclame au monde le principe des libertés nationales, elle porte un coup décisif à son hégémonie littéraire[3]. Elle l'a elle-même condamnée.

Il faut éviter de croire que la Révolution a tout fait, ce qui serait l'erreur française ; et de croire qu'elle n'a rien fait, ce qui serait l'erreur italienne. Il y avait, avant la conquête, des désirs, des volontés, déjà des actes : la conquête, qui semble nuire à l'expansion commencée, finit par la favoriser. On pourrait rappeler la vieille métaphore, qui attribue le fruit à l'œuvre commune du sol et de la plante, sans

1. Barzellotti, *I Caratteri storici del crist. ital.*, p. 30 et 52 (Dal Rinascimento al Risorgimento, 2e éd., 1910).

2. G. Gentile, *La Critica*, 20 genn. 1907, p. 63 : « L'évolution, en somme, commença 16 ans plus tôt [en 1799]. »

3. *Giorn. senza associati*, n° 11, a. IX : « Parmi les grands avantages apportés par la Révolution pour nous, Italiens, le plus notable est celui-ci : si elle ne nous a pas communiqué tout d'un coup un caractère, une dignité, une énergie qui nous soient propres, elle a versé dans nos âmes le plus vif désir de les acquérir. »

distinguer l'œuvre particulière de chacun d'eux. Le germe était vivace, et le terrain fertile. « Si le renouvellement de l'art a précédé la Révolution politique, l'art n'aurait pas donné sans la Révolution tous les fruits qui étaient virtuellement en lui[1]. » Mais le fait le plus certain, le plus important au point de vue des relations intellectuelles entre les peuples, c'est que le cosmopolitisme de la Révolution, en même temps qu'il réveille le sentiment des nationalités, favorise son expression littéraire. L'opposition du tempérament français et du tempérament italien se montre ici, dans chaque circonstance, avec une régularité presque mécanique ; elle est d'autant plus curieuse à observer, qu'elle est comme inconsciente : tant elle est naturelle et spontanée ! Ouvrez un recueil de poésies françaises, les *Muses sans-culottides* ou le *Chansonnier de la Montagne* ; jetez les yeux sur une des pièces qu'il contient ; vous y trouverez toujours l'aspiration à l'universel. Ce « peuple ami des hommes[2] » s'adresse à tous ses frères ; il est persuadé que le monde entier le contemple, et attend de lui le signal[3] ; il est, « par excellence », son « Sauveur[4] ». Il s'exprime ainsi, quand il chante des « couplets pour la fête du genre humain » ; ou un « hymne à l'humanité » : car il aime ces titres généraux, amples comme ses pensées. Prenez les vers les plus insignifiants : le même motif reviendra toujours :

Liberté, sur toute la terre
Répands tes rayons bienfaisants !
Quand le Français se régénère,
Il pense à tes autres enfants[5].

Une « chanson patriotique » ne devrait pas sortir de la patrie ; et cependant :

Combattons, et que nos conquêtes
Détruisent les tyrans du Nord ;
A leurs peuples donnons des fêtes
C'est de nous que dépend leur sort[6].

1. G. Mazzoni, *Ottocento*, cap. I, p. 17.
2. *Les Muses Sans-Culottides*, an II, p. 514 : « D'un peuple ami des hommes — Entends le cri généreux. »
3. *La Lyre républicaine*, an III, p. 171 : « Et toi que l'Univers contemple — Peuple sublime et généreux. »
4. *Ibid.* « Et le peuple entier de la France — Par les nations respecté — Sera nommé par excellence — Le Sauveur de l'humanité. »
5. *Le chansonnier de la montagne*, an III, p. 131.
6. *La Muse républicaine*, 1793, p. 101 et suiv. : Chanson patriotique. Air des Visitandines.

Après les tyrans du Nord, elle s'attaque à ceux du Midi ; elle fait ainsi le tour de l'Europe.

Songeons que du sort de la France
Dépend le destin des humains [1],

nous disent des « couplets patriotiques sur la victoire des républicains français à Fleurus ». Les « chants de guerre » n'enflamment pas les soldats contre un ennemi particulier ; il faut à ceux-ci, pour théâtre de leurs exploits, toute la terre :

Après avoir brisé vos fers,
Vous rendrez libre l'univers :
La voix des peuples vous appelle [2].

De même les chants civiques :

Du destin de notre patrie
Dépend celui de l'univers ;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers [3].

Le refrain populaire, que des voix fausses répètent dans la rue, envisage à sa façon les destinées du monde :

Déjà ça va
Pour la France vengée,
Et ça ira
Pour la terre outragée... [4],

Ou bien :

Enfin, de Paris au Japon,
De l'Africain jusqu'au Lapon,
L'égalité se fonde ;
Tyrans, le sort en est jeté ;
Le bonnet de la liberté
Fera le tour du monde [5].

Un étonnant besoin d'expansion, très généreux et très indiscret, se

1. *La Lyre rép.*, p. 130.
2. *Le chansonnier patriote*, an I, p. 65 et suiv. Chant de guerre. Aux Marseillais.
3. *Ibid.*, p. 8 et suiv. Chant civique (Veillons au Salut de l'Empire).
4. Cité par Damade, *Hist. chantée de la Première Rép.*, 1892, p. 135.
5. *Ibid.*, p. 190. Le Courrier de l'armée d'Italie imprime, à Milan, des vers français qui manifestent les mêmes sentiments (*Ode à la Vertu*, par J. Villetard) : « O généreux Français, voilà vos destinées — Terrassez *tous* les rois et brisez *tous* les fers... »

manifeste dans ces mauvais vers ; le peuple français est vraiment incapable de garder une vérité pour lui-même ; il faut qu'il la crie au delà de ses frontières, même à ceux qui ne veulent pas l'entendre. Les circonstances ont porté à son comble le prosélytisme qui lui est naturel ; il se voit, comme dit Boissy-d'Anglas, « le médiateur du monde », « l'arbitre de l'univers », celui qui doit « ordonner les destinées du genre humain »[1] ; comme dit Hérault de Séchelles, « l'exemple du monde »[2] ; comme dit André Chénier, celui qui tient dans ses mains « la cause de l'Europe entière » ; celui qui accomplit une Révolution « grosse des destinées du monde »[3].

De l'Univers, de l'Europe, ou seulement de l'Allemagne, ou de l'Espagne, ou de quelque pays que ce soit, la poésie italienne n'a pas le moindre souci. Elle se resserre sur elle-même ; elle ne regarde qu'entre les Alpes et le détroit ; quand elle a fini de payer à la grande nation, descendue chez elle, son tribut de louanges, elle se hâte de revenir à ses propres affaires : celles-ci ne lui semblent pas suffisamment prospères pour qu'elle veuille remédier à celles d'autrui. Il ne faut pas lui parler de Constantinople ou de Saint-Pétersbourg : Turin, Milan, Venise, Gènes, Florence, Rome, Naples, suffisent à la contenter, et limitent son effort. Pour qu'il soit puissant, il faut qu'il soit restreint. Car c'est son unité qu'elle demande, et rien d'autre[4]. Elle n'est pas inspirée par l'amour de tous les hommes, mais seulement par l'amour de sa propre patrie :

> Ah della patria amor sacro, tu movi
> A me le labbra, e di te stesso m'empi[5]...!

Et comme les poètes français profitaient des circonstances les plus indifférentes pour s'élancer vers l'idéal : de même, elle profite de tout pour retourner vers le pratique[6]. Aux compliments qu'elle adresse aux généraux français, elle mêle le rappel de ce qu'ils ont promis en passant les Alpes : l'indépendance de toute la nation. De Bonaparte, elle espère obtenir les anciens jours de Rome[7]. Quand elle aborde les idées philosophiques et les thèmes abstraits — ce qu'elle est parfois obligée de faire — elle pense toujours à l'Italie. La Liberté, c'est la liberté de l'Italie.

1. Guillaume, t. IV, p. 799. — 2. Aulard, *Soc. des Jac.*, t. IV, p. 439.
3. *Avis aux Français*, 1790.
4. A. d'Ancona, *Il concetto della unità politica nei poeti italiani*, 1876.
5. Torti, *Libertà d'Insubria. Ode.* (Racc. di poesie repubbl., p. 69.)
6. Voir par ex. : Geroni, *La Chiesa della Rosa concertita in Circolo cost.*, 1798.
7. Par ex. : A. Petracchi, *Ad Andrea Appiani, egregio pittor milanese, in occasione di aver fatto i ritratti del gen. fr. Bonaparte e della citt. sua sposa. Ode*, 1797.

L'Être suprême lui-même, c'est la divinité qui prend soin de l'Italie[1]. Il la contemple du haut des demeures éthérées ; et ses décrets portent qu'elle sera délivrée des barbares.

Fantoni, le fougueux orateur révolutionnaire, qui consacre ses loisirs à préparer un poème sur la régénération du monde, écrit une traduction de l'*Hymne à l'Être suprême,* de M. J. Chénier[2] : un des plus beaux ornements du Parnasse démocratique. Par une ingénieuse combinaison de mètres, il reproduit non seulement les idées, mais le rythme de son modèle. Ainsi la strophe française se substitue à la cadence de l'italien. C'est bien, comme nous l'avons dit, de l'art d'imitation, et de la littérature de copie. Mais si la forme manque d'originalité, il n'en va pas de même des idées. Regardons-les de plus près, en effet ; ne nous laissons pas tromper par la similitude des vers et notons les différences. Chez M. J. Chénier, la France est debout devant l'Être suprême ; chez Fantoni, c'est l'Italie. Bientôt même les deux textes divergent :

Quand du dernier Capet la criminelle rage
Tombait d'un trône impur écroulé sous nos coups,
Ton invisible bras guidait notre courage,
Tes foudres marchaient devant nous,

dit Chénier. Ce n'est plus l'affaire de Fantoni ; après tout, l'histoire de France ne l'intéresse pas. L'humanité l'intéresse encore moins : un vers comme celui-ci n'est pas son affaire :

A venger les humains la France est consacrée...

Il se met donc à parler de l'Italie. Et quand Chénier conclut comme concluent les Français :

Que notre liberté, planant sur les deux mondes,
Au delà des deux mers guidant nos étendards,
Fasse à jamais fleurir sous les palmes fécondes
Les Vertus, les Lois, et les Arts !

1. Lancetti, *Ode alla Libertà* (P. d., t. I, p. 97) ; Rossi, *Ode alla Libertà* (*Ibid.*, p. 106) ; Torti, *All' Ente supremo. Inno* (*Ibid.*, p. 56), etc. Même sous les formes vieillottes de la poésie allégorique, l'idée patriotique réapparaît : Lancetti, *Il Congresso de' fiumi* (P. d., t. I, p. 89). C'est Protée qui parle aux fleuves :

« Verrà, verà, non dubitate, il punto
Che libera ritorni Italia intera... »

2. *Opere*, Edizione 1823, Odi, l. III, p. 51. *All'Essere supremo, Inno. Parafrasi di un inno francese*. La *Racc. di poesie repubb.* spécifie encore : « *Traduzione.* »

Fantoni, fidèle à l'esprit de son pays, conclut comme concluent les Italiens :

> Fa che le sue vittrici — tricolorate insegne
> D'Esperia ovunque ondeggino — sulle domate parti,
> E che pronte germoglino — fra le guerriere palme
> Leggi, Costumi, ed Arti.

Je donnerai la liberté au monde, dit la poésie française. La poésie italienne répond : Donnez-moi seulement la liberté de l'Italie.

III

Les gains que la littérature vient de faire dès maintenant, et les acquisitions qu'elles a préparées pour l'avenir, il faudrait les préciser[1]. On risque, à les rechercher après les pertes, de tomber dans la contradiction. Mais qu'y faire, si cette contradiction apparente est dans la réalité même ? Il arrive, en effet, que le sentiment de la nationalité italienne, exprimé par la littérature, succède à l'oppression exercée par les Français, après l'engouement du début. 1796 est, à cet égard, très différent de 1799. D'abord, c'est la joie et la confiance ; ensuite, la défiance et les regrets. Ces deux dates laissent la place à une expérience suffisamment concluante, dans des années qu'on semble vivre avec fièvre, fécondes en événements imprévus, et toutes chargées de surprises. Elles font plus pour l'éveil de la conscience collective qu'une longue suite d'années somnolentes et paresseuses. La conquête étrangère, les organisations hâtives, les débats passionnés, les discordes civiles, les retraites précipitées, les changements brutaux, voilà plus qu'il n'en faut pour qu'on apprenne beaucoup en peu de temps. Tous ceux qui se mêlent à la vie publique ont l'occasion de se donner passionnément aux modes nouvelles, puis de réfléchir, puis de se reprendre. — Il arrive encore que le sentiment de la nationalité italienne persiste à côté de l'influence française ; les deux courants ne se confondent pas. Les écrivains hostiles dont nous avons d'abord constaté l'existence ne manifestent plus ouvertement leur pensée : cela ne veut pas dire qu'ils aient disparu tout d'un coup. Ils gardent la réserve que leur impose le danger, et ils se taisent : ils attendent que leur moment soit revenu. En réalité, c'est une autre Italie qui se

1. Cf., sur les gains politiques, d'où naissent ces gains littéraires, F. Lemmi, *Le repubbliche italo-francesi e la reazione italica nel 1799* (Le origini del Risorgimento, 1906, cap. III, p. 169 et sv.).

laisse séduire par la France ; ce ne sont ni les aristocrates, ni, en général, le peuple, mais les écrivains qui traduisent le sentiment de la classe moyenne. Quand les classes moyennes deviendront hostiles aux excès de l'imitation, elles verront leur effort encouragé par les adversaires irréductibles de la Révolution, qui auront retrouvé dans sa défaite le droit de parler. — Ajoutons que les deux tendances, celle qui porte vers la France et celle qui porte vers l'Italie, ne sont pas toujours successives, ou parallèles : elles sont quelquefois mêlées et confondues. La psychologie que nous étudions offre ce caractère particulier, que dans un même fait, l'influence française peut trouver une satisfaction apparente, et l'esprit national italien un gain réel. Nous imposons à un poète nos thèmes, le rythme de nos vers, et jusqu'aux mots de notre vocabulaire politique : cela ne l'empêche pas d'exprimer un sentiment patriotique. Et son œuvre sera perdue comme valeur présente ; elle sera perdue en tant que production d'art ; la forme, franchement mauvaise, sera condamnée à périr aussitôt créée. Mais l'idée patriotique, nécessairement, éveillera le désir d'une œuvre qui répondemieux au sentiment commun, d'une forme italienne, d'un art national ; si bien que dans ces vers, qui ne valent rien, nous trouverons déjà la condition et le principe d'une poésie qui vaudra beaucoup. Les deux éléments, ici, coexistent : nous devons discerner le second.

Les villes d'Italie ne perdent pas avec la Révolution la physionomie particulière qui les caractérise. Capitales elles-mêmes, elles ne reçoivent pas d'une capitale unique les règles de leur conduite et les exemples de leur vie. En allant de province en province, le voyageur qui les parcourt va de surprise en surprise, et croit voir les différentes espèces du beau, séparées et ordonnées pour son plus grand plaisir. Quarante ans d'unité ont à peine atténué cette précieuse et charmante variété. Quelques années d'occupation, et, pour certaines villes, quelques mois, ne les transforment pas au point d'en faire la caricature de Milan, par exemple, ou de Turin, qui sont les plus françaises. Arrêtons-nous à Florence, qui séduit d'ordinaire ceux qui s'y arrêtent : elle pourra séduire encore, pendant la crise de la conquête. Sous les éléments transitoires que les circonstances apportent, demeurent les éléments stables de son caractère. Ce qui la distingue, n'est-ce point l'harmonie qu'on retrouve chez ses habitants sous forme de modération et de douceur ? Et ce que renferme de grâce avenante et délicate le mot *gentile*, que notre langue ne peut traduire — n'est-ce point là son attribut ? Partout ailleurs, il y eut des excès ; ici, tout resta calme et tranquille. Avant d'entrer, les Français déclarèrent que le peuple toscan

était doux et pacifique[1]; pendant l'occupation, ils rendirent témoignage qu'il était pacifique et bon[2]: et les Florentins répétèrent à l'unisson: « nous sommes bons, sages, pacifiques, amants de l'ordre et des sciences[3] ». Chacun mit son zèle à ce que le « repos indicible[4] » dont la ville jouissait ne fût pas troublé par quelques maladroits ou quelques brutaux. Les révolutionnaires ne se montrèrent pas ingrats envers le gouvernement du grand duc; ils déclarèrent volontiers qu'au despotisme près, il etait fort bon; et que pour une tyrannie, c'était une tyrannie pleine de douceur[5]. Le clergé, s'il accueillit les nouveautés sans enthousiasme, les accepta sans horreur. Une circulaire officielle invita les curés à parler au prône contre les alarmistes: ils s'exécutèrent[6]. Le citoyen archevêque seconda « la marche révolutionnaire de la cause publique[7] »: il écrivit à ses prêtres une lettre pastorale, prouvant que la liberté était absolument juste, extrêmement utile, et facile à établir[8]. Envers les nobles, on eut des égards[9]: ils furent invités à ne pas bouder, à reprendre leur place dans la société, à se montrer au théâtre. Que s'ils ont peur d'être hués par la foule, ils se trompent; et que si par hasard la foule les hue, elle sera punie[10]. On les regarde comme des frères; on les aime et on les respecte en cette qualité[11]. Mêmes attentions pour la bourgeoisie: qu'elle ne craigne rien; que les négociants continuent leur commerce; que les pères de famille envoient leurs enfants a l'école, comme auparavant[12]. « La douce alliance qui doit unir toutes les classes des citoyens[13] », est respectée; « le calme, qui sans aucun doute forme une des plus belles qualités de la nation florentine[14] », est maintenu; et tout est pour le mieux dans la meilleure des villes. Il n'y a pas d'autre sang versé que celui des républicains, au moment de la réaction: les excès ne viennent pas d'eux[15].

Autre trait: le goût de la culture persiste. Les libérateurs de l'Europe ne mettent pas le pied sur une terre vulgaire, mais dans la patrie de Machiavel[16]. « La patrie de Machiavel, de Galilée, de Dante et de Michel-Ange[17] », grands noms, qu'il est beau de faire résonner. Un peu d'orgueil ne messied pas, quand on a de si nobles ancêtres. Permis

1. *Gazz. tosc.*, n° 13, 1799. Cf. P. Covoni, *Cronachette fiorentine*, 1894.
2. *Monitore*, 1799, n° 11. — 3. Expressions des journaux, passim.
4. *Gazz. tosc.*, n° 14. — 5. *Mon.*, n°s 1 et 3. — 6. *Id.*, n° 20. — 7. *Id.*, n° 3.
8. *Id.*, n° 13. — 9. *Il club patriottico*, 1799, n° 2. — 10. *Mon.*, n° 3.
11. *Il club p.*, n° 2. — 12. *Gazz. Universale*, 1799, n° 26. — 13. *Mon.*, n° 3.
14. *Gazz. tosc.*, n° 13.
15. E.-A. Brigidi, *Giacobini e realisti, o il viva Maria. Storia del 1799 in Toscana*, 882. A. Lumini, *La reazione in Toscana nel 1799*. 1891.
16. *Mon.*, n° 2. — 17. *Id.*, n° 6.

« au reste des populations corrompues de l'Italie », d'aimer le bruit, les cris, les hurlements : l'Étrurie doit se distinguer d'elles[1]. « La liberté est une vierge si délicate, que les lis de ses joues se fanent aussi bien par les injures et les brutalités de ses ennemis, que par les violents transports de ses amants[2]. » Il ne faut donc point de violence, même dans le bien : de la déférence suffit. La vie littéraire et scientifique suit son cours normal ; la Société économique fonctionne sans arrêt ; elle se contente, par un petit discours préliminaire, de faire une concession à la mode ; puis elle reprend ses discussions ; de même l'Académie florentine[3]. Chose étonnante, une académie nouvelle se fonde, celle des « Neofilatri », due à l'union de vingt jeunes médecins, que la politique n'empêche pas de cultiver leur art[4]. La presse garde une tenue exceptionnelle. Elle ne s'interdit pas, de temps à autre, une polémique, et comme la perfection n'est pas de ce monde, un journaliste déclare d'un confrère qu'il joint une ignorance crasse à une horrible noirceur. Mais c'est l'exception ; presque toujours, « le langage est décent[5] », et même poli. Dans la patrie de la Crusca, le style reçoit l'honneur qui lui est dû. Il s'agit d'annoncer deux nouvelles qui n'ont aucune espèce de rapport : la première, que les Autrichiens sont à Ferrare ; la seconde que Philippe Stecchi a donné un bal pour fêter la régénération de la Toscane. On les lie par une transition admirable : « Des lettres de Ferrare du 28 mars démentent la nouvelle aristocratique d'après laquelle les Allemands ont occupé cette commune. Il n'y a pas trace de guerre dans ces régions ; et même on y fait couramment des expéditions de marchandises. Cette nouvelle a tenté, hier soir, de franchir le seuil de la maison du citoyen Philippe Stecchi ; mais à la vue des soldats cisalpins qui gardaient la porte, elle s'est évaporée dans l'air[6] ... » Oui, ce sont bien des « plumes de mérite[7] » qui rédigent les journaux, pour garder la faveur du « plus cultivé des publics[8] ».

Le Florentin fait volontiers entrer un grain de scepticisme dans son admiration. Il est trop fin pour ne voir les choses qu'en gros, et comme d'un seul côté ; il les retourne et découvre avec quelque joie leurs défauts. A une époque où bien peu échappent à la contagion de l'enthousiasme, le doute, ici, ne perd pas ses droits. Il s'applique même aux exploits accomplis par les Français : « Nous voilà en plein miracle. Un journaliste de Bologne nous montre Bonaparte devenu grand prophète en Égypte ; nos gazettes font passer les armées à gué à travers la mer

1. *Mon.*, n° 5. — 2. *Il club patr.*, n° 1. — 3. *Mon.*, n° 47. — 4. *Il club patr.*, n° 32.
5. *Gazz. univ.*, supplemento al n° 25. — 6. *Mon.*, n° 6. — 7. *Il club pat.*, n° 27.
8. *Gazz. tosc.*, n° 21.

Rouge. C'est un prodige d'autant plus remarquable, qu'il n'a pas eu lieu même pour les Hébreux, qui ont eu besoin de diviser les eaux pour passer. Il ne manque qu'une colonne de feu descendue du ciel pour éclairer les soldats. A bien calculer les distances qu'on fait parcourir aux troupes en peu de jours, il faut reconnaître qu'elles volent. Et pourtant, la conquête des pays dont on dit qu'elles s'emparent devrait tout de même leur prendre du temps[1]. » *La Gazzetta toscana*, le vieux journal qui regrette le temps où il pénétrait, bien écrit, discret, distingué, dans les cafés, et dans les boudoirs des élégantes, c'est le scepticisme de Florence[2]. Et son esprit! Elle a l'esprit populaire, qui se délecte aux sous-entendus satiriques; elle a l'humour, qui saisit vite le côté ridicule des réactionnaires ou des républicains; elle a l'ironie. Que d'anecdotes savoureuses, parmi lesquelles on n'a qu'à choisir! « Quand on éleva l'arbre de la liberté à Montevarchi, le citoyen Cioni justifia son absence en invoquant un malaise subit. Son médecin doit être une grande bête. Il lui a ordonné de rester sur son toit pendant toute cette même journée, avec un maçon, à arranger des tuiles et des briques[3]. » Les épigrammes courent la ville[4]; même la tribune du club, ailleurs plus austère, se prête aux épanchements d'un esprit malicieux. Vous me rappelez, dit un citoyen que frappe la disproportion entre les paroles et les faits, l'homme qui demandait la massue d'Hercule pour écraser une puce, ou le charlatan qui hurlait sur une place publique: « Si ce que je vous dis n'est pas aussi vrai qu'Évangile, que Dieu me précipite au plus profond de l'enfer; que tous les jours, cent diables me retournent au milieu des flammes avec des fourches de fer; que le démon Asmodée me verse dans la bouche une chaudière de plomb fondu et de soufre » — tout cela, afin de vendre un sou de plus un petit pot de pommade qu'il voulait faire passer pour du baume[5].

Mais malgré ces différences locales, dont il faut tenir compte chaque fois qu'il s'agit de l'Italie avant le Risorgimento, il y a un moment où les mêmes idées s'imposent à tout le pays. Il y a un moment où, pour la première fois peut-être, les écrivains envisagent de la même façon les mêmes intérêts: car ils ne s'occupent pas exclusivement de futilités, malgré l'abus des grands mots: ils songent à l'existence de la nation. Au moment où le danger coalisait les princes contre la France, cet accord était très loin d'être réalisé. La Vénétie voulait une chose, et la Ligurie une autre; Rome n'était pas d'accord avec Florence; et chacun, pour finir,

1. *Gazz. tosc.*, n° 24: Meraviglie del secolo. Voir aussi, n° 23, des traits de scepticisme analogues.
2. *Id.*, n° 22: La Gazzetta toscana ai suoi concittadini.
3. *Mon.*, n° 37. — 4. *Il club pat.*, n° 10. — 5. *Gazz. tosc.*, n° 36.

faisait ce qu'il voulait. Maintenant, toutes les voix se réunissent : il y a même un journal exprès pour enregistrer leurs paroles de concorde[1]. Tous les livres énoncent les mêmes principes, répétés dans tous les clubs[2]. La personnalité de chaque ville subsiste, et toutes ces personnalités s'associent pour admettre un certain nombre de vérités nettement définies. Même abstraction faite du contenu de ces vérités, la considération seule qu'elles sont communes à tous serait de première importance. « Ces lignes étroites qui partagent l'univers en peuples différents, s'effacent aux yeux du philosophe et de l'homme libre[3] », c'est-à-dire du Français. Aux yeux de l'Italien, ce sont les lignes qui séparaient les états voisins et rivaux qui commencent à s'effacer.

L'idée qu'un isolé exprimait dans l'article fameux du *Caffè*, quarante ans plus tôt[4], devient celle de tous. Ceci explique qu'à l'avenir, une révolution commencée à Turin aura sa répercussion dans les autres capitales, et qu'un livre paru à Milan fera autant d'effet dans les États pontificaux qu'en Lombardie, la politique et la littérature étant désormais invinciblement unies. La Société d'instruction publique de Mantoue envoie une adresse à celle de Milan : puissent toutes les nations de la terre former une seule famille, et jouir en paix des beaux jours de l'Astrée, à l'ombre de l'arbre verdoyant de la Liberté[5] ! La Société de Milan répond à celle de Mantoue : puissent tous les peuples de l'Italie, que la nature a réunis, et que la perfidie des tyrans a divisés, nous imiter, et suivre nos traces, pour établir la République italienne une et indivisible[6] ! Voilà le langage qu'on attend des lettrés ; on demande aux auteurs qu'ils se montrent, « non pas Lombards, Piémontais ou Romains, mais Italiens par système et par sentiment »[7]. Les écrivains n'auront pas le centre intellectuel dont ils regrettent quelquefois l'absence, enviant Paris aux Français. Mais ils sont sûrs de rencontrer, dans chaque ville, des hommes qui ont partagé les émotions et les idées de tous leurs concitoyens, et qui veulent rester en contact

1. Voir le curieux journal « *Campana a Martello, ossia Tocchi i più forti di vari fogli* », Ven., a. I. Cf. aussi A. Neri, *Un giornalista della Riv. Genovese* (1887).
2. On saisit le passage du sentiment local au sent. national dans un discours comme celui du cit. Porro, milanais, au Club de Gênes : « Je viendrai donc avec plaisir m'instruire parmi vous et assister à vos progrès, qui, éclairant le peuple toujours davantage, le rendront capable d'honorer par des faits le nom gênois, et un autre nom encore plus auguste, le nom italien. » (*Circolo costit. Gen.*, num. 5.)
3. *Feuille villageoise*, 6 sept. 1792.
4. Cf. L. Ferrari, *Del Caffè*, 1899, p. 32 et sv.
5. 6 germ. an V. *L'Acc. di Mantova a quella di Milano.*
6. 13 germ. an V. *Risposta...*
7. *Term. pol.*, n° 28, 1796. Voir, pour des expressions analogues, le *Giorn. dei patr. d'It.*, n° 11, Aristocrazia letteraria.

avec eux, dans une même espérance, par les lettres. Ils trouveront donc un public italien, parce qu'il existe un esprit public italien, « Il y a, dans les nations, un sentiment général et une manière commune de penser, accompagnés d'enthousiasme. Cela s'appelle esprit public. C'est une force d'opinion. S'en emparer, c'est se rendre maître des esprits, et disposer à son gré de la force du peuple[1]. » Tel est le premier gain de la littérature.

Déjà elle a un contenu. Le meilleur moyen de préparer l'Italie future, c'est de ramener l'attention vers l'Italie passée. Celle-ci possédait un si riche trésor d'énergie et de gloire, qu'elle peut être proposée pour modèle à ses propres enfants. « *L'italicisme* devrait avoir pour base l'antique grandeur du nom latin, avec l'exclusion des barbares au Nord de la belle Italie[2]. » En ceci encore la Révolution est utile. Elle remet à la mode l'histoire romaine avec la littérature classique. Robespierre parle de Catilina comme s'il était Cicéron; il invoque familièrement Caton et Aristide; il vit presque sous les lois des décemvirs[3]. Mais les Français ont beau faire. Ces grands hommes ne sont leurs aïeux que par adoption; les vertus civiques les unissent peut-être à eux, mais non point les liens du sang; ils se vantent trop de leur parenté, pour qu'elle n'ait pas quelque chose d'artificiel. Naturelle, au contraire, chez les Italiens, elle leur rappelle le temps où ils étaient à la fois maîtres d'eux-mêmes et maîtres du monde. Ils sont portés à évoquer les Tarquins, lorsqu'ils parlent d'aristocratie[4]; lorsqu'ils veulent faire un compliment sincère à un capitaine, ils évoquent Scipion et César[5]; aux femmes, ils proposent l'exemple de Clélie[6]; ils puisent sans effort des exemples dans leur propre histoire. Plus que les autres, les Romains se sentent voisins de la grande Rome d'autrefois. « Ombres de Pompée, de Caton, de Brutus, de Cicéron, d'Hortensius... au milieu de ce Capitole qui vous doit sa gloire, et où vous avez défendu tant de fois les droits du peuple », recevez notre hommage, dit le général Berthier[7]. « Ombres des Émilius et des Scipions, apaisez-vous. La Liberté sort de vos tombes, pour vivre éternellement dans les lieux qui furent votre berceau[8] ! » Les Français qui parlent avec ce respect mêlé de vénération donnent l'exemple; et les indigènes de s'écrier, à

1. *Il Club patr.*, n° 3, 1799. — 2. *G. patr. Ital.*, Italicismo, n° 41.
3. Aulard, *Soc. Jac.*, t. II, p. 396.
4. P. Bulgari, *La caduta della veneta arist.*, o *Disc. al pop. ven. nella caduta dei mille suoi Tarquinj*, 1797.
5. *La voce del popolo convertito*, 1797.
6. *Discorso detto nella soc. patr. dal Citt. G. Valeri*, Firenze, 1799.
7. *D. pron. nel Campid. dal gen. Bertier.* (Coll. carte, Roma. T. I, p. 15.)
8. *Banditore*, n° 21. Discours du général Dallemagne.

leur tour : « Peuple romain, qui sens couler dans tes veines le sang valeureux des Brutus et des Cassius[1]... » La littérature s'empare de ce thème avec d'autant plus de joie, qu'il prête aux déclamations pompeuses; elle est incapable de résister à la tentation. Les orateurs s'époumonent à injurier un Tyran à la mode antique, que les poètes avaient déjà flétri comme il convenait. Les érudits donnent plus de poids à leur discours en le chargeant de belles et bonnes citations tirées des classiques. « Que pouviez-vous être après l'arrivée des Français? à la loi du vainqueur doivent se soumettre les vaincus, disait Alexandre, d'après Quinte-Curce (Livre IV, chapitre v). Les vainqueurs peuvent commander à leur gré aux vaincus, disait Arioviste, d'après César (*De Bello Gallico*, livre I, chapitre xxxvi).... Mais les Français, rivalisant avec ces peuples qui, au dire de Justin (*Histoire*, livre I, chapitre i) ne cherchaient pas le pouvoir, mais la gloire, et contents de vaincre leurs ennemis, s'abstenaient de les dominer, se sont laissés uniquement transporter par l'amour de la gloire[2]..... » Et même, dans la cadence de certaines phrases italiennes, la vaste période latine s'organise; les propositions subordonnées montent majestueusement vers la principale, puis redescendent avec ordre vers un trait final. Il n'y a aucune honte à calquer le début des Catilinaires : bien plutôt fait-on preuve, lorsqu'on l'imite, d'une érudition de bon goût. «.... Jusques à quand voudrez-vous languir dans la léthargie mortelle, où vous tient profondément plongés cette même tyrannie que vous abhorrez généreusement? Et jusques à quand devrai-je attendre votre réveil déjà prêt, et depuis longtemps annoncé?...[3] » Ce sont là des excès, qu'on pourrait ranger peut-être, avec quelque indulgence, parmi les défauts utiles, déclarés nécessaires : pour être sûr de remplir la juste mesure, on commence par la dépasser. Mais l'indulgence n'est plus nécessaire devant l'intensité du sentiment latin, qui s'est réveillé. Par exemple : « Certains traits du patriotisme romain n'ont jamais été jusqu'ici, par aucune nation, égalés, ou peut-être même imités. En vertu d'un illustre privilège, ils sont réservés au cœur et à l'esprit des Italiens. Montrons donc que nous ne sommes pas indignes de nos ancêtres[4]... » Cette vigoureuse protestation contre les prétentions françaises fait plaisir à entendre. « Il y a trois grandes époques dans votre histoire, dit un patriote aux habitants de Lodi. La première est romaine, quand vous êtes devenus colonie latine. La seconde se place au xii[e] siècle, quand votre commune fut libre. La troi-

1. *G. di R.*, n° 8, 1798, Discorso del C° Piranesi. — 2. *Gazz. di Roma*, n° 13.
3. *Ricordi ai patriotti It.*, di F. S. (sc. v. iii, 16). Notons d'ailleurs le sentiment : « Italiani, ricordatevi una volta chi foste, e lo sarete certamente di nuovo » (p. 23).
4. A. Anelli, *Il vero patriotta*, Padova, 1797. (Carte pubbliche, Venezia, t. V).

sième commence aujourd'hui[1] ». Nous saisissons cette continuité qui n'a jamais été interrompue entre Italiens et Latins[2] : elle attache naturellement les âmes; elle efface les vingt siècles du passé. Que dire enfin de l'ingéniosité avec laquelle on ramène aux Italo-Latins le mérite de la constitution française? « L'immortel Montesquieu, le grand Rousseau, le divin Helvétius, le très sagace Mably, et d'autres auteurs français, en suivant les doctrines de nos inimitables écrivains Tacite et Machiavel, ont fourni en 1795 à une commission de onze philosophes français les lumières nécessaires pour former la fameuse Constitution[3]... » La tradition latine reprend ses droits. Elle rappelle aux écrivains que la littérature ancienne a toujours visé à une action politique et sociale; et que l'*Énéide*, en même temps qu'à la glorification de la patrie, devait servir à sa moralité. Elle ne le leur rappelle pas comme une leçon venue du dehors. Cette tradition est en eux. La Révolution rend active cette puissance qui sommeillait, et qui, avec d'autres causes et d'autres effets, agira sur la littérature italienne d'après 1815, si nettement patriotique et si nettement morale. Dès maintenant, la confiance peut revenir aux écrivains. Dans un passé qui est encore un peu le présent, ils ont été les maîtres de toute culture. Pour lutter avec succès contre l'influence française, il suffit de vouloir. Car la France, comme toutes les autres nations, a été à l'école des grands maîtres du classicisme, puis de la Renaissance. Aujourd'hui, les rôles sont intervertis. Mais si le génie latin se réveille, cette prétendue dominatrice ne reprendra-t-elle pas demain sa place de disciple et de sujette?

Cependant il est difficile de parler toujours de l'Italie future et de l'Italie passée. Il faut bien se reposer, de temps en temps, sur des réalités moins éloignées. On a besoin de fixer les yeux sur des types et sur des symboles, où il entre un peu plus de matière que dans les idées pures. Et voici un des plus surprenants effets de l'influence française contre la France : c'est le triomphe d'Alfieri[4]. Le répertoire du théâtre révolutionnaire tombe instantanément dans l'oubli. Personne ne songerait, en 1800, à reprendre *Charles IX* ou *Les Victimes cloîtrées;* personne n'oserait seulement prononcer le nom du *Ballet du Pape*. Rien de tout cela n'est resté : Alfieri reste. Avant 1789, il lui manquait la faveur des gouvernements, qui interdisaient ses pièces tyrannicides. Il lui manquait surtout un public capable de le comprendre. Pour les

1. *Disc. dell citt. Ranza*, 1796.
2. Novati, *L'influsso del pensiero latino*, 1899.
3. A' *Giovani Citt. studiosi il Citt° Fiorentino*, Nap., 1799 (B. s. s. p. Nap., Misc. 1799, t. I, f° 49).
4. Cf. Bertana, *O. c.*; Mazzoni, *Ottocento*, p. 159-160.

représentants de la vieille génération, pour Bettinelli, qui le jugeait en 1790 à propos de l'édition de ses tragédies, il était comme un phénomène; il semblait « un Français moderne triomphant de Versailles, ou de la Bastille, avec ses pierres sous les yeux, ou dans les mains ». Les apôtres de la liberté, ajoutait le critique, devraient faire traduire ses tragédies, et les représenter pour mieux convertir leur nation [1]. Il ne se doutait pas que les Français allaient les apporter à l'Italie elle-même. Alfieri leur plaisait; ils s'étonnaient de voir son peu de succès dans sa propre patrie; ils l'expliquaient par la décadence du goût, incapable d'apprécier autre chose que des vers fades ou des bouffonneries grossières [2]. « L'impossibilité physique de représenter sur un théâtre d'Italie autre chose que d'insipides opéras ou de misérables farces, jusqu'au moment où la Révolution qui s'opère aujourd'hui dans son état politique aura donné à son théâtre la dignité qui lui convient », l'a privé, disaient-ils, d'une gloire légitime. Pour qu'il en jouisse, ils se hâtent de mettre ses tragédies au répertoire. Plus les esprits sont pénétrés par les idées nouvelles, et plus ils le goûtent. Rome, qui est le centre de la résistance, qui s'ouvre tard à la France, et de mauvaise grâce, le comprend mal [3]. Telle de ses pièces rencontre dans la ville éternelle un franc insuccès. « Le grand Alfieri lui-même ne s'en étonnerait pas, se souvenant qu'il a dédié ses tragédies au peuple italien futur [4]. » Les spectateurs ne sont pas suffisamment préparés. Mais dans la Cisalpine [5], et partout où la « démocratisation » se trouve plus avancée, on l'accueille avec transport. Il a l'honneur d'inaugurer le théâtre patriotique, à Milan ; pour célébrer l'anniversaire de la fondation de la République, c'est encore lui qu'on choisit [6]. Les journalistes le citent [7], et les libraires le vendent [8]. Ses vers sont pris comme épigraphe [9] à côté de la prose de Rousseau. Les Français n'ont pas changé d'avis sur lui : ils continuent à l'aimer, ou plutôt à l'admirer, parce qu'il est « le Tacite des poètes [10] ». Les Italiens l'admirent et l'aiment pour la même raison. Des applaudissements frénétiques saluent les vers de Brutus qui vantent la liberté; Virginie fait répandre des larmes « non pas filles de la

1. *Giorn. de' lett. di Modena*, t. XXXXIII, p. 197.
2. *Décade*, t. V, 30 floréal an III, p. 347 ; *Le Courrier de l'armée d'It.*, n° 62, 1797.
3. G. del Pinto, *Rappresentazioni alfieriane in Roma*, 1909.
4. *Mon. di Roma*, n° 45, a. VII. Notons cependant le succès de sa *Virginia*. (*Mon. di R.*, n° 8, a. VII.)
5. Bustico, *Il teatro patr. di Milano e il culto per V. Alfieri*, o. c.
6. *Term. pol.*, n° 27, a. V.
7. Par ex., *Mon. bol.*, n° 33, 1798, t. I : à propos d'une révolte de paysans.
8. *Notizie del mondo*, n° 63, 1797. — 9. *L'Osservatore*, n° 7, anno VII.
10. *Mercure*, 21 mars 1807, p. 541.

faiblesse, mais de cette haine sacrée contre la tyrannie qui, en pleurant de rage, s'arme d'un poignard [1] ». Ses tragédies sont « rigoureusement républicaines [2] »; il est le chantre de l'égalité sociale [3]. Mais un autre sentiment se mêle à celui-là. Le premier tragique d'Italie, ajoutent les Italiens, risque d'être le premier tragique des autres nations ; l'auteur de la Mérope italienne l'emporte sur l'auteur de la Mérope française [4]. A peine l'ambition d'égaler, ou de surpasser la France, au théâtre, semblait-elle éteinte, qu'elle renaît ; et la lutte que l'on croyait finie, recommence avec plus d'ardeur et un plus sûr espoir de vaincre. Après 1800, les idées républicaines passeront au second plan. Cependant le succès du « Sophocle italien [5] » ira grandissant toujours ; l'édition entreprise par Bettoni ne comptera pas moins de sept cents souscripteurs [6] ; la publication du *Misogallo* n'empêchera pas les autorités françaises de suivre le mouvement populaire qui porte Alfieri vers l'apothéose ; le prince Eugène assistera au couronnement de son buste, en plein théâtre de Milan [7]. C'est qu'il est « le père de la tragédie italienne [8] » ; c'est que grâce à lui, « la péninsule n'a plus rien à envier au théâtre français [9] » ; c'est qu' « il a surpassé la tragédie française, qui tenait le premier rang avant lui [10] ». Les autres nations envient Alfieri à sa patrie ; et le vieillard de Ferney — toujours jaloux de la gloire d'autrui — jette à son rival un regard de colère [11]. « On convient assez généralement aujourd'hui que nous avons égalé Athènes et Rome en plusieurs choses, mais que nous les avons infiniment surpassées dans l'art dramatique ; et que dans ce genre, nous sommes enfin parvenus à notre tour à ce point de perfection qui peut être désormais regardé comme le modèle de toutes les nations [12]. » Ce jugement du *Mercure de France*, que l'Italie devait accepter avec tristesse au moment où il était prononcé, en 1788, elle ne l'admettrait plus, maintenant qu'elle entoure son poète « d'un culte religieux qui s'approche de la fureur [13] ». Elle lui sait gré d'être l'initiateur de la grande littérature politique qui collabore intimement à la résurrection de la patrie [14]. Elle lui sait gré de lui avoir rendu, à l'extérieur, la gloire des lettres, dans le genre où il lui était le plus pénible d'avouer son infériorité.

1. *G. senza titolo*, nº 58. — 2. *Term. pol.*, nº 36, a. V.
3. *Gazz. urb. Ven.*, nº 55, 1797. — 4. *G. amici Lib. Eguag.*, nº 17.
5. *G. ital.*, 28 luglio 1806. — 6. *Ibid.*, 10 aprile 1809.
7. G. Martinazzi, *Acc. dei Filodr. di Mil.*, ch. IV, p. 56, o. c.
8. *Gior. ital.*, 27 lugl. 1805. — 9. *Osservatore*, nº 62, anno VII.
10. Pindemonte, *Composizioni teatr.*, 1804.
11. *Alla memoria di V. A., le Muse astigiane*, 1804-06. Cocchis, sonetto II.
12. Juillet 1788, p. 174. — 13. Torti, *Prospetto della lett.*, 1812, parte III, prefaz.
14. Cf. Arullani, *L'op. di V. A.*, 1907, et surtout G. Mestica, *La politica nell' opera lett. di V. A.*, 1897.

Ce qui permettait l'invasion de l'esprit français, c'était l'absence d'un esprit italien : il s'est réveillé. Ce qui rendait toute-puissante la mode d'au delà des Alpes, c'était l'oubli d'une gloire traditionnelle, supérieure à toutes les modes : elle renaît. Les lettres acceptaient presque la défaite, faute de combattants : le plus vigoureux est exalté comme un symbole. Étant donnée la situation de l'Italie par rapport à la France, tout progrès chez l'une se traduit par un recul chez l'autre ; l'hégémonie littéraire, devenue illégitime dans son principe, est attaquée dans chacun des effets que nous examinons. L'idée même d'un art qui sert à l'utile, c'est-à-dire l'idée essentielle de la Révolution, n'est pas sans servir à l'Italie, qui elle-même l'avait toujours nourrie. Des critiques ont reproché souvent, reprochent encore à sa littérature de n'être pas populaire : s'il y a un moment où elle s'efforce de l'être, c'est bien dans la période qui va de 1796 à 1799 ; et cela, parce qu'à l'exemple des envahisseurs elle renonce à la préoccupation exclusive de l'art, et confond la création du beau avec l'enseignement du vrai. La marche des idées est toujours la même. Alfieri et Parini montrent la nécessité de la réforme ; vient la Révolution, qui l'impose, non parce qu'elle la juge spécialement utile à l'Italie, mais simplement parce qu'elle impose tout ce qui est français ; quand elle se retire, c'est l'Italie qui a gagné. En 1794 encore, dans une réunion de l'Arcadie, le prince Agostino Chigi avait obtenu les applaudissements d'un auditoire d'élite, en dénonçant le crime de certains lettrés, qui prétendaient instruire le peuple. Le noble orateur, qui faisait admirer son élégance et sa faconde, montrait avec une grande pénétration d'esprit et une sûre méthode de raisonnement, quel usage néfaste le peuple faisait des connaissances littéraires : et comment, presque toujours, il les tournait à mal [1]. Deux ans ne se sont pas écoulés, que des lettrés encore, mais d'une autre classe, tentent pour instruire le peuple ainsi méprisé de vigoureux, de nobles efforts. Les lois sont impuissantes quand la nation n'est pas éclairée ; elles heurtent de front ses habitudes : alors elle s'épouvante, et se rebelle. Il appartient à ceux qui savent de préparer l'âme de ceux qui ne savent pas. « A vous donc, ô Écrivains, de vous hâter ; répandez vos lumières parmi le peuple ; Philosophes, parlez ! développez dans les foules le germe sacré de la raison ; citoyens éclairés, tonnez contre le mensonge et le vice ; persuadez par l'éloquence naturelle de la vérité sincère, qui n'aime pas les ornements [2]... »

Les lettrés tiennent si souvent des propos analogues, qu'ils finissent par être entraînés à l'action. Beaucoup d'entre eux, avec

1. *Diario ordinario,* nº 2030, 14 giugno 1794. — 2. *Banditore,* nº 20, 1798.

une grande gaucherie et une grande inexpérience, montrent un désir très vif et très sincère de travailler pour ceux qu'on avait négligés jusqu'ici, de se mettre tout de suite à l'œuvre, parce qu'on a perdu beaucoup de temps, des siècles entiers. Vite! « Il est nécessaire d'organiser immédiatement l'instruction publique dans l'Italie libre, et de renouveler complètement le système moral et scientifique usité jusqu'ici dans les écoles [1]. » Parmi tant de paroles qui dépassent la portée de ces ignorants, il en est que les penseurs s'efforcent « d'adapter à leur intelligence [2] ». C'est une nouveauté que ces missions patriotiques envoyées dans les villages par la république de Gênes, pour apprendre aux campagnards ce qu'il faut entendre par démocratie : l'analogie de la démocratie avec les principes de la religion catholique ; les maux de l'ancien régime, et les biens qu'on doit espérer du présent ordre de choses [3]. C'en est une autre, et appelée à un plus grand succès, que ces cours publics et gratuits, ouverts à tous ceux qui veulent les entendre. Dans une des plus vieilles rues de la Rome papale, que les amoureux de pittoresque connaissent encore aujourd'hui, la Via de' Coronari, les « Philosophes » que les journaux engagent à ne pas se tenir à l'écart, et à éclairer leurs frères de la foule, organisent la première « Université populaire », car on pourrait appeler ainsi leur institution [4]. Les politiciens fréquentent le club des *Emuli di Bruto*; les savants, la *Società filotecnica* [5] : il y aura désormais une salle, où ceux qui ne sont ni des politiciens ni des savants, et rougissent de leur ignorance, pourront s'instruire. Ils y entendront deux sortes de cours : les uns ont une suite régulière : ce sont les « leçons ordinaires » : histoire, commerce et économie politique, morale, instruction civique, et explication de la constitution. Les autres sont « extraordinaires » : sur des matières variées, à des jours divers [6]. Pour l'éducation du peuple encore, se multiplient les opuscules, dont beaucoup sont mauvais, mais dont quelques-uns sont excellents. Cette « Instruction d'un citoyen à ses frères moins instruits », qui fut réimprimée à peu près partout où la révolution s'étendit, ne contient pas seulement des conseils généraux de sagesse et de modération : écrite dans une langue claire, elle

1. *Mon. di Roma*, n° 22, 1798. Voir sur la lutte contre « l'analfabetismo » qui commence — puisque nous parlons de nouveautés — le *Giorn. patr. It.*, n° 75, 1797; et surtout le *Piano preliminare di Pubb. Istr.* (Compendio d. Rep. Cis. t. IV).
2. *Il Club patr.*, n° 16.
3. Clavarino, *Annali della Rep. lig.*, 1852, t. I, ch. v, p. 85.
4. *Banditore*, n° 83. — 5. *Ibid.*, n° 87.
6. Cf. aussi, dans le *Monitore Napol.*, n° 6, 1798, l'appel du cit. Piranesi aux philosophes pour l'instruction du peuple.

s'adresse vraiment aux simples[1]. De même, l'auteur ingénieux de l' « Histoire de la guerre en Italie, et de la Révolution », conçoit une littérature accessible à tous, « populaire » dans le vrai sens du mot. Il s'adresse, en effet, aux gens du peuple, qu'il appelle la plus belle et la plus vigoureuse partie de la République. « Vos occupations, et votre éducation qui diffèrent de la nôtre, vous empêchent de goûter les phrases poétiques ou le style recherché : et c'est précisément pour cela que je vous adresse mes pensées, à vous spécialement... » Il commence donc par raconter en prose les événements de la Révolution, pour que tous les comprennent ; puis il met le récit en vers[2].

La presse contribue pour sa part à cette grande œuvre. Il est trop vrai que de nombreux journaux, la plupart des journaux même, sont franchement mauvais, et nettement soumis à l'influence française. Mais cette vérité laisse subsister une part de la vérité contraire : quelques-uns échappent à la loi générale. Il n'est guère de ville importante où l'on n'en trouve au moins un qui mène campagne en faveur de l'instruction. Le *Monitore di Roma* n'est pas le chef-d'œuvre de la presse contemporaine. Mais il fait passer les études de morale et de politique avant les nouvelles du jour[3] ; mais il publie des articles de politique littéraire[4] et d'éducation populaire[5] ; mais il insiste sur la nécessité de renouveler les livres élementaires qui sont en usage dans les écoles, à l'exemple de la Cisalpine[6]. L'éducation de ses lecteurs est sa principale raison d'exister. *Il Democratico*, de Florence, qui paraît en 1799, n'en a point d'autre que celle-là. Toutes les nouvelles, il les omet de propos délibéré. Avec ses voisins, avides d'informations sensationnelles, pleins de bavardages copiés sur les feuilles françaises, désordonnés, confus, fiévreux, il offre un singulier contraste ; il semble que les contingences ne l'atteignent pas, et qu'il s'occupe seulement de l'élément le plus ferme et le plus stable de la race, la mentalité du peuple. Il reste sourd aux voix du dehors ; il continue sa route à travers les vicissitudes des temps, et ne leur donne jamais prise. L'histoire de la liberté, en Italie et en Étrurie ; les droits et les devoirs de l'homme en société ; la nécessité de la religion dans les démocraties ; les différentes

1. Par Cesarotti, Padova, a. I, in-16. Voir aussi le « *Discorso intorno al governo costituzionale, per istruzione di quelli che non sono versati nelle scienze politiche* », Bologna, a. I.
2. *Storia della guerra in Italia e della Rivoluzione, arricchita di sonetti analoghi, aneddoti, ed istruzioni al popolo*, Milano, a. I.
3. N° 4 : « Le présent journal contiendra : 1° des instructions morales et politiques ; 2° les nouvelles du jour, etc. »
4. N° 2 : *Politica letteraria, Degli antichi comizi romani...*
5. N° 3 : *Istruzione popolare, articolo I.* Et passim. — 6. N° 8

espèces de gouvernements ; les rapports de la religion et de la morale dans l'État ; tels sont les sujets que traite ce journal exceptionnel, sans que la présence des Français, ou même la retraite des Français, semblent influer sur sa conduite. Il est très réactionnaire aux yeux de ses confrères, parce qu'il demeure attaché aux institutions du passé. Cependant il sert plus qu'eux la cause du peuple, parce que ses idées continuent à s'exprimer librement quand l'ancien régime est rétabli, et qu'il parle encore quand tous les autres se sont tus. Au retour du Grand-duc, il change son titre : il s'appelait *Il Democratico,* il s'appelle *L'Amico della Verità* (numéro 14) : mais il n'en poursuit pas moins son cours d'instruction. Il parle de l'éducation des jeunes gens et de celle des femmes, de l'honneur, de la raison, qui devient l'ordre dans la société. Son ton n'a pas changé : « Beaucoup d'adulateurs ont voulu soutenir la nécessité de l'ignorance du peuple, et ont énuméré les bons effets qui en résultent ; ils l'ont fait pour excuser les injustes opérations de ces princes, qui dégradant la nature humaine, la mettaient plus bas que celle d'une vile jument ou d'un bœuf... Or le Prince, qui est revêtu de la force, de la volonté de tous ses sujets, qui est maître d'employer leurs travaux et leurs biens, est cependant obligé de sauvegarder les droits de chacun, et de leur laisser le sûr exercice de la liberté civile. Mais s'il fait en sorte de tenir ces droits cachés à ses sujets, s'il leur enlève toute connaissance de liberté, tenant tout enseveli dans une aveugle ignorance : ne contrevient-il pas au pacte social, ne prive-t-il pas une grande portion de l'humanité de l'usage de la raison, ne lui enlève-t-il pas l'attribut qui les distingue et les sépare des brutes ? » (num. 16). Ces principes, émis au plein moment de la réaction, n'ont assurément pas sur la conscience des lecteurs un effet subit, et comme miraculeux. Cependant ils montrent qu'on ne peut plus désormais compter sans le peuple, et que les écrivains ont commencé à s'occuper de lui.

Apparaît même une idée entièrement nouvelle, qui, si elle eût été réalisée, eût accompli un progrès immense, et pour les lettres, et pour la nation. Comme la société n'est plus régie par les lois qui régnaient au temps d'Homère et de Virgile, de même la littérature devrait rechercher une inspiration différente de celle d'Homère et de Virgile. On conserverait encore leurs œuvres pour certaines beautés de détail qu'elles renferment, et à titre de souvenirs anciens, comme on respecte le Colisée, monument d'un autre âge, pour sa masse imposante. Mais on cesserait de les imiter et de tirer de leur exemple des règles surannées, qui condamnent les productions contemporaines à être en retard sur le présent. Des sensations plus fraîches et plus vives, depuis que règne la liberté ; une pensée plus vigoureuse, qui ne se disperserait plus en

une infinité de doctrines contradictoires ; une âme renouvelée par la Révolution : tout cela devrait donner naissance à une littérature qui ne s'obstinerait plus à rechercher dans le passé des formes surannées, des sentiments factices, des idées banales. « Surgiront alors d'autres *Grands Hommes*, plus grands peut-être que ceux qui avaient paru le terme de l'esprit humain. Jusqu'ici, au lieu d'*essayer* nos forces, nous avons voulu plutôt nous donner la vie et le mouvement avec les leurs. Un illustre écrivain a déjà observé que nous avons été plus grands dans la peinture que dans la sculpture, parce que pour la peinture, il nous est resté moins à imiter des anciens. L'idée de la grandeur d'autrui, extraordinaire dans le même genre, nuit souvent à la sublimité d'un génie original, ainsi que le vaste encombrement d'un chêne comprime le développement des plantes voisines [1]. » C'est Vincenzo Russo qui parle ainsi ; l'illustre écrivain qu'il cite est Vico. Les penseurs qui fondent et qui dirigent la république parthénopéenne accueillent volontiers les théories françaises ; mais ils y mêlent des souvenirs qu'ils tiennent du grand philosophe, leur ancêtre. Tout pénétrés qu'ils sont d'idées abstraites, ils cherchent à se rattacher par quelque point à la réalité historique. Vico leur a appris que seules étaient durables les institutions qui se dégageaient progressivement des nécessités humaines, non point celles que, par une volonté arbitraire, on superposait aux choses [2]. Par intervalles, ce souci se fait jour dans leurs maximes de gouvernement : « Suspendez pour un moment l'élan admirable qui vous pousse à remédier immédiatement à tous les maux : vous n'en atteindrez que plus vite votre but. Rien dans la nature ne se fait par bonds ; qu'on attende donc le développement progressif des choses [3]... » En réfléchissant de la même façon sur les principes de la littérature, ils voudraient la voir procéder de la civilisation nouvelle qui commence et surgir du cœur même du peuple. Ils font tous leurs efforts, encore qu'ils n'y réussissent pas toujours — car ils sont entraînés par le torrent révolutionnaire, et leurs principes comme leurs actes sont souvent confus et contradictoires — pour parler non pas au peuple en général, mais à leur peuple, celui des Napolitains, voire celui des lazzaroni. Comme il arrive, ce sont des idéalistes qui se penchent vers lui avec le plus de sollicitude et de tendresse, et qui font le plus pour sa cause. Le *Monitore napoletano* apprécie la valeur d'un caractère national.

1. *Pensieri politici di V. Russo*, Anno I della R. romana (Ed. d'Ayala, 1861, p. 30).
2. Cf. sa conception de l'homme de la nature, c'est-à-dire qui remplit tout son être, en opposition directe avec celle de Rousseau, paragr. 12, *Vantaggi dell' uomo in società*.
3. *G. patr. Nap.*, t. I, p. 107. Governo provvisorio.

Il annonce que les campagnes se révoltent contre les Français; il s'en indigne, étant républicain; et en même temps il s'en réjouit, parce qu'il y voit une manifestation de l'énergie populaire. « De quelque côté qu'on se tourne, ou vers l'ardeur civique et l'effort commun des bons, ou vers la résistance coupable des méchants, notre nation révèle un esprit vigoureux et décidé. Les insurrections funestes de nos départements sont une force mal appliquée sans doute, mais enfin une force de caractère [1]. » Pour développer cet esprit d'où le salut doit sortir, il fait appel aux littérateurs, à qui sera imposée la tâche de ramener Naples à sa dignité passée : « ... Une partie de notre pays fut appelée la *Grande Grèce* : nom qui lui fut donné non pour l'étendue de son territoire, mais pour la sagesse de ses législateurs, philosophes, poètes, musiciens, sculpteurs et guerriers, qui ont toujours été et seront toujours l'honneur de l'espèce humaine [2]. » Tous les moyens paraissent bons à ces âmes à la fois si généreuses et si cultivées, pour habituer le peuple à la vie supérieure de l'intelligence. S'il ne comprend pas les drames révolutionnaires, qu'on moralise les spectacles de marionnettes [3] ! Il y viendra toujours, par habitude ; et le peu qu'il y apprendra sera autant de gagné. S'il est incapable de parler une autre langue que son dialecte, s'il « n'entend pas le toscan », qu'on s'adresse à lui en patois [4] ! Au milieu des plaisanteries, on glissera des maximes de sagesse ; et les chansons napolitaines elles-mêmes seront exploitées pour son instruction. Il paraît, en effet, un journal écrit en dialecte, « qui se fait comprendre par tout le monde [5] ». Le citoyen Michelangelo Cicconi, son auteur, explique aux ignorants que l'Évangile est d'accord avec la Révolution ; qu'il faut obéir à la constitution ; qu'il existe ce qu'on appelle une patrie, et qu'on doit l'aimer, « car elle est pour les hommes une véritable maman » :

La Patrea nsomma è chella Vera Mamma
Che tutto fa pe nuje da che nascimmo.....

Au début de la Révolution, dans cette même ville de Naples, on imprimait, nous l'avons dit, un journal dans les deux langues, en français et en italien. A la fin, on parle au peuple dans son dialecte. Ceci mesure le progrès accompli.

1. N° 10. Cf. B. Croce, *Studj* cités ; et Conforti, *Nap. nel 1799*, 1889, chap. VIII : Coltura ed arte durante la Repubblica.
2. N° 3. Cf. aussi la Proclamation du gouv. prov. publiée dans le n° 7.
3. *Mon.*, n° 6. — 4. *Mon.*, n°s 3 et 20.
5. *La Reprubbecca spiegata co lo sant' avangelio a lengua nosta liscia e sbriscia, che se ntenne da tutte*, etc., 1799.

IV

Lorsque les Français repassent des Alpes, ils sont poursuivis par les pamphlets. On s'en donne à cœur joie. Non pas qu'on trouve contre eux des traits originaux ; cela n'est pas nécessaire. L'abondance des injures et la vigueur des malédictions suffisent. De mérite littéraire, il n'est guère question. Prose et vers réactionnaires ne valent pas mieux que les vers ou la prose des républicains. Exalter ce qu'on avait abaissé ; abaisser ce qu'on avait exalté ; et composer ainsi des chefs-d'œuvre anti-jacobins, comme auparavant des chefs-d'œuvre révolutionnaires : la recette est la même. A faire le compte, ce sont les outrages qui l'emportent. La seule année 1799 en voit paraître plus que les trois années précédentes n'avaient vu de dithyrambes. Car les Français semblent décidément vaincus, et les princes légitimes, revenus au pouvoir, sauront récompenser le zèle de leurs « très fidèles vassaux ». Tous les genres de compositions renaissent, assez semblables à ceux qui avaient précédé le triomphe de la Révolution et que nous avons signalés : les chants improvisés pour qui les aiment [1] ; ou, pour qui les préfère, les graves poèmes dans lesquels Virgile même prend la parole [2]. Il y a des apologues [3] et des cantates [4], des inscriptions latines [5] et des acrostiches [6] ; il y a de tout. Milan se distingue parmi ses voisines : tandis que les journaux démasquent la perfidie française, montrent la Lombardie au pied du trône de François II, prodiguent les annonces de vers favorables aux Autrichiens [7], des opuscules retracent l'histoire du gouvernement « soi-disant cisalpin » déshonoré, entre autres folies, par un club qui rappelait « les orgies des Bacchantes [8] » ; tirent des « Aventures de la République cisalpine » le sujet d'un poème burlesque [9] ; livrent au public le « Testament de feu la République cisalpine [10] » : ce nom a frappé les esprits. A Naples aussi, la réaction se déchaîne. Mais tous, même le peuple

1. *Ai Liberatori dell' Italia, ode di G. Taranti, con... La Superbia de' Galli punita, canto estemporaneo,* Firenze, 1799.
2. O. Solari, *La resa di Mantova.* Cosí parla l'ombra di Virgilio... (sc. v. VIII, 4).
3. *La coccazza democratica,* apologo [1799].
4. Bibl. soc. st. patr. Nap., Misc., 1799, reazione, t. II, f° 44 : *Cantata a due voci* ; 45 : *Cant. a quattro voci,* etc.
5. *Ibid.,* 26. — 6. *Ibid.,* 43. — 7. Cf. par ex. : *Corr. Mil.,* n°s 39, 51, 55, 1799.
8. *Storia del memorabile triennale governo fr. e sedicente cisalpino,* 1799, p. 23.
9. *Le Avv. della R. cis.,* poema eroi-comico, 1799.
10. *Test. d. fu R. c., aggiuntavi la relazione ufficiale della di lei malattia e morte, spedita al Direttorio francese dal medico della defunta,* 1799.

toscan, « à la fois bon et éclairé [1] », veulent faire leur partie dans ce concert officiel. Un des thèmes préférés consiste dans l'éloge des « glorieuses, des invincibles armées » qui viennent d'opérer « leur très heureux retour [2] ». On s'est habitué à chanter toujours d'invincibles armées ; seul l'uniforme change. Les orateurs sacrés n'ont pas assez de bénédictions pour elles [3] ; ils témoignent que la France n'a mérité ce nom de grande nation, qu'elle s'arrogeait, que par ses excès [4]. On n'a pas tout à fait fini de chanter les prières républicaines, qu'on entonne les *Pater noster* royalistes [5]. Les Français se repentent et se confessent ; ils font leur testament ; ils meurent aux accents du *Dies irae* ; les voilà en enfer. Quel est leur nombre depuis le début de la Révolution ? Pluton en compte cinq millions cent mille trois dans son royaume ; c'est un beau chiffre. Ils sont arrivés en criant : Nous voulons la liberté ; mais ils n'ont trouvé que l'égalité. Encore ces agités impénitents ne se tiennent-ils pas tranquilles ; le diable a grand'peine à les maîtriser [6].

Les auteurs de toutes ces pièces sont comme l'appareil nécessaire à la réaction. Nous pouvons douter de leur sincérité présente, connaissant leurs sincérités successives, et songeant que beaucoup glorifieront Napoléon avec un entrain tout pareil. Cependant quelques-unes des idées qu'ils expriment méritent de retenir l'attention. Ils insistent sur le caractère des Français [7], sur leur tendance à l'orgueil immodéré [8],

1. *Collez. storica di tutti i fatti d'armi*, Firenze, 1799, p. 3.

2. *Saggio di poetici componimenti e di inscrizioni intorno alle segnalate vittorie degl' invitti eserciti austro-russi*, 1799. *Rime Milanesi e toscane per il felicissimo ritorno delle gloriose armi Austriache in Milano* [1799], etc.

3. En voici de curieuses : *Inni a Maria Santissima, sempre Vergine, la di cui antichissima e miracolosa effigie, che si venera nella primaziale di Pisa all' altare detto di sotto gli organi, recasi straordinariamente in solenne e divota processione per la suddetta città, la sera del dì 4 agosto 1799, in rendimento di grazie della fausta e memorabile liberazione della Toscana dalle armi francesi*, Pisa, 1799. — *Componimenti in occasione della solenne festa da celebrarsi nella real chiesa della Trinità maggiore a spese del ceto de' regi notari napoletani in ringraziamento all' Altissimo pel glorioso ritorno delle armi del clementissimo nostro sovrano Ferdinando IV re delle Due Sicilie*, Napoli, 1799.

4. G. Gargagni, *Elogio funebre*, 1799, p. 249.

5. Raccolta Muzzi, t. II, p. 67. *Pater noster, che recitano i Francesi nell' amara loro partenza dalla Lombardia.*

6. B. s. s. p. N., 1799, Reazione, t. IV, parte 2ª, doc. 9 (gravure) : *La caduta del giacobino, figurato in un Mostro divoratore, che fu trafitto dalla spada ultrice del Cielo per mezzo de' Regnanti della Terra.* Parte 3ª, doc. 34 : *Querele de' giacobineschi rivoltuosi a Lucifero contro coloro, che gli hanno esterminati : consiglio, che si tiene nell' inferno ; risultato del Consiglio. Canto estemporaneo.* D. 50 : *Pianto de' francesi, confessione, pentimento, e supplica alla Maestà del Sovrano.* 51 : *Dies illa a' giacobini.* 53 : *Testamento de' giacobini.* 54 : *Contrasto curioso fra il diavolo e i giacobini.* Cf. aussi A. Lumini, *La reazione in Toscana nel 1799*, o. c., appendice.

7. *Il vero carattere de' Francesi*, Nap., 1799.

8. *Del carattere morale, politico, e letterario de' Francesi*, Firenze, 1799.

sur l'appétit de domination qu'ils ont montré dans tous les pays qu'ils ont parcourus [1], et dans toute la suite de leur histoire [2]. Reconnaissons que les Italiens ont le droit de crier un peu quand ces bienfaiteurs trop encombrants sont partis. Ils ne leur pardonnent pas leur ambition ; ces gens-là n'ont-ils pas prétendu « imiter les vieux Romains, se rendre maîtres du monde entier », et même former une « république de dieux » ? Leur châtiment viendra de cette folie ; Paris et les Français disparaîtront : leur perte est nécessaire pour assurer la paix de l'Europe et de l'univers [3]. Ces reproches caractérisent bien la position que la France venait de prendre aux yeux d'une partie de l'Italie ; la Révolution a porté jusqu'à son terme extrême la doctrine de l'hégémonie, par la force et par les idées. Cette prétention s'est évanouie devant les faits ; mais il importe qu'on ne lui permette pas de renaître. Les lettrés, qui en ont le plus souffert, en gardent plus vivement que les autres le souvenir. Aussi bien est-ce à eux qu'on fait appel pour effacer les dernières traces « du plus noir et du plus impie matérialisme » : comme on faisait appel naguère aux poètes, pour combattre l'aristocratie. « Esprits lumineux, talents élevés que tu produis, ô Italie ! sortez enfin de votre sommeil ; sortez donc de la vile léthargie où vous gisez [4] ! » Ces idées sont plus intéressantes déjà que les injures. Au moins ces pamphlétaires n'envoient-ils pas les Français au diable sans procès. Ils cherchent, pour critiquer leurs ambitieuse voisine, des arguments qui portent, empruntés à la tradition ou à la psychologie ; ils veulent pour les répandre le concours des écrivains, des vrais écrivains, capables de leur conférer plus d'autorité par la beauté de la forme. C'est un essai d'opposition logigique et raisonnée : et par le fait même une première, une timide affirmation du caractère national.

D'autres œuvres traduisent l'effet des pertes matérielles. Ceux que l'invasion avaient laissés indifférents, parce qu'ils avaient l'habitude de vivre tranquilles sous des maîtres qui changeaient, prennent parti contre elle, quand ils se trouvent blessés dans leurs intérêts. Il faut bien fournir des souliers à ces soldats qui n'en ont pas ; il faut bien leur fournir du pain. Ce sont des libérateurs assez mal en point, hâves et déguenillés. Ils lèvent donc des contributions. Les habitants payent, puisqu'ils y sont forcés ; mais ils ne sont pas obligés de se taire : ils se soulagent, dès qu'ils le peuvent, par la satire. Ils manifestent leur antipathie contre « tous ces gens qui mangeront, qui mangent, et qui ont

1. *I Fr. in Lombardia da Carlo VIII*, Ven., 1799. par Ferrari.
2. *I Fr. per tutto gl'istessi*, s. l., 1799.
3. *Lo stato della F. vecchio e nuovo*, par Federici, Nap., 1799.
4. *I trionfi di Ferd. IV...* e *Saggio a' letterati*, Nap., 1799.

mangé[1] ». Des amis qui ont tant de besoins ne sauraient rester longtemps en faveur[2]. Berthier exige des Milanais un million huit cent mille francs : il les exige brutalement, comme « un despote » : le fait et le procédé révoltent[3]. Même en enfer, où nous savons qu'ils se trouvent à présent, ces généraux-là doivent lever des impôts[4] ! Le commissaire Lambert veut qu'on lui livre 3000 aunes de drap bleu fin pour les officiers, 500 pour les employés d'administration, 1250 aunes de drap blanc, 6250 de serge ; 10000 culottes, 10000 gilets, 20000 chemises, 20000 paires de bas, 2000 chapeaux, 5000 paires de souliers. De telles énumérations restent fixées dans l'esprit de la foule, qui les répète plus tard dans une chanson populaire, dont le rythme amusant est intraduisible :

Selle, Staffe, Morsi, Briglie,
Copertine, Sproni, Striglie,
I Lenzuoli, i Materaggi,
Le Fettuccie pei Sallagi,
Panno blù, Panno scarlatto :
Poverini cosa han fatto ?

Le Coperte per i letti,
I Stivali, i Fazzoletti,
Le Camicie, le Calzette,
I Calzoni, le Berrette,
La Marmitta, il Tondo, il Piatto :
Poverini cosa han fatto[5] ?

Ces pauvres petits, comme on les appelle ironiquement ; ces pauvres petits qui n'ont rien fait, ont tout emporté.

On se console, faute de mieux, en raillant « la frugalité républicaine[6] » de Bonaparte et des autres. Rome a eu ses Verrès ; la République française en a autant que de chefs civils et militaires[7]. Le grand but, c'est de « voler, voler, et voler[8] ». Les écrivains qui « épiloguent[9] » sur la période qui vient de se terminer constatent ainsi une foule d'horreurs.

1. A. Marchesan, *I sonetti in vernacolo*, 1898.
2. Cf. Gallavresi e Lurani, *L'inv. fr. in Milano*, 1902. Cf. aussi Greppi, *La Riv. fr.*, t. III, ch. I (1904).
3. *Compendio Rep. cis.*, 18 marzo 1798.
4. Muzzi, t. I, p. 102. *Bonaparte, Saliceti e Miotte vanno all' inferno per imporvi contribuzioni*, Sonetto.
5. (Misc. sc. v. VIII, 4). *Una signora di affettuoso genio democratico dice all' autore : Poverini, cosa hanno mai fatto in Italia i Francesi*, Canzone.
6. *La frugalità di Bon.*, 1799.
7. *Quadro epilogato delle contribuzioni*, 1799, p. 11.
8. *Lettres* de la Comtesse d'Albany, I. XXIII, p. 69.
9. Giovio, *La conversione politica, Epiloghi*, 1799.

Des étrangers sans scrupules ont introduit l'infâme liberté de la presse[1]. Des soldats sans aveu ont été jusqu'à mutiler les images sacrées[2]. Ils n'ont même pas respecté les chefs-d'œuvre des arts; ils les ont enlevés, avec tout le reste. Quand on pardonnerait le pillage, on se souviendrait encore de l'affront. Ils se vantent de n'être pas des Vandales! « Une invasion de Goths ou de Huns, voire même une mise à sac, et des plus solennelles, nous aurait causé moins de dommages que le séjour pacifique de ces héros, libérateurs du genre humain[3] ». La bile des moins belliqueux des bourgeois s'échauffe à cette constatation. C'est une maladresse que de choquer le sentiment de l'art chez un peuple artiste; c'est une aberration que de lui prendre les productions les plus précieuses de son esprit, après avoir promis de respecter sa pensée comme ses biens. Quelques Français le comprennent; la majorité ne le comprend même pas. La politique veut qu'on s'empare de ces trésors, déclare avec quelque cynisme la *Décade* : « la situation politique de l'Italie est telle, indépendamment de la conquête que nous en avons faite, qu'il est infiniment probable qu'avant un demi-siècle peut-être, tous les objets capitaux de peinture et de sculpture seraient répartis entre les diverses cours ». Elle ajoute que la raison le veut aussi : « Philosophiquement parlant, n'est-ce pas le pays où il y a les meilleures lois et le plus de lumières, chez le peuple le plus puissant et le plus industrieux, chez la seule nation qui ait une école, que seront le mieux placés et conservés les plus beaux ouvrages de la Grèce et de Rome ?[4] ». Le tempérament réapparaît, plus fort que les principes; les principes mêmes ne servent plus qu'à déguiser ses prétentions.

Des contradictions dont nous avons été les témoins, celle-là est la plus forte peut-être. Mais si les populations, impuissantes à résister, voient passer sur les routes le défilé des chariots qui portent vers Paris le patrimoine de Naples ou de Florence[5], les lettrés, au moins, protestent en faveur du droit contre le fait. Tandis que « le tribut du génie de tous les peuples » « inspire à la France les plus hautes idées de grandeur, image de son destin[6] », l'Italie se lamente et s'indigne. « Après le pillage de Parme, de Milan, de Modène, de Bologne, qui plus que leur or, leurs troupeaux, leurs denrées, pertes réparables avec le temps, pleureront éternellement leurs Corrèges, leurs Titiens, leurs Luinis, leurs Raphaëls, leurs Domini-

1. G. Ferrari, *I Fr. in Lombardia*, 1799, o. c.
2. G. Calligaris, *A Milano nel 1798* (1898). — 3. Sala, *Diario*, *o. c.*, t. I, p. 127.
4. *Décade*, t. X, 30 messidor an IV, p. 181.
5. G. Saunier, *Les conquêtes artist. de la Rév.*, 1902, planche II
6. *Gazz. naz. Lig.*, a. II, nº 10.

quins, pertes irréparables, il restait encore à la grande Rome ses trésors d'art, si appréciés et si nombreux... Mais voici qu'au milieu des larmes du peuple, on ravit ces proies admirées. La patrie des arts sera sans art. Rome ne sera plus Rome[1]... » Avec l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, la Transfiguration, il semble qu'un peu de l'âme du pays s'en aille. Aussi la mesure est-elle comble. Il faut remercier l'ennemi d'avoir porté si loin l'excès de son audace. Quand un mal devient intolérable, naît le désir de la vengeance. « La patience outragée devient fureur. » « O Italiens! s'écrie-t-on, ô conquérants du monde! O patrie des Cicéron, des César, des Léon X, des Cosme de Médicis! O terre ombragée de lauriers, distinguée par tant de merveilles, as-tu oublié? Rappelle-toi ce que tu as été, rappelle-toi ce que tu es. Aux armes! » Les journalistes essaient de démontrer en raisonnant que les productions des arts doivent être au-dessus des lois de la guerre[2]; les poètes se plaignent de voir partir la gloire du pays avec son argent[3]; les connaisseurs dressent le catalogue de ces précieux objets, pour un public qui en a toujours fait sa prédilection[4]. L'émotion est générale[5]; la colère ne s'éteindra qu'au moment où tableaux et statues reviendront prendre leur place légitime. En 1814, l'indignation persiste encore dans le ton de la polémique : « De quoi nous prévaudrons-nous à l'avenir, si nous ne réclamons pas à ceux qui les possèdent injustement ces rares beautés qui nous distinguaient...? Sachent les autres peuples, une fois pour toutes, que nous sommes toujours ce que nous fûmes dans les siècles passés; qu'ils apprennent que nos malheurs ne nous ont pas rendus insensés au point de supporter tranquillement, comme de viles bêtes de somme, les injustices et les rapines[6]. »

Une devise empruntée à Machiavel, dont le *Monitore di Roma* orne sa publication, prend une opportunité singulière, à mesure que nous voyons les lettres devenir ainsi les interprètes du sentiment national. « On voit comme il était nécessaire que Rome fût prise par les Français, pour qu'elle voulût renaître; et pour que, renaissant, elle prît une nouvelle vie, et une nouvelle force[7]. » Elle semble avoir été faite ex-

1. *Epigrafe all' Italia (Patientia laesa fit furor)*, 1796. — 2. *Corr. Milan.*, n° 22, 1797.
3. Cité par De Castro, *Milano... giusta le poesie*, 1879, p. 224.
4. *Catalogo*, Venezia, 1799; Milano, *id*, sec. éd. — *Le Ricchezze dell' Italia trasportate in Fr.*, 1799. — *Osservazioni... con lo stato di tutti i pezzi di Belle-Arti trasportati a Parigi*, 1799. — *Vicende di Roma con l'elenco delle pitture*, 1800. — Cf. E. Müntz, *Les annexions de collections d'art*, 1894.
5. Sur Barzoni, et le succès de son pamphlet *I Romani nella Grecia*, cf. livre II, chap. III, par. 1.
6. *Dritti dell' It. sui pubb. monumenti*, Milano, 1814.
7. *Monitore di Roma*, n° 35, an VI.

près pour l'histoire de la Révolution, exprès aussi pour l'histoire de la littérature. Car il est bien vrai que durant cette crise, celle-ci va s'enrichissant toujours : non seulement de toutes les bonnes volontés que les conquérants ont réveillées et ranimées, mais encore de toutes les colères qu'ils ont excitées. Plus soucieuse des idées, plus inquiète du peuple, plus désireuse d'une efficacité pratique, et comme chargée déjà de la responsabilité de l'Italie future : voici qu'elle exprime encore, pour le plus grand profit de son développement ultérieur, la force d'une passion violente et durable. La colère de Parme qui perd ses Corrège, de Florence qui perd ses Raphaël, de Rome qui perd le Laocoon, c'est la littérature qui la traduit : elle transforme ainsi les impressions locales, divisées à l'infini, comme les patries, en une protestation générale et nationale. Elle dépasse ce que les gouvernements de la réaction attendaient d'elle : il est clair que le roi de Naples n'encourage qu'une certaine littérature, napolitaine, non pas italienne; les Autrichiens en encouragent une autre, non pas italienne, milanaise. Les patriotes le disaient bien, dans leur langage emphatique : les tyrans ne favorisent les écrivains que pour diviser [1]. Mais voici que des écrivains de toutes les provinces, ayant au même moment les mêmes choses à dire, reprennent le rôle que jacobins et révolutionnaires rêvaient pour eux : celui de créer « un esprit public ». Plus tard, ils seront d'accord « pour » quelque chose ; maintenant, ils sont d'accord « contre » le souvenir de la tyrannie française. Ceux qui la repoussent par raison viennent se joindre à ceux qui la détestent par instinct ; la troupe des réactionnaires obstinés se grossit des anciens partisans de la Grande nation, qui, peu à peu, passent de leur cosmopolitisme momentané à un nationalisme toujours plus exclusif. Ces années incohérentes, qui ont produit des œuvres sans éclat, et que les esprits modérés condamnent pour leur désordre, quelquefois même pour leur folie, sont en réalité grosses de conséquences pour les destinées de toute la pensée, de toute la politique italiennes. Tout semble inutile, les effets d'un revirement brusque devant détruire les conséquences d'un engouement irréfléchi ; tout semble inutile dans ces variations excessives, qui vont d'un extrême à l'autre, sans qu'il soit possible de les fixer. Or, tout est utile : l'invasion française, pour semer les idées d'égalité et de liberté ; et aussitôt après, l'oppression française, pour donner à ces idées une occasion immédiate de se transformer en action. Les illusions généreuses du début sont utiles ; et plus utile peut-être, la désillusion qui s'accentue maintenant. Celle-ci renforce la personna-

1. *Giorn. Patr. It.*, n° 19, 1797.

lité de la nation. Elle lui fait comprendre qu'un peuple ne doit pas tout attendre du voisin, les bras croisés; que le salut est dans l'effort qu'il accomplit lui-même, par sa propre volonté, au prix de sa propre douleur.

Les optimistes même, et les naïfs, changent d'opinion ; il leur apparaît que la France a travaillé pour la France, bien plutôt que pour l'Italie ; ils n'incriminent peut-être pas les idées françaises, désintéressées et humaines, mais tous ceux qui ont organisé la conquête. On le voit mieux à mesure que la domination se prolonge ; on en souffre d'autant plus que les promesses avaient été plus belles. Les jours heureux où tous les hommes seraient frères, sous l'arbre de la liberté, ne sont pas venus ; de cette indépendance si souvent invoquée, personne n'a joui ; Bonaparte avait dit qu'il ferait paraître avec gloire le peuple italien sur la scène du monde ; ce n'est pas vrai. Il vend Venise. Il ne veut pas entendre ce touchant « Appelle du peuple vénitien au peuple français », qui, par une dernière et inutile attention, a été rédigé dans sa langue [1]. Les calomniateurs de la loyauté française ont raison [2]. Le traité de Campo-Formio fait tomber les dernières illusions des moins clairvoyants. Avec les adversaires de la Révolution, ses amis, maintenant, font entendre leurs plaintes et leurs reproches [3]. En imagination, ils avaient vu les Français s'en aller, laissant l'Italie à ses destins ; ils les avaient remerciés de leur générosité [4]. Ces rêves sont finis. Les conquérants ont commencé par « dire » au lieu « d'agir [5] » ; ils ont fini par montrer que « la liberté promise n'était qu'une mystification [6] ».

La littérature est l'écho de ces sentiments. Ce qui donne aux écrivains italiens, pendant la longue conquête de l'unité, une physionomie spéciale parmi ceux de toute l'Europe, c'est la manière dont ils sont mêlés à l'action. Les livres deviennent une arme au figuré ; eux combattent au réel. Ils sont les conspirateurs, et souvent les victimes. Cette tradition va commencer. Ils sortent des salons où ils brillaient, s'ils

1. *Appelle du peuple vénitien au peuple français*, an VI de la R. fr. une et indivisible. Nous respectons l'orthographe du texte.

2. *Petizione... perchè sieno puniti i calunniatori della Lealtà francese*, 1797.

3. Voir une désillusion analogue chez Burns, quand la Rév. lèse les intérêts de l'Angleterre (Cestre, *La R. fr. et les poètes anglais*, 1905, chap. IV) ; et chez les poètes allemands (Denis, *L'Allemagne*, 1896, chap. V).

4. Cf. le curieux sonnet *L'addio degl' It. ai Fr. che partono trionfanti dall' Italia* (Per la solennità della Federazione Cisalpina, s. l. n. d.).

5. Bocalosi, *Volete salvar l'It. e la Fr.?* 1799, p. 4.

6. *Lettera di A. M. Carroni a Giuseppina Bonaparte, nella quale dimostra essere una mistificazione la promessa libertà* (Citée par Barbiera, *Figure e figurine*, Nuova Ed., 1908.)

étaient frivoles ; ils sortent de leur cabinet d'étude, s'ils étaient graves. Comme auraient dit les Latins, leurs maîtres, ils quittent l'ombre de l'école pour affronter le grand jour de la vie. La retraite dédaigneuse d'Alfieri est désormais une exception. Parini est nommé membre de la municipalité aussitôt que s'établit le gouvernement démocratique. Le pacifique Monti, qui doit faire oublier ses erreurs passées par la manifestation d'un zèle sincèrement républicain, va organiser les départements de l'Émilie, en qualité de commissaire du gouvernement ; il s'en tire même avec quelque peine, étant peu habitué à ce genre d'occupations ; et ses ennemis en profitent pour l'attaquer. Cependant il paraît devant les populations, et tient des discours révolutionnaires : sa qualité de poète ne le dispense pas d'être homme public. Giovanni Pindemonte paye de sa personne au théâtre ; Fantoni est l'âme des clubs. Ils font partie non seulement des gardes nationales, mais des corps de volontaires qui combattent à côté des Français. « Italiens libres », disaient les orateurs, « assurez-vous promptement d'une force militaire, sans laquelle il n'existe, comme Bonaparte vous l'a déclaré, ni liberté ni indépendance[1] ». Ils donnent vaillamment l'exemple, et font voir par des arguments sans réplique que « la valeur italienne n'est pas encore éteinte[2] ». Au siège de Gênes, on dirait qu'ils se sont donné rendez-vous[3] : c'est qu'ils luttent parmi les derniers et les plus braves. Ceroni, un des auteurs du *Parnasso democratico*, s'y trouve en qualité de capitaine, et y publie des vers[4]. Petracchi occupe ses loisirs à rédiger une histoire du blocus, et à composer aussi des poésies légères, où l'on trouve réunis Apollon, Mars et Vénus ; car ils ne se donnent pas l'air de héros surhumains, et la guerre ne les empêche pas de penser à l'amour. Fantoni, qui est partout, ne manque pas de se trouver aussi en si bonne compagnie. Gasparinetti adresse à Bonaparte un sonnet, où il le conjure de restituer à l'Italie sa liberté : qu'il remplisse les desseins de l'Éternel ! Celui-là est blessé en essayant de reprendre une position ennemie ; avec lui, Foscolo ; et Fantuzzi, chef d'escadron, qui avait été fait prisonnier par les troupes de Souvarow, et s'était échappé, est tué[5]. A ceux qui les accuseront d'être indignes de leurs aïeux, et incapables de redevenir jamais un peuple martial, les Italiens

1. *Agl' It. liberi*, riflessioni, Ven., 1797.
2. *Disc. pronunziato dal Presidente d. Società popolare* (Misc. sc. v. III, 16). Voir aussi une expression vigoureuse de ces sentiments dans la *Gazz. naz. Lig.*, n° 26, an II.
3. Cf. Belgrano, *Imb. di G. Scriba*, 1882, *o. c.*, et Trucco, *Gallia contra omnes*, 1904.
4. G. Mazzoni, *Un commilitone di U. Foscolo, Ceroni*, 1893 ; *Un' altro commilitone, Gasparinetti*, 1893-4.
5. Foscolo, *Op.*, t. V, p. 67 : Cenni biografici.

auront de quoi répondre par l'exemple des meilleurs de leurs poètes.

Cependant la bravoure peut s'exercer ailleurs que sur les champs de bataille ; et les lettres ont plus souvent à montrer un courage civique qu'un esprit guerrier. Elles le montrent quand elles cessent d'être d'accord avec la France, et que la revendication de la liberté doit se traduire par la résistance au plus fort. L'action, à cette époque troublée, n'est jamais sans danger. Devenant hommes politiques ou simplement politiciens, les publicistes en font l'expérience à leurs dépens. C'est un esprit bizarre que ce Ranza, qui dépense son ingéniosité en propositions inattendues[1]. Ne veut-il pas sculpter sur les toupies des enfants la tête des rois et des reines, pour que les jeunes Italiens s'accoutument de bonne heure à fustiger la tyrannie ? Il se vante d'être plus français que les Français. Ceux-ci, étant nés tels, n'y ont aucun mérite. Mais lui était né Piémontais ; il lui a donc fallu un effort de volonté pour se transformer ; il lui a fallu même de grands sacrifices. On doit lui en savoir gré. Il prodigue les raisonnements de cette espèce, à la grande stupéfaction de ceux qui l'entendent ou le lisent. Il fonde, avec une activité inlassable, des journaux qui ne sont jamais ni tout à fait vivants, ni tout à fait morts : car s'ils meurent sans cesse, ils renaissent toujours. En outre, il inonde le marché de ses brochures sur tous sujets[2]. Le « sanculot » Ranza dénonce, attaque, se défend, s'agite : il est le plus exalté, pour ne pas dire « le plus fou » des Jacobins[3]. Mais au moins, parmi ses trouvailles, y en a-t-il d'originales : comme le jour où il enterre, vêtu de deuil, l'ancienne constitution, parce que la nouvelle consacre la toute-puissance du Directoire[4]. Parmi ses journaux, quelques-uns sont utiles : comme son *Anno patriottico*[5]. Il contient chaque mois des articles excellents, dont peu sont empruntés aux auteurs français et beaucoup aux auteurs italiens. Des extraits de Cesarotti, de Russo, de Botta, de Beccaria, d'Alfieri, forment une anthologie de l'esprit national italien. Les premiers mois, la mention de la province suivait le nom de l'auteur ; elle disparaît ensuite : ils sont tous de la même patrie. Il sait ce qu'il veut : que ses compatriotes ne soient pas les « singes » des Français ; c'est le point fixe de son esprit mobile. Il veut qu'ils n'adoptent pas des cocardes, parce que les voisins en adop-

1. G. Roberti, *Ranza*, 1890. — 2. Cf. Miscellanea Ranza, R. Bibl., Torino.

3. D. Perrero, *Le prime pazzie di Ranza*, 1886 ; G. Sforza, *L'indennità ai Giacob. piem.*, 1909, p. 189 : « Ranza, il piu focoso, battagliero, e sbrigliato de' giacobini piemontesi... »

4. *Compendio della R. Cisal.*, t. VI, 4 agosto 1798.

5. *Anno patriottico, Varietà istruttive,* compilate dal C° Ranza, Torino, 1800, 12 vol. in-16. (Continué par L. Richeri).

tent ; qu'ils ne jouent pas à la théophilanthropie, parce que les voisins ont mis ce culte à la mode[1] ; qu'ils jouissent enfin d'une « indépendance réelle[2] ». « Où est cet égoïsme patriotique salutaire, qui fut toujours le père des grandes actions et des entreprises héroïques ? *Peut-être* l'Italien pourra-t-il être un jour reconnaissant aux Français ; mais un Italien, élève de la France, jamais[3] ! » Il sait où il va : aux persécutions et à l'emprisonnement. Les autorités françaises ne peuvent tolérer de telles paroles et de tels actes ; elles sévissent. Emprisonné, comme nous devions nous y attendre, Fantoni[4] : ses discours s'opposent avec tant de violence à l'annexion du Piémont à la France, qu'on l'arrête et qu'on l'expulse ensuite. Expulsé aussi, Gioja, qui avait vu couronner son mémoire sur le meilleur gouvernement qu'il convenait de donner à la Cisalpine : mais il se permet de critiquer la conduite des conquérants, de publier des opuscules qui revendiquent la liberté de son pays : il faut imposer silence à ce brouillon[5]. Arrêté, Custodi[6], pour le même crime : celui d'inspirer par ses écrits le patriotisme italien. Une éducation commence : celle du danger.

Le danger, au moment de la réaction, est plus grave. Parmi les 99 victimes envoyées au supplice, les 222 prisonniers à vie, les 322 condamnés à d'autres peines, et les 355 exilés que l'on compta quand Marie Caroline et Acton reprirent possession du pouvoir, se trouvait ce qu'il y avait « de plus pur, de plus sage, de plus cultivé, de plus courageux à Naples[7] ». Ils pouvaient penser et parler même à la française, ces écrivains qui, parmi tous, étaient le plus rigoureusement poursuivis ; ils pouvaient se nourrir des derniers livres parus à Paris, comme faisait Ignazio Ciaja[8] : ils n'en savaient pas moins mourir avec courage pour l'Italie. Mario Pagano, le philosophe ; Domenico Cirillo, médecin, botaniste, littérateur ; Vincenzo Russo, dont nous avons vu les idées profondes ; Eleonora de Fonseca Pimentel, la rédactrice du *Moni-*

1. *Amico del Popolo*, nos 3 et 4, a. VI.
2. Comp. della Cis., t. VI : *Foglio del Momento*, n° 2.
3. *Giorn. s. titolo*, n° 62.
4. Sforza, *Vita di Fantoni*, 1907, *o. cité*. Cf. Roberti, *Note bibliogr. sulla polemica per l'unione del Piemonte alla Francia*, 1898.
5. Momigliano, *Un pubblicista del periodo Napol.*, 1903, o. c., cap. IX, Polemiche e persecuzioni.
6. Le *Mon. ital.*, Num. 36, signale son retour à la rédaction du journal, après qu'il a été absous par la cour d'appel.
7. Tivaroni, *l'It. sotto il dominio fr.*, 1889, t. II, p. 201 et sv.
8. B. Croce, *Relazioni de' patriotti nap. col Direttorio*, 1902, p. 119. I. C. demande à son frère de lui acheter la partie de l'Encyclopédie qui embrasse la politique et la morale, et tous les livres récemment parus, notamment les livres élémentaires ; *id.*, p. 129.

tore napoletano, pour ne prendre dans cette longue liste que les noms les plus connus, étaient ces lettrés dans la personne desquels on punissait les lettres de leur indépendance. Et ce sont les lettrés encore qui émigrent, quand tous ceux qui ont été compromis dans le régime républicain passent les Alpes pour échapper aux vengeances qui les attendent. Les poètes prennent la route de l'exil, que tant de leurs confrères suivront dans la suite. Il leur faut essuyer toutes les humiliations, et faire l'épreuve de toutes les misères, même de la faim. Mais jamais ils ne se sont sentis plus Italiens. Au milieu des étrangers, obligés de parler une langue étrangère, ils ne subissent guère d'autre influence que celle de leur patriotisme renaissant. Ils songent qu'ils ont laissé à Turin, à Milan, à Venise, à Naples, leurs parents, leurs amis, leurs études, leurs habitudes, et tout ce qui fait la douceur de la vie [1]. Ils se rencontrent, ils se réunissent, et parlent de leur pays [2]. L'espoir de la liberté et de l'unité s'accroît, au moment même où le Directoire reste sourd à leurs prières, et où les circonstances semblent montrer l'inutilité de leurs efforts [3]. Beaucoup trouvent leur consolation dans la poésie. Un Lancetti « emporte avec lui son vieux poème sur les ballons, et s'occupe à le remanier ; il met en vers ses aventures d'exilé, lance une invective contre le Pape, grogne en rimes contre les Austro-Russes qui ont eu le tort de vaincre ; il chante, il chante toujours et partout ». On rapporte même que quelques Napolitains songent à tirer de leur facilité poétique un moyen de subsistance, en donnant des séances d'improvisation [4].

Les poètes ne traversent pas ces diverses aventures, sans que la poésie s'en ressente. Sous le faiseur de vers, l'homme est atteint. Il traduit sa propre expérience ; et son ton devient plus sincère. Aux développements généraux succède la peinture des maux particuliers et présents. Il s'en prend à la France. Il s'en prend à ses soldats, qui n'ont pas su conserver leurs mains pures ; et à ses fonctionnaires, qui sont — le mot est prononcé ouvertement — des « voleurs [5] ». Les Francs n'apporteront-ils donc aux descendants de Brutus que des chaînes ? Ils n'ont pas le droit de négliger le sort de l'Italie, et de se déchirer en que-

1. Monti, *Op., Epistolario*, 26 giugno 1800.

2. V. Spinazzola, *Nicasio, vicende politiche dell' 99* (Gli avvenimenti del 1799 in Napoli, 1899).

3. Dionisotti, *Vita di C. Botta*, 1867, et G. Roberti, *Un' anno della vita di C. Botta*, 1900.

4. G. Manacorda, *I rifugiati it. in Fr. negli anni 1799-1800* (1907). Cf. aussi Fiorini, *Lettera dell' Albamonti*, 1897 ; et Roberti, *Per lo studio dell' emigr. cisalpina, 1900*.

5. G. Pindemonte, *Poemetto*, 1800 (éd. Biadego; p. 103).

relles intestines. Autrement, la servitude les menace ; et ce châtiment sera juste. Il a un cœur de vilain, il est indigne de la liberté, celui qui laisse un ami dans les fers [1]. La poésie, quand elle fait ainsi succéder la colère à l'adulation, exprime un sentiment si général, si puissant, que le vulgaire des hommes de lettres, à l'affût du succès, et qui suit la foule au lieu de la précéder, se met à menacer aussi et à faire entendre une voix irritée. Lattanzi, qui en 1792 composait l'éloge de S. M. Léopold II, en 1796 écrivait un mémoire sur le meilleur gouvernement libre à donner à l'Italie, s'adresse en 1800 à Bonaparte et à Masséna pour leur rappeler leurs promesses [2]. Mais ce n'est pas l'intérêt ni la mode qui dictent les vers des exilés, quand ils sont sur le point de quitter leur patrie [3] et se retournent pour la contempler une dernière fois ; ou quand ils y rentrent et qu'ils « tremblent » de plaisir [4]. Je pars, et mon seul crime est de t'aimer, dit l'un ; tu es trop belle, dit l'autre, pour rester la proie de l'étranger : je savais bien que le jardin de la nature n'était pas fait pour les barbares [5]. Dans leurs vers, on sent la force des passions vraies, l'amertume du départ, la joie du retour : la rhétorique n'a plus de place ici. Nous avons parlé d'un hymne en l'honneur des Droits de l'homme et nous avons dit qu'il n'était pas bon ; mais nous ne pouvons nous empêcher d'être émus, quand nous lisons au bas des strophes la brève indication : « L'auteur a été pendu par le roi de Sicile [6]. » Nous songeons alors à ceux qui, comme lui, ont payé leur conviction de leur vie. Les vers que les patriotes faits prisonniers par les Autrichiens, et enfermés à Sebenico, composaient sur les souffrances de leur patrie et sur l'espoir de l'avenir, provoquent un sentiment du même genre. Ceux-là n'écoutaient pas leur intérêt et ne suivaient pas la mode, qui continuaient à chanter dans leur cachot comme s'ils eussent été en parfaite sécurité [7]. A chanter mal, nous l'accordons ; il n'y a pas au milieu d'eux de grand poète ; leur vocabulaire est tout mêlé de préciosité et d'abstractions ; leurs généreuses idées ne trouvent pour s'exprimer que des strophes sautillantes ; leurs vers ne contredisent pas les observations

1. Monti, *Il Pericolo.*
2. *Passatempi melanconici,* a. VIII. Par ex. : G. Lattanzi al general Massena, generale in capo dell' armata d'Italia ; Al consulato provvisorio della Rep. fr.
3. G. Pindemonte, *Sonetto composto sulla vetta del Monte Ginevra.*
4. Monti, *Per la liberazione d'Italia*, Inno. — 5. L. Mascheroni, *All' Italia,* canzone.
6. *Racc. di Poesie rep.*, p. 107 : *Inno sui diritti dell' uomo, composto nel 1797*, p. 109, note : « de Luigi Rossi, napolitain, pendu par le roi de Sicile. » De même p. 110 : *Sonetto sulla caduta di Mantova*, d'Ignazio Ciaja, napolitain : « celui-ci fut membre du pouvoir exécutif dans la République parthénopéenne, et a été pendu. »
7. F. Apostoli, *Lettere sirmiensi,* ed. Bigoni, 1906.

que nous avons faites par ailleurs. Et cependant, sous cette forme factice, ils donnent l'exemple d'un sentiment sincère et vigoureux, qui intéresse toute la nation. D'autres viendront, qui diront mieux : mais l'inspiration de ces successeurs plus heureux procédera des mêmes sources. Les poésies de ces prisonniers ont la valeur de documents historiques, dans l'évolution du nationalisme littéraire. Les nouvelles qui leur parviennent du dehors ou même les événements de leur captivité alimentent leur verve. Un merle, que les Autrichiens ont étouffé parce qu'il sifflait le *Ça ira*; un chemin qu'ils ont construit patiemment à travers la montagne, et orné de plantes, pendant les heures réservées à leur promenade : il ne leur en faut pas davantage pour écrire des vers. Leur ton s'élève, le jour où ils répondent par un toast de haine aux cérémonies que leurs gardiens célèbrent en l'honneur de la fête de l'empereur d'Autriche, ou bien quand ils rappellent à leur façon, fidèles à la date du premier Vendémiaire, l'anniversaire de l'année républicaine; ou bien encore quand ils pressentent qu'on va les rendre à leur patrie. Cette gaîté qu'ils montrent dans leur misère, alors qu'ils manquent de nourriture et d'habits ; cette obstination à ne pas trahir leur foi, à puiser dans leurs souvenirs et dans leurs espoirs une inspiration toujours républicaine, donne à leur manie poétique une sorte d'héroïsme. A la nouvelle de Marengo, « dix, douze poètes, inspirés par l'enthousiasme que causait un pareil événement, composèrent de belles chansons. Ferdinando Arrivabene, né dans la patrie de Virgile, s'était distingué par une belle poésie qui peignait au vif notre tombe de Sebenico et qui fut imprimée à notre retour dans tous les départements : la joie que lui donna la certitude d'une si grande nouvelle lui dicta la brillante *Giroletta*, pièce fugitive, comme disent les Français... » Les autres suivirent ; on eut ainsi une Académie poétique, et des vers « qui semblèrent composés au milieu de toutes les commodités d'un cabinet de travail, et non pas au milieu de la saleté, des ossements et des pierres d'un tombeau souterrain [1] ».

L'Italie, qui était obstinément tournée vers l'imitation de la France, se dit enfin à elle-même : comme j'ai été folle ! J'ai voulu chercher chez des étrangers la lumière de la science, des arts, de la civilisation. Et je vois régner maintenant chez moi la barbarie des Scythes et des Huns. Elle se tourne alors vers ses enfants, et leur dit : Gardez-vous de vous habiller à la française ; contents de votre propre langage si parfait, gardez-vous de balbutier le français. Elle voit sur leur visage qu'ils ont à cœur l'honneur de la patrie ; et elle se rassérène [2]. Cet apologue, qui

1. *Ibid.*, p. 167. — 2. G. Pindemonte, *Per Nozze* (Ed. Biadego, p. 245).

pourrait servir de moralité à l'histoire du caractère italien sous la première domination française, c'est encore à un poète que nous le devons. G. Pindemonte exprime là en vers ce que les politiciens disent en prose pour agir sur les Italiens : que leur patrie « par sa proximité, par ses rapports commerciaux, par l'affinité de la langue, par l'habitude établie de recevoir avec empressement tous les livres d'outremont, par l'absence d'orgueil patriotique », a ressenti profondément l'influence de la Révolution ; mais qu'on a commis la faute énorme de ne pas suivre « le génie de la nation » : qu'on a répandu « les idées, les modes, les manières, et jusqu'aux caprices de la Révolution » ; qu'on a perdu de la sorte la liberté qu'on croyait gagnée [1] ; et que tout est à refaire en se défiant de la France [2]. Et c'est précisément la gloire de la littérature, de s'être rapprochée de la politique au point qu'on ne l'en distingue plus désormais.

V

Ces tendances complexes et divergentes, ces enthousiasmes et ces désillusions ; ou pour tout dire, cette crise d'où l'esprit italien sort fortifié, se retrouvent dans l'histoire et dans les œuvres de Ugo Foscolo.

Nous avons prêté attention, de préférence, aux esprits médiocres qui forment le nombre ; car il est impossible de déterminer autrement les mouvements qui agitent la pensée d'un peuple. Les individualités brillantes trompent, à les considérer seules. Mais sur le fond du tableau, il importe de faire ressortir aussi les personnages de premier plan ; et Foscolo est de ceux-là.

Il donne l'illusion, à qui regarde le détail de sa vie, d'avoir

1. *Aperçu sur les causes qui ont dégradé l'esprit public en Italie*, 1798.

2. *Réponse d'un Italien réfugié à l'invitation que leur a faite le général Bernadotte*, a. VII. La nationalité politique s'affirme, comme dans la poésie la nationalité littéraire : « Présentement nous ne voulons plus vous adresser des prières. Nous n'avons plus la force ni de vous fléchir, ni de vous attendrir. Tant qu'il nous restera un souffle de vie, et que cette âme qui nous anime (et qui fait rougir les tyrans) ne s'éteindra pas dans notre cœur, nous vous dirons et nous vous soutiendrons que nous voulons être Italiens... Il n'y a donc qu'un seul moyen pour que les Français ne soient plus regardés comme des infâmes dans toutes les nations : ... c'est que le gouv. fr. proclame par un acte du corps législatif que tous les pays de l'Italie où l'armée fr. pénétrera, ou qui s'affranchiront eux-mêmes du joug des barbares du Nord, seront libres et indépendants. » Nous verrons plus loin (Livre II, chap. 2, 3 et 4) comment la littérature, après avoir rejoint la politique, finit par la devancer.

recherché, d'avoir pressenti les crises successives qui marquent le cours des années révolutionnaires, pour se trouver toujours au milieu d'elles, au moment précis où elles éclatent : comme si la fortune des lettres italiennes voulait qu'un vrai poète fît passer dans ses vers ce que les événements ont offert de plus grandiose et de plus douloureux. Celui-ci est à Venise quand meurt la république ; celui-là se fait remarquer à Milan par l'ardeur de ses convictions républicaines; tel autre se couvre de gloire en combattant à Gênes : Foscolo est partout. Son type même est représentatif; il a comme des traits de héros de roman, qui surprennent et fixent l'attention. Les bourgeois de Venise qui le voient promener sur la place Saint-Marc son long pardessus vert tout rapiécé, sa misère, son orgueil, et ses paradoxes, sont scandalisés et séduits. Car il séduit, et éveille encore, à travers les années, cette sympathie personnelle qui semble ne s'attacher qu'aux vivants. Tout le monde sait qu'il est joueur, colère, inconstant, aussi prompt à prendre des maîtresses qu'à les quitter : et tout le monde, malgré ces défauts, l'estime : peut-être à cause de ces défauts, certains, évidents, non point hypocrites ou sournois. Il est hardi, parmi tant de pusillanimes ; et libre, parmi tant de gens qui passent d'une servitude à une autre sans trop s'émouvoir. Il est plein de force et de vie.

Monti aurait moins le droit de représenter sa patrie, encore qu'il l'ait beaucoup aimée [1]. Personne ne peut lui reprocher d'avoir déshonoré ses vers en la reniant par intérêt : il trouva toujours moyen, au contraire, de satisfaire les dominations qu'il célébra, sans la trahir ; c'est un beau tour de force. Plus fin sans doute, plus délicat, d'une psychologie plus riche et plus variée, il ne laisse pas de manquer un peu de vigueur. Il est trop professeur, trop courtisan, trop homme du monde ; il prend trop facilement l'empreinte des métiers qu'il exerce et des milieux qu'il fréquente, le ton de ceux qu'il entend, l'inspiration du jour et de l'heure. Foscolo, toujours agité, mal à l'aise dans une société hiérarchisée et régulière, vivant dans les périodes troublées comme dans son élément naturel, aventurier sans doute, s'il fût né au siècle des expéditions lointaines et des grands coups de main, reste plus fidèlement lui même. Et surtout, il a le privilège d'un talent qui tient du génie. Il va, d'instinct, et dès ses premières compositions poétiques, aux grands sujets [2] : vers Dante ; vers

1. Foscolo rend lui-même justice à Monti, « qui s'est montré Italien toujours. » (*Esame sulle accuse contro V. Monti*, 1798, *Op.*, t. V, p. 19).
2. *Poesie*, Ed. Chiarini, p. 443 et 446.

la Vérité. Ses écrits, aussi bien que son caractère, ont gardé comme un souvenir des maîtres sévères auxquels il rendait spontanément cet hommage. Il a produit des œuvres inégales : mais il n'a jamais rien publié qui fût vil, ou plat, ou simplement médiocre. Les vers que la plupart de ses contemporains élaborent à grand renfort de recettes paraissent la matière vulgaire d'où il lui a plu d'extraire les siens, en leur donnant une forme qui mérite de durer. Leur prose, même lorsqu'elle a des prétentions à la littérature, ressemble trop souvent à des brouillons d'élèves prétentieux et sots. La sienne est d'un maître. C'est pour toutes ces raisons qu'il est juste de le faire sortir de la foule, comme en relief.

La culture française l'atteint moins qu'elle ne fait le troupeau des imitateurs ; il est certain cependant qu'elle l'attire. Il ne pouvait pas, lui qui lisait avidement toutes choses, ne pas lire les livres les plus répandus. Il ne pouvait pas, lui qui fréquentait volontiers les salons après les cafés, ignorer la langue des beaux esprits. Il ne pouvait pas surtout, aimant les idées nouvelles et hardies, dédaigner la grande littérature politique qui inspirait aux hommes de bonne volonté le désir d'un état social plus heureux. Et partant, il était nécessaire qu'il subît, au moins à quelque degré, la même influence que tous subissaient autour de lui. Laissons le détail de sa jeunesse aventureuse, à laquelle il ne nous appartient pas de nous attarder[1] ; demandons-lui plutôt à lui-même avec quelles ressources il abordait si fièrement la carrière de littérateur ; feuilletons, puisque nous avons la bonne fortune de le posséder intact, et d'y retrouver jusqu'à son écriture, ce curieux *Plan d'études* qu'il s'était tracé à lui-même, pour noter ce qu'il voulait faire et ce qu'il avait fait[2].

Cet examen de conscience intellectuel, qui date de 1796, est riche en indications. Nous voyons Foscolo soucieux d'une culture profonde, que donnent aux esprits sérieux les œuvres austères : livres de morale, et d'abord l'Évangile ; livres de politique, de métaphysique, de théologie. Il accorde une large place à l'histoire : Tacite, qu'il traduit ; Thucydide, Xénophon, Salluste, Plutarque, doivent retenir longtemps l'attention. Quand on s'est pénétré, dit-il, de ces bons auteurs, on peut sans danger passer à la lecture des contemporains ; mais il faut commencer par eux. — Ce souci de solidité ne l'empêche pas d'être curieux

1. Carducci, *Adolescenza e gioventù poetica di U. Foscolo*, 1884 ; G. de Winckels, *Vita di U. F.*, 1885-1898 (avec les corrections de G. Mestica, Giorn. st. lett. Ital., VII, 236).

2. *Un autografo di U. F.* (*Piano di studi, indice di alcune sue opere, fac simile*), pubbl. a cura di L. Benvenuti, 1884.

aussi d'une culture étendue. Tous les poètes y passent, épiques, lyriques, tragiques, didactiques, bucoliques; et les romanciers se joignent à eux. Ici les classiques et les modernes se mêlent, les nationaux et les étrangers; la faveur dont jouissent les littératures du Nord introduit Ossian, Shakespeare, Klopstock, Young, Richardson, Gœthe; Foscolo est loin de se borner aux limites de l'Italie. — Et la France? Montesquieu et Rousseau suivent de près l'Évangile et le *De Officiis* de Cicéron. Nous retrouvons la *Nouvelle Héloïse* parmi les romans à lire; et — fait essentiel — le *Contrat social* parmi les œuvres en prose qu'il a déjà traduites[1]. En histoire, il écarte Voltaire, « et beaucoup d'autres, qui ont beaucoup écrit, et fort peu pensé ». Mais il admet Raynal tout à côté de Tacite; et il indique encore, à titre de documentation, l'*Histoire des Voyages* de Laharpe. Peu de Français parmi les poètes : Boileau et Voltaire échappent seuls à l'exclusion. Par contre, il estime leurs romans : outre la *Nouvelle Héloïse, Télémaque*, l'*Amélie* de Mme Cottin, et les *Œuvres* d'Arnaud. Le seul livre de critique qu'il retient, avec le traité de Longin, est la *Poétique* de Marmontel. La part est belle; et notre influence peut s'en contenter.

La nouvelle de la Révolution fait travailler un esprit qui a poussé l'admiration pour Rousseau jusqu'à le traduire. Des vers sur Robespierre, qui ne sont pas restés en nombre suffisant pour que nous puissions les juger, montrent au moins qu'il la suit avec intérêt[2]. Cet intérêt se transforme vite en sympathie. — Que dit-on ? Que, dans le grand conflit qui agite l'Europe, Venise veut rester neutre? Foscolo n'est pas de ceux qui restent neutres. Le voilà qui s'adresse, dans un sonnet, au gouvernement peureux qui croit éviter le danger : singulière illusion, que de prétendre conserver la paix, quand vient d'éclater là-bas une guerre différente de toutes celles qu'on a vues jusqu'à présent! Déjà le peuple se révolte; le peuple opprimé, victime des tyrans. Viendra le jour — et l'exemple des Français le hâte — où il se vengera[3]! Foscolo lit secrètement ces vers aux futurs jacobins, ses amis, qui tiennent déjà des conciliabules. Au début de 1797, il fait jouer son *Tieste* avec un grand succès. Si jamais les héros de la légende grecque s'étonnèrent des transformations que le théâtre leur fit subir, suivant le goût changeant des générations, leur nouvelle destinée dut leur paraître étrange. Car la politique entre pour une bonne

1. Cette traduction est perdue.
2. Chiarini, p. 497 : *Frammento della Cantica Il Robespierre.*
3. *Ibid.*, p. 476 : *A Venezia, Sonetto.*

part dans leur querelle ; Atrée est devenu « le plus injuste de tous les hommes, le tyran » ; il reproche à son frère son amour pour la plebe, et sa haine pour les grands. Tieste répond qu'il veut être « le roi-citoyen[1] ». Voilà une bonne leçon de politique, bien que l'Italie, « vieille, paresseuse et lente », ne puisse pas ou ne veuille pas l'écouter[2]. Ainsi se manifeste l'enthousiasme révolutionnaire d'un jeune auteur de dix-neuf ans : tant et si bien que la sage république, toute décrépite qu'elle est, s'inquiète ; la tradition veut que les inquisiteurs aient ordonné une perquisition chez Foscolo, et qu'il ait quitté la ville par prudence. Le fait est que nous le retrouvons au milieu des patriotes régénérés, à Bologne, engagé volontaire dans un corps de chasseurs à cheval[3].

Les beaux, les nobles vers qu'il fait paraître alors ! Avec quel empressement, avec quelle joie on accueille son *Oda a Bonaparte liberatore*, que la République cisalpine entend imprimer à ses frais[4] ! Et si la Révolution française inspire ainsi, non pas la forme poétique, mais la pensée de Ugo Foscolo, « homme libre[5] » ; si elle fournit de sentiments humains un talent qui demeure en même temps profondément national, quelle reconnaissance on doit lui avoir ! Il a beau dire qu'étant né en Grèce, il n'a pas le droit de prendre la parole au nom de l'Italie : c'est l'Italie nouvelle, au contraire, qui s'exprime par sa voix. Aussi les vers sont-ils dédiés aux citoyens de Reggio, qui les premiers se sont montrés « vrais Italiens et citoyens libres », en prenant l'initiative de la révolte contre les étrangers[6]. Elle descend en Italie, la Liberté ; elle arrive au chant de milliers de soldats qui la célèbrent, et guidée par le jeune général, maître de la victoire. Dans le monde entier, les dominations injustes s'écroulaient : elles ne régnaient plus qu'en Italie. Et l'Italie esclave gisait à terre — ayant trouvé la tranquillité dans le désespoir. Mais voici que la guerre éclate sur son propre sol ; les incendies s'allument, les champs sont dévastés, les bataillons se heurtent, le sang coule : la Liberté remporte la victoire. Intraduisible aussi, pour la beauté condensée de ses vers, l'hymne qui suit le triomphe, évoquant à la fois le souvenir de la grandeur romaine, et l'espoir de l'avenir :

1. Acte IV, scène III. Cf. F. Viglione, *Sul teatro di U. F.*, 1905.
2. *A Vittorio Alfieri*. Venezia, li 22 aprile 1797 (*Op.*, t. VI, Epist., p. 4).
3. Cf., sur tout ceci, A. Michieli, *U. F. a Venezia*, 1903-4.
4. Chiarini, p. 477, note.
5. *Bonaparte liberatore, Oda del liber' uomo Niccolò Ugo Foscolo. Italia, anno primo dell' italica libertà.*
6. U. Bassi, *Reggio nell' Emilia alla fine del secolo XVIII*, 1895.

Italia, Italia, con eterei rai
Su l'orizzonte tuo torna l'aurora
Annunziatrice di perpetuo sole:
Vedi come s'imporpora e s'indora
Tuo ciel nebbioso.....
Ve' ricomporsi i tuoi vulghi divisi
Nel gran Popol che fea
Prostrare i re col senno e col valore,
Poi l'universo col suo fren reggea;
Vedi la consolar guerriera pompa
E gli annali e le leggi e i rostri e il nome!
Come, non più del civil sangue intrisi,
Vestonsi i campi di feconde messi
E di spiche alla pace ornan le chiome!
E come benedice
Il cittadin villano,
Tergendo il fronte, Libertà felice!

Le poète réunit, par une sorte de paradoxe, l'abondance et la densité. Jamais les idées ne font tort aux images, ni le civisme à l'harmonie des vers; il semble avoir retrouvé le secret du lyrisme antique, qui traduit non point les passions égoïstes des individus, mais les sentiments collectifs d'une cité ou d'un peuple. C'est ce grand caractère qui donne à son ode une exceptionnelle valeur.

Mais tandis qu'elle va de ville en ville, partout admirée [1], son auteur se met à suivre tous les excès de la mode française. Il accourt à Venise, aussitôt que la ville est régénérée; il demande a être admis dans la société d'Instruction publique, dont les membres, connaissant l'ardeur de ses convictions républicaines, l'élisent par acclamation. Nous croyons le voir à la tribune du club, avec ses cheveux roux en désordre, ses yeux étincelants, ses gestes emportés. Nous croyons l'entendre discourir contre les infâmes aristocrates; déclamer sur la liberté universelle, qui va rendre heureux tous les peuples; ou soutenir, « avec son énergie habituelle », l'opinion de Jean-Jacques Rousseau, que le *Prince* de Machiavel est le livre des Républicains. Chose grave! il renie Alfieri [2]. Que les bons citoyens cessent, dit-il, de l'admirer. Sans doute, il s'est montré démocrate avant 1792: mais maintenant, il est devenu l'ennemi de la liberté. De même qu'il voulait se singulariser, lorsqu'il était le seul à dénoncer la tyrannie: de même, il cherche l'originalité, en étant le seul à la défendre. Ne pousse-t-il pas l'impudence jusqu'à critiquer la France? Terrible exemple des effets pernicieux que produit l'amour de la gloire, même

1. Antona-Traversi, *Curiosità foscoliane*, 1889.
2. A. Michieli, *U. F. contro Alfieri*, 1902.

sur les âmes en apparence les plus désintéressées ! — Un membre du club contredit cet orateur ingrat. Mais celui-ci remonte à la tribune, et prouve une seconde fois qu'Alfieri est un aristocrate. Il a oublié, sans doute, les expressions admiratives dont il se servait il y a quelques mois, quand il dédiait sa pièce au « Poète tragique » par excellence. Risque-t-il de perdre, à force de copier nos manies, la nationalité, si l'on peut dire, de son talent ? Il est certain que ses contemporains le désignent comme un des plus chauds partisans des envahisseurs. Les caricaturistes, exerçant contre lui leur verve, le montrent habillé en charlatan ; ou bien ils représentent un courrier qui perd ses lettres ; sur l'une d'elles est écrit : « A l'homme libre, Ugo Foscolo ». En effet : cette âme toute pleine d'un enthousiasme à la Rousseau ; ces idées philanthropiques, qui sentent leur *Encyclopédie* ; toutes ces allures de démagogue échappé à l'ancien club des Jacobins, pourraient faire croire qu'il a subi profondément l'influence de notre esprit.

La vérité, c'est qu'il a pris celles de nos idées qui intéressaient l'Italie ; qu'elles lui ont servi de point de départ, d'excitation pour penser et pour agir ; mais que notre influence n'a guère été au delà. Le reste n'est qu'une apparence ; une apparence qui ne dure même pas, puisque la désillusion va la dissiper. Il est encore en pleine crise d'imitation, qu'il commence à soupçonner que la France, au lieu d'être l'amie généreuse et un peu naïve qui donne sans rien demander, demande plus qu'elle ne donne. Le voilà encore à la tribune : mais cette fois, pour prévenir les menées de ceux qui veulent attenter à l'indépendance de Venise ; pour séparer sa cause de celle des démagogues, « pires encore que les tyrans, parce que ceux-ci oppriment les peuples esclaves, tandis que ceux-là, au contraire, rendent esclaves les peuples libres [1] ». Le voilà redevenu poète, pour répondre aux bruits fâcheux qui courent sur le sort réservé à sa patrie : et ses vers proclament qu'il vaut mieux mourir que d'être esclave [2]. Si on croyait aux symboles, on pourrait en voir un dans une coïncidence curieuse. Foscolo est nommé secrétaire de la Municipalité de Venise et lit en cette qualité les procès-verbaux de l'assemblée avec les autres actes officiels [3]. Dans la séance du 13 Fructidor an V, c'est lui qui donne connaissance au peuple des mémoires envoyés au Directoire, l'un par la République cisalpine, l'autre par Venise, pour demander que

1. 11 fruttidoro, a. I.

2. *A' Repubblicani, Oda del c. U. F.*, Deliberata morte ferocior. Venezia, anno I. Registrato al comitato d'Istruzion pubblica dall' autore. (Cf. Chiarini, p. 490, *Ai novelli Repubblicani*.)

3. *Quadro delle Sess. pubb.*, n° 31, 5 term. a. I : « Le nouveau Rédacteur U. F. lit le procès-verbal de la session d'hier... »

les deux États ne fassent plus qu'une même nation. Il se trouve être ainsi le héraut de l'unité italienne [1]. Tout est calqué sur la France, l'appareil de la séance et les discours des orateurs ; ces républiques éphémères aussi ; il y a des gallicismes dans ces textes mémorables. L'esprit n'en est pas moins italien ; et c'est Foscolo qui les lit. En vérité, l'impulsion seule est venue de nous : à partir du jour où nous l'avons donnée, l'Italie a cherché à « faire par elle-même ». Si nous prétendons encore parler en maîtres, elle ne nous reconnaît plus comme tels ; et elle agit contre nous.

La désillusion est complete, lorsque Foscolo doit quitter Venise devenue autrichienne pour vivre à Milan. Quelques discours sur des thèmes de rhétorique vague prononcés au club constitutionnel de la ville sont les derniers symptômes d'une crise qui va se terminant. Il incarne bien alors le type du littérateur-patriote, dont nous trouvions chez les autres des traits épars et qu'il réalise tout entier. Nous l'avons dit : il est toujours présent aux moments critiques, et il prononce des paroles décisives. Ne semble-t-il pas qu'il veuille caractériser lui-même l'attitude que les lettres doivent prendre, quand il demande un emploi à la Cisalpine, qui l'acueille avec les autres réfugiés vénitiens ? « J'aimerais une place parmi les *écrivains nationaux* [2]. »

Écrivain national : ce sera desormais sa devise. Voyez avec quelle vigueur, par un de ces éclats qui sont familiers à son impétuosité, il défend le latin qu'un membre du Grand conseil a proposé de bannir des écoles : Ira-t-on détruire le dernier vestige de la puissance romaine ? Ira-t-on, de gaîté de cœur, renoncer à ce dernier privilège ? Après le latin, ce sera l'italien qui disparaîtra, puisqu'il se trouve étouffé par une langue étrangère. Plus encore que de la division du pays, qui est son œuvre, « le Gaulois superbe » s'enorgueillira de la barbarie du langage [3]. Pour lui, ce n'est plus une question de pédagogie : c'est une question de patriotisme — comme le deviennent toutes les questions littéraires. Journaliste, il ne peut plus être que journaliste d'opposition ; il fait partie de la rédaction du *Monitore italiano*, qui se charge de défendre les droits de « l'italianité ». Un des collaborateurs, pour avoir écrit un article trop libre, est recherché par le gouvernement ; la prison l'attend. Foscolo se porte garant pour les idées incriminées [4].

1. Michieli, *O. c.*, *Nuovo Archivio Veneto*, 1903, t. VI, p. 37, note : « Foscolo, par cette lecture, devenait le héraut de l'unité italienne. »
2. Op., *Epistolario*, t. VI, p. 10.
3. *All' Italia, per la sentenza capitale contro la lingua latina proposta al Gran Consiglio cisalpino* (Chiarini, p. 18).
4. Op., t. V, *Prose politiche*, p. 12.

Soldat, il nous fournira lui-même ses états de service, qui sont brillants[1]; et il déclarera qu'il n'a jamais servi par ambition ou par intérêt, mais bien pour le salut de son pays[2]. Entrant ainsi pour une large part dans les manifestations de la vie nationale, il parle aux vainqueurs au nom de la nation. Il reprend l'Ode qu'il avait dédiée aux habitants de Reggio dans le premier élan de son enthousiasme, et la fait précéder d'une lettre à Bonaparte; non point pour l'aduler. Elle est datée de Gênes, l'an VIII. Bonaparte a le devoir d'effacer la tache dont il s'est souillé en manquant à sa parole et en trafiquant de la liberté de l'Italie. Il peut aspirer au pouvoir suprême et devenir tyran; personne au monde n'est désormais capable de l'en empêcher, et l'époque l'invite pour ainsi dire à faire le mal, puisqu'elle lui donne conscience et de sa propre supériorité et du commun avilissement. Mais il peut rendre aussi la liberté à ceux qui l'implorent; le choix est entre ses mains. Qu'il se rappelle seulement qu'un Tacite fera passer à la postérité le souvenir de ses actions, bienfaits ou crimes[3]! Ces sentiments ne sont pas exprimés avec moins de force dans son *Discorso sull' Italia*, adressé à Championnet[4]. « Jusqu'ici, les Français ont été le peuple conquérant, les Italiens le peuple conquis. Les noms importent peu: autant les uns opprimaient, autant les autres détestaient. » Tout cela doit changer, à cette date de 1799, où finit une période: la période qui commence avec le siècle doit avoir un autre caractère. Elle doit marquer l'avènement réel des nationalités indépendantes.

C'est l'époque, aussi, où Foscolo compose l'œuvre qui lui acquit une immense popularité[5]: *Le ultime lettere di Jacopo Ortis*.

Il n'est personne qui ne connaisse cette « véridique histoire de deux amants infortunés »: comment Jacopo Ortis aime Teresa, promise contre son gré à Odoardo; comment il essaie de vaincre son amour, sans y réussir; et comment il se tue. C'est la peinture de la volonté faible devant la passion; on en compte beaucoup d'analogues vers la même époque. Chaque pays de l'Europe se vante de posséder un de ces beaux inconsolables, qui ne résistent pas à la tentation du suicide. Or voici le trait particulier, le caractère original, qui fait de ce thème commun une œuvre nationale, impossible à concevoir hors d'un pays donné: ce roman d'amour, capable d'effrayer les lecteurs d'alors par la violence des transports qu'ils y trouvaient peints, est tout imprégné de patriotisme[6]. Le héros, atteint

1. Op., t. V, p. 15. *Autobiografia militare.* — 2. Op., t. VI, *Epistolario*, p. 18.
3. *A Bonaparte*, Genova, 5 agghiacciatore, anno VIII.
4. Op., t. V, p. 31. *Discorso sull' Italia* (1799). Al generale Championnet.
5. Voir, sur les éditions successives du roman, op., t. I, p. 165: *Notizia bibliografica.*
6. A. Graf, *Rileggendo le Ultime Lettere* (*Foscolo, Manzoni, Leopardi*, 1898).

par la désespérance du siècle, parle du malheur fatal des mortels; il voudrait que tout l'Univers gémît avec lui, et cherche vainement dans la nature un remède à sa souffrance. Vers 1802, tout cela n'est plus nouveau; il y a d'autres exemples de cette maladie déjà romantique. Mais il n'y a pas d'exemple du sentiment qui l'aggrave ici, et la mène vers sa crise; car elle ne règne pas seule dans cette âme désolée; elle est à peine la plus forte; elle n'est pas la première en date. Avant qu'elle naisse, dès le commencement du récit, nous voyons qu'elle comporte un second élément, qui n'est pas emprunté à la douleur générale du monde. « Le sacrifice de notre patrie est consommé; tout est perdu; et la vie, si même elle nous est concédée, ne nous restera que pour pleurer et nos maux et notre infamie » (*Ultime lettere*, Début, 11 octobre 1797). Nul ne peut parler ainsi, qui ne soit déjà blessé par une cause très précise, par une souffrance très réelle, que son imagination ne saurait inventer comme à plaisir : non point le héros idéal d'une histoire imaginaire, mais un Vénitien, qui avait espéré la liberté, qui a cru en jouir pendant quelques mois, et qui a vu les Autrichiens entrer dans sa ville, après un traité dûment signé avec les Français. C'est pour cela que la vie lui est odieuse; pour des raisons politiques et non pas amoureuses; la preuve, c'est qu'il est déjà près de la mort, et décidé au suicide, avant même qu'il ait eu occasion de rencontrer l'héroïne du roman. Il est obligé de quitter ses biens, sa famille, son foyer, et de s'en aller à l'aventure. « Mais où chercher un asile? En Italie, terre prostituée, éternel prix de la victoire? Je pourrai voir de mes yeux ceux qui nous ont dépouillés, tournés en dérision, vendus, sans pleurer de colère? » (13 octobre) La colère : et bientôt le désespoir, parce qu'il se sent impuissant à venger sa patrie : telles sont les données premières de son mal. Lorsqu'il aperçoit Teresa, et qu'il rentre « le cœur en fête » (26 octobre) dans la maison solitaire où il s'est retiré, il s'apaise un moment : mais bientôt son souci patriotique le ramène à la souffrance. La fatalité qui condamne son pays à l'esclavage pèse lourdement sur lui. En effet, si la tyrannie était le fait d'un seul homme, sa main suffirait à l'abattre. Mais que faire entre deux nations puissantes qui oublient leurs inimitiés pour opprimer le peuple vénitien d'un commun accord? (28 octobre 1797),

Ainsi, tout le long de la tragique histoire, les deux thèmes se mélangent et s'alternent : quelquefois, ils se trouvent réunis dans une seule phrase, inséparables l'un de l'autre; Ortis pense en même temps « aux obstacles que la société oppose au génie et au cœur de l'homme », et « à la brigue, à l'intérêt, à l'hypocrisie qui règnent dans les gouvernements licencieux ou tyranniques » (Padova, sans date [Déc. 1797]). Qu'on le

prenne au paroxysme de sa passion : il semble oublier le monde ; Odoardo, le fiancé légitime, est parti pour un temps ; resté seul avec Teresa, il a obtenu d'elle un baiser qui l'a « rendu divin ». Le père s'est aperçu de l'affection qui liait sa fille à Jacopo : il pourrait la lui accorder. Or il la lui refuse, moins peut-être parce qu'il a donné sa parole à un autre, que pour une raison de prudence, imposée par la nécessité du moment. Il explique en effet à Ortis, pour lequel il se sent de l'affection et de la pitié, qu'il s'est compromis lui-même dans la politique révolutionnaire ; or la famille d'Odoardo est puissante ; « à la faveur de cette parenté, il échappait aux pièges de ses ennemis, qui l'accusaient d'avoir désiré la vraie liberté de son pays : crime capital » (*Lorenzo a chi legge*, 9 juillet 1797). La trame se renoue donc ; et rappelé au sentiment du réel, Ortis sera poussé au suicide autant par le spectacle de toute l'Italie opprimée que par la considération de sa propre infortune. Nous sommes tous des exilés, pense-t-il, des étrangers sur notre propre sol ; pillés par les uns, méprisés par les autres, abandonnés par nos concitoyens même, quel asile nous reste-t-il, autre que le désert et la tombe ? Cet amant raisonne en homme qui a lu le *Contrat social*, comme tous ceux de sa génération ; si on lui objecte qu'ayant des devoirs envers la société, il a le devoir aussi de ne pas se donner la mort, il répond que la société l'a privé de la part de liberté à laquelle il avait droit : il la tient quitte de ses promesses mensongères en cherchant un refuge sous la terre (9 et 20 février 1798). Au dernier moment, il peut rendre à Teresa cette justice, qu'elle n'est pas la raison de sa mort. Ses passions désespérées, le malheur des personnes les plus nécessaires à son existence, les crimes de l'humanité, toutes les causes qu'il donne à sa résolution, amènent le dernier motif, qui reste le plus fort : « la certitude de mon perpétuel esclavage et de l'opprobre perpétuel de ma patrie vendue » (Mercoledì, Ore 5. Ed. Lemonnier, p. 142). Teresa pouvait rendre son destin moins amer, mais non pas l'apaiser.

Il faut qu'en matière de responsabilité littéraire, nos idées soient bien différentes de celles qu'on avait il y a un siècle, pour que Foscolo ait dû se défendre avec tant de peine, et si gauchement, d'avoir copié Gœthe[1]. Pour le dire avec le *Giornale dell' italiana letteratura*, de Padoue, il a égalé le roman qu'il imitait[2] ; ou mieux encore, avec le *Corriere milanese* : « l'auteur a l'âme italienne autant que le style[3] ». Dans ce « livre de son cœur[4] », on trouve une originalité profonde, qui le distingue assez du chef-d'œuvre allemand. Il serait injuste de dire qu'Ortis

1. Voir l'édition Martinetti et Antona-Traversi, 1887, préface. — 2. 1803, t. IV, p. 27. 3. 4 nov. 1802. — 4. *Op.*, t. VI, L. 30, 1802. Cf. aussi L. 38, 5 juin 1803.

est le Werther italien, suivant la formule consacrée, sans ajouter aussitôt qu'une fois de plus, le génie a transformé des éléments d'emprunt pour leur donner la marque propre de sa race, de son temps, et de lui-même. La rhétorique de ces lettres a vieilli; et leur emphase déplaît, par endroits, à notre goût transformé. Le caractère de réalité qui se dégage des faits n'en est pas moins frappant. Les mille circonstances de la vie journalière viennent rappeler sans cesse au malheureux qu'il est sous la domination de l'étranger. Il s'aperçoit que les lettres de son ami Lorenzo lui arrivent en retard. « Il me vient un soupçon : nos lettres sont interceptées. » (27 octobre 1798). Il arrive à Florence : mais il lui est défendu d'y séjourner, parce qu'il a son passe-port pour Milan. Ainsi donc, un Italien ne peut circuler librement dans les villes d'Italie! (25 septembre 1798). A Bologne, il voit deux malheureux conduits au supplice pour avoir volé l'un une mule, et l'autre cinquante-six francs. L'ancien gouvernement avait soin de ne pas appliquer des lois trop rigoureuses. Mais la République française applique à la lettre ces lois qu'elle n'a pas faites, et tue pour des peccadilles (12 août 1798). En route vers la frontière des Alpes, il rencontre dans une auberge un malheureux qu'il a connu lorsqu'il était étudiant à Padoue. Celui-ci raconte sa vie lamentable : il a émigré au moment de Campo-Formio; lieutenant dans l'artillerie cisalpine, il a dû chercher un refuge en France lors de la réaction; il a erré de ville en ville avec sa femme et son jeune enfant, cherchant à donner des leçons d'italien, sans trouver jamais ni travail ni pain (15 février 1798). Les circonstances les plus indifférentes en apparence ramènent à l'idée qui possède Foscolo, et qu'il veut faire entrer dans l'esprit du lecteur, parce que dans la réalité, ce sont précisément les circonstances les plus indifférentes pour les autres qui font souffrir une âme irritée. Le bonheur ou le malheur se nourrissent rarement de grandes émotions; ce sont les petites émotions souvent répétées qui finissent pas donner à la vie sa tonalité. Un jour donc, il se repose à l'ombre d'un olivier, dans un champ. Arrive le propriétaire, qui le chasse. Image de ma patrie, dit Foscolo : on nous chasse des lieux où les bêtes elles-mêmes peuvent paître tranquillement (3 avril 1797). Parfois aussi, ces détails prennent une allure tragique. Il est revenu voir sa mère avant de mourir, à Venise. Il doit trouver un prétexte pour la quitter vite, sans laisser amollir son courage. Il est sous le coup des persécutions qui sévissent; il peut être arrêté, emprisonné, mis à mort : il faut qu'il s'en aille! « Vis! lui dit sa mère. J'aime mieux pleurer sans te posséder, que de te voir emprisonné, — mort. Les sanglots étouffaient sa voix. »

A-t-on remarqué la place que tenait, dans cette réalité, la littéra-

ture? La haine de la langue française est une forme spontanée de son patriotisme. Teresa reçoit la visite d'une de ses anciennes amies, à présent mariée; Ortis assiste à l'entretien. Il se moque des bijoux à la mode de Paris que porte la dame; et de l'italien francisé que parle Monsieur son époux. La femme montre de la légèreté, et le mari de la bêtise : le couple est odieux (17 avril 1798). Il demande à un libraire milanais la vie de Benvenuto Cellini. Nous ne l'avons pas, répond le marchand. Ortis demande un autre écrivain : le marchand se met presque en colère, et dit qu'il ne vend pas de livres italiens. Quelle honte! Les gens cultivés parlent un français des plus élégants, et entendent à peine la langue toscane. Les actes publics et les lois sont rédigés dans un style si barbare, qu'ils mettent le sceau à l'ignorance et à la servitude de ceux qui les dictent. C'est la conséquence de l'oppression; c'en est aussi la cause (11 novembre 1798). L'idée de ce qui est français est associée chez lui à l'idée de frivolité, voire d'indécence. Il attend le moment d'être reçu chez une dame qui voudrait lui témoigner des bontés, et à laquelle il résiste : atmosphère de luxe et de volupté. Il considère « tantôt une Danaé peinte sur le plafond, tantôt les gravures dont les murs étaient tout couverts, et tantôt quelques romans français jetés çà et là » (11 décembre 1797).

Ayant une haute idée du rôle de l'homme de lettres, il repousse avec horreur la pensée de vendre son talent pour vivre. S'il lui manquait le pain et le feu, dit-il avec cette sombre colère qui est un des traits caractéristiques de l'ouvrage, et que sa plume dût flatter courtisans et rois, il aimerait mieux s'en aller vers la patrie commune, où il n'y a ni littérateurs gagés, ni princes, et où les richesses ne couronnent pas le crime, vers la mort (4 décembre 1797). Le culte des grands auteurs, qui lui inspire ces fières maximes, ne se manifeste pas seulement par les fréquentes citations qui surgissent au cours du roman. Ortis se rend à la maison de Pétrarque; il va pleurer sur la tombe de Dante, « son père » (mars 1798). Un souvenir du grand poète exilé lui fournit sa devise : « Libertà va cercando, ch' è si cara » (25 septembre 1798).

Les auteurs contemporains sont nommés aussi, comme s'il s'agissait d'histoire plutôt que de fiction. Il cherche anxieusement à revoir Bertòla, dont il apprend la mort récente avec désespoir. A Florence « terre heureuse où les Muses sacrées et les lettres se réveillèrent de la barbarie », où il allait autrefois adorer les tombeaux de Galilée, de Machiavel, et de Michel-Ange, il veut rendre visite à Alfieri (27 août 1798). Mais celui-ci ne reçoit plus personne. Il récite les vers du grand tragique quand il erre dans les forêts, en proie à la passion; et il en lit

encore presqu'au dernier moment, qui présagent son triste destin. Ce n'est plus Ortis, c'est Foscolo qui revient « au premier Italien[1], » un instant méconnu, et qui lui fait amende honorable. « En me peignant moi-même et tout entier sous le nom d'un de mes amis malheureux, je devais nécessairement parler de vous, puisque votre gloire m'a toujours excité aux nobles entreprises et aux libres écrits, et qu'une grande partie de mes pensées et de mes passions a toujours suivi votre exemple[1]. » Trois fois, il va trouver Parini, et l'entretien qu'il a avec le vieillard, dans le décor de sa promenade favorite, sous les tilleuls des cours milanais, est d'une importance capitale dans sa destinée. Parini lui fait un tableau désespéré de la situation de l'Italie. Ortis s'enflamme, en écoutant des paroles qui répondent si bien à son état d'esprit. Tentons quelque chose, s'écrie-t-il; si nous mourons, notre sang fera surgir un vengeur! Mais il est impossible de rien tenter. Que ce « jeune homme digne d'un autre siècle » tourne son ardeur vers un autre but! Alors Ortis raconte son amour pour Teresa; puisqu'il a essayé de désirer autre chose que la gloire et de penser à autre chose qu'à sa patrie, et que son effort a été vain, il ne lui reste plus qu'à mourir (4 décembre 1797).

Le sens de l'œuvre est marqué par une lettre qu'on supprima dans toutes les éditions postérieures à la première, parce qu'elle aurait conduit l'auteur en prison, sans que le sort de son pays en fût changé (17 mars 1798). Ortis commence par affirmer fortement le caractère qui domine sa propre psychologie: la passion n'éteint pas en lui l'amour de la patrie; elle ne fait, au contraire, que l'irriter et l'exaspérer. Les esprits nés généreux, il y a seulement vingt ans, restaient inertes dans la torpeur universelle de l'Italie. Maintenant, ils sont transformés; ils ont acquis une trempe telle, qu'on peut bien les briser, mais les plier, jamais. Il est un de ces esprits. Certains se lamentent d'avoir été vaincus et trahis. Mais s'ils avaient été armés, ils auraient été vaincus peut-être, non point trahis; et s'il s'étaient courageusement défendus, les vainqueurs n'auraient pu les vendre; et les vaincus enfin n'auraient pas essayé d'acheter les vainqueurs. Quelques-uns s'imaginent que les nations étrangères viennent s'égorger réciproquement sur nos champs de bataille pour délivrer l'Italie. Mais il est absurde de supposer que les Français, qui ont rendu exécrable la théorie divine de la liberté, puissent faire quoi que ce soit au profit d'autres que d'eux-mêmes. Ils viennent de montrer jusqu'à l'évidence que rien ne les touchait, hors leur intérêt égoïste. D'autres patriotes, plus nombreux, mettent

1. Dédicace des *Ultime Lettere*, Al primo Italiano (Opere, t. VI, lett. 25, 1802).

leur confiance dans le jeune héros né de sang italien, dans un pays où l'on parle l'italien. Mais son âme est basse et cruelle. La nature l'a créé tyran; il s'est couvert de honte aux yeux de l'humanité; on ne peut attendre de lui que trahison et férocité. Il faut donc que l'Italie prenne en patience son mal présent, et laisse à la France l'opprobre d'avoir immolé tant de victimes humaines. Son pouvoir, comme tous ceux qui sont établis sur le crime, ne saurait durer. Et cependant, quelque philosophie qu'il cherche à se faire, Ortis sent son cœur saigner, et « la fureur patriotique » ne se calme pas en lui. Même s'il était heureux dans son amour, même s'il se voyait un jour des fils nés de Teresa, ces fils n'auraient pas de patrie; et une telle idée suffirait à détruire instantanément son bonheur. Hélas! à toutes les causes de souffrance qui affligent l'humanité, est venue s'ajouter, pour tous les habitants de l'Italie, la douleur nouvelle et déjà exaspérée que provoque en eux leur servitude.

Le livre de Foscolo n'est pas tombé dans l'oubli. Les Italiens le lisent; et aujourd'hui encore, les Français le traduisent pour leur usage: il a traversé la difficile épreuve d'un siècle tout entier qui s'est écoulé depuis son apparition. Mais c'est aux hommes du Risorgimento qu'il faut s'adresser, pour saisir l'impression profonde qu'il fit sur les âmes. Ceux qui l'admiraient quand ils étaient enfants, conservaient pour lui une reconnaissance respectueuse dans leur âge mûr. Ses défauts littéraires ne les frappaient pas, étant un peu les leurs: ils vénéraient ses qualités sans réserve. Il nous enseigne, disaient-ils, l'union intime des lettres avec la vie politique et sociale. Il nous enseigne l'indépendance à l'égard de toutes les autorités, excepté celle de la nature et du génie[1]. Il prend place dans la série des œuvres illustres, dont les auteurs, comme Dante, Pétrarque, Machiavel, ont rappelé avec une généreuse colère l'Italie aux Italiens. Ces pages désespérées enseignèrent à l'Italie non seulement un style nouveau, mais une façon nouvelle aussi de penser et de sentir[2]. Ainsi parlait une génération qui s'y connaissait en patriotisme; et sans doute elle n'avait pas tort.

Nous retrouverons Foscolo plus loin, sous un autre aspect. Mais dès maintenant, s'il ramène tout à la politique, même l'amour; s'il enveloppe les principes de liberté dans un roman, pour qu'ils pénètrent jusqu'au cœur des jeunes gens et des femmes, suivant ses propres expressions; si son œuvre s'explique non seulement par ses désillusions, ses colères, ses souffrances propres, mais par les sentiments

1. Préface de Mazzini aux *Scritti politici inediti di U. F.*, 1844.
2. Cattaneo, *U. F. e l'Italia*, 1860.

communs des Italiens qui aiment leur pays : ne peut-on pas dire qu'il y a dans la littérature quelque chose de changé? La communion entre les écrivains et la nation, qui seule pouvait renouveler et vivifier son esprit et son contenu, ne commence-t-elle pas à se réaliser? et « l'italianisme » ne sort-il pas victorieux de l'épreuve?

Mais dès lors, par une conséquence logique, notre hégémonie est menacée, et déjà détruite. L'invasion, qui augmente momentanément notre empire, en ruine le principe. Elle apporte notre langue, notre poésie, notre éloquence, notre théâtre, et l'idée de liberté. Langue, poésie, éloquence, théâtre, passent; l'idée de liberté reste, et reste contre nous.

D'une part, le progrès du sentiment italien dans la littérature; d'autre part, une diminution de l'influence tyrannique de la France par l'influence libératrice des idées révolutionnaires: tels sont les résultats auxquels nous sommes parvenus, arrivés au terme de cette première période. Maintenant va commencer le règne de Bonaparte premier consul, et de Napoléon empereur.

LIVRE II

LA DOMINATION IMPÉRIALE ET LA LITTÉRATURE ITALIENNE (1800-1814)

CHAPITRE PREMIER

LA PRESSION OFFICIELLE

Pendant la période nouvelle qui s'ouvre avec Marengo, en 1800, la France victorieuse rentre en Italie. Elle va faire un nouvel effort, plus vigoureux et plus soutenu, pour soumettre à son autorité la pensée du pays qu'elle conquiert. Mais entre l'oppression exercée par la Révolution et celle qu'exerce l'Empire, il y a une différence essentielle. La première s'empare de la littérature italienne par une déviation de ses principes ; et malgré cette déviation, elle demeure une force d'indépendance. L'Empire s'empare de la littérature italienne par politique et par intérêt.

I

Les lettres ont un rôle à jouer dans l'État : non plus, certes, comme conseillères ou comme directrices ; mais comme figurantes. Une armée, des lois, voilà ce que Napoléon veut d'abord. Il lui faut ensuite une certaine splendeur, qui traduise aux yeux du peuple sa prospérité matérielle et sa sécurité. Le trône a besoin de l'éclat des lumières. Cette maxime de politique générale [1] trouve en Italie une application particulière. Il ne suffit pas de lui inspirer l'esprit guerrier qui lui manque ; il convient de développer aussi l'esprit littéraire qu'elle possède, et qui

1. P. Pisani, *La Dalmatie de 1797 à 1815*, 1893 ; G. Servières, *L'All. fr. sous Napoléon,* 1904.

lui a mérité le titre de maîtresse des nations[1]. Napoléon comprend que « partout où une domination nouvelle s'impose, il y a un intérêt capital à flatter toutes les passions, honorer tous les talents, protéger avec munificence toutes les nobles disciplines. Car si les états se conquièrent par les armes, ils s'embellissent par les arts et par les lettres[2] ». En conséquence, « il fait profession » de les aimer et de les favoriser[3]; il sait les « honorer splendidement[4] ».

Aussi les soumet-il à des institutions régulières, comme il embrigade les arts dans des académies. Des écoles primaires, si c'est possible; en tout cas, des écoles secondaires; des Universités; et plus haut encore, des corps savants qui renferment ce que le pays compte d'hommes illustres : tout cela, pour lui, ce sont les lettres disciplinées. On a dit quelle impulsion il donna à l'instruction publique, et comment les institutions qu'il créa semblaient devancer l'esprit de son temps[5]. Avec ce souci du détail qui est un des traits curieux de son esprit, il sait intervenir à propos, et reprendre avec plus d'éclat le rôle qu'avait joué le général républicain. Il répond au recteur de l'Université de Bologne qui lui transmet une lettre de ses étudiants, le jour de sa fête, du camp où il rassemble la grande armée[6]. De Burgos, il règle le budget de l'Université de Pise[7]. De Bayonne, il envoie à Eugène ses vues sur la réorganisation de l'Institut national. Il faut le diviser en plusieurs sections : « En France, tout est à Paris; en Italie, tout n'est pas à Milan; Bologne, Pavie, Padoue, peut-être Venise, ont leurs lumières à eux[8]. » Le vice-roi lui obéit. Les princes, en effet, semblent rivaliser d'ardeur dans la protection qu'ils accordent aux choses de l'esprit. Le rapport présenté au roi Joseph en son conseil n'est pas pour déplaire aux Napolitains; il montre qu'on apprécie leurs qualités. Nulle nation plus que celle-ci, fait-il remarquer, ne mérite qu'on donne ses soins à l'instruction publique. « La vivacité de conception et l'esprit pénétrant dont elle est douée ont souvent suppléé chez elle au défaut des institutions, et suffi pour produire dans les sciences et dans les lettres le grand nombre d'hommes illustres dont elle s'honore[9]. » On sent de même, dans les rapports qu'on présente au roi Murat, un certain orgueil de la

1. *L'Istituto del Regno d'Italia a S. M. Imperiale e Reale* (9 maggio 1811), *Giorn. ital.*, 23 agosto 1811.
2. Monti, *Lett. ined.*, 3 dic. 1814 (t. II, p. 136).
3. P.-L. Courier, *Lettres*, 6 mars 1810. — 4. *Giorn. ital.*, 16 juin 1811.
5. Ch. Dejob, *L'Instr. publ. en Fr. et en It.*, 1892; G. Ceci, *I reali educandati femminili di Napoli*, 1900.
6. *Corresp.*, 15 août 1805 (t. XI, p. 114). — 7. *Ibid.*, 21 nov. 1808 (t. XVIII, p. 89).
8. *Ibid.*, 18 mai 1808 (t. XVII, p. 181). Cf. Cusani, *St. di Milano*, o. c., chap. XXIII.
9. Miot de Melito, *Rapport gén. sur la situation du royaume de Naples*, 1808, p. 28.

tâche accomplie en peu d'années[1]. La chronique du royaume enregistre les décrets et les lois, les « organisations » et les « réorganisations », qui placent les lettres sous la tutelle d'un gouvernement généreux[2]. Élisa, princesse de Lucques et de Piombino, le meilleur des ministres du maître, fait de son petit domaine un domaine éclairé. Elle transforme l'Académie des Obscurants en une Académie Napoléon, qui compte quarante membres ; elle l'entretient de ses subsides, et elle la fait travailler : elle l'engage à reprendre la publication des documents relatifs à l'histoire de la ville. Avant que Florence lui fût accordée, cette habile personne avait fait savoir qu'on trouverait en elle une admiratrice du beau langage italien, dont elle s'efforcerait de maintenir la pureté[3].

Napoléon protège, avec les institutions, les hommes. Les gens de lettres, race vaniteuse, ne louent que ceux qui les honorent ; race besogneuse, ils n'écrivent que si on les paye. Il n'épargnera donc pour eux ni les distinctions, ni l'argent. Le gouvernement veillera, dans sa sollicitude, sur tous ceux qui intéressent sa gloire, de près ou de loin. Pour citer les noms de ceux qu'il favorise, il faudrait énumérer à peu près tous les littérateurs. Les plus obscurs méritent l'attention, pourvu seulement qu'ils soient capables de témoigner leur reconnaissance par des éloges. Un sieur Timotei a écrit un premier volume en latin, *De Vita et Gestis Napoleonis Magni* ; il ne peut continuer faute de moyens. L'État prend à ses frais cent exemplaires du volume paru, et en prendra cent de ceux qui paraîtront[4]. Ici encore, Napoléon sait intervenir personnellement, et faire valoir ses libéralités. Une loi défend le cumul des fonctions ; mais « c'est un principe de rigueur », qui « ne doit pas s'appliquer à des hommes d'un grand talent[5] ». Ceux-là toucheront sans scrupule plusieurs traitements ; leur gloire les met plus haut que la loi. Il honore la mémoire des grands hommes, en montrant sa bienveillance envers leurs descendants ; les fils de Filangeri sont nommés élèves au Prytanée[6], comme le petit-fils de Buffon ou le fils de Camille Desmoulins. Il découvre ceux qui se cachent et rappelle les oubliés. « Mon fils, écrit-il à Eugène, lorsque je commandais comme général en chef dans les États vénitiens, avant le traité de Campo-

1. G. Zurlo, *Rapporto...*, etc., 1811. *Id.*, 1812. Cf. Colletta, *Storia del Reame di Nap.*, o. c., l. VI, chap. III.
2. L. del Pozzo, *Cronaca civile... delle Due-Sicilie*, 1857. L'abondance des mesures prises en faveur de la culture intellectuelle est frappante. Elle apparaît de la même façon, saisie au jour le jour, dans Coraccini, *Storia dell' Amministrazione del Regno d'It.*, 1823.
3. P. Marmottan, *Élisa Bonaparte*, 1898 ; E. Rodocanacchi, *E. N. en It.*, 1900.
4. Arch. Nat., F^{1E} 138, Dossier 16. — 5. *Corresp.*, 19 juin 1805 (t. X, p. 664).
6. *Ibid.*, 10 nov. 1800 (t. VI, p. 634).

Formio, on me présenta à Padoue l'abbé Cesarotti, homme de mérite, et pauvre. Je l'accueillis avec distinction, et je lui fis une pension sur les fonds de la ville, tant que le pays resta sous ma dépendance. Les Autrichiens, qui m'ont succédé, ne la lui auront pas conservée. Sachez ce qu'il est devenu ; et si vous le trouvez, faites lui payer la pension que je lui avais accordée, avec les arrérages. » Qu'il en soit comme le désire le maître ! Cesarotti est nommé en outre chevalier de la couronne de fer ; et on lui accorde, sur sa demande, sa retraite de professeur. Après le poème où il comble son bienfaiteur de louanges, la *Pronea*, publiée en 1807, les faveurs redoublent. Le vice-roi parle avec « effusion » de ce « chef-d'œuvre » ; le ministre de l'Intérieur prend la peine d'écrire une lettre de félicitations à l'auteur : et tout cela ne va pas sans témoignages pratiques de satisfaction. Cesarotti est au comble de ses vœux : « Commandeur, pensionné, commensal des dieux : la vanité et l'intérêt ne peuvent rien vouloir de plus [1]. » C'est la règle ; « les maximes du gouvernement sont telles, qu'un écrivain de votre valeur ne pouvait rester dans l'abandon que vous redoutiez », déclare-t-on à un autre quémandeur [2]. Il faut toujours en revenir, en effet, aux maximes du gouvernement. Elles font éclater aux yeux du public la supériorité du régime actuel sur les régimes passés. Voyez la différence, disent de temps à autre des prosateurs ou des poètes bien payés : l'Empereur favorise de tout son pouvoir les lumières ; les souverains qui l'ont précédé, au contraire, cherchaient à fonder leur domination sur l'ignorance [3]. Lorsque Napoléon tourna les yeux vers l'Italie, comment l'a-t-il trouvée ? Inactive, somnolente, oublieuse de sa gloire : il la lui restitue [4]. Ainsi s'expriment les flatteurs, sûrs de plaire à des administrateurs qui veulent paraître, suivant une heureuse expression, « athéniens [5] ». Mieux encore : c'est le siècle d'Auguste qui renaît [6] ; ou bien, comme le proclame « Monsieur le chevalier Cuvier, conseiller titulaire de l'Université impériale, secrétaire perpétuel de l'Institut, devant les professeurs de l'Académie de Pise, au nom de la commission chargée de l'inspection extraordinaire de l'Instruction publique dans les départements de l'Empire » : « Une chaîne ininterrompue liera le règne

1. Cesarotti, *Cento lettere inedite*, p. 144, 4 gennajo 1808. Cf. la préface de V. Malamani, 1885.
2. Monti, *Lett. ined.*, 26 dic. 1809 (t. II, p. 27).
3. [Gioja], *I Francesi, i Tedeschi, i Russi, in Lombardia*, 1805.
4. G. Polcastro, *La Napoleoneide* (pub. par A. Lumbroso, *Misc. Napol.*, 1896).
5. L. Madelin, *La Rome de Napoléon*, 1906, l. III, chap. VI : « Un gouvernement athénien. »
6. Petronj, *La Napoleonide*, ode 51, p. 183 : Le scienze e le arti protette e premiate.

de Napoléon à celui des Médicis, et votre siècle à celui du Dante, de Machiavel et de Galilée [1]. »

Personne ne le sait mieux que Monti. Les retards qu'il accumule pour se rendre à l'Université de Pavie, où il est nommé en 1800 comme professeur d'éloquence, rappellent les royaumes d'opérette, plutôt que le règne de Napoléon [2]. Il répond d'abord que son état de santé ne lui permet pas de quitter Paris — c'est là qu'il s'est réfugié pendant la réaction de 1799 — ; mais qu'il partira aussitôt qu'il le pourra. On lui accorde un délai. Deux mois plus tard, autre chanson : il est prêt à partir, mais il est pauvre ; il fait demander par sa femme trois mois de traitement anticipé et les frais du voyage. On lui accorde l'argent. Il ne se presse pas ; le 15 février 1801, le ministre de l'Intérieur se permet de lui demander la cause de son retard, en s'excusant d'ailleurs de cette question peut-être importune, « due à l'estime où l'on tient ses talents ». Il se met en route. Au début de mars, il arrive à Pavie, qu'il quitte aussitôt, pour se rendre à Milan, à Ferrare, à Cesena, où il a des affaires particulières à régler. On choisit ce moment pour lui donner une augmentation : il touchera désormais quatre mille cinq cents francs par an, plus le logement. Il répond à la lettre qui lui annonce cette faveur, en demandant qu'on reporte l'augmentation au 1er vendémiaire de la précédente année. Et au logement, ne pourrait-on pas ajouter le mobilier ? On l'ajoute. L'année scolaire est finie, et le professeur n'a pas fait un seul cours. A la rentrée de l'Université, il n'apparaît pas davantage. Le gouvernement l'honore d'une fonction spéciale : il devra composer au moins une tragédie par an ; chaque tragédie lui sera payée cinq cents sequins. Il présente donc, à la fin de décembre, son *Caio Gracco*, et reçoit la récompense promise. En mars 1802, les étudiants commencent à réclamer. Car beaucoup sont là expressément pour l'entendre ; et ils ne voient rien venir. Le recteur en réfère au ministre ; et le ministre écrit au poète, toujours en s'excusant de son importunité. Enfin, près de deux ans après sa nomination, il se décide à faire sa première leçon, le 24 mars, alors qu'il l'avait promise — dernier retard ! — pour le 22. Encore s'acquitte-t-il de ses fonctions sans montrer un zèle excessif, s'il invoque souvent des excuses comme celle-ci : le ministre lui ayant demandé son avis sur un médaillon à exécuter pour la décoration du Palais National, il le prie de justifier son absence auprès du recteur : il ne saurait à la fois juger un médaillon, et faire son cours. Ajoutons qu'il ne perd jamais de vue

1. *Giorn. lett. Pisa,* 1810, t. I, parte 1a, p. 153.
2. C. Cantù, *Monti,* 1879, p. 30 et sv. ; et surtout E. Bellorini, *Il Monti professore,* 1908.

ses intérêts : étant professeur, il ne peut plus écrire de tragédies; donc il a droit à une compensation pécuniaire ; il la réclame, et il l'obtient. Il trouve le moyen de déposer honorablement une charge si légère à ses épaules : quand il abandonne sa chaire, à la fin de l'année scolaire 1805, il est nommé poète du gouvernement et assesseur consultatif auprès du ministère de l'Intérieur pour ce qui regarde les beaux-arts dans leurs rapports avec la littérature. Il est professeur émérite, reçoit quatre mille cinq cents francs par an pour l'ancien métier, cinq mille pour le nouveau, en restant libre de tout son temps.

Cette étonnante indulgence donne une idée de ses autres rapports avec le pouvoir. Les « déités tutélaires » ne se contentent pas de le combler de gratifications et de cadeaux, à chaque occasion qui se présente ; elles ne se contentent pas de créer pour lui des charges spéciales, et de le nommer historiographe sans qu'il ait d'histoire à écrire : il le rappellera plus tard au prince de Bellegarde, moins généreux. Mais on accable d'attentions et de prévenances délicates le poète dont la volonté suffit à dispenser la gloire. On le flatte à l'envi : Napoléon songe à l'attacher en sa personne comme lecteur ou comme secrétaire des commandements ; les princes « acceptent avec plaisir » les dédicaces qu'il leur offre ; le vice-roi tient à mettre lui-même sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur; il le reçoit en audience particulière : « Il m'a gracieusement reproché, écrit Monti, de ne pas lui avoir communiqué le dessein de mon voyage, c'est-à-dire de me rendre, si c'était possible, à la Grande armée, à la suite de l'Empereur, car alors, son Altesse Sérénissime m'aurait muni de lettres pour Sa Majesté, d'ordres pour toute la route, et de moyens en espèces pour accomplir sûrement et commodément ce voyage[1]. » Que veut-il ? Que désire-t-il ? Qu'il parle ; il sera servi. L'impératrice Joséphine lui envoie l'ordre de la couronne de fer, tout orné de brillants ; le roi Joseph, qui l'a fait venir à Naples, l'invite à sa table, prend journellement de ses nouvelles quand il tombe malade, lui sert une pension sur sa cassette. Elisa n'est pas moins généreuse ; et Monti le fait savoir avec la fatuité des enfants gâtés : « Je ne vous en dis pas plus long, parce que j'ai une lettre très importante à écrire. Je dois remercier Son Altesse la Princesse Elisa, qui a daigné me faire présent d'une épingle en brillants avec son chiffre, et m'envoyer en même temps une charmante lettre, plus précieuse que tous les bijoux[2]. » Ses œuvres, on les répand partout. Des circulaires spéciales recommandent sa traduction de l'Iliade aux collèges et aux bibliothèques ; il réclame avec vivacité, quand un proviseur récalcitrant

1. *Lett. ined.*, 28 nov. 1805 (I, 356). — 2. *Ibid.*, 15 Giugno 1811 (II, 52).

se refuse à donner comme livres de prix à ses élèves l'*Aristodemo* ou la *Bassvilliana*[1]. Le gouvernement, bien plus! l'Empereur, s'occupent de la publication et de la diffusion de ses poèmes; il faut que la France les connaisse, il faut que toute l'Europe même les lise. Par ordre supérieur, Didot exécute de superbes éditions de ses œuvres; des traducteurs comme La Folie, employé de l'administration impériale, ou M. Carrion Nisas, le poète, mettent ses vers en français[2]. On lui permet d'exercer une sorte de dictature morale sur les lettres : tous les écrivains qui ont une faveur à demander l'implorent; il les sert de bonne grâce. Il s'en va dans les ministères, frappe à la porte des bureaux, parle, obtient : on prend la peine de lui envoyer des secrétaires, pour lui annoncer qu'on s'occupe de ses protégés. Aussi les quémandeurs ont-ils en lui une confiance entière : « Quand le moment sera venu, vous direz un mot, et fiet mihi secundum verbum tuum. » « Vous êtes un ange de bienfaisance », lui écrit encore Giordani, pour lequel il est en train de négocier la vente d'une tabatière d'or, présent du vice-roi. Bref, il est « le protecteur des lettres » : autre formule d'une admiration reconnaissante, pour le remercier d'une faveur vite obtenue, parce qu'elle était sollicitée par lui.

Il est sensible à la « munificence » qu'on montre à son égard. Un jour qu'il a reçu deux mille sequins, il déclare avec une franchise brutale que l'Empereur a trouvé le secret d'exciter en lui l'enthousiasme poétique[3]. Seulement, il faut que cet enthousiasme soit toujours prêt à se manifester sur commande. Il est le fournisseur attitré des fêtes impériales; il a des odes ou des cantates à livrer, comme le tapissier des tentures et des drapeaux. Il arrive même que des fonctionnaires subalternes lui réclament avec quelque vivacité ses vers, nécessaires à la bonne organisation du programme officiel[4]. Sa place est marquée dans l'administration du royaume d'Italie, à côté des conseillers de préfecture ou des commissaires de police. Invité à dîner dans une maison milanaise avec le prince Charles Bernard de Saxe Weimar, fils de Charles Auguste, il écoute parler ce jeune homme de vingt ans qui s'exprime sans défiance. Il recueille ses propos sur les tendances antifrançaises des étudiants allemands; et il se croit obligé d'en faire son rapport au directeur général de la police. Celui-ci, jugeant que l'affaire est grave, envoie le rapport à l'Empereur qui se trouve en Russie[5]. Le

1. *Ibid.*, 4 Luglio 1811 (II, 54).
2. Par ex. : *Le Songe* [Il Beneficio], trad. Carrion-Nisas, 1805; *Le Barde*, trad. Deschamps, 1807; *L'épée de Frédéric II*, trad. Lafolie, 1807; *L'Hierogamie de Crête*, trad. Lafolie, 1810.
3. *Lett. ined.*, 18 Luglio 1808 (II, 4). — 4. E. Bellorini, *Due lettere inedite del M.*, 1908.
5. G. Gallavresi, *Nota biografica intorno a V. Monti*, 1907.

poète a compris les intentions du maître, qui paye bien à condition qu'il serve bien.

II

Il faut prendre garde, en effet ; les lettres, utiles à l'état, lui nuisent si elles sont mal dirigées. Car les lettres, ce sont aussi les satires et les pamphlets ; c'est le théâtre, qui répand de fausses maximes ; c'est le journal, qui répand de fausses nouvelles. Il est nécessaire de les surveiller et au besoin de les châtier. Le devoir d'un bon administrateur est d'empêcher qu'on empoisonne la morale de son peuple [1]. On applique donc en Italie les mesures générales qu'on a prises contre la liberté d'écrire [2] : avec moins de scrupules encore, sachant « que tout cela n'a pas le même inconvénient à Milan qu'à Paris [3]». Comme on ne peut être indifférent à la direction qu'on donne à l'esprit public dans les différents théâtres [4], on les soumettra aux rigueurs de la censure. C'est elle qui, à Turin, mutile le *Tancrède* de Voltaire, à peu près comme on avait mutilé à Naples le *Corsaire de Marseille*. Il faut rayer le mot « tyran ». Il faut rayer le vers qui parle de chasser de leurs terres des propriétaires légitimes. Il faut rayer le vers qui parle de pays conquis par les Français. Si la rime ou la mesure viennent à en souffrir, peu importe : l'essentiel est de ne pas éveiller d'idées dangereuses chez les spectateurs [5]. C'est encore la censure qui, sans en avertir Foscolo, supprime plus de cent vers de sa *Ricciarda*, parce qu'ils lui semblent contenir des allusions politiques [6]. C'est elle qui publie un catalogue des pièces dont elle veut bien permettre la représentation, afin d'éviter toute équivoque ; il suffit de la consulter pour être fixé ; rien n'est plus administratif.[7] Les écrivains dociles sont récompensés avec largesse : les écrivains brouillons seront punis avec rigueur. Le pis est qu'on se dispense le plus souvent de procédure légale. Gioja écrit un pamphlet, *la Scienza del povero Diavolo* [8] : s'il a désobéi aux lois sur la presse, on devrait le juger : or on l'expulse purement et simplement de la Cisalpine.

1. Napoléon, *Corresp.*, 13 déc. 1805 (t. XI, p. 574).
2. Cf. Welschinger, *La Censure sous le Premier Empire*, 1882.
3. *Corresp.*, 31 mars 1806 (t. XII, p. 301).
4. *Ibid.*, 20 ventôse, an XI (VIII, 294). Au citoyen Melzi : « Je ne puis pas, également, être indifférent à la direction qu'on donne à l'esprit public dans les différents théâtres... »
5. Carutti, *Storia della Corte di Savoja*, 1892, libr. V, cap. VII.
6. L. Fabris, *Di un copione della Ricciarda*, 1900.
7. M. Menghini, *La censura teatrale al tempo del Regno italico*, 1903.
8. *La Scienza del povero diavolo*, 1809.

Un anonyme publie à Rome deux sonnets contre l'empereur : grave affaire ; la police est en émoi. Elle arrête quantité de personnes, ouvre des enquêtes, multiplie les interrogatoires. Enfin on découvre le criminel qui les a écrits, et le criminel qui les a récités devant un cercle d'amis. Le second est relâché après réprimande ; mais l'auteur, Guido Mazzoni, est détenu en Corse jusqu'à nouvel ordre, par mesure administrative et sans jugement [1].

Ces gens-là sont des sots. Napoléon n'a-t-il pas indiqué lui-même ce que les littérateurs devaient faire, le jour où Lamberti l'hélléniste lui a présenté son édition d'Homère ? Qu'ils s'occupent de « choses récentes et vraies » ; c'est-à-dire de sa gloire. Il veut les transformer « en professeurs d'Université, en membres du Sénat, et de l'Institut royal, panégyristes et chantres de ses exploits, éditeurs et censeurs de ses journaux [2] ». Hiérarchiquement, en prenant garde de ne pas violer les règles du protocole, ils prieront l'autorité de bien vouloir accepter l'hommage des pièces écrites à sa louange ; ils soumettront à sa haute approbation préfaces et dédicaces ; l'autorité, bienveillante, récompensera [3]. Ils suivront l'exemple du « professeur Monti, assesseur du ministre de l'Intérieur, et membre de l'Institut [4] » : ils rentreront derrière lui dans l'immense armée des fonctionnaires. L'improvisation même sera réglée : il y aura un improvisateur de Sa Majesté, Gianni, dûment inscrit sur l'état du budget.

Reste à savoir ce que vaudra cette littérature. Les écrivains de l'époque impériale se montrent fort dédaigneux pour les productions révolutionnaires ; à entendre les critiques, le bon goût est revenu ; il a chassé les expressions triviales et les mots grossiers ; l'art a repris tous ses droits [5]. Mais les productions révolutionnaires, si mauvaises qu'elles fussent au point de vue littéraire, étaient moins méprisables que celles-ci. Il y a plus de poésies réactionnaires contre les Français, en 1799, qu'il n'y en avait eu en leur faveur ; il y a plus de poésies napoléoniennes qu'il n'y en avait eu de réactionnaires. Leur foule s'accroît sans cesse ; un gouvernement plus généreux et plus durable les multiplie presque à l'infini. Et dans cette masse, la part réservée à

1. G. Bourgin, *Pour deux sonnets*, 1908.
2. U. Foscolo, *Saggi di critica* (Op., t. I, p. 481).
3. Cf. la leçon donnée par Monti a C. Arici qui avait dédié son livre au prince Eugène sans autorisation (*Epistol.*, [marzo] 1809). Lui-même « attend de Paris la permission de publier l'hymne qu'il vient d'écrire sur le mariage de l'Empereur » (4 aprile 1810).
4. *Il Beneficio... Visione del Professore Monti, assessore del Ministro dell' interno, e membro dell' Istituto*, 1805.
5. Cerretti, *Delle Vicende del Buon Gusto in Italia*, 1805, p. 69.

l'éloge des vainqueurs s'agrandit; elle a tout envahi ; elle est sans limites : la grande affaire, la seule affaire, c'est l'adulation. Plus elle est éhontée, meilleure elle semble. Partout où l'on peut flatter quelqu'un, dignitaire de l'empire, général, préfet, sous-préfet, on flatte, à grand renfort de petits vers. Si averti qu'on soit sur les excès de zèle qui emportent ces talents de bonne volonté, on se trouve encore surpris à l'épreuve. Il va sans dire que le français est très employé, l'italien devenant banal:

Et nous, par des chants de bonheur
Nous bénissons notre auguste Impereur[1].

Il va sans dire qu'on fait grand usage du latin : on pousse jusqu'à l'arménien et jusqu'à l'hébreu. On va réveiller les guerriers d'Athènes et de Rome, les paladins et les preux, pour les forcer à porter leurs hommages au Héros des temps modernes, depuis Enée jusqu'à Roger ; tous les poètes, depuis Horace jusqu'au Tasse, sont obligés de reprendre leur lyre et de chanter les vers qu'on leur prête ; les immortels voient leur repos troublé, depuis Egérie, nymphe du Capitole, jusqu'à Bérénice devenue astre. On écrit dans tous les mètres et dans tous les genres ; sans parler des sonnets, hymnes, cantates, comédies et drames, on emploie les odes alcaïques, saphiques, pindariques — voire l'épopée. Ce n'est pas trop de la *Divina Commedia* pour célébrer les gestes de Joachim Napoléon[2]. Toutes les professions se coudoient ; les carabiniers font des vers ; des vers les abbés, les chapelains, les chanoines. Comme les pasteurs d'Arcadie sont en même temps conseillers de préfecture, on ne sait plus au juste si c'est le conseiller ou le pasteur qui dicte, quand ils écrivent[3]. La concurrence est forte. Point de succès si on n'imagine mieux que le voisin. Alors on s'élève aux découvertes sublimes : le nom de Napoléon permet de déployer une ingéniosité qu'on ne se lasserait point d'admirer. Aimons-nous l'érudition ? Lisons la « Série chronologique et documentée d'une foule de personnages célèbres appelés du nom de Napoléon, dans diverses familles illustres d'Italie ; faite par Alexandre Astenasi, curé d'Affori, pour confirmer de plus en plus la dérivation de « Saint Napoléon » du Saint Martyr Neopolo, enregistré au 2 mai dans le martyrologe romain[4] ». Préfé-

1. *Nuovo Postiglione*, n° 90, 8 nov. 1806.
2. A.-M. Ricci, *Fasti del regno di Gioacchino Napoleone*, 1813, disc. prélim., p. IX : « Tale essendo in fatti per noi l'augusto Gioacchino Napoleone, i di cui fasti mi proposi di cantare, io scelsi per mio esemplare la Divina Commedia... »
3. *Il Re di Roma*, cantata a tre voci, da eseguirsi nel teatro Alibert, nel giorno anniversario della coronazione di S. M. I. R. e della battaglia di Austerlitz, di G. Alborghetti, Consigliere di Prefettura, uno de' dodici Colleghi d'Arcadia, 1810.
4. Milano, 1810.

rons-nous des genres moins nobles et moins lourds? L'acrostiche offre de merveilleuses ressources : on en trouve, pour joindre les extrêmes, aussi bien en Vénétie qu'en Calabre, dans la langue du peuple conquis et dans celle du peuple conquérant :

Nelle storie solo sei ;
Ai lo seggio tra li dei ;
Pende il fato ai cenni tuoi ;
Opri tutto e tutto puoi ;
Le corone rendi, e doni ;
E fin dato all' aspra guerra ;
Obbedisce a Te la terra ;
Nuove leggi al mondo imponi,
Ed esalti la virtù [1].

Bénissons ce héros, ce prince incomparable,
O peuples Calabrais ; il vient nous rendre heureux :
N'espérons plus qu'en lui : sa puissance immuable
A jamais va fixer la fortune en ces lieux.
Pour jouir des bienfaits d'un avenir prospère,
Aux lois soyons soumis ; révérons ce vainqueur ;
Rendons à ses vertus un hommage sincère.
Tout nous promet en toi la paix et le bonheur
Et les soins généreux d'un véritable père [2].

Écoutons comment il inspire l'éloquence de la chaire : « Je regarde Napoléon, placé entre le Tout-Puissant et les siècles ; et voilà, dis-je, l'Homme, qui, comme un lion généreux (ΝΑΠΟ-ΛΕΩΝ) fait entendre son rugissement au-dessus de toutes les bêtes féroces, qui de toute antiquité habitaient la forêt, et les dissipe, les assujettit, les réduit : de même, s'est fait le Témoin sublime de la toute-puissance de Dieu sur la terre. Et voici en même temps le Calculateur analytique des Éléments politiques et moraux du bien-être des nations, qui, se proposant de changer la face de la terre (ΝΕΑ-ΠΟΛΕΩΝ) pour la rendre heureuse, confie son témoignage à la véridique et impartiale déposition des siècles [3] ! » « L'Italique » comme on l'appelait au début de sa carrière, serait un nom bien faible désormais pour son mérite ; c'est « le très grand, qui triomphe dans le temple de la gloire [4] » ; c'est « l'Unique, suprême chef-d'œuvre de la nature [5] » ; c'est « le divin [6] » ; c'est

1. Notizie del Mondo, nº 68, 1807. *Carme acrostico dell' avvocato Pengo.*
2. Il Moderatore, nº 65, 1807.
3. *Il nome di Napoleone*, Sermone pronunciato... da G. Rado; 1810.
4. Agosti, *Napoleone Massimo trionfante nel tempio della gloria,* Cantata. S. d.
5. S. Castelli, *Esquisse d'une analyse de droits à l'immortalité de Napoléon le Grand,* 1807.
6. P. Costa, *Per l'ingresso in Bologna di S. M. Nap. I.* (Opere, 1835, t. IV, p. 56-57).

« l'oint du Seigneur[1] » : le servir, c'est servir Dieu[2]. Pour célébrer son « apothéose[3] », toutes les circonstances sont bonnes : fête, anniversaire, victoire, guerre ou paix. Les événements qui se produisent dans les familles princières, les mariages et les naissances, ou les déplacements de souverains, fournissent ample matière aux Muses. Quand un roi arrive dans une ville, « les soldats font la parade, les poètes chantent, les magistrats flattent, les prêtres bénissent[4] » : tout cela fait parti du cérémonial. Que de fêtes dans la ville aux merveilleux décors, à Venise[5] ! Que de fêtes à Gènes[6] ! Partout, « les joies et les allégresses officielles[7] » se manifestent bruyamment. Et partout on est sincère — qui pourrait en douter?

Jadis quand on fêtait un Roi
On fêtait une vaine idole ;
Et le cœur restait toujours froid
En débitant un protocole.
Mais dans cette réunion,
Amis, et dans tout son Empire,
Quand on fête Napoléon,
C'est toujours le cœur qui l'inspire[8].

Une littérature ainsi comprise est condamnée d'avance à la pire médiocrité. On s'en rend bien compte, en parcourant, réunis en un seul recueil, les chefs-d'œuvre officiels. Quand naît le roi de Rome, le lyrisme s'épanche plus que jamais : innombrables sont les poésies qui voient le jour avec l'auguste enfant de l'auguste empereur. Messieurs J.-J. Lucet et Eckardt, « convaincus de l'oubli dans lequel sont tombés, à l'époque du couronnement et du mariage de l'Empereur, des ouvrages faits pour fixer l'attention des hommes éclairés, effrayés du découragement qui pouvait en résulter chez les jeunes écrivains encore ignorés, d'être un jour les organes dévoués du sentiment national et de l'allégresse publique », ont l'idée de réunir et de publier les « *Hommages poé-*

1. *Napoleone pacificatore*, Sermone pronunziato... da G. Rado, 1810; p. 21.
2. A. Dalmistro, *Il Puro Omaggio*, 1810. Due discorsi parrocchiali sulla coscrizione.
3. A. Gasparinetti, *Apoteosi di Napoleone I°*, 1809. — 4. Botta, *Storia d'It.*, ch. XXIII.
5. G. Rado, *Omaggi veneti a S. A. I. Eugenio Napoleone*, 1806. *Omaggi degli Armeni al principe Eugenio*, 1807. Morelli, *Descrizione delle feste... per la Venuta di Nap. il Massimo*, 1808. *Descrizione delle feste... per l'inaugurazione della statua colossale di Napoleone*, 1811. Cf. F. Nani Mocenigo, *Del dominio Nap. a Venezia*, 1896, cap. III; Perl, *Nap. in Venetien*, 1901.
6. *Feste che si danno in Genova per la Venuta di S. M.*, 1805. Cf. Corrado Ricci, *Nap. I a Genova*, 1905.
7. A. Viriglio, *Torino Napoleonica. Gaudi ed allegrezze ufficiali*, 1907.
8. *Journal de Turin*, n° 75, 1804. Par M. Derancée, entrepreneur général des lits militaires de la 27e division.

tiques à LL. MM. II. et RR. sur la naissance du roi de Rome[1] »; leurs deux volumes renfermeront ce que « les littératures française et étrangère ont produit de plus achevé sur la matière »; ils seront « un monument remarquable de l'état actuel des lettres[2] ». Les éditeurs ont même la délicatesse de penser à leurs petits neveux, pour qui leur recueil sera « plus précieux encore ». Ils instituent un concours — les concours sont à la mode — : des prix seront attribués aux poètes de chaque nation; et comparant les meilleures pièces dans toutes les langues, on décernera une récompense spéciale au vainqueur des vainqueurs. Français, Italiens, Allemands, concourent en foule; des Portugais même, et des Hollandais, envoient leurs œuvres; les pièces latines sont assez nombreuses pour qu'on ouvre une section à part; la perfide Albion se tait, et sa langue n'est représentée que par un seul poème, écrit par un Français, ancien colonel inspecteur des dragons. Pour l'Italie, Biagioli, du département des Apennins; Rastrelli, de Florence; Petroni, du département de Trasimène; Comolli, de Pavie; Pezzoli, de Venise, se distinguent. Ils reçoivent respectivement les œuvres de Racine; les œuvres complètes de Crébillon; les chefs-d'œuvre de Pierre et de Thomas Corneille. Il n'y a de livre italien que le quatrième prix, la *Jérusalem délivrée* : le cinquième est la traduction du même ouvrage en français. — Les deux volumes ne suffisent pas à contenir les pièces empilées : on en compte près de treize cents. Le succès engage les entrepreneurs à en publier un troisième, comme Appendice. « Les cris de la médisance ou de la jalousie sont tombés; le livre reste... Dans ces grandes occasions, le Parnasse est l'écho de la voix publique; il est l'asile de toutes les renommées qui viennent s'y rendre à la fois, comme pour se faire entendre de plus haut à l'univers[3]. »

Est-il un cœur vraiment français, qui ne soit inspiré par ce beau jour[4]? Ce bon sentiment, manifesté par un des concurrents français, dut être aussi celui des Italiens; car leurs envois furent très remarqués. Si leur émotion ne s'exprima ni en épîtres, ni en poèmes, ni en églogues, elle se réserva les *sciolti* et les sonnets en quantité — voire même improvisés. Mais le genre préféré par tous les poètes de tous les pays, ce fut l'ode, dont l'allure convenait mieux à la grandeur du sujet. Italiennes ou françaises, elles traitent les mêmes thèmes, qu'elles développent de la même façon, presque avec les mêmes mots : tant des causes analogues rendent les deux littératures également misé-

1. Paris, 1811, 2 vol. in-8°. — 2. *Mercure,* août 1811, p. 409.
3. *Mercure,* déc. 1811, p. 541. Cf. aussi *L'Hymen et la Naissance, ou poésies en l'honneur de leurs majestés impériales et royales,* 1812.
4. Hommages poétiques, p. 9.

rables! On dirait d'écoliers industrieux, auxquels on a imposé un devoir difficile, et qui s'en tirent tant bien que mal. Ils ne manquent pas d'une certaine habileté technique : ils manquent totalement d'originalité. Ils semblent n'avoir le droit de choisir qu'entre deux sortes de débuts : ou bien, ils invoquent un illustre personnage :

Apollon, prête-moi ta lyre..... (Ode 21).
Pindare, remonte ta lyre..... (Ode 26).

et sentent l'inspiration les soulever :

L'estro m'infiamma ; s'agita
L'armoniosa cetra ;
D'un Dio la forza insolita
L'anima mia penetra. ... (Odi ital., 77).

Ou bien ils entendent le bruit des cloches qui s'ébranlent, des salves qu'on tire :

L'air frémit ; le bronze qui tonne
A fait palpiter tous nos cœurs..... (Ode 14).

Pourquoi? Parce que le roi de Rome est né. Ainsi, par l'un ou par l'autre chemin, on arrive au grand événement qu'il s'agit de célébrer. Ici, l'ordre des idées varie : mais ce qui ne varie pas, ce sont les idées elles-mêmes. On ne saurait échapper à l'éloge de Napoléon ; un poète qui se respecte doit évoquer les grands noms de l'histoire :

Thémis seule dicte ta loi ;
Le nom d'Alexandre t'enflamme ;
Annibal embrase ton âme,
César voudrait revivre en toi (Ode 1).

Et la mythologie ! Le chœur des dieux chante en entier dans ces vers, les solistes étant Jupiter, Vénus, Minerve, Apollon, Mars ou Neptune. On y rencontre la Concorde, l'Amour, la Guerre, la Paix, la Victoire, la Gloire, et une foule d'autres abstractions dont les noms s'écrivent avec des majuscules, par respect. Lorsqu'on passe à l'éloge de Marie-Louise, qui est également fort indiqué, Junon, Lucine et Latone viennent se joindre au reste de l'Olympe, qui a déserté les demeures éthérées. L' « augusta genitrice » (Odi ital., 76) ; « l'eccelsa donna austriaca » (Odi ital., 78), obtient sa juste part de strophes et de vers ; il importe de traiter cette partie du sujet avec délicatesse :

La nature, en ce jour de fête,
Semble vouloir ceindre ta tête
Du bandeau de la volupté ;
Elle dit : « au sein de Louise
Vient d'éclore la fleur promise
A tout un peuple transporté..... » (Ode 47).

Des allusions à l'état de l'Europe arrivent à leur tour, régulièrement. On décrit le bonheur du monde sous le règne de Napoléon le pacifique ; on flétrit les fauteurs de la discorde : surtout l'Angleterre. Il ne reste plus qu'à jeter un coup d'œil sur l'avenir, dont la gloire surpassera celle du présent. Naturellement on parlera des transports d'allégresse auxquels Rome se livre : Rome, qui vient d'être rendue à son ancienne gloire, sinon à son ancien empire. En français :

Rome, sors de ta léthargie ;
Reprends ton antique fierté ;
Il nait... et déjà son génie
Te rend à l'immortalité..... (Ode 10).

En italien :

Sorgi, o Roma, e tripudia !..... (Odi ital., 18).

La tâche est terminée. Si le style est suffisamment noble, si les images sont conformes à la raison, si le poème est marqué au coin du bon goût, l'auteur peut espérer un prix.

Ce n'est pas que la France exerce ici une influence directe, et que des poètes chez qui la facilité est traditionnelle aient jamais songé à copier leurs rivaux. Mais le commun épuisement qui règne dans la partie officielle des deux littératures vient de l'analogie des circonstances. Les sujets, les malheureux rimeurs essoufflés ne peuvent pas ne pas les traiter ; on les leur impose. Le moyen de trouver une inspiration originale, quand il faut écrire sur commande ? Leur vocabulaire prétentieux et suranné est le seul qui soit digne des fastes de l'Empereur, puisque l'usage l'a consacré ; les nouveautés n'ont jamais plu à l'âme officielle. La mythologie, étant traditionnelle, est obligatoire ; ce serait une sorte d'inconvenance que de ne pas s'en servir. Elle devient si insupportable, que le *Mercure de France* prend la liberté d'en signaler l'abus. Mais pour corriger de tels défauts, il faudrait autre chose qu'une critique formulée en passant par un journal : il faudrait que les caractères intimes de cette poésie fussent modifiés. La plupart des écrivains ne se soucient pas d'entrer dans des voies nouvelles, quand même ils auraient assez de talent pour les suivre ; celles qu'ils parcourent sans fatigue les conduit sûrement à la gloire administrative et au bénéfice solide des gratifications. Ils n'en demandent pas davantage. L'originalité ne saurait être que dangereuse ; elle risquerait de leur faire perdre tout le profit de leur effort. Quand Napoléon sera tombé, il leur suffira de rayer partout le nom de l'ancien maître et d'inscrire à la place celui des nouveaux. C'est ce qu'ils ont fait déjà,

lors du premier départ des Français ; c'est ce qu'ils feront encore. Car un des avantages les plus précieux de leurs œuvres est qu'elles peuvent servir indéfiniment.

III

Il faut avoir soin, dit Napoléon au moment où il s'occupe de transformer l'Université de Pavie en un collège militaire, de faire une liste d'un millier de livres français : « tout ce qui peut franciser les élèves [1] ». C'est lui qui prononce le mot : et voilà le second danger, plus grave, qui menace l'Italie : on veut la franciser.

Il importe d'établir ici une distinction. Il y a d'abord, en effet, une influence générale qui s'applique à toute l'Italie et ne connaît pas les frontières des différents États. Elle provient des causes que nous avons déjà étudiées au moment de la première occupation ; elle est inconsciente, pour ainsi dire, et s'exerce mécaniquement, par le seul fait qu'il y a des Français en Italie et que ces Français agissent en vainqueurs. La présence des conquérants se fait sentir partout. Les anciens visiteurs sont devenus des hôtes ; ils s'installent commodément ; ils ne délogeront pas si vite cette fois. L'Italie, ce n'est pas tout à fait l'étranger, comme ces pays barbares de l'Allemagne qu'ils doivent bien administrer aussi, mais qu'ils n'habitent qu'à regret ; c'est une ancienne possession qu'ils sont heureux de retrouver, au contraire, parce qu'ils sont sûrs d'y reprendre tout de suite leurs aises. « Tout individu de notre nation, avec de la prudence et de la politesse, a toujours été sûr d'être accueilli et vu de bon œil dans ce pays. Il a joui dans tous les temps de la considération qu'on ne refuse nulle part à un peuple dont on aime l'esprit, les manières, le langage et les modes, et pour lequel on a une prévention favorable [2]... » L'esprit, les manières, le langage et les modes, ont maintenant l'appui des armes victorieuses. Couturières, bijoutiers, coiffeurs, dentistes, rouvrent boutique. On retrouve les Français tels qu'on les avait connus avant qu'un caprice bizarre les transformât en sans-culottes : maîtres en matière de frivolité et de fanfreluches. « Le beau sexe [3] » ne résiste pas à l'attrait de leurs chapeaux à la dernière mode,

1. *Corresp.*, 12 juin 1805 (t. X, p. 639).
2. Anot et Malfillatre, *Les deux voyageurs*, 1802, p. 163, t. II.
3. Par ex. : *Notizie del Mondo*, nº 105, 1806 : Avis au beau sexe. Annette Delort, modiste française, a l'honneur de prévenir les Dames qu'elle vient de recevoir de Paris des chapeaux de velours très fin à la dernière mode... *Monitore Napoletano*,

de leurs dentelles, de leurs bijoux, de leurs mots d'esprit, de leurs romans, de leurs vers. Tout naturellement leur langue profite de cette faveur renouvelée. Elle redevient celle de la toilette : « Déjà les tours postiches perdent leur crédit. Le rose pâle, la couleur de chair ont remplacé le bleu de ciel[1]... » ; celle de l'élégance aussi, « aujourd'hui que la langue française partage avec la latine la gloire d'être cette langue que les nations apprennent par une convention tacite pour se faire entendre ; aujourd'hui qu'elle est adoptée dans toutes les cours polies de l'Europe et qu'elle va devenir celle de la nôtre[2] ». Ainsi s'exprime, textuellement, *Il Corriere delle Dame* ; c'est le même journal qui déclare une autre fois : « Les femmes, aussi bien en Italie qu'ailleurs, écrivent presque toutes leurs lettres en français[3]. »

Nous voyons une librairie parisienne établir à Milan une succursale : les prix sont ceux de France, aux frais de douane près, qu'on est obligé de faire payer en supplément[4]. Tous ceux qui se piquent de parler notre langue y peuvent trouver, si les boutiques italiennes ne leur conviennent pas, le plus complet des assortiments. Grammaires, dictionnaires, choix d'exemples et de préceptes, se multiplient[5], pour favoriser une étude « qui est devenue indispensable[6] étant donnés les liens politiques qui unissent les deux peuples ». Les jeux même sont adaptés à cet usage : à Venise, les journaux recommandent pour les petits divertissements de société ce qu'ils appellent le Tibido. La moitié des cartes contiennent les demandes, les autres les réponses, dans les deux langues : ce qui permet d'apprendre la correspondance de l'italien et du français jusque dans leurs particularités[7]. On publie à Florence un « recueil de proverbes et de phrases », parce que « l'idiome français s'est rendu désormais tout à fait commun et tout à fait indispensable à travers les régions de l'Italie ; et l'homme de lettres aussi bien que l'artisan fatigué tiennent à honneur de faire résonner le doux dialecte parisien[8] ». Depuis Turin jusqu'à Naples, le français, — « désormais indispensable »[9], c'est la formule — reprend toutes ses prétentions.

Cette première influence, donc, s'exerce indifféremment dans toutes

nº 199, 1808 : « Madame Lenberg, de Lyon, arrivée récemment dans cette capitale (Naples) a l'honneur de prévenir le public qu'elle a ouvert une boutique de broderies en or et en argent », etc., etc.

1. *Corriere delle dame,* numero 32, 1809.
2. A Madame la directrice du *Journal des Dames*, 26 janvier 1806.
3. *Ibid.*, 26 avril 1807. — 4. *Giorn. italiano,* 31 genn. 1803.
5. Cf., par ex. : *Catalogue des livres français qui se vendent chez Jean Pierre Giegler, à Milan*, 1804 ; *Catalogue des livres fr. qui se vendent chez Yves Gravier*, Gênes, 1811.
6. *Corriere Milanese,* nº 103, 1805. — 7. *Notizie del Mondo,* nº 36, 1807.
8. *Raccolta...,* etc., compilata dall' abate Giovanetti, 1810.
9. *Monitore Napoletano,* nº 187, 1807.

les villes. Il est certain que quand Napoléon veut doter l'Italie d'un théâtre français, il ne réserve pas ce privilège à telle ou telle capitale, pour le refuser à d'autres. Il a soin de spécifier, au contraire, que pour représenter les chefs-d'œuvre tragiques ou comiques de notre répertoire, deux troupes d'acteurs seront constituées : « l'une de ces deux troupes sera chargée du service des principales villes de la partie de l'Italie qui est réunie à notre empire de France ; l'autre devra parcourir les principales villes de notre royaume d'Italie[1] ». Mlle Raucourt, du Théâtre français, reçoit la direction générale ; elle répand partout les bonnes doctrines par l'exemple des bonnes pièces[2]. Les Napolitains aussi bien que les Bolonais sont sûrs de se perfectionner dans la langue française en allant écouter pendant quelques mois les chefs-d'œuvre classiques ou même les vaudevilles, « dernière production de la bonne humeur gauloise ». Et si les habitants du département de Gênes, par exemple, se montrent sensibles à une telle faveur[3], les Vénitiens ne laissent pas de l'apprécier justement : «... Nous avons lieu d'espérer toute la perfection possible de la part de celle qui a été choisie d'après ses mérites par notre Très Auguste Souverain, pour former et diriger les troupes d'acteurs qui feront le tour de son royaume d'Italie. Il est l'objet, lui aussi, des soucis bienfaisants du *Grand Homme*, qui au milieu des campagnes de *Mars*, pense à cultiver les plantes de *Minerve*. *Alexandre le Grand* n'agissait pas autrement, qui, après la prise de *Tyr* et la victoire d'*Arbelles*, pensait à perfectionner le recueil des textes *homériques*, en envoyant d'Asie en Grèce un précieux exemplaire qu'il trouva gardé dans la cassette de *Darius*[4]. » L'enthousiasme officiel répond partout à une mesure dont les effets doivent s'étendre partout. Il s'agit de l'esprit public : le gouvernement ne peut pas s'en occuper ici et le négliger là ; il n'a rien fait, s'il n'a réussi à lui donner une certaine uniformité. La pensée de l'Empereur ne s'arrête pas aux bornes d'une ville ou d'un état ; quand elle agit, même par de petits moyens, elle veut que son action se propage et ne s'arrête qu'aux limites extrêmes de la nation. « Il s'imprime à Paris un journal italien intitulé *Il Corriere d'Italia*.... Il mérite d'être encouragé, et il faut lui donner la meilleure direction. Gênes, le Piémont, la Corse, et même les royaumes de Naples, d'Italie, d'Étrurie, Rome peuvent en tirer un grand parti. Il y a peu d'entreprises littéraires plus importantes. Il faudrait le répandre avec profusion, et même par les estafettes qui vont tous les jours à Milan et à

1. *Correspondance*, 10 juillet 1806 (t. XII, p. 649).
2. J. Claretie, *Nap. I et la Comédie fr. en It.*, 1896.
3. *Archivio di Stato*, Genova, prefettura fr., Filza 687.
4. *Notizie del Mondo*, n° 48, 1807.

Naples[1]. » On voit comment il passe, des pays limitrophes de la France, à tous les états italiens. Cette prise de possession générale est dans la logique de la conquête. Elle cherche à établir une mentalité générale, comme une administration régulière. Son pouvoir n'est définitivement établi, que du jour où les habitants d'Amsterdam ou de Milan penseront, voire même parleront, comme ceux de Lille ou de Toulouse, dans la France devenue européenne. Voilà pourquoi, vers 1809, on put accuser Napoléon de vouloir imposer le français à toute l'Italie.

Si cependant cette incroyable prétention se fût jamais réalisée, c'eût été dans les départements annexés à l'empire. A ceux-ci, en effet, est réservé un autre genre d'influence : plus précise, plus consciente, plus menaçante. Dans ces territoires que la France s'incorpore sans autre formalité, l'invasion du français est ouvertement, formellement sanctionnée par la loi. « Dans un an à compter du jour de la publication du présent arrêté », dit un acte daté du 24 Prairial an XI, dont l'importance est capitale pour caractériser les tendances de la domination française, « les actes publics, dans les départements de la ci-devant Belgique, dans ceux de la rive gauche du Rhin, et dans ceux du Tanaro, du Pô, de Marengo, de la Stura, de la Sesia et de la Doire, et dans les autres où l'usage de dresser lesdits actes dans la langue de ces pays se serait maintenu, devront tous être écrits en langue française[2] ». Dès lors, nous voyons les fonctionnaires qui s'efforcent d'appliquer dans chaque département particulier cette règle générale.

« Par votre réunion à la France, dit Lebrun aux habitants de Gênes quand il vient organiser leur territoire, le monde entier s'ouvre devant vous. Toutes les richesses, toutes les lumières sont désormais votre héritage. Vous êtes devenus les frères de ceux que le génie et la valeur ont élevés au premier rang des nations, et que depuis deux siècles les autres peuples reconnaissent comme leurs maîtres dans les sciences et dans les arts[3] ». Ceci est fort beau. Mais prenons bien garde : pour devenir les frères des Français, les Génois doivent leur ressembler en tout ; gouvernés par les mêmes lois, administrés par les mêmes fonctionnaires, ils doivent aussi parler la même langue. Tel est le grand principe : Gênes, ou Parme, ou Rome, devenant françaises, n'auront plus d'autre langue officielle que le français. C'est ce que Lebrun ajoute bientôt, dans une prose moins noble et plus précise[4] : « A dater du 1er Vendémiaire an XIV, les actes publics dans les départements de Gênes, Montenotte, et des Apennins, et dans l'arrondissement de San Remo réuni

1. *Corresp.*, t. XV, p. 557. A Monsieur Fouché.
2. Arch. Nationales, Paris, AF^{IV} 97, plaquette 545, nº 9.
3. *Gazz. di Genova*, nº 5, 1805. — 4. *Ibid.*, nº 14, 1805.

aux Alpes Maritimes, ne pourront être écrits qu'en français sous peine de nullité. » On tolère l'usage de l'italien, mais à titre provisoire, et par des mesures qui doivent être renouvelées après des délais assez courts [1] : pure bienveillance de la part du gouvernement, qui consent à ne pas brusquer les progrès de sa colonisation. Ainsi, dans ces départements, notre langue n'est plus un article de luxe qu'on peut adopter ou laisser là. Elle est nécessaire de par la loi. A Florence, où vit l'âme de la langue italienne, arrivent les Français : Mme Pujenot, qui tient toutes les nouveautés de Paris ; ou bien M. Minet, qui vend son eau Sans-pareille, eau de Beauté. Arrive toute notre littérature : la frivole, depuis nos almanachs « de la forme la plus élégante [2] » jusqu'aux *Mémoires du chevalier de Faublas* ; la grande : depuis les *Martyrs* jusqu'à *Corinne*, « œuvre qui montre si bien le génie et les idées philosophiques de Mme de Staël, la femme la plus célèbre de notre époque [3] ». Arrivent les dictionnaires portatifs, les grammaires, les syntaxes, et les livres qu'épèlent les débutants, *Télémaque*, les *Études* de Rollin, les *Fables* de La Fontaine, le *Numa Pompilius* de Florian. Comme si cela ne suffisait pas, une « Abeille [4] » va chercher encore dans les productions qu'on aurait oubliées des informations et des articles : assez pour en former un recueil. Cette abondance nous surprend à peine : nous savons qu'il en va de même ailleurs. Mais il y a plus : Florence est désormais une ville française ; la Toscane n'est plus une province ; elle est un département. La préfecture est française : il faut bien qu'elle publie ses actes dans les deux langues. Les institutions communales fonctionnent à la française : il faut bien traduire le Manuel des « maires », de leurs adjoints, des commissaires de police. On vit sous le régime du Concordat : il faut bien connaître, avec le catéchisme à l'usage de toutes les églises de l'empire, les décrets relatifs au culte qui ont été publiés en France. Même le *Petit livre de poste*, ou « départ de Paris des courriers de la poste aux lettres », « imprimé avec l'autorisation de l'administration générale des postes », est nécessaire : on est en communication constante avec la capitale. Le nombre des livres de droit surpasse encore celui de tous les autres. Tout est réformé, lois, procédure civile, procédure criminelle ; il n'est pas seulement indispensable d'avoir les codes : on a besoin aussi de leurs interprétations,

1. Par exemple, un décret du 13 thermidor, an XIII, permet l'usage de l'italien aux gardes forestiers, « qui n'ont pas une connaissance suffisante de la langue française », « jusqu'à nouvel ordre ». (AF IV 173, pl. 1078, n° 25.) Cf. aussi plus loin, par. 4.

2. *Gazz. Univ. Firenz.*, I, 1811. — 3. 47, 1809.

4. *L'Ape, scelta d'opuscoli letterarj e morali, estratti per lo più da fogli periodici oltramontani*, 1804.

de leurs explications, de leurs applications. Les notaires aussi bien que les commerçants, les juges de paix aussi bien que les prêtres, ont besoin de se munir de livres français. Le libraire Pagani, qui reçoit les abonnements au *Journal de la cour de Cassation*, au *Recueil des causes célèbres et des arrêts qui les ont décidées*, à la *Législation et jurisprudence françaises*, au *Journal des lois et des arrêts du commerce* [1], annonce en un seul jour le vingt-deuxième tome des *Décisions des Cours d'Appel de l'Empire français*, le douzième et dernier volume de l'*Analyse du Code civil*, le dernier volume de l'*Analyse du droit civil* [2]. Quiconque se marie, hérite, exerce une fonction publique, a des rapports avec les agents de l'autorité; quiconque vit, pour tout dire en un mot, est obligé de faire usage du français: l'emploi de la langue officielle est d'une nécessité aussi absolue, que le payement de l'impôt ou la conscription. C'est en Toscane qu'on assiste au spectacle curieux de deux plaideurs italiens, plaidant devant un juge italien, et obligés de se servir d'un interprète français, pour obéir à la loi [3]. La manie de centraliser, la foi dans l'infaillibilité d'un système, l'habitude de faire abstraction des lieux et des temps pour considérer les choses dans l'absolu, arrivent à jeter un défi au bons sens [4].

L'effort pour « franciser » se manifeste ouvertement dans la direction imposée à la presse. En Piémont, la chose s'opère comme d'elle-même : la *Gazzetta nazionale Piemontese* (21 Termid. anno VIII — 5 Glaciale anno IX) qui s'appelle bientôt la *Gazzetta del Piemonte*, devient *Il Francese sulbapino* (2 Fiorile a. IX) ; celui-ci devient le *Français subalpin* (5 Floréal an IX): la substitution est opérée. Le *Journal des Alpes* (18 Floréal-Cinquième complémentaire an IX), le *Journal de Turin* (10 Brumaire-10 Messidor an IX), le *Journal de la vingt-septième division militaire* (1802-1805), qui se succèdent, continuent tout naturellement à paraître dans la même langue. Le prospectus qu'envoie le directeur, Dépérét, professeur de français à l'Université de Turin, vaut la peine d'être lu: « Pour donner plus de variété à la partie littéraire et pour rendre un hommage aux littérateurs italiens, j'insérerai les notices, les extraits, et les productions de ceux-ci, avec ce que me feront parvenir les littérateurs français. Je traduirai exactement tout ce qui me sera remis en italien, pour être communiqué au public par la voie du journal annoncé. De plus, les hommes instruits de la 27e division, qui ne

1. *Gazz. Univ.*, 17, 1809. — 2. 41, 1809.
3. Zobi, *Storia della Toscana*, lib. VII, cap. x.
4. Madelin, *O. c.*, livre I, chap. IV, p. 133 : [Les administrateurs français] « ont la même foi dans l'infaillibilité de leur système que dans l'invincibilité de leur force... »

possèdent pas parfaitement la langue française, et qui m'adresseront cependant des morceaux écrits dans cette langue, peuvent être assurés que sans altérer en rien leurs pensées, j'en rendrai l'expression aussi correcte qu'il me sera possible... » Ceci concorde bien avec une lettre presque officielle écrite en 1803 par Denina au préfet du département du Pô [1] : il y démontre par plusieurs bonnes raisons que l'usage du français doit décidément remplacer celui de l'italien en Piémont [2]. Qu'on se rappelle les idées énoncées dix ans plus tôt dans le livre de Galeani Napione : on pourra mesurer les progrès de l'invasion. Enfin, le *Courrier de Turin* (1805-1814), journal politique et littéraire, est le modèle des gazettes, comme le Piémont est le modèle des départements français [3].

Ailleurs on est moins avancé ; on s'efforce cependant d'égaler un si bel exemple. Le *Giornale del Campidoglio*, à Rome (1809-1811) indique les sources auxquelles il puise directement : le *Moniteur* et le *Journal de l'Empire*. Encore ne paraît-il pas suffisamment officiel : on lui donne un titre expressif : « *Giornale politico del dipartimento di Roma* » (1812-1813). Et on essaye d'y introduire le français : les premiers numéros de 1812 sont écrits sur deux colonnes, de façon à présenter parallèlement le texte et la traduction. C'est la meilleure leçon qu'on puisse donner à ceux qui n'entendent pas la langue officielle. A Gênes, la « *Gazzetta* » officielle, qui depuis 1805 publie en français les actes administratifs et judiciaires, devient insuffisante en 1808. Le commissaire général de police déclare qu'un journal français « rédigé dans de bonnes vues, s'il peut être accueilli et pénétrer surtout dans les communes rurales, sera d'une grande utilité, soit pour améliorer l'esprit public, soit pour répandre la connaissance de la langue française [4] ». Le préfet, à son tour, considérant que « le journal projeté peut avoir une grande utilité, surtout dans la campagne, soit pour former l'esprit public, soit pour faciliter la connaissance de la langue française, encore ignorée dans beaucoup de localités [5] », fonde le *Journal de Gênes*. Toutes les communes devront s'y abonner, obligatoirement. Il paraît au début de 1809 [6]. Cependant le préfet Bourdon,

1. Cf. Surra, *Vita di Denina*, 1902. — 2. Denina, *Dell' uso della lingua francese*, 1803.

3. Voir, sur le caractère français donné à la ville de Turin sous l'Empire, A. Viriglio, *Vecchia Torino*, 1903. Dans les feuilles qui complètent l'œuvre du Courrier de Turin, comme la *Gazette de la Stura*, la *Gazette de Marengo*, ou le *Journal de la Doire*, il est difficile de trouver le moindre caractère local.

4. Archivio di Stato, Genova, *Prefettura fr., Giornali*, Filza 486. Rapport du commissaire général de police, 9 nov. 1808.

5. *Ibid.* Arrêté du Préfet, 15 décembre 1808.

6. *Ibid.*, Filza 447. Rapport du Commissaire de police au Préfet, 18 février 1809.

qui succède à La Tourette, ne soutient pas son œuvre. Il trouve avec l'ancienne *Gazzetta* un accommodement : vu les propositions qui lui sont faites par le propriétaire d'insérer en langue française, et en tête du journal, tous les actes des autorités ; considérant que cette gazette déjà accréditée ne peut que contribuer à former l'esprit public, et à hâter les progrès de ceux des habitants du Département qui s'adonnent à l'étude de la langue française, il supprime le *Journal*, et rétablit la *Gazzetta di Genova* [1]. Mais elle est toute farcie de français.

Dans cette seconde France donc, on ne se contente pas d'administrer la pensée ; on ne se contente même pas de l'administrer plus rigoureusement que partout ailleurs. Le gouvernement songe à imposer sa langue à des millions d'habitants, nouveaux sujets de l'Empire. « Il faudrait diriger l'opinion publique au moyen de journaux, de manière à inspirer la confiance, au lieu de laisser le champ libre à des commentaires et à des comparaisons toujours dangereuses [2]. » Ce souci est le premier. Mais dans les départements de Trasimène, de l'Arno, des Apennins, ou de Montenotte [3], un autre l'accompagne toujours : celui de « franciser ». Notre langue, qui était sous la Révolution celle de la liberté, est devenue sous l'Empire celle du « gouvernement [4] ». Le dictionnaire de l'Académie est un « code littéraire », analogue au code civil : ils font loi tous les deux [5]. Et sans doute, nous voyons bien notre langue qui s'insinue dans les états prétendus indépendants, et qui cherche à prendre, sinon un caractère officiel, au moins un caractère officieux. Sans doute, l'imprimerie française de Naples publie un *Journal français* (1806-1814) exactement copié sur le *Moniteur* de Paris ; disons même qu'il le calque, car il reproduit jusqu'à l'annonce des

1. *Gazz. di Gen.*, n° 44, 1809. Voir aussi Filza 486, la lettre du journaliste français Saindizier, qui proteste contre cette suppression.

2. Archives Nationales, F^7 8807, n° 12273 : *Esprit public et dispositions de la Toscane.*

3. Cf. A. Bruno, *I Francesi nell' antico dipartimento di Montenotte*, 1897. Notons l'importance d'une déclaration comme celle-ci, faite par le préfet du même département : « La langue fr. commençait à se répandre dans le dép. ; elle est généralement parlée par tous les Piémontais qui ont reçu quelque éducation, et elle a fait des progrès sensibles dans la partie génoise ; les dames elles-mêmes veulent la savoir ; et j'ai remarqué que dans l'intervalle de cinq ans, toute la bonne compagnie de Savone avait appris à s'expliquer d'une manière assez facile ; le peuple lui-même commençait à bien comprendre le français. » Chabrol, *Statistique... du dép. de Montenotte*, 1824.

4. *Giorn. dipart. dell' Arno*, n° 69, 1811.

5. Rapport de Champagny sur la situation de l'Empire, reproduit par le *Courrier de Turin*, n° 65, 1806 : « Le dictionnaire de l'Académie fr. deviendra un monument du siècle de Napoléon. Le gouv. protège cette grande entreprise, et ce Code littéraire sera, comme le Code civil, un de ses bienfaits ; bienfait pour la France et pour l'Europe, dont la langue française devient de plus en plus le langage. ».

spectacles : si bien qu'étant donnée la distance, les lecteurs napolitains apprennent que Mlle Henry va débuter dans les Folies amoureuses, ou que M. Joanny va jouer pour la seconde fois dans *Cinna*, quinze jours après la représentation. Sans doute, dans le royaume d'Italie, nous trouvons encore la reproduction intégrale[1] du *Moniteur* (Milan, 1802-4). Sans doute, le *Giornale dipartimentale dell' Adriatico* (1812-1814), qui paraît à Venise, ne vaut pas mieux que le *Giornale del dipartimento dell' Arno* (1811-1814), bien que le premier reste théoriquement italien, tandis que le second appartient aux départements français. Sans doute, le *Giornale del dipartimento del Reno* (1812-1815) est fort loin d'être libre, pour vivre dans un pays qui n'est pas asservi. Tous sont le reflet de nos gazettes : une littérature prudente se dissimule sous la rubrique : Variétés, et se garde d'émettre d'autres opinions que celles du plus fort. Les nouvelles du maître tiennent la première place ; ensuite celles de Paris ; ensuite celles de l'Europe : celles du pays sont réduites à la plus petite part. Mais au moins les rédacteurs de ces journaux, dans les états qui ne sont pas directement annexés à l'Empire, ne prétendent-ils pas remplacer la langue du peuple conquis par celle du peuple conquérant ; au moins la dernière liberté, celle de penser suivant les formes de son esprit, est-elle sauvegardée ; au moins ne blesse-t-on pas les habitants au plus profond de leur conscience nationale. Il y a là une différence de traitement notable, et qu'il nous faut retenir ; car elle ne s'applique pas seulement à la presse, mais à toute littérature ; non seulement à la langue qu'on écrit, mais à celle qu'on parle. Elle établit deux catégories dans la domination, qui est plus impérieuse, plus absolue, dans les pays qu'il a plu à la France de prendre pour elle tout entiers.

On a dit de cette littérature impériale qu'elle avait été introduite chez les Italiens « par les baïonnettes[2] ». Nous lui donnerions volontiers, pour notre compte, un autre nom ; et nous l'appellerions la littérature des préfets. Car ce sont les préfets qui la prennent sous leur haute protection ; en même temps que les dispensateurs des châtiments et des récompenses, ils deviennent les arbitres du goût. Ils surveillent les théâtres au point d'y envoyer des espions « capables de bien comprendre la force de chaque expression » : au point de s'inquiéter même des comédies que jouent les marionnettes[3]. Ils surveillent la circulation des livres au point de faire fouiller les colporteurs et les chanteurs, pour exercer sur eux une salutaire police. La recherche des libelles et

1. L'année 1807 est également réimprimée à Venise.
2. Lettre de Saurau à Metternich, citée par Cantù, *Monti*, p. 249.
3. Arch. Nat., F[1e] 139, dossier n° 3, Rome, 28 février 1810.

des placards, « si funestes à la tranquillité des populations[1] » tourne à l'inquisition. Mais c'est la partie la plus grossière de leur tâche : celle-ci est souvent plus délicate. Dans les rapports qu'ils adressent au ministre de l'Intérieur, ils doivent faire entrer l'état des lettres, entre celui des travaux publics et celui des droits réunis[2]. Ils en sont donc responsables. S'il ne leur paraît pas florissant, ils s'en affligent, comme d'un échec personnel. « La littérature et les arts ne sont pas dans une situation brillante. L'on ne m'a pas encore cité un homme de lettres et je ne connais pas un artiste. Pourtant l'on sait quel goût j'ai pour les lettres et les arts. Le misérable genre du sonnet a toujours la vogue. Il ne paraît pas qu'aucun auteur s'occupe, dans aucun genre, d'aucun ouvrage digne de quelque attention. Cette indifférence pour les arts ne me paraît pas de bon augure, mais ne me décourage point[3]. » Tandis que Marengo se désole, Gênes se réjouit : « Une circulaire que j'avais adressée aux juges de paix et dont j'avais envoyé copie aux sous-préfets et aux maires, a produit l'heureux effet d'échauffer l'esprit public. Quelques poètes se sont exercés, et les deux différents acrostiches que j'ai l'honneur de vous envoyer, Monseigneur, vous prouveront que les Muses ont aussi voulu payer leur tribut[4]. » La comédie qui se joue en grand à Paris se répète en petit dans chaque chef-lieu lointain et dans chaque sous-préfecture. Au moment du mariage de l'empereur, Montalivet va frapper à la porte de tous les poètes français : que vont-ils publier pour célébrer cet événement ? De même, les préfets provoquent les manifestations littéraires à propos des fêtes officielles, puis en rendent compte avec un légitime orgueil. De quel éclat la Saint Napoléon n'a-t-elle pas été entourée à Savone[5] ! Ivrée a montré par tant de preuves son loyalisme — entre autres par deux sonnets insérés dans le journal du département, parmi ceux « qui pleuvent de tous côtés » — que Sa Majesté peut compter que « *la Doire est entièrement française*[6] ». Au collège de Fossano, pour fêter la naissance du roi de Rome, le principal a composé des vers, les élèves ont composé des vers, le professeur de rhétorique a composé des vers. « Le susdit professeur Charles Arnaud a aussi composé une inscription analogue à la même fonction, qu'on a affichée à la porte du collège. Il a fait l'ouverture de la séance par un très éloquent discours, et la clôture par un sonnet, et le tout avec

1. F[1C] III, Trasimène, 1, 4. Spolète, 1er juillet 1812.
2. *Ibid.*, Appennins, 3, 2. *Situation du départ.*, 3e trim. 1813.
3. *Ibid.*, Marengo, 5, 4. Alexandrie, 13 août 1809.
4. *Ibid.*, Gênes, 2, 2, 24 avril 1810.
5. F[1C] III, Montenotte, 3, 3, Savone, 15 août 1806.
6. *Ibid.*, Doire, 2. Ivrée, 24 avril 1810.

applaudissement, et la musique militaire a concouru à égayer et embellir la fonction.[1] » Aux rapports, on a soin de joindre les preuves authentiques. Comptes rendus élogieux découpés dans les gazettes, dédicaces flatteuses, textes des odes ou des épîtres, prennent la route de la capitale. Le sous-préfet de Pérouse a traduit le discours de Luce de Lancival pour les noces de leurs Majestés impériales : ce n'était pas sans doute pour qu'il demeurât dans l'oubli[2]. M. Bignotti, chanoine de la cathédrale de Verceil, a fait une belle homélie sur la Saint Napoléon : il faut la lire[3]. Le ministre se donne la peine de répondre et de remercier fort poliment. Le recueil des vers fait par les académiciens de Viterbe, à l'occasion de la naissance du Roi de Rome, ne saurait le laisser indifférent[4], ni même le sonnet composé par M. Bruni, maire d'Alice, sur le même sujet[5]. Il accorde, quand une production lui semble exceptionnellement bonne, la faveur de l'imprimer aux frais du gouvernement[6].

Dans quels termes parlent les auteurs[7] ! Quels torrents d'éloquence versent les Académies[8] ! Mais avec combien de grâce et d'élégance s'expriment les préfets ! Ils répudient le style froid qui ne doit servir qu'aux affaires, et dont la sévérité bannit tout ornement. Déjà, pour vanter des livres peu folâtres, ils prennent un ton insidieux : « Le préfet du département de Gênes prévient ses administrés qu'un petit ouvrage très intéressant vient de paraître dans la capitale de l'Empire. C'est le Guide des conscrits et de leurs parents, ou extrait, en ce qui les intéresse, des lois, décrets, et instructions ministérielles[9]. » Quand ils parlent de haute littérature, c'est bien une autre affaire. Ils sentent leur âme s'ouvrir à la poésie : pour être fonctionnaire, on n'en cultive pas moins les Muses ; et précisément, il s'agit ici des Muses. « Daignez, dit un préfet à Son Excellence le Ministre, daignez sourire aux accents d'une Muse avec laquelle l'Éridan et la Doire sont depuis longtemps familiarisés, et qui vient de se rendre l'interprète éloquente des sentiments d'amour, de reconnaissance, d'admiration, des habitants de ce département[10] ». Une autre fois : « Les Muses de ce département, accoutumées à célébrer les événements heureux et remarquables, n'ont point gardé le silence dans une occasion aussi mémorable et aussi fortunée. Elles désirent mettre leurs hommages au pied du trône, persuadées

1. *Ibid.*, Stura, 4, 2. — 2. F[1E] 138, dossier 7.
3. F[1C] III, Sésia, 3. 3. Verceil, 29 août 1806. — 4. *Ibid.*, Rome, 2, 4.
5. *Ibid.*, Montenotte, 3, 5. — 6. F[1E] 140, dossiers 2 et sv.
7. F[1C] III, Pô, 4, 4. *Lettre* de L. Richeri, envoyant une Ode au Ministre, 21 fév. 1810.
8. *Ibid.*, *L'Acad. de Turin au ministre*, 12 février 1810.
9. *Gazz. di Genova*, n° 103, 1809. — 10. F[1C] III, Doire, 2, Ivrée, 15 août 1809.

qu'avec l'intercession d'un Ministre protecteur des arts, l'Empereur jugera moins le talent que le sentiment qui les a inspirées[1] ». Cette vieille figure que les auteurs officiels affectionnent, et qui personnifie les fleuves, comme le Tibre et la Seine, n'a-t-on pas le plaisir de la rencontrer dans la prose préfectorale ? Elle n'est pas déplacée, elle est à peine suffisante, quand on vient d'apprendre que l'Impératrice a accouché d'un fils : de grandes circonstances veulent de grandes ressources. C'est ainsi que pense sans doute le préfet du Trasimène. « La nouvelle, écrit-il, a fait tressaillir de joie le peuple de mon département, comme tous les autres peuples du grand Empire, et le Tibre a répondu aux acclamations de la Seine[2]... » Il n'y a qu'une chose de supérieure à l'organisation donnée par les préfets à la littérature : le bon goût avec lequel ils président à ses destinées.

Une politique consciente, qui vient s'ajouter aux effets de l'occupation ; pour l'Italie en général, la protection officielle des lettres, et par compensation leur surveillance officielle ; la censure tyrannique de la pensée ; la médiocrité, résultat nécessaire de l'oppression. En outre, dans les départements annexés à l'empire, une tendance certaine à substituer le français à la langue nationale : tels sont, dans leurs grandes lignes, les procédés employés maintenant par l'esprit impérial pour s'emparer de l'esprit italien.

IV

Choisissons pour finir un petit théâtre, où nous verrons mieux les gestes des acteurs, et entendrons mieux leurs paroles : concentrons les traits épars que jusqu'ici nous avons réunis seulement autour d'une idée. Nous comprendrons ainsi le caractère de force et de régularité que prend la conquête ; et comment l'hégémonie littéraire de la France, étant une nécessité de gouvernement, devient une institution d'état.

A l'administrateur Moreau de Saint-Méry succède dans les États de Parme, le 28 janvier 1806, le préfet Nardon, qui a déjà fait ses preuves dans le département de Montenotte, et d'abord dans celui de Maine-et-Loire[3] : le voilà donc qui gouverne maintenant le département du Taro. Il constate peu après son arrivée que « tout est organisé, et marche sur le pied français ; il ne s'agit plus que de perfectionner chaque partie[4] ». Ce sera là son programme. Il existe à

1. *Ibid.*, 9 juin 1811. — 2. *Ibid.*, Trasimène, 1, 2. Spoleto, 2 avril 1811.
3. Cf. L. Montagna, *Il dominio francese in Parma, 1796-1814*, 1906.
4. Arch. Nat., F1E 85, 6.

Parme un homme qui mérite tous égards, parce qu'il donne aux lettres l'éclat extérieur qui indique les gouvernements prospères : Bodoni, le typographe. Il conviendra donc de le combler de faveurs, et de faveurs délicates. Cette même année 1806, Junot lui achète la collection de toutes ses œuvres ; il obtient une médaille d'or à l'exposition d'industrie et d'art de Paris ; l'admiration de ses concitoyens lui en décerne une autre. Napoléon veut le plus d'exemplaires possible du *Bardo della Selva Nera*, sorti de ses presses, pour faire connaître à quel degré de perfection son art est parvenu. Tous les personnages d'importance qui traversent la ville demandent à le voir ; il pourrait faire collection de tabatières et de portraits; de pensions aussi : le vice-roi, qui voudrait l'avoir à Milan, lui en accorde une de douze cent francs ; l'Empereur, une autre de trois mille. Pour une édition dédiée aux très augustes parents du roi de Rome, il reçoit une gratification de dix-huit mille francs. Murat l'a décoré de l'ordre des Deux-Siciles; on le décore de l'ordre de la Réunion. On fait fléchir pour lui la rigueur des mesures prises contre l'imprimerie et la librairie. Il s'est toujours montré sujet fidèle; il a déclaré que le brevet de sa pension était « un brevet d'immortalité, puisque le nom de Napoléon, ses exploits, ses vertus et ses bienfaits auront la durée des siècles[1] ». L'autorité locale lui sait gré de ces bons sentiments; elle lui sait gré surtout de la gloire qu'il fait rejaillir sur elle ; elle propose donc qu'il ne soit pas compté dans le nombre réglementaire des imprimeurs à qui la loi permet de vivre ; elle le distingue du vulgaire : « Monsieur Bodoni paraît devoir être considéré comme artiste et comme littérateur, et mériter de ne pas être confondu avec les autres imprimeurs... Le préfet est d'avis qu'on rendrait un service à la typographie et un hommage au mérite en exemptant M. Bodoni des formalités prescrites aux imprimeurs par le nouveau règlement d'administration publique, ou, au moins, en les modifiant en sa faveur. La probité, l'attachement, et le dévouement de M. Bodoni seraient d'ailleurs des sûrs garants pour l'État[2]... » A Paris même, on a pour lui tendresse de cœur. Pommereul ne saurait, à la la vérité, l'exempter du droit de timbre pour son édition des classiques français ; mais il lui concédera « pour la facilité de son entreprise des termes de payement tels qu'il puisse s'acquitter avec le produit de la première vente de ses éditions[3] ». Un pamphlet qui paraît à Gênes contre son protégé indirect met en émoi ce haut fonctionnaire : il ne faut pas toucher à ceux que le gouvernement honore. Qu'on fasse

1. Arch. di Stato, Parma, Dipart. del Taro, Inv. 19, *Stampe e libr.* 5.
2. Arch. Nat., F^{18} 128. *État des imprimeurs dans le départ. du Taro.*
3. Arch. Parma, Inv. 19, 3.

saisir le libelle! qu'on arrête, et qu'on punisse l'auteur[1]! « Chaque année, chaque mois, chaque jour, s'accrurent pour lui les distinctions et les munificences », dit son biographe, avec une emphase qui est bien près d'être la vérité[2].

La poésie officielle, qui n'a pas attendu le nouveau préfet pour se mettre à l'œuvre, reçoit de son activité une vigoureuse impulsion. La Saint Napoléon de 1806 est célébrée avec un éclat tout particulier: et la littérature y contribue pour sa part[3]. Les élèves du collège des Nobles représentent non pas des tragédies insipides, comme jadis, mais des pièces animées du meilleur esprit: *Le dragon de Thionville*, et *La bataille d'Austerlitz*. Napoléon, Berthier, Murat, Talleyrand, paraissent sur la scène comme au naturel; leurs rôles sont tenus par les pensionnaires. « Toute la représentation a été prodiges et merveilles[4]. » On recommencera, sur la demande expresse des spectateurs. D'année en année, et de fête en fête, les lettres s'associeront aux manifestations d'un esprit public excellent. Le préfet mettra quelque orgueil à envoyer au Ministre un sonnet composé par le censeur du lycée de Parme, à l'occasion de l'anniversaire du couronnement[5]. Le censeur du lycée de Parme est Angelo Mazza, qui avait écrit une ode contre la liberté, au temps de la Révolution: c'est naturel. Les discours, les cantates, les allégories, les ressources du latin avec celles de l'italien, et celles du français avec celles du latin, tout l'appareil de la rhétorique officielle sera employé pour vanter la gloire du grand Empire[6]. Le baron Dupont-Delporte remplacera Nardon[7]; au lieu d'envoyer des sonnets imprimés chez Bodoni par un censeur, il enverra un sonnet imprimé sur soie par un secrétaire de la préfecture[8]: mais il y aura toujours un préfet plein de zèle, et toujours des poètes sincères, pleins d'ardeur, pleins d'enthousiasme, et aussi médiocres qu'on voudra.

Le régime exige que les apparences soient pour lui; mais elles ne le contentent pas; il aime aussi les réalités. Il faut s'emparer des esprits: et

1. Arch. Genova, *Prefett. francese*, F. 486.
2. G. de Lama, *Vita del caval. Bodoni*, 1816, p. 105.
3. *Précis des fêtes données à Parme à l'occasion de la Saint Napoléon*, 1806. En 1805 déjà, de grandes réjouissances sont célébrées à Parme pour honorer le passage de l'Empereur.
4. Arch. Nat., F^{IE} 85, 10. Cf. aussi le *Programme du ballet qui sera exécuté le 14 août 1806*..
5. F[1C] III, Taro, 1.
6. Par ex.: L. Dodici, *Orazione in lode di Nap.*, 1808; Giacinto, A Nap. I, parafrasi del psalmo XLIV, 1811; D. Rosetti, *Cantata per festeggiare la nascita del Re di Roma*, 1811; Nichini, *Fêtes à l'occasion du passage de l'Empereur*, 1811, etc.
7. 7 août 1810. — 8. AF[IV] 1453.

d'abord, des classes cultivées. A Plaisance fonctionne provisoirement une école secondaire communale, dont les programmes et les livres sont ceux des lycées approuvés par le gouvernement [1]. Mais à Parme ? On expulse les Jésuites du Collège des Nobles ; par décret du 23 mai 1806, il est transformé en lycée [2]. Le décret impérial du 28 juillet, qui ordonne aux habitants des départements au delà des Alpes de faire revenir leurs enfants qui fréquentent les écoles étrangères, et dans le délai de deux mois au plus tard, le peuplera sans doute. Nardon conçoit même de belles espérances à son sujet. « Des considérations politiques voudraient que ce collège fût comme un collège central de l'Italie, où S. M. par la voie de ses ambassadeurs ferait rechercher dans les plus nobles familles les sujets qui pourraient y être élevés. Ce seraient des sujets fidèles, que l'on formerait à son gré, et qui un jour pourraient avantageusement payer par leurs services à la maison de France, à Naples ou à Milan, le prix de leur éducation [3]. » Mais son projet n'est pas adopté. La fondation du lycée n'en est pas moins le grand objet qui occupe tout son règne. Il aménage les locaux, il nomme l'administration et les professeurs ; manquent les élèves, qui ne viendront jamais. Il aura montré, au moins, qu'il n'a pas négligé « un objet aussi étroitement lié à la marche et à l'amélioration de l'esprit public [4] ».

L'« organisation », le mot qu'il a sans cesse à la bouche, ne tend pas seulement à assurer le service régulier des objets qu'il transforme ; elle est une inquisition et elle est une conquête. Il organise, entre autres établissements scientifiques de la ville de Parme [5], la bibliothèque. Mais aussi veut-il savoir qui vient y lire, et ce qu'on y lit. L'administration centrale ne doit pas seulement connaître l'état des volumes et le budget des dépenses ; elle exige « un précis sur le nombre des lecteurs qui fréquentent habituellement les bibliothèques, et sur la classe dans laquelle on remarque principalement qu'ils se trouvent être ; quels livres de préférence ils recherchent, etc. ». Docile, l'administration préfectorale répond : « Ils recherchent de préférence les classiques français et italiens, les meilleurs ouvrages nouveaux des deux nations et les traductions des livres allemands et anglais pour ce qui regarde les sciences physiques. Les grands ouvrages périodiques qui paraissent en France surtout sont consultés très souvent [6]. » Organiser le théâtre, c'est protéger énergiquement la troupe de Mlle Raucourt, qui doit con-

1. Arch. Parma, *Arrêtés Prefettizj*, 6 déc. 1806.
2. G. Capasso, *Il Collegio de' Nobili di Parma*, 1901. — 3. Arch. Nat., F1E 85, 10.
4. Arch. Parma, *Scienze ed Arti*, 1806-1813, Détails sur l'état de l'Instr. publ.
5. *Organisation des établissements scientifiques de la ville de Parme*, 1813.
6. Arch. Parma, *Instr. pub.*, 1813. (Interno, 170.)

sacrer deux mois à Parme dans son tour d'Italie [1]. « Sa Majesté ne pouvait pas adopter un plus grand moyen pour l'instruction et l'esprit public, les théâtres, aujourd'hui, en Italie, étant horriblement composés, ne servant qu'à propager l'indécence, corrompre les mœurs, entretenir le mauvais goût, et conserver les idées du poignard et des passions brutales. » Nardon voudrait qu'une troupe française s'installât en permanence, sous sa tutelle. « Cette troupe ferait bien ses affaires ici ; avant hier, toute la ville a couru à une pitoyable représentation du siège de Valenciennes ; il y a trois régiments dans les États, et un grand nombre de Français qui donneront l'impulsion ; d'ailleurs, ici, presque tout le monde parle français, et nos habitudes en général plaisent. » En conséquence, il impose au théâtre italien de dures conditions. Il ne doit y en avoir qu'un seul ; aucune troupe ne pourra être engagée, aucune pièce représentée, que sur l'autorisation expresse de l'administrateur préfet. Celui-ci ne l'accordera que sur le rapport spécial d'une commission, composée de M. le subdélégué Raynaud, ministre de l'Instruction publique au petit pied ; d'un conseiller de préfecture ; du maire, du directeur, et du major du plus ancien régiment de la garnison : trois Français sur cinq [2]. Organiser l'imprimerie et la librairie, c'est imposer les mêmes mesures de rigueur qu'en France, avec cette différence que plusieurs mois d'attente sont nécessaires pour que les demandes des imprimeurs aillent jusqu'à la direction générale, à Paris, et en reviennent. « Les almanachs, les calendriers, les annuaires, les recueils de contes, d'anecdotes, de chansons, de pronostics, de complaintes, les relations des événements récents, les jugements des cours criminelles, les abécédaires, croix de par Dieu, et autres menus ouvrages [3] », restent sous la vigilance des préfets. Mais les productions plus importantes doivent faire le voyage. Et quels livres proscrit-on ! Le premier janvier 1811, un éditeur de Plaisance fait la déclaration à laquelle il est tenu : il veut tirer à quinze cents exemplaires les *Ultime lettere di Jacopo Ortis* [4]. La réponse de Pommereul arrive le 4 mars [5]. Le livre, dit-il, contient des idées contraires aux principes du gouvernement, et dangereuses si elles étaient répandues : il faut l'arrêter. Son irritation s'accroît, à mesure qu'il réfléchit à cette demande outrecuidante. « Si d'autres imprimeurs de votre département avaient l'intention de multiplier les exemplaires de ce livre, je vous prie d'en arrêter et suspendre l'impression, de faire rompre les formes,

1. Arch. Nat., F1E 85, 10. — 2. Arch. Parma, *Arrêtés Prefettizj*, 26 août 1806.
3. *Ibid.*, Inv. 19, *Stamp. e libr.*, circulaire du 20 nov. 1812.
4. *Ibid.*, n° 6, *Déclarations par les imprimeurs du département.*
5. *Ibid.*, n° 3, *Livres sortant des presses des départements.*

et saisir les feuilles déjà tirées, afin d'en empêcher la circulation [1]. » Là-dessus, le préfet met les sous-préfets en campagne. Celui de Plaisance communique au malheureux éditeur la décision d'en haut, et fait une enquête. Depuis que le livre de Foscolo a paru à Milan, on n'en a guère vendu à Plaisance que cinquante exemplaires chez un libraire, douze chez un autre : plus quelques exemplaires usés ; mais il n'en reste aucun. Le maire de Parme fait opérer des visites chez les libraires et les imprimeurs de la ville, et constate que leurs magasins ne contiennent plus d'exemplaire du roman. « On a notifié aussi à ces individus que le débit ainsi que l'impression de cet ouvrage sont prohibés. » Le maire rassure le sous-préfet, qui rassure le préfet. L'Empire est sauvé.

Nous avons parlé de ces professeurs de français qui s'abattent sur le pays, parce que le métier est devenu honorable et lucratif : voyons les à l'œuvre. Voici Vincent Comaschi, qui s'est « adonné dès son âge le plus tendre à l'étude des belles-lettres » et se détermine à enseigner le français « à toutes les personnes qui s'adresseront à lui, non seulement pour apprendre les règles grammaticales, mais encore pour savoir apprécier les beautés oratoires et poétiques [2] ». Voici Jean-Joseph Chabaud, natif de Marseille, membre de l'Athénée de cette ville. « Il démontrera les principes de la langue française d'après les principes analytiques de MM. Dumarsais et Beauzée, et basera ses leçons de littérature sur les cours de MM. La Harpe et Batteux [3]. » Nous avons parlé des effets que pouvaient avoir la seule présence des fonctionnaires : regardons-les. N'oublions pas les trois régiments qui stationnent dans les États de Parme : ajoutons-y les Français que Nardon fait venir. Peu après son arrivée, une circulaire avertit les employés de l'ancienne administration d'avoir à chercher une autre place « parce qu'il lui serait envoyé des employés français [4] ». Si nous ouvrons l'annuaire du département, nous y trouvons les noms de nos compatriotes tout mêlés aux noms italiens : ils sont légion [5]. Ils savent si peu la langue du pays où on les expédie, qu'ils sont obligés de prendre des leçons comme des enfants — à commencer par le préfet [6]. Celui-ci déclare que « tous les actes des autorités et fonc-

1. On voit ici la différence de traitement entre les dép. francisés et les autres états : les *Ultime lettere* sont réimprimées librement à Naples en 1812. A Parme, la moindre manifestation littéraire tendant à « pervertir l'esprit public », soulève chez les administrateurs la plus vive émotion. Voir comment la gendarmerie recherche l'auteur d'une chanson satirique contre la conscription, Arch. Nat. F^7 8620, Taro, nº 8012.

2. Arch. Parma, H. Raynaud, *Instr. publ.* — 3. *Ibid.*, 72. Demanio, *Instr. publ.*

4. *Arrêtés prefettizj*, 14 mars 1806.

5. *Almanacco del depart. del Taro per l'anno 1810. Id.*, 1811. *Id.*, 1812.

6. Arch. Parma, Interno 248, *Instr. publ.*

tionnaires de l'ordre administratif seront jusqu'à nouvel ordre imprimés dans les deux langues[1] » : et comment les dicterait-il, en effet, sinon dans la seule qu'il connaît ? Dans quelle langue tiendrait-il ses discours aux habitants ou à ses subordonnés, sinon en français[2] ? Nous avons parlé de l'importance que prenait l'emploi du français comme langue officielle. Lisons ici les *Conditions pour la réception dans les établissements de Fontanella des enfants des deux sexes*[3] (1808), l'*Organisation du Mont de Piété de Parme* (1812), ou même le *Règlement du bagne de Parme* (1813) ; lisons le *Règlement pour la Société de la charité maternelle* (1812), ou la *Notice sur les progrès de la vaccine dans le département du Taro* (1813) ; lisons le *Tableau des anciennes mesures des États de Parme et de Plaisance comparées avec celles du nouveau système métrique, imprimé par ordre du gouvernement* (1808) ou les *Pièces officielles concernant la Grande-Armée, et le Sénatus-Consulte, imprimées par ordre de M. le Baron Préfet du département du Taro* (1812) : et nous serons édifiés.

Pouvons-nous mesurer même les progres de notre langue et son envahissement progressif? Nous savons que la volonté venue d'en haut établit officiellement l'obligation d'employer le français dans les actes de justice. Cette volonté tenace n'oublie jamais de se manifester à nouveau quand les délais qu'elle a consenti à accorder sont écoulés ; patiente et obstinée, elle gagne du terrain lentement, en restreignant chaque fois les exceptions qu'elle tolère. Peu après l'arrivée de Nardon, le 20 juin 1806, un décret impérial déclare qu'on accordera huit mois aux fonctionnaires en charge pour apprendre le français : ceux qui ne le sauront pas seront cassés. Les candidats aux emplois de notaire, de juge de paix, d'officier ministériel, devront prouver qu'ils le savent[4]. Le 23 avril 1807, autre décret, daté du camp de Fickenstein : le délai est prolongé jusqu'à la fin de 1808 pour les villes, bourgs et villages des États de Parme et de Plaisance ; jusqu'à la fin de 1807 seulement pour Plaisance et pour Parme, où la colonisation est plus avancée[5]. Mais Plaisance, à son tour, est moins francisée que Parme : nouvelle prolongation pour Plaisance seule, par décret en date du 4 mars 1808[6]. Et voici, d'autre part, l'effort pratique qui répond au dessein de l'empereur. Le décret du 20 Juin

1. *Arrêtés prefettizj*, 24 février 1806.
2. Nardon, *Discours prononcé lors de l'installation des employés du dépôt de mendicité*, 1809.
3. Nous ne retenons pas ici les livres imprimés en français par Bodoni.
4. AF^IV 210, pl. 1369, n° 6. — 5. AF^IV 252, pl. 1717, n° 256.
6. AF^IV 298, pl. 2129, n° 79.

1806, répète fidèlement le préfet, va décidément entrer en vigueur. Il est donc indispensable que l'instruction de la jeunesse comporte l'enseignement du français : MM. les subdélégués de Parme, Borgo et Plaisance, établiront des cours de langue française dans les principales communes de leur ressort. Ils arrèteront, sur l'avis des maires, les règlements nécessaires pour fournir aux maîtres, et aux frais des communes, le logement, une indemnité, et enfin le salaire que devra payer chaque élève. Les maîtres qui se seront distingués pourront recevoir annuellement, sur les dépenses imprévues portées au budget des départements, une gratification proportionnée à leur zèle et à leurs services : on en accorde une dès maintenant, à titre d'exemple[1]. Le ministre approuve : il en sera fait comme le préfet propose[2]. Ceci n'empêche pas les professeurs particuliers de travailler pour leur compte : et il les favorise volontiers[3]. Mais c'est un enseignement public qu'il veut organiser, pénétrant jusque dans les plus humbles villages : il est bien entendu que le maître de français doit avoir le pas sur le maître d'italien, quoique les maires puissent en penser : le préfet attache un grand prix « à ce que la langue de la mère patrie se répande dans ces pays[4] ». Comme toujours, les subdélégués s'empressent de répondre à ses intentions[5]. Celui de Parme lui rend compte « avec une espèce de satisfaction » qu'il a prévu et rempli d'avance les mesures prises dans l'arrêté préfectoral[6]. Il envoie comme preuve le rapport de l'Inspecteur primaire ; et grâce à ce rapport, nous nous figurons presque entrer dans les écoles, et assister aux efforts encore gauches des élèves et des professeurs. « A l'égard de la langue française, au commencement de l'année, les écoliers étaient tout à fait nouveaux et les livres destinés pour cela n'ont pas encore été distribués. Néanmoins les maîtres se sont empressés à voix et par écrit de donner aux écoliers les connaissances préliminaires des diphtongues, de la prononciation et des autres règles pour lire, et ils ont aussi fait apprendre les conjugaisons de presque tous les verbes réguliers. J'en ai trouvé dans mes visites quelques-uns qui savaient bien lire, d'autres suffisamment, et quelques autres qui lisaient et traduisaient aussi, peut-être à cause d'instructions antérieures. J'ai même observé que les écoliers en général prennent bien de l'intérêt pour la langue française[7]... » Mais ce rapport lui-même, à bien réfléchir, est l'œuvre

1. Arch. Parma, *Arrêtés Prefettizj*, 5 avril 1808. — 2. Arch. Nat., F^{17} 1091.
3. Arch. Parma, Demanio 72, *Instr. pub.*. *Ibid.*, *Arrêtés pref.*, 4 nov. 1806.
4. *Ibid.*, Interno 248, *Instr. pub.* — 5. *Ibid.*, Demanio 72, *Instr. pub.* — 6. *Ibid.*
7. *Ibid.* : *L'Inspecteur des Écoles primaires à M. le Maire de la ville de Parme.* Cf. aussi pour l'enseignement du français, *Lectures françaises pour les écoles pri-*

d'un Italien : quelques fautes échappées à l'auteur trahissent son origine. Il faut que l'usage du français soit entré dans les mœurs pour qu'on le manie avec cette facilité. Car les inspecteurs ne sont pas seuls à l'écrire ainsi. Nous trouvons beaucoup de documents analogues dans la masse des pétitions et des lettres adressées au préfet. Les incorrections légères qu'ils contiennent encore leur donnent plus de prix qu'une perfection absolue, puisqu'elles sont un gage de la bonne foi des écrivains. Examinons le style et la syntaxe d'un adjoint au maire de Plaisance : « Monsieur, Plaisance et le département sont bien heureux de posséder un magistrat tel que vous, qui prend tant d'intérêt à leur prospérité. Interprète des sentiments de mes administrés, je vous prie d'en agréer les sentiments les plus respectueux, et de vous persuader dans le même temps que s'il m'était possible de parvenir à les administrer avec quelque sagesse, comme vous avez la bonté de dire, je ne saurai l'attribuer qu'aux exemples que je puise dans votre cœur paternel.[1] » Plaisance est presque une grande ville ; l'adjoint peut être un lettré. Allons dans une petite commune ; et reprenons notre examen, puisque c'est bien un examen que nous faisons passer. «Monsieur. Les termes honorables que vous avez eu la complaisance d'employer dans votre respectable lettre du 27 de ce mois vous ont été dictés par votre incomparable bonté plus que par le peu de mérite que je puisse m'avoir gagné dans l'administration dont le gouvernement a bien voulu m'honorer. Le plus grand bonheur du département du Taro est celui d'avoir été confié à votre sagesse très éclairée, et ce que j'ai pu faire d'irréprochable dans mon administration n'est qu'une réverbération de la lumière que vous répandez jusqu'au moindre objet qui a l'honneur d'être sous vos ordres[2]. »

Les grands élèves que le préfet a sous sa domination arrivent donc à des résultats remarquables. Mais il voudrait atteindre davantage les petits, ceux qui sont encore en classe, les fils des ouvriers et des paysans. En 1813, nouvel effort. Deux écoles, l'une française et l'autre italienne, pour de petites villes ou pour des villages, c'est trop. Il faut les réduire à une seule, « dont le principal sera nommé par le Grand-Maître, et dans laquelle on enseignera non seulement le français, mais encore à lire et à écrire, les éléments d'arithmétique et les premiers éléments de la langue latine[3] ». Ainsi, dans les campagnes les plus lointaines, la prééminence du français sur l'italien est

maires de la ville de Parme, tirées des œuvres de Berquin, 1808 ; *Exercices publics des élèves du collège de Plaisance*, 1812.

1. Arch. Parma, Gabinetto del Prefetto, *Ac. et Lycée*, 1812-1813.

2. *Ibid.*, San Secondo, le 29 août 1812. — 3. *Ibid.*, Interno 170, *Instr. publ.*, 1813.

définitivement assurée. Les paysans qui fréquenteront l'école n'y apprendront plus leur propre langue. Ils subiront sans s'en douter la loi du plus fort, qui ne se contente pas de s'emparer des biens et des personnes, mais n'a point de cesse qu'il n'ait conquis aussi les intelligences, même les plus simples, et tous les esprits, même les plus bornés. Il faut que tous les départements français deviennent vraiment français, sans métaphore ni figure. Et pour arriver à ce grand résultat, les fonctionnaires pensent qu'il n'y a pas de petits moyens.

Nous n'avons pas encore vu le couronnement d'une œuvre qui demande tant de soins. Le *Giornale del dipartimento del Taro*, frère de ceux dont nous citions les noms tout à l'heure, achèvera de nous renseigner. Vers la fin de 1810, le préfet s'aperçoit d'une lacune. Les feuilles françaises ne sont reçues que par un très petit nombre de personnes : il perd ainsi les moyens d'influencer avantageusement l'opinion publique et d'inspirer aux habitants l'amour de nos institutions. La *Gazzetta di Parma* a succombé avec l'ancien régime : la nécessité de fonder un journal s'impose. Notre préfet, donc, soumet son idée au directeur de la police des départements au delà des Alpes, qui en réfère au ministre[1]. Le journal contiendrait les nouvelles officielles et les actes publics extraits des feuilles de Paris, les actes judiciaires et hypothécaires, des articles de littérature. Il serait écrit en français, sans exclure quelques articles en italien. On choisirait un rédacteur très dévoué au gouvernement ; le préfet corrigerait les épreuves, et examinerait personnellement chaque numéro. Sa création est décidée sur ce rapport favorable ; mais les formalités ne vont pas si vite. Il faut la permission du maître des requêtes chargé du troisième arrondissement de la police générale et celle de la direction générale de l'imprimerie et de la librairie. Elle arrive en janvier 1811. Le préfet s'entend alors avec un imprimeur, Carmignani, et avec un rédacteur, Pezzana. Le 24 Février est pris l'arrêté qui annonce officiellement la nouvelle gazette : le Ministre secrétaire d'État, le maître des requêtes chargé du troisième arrondissement de la police générale, la Direction générale de l'Imprimerie et de la Librairie, le Directeur du *Moniteur*, le Directeur de la police des départements au delà des Alpes, les Archives de la préfecture, la recevront gratuitement : sans compter le préfet lui-même, et les sous-préfets[2]. Elle paraît pour la première fois le 5 mars : le 16, le commissaire des guerres Dujardin-Beaumetz prie d'insérer la soumission pour le service de l'hôpital militaire d'Acqui pen-

1. Arch. Nat., F[18] 428.
2. Voir le dossier du Journal, Arch. Parma, Inv. 19, *Stamperie e Librerie*, n° 1, *journaux et feuilles périodiques*.

dant la prochaine saison des eaux ; le procureur impérial, bientôt après, prie d'annoncer la condamnation à mort d'un assassin. Le préfet avait raison : le besoin d'un organe aussi utile se faisait vivement sentir. Il est vrai qu'en échange de ses services, il lui organise une réclame sérieuse. Les Maires, la Commission administrative des hospices, Monseigneur l'Évêque et quelques autres ecclésiastiques, s'y voient abonner : il ne leur dissimule pas « combien il sera satisfait, s'ils veulent bien seconder les vues extrêmement sages de l'autorité » dans cette circonstance. Qu'ils n'essaient pas de se désabonner ensuite : la préfecture veille. Rédigé en français et en italien, pour que tout le monde le comprenne, le journal s'efforcera de mériter l'intérêt : « lorsque les matières ne suffiront pas, il y suppléera par des articles littéraires. Mais il faut qu'on lui donne de la publicité ». Cependant, de Paris, on s'informe à son sujet : on avait déjà commencé avant qu'il fût né. Ce sont de longs interrogatoires, qu'il faut remplir article par article. N'y a-t-il dans le département qu'un seul journal, conformément à la loi ? Son titre ? Son prix ? Quand paraît-il ? Quel est le nom de l'imprimeur ? du rédacteur ? Celui-ci exerce-t-il une autre profession, ou quelque fonction publique ? Le journal a-t-il payé une rétribution au ministère de la Police ? Combien ? Et combien verse-t-il aujourd'hui à la caisse du receveur général ? Quelle rétribution le directeur paye-t-il au rédacteur ? — Cette curiosité est inlassable. — Surtout, qu'on n'oublie pas d'envoyer régulièrement le journal aux autorités !

Nous pouvons passer rapidement sur son contenu sans lui faire de tort : sur les innombrables annonces administratives, parmi lesquelles les arrêtés relatifs à l'impôt ou à la conscription reviennent avec une régularité fâcheuse ; sur la littérature officielle, qui loue les demi-dieux après les dieux, les sous-préfets après les préfets et après les sous-préfets, les conseillers de préfecture ; sur la littérature française, représentée par les épithalames de Ferlus, les feuilletons de Geoffroy, et les chansons de Désaugiers. Mais il est un caractère qui mérite de retenir davantage notre attention et le voici.

Le journal est encore à ses débuts, quand paraissent des attaques violentes contre le théâtre italien, tombé si bas qu'il est « au-dessous de l'examen » (n° 23, 1811). La critique littéraire intervient de cette façon brutale ; après avoir déclaré la tragédie détestable, elle déclare l'opéra grotesque (n° 33, *id.*). Si les Italiens répliquent : il est peu généreux de constater une vérité trop évidente ; appartient-il à des Français de le faire ? appartient-il à des gens qui entendent mal, qui n'entendent pas la poésie italienne, de s'ériger en juges du Parnasse ? (35) on leur répond de la belle façon (36). Ils sont trop chatouilleux

sur l'article de leur littérature ; il est heureux qu'on ne connaisse pas leur poésie, car elle est exécrable ; elle n'a point passé les Alpes, parce qu'elle a conscience de son infériorité. Qu'ils cessent de se vanter toujours de leurs grands auteurs, Dante, Arioste, le Tasse ; ils font comme les enfants qui croient porter l'armure de leurs aïeux quand ils n'ont qu'un bouclier de carton. Ils sont indignes de ces glorieux ancêtres ; ils donnent la comédie au monde, mais ne font illusion à personne. Que si les malheureux Italiens répliquent encore, et s'ils élèvent le ton (37), on les fait taire par plus de violence. Comment ne pas critiquer « toutes les monstruosités, les farces, ou les compositions insignifiantes et incohérentes que chaque jour on met sur la scène... ? » Et qui oserait dire que les Français ne sont pas connaisseurs en poésie et en matière théâtrale ? qu'ils manquent d'urbanité dans les querelles littéraires ? (39) La critique officielle lance contre ses victimes ces paroles remarquables, qui expriment toute la philosophie de la dispute : « Parme n'est plus la capitale d'un petit état de l'Italie ; elle est pour toujours une grande ville de l'Empire ; elle doit s'associer à sa gloire dans tous les genres... Les jugements littéraires que l'on porte ici ne peuvent être entichés de préjugés nationaux en faveur, ou contre la littérature italienne ; à Parme, tout le monde est français, et tout le monde tire sa gloire de l'être... » (38). Ceci n'est-il pas admirable en vérité ? On ne saurait exprimer avec plus d'inconscience et de brutalité l'idée que l'Italie doit renoncer aux formes naturelles de son génie pour adopter celles du génie français.

Une belle carrière s'ouvre donc à la critique littéraire du journal du département du Taro ; elle se sent chargée d'une mission qui lui confère une importance spéciale : réformer le goût corrompu des Italiens. « Nous nous sommes proposé la réforme du goût », disent ingénument les collaborateurs français (74). La troupe des acteurs officiels, et leur répertoire, voilà les bons modèles. « Honneur et gloire à Racine dans les siècles des siècles ! » Avant qu'ils arrivent, on précise la leçon que les Parmesans doivent prendre à leur école : « Thalie et Melpomène vont faire les honneurs du théâtre à Parme, et comme ces deux déesses aujourd'hui sont françaises, on ne verra à leur cour ni bouffons, ni aucun de ces bas personnages avec qui elles vivent en si mauvaise compagnie sur les théâtres italiens... » (44). Lorsqu'ils s'en vont, on pleure de tendresse : « Souvent, à la sortie du théâtre, j'ai surpris des gens qui combattaient la supériorité des productions françaises, ramenés par la vérité à l'opinion générale, proclamer leur hérésie et le triomphe du théâtre français » (56). Que les Italiens cessent, après cela, de louer Alfieri avec une sorte de fanatisme. Il n'obtiendra jamais qu'un

culte secondaire parmi les nations chez qui le goût est fixé. La terreur que ses tragédies excitent convenait aux époques troublées : or elles sont terminées, grâce au Ciel et à l'Empereur (64 et sv.). La population est blessée par ces articles ; le critique anonyme le sait bien ; il connaît les attaques dirigées contre lui. Il s'en console en pensant à la grandeur de son œuvre. « Ce nous est un grand sujet de joie de nous dire qu'en aussi peu de temps, nos principes ont si bien germé dans les esprits, que le faux goût tremble sur ses autels les plus secrets. Ce n'est pas notre mission que l'on attaque, ce sont ses heureux résultats.. Gardez donc avec soin le précieux dépôt des vérités que nous vous avons confiées ; nous serons toujours au milieu de vous pour combattre les fausses doctrines, raffermir votre zèle contre l'idolâtrie, et empêcher qu'on ne vous replonge dans l'état d'où vous êtes sortis » (73). Il continue donc ; et il s'en prend à la poésie. Les poètes du département du Taro ont fait paraître un recueil de vers en l'honneur d'un mariage[1]. Le recueil, dit-il, est ridicule, et les vers sont détestables. Il prend la liste de tous les auteurs ; et il se met en devoir de les critiquer tous. La pensée de celui-ci est sans couleur ; la dédicace de ce sonnet devrait être « à tous les époux passés, présents, et futurs » ; un tel a un style original parce qu'il n'est le style de personne : tel autre prouve que le secret d'ennuyer est celui de tout dire. Or le journaliste parle ainsi par devoir ; il exerce une magistrature. Il doit faire connaître à ses lecteurs que la littérature subit une transformation capitale, avec le règne de Napoléon. « Aujourd'hui des institutions nouvelles, en agrandissant la sphère de chaque individu, donnent une autre direction aux facultés de l'esprit ; on sent généralement qu'un homme ne paye pas sa dette à la société avec un sonnet... Encore quelques années, et les nouveaux fruits d'une éducation plus noble et plus essentiellement liée à l'amélioration de la Société feront goûter aux peuples les avantages de partager les destinées d'une grande nation. » La querelle se prolonge donc indéfiniment par de nouvelles attaques. Les Italiens se défendent avec courage ; l'un d'eux caractérise dans le journal le vice de la mentalité française. Je sais bien, fait-il dire par le critique, auquel il donne ironiquement la parole, que l'état de la littérature en Italie tient « à la position topographique du pays, à l'influence du climat, et au génie particulier de ses habitants : mais ces considérations ne sauraient arrêter un *journaliste législateur : on ne compose pas avec les principes* ; aussi je change tout cela d'un tour de main : c'est ma manière ». Il raille ainsi la prétention de régénérer le goût de tout un peuple (98, 1812). Sous le manteau, un

1. *Ad occasione delle nozze... versi de' poeti del dip. del Taro,* 1811.

des poètes qui ont reçu le plus de coups dans la mêlée fait circuler des vers d'une violence farouche contre l'oppresseur. Sa haine prodigue les injures les plus ordurières [1]. Leurs deux noms achèvent de donner à cette longue polémique toute sa signification. Le poète italien est Jacopo Sanvitale, qu'on emprisonnera pour un sonnet contre Napoléon [2]; le critique français, le journaliste législateur, est M. Raynaud, secrétaire général de la Préfecture de Parme, sous le règne de M. le baron Dupont-Delporte : le délégué à l'instruction publique.

Les derniers temps sont plus calmes. Ces violences ont été poussées à l'excès ; et l'excès déplaît aux bonnes administrations. Celle du département du Taro n'approuve plus le zèle de son secrétaire général, quand elle s'aperçoit qu'il va lui susciter des embarras « ... Les discussions littéraires sont indifférentes, et quelquefois instructives, lorsqu'elles s'agitent parmi des individus d'un même pays et sur des objets communs qui intéressent le progrès de la littérature et des sciences. Mais lorsqu'elles s'élèvent parmi des individus de nations différentes et sur des objets particuliers, et qu'elles tendent à concilier des opinions disparées par nature et par habitude, il est à craindre que la source de pareilles contestations ne soit pas le désir du progrès des lettres, mais l'effet d'un contre-génie national [3]. » Puis les esprits sont occupés par d'autres objets. Si le journal a jamais copié avec fidélité les journaux de Paris, il doit le faire maintenant que la fortune de la France semble décroître, et que la malveillance s'efforce de répandre les faux bruits et les nouvelles calomnieuses. Les bulletins de la grande armée, les demandes de dons volontaires, l'appel incessamment renouvelé pour trouver des soldats, vont remplir ses colonnes. Il imprime encore des vers composés par des Parmesans en français ; mais il ne se soucie plus de montrer combien ils sont familiers avec la langue de leur nouvelle patrie ; il songe bien plutôt à en analyser les sentiments [4]. Ceux qu'un garde d'honneur adresse au préfet la veille de son départ donnent une idée de l'ardeur qui anime la jeunesse. C'est un « chant martial » :

Des braves de Lützen
Des braves de Baützen
Des braves de Würtchen

1. Raccolta Muzzi, t. IV, p. 146 : *Vita del B. Armanno da Rouvré (frammento), o sia sopra M. Reno... francese, segretario generale della Prefettura in Parma, sotto il Prefetto Dupont.*

2. A. Rondani, *J. Sanvitale e le sue poesie*, 1881.

3. Arch. Parma, Inv. 19, Stampatori (Conti), 1809-1810.

4. Voir l'adresse de fidélité sollicitée par le préfet, et votée par le Conseil général du dép. du Taro, le 9 février 1813 (Arch. Nat., F1C V, Taro 1).

Chantons la gloire
Au tour la victoire.
L'Anglais est consterné
Napoléon a triomphé (num. 47, 1813).

Ce mot de « victoire » n'est plus si sûr. M. Caravel, sous-préfet de Plaisance, qui faisait imprimer les vers qu'il avait composés pour célébrer nos triomphes en 1812, à l'inauguration solennelle du buste de l'Empereur (Num. 74, 1812), souhaite plutôt la paix (25, 1813). Peu à peu arrive l'annonce des défaites, encore à demi-cachées et voilées. La campagne de France commence : on la suit par les nouvelles hachées du journal. Le 8 février 1814, dans le numéro 12, on prévient le public que l'Empereur a remporté à Saint-Dizier un véritable triomphe ; il pousse devant lui les ennemis, qui, après avoir évacué Nancy, opèrent leur retraite sur tous les points. Le numéro 13, qui paraît le 15 février, rapporte que depuis deux jours, de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie autrichienne ont fait leur entrée dans Parme, au son joyeux d'une musique militaire d'élite ; et qu'elles ont été reçues par les vivats d'une foule immense, animée de la joie la plus vive. Le *Giornale del dipartimento del Taro* est redevenu la *Gazzetta di Parma*.

CHAPITRE II

LA RÉSISTANCE A LA PRESSION OFFICIELLE : VINCENZO CUOCO ET LA PHILOSOPHIE DE L'ITALIANISME

Pour voir la résistance que l'esprit italien oppose à cette domination, nous prendrons une méthode différente de celle que nous avons suivie la première fois. Nous n'avons plus à étudier un malentendu qui s'éclaircit peu à peu. Maintenant, l'oppression est certaine. Les appels qu'on adresse encore à Napoléon en faveur de la liberté sont désespérés; il en est qu'on ne lui envoie même pas, après qu'on les a préparés [1]. Aucun doute n'est possible ; les Français ont conquis l'Italie à leur profit ; et c'est à leur profit qu'ils veulent s'emparer de la littérature. Un effort plus conscient sera donc nécessaire pour se libérer. Nous le chercherons chez les esprits qui voient le plus clairement le danger ; chez ceux qui distinguent le plus nettement les différences essentielles entre les deux génies. La tactique de l'attaque étant manifeste, il nous faut chercher aussi le vif de la défense. Si nous rencontrons chez un théoricien l'exposition des principes qui forment la mentalité italienne ; s'il nous montre pourquoi ses compatriotes doivent résister à l'invasion de la mentalité française, et comment ils peuvent le faire, arrêtons-nous à celui-là. Les faits littéraires, vers lesquels nous redescendrons ensuite, ne nous apparaîtront plus que comme les conséquences prévues des vérités qu'il aura dégagées.

I

La critique vient de tirer Vincenzo Cuoco de l'oubli dans lequel il était tombé. Elle ne le donne pas comme le plus grand des écrivains de son époque. Elle dit seulement que par sa culture historique et philoso-

1. *Epistola di G. Fantoni a N. Bonaparte* (1803).

phique, il était le plus capable de comprendre les problèmes qui se posaient alors ; et par la vigueur et la sincérité de son intelligence, le plus apte à les résoudre. Elle nous le montre qui acquiert, dès sa jeunesse et dans l'éloignement de sa province natale, de solides connaissances [1]. Quand il arrive à Naples, en l'année 1787, il continue à chérir les lettres, en même temps qu'il étudie le droit ; il ne les oublie pas, quand il commence à exercer la profession d'avocat. C'est le moment où les penseurs ont les yeux fixés sur la France, et songent à l'imiter. Que d'enthousiasme ! et que de rêves ! On est tout à la Révolution, comme on était tout à la philosophie du XVIII[e] siècle, qui l'avait préparée dans les esprits et dans les faits [2]. Les sages qui voulaient prendre la direction du peuple, étant les compagnons d'études de Cuoco, connaissent son mérite et attachent du prix à ses conseils. Mario Pagano a élaboré pour Naples une constitution qui doit lui donner le bonheur : il lui fait demander son avis par un ami commun, Vincenzo Russo [3]. Elle ne lui plaît pas. Elle est, répond-il, trop française, et trop peu napolitaine. La constitution de 1795 est bonne pour tous les hommes ? Cela revient à dire qu'elle n'est bonne pour personne (Frammento I, p. 449 [4]). Il en faut une qui soit faite pour Naples, pour Lecce, pour la Calabre, pour des habitants déterminés de pays déterminés : non pas pour l'humanité en général (P. 450). Le législateur qui veut l'appliquer à tout le monde ressemble au cordonnier qui voudrait couper le pied de son client, s'il lui avait fait une chaussure trop courte : qu'il applique la chaussure au pied, non le pied à la chaussure (P. 448). Ou, pour employer une autre image, « les constitutions sont semblables aux vêtements : il est nécessaire que chaque âge de chaque individu ait le sien propre : si vous voulez le donner à d'autres, il ira mal » (P. 447). Celles-là seules sont durables, que le peuple forme de lui-même. Il est vrai qu'il ne parle pas : mais ses idées, ses préjugés, ses coutumes, ses besoins parlent pour lui (P. 446). La première chose à faire pour lui donner des lois, c'est de le connaître. Le connaissant, on prend les éléments qui étaient bons dans son état passé, et on s'en sert pour établir les bases de son état nouveau. Autrement, ce qu'on lui propose n'aura plus rien de commun avec sa personnalité. Pourquoi ne pas conserver, par exemple, les assemblées qui se trouvent traditionnellement établies dans le pays, et les utiliser telles qu'elles sont, au lieu d'en instituer d'autres, sous des formes qu'il ne comprendra pas,

1. N. Ruggieri, *V. Cuoco*, 1903 ; M. Romano, *Ricerche su V. C.*, 1904.
2. Cf. G. Gentile, *Dal Genovesi al Galuppi*, 1903.
3. *Frammenti di lettere a V. Russo.*
4. Nous suivons ici l'édition donnée en 1865 par M. d'Ayala.

à des moments qui ne lui conviendront pas? (Framm. II, Sovranità del Popolo). L'essentiel est de tenir compte des lois de la nature, et de ne pas vouloir les renverser. On se heurte alors à des impossibilités telles, qu'en voulant guérir le mal, on crée le pire (Framm. I, p. 449).

Cette attitude a lieu de nous surprendre; car un tel langage manifeste une défiance très exceptionnelle à l'égard des Français: ou plus exactement, à l'égard de tous ceux qui voudraient s'imposer par la force aux Napolitains. Voilà donc un homme qui résiste à l'engouement général? Il n'est pas de ceux qui, avec Condorcet, croient à la perfectibilité indéfinie de l'homme: pour fonder la république de Saint-Just, il demande qu'on lui fournisse d'abord des anges (P. 450). Ce n'est pas à dire qu'il ne paye pas de sa personne quand la Révolution de Naples devient une réalité, et que s'établit la république parthénopéenne. Le hasard fait même que pendant quelques heures, il tient entre ses mains le sort de ses fondateurs et de ses partisans: il découvre un complot qui doit amener la perte de tous les Français, et contribue à le dénoncer [1]. Mais en général, son rôle est plus effacé; on ne le voit pas au nombre des premiers magistrats de la République. Au moment de la réaction, il est arrêté, emprisonné, jugé; il échappe à la mort: il est simplement banni. Il se retire d'abord à Paris; et ceci est important dans l'histoire de sa pensée: car il peut observer de près, et chez lui, ce peuple que les circonstances vont pour la seconde fois pousser vers l'Italie. Il rentre à Milan, où il publie en 1801 son *Saggio storico sulla Rivoluzione di Napoli*.

Les hommes de cette génération ont été les acteurs d'un grand drame dont la fin a laissé sur eux une impression profonde. Quand ils sont sortis des événements qui les avaient entraînés, leur ton s'est trouvé hors de proportion avec la vie ordinaire, qui a repris son cours. Leur style garde la pompe de celui des héros tragiques. Vincenzo Cuoco n'échappe pas à cette loi. Son début est celui d'un homme qui a encore l'imagination frappée par les coups de théâtre dont il a été témoin: « J'entreprends d'écrire l'histoire d'une Révolution qui devait former la félicité d'une nation, et qui cependant a produit sa ruine. On verra, en moins d'un an, un grand royaume renversé, tandis qu'il menaçait de conquérir toute l'Italie; une armée de quatre-vingt mille hommes battue, dispersée, détruite par une poignée de soldats; un roi faible, conseillé par des ministres vils, abandonner ses états, sans qu'il courût aucun danger; la liberté naître et s'établir quand on l'espérait le moins; la destinée elle-même combattre pour la bonne cause, et les

1. Cf. B. Croce et L. Conforti, ouvrages cités.

erreurs des hommes détruire l'œuvre de la destinée, et faire renaître du sein de la liberté un nouveau, un plus féroce despotisme. » C'est, à vrai dire, un peu trop éloquent. Il emprunte gauchement à Tacite, avec lequel il voudrait rivaliser, une certaine manière d'analyser les passions du cœur humain, qui paraît chez lui bien artificielle. Sa rhétorique se ressent aussi de celle de Tite-Live. Il cède au plaisir de composer de vastes parallèles, qui opposent les hommes, les âges, les empires, et prêtent aux idées ingénieuses, en même temps qu'aux phrases grandiloquentes[1]. L'histoire telle qu'il la conçoit est très loin de celle que nous concevons aujourd'hui, avec son appareil critique; très loin même de celle que Michelet va inaugurer en France un peu plus tard. Cependant elle est très loin aussi du simple récit, qui n'a d'autre but que le dramatique ou le pittoresque. Il ne se soucie ni des noms, ni même des faits : « Pour quelle raison distraire l'attention du lecteur au milieu d'un nombre infini d'inutilités et la détourner de ce que je considère comme le but véritable de toute histoire : l'observation du cours que prennent, non pas les hommes qui ne font que briller un moment, mais les idées et les choses, qui sont éternelles[2] ? » « Le peuple qui est le grand, le seul agent des révolutions et des contre-révolutions[3] », tel est l'objet de son étude. Elle est une philosophie aussi bien qu'une histoire : une philosophie pratique qui vise à l'utile; une morale politique. Écrivant pour ses contemporains, auxquels il a le devoir de montrer la vérité, il s'arrête sur un certain nombre d'événements qui lui semblent plus importants que les autres, et recherche ce qu'on peut y louer, ce qu'on peut y blâmer. Louanges et blâmes doivent servir pour diriger l'avenir. Définissons donc son Essai, un examen de conscience du peuple napolitain; et en même temps une règle d'action qui empêche de retomber dans les fautes déjà commises.

D'après Vincenzo Cuoco, le fait qui, à partir de 1789, trouble la vie normale des États européens, c'est la Révolution française. La force d'expansion qui lui est naturelle lui fait bientôt rencontrer l'Italie sur son chemin. Elle la conquiert ; elle conquiert avec une facilité dérisoire le royaume de Naples. Pourquoi? Parce qu'à cette force, il n'a pas de force à opposer (Paragraphe V, *Stato del Regno. Avvilimento della Nazione*). L'armée ne compte pas, lorsqu'elle n'est pas soutenue par l'esprit national. Le sentiment d'orgueil qui rend les individus capables de grandes choses, et inspire courage aux nations, est complétement

1. *Saggio*, paragr. 14 : « Dans l'histoire de l'Italie, les événements de la fin du dix-huitième siècle ressemblent à ceux de la fin du quinzième... » Ainsi commence un parallèle qui dure quatre pages.
2. *Prefazione alla seconda ed.*, p. 39 (éd. 1865). — 3. *Ibid.*, p. 40.

éteint. Tour à tour Français, Allemands, Anglais, les Napolitains ne sont plus eux-mêmes ; et dès lors ils ne sont plus rien. Le roi, ou plutôt la reine qui gouverne à sa place, ne comprennent pas que le vrai moyen de régner est de s'assurer l'assentiment et la sympathie du peuple. Ils ne le connaissent même pas ; ils ne se mêlent jamais à lui ; ils ne cherchent qu'à l'opprimer et à l'avilir ; leur administration déplorable, qui ruine les plus riches, finit par être odieuse aux plus pauvres (Paragraphe IX, *Finanze*). A la nouvelle qu'un peuple voisin a pu se révolter contre ses souverains, ils se sentent pris d'épouvante ; ils essaient d'étouffer les idées par la persécution : ils s'aliènent ainsi jusqu'aux indifférents, qui forment souvent le plus grand nombre et qui n'auraient pris parti pour personne si on ne les avait directement provoqués (Paragraphe VII, *Cagioni ed effetti della persecuzione*). Ils tombent donc, et c'est leur faute : de leur État, ils n'ont pas su, ils n'ont pas voulu faire une nation. Le roi parti, comment va-t-on s'organiser ? Le moment est unique. On pourrait établir un gouvernement qui répondrait à la fois aux exigences de la raison éternelle et à celles des temps et des lieux. Au souvenir de l'occasion qui se présentait ainsi, et qu'on a laissé échapper, l'historien souffre encore : « Je ne fais peut-être que me repaître de douces illusions. Mais si jamais la république avait été fondée par nous-mêmes ; si la constitution, dirigée par les idées éternelles de la justice, avait été fondée sur les besoins et sur les usages du peuple ; si une autorité que le peuple croyait légitime et nationale, au lieu de lui parler un langage abstrait qu'elle n'entendait pas, lui avait procuré des biens réels, et l'avait délivré des maux qu'il souffrait : alors peut-être le peuple, sans être alarmé à l'aspect de nouveautés contre lesquelles il avait entendu dire tant de mal, voyant qu'on défendait ses idées et ses coutumes, sans souffrir des désagréments de la guerre, et des dilapidations que la guerre entraîne après elle — peut être.... qui sait ?.... nous ne pleurerions pas maintenant sur les misérables débris d'une patrie désolée et digne d'un meilleur sort. » (Paragraphe XV, *Perchè Napoli dopo la fuga del re non si organizzò a Repubblica*, page 161). Cette erreur vient de la même cause : on n'a pas donné au peuple ce qui lui convenait ; on a calqué sa constitution sur un modèle étranger, très lointain ; les maximes qu'on lui a fait entendre étaient trop abstraites, et n'étaient pas fondées sur les sens ; défaut plus grave, on ajoutait à ces maximes, en leur donnant force de loi, tous les usages, tous les caprices, et quelquefois tous les défauts d'un autre peuple, très différents des défauts, des caprices, des usages napolitains. Cette faute irréparable entraînera toutes les autres ; c'en est fait : on n'aura plus désormais qu'une « révolution passive » (Paragraphe XVI, *Stato*

della nazione napol., page 171). Au moins saura-t-on là faire accepter graduellement, et accoutumer les habitants, sinon à la chérir, à la supporter? Pas davantage. Parmi les patriotes qui étaient à la tête de l'état, beaucoup avaient la république sur les lèvres, beaucoup dans la tête, très peu dans le cœur (Paragraphe XVII, *Idee de' patriotti*, page 179). En d'autres termes, ils commettent, pour d'autres raisons, la même faute que le roi : ils restent séparés de la nation. Ils ne savent ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle aime, ni ce qu'elle hait. Ils sont Napolitains cependant; mais ils sont modelés sur l'étranger; ils ne font pas l'effort nécessaire pour se remettre en contact avec leurs compatriotes; ils sont perdus par l'irréel de leurs idées. Les mesures qu'ils prennent pour organiser la république naissante échouent fatalement. Ils agissent en lettrés, tout imbus qu'ils sont d'une culture prise au dehors, ayant leur langue même si chargée d'expressions empruntées à la France, que le vulgaire ne les comprend plus. « Enfin vous êtes libres », déclarent-ils aux Napolitains. Mais le peuple ne sait pas ce qu'est la liberté. « Votre Claude est en fuite, Messaline tremble. » On suppose donc qu'il est obligé de connaître l'histoire romaine pour connaître son bonheur! « L'homme retrouve tous ses droits... » Que veulent-ils dire? Et quelles sont ces paroles? La foule ne les entend pas, parce qu'on n'a jamais pris la peine de les lui expliquer. Ces salles patriotiques, dont on espérait tant de bien pour l'éducation populaire, ne réussissent pas : les vraies salles d'instruction auraient dû être la place publique, non point ces écoles artificielles où le peuple ne peut jamais agir. Prenons un exemple grossier, qui montre les choses comme elles sont. Partout s'élèvent des arbres de la liberté, parce la mode était d'en élever à Paris. Mais les Napolitains ne sont pas les Parisiens. La plupart s'étonnent devant un tel emblème. Certains même s'en détournent, parce qu'ils voient là un maléfice. Si bien que ce symbole que l'on pouvait croire utile pour fixer l'attention, ou qui devait paraître à tout le moins inoffensif, fait tort à la bonne cause, au lieu de la servir (Paragraphe XIX, *Quante erano le idee della nazione?*). C'est ainsi que les faits se passent dans la pratique : l'arbre de la liberté est nuisible, et très nuisible à la République. Combien les intérêts plus importants, comme les intérêts religieux, que les gouvernants ont méconnus, n'ont-ils pas aliéné d'esprits! (Paragraphe XXV, *Religione*). Aussi la république parthénopéenne n'a-t-elle pas résisté plus que les républiques cisalpine ou romaine, toujours pour la même raison, qui est la faute principale dont il faut s'accuser en toute conscience : la nation n'a jamais été gagnée; et rien ne peut durer de ce qui a été fait sans elle (Paragraphe XIII, *Richiamo de' Francesi*).

La règle d'action se dégage naturellement de cette psychologie. Cuoco déclare qu'il a percé à jour la politique française ; il a dénoncé « ce système de démocratisation universelle, dont les politiciens se servaient par intérêt, et auquel les philosophes applaudissaient par excès de bonne foi : système qui, à la force des armes, unit celle de l'opinion ; qui produit d'ordinaire, et qui a produit alors ces empires qui ressemblent tant à une monarchie universelle » (Paragr. II, p. 14). Il a dévoilé la contradiction qui a régné entre les principes et les faits, entre le langage qu'on tenait aux rois et celui qu'on tenait aux peuples (III, 20). Et quand par impossible une nation favoriserait une nation voisine sans calcul intéressé, il montre qu'il y aurait danger encore à recevoir ses dons sans réserve, danger surtout à vouloir l'imiter. Le principe, et comme l'axiome, est celui-ci : ne peut être libre le peuple qui a vendu son opinion à un peuple étranger (XVI, 173). Il ne faut pas que la loi vienne du dehors (XVI, 174) ; la liberté que les autres vous offrent comme un cadeau est toujours vaine (XLIII, 360). En conséquence, les Napolitains, les Italiens — car les uns ne vont pas sans les autres — doivent s'efforcer d'être eux-mêmes et cesser d'imiter. Par un commun vouloir, on relèvera le pays de « l'avilissement » dans lequel il est tombé. Cette leçon que le présent donne au passé se résume dans une phrase très nette, qui nous ramène à la pratique, et qui traduit le sentiment que les patriotes italiens avaient solennellement exprimé dans leur pétition au Directoire : « Si je devais parler au gouvernement français pour l'Italie, je lui dirais librement qu'il faut ou bien la délivrer tout entière, ou bien ne pas la toucher » (XLIII, 361).

L'horreur que dans ses fragments de lettres à Vincenzo Russo, Cuoco manifestait pour l'idéalisme politique qui était celui de tout son entourage, s'est accrue et s'est justifiée par l'expérience. Les faits viennent de prouver à son sens, que la pire erreur était de prendre l'abstraction pour le réel. Qu'au lieu de s'attaquer à un seul abus, et de travailler lentement à le détruire, on prétende les abattre tous d'un seul coup, sans prendre le temps de choisir les moyens — voilà qui le choque profondément (II, 8). Pour réformer tout à la fois, on est obligé de remonter, de principe en principe, à des vérités si générales qu'elles lui semblent perdre à chaque degré un peu de leur réalité, et finissent par n'en plus contenir. Cette politique se laisse diriger, dit-il, par une métaphysique abstruse ; elle méconnaît la nature ; elle confond ses lois éternelles avec les idées qu'elle vient d'échafauder en système. Elle érige tout ce que les Français font et tout ce qu'ils veulent faire en commandements universels (VII, 57). Rien n'est plus dangereux, car les hommes pervers savent tirer parti d'une généralisation qui engen-

dre la confusion, et utilisent pour leurs mauvais desseins des principes excellents. Et quant aux autres, comment croire qu'ils seront touchés par des entités qui ne parlent ni à leur imagination, ni à leurs sens, et sont même incompatibles avec la forme de leur esprit ? Espérer qu'on rendra les citoyens parfaits en leur prêchant la philosophie, ce serait croire qu'on fera mieux rouler les roues des voitures parce qu'on connaît la perspective et qu'on s'appuie sur le calcul différentiel et intégral. Il hait les « formules algébriques » (VII, 57). Partout où il rencontre un désaccord entre l'abstraction et le réel, et partant une faute, il se complaît à les signaler. Les mauvais capitaines qui ne connaissent pas leurs troupes et organisent leurs victoires sur le papier, pourquoi sont-ils battus à l'épreuve ? « Le criterium de la vérité est pour eux, non point la concordance entre leurs idées et les faits, mais entre leurs idées elles-mêmes » (XII, 131). Il n'en va pas autrement pour les mauvais politiques ; ils ne connaissent pas le peuple. Il n'y a pas « l'homme », il y a « des hommes ». Il n'y a pas « la liberté », il y a les biens que procure la liberté : la sécurité, l'abondance, la modicité des impôts ; les hommes tels qu'ils sont chérissent la liberté pour ces « biens sensibles » ; si on leur commandait de l'aimer, sans qu'ils y trouvent leur avantage, il leur serait impossible de le faire (XIX, 198). On doit considérer les états, comme toutes choses, dans la vie concrète plutôt que dans l'idéal d'une perfectibilité future. La loi de la vie des peuples est une lente évolution ; c'est par le dedans, non par le dehors, qu'il faut agir. Confiez à ceux qui pensent le germe d'une idée, qui ne soit pas trop différente de celles qu'ils conçoivent d'ordinaire : elle croît lentement ; elle se développe sans hâte. Elles suit les différentes phases d'un travail intérieur qu'il ne faut pas troubler. Au contraire, changez la série des opérations successives, exposez en 1789 les idées de 1792 : le peuple ne comprend plus (XVIII, 187). Cuoco est attiré d'instinct vers ce peuple, « qui est d'ordinaire plus sage et plus juste qu'on ne croit » (XIX, 211). Mais il est attiré vers lui surtout par la logique de ses idées. Le peuple est la force vive, auprès de laquelle toutes les autres puissances ne sont rien. C'est de son lent travail, de son travail obscur, et non point des volontés hâtives de réformateurs pressés que naissent peu à peu les progrès véritables. C'est de lui que sortent toutes les institutions ; c'est de lui que dépendent aussi bien la permanence des dynasties que l'effet des révolutions. Et nous comprenons pourquoi l'historien voulait lui donner la première place dans son histoire.

D'où viennent ces idées ? Cette théorie de la résistance à la France, d'où tire-t-elle sa netteté et sa force ? Le caractère de celui qui l'ex-

pose, assurément, est tout l'opposé de celui des Français ; il y a dans son tempérament une pondération, presque une lenteur qui font contraste avec leur rapidité extrême de conception et d'action. Certains mots le mettent hors de lui : le mot urgence, par exemple, employé dans le vocabulaire de la politique. « Urgence ! nom funeste qui détruit toutes les républiques ! Quand les Romains étaient les maîtres de la terre, quand dans leurs comices ils discutaient les intérêts les plus graves du monde entier, ils ne s'avisèrent jamais, ces sages Romains, d'altérer leur constitution pour servir à l'urgence de leurs affaires ! » Il s'emporte : « Quels sont donc les cas d'urgence ? Je ris chaque fois que je vois annoncées sous ce nom les lois criminelles, les lois civiles, ces lois qui doivent décider du sort de deux siècles, et qui peut-être demandent un an au moins de discussion et d'examen » (Frammento II, p. 483). A l'en croire, sur cent lois promulguées par le pouvoir législatif en France, quatre vingt-dix-neuf sont précédées de la déclaration d'urgence, et une à peine est urgente réellement. Tant d'ardeur, tant de colère même, dépensées *pour réfuter* une idée, montrent que sa sensibilité personnelle est atteinte, et qu'il hait par instinct, indépendamment de toute doctrine, la *furia francese*. Mais cette explication ne suffit pas : il est tout le contraire d'un maniaque, qui suivrait aveuglément les impulsions de sa nature. Il nous faut chercher des raisons plus profondes et plus générales : les voici. Ce qui fait la force de la Révolution française, c'est qu'elle vient au nom des idées. Elle apporte au monde, avec l'exemple de la liberté, le droit à la liberté : la grandeur de son caractère et la puissance de son action viennent de là. Elle transforme tout le présent et tout l'avenir ; elle remue l'humanité entière, parce qu'elle est un principe avant d'être un fait. Des batailles comme Valmy, où Gœthe constate que quelque chose est changé dans l'histoire, sont le résultat d'une philosophie. Or, le seul moyen de résister à la poussée de ces idées, à la valeur conquérante de cette philosophie, c'est de lui opposer une autre philosophie et d'autres idées. Les adversaires ne l'empêcheront de transformer une conception donnée de l'existence qu'en se réfugiant, pour ainsi dire, derrière une conception qui paraisse aussi bonne ou meilleure ; qui soit le produit d'une tradition locale préexistante, comme la philosophie révolutionnaire est elle même le produit de la tradition française. Voilà précisément ce que cherche à faire Vincenzo Cuoco. Son sens de la réalité historique lui vient de maîtres plus grands que lui-même ; elle lui vient de Machiavel, qu'il admire si sincèrement et qu'il cite si volontiers (*Saggio*, Parag., XIV, XIX, et passim). Cette doctrine, qui oppose la lente évolution de l'humanité à sa transformation radicale et subite par la raison, il a été la puiser au plus profond de la tradition

italienne, chez Vico. Il est rigoureusement vrai qu'il appartient à « l'école de sciences morales et politiques italienne », qui, remplissant les esprits des idées de Machiavel, de Gravina et de Vico, les empêchait de se laisser entraîner par le séduisant exemple des voisins (VII, 69). Nous savons qu'il avait longuement pratiqué le philosophe napolitain, dont les doctrines commençaient à revivre; et qu'avec l'aide du fils de Vico, encore vivant, il travaillait à une édition complète des œuvres du grand homme. Une partie des manuscrits déjà préparés se trouvait dans la maison de Cuoco, une autre dans celle de l'ami qui entreprenait la publication : toutes les deux furent pillées quand les Anglais, les Russes, le roi et la reine rentrèrent dans Naples, et que le sac de la ville s'ensuivit. Même si nous n'avions pas ce témoignage matériel de son application à cultiver la pensée du philosophe, Cuoco nous donne de son système une explication si claire et si pénétrante, qu'il est impossible de douter de la longue familiarité qu'il eut avec elle [1]. Ses principes, dit-il, sont très simples. Les actes, manifestations extérieures de l'existence, dépendent de la volonté; la volonté, de l'esprit, qui se définit par la somme et par la nature des idées qu'il contient. Une nation a un esprit comme un individu; et comme chez l'individu, cet esprit a un contenu. L'essentiel de ce contenu est donné dès l'origine ; il a en soi-même sa raison suffisante; il suit un développement constant, sujet à des lois inaltérables; il part de la barbarie pour progresser, arriver à l'extrême limite de son perfectionnement possible, et retomber dans une autre barbarie. Ce processus est arrêté ou favorisé par différentes causes : climat, sol, guerre, commerce, etc. Mais ces causes n'influent jamais que sur la nature primitivement donnée; et à travers les changements, le philosophe reconnaît encore l'orbite assignée à chaque société. D'où il résulte que les préceptes de la morale et les lois sociales trouvent une justification nouvelle, parce qu'elles ont leur raison d'être dans la nature. La philosophie ordinaire n'a jamais réussi à le démontrer. « Beaucoup considèrent ce qui est établi dans la nature comme l'effet d'un pacte qu'il est permis de rompre ; d'une force qu'il est permis d'éluder, chaque fois que faire se peut sans danger. » Tous les désordres qui ont eu lieu pendant ces dernières années viennent de là. « On s'est mis à douter de la légitimité du droit de propriété; on a cherché la raison de l'ordre social, et on ne l'a pas retrouvée. On a cru qu'on pouvait tout réformer; et à force de réformer, on a tout détruit. Selon la doctrine de Vico, la dernière des lois sociales a sa raison dans la nature. » Mais laissons l'évolution in-

1. M. Romano, *Una pagina inedita di V. Cuoco su GB. Vico*, 1908.

térieure des états, encore que cette façon d'interpréter la Révolution française soit significative; et passons aux rapports des états entre eux. Chacun a une mentalité distincte, nous dit-il, qui se développe selon d'immuables lois. Dès lors, est-il légitime qu'une nation veuille substituer sa mentalité à celle d'une autre? Assurément non. Est-ce possible? Pas davantage. Appelons enfin par leur nom les nations dont il s'agit : la France n'a ni le droit, ni le pouvoir d'opprimer l'Italie, qu'il s'agisse de la force des armes ou de celle de la pensée.

Car Vincenzo Cuoco — c'est un trait qu'il convient de remarquer — revient toujours à la réalité, et aux préoccupations de l'heure présente. Il comprend la métaphysique de Vico, il l'applique ; mais il ne bâtit pas de système [1]. Son esprit ne ressemble pas à celui de Pagano, si curieusement partagé entre la philosophie française et celle du maître, proposant aux Napolitains une constitution semblable à celle de 1795, dans le même temps qu'il écrivait ses *Saggi politici* [2], où l'influence de Vico se trahit manifestement. En dressant la liste des républicains qui ont été mis à mort, Cuoco lui rend ce beau témoignage : « Dans la carrière sublime de l'histoire éternelle du genre humain, vous ne trouvez que les traces de Pagano qui puissent vous servir de guide pour rejoindre les vols de Vico » (*Saggio,* Par. XL, p. 430). Mais ces hauts vols ne furent jamais son affaire ; il préféra toujours la terre, où il lui sembla que la besogne ne manquait pas. Il se donna comme fonction de tirer les conséquences des principes [3] ; d'aller répétant, sous une forme accessible à tous, dans le cadre de la narration, « que la réalité humaine est réalité historique ; c'est-à-dire une réalité qui n'est pas, mais qui devient ; et qui devient, non point par des causes extrinsèques, mais par une activité qui lui est propre, intime et autonome [4]. » Il se souvient, au moment où l'Italie cherche une tradition, que « Vico est né pour la gloire de la patrie, et en conséquence de l'Italie, puisque c'est là qu'il est né, et que ce n'est pas au Maroc qu'il a exercé son activité littéraire [5]. » Il le retrouve au nombre de « ces esprits robustes et heureux qui ont osé produire des œuvres originales dans les disciplines les plus difficiles [6] ». Il lui semble que ses préceptes oubliés n'ont jamais été plus opportuns que dans la présente époque; il nourrit son histoire de la conviction que « les habitudes natives, et surtout celle de la liberté

1. Cf. Cantoni, *Vico, Studii Critici,* chap. XVI, 1867.
2. *Saggi politici dei principii, progressi e decadenza delle società,* di Francesco Mario Pagano, 1783-92.
3. Cf. Gentile, *La critica,* a. III, fasc. I, 1905, p. 39.
4. G. Gentile, *V. Cuoco Pedagogista,* 1908, p. 165.
5. Vico, *Vita,* p. 68 (*Scienza Nuova,* éd. 1811). — 6. *Ibid.,* p. 76.

naturelle, ne se changent pas tout d'un coup, mais par degrés, et avec beaucoup de temps [1] » ; que « les gouvernements doivent être conformes à la nature des hommes gouvernés [2] » ; et d'une manière générale, que « les choses hors de leur état naturel ne trouvent ni accommodement, ni durée [3] ». Avec l'appui de cette pensée vigoureuse, il rend irréductible l'opposition entre l'esprit français et l'esprit italien : s'il voulait les représenter l'un et l'autre, comme par des symboles, par deux types contradictoires, ce n'est pas Montesquieu qu'il choisirait sans doute du côté des Français, puisqu'il lui accorde le sens du relatif[4] : mais Rousseau. Il le connaît, car il n'est pas un homme cultivé qui ne l'ait lu et relu ; quelquefois il le cite, approuvant ou blâmant les détails de sa pensée [5] : sur l'ensemble de son système, il l'attaque directement : « Il est facile de remonter à l'origine, d'analyser la nature du Contrat social, de faire la déclaration des droits de l'homme et du citoyen : mais faire que l'homme qui n'est pas toujours sage, et qui est rarement juste, n'abuse pas de ses droits, et en use dans la mesure où le demande la félicité commune, *hoc opus, hic labor* [6] ». Ce n'est pas le lieu de discuter ici les idées de Cuoco : nous les rapportons ; nous ne les critiquons pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il arrive à opposer irréductiblement deux conceptions de la vie ; l'une, qui serait française ; l'autre, italienne. L'une, mettant tout son effort à considérer l'homme dans l'idéal, a pour conséquence d'effacer entre les nations les différences qui existent, parce qu'il lui semble qu'elles ne devraient pas exister. L'autre, appelant état de nature celui où l'homme arrive quand il remplit tout son être, s'attachant aux réalités des pays et des époques, insistant sur les différences spécifiques plus volontiers que sur les similitudes, a pour conséquence de réserver à chaque peuple la liberté de son évolution. Vico fait échec à l'immense séduction de Rousseau.

II

Les conséquences de cette philosophie s'appliquent directement à la littérature. La nation a le droit de garder son originalité : et quelle est la manifestation première de cette originalité, sinon l'expression de sa

1. *Scienza Nuova*, Libro I, Lo stabilimento de' principi, 71. — 2. *Ibid.*, 69. — 3. *Ibid.*, 8.
4. *Saggio*, par. 7, p. 60. Voir aussi *Framm. III*, p. 496.
5. *Framm. II*, p. 454 : « Rousseau a raison » ; *Fr. III*, p. 486 : « On a pensé, comme Rousseau... » ; *Fr. VI*, p. 520 : « Rousseau dit : ..., etc. Saggio, par. 6, p. 57 note : « Parmi eux, on compte encore Rousseau », etc.
6. *Framm. III*, p. 488.

pensée? Elle profite même doublement de ce positivisme historique. Il faut, dit Vincenzo Cuoco, que les idées d'un peuple soient au niveau de son gouvernement. A la littérature donc d'élever les idées; à lui-même de devenir, comme on l'a si bien dit, le « pédagogue politique » de son pays [1]. Les autorités françaises se vantent d'apporter tout d'un coup les lumières avec l'argent [2]. Au contraire : les bons esprits italiens doivent donner au peuple une culture nationale, patiemment, par la littérature.

C'est à Milan donc qu'il s'installe, Napolitain mêlé aux Lombards. La capitale de la seconde cisalpine est un peu celle de tout le pays. Après la période troublée qui se termine, elle est la première à sortir du désordre. Elle se sent pleine de force et de vie. Toutes les activités, tous les talents affluent chez elle. Pour les autres villes, elle est plus qu'un modèle; elle est, dès maintenant, la réalisation partielle de l'Italie future. Elle forme un milieu exceptionnellement favorable à la pensée et à l'effort. Chateaubriand, qui la traverse en 1803, est frappé de ce caractère: « A mon passage à Milan, un grand peuple réveillé ouvrait un moment les yeux. L'Italie sortait de son sommeil et se souvenait de son génie comme d'un rêve divin [3]... » C'est bien la tradition de son génie, en effet, qu'elle cherche à ranimer tout d'abord. Des hommes comme Marescalchi ou Aldini [4]; un homme surtout comme celui qui est à la tête du gouvernement, Melzi d'Eril [5], mettent au service de leur patrie toute leur intelligence, qui est grande, et toute leur ardeur, qui est inépuisable. Ce dernier songe à fonder un journal qui contienne autre chose que les décrets administratifs ou les actes judiciaires [6]. Les feuilles officielles qu'il voit autour de lui, celle même qui paraît à Milan, lui semblent misérables. On pourrait mieux employer cette presse, qui a pris dans la vie publique une importance sans cesse croissante. Le pays qu'il dirige vers un avenir meilleur n'a pas la liberté, dans le sens réel du mot; il le sait: il est sous la domination de Napoléon. Mais il jouit cependant d'une liberté relative; il est assuré d'une certaine prospérité matérielle, et de l'ordre. La France le favorise davantage, à tout prendre, que l'Autriche; s'il n'a pas tout gagné en passant sous sa dépendance, il a gagné quelque chose, ne fût-ce que la volonté très consciente d'une nationalité libre. Au lieu de se révolter con-

1. Gentile, ouv. cité.
2. Arch. Nat., F[1c] III, Montenotte, 5. « Les habitants de cette Rivière ont beaucoup à gagner à leur réunion à la France; l'arrivée de toutes les autorités, apportant des lumières et de l'argent... »
3. *Mémoires d'Outre Tombe*, II[e] partie, livre II (t. II, p.342, éd. Biré).
4. Cf. A. Zanolini, *A. Aldini...*, 1864. — 5. *Memorie*, 1865.
6. Cf., pour tout ceci, A. Butti, *La fondazione del Giornale italiano*, 1905.

tre les circonstances, il faut donc en tirer parti. La tranquillité que procurent des institutions régulières permet d'entreprendre l'éducation des citoyens, pour qu'ils se trouvent prêts à exercer leurs droits, au moment où les apparences deviendront, comme on l'espère, des réalités. Napoléon voit dans les journaux un moyen de former l'esprit public, mais à la française ; Melzi voit dans les journaux un moyen de former l'esprit public, mais à l'italienne. Prudemment, sans offenser le maître et sans effaroucher les sujets, on inspirera aux lecteurs le souci de la vérité, le goût de la culture, un certain nombre de connaissances qui sont nécessaires, et que pourtant ils ne possèdent pas. Il s'adresse alors à Vincenzo Cuoco.

Celui-ci vient précisément de publier un travail de statistique : les *Osservazioni sul dipartimento dell' Agogna*. L'ouvrage a paru sous le nom de Lizzoli, commissaire du gouvernement, chargé comme tel de faire cette étude [1]. Mais tout le mérite en revient à son employé. Ses goûts, comme ses principes, le poussent vers des occupations de ce genre. Pour faire le bien d'un pays, il faut le connaître : pour le connaître, il faut dresser l'inventaire précis de ce qui lui manque et de ce qu'il a. La statistique mérite une place d'honneur dans un état qui s'organise. L'œuvre, étant méthodique, doit partir de données certaines. Elles sont aussi nécessaires à un administrateur qu'un inventaire à un commerçant. — D'autre part, V. Cuoco vient d'acquérir, en collaborant à une feuille milanaise, le *Redattore italiano*, cette expérience du journalisme qu'aucune théorie ne remplace. Il est donc préparé au rôle qu'on lui offre. De toutes les manifestations de l'activité littéraire, il n'en est point sans doute qui donne l'impression d'une influence plus directe, plus rapide, plus certaine, que la presse. Chaque phrase que l'on écrit, aussitôt lue, agit. Ainsi les circonstances ne pouvaient mieux répondre à ses désirs en même temps qu'à ses capacités. Des lettres qu'on a conservées, et qui datent de cette époque, nous permettent d'entrer dans l'intimité de son esprit. « Me voilà donc Cisalpin, dit-il, parce que je suis à Milan : je hais les Français, comme en 1793, 1794, 1795, 1796, 1797, 1798, comme en 1799 enfin, à Capoue. Mes sentiments sont éternels [2]. » Il hait les Français, parce qu'ils sont les conquérants : c'est la condition nécessaire, pour profiter de leur domination contre eux-mêmes. Bien qu'il ait au fond du cœur un vif amour de sa patrie, il ne veut pas la revoir encore ; il lui faudrait, pour rentrer à Naples, accepter un pardon : il y répugne. « Si j'étais coupable, j'accepterais un pardon. Mais un homme qui

1. Milano, 1802. — 2. M. Romano, O. c., appendice, p. 269.

n'a jamais été assez vil pour commettre le crime, un homme qui a pu être condamné seulement parce qu'il s'est trouvé entraîné dans un tourbillon qu'il détestait, mais auquel il était impossible de résister; un homme chez qui l'amour de la patrie, de la paix, de la vertu, sont autre chose que des paroles, un tel homme ne doit assurément pas se contenter d'un pardon qui lui laisse toujours l'apparence de la culpabilité [1]. » Il est curieux qu'après un tel langage on l'ait accusé d'égoïsme, et qu'on l'ait appelé, d'un vilain mot moderne, « opportuniste ». L'opportunisme lui eût conseillé de rentrer tout de suite à Naples. Il préfère rester à Milan, où il ne cherche que « tranquillité, paix et travail », parce qu'avec l'espoir et déjà la vision de la plus grande patrie italienne, peu importe la province où l'on agit, pourvu que l'on agisse en faveur de toutes les provinces. Il y trouve l'occasion de s'associer au mouvement intérieur qui tend à transformer la Cisalpine, et qui est en conformité parfaite avec les théories de toute sa vie, puisque, sans « urgence », sans intervention de l'étranger, sans abstractions et sans rêves, il veut agir lentement sur l'âme du peuple et lui faire réaliser de très sûrs progrès.

Vos idées sont les miennes, écrit-il à Melzi en lui envoyant, le 3 août 1803, le projet du journal [2]. Le document est précieux. Destinée à former un esprit public, la feuille qu'on veut créer ne doit pas se contenter de donner les nouvelles du jour. Elle doit avoir un but déterminé, vers lequel toutes ses parties convergent. Le but, c'est en premier lieu d'inspirer aux lecteurs une certaine estime pour leur pays et pour ce qui sort de lui ; en second lieu, de réaliser l'accord des opinions sur tous les objets qui peuvent être utiles ou nuisibles à la patrie. Pour rendre aux Italiens la conscience de leur valeur et leur donner l'habitude de s'estimer eux-mêmes, il faut prendre garde à leur condition présente. Autre chose est un journaliste de Londres ou de Paris, autre chose un journaliste de Milan. Ceux-là peuvent répéter tout le jour : nous sommes grands : on les croira. Celui-ci, s'il énonçait la même proposition, ferait rire. Aussi toutes les œuvres dans lesquelles on cherche à réveiller la conscience populaire échouent : elles parlent de la grandeur italienne sans en prouver la vérité par le détail, sans la montrer par des « idées individuelles ». Il faut se rappeler « qu'on doit accoutumer l'âme des Italiens à penser noblement ; les amener, presque sans qu'ils s'en aperçoivent, aux idées qu'exige leur nouvelle condition ; transformer en citoyens d'un État ceux qui sont

1. U. Tria, *V. Cuoco, a proposito di due sue lettere inedite*, 1901.

2. Butti, Appendice, p. 196. Ce projet a été publié de nouveau dans les *Scritti pedagogici inediti di V. C.*, éd. Gentile, 1909 : *Disegno di un giornale nel 1803*.

nés habitants d'une province, ou de pays plus humbles encore qu'une province ». D'abord, on rappellera le souvenir des temps anciens aussi souvent qu'on le pourra : la considération de la grandeur passée rendra confiance, et inspirera le désir de la grandeur présente. Second moyen : on se mesurera, au moins par la pensée, avec les nations voisines ; quand on les connaîtra mieux, on craindra moins leur prétendue supériorité ; on voudra les égaler. Puis, dit Vincenzo Cuoco, nous devrons raisonner souvent sur nos propres opérations : raisonner, et par conséquent éviter aussi bien un pessimisme injuste qu'une « louange insensée », encore plus dangereuse. Surtout, on se rappellera ceci. Chaque état a une carrière à parcourir. Les petites nations sont destinées à grandir ou à périr. Celles-là ne périssent pas, qui préparent à l'avance leurs esprits en vue de la grandeur de leurs destins futurs. Lorsque le cours des événements leur offre les occasions opportunes, elles n'ont plus qu'à les saisir. Si au contraire elles ne se trouvent pas préparées, elles sont incapables de profiter des circonstances, et la crise d'où dépendait leur bonheur ou leur malheur une fois passée, elles meurent. Il convient donc de présenter à l'esprit des habitants de la république italienne ce qui appartient à l'Italie entière. Le journal parlera-t-il d'hommes illustres, par exemple[1] ? Il habituera ses lecteurs à les considérer comme issus non point de telle province, mais du sol de la patrie ; leur gloire est un patrimoine commun dont tous peuvent revendiquer l'héritage, depuis les Alpes jusqu'à la mer. Cette confiance tranquille dans les destins de l'Italie et cette prévision de l'avenir ne sont pas le moindre intérêt que présentent les idées de ce remarquable rapport. Le sentiment de la gloire italienne est en train de passer à l'effort pratique et réel, qui aboutira à l'unité territoriale par l'union intellectuelle.

Sur le second point, il y a moins à insister. Il faut provoquer l'accord des opinions sur le respect du gouvernement, de la religion, de la morale. Ces principes sont trop évidents pour que Cuoco ait besoin de les expliquer. Il envisage ensuite la disposition du journal, qui comprendra quatre parties : les nouvelles politiques ; la statistique, celle des autres nations et celle de l'Italie : c'est le moyen de donner une « instruction solide » aux lecteurs ; les arts. Sous cette rubrique, on ne parlera pas des sciences purement théoriques, qui ne seraient pas comprises. On indiquera les découvertes intéressantes, la mort des écrivains illustres et les honneurs qu'on leur rend, les récompenses accordées aux lettres, les institutions destinées à les favoriser, les

1. Butti, *Spigolatura d'Archivio intorno a F. Albergati,* 1905.

questions proposées par les sociétés scientifiques, et autres informations du même genre. Aussi bien n'est-ce pas un journal qui ait la littérature comme but : il la considère comme un moyen. Des « variétés » compléteront ce programme. Elles contiendront quelquefois des discours tendant à inspirer la morale, l'amour de la patrie, le respect des lois, sur le modèle du *Spectateur* anglais ; quelquefois des traits intéressants et nobles de l'histoire ; quelquefois la biographie des grands hommes.

Restent les mesures pratiques qui doivent assurer le succès de l'entreprise. On se procurera des nouvelles politiques plus précises et plus fraîches que celles des autres journaux. On abonnera la bibliothèque de Milan aux périodiques qu'il sera nécessaire d'avoir sous la main pour composer les variétés. On s'adressera, pour les articles, aux habitants de toutes les régions. Milan deviendra comme « le siège de l'esprit universel de la nation ». Les habitants de la Cisalpine étendraient les limites de la circonférence ; les autres essayeraient de se rapprocher du centre : ainsi l'union des esprits se réaliserait doublement. Les rédacteurs d'occasion seraient payés, ou récompensés par des distinctions honorifiques. Le gouvernement inviterait quelque fonctionnaire à collaborer, tant pour sa connaissance pratique des affaires que pour le caractère d'autorité qu'il imprimerait à l'entreprise. Sa présence n'empêcherait pas une « liberté décente », si rare dans les journaux ordinaires. Nous avons vu qu'elle était infiniment rare, en effet ; Cuoco a raison de dire que si son projet se réalise, « jamais l'Italie n'aura possédé pareille feuille ». Foscolo, donnant plus tard son avis sur l'institution d'un journal littéraire, n'aura pas d'autre idéal [1].

Giovanni d'Aniello et Bartolomeo Benincasa aident dans sa tâche V. Cuoco, directeur. Le premier a été choisi par lui ; il a pu l'apprécier quand ils écrivaient ensemble au *Redattore italiano* ; c'est un de ses compatriotes. Entre autres qualités convenant à un journaliste, il connaît le français, l'anglais, voire un peu d'allemand : avantage précieux pour une publication qui veut rester au courant de la pensée européenne. Sa collaboration n'offre point par ailleurs un grand intérêt ; il fait surtout les utilités. Le second a été choisi par le gouvernement ; avant d'arriver à Milan, il a mené une vie tourmentée ; et à vrai dire, il sent un peu l'aventurier [2]. C'est d'ailleurs un homme fort intelligent, et qui a des lettres ; il est curieux des œuvres étrangères, du roman anglais, surtout du théâtre allemand, dont il traduit quantité de pièces.

1. *Opere*, appendice Chiarini, p. 127.
2. Cf. F. Cavalli, *La scienza politica in Italia*, t. IV, p. 181-186, 1865 ; *Giornale di erudizione*, v. IV, p. 330, 1892 ; A. Butti, article cité, *Giorn. st. lett. ital.*, p. 412-423, 1905.

Sa culture, pour être superficielle, est étendue. Il est capable de parler sur Alfieri aussi bien que sur Rabelais ; il écrit sur les manuscrits de M. Necker aussi bien que sur Klopstock : chose rare pour son époque, il ne craint même pas d'aborder la philosophie de Kant (*Giornale italiano*, n. 92, 93, 94, 1805). Il règne sur les variétés, qu'il sait rendre attrayantes. Et par-dessus tout, il a « le sentiment et le ressentiment de l'italianisme [1] ».

C'est par ce dernier trait que son œuvre au *Giornale italiano* nous intéresse ; c'est aussi parce qu'elle nous permet de voir en quoi Cuoco ressemble aux autres, et comment il diffère d'eux. Benincasa se fait le champion de la gloire nationale ; il étend à tous les sujets ses revendications passionnées. S'agit-il de géographie ? Ce sont les Italiens qui ont découvert l'Amérique, les Indes, les parties les plus inaccessibles de l'Europe et de l'Asie (num. 6, 1804). S'agit-il du galvanisme ? Ce n'est ni la première, ni la dernière fois qu'un Italien a fait profiter le monde de ses inventions ! (16, 1804). Le système de Gall a été précédé d'une théorie analogue, imaginée par un Italien (140, 1804). En matière de beaux-arts, « que le rival jaloux et ignorant de l'Italien coasse autant qu'il le veut, quel qu'il soit, où qu'il soit » ; le sentiment des beaux-arts est la caractéristique de la nation italienne (52, 1804). On n'admire que les productions des typographies étrangères : on oublie que l'Italie possède, avec Bodoni, Bettoni (55, 1805). A plus forte raison défend-il vigoureusement, en littérature, l'honneur de ses compatriotes ; à plus forte raison rappelle-t-il orgueilleusement que l'Italie est la mère de toute poésie. Cette insistance semble fatigante à un lecteur qui juge les choses cent ans après. Il lui paraît qu'on introduit le patriotisme où il n'a que faire. Il trouve que certains détails vont jusqu'au ridicule. Si Benincasa assiste à une représentation et qu'il juge le spectacle mauvais, il souffre, parce que « là se trouvent aussi le Français, l'Autrichien, le Saxon, le Russe ; et que, probablement, ils s'occupent à comparer leur théâtre avec le théâtre de Milan » (10, 1804). Le fait que l'Athénée de Vaucluse veut élever un monument à la gloire de Pétrarque lui déplaît presque : « la propriété nationale du mérite » de Pétrarque, comme il dit, lui est si précieuse, que « l'ombre de la crainte de la partager avec d'autres lui cause de l'appréhension » (60, 1804). Mais on s'aperçoit bientôt que cette revendication ombrageuse est volontaire, systématique, obstinée. C'est bien l'accomplissement d'un programme. L'auteur lui-même sourirait de ces exagérations, s'il les appliquait à un pays déjà formé ; il les juge utiles, parce qu'il les

1. Butti, *O. c.*

applique à un pays qui doit se faire. Elles sont moins la constatation béate des triomphes anciens, qu'une excitation à les égaler. Il le dit lui-même, pour qu'on ne s'y trompe pas : « non pas au petit nombre de ceux qui méritent et qui obtiennent le nom de doctes, mais aux lecteurs italiens qui ne sont pas sans quelque culture, et auxquels nous voudrions inspirer peu à peu l'orgueil national de se savoir et de se sentir Italiens, nous adressons ces articlés de variétés littéraires. Que les premiers, les hommes de mérite, ne les dédaignent pas cependant; que les seconds nous en sachent gré et en tirent profit » (16, 1804). Après tout, les adversaires contre lesquels il se défend ne sont pas imaginaires : et l'orgueil national des Français, à le comparer avec l'autre, l'emporterait encore dans la balance. On entreprend une cure où le sentiment de la gloire entre comme principal remède : il faut l'employer à doses répétées. Qu'on suppose un Italien indifférent à l'originé des pièces qu'il va voir jouer, pourvu qu'elles lui plaisent : c'est la majorité des cas en tout pays. Il lit dans son journal que les entrepreneurs de spectacles choisissent mal leurs comédies ou leurs drames; qu'ils inondent la scène de productions étrangères; que c'est une honte pour l'Italie, qui reste en cela la dernière des nations (23, 1804). Il apprend que le sujet est d'importance, non seulement au point de vue des beaux arts, « honneur de l'Italie » (2, 1805) : mais parce qu'il y a une lutte engagée entre des nations rivales (147, 1805). Il voit qu'on injurie un chef de troupe qui a eu l'audace d'affirmer que, manquant de pièces italiennes, il a dû jouer le répertoire français. Manquer de pièces italiennes ! Quel blasphème ! Ce misérable ignorait-il que Goldoni fut le rival de Molière ? Le public aurait dû faire justice sur le champ de son mensonge (56, 1804). Par contre, on lui répète que l'établissement d'un théâtre exclusivement italien est comme une aurore qui précède le jour : « l'honneur théâtral patriotique » (27, 1804) se trouve engagé dans le succès de l'entreprise : elle doit servir de modèle à toute l'Italie (35, 1804). Le plus distrait des lecteurs finira par être frappé de ces affirmations, et le plus borné par les comprendre. Le patriotisme est en jeu : on lui souligne le mot, pour le cas où il ne se serait pas rendu compte de son incessante répétition (138, 1804). Il finit par être entraîné dans le théâtre parfait dont Benincasa lui trace l'image idéale. « Quelques personnes éclairées, animées d'un zèle patriotique pour l'honneur italien, tourmentées, à voir la scène italienne, par le sentiment de sa décadence, en comparaison avec la scène étrangère, bien qu'elle possède désormais une abondance de compositions dramatiques de première valeur, ont demandé et obtenu de la munificence du gouvernement la construction de ce petit

théâtre... » Les acteurs ont été choisis parmi les meilleures troupes de l'Italie, et n'errent plus de ville en ville : ils sont fixés à Milan. Au moment où on fait pénétrer le lecteur dans la salle de spectacle, on joue une tragédie d'Alfieri, « gloire de l'Italie, égal à tous les auteurs anciens, supérieur dans son genre à tous les modernes, qui a restauré les pensées élevées et l'expression sublime... » (127 et sv., 1804). On y donne toujours des pièces originales ; on va même essayer d'y représenter par ordre chronologique les meilleures productions dont l'Italie se vante, instituant ainsi un véritable « cours d'érudition pour une partie de l'histoire littéraire nationale ». Quand le lecteur sortira de ce théâtre de rêve, n'emportera-t-il pas le désir de le réaliser? Sur des Italiens auxquels auront été répétés jusqu'à l'obsession ces mots de « gloire nationale », d' « honneur théâtral patriotique », quel effet pourront encore avoir les représentations françaises de Mlle Raucourt?

Or V. Cuoco marque encore un progrès sur Benincasa[1]. La joie de constater ce que l'Italie possède ne va jamais, chez lui, sans la tristesse de voir ce qui lui manque. Il s'attache de préférence aux défauts et aux lacunes. Il essaie d'inculquer aux autres ce mécontentement de soi qui est un principe d'activité. Loin de dissimuler l'infériorité présente, il l'exagère. S'il lui arrive de parler de l'éloquence sacrée, il ne « s'abstiendra pas de dire » qu'en ce genre, ses compatriotes se trouvent au-dessous des étrangers (50, 1804). Il est bien vrai que la philosophie des langues est une science italienne : mais les petits neveux de ceux qui l'ont découverte, au lieu de la perfectionner, l'ont laissée là ; son étude n'est plus cultivée (24, 1804). Le compte rendu d'un livre qu'il juge excellent le fait penser au besoin qu'a sa patrie, depuis un siècle, d'ouvrages qui ne soient pas réservés aux érudits ou aux amateurs ; d'ouvrages qui exposent les faits d'une façon simple et claire, qui instruisent solidement, et qu'inspirent le patriotisme et la morale (30, 1804). Un dictionnaire agronomique vient de paraître : il faut, dit-il, que nous cessions d'être, au moins dans notre langue, des parties infinitésimales de nation ; il faut que nous ayons une langue digne de l'Italie tout entière (85, 1804). Son éloge de Dante tourne naturellement au souvenir de ce qu'il a fait et de ce qu'on devrait faire à son exemple. Dante était le censeur le plus sévère de la corruption dans laquelle était tombée l'Italie de son époque ; tous ses soucis, tous ses efforts ont tendu à la réveiller, en prêchant la concorde entre ses habitants (63, 1805). Passant des effets aux causes, il blâme plus

1. Voir dans Romano, *O. c.*, p. 285-288, la liste des articles publiés par Cuoco dans le *G. it.*

souvent l'apathie de ses contemporains qu'il n'exalte l'énergie de leurs aïeux; ou du moins, il s'attache toujours à faire sortir la leçon de l'exemple. Les grands Italiens ne sont pas connus; mais c'est la faute de leurs descendants, qui les laissent dans l'obscurité, puis s'étonnent que personne ne les voie (38, 1804). Une méthode qui, dans une province, ou dans une simple famille, se pratiquait depuis un siècle et quelquefois depuis dix, est découverte un beau jour par un Français ou par un Anglais, et se publie comme originale. Les Italiens l'admirent et l'adoptent. Le temps passe: ils s'aperçoivent que les autres s'étaient emparés de leur bien. « Là-dessus, satire contre tous les plagiaires d'au delà des monts ou d'au delà des mers; là-dessus, éloge des Italiens. Très justes, la satire et l'éloge. Mais pourquoi ne confessons-nous pas en même temps le très grand tort que nous avons eu : celui d'ignorer ce qui nous appartient? » Son langage, parfois, va jusqu'à la dureté. Personne plus que lui n'aime la gloire nationale (50, 1804); il est aussi fier que ses compatriotes de ce beau pays, dont chaque montagne, chaque pierre, semblent crier l'antique splendeur (119, 1804). Mais c'est une affection bien entendue, qui cherche à corriger. Voici le type de sa pensée : dans un de ses articles, il compare les mérites littéraires des différentes nations de l'Europe. Certains, dit-il, refusent à l'Italie la supériorité en matière de sciences morales et politiques : or elle a eu, au contraire, les plus grands écrivains qu'on puisse nommer en ce genre. Mais cette satisfaction accordée à l'amour-propre ne va pas plus loin; et il se hâte d'ajouter que l'oubli dans lequel leurs noms sont tombés prouve le dédain qui s'attache aujourd'hui aux études sérieuses (155, 1804).

La différence ne se borne pas là. On trouve dans les idées de Cuoco une noblesse et une profondeur auxquelles n'atteignent pas celles de Benincasa. Les questions qu'il aborde sont d'un intérêt plus général, comme dans ses considérations sur les effets de la Révolution française, en France et en Europe (1, 2, 7, 1805). Il s'intéresse aux livres qui provoquent des conflits d'idées, à l'*Essai sur l'esprit et l'influence de la réforme de Luther*, par Charles de Villers, par exemple (53, 1804). Même sur des sujets plus modestes, il abonde en réflexions qui trahissent le philosophe. Ce n'est point une grande œuvre que la traduction des *Templiers* par Salfi. Il l'abandonne vite, après l'avoir analysée, et passe à des considérations plus hautes sur la critique littéraire. Il faudrait, dit-il, qu'elle nous rendît non seulement plus savants, mais plus vertueux, en s'occupant du beau moral. Peut-être les lettres elles-mêmes, inspirées par la vertu, rencontreraient-elles le génie que ne donnent pas les préceptes (205, 1805). Les plus remarquables de ses

articles sont ceux qu'il consacre à l'éducation populaire. Benincasa n'avait pas été sans en parler. A propos d'un éloge de Tiraboschi, il avait regretté qu'on ne commençât point l'instruction des enfants par l'histoire littéraire (99, 1805). Une noble émulation s'allumerait dans leur âme, si on leur permettait de faire ainsi l'inventaire de leurs trésors; ils résisteraient mieux à l'influence étrangère, qui vient de leur ignorance. Nous trouvons même chez cet homme ingénieux l'idée de l'enseignement par projections : il a vu l'apothéose d'Alfieri à la lanterne magique, et il se déclare charmé. L'entrepreneur se propose de mériter encore les applaudissements, en faisant comparaître Dante, Métastase, Parini, Goldoni, tous ceux à qui des honneurs littéraires sont justement dus. A la bonne heure! On peut tirer grand parti de cette heureuse initiative. La foule des spectateurs voudrait comprendre et s'informerait; il se trouverait toujours quelqu'un pour répondre et pour instruire (80, 1804). Les idées de Cuoco vont plus avant. Un jour qu'il parle d'un livre de fables à l'usage des jeunes gens, il attaque un défaut capital dans l'éducation, avec le pessimisme voulu qu'il emploie lorsqu'il veut provoquer un progrès. Nous écrasons nos fils sous le poids de règles insipides, sous des humanités qui sont barbares, sous les préceptes d'une rhétorique insensée; et nous nous plaignons de voir sortir de nos écoles de très grands pédants, et de très petits hommes! (6, 1805). Une autre fois, il expose au public la pédagogie de Pestalozzi (79, 1804). Puis c'est sa pédagogie, à lui, qu'il développe (61, 62, 75, 1804). Rousseau a dit que le peuple n'avait pas besoin d'éducation; les autres n'ont pas osé répéter cette maxime : et cependant, il est bien vrai qu'ils n'ont pas pensé au peuple. « Tu devras être un homme de qualité » — voilà ce que chaque éducateur propose comme but à son élève; « veux-tu être un homme du peuple? » — voilà ce qu'il lui propose d'éviter. « Veux-tu être un homme du peuple? Insensés que nous sommes! Ainsi donc, le peuple est pour nous un amas incorrigible de vices, incapable de toute vertu? Et pourtant, c'est parmi ce peuple que nous vivons; ce peuple forme la partie la plus grande de notre patrie, et tient dans sa dépendance, bon gré, mal gré, notre subsistance et notre défense; et nous avons le cœur de dormir tranquilles, confiant notre subsistance et notre défense à celui que nous-mêmes nous croyons plein de tous les vices et incapable de toute vertu? » Le besoin de faire l'éducation du peuple n'a jamais été plus grand qu'aujourd'hui; la Révolution, en même temps qu'elle a changé l'état politique de l'Europe, en a changé l'état social. Elle lui a révélé sa force; elle l'a rendu capable de faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal. Les anciens usages, qui

tenaient lieu de préceptes, vacillent ; les changements brusques qui se sont produits en si peu de temps favorisent l'anarchie qui menace. Il faut rendre aux artisans et aux agriculteurs des règles de vie, par l'instruction. Comment ? Les livres, qui dépassent la mentalité des simples, sont insuffisants ; insuffisants aussi les catéchismes, dont une expérience récente vient de prouver l'inutilité. De nouvelles méthodes sont nécessaires pour des temps nouveaux. On devrait descendre vers la foule ; l'observer, pour connaître ses vices et ses vertus, qu'en réalité on ignore ; chercher de quelles causes physiques, économiques, politiques, ils dépendent. On regarderait les objets qui entourent le fils d'un travailleur à sa naissance, et qui doivent nécessairement produire des idées, des associations d'idées, des passions, des qualités, des défauts différents de ce qu'on trouve chez le riche. L'existence de ces milieux est inévitable ; il n'est pas au pouvoir de l'homme de les changer ; il est difficile déjà de les utiliser pour des fins meilleures. Il est nécessaire, en tout cas, de les connaître. Le tort des classes cultivées est de ne l'avoir pas fait, et d'avoir remplacé la raison par le despotisme. Faute de moyens pour le diriger, on a multiplié les chaînes ; faute d'arguments pour le convaincre, on a augmenté les châtiments. Il y aurait moins de prisons s'il y avait plus de maîtres, et plus capables de bien remplir leurs fonctions. La conclusion, comme nous devons nous y attendre, passe des considérations générales à l'état présent de l'Italie. Elle montre l'erreur de croire qu'une nation n'a pas besoin d'éduquer ses fils, parce qu'elle est faible. « Plus elle est petite, et plus elle a besoin de vertu pour se soutenir. Celle-ci ne sera pas inutile pour accroître sa gloire et sa puissance. Tous les peuples qui aujourd'hui sont grands furent petits autrefois ; mais avant d'être grands, ils furent vertueux, et leur grandeur fût fille de leur vertu ; s'ils oublient la vertu, qu'ils soient aussi grands qu'ils le veuillent, ils retourneront à leur petitesse primitive. »

« Il y a plus d'importance qu'on ne croit, à ce qu'une nation ait ou n'ait pas une philosophie qui lui soit propre... Parcourez les époques de la grandeur politique des nations : ce sont celles mêmes de leur grandeur philosophique. La première force est la pensée[1]... » Ainsi parle Vincenzo Cuoco, dans un article où il déplore le manque d'une philosophie autochtone en Italie. Nous avons reçu celle de Descartes ; nous avons reçu celle de Locke ; nous n'en avons plus à nous, alors que nous avons été les premiers à en fournir une aux autres peuples : tel

1. 103, 1804. Cf. La Critica, *Un articolo dimenticato di V. C.*, Giorn. ital., 154, 1804 (20 luglio 1904).

est le regret qu'il exprime. Cependant il a soin de signaler lui-même, dans son journal, la philosophie qui l'inspire, la « pensée » qui dirige son action; et parmi tant d'hommes illustres auxquels il rend hommage pour se montrer fidèle à son programme, il a soin de rendre un hommage spécial à Vico. Près de lui, un petit groupe de penseurs commence à le connaître et à l'apprécier[1]. Cuoco n'est pas le seul qui ait importé son culte à Milan; d'autres Napolitains aussi l'ont vanté; ils ont fait en « missionnaires » une propagande qui n'est pas restée sans résultats. Un exilé, Lomonaco, lui consacre un essai dans ses Vies des Italiens remarquables. Salfi, devenu professeur, parle de lui dans ses discours. Romagnosi lui prend plus d'une idée. Son influence se répandra même dans la littérature pure; on en trouvera des traces chez Monti et chez Foscolo. Tous ceux-là comprennent les articles que Cuoco consacre à son maître. Sans doute, la masse des lecteurs ne le suit pas quand il entre dans l'explication de ses principes. Mais elle apprend que dans tous les ordres de sciences, Vico a innové; et que les résultats de sa philosophie se font sentir encore dans les œuvres qui passent pour les plus modernes et les plus originales. Il est le premier qui ait conclu du langage d'un peuple à ses idées; on lui doit la théorie de l'éloquence poétique des races primitives, qui est la base de la rhétorique de Blair; les premières idées sur l'état des nations et sur leur type éternel inaltérable; les premiers doutes sur l'histoire et la chronologie des anciens, et plus spécialement sur l'unité des poèmes d'Homère. Bref, la carrière qu'il a parcourue est immense, et reste encore ouverte: on peut y retrouver après lui les plus utiles des vérités. Et si quelque lecteur français daignait jeter les yeux sur l'article où Cuoco analyse, suivant les principes de son maître, le beau littéraire, il y trouverait beaucoup à apprendre. Il y verrait que le type idéal du beau, conçu suivant la raison, n'existe pas. « Vico est le premier qui ait observé un rapport entre l'idée que les hommes se font du beau et le cours nécessaire des nations. » L'art varie donc avec chaque peuple et avec chaque âge de chaque peuple. Ceux-là sont de faux littérateurs, qui parmi l'immense variété des aspects du beau qu'offre la nature, en choisissent un seul, en font une sorte d'archétype, et condamnent tout ce qui ne ressemble pas à cette création de leur esprit. La stérilité ou la servilité sont les conséquences fatales d'une telle conception; on tombe dans les règles, qui ne permettent pas d'aller plus loin que l'imitation extérieure du beau, sans l'atteindre dans sa réalité (34, 1804; 154, *id.*; 84, 1806). Le *Giornale*, qui d'une

1. Cf. B. Croce, *Bibliografia Vichiana*, 1904.

façon générale développe les idées contenues dans le *Saggio sulla Rivoluzione di Napoli*, maintient donc sur ce point particulier l'affirmation qu'une littérature ne doit pas copier un modèle étranger, et que sa première loi est de rester elle-même. Il la maintient non pas obscurément, à travers les conseils pratiques, mais expressément et théoriquement: en droit aussi bien qu'en fait.

Il est regrettable qu'une propagande aussi utile ne se soit pas prolongée plus longtemps. Ne faisons pas du *Giornale italiano* une œuvre d'opposition, dont le principal caractère soit d'être anti-française. C'est une feuille officielle, et qui le devient de plus en plus en continuant à vivre. Ses rédacteurs sont des fonctionnaires qui émargent au budget de l'administration. Elle ne ménage pas les flatteries à Napoléon. Ne faut-il pas qu'elle soit ce que les temps lui commandent d'être, docile à la volonté du plus fort ? Ce dont il faut la louer, c'est qu'elle ait su ménager les susceptibilités françaises tout en servant les intérêts italiens; et qu'elle ait tiré si bon parti de ce positivisme qui était dans l'esprit de ses fondateurs. — N'allons pas dire non plus qu'elle formule les idées unitaires dans toute leur précision. Son rôle est de prêcher l'union plutôt que l'unité; de réaliser l'accord de la pensée avant celui des états; et ce rôle suffit sans doute à lui assurer une place importante dans l'évolution du sentiment italien.

Cependant, en 1806, le journal subit une transformation intérieure. On en remet la gestion à l'éditeur Agnelli; il payera les rédacteurs sur les bénéfices de l'entreprise. En vain Vincenzo Cuoco proteste. Après tant de fatigues et tant de labeurs, tant de guerres ouvertes qu'il a dû soutenir, tant de pièges cachés qu'il a dû éviter pour vivre, on lui enlève ce qui était sa chose et son bien ! Il n'a pas compilé, ainsi qu'il le dit lui-même, avec un sens très sûr et une conscience très précise de son action, un recueil de nouvelles indigestes, comme tant de journalistes autour de lui; chaque article lui a coûté quantité de soucis et de peines, parce qu'il voulait former l'esprit public et qu'il fallait pour cela toute espèce de ménagements et de précautions[1]. On n'entend pas sa prière. Les trois collaborateurs abandonnent successivement leur œuvre, et lui le dernier. Sa signature ne paraît plus dans le journal, qui désormais ressemble au *Bulletin des lois* ou au *Moniteur de l'Empire,* après le 2 août 1806. Il espère qu'en récompense de ses services, on lui donnera le poste de statisticien officiel qu'il sollicite. Il l'attend pendant plusieurs mois, sans obtenir satisfaction. Joseph Bonaparte est à Naples; l'ancien ordre de choses est renversé; on réorganise le royaume; on

1. A. Butti, *Una lettera di V. Cuoco al Vice-Re Eugenio,* 1901.

a besoin de toutes les bonnes volontés. Alors il se décide à regagner sa patrie. Quand il part, il vient de publier le troisième et dernier volume de son « *Platone in Italia* [1] ».

III

C'est un roman ; et parmi tous les adjectifs qu'on pourrait ajouter à cette définition pour la préciser davantage, c'est le mot didactique qu'il faudrait choisir. « J'aurais aimé mourir pour ma patrie ; au moins j'aurais voulu mourir avec elle ; puisqu'elle n'existe plus et que je vis encore, je lui ai consacré toutes mes pensées [2]. » Ce sentiment domine toutes ses œuvres. Quoi qu'il fasse, il n'oublie pas la nation à laquelle tout le lie, sol, climat, langue, mœurs, nom. Déjà, quand il écrivait son *Saggio*, il pensait que l'amour de la patrie naît de l'éducation (Par. XVI, p. 174) ; il mettait parmi les biens dont on peut gratifier le peuple ceux de l'esprit, c'est-à-dire un jugement droit, d'où sort l'action vertueuse et noble (Par. III, p. 20) ; et la culture à donner aux Napolitains était une de ses préoccupations les plus vives. Nous venons de voir que l'effort du *Giornale italiano* tendait à répandre cette culture, en effet, parmi tous les Italiens ; et pour la répandre avec plus d'efficacité, tandis qu'il dirigeait le journal, il composait son roman. Rien d'étonnant à ce qu'on en trouve des fragments parmi ses articles ; ils n'y sont pas déplacés ; histoire, journal, roman, sont les formes d'une activité qui suit toujours le même dessein. On le voit qui cherche, pour répandre ses idées, une forme plus attrayante que les colonnes d'une gazette officielle. Il songe au voyage d'un Italien en Italie pendant le siècle de Léon X : il propose le sujet à qui veut le prendre. « Parmi tant d'œuvres qu'on fait paraître tous les jours, bonnes, médiocres, mauvaises, celle-là ne serait certainement pas la moins utile pour notre instruction et pour notre gloire » (*Giornale it.*, 9, 10, 11, 1804). Tout se transforme, fait-il remarquer, pendant cette époque qui n'a pas de précédent dans l'histoire du monde ; et tous les événements qui s'y passent naissent en Italie, ou pour l'Italie, ou par l'œuvre des Italiens. — Mais sa pensée, plus familière sans doute avec l'antiquité qu'avec la renaissance, s'arrête plus volontiers à des temps plus anciens [3]. Cette préférence le porte à choisir comme trame de son roman le séjour de Platon en Italie.

1. Vol. I et II : Milano, 1804 ; vol. III : *Ibid.*, 1806.
2. Cité par Roberti, *Lettere inedite... di V. Cuoco*, 1894.
3. Voir dans ses *Frammenti di Lettere*, II, p. 168, comment il parle déjà du « voyageur qui a lu Pausanias ». De là vient peut-être l'idée première du *Platone*.

Elle se rencontre avec la mode[1]. *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* a rempli d'admiration les lecteurs italiens après les lecteurs français : Vincenzo Cuoco ne dissimule pas l'influence que l'œuvre du savant abbé a eue sur lui. Télémaque même, le modèle du genre, a toujours obtenu au delà des Alpes un succès singulier, qui a persisté pendant la période révolutionnaire. La qualité dominante de l'œuvre ne consistera donc pas dans la fiction, qui n'est plus nouvelle ; et à vrai dire, la valeur artistique en est assez mince. Platon et Cléobule se promènent en Italie, sans grandes aventures, ou même sans aventures ; leurs impressions, qui se traduisent en dissertations politiques et philosophiques, forment l'essentiel du récit. Un amour très timide et très littéraire apparaît bien par moments, celui de Cléobule pour Mnésilla, qui est une femme parfaite. Mais il ne suffit pas à constituer une intrigue, détonne au milieu des développements sévères qui abondent, demeure languissant et sans conclusion. Cet épisode n'ajoute pas à l'action l'intérêt dramatique qui, trop manifestement, lui manque. — Reconnaissons encore que la partie scientifique de l'ouvrage n'est pas non plus la meilleure. L'auteur feint d'avoir retrouvé un manuscrit grec qu'il traduit. Laissons lui l'innocent plaisir de l'affirmer, puisqu'il ne trompe personne. Cependant ce procédé a le défaut de l'obliger à se cacher avec soin ; s'il se montre à découvert, la contradiction risque de nous choquer[2]. Or il se livre à l'érudition ; il expose longuement la doctrine de Pythagore ; et on découvre dans cette exposition des contradictions et des erreurs. Il est clair aussi que l'Athénien Cléobule a lu Vico, Filangeri, Pagano ; Platon même connaît leurs idées, et quelquefois les partage. Les changements qu'on remarque dans l'homme sont, dit-il, les effets d'une même cause ; et malgré les différences particulières qu'il peut présenter dans le cours de son existence, il est toujours le même homme. Pareillement, l'espèce entière est mue par une force unique, est soumise à une loi unique qui la gouverne et vit une seule vie, dont les changements ne sont autre chose que des accidents nécessaires, tendant tous au développement de cette même vie. (*Platone*, III, 76). Cette philosophie procède plus de la *Scienza Nuova* que des *Lois*. De tout cela naît un peu d'incertitude et d'imprécision ; il semble regrettable que le récit affecte des allures scientifiques sans avoir toute la rigueur de la science. Déjà les contemporains avaient remarqué quelques fautes contre la chronologie et contre l'histoire[3]. Pour

1. Cf. Marchetti, *Romanzi e romanzieri del Settecento*, 1903, p. 270-273.
2. Par moments, l'auteur insiste même sur l'artifice. Voir : II, 29. « Si cette œuvre n'était pas, comme elle l'est, un manuscrit très ancien... »
3. *Giorn. ital.*, n° 171, 1806.

les éviter, il eût fallu être spécialiste en la matière : Vincenzo Cuoco, encore que ses connaissances dépassent celles du commun, ne l'est pas. Avouons donc que son livre n'est ni un très bon roman, ni un très bon exposé philosophique. L'intérêt est ailleurs.

A l'époque où les deux observateurs athéniens commencent leur voyage, la Grande Grèce est en décadence. Certaines villes, toutes pleines de l'esprit de Pythagore, sont encore heureuses sous le gouvernement de ses disciples ; mais d'autres ont cessé de vivre sous les lois de sa sagesse ; la corruption et la discorde troublent la pureté des âmes et l'harmonie des esprits. Parmi les villes italiennes, Rome s'élève. Elle a la conviction qu'elle sera la maîtresse du monde. Jupiter le lui a promis (III, 65). Déjà elle a le droit d'être fière. Si quelqu'un voulait composer l'histoire idéale d'un état, il aurait peine à imaginer des événements ou des hommes qui fussent plus grands (III, 66). On sent que Vincenzo Cuoco est pénétré d'une joie profonde, à revendiquer ainsi les titres de gloire de son pays : le souvenir de la Grande Grèce, que les tribuns révolutionnaires rappelaient devant le peuple de Naples, et qu'un poète officiel allait célébrer encore devant la cour du roi Joseph[1] ; le souvenir de Rome que tous les orateurs et tous les poètes évoquent tous les jours. Mais il en est un autre, plus ancien et plus splendide. Cette civilisation dont les provinces méridionales se vantent n'est pas la première qu'on y ait vu fleurir. Une autre l'a précédée, qui sortait du sol. Celle des Pythagoriciens, si belle qu'elle soit, comporte aux yeux de gens qui professent pour leur patrie une sorte de culte ombrageux et jaloux le défaut d'être importée. L'autre, au contraire, ne doit rien qu'à elle-même. Quand les Grecs sont venus s'établir dans le Sud de la péninsule, c'était à une époque relativement tardive, quand déjà s'étaient multipliées les antiques nations indigènes, qui, longtemps auparavant, avaient habité les montagnes sorties d'abord du sein des eaux (III, 75). On discute, dit-il, pour savoir si ce sont les Grecs qui ont peuplé l'Italie, ou peut-être les Italiens la Grèce : et cependant l'une et l'autre région ont été habitées par un peuple primitif, qui est le père commun des Grecs et des Italiens. « Je crois donc ce que disent nos sages, qui donnent pour certain que dans des temps très anciens, l'Italie tout entière était florissante par ses lois, par son agriculture, par ses armes et par son commerce... Alors tous les Italiens formaient un peuple unique, et leur empire s'appelait étrusque » (III, 56). Ainsi la tradition unitaire date d'une époque antérieure à la conquête romaine, et jette dans le sol de la patrie des racines plus profondes. Elle tient à

1. V. Monti, *I Pitagorici*.

son existence même. Quand à peine apparaissait une terre où des êtres vivants pouvaient habiter, elle a commencé ; elle a duré à quelque moment de son existence qu'on la considère ; elle s'étend vers l'avenir.

Vico, auquel il nous faut toujours revenir quand il s'agit de V. Cuoco, avait établi la théorie de cette « très antique sagesse » des Italiens[1]. Rencontrant dans le latin des mots abstraits qui étaient en contradiction avec le caractère guerrier ou rustique de ceux qui les prononçaient, il avait attribué leur origine à des populations plus anciennes, les Ioniens ou les Étrusques, deux noms pour une seule race. Leur religion, leur art, leurs sciences même, démontraient, suivant son explication, leur supériorité intellectuelle sur leurs successeurs[2]. Cuoco reprend cette idée, mais en lui faisant subir une transformation capitale. La politique et la passion prennent la place de la philologie. Ce n'est plus un problème sur l'évolution du langage, résolu par une hypothèse hardie et élégante ; c'est la revendication de la nationalité italienne. Rappelons-nous ici le contenu de l'œuvre de Gioberti [3] : la supériorité de l'Italie sur toutes les autres nations est à la fois chronologique et logique. Chez les Étrusques « fleurirent les arts du dessin, l'architecture, la poésie, quand les populations helléniques gisaient encore dans la barbarie. » Leurs descendants sont restés les maîtres du monde, dans les sciences philosophiques, théologiques, morales, mathématiques et physiques, dans l'érudition, dans l'histoire, dans toutes les parties du savoir humain. Ils ont joué « par rapport aux autres le rôle de cause » ; ils ont participé à la création ; ils ont donc le droit d'être autonomes : car dans la hiérarchie des causes, celle qui dépend le moins des autres est la première ; et les Italiens sont les premiers, dans tous les sens de l'expression. Cette doctrine, dans ses principes, est analogue à celle que développe le *Platone in Italia :* et le sentiment même qui anime Gioberti, s'y trouve déjà. L'homme, déclarera encore le théoricien de la grandeur italienne, quarante ans plus tard ; l'homme ne peut user de ses forces et exercer sa puissance, que s'il a conscience de les posséder. Tout de même, une nation ne peut jouer dans le monde le rôle qui lui revient, que si elle a conscience de le mériter. Il est donc nécessaire d'exciter en elle un orgueil légitime. Il est nécessaire aussi d'abattre l'orgueil illégitime des peuples qui prétendent usurper une place qui ne

1. G. Ottone, *La tesi Vichiana di un antico primato italiano nel Platone di V. C.*, 1905.

2. *De antiquissima Italorum sapientia ex linguae latinae originibus eruenda,* 1710. Proemium.

3. *Del primato morale e civile degli Italiani,* 1843.

leur revient pas : comme les Français, qui pour donner du courage à leurs compatriotes, « allument dans leurs cœurs les ambitions iniques des temps de Louis XIV et de Napoléon, leur assurant au nom de la Providence que la France est la maîtresse des nations, et qu'elle est destinée à dominer par les idées et par les armes tous les peuples de la terre ». N'est-il pas curieux de voir, au moment où « ces temps de Napoléon » durent encore, Vincenzo Cuoco ranimer la tradition de l'hégémonie italienne? De nouveau, les principes les plus élevés entrent en jeu, et s'opposent formellement. Devant le dogme français s'élève le dogme contraire. Nous connaissons assez notre auteur maintenant pour savoir qu'il en tirera toutes les conséquences pratiques qui pourront en découler.

Le principe qu'il proclame obstinément, qu'il s'agisse de la force naissante des Romains, de la sagesse des Grecs, ou de l'empire ancien des Étrusques, est la nécessité de la vertu chez le peuple et chez ceux qui le gouvernent. Le peuple, en effet, n'a pas d'autre manière d'être heureux (*Platon*, II, 42). Vice et malheur, vertu et bonheur, sont des termes nécessairement liés; toute réforme tendant à corriger un état politique corrompu doit être d'abord une réforme morale et individuelle. Les magistrats qui gouvernent, de leur côté, n'ont pas d'autre manière de remplir dignement leurs fonctions. Si leur cœur est coupable, ils auront vite fait de rendre nuisibles des lois même excellentes : l'organisation publique la meilleure est inutile, si elle n'est confiée aux meilleurs citoyens (III, 67). « Impossible de rétablir la vertu dans la cité, si on ne la porte en soi-même ; point de vertu publique où il n'est point de vertu privée » (III, 78). Les Romains l'ont prouvé, qui sont les favoris des dieux. Car « les dieux sont justes, et quand ils ont décrété dans leur esprit qu'un peuple serait grand, ils le veulent en même temps vertueux; d'où ils se plaisent à le mettre souvent en des périls extrêmes, dont reste exempte la vie tranquille et obscure des peuples qu'ils ont destinés à produire et à consommer les fruits de la terre : pour que ces dangers fortifient leur courage et réveillent leurs vertus » (III, 65) La grandeur ou la décadence des nations n'ont au fond pas d'autre cause que leur mérite ou leur démérite. Celles qui sont malheureuses ont toujours commencé par oublier le devoir; les mœurs se sont corrompues, les passions privées n'ont plus eu de frein, la justice a disparu du forum, et la bravoure du champ de bataille (III, 78). Ces affirmations, qui sont si souvent et si énergiquement répétées, s'expliquent par les lois même de la nature. Partout où il y a sagesse, il y a tendance à l'unité ; il y a tendance à l'unité partout où il y a vertu : « Or la vie de tous les êtres n'est pas autre chose que l'effort des éléments

qui les composent vers l'unité : sans unité, il n'y a plus ni sagesse, ni vertu, ni vie, et on court à grands pas vers la mort. » (*Ibid.*). L'ordre immuable, établi par les lois qui régissent éternellement le monde, s'appelle dans l'âme des hommes la vertu. Aussi doit elle venir du plus profond de leur cœur ; elle est vaine, quand elle n'est qu'une obligation extérieure à eux ; il est nécessaire, en quelque manière, de posséder la vertu pour vivre. Il est bien d'en graver les préceptes sur des tables de bronze ; il est mieux d'en donner à tous les citoyens non seulement l'amour, mais l'habitude (III, 78).

Telle est l'impression que la corruption de la cour napolitaine, et l'avilissement de la nation, ont produite sur celui qui en a été le témoin. Les faits qu'il avait consignés dans son histoire deviennent des préceptes pour l'Italie future. Les dangers que les idées françaises, insuffisamment adaptées à la pratique, avaient fait courir à la République parthénopéenne ne l'avaient pas moins frappé : il aura soin d'en tirer aussi des conséquences pratiques, et d'ajouter aux principes élevés qu'il professe les souvenirs de son expérience personnelle. Le voici, en effet, qui montre à ses lecteurs comment la sagesse a besoin d'une définition plus précise que la vertu. On est d'accord pour dire que la seconde doit être également pratiquée par tous ; ce serait une grave erreur d'en penser autant de la première. Une réunion de sages ferait une excellente académie, et une très mauvaise cité. « Ce qui est vraiment nécessaire, c'est que chacun reste à sa place, c'est-à-dire qu'il sache travailler, et qu'il aime l'ordre » (I, 15). Le bien est si difficile à réaliser que les vrais sages ne doivent le tenter qu'en tremblant : que penser de ceux qui croient tenir la sagesse sans la posséder ? Ils sont les pires ennemis du bien public. Qu'on sauvegarde donc la hiérarchie des esprits, comme celle des classes, mais basée sur la nature de chaque génie particulier, au lieu de l'être sur les avantages de la fortune ou de la naissance. Que les personnes faites pour « répéter » ou pour « conserver » ce qu'ont imaginé les autres ne s'avisent pas de vouloir « découvrir ». Alors ce serait l'anarchie. Qu'on ne s'avise pas non plus de contraindre la classe des « inventeurs » à rester passive. Alors ce serait la barbarie (III, 74). Encore faut-il bien s'entendre sur la nature de cette sagesse politique, qui ne doit pas être confondue avec la philosophie pure. Le philosophe se contente de connaître le vrai ; celui qui, politiquement, est sage, possède la rare et précieuse faculté qu'on pourrait appeler la tempérance dans l'application de la sagesse. Aucune vérité ne doit lui échapper, mais il doit exposer seulement celles qui sont nécessaires pour le moment, et tenir les autres en dépôt pour les utiliser suivant le besoin. S'il les divulgue toutes d'un seul coup, naissent les révolutions ; s'il les

cache toutes, la vie de la nation s'arrête (I, 14). Pythagore, le grand fondateur de cités, avait le dessein de faire de l'Italie comme une seule ville, de réunir tous les hommes que leur position géographique, leur langue, leurs mœurs, rendaient frères, de résister par cette force commune aux barbares, « ceux qui s'introduisent en armes dans un pays qui n'est pas leur patrie ». Pour y réussir, il fallait instruire le peuple. Mais pour l'instruire, il eût été absurde de lui parler comme à une assemblée de philosophes. Il n'a pas craint d'imposer son autorité par des moyens aussi grossiers que des miracles, afin de se faire écouter et de commander le bien avant de le persuader (I, 15). La raison a besoin de temps; provisoirement, on peut la remplacer par l'obligation. En politique, on ne recherche par l'homme capable d'énoncer le plus de vérités, mais celui qui met en pratique les vérités les plus utiles. Les procédés même vulgaires sont légitimes quand ils s'adressent à des esprits vulgaires pour les améliorer. Il n'est pas jusqu'aux préjugés qui ne soient utiles à qui sait les mettre au service de la vertu (III, 64). Les Romains doivent leur prospérité à leurs préjugés, qui étaient nombreux, et dont leurs chefs ont tiré profit. Pour agir avec quelque efficacité, il faut prendre les hommes tels qu'ils sont.

Voulant agir, V. Cuoco prend ses contemporains tels qu'ils sont, en effet. Le roman est tout plein d'allusions qu'il dissimule à peine; ou pour mieux dire, il prend un certain plaisir à rappeler à ses lecteurs qu'il s'agit du présent. Si la gloire de l'antique supériorité italienne ne faisait que flatter leur amour-propre, ce serait jactance inutile; il la déteste. Il sent le danger que l'on court à trop vanter la splendeur des origines; il a peur de « cette gloriole dont les peuples sont d'autant plus affligés qu'ils sont plus enfants; et par laquelle, à force de se croire plus anciens et plus sages que tout le monde, ils dédaignent les autres, et ne se résolvent jamais à apprendre ou à imiter ce qu'ils peuvent avoir de bon » (III, 78). Se vanter d'un privilège accordé comme au hasard par la nature, non pas; travailler à s'en rendre digne, voilà le nécessaire. Il faut que chaque citoyen conçoive de son pays une estime modérée, raisonnable « une estime du juste milieu » (*Ibid.*). La méthode qu'il avait employée dans son journal, mêlant le blâme à l'éloge avec un peu plus de blâme que d'éloge, continue d'être la bonne. Sa préface déjà est empreinte de mélancolie. A quoi sert de rappeler aux Italiens qu'ils furent autrefois vertueux, puissants, heureux? Ils ne le sont plus aujourd'hui. A quoi sert de rappeler qu'ils furent un jour les inventeurs de presque toutes les connaissances qui ornent l'esprit humain? Aujourd'hui, on se fait gloire d'être disciple des étrangers (*Al lettore*, et I, 26). Parfois, c'est l'ironie

qu'il emploie. Il se divertit à peindre les bavards qui se rassemblent tous les jours sous les portiques de Phalante, et raisonnent à perte de vue sur la guerre et sur la paix. Batailles gagnées ou perdues, capitaines récompensés ou punis, provinces et royaumes donnés et enlevés, forment la matière de leurs discours. Que ne songent-ils bien plutôt aux intérêts immédiats de leur patrie ? Que ne préparent-ils la réforme de l'état par la réforme de leur vie ? Au lieu de se mêler à la politique de toutes les villes voisines, que ne s'occupent-ils à rendre forte la leur propre, en s'assurant d'une armée aguerrie (I, 10) ? Ou bien il nous montre les jeunes gens de Tarente, gravement occupés à souper en gaie compagnie. Pas de figues de Tarente, disent-ils ; elles sont mauvaises ; ne sont bonnes que les figues étrangères. Pas de vin de Tarente : on sait qu'il ne vaut rien, ne venant pas de l'étranger. La langue de Tarente, et les Tarentins eux-mêmes ne sont rien au prix des étrangers : pour ceux-là, c'est autre chose ; ils sont parfaits, dignes d'être imités en tout point (I, 8). La préoccupation de résister aux excès de l'influence française, qui apparaît manifestement ici, est une de celles qui reviennent le plus fréquemment. Deux ambassadeurs romains demandent aux Samnites de renouveler leur alliance avec Rome. Ce serait pour les Samnites une politique périlleuse ; Rome est trop forte. De cette puissante voisine, ils auraient tout à craindre, rien à espérer. « Pensons plutôt à guérir nos maux intérieurs, nous souvenant que nous devons attendre le bonheur réel et durable non point des choses qui sont hors de nous, mais de celles qui sont en nous, exclusivement » (III, 68). De même, la politique intérieure, pour être bonne, doit se garder d'imiter les lois du voisin (III, 67). L'agriculture, qui fait la grandeur des peuples, qui la conserve, qui l'accroît (II, 56), avec l'industrie et le commerce (I, 7) ; l'art de la guerre (II, 38), qui mériterait la haine publique si toutes les nations étaient composées de sages, mais qui est nécessaire dans l'état actuel des choses, pour sauvegarder l'indépendance des différents pays (III, 69), sont les objets qui doivent faire l'étude et le souci des bons citoyens. Ils ne risquent pas alors de tomber dans la « manie étrangère ».

Grâce à la prospérité matérielle ainsi acquise, grâce à la sécurité que donne la force, et qui préserve de l'ambition des voisins, on peut penser aux productions de l'intelligence, qui ne sont pas les moins importantes. Platon, qui aurait banni les poètes de la république de l'idéal, nous explique qu'il les admet dans les républiques du réel. Ils y ont des devoirs à remplir : éduquer le peuple, et spécialement la jeunesse ; enseigner le bien, et s'élever ainsi au-dessus des charlatans et des saltimbanques, qui bornent leur ambition à divertir le prochain par

leurs grimaces. En rendant la cité meilleure, et par conséquent plus durable, ils représentent, avec le beau, le bien : une place d'honneur leur revient alors (II, 30). Si on cultive la véritable éloquence, celle qui consiste à exprimer avec simplicité des sentiments vigoureux, on lui donne une grande valeur. Ses moyens sont ceux que les mathématiciens emploient ; elle doit seulement préparer l'esprit des auditeurs, en montrant par l'analyse les vérités particulières qui aboutissent à la vérité générale qu'il faut prouver. Les règles compliquées, les bavardages savants, les jeux de la difficulté vaincue, ne sont pas faits pour les bons citoyens, qui ne demandent que là vérité (I, 13). De même encore, l'auteur tragique ou comique qui met en scène des mœurs irréelles est aussi inutile qu'un montreur d'ours ou d'éléphants. Le théâtre veut la peinture de la vérité, des passions vraies, des vraies joies et des vraies souffrances. Il ne peut exister chez un peuple qui manque de caractère propre, soit qu'il l'ait perdu par des changements trop rapides et trop violents dans son organisation intérieure, soit qu'il l'ait corrompu par une imitation excessive de l'étranger, soit qu'on le lui ait ravi par suite de la faiblesse politique qui le rend esclave ou sujet d'une autre nation. Il ne saurait se concevoir, pas plus que la poésie et l'éloquence, sans une raison d'utilité publique (II, 30). Toute la littérature ; ou tout l'art, puisque l'architecture, la peinture, la sculpture, sont soumises aux mêmes lois (II, 34 et 35), n'ont plus d'autre fonction que de refaire l'âme italienne. L'art, donc, rentrera dans le grand plan d'éducation nationale, dont toutes les idées de Cuoco ne sont que des parties. Il achèvera dans la vie, pour les hommes, ce que l'école aura commencé pour les enfants. Alfieri et Parini réalisaient par leur exemple, l'un, une littérature politiquement utile ; l'autre, moralement utile ; et tous les deux, une littérature italienne. La Révolution concevait une littérature politiquement et moralement utile, populaire, et française. Vincenzo Cuoco conçoit ici une littérature politiquement et moralement utile, populaire, et italienne. On voit combien la France perd à ce changement qu'elle a d'ailleurs elle-même provoqué.

Vincenzo Cuoco ne se flatte pas que son livre puisse vaincre l'oubli et les années. Il marque pourtant, comme on l'a dit, une grande bataille combattue pour la formation de l'esprit public[1]. Le souvenir d'une époque glorieuse de l'histoire, pendant laquelle l'Italie eut l'hégémonie sur tous les peuples, et fut maîtresse de civilisation ; une discussion éloquente des sages principes qui gouvernaient alors les cités ; et en même temps, de fréquents rappels à l'époque contemporaine ; une invi-

1. Gentile, *O. c.*

tation à renouveler la gloire des ancêtres : on trouve tout cela dans son roman. Que son aïeul n'ait pas cru devoir publier le manuscrit grec qu'il avait trouvé, et que lui-même ait cru devoir le publier, c'est peut-être un symbole. On ne l'aurait pas compris s'il avait paru plus tôt. Mais déjà les sentiments des fils diffèrent de ceux des pères. Au milieu de la domination impériale, on commence à croire que les choses ne sont éternelles ni pour la France, ni pour l'Italie. « Il n'y a pas de domination sans fin, comme celle de Jupiter » (III, 78). On voit l'Italie semblable à un vaste édifice ruiné par le temps. On reconnait dans tous les matériaux épars la trace d'une œuvre qui fut grande autrefois, et qui pourrait le redevenir ; mais « l'ancien monument n'existe plus, et le nouveau est encore à naître ». « A regarder attentivement, et avec constance, on s'aperçoit que les pierres qui forment les monceaux de ruines changent chaque jour de place ; on ne les retrouve pas aujourd'hui à l'endroit où on les avait laissées hier ; on croit reconnaître une sorte de fermentation intérieure, et la main d'un architecte inconnu qui travaille à élever un édifice nouveau » (*Ibid.*). Cette image, que Platon emploie en écrivant à Cléobule pour résumer les enseignements qu'il doit retirer de son voyage, s'applique au présent plus que tout le reste. Dans cette « fermentation » des âmes, le roman lui-même n'entrerait-il pas pour quelque chose? Et l'auteur n'entrerait-il pas pour quelque chose, aussi, dans cette union des esprits qu'il nous présente sous une transparente image? « Je ne cesse de dire à Denys que son but doit être de réunir toute la Sicile ; je ne cesse de le répéter aux Syracusains. Quel que soit le résultat que, dans le conflit actuel, les destins aient réservé au pouvoir du premier, et à la liberté des seconds, cette réunion ne pourra être qu'un bien. Vous parlez de liberté et de domination, ai-je dit à l'un, et aux autres ; avant de décider si notre nation doit ou ne doit pas servir, décidez si vous voulez être ou n'être pas une nation » (III, 70). Ou, pour le dire encore avec lui-même : « Quiconque le lit avec attention, s'apercevra que mon livre n'est pas seulement un livre d'érudition, mais qu'il est destiné à former la morale publique des Italiens, à faire naître en eux cet esprit d'union, cet amour de la patrie, cet amour de la guerre, qui jusqu'à présent leur avaient manqué[1]. »

IV

Ses dernières années furent tristes. Non point qu'on refusât de rendre

1. A. Butti, *Una lettera d. C.*, o. c.

justice à son mérite ; Joseph Napoléon, et surtout Murat, lui accordèrent des charges importantes et le comblèrent d'honneurs. Mais dès 1811, il risqua de perdre la raison. Elle alla s'affaiblissant, et disparaissant par crises ; et il mourut fou.

C'est à Naples, cependant, que sa production littéraire trouve son aboutissement logique. Il fit partie de la commission nommée en 1809 pour présenter un projet de loi sur l'instruction publique ; il eut une part prépondérante dans la rédaction du rapport qui l'accompagna[1]. Des études philosophiques, des enseignements littéraires, de la pédagogie politique, il passait à la pédagogie pratique. On lui donnait ce qu'à peine il eut osé souhaiter, quand il rédigeait le journal de Milan ; on lui confiait l'avenir de ses concitoyens. Une partie des idées qu'il proposait furent réalisées par la réforme de 1811 ; elles étaient si justes, et pour ainsi dire si nécessaires, qu'elles demeurèrent après la restauration de 1815.

La nature s'est montrée généreuse envers les habitants du royaume ; elle leur a fourni un riche capital d'intelligence ; seule l'instruction peut le faire fructifier, puisqu'elle apprend à le connaître et donne les moyens de l'utiliser. Elle est le complément nécessaire des lois : celles-ci commandent ; elle, au contraire, persuade : mais l'objet auquel la législation et la pédagogie s'appliquent est commun. Elle doit s'étendre à toutes les classes, et être universelle ; s'ouvrir à tous, et être publique ; être uniforme, c'est-à-dire être confiée au gouvernement. Il ne suffit pas qu'elle soit conforme à la nature, suivant par degrés le développement de l'individu, et s'adressant, selon l'âge, aux sens, à l'imagination, à la mémoire, enfin à l'intelligence. Elle se conformera aussi au caractère particulier du peuple pour qui elle est faite. Les sciences sont les mêmes partout ; mais la façon de les enseigner doit varier, s'il est vrai que les hommes ne sont nulle part tout à fait les mêmes, et ont mille façons différentes de comprendre une seule vérité.

Ces principes posés, le rapporteur considère à part chaque ordre d'enseignement. L'instruction primaire sera gratuite ; on l'étendra le plus qu'on pourra, de façon qu'aucun coin du royaume n'en soit dépourvu. Elle aura soin de ne pas s'enfermer dans les murs de la classe. « Tout concourt à l'instruction du peuple. Un batiment, une manufacture, tout est pour lui une école. Celui qui en aura la direction saura faire en sorte que tous les établissements de ce genre servent à l'éducation. Pour y réussir, il suffit de le vouloir. » On excitera

1. *Progetto di decreto per l'ordinamento della pubblica istruzione, seguito da un rapporto ragionato per V. Cuoco*. Cf. Gentile, édition citée.

le zèle de tous : des maîtres, en proportionnant leur traitement à la façon dont ils rempliront leur rôle ; des enfants, par des distributions de prix solennelles, où le mérite sera publiquement honoré. On cherchera des livres très simples, adaptés à la mentalité du jeune âge : des almanachs, des catéchismes, bien qu'ils ne soient pas parfaits ; un recueil des passages les meilleurs et les plus beaux des poètes nationaux ; un Valère-Maxime ; un « tout petit traité » de morale pratique. Le plus difficile peut-être est d'entraîner les parents dans la réforme ; on les touchera par l'intérêt. On leur fera comprendre l'importance de l'instruction par l'appât des récompenses : on leur dira que si leur fils montre du goût à l'étude, il obtiendra les faveurs du gouvernement. Par contre, la bienveillance officielle sera refusée à ceux qui n'auront pas fréquenté les écoles : point de filles dotées qui ne sachent lire, écrire, compter.

Nous pourrions suivre de la même façon, dans l'enseignement « moyen » et « dans le « sublime », les méthodes employées par Cuoco pour assurer aux institutions qu'il préconise la vitalité ; et signaler au passage des conceptions si larges, qu'elles semblent dater d'aujourd'hui, et quelquefois de demain, plutôt que d'hier. L'enseignement secondaire, par exemple, doit fournir à ceux qui veulent progresser dans la science la culture nécessaire pour continuer ; et à ceux qui abandonnent le cours des études, les connaissances suffisantes pour qu'ils soient des hommes intelligents, sans être des savants. Mais il doit se rappeler surtout que son but n'est pas de fournir une ou deux idées positives de plus ou de moins : il remplirait mal ce qu'on attend de lui, s'il le croyait. Il est chargé de développer l'amour du savoir, et des aptitudes à l'acquérir. Il ne s'agit pas de faire un livre, mais un homme. Un livre est comme une créature passive, qui contient juste les idées qu'on lui a données : tandis que le caractère de l'esprit est d'être actif, créateur, capable de former des idées, de les mettre en ordre, de les dominer. Pour l'enseignement supérieur, on s'impose la loi de ne pas se limiter aux chaires indispensables. Ce serait arrêter la science, et l'obliger à demeurer imparfaite. Elle doit être libre et s'étendre comme elle le veut, dans toutes les directions qui lui plaisent. Partout V. Cuoco sème, avec les principes sages, les idées nouvelles. C'est ainsi qu'il fait une large part à l'éducation des femmes. On n'aura plus lieu de répéter à Naples ce qu'il faisait dire en 1804 par le héros de son voyage : nos lois, qui traitent trop mal les femmes, ne leur permettent pas de développer les facultés de leur esprit, ni celles du cœur ; élevées en esclaves, elles ont toutes les bassesses des esclaves ; jamais une pensée noble ne sort de leur esprit, jamais une passion noble de leur

cœur. « Si j'étais fondateur de cité, ajoutait Platon, avant tout, je voudrais égaliser la condition des deux sexes » (*Platone*, I, 6, et 19). Au moins Cuoco veut-il égaliser leur culture, ce qui est un commencement. C'est ainsi, encore, qu'il propose pour l'enseignement littéraire une réforme capitale : dans les écoles, l'italien, dont on ne s'était pas encore soucié, sera la première de toutes les matières ; et dans les universités, on créera une chaire spéciale de « lettres et philosophie », qui sera la plus importante [1]. Qu'on étudie enfin la fonction qu'il assigne à l'Institut royal d'encouragement aux sciences naturelles [2] : il faut que les sages s'intéressent aux arts utiles à la vie ; qu'ils mettent en commun leurs efforts individuels, qu'ils les coordonnent ; et que toutes les sciences, histoire naturelle, chimie, physique, mathématiques même, s'appliquent d'abord à connaître et à décrire le pays qui les abritent. Partout où il passe, nous retrouverions, à le suivre, le même esprit d'initiative, hardi et créateur.

Il est hardi ; il est créateur : souvenons-nous bien, pour comprendre à quel degré, des défauts qui régnaient alors dans l'éducation. Ne parlons pas de celle du peuple, puisqu'en général elle n'existait pas. Parlons des privilégiés, des enfants de bourgeoisie et de noblesse, qu'on initiait aux bonnes lettres dans les collèges. Ouvrons, à côté de ce rapport tout rempli d'idées nouvelles, un de ces livres, ses contemporains, qui paraissent si singulièrement vieux : à côté des réformes que le premier propose à chaque page, lisons, si nous en avons le courage, les définitions routinières et les affirmations pédantes que Poétiques et Rhétoriques offrent à la mémoire des élèves. Ici, l'art de faire des vers, aussi bien italiens que latins, avec facilité [3] ; là, un traité d'éloquence, qui fournit en abondance des recettes pour commencer un discours ou pour le finir, bâtir un développement, diviser un paragraphe : tout pour les mots, rien pour l'idée [4]. La moins mauvaise des œuvres du même genre est sans doute les *Lezioni di rettorica* de Blair, à laquelle les connaisseurs font un succès triomphal : elle n'est plus neuve, et elle n'est pas bonne [5]. Il en est que nous ne pouvons feuilleter sans épouvante : comme ces tables analitico-littéraires, publiées en 1803, qui ont

1. G. Gentile, *Il figlio di GB. Vico e gl'inizii dell' insegnamento di letteratura italiana*, 1905.
2. *Atti del R. Istituto d'incoraggiamento alle scienze naturali di Napoli*, 1811.
3. L. Bramieri, *Regole della poesia*, 1809, p. 41-76 : Dell' arte di fare i versi latini con facilità ; p. 162 : Dell' arte di fare i versi italiani e di rimare con facilità.
4. Voir, par ex. : *Raccolta di prose ital., con un Discorso della maniera d'ammaestrare la gioventù nelle umane lettere*, 1808.
5. *Lezioni di Rettorica e di Belle-Lettere*, di Ugone Blair. Trad. Soave, 1803.

pour but de faciliter l'étude des genres et des théories [1]. Les malheureux écoliers auront à retenir par cœur de longues séries de définitions : ce que c'est que le style diffus, concis, faible, nerveux, sec, uni, net, élégant, ou fleuri ; les qualités de l'ode : à savoir l'enthousiasme, le sublime des images et des sentiments, la hardiesse, les digressions, le désordre, la brièveté, l'unité, et même la déviation, c'est-à-dire « une espèce de vide entre deux idées qui n'ont pas de lien immédiat. Il sert à indiquer la vélocité très rapide de l'esprit, quand l'âme est échauffée par les passions. » Voici, en un seul tableau, toute l'éloquence : ses genres : démonstratif, délibératif, judiciaire ; — ses formes : la harangue, l'éloge sacré, funèbre, ou profane ; — son objet : la persuasion, le plaisir, l'émotion ; — l'invention des arguments, par syllogisme ou par enthymème ; — l'exorde, par insinuation, ingénieux, modeste, bref, intrinsèque ; ou par précipitation ; — la disposition : la narration, qui doit tenir compte de l'ordre et du détail ; les preuves, qui embrassent la confutation et la démonstration ; la conclusion, à laquelle appartiennent l'épilogue et l'émotion ; — l'élocution, avec les tropes et les figures ; — le style ; — les qualités de l'orateur : morales : modestie, zèle, probité, prudence, circonspection, oubli de soi-même ; intellectuelles : par rapport à la cause, aux lois, aux usages, à l'humanité ; — les passions, amour ou haine ; — la déclamation, geste et voix. Rappelons-nous ce tableau redoutable, pour illustrer par une réalité précise ce que l'on va répétant sur les méthodes mauvaises, les préceptes stériles, le triomphe des mots vides : et nous apprécierons, du même coup, le grand mérite de Vincenzo Cuoco.

Puis il y a l'autre danger, celui de l'influence française. Pour s'exercer avec moins d'évidence et de force que dans les départements annexés à l'Empire, elle n'en est pas moins très sensible. V. Cuoco demande un Valère-Maxime « qui soit aussi national que possible ». On lui offre l'histoire abrégée des campagnes de Napoléon le Grand en Allemagne et en Italie jusqu'à la paix de Presbourg, ou les campagnes des armées françaises en Prusse, en Saxe et en Pologne, ou le précis historique de la Révolution française, ou, pour comble, le Pausanias français [2]. Il veut que le théâtre représente les mœurs de son propre pays : il voit la cour, suivie des ambassadeurs, se rendre aux représentations des pièces françaises jouées par des acteurs français [3]. La poésie doit enseigner la vertu. La trouvera-t-il digne du grand rôle qu'il lui réserve, s'il lit les sonnets qu'on adresse aux puissants « en témoi-

1. Nerdi, *Tavole analitiche all'uso, per servire allo studio delle Belle-Lettere*, 1803.
2. *Giorn. Encicl. Nap.*, 1807, t. I, p. 126. — 3. *Monitore Nap.*, n° 314, 1809.

gnage de la plus obséquieuse admiration[1] », ou les vers qu'« en signe d'obséquieux hommage » de « très humbles serviteurs[2] » envoient à Napoléon ? si on lui demande de partager l'engoûment général pour des poèmes étrangers, comme l'*Imagination* de M. Delille[3] ? Et que pensera-t-il de la liberté qu'elle doit garder, s'il lit encore l'ode de M. Piis, secrétaire général de la préfecture de police à Paris, traduite par Joseph Castaldi, commissaire de police à Naples[4] ? Il aura de bonnes raisons, sans doute, pour se défier de la sincérité de sentiments ainsi exprimés. Il demande encore qu'on enseigne l'italien dans les écoles. Mais ceux qui sont à la tête du gouvernement parlent français ; Napoléon Joseph Bonaparte, prince français, grand électeur de l'Empire, lieutenant de l'Empereur, commandant en chef de l'armée de Naples, adresse sa première proclamation au peuple en français[5] ; toute la réorganisation du royaume, entreprise à l'exemple de la France, amène en quantité innombrable les livres de Paris, dans le texte ou dans la traduction[6]. On offre aux élèves, qui croient n'avoir pas besoin d'apprendre l'italien parce qu'ils le savent en naissant, toutes les séductions du français, langue de la mode, langue des bureaux, langue de l'armée ; on manque de grammaires italiennes, mais on possède en abondance toutes les méthodes nécessaires pour apprendre le français jusque dans les détails[7]. N'y a-t-il pas une imprimerie française installée dans la ville[8] ? Aux femmes, dont on veut entreprendre l'éducation, on présente « l'ami du beau sexe ou nouvelles réflexions sur l'influence des femmes dans la société, dans les deux langues, italienne et française[9] ». Ce n'est pas précisément ce que Vincenzo Cuoco demandait ! Il est incontestable qu'avec la domination nouvelle commence un effort très vigoureux en faveur des « lumières » ; et il faut lui en savoir gré. Mais il est certain qu'elle accroît l'influence française — dont il signalait déjà les dangers avant la révolution de Naples — à un point qu'on n'avait pas encore connu[10]. C'est la règle, nous l'avons montré, pour toute l'Italie.

Très conscient de ce double péril, celui de l'épuisement et celui de l'imitation, Vincenzo Cuoco sait tirer parti d'une situation difficile. Cette adaptation aux circonstances est le premier caractère que nous devons retenir, en finissant d'étudier son œuvre. Il suit docilement

1. *Gazz. naz.*, n° 2, 1806. — 2. *Ibid.*, n° 3.
3. *Il Moderatore*, n° 44, 1806. *Ibid.*, 67. — 4. *Ode de M Piis...*, etc., 1806.
5. 9 février 1806. Napoléon Joseph Bonaparte..., etc.
6. Voir par ex., pour l'invasion des livres de droit, *Monit. Nap.*, 1808, n°s 229 et 230.
7. Par ex. : *Monit. Nap.*, n°s 41, 1806 ; 351 et 380, 1809 ; 416, 1810.
8. *Mon. Napol.*, n° 161, 1807. — 9. *Ibid.*, n° 109, 1807.
10. Voir Ulloa, *Pensées et souvenirs sur la litt. contemp. du r. de Naples*, 1858, chap. IX et X.

l'impulsion officielle, mais jusqu'au point où elle lui est utile. Rendre obligatoire l'instruction, la réformer quand elle est mal entendue, voilà qui est fort bien. Répandre l'esprit public par la création d'un journal, voilà qui est fort bien encore. Il est digne d'un grand prince d'encourager les lettres ; et il n'est point honteux d'être à son service. Aussi Cuoco reste-t-il un excellent fonctionnaire, si loin de dédaigner les places, qu'il les demande à l'occasion. Mais il s'arrête à temps ; et l'habileté de sa tactique consiste à profiter de ce que la domination étrangère parle toujours de l'intérêt de la nation, de la gloire de la nation, du bonheur de la nation, pour la prendre au mot, et comme au piège. Il fait le départ entre les deux tendances que la Révolution, telle qu'elle apparaissait en Italie, portait en elle : le sentiment humanitaire, et le sentiment nationaliste [1]. Le premier affirme les droits de l'homme, proclame la liberté et l'égalité, dénonce l'injustice qui soumettait les sujets aux rois, donne à la société des bases nouvelles : cette œuvre-là, il l'accepte de tout son cœur, et il la favorise de tout son pouvoir, en prêtant fidèlement son aide au régime qui représente le progrès. Mais le sentiment national français, il le repousse ; car le sentiment national italien croît en lui, à mesure que l'autre se fait plus injuste et plus menaçant. « Étrange caractère de tous les peuples de la terre ! » disait-il dans son *Saggio*. « Le désir de leur donner une liberté exagérée réveille en eux l'amour de la liberté contre leurs libérateurs eux-mêmes ! » (Saggio, Par. XVII, p. 184). Ceci est le résultat de la Révolution. Sous l'Empire, quand il n'est plus question le moins du monde de donner aux peuples une liberté exagérée, l'amour de la liberté se réveille à bien plus forte raison.

En second lieu, Vincenzo Cuoco justifie cette vitalité de la nation par une philosophie. Toutes les forces qu'on mettra désormais à son service — même celles qu'on pourrait considérer comme injustes ou excessives, si on les jugeait en soi, et non par rapport à l'époque et au milieu — deviennent légitimes et comme sacrées. L'orgueil national est un droit, bien plus ! un devoir. Le patriotisme n'est plus le sentiment irréfléchi de la créature qui s'attache par habitude à la terre où elle a vécu. L'Italie a un rang à garder, un rôle à remplir dans le monde ; si elle venait à disparaître, toute la civilisation en souffrirait. Elle mérite d'être respectée. Cette philosophie, qu'on emprunte à un des plus grands penseurs dont la nation se vante, en y mêlant d'ailleurs beaucoup d'éléments hétérogènes, relie l'Italie contemporaine à la Renaissance et à Rome. L'Italie est une : elle doit donc être la même

1. G. Ottone, *V. Cuoco e il risveglio della coscienza nazionale*, 1903.

pendant tout le cours de l'histoire universelle. Elle doit redevenir non seulement l'égale des autres peuples, mais la maîtresse de l'Europe, pour rester fidèle à son destin. A la puissance d'une idée s'ajoute donc la force de la tradition.

Extraites de l'œuvre d'un théoricien, amenées à leur expression la plus simple, réduites presque en formules s'opposant à d'autres formules, les idées de Vincenzo Cuoco nous apparaissent avec une clarté qu'elles ne sauraient avoir dans les autres écrits et chez les autres écrivains. Il suffit qu'elles ne constituent pas une exception. Nous devons voir maintenant si les principes que l'analyse a dégagés se retrouvent dans le commun des productions littéraires, plus engagés dans la matière, moins purs, quelquefois moins visibles, et malgré tout présents. Nous devons voir si on les rencontre dans cet « esprit public » pour lequel se livre la grande bataille ; et dans la langue, qui est le plus menacée. Si nous les rencontrons, en effet, nous serons sûrs que l'influence française aura bien pu rendre stérile une partie de la littérature ; mais qu'elle ne l'aura pas francisée ; et que notre hégémonie, après un nouvel et plus grand effort, subira un nouvel et plus sensible échec.

CHAPITRE III

LA RÉSISTANCE : L'EFFORT DES LITTÉRATEURS ET L'ESPRIT PUBLIC

I

Dans « l'esprit public » tel qu'il se dégage de la littérature, l'opposition formelle et directe n'entre que pour une faible part.

Ce n'est pas que des voix courageuses ne se fassent entendre pour reprocher au gouvernement sa tyrannie. La lutte de Barzoni, journaliste, contre Napoléon, empereur, honore plus le premier que le second. Avant que Venise, sa patrie, fût menacée, il attaquait déjà la Révolution ; il montrait un *Solitario delle Alpi*[1], habitant les montagnes qui devraient servir de barrière infranchissable entre les deux pays, qui mettait en garde un jeune voyageur contre les principes nouveaux, destructeurs de toute société et de toute religion. Une fois les Français entrés chez lui, il profite de la liberté de la presse qu'ils apportent pour fonder un journal anti-révolutionnaire, *l'Equatore*, et pour dire leur fait aux conquérants. La publication de son *Rapporto sullo stato attuale dei paesi liberi d'Italia*[2], dans lequel il montrait à Bonaparte la nécessité de fondre en une seule république tous les pays libres de l'Italie, et une querelle qui s'ensuivit avec Villetard, le secrétaire de l'ambassade française, lui valurent l'exil. Il rentre après Campo-Formio : c'est alors qu'il écrit le plus célèbre de tous les pamphlets parus au sujet du pillage des œuvres d'art, *I Romani in Grecia*[3]. « Un dictateur qui, despotiquement, ordonnait de voler, et un camp de brigands armés : voilà la constitution de la République romaine. » Tout le monde comprenait ce que l'allusion voulait dire, et remplaçait

1. 1794. — 2. 1797.

3. Sur sa diffusion, Cf. A. Dufourcq, *Le régime Jacobin en Italie,* 1900, p. 62. On trouve à la Bibl. Ambr. de Milan la 13e éd. En 1815, l'ouvrage est encore réimprimé.

les Grecs par les Italiens, les Romains par les Français. Barzoni critiquait même l'apparente générosité du vainqueur, et montrait les motifs intéressés qui avaient fait agir Bonaparte à Pietole : « à l'occasion d'une contribution, il exempta le bourg dans lequel était né Homère. Un tel acte de munificence venant de lui fut clamé par toute la Grèce, et pendant qu'il se montrait pieux envers les cendres d'un mort, il ne cessait d'opprimer par de lourds impôts des millions de vivants ». Les pauvres Grecs, dépouillés de leurs chefs-d'œuvre, pressurés, et par sucroît trompés, finissaient par tirer une philosophie de la conquête : Barzoni la leur prête en termes fort clairs : « Les républicains haïssaient la domination des rois, mais détestaient aussi celle de Rome ; comprenant qu'ils avaient seulement changé de maître, ils invoquaient la liberté de leur patrie, et formaient des vœux pour qu'elle se rendît indépendante par elle-même. » Une telle conclusion dépasse le ton de la satire ; c'est une invitation à la révolte. Le rôle de notre publiciste sera désormais de la prêcher; la lutte contre les Français deviendra la pensée de toute sa vie[1]. Il s'exile, pour garder la liberté de parler et d'écrire ; il s'installe d'abord à Vienne, ensuite à Malte : les Anglais sont trop heureux de s'attacher un auxiliaire si précieux, et de lui fournir l'appui de leur influence et de leur argent. Il commence une nouvelle feuille, intitulée d'abord l'*Argo*, ensuite *il Cartaginese* : ce second titre répond mieux à son caractère. Les Anglais jettent le journal par paquets sur les côtes italiennes, pour la propagande : en revanche, Napoléon assure une prime de cinq francs à quiconque en apportera un exemplaire à la police. Son titre change encore, il s'appelle le *Giornale politico*; mais l'esprit reste le même. C'est alors que Napoléon propose à Barzoni de le faire sénateur à Milan, s'il consent à rentrer en Italie : il refuse. Au *Giornale politico* succède le *Giornale di Malta*, qui continue à prêcher la révolte. — Cependant cette œuvre mérite d'être signalée pour la tendance qu'elle manifeste, plutôt que pour ses résultats. Pour Barzoni, le combat n'est pas égal. Il lutte en désespéré contre un adversaire trop fort.

Ce n'est pas non plus qu'en Italie même, la haine de l'oppression ne trouve aucun poète qui l'exprime[2]. Les tragédies de Niccolini, classiques et paisibles, n'ont rien encore qui soit de nature à inquiéter le pouvoir; mais les vers qu'il compose sans les publier trahissent l'inspi-

1. Sur le détail de sa biographie et de ses œuvres, cf. Papa, *V. B. e i tempi napoleonici in It.*, 1879 ; et surtout A. Lumbroso, *Gli scritti antinapoleonici di V. B. Lonatese* (Attraverso la Rivol., o. c.).
2. Cf. G. Bourgin, *La satire politique à Rome au XIXe s.*, 1904.

ration qui animera ses grandes œuvres patriotiques[1]. Il a compté parmi les plus ardents républicains ; sa vie s'est trouvée en danger dans la révolte d'Arezzo[2]. Maintenant il écrit « pour Napoléon, empereur et despote incorrigible » ; « assassin de la liberté et tyran des nations » ; « dominateur universel » : ses sentiments à l'égard des Français se sont radicalement transformés, pendant ce court espace d'années. L'anniversaire de la naissance de l'Empereur, que célèbre la lâcheté des autres poètes, lui fait désirer le jour de sa mort. Dans le bois des « Cascine », à Florence, en 1810, il compose un sonnet « en pleurant sur l'esclavage de sa patrie ». L'insurrection espagnole qui se prolonge, qui s'accroît, qui triomphe, le réjouit. De toutes les péripéties de la domination française, aucune ne fit sur les Italiens une impression plus profonde et plus douloureuse que le retour de la Grande armée : tant de leurs concitoyens étaient restés dans les plaines de Russie ! tant de morts, pour une guerre qui n'était pas la leur, qu'ils n'avaient pas voulue, et dont ils n'avaient pas profité[3] ! Niccolini sait évoquer en des vers d'une singulière grandeur ces plaines funestes qui sont « la tombe de l'Italie ». Mais il est professeur d'histoire et de mythologie à l'Académie des beaux-arts de Florence ; il est, sous le gouvernement d'Élisa, précepteur des pages ; il brigue les prix que décernent les Académies officielles ; il ne peut pas manifester ouvertement son indignation. Tous ceux qui, au même moment, pensent comme lui, sont réduits à se taire, comme lui.

La poésie populaire, quelquefois, rejoint la satire littéraire. Elle s'indigne, avec son rude bon sens, de voir tant de flatteurs aduler « l'impie Bonaparte ». Elle se charge, pour son compte, de dire leur fait aux puissants, sans ambages :

Il re d'Italia ed il suo Vice-Re
Due gran ladroni son da capo a piè[4].

Il est dans le caractère même du pays d'avoir à son service ces forces spontanées, qui restent rebelles à la centralisation. Chaque province, gardant son caractère propre, garde aussi son humour, que le voisin est incapable de reproduire, mais qu'il comprend. Toutes, par la voix de leurs poètes familiers, glosent à leur façon sur les effets de la conquête. Beaucoup d'ironie, un peu d'émotion : voilà de quoi produire de

1. Niccolini, *Poesie, Canzoniere nazionale,* 1880 ; *Canzoniere civile,* 1884 ; *Tragedie,* éd. Gargiolli, 1880.
2. O. Vannucci, *Ricordi della vita... di GB. N.*, 1866.
3. G. de Castro, *I Ricordi di B. Bossi*, 1890.
4. Cité par V. Fontana, *Poesie di V. da Pos,* 1898, p. 110.

fort jolies épigrammes : il y en a beaucoup, et partout. Les dialectes locaux donnent aux plaisanteries une saveur particulière qui vient du terroir. On ne concevrait pas la vie de Venise, par exemple, sans l'abondance de vers narquois et malicieux que provoquent les événements de tous les jours : à plus forte raison les événements exceptionnels qui se succèdent de 1796 à 1815[1]. L'histoire de sa poésie, c'est sa propre histoire. Tandis que des littérateurs savants fabriquent à grand'peine un poème épique contre Napoléon[2], la Muse populaire se met à la fenêtre pour regarder les Français qui arrivent, ou qui s'en vont ; elle aime mieux leur départ que leur venue :

Buon viazio, sior amigo, la stia ben,
La se diverta, ma lontan da nu[3] !

Car entre le Dieu du ciel, qui lui envoie les tempêtes, et Napoléon, le dieu de la terre, qui lui envoie la guerre, elle s'est trouvée fort dépourvue :

L'Altissimo de sora ne manda la tempesta,
L'Altissimo de soto ne magna quel che resta ;
E in mezzo a sti do Altissimi,
Restemo proverissimi[4].

De même, le bon Milanais s'étonne de la prodigieuse invasion de nouveautés qui bouleverse sa ville natale, et se fâche contre les mesures qui blessent son intérêt. *La Coccarda, la baretta de' Giacobin, quel maladett Teater, quel parlà infamm, quj liber, quj picciur*, tout cela ne lui allait guère ; pas plus que le *scià irà, i Giacobin, i Clubista, i Patriott, i Monsù*[5]. A présent, voici l'impôt, la conscription, les « Monsù » installés en permanence, qui l'écrasent de leur orgueil ! Il se soulage en raillant. Mais la police est attentive. Quand la satire est simplement amusante, elle la laisse passer. Qui ne rirait, à voir les tableaux tracés par celui qui est le plus grand sans doute de tous les poètes dialectaux, Carlo Porta ? Les mésaventures de Giovannin Bongee, son héros populaire, sont un chef-d'œuvre du genre. Il faut le voir aux prises avec un hussard qui voudrait lui faire subir des infortunes conjugales ; il faut entendre la conversation des deux adversaires, rapportée dans un français interprété à la milanaise. Elle dériderait le plus intolérant des censeurs.

1. V. Malamani, *I Fr. a V. e la Sat.*, 1887 ; H. Perl, *Nap. I. in Venezien,* 1901 ; L.-G. Pélissier, *Satires vén. contre Bon.*, 1902.
2. A. Medin, *La storia della rep. di Ven. nella poesia,* 1904, p. 465.
3. Cité par R. Barbiera, *Poesie veneziane...*, 1886, p. 17. — 4. *Ibid.*
5. Pertusati, *Meneghin sott' ai Franzes* [1799].

« Ett vô el mari
De quella famm che sta dessora lì ? »
Mi, muso duro tant e quant e lù,
Respondi : « Ovi ; gè sui moà ; perchè ? »
« — Perchè, el repia, voter famm, monsù,
L'è tre gioli, sacher diœu, e me plè... [1] »

Mais si les attaques se font violentes ou si les allusions transparaissent trop, il faut user de prudence ; les fables même ne peuvent plus circuler que sous le manteau [2]. L'autorité, que nous avons vue si soupçonneuse, ne juge pas les poètes populaires indignes de ses châtiments. S'ils se dévoilent eux-mêmes, elle sévit sans pitié. Buratti, « le prince des satiriques vénitiens », adresse au préfet, en 1813, au moment du blocus, une touchante « lamentation » :

Co le lagreme sui ochi
E col cuor tuto strazà,
Puzo in tera i mii zenochi,
E domando a vu pietà [3].

Le préfet l'arrête, et le fait garder à vue par une sentinelle pendant trente jours [4]. Ainsi traquée, la poésie populaire, d'ailleurs si intéressante en elle-même, perd de son importance au point de vue de notre recherche. Il nous faut une action plus générale, qui résiste vigoureusement à la pression officielle.

Les écrivains ont recours, en effet, à un autre genre d'opposition, que le gouvernement ne peut pas atteindre. L'adaptation aux circonstances, dont V. Cuoco établissait la philosophie, va naître ici de la pratique. Quand les littérateurs se mêlent de politique, on leur impose silence. Mais on ne saurait les empêcher de parler quand ils s'occupent de littérature. Il ne tombe pas sous le coup des lois de dire que la poésie française et tous les beaux-arts, marchent à grands pas vers leur décadence : tandis qu'en Italie, beaux-arts et poésie sont manifestement en progrès [5]. Ce n'est pas un crime de lèse-majesté que de montrer du dédain pour les « fruits étrangers [6] » que les conquérants prétendent acclimater. Il est difficile de poursuivre un journaliste qui imprime, à

1. *Poesie*, éd. Barbiera, 1884 ; éd. Robecchi, 1887 ; éd. Fontana, 1907. Voir aussi P. Ghio, *C. P., poète populaire milanais*, 1903 ; et surtout A. Momigliano, *L'Opera di Carlo Porta*, 1909 (parte V, p. 179 et suivantes, les idées politiques de C. P.).

2. Voir les *Poesie Piemontesi di E. Calvo*, éd. 1901.

3. *Lamentazion al prefeto de Venezia, al tempo del blocco del 1813* (Poesie di P. Buratti, éd. 1864, t. I, p. 248).

4. V. Malamani, *Il Principe dei satirici Veneziani*, 1887.

5. *Giorn. Lett. Pisa*, t. VIII, 1803, p. 199.

6. *Ibid.*, t. XII, 1806. A propos de la trad. des Templiers, par Salfi.

propos de la troupe officielle d'acteurs, qu'il faut unir les gestes à la parole pour se faire comprendre « en pays étranger [1] ». Les mêmes critiques qui applaudissent à tous les efforts tentés en faveur du théâtre italien signalent avec une joie manifeste le « fiasco [2] » des Français. Quand il y a du monde à leur spectacle, c'est bien par exception : d'ordinaire, disent-ils, il n'y a personne [3]. Comment s'intéresser à des genres qui ne peuvent être compris que dans leur pays d'origine [4] ? Où aller, ce soir? « Nous rendrons-nous au théâtre français ? Mais il est désert ; et si agréable que puisse être un spectacle, on va de mauvais gré à un divertissement où on n'a comme voisins qu'une triple file de loges vides et de bancs poussiéreux [5]. » Aussi l'entreprise « menace-t-elle ruine [6] ». L'institution a beau être officielle, et émaner de la volonté même de l'empereur : il n'existe pas de décret assez puissant pour traîner les Italiens de leur maison au théâtre et pour empêcher les critiques de constater un insuccès dont ils sont tout joyeux. Libre aux uns de parler des représentations françaises avec enthousiasme : mais libre aux autres d'en parler avec sévérité. Le gouvernement peut bien payer les journalistes qui remplissent de leurs éloges intéressés les colonnes des journaux officiels : mais il ne peut pas, si tyrannique qu'on le suppose, condamner à l'amende ou jeter en prison un honnête homme, sous prétexte qu'il n'aime pas les acteurs ou le répertoire français [7].

Ce ton de courtoisie relative n'est pas toujours gardé. Le désaccord qui sans cesse a régné entre les deux pays sur les questions littéraires prend une expression singulière d'acrimonie et d'aigreur ; il s'étend à tous les écrits et à tous les écrivains ; il est général et permanent. Un principe est solidement établi : les Français, quand ils parlent des choses italiennes, parlent de ce qu'ils ignorent profondément. On n'essaie jamais de réfuter une appréciation, juste ou non, par un raisonnement. « L'auteur connaît-il suffisamment la littérature italienne pour porter un pareil jugement [8] ? » Telle est la réponse que l'on donne toujours. Les Français, tous les Français, manquent de la souplesse d'esprit néces-

1. *Giorn. ital.*, 29 maggio 1806. — 2. *Ibid.*, 18 giugno 1806.
3. *Poligrafo*, 7 giugno 1812. — 4. *Ibid.*, 7 nov. 1811.
5. *Ibid.*, 2 maggio 1813. — 6. *Ibid.*, 5 maggio 1811.
7. Les journalistes officiels ne cachent pas leur dépit devant cette attitude. Cf. *Gazz. di Marengo*, 21 fév. 1811, à propos des représentations de Mlle Raucourt : « Nous ne ferons que confirmer ici le jugement du public, bien différent de quelques journalistes dont la tactique perpétuelle est de penser autrement que la multitude, et de glisser sur les beautés sensibles des ouvrages ou les qualités les plus brillantes des acteurs, pour s'appesantir impitoyablement sur quelques défauts dont, sans eux, on n'aurait eu garde de s'apercevoir. »
8. *Giorn. ital.*, nº 44, 1805.

saire pour apprécier les productions d'autrui. Au Français, « tout ce qui s'éloigne des usages de sa patrie et de son siècle paraît étrange, et donne des nausées au lieu de procurer du plaisir. S'il peint Achille, il en fera un aimable maréchal de France ; Iphigénie devient pour lui une belle La Vallière qui va s'enfermer chez les carmélites [1]... ». D'une observation vraie, on fait une loi, qu'on applique sans discernement. L'Italien seul a le droit d'apprécier la littérature italienne. L'Italien a le droit, d'ailleurs, d'apprécier aussi les littératures étrangères ; et il ne se fait pas faute de donner son avis sur la littérature française. Il n'en jouit pas moins du monopole.

Cette conception surprenante s'explique par les nécessités de l'époque. Loue-t-on l'Italie ? C'est parler excellemment. Quelqu'un ose-t-il déclarer que les vers et la prose de ses écrivains ne sont point la perfection même ? L'ignorant ; voire le misérable ! Comme les Français blâment beaucoup plus qu'il ne louent, on leur prête l'organisation d'un vaste complot, qui tend à déposséder leurs rivaux de leurs droits les plus sacrés. Autrefois, c'était Boileau, ce faux poète, ce pédant, qui parlait du clinquant du Tasse ; puis ce fut Bouhours, un autre calomniateur [2]. Aujourd'hui, c'est Geoffroy, qui dit des sottises [3] ; Laharpe, qui dit des inepties [4] ; Malte Brun, qui déclare dans le *Journal de l'Empire* que l'Italie ne compte pas un seul prosateur de premier ordre : les mots manquent pour le qualifier [5]. Oser comparer le français à l'italien ! Autant comparer une danseuse qui sautille à une matrone vénérable [6]. On exhume l'*Idea della perfezione della pittura*, traduction faite par Salvini sur l'œuvre d'un Français. L'auteur n'a-t-il point dit du mal de Michel Ange ! Qu'une dissertation le confonde. « Aussi bien, si les Italiens voulaient s'irriter chaque fois qu'un étranger, par jalousie, insulte grossièrement leurs gloires, ils n'auraient pas assez de bile [7]. » L'abbé Artaud, qui traduit Dante et qui l'admire, hasarde qu'il n'est pas exempt peut-être des concetti reprochés à Pétrarque [8]. A vrai dire, cent auteurs italiens ont jugé plus sévèrement le grand poète, et le critiquent encore tous les jours. Ceci n'empêche pas que l'abbé Artaud ne subisse leurs foudres [9]. Un certain Levesque écrit une grosse histoire de la république romaine, fort prétentieuse d'ailleurs. Les Romains ont été grands, mais par des moyens odieux ; ils ont fait un

1. *Giorn. ital.*, n° 11, 1804.
2. *Ibid.*, n° 107, 1805. Cf. A. Boeri, *Una contesa franco-ital. del sec. XVIII*, 1900.
3. Monti, *Epist.*, 25 gennajo 1807. — 4. *Giorn. encicl. Firenze*, 1813, p. 266.
5. *Ibid.*, p. 314. Notons d'ailleurs que Malte Brun est Danois.
6. *Poligrafo*, n° 27, 1812. — 7. *Giornale lett. Pad.*, T. 23, 1808, p. 178.
8. *Le Paradis*, poème de Dante, traduit de l'italien, 1813.
9. *Giorn. encicl. Firenze*, passage cité.

usage non moins odieux de leur fortune. « Est-ce donc à des Français de fléchir le genou devant la grandeur romaine? Toute grandeur s'affaisse devant celle de notre nation, de notre héros[1]. » A ce ridicule, qui serait fort désappointé sans doute si on n'attachait aucune importance à ses balivernes, on répond par une explosion de colère[2]. Il a blasphémé ! Il oublie que les Gaulois étaient les plus abominables des barbares[3] ! « Ils ont toujours fait, ils feront toujours compassion, aussi bien ceux qui écrivent à Paris que ceux qui, sous de faux noms, osent insulter et tourner en ridicule dans les feuilles publiques les ombres glorieuses de nos immortels aïeux[4]. » La question de la vérité scientifique n'est pas abordée; ce sont deux passions qui s'opposent, la vanité française et le ressentiment italien. Chateaubriand ne trouve pas Venise de son goût, lorsqu'il la visite, en 1806. Cela tient-il à sa stupidité, ou à sa méchanceté, se demande un journal littéraire? Giustina Renier-Michiel le réfute par une lettre que les journaux de Padoue et de Pise[5] reproduisent ; et une « pastourelle d'Arcadie » lance contre lui des traits vengeurs. « Comment répondre à un homme en délire? Si quelqu'un disait que le soleil est un corps qui répand les ténèbres, qui voudrait le contredire ? De telles extravagances tombent d'elles-mêmes ; d'ailleurs, celui qui s'est fait un roman de la religion chrétienne, voulant décrire poétiquement son génie sublime, peut se faire un enfer de l'Italie, qui jusqu'à présent a été regardée comme la plus belle partie du monde. » Il est possible que Chateaubriand ait « des organes imparfaits ; et ce qui pis est, une âme froide et un cœur dur, qui ne sont pas faits à l'italienne ». Mais la vérité, c'est qu'il a trouvé à Venise peu d'admirateurs, et qu'il compte arriver à la célébrité par le paradoxe[6].

Cet état d'esprit, même chez les plus sensés et les plus grands, touche à la manie de la persécution. Ce même Niccolini, qui ne peut pas publier ses vers, exhale sa colère sur des sujets encore plus futiles que tous ceux-là. Un ingénieur français, après avoir, comme il est naturel, calomnié les Italiens dans tous les genres, a l'audace de dire que le pont de Santa Trinita n'a qu'une arche, quand il en a trois. « Malgré ce sacrilège, le livre a été déclaré classique ; c'est-à-dire

1. Paris, 1807, t. I, p. 38. — 2. *Giorn. ital.*, nº 133, 1808.
3. *Corriere delle Dame*, 14 maggio 1808.
4. Cf. A. Luzio, *Lettere di G. R. M.*, 1883, lettera VI, 23 luglio 1806.
5. *Giorn. Pad.*, 1806, t. XIV, p. 260 ; *Giorn. Pisa*, 1807, t. VI, p. 101. La lettre, traduite par Bettinelli, est aussi imprimée à part : *Risposta alla lettera....* Venezia, 1806, in-4º et in-16. De même en fr. : *Paragr. d'une lettre sur Venise... avec la réponse à cette lettre* [Venezia, 1806], in-4º.
6. *Lettera di Fiordiligi Taumanzia, pastorella d'Arcadia*, 1807.

qu'on l'expliquera dans les écoles ; et nous, malheureux, qui formons un département français, nous devrons voir ces infamies enseignées à nos fils ; et eux liront ces blasphèmes contre la gloire des antiques Toscans ; et ils apprendront d'un Gaulois, leur maître, que le pont le plus beau d'Europe a une seule arche, au lieu de trois, comme c'est évident [1] ! » Il « frémit » en écrivant ces lignes, et en songeant qu'habitués à cracher dans le verre où ils ont bu, les Français veulent enlever à la pauvre Italie sa gloire dans les beaux-arts. Il va presque sans dire que cette violence se répand en paroles injurieuses. Canaille, âne, brigand, dit-il à propos d'un préfet qui ne sait pas un mot d'italien, mais qui, par le vice de sa nation et le sien propre, est assez présomptueux pour condamner à mort les poètes italiens : il juge que le Tasse et Métastase ne peuvent se traduire en français [2]. Si un journaliste parisien écrit que les Italiens, en matière théâtrale, ont perdu le sens commun, l'auteur de l'article a « vomi de folles grossièretés » ; il s'est montré « ignorant » et « mal éduqué » ; il a énoncé des « grossièretés qui feraient rire par leur sottise, si elles ne méritaient le mépris pour leur insolence » ; il est « bête, stupide, intempérant dans tous ses discours, injuste, mal éduqué, mal né [3] ». Pour de bons auteurs, c'est se servir d'un argument littéraire que de parler du « mal français [4] ».

On devine ce que deviennent ces injures, quand les étrangers arrivent jusqu'en Italie pour se mêler aux querelles et provoquer les colères. Déjà contre des Allemands isolés, qui franchissent les Alpes sans être décidés à passer d'extase en extase, on prend des airs de tragédie. Une boutade échappée à leur mauvaise humeur et qui n'a d'importance que si elle est relevée, devient une affaire de politique internationale. « Même un écrivain allemand a voulu donner son coup de dent à l'Italie. Son voyage dans ce pays n'offre, à dire vrai, aucune nouveauté, pas même sous le rapport de la satire : car il y a longtemps que nous sommes habitués, nous autres Italiens, au fouet magistral de tous les voyageurs étrangers qui daignent affronter les désagréments de pérégrinations longues et pénibles, pour venir nous reprocher nos vices et répandre parmi nous la bonne philosophie, les bonnes mœurs, et le bon sens [5]. » Ou bien, à propos du voyage de Kotzebue : « ... Défenseurs volontaires de l'honneur national outragé, nous saisissons chaque fois que l'opportunité s'en offre l'occasion d'accourir pour défendre contre les assauts des étrangers cette Patrie im-

1. D. Montuori, *Lettere... a M. Pieri*, 1863. Niccolini a M. Pieri, 24 déc. 1810.
2. Vanucci, *Ricordi... di G.-B. N.*, 1866, 18 gennajo 1811.
3. *Giorn. it.*, n° 113, 1805. — 4. G.-B. Velo, *Opere*, 1808, p. 355.
5. *Giorn. Pisa,* 1802, t. III, p. 240.

mortelle, qui, pour n'être plus maîtresse de provinces, se souvient encore de ses gloires ancestrales; et qui, justement consciente des forces permanentes de sa nature, de son art, et de son génie, conserve un droit véritable à l'estime et au respect de l'Univers [1]. » Les partisans des Français sont traités avec moins de solennité et plus de rigueur. Un certain De Coureil écrit dans le *Giornale de' letterati di Pisa* : il y provoque Monti. C'est, en somme, une pauvre cervelle. Il prend plaisir à démontrer laborieusement que Socrate a été le Cagliostro de l'antiquité, et qu'on mépriserait les vers d'Horace s'ils avaient été écrits par un élève de collège, au lieu de remonter aux temps glorieux de Rome. Il se vante lui-même d'être un esprit bizarre, et d'aller toujours à l'encontre de l'opinion d'autrui. Le plus fort est qu'après avoir prouvé la supériorité de la littérature française sur la littérature italienne, il prouve le contraire avec autant de facilité : Molière ne vaut pas Goldoni, ni Racine, Alfieri [2]. Les littérateurs savent qu'il convient d'attacher peu d'importance à ses dires. Monti aurait pu l'épargner sans nuire à sa gloire ; au contraire, sa rancune tenace le fait chasser de la rédaction du journal, avec le secours du gouvernement, qu'il n'a pas honte de demander [3]. Ce sont là procédés courants ; ils s'emploient entre Italiens. D'autres campagnes littéraires où les Français n'interviennent pas sont menées avec autant d'impudeur. Il suffit de lire l'*Antipoligrafo* [4], expressément fondé contre le *Poligrafo,* pour connaître les procédés qu'emploient à cette époque les écrivains, race irritable. Mais précisément, il est curieux de voir les arguments spéciaux qu'emploie contre un Français Monti, habile plus qu'aucun autre à se servir de l'opinion ; il sent que la faveur publique le soutiendra, s'il fait rentrer sa cause dans la cause nationale. Il me revient que Monti a écrit contre moi, dit de Coureil ; je ne sais pas encore au juste quels sont ses arguments ; je sais seulement qu'il m'a appelé « tête travaillée hors d'Italie » ; « de race qui n'est pas italienne » ; « champion de l'étranger [5] ». Il n'est pas Italien : le voilà jugé. Cependant Monti ne s'est pas contenté à si peu de frais ; son adversaire est un solennel arrogant ; on hésite à se souiller les mains dans les ordures d'un tel animal ; ses paroles sont des bouffonneries éhontées ; des vomissements ; de putrides évacuations ; les très indécentes coprologies d'un coprologue ; et autres aménités du même genre. Le fond du débat est bien la question française. De Coureil, à

1. *Effemeridi, Roma*, nº 29, 1806. — 2. *Opere*, 1818, t. III, IV et V.
3. *Lett. ined.,* t. I, p. 405, 14 luglio 1807 (cf. aussi p. 374).
4. Milano, maggio-dic. 1811. — 5. *Giorn. Pisa,* 1804, t. I, p. 78.

l'en croire, est le détracteur de l'Italie ; il critique la fonction importante, nécessaire, sacrée, que Monti veut remplir : défendre ses concitoyens opprimés et dépouillés. Il est surprenant que les Italiens aient observé un aussi long silence à son égard ; et plus surprenant encore qu'il ait osé choisir pour vomir ses injures la Toscane, pays sacré qui est la patrie du goût. Les grands principes sont engagés : l'honneur national est en jeu [1]. De Coureil se défend comme il peut. Il répond que la conduite de Monti est pleine d'artifice ; en appelant son ennemi champion de l'étranger et détracteur de l'Italie, il veut indisposer l'Italie tout entière, et se donner comme son défenseur. « Sachez bien que, quoique né en France, j'ai été transporté en Italie dès mon enfance par mes parents ; je suis devenu un Italien très passionné pour la gloire de sa patrie adoptive ; et je ne désire rien davantage que le triomphe de la littérature italienne. » Seulement, à force de voir la littérature française attaquée, il a fait comme le mari qui prend le parti de sa femme, insultée par sa maîtresse [2]. Le fait est qu'on lui avait rendu autrefois cette justice, qu'il connaissait parfaitement la langue italienne [3]. Mais il a dit que Parini était un mauvais poète ; il a rabattu la gloire d'Alfieri : il ne sait plus rien, il ne vaut plus rien ; c'est un fou. Il n'est pas Italien, et il parle des choses italiennes : il lit, mais il ne comprend pas ce qu'il lit [4].

Plus significative encore est la querelle que Foscolo soutient contre l'abbé Guillon [5]. Médiocre encore, celui-ci a plus d'importance que De Coureil. Il avait proféré d'intolérables blasphèmes. Il avait dit qu'avant le siècle de Louis XIV, la France avait beaucoup emprunté à l'Italie ; mais que l'Italie, après avoir servi jusque-là de guide et de modèle à la France dans tous les genres, admira de concert avec les autres nations les progrès merveilleux du génie et de la langue chez les Français, devenus à leur tour, et presque au même instant, les modèles de toute l'Europe pour la beauté du langage comme pour la politesse des mœurs. Partisan décidé de l'hégémonie littéraire de la France, il avait aidé Denina dans sa tentative pour franciser définitivement la langue du Piémont [6]. Certes, disait-il, les Italiens ont fait beaucoup de progrès en français ; un peu moins cependant qu'ils ne se le figurent ; il leur

1. Monti, *Note alle lettere sul cavallo alato d'Arsinoe*, Op., t. V.
2. De Coureil, *Lettera all' illustr. Sign. V. Monti...*, 1805.
3. *Memorie... storia lett. civile*, 1793, vol. I. Poesie di G. de Coureil.
4. *Giorn. ital.*, n° 142, 1804. Voir aussi *Poligrafo*, n° 27, 1811.
5. Cf. A. Martinetti, *Delle guerre letterarie contro U. F.*, 1880.
6. Guillon, *De quelques préventions des Italiens contre la langue française, lettre à M. Denina*, 1805.

faudrait de meilleurs professeurs, si ceux-ci consentaient à déserter les agréments et à renoncer aux faveurs des Muses françaises pour venir dans un pays étranger ; il faudrait surtout faire naître en eux la conviction qu'ils sont encore très loin de l'élégance et de la pureté désirables. « Quelque esprit ombrageux et chagrin », ajoutait-il avec cette inconscience frappante des Français, qui ont le secret de blesser au vif les habitants des pays où ils s'installent, « va reprocher à l'auteur de vouloir rendre françaises les dames italiennes : mais celui-ci pourrait répondre en toute modestie qu'il ne fait que seconder et diriger ce penchant qu'elles ont à le devenir... » Voilà précisément le grief qu'il était impossible de lui pardonner. Sa critique littéraire au *Giornale italiano* est bienveillante ; elle répand, à faire le compte, plus d'éloges que de blâmes ; et les blâmes même n'ont rien d'indécent. Mais elle ne trouve pas grâce devant des juges prévenus. « Le *Giornale italiano* est actuellement dans les mains d'une bête française, qui ne connaît pas une syllabe de bon italien, encore moins de latin, et décide de tout. L'énormité de ses bévues le met à l'abri de toute réfutation, parce que personne ne veut se dégrader avec un aussi misérable adversaire [1]. » Déjà on avait trouvé mauvais qu'il fût élu membre de l'Académie de Mantoue : on désirait qu'il connût mieux « toute l'extension de la littérature, et l'infinie richesse de la langue italiennes [2] ». Ce fut Foscolo qui se chargea de l'exécution, à propos d'un article sur son poème des Sépulcres. Il l'écrasa sous son ironie. Il admirait ses jugements, dit-il, aussi longtemps qu'il ne connaissait pas les livres qui en étaient l'objet ; et il le tenait pour l'esprit le plus élégant d'entre tous les réformateurs descendus d'au delà des Alpes. Il se rappelait seulement la réflexion de Sterne : un Français, quels que soient ses talents, manque toujours de pudeur pour les étaler : il avait peur que trop pressé de juger, il ne prît point le temps d'apprendre l'italien. Il vient d'en avoir la preuve. Guillon n'a rien compris à ses vers. Il les lui renvoie donc avec des notes qui sont autant d'injures. Le Français s'apercevra qu'il a critiqué le poème sans l'entendre ; et il se décidera peut-être à retourner à l'école. Nous retrouvons donc le même principe, exprimé avec plus d'énergie. « Ainsi va le monde, Monsieur Guillon ! La faute est celle d'autrui, hélas ! et nous en portons la honte et la peine : vous, pour avoir parlé de ce que vous ne comprenez pas ; moi, pour répondre à qui ne peut m'entendre [3]. » Notons que Foscolo avait nettement blâmé les violences de Monti contre de Coureil [4]. Il a lui-même quelque honte de son empor-

1. Monti, *Epist.*, 11 marzo 1807. — 2. *Corriere delle Dame*. 13 luglio 1806.
3. *Lettera a M. Guillon su la sua incompetenza a giudicare i poeti italiani*, 1807.
4. Foscolo, *Lett. ined.*, 2 febb. 1807. Cf. aussi *Ep.*, 2 maggio 1808 (Op., t. VI, p. 117).

tement[1]. Mais quoi ? Ce n'est pas l'amour de son œuvre, mais celui des lettres italiennes qui l'a poussé[2]. Le *Giornale italiano* est le seul qui soit répandu en Europe, et qui donne aux étrangers une idée de la littérature nationale[3]. Ce « *francioso* » mordait tous les Italiens, à l'aveuglette. Il est vil de faire tomber son épée sur de tels chiens ; mais il faut être patient comme un moine pour les laisser aboyer. L'opuscule de Foscolo a fait sortir femmes, enfants, et clercs, des maisons, des collèges, et des séminaires ; on a chassé Guillon à coups de pierres ; il laisse maintenant en paix les auteurs italiens, vivants ou morts. Tel est le châtiment qui convient à ceux qui, enlevant à l'Italie sa gloire littéraire, lui enlèvent sa nationalité même[4]. « Gallus homo satiabitur fructibus terræ pinguis, et vociferabitur : — Obliviscimini linguæ patrum vestrorum, quia profert inania : loquimini linguam meam quæ habet verba sapientiæ, et çantat mirabiliter in orchestra[5]... »

Ce n'est pas tout. Foscolo a montré à Guillon son incapacité littéraire; Pietro Borsieri veut lui montrer son incapacité philosophique[6]. Et Guillon, à son tour, se défend[7]. Foscolo, répond-il, ne mettait pas en doute sa compétence quand il louait la « Chevelure de Bérénice » ; ou quand il rompait des lances contre les autres journalistes en faveur de l'Ortis, disant que le livre était autre chose qu'un travestissement grossier de Werther. Il traite Borsieri en étudiant qui mérite une leçon plus qu'une réfutation. Puis, réfléchissant encore sur les attaques dont il vient d'être l'objet, il cherche à écarter le souci de sa propre personnalité, et à remonter aux principes qui ont inspiré ses adversaires. Il faudrait s'entendre enfin sur cette prétendue incompétence qu'on reproche sans cesse aux Français ; il faudrait s'entendre, aussi, sur une façon de juger la littérature française qui commence à prévaloir en Italie[8]. Fontanini a posé en règle que tout étranger était incapable d'apprécier des productions qui n'étaient pas celles de son pays. Corniani a déclaré que dans un pays riche en or, les livres venus d'au delà des Alpes n'apportaient que du clinquant. Récemment, dans un discours public, Cattaneo n'a pas craint de dire que langue et littérature françaises n'étaient que saleté et souillure. Quel est cet état d'esprit ? S'il est un pays qui fasse le succès des auteurs étrangers, n'est-ce point la France ? D'autre part, pourquoi serait-il plus difficile

1. *Lett. ined.*, 10 luglio 1807. — 2. *Ep.*, 11 nov. 1807 (Op., t. VI, p. 94).
3. *Ibid.*, 15 luglio 1807 (p. 84). — 4. *Ibid.*, 6 maggio 1808 (p. 121).
5. Foscolo, *Ipercalisse*, Caput sextum, 4. — 6. *Lettera di P. Borsieri*, 1807.
7. Guillon, *Uno contro più*, 1807.
8. *Riflessioni sopra la competenza e incompetenza ne' letterarj giudizj*, del S. abate Guillon, 1808.

aux Français d'apprendre l'italien, qu'aux Italiens le français? « Ce serait donc une erreur de l'irréflexion et une bévue de l'ignorance, de prétendre qu'un Français, déjà pourvu de quelques lumières, ne puisse pas, avec certaines études, quelque séjour en Italie, et la lecture habituelle des bons ouvrages italiens, en apprendre la langue, comme si elle était absolument hors de la portée des étrangers ; comme si les productions du génie italien devaient se concentrer dans le sein de l'Italie, faute de pouvoir être convenablement appréciées dans le reste de l'Europe. » La langue, enfin, doit-elle entrer seule en ligne de compte? N'y a-t-il pas certains principes du goût sur lesquels toutes les nations sont d'accord, malgré les variations de leurs préférences particulières? Cette réfutation n'est pas mauvaise en soi. Mais Guillon aurait cent fois raison, qu'on lui donnerait toujours tort. Il perd son temps et sa peine faute d'avoir fait la psychologie de ses collègues les hommes de lettres, et de ses lecteurs ; faute de comprendre que quelque chose est changé en eux, depuis le moment où ils semblaient accepter docilement notre domination. Étant Français, il faut qu'il se résigne à entendre dire qu' « il condamne tout ce qu'il n'arrive pas à comprendre ». C'est le reproche dont on le poursuivra toujours[1].

On connaît la sotte histoire que Paul-Louis Courier a si joliment racontée : comment il répandit de l'encre, par inadvertance, sur un manuscrit de Longus[2]. L'aventure n'est pas toute à son honneur, et il a dû employer les ressources de son esprit pour se sauver du ridicule. Ce minime incident prit les proportions d'un scandale. Les plaintes du bibliothécaire de la Laurentienne, del Furia, parvinrent jusqu'au gouvernement, et deux ministres furent occupés à la fois de la tache d'encre. Après ce que nous venons de voir, il semble qu'il n'était pas loin de la vérité, quand il expliquait l'hostilité manifestée contre sa personne par la « haine du nom français ». Cet observateur perspicace insiste sur son idée : « il fallait une victime à la haine nationale » ; il est l'objet de « haines qui n'osent éclater d'une autre manière ». Le crime, dit-il, « qui me rend indigne de toute grâce, c'est que je ne prononce pas comme eux le mot *ciceri*. C'est là une sorte de péché originel, que rien ne peut effacer ». Son cas n'est pas différent de celui de Guillon, ou de De Coureil. En 1814, quand les Italiens se sentiront plus à l'aise pour maudire ce qu'ils avaient adoré, ils lui reprocheront encore l'insulte qu'il a faite à l'honneur national. De même que la Vénus de Médicis a été mutilée par quelqu'un qui n'est ni espagnol, ni allemand,

1. Londonio, *Confutazione delle Osservazioni critiche del S. Guillon*, 1810.
2. Cf. R. Gaschet, *L'Affaire de la tache d'encre*, 1906.

ni suisse, ni polonais, ni russe, ni anglais : de même, le manuscrit de la Laurentienne a été taché *par hasard* à l'endroit le plus précieux : monument éternel du passage de certains étrangers, que Dieu tienne loin de l'Italie [1] ! Le texte eût été détruit par un Italien, que la perte serait sans doute moins sensible. « Avouez que ce sont d'habiles gens », remarquait encore l'auteur du forfait : « car que ces bons Espagnols fissent un autodafé des Français dans la Floride, c'était quelque chose assurément ; il y avait là de quoi louer Dieu. Mais si on pouvait faire brûler un Français par les Français mêmes, quel triomphe ! quelle allégresse [2] ! » Tout au plus ferait-on des Français un sacrifice symbolique, bien que Foscolo leur souhaitât le gibet. Mais qu'on les haïsse, voilà qui est bien certain. Laissons parler enfin un témoin qui n'est pas suspect, n'étant pas intéressé. Kotzebue remarque « la haine violente » que les Napolitains nourrissent contre les Français. « Ce sentiment est profondément gravé dans le cœur de tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ils ne se donnent même pas la peine de le cacher, et j'en ai entendu des expressions dont l'impudence vis-à-vis d'un étranger ne pouvait être excusable que parce qu'elles partaient de l'abondance du cœur [3]. » Mais en même temps, ils craignent, parce qu'ils ont appris à leurs dépens que le règne des lumières est celui de la force. Ils se réfugient alors dans l'opposition littéraire, dont nous voyons ainsi la première expression.

II

Celle-ci ne suffirait pas à rendre à la nation la confiance dont elle a besoin. La lutte peut contribuer à marquer son originalité ; elle ne la crée pas. Cette jalousie n'aurait pas de sens, si elle n'avait rien à préserver ; ce n'est pas assez de revendiquer contre quelqu'un : encore est-il nécessaire de revendiquer quelque chose. D'où un orgueil national immense, que la littérature est chargée de justifier, de développer, d'exalter. Italie, Italie, quand commenceras-tu à t'apprécier toi-même [4] ? En même temps que l'on répète cette plainte, on a le sentiment que l'époque est venue où l'Italie recommence, en effet, à s'apprécier elle-même. « Elle renaît à une existence nouvelle. Pour enflammer le génie scientifique des vivants, il sera utile de lui rap-

1. *Giornale enciclopedico di Firenze,* Maggio 1814, p. 79.
2. *Lettre à M. Renouard* (Œuvres, t. II).
3. *Souvenirs d'un voyage,* trad. fr., 1806, ch. LIV, p. 83 (t. III).
4. *Effemeridi,* n° 30, 1806.

peler l'exemple des grands hommes qui sont morts, et qui la rendirent la maîtresse des nations [1]. » Cette terre favorite de la nature possède une quantité de richesses, inconnues à ses propres enfants : ceux qui savent ont le devoir de les révéler.

Nous sommes donc les témoins d'un mouvement qui correspond au précédent : les Italiens critiquaient toutes les prétentions d'autrui : en même temps, ils affirmeront tous leurs droits. Ils dresseront des inventaires, où rien ne sera oublié de ce qui est utile ou glorieux. Ils remonteront jusqu'à l'antiquité, puisque, parmi tous les privilèges du pays, celui de n'avoir jamais rompu la tradition latine est un des principaux [2]. Son esprit, malgré les révolutions politiques qu'il éprouva dans le cours des siècles, est encore le même qu'au siècle d'Auguste ; les traces en sont apparentes et manifestes ; entre Rome, la Ville, et la Rome moderne, les traits de ressemblance se multiplient [3]. Et la Renaissance ! C'était l'époque où Pétrarque — non pas le poète amoureux, mais le profond politique, et le philosophe très supérieur à ses contemporains, — s'occupait des moyens aptes à faire sortir sa patrie, et les lettres de sa patrie, de la nuit ténébreuse qu'elles venaient de traverser [4]. — Les Italiens éprouvent ainsi l'impérieux besoin de remonter le cours des âges, pour y glaner des titres, des mérites, des souvenirs, qui inspirent un contentement de soi-même, principe de force [5]. Tout sera bon pour la défense, comme tout était bon pour l'attaque. Il y a lutte autour de la boussole, pour savoir à qui revient son origine. Cruel désappointement, quand un auteur bien informé prétend qu'elle n'est ni française, ni italienne, mais orientale [6] ! Cependant un Français a reconnu qu'il fallait l'attribuer à l'Italie : triomphe. L'œuvre qui vient de paraître dans notre ville, annonce à ce propos un journal de Naples [7], intéresse notre gloire nationale. Son auteur démontre, avec une critique à la fois docte et spirituelle, qu'elle nous appartient bien, cette invention qui marque une époque pour le commerce, pour les sciences, pour les arts, et que toutes les nations réclamaient pour elles. Il est donc impossible de ne pas accueillir avec plaisir l'œuvre d'un étranger, qui peut se dire « entièrement patriotique ». Ainsi de suite, pour tous les sujets qu'on aborde. L'Italie est la première des nations en matière d'éloquence [8]. L'Italie est la première des nations en matière de sciences politiques [9]. Il est tellement certain que la science militaire

1. Corniani, *I secoli della lett. ital.* Préface à l'éd. de 1804. — 2. *Poligrafo*, n° 35, 1812.
3. Denina, *Essai sur les traces anciennes du caractère des Italiens modernes*, 1807.
4. *Giorn. Pisa*, 1811, t. XV, p. 229. — 5. Cf. *La storia del secolo XIX*, n° 3, 1803.
6. Hager, *Memoria sulla bussola orientale*, 1809. — 7. *Monit. Nap.*, n° 297, 1808.
8. *Giorn. Padova*, 1805, t. IX, p. 203. — 9. *Giorn. ital.*, n° 4, 1803.

doit à l'Italie son origine et ses premiers progrès, que tous ont renoncé à le contester, même à l'étranger [1]. Pour se convaincre que « la valeur italienne n'est pas encore éteinte », qu'on lise seulement les traductions qui paraissent : nouvelle preuve d'une éclatante supériorité [2]. Amyot même, dans sa fameuse traduction de Plutarque, s'est largement aidé d'un modèle italien; et plus récemment, Mme Dacier a eu de grandes obligations à l'Italie pour son Homère [3]. La nation italienne, plus que toutes les autres, a favorisé le genre de poésie dramatique qu'on appelle pastoral [4]. Disons le une fois pour toutes : à toute époque, la troupe des Muses italiennes fut plus nombreuse et plus célèbre que celle des pays voisins [5].

Quelques-uns ont des scrupules. « Si la gloire nationale, maladie si commune, ne me fait pas apprécier trop vivement les richesses de mon pays », ajoute prudemment Cerretti, quand il veut affirmer que Dante non seulement est grand, mais incomparable [6]. Le journal de Pise soupçonne que les étrangers, peut-être, trouveront démesurés ces perpétuels éloges, et qu'ils reprocheront aux Italiens de ressembler aux fils des races dégénérées, réduits à vanter toujours leurs aïeux [7]. « Nous ! nous ! nous ! Premiers inventeurs des sciences ! Nous, descendants des Romains ! Nous, descendants des Toscans ! Dante, Galilée, Michel-Ange, le Tasse, Maffei... » Ainsi s'exclame un des membres de l'Académie des Pythagoriciens dont Foscolo nous fait la caricature [8]. Mais ce sont là défauts utiles, les mêmes que, sous la Révolution, le *Termometro politico* appelait déjà à son secours pour combattre les défauts nuisibles. Cerretti n'en est pas moins exclusif; le Journal de Pise n'en conclut pas moins que le culte des souvenirs montre que l'amour du beau et du bien vit chez ses concitoyens; et Foscolo n'en porte pas moins ce jugement singulier, à propos de l'oraison funèbre du général Teulié qu'il a critiquée sans scrupules : « Puisque nous ne pouvons recommander ni l'éloquence, ni le plan, ni la grammaire de l'auteur, nous applaudirons plus volontiers à l'amour du nom italien [9]... » Il ne réfléchit pas qu'en matière de goût littéraire ou de valeur scientifique, l'amour du nom italien, pas plus que l'amour du nom français, ne font rien à l'affaire. Il n'y regarde pas de si près. Les auteurs composent des « éloges historiques », par exemple, pour servir à la gloire de la patrie et pour piquer d'émulation des âmes

1. *Poligrafo*, n° 34, 1813. — 2. *Giorn. Pisa*, 1805, t. III, p. 3.
3. *Poligrafo*, n° 31, 1811. — 4. *Ibid.*, n° 12, 1813. — 5. *Giorn. Pisa*, 1806, t. IV, p. 205.
6. Cerretti, *Ist. di eloquenza*, sec. éd., 1822, p. 397. — 7. 1802, t. I, p. 64.
8. *Atti dell' Acc. de' Pitagorici*, Opere, t. II, p. 269.
9. *Osservazioni critiche intorno ad un elogio funebre di P. Teulié*, Opere, t. I.

ardentes et généreuses, qui renouvelleront dans le présent les vertus antiques[1]. Les critiques jugent les auteurs à la même mesure ; et rien ne leur plaît tant, qu'un « véritable esprit patriotique italien[2] ».

La gloire qui se rapporte au passé prépare celle qui se rapporte au présent ; elle devient alors active et productrice. Ainsi l'Italie entre pour une part dans toutes les œuvres des contemporains. L' « utilité commune » exige qu'on fasse l'inventaire de ce qui est, comme de ce qui était ; elle prouve que dans tous les genres, les auteurs vivants ont conservé une supériorité qui est héréditaire, et qu'ils ne sont pas indignes de leurs prédécesseurs. On a raison de dire que les vers de Monti honorent l'Italie[3] ; il est très juste de louer les « qualités nationales » de Cesari[4]. Mais on racole aussi les écrivains obscurs pour faire nombre. « Toutes les personnes qui ont à cœur la gloire du nom italien... ont dû arroser de leurs larmes la tombe dans laquelle vient de descendre, frappé par la main du temps, l'abbé Isidore Bianchi[5]. » A ce compte, la moindre entreprise littéraire devient sacrée. Un éditeur recueille les lettres de Cesarotti : tous doivent s'intéresser à l'œuvre, parce que l'Italie est dépourvue de collections de ce genre[6]. Un autre veut publier une anthologie des vers composés par des Italiennes : « Nous autres Italiens qui comptons les « choix de poésies » en quantité, manquons cependant d'un ouvrage analogue ; puisse l'exemple des étrangers, nos rivaux, hélas ! trop heureux, nous exciter à une telle entreprise[7] ! » La vie des Italiens remarquables « intéresse tous ceux qui ont à cœur la gloire nationale[8] ». La réimpression de la *Divina Commedia* l'intéresse tout autant[9]. D'un livre d'architecture militaire, on pense que « sans aucun doute, cette très noble entreprise doit être regardée comme une des plus honorables qu'on ait jamais pu commencer pour l'Italie[10] ». Une dissertation sur la patrie de Christophe Colomb n'est ni moins noble, ni moins honorable[11]. Des œuvres aussi nettement patriotiques qu'un manuel d'histoire littéraire, doivent être répandues largement chez les peuples étrangers[12]. La réclame des libraires se pare de « la gloire des lettres italiennes ». L'honneur du

1. G. Grassi, *Elogio storico del conte G. A. Saluzzo*, 1813.
2. *Giorn. Enc. Firenze*, 1809, t. I, art. 1. Cf. aussi L. Federici, *Vindicie italiane*, 1804, p. 247.
3. *Giorn. ital.*, n° 39, 1803. — 4. *Poligrafo*, n° 35, 1813.
5. *Giorn. ital.*, 22 febb. 1809. — 6. *Ibid.*, 11 dic. 1809.
7. *Giorn. Pisa*, 1803, t. VII, p. 91. — 8. *Corriere Milanese*, 22 nov. 1802.
9. *Effemeridi*, n° 42, 1806. — 10. *Giorn. Padova*, 1810, t. XXVII, p. 191.
11. *Della patria di Cristoforo Colombo*, 1808. Agl' imparziali lettori l'Editore. Cf. *Giorn. Encicl. Firenze*, 1809, t. I, art. 1.
12. *Giorn. ital.*, 14 e 19 luglio 1809.

nom italien — il semble que les expressions ordinaires, et la répétition même, ne suffisent pas à rendre ce sentiment exaspéré. On imprime la devise en caractères exceptionnels qui sautent aux yeux au milieu d'une page :

L'ONORE DEL NOME ITALIANO [1].

Cet orgueil n'est pas un privilège ; nous savons bien que l'orgueil français n'est pas moins exagéré. Il ne se manifeste pas non plus pour la première fois ; en 1799, Denina analysait déjà finement les causes de ce nationalisme littéraire [2]. L'avantage des familles, ou des villes, ou de la nation, poussait les littérateurs à produire « cette foule d'éloges, de vies d'hommes illustres d'Italie, tant de mémoires et d'histoires littéraires de différentes provinces, de Venise, de la Ligurie, du Piémont, du Milanais, de Ferrare, de Modène, de Mantoue, de Vérone, du Frioul, de la Marche de Trévise et de la Marche d'Ancône, de la Pouille et surtout de la Calabre ». La grande raison en était que « le patriotisme italien, n'ayant plus lieu de se signaler par des exploits militaires, se tourna du côté des arts et des lettres, et à procurer à la patrie ou de la fortune ou de l'honneur et de la gloire ». Après 1799, le canton du Tessin continue à croire que la proportion des génies n'est pas en mesure directe de l'extension du territoire, et que pour son compte, il a inondé l'Europe, voire le monde, de ses grands hommes [3]. Aussi bien ne voulons-nous pas dire que nous assistons à une explosion subite, comme à des effets qui n'auraient pas de cause. La préparation du sentiment que nous étudions, loin de l'affaiblir, l'établit plus solidement. La conquête française n'opère pas dans le vide, pas plus qu'à ses débuts ; elle agit sur une matière vivante et mobile ; il est des tendances qu'elle contrarie, il en est d'autres qu'elle accélère. Ici, rendant plus sensible l'absence d'une patrie réelle et plus proche l'espérance d'en avoir une, elle porte à sa crise le désir d'une patrie littéraire, première ébauche de l'autre. Cette progression était voulue chez ceux qui avaient fait la philosophie du moment et le calcul de leurs forces. Dans la généralité des esprits, elle vient d'une sorte de conscience obscure des intérêts les plus vifs, et des moyens d'action les plus sûrs. Voilà ce qui rend le souci de la gloire nationale très différent de la vanité française. On considère qu'elle est une préparation ; elle lie la patrie future à la patrie passée. « L'Italie

1. *Giorn. encicl. Firenze*, 1812, t. IV, p. 252.
2. *Réflexions sur le patriotisme des It.* (pièces diverses, 1799).
3. *Giorn. Padova*, 1808, t. XXIII, p. 189.

est la même qu'elle fut autrefois par son organisation physique et morale ; elle le sera toujours. La nature lui a fourni les formes parfaites du beau naturel refusé à une grande partie de la terre. Italiens, soyez encore dignes d'un si beau nom ; préservez-vous de l'humiliation de descendre après être montés trop haut... La nation attend de vous les preuves habituelles de son génie. Si une destinée hostile lui a enlevé les Scipion, les Camille, les Pompée, les Métellus, et ensuite les François Sforza, les Eugène de Savoie et les Montecuccoli grâce auxquels elle aurait pu de nouveau, hautement et majestueusement, élever le front : elle lui a laissé en héritage éternel l'esprit créateur qui lui conservera la gloire de posséder toujours les beaux-arts. » Telle est la première partie d'un raisonnement que Napoli Signorelli adresse à la génération qui monte. La seconde va plus loin : « Cultivez donc, ô généreux jeunes gens, le goût ; montrez au moins dans cette partie que l'antique valeur n'est pas encore éteinte dans les cœurs italiens. Et qui sait si le ciel ne vous réserve pas de surpasser un jour, même dans les autres vertus, vos aînés [1] ? »

Ceci console de la littérature officielle. A la rigueur, on pourrait penser qu'elle réserve une place au sentiment patriotique. Beaucoup de pièces, en effet, louent l'Italie avec la France. Mais elles sont toujours suspectes et rappellent trop l'aveu de Cesarotti : « Je mens, et je ne le nie pas[2]... » Il est difficile de séparer ce qui est sincère de ce qui est faux quand les deux se trouvent ainsi mêlés. Au contraire, dans les revendications qui se succèdent avec tant d'âpreté, on peut juger de la sincérité par l'effort. En face des journaux du gouvernement, les journaux littéraires luttent avec sagesse et prudence, sans s'exposer à des risques inutiles, et font ainsi de bonne besogne. C'est le *Poligrafo*, dont les contemporains ont dit qu'il était un des plus beaux journaux que l'Italie ait jamais vu paraître[3]. C'est à Padoue le *Giornale dell' italiana letteratura*. Il veut s'opposer au goût étranger ; il ne faut plus que des Italiens sachent par cœur des vers de Voltaire, de Boileau ou de Milton, tandis qu'ils ignorent ceux de Pétrarque ou d'Alfieri. Il se limitera donc aux productions originales ; un livre écrit dans une autre langue ne l'intéressera que dans la mesure où il parlera de sa patrie. Il se consacre à la fois aux progrès de la littérature nationale et à sa gloire : les deux termes sont liés : comme l'œuvre tout entière est intimement liée « à l'honneur littéraire national[4]. » Les auteurs sont « les amis du nom italien ». Mieux encore : le *Giornale dei letterati*, de Pise,

1. P. Napoli-Signorelli, *Elementi di poesia drammatica*, 1801. Conclusione.
2. Cesarotti, *Cento lettere*, ouv. cité, I. VIII.
3. A. Levati, *Ouv. cité*, p. 19. — 4. *Discorso Preliminare*, 1802.

qui cherche à maintenir les traditions de la Toscane. Celui-là reprend avec une sorte de timidité, en 1802, une publication que les circonstances l'avaient forcé d'interrompre, en 1796. Comment se passer, dit-il, des productions étrangères ? Comment ne pas signaler les œuvres innombrables que la France apporte[1] ? Des abonnés se plaignent qu'on leur serve un journal qui n'a rien d'italien, et il faut avouer que le reproche est fondé au début. Laharpe, Ségur, Cuvier, Dussault, Lalande, Barthélémy, sont les noms qui apparaissent le plus fréquemment dans ses feuillets. Dans ses bureaux on vend, parmi tant d'autres livres venus de Paris, le *Génie du Christianisme* ; et une série d'articles enthousiastes en consacrent la gloire. Mais peu à peu les noms changent. Apparaît celui de Foscolo ; on s'occupe des œuvres de Parini ; Galeani Napione envoie des articles. La table des matières finit par être entièrement renouvelée : les rédacteurs ne s'intéressent plus aux choses de France ; leur journal est presque exclusivement italien. L'évolution s'opère sans phrases, et sans profession de foi retentissante ; à mesure que leur publication avance, ils travaillent à éliminer l'élément qu'au début ils considéraient comme funeste et nécessaire. Faisons ici encore la part du relatif : l'œuvre n'a pas l'ampleur du *Giornale italiano* ; elle n'intéresse pas toutes les branches de la culture ; elle laisse une place, trop grande peut-être, à l'esprit local qui engage parfois les rédacteurs dans des querelles mesquines ; les vues nettes, le plan déterminé, si remarquables dans la feuille milanaise, manquent à la revue toscane. Cependant toutes deux sont bien de la même famille, et ont un air de ressemblance. Elles sont d'accord dans le culte des dieux domestiques, et les honneurs que leur rend le journal de Pise, s'ils sont moins purs, restent aussi sincères. Ainsi se forme une opinion commune, qui se manifeste même au dehors.

La *Domenica*, journal publié à Paris pendant un an, de 1803 à 1804, aurait mérité, en effet, d'attirer davantage l'attention des chercheurs. Son directeur fut Galignani, l'imprimeur ; il compta parmi ses collaborateurs Buttura, Zambroni, Poggi[2]. Sa courte vie fut bien remplie. Il n'avait pas, quand il parut, l'intention de conquérir la France. Mais il voulait montrer que l'Italie comptait de rares esprits parmi ses fils, et cultivait avec tant de succès les sciences, les lettres et les arts, que les étrangers avaient tout intérêt à connaître ses trésors. Il voulait s'occuper de politique et de littérature dans le

1. 1803, t. V, prefazione. Voir aussi la *Collezione d'opuscoli scientifici et letterari*, Firenze, 1807. Introduzione.

2. De Filippi, *I giornali ital. a Parigi dal 1803 in poi*, 1883. Sur Galignani, cf. Delalain, *L'Imprimerie et la Librairie à Paris*, 1899.

même but : celui d'être utile aux deux pays, de prévenir les malentendus et de dissiper les erreurs[1]. Une lettre venue de Vérone et insérée dans le premier numéro précisait encore ses intentions[2]. Recueillir pour sa patrie les connaissances acquises à l'étranger ; publier pour l'étranger les titres de gloire de sa patrie, c'est une noble tâche. La France, jadis l'élève de l'Italie, est devenue son émule : toutes deux font l'admiration de l'univers. Des Italiens vivant au milieu des Français doivent se souvenir que leur pays les regarde ; qu'il est jaloux de son antique hégémonie ; et qu'il veut conserver toujours le beau nom d'empire des lettres.

Les rédacteurs auront donc le souci de maintenir les droits de leur pays. Et les revendications recommencent, toujours les mêmes, formulées toujours avec la même passion. Italienne, la découverte de la circulation du sang (n° 21), italienne la botanique, cette partie aussi utile qu'agréable de l'histoire naturelle, comme toutes les autres sciences, qui trouvèrent en Italie leur berceau (31). L'anatomie est un « argument de gloire italienne » (32). Louant volontiers ceux qui rendent justice à leur pays, ils sont à l'affût des plagiats (14, 24), à l'affût surtout des critiques, pour y répondre. Les Français disent que le style d'Alfieri est dur : il est fort, non pas dur ; autrement, Racine et Voltaire seraient plats, et non point simples et élégants (20,22). Ils disent que la traduction de l'*Enéide*, par Delille, l'emporte sur celle de Caro. Erreur. Passe encore pour la traduction des Géorgiques ; mais celle de l'*Enéide* est bien inférieure aux œuvres italiennes (52). Le feuilleton de l'*Observateur* insinue que les Italiens n'ont pas procédé avec assez de circonspection dans leurs expériences sur le galvanisme. C'est encore une de ces assertions familières aux Français qui parlent sans connaître ni les Italiens, ni l'état de la science en Italie (18). Nous voyons arriver ici l'éternel reproche ; il ne tarde pas à être formulé. Le *Journal des Débats*, qui se divertit à maltraiter les hommes illustres, aboie contre Dante. Pour lui, une comédie sans plan, pleine d'idées étranges, d'images absurdes, de descriptions dégoûtantes, ne saurait s'appeler divine ; et un poète qui offense à chaque page la décence, la raison et le goût, ne saurait être réputé comme un des meilleurs. Il ajoute que sa langue est barbare, tantôt triviale, et tantôt emphatique. « Cæcus non judicat de colore », répond le journal italien. Il est inutile de discuter avec des gens qui sont incapables de comprendre (30). Quel plaisir de pouvoir retourner les critiques faites par des Français ; de dire que le prurit de la versification, tant reproché à l'Italie, les tourmente également !

1. Cette préface est signée de Prony. — 2. N° 1. Elle est signée C. [Cesari ?].

(29). Mais quel culte aussi pour les grands hommes! (18, 26). Quelle ardeur à signaler tous les établissements, toutes les entreprises qui donnent du lustre à l'Italie! (16, 30). Quelle promptitude à annoncer les œuvres dont elle s'honore! (39, 40, 41, 49, 50). Les auteurs du journal ne subissent à aucun degré les atteintes de l'esprit français ; au contraire : ce qu'ils voient et ce qu'ils lisent ramène leur pensée vers leur patrie (15, 42, 45) ; tous les événements leur sont bons pour tirer une leçon. Le gouvernement français adjoint aux peintres et aux sculpteurs qu'il envoie à Rome, un musicien (4) ; ensuite un graveur (35) ; c'est qu'il paie un juste tribut à la mère de tous les arts. La présence de chanteurs italiens à Paris porte le dernier coup aux partisans de la musique française, qui voulaient tyranniser les oreilles de toute la nation, et ne soutiennent plus aujourd'hui leurs prétentions que par esprit de parti (95). Tous les menus faits sont ainsi saisis et interprétés : la confiance en soi renaît, et se manifeste par des comparaisons. Que les lecteurs cessent de reprocher aux poètes de leur nation l'excès d'ornements et de fleurs : beaucoup sont aussi riches d'idées que de paroles (14). Qu'ils cessent de croire à l'infériorité de leur pays en matière de science diplomatique : un traité excellent qui vient de paraître délivre les étudiants de leur servitude à l'égard des Français (7). Il n'y a pas moins de trois raisons pour justifier la supériorité italienne dans les traductions de Virgile (3). Certains genres cultivés en France aujourd'hui gagneraient à imiter davantage les genres italiens correspondants « Vos exemplaria *nostra*... » (9). Puisque la poésie descriptive est en faveur, que les Français s'instruisent donc à lire Dante et Pétrarque! — D'ordinaire le journal ne va pas aussi loin. Il se contente de marquer très nettement la limite qui doit séparer les voisins, sans que le plus fort veuille empiéter sur le plus faible. « Peut-être n'existe-t-il pas deux autres langues, qui aient ensemble plus de ressemblance dans leur vocabulaire, avec un caractère et des manières plus opposés, que l'Italien et le Français » (15). Ceux qui parlent ou citent l'italien en l'estropiant, peuvent se le tenir pour dit! Un collaborateur occasionnel qui proteste contre les modes étrangères écrit un jour qu'il « porte toujours au fond de son cœur l'esprit national, » et qu'il désire « trouver tous les hommes fidèles à leur nation jusque dans la folie » (13). Jusque dans la folie — la *Domenica* n'accepterait pas ce mot pour devise. Après l'ingéniosité et l'opportunité de sa campagne patriotique, ce qu'elle a de plus remarquable sans doute, c'est son sérieux et sa sagesse. Difficile pour les sonnets, qu'elle trie soigneusement parmi les meilleurs (26), elle est accueillante à la science, à la physique, à l'histoire naturelle, aux mathématiques. Elle aime, en matière littéraire, les études précises ; elle entre-

prend même une sorte de cours suivi sur l'œuvre de Dante (12, et passim.). Ce caractère achève de lui donner son prix. On lui sait gré d'éviter aussi bien les excès d'un amour-propre puéril, que l'exaspération causée naturellement par le contact prolongé avec des étrangers injustes, et de demander sa force à la dignité et au savoir.

En Italie, observons un témoignage plus frappant encore de ces mêmes dispositions. — Point de réunion académique, point de rentrée d'université ou de lycée même, point de distribution des prix, sans discours. L'éloquence officielle est l'accompagnement obligé de ces solennités ; souvent, elle en est l'essentiel. Peu d'époques ont été plus favorables aux harangues d'apparat ; l'Empire aime, comme les uniformes et les panaches, les phrases à effet et les périodes sonores. Sur les estrades, à côté du général et du maire, devant des auditoires empressés et bienveillants, l'Université a sa place. Elle connaît les convenances, et il n'est guère dans son génie de les violer. L'orateur, appelé à l'honneur de présider une séance de l'Institut italien, sait à quoi son devoir l'oblige ; il montre ce que Napoléon a fait pour les sciences et pour les arts, et tire d'heureux effets d'une comparaison bien menée entre la décadence passée et la prospérité présente du royaume[1]. S'il parle de matières juridiques, il faut bien qu'il aboutisse au Code Napoléon[2]. S'il parle d'enseignement, il serait grossier s'il ne louait pas la création des lycées impériaux[3]. Qu'il parle d'histoire ancienne ou moderne[4], de sculpture ou de peinture[5], il en revient toujours au même thème. Le jour où l'on inaugure le buste de Sa Majesté, à Padoue, avant de donner aux étudiants leur liberté, l'éloquence atteint les hauteurs de la poésie, et chante un hymne à la gloire du Héros[6]. Même une simple distribution des prix suffit à la rendre lyrique[7] : « Le Génie de l'humanité, l'Homme extraordinaire, l'Homme unique, qui par la religion, par la législation, par la politique, par les armes, porte secours à l'Europe et invoque l'empire de la saine raison pour mettre un terme aux maux de la folie : en même temps qu'il conquiert la félicité de ses peuples dans les plaines de Mars, caresse les Saintes Muses. »

Prenons garde cependant que l'auteur d'une phrase aussi remarquable est Cattaneo, à qui l'abbé Guillon reprochait d'avoir, dans ce même discours, appelé l'influence étrangère « saleté et souillure ». Ces éloges

1. Paradisi, *Discorso*, 1813. — 2. F. Brunetti, *Prolusione*, 1810.
3. P. Marini, *Discorso*, 1811. — 4. C. Renati, *Prolusione*, 1809.
5. *Discorsi letti... in Milano*, 1809. — 6. L. Mabil, *Discorso*, 1808.
7. A. Cattaneo, *Sullo Stile*, 1807.

hyperboliques ne seraient-ils pas le prix dont il achète sa sécurité, pour exprimer librement ensuite des sentiments italiens? Et n'avons-nous point là une nouvelle façon de profiter des institutions établies, pour les faire tourner au plus grand avantage de « l'esprit public »? Des intelligences clairvoyantes et pratiques, attentives à tirer parti quand même de ce qu'on veut bien leur laisser, promptes à saisir toutes les occasions d'utiliser ce que la destinée leur présente, comprennent aussitôt l'intérêt de ces cérémonies : elles appellent au pied des chaires les jeunes gens qui commencent à penser; elles y rappellent les hommes mûrs qui ont perdu l'habitude de réfléchir sur les principes; elles permettent de prêcher à tous la même doctrine, et multiplient la voix des orateurs, comme un écho. Pour être instruit des vérités patriotiques, il n'est même plus nécessaire de lire ; il suffit d'écouter. Le grand avantage des discours officiels — c'est une idée qu'un discours officiel expose — est de fournir un excellent moyen pour agir sur l'opinion. Le seul fait de pouvoir dire : « nous sommes Français » a produit des héros : de même, « l'amour du cher nom italien » se répandra et croîtra dans toutes les âmes, si on en proclame publiquement la gloire ; il fera de nouveau surgir une Italie forte, pleine de jeunesse et d'ardeur[1].

Elle recommence encore une fois, prononcée par des voix différentes, et sur des modes différents, la phrase qui contient une sorte de programme : l'Italie a droit à l'estime des nations[2]. Nous la reconnaissons bien ; nous reconnaissons toutes les affirmations qui lui servent de preuve et toutes les conséquences qu'on tire d'elle. Victime de l'influence étrangère, oublieuse de ses origines étrusques, de la grandeur romaine, et du siècle des Médicis, la nation semblait avoir renoncé au privilège de dicter les lois du beau : mais elle reprend courage, elle se ranime, elle revendique sa place dans le monde[3]. Étant le pays de la plus illustre des traditions, que sa langue seule suffirait à maintenir, elle ne pouvait rester longtemps dans l'état misérable où elle se trouvait réduite. « Méritez votre patrie! » s'écrient les professeurs, du haut des tribunes officielles[4]. M. de Fontanes serait bien étonné, si ses subordonnés français s'avisaient de se mêler ainsi de politique. Il y verrait plus qu'une faute de goût, et de sévères châtiments seraient réservés à ces perturbateurs. Parmi tant de caractères opposés, dans des pays si voisins, et par d'autres traits si ressemblants, celui-là doit compter. Il persiste dans l'Italie contemporaine, où les professeurs,

1. A. Anelli, *Prolusione*, 1809.
2. Meneghelli, *Ragionamento sui diritti degli It. alla stima delle nazioni*, 1807.
3. *Discorsi letti... in Milano*, 1806. Discorso di G. Zanoja.
4. G.-B. Niccolini, *Orazione*, 1806.

qu'ils soient poètes, romanciers ou hommes politiques, semblent plus directement mêlés à la vie de la nation. C'est sous la domination française qu'il commence à s'affirmer. Sans doute, il arrive que les flots de l'éloquence officielle coulent avec une abondance cruelle ; et les questions que les orateurs abordent sont d'un intérêt inégal. Nous leur concèderions sans qu'ils se donnent la peine d'en établir la preuve que la législation agit sur l'art de la parole, comme l'art de la parole sur la législation [1]. Nous avouons volontiers que si les princes encouragent les lettres, les lettres forment la gloire des princes : et nous demandons grâce, si l'orateur emploie deux heures et quarante pages à le démontrer [2]. Mais même parmi les plus médiocres, nous sommes toujours sûrs de rencontrer la préoccupation de servir aux besoins de la patrie et à l'avantage de l'état [3]. On sort de la poussière une harangue qui s'intitule « de la reconnaissance des lettrés envers les gouvernements bienfaiteurs [4] » ; et devant ce titre, on a peur de rencontrer un peu plus d'adulation qu'on ne souhaiterait. Les flatteries ne manquent pas, en effet. Mais passé l'exorde, qui est comme la formule de politesse ; et tolérée la fin, qui est un mal nécessaire, on est heureux de trouver les idées les plus pratiques et les plus justes sur le caractère du peuple, sur la nécessité de former l'opinion, et sur les moyens d'y arriver : les lettrés sont coupables, s'ils n'accomplissent pas d'abord une réforme intérieure, qui donne à leurs œuvres la sincérité ; l'éloquence, la poésie, le théâtre, n'auront d'influence qu'à cette condition ; le sort de la patrie dépend du caractère qu'on veut imprimer à l'art. Tout semble dit sur « l'originalité dans les écrits [5] ». Mais il s'agit ici d'une originalité spéciale : celle qui consiste à bannir de ses mœurs et surtout de son langage toute influence étrangère. Il ne faut imiter la France que dans son orgueil national ; il faut rougir de l'imiter sur tout autre point : c'est une honte, un avilissement. Tous devraient suivre l'exemple d'Alfieri, qui, pour être original, a été italien. « Méritez enfin le titre de *Nation. Nation* ! Italiens, sentez-vous toute la force de cette parole ? » Le professeur qui apostrophe son auditoire avec tant d'ardeur, Mario Pieri, profite d'une autre occasion où il est appelé à parler en public pour porter aux Français ou à leurs disciples de rudes coups. Il réfute « la prétendue pauvreté de la littérature italienne [6] ». Il commence par s'en prendre à l'hégémonie littéraire de la trop puissante voisine, établie depuis Louis XIV. Elle a beaucoup de causes ; la plus certaine est la présomption des auteurs

1. Meneghelli, *Prolusione*, 1806. — 2. *Id.* — 3. C. Lorenzi, *Orazione*, 1812.
4. L. Mabil, 1808. — 5. M. Pieri, 1810 (discours prononcé en 1808). — 6. 1810.

français eux-mêmes. Ils louent, ils portent aux nues la plus minime production sortie de leur plume, pour éblouir les autres, qui se laissent docilement persuader par leurs fanfaronnades. Les Italiens déprécient leurs chefs-d'œuvre. Il en résulte qu'on trouve cent livres français chez les libraires pour un seul livre italien. Tous les défauts de mes concitoyens, dit M. Pieri, viennent de « l'infection de la littérature étrangère » : les Français, au contraire, n'ont aucune de leurs qualités : et ils osent parler, après cela, de leur supériorité ! Beaucoup de critiques ont montré au P. Bouhours l'absurdité de ses prétentions ; mais il est bon de les réfuter une fois de plus. A supposer même que l'Italie eût besoin d'un modèle, par exception, sa dignité, née du souvenir de sa grandeur passée, devrait lui interdire de rien emprunter à autrui : car l'emprunteur est nécessairement inférieur au prêteur. Il faut n'apprendre aux élèves que le latin et l'italien, pour écarter tout danger de contamination ; il faut enflammer leur imagination par le souvenir de la grandeur de leur patrie ; il faut leur montrer que, suivant la destinée des choses humaines, les gouvernements puissants s'écroulent, les états faibles s'agrandissent et triomphent, pour chasser de leur cœur un sentiment d'humiliation que la condition politique actuelle pourrait y faire naître ; il faut leur donner une éducation physique qui rende leurs corps vigoureux comme leur âme ; il faut louer, « même avec quelque exagération, permise pour un tel but » le climat et le sol fécond de leur pays. Peu à peu se réveillera en eux, grâce à l'œuvre consciente des professeurs, « l'orgueil national, père des plus illustres entreprises, âme des gouvernements et des peuples ». — Le nationalisme de Mario Pieri dépasse ici les expressions les plus fortes que nous ayons vues de ce sentiment. Il est allé trop loin ; le préfet, qui est présent à la distribution des prix, lui envoie le lendemain une lettre de blâme, en lui rappelant les liens d'amitié qui unissent les deux pays. Cette lettre met le comble au triomphe du professeur ; il a toute la joie d'un succès de scandale [1]. Il est certain qu'il a raison quand il dit que « les mêmes voix ardentes et douloureuses qu'on entend résonner tous les jours d'un bout à l'autre de l'Italie sont un sûr indice des grandes espérances qu'il est permis de concevoir encore [2] ».

Une aide précieuse vient encourager les orateurs : celle du gouvernement lui-même. Trop habile pour ne pas suivre les mouvements de l'opinion quand ils sont aussi nettement marqués, il décide en 1811

1. *Vita*, t. I, l. III, p. 211 et sv. Voir aussi, du même auteur : *Dei Premj*, 1810 ; Dei Viaggi, 1812.
2. *Della Originalità*, p. 25.

que dans le royaume d'Italie, l'éloge d'un mort illustre sera obligatoire pour les discours universitaires. On en sait gré à la direction générale de l'instruction publique ; c'est une « institution excellente [1] ». Tous ne peuvent pas prétendre aux honneurs du Panthéon, dont un décret a sanctionné le principe en 1809 : mais quiconque s'est acquis un nom par ses mérites peut espérer la gloire plus modeste des discours officiels. Et tous les auditeurs, aussi, peuvent être alléchés par des exemples très voisins d'eux et familiers. Les professeurs en mal d'éloquence cherchent donc leur grand homme autour d'eux, chacun dans sa spécialité. L'un, qui enseigne la clinique médicale, vante un disciple d'Hippocrate [2]. L'autre, qui enseigne la logique et la morale, venge des outrages du temps le premier écrivain d'économie politique qui gisait dans l'oubli le plus injuste, à la honte des lettres et de l'Italie [3]. Cicognara, l'auteur de l'*Histoire de la sculpture*, président de l'Académie des beaux-arts de Venise, compose l'éloge de Titien [4] ; une autre fois, celui de Palladio [5]. Un professeur à l'Université de Pavie songe à Mascheroni, et propose à ses étudiants ce modèle dont la mémoire n'est pas encore oubliée [6]. Un professeur d'éloquence, à Milan, ajoute à ses développements généraux sur les belles-lettres l'éloge de Parini [7] ; un autre discours est consacré tout entier au même poète par Ambrogio Levati, qui donnera plus tard son histoire de la littérature italienne [8]. Mais en quelque lieu qu'on exalte ainsi la vertu des Italiens éminents, on se déclare heureux de provoquer chez les élèves une émulation salutaire [9]. « Une des raisons principales pour lesquelles notre gouvernement a prescrit, à l'ouverture solennelle des universités et des lycées, l'éloge des hommes les plus illustres de l'Italie, fut certainement d'exciter la jeunesse studieuse à suivre avec une ardeur magnanime leurs traces glorieuses, et de créer dans la nation la tendance la plus énergique vers le grand, le beau, le parfait [10]. » D'autre part, les orateurs acceptent sans regret une tâche qui peut sembler ingrate ; ils la remplissent même avec une sorte de joie, parce qu'ils la jugent utile. Je ne suis pas familier avec l'éloquence, dit un professeur d'agriculture ; et cependant, j'ai entrepris cet éloge : « car moi, Italien, je ne veux pas souffrir plus longtemps que l'étranger se montre plus jaloux que moi

1. Voir, par ex. : *Poligrafo*, 5 aprile 1812, 17 gennajo 1813.
2. Tinelli, *Elogio di D. Gelmetti*, 1811. — 3. Salfi, *Elogio di A. Serra*, 1802.
4. 1809. — 5. 1810. — 6. Mangili, *Elogio di L. Mascheroni*, 1812.
7. L. Lamberti, *Discorso sulle Belle-Lettere*, 1800.
8. A. Levati, *Elogio di Parini*, 1813.
9. Par ex. : A. Viviani, *Elogio di D. Florio*, 1809 ; Carminati, *Prolusione*, 1810.
10. Montechiari, *Elogio di S. Gentili*, 1813.

de la gloire littéraire de mes concitoyens[1] ». Tous pourraient prendre comme devise l'épigraphe latine choisie par un des orateurs : « Egregium non quaerere externa, domesticis esse contentos[2]. » La double rivalité, avec les classiques pour les égaler, avec les étrangers pour les surpasser, touche « tous les cœurs qui ne sont pas insensibles à l'honneur de la patrie ». On loue de si bon cœur que l'usage tourne en manie. « Eloges, vies, portraits d'illustres capitaines, d'illustres politiciens, d'illustres artistes, d'illustres littérateurs, d'illustres physiciens, d'illustres musiciens, d'illustres exécutants, d'illustres Italiens morts et vivants[3] », il y en a tant, que sans aucun doute, justice finira par être rendue à tous.

Supposons maintenant, au lieu d'orateurs obscurs, les poètes les plus célèbres d'Italie chargés du même rôle, parce que Napoléon en a fait des professeurs ; figurons-nous, au lieu de l'auditoire habituel des discours de distribution de prix, la fleur de la jeunesse, accourue de toutes les villes et de tous les villages, avide d'entendre et d'applaudir, passionnée et frémissante ; par ces exemples illustres s'ajoutant à la quantité des exemples médiocres, l'importance de l'institution éclatera. C'est Monti, d'abord ; c'est Foscolo, ensuite, qui, entre toutes les voix qui s'élèvent, font entendre la leur, si forte que les autres semblent comme un écho. Le premier résume les indignations qui commencent à s'élever autour de lui ; le second représente mieux la seconde inspiration, celle qui considère les titres du passé comme un programme d'avenir.

Après tant de retards, Monti inaugure enfin son cours d'éloquence à Pavie ; et les discours qu'il tient dans la vieille Université, pour avoir été plus longtemps attendus, n'en sont que plus acclamés[4]. On a conservé, avec des fragments d'autres leçons, la « dissertation inaugurale » qu'il prononça pour la rentrée de l'année scolaire 1803. « De l'obligation d'honorer ceux qui ont les premiers découvert le vrai en matière de sciences » : le titre ne permet pas d'hésiter sur le contenu. Comme dans les journaux, comme dans les préfaces, comme dans les notes, comme dans les discours de ses collègues, la passion de Monti se traduit d'abord par une opposition violente à la France : nous savons que dès sa première leçon, il avait « invectivé les prêtres et les Français » ; et qu'un peu plus tard, le sous-préfet de Pavie avait dû le rappeler à la mesure. Cette fois la victime est Lalande, qui a mal parlé

1. F. Re, *Elogio di Pietro de' Crescenzj*, 1812.
2. Meneghelli, *Elogio di Paolo Paruta*, 1812.
3. P. Borsieri, *Avventure letterarie d'un giorno*, cap. III, 1816.
4. Cf. E. Bellorini, *Il Monti professore*, ouv. cité.

de l'Italie dans la relation de son voyage[1] : ou qui, pour le dire avec l'orateur, a publié après sa ridicule ambulation un monstrueux assemblage de sottises, compilé dans les sacristies, et sur la foi de guides à trente sous par jour. Son ouvrage est rempli de si énormes bestialités qu'il vaut mieux dire comme le Christ à ses bourreaux : de tels gens ne savent pas ce qu'ils font. C'est un fou, auquel conviendrait une dose d'ellébore ; c'est un cynique, qui a fait exprès d'accumuler les plus stupides grossièretés. Il a dit que sauf en musique, l'Italie ne comptait pas un homme supérieur. Monti pourra bien reconnaître, plus tard, que les Italiens sont au second rang pour l'éloquence, pour les sciences, pour la morale : mais un Français n'a pas le droit de le dire. De sa part, c'est une injure ; il répond donc en l'injuriant. Boileau ne sera pas épargné davantage, pour les mêmes raisons.

Suivront naturellement, comme chez tous les autres, les revendications : seulement les idées seront exprimées avec plus de force et plus d'art. Les grandes découvertes dont l'humanité s'honore, dans le passé, dans le présent, on sait à qui elle les doit ; les tables astronomiques, la circulation du sang, les chambres obscures, autant d'inventions que les barbares s'arrogent. Au lieu de publier des textes de langage, on devrait publier des textes de choses, où les mérites des bienfaiteurs du monde seraient inscrits, catalogués, brévetés. L'ingratitude, l'envie, l'imposture, seraient réduites au silence ; et la gloire italienne brillerait d'un ineffaçable éclat. Cette œuvre de justice, il faut l'entreprendre au plus vite ; il faut désarmer la médisance par d'indiscutables faits, manifestes, évidents. La nation n'impose le respect ni par ses forces maritimes, ni par des armées redoutables, ni par un commerce florissant, ni par la conscience d'une unité politique solidement établie. Mais par sa suprématie intellectuelle, elle peut prouver son existence, reconstituer en droit cette unité nationale qu'on lui refuse, passer du droit au fait. Que les ombres sacrées des Italiens glorieux se rassurent : le sommeil politique qui a duré des siècles, et la longue servitude, n'ont pas interrompu la tradition. Leur pays doit vivre en réalité, puisqu'il vit déjà par l'esprit.

De tous les discours de Monti, celui-là est le plus caractéristique. Des vers officiels tant qu'on voudra ; et tant qu'on voudra, des honneurs, de l'argent. Mais quand il s'agit de doctrine littéraire, c'est autre chose : renoncer à la théorie de l'indépendance intellectuelle, ce serait renoncer à la patrie elle-même. Il y a là une sorte de *combinaison* d'affaires : comme si on payait largement son loyer au propriétaire, pour avoir le

1. J. Lalande, *Voyage d'un Français en Italie*, 1769.

droit de faire ce qu'on veut dans son appartement. Le gouvernement exige une dîme littéraire ? Monti s'exécute, et emploie le reste de sa fortune à préparer de loin la libération. C'est de l'opportunisme, la seule tactique qu'il convient d'adopter contre une force supérieure : de l'opportunisme mis au service non pas des individus, mais de la patrie. En Allemagne, les littérateurs poussent à la révolte : en Italie, les littérateurs forment la nation : à des degrés différents, l'œuvre est la même. La nation se révoltera quand elle sera formée, après 1815.

Cependant Foscolo remplit sa fonction avec une passion plus personnelle, avec une énergie plus farouche, et qui paraît presque douloureuse à force d'intensité. En pensant à quelles mains, à quels esprits est confié « l'autel de la littérature », son cœur « se fend [1] ». Tandis qu'il rédige ses leçons dans sa chambre solitaire, il fond en larmes et jure de dénoncer les turpitudes de ceux qui osent s'appeler écrivains italiens. Il trouve une occasion unique de dévoiler publiquement, solennellement, les sentiments qu'il porte cachés dans son cœur. Il ne veut pas, quelques conseils que le prudent Monti lui donne, et si folle que son obstination paraisse à ses amis, employer les formules que personne ne refuse à Napoléon. « Ajoute — je t'en conjure — à ton discours d'ouverture, deux mots, un trait, qui touche ouvertement les louanges de l'Empereur et du Prince. C'est une coutume à laquelle on ne peut manquer sans prêter le flanc à d'odieuses insinuations [2]... » Mais non ; la France officielle, l'Italie officielle dominée par la France, n'auront pas un mot de lui. De l'avenir, il ne craint et n'espère rien. Il entend faire son devoir d'homme libre, dévoué à sa patrie, aux lettres, aux lois : peu lui importe que la Fortune, ensuite, le fasse rire ou pleurer. C'est dans ce sentiment qu'il parle, et qu'il imprime son œuvre, sans rien vouloir y changer. Aussi les étudiants l'écoutent-ils « avec un silence passionné », et pleurent-ils à leur tour [3].

Il ne fait pas de personnalités. Il s'en prend à la littérature vénale, à la littérature frivole, qui rime éternellement des sonnets, ou, éternellement, polit son style sans pensée. Les auteurs ne comprendront-ils pas que les temps sont changés ? qu'ils ont un devoir à remplir ? Il le leur indique : favoriser les passions généreuses, embellir les opinions utiles à la concorde des citoyens, dénoncer celles qui favorisent l'arbitraire du petit nombre ou la licence de la multitude. A côté du pouvoir civil, les lettres constituaient, à l'époque primitive où elles étaient

1. Lettre du 25 Genn. 1809. — 2. Monti, *Epist.*, 1809 (Op., t. V, p. 199).
3. *Dell' origine e dell' uffizio della letteratura*, orazione inaugurale degli studj nell' Università di Pavia, recitata il giorno 22 gennajo 1809. Voir V. Cian, *Ugo Foscolo all' Università di Pavia* (Boll. società pavese di storia patria, IX, 3).

une émanation de la divinité, le pouvoir moral. Elles gardent quelque chose de ce caractère sacré, car il est dans leur nature même. Ainsi « l'expérience des passions, la soif inextinguible du vrai, l'étude des exemples sublimes, l'amour de la gloire, l'indépendance à l'égard de la fortune, et l'amour sacré de la patrie », doivent distinguer ceux qui se livrent à leur culte. Sans ces qualités, point d'écrivain véritable ; les artifices de l'école, les études de l'Université, la protection des princes, ne sauraient les faire naître : à moins qu'il ne s'agisse, au lieu de penseurs et d'hommes d'action, de rhéteurs se divertissant à la musique des mots. L'Italie se plaint de voir les étrangers lui prendre son héritage ; c'est sa faute. Si elle avait cultivé les genres qui conservent la mémoire des hommes, si elle s'était adressée à la meilleure partie de son peuple, elle n'aurait pas lieu de se lamenter. Le genre qu'il faut cultiver avant tous les autres, c'est l'histoire, pour préparer à ceux qui meurent pour leurs concitoyens la récompense de l'immortalité ; le public auquel il faut s'adresser, ce sont les classes moyennes, ceux qui ont des biens, de l'autorité, et la possibilité de servir d'intermédiaires entre l'État et la foule des gens qui ne comprennent pas. Ils ne trouvent d'ordinaire que sottise et vice dans la littérature, quand tous les genres, et le roman même, pourraient servir à l'amélioration des esprits. Que les écrivains, donc, commencent par connaître leur patrie, non pas d'une manière vague, non pas même dans les livres : qu'ils voyagent ; qu'ils se mettent à parcourir les diverses contrées qui la partagent ; qu'ils s'emplissent les yeux de sa splendeur. Qu'ils s'arrêtent, dans leur chemin, devant les tombeaux de Dante, de Machiavel, de Galilée ; et se prosternant, qu'ils leur demandent le secret de leur vertu. Plus attachés au sol natal par la contemplation de ses beautés et par le souvenir de sa gloire, qu'ils remplissent leurs écrits de son amour. « O mes concitoyens ! Quelle faible consolation que d'être purs et éclairés, sans préserver notre patrie des ignorants et des lâches ! » Ce souci de l'action, cette solidarité, cette concorde, transformeront l'esprit de la littérature. Autant l'égoïsme la rendait sèche et artificielle, autant la communion des âmes la rendra généreuse, et partant belle. Le patriotisme fera sentir ses effets jusque dans le style qu'il remplira de passion.

Dans les leçons qui suivent, Foscolo change de ton[1]. Son allure devient doctorale, et presque pédante. Il affecte un jargon philosophique déplaisant à l'oreille ; il a la manie de remonter aux principes pour établir des démonstrations pénibles, d'utilité douteuse. Tout se

1. *Lezioni di Eloquenza,* Opere, t. II.

passe à préparer des effets qui ne viennent pas. On dirait qu'il a découvert l'idéologie et qu'il s'y divertit comme à un jeu nouveau. Il en abuse. Les facultés naturelles, l'étude, les besoins de la société, la vérité, la liberté, les puissances intellectuelles de chaque individu, les connexités et les rapports ; la division des écrivains en poètes, historiens, orateurs ; et, dans chaque genre, la réduction de tous les individus à l'espèce ; « des examens qui ont pour fondement l'histoire » et « des principes qui émergent analytiquement de chaque leçon » : que de façons ! Les idées, en dépit de tout cet appareil suranné, restent très simples et très nettes. Il a beau faire : son esprit est trop puissant pour que ses sentiments ne se marquent pas avec force, malgré l'abus des mots. La littérature ne doit pas se tourner uniquement vers le gain ; elle ne doit même pas se tourner uniquement vers la gloire. Il existe une certaine « morale littéraire », qui lui assigne une autre fonction. « Étant la faculté de répandre et de perpétuer la pensée, faculté fournie par la nature à l'homme pour maintenir toutes les communications qu'exige son état essentiellement social, elle doit se tourner entièrement vers le rôle auquel la nature l'a destinée. » En d'autres termes, elle trouve la réalisation de son être dans l'utilité qu'elle offre aux hommes.

« L'utilité », c'est un des mots qui ont dû revenir le plus souvent sous notre plume, avec les expressions de « gloire nationale », « d'honneur italien », de « revendication patriotique ». Plus on les répète, et plus on risque, en effet, de rester fidèle à la réalité. Les idées correspondantes réapparaissent toujours, obstinées et comme têtues ; elles hantent tous les esprits ; ceux des rédacteurs du *Giornale italiano*, qui les condensent ; ceux des littérateurs de toutes les provinces, de toutes les classes, de tous les rangs, qui les diluent ; ceux des grands poètes, qui les magnifient. On peut établir cette règle générale, que parmi les Italiens de cette époque, il n'en est pas un qui écrive ou qui parle sans manifester les mêmes espérances et les mêmes désirs. L'utilité de la patrie, donc, reste au-dessus des discordes ; elle devient l'âme commune, en quelque sorte, des littérateurs. Toute la politique de Foscolo se réduit au même sentiment. Quand il cherche, avec inquiétude et naïveté, la justice de par le monde, il n'en rencontre la possibilité que dans la patrie. « Nous ne pouvons obtenir sur terre ni la vertu, ni la paix, ni la consolation des passions domestiques, ni équité aucune, sinon dans la sagesse des principes, dans la prospérité des citoyens, dans la valeur des armées, dans la patrie en somme ; si nous ne tournons pas toutes nos études, nos pensées, nos sueurs, nos plaisirs, et notre gloire, vers la patrie, pour l'éclairer avec courage dans ses erreurs,

et la secourir avec générosité dans ses dangers[1]. » C'est le même sentiment, aussi, qui inspire son esthétique : « Nous chercherons au moins l'union dans les principes de la morale littéraire, tournant toujours nos études vers l'amour de la patrie, l'indépendance de l'opinion, les nobles passions du cœur, et la constance de l'esprit[2]. » C'est le même sentiment, enfin, que tous les Italiens admirent dans son discours sur l'origine et sur l'office de la littérature. Car il allait, de province en province, analysé, commenté, loué ; perdant sans doute cette forme entraînante qui le distinguait entre tous, mais gagnant en valeur pratique à mesure qu'il se répandait davantage, et que chacun le simplifiait en l'interprétant. « Il suggère qu'il faut aimer ouvertement et généreusement les lettres et la patrie. Ainsi les sciences seront habillées à l'italienne, et l'affectation des manières ne refroidira pas les pensées. Il suggère de visiter l'Italie, sol où la barbarie, les factions, les pillages, ne réussirent pas à éteindre le feu immortel qui anima les Étrusques, les Latins, et tant de grands esprits dans l'exil, dans les persécutions, et dans la pauvreté. Italiens, prosternez-vous devant les tombes de Dante, de Galilée, du Tasse ; demandez-leur comment ils furent grands et malheureux, et comment l'amour de la patrie, de la gloire et de la vérité, accrurent la constance de leur cœur, la force de leur esprit, et leurs bienfaits envers vous[3]. » Le *Giornale dell' italiana letteratura* de Padoue, qui le résume ainsi, n'en laisse plus subsister que le principe essentiel : le nationalisme intellectuel.

III

Maintenant, on désirerait voir des œuvres solides. On a peur d'être dupe de la rhétorique, et de prendre, en l'écoutant, les mots pour des réalités : on voudrait que tant de déclarations de principes fussent suivies d'effet. Après avoir parlé d'idées en germe, on souhaiterait quelques fruits. Mais à la réflexion, nous n'avons pas le droit d'être difficiles. Si ce que nous avons dit est exact, nous ne sommes pas dans une période de création, mais de transition. Il faut attendre que la politique ait imprégné la littérature ; aussi longtemps qu'elle n'aura pas fini, la production retardera sur le désir de produire ; et dès qu'elle aura fini, paraîtront les œuvres, qui agiront à leur tour sur la politique. Après la chute de l'Empire, la préparation une fois terminée, on verra Leo-

1. *Su l'origine e i limiti della giustizia.* — 2. *Lezione Quarta.*
3. *Giorn. Padova,* 1810, t. XXIV, p. 135.

pardi publier ses vers, et Manzoni son roman : chefs-d'œuvre nationaux s'il en fut. Ce que nous pouvons demander maintenant, sans montrer trop d'exigence, ce sont des tentatives et des essais.

Les nouveautés ne se créent pas si vite. Le passé est pesant et ne s'écarte qu'avec peine. Les Italiens s'aperçoivent bien, en matière dramatique, qu'ils manquent de pièces et d'auteurs. Le souvenir d'Alfieri triomphe ; ils prononcent des discours en son honneur, et inaugurent solennellement son buste : le successeur attendu ne viendra-t-il pas ? Il ne suffit pas de le désirer pour qu'il vienne en effet. Les entrepreneurs de spectacles ne peuvent pourtant pas représenter toujours Saül ou Brutus. La gloire ancienne doit engendrer la gloire présente : mais personne n'est là pour recueillir l'héritage. Le dieu va rester seul sur son autel, sans imitateurs, sans émules. Il attend le jour, dit un poète, où l'Ausonie, ne formant qu'un seul corps, ne se contentera plus de régner sur les arts, mais aura le sceptre et la force : alors il frémira de joie [1]. Encore faudrait-il réformer les arts, tout d'abord ; et parmi les arts, il faudrait commencer par celui qu'il a pratiqué. Cette réforme, les écrivains l'appellent de tous leurs vœux, pour combler le grand vide qu'ils constatent autour d'eux. Or à qui songent-ils pour l'entreprendre ? A Napoléon. Melpomène et Thalie iront le trouver ; elles lui expliqueront le sujet de leurs doléances ; son cœur généreux les écoutera ; il corrigera, restaurera, protégera la scène italienne [2]. Ils mettent à la mode impériale les idées de la période précédente : le théâtre national, institution d'État ; ils les disciplinent et les légalisent, pour ainsi dire, en les confiant à celui qui détient le pouvoir. Voilà le vice de l'habitude : ils désirent une Italie « qui voie surgir un jour la gloire théâtrale patriotique » ; et ils ne comptent pas sur eux-mêmes. « Je suis persuadé et convaincu », dit G. Pindemonte, auteur d'un beau projet sur la matière, « que dans l'universelle corruption qui règne aujourd'hui, un Prince seul pourrait faire naître parmi nous le théâtre... » L'autorité épurera le répertoire, en n'y laissant subsister que les meilleures des pièces. Elle supprimera les mauvais acteurs, et les remplacera par des fonctionnaires qui seront payés par le trésor public, et bien payés. A leur tête, elle mettra des directeurs qui ne seront pas des commerçants, mais des hommes de goût, capables d'un choix éclairé parmi les pièces qu'on leur présenterait : ils auraient même le droit de décerner des prix officiels [3]. Il ne fait donc que reprendre du vieux pour

1. Pindemonte, *In morte di V. Alfieri,* 1803.
2. Monti, Op., t. III, p. 385 : *La supplica di Melpomene e di Talia*, 1805.
3. *Componimenti teatrali,* 1804. Discorso sul teatro.

du neuf ; et il n'est pas étonnant que son plan n'aboutisse pas. D'un autre côté, la bonne volonté ne crée pas le génie dramatique ; les auteurs se trouvent inférieurs à leurs ambitions. On a beau donner un traitement fixe à Monti : il est plus à son aise dans la poésie lyrique que dans la tragédie, et ce n'est point le calomnier que de reconnaître dans ses œuvres dramatiques des productions estimables, mais sans éclat. Il ne suffit pas que Foscolo mette dans son *Aiace* des allusions politiques, et que la censure mutile nombre de ses vers, pour en faire le drame national qu'on désire et qu'on attend [1]. La pièce est froide ; composée suivant des recettes usées, elle est désespérément classique ; elle reste aujourd'hui dans les souvenirs littéraires ; elle n'est pas restée dans la vie. Ippolito Pindemonte, lui aussi, se laisse tenter, et court l'aventure. Mais cet auteur délicat, dont nous verrons plus loin tous les mérites [2], n'a pas non plus le génie du théâtre. Les tragédies correctes qu'il envoie fidèlement aux Académies n'ajoutent rien à sa gloire : elles lui reviennent sans avoir mérité d'honneurs, et ils les laisse vieillir dans ses cartons. Au fond, toutes ces pièces meurent du même mal. Les poètes qui sont arrivés à la maturité de leur talent sont incapables de passer de l'idée généreuse qu'il ont conçue à sa réalisation par le théâtre. Quoi qu'ils fassent, ils deviennent déjà le passé, en matière d'art : tandis que leur pensée patriotique appartient à l'avenir. Quant aux générations plus jeunes, elles ne sont pas encore prêtes. Il faut attendre *Nabucco*, représenté en 1819, pour arriver à l'évocation d'idées et de principes qui ne sont pas dans *Polissena*, dans *Edipo*, dans *Agamemnone* et dans *Medea* : tragédies timides encore, intéressant les lettrés ou les juges des concours académiques, non pas la nation ; très loin des œuvres civiques qui feront tressaillir toute l'Italie. Pas plus que la réforme du théâtre ne se réalise, le type de la tragédie rêvée, celle qui touche le peuple, parce qu'elle tire son inspiration de ses idées ou de ses sentiments, n'est donc créé. Nous devons noter ici plus d'efforts que de résultats.

Il suffit que nous puissions noter les efforts. La savante architecture d'une littérature bien ordonnée, qui présente à tous les étages des détails pareillement remarquables, est moins intéressante peut être qu'une littérature en travail ; elle serait, dans notre cas, moins vraie. Il faut résister à la tentation de l'ordre et de la régularité ; il faut avouer qu'il n'y en a pas. Il y a dans l'ensemble une espèce d'incohérence, qui

1. 1811. Sur la Ricciarda (1813), Cf. L. Fabris, *Di un copione della Ricciarda di U. F.*, 1900.
2. Livre III, chap. II, paragr. 2.

ne tient pas seulement à la multiplicité de productions différentes, mais aux tâtonnements d'hommes qui cherchent. Foscolo et Monti mis à part, les très grands esprits manquent ; et souvent même, les grands esprits. Un écrivain comparerait l'époque à un brouillon : des développements sont achevés déjà ; d'autres, chargés de ratures, sont à peine lisibles ; il reste des blancs. C'est la confusion de matériaux qui s'agencent, sans être encore agencés. Une seule chose est certaine : c'est qu'on essaye de donner à la littérature plus de sérieux et de dignité, par le patriotisme.

Un même auteur s'engage, sans paraître s'apercevoir des différences, dans les voies les plus opposées. Les talents ne se croient pas assujettis à des formes fixes ; ils s'exercent dans tous les genres, pourvu qu'ils puissent traduire la grande préoccupation de leurs contemporains. La première œuvre importante d'un patriote comme Botta[1] est une dissertation politique : *Proposizione ai Lombardi di una maniera di governo libero*[2]. Nous sommes en 1797, à l'époque où les âmes généreuses se font encore illusion, et attendent de la France une liberté désintéressée. Mais Botta a bien soin de réserver tous les droits de la Lombardie. Les Lombards ne doivent pas être des imitateurs serviles : qu'ils s'appliquent bien plutôt à créer des institutions qui correspondent à leur caractère et à leurs traditions. Les Français agités de passions violentes, inconstants par nature, n'ont pas achevé leur œuvre : les Lombards la mèneront jusqu'au bout. Les Français, vantards et un peu charlatans, dégoûtent les autres peuples des mesures qu'ils proposent, même bonnes : les Lombards, qui sont modestes, gagneront les autres peuples à l'amour de la liberté. Pendant l'exil, à Grenoble et à Paris, Botta est un des membres les plus actifs de la colonie italienne[3]. Ce savant, qui publie une étude sur l'histoire naturelle de l'île de Corfou ; ce médecin, qui écrit sur la nosographie de Pinel ; cet érudit, qui étudie l'histoire de la maison de Savoie ; cet administrateur, auteur d'un rapport sur les vicissitudes de l'instruction publique en Piémont, se sent poète, quand il pense au danger que fait courir à la langue italienne l'invasion française : en 1803, il lit à l'Académie subalpine un sonnet de sa composition contre ceux qui infectent les pures sources de Toscane. Ce n'est point une œuvre remarquable qu'un sonnet ; mais le même sentiment le pousse à de plus grands travaux. Un soir, à Paris, dans un salon ami, il entend

1. Cf. E. Regis, *Studio interno alla vita di C. Botta*, 1903.
2. *Proposizione ai Lombardi*, 1797, p. 17 et sv.
3. Voir dans Dionisotti, *Vita di C. B.*, 1867, le manifeste des patriotes ital. au Directoire, rédigé par lui.

dire que le seul sujet moderne capable de fournir matière à un poème héroïque est la guerre d'indépendance des États-Unis d'Amérique. Pourquoi pas à une histoire ? pense Botta. Outre que le pays a le mérite d'avoir été découvert par des Italiens, l'exemple qu'il vient de donner peut être infiniment utile à connaître : il montre les moyens qu'il faut employer pour rendre un peuple libre. Mais surtout, une œuvre de longue haleine, écrite avec un soin scrupuleux, ramènera les esprits égarés au culte de la langue nationale. Il se met donc à son Histoire [1]. Tous les mots sont pesés ; l'auteur sait qu'il en a employé de trois espèces : ceux qui sont dans le dictionnaire officiel de l'Académie de la Crusca ; ceux qui, sans y être, sont d'un usage constant chez les bons auteurs ; et quelques expressions nouvelles — le moins possible : car il ne hait rien tant que la corruption du style, qui est, hélas ! à la mode. « Reste que les Italiens accueillent cette histoire avec autant de bienveillance et de courtoisie, que l'auteur eut lui-même l'amour et le désir d'être utile à la langue en la composant [2]. » On pourrait s'inquiéter de la méthode historique qu'il a suivie. Mais il n'en parle guère qu'à propos des discours, qu'il cite textuellement — sauf, dit-il, les cas où il les retouche. L'essentiel, c'est l'œuvre patriotique. Il arrive qu'il ne contente personne : ni les Toscans, qui lui reprochent d'avoir commis des barbarismes ; ni leurs adversaires, qui trouvent ridicule le pastiche d'un style passé de mode. Tant pis pour les Toscans ! Il n'a pas écrit pour leur plaire, mais pour défendre le patrimoine de l'Italie du mieux qu'il pouvait. Et tant pis pour les autres ! Il a fait exprès d'exagérer. De même que pour redresser les branches d'un arbre, le bon jardinier ne se contente pas de les ramener à la position normale, mais les incline dans le sens opposé à leur effort : de même, voyant la tendance à pencher vers les gallicismes, il a voulu pencher vers le purisme. Il le ferait encore s'il avait à le faire ; il exagérerait davantage [3]. Plus tard, il continuera sa carrière d'historien, et donnera son honnête et grandiloquente histoire d'Italie de 1789 à 1814 ; mais il ne laisse pas de composer un poème épique avant de se remettre à la prose. Car enfin, les poètes italiens, à la différence des Grecs, des Latins, et des Français, ont toujours choisi pour sujet les exploits d'étrangers. Il est bien naturel qu'il choisisse, lui, un sujet qui appartient tout entier à l'Italie. Est-il rien de plus tentant que la lutte entre les Etrusques et les Romains — les

1. Pavesio, *C. Botta e le sue opere storiche*, 1874.

2. *Storia della Guerra dell' indipendenza degli Stati Uniti d'America*, 1809. Avvertimento dell' autore.

3. *Lettere di C. B. ad un suo amico intorno la lingua e lo stile*, 1820 (écrites en 1810).

deux peuples les plus fameux de l'univers ? « Heureux l'auteur, si quelqu'un peut croire qu'il l'a dignement traité ! Plus heureux encore, si par la lecture d'une œuvre aussi grave, qui insère dans sa trame les ornements les plus raisonnables et les plus agréables qu'il a su trouver, il peut en quelque manière séduire et faire revenir à des goûts plus paisibles et à des pensées plus tranquilles ce siècle ambitieux et turbulent [1] ! » A l'occasion de l'enlèvement des Sabines, Junon sent renaître sa colère contre Rome. Ainsi commence une épopée que Botta polit pendant cinq ans, et une guerre qui dure douze mille vers.

De même que le sentiment patriotique s'étend à travers toute la vie d'un auteur et fait l'unité de son œuvre : de même, il établit entre les œuvres de différents auteurs le seul lien qu'il soit juste de constater. L'histoire attire plus les bons esprits que la poésie : « l'Italie a besoin de prose [2]. » Elle en attire de si différents, occupés à écrire sur tant de sujets, qu'il serait long de les énumérer [3] et vain de chercher à établir un corps de doctrine. Quelles ressemblances marquer entre les œuvres des Napolitains à la fois témoins et acteurs dans la révolution de 1799, et le groupe des historiens toscans, artisans pacifiques de beau langage ? Quelles ressemblances entre leurs conceptions prudentes et les paradoxes des théoriciens qui écrivent l'histoire alors qu'ils ont depuis longtemps dénoncé son incertitude et son inutilité ? Il n'y en a point d'autre que le souci commun de l'utilité patriotique. Francesco Lomonaco a pour dessein avoué d'exalter, dans les monographies qu'il rassemble, les grands hommes trop oubliés [4]. C'est à l'Italie, maîtresse de toute l'Europe, qu'il dédie son livre, ayant peur que tout autre nom, celui d'un riche ou celui d'un prince, n'en souille les pages. Rien de spéculatif dans ses recherches ; il offre à la jeunesse des exemples moraux. Il est de ceux, si nombreux maintenant, qui pleurent en voyant leur patrie avilie devenue la proie des barbares ; tout son effort tend à changer les conditions qui lui son faites. L'étrange critique qui lui vient d'au delà des Alples ! Et comme il faut que la mentalité moyenne des deux pays aille de plus en plus se séparant, pour qu'on méconnaisse aussi profondément le caractère de son livre ! Il paraît être, dit le *Mercure de France*, le premier essai d'un jeune homme ; il est plein de déclamation et d'emphase ; l'esprit révolutionnaire y domine, et les maximes des philosophes y sont répandues avec profusion [5]. L'esprit révolutionnaire, non point : mais l'esprit italien. Ses compatriotes ne

1. *Il Camillo, o Vejo conquistata*, 1815. Avv. dell' autore.
2. Foscolo, *Epist.*, 18 décembre 1806, I. 66.
3. Cf. G. Mazzoni, *Ottocento*, pour le détail des œuvres et des auteurs.
4. *Vite degli eccellenti Italiani*, 1802. Alla Italia. — 5. 20 octobre 1804, p. 172.

s'y trompent pas, en comblant d'éloges son nationalisme. Et les doutes, s'il pouvait y en avoir, tomberaient, quand la Vie des fameux capitaines succède à celle des grands Italiens [1]. Avec ces biographies passionnées, l'histoire de l'Italie avant la conquête romaine, de Micali [2]; ou l'histoire de la Toscane jusqu'au règne des Médicis, par Lorenzo Pignotti [3], font contraste. Ce sont des sujets d'érudition; le premier exige des connaissances toutes spéciales de linguistique, d'archéologie, d'ethnologie; le second veut de patientes recherches d'archives et un long travail. Ces histoires sont en même temps des œuvres d'art; bien composées, bien écrites, sagement menées, elles méritent les récompenses officielles. Ce n'est pas à elles qu'on pourrait reprocher un penchant excessif pour la philosophie, avec des principes dangereux. Elles ont une valeur scientifique reconnue: Fauriel ne dédaigne pas de traduire l'histoire de Micali, sur la seconde édition. Cependant le patriotisme s'y glisse; à lui revient l'inspiration générale de l'œuvre. « Il y a longtemps que le nom et la gloire de l'Italie ancienne, devenus la propriété de l'érudition, avaient besoin de renaître à la dignité de l'histoire. » Ce besoin s'explique: « De nouvelles, d'importantes scènes dans l'histoire du genre humain, pourront mériter l'attention de mes lecteurs. Les Italiens spécialement y apprendront à suivre de généreux exemples, et comment ils doivent rivaliser avec la gloire de leurs aînés et conduire la vertu nationale à de plus nobles fins, parce que « cette province paraît née pour ressusciter les choses mortes. » Ainsi l'histoire de l'Italie avant la conquête des Romains cite Machiavel; elle commençait par les vers de Virgile:

> Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virum; tibi res antiquæ laudis et artis
> Ingredior... .

Elle se termine par une « conclusion morale [4]. » La preuve est plus facile encore à faire avec l'histoire de la Toscane. D'ordinaire, les événements politiques sont les plus importants: ici, ils constituent la partie la moins importante peut-être. Les origines de la langue italienne; la Renaissance des lettres, des sciences, des arts, par l'œuvre de Dante, de Pétrarque, de Boccace, de Donatello, et des autres grands hommes; l'état des sciences, des lettres et des arts à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, sont « les plus beaux orne-

1. *Vite de' famosi capitani d'Italia*, 1804-1805.
2. *L'It. avanti il dominio de' Romani*, 2e éd., 1821. *L'Italie*, etc., Paris, 1824.
3. *Storia della Toscana*, 1813. — 4. Parte II, cap. IX.

ments de l'ouvrage. » Et l'histoire se met, pour défendre l'intégrité de la langue, à justifier la suprématie des Toscans. — Esprit critique, fidèle à la tradition anti-historique d'une partie du XVIIIe siècle, Melchiore Delfico [1] rappelle les idées de Fontenelle et de Rousseau; il rappelle Volney surtout, et veut être le continuateur que celui-ci désirait, quand il ébranlait, dans ses leçons prononcées à l'École normale, une certitude qui paraissait inébranlable [2]. Réfugié pendant les troubles politiques de Naples à Saint-Marin, et composant par reconnaissance les mémoires de la vieille république, il étend à toute l'histoire [3] ce qu'il avait d'abord pensé de la jurisprudence romaine [4]. Elle n'est pas « le guide de la vie »; « elle ne dispense pas la sagesse politique. » Elle nuit à la morale, au contraire, en montrant dans le monde plus de vices que de vertus. Puis, continuant franchement sa campagne, il écrit sur son incertitude et sur son inutilité. Cette attaque fait grand bruit, excite une polémique, provoque des dissertations et des discours. S'il prouve que l'histoire ne sert à rien, il est difficile qu'il la fasse servir, comme les autres écrivains, à sa patrie. Mais il admet une exception. Elle peut, dit-il, avoir un certain aspect d'utilité en recherchant et en exposant les progrès de l'esprit humain. Elle doit « montrer les progrès de la raison », et « indiquer où se nichent encore des vérités désireuses de paraître au jour ». Si on découvre pourquoi, après tant de siècles d'existence sociale, l'humanité n'a pas encore joui d'une forme de gouvernement qui soit vraiment raisonnable, on découvrira du même coup le remède à cet état de choses et on rétablira l'homme dans l'intégrité de son être. — Avec plus d'abstractions, une idée plus juste des limites de l'histoire, et aussi des mots plus sonores, nous retrouvons donc toujours le même souci d'utilité publique, c'est-à-dire nationale. « Les peuples comme les familles aiment qu'on leur raconte la gloire de leurs aïeux; leur instinct d'imitation fait ensuite qu'ils profitent de ces exemples. » Ainsi M. Delfico, adversaire de l'histoire, voit sinon sa nécessité, au moins son intérêt pour le présent. Au milieu de l'époque troublée qui vient de finir, la république de Saint-Marin a fourni le modèle des *gouvernements humains* que rêvent les âmes les meilleures, bien qu'elles ne soient pas d'accord sur la totalité des idées qui répondent à cette expression. Et son histoire vaut la peine d'être connue, puisqu'elle fournit comme

1. Cf. Gentile, *Dal Genovesi al Galuppi*, 1903, O. c.
2. A. Piffault, *Volney et l'enseignement de l'histoire à l'école primaire*, 1909.
3. *Pensieri sull' istoria*, 1806.
4. *Ricerche sul vero carattere della giurisprudenza romana*, 1791.

l'archétype d'une association politique plus favorable à l'espèce humaine, qui n'a trouvé place, jusqu'ici, que dans les utopies [1].

L'esprit militaire se réveille [2]. Qu'on voie passer des troupes tous les jours, que dans le pays s'établissent des écoles d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, que le gouvernement applique sévèrement les lois de la conscription, — ce serait peu, si la volonté des habitants n'entrait en jeu. Elle entre en jeu. « Votre peuple n'a que des habitudes locales : il faut qu'il prenne des habitudes nationales, disait Napoléon devant la consulte de Lyon ; enfin vous n'avez point d'armées, mais vous avez ce qui peut les produire. » En 1803, il parlait encore de donner « l'orgueil et la fierté militaires à la jeunesse italienne [3] ». En 1809, son langage a changé. Dans la guerre d'Espagne, « les Italiens se sont couverts de gloire [4] ». Le treizième bulletin de l'armée d'Allemagne n'est pas moins élogieux : « Les régiments d'Italie qui s'étaient distingués en Pologne et qui avaient rivalisé dans la campagne de Catalogne avec les plus vieilles bandes françaises, se sont couverts de gloire dans toutes les affaires. Les peuples d'Italie marchent à grands pas vers le dernier terme d'un heureux changement [5]. » Ils sont en train de faire l'apprentissage de la guerre pour eux-mêmes. On a cité l'exemple de ce lieutenant de la Grande-Armée qui eût combattu pour les Turcs, le cas échéant, afin de s'exercer dans le seul métier qui pouvait rendre sa nation libre [6]. Quand les désastres de Russie auront décimé ces braves, et que toutes les espérances seront tombées, ces temps glorieux fourniront vaste matière aux mémoires et aux souvenirs. Mais dès maintenant, la littérature s'intéresse à ce nouvel aspect du caractère national ; et de cette façon encore elle fait place à l'utile. Lorsque les Milanais voient la « légion généreuse qui, après avoir affronté les périls des batailles, rentre au sein de sa patrie, chargée de gloire et d'honneurs triomphaux », ce spectacle « depuis longtemps inconnu » « exalte l'imagination et le cœur » des assistants [7]. Des fêtes publiques sont organisées en l'honneur des vaillants qui ont fait du nom italien le synonyme d'invincible : les littérateurs aussi les célèbrent, par « amour national », « dans un genre de poésie qui n'a pas beaucoup d'exemples » parmi les contemporains. Puis les orateurs s'emparent des mêmes thèmes ; l'éloquence académique vante l'éloquence militaire [8]. Elle fait l'éloge des morts d'un ton plus viril que de coutume. Elle sait bien que

1. *Memorie st. della Rep. di San Marino*, 1804.
2. Voir, sur le détail des œuvres, M. d'Ayala, *Bibliografia militare italiana*, 1854.
3. *Corresp.*, t. VII, p. 473. — 4. *Ibid.*, t. XVIII, p. 452. — 5. *Ibid.*, t. XIX, p. 63.
6. Dejob, *Mme de Staël*, p. 110. — 7. *Giorn. Padova*, t. XXI, 1808, p. 94.
8. Gagliano Bruno, *Dell' eloquenza militare*, 1806.

d'ordinaire les *De profundis* conviennent aux défunts plus que les hymnes. « Mais trouvera-t-on étrange que du moment où la partie de l'Italie où nous sommes redevient Nation, on essaie de lui inculquer les nobles coutumes qui sont le propre des peuples glorieux [1] ? » Cette belle fierté précise et justifie le sentiment de la gloire [2]. Tel auteur décrit aux enfants les monuments de l'architecture militaire [3] ; tel autre rassemble à l'usage des jeunes gens les exemples et les préceptes tirés de l'histoire romaine, pour bien obéir, ou pour bien commander une armée. Le sol, après tout, est resté le même ; le climat n'a pas changé depuis l'antiquité ; on peut donc renouveler les prodiges d'autrefois. Parents et maîtres ont seulement à se rappeler ceci : les maximes et les théories ne doivent pas avoir d'autre but que d'imprimer dans le cœur des adolescents la nécessité de vivre et de travailler pour le bien, pour le salut, pour la splendeur de la patrie [4]. Nous ne sommes pas étonnés de rencontrer parmi les écrivains qui pensent ainsi Giovio, l'auteur des inscriptions militaires pour les Invalides de Milan [5], heureux de défendre son pays contre les jugements des voyageurs hargneux ; et Galeani Napione, « l'ardent champion de la gloire littéraire de l'Italie, » qui étudie les principaux auteurs de livres militaires [6].

Cependant on veut aussi des œuvres plus volumineuses, qui soient comme des monuments inébranlables. On ne recule pas devant les deux volumes in-quarto de Rosmini, « sur l'histoire des entreprises militaires et de la vie de Jean-Jacques Trivulce, dit le Grand, tirée en grande partie de documents inédits, qui servent aussi à illustrer les vicissitudes de Milan à cette époque » — quinze livres (1815). On ne recule pas devant les cinq volumes in-folio de l' « architecture militaire » de Francesco de' Marchi (1810). L'éditeur, L. Marini, « ne peut s'empêcher d'éclater en transports de jubilation » quand il parcourt les fastes du siècle glorieux pendant lequel toute l'Europe prit leçon à sa patrie : il faut donc qu'il fasse profiter l'époque présente de son érudition et de sa joie. Autour de Montecuccoli se produit tout un mouvement d'études. Sans doute, il a eu le malheur de servir l'étranger, étant donné l'état infortuné de son pays ; il n'y a même que des éditions étrangères de ses œuvres, déformées et tendancieuses, comme bien on pense ; et pour comble d'injustice, certains ont même prétendu que l'original avait été rédigé

1. *Elogio degl' It. morti ne' combattimenti del 1809 contro l'Austria,* 1809.
2. G. Oggeri-Vincenti, *Discorso della gloria militare,* 1807.
3. Guarnieri, *Breve biblioteca dell' architettura, compilata da un padre a un suo figliuolo,* anno I.
4. F. Argenti, *Il militare in guerra,* 1807.
5. GB. Giovio, *Le XXXVII Iscrizioni militari,* 1802.
6. G. F. Galeani Napione, *Notizia de' principali scrittori d'arte militare italiani,* 1804.

en français ou en allemand. Or, Montecuccoli fut le plus grand capitaine des temps modernes ; ses livres marquent la renaissance de l'art de la guerre. Impossible donc de laisser son souvenir et ses écrits à des gens indignes. L'éducation de l'Italie, qui précisément « ne peut confier son salut qu'à l'art de la guerre », en dépend. La mollesse, les discordes qui déchiraient les citoyens, et qui, leur interdisant toute action efficace et toute énergie, leur interdisaient du même coup toute puissance, sont des plaies qui ne se cicatriseront que si une force morale s'ajoute aux lois : aux écrivains de l'inspirer. Il est à souhaiter que la littérature produise ainsi « une série d'œuvres, nées en Italie du génie d'hommes dévoués à leur patrie » ; qu'elle compose une « bibliothèque militaire, » plus riche — est-ce la peine de le dire ? que tant de bibliothèques exploitées par des charlatans, — « spécialement en France[1] ».

Comme il faut écarter l'idée d'une progression régulière dans l'ordre de ces productions, il faut en restreindre aussi l'étendue. Certaines villes, pour ces études sérieuses et pour ces graves soucis, semblent être en retard sur les autres. On ne saurait dire que Rome ait une grande place dans la vie intellectuelle de l'Italie. Florence est toute occupée de sa langue, ce qui n'est pas sans mérite, nous allons le voir ; mais ce qui lui donne, en fait, une physionomie spéciale parmi tous les États. Les deux grands centres d'activité sont Naples et surtout Milan. La première pratique davantage l'histoire et la philosophie ; la seconde remet en honneur les études sociales. C'est là que travaillent à la fois l'économiste Custodi, le légiste Romagnosi, le statisticien Gioja[2]. Là, le désir de connaître la gloire passée provoque le besoin d'établir un bilan du réel. L'histoire particulière d'une région est la plus nécessaire des études, à laquelle doivent se livrer ceux qui ont dans leurs mains le gouvernement. L'agriculture, le commerce, les arts, les sciences, plus que les vers, attirent ces esprits solides. On arrive aux extrêmes limites de la littérature — celles où elle ne mérite plus ce nom que par l'exposition coordonnée de la pensée, ayant cessé de considérer le beau. Le commerce des comestibles et le renchérissement des vivres, les discussions économiques sur l'état des départements, les tables pour calculer et classifier tous les objets d'administration privée ou publique, sont les objets de cette science littéraire. S'il est une philosophie qui plaît, c'est celle du droit ou de la statistique : « la statistique comprend la somme des connaissances relatives à un pays, qui dans le cours journalier des affaires peuvent être utiles à chacun ou à la majeure partie de ses

1. Foscolo, Op., t. I, *Illustrazioni alle Opere di R. Montecuccoli*, 1807-08 ; Galeani Napione, *Delle prime edizioni di M.*, 1810 ; G. Grassi, *Opere di M.*, 1821.
2. Cf. Momigliano, *O. c.*, cap. XIII.

membres... » « Muni de ces connaissances, le philosophe décrit un pays avec l'exactitude d'un peintre[1]... » Ce souci de l'utile apparaît même dans les entreprises de librairie. C'est une œuvre louable que de publier la volumineuse collection des classiques : on entend par classiques les écrivains qui, « grâce à l'importance des sujets traités, et à la pureté de leur style, ont contribué à propager l'usage du toscan[2]. » Les éditeurs choisissent le meilleur de la littérature italienne, dans tous les siècles et dans tous les genres ; ils commencent par les prosateurs, et, parmi les prosateurs, par les historiens. En 1814, deux cent cinquante volumes sont imprimés[3] : énorme bibliothèque, importante pour la masse de textes classiques qu'elle met en circulation dans le pays, en concurrence avec les livres étrangers ; importante surtout parce qu'elle est la traduction matérielle et tangible des richesses séculaires et des capitaux intellectuels que l'Italie en crise d'activité recommence à faire fructifier. A ceux qui ne peuvent comprendre les classiques, voici qu'on offre, dans une édition qui sortira des presses de Bettoni, les Portraits et la Vie des Italiens illustres : sorte de bréviaire du nationalisme renaissant, que les patriotes répandraient en apôtres, comme en d'autres temps et pour d'autres conquêtes, la Vie des Saints. Un décret du vice-roi oblige toutes les communes à souscrire à l'entreprise, que ruine le retour des Autrichiens[4]. Le mouvement est irrésistible. Ce n'est pas vers l'imitation de la littérature française que se tourne la littérature italienne ; les moyens dont dispose le gouvernement, force et séduction, n'en corrompent que la plus petite partie. La meilleure, par un instinct obscur qui se manifeste dans tous les genres, devient plus patriotique à mesure que le péril étranger est plus grand.

Elles triomphent donc, les idées de V. Cuoco et de B. Benincasa : la nécessité de ne pas contempler un avenir trop lointain ; de se plier aux circonstances ; d'éduquer d'abord le sentiment patriotique par la littérature ; la nécessité d'une culture nationale qui élève l'Italie au niveau des nations les plus fortes, et bientôt au-dessus d'elles. Ce sont bien ces idées-là que nous voyons apparaître à travers les productions confuses, souvent médiocres et obscures, qui sont nécessaires à la gloire des chefs-d'œuvre, sans qu'on leur en attribue le mérite et sans

1. *Filosofia della Statistica* (Opere di M. Gioja, 1838). Cf. aussi B. Benincasa, *Saggio sulla genealogia... della Rep. ital.*, 1803.
2. *La Società tipografica de' Classici italiani al colto pubblico d'Italia.*
3. *Bibliografia ed elenco ragionato*, 1814. Custodi publie, dans un autre ordre, une œuvre du même genre : *Scrittori classici it. d'economia politica*, 1803-1805.
4. Bettoni, *Mémoires*, 1815, p. 11.

qu'elles en aient l'éclat. Ce sont bien les matériaux d'un édifice en construction, épars et désordonnés, mais solides. Laissons parler les contemporains dont les yeux ne sont pas prévenus, et fions-nous à leur témoignage. Voici d'abord l'afflux des idées nouvelles, puis l'établissement de l'ordre, nécessaire à leur application. « Les Français, en traversant Rome, y ont laissé leurs principes : c'est ce qui arrive toujours quand la conquête est accomplie par un peuple plus avancé en civilisation que le peuple qui subit cette conquête... La première invasion des Français à Rome, sous le Directoire, fut infâme et spoliatrice ; la seconde, sous l'Empire, fut inique ; mais une fois accomplie, l'ordre régna [1]. » Voici l'opposition entre la liberté promise par les Français de la Révolution, et la servitude imposée par les Français de l'Empire. C'est Lamartine qui l'aperçoit, et qui l'exprime dans le vivant et symbolique portrait qu'il nous trace de son ami, le lettré Romain, qu'il fréquenta dans l'hiver de 1811 : « Jeune encore, d'une figure superbe, d'un caractère antique, il avait figuré avec éclat dans les tentatives de révolution que les républicains romains avaient faites pour ressusciter la liberté dans leur pays... Poursuivi, persécuté, emprisonné au moment de la réaction, il n'avait dû son salut qu'à l'arrivée des Français, qui avaient sauvé les Républicains, mais qui avaient confisqué la République. Ce Romain adorait la France révolutionnaire et philosophique ; il abhorrait l'empereur et l'empire... Combien de fois mon maître et moi n'allâmes-nous pas nous asseoir sur la colline de la villa Pamphili, d'où l'on voit Rome, ses dômes, ses ruines, son Tibre qui rampe souillé, silencieux, honteux, sous les arches coupées du Ponte-Rotto, d'où l'on entend le murmure plaintif de ses fontaines et les pas presque muets de son peuple marchant en silence dans ses rues désertes ! Combien de fois ne versâmes-nous pas des larmes amères sur le sort de ce monde livré à toutes les tyrannies, où la philosophie et la liberté n'avaient semblé vouloir renaître un moment en France et en Italie que pour être souillées, trahies ou opprimées partout ! Que d'imprécations à voix basse ne sortaient pas de nos poitrines contre ce tyran de l'esprit humain, contre ce soldat couronné, qui ne s'était retrempé dans la révolution que pour y puiser la force de détruire, et pour livrer de nouveau les peuples à tous les préjugés et à toutes les servitudes [2] !... » Rien de plus saisissant que cette éloquence passionnée : elle est digne d'exprimer la douleur de toute une nation. — Mais cette nation ne se décourage pas ; et voici maintenant, noté

1. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Mœurs actuelles de Rome (t. IV, p. 534, éd. 1860).
2. Lamartine, *Confidences*, Livre VII (P. 184-186, Ed. Lemerre, 1887).

par un observateur d'un genre très différent et pratique lui-même, l'esprit pratique, qui saura profiter d'une situation imposée par la force, et emploiera la colère non pour une révolte, mais pour un progrès. « Il y a cette différence entre le caractère des Français et des Italiens, que les premiers, bouillants, généreux, mais légers, se laissent aisément séduire par les apparences, lorsque l'appât qu'on leur présente a un air de grandeur ; tandis que les Italiens, unissant la froideur des vues à une étonnante mobilité d'imagination, n'ont que les dehors de l'exaltation, mais n'en découvrent et n'en pénètrent pas moins le fond des choses[1]... Nos âmes ont été, en quelque sorte, retrempées. L'excès de la servitude a produit son effet ordinaire : il a engendré un amour plus vif pour la liberté, et une haine plus vive pour l'oppression. Nous avons enfin puisé dans nos malheurs mêmes le sentiment de notre dignité et de notre force[2]. » Et voici la transformation qui introduit dans la littérature le souci du sérieux et de l'utile, avec le triomphe du patriotisme : « Ce changement dans les mœurs n'est pas encore devenu une habitude universelle, à laquelle l'opinion ne permette plus de déroger : car il faut beaucoup de temps pour que la moralité de tout un peuple se renouvelle entièrement ; mais on peut annoncer ce changement parce que les circonstances l'appellent. Ce qu'on aperçoit distinctement aujourd'hui, c'est la création d'une classe d'hommes, inconnue autrefois et déjà très répandue, classe qui se voue à la vie active, soit dans les camps, soit dans les administrations, dans les affaires, ou dans la culture des sciences. Les hommes qui la composent sont jeunes, animés, avides d'instruction : ils la cherchent et l'obtiennent... L'impulsion générale qu'on remarque maintenant se dirige ainsi, loin des régions de l'imagination, vers l'esprit d'ordre et d'arrangement dans les affaires, vers le désir d'améliorer sa situation par l'intelligence et l'économie, vers un désir enfin d'employer ses forces à des choses utiles dans l'ordre social et particulier. Le principe moteur de cette action est répandu universellement ; c'est-à-dire la connaissance de ses moyens, jointe à une certaine estime de soi, dont les Italiens avaient jadis consenti à se priver, et qu'ils regagnent depuis dix ans au prix de leur travail et de leur sang[3]. » Telle est, à côté de « l'esprit public » officiel, l'évolution de l'esprit public réel : pour l'Italie, contre la France ; pour la nation, par la littérature.

1. Coraccini, *Hist. de l'administration du royaume d'Italie*, 1823, ch. III, p. 78.
2. *Ibid.*, Conclusion.
3. Lullin de Chateauvieux, *Lettres écrites d'Italie*, p. 7 (2e éd., 1820).

CHAPITRE IV

LA RÉSISTANCE : LA LANGUE

C'est en matière de langue que nous constatons le plus vigoureux effort, peut-être, vers la nationalité. Un étranger qui entrerait dans les débats sur la langue italienne — « pour et contre Florence [1] » — quand tant d'auteurs nationaux, et des meilleurs, s'y trouvent quelquefois embarrassés, serait présomptueux. Ce qui lui est permis, c'est de les considérer de loin, avec prudence ; d'analyser ses impressions d'étranger, et de les énoncer comme telles, tout simplement.

I

Il est frappé, d'abord, de voir des défenseurs si acharnés de leur langue, qu'il ne connaît rien de semblable dans l'histoire de sa propre littérature. Car un Henri Estienne, dans des circonstances d'ailleurs très différentes, est loin d'avoir l'ardeur, l'acharnement, voire l'étroitesse volontaire et obstinée d'un Cesari. Celui-là n'a qu'un désir au monde : restaurer en Italie l'italien du XIVe siècle. C'est l'âge d'or : plus tôt, le vocabulaire n'est pas complet ; plus tard, le vocabulaire se corrompt, et dès lors, tout est perdu. Il faut retourner à ce siècle heureux, suivre son exemple, écrire comme il y a cinq cents ans. Sa langue n'a pas seulement pour elle sa beauté intrinsèque, qu'on ne peut nier sans être de mauvaise foi ; elle n'a pas seulement l'autorité que l'admiration successive des générations lui a conférée : elle est si riche qu'elle peut répondre à tous les besoins modernes ; Cesari se fait fort de trouver plus de mots qu'il n'en faut pour traduire quelque texte que ce soit, s'agit-il de chimie ou de mécanique [2]. Les calomniateurs — des Fran-

1. Luzzato, *Pro e contro Firenze*, 1893.
2. Manuzzi, *Della vita di A. Cesari*, 1832.

çais — qui l'ont accusée de délayer la pensée, se sont lourdement trompés ; ou pour mieux dire, ont dévoilé leur malignité et leur jalousie. Le toscan l'emporte de 30 pour 100, environ, sur la concision du latin [1]. Il a tous les avantages ; on ne saurait lui reprocher aucun inconvénient ; il faut le remettre en honneur.

Cesari y travaille dès 1785, quand il traduit l'*Imitation de Jésus-Christ.* On chercherait vainement son nom parmi les acteurs de la Révolution ; que les autres parlent, s'ils le veulent ; il se contente d'écrire. Les idées ne l'intéressent pas, mais les mots. Il s'occupe de traductions ; outre qu'elles montrent jusqu'à l'évidence la supériorité du toscan sur les textes avec lesquels il lutte, elles fournissent au style de la souplesse et de la variété. Il publie des œuvres de la bonne époque, pour servir d'exemple et d'autorité ; il a soin d'ajouter à l'édition un lexique [2]. Il montre, en écrivant la vie de son ami Vannetti, comment un incrédule a été touché par la grâce linguistique. Toute sa vie, celui-ci avait blasphémé contre les écrivains classiques ; du jour où il les a lus, il a détesté la barbarie des écrivains modernes : ainsi puissent faire tous les Italiens ! Dante a opéré cette merveille : Vannetti a été « rebaptisé en Dante [3] ». Cesari crie d'autant plus volontiers au miracle qu'il professe un culte pieux pour le grand auteur. Un de ses ouvrages sera même consacré à l'explication de ses beautés.

Plus il va, et plus il prend conscience de l'importance de sa mission ; de ses difficultés, en même temps. « Regardez » s'écrie-t-il, « la peine que je me donne, pour voir si je pourrai procurer à cette bienheureuse langue toscane un peu de renommée et de crédit ; ou plutôt, si je peux lui assurer de la sorte l'antique possession de sa seigneurie [4] ! » Mais c'est ici que se présente l'obstacle principal : le français. D'où il importe, comme première mesure à prendre, de réagir vigoureusement contre lui. Point de salut si on ne le combat de toutes ses forces. Ainsi Cesari part en guerre, et presque en croisade.

Bientôt une grande œuvre lui permet d'attirer l'attention de tous ses compatriotes. Elle lui est nécessaire. Il n'entend pas être un chef sans troupes ; il lui faut des prosélytes, nombreux, zélés, qui propagent ses idées à leur tour. En 1793, les académiciens de Florence avaient entrepris une réimpression du dictionnaire de la Crusca ; le grand duc Ferdinand III avait promis d'aider l'entreprise. Mais le prospectus seul avait paru ; les événements n'avaient pas permis de remanier, comme

1. Cesari, *Al Conte Roveretti* (Prose, éd. Guidetti, 1899, p. 446).
2. *Volgarizzamento delle Vite de' Santi Padri,* 1799. Al discreto lettore.
3. *Vita di Vannetti,* 1796.
4. *L'heautontimorumenos... in volgar fiorentino,* 1805. A G. Buri.

les Florentins l'auraient voulu, le code officiel de la langue italienne ; et on n'y songeait plus [1]. Cesari, cependant, faisait plus que d'y penser ; il y travaillait, et en 1806, publiait son *Vocabolario degli Accademici della Crusca*, augmenté, outre les additions faites auparavant, de plusieurs milliers de mots et d'expressions classiques. Le premier volume comprenait les lettres A et B [2]. Parmi tous les vocables qu'il se vantait d'avoir ainsi ajoutés à l'ancien trésor, beaucoup, à vrai dire, auraient mieux fait de rester dans l'oubli. Ils apportaient à la lumière de tels signes de vieillesse et de décrépitude, qu'ils semblaient hors d'usage avant même d'avoir revu le jour. Cesari croyait qu'il suffisait à un mot d'avoir été employé par les bons auteurs toscans pour qu'il fût digne de revivre. Inversement, il rayait impitoyablement tous les mots dont l'usage moderne ou contemporain avait enrichi la langue : si bien que, riche de mots ressuscités, pauvre de mots viables, son dictionnaire était en butte dès son apparition à des critiques et à des railleries qui engageaient une interminable bataille.

Il nous paraît très curieux, parce qu'aucun des paisibles dictionnaires de notre Académie française n'a cette allure. De tous les privilèges de l'Italie, qui sont nombreux, le plus précieux, dit Cesari, est sa langue, si douce, si noble, si belle. Elle lui assure une place d'honneur parmi les nations civilisées, et jouira d'une renommée immortelle. Cette affirmation, la France la soutient également ; l'originalité n'est pas là. Mais Cesari ajoute que rien ne représente mieux un peuple que sa langue ; étant commune à tous, elle constitue un lien moral ; elle unit tous les membres du grand corps qu'on appelle une nation. La langue, ce n'est pas seulement ce que l'Italie possède de plus précieux, c'est l'Italie même. Le dictionnaire devient donc une arme ; l'effort que nous avons vu pour sauvegarder les idées, les genres, l'esprit de la littérature, se poursuit dans le même temps en faveur des mots ; avec plus d'énergie, puisque la langue paraît être le point le plus menacé, le plus sensible, et comme le plus intime. On déclare que lui enlever un terme qui lui appartient, c'est voler le pays ; critiquer une de ses expressions, c'est s'en prendre aux auteurs classiques, à leurs disciples, aux académiciens de la Crusca, aux Italiens, et à tout l'univers, qui a choisi les grands écrivains italiens pour maîtres et pour modèles [3]. On parle tout de suite d' « injures » ; et tout de

1. Zannoni, *Storia della Crusca*, 1848, p. 18.
2. *Vocabolario*, etc., tomo I : A.-B., 1806, Vérone.
3. *Ragionamento, ovvero difesa dello stil comico fiorentino, scritta l'anno 1807*. Cf. aussi l'Heautont., ouv. cité : « La langue toscane appartient, non pas à moi, mais à l'Italie, et au monde. »

suite, on s'engage à fond. De bons esprits pouvaient encore, auparavant, exprimer des sentiments italiens dans une langue francisée : maintenant, cette dernière marque de servilité doit disparaître. Il y aura un patriotisme du vocabulaire et un nationalisme du style. Ajoutons que pour remédier à « l'abâtardissement qui le salit et le déforme », Cesari, sujet du royaume d'Italie, pense au vice-roi ; il lui demande sa protection : et celui-ci la lui accorde, en effet, en acquérant deux cents exemplaires du dictionnaire. Et nous retrouvons le procédé que nous avons vu employé pour le reste de la littérature. Le gouvernement protège par devoir toutes les institutions. La langue est une des institutions vitales, essentielles, du pays. Donc le gouvernement doit veiller à la pureté de la langue, comme à la sécurité des routes ou au bon rendement des contributions. Il ne sera plus tout à fait juste de dire qu'il s'impose par force à la nation ; la nation tourne à son profit les forces du gouvernement.

Voici qu'en 1809, l'Académie de Livourne met au concours un sujet à peu près analogue à celui que l'Académie de Mantoue proposait en 1783 : déterminer l'état présent de la langue italienne, et spécialement toscane ; indiquer les causes qui peuvent la porter vers sa décadence, et les remèdes les plus propres à la sauver[1]. Cesari concourt, et remporte le prix[2]. Le vainqueur a le ton décidé des gens qui se sentent forts. Oui, le vocabulaire est corrompu ; oui, l'abondance des traductions françaises qui tous les jours passent les Alpes risque de déformer la structure de la phrase et la cadence du style ; oui, les communications incessantes avec les étrangers, avec les conquérants, contribuent à enraciner le mal. Mais les Italiens commencent à reconnaître la fausseté de la théorie rationaliste qui conseillait d'emprunter des mots suivant les besoins de la pensée, sans se soucier de la forme ; ils commencent à comprendre que l'honneur national, bien plus ! la vie ou la mort de la nation sont en jeu : l'heure de la révolte a sonné. Cesari va si loin, qu'il dépasse Galeani Napione, qui pourtant semblait difficile à dépasser. Le Piémontais admettait encore qu'à la rigueur, dans des cas très déterminés, on pût faire un emprunt à la langue que Voltaire lui-même a appelée une mendiante orgueilleuse. L'autre établit victorieusement que du moment où la langue française est une mendiante, elle est pauvre ; du moment où elle est pauvre, elle ne saurait rien prêter. Les riches seraient absurdes s'ils allaient lui

1. *Giorn. ital.*, 22 sett. 1808.
2. *Dissertazione sopra lo stato presente della lingua italiana... coronata li 14 dicembre 1809.*

demander l'aumône. Le prince, encore, doit être le grand réformateur. L'autorité des bons auteurs remédiera à la corruption présente ; mais les auteurs ne seront sollicités à bien écrire que s'ils attendent de lui des honneurs et de l'argent.

On se ressaisit ; de l'excès du mal est venu le désir de la guérison : Cesari poursuit la cure qu'il a entreprise avec plus de joie et de confiance. Il offre maintenant au public un dialogue à la manière de Cicéron[1] ; il met en scène son défunt ami, Vannetti, dont la conversion lui paraît toujours le plus triomphant des exemples, et quelques-uns de ses contemporains, qui discutent sur des questions de beau langage. Le français n'est pas épargné ; et moins encore que le français, les Italiens qui le propagent. La comparaison de la mendiante orgueilleuse est utilisée de nouveau ; elle sert à prouver que les mots de l'ancien vocabulaire italien suffisent aux besoins de la pensée contemporaine. Si le français, qui est pauvre, a pu rendre sans rien emprunter toutes les idées qu'il avait à exprimer dans l'*Encyclopédie* : à plus forte raison l'italien, qui est riche, serait-il capable d'y réussir. En conséquence, il faut bannir l'usage des mots français, prétendus nécessaires aux philosophes et aux savants ; il faut rire d'un auteur qui invite à copier le français pour donner au style plus de force et de clarté. On attendrait de tels propos d'un Français, d'un Allemand, d'un Anglais : on rougit de penser que celui qui les a tenus « à moins qu'il n'existe une autre Padoue en Amérique ou en Angleterre, est Italianissime ». Cesarotti, après avoir essuyé tant de dissertations pendant sa vie, se trouve encore accablé sous le poids d'un dialogue, peut-être plus lourd, après sa mort.

Cesari semble vouloir continuer à prêcher la bonne doctrine même dans l'autre monde. Il a confié un de ses manuscrits à un ami ; et au moment où il converse dans les Champs-Elysées avec Dante, Pétrarque et Boccace, paraît encore un « Antidote pour les jeunes gens studieux contre les nouveautés en matière de langue italienne[2] ». Ce « glorieux restaurateur de l'idiome italien » ne se soucie pas beaucoup de varier ses idées ; et il les répète avec plus d'obstination que de diversité, estimant sans doute qu'à force d'être redites, elles pénètrent plus avant. Il ne se pique pas non plus de philosophie, et ne s'engage pas dans les spéculations dangereuses du raisonnement. Encore qu'il fût un très honnête homme, on ne peut même pas dire qu'il fût un grand ca-

1. *Le Grazie*, 1813.
2. *Antidoto pei giovani studiosi contro le novità in opera di lingua italiana*, éd. Manuzzi, 1829.

ractère. Il a une sorte d'entêtement qui lui fait suivre sa route sans regarder jamais à droite ou à gauche vers les manifestations de la vie. Son admiration pour le beau ne va pas plus loin que la prose ; il n'aime rien moins, ou il ne déteste rien tant, que les vers ; il en a fait beaucoup, mais il a découvert qu'on n'en tire aucun honneur véritable, ni aucune louange sincère ; et il a cessé d'en composer [1]. Son art comporte des éléments surannés, qui l'ont reculé, très vite, très loin de nous. Presque à chacun de ses ouvrages, il s'accorde à lui-même des éloges. Ecoutons-le : ses faibles études ont été utiles ; peu même pourraient se vanter d'en avoir retiré autant de fruit [2]. L'Italie doit être sa débitrice [3]. On doit lui savoir gré d'avoir remis Dante en honneur [4]. Il a trouvé la langue en très mauvais état ; ses soins lui ont fait faire de remarquables progrès ; sa dissertation fut l'étincelle qui alluma dans tous les esprits l'ardeur nécessaire pour la bien cultiver [5]. Tout cela est fort vrai : mais Cesari devrait mettre un peu de pudeur à faire l'éloge de Cesari. Il le sent ; il l'avoue même avec quelque naïveté : « La chose est si certaine et si commune, qu'il ne me semble pas y avoir présomption à la dire moi-même ; mais à la vérité, il eût mieux valu la laisser dire par une autre bouche [6]. » S'il est permis à des auteurs de vouloir retirer quelque profit du travail de leur plume, surtout pour des études longues et ingrates, on souhaiterait cependant qu'il fût moins préoccupé d'écouler ses produits, et qu'il y eut moins du marchand chez ce styliste [7]. Ajoutons qu'après avoir comblé le vice-roi de flatteries, il se hâta de monter en chaire lors du départ des Français, pour remercier Dieu de la délivrance [8]. La source de toute bénédiction était devenue le fléau du ciel, envoyé pour punir les péchés des hommes. Or tous ces traits réunis ne l'embellissent pas.

Les contemporains ont vu ces défauts ; ils les ont critiqués ou ils en ont ri. Cependant, ils ont entouré Cesari vivant d'une admiration profonde. Quantité d'académies l'inscrivirent parmi leurs membres ; il reçut les lettres les plus flatteuses ; point d'expressions assez fortes pour le louer. A peine mort, l'admiration devint un culte. Dans tout le cours du XIX[e] siècle, on a continué à l'encenser [9]. Il n'y a pas si longtemps qu'on voulait voir en lui un précurseur des irrédentistes [10] ; il compte aujourd'hui encore des amis passionnés qui entretiennent son autel.

1. *Prose*, éd. citée, p. 127. — 2. *Ibid.*, p. 199. — 3. *Ibid.*, p. 211.
4. *Ibid.*, p. 206. — 5. *Antidoto*, Début. — 6. *Ibid.*, p. 42.
7. *Lettere... di Cesari*, éd. Guidetti, 1896. Cf., par ex., l. 97, p. 130; ou 99, p. 133
8. *Orazioni due... per la liberazione dal giogo degli Stranieri, l'anno 1814.*
9. Guidetti, *A. C. giudicato e onorato dagl' Italiani*, 1903.
10. F. Bonci, *A. C. precursore degli irredentisti*, 1893.

Et nous même, qui assistons à une explosion d'enthousiasme dont nous n'avons pas non plus d'exemple dans notre littérature, la comprenons. Plus que son œuvre, l'esprit de son œuvre répond aux nécessités de l'époque. « Je tiens pour certain, disait Gioberti, que l'italianisme de la pensée, du sentiment et de l'action, ne peut se réaliser s'il n'est enraciné dans le langage. » En conséquence, « la gloire de Cesari est d'avoir restauré, dans un siècle profondément dépravé, la langue italienne, en ramenant son étude vers ses principes, c'est-à-dire vers les écrivains du XIVe siècle ». Devant une telle initiative, les petitesses de l'exécution disparaissent ; il fut l'ouvrier d'une œuvre urgente, qu'il était difficile d'entreprendre et pénible d'accomplir ; il ne faillit jamais à la tâche. Cette étroitesse de vues qu'on lui reproche n'était-elle pas utile ? Un certain fanatisme n'était-il pas indispensable, pour résister à tant de forces opposées ? Les raisonnements n'auraient suffi que si le français s'était introduit par des raisonnements contraires : nous savons qu'il avait pour lui le long usage, la mode nouvelle, la nécessité ; et que la théorie de son emploi venait seulement couronner une pratique dès longtemps établie. Il y a des cas où l'entêtement est une vertu. Il est facile de signaler des intransigeances encore plus marquées que celles de Cesari ; aussi surprenantes, à considérer les choses en dehors du temps ; aussi légitimes et aussi nécessaires, vu l'époque et le milieu.

Plus intransigeante, en effet, est la conduite d'un Angeloni[1], au même moment, pour les mêmes causes. Les Français ayant organisé contre l'Italie le grand complot que nous savons, sa fonction, sa mission, est de protéger la langue italienne. Tous les prétextes sont bons à ces misérables pour l'attaquer. Ils prennent un détour astucieux, afin de lui enlever le prestige dont elle jouit en Europe : ils critiquent l'œuvre de Gui d'Arezzo. On ne s'aperçoit pas, tout d'abord, de ce que cette machination a de perfide. Mais en blâmant ce que Gui d'Arezzo a fait pour la musique, les Français blâment la musique elle-même, et la langue à laquelle la musique doit sa supériorité. Villotò — c'est ainsi qu'Angeloni écrit les noms français, pour ne pas souiller sa plume par une orthographe étrangère — a parlé « du système musical arbitraire et faux que Gui d'Arezzo a substitué au système naturel et parfait des Grecs » ; il a consacré tout un chapitre « aux conséquences qui sont résultées de l'ignorance dans laquelle était Gui d'Arezzo sur le système des Grecs, lorsqu'il le réforma[2] ». Arbitraire ! Fausseté !

1. G. Romano Catania, *L. Angeloni e F. Confalonieri*, 1898 ; R. Barbiera, *Un dimenticato precursore dell' emigrazione, L. Angeloni* (La Principessa Belgiojoso, 1902, chap. VI).
2. Villoteau, *Recherches sur l'analogie de la musique*, 1807.

Ignorance! Il ne se doute pas qu'Angeloni veille, et va dénoncer son impudence au monde. En même temps qu'un Bolonais le réfute dans le *Courrier de l'Europe et des spectacles*[1], notre champion l'écrase sous une copieuse dissertation, dédiée à M. « Brancàs delloraghè[2] ». Du même coup, il dit leur fait à « Boalò », qui a écrit dans son art poétique :

> Évitons ces excès,
> Laissons à l'Italie
> De tous ces faux brillants
> L'éclatante folie[3] ;

au détracteur très jaloux de la poésie italienne, le père « Burso », qui a répété les paroles de son prédécesseur sans les comprendre : comme s'il n'était pas solidement établi que l'Italie a pris la mode des « concetti » à la France, et non point la France à l'Italie ! Entendent aussi de dures vérités l'abbé « Artò »; « Gian Giacomo Russò », qui s'est rangé parmi les blasphémateurs de Gui d'Arezzo ; et le musicien « Meullo », et toute la classe des Beaux-Arts de l'Institut de France, et « Petitò », qui a mal parlé de l'italien, sans doute pour se venger de ce qu'il l'ignorait. Le bruit qui courait à Paris, et d'après lequel Napoléon voulait supprimer l'italien, est sans fondement ; les Alpes resteront la barrière infranchissable entre les deux langues[4]. Mais il est las, à la fin, d'entendre les Français élever sans cesse d'absurdes prétentions. Tout change en lui, avec le temps qui passe et les années qui viennent; tout, sauf l'amour de la patrie, de jour en jour plus ardent, et plus vif à mesure que les autres passions s'éteignent. La langue de ses adversaires n'a aucun mérite, pas même celui de la clarté ; qu'ils le sachent bien ! Ils le savent bien : mais ils ont pris le parti de se vanter pour voiler leur pauvreté et leur misère. Ils n'oseraient plus le faire si les Italiens joignaient à leurs qualités la seule qui leur manque. Car elle leur manque ; et c'est l'unique raison pour laquelle on pourrait les railler ou même les mépriser à bon droit. « Sans aucun doute, il est très honteux pour nous de n'avoir pas su former, pendant tant de siècles, un seul état et une nation tout entière unie, pour permettre aux étrangers de parler de nous avec moins d'inconvenance, et pour nous permettre à nous-mêmes de parler avec plus d'estime de ce qui nous appartient. »

Ce batailleur se dispute aussi avec ses compatriotes : Carmignani, qui n'a pas rendu justice aux mérites d'Alfieri ; Monti et ses amis du *Po-*

1. N° 259, 12 février 1808. — 2. *Sopra la vita... di G. d'Arezzo*, 1811.
3. Citation d'Angeloni, p. 22, note. — 4. P. 39, note.

ligrafo, après deux ans de relations courtoises et de correspondance littéraire. Mais ce sont là querelles de frères, qui se retrouvent toujours d'accord quand il s'agit des intérêts de la famille. Les intérêts de la famille, ici, sont de sauvegarder la langue contre les entreprises étrangères. Le livre d'Angeloni sur la vie, les œuvres, et le savoir de Gui d'Arezzo a un caractère « vraiment italien, » déclare le *Poligrafo*[1] : ce qui est assurément le plus grand éloge qu'il puisse lui accorder. Comme il a bien fait de donner une leçon aux écrivains sans scrupules, accessibles à l'influence du dehors ! Comme il a bien fait de répondre à l'abbé Artò, et de remonter jusqu'à Boalò, le premier coupable ! La question des « concetti », comme il a bien fait de la reprendre ! Marini, n'est-ce pas en France qu'on l'a admiré ? Il a été corrompu par les honneurs qu'on lui offrait là-bas : de là tous ses torts. Outre le style excellent, très pur et « vraiment italien, » dans lequel l'œuvre a été écrite, ses revendications ne pouvaient être plus opportunes. Angeloni aurait même dû ajouter plusieurs noms à la liste qu'il a dressée des calomniateurs : tant il avait raison d'arrêter leurs entreprises ! Gardien incorruptible « du trésor inestimable de notre très douce langue, il n'a pas voulu laisser à l'autre une supériorité qu'elle ne mérite pas. » Dans le *Moniteur*, un Français, contraint d'avouer l'irrégularité des mots dérivés dans sa langue, vient encore d'émettre la prétention extravagante d'une clarté qui lui serait propre, et qui l'aurait répandue, depuis deux siècles, dans toute l'Europe. Angeloni a le mérite de l'avoir réfuté par avance. En fait, si le français l'emporte au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'italien l'emporta pendant tous les siècles qui précédèrent, depuis la Renaissance ; les Italiens, comme ils sont coupables de cette décadence, sont capables aussi de reprendre leur hégémonie, s'ils le veulent. En droit, leur langue admet la variété la plus grande dans l'ordre des mots : elle peut donc être aussi claire que le français, chaque fois qu'elle le veut, tout en restant plus souple. Le *Poligrafo* se prête volontiers à la continuation de la polémique, aussi longtemps qu'elle reste dirigée contre les ennemis extérieurs. — Avec les Toscans, le désaccord vient de ce qu'au gré d'Angeloni, ils admettent encore trop de mots étrangers dans leur style ; Pise, où Carmignani écrit, avait moins que toute autre ville le droit de renoncer au splendide héritage de ses aïeux[2]. « J'avais, j'ai encore leur propre gloire beaucoup plus à cœur qu'ils ne le croyaient eux-mêmes[3]. » Tel est le point essentiel du débat : contre la France, ils sont d'accord.

1. Voir les numéros 6, 9, 10, 13, 14, 19 (1811).
2. Nos 27, 28, 29. — 3. Angeloni, *Dell' Italia uscente,* 1818, t. II, p. 305.

Après la chute de la République romaine, pendant laquelle il avait fait partie du Corps législatif, il s'était réfugié en Corse, puis à Paris. Si on lui reproche son ingratitude envers ses hôtes, il ne comprend pas. Les Parisiens devraient s'estimer bien heureux, dit-il, de ce que j'aie choisi leur ville de préférence pour y dépenser le peu qui m'est nécessaire pour vivre[1] ! Là, ce « chevalier de la Manche », ce « solennel imbécile », capable de « mourir de passion » pour un mot ou pour une phrase[2], montre que l'amour du langage, expression de l'amour de la patrie, peut conduire jusqu'à l'héroïsme. Il hait Bonaparte, trempe dans les conspirations contre le premier consul, est arrêté, puis relâché faute de preuves, tandis que cinq de ses compagnons sont exécutés. Il hait davantage Napoléon empereur, recommence sa vie de conspirateur, lutte contre la police, échappe par miracle à la mort. La littérature, pour lui, est une forme de l'action ; et l'action, c'est la révolte. Dans ses griefs, il ne sépare jamais la tyrannie politique de la tyrannie intellectuelle ; les tentatives contre l'italien lui paraissent aussi coupables que les tentatives contre l'Italie. « Ils ont voulu corrompre entièrement notre très doux langage[3] » — c'est peut-être le reproche essentiel qu'il adresse aux Français. En 1810, Fouché lui demande s'il veut venir avec lui à Rome. Je vous prie, répond-il, de faire le moins de mal possible à ma chère patrie ; mais pour mon compte, on ne me verra jamais parmi ceux qui lui causent le plus grand des préjudices : celui de lui enlever son esprit national. Fouché n'insiste pas[4]. En 1814, il se sent le devoir d'adresser la parole aux puissants, « avec la liberté et la franchise qui lui sont habituelles », « candidement[5] ». Il invoque la protection des princes, celle d'Alexandre notamment, en faveur de l'unité italienne, contre la France et contre l'Autriche. En 1818, nouvel écrit politique, où toujours le souci de la langue apparaît : « Notre très doux langage aussi sera tous les jours plus souillé et plus corrompu par des mots barbares et vicieux, par des locutions étrangères ; car la domination d'autrui n'aura garde de penser à faire refleurir le nôtre ; au contraire, pour donner plus de solidité à son pouvoir... elle cherchera les moyens de substituer le sien à notre très doux langage[6]. » Expulsé de Paris, réfugié à Londres, toujours conspirateur et linguiste, il ne changera jamais d'attitude ni d'opinion. Il gardera toute sa vie le même espoir : « Cette communauté de pur et noble langage, de pur et beau style, sera un des liens fraternels (et non le moins puissant, à n'en pas

1. *Poligrafo*, n° 7, 1812. — 2. Monti, *Lett. inéd.*, 15 dec. 1813, t. II, p. 123.
3. Angeloni, *Sopra l'ordinamento che aver dovrebbono i governi d'Italia*, 1814.
4. *Dell' Italia uscente*, p. 17, note. — 5. *Sopra l'ordinamento*, p. 7.
6. *Dell' Italia uscente*, t. I, p. 342.

douter) qui, à la fin, nous rattacheront tous à ce qui est vrai, beau, glorieux, si utile, et si justement souhaité par nous : *l'unité italienne*[1]. »

Il se vantait d'avoir eu l'amitié de Cesari ; il parlait avec un respect sacré de « l'immortel prêtre de Vérone » qui avait été sinon l'unique, au moins le premier artisan de la rédemption ; qui avait balayé d'abord la saleté étrangère, infectant les écrits italiens[2]. Très différentes furent leurs vies ; les conspirations et leurs risques auraient fort effrayé l'abbé ; il eût été difficile à Angeloni de passer toute sa vie sur des mots. Pourtant ils appartiennent à la même catégorie d'esprits. Et l'étranger qui les étudie doit enregistrer, pour son compte, la force d'un mouvement que provoquent de telles individualités.

II

Faut-il parler d'individus seulement ? La réaction contre notre tyrannie ne se marque-t-elle que par des efforts isolés ? Ce serait peu ; ce ne serait pas assez. Parmi les privilèges de sa culture, Florence garde celui d'une langue singulièrement belle et pure. Les étrangers qui séjournent au pays d'Arno s'aperçoivent vite que tous ceux qui l'habitent, les ouvriers, les paysans, et les enfants même, la parlent avec une pureté qu'aucune autre contrée du monde ne donne à ses fils : comme si l'harmonie du paysage influait sur l'harmonie des mots ; comme si, parmi les faveurs accordées à chaque race, celle-ci avait obtenu naturellement l'élégance de l'art et la finesse du goût. Il y a des villes où ceux qui n'y sont pas nés ont presque honte de parler, tant ils sentent leur vocabulaire impropre à côté de celui qu'ils entendent autour d'eux. Les plus grands auteurs ne dédaignent pas d'y aller pour prendre des leçons, au marché ou dans la rue. La beauté, qui revêt tant de charmes divers pour les yeux et pour l'esprit, qui fleurit en tableaux et en statues, pénètre aussi la cadence et les sons. L'art d'ajuster les mots et de ciseler les phrases y naît spontanément. On a soin de le cultiver, pour que la tradition précieuse ne s'en perde pas, avec un soin jaloux qui va jusqu'à la minutie. Les Toscans, fins connaisseurs, apprécient la valeur de leur langue ; et Napoléon, en administrateur informé, ne l'ignorait pas. La Junte chargée du gouvernement de l'ancien grand-duché lui disait que la Toscane était comme la grande école

1. *Dell' Italia uscente*, t. I, p. 314.
2. Angeloni, *Alla valente ed animosa gioventù d'Italia*, 1837, p. 439.

de toute l'Italie, parce que nulle part on ne parlait aussi purement[1] ; et les rapports confidentiels répétaient : la Toscane a été destinée à être toujours l'école du reste de l'Italie[2]. La proclamation adressée d'abord aux habitants avait tenu compte de leurs inclinations. Elle promettait de « restituer à la patrie de Dante, de Galilée, de Michel-Ange », « à l'Athènes de l'Italie » sa gloire d'autrefois. Or cette parole est tenue. Cette proclamation est du 5 juillet 1808 : dès le 2 septembre, pour répondre aux intentions expresses de Sa Majesté, qui veut « rendre aux nouveaux départements français tout leur lustre » l'Académie florentine est réorganisée[3]. Elle comprendra, dit le décret qui lui rend l'existence, trois classes : la première, pour les sciences ; la troisième, pour les beaux-arts. La seconde aura pour objet la conservation de la langue et l'examen des ouvrages littéraires, tant en prose qu'en vers.

Mais ce ne sont pas seulement les savants devant leurs livres, les professeurs dans leurs Universités, les académiciens dans leurs Académies, que le destin de l'italien intéresse. La mesure qui s'applique aux départements français au delà des Alpes choque ici le peuple plus vivement que partout ailleurs. Que le français soit obligatoire dans les actes officiels, voilà ce qu'il ne peut tolérer. Parler de chef-lieu au lieu de capitale, dire : Arno, Méditerranée, Ombrone, au lieu de Toscane, soit. La grande-duchesse Elisa peut bien venir gouverner au lieu des grands-ducs. On aimait leur administration paternelle : si l'administration nouvelle est aussi bonne, on l'aimera de la même façon. Seulement, qu'on n'oblige pas les honnêtes gens à recourir à des interprètes pour traiter leurs propres affaires. Ils demandent à comprendre les décrets qu'on affiche sur les murs, et qu'ils seront censés connaître. Ils doivent entendre au moins la notification de M. le Maire ou de M. le Juge, qui les atteint. De toutes les servitudes, celle-là leur semble la pire, et la moins supportable. Elisa, qui dans ses manœuvres pour arrondir sa trop modeste principauté de Lucques, a trouvé moyen de manifester aux Toscans son admiration pour leur culture, saisit cette occasion d'être agréable à ses sujets[4]. Elle appuie la demande des députés de l'Arno et de l'Ombrone, qui, en mars 1809, partent de Florence pour déposer au pied du trône leurs requêtes avec l'hommage de leur respect[5]. Elle intercède auprès de Napoléon pour qu'il soit indulgent à l'italien.

1. *Arch. Nat.*, AF^{IV} 1716. Séance de la Junte du 23 janvier 1809.
2. *Ibid.*, Extrait d'un rapport confidentiel sur la Toscane, par M. de Gérando.
3. *Bollettino delle Leggi*, 2 sett. 1808.
4. Cf. E. Rodocanacchi, *Élisa Napoléon en Italie*, 1900.
5. Voir dans le curieux *Bonaparte e i Francesi, pensieri di Eleutero Pantipolite*, 1814, p. 74, les sentiments italiens devant cette prétention française.

Comme don de joyeux avènement à sa sœur, comme mesure politique destinée à apaiser le ressentiment des Italiens, celui-ci rend le 9 avril 1809 un décret qui est pour notre étude d'une importance capitale [1]. On ne saurait s'exprimer plus clairement :

... « Voulant donner à nos sujets des départements de la Toscane de nouvelles preuves de notre sollicitude pour tout ce qui peut contribuer à leur bonheur, et seconder les vœux qui nous ont été transmis par notre bien-aimée sœur, grande-duchesse de Toscane ;

Considérant... que les peuples de nos départements de la Toscane sont, de tous les peuples de l'ancienne Italie, ceux qui parlent le dialecte italien le plus parfait, et qu'il importe à la gloire de notre Empire et à celle des lettres que cette langue élégante et féconde se transmette dans toute sa pureté ;...

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Titre premier. — Article premier — La langue italienne pourra être employée en Toscane concurremment avec la langue française dans les Tribunaux, dans les actes passés devant notaire, et dans les écritures privées.;

Article second. — Nous avons fondé et fondons par notre présent décret un prix annuel de cinq cents napoléons, dont les fonds seront faits par notre liste civile, et qui sera décerné d'après le rapport qui nous en sera fait aux auteurs dont les ouvrages contribueront le plus efficacement à maintenir la langue italienne dans toute sa pureté... »

Voilà un fait essentiel ; voilà une date qu'il importe de retenir. Nous avons vu la volonté impérieuse du maître se manifester partout ; nous l'avons vu s'imposer, avec plus de rigueur qu'en aucun autre lieu, dans les départements annexés à l'Empire. La logique de la conquête veut que les sujets parlent la langue du conquérant ; et des actes officiels assurent la réalisation de ce principe dans les faits. Or, au moment où la domination française semble établie à demeure, au moment où aucune force extérieure n'est capable de la contrarier, une force intérieure éclate. Et les habitants, par les signes certains que des administrateurs avisés entendent toujours, avec une volonté rebelle qu'on devine prête à la lutte, disent : Il est un bien que nous ne cèderons pas. Il est une limite que nous ne permettrons à personne de dépasser. Il est un symbole, un espoir que nous voulons garder intact pour l'avenir. C'est notre langue. Il faut que vous nous en laissiez l'usage, comme de notre dernier, de notre plus cher trésor. Là-dessus, l'étranger

1. On peut voir aux Archives Nationales, AF^{IV} 2742, la première rédaction du décret, beaucoup moins littéraire que le texte définitif.

recule, en effet. Les conquérants, le conquérant, pour mieux dire, revient sur ses prétentions. Votre langue, semble-t-il dire à son tour, est la plus belle et la plus pure. Je la tiendrai pour intangible désormais ; bien plus ! je la protégerai, je la favoriserai par tous les moyens dont l'autorité dispose. D'autres départements souhaitent la même faveur, comme celui du Taro, dont le Conseil général demande « que la langue italienne remplace la langue française dans les actes publics et judiciaires, dans les actes notariés, etc., afin que la classe du peuple et les habitants de la campagne puissent comprendre et saisir l'esprit des lois aussi bien que les citoyens familiers avec la langue française [1]. » S'il ose élever la voix, c'est qu'il est « encouragé par la faveur accordée tout récemment aux départements de la Toscane ». Partout, dans toutes les provinces, et plus vif dans les provinces où l'influence française a davantage pénétré, le sentiment diffus d'une nationalité légitime et nécessaire, réveillé, répandu, exalté par la Révolution ; au pays d'Arno, une longue tradition, un privilège aussi ancien que la nation elle-même, et partant un sentiment plus vif de l'oppression, lorsqu'elle veut s'exercer précisément contre ce privilège : c'est de ces deux éléments mêlés que naît l'exemple de la rébellion. Devant elle, la politique impériale plie. Par crainte ? C'est peu probable ; ses habitudes et ses procédés ne permettent guère de le supposer. Par une sorte d'obscur respect, devant une force nationale jusque-là méconnue ? En tout cas, par habileté.

Il ne lui reste plus, en effet, qu'à tirer le meilleur parti possible d'une mesure que les circonstances lui ont imposée. Un si beau geste n'est pas fait pour rester ignoré ; les déclarations flatteuses, les éloges pompeux qui transforment le décret officiel en une page de littérature ne sont pas prodigués pour qu'on les taise. L'Empereur attend grand effet de sa bienveillance et de sa générosité. Ces mêmes préfets qui étaient appelés à servir la cause du français doivent maintenant montrer leur zèle en servant la cause de l'italien. Pour tourner au profit de leur gouvernement les sympathies populaires, ils sont chargés de veiller tout de suite à ce que la décision nouvelle soit exécutée : et mieux encore, largement publiée. Chacun, dans son département, reçoit l'ordre de répandre le décret libérateur, imprimé à mille exemplaires, à travers les villes, les villages, et les bourgs. « Les Toscans reconnaîtront l'attention d'un père et les soins d'un grand monarque dans l'hommage rendu à la langue, objet de leurs affections et monument de

1. Archives Nationales, F[1c]V. Taro 1. Conseils généraux, 1810-1813.

leur gloire [1]. » Ce n'est pas tout encore ; un décret du 13 janvier 1810 détermine les conditions dans lesquelles le prix sera décerné ; un décret du 19 janvier 1811 rétablit l'ancienne Académie de la Crusca, distincte désormais des autres sections de l'Académie florentine. C'est qu'elle a des fonctions plus importantes : « Elle est particulièrement chargée de la révision du dictionnaire de la langue italienne, de la conservation de la pureté de la langue, de l'examen des ouvrages présentés au concours. » Les façons de l'Empereur et de ses agents étant expéditives, la vieille et noble Académie est traitée avec une sorte de rondeur militaire, qui doit bien l'offusquer un peu. « Monsieur, écrit le préfet à un de ses membres, le 12 mars 1812, l'installation de l'Académie de la Crusca ne pouvant être différée plus longtemps, j'ai l'honneur de vous inviter à vous réunir à Messieurs vos collègues dans la salle du conseil de préfecture, ou dans tout autre lieu que vous jugerez convenable de choisir, pour délibérer sur le jour et sur le local où cette installation devra avoir lieu, afin que vous puissiez vous occuper immédiatement de l'exécution des décrets impériaux dont je vous donnais connaissance par ma lettre du 6 de ce mois [2]. » Ce préfet montre moins de prévenance que son maître ; il est pressé et exigeant. Un mois après, nouvelle lettre. L'installation a été faite : mais il n'a reçu ni le procès-verbal de la séance, ni la nomination du président et du secrétaire, ni le choix des membres qui doivent composer la commission du concours, ni la désignation du local où on tiendra les séances. Vous savez bien, écrit-il désobligeamment aux membres de l'assemblée, que vous ne pourrez rien toucher avant que tout cela n'ait été soumis à l'approbation du ministre de l'Intérieur [3]. Le ministre de l'Intérieur non seulement approuve les nominations qui ont été faites, mais « apprend avec intérêt que le rétablissement de cette académie a été très agréable aux Toscans [4] ». Le préfet engage les intéressés à conserver cette précieuse lettre dans leurs archives [5]. Une autre fois, il réquisitionne les lumières et les connaissances du président, pour contribuer à la statistique du commerce et de l'industrie dans l'Empire. Bien qu'il témoigne lui-même de « son désir de conserver aux habitants de cette intéressante

1. Archivio di Stato, Firenze. Gov. fr. Filza 192.
2. Archivio dell' Acc. della Crusca. Affari. Filza I. *Dalla ripristinazione dell' Accademia all' anno 1812.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, 30 juillet 1812. « Je ne laisserai pas ignorer à S. M. l'Empereur qu'ils ont témoigné, à l'occasion de la cérémonie de l'installation, leur dévouement à sa personne et leur reconnaissance... »
5. 12 août 1812.

ville ses objets de science et d'art, dont ils font un si digne usage [1] », ce préfet est bien encombrant. Mais en revanche, l'académie a la joie de déclarer qu'elle tient la tutelle de la langue ; elle a la joie de poursuivre de ses critiques les œuvres où l'on rencontre des « mots, ou tout au moins des façons de dire françaises [2] »; elle a la joie d'élaborer les programmes des concours, de prononcer des jugements, de décerner des prix, de jouer enfin son rôle de gardienne de la langue. Cependant l'administration connaît la honte de demander, pour faciliter l'expédition des affaires, une traduction française des pièces italiennes, qui ont le droit d'être écrites en italien [3].

Les choses ont marché avec une rapidité singulière : c'est une crise arrivée tout d'un coup à son dénouement. En 1808, le professeur Rosini imprimait un discours qu'il avait prononcé deux ans plus tôt, à la rentrée des cours de l'Université de Pise, et dans lequel il prouvait, par des raisons littéraires d'abord, ensuite par des raisons patriotiques — celles-ci plus nombreuses et plus pressantes — « la nécessité d'écrire dans sa propre langue ». Le malheur des temps donnait à une affirmation aussi simple des allures héroïques. « Plus le génie des étrangers se répand chez nous, plus les défauts dont notre langue est chargée s'accroissent, plus l'empire irrésistible des armes la menace de près : plus les nobles âmes considéreront comme l'acte d'un esprit généreux et indépendant toute tentative faite pour s'y opposer, tout effort pour renverser les obstacles ; puisque nous ne pouvons cueillir la palme des vainqueurs, ce sera une grande récompense encore qu'une feuille de la couronne dont la patrie reconnaissante décorait autrefois la tombe des citoyens qui avaient combattu pour elle [4]. » En janvier 1810, le *Giornale Enciclopedico* de Florence enregistre un second discours, prononcé à l'inauguration de l'année scolaire par le même professeur : mais au lieu de cette amertume contre le péril urgent, c'est la joie d'un cœur reconnaissant qu'il manifeste [5]. Même il joint aux remerciements qu'il adresse à la grande-duchesse Élisa, qui préside la cérémonie, des demandes : comme des gens qui désirent avoir plus, après avoir craint longtemps de ne rien avoir. Vous protégez la langue, dit-il : protégez-la efficacement ; favorisez l'élaboration d'un dictionnaire, code dont elle a besoin, impé-

1. 20 juillet 1812.
2. Concorsi annuali, Filza II. Rapport sur le concours de 1812.
3. Affari, Filza II, 1812-1816.
4. Rosini, *Della necessità di scrivere nella propria lingua*, 1808. Le *Giorn. lett. Padova,* 1808, t. XV, p. 149, loue vivement Rosini « de ce patriotisme qui, chez un homme de lettres, ne se disjoint pas de l'amour de la langue nationale ».
5. *Giorn. encicl. Firenze,* 1810, t. II, n° 1.

rieusement. Entre ces deux dates, donc, 1808 et 1810, une transformation essentielle s'est opérée ; une victoire a été remportée par cet « esprit public » italien, que la France voulait conquérir tout entier, et qu'il lui faut respecter. Comment croire, en effet, à la rumeur qui annonce la disparition de l'italien, quand le *Moniteur* imprime dans le texte le rapport de la commission de l'Académie de Florence, chargée de décerner les prix du concours organisé par l'Empereur, « afin de maintenir dans toute sa pureté la langue italienne [1] » ? Ce nom de l'Empereur, cette intervention si opportune, sont invoqués maintenant comme la plus efficace des protections ; les Italiens s'abritent derrière cette grande autorité. Elle consacre les efforts que les littérateurs accomplissent pour leur compte particulier ; ils ne font plus œuvre d'opposition en défendant leur langue, puisque « Napoléon, au milieu des mille soucis de son vaste empire, a daigné, du haut de son trône, tourner un regard favorable vers cette suppliante infortunée [2] ». L'imitation étrangère fut toujours un vice blâmable : maintenant plus que jamais, « quand nous savons que ce vice déplaît à celui à qui nous devons nous efforcer de plaire dans toutes nos actions, de tout notre zèle [3] ». Un patriote comme Botta s'empare aussitôt de l'argument. « Est-ce ainsi que nous répondons au souci que l'Empereur a montré de notre langue ? Peut-être veut-il que nous parlions en esclaves ? Qu'au lieu de revenir à la santé, nous nous enfoncions toujours davantage dans la corruption ? Que nous parlions français avec des bouches italiennes ? Que nous fassions refleurir de plus en plus le goût ampoulé du XVIIe siècle ; ou les gallicismes, même les plus laids qu'on ait pu trouver au temps de la Révolution, et dont les Français se gardent aujourd'hui comme de la peste ? C'est pour cela peut-être que Sa Majesté a permis que même pour les actes publics, on employât en Toscane le toscan ? C'est pour cela qu'Elle a fondé des prix ? C'est pour cela qu'Elle parle toujours italien à ceux qu'elle sait être Italiens [4] ? » Valeriani et Lampredi, qui veulent publier une édition de textes classiques rangés par ordre chronologique, commencent par rappeller ce que Napoléon a fait pour la langue ; ils ajoutent qu'il a bien voulu accepter la dédicace de leur travail [5]. A Lyon, le fondateur de la société italienne d'émulation, Rusca, se réjouit de la faveur accordée à l'Italie par Napoléon le Grand. Grâce à elle, dit-il, « la langue toscane sera préservée des expressions et des locutions étrangères, et surtout des gallicismes qui ne peuvent

1. 8 déc. 1810. — 2. *Poligrafo*, n° 26, 1811. — 3. L. Lamberti, *Lettere*, 1811.
4. Botta, *Lettere... intorno la lingua*, ouv. cité, l. 2a, 30 marzo 1810.
5. *Giorn. encicl. Firenze*, 1812, t. IV, p. 277.

que la déshonorer[1] ». Le sentiment est unanime. L'étranger qui l'observe le voit prendre peu à peu un caractère de généralité, et s'accroître en étendue en même temps qu'en force. Né dans la terre où l'*idioma gentile* croît comme le produit délicat d'un sol heureux, il le voit se développer aussi dans des sols plus ingrats, qui veulent, pour produire, une volonté plus tenace chez ceux qui les cultivent, et un effort plus continu. Moins spontané, moins vivace peut-être par ses origines, il n'est pas moins précieux, ni moins digne de vivre, puisqu'il témoigne de soins quelquefois touchants. Le désir de restaurer la langue, de la purifier, de la rendre digne des destinées dont on l'a chargée, gagne de proche en proche ; ce n'est plus une particularité locale ; c'est le culte de toute la nation.

III

Pour que cette victoire morale s'accompagne d'un progrès réel, il y a fort à faire. La corruption ne se limite pas, en effet, à une seule province ; celle qui s'est montrée la plus sensible au mal est peut-être de toutes la moins atteinte. Autant que Florence, Naples est intéressée à la réforme ; et davantage encore, Milan, ou Turin. Il y a ceci de remarquable, que non seulement le langage courant mais encore tous les vocabulaires techniques sont atteints[2]. Il est douloureux de voir, dit Monti, que partout on parle, et partout on écrit une langue dégénérée. Les arrêtés, les édits, les lois, sont barbares. Les secrétaireries publiques sont devenues des officines de néologismes, qui pénètrent partout où le gouvernement, à un titre quelconque, doit intervenir. Il en va de même pour la philosophie, qui puise ses expressions abstraites au vocabulaire des auteurs français du XVIII[e] siècle[3]. Il en va de même pour les sciences. Foscolo examine un écrit militaire[4] : les gallicismes se présentent à lui en foule. On ne dit pas *battersi*, pour *combattere* ; *bravo* pour *prode*, *valoroso* ; *briganti* pour *sediziosi* ; *forti di grandi speranze* ; *armata*, pour *esercito* : sans compter *non terrei il linguaggio, non sarei l'organo della pubblica opinione, la società calcola a ragione il miglior garante*, *colpo d'occhio*, *organizzazione*, *piano di organizzata estorsione* : autant de termes employés couram-

1. P. Rusca, *Discorso letto...*, 1810.
2. Cf., outre la dissertation de Cesari, celle de L. Muzzi, écrite en réponse à la question de l'Académie de Livourne, dans le *Giornale lett. di Pisa*, 1810, t. II, parte II, p. 309.
3. Monti, *Lezioni di eloquenza*, l. II (op., t. V, p. 280).
4. *Osservazioni critiche intorno ad un elogio funebre di P. Teulié*; Ouv. cité.

ment, et qui portent la marque d'un génie étranger. L'originalité de la pensée disparaît avec celle de l'expression : si on laissait le français s'emparer ainsi de tous les domaines, « chaque page d'un écrit prendrait un air d'ambiguïté, chaque lettré aurait l'apparence d'un plagiaire, l'idiome semblerait pauvre, et la nation esclave [1] ». La nation : à force d'assimiler sa cause à celle de langue, il faut bien qu'elle intervienne pratiquement. Après Cesari, avec la Toscane, que fait l'Italie pour l'italien ?

Cesari disait lui-même qu'il avait été aidé par des lettrés habitant les Romagnes, ses très chauds partisans [2]. A Naples, le marquis Basilio Puoti étudie la langue avec une passion telle, qu'il renonce au mariage pour se livrer tout entier à ses travaux. Il s'enferme avec les auteurs du bon siècle, les lit et les relit, et parle bientôt comme eux. Il aura sur toute la génération d'après 1815 une influence énorme, qui s'explique par le caractère patriotique de sa passion : « c'est un phénomène historique observé dans d'autres circonstances, que quand une nation est arrêtée tout d'un coup dans sa marche vers la liberté, les esprits se jettent avidement sur les questions du langage [3] ». Avant 1815, il compte déjà parmi les défenseurs les plus zélés du pur toscan. Aussi bien est-ce à Naples, encore, que dès l'année 1797, un groupe de lettrés songeait à reprendre pour son compte l'œuvre du dictionnaire, abandonnée par la Crusca : tant il est vrai qu'une fois le mouvement commencé, il se trouvera renforcé de toutes les bonnes volontés latentes que l'union rendra plus actives et plus confiantes ! Le *Giornale letterario di Napoli*, en effet, élaborait des projets et proposait des plans. Les mots étrangers, qui ne doivent leur crédit qu'à la mode, seraient impitoyablement bannis du dictionnaire. Les mots vraiment italiens, au contraire, seraient fournis par un dépouillement méthodique des bons auteurs : par respect pour les savants compilateurs de la Crusca, on distinguerait ces additions du texte original. Le journal, qui ne manque pas d'habileté, trouve pour solliciter le zèle des littérateurs un moyen fort pratique : quiconque aura fourni cent mots, recevra gratis un exemplaire des Additions ; quiconque en aura fourni deux cents, recevra gratis un exemplaire du dictionnaire tout entier : point de bon travail sans récompense. Mais ces préparatifs mènent les futurs éditeurs jusqu'à la fin de 1798 ; et nous savons qu'à cette époque, les Napolitains ont d'autres soucis que ceux du vocabulaire [4]. Au moins l'effort vaut-il

1. Foscolo, *Lezioni di eloquenza*, lez. I, cap. v.
2. *Prose*, éd. Guidetti, 1899, p. 215. — 3. N. Caraffa, *B. P. e la sua scuola*, 1906.
4. *Giorn. lett. Nap.*, 1797, manifesto ; 1798, vol. 95, p. 39 ; 1799, vol. 99, p. 85 ; vol. 105, p. 74 ; vol. 108, p. 33.

d'être signalé : Naples ne s'intéresse pas moins à la pureté de l'italien que Pise ou que Livourne. — « Je me propose de démontrer dans ce discours jusqu'à quel point ces deux langues diffèrent par leur génie et par la marche diverse qu'elles ont suivie dans leur perfectionnement. Ces observations pourront être utiles à ceux qui, obligés de les parler et de les écrire toutes les deux, sont dans la nécessité de les approfondir, pour se garantir d'un mélange qui serait funeste à la pureté des deux idiomes... » Où parle-t-on en ces termes du français et de l'italien ? Est-ce à Florence ? C'est à Turin, où passe la grand'-route de l'influence française ; devant l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts, en 1810 [1]. Les *Memorie* de cette Académie montrent une tendance constante et progressive à éliminer le français des articles qu'elles contiennent. En 1805, le *Giornale di letteratura italiana*, de Padoue, toujours attentif aux manifestations de la vie nationale, se réjouissait de compter treize productions italiennes sur les vingt-six que publiait le dernier volume de la collection [2]. En 1812, le *Poligrafo* constate à son tour qu'ayant toujours le droit de choisir entre le français, le latin et l'italien, les auteurs des Mémoires de Turin préfèrent à de très rares exceptions près cette dernière langue, et qu'ils l'écrivent très purement [3]. Et Milan ne se réjouit pas moins que Padoue, devant les progrès accomplis par la province qui avait donné le plus de gages à l'étranger : malgré les conseils dépravés d'un Denina, dont l'âge affaiblissait sans doute l'esprit, triomphe en Piémont l'avis de Galeani Napione, qui a si bien montré à qui appartenait la supériorité, et qui a fait voir par d'irréfutables preuves que le climat, le caractère, la nature de ces contrées exigent l'emploi de l'italien. Les Subalpins sont entraînés par l'élan général. Si on avait imprimé dix ans plus tôt dans un de leurs journaux les vérités qu'on peut lire maintenant dans l'*Ape Subalpina*, ils ne les auraient guère appréciées. Les grands auteurs et les bons ouvrages, déclare cette abeille qui, pour être subalpine, entend rester italienne, « ce ne sont pas Voltaire, Rousseau, Helvétius, Marmontel, Buffon, Dubois, Blair, Laharpe, le *Mercure de France*, les *Annales* de Malte Brun, ou le *Journal de l'Empire* : encore moins les misérables discours, opuscules, gazettes, imprimés en France et en Italie de 1790 à 1800 » : mais bien les écrits italiens du XIVe et du XVIe siècles. Aussi « les hommes mûrs, qui sont tous plus ou moins infectés, doivent faire tous leurs efforts, jour et

1. Mémoires de l'Ac. de Turin, 1809-1810, p. 473 : *Discours sur le caractère et l'étude des deux langues, l'italienne et la française*, par Modeste Paroletti.
2. 1805, t. IX, *Mémoires*, etc. — 3. 18 ott. 1812.

nuit, pour oublier complètement le jargon bâtard qu'ils ont appris et auquel ils sont habitués ; et quant aux enfants, on ne doit leur enseigner dans les écoles que des expressions, que des phrases frappées au bon coin [1]... » — Nous pourrions surprendre ainsi, dans toutes les provinces, un commun intérêt pour la réforme. Mais c'est la Lombardie qui déploie, ici encore, le plus d'activité ; c'est « dans l'illustre capitale du royaume d'Italie », et dans les villes de sa dépendance, que se manifeste spécialement « un vif désir de s'instruire et de se perfectionner dans la langue italienne, pour l'écrire avec pureté et la parler avec propriété [2] ».

Les Lombards tiennent, en effet, à dire aussi leur mot sur l'état de la langue, sur sa décadence, sur les moyens d'y remédier. Ils regrettent, avec une douleur égale à celle des plus purs Toscans, qu'on la contamine par des vocables qui répugnent à son caractère ; ils blâment « la licence démesurée, pour ne pas dire la liberté effrénée, de certains auteurs modernes, qui font ostentation de leurs plagiats » ; ils prévoient le jour où la belle langue de Boccace et de Machiavel, pleine d'expressions françaises, anglaises, allemandes, voire turques, russes, et chinoises, sera méconnaissable [3]. Ils n'invoquent pas avec moins d'ardeur l'autorité du Prince, dont ils attendent l'établissement d'un tribunal grammatical, pour juger les crimes de lèse-syntaxe. Ils reprennent les arguments de Cesari : les Français disent que l'ordre des mots conforme au génie de leur langue lui donne la clarté qui fait sa renommée. Mais l'italien, plus souple, peut prendre la même formation quand il lui plaît ; et on connaît de reste les vanteries des Français pour dissimuler leur misère [4]. Luigi Muzzi, le secrétaire de l'Institut milanais, ajoute à cet argument qui n'est plus nouveau une remarque ingénieuse : les calembours qui divertissent cette race légère prouvent que leur langue n'est pas claire ; elle permet plusieurs interprétations d'un même mot. Et l'on s'attend bien à ce qu'il prenne à partie Bouhours, le blasphémateur, dont il ne sait s'il est plus vaniteux que fanfaron ; car il semblerait manquer à un devoir, presque à un rite, s'il le laissait en repos. Ce n'est pas qu'en écrivant ainsi, les Lombards espèrent remporter le prix de l'Académie de Livourne, ils savent bien qu'ils ne l'auront pas, précisément parce qu'ils sont Lombards, et qu'ils ne veulent pas le céder aux Toscans sur tous les points, comme Cesari.

1. L'Ape subalpina, 31 agosto 1811. *Quarta lettera di S*** all' estensore cisalpino.*
2. *Poligrafo*, 29 sett. 1811.
3. G. Romani, *Mezzi di preservare la l. it. dalla sua decadenza* (Dissertation composée en vue du concours de Livourne) (Opuscoli scelti, 1827).
4. L. Muzzi, *Saggio sulle permutazioni della itala orazione*, 1811.

Mais ils disent ce qu'ils pensent ; et il se trouve qu'ils pensent sur ce point comme les Toscans.

Ils s'intéressent aussi à la confection du nouveau dictionnaire. Celui que Cesari vient de publier ne les satisfait pas complètement. Ils voudraient le dépouiller des mots inutiles qu'il contient en excès ; l'enrichir surtout des mots utiles qu'il ne mentionne pas, et dont ils éprouvent un vif plaisir, sans doute, à ébaucher un catalogue [1]. Ils souhaiteraient un choix plus large et des conceptions moins mesquines, qui conduiraient à un style pur, mais net et facile en même temps. Par la plume de Monti, ils signalent les lacunes et les erreurs, non sans malice. Pourquoi la Crusca jouirait-elle d'un privilège qui serait refusé à l'Institut ? Celui-ci se pique d'émulation, revendique le droit de s'occuper de la langue, et s'en occupe en effet. Le ministre de l'Intérieur achète, à Padoue, les manuscrits de travaux antérieurs sur ce sujet, et les envoie au comte Paradisi, président de l'assemblée milanaise, pour seconder les intentions de l'Empereur qui, « en faisant revivre l'Académie de la Crusca, et en accordant de généreuses récompenses aux écrivains les plus châtiés, a montré combien il avait à cœur l'amélioration de notre idiome [2] ». Il lui envoie encore un exemplaire du dictionnaire de Vérone, annoté par Lamberti [3].

C'est là, peut-être, le plus curieux. Cette administration à laquelle on faisait remonter la source de tous les maux ne se contente pas de suivre de loin, avec sagesse et avec lenteur, un exemple qui l'entraînerait comme malgré elle. Au contraire, elle est des premières à sentir le besoin d'une réforme ; elle l'encourage, elle la provoque. Les bureaux présentent cet étonnant spectacle : les secrétaires du ministre sont en train de consulter le dictionnaire de la Crusca pour vérifier les mots qu'ils écrivent : car leur chef le leur a distribué. Ce ministre remarquable, depuis son avènement, a pris soin non seulement que les affaires fussent expédiées avec toute la sollicitude possible, mais encore qu'en les exposant, on évitât les nombreux barbarismes qui rendent parfois la langue inintelligible pour les étrangers et pour les Italiens. Ce devoir est d'autant plus sacré, qu'abâtardie aujourd'hui par mille absurdités, elle a mérité l'attention du plus sage et du plus grand des monarques, qui l'a secourue de sa bienfaisance, pour lui rendre son antique splendeur [4]. Ainsi s'exprime — en invoquant, comme

1. M. Colombo, *Catalogo di alcune opere... le quali quantunque citate nel vocabolario della Crusca meritano per conto della lingua qualche considerazione...*, Milano, 1812. C'est un Parmesan qui vient ici s'allier aux Lombards.

2. *Poligrafo*, nº 46, 1812. — 3. Monti, *Lettere inedite*, t. II, p. 169, note.

4. G. Bernardoni, *Elenco di alcune parole*, 1812.

toujours, l'autorité du Roi d'Italie — un chef de division au ministère de l'Intérieur, Giuseppe Bernardoni. Il vient de compiler un « Lexique de quelques mots qui sont aujourd'hui dans l'usage courant, sans être dans les dictionnaires italiens ». On le félicite ; on lui envoie d'autres listes de gallicismes[1] : si bien qu'au bout de peu de temps, il remercie le public cultivé d'avoir, par sa collaboration, fait croître du double le nombre des mots qu'il avait recueillis. Bientôt paraît un autre travail, qui est, disent les Milanais, « une preuve indubitable de l'amour qui, dans notre ville, va se réveillant toujours davantage pour la très belle langue que nous avons reçue en héritage de nos aïeux » : les « Mots italiens qu'on peut admettre, bien que proscrits par le Lexique de M. Bernardoni », de Gherardini[2]. L'auteur donne de sages conseils : plutôt que de pâlir sur les grammaires et sur les vocabulaires, que les rédacteurs des ministères éduquent leur esprit et leur oreille à l'école des bons auteurs ; ils pourront alors rédiger leurs actes sans scrupule. Il loue, au reste, le travail de Bernardoni : « l'amour des lettres, et avant tout l'amour du pur idiome italien, est aujourd'hui si vif et si fécond qu'il dépasse peut-être celui que peut concevoir toute autre partie de l'Italie ». Mais il le trouve trop sévère et trop exclusif. Alors Bernardoni, qui s'est remis au travail, publie ses « Corrections et Additions » au précédent lexique[3]. Vit-on jamais fonctionnaires déployer tant d'activité pour de pareilles besognes ? Et leur ardeur même n'est-elle pas un signe des temps ?

Feuilletons ces catalogues : ouvrons à la première page le lexique écrit par ce chef de division zélé. Non pas, certes, que nous voulions entreprendre à sa suite une enquête sur la langue : nous nous inquiétons seulement de l'état d'esprit que ces recherches manifestent ; et nous ne voulons distinguer que les courants généraux. Mais ici, le détail est saisissant, et vaut la peine qu'on s'arrête au passage. Nous voyons arriver, pressés, nombreux, les mots français qui prennent la place des mots italiens ; ils s'accumulent ; c'est un fourmillement. L'ordre alphabétique, le moins logique et comme le moins intelligent, ajoute encore à cette impression d'envahissement et de cohue. *Abbrutimento, abbrutire, abbrutirsi ; accantonamento, accantonarsi ; accaparramento, accaparrare, accaparratore ; accasermamento, accasermare, casermamento, casermare ; acclimatare ; addizionale ; adottare ; aggiornamento ; aggiotatore ; ambulanza ; ampliazone ; appello ; appostare ; appostarsi ; approvigionamento ; appuntamento ;*

1. Cf. *Poligrafo*, 7 febb. 1813. — 2. Gherardini, *Voci italiane,* 1812.
3. Bernardoni, *Correzioni ed aggiunte all' elenco,* 1813.

attaccato ; attività ; attributo, attribuzione ; attruppamento ; autorizzazione ; per azzardo ; — les soldats sont venus, puis les administrateurs, puis les juges, puis les marchands, chacun laissant sa trace dans la pauvre langue défigurée. Comme elles paraissent justes, les plaintes que les Italiens vont répétant contre l'invasion des mots français! Quel mérite n'ont-ils pas à vouloir les repousser, quand toutes les causes qui assurent leur triomphe agissent avec plus de force que jamais! Comme on sent le danger que courrait le génie national, si les bons esprits ne repoussaient pas le jargon, qui dit: *fare bombace*, ou *bambace*; ou — car il est facile de multiplier les exemples dans les genres les plus différents — : *il tuo ragionamento è basato su*; qui parle de *brevettare* une invention; de se rendre au *bur`* ; de *dare chitanza*, ou de *complottare* contre le gouvernement? Encore cela n'est-il qu'un minimum, si certains Italiens, non contents de ces expressions employées par tous, font exprès d'émailler leur conversation de mots encore plus authentiquement barbares. Dans ce cas, il ne doit plus rien rester de l'italien.

Mais la lutte est engagée : non plus par des rébellions isolées, comme au temps de la Révolution, et timides : car on avait peur alors, attaquant le vocabulaire des conquérants, d'attaquer celui de la liberté. Maintenant, le départ est fait ; et la question se pose de tout autre façon. C'est l'italien qui est le symbole de la liberté, de la liberté nationale. On oublie que le français a servi à exprimer les droits de l'homme ; on considère qu'il sert seulement à exprimer les droits du plus fort. Du jour où cette idée est conçue, ce qu'il y avait de plus menaçant dans le péril, c'est-à-dire la séduction, a été écarté. Il demeure comme une puissance extérieure contre laquelle il importe de réagir ; non plus comme une tentation intérieure à laquelle on risque de céder. L'union, l'union indissoluble du langage et de la nation est si évidente désormais, que le retour des Autrichiens en Lombardie n'en arrêtera pas les effets. Ils devront compter avec cette volonté, quand ils reprendront possession du pays. Il faudra qu'à leur tour, et comme le gouvernement impérial lui-même, ils lui accordent leur protection. Monti, officiellement consulté sur les mesures à prendre en faveur de la langue, répondra que les soins qu'elle mérite ne doivent pas s'arrêter aux frontières de la Lombardie, mais s'étendre à toute la grande famille italienne. Il le répétera publiquement, lorsque la Crusca aura refusé la collaboration offerte par l'Institut, et qu'il mettra au-dessus des dissensions provinciales « une langue qui forme le seul lien d'union entre les misérables restes des antiques maîtres du monde ; une langue qui, au milieu de tant de dialectes, est la seule qui nous permet de nous en-

tendre entre nous; qui empêche qu'à peu de distance, nous ne devenions les uns pour les autres des étrangers; grâce à laquelle, malgré le sort, nous continuons tout de même à être toujours une famille entièrement italienne[1]. » Ce noble langage, où des revendications si précises s'allient à un sentiment si vigoureusement exprimé, résume l'essentiel du débat.

Les choses, dans le détail, ne se passent pas toujours avec cette sérénité idéale. Aux considérations tirées de l'orgueil national, d'autres se mêlent, moins élevées, moins pures; l'égoïsme se glisse au milieu de ces sentiments désintéressés. La Lombardie défend les droits de l'Italie contre la Toscane : mais elle le fait par dépit contre la Toscane, autant peut-être que par amour pour l'Italie[2]. Dans les prix que Florence est chargée de décerner aux œuvres de bon langage, elle aurait voulu sa part; elle trouve que ses jugements « dégoûtent tous les amis des lettres, et jettent le gant aux Lombards[3] ». Parmi les membres correspondants de l'Académie florentine, il n'y en a guère que sept qui aient été choisis hors de la Toscane[4]; c'est peu. La rancune personnelle n'est donc pas étrangère aux querelles de principes. Quel plaisir, aussi, de harceler des adversaires trop contents d'eux-mêmes! de les tourner en ridicule dans de plaisants dialogues! de bafouer un peu tous ces pédants, comme ils disent, maîtres d'école dans les faubourgs de Pise[5], et qui prétendent faire la loi à tous les Italiens aussi facilement qu'à leurs élèves! Il faut bien, de temps en temps, remuer un peu de boue[6] — sous prétexte de « débarrasser l'Arno du limon d'au delà des Alpes[7] ».

La Toscane, de son côté, se montre étroite et têtue. C'est elle qui a commencé cette guerre d'influences provinciales; elle l'entretient. Elle proclame sa propre supériorité; et pleine d'une vanité tranquille et obstinée, elle répète à satiété qu'elle est supérieure à tous. Elle lance l'anathème contre ceux qui contestent à son privilège un caractère

1. *Lettere inedite*, t. II, p. 159. A Sua Eccellenza il generale Saurau, governatore di Milano.

2. Les griefs contre la Toscane sont résumés par Monti dans la préface de la *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al vocabolario della Crusca*. La Proposta, qui paraît de 1817 à 1826, reprend aussi les articles de polémique antérieurement parus, notamment dans le *Poligrafo*.

3. Monti, *Epist.*, 30 gennajo 1811. — 4. *Id.*, *Lett. ined.*, 24 giugno 1812.

5. *Prima lezione per l'anno scolastico 1810-1811 dell' Abate Rodinon-timorumeno, ateniese, maestro comunale d'umane lettere ne' sobborghi di Pisa* (Annali di scienze e di lettere, 1811, t. V, p. 69).

6. Notons l'expression de Monti (lett. ined., a G. Perticari, 4 agosto 1814) : « Te jeter dans cette boue, avec le danger évident de t'y noyer ; dans la boue des Rosini, des De Coureil ! »

7. *Effemeridi*, n° 9, 1806. *Serie di testi di lingua...* « épurer l'Arno, en enlevant le limon d'au delà des Alpes... »

intangible. Elle exerce avec tyrannie la magistrature qu'on lui a confiée. Le *Giornale enciclopedico* de Florence, loin de chercher à établir la paix, provoque les injures et les coups pour le plaisir de les rendre. Certains de ses partisans semblent ne pas concevoir exactement les nécessités présentes; ils vivent dans le passé, et s'imaginent que tous doivent y vivre. Ils n'admettent pas les tempéraments, qui leur semblent des compromis; ils croient que renoncer à un seul des mots dont retentit le Mercato Vecchio, c'est accepter le déshonneur. La très légitime fierté que leur donne la possession d'une langue admirable dégénère en excès; ils défendent âprement des idées étroites; et pour être sûrs qu'ils n'entendront pas les arguments du voisin, ils se bouchent les oreilles. Même ils trouvent moyen de se faire des ennemis dans leur propre camp. Car la Toscane, à ceux qui croient avec elle qu'il faut retourner au XIVe siècle, n'épargne pas les critiques. Elle déclare que faute d'avoir suffisamment pratiqué la langue, faute d'être nés sur les bords de l'Arno, ils tombent dans le ridicule, au moment même où ils se font les champions convaincus des antiques et pures locutions. Ceux-ci, à leur tour, lui reprochent son inaction. Les académiciens de la Crusca se vantent de publier quelques textes: mais cela suffit-il pour leur gloire? N'auraient-ils pas mieux à faire? Ils laissent aux autres le travail, dont ils revendiquent ensuite le mérite. Il semble à ces alliés dont on ne veut pas que la vieille institution est la gardienne jalouse, mais inactive, d'un trésor qu'elle ne sait pas utiliser.

Ces désaccords sont entretenus par ceux qu'on appelle « les puristes » d'un nom significatif. Cesari, quand nous parlions tout à l'heure des efforts individuels, nous fournissait le plus bel exemple du genre: mais le genre est représenté dans toutes les provinces Qu'ils soient de Ravenne, de Bologne, ou de Parme, ils perdent, à force de cultiver les mots, le sens des idées. Leur orgueil est immense; chaque brochure qu'ils publient sauve la patrie; un mot mal employé est pour eux une trahison. Culte chez les autres, le souci de la langue est chez eux superstition. Ils ne songent pas qu'il est des mots dont on peut se servir avec avantage, quelle que soit leur origine; et qu'en ce cas, tout le profit est pour qui veut les emprunter. Le puriste est sûr qu'il a le goût bon et que tous les autres l'ont mauvais; il ne rêve que XIVe siècle, et prédit le sort funeste réservé à ceux qui, suivant des sentiers différents de ceux de leurs ancêtres, perdent leur vie à poursuivre, dit-il avec dédain, les vains météores d'une imagination délirante. Tout sent l'école en lui; son indignation même s'exprime dans un style factice. Juvénal a dirigé une satire contre les Romains qui parlaient grec : et je ne pourrai, moi, me lamenter sur la folie de mes

contemporains, qui préfèrent les uns l'allemand, les autres l'anglais, tous le français, à la plus belle des langues[1]? Les puristes se lamentent donc sur le ton de la sixième satire. Il en résulte qu'on les accuse de manquer de doctrine profonde ou même intelligente ; et de faire servir l'idée de patrie à la cause du purisme, non point le purisme à la patrie. S'ils régnaient seuls, la pensée moderne ne pourrait se développer; et la littérature italienne ne serait qu'un ensemble de règles mécaniques, plus rigides et plus néfastes qu'à aucune époque de son histoire[2]. Après Parini et Alfieri, avant Leopardi, Manzoni, Giusti, Balbo, Gioberti, ils constitueraient une sorte « d'interrègne ténébreux[3] » entre deux périodes de renouveau.

Même parmi les Italiens qui les jugent avec moins de sévérité, et font ressortir leurs très réels mérites en même temps que leur opportunité, l'impression produite par les dissensions locales reste forte. Pour nous, qui ne verrons jamais le Midi reprocher au Nord l'influence des mots belges, et qui n'entendrons jamais le Nord répondre au Midi que son vocabulaire n'est pas pur; chez qui l'unité de langage est depuis si longtemps faite, qu'elle est sortie de nos préoccupations : nous sommes moins frappés d'un caractère dont nous ne saurions juger par expérience. Mais des Français ne peuvent pas ne pas être frappés, et très vivement, de ceci : c'est que contre les Français, l'accord se rétablit tout de suite; ou pour mieux dire, il n'est jamais troublé. De même que les individus[4], les provinces se réconcilient en s'opposant à l'étranger. Au fond, il y a là plusieurs questions mêlées. La langue doit-elle se conformer à l'usage du XIVe siècle ou non? doit-elle reconnaître l'autorité de la Toscane ou non? Sur celle-là, on discute. La langue doit-elle cesser de subir l'influence des gallicismes qui la déforment? Sur celle-ci, on ne discute pas. Les plus libéraux admettent qu'ils peuvent emprunter en France ou ailleurs un mot indispensable, à titre d'exception ; les moins larges excluent même ce cas exceptionnel : mais tous sont d'avis que la langue représente la nation ; et que dès lors, elle doit reconquérir, par une réforme urgente, un caractère national[5]. Nous avons la satisfaction de voir que l'excès de notre influence est toujours condamné, par les puristes ou par les anti-puristes, par les Toscans ou par les Lombards; il n'y a jamais qu'une seule voix pour affirmer que

1. *Lettere di Seneca*, Vinegia, 1802. Discorso preliminare dell' editore.
2. L. Falchi, *I puristi del secolo XIX*, 1899.
3. P. Villari, *Memorie di L. La Vista*, 1863, prefazione, p. 10.
4. G. Guidetti, *La questione linguistica*, 1901, p. 46 : « Monti et Cesari diffèrent plus en paroles qu'en fait. » Nous sommes pleinement de cet avis.
5. Les dissensions, et aussi l'accord, ont été excellemment marqués par F. d'Ovidio, *Le correzioni ai Promessi Sposi e la questione della lingua* (4e éd., 1895).

le commencement de la réaction est venu des progrès du mal. « La philosophie du siècle passé, et puis la victoire, transplantèrent en Italie le style français... Cependant il accrut les idées; et comme il rendait la langue barbare par le moyen de la tyrannie, il irrita l'amour de la patrie : et quelques-uns travaillaient à la nettoyer même de la gale qui s'y était mise, par la séduction des modes étrangères, depuis un siècle et davantage », écrit Foscolo en 1817, en constatant que les esprits, frémissants sous Napoléon, sont plongés dans le silence et dans la consternation[1]. La langue doit redevenir italienne; déjà elle le redevient : la Crusca comme l'Institut accepteraient cette formule, Cesari aussi bien que Monti. Il ne faut plus que désormais elle soit l'esclave d'un règne étranger : le principe essentiel ne varie pas et demeure hors de contestation. Au milieu des « superstitieux » et des « libertins[2] » il y a place pour ceux qui ne veulent pas entrer dans tant de subtilités, et s'efforcent simplement de parler et d'écrire en bon italien, sans plus. C'est la sagesse. « Les deux factions se lancent des regards de compassion; et après ces regards torves, elles en viennent aux coups; elles ne s'aperçoivent pas qu'il existe une troisième classe d'hommes, tout aussi bons amis de la langue et de l'honneur italien, qui rient des convulsions des premiers et des fanfaronnades des seconds[3]. » Niccolini ne pense pas autrement, quand il demande le concours du peuple pour former la langue dont l'unité des esprits a besoin[4]. Alessandro Verri ne pense pas autrement; Verri, qui estimait jadis que les mots allemands, anglais, turcs, grecs ou arabes, étaient bons indifféremment; Verri, qui dans le *Caffé* mettait une coquetterie paradoxale à franciser son style. On le retrouve maintenant parmi les plus chauds partisans de l'italien. Il connaît la faute pour l'avoir commise. Il publie un « texte de langue »; il s'attarde à marquer les différences qui doivent séparer les deux idiomes; et il finit par redire, pécheur converti, la formule que l'observateur doit toujours recommencer à noter, parce qu'il la retrouve toujours, et qu'elle devient peu à peu celle de tous les Italiens, sans exception : il nous est interdit d'être une nation; unissons-nous donc au moins par le langage. Sans discuter sur le nom qui convient le mieux à son caractère, appelons-le italien, du nom qui convient le mieux à son avenir[5].

1. *Gazzettino del Bel Mondo,* prefazione. Opere, t. IV.
2. P. Costa, *Dell' elocuzione* (Opere, 1835, t. II, p. 31).
3. *Redattore del Reno,* n° 1, 1807.
4. *Qual parte aver possa il popolo nella formazione d'una lingua,* 1818.
5. *I quattro libri di Senofonte, trad. Giacomelli, con note,* 1806. Al. Verri editore agli amatori dell' italiana letteratura.

IV

A la longue liste des hommes de bonne volonté qui travaillent ainsi pour leur patrie, il faut que nous ajoutions encore un nom ; un des moins connus, et des plus dignes de l'être ; qui nous fera passer — quand nous avons passé déjà des individus aux provinces, et des provinces à la nation — aux grands courants de la pensée européenne. Connaissant au moins la trace que ces courants ont laissée chez nous, nous pourrons dire ce qu'ils semblent avoir d'original pour l'étranger qui continue à regarder l'Italie.

C'est bien un « enfant du siècle » que le comte Carlo Vidua, né au pied des Alpes d'une riche et noble famille [1]. Quand il a fini ses études et qu'il veut sortir de la maison paternelle, pour voir la vie autrement que par la fenêtre de son château, il se trouve que les Français occupent sa patrie. Ira-t-il à l'Université, où il risquerait de se laisser corrompre par les principes néfastes de liberté et d'égalité ? C'est de ce nom qu'on les appelle, en effet, dans son milieu aristocratique. Son père ne l'entend pas ainsi. Il reste donc chez lui, se livrant à des études capricieuses et désordonnées. Le temps est venu de prendre un emploi ; servira-t-il un oppresseur ? Non point. Il est de la génération qui n'est pas préparée aux circonstances qu'elle rencontre en venant au monde ; qui se heurte à des événements plus grands qu'elle ; et qui, ne sachant pas les dominer, est écrasée par eux. C'est ainsi qu'il assiste, en 1814, à l'entrée des alliés a Paris. Les boulets prussiens sont tombés à ses pieds sans l'atteindre ; aux batailles, il n'a été que spectateur : toujours près des bouleversements qui remuent le siècle, il n'y prend jamais part (Lettre 95, 29 Ott. 1814).

Des héros romantiques, il a l'obsession du « moi ». Il passe son temps à se regarder vivre, à former pour l'emploi de ses jours des projets qui n'aboutissent pas, parce qu'aucun ne le satisfait complètement. L'idée d'une vie ordinaire, qui trouve sa tranquillité dans des occupations communes et dans une utilité moyenne, ne lui vient pas à l'esprit. Le comte Carlo Vidua rêve de la gloire des armes ; il voudrait s'engager dans un régiment de cavalerie, à Modène. Mais il n'y a pas moins de sept raisons, s'il réfléchit bien, qui s'opposent à cette résolution ; dont la plus importante est qu'il lui sera impossible, même s'il devient gé-

1. Voir les *Lettere del Conte Carlo Vidua, pubblicate da Cesare Balbo*, 1834. L'éditeur a mis en tête des lettres la biographie de l'auteur.

néral de division ou maréchal, d'atteindre au degré de renommée qu'il ambitionne. « Depuis dix ans, y a-t-il des noms qui brilleront vraiment dans l'histoire? Tout est obscurci par la grandeur des choses accomplies par un seul. A peine, quand on lit Quinte-Curce, quelques traits rappellent-ils les noms de Parménion, d'Antipater, ou de Crater...» (L. 66, 20 Marzo 1812). L'ombre de Napoléon lui prend son soleil. Puis il songe à faire campagne en Pologne. La mort, après tout, serait une délivrance, étant donnée la vie qu'il mène (67, 68, 69, Maggio-Giugno 1812). Il tarde ; il hésite, il ne part pas. Il se désespère, en songeant qu'il est arrivé à l'âge où tous les grands hommes ont déjà rempli leur destinée — trente ans — et qu'il n'a rien fait (61, notte 11 a 12 Giugno 1811).

En vérité, il n'a rien fait de sa vie, toujours en proie à l'incertitude et à l'irrésolution ; il n'a rien fait, sinon souffrir, raffinant sur ses sentiments, jusqu'à trouver dans les plus simples les plus douloureux. Il n'ose pas penser à un établissement fixe avant de calmer le mécontentement et l'inquiétude qu'il sent en lui-même. Diplomatie? Littérature? ou vie bourgeoise, commencée par un mariage raisonnable? Mais aussitôt, les désavantages balancent les avantages de chaque état ; il en dresse même la liste, comme le bilan d'un marchand, doit et avoir ; tous les détails sont notés, expliqués, développés (54, 11 Decembre 1810). Lorsqu'il a fini, il lui manque toujours la volonté qui choisit. Un jour qu'il pense à égaler Alfieri, Corneille, Racine, en réunissant leurs qualités dans un genre qui serait la perfection, il constate qu'il n'a jamais pris que des « non-décisions », des « décisions négatives ». Il passe ses bonnes années « dans la nullité » (56, 31 Dec. 1810), que suivront les regrets tardifs et les remords inutiles. Il croit toucher le vif de son âme en découvrant que la nature lui a donné trop d'ambition pour la gloire et des facultés trop mesquines pour la satisfaire : d'où son malheur (18, 28 Marzo 1808). Il attend toujours un événement capital, que le lendemain doit apporter, et que le lendemain n'apporte pas. « Quidquid erit, melius quam nunc erit... » : rien ne lui semble mieux convenir à son état que cette réflexion du poète latin (58, 27 Marzo 1811). Il pleure dans la nuit. « Il est environ deux heures après minuit, et je ne puis dormir. J'ai essayé de lire le *Malade imaginaire* ; il m'ennuyait. Faire une autre lecture plus sérieuse, impossible, parce que je souffre d'un fort mal de tête, qui m'a tourmenté toute la matinée. Je suis faible ; je n'ai pas mangé ; j'ai les idées tristes et confuses ; aucune gaîté ; je vois tout en noir ; brièveté de la vie, malheur, aucun grand plaisir, et même aucune petite satisfaction ; pas de joies amoureuses, pas de gloire immortelle ; point de paix dans mon âme, point

d'espérances joyeuses ; rien de beau, rien d'agréable ne se présente à mon esprit : mais au contraire, des ténèbres à mon intelligence, des terreurs et des fantômes de mort à mon imagination : enfin, un vide fatal à mon cœur » (61, l. citée. Cf. aussi 57, 22 Marzo 1811).

Il ressemble à tant de jeunes gens douloureux qui promènent leur désespérance à travers la vie ; il est de la génération « pâle, ardente, nerveuse », dont parle Musset ; il sent, comme lui, « une misère insupportable » ; il n'est, comme lui, « qu'un enfant qui souffre[1] ». Pour caractériser son époque, et par conséquent la cause même de son mal, les expressions romantiques qui viennent involontairement sous la plume ne suffisent pas ; il faut reprendre les phrases elles-mêmes, si surannées dans leur forme, et si pénétrantes pourtant dans leur analyse : « Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux, un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux, l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine, ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris. » Pour les Italiens, c'est déjà la crise ; le désir de la liberté est éveillé en eux ; mais quand ils veulent agir, ils rencontrent Napoléon. « Un seul homme était alors en vie en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré... » N'était-ce pas ce que le comte Vidua disait tout à l'heure avec un regret aussi poignant ?

Les voyages finissent par offrir un dérivatif à cette âme agitée : d'abord en Italie, malgré la volonté de ses parents, dans le mystère ; puis, un jour qu'il peut s'échapper, en Suisse, en France, en Angleterre, en Europe ; enfin à travers le monde. Il visite les pays du Nord et les pays d'Orient ; il séjourne dans les Amériques ; puis, sans prendre le temps de rentrer chez lui, il va voir les Indes, Java, les Moluques. C'est là qu'il se brûle dans une solfatare, et qu'il meurt de cet accident qui semble ironique dans sa banalité. « Amoureux dès l'enfance de sa patrie, il n'arriva pas, dans toute sa vie, à la servir ; avide de gloire, il ne l'atteignit pas ; ardent à l'étude, précoce et fécond dans l'art

1. *Confession d'un enfant du siècle,* 1836, I, 2.

d'écrire, il n'acheva presque aucun écrit ; ensuite, se faisant voyageur comme s'il désespérait de toute autre chose, il parcourut inlassablement les quatre parties du monde sans avoir le temps de les décrire ; et il mourut, lui qui avait échappé à des périls innombrables, dans un accident mesquin, en un coin perdu de la mer, plus loin que la Chine. » Ainsi sa destinée est-elle résumée par son biographe, qui fut Cesare Balbo.

Entre 1807 et 1808, il ne fait guère autre chose que de lire et relire les *Ultime lettere di Jacopo Ortis*. C'est à celui-là qu'il demande surtout d'accroître ses tourments et de nourrir son doute ; plus qu'aux héros passionnés qui ne sont pas de son pays, c'est à celui-là qu'il ressemble. Mais s'il est vrai qu'il lui ressemble, les préoccupations littéraires aussi auront une grande place dans son âme : non pas seulement le désir égoïste d'illustrer son nom par ses écrits ; mais des préoccupations littéraires qui sont patriotiques. « ... Dans toute l'Italie inférieure en général, le livre de Foscolo ne se connaît même pas ; tandis que dans tout le Royaume d'Italie, et chez nous — ce qui revient à dire dans l'Italie supérieure — il n'est personne qui ne le connaisse. Tant nous sommes étrangers à nous-mêmes ! » Assurément, un « enfant du siècle » qui serait français, allemand, ou anglais, ne se livrerait pas à des réflexions de ce genre, en lisant un roman où l'amour tient une si large place. Écoutons encore ses confidences : « J'ai lu cent fois peut-être le discours de Parini, de la page 126 à la page 132... » Ce ne sont donc point les passages où la passion s'étale qui le retiennent davantage ; c'est la politique ; ce sont, il nous en souvient, les conseils donnés par le vieux poète à Ortis impatient d'agir ; ce sont les souvenirs de la gloire de l'Italie et la constatation de son malheur. « Aucun Français ne serait capable de se hausser jusqu'à écrire trois lignes dans ce goût. Ou bien s'ils le font, ils prennent un ton déclamatoire et exagéré, comme Mably et Raynal, et un peu aussi M. Jean Jacques. » Ceci n'est-il pas encore plus curieux ? Le plaisir littéraire pur n'existe plus pour une âme qui prise surtout dans l'œuvre de Foscolo « une force surhumaine pour enflammer les cœurs italiens ». Pour Carlo Vidua, une lecture n'est jamais qu'une comparaison, à la fois inquiète et orgueilleuse, entre ce que les deux nations possèdent, et suivant lui opposent. Il n'aime pas les Français, comme race ; plus il séjourne chez eux, et plus il se sent fier d'être Italien (*Lettere*, Supplemento, 4, 21 aprile 1810) ; leur politesse même lui déplaît, et il les trouve frivoles en tout (42, 21 Febb. 1810). Leur habitude est de troubler et de bouleverser l'Europe (96, 12 Luglio 1815). Au bagne de Toulon, il rencontre deux galériens, l'un Sarde et l'autre Bolonais : il leur serre la main avec émotion. « Enfin

je retrouve des compatriotes! » (41, 12 Febb. 1810). Toute son admiration est pour l'Espagne, qu'on croyait la plus vile des nations, et qui résiste si vaillamment à l'Empereur (36, 2 Aprile 1809). Cette hostilité à la fois instinctive et raisonnée se manifeste avec la même force pour les choses de l'esprit. Elle se traduit par la critique des littérateurs français, qui ne doivent leur réputation qu'à l'art de la réclame et à un certain accord tacite entre les auteurs et les lecteurs : les premiers se contentent d'un succès éphémère ; les seconds se contentent de lire la préface des livres, ou leur conclusion. « Sur ce point comme sur toutes choses l'usage français ne me plaît pas du tout » (16, 25 Agosto 1806). Ce sont des barbares, incapables de comprendre la beauté (44, [1810]). Sauf Chateaubriand, pour lequel il professe un très sincère enthousiasme, le comte Vidua hait leurs grands écrivains : il préfère à Montesquieu Paolo Maria Dorina, qui n'est jamais trivial, et qu'un misérable Gaulois, c'est-à-dire un homme qui ne recherche que le plaisir, ne saurait lire (31, 21 nov. 1808) ; il condamne Denina, même quand il a raison, parce qu'il ressemble à Voltaire et à son école (35, 27 Febb. 1809). Le patriotisme est la règle de sa critique ; Cesarotti est d'autant plus coupable d'avoir défendu les gallicismes, qu'il possédait un grand talent (11, 3 Ott. 1806) ; la *Vita* d'Alfieri doit être le livre de chevet de tous les bons Italiens (61, notte 11 a 12 Giugno 1811) ; ses Tragédies ne souffrent pas la comparaison avec celles des Français ; ses Satires ont le mérite de détester les « philosomonstres, le torrent boueux de la Gaule, et la philanthropinerie » (11, L. citée). Il loue Botta de ses efforts ; car il a su, dit-il, profiter des leçons de l'expérience et de l'école de la désillusion (61, Ibidem). Il place parmi les grands écrivains Galeani Napione ; et même il travaille avec lui (10, 26 Sett. 1806 ; et Suppl., 1 et 2).

« Je te prie de noter toujours les erreurs de langue que tu trouves dans ma correspondance... » (11, 3 Ott. 1806). Voilà encore de singulières effusions, dans une lettre qu'il écrit à un de ses meilleurs amis. Rien ne lui est plus cher, en effet, que la langue italienne. Piémontais, il envie les Romains, les Napolitains, les Lombards, les Vénitiens : les Toscans surtout, qui ont le bonheur d'avoir comme dialecte l'italien. A Turin, au contraire, on parle français ; le plus triste est que la mode étrangère ne règne guère que depuis un siècle, par la faute des habitants (5, 24 Agosto 1807). Il veut donc se corriger de cette infériorité et en corriger ceux qui l'entourent. A vingt et un ans, à l'âge où toutes les passions sont dans leur fougue, il entre dans une société littéraire formée par des jeunes gens comme lui, et dont le but est de cultiver l'italien pur, l'italien immaculé. Ce ne sont point les ardeurs révolution-

naires du Cénacle ; c'est une académie de jeunes puristes. L'honneur de la gloire nationale, l'horreur de l'imitation, la crainte de l'esclavage intellectuel, les réunissent. En Piémont, l'existence d'une telle société est plus remarquable que dans les autres contrées, parce qu'on y respire un air plus infecté. Ses membres, dans la ville où les gallicismes ont le plus répandu leur corruption, se font gloire d'être de « vrais Italiens » ; ils soutiennent la cause de Dante « comme patriotes ». Quel bonheur s'ils pouvaient instituer à Florence une académie semblable à la leur ! si les Subalpins avaient l'avantage de pousser les Toscans eux-mêmes à l'étude de leur langue ! Une heureuse émulation en résulterait, profitable pour tout le pays (8, 28, 29, 31, 38). Cette force d'aimer que le comte Vidua sent en lui-même, il la tourne vers l'italien. Comme d'autres font leur maîtresse, il défend la langue de sa patrie avec jalousie, avec colère. On ne peut plus dire ici qu'il ressemble à René ; il s'écarte de lui par ces soucis que l'autre trouverait mesquins ; ils ne se comprendraient plus.

Si donc, dans cette vaste parenté qui met sur tous les fils de Werther une marque commune, chacun garde des traits qui lui sont propres, celui-ci doit le caractère original de sa physionomie à son nationalisme ; et ce nationalisme aboutit, comme nous venons de le voir sous de multiples formes, au culte de la littérature, parce qu'il constitue la seule forme permise de l'effort et de l'action, provisoirement. Un jour, Cesare Balbo écrit à Carlo Vidua qu'il songe à composer un travail historique en français. Une douleur intense, à cette nouvelle, saisit l'âme de notre héros. Cette idée « le fait frémir » ; il se soumettrait à tout plutôt qu'à cette humiliation ; peut-être son ami a-t-il parlé par manière de plaisanterie, pour voir ce qu'il allait répondre ; autrement, ce serait une trahison. Abandonner la plus belle de toutes les langues ; et pour laquelle ! Là-dessus, les arguments abondent contre les Français ; et après les arguments, les exemples. Il s'indigne ; il s'exclame : « Suis-je aveuglé par l'amour de la patrie ? Suis-je aveugle ? Viennent donc des Anglais ; viennent des Français... » Il n'a pas, qu'on le croie bien, de préjugés nationaux ! Il s'agit ici d'une supériorité intrinsèque, qu'il est impossible à qui que ce soit de mettre en doute (51, 12 Luglio 1811). Sa douleur se change en une joie exubérante et passionnée, quand Balbo a changé d'avis. « Je pense que tu crois avec Alfieri qu'il vaut mieux écrire dans une langue belle, encore qu'elle soit pour le moment peu fortunée, que dans ces langues *muettes* des étrangers, encore qu'elles soient, comme il dit, mises à la mode par les canons » (61, L. citée).

En 1816, il a presque achevé une grande œuvre : une enquête sur

l'état des connaissances en Italie. Il a dû, pour écrire, s'imposer à lui-même une dure contrainte ; il s'est enfermé pendant trois mois loin de toute société, dans un village isolé au bord de la mer ; il est bien forcé alors de travailler à un dessein suivi, ne fût-ce que pour se distraire. Il sent même qu'à fixer ainsi ses idées, les heures mélancoliques deviennent plus rares (76, 1 Aprile 1813). Au moment où il a presque fini arrivent les scrupules. Il se trouve « dans une mer de difficultés » (103, l. 7, Sett. 1816). Le cœur lui manque à l'idée qu'il peut laisser échapper une incorrection, ou qui pis est un gallicisme. Voulant changer, et raturer, et corriger, ne risque-t-il pas d'ouvrir la porte à de nouvelles erreurs ? C'est une situation cruelle. Il vit entouré de dictionnaires, de grammaires, et de traités d'orthographe. On lui conseille de laisser dormir trois mois son manuscrit, et de le reprendre ensuite, afin de donner à son style un tour plus toscan. Il écoute cet avis ; et suivant le sort de tout ce qu'il entreprend, il laisse dormir l'ouvrage si longtemps qu'il l'oublie pour voyager. Le livre ne paraît qu'après sa mort[1].

Or ceci, au moins, reste de lui. Il y a chez les uns une admiration servile ; chez les autres, un mépris excessif pour l'étranger. Il faut donc que le rang exact de l'Italie parmi les nations soit fixé. Ce rang est celui d'une souveraine déchue. Au lieu de cacher le mal, il faut le dénoncer, et l'étudier pour le guérir. Le remède le plus puissant est l'action morale des lettres. « C'est à cette action morale qu'il appartient d'établir ou de mettre en valeur le caractère national. » Dans les lettres, la langue a une part essentielle. « Elle est sans aucune espèce de doute le principal lien d'un peuple et la preuve la plus évidente de son origine commune. Par elle seule, sans aucune controverse, on délimite les frontières vraies et naturelles des nations. C'est un fait notoire que le plus grand soin et la plus grande perfection de la langue ont toujours concordé avec le degré le plus élevé de pouvoir et de gloire militaire. » — Tel est le testament d'un « enfant du siècle » italien.

V

A quel principe se rattache donc ce sentiment ? Quelle est la cause et comme la vertu secrète qui le rend si général et si fort ?

C'est, peut-être, qu'il n'est pas à lui-même une fin ; c'est qu'il traduit un besoin de la race, et qu'il est utile en même temps à la vita-

1. *Dello stato delle cognizioni in Italia,* discorso del conte C. Vidua, 1834.

lité de cette race. Il apparaît comme prévu par la destinée, qui assigne à chaque peuple son caractère, et la nature de ses moyens d'action. — On connaît le mépris que manifestaient les voyageurs du XVIIIe siècle, quand ils visitaient l'Italie, pour un pays qui ne s'intéressait plus guère qu'aux choses de l'art. Après avoir admiré, à l'opéra, les décors, les ballets, la musique, et le « bel canto » qui leur faisaient paraître leurs spectacles barbares lorsqu'ils rentraient à Paris ; après s'être attardés devant la longue suite de tableaux et de statues que les musées leur offraient à foison, ils songeaient que tout cela ne remplaçait pas pour une nation des finances prospères, une armée forte, un gouvernement stable ; et même ils voyaient là le signe d'une irrémédiable décadence. On ne refait pas un peuple avec du marbre et des couleurs, pensait le président de Brosses, quand il avait fini de contempler la galerie de Modène ou celle de Bologne. Et de même, Montesquieu cherchait en vain les vestiges de ces lois antiques qui avaient rendu Rome maîtresse du monde, à l'époque où le plus délicat de ses poètes exprimait encore son dédain pour les ciseleurs de vases ou pour les fondeurs de bronze : « Excudent alii spirantia mollius æra... » C'était une opinion commune qu'il ne restait à l'Italie, comme pour se consoler de sa déchéance, que de beaux jouets ; et que ces jouets, d'ailleurs admirables, ne pouvaient restituer à leurs possesseurs le caractère et la dignité qu'ils avaient perdus.

Voici cependant qu'en cherchant à les retrouver, les Italiens prenaient une conscience très nette de ce qui leur manquait ; et aussi des ressources qui leur restaient ; et aussi du parti qu'on pouvait tirer d'elles. Philosophie, histoire, érudition même : ils rassemblaient leurs titres, et les examinaient. Nous avons vu qu'ils s'efforçaient de penser en commun, pour agir tous ensemble. Nous avons vu qu'ils relevaient les autels de Dante ; et qu'ils remerciaient Alfieri, — qu'ils appelaient le tragique de tous les siècles et de toutes les nations [1] — de les avoir réveillés. Mais n'oublions pas non plus ce que nous constations au début de notre étude : que les querelles esthétiques renaissaient ; et qu'en Italie, toutes les fois qu'on recommençait à prendre pour l'art cet intérêt passionné, le renouvellement total n'était pas loin. N'oublions pas la douleur que ressentaient ceux qui voyaient passer sur les routes les longs convois des chefs-d'œuvre emportés vers Paris ; douleur qui n'allait pas sans une certaine fierté. Le prix qu'on attache aux productions de notre esprit, pensaient-ils, prouve que nous sommes dignes d'être libres, puisqu'en matière de beaux-arts nous sommes encore la

1. *Lettere sulla edizione patarina-bresciana delle opere di V. Alfieri,* 1809.

première des nations[1]. Rappelons-nous non seulement ces circonstances historiques, mais le privilège séculaire qui permet aux héritiers de la Renaissance d'être plus sensibles que leurs voisins, toujours des barbares, à l'harmonie des lignes aussi bien qu'à celle des sons. Et dès lors, expliquons par ce caractère unique ce que leur culte de la langue a de profond : c'est dans le maintien de ce culte que les soucis intellectuels et les soucis esthétiques se rencontrent et se fondent ; c'est là que le plus intimement, la littérature se mêle à l'art. Un vocabulaire riche, d'une richesse naturelle et comme autochtone ; un style que ne déshonorent plus des tournures étrangères ; une forme pure, pour tout dire en un mot : ainsi se présente une des multiples façons dont l'art italien peut renaître ; et, avec l'art, l'Italie.

En pleine démagogie, devant la municipalité de Venise, un jacobin s'exprime en des termes qui sembleraient étranges, dans une ville autre que celle où ont vécu Titien et Tintoret : « Que l'on voie, oui, que l'on voie cette partie privilégiée de l'Italie secouer sa léthargie, reprendre sa vigueur native, et animer le pays entier à revendiquer le titre glorieux de gardien de tous les arts et de toutes les sciences : pour que ce titre, uni à celui d'Inventeur, lui permette de reprendre sa domination sur toutes les nations cultivées[2] ! »

Il expose ainsi une partie du programme italien. Car ils se trompaient lourdement, les étrangers qui ne voyaient pas, tout à l'heure, ce que l'art comporte d'essentiellement national. C'est l'admiration qu'il suscite qui est internationale ; mais nationale est sa production. Le long pèlerinage de ces voyageurs même suffirait, quand il n'y aurait pas d'autre raison, à faire ouvrir les yeux aux maîtres des trésors qu'on vient révérer de tous les points du monde. Non pas seulement des Français, mais des Anglais, mais des Allemands, mais des Danois et des Suédois, accourent vers la grande école où ils prendront une leçon de beauté : à Rome, Œhlenschläger rencontre Thorwaldsen[3]. Quand ils voient de loin les dômes de la Ville Éternelle se dresser au milieu de la campagne déserte, ils se sentent saisis d'un respect sacré. Ainsi tant de gens, et de si divers, viendraient s'incliner devant les œuvres du génie italien ; et les Italiens eux-mêmes n'en concevraient pas d'orgueil ? Les Italiens n'essaieraient pas de se rendre dignes de leurs ancêtres, en reprenant le meilleur de leur tradition ? Il leur semble, peu à peu, que du jour où ils seront capables de la continuer, l'Europe devra confesser leur supériorité, comme elle avouait sans conteste la su-

1. *Giornale Patr. d'Italia,* Supplemento al num. 7, 1797.
2. Sozzi, *Riflessioni libere alla municipalità di Venezia,* 1797.
3. A. Œhlenschläger, *Selbstbiographie,* Zweiter Theil, chap. XIII (Rome)

périorité des Romains ou des Florentins de la Renaissance. Et alors, elle n'aura plus de raison pour manifester au pays que l'Apennin partage, que les Alpes entourent, et la mer, la pitié dédaigneuse dont elle l'accable maintenant. Elle lui concédera, à tout le moins, le rang d'égalité avec les autres nations, chacune ayant sa force propre et spéciale : l'une, la puissance guerrière ; l'autre, le commerce ; et l'Italie, l'art. Et il leur semble encore qu'à l'intérieur même, le jour où ils n'auront plus rien à envier à la gloire ancienne, ce jour-là se retrouveront les conditions politiques et morales dans lesquelles vivaient les premiers créateurs : reviendra le temps des luttes, où les énergies bien trempées ne craignaient pas l'effort ; où la liberté régnait dans chaque gouvernement ; où la prospérité matérielle favorisait l'essor du génie. Ils croient voir le lien mystérieux qui unit les œuvres d'art à un milieu donné, dont elles sont comme le résultat logique et nécessaire ; ils pensent qu'en reproduisant les effets, ils reproduiront les causes ; et qu'ainsi, en vérité, ils peuvent refaire leur nation par la vertu des formes, des couleurs, et des sons. Le milieu qu'ils souhaitent, en effet, c'est une patrie.

Aussi, lorsqu'apparut le grand artiste désiré, quels cris de joie saluèrent son avènement ! Avec quel orgueil on fit retentir le nom de Canova[1] ! On le possédait enfin, l'Italien qui l'emportait non seulement sur tous ses contemporains, mais pouvait entrer en lutte même avec les plus illustres parmi les anciens. On plaçait ses marbres glorieux à côté des œuvres de Praxitèle : et ils n'en souffraient pas. Sculptor veterum emulator, dit la devise d'un de ses portraits : car on employait volontiers le latin en parlant de lui. Personne, pas même Michel-Ange, n'était parvenu à réaliser mieux que Canova la beauté, jusqu'aux extrêmes limites où l'effort humain peut atteindre. Autre chose est une admiration contestée, qu'on est obligé de réclamer âprement sans être sûr de l'obtenir, et celle que les peuples offrent spontanément : or tous devaient s'incliner devant le génie du sculpteur sans égal, tous, et les conquérants mêmes qui, n'ayant personne à lui opposer, étaient obligés de recourir à lui. Notre âge moins respectueux ne lui paye plus sans réserve le même tribut d'enthousiasme ; mais nos grands pères prononçaient encore son nom avec le respect qui convient aux demi-dieux. On voyait les princes entrer dans son atelier comme dans un sanctuaire, qui venaient demander un peu de gloire à son ciseau. C'était à lui que Napoléon confiait le soin d'immortaliser son image, lui laissant le choix

1. Voir A. Venturi, *Canova* (Dans *La Vita italiana durante la Rivol. fr. e l'Impero*, 1906).

de le représenter en César ou en Jupiter; et il était supérieur à Napoléon même, puisque l'artiste se permettait de juger l'empereur. Par Canova, le rêve se réalisait; la gloire italienne ressuscitait; non plus la pâle gloire qu'on puise dans le passé; mais une gloire éclatante et radieuse.

A côté de lui, on sentait bien que les écrivains les plus grands de l'époque restaient petits. Et peu importait, après tout, que ce fût le roman qui triomphât, ou la poésie, ou la peinture, ou la sculpture, pourvu qu'on eût un triomphe. Aussi les littérateurs eux-mêmes n'en voulaient-ils pas à Canova. Point de rivalité contre lui : l'accord était surprenant, au contraire, pour le louer. Jamais sans doute les critiques ne célébrèrent avec une sincérité plus grande un artiste qui les éclipsait. Ils entonnaient résolument les hymnes à sa gloire, parce que, dans un genre différent, par des moyens trop dissemblables des leurs pour exciter leur jalousie, il atteignait le but que tous visaient, plus vite et mieux que les espérances les plus audacieuses n'eussent pu le concevoir. Il se trouvait même un auteur pour mettre directement les lettres à son service, et pour traduire par un monument durable de l'éloquence l'union de toutes les forces créatrices, pour la réalisation d'une beauté patriotique, si l'on peut dire : c'est Giordani.

Giordani, parmi ceux qui s'occupent alors de l'art d'écrire, jouit d'une immense réputation. Pourtant, il n'a produit ni un drame qui passionne la foule, ni un poème qui plaise au goût des délicats, ni, dans quelque genre que ce soit, une œuvre d'importance. Il a de grands desseins qu'il n'exécute pas. Il ne publie guère que des critiques littéraires, des discours, des éloges. Cela n'empêche pas la génération qui passe et celle qui arrive de l'admirer également. Leopardi le consulte et lui laisse prendre de l'influence sur son esprit. Il serait difficile de trouver dans l'histoire littéraire un succès qui repose sur des titres aussi peu solides en apparence. Il n'a même pas le mérite de la persécution, qu'il acquerra plus tard, lorsque les Autrichiens revenus au pouvoir l'emprisonneront pour ses opinions libérales. Maintenant, il est au premier rang de ceux qui reçoivent les faveurs officielles, et au besoin les implorent. Et cependant, cette popularité a ses raisons.

D'abord, Giordani proclame avec plus de netteté que les autres, étant moins engagé dans les querelles de parti, la nécessité de faire face à l'ennemi extérieur. Cet apaisement qui doit adoucir les amours-propres aigris et les vanités blessées, par la conscience d'un devoir commun, il le prêche avec autorité[1]. Paix, dit-il, aux

1. Voir Bertoldi, *L'amicizia di P. Giordani con A. Cesari* (Prose critiche, 1900).

hommes qui font profession de rechercher la vérité! L'élément moral, qui est l'essentiel de la littérature, élèvera, comme les œuvres, les écrivains. S'il lui arrive à lui-même d'être entraîné dans des inimitiés personnelles, il sait faire la part de ce qui lui est particulier et de ce qui importe à l'intérêt général. Lisons sa réponse a Foscolo, qui a dirigé contre lui une note violente de son discours à l'Université de Pavie, et qui s'en disculpe. « Qu'importe si nous ne sommes pas tous de la même couleur? Ce n'est pas possible; ce ne serait pas utile... Je puis promettre à quiconque honorera le nom italien que je l'honorerai et l'aimerai de tout mon cœur... » Ou mieux encore, lisons l'ébauche de son histoire de l'esprit public en Italie pendant six cents ans, considéré dans les vicissitudes de la langue[1]. Telle avait été sa façon de concevoir la réponse à l'Académie de Livourne, donnant aussitôt au débat une ampleur à laquelle les autres concurrents n'avaient pas songé. Les seuls mots qui nous appartiennent encore, écrivait-il, sont les noms de choses matérielles : le pain, par exemple, ou le vin. Tous ceux qui désignent des idées abstraites, des opérations ou des passions de l'âme, sont francisés. Est-ce le moment de discuter sur de vaines appellations? — Il entendait donc parler « peu de Toscane et beaucoup d'Italie ». C'est de cela, sans doute, que l'Italie lui est reconnaissante. Ensuite, elle lui sait gré de donner des exemples de ce beau style italien qu'il préconise. L'admiration publique est pressée; elle ne se rend pas compte de la nécessité des efforts ou des préparations; les lents travaux des grammairiens, qui polissent des mots que d'autres sertiront dans leurs phrases, n'entrent guère en ligne de compte pour elle. Voici qu'au milieu des discussions sur les racines ou sur les désinences, on entend une voix chaude, généreuse, qui semble ressusciter l'art oratoire des meilleurs jours : les auditeurs l'applaudissent; et les lecteurs, ensuite, ne ménagent pas leur approbation. Giordani a eu une jeunesse difficile et troublée; il entre au couvent par désespoir d'amour, en sort parce que les Français chassent les moines; il végète dans d'infimes emplois. Son panégyrique de Napoléon législateur le tire tout d'un coup de l'obscurité. « Il frappa les esprits de tous les lettrés d'Italie[2]. » La forme en faisait une de ces œuvres qu'on désirait, qu'on attendait, mais qui ne venaient pas toujours au gré de ceux qui les demandaient. Pour celle-là, elle était belle, indiscutablement. On était heureux de la posséder, parce qu'on était sûr d'elle comme

1. *Abbozzo dell' opera : Storia dello spirito pubblico d'Italia per 600 anni, considerato nelle vicende della lingua* (Scritti, éd. 1854, vol. II, p. 105).
2. G. Capasso, *La giovinezza di P. Giordani*, 1896.

d'une réalité tangible. Mais il y a autre chose encore. Cet attrait du beau sur la race, que nous croyons retrouver au fond de toutes les manifestations de la conscience italienne, Giordani le constate, le justifie, et l'exalte[1]. D'autres disent que la littérature pure ne tire pas sa valeur de sa propre existence; d'autres disent qu'elle est seulement un des moyens que le génie national trouve à sa disposition pour s'affirmer en face de l'étranger; qu'elle doit s'unir à la peinture, à la musique, à toutes les autres expressions d'un caractère original, afin que ce caractère apparaisse dans toute sa force, et ne puisse plus être contesté. Heureuse une patrie, proclame celui-ci, qui présente des exemples fréquents de l'alliance entre les arts et les lettres! Engagez la lutte, conseille celui-là, en comparant les productions de votre art, de tout votre art, avec celles des peuples voisins : vous en concevrez un sentiment d'orgueil légitime; et vous en aimerez davantage votre politique et vos lois[2]. Mais ces vérités, Giordani les sent et les dit mieux que tous. C'est lui qui prononce cette parole profonde : « La véritable éloquence des Italiens est dans les peintures et dans les sculptures du XV[e] siècle[3] ». Et cherchant, après l'idée, un symbole qui l'explique et qui la justifie, celui qu'il trouve, c'est Canova. Il analyse l'œuvre du statuaire en critique d'art, puisque c'est là son état, et qu'il est secrétaire de l'Académie de Bologne; il l'analyse en styliste qui se laisse aller aux douceurs du nombre oratoire, et compose plus volontiers un panégyrique qu'une dissertation[4]; mais il l'analyse surtout en patriote. Canova, dit-il, n'est pas vénitien, ni romain, il est italien, italien de toute son âme. C'est le mot que devait répéter dix ans plus tard — tant l'idée de Giordani précédait et provoquait la formation de la conscience nationale — le public de Padoue, qui, « apercevant Canova dans une loge du théâtre, lui faisait une ovation bruyante en criant : Vive Canova *Italien!*[5] ».

Rhéteur, Giordani le fut sans doute. Mais il y a des moments dans la vie des peuples où la rhétorique n'est pas inutile; c'est quand elle les entraîne vers un idéal qu'il est nécessaire de peindre comme très proche et très beau. Il fut, malgré ses défauts, le « dictateur littéraire[6] » de son époque, parce qu'il comprit ce qui manquait à ses con-

1. Voir sur cette idée l'intéressant ouvrage de E. Montanari, *Arte e letteratura nella prima metà del secolo XIX*, 1903.
2. P. Moscati, *Discorso letto in Milano...*, 1806; Niccolini, *Orazione...*, 1806; *id.*, 1809; L. Cicognara, *Del Bello, ragionamenti*, 1806; L. Bossi, *Della erudizione degli artisti*, 1810; G. Berchet, *Allocuzione nei funerali del pittore Appiani*, 1817.
3. *Abbozzo*, cité. — 4. *Panegirico ad Antonio Canova*, 1810. (Opere, t. IX, p. 16.)
5. Cité par J. Luchaire, o. c., p. 146-147.
6. I. della Giovanna, *P. Giordani e la sua dittatura letteraria*, 1882.

temporains; parce qu'il eut une haute conception du rôle des écrivains; parce qu'il associa intimement leur œuvre à celle des artistes, donnant ainsi à l'une et à l'autre, avec plus de noblesse et plus de force, leur direction et leur sens. Laissons lui la parole pour qu'il nous résume enfin l'histoire du nationalisme du langage, et de la lutte contre l'étranger, par l'art :

« Les Italiens avaient complètement abandonné et méprisé leur langue; viennent les Français, et avec cette insolence qui leur est propre, ils veulent défendre à la meilleure partie de l'Italie l'usage de sa langue natale. A travers l'Italie tout entière nait une généreuse colère ; on travaille, on peine pour récupérer ce patrimoine négligé, et dont le tyran insolent et fou voulait ravir les derniers restes; à partir de 1808, chacun se met en devoir d'écrire le plus qu'il peut, italien; et le moins qu'il peut, français[1] ».

Acceptons cette formule. Nous n'en saurions trouver de plus expressive; ni, après ce que nous venons de voir, de plus vraie. Elle s'applique à tous les genres. C'est sur la question de la langue que la France a perdu la plus décisive bataille; mais elle recule partout. Elle avait repris le rêve de son hégémonie, et du consentement vague qui la reconnaissait en matière intellectuelle, elle avait voulu faire l'hommage que les vaincus doivent au vainqueur, l'obéissance que les sujets doivent au maître. Sur l'Italie, devenue sa dépendance, elle prétendait étendre la tyrannie de son esprit avec celle de son pouvoir. Mais elle ne comptait ni avec les forces vives de la nation, ni avec les idées de liberté qu'elle même venait de répandre au cœur des peuples, et qui travaillaient obscurément. C'est contre cet obstacle qu'elle s'est heurtée; et c'est ainsi que pour la seconde fois, nous devons conclure au progrès de l'esprit italien, consacré par la littérature; et à l'échec de l'absolutisme français.

1 *Opere,* vol. XIII, p. 377.

LIVRE III

LES LITTÉRATURES DU NORD, LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, ET LA LITTÉRATURE ITALIENNE (1789-1816)

CHAPITRE PREMIER

LES CONDITIONS FAITES AUX LITTÉRATURES DU NORD PAR LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

Nous entrons maintenant dans un ordre différent de causes et d'effets. L'absolutisme de l'esprit et de la langue, tels que certains esprits le concevaient; ou seulement la prépondérance intellectuelle de notre pays, sont menacés par les littératures du Nord. La France n'est plus la seule à vouloir parler en maîtresse ; elle a des rivales qui, en réclamant leur place, ont pris un peu de la sienne[1]. Il y a, là aussi, une sorte de lutte, pour le maintien de l'hégémonie, ou pour l'établissement de la liberté. Nous devons la suivre, et mesurer encore le terrain perdu ou gagné de 1789 à 1816.

I

Le premier effet de la Révolution sur les relations littéraires des pays du Nord avec l'Italie — le moins durable — est d'entraver leur développement[2]. Elle transforme la glorieuse Angleterre en perfide Albion. De même qu'à Florence, un jacobin convaincu déclarait qu'il ne boirait plus de rhum, aussi longtemps que le rhum serait marchandise an-

1. Voir, pour la rivalité du goût allemand et du goût français, C.-F. Flögel, *Storia dell' umano intelletto,* 1788. Trad. Ridolfi. Discorso prelim., p. 13, 45, 61, 86.
2. Voir A. Butti, *L'anglofobia nella letteratura della Cisalpina e del Regno italico,* 1909.

glaise[1] : de même, prose et vers risquent de passer pour de la contrebande. Tandis que les patriotes, dans leurs discours, tonnent contre Pitt et Cobourg, les poètes républicains lancent l'anathème sur les orgueilleux insulaires qui sont les adversaires de la liberté. Le Parnasse démocratique est plein de leur courroux. « L'avide Angleterre », habituée à entendre les injures que lui adressent les autres peuples sans trop s'émouvoir, trouve ici une belle occasion d'exercer sa patience. Puisse Neptune la percer de son trident ! Puisse le soleil la priver de sa lumière ! Puisse une secousse du globe la réunir au continent, pour qu'on tire d'elle une éclatante vengeance[2] ! Telles sont les aménités qu'on lui prodigue. Elle répond en inondant l'Italie de ses pamphlets contre-révolutionnaires.

En 1799, tout change. La tradition qui faisait des Anglais « le peuple le plus libre et le moins corrompu de l'Europe[3] » se renoue avec la victoire. A Naples, où ils ont plus spécialement contribué au rétablissement des princes légitimes, des hymnes s'élèvent pour les célébrer[4]. On compose en l'honneur de Nelson, qui a livré les patriotes aux bourreaux, des petits vers en quantité, suivant l'usage. Les « généreux », les « braves Anglais », chassent les « citoyens » et les « jacobins[5] ». La bannière aux trois couleurs s'en est allée au diable ; « la grande flotte de l'Anglais » est arrivée, et les Français ont été réduits à demander merci[6]. Effet de la politique sur la littérature : à l'entrée des Autrichiens dans Milan, ce sont les grammaires allemandes qui remplacent les grammaires françaises[7]. — Mais cet intermède dure peu. Napoléon veut détruire les Anglais dans leur île ; et auparavant, détruire dans l'opinion des peuples l'estime qu'on a pour eux. Il lui plairait d'attaquer l'Angleterre « dans ses modes, ses usages, sa littérature, sa constitution ». Elle serait moins redoutable si elle était moins admirée. « C'est le grand mal que nous a fait Voltaire de tant nous prêcher l'anglomanie[8]. » Attentifs à toutes ses paroles et à tous ses dé-

1. *Monitore fiorentino*, n° 24, 1799.
2. Monti, *Prometeo ; il Pericolo ; il Fanatismo*, passim ; *Inno cantato al teatro della Scala in Milano il 21 gennaio 1799, anniversario della morte di Luigi XVI ; all' Inghilterra, sonetto :* « Luce ti neghi il sole, erba la terra... »
3. Alfieri, *Misogallo*, prosa terza, 14 dic. 1792. Cf. la même idée dans Foscolo, *Lezioni di eloquenza*, Su l'origine e i limiti della giustizia (Opere, t. II, p. 187).
4. Biblioteca della Soc. di St. pat. Napoli (Miscell., t. III, IV, V. *Reazione* : *Versi e prose*).
5. *Ibid.*, t. IV, parte 3ª, doc. 1. *In lode delle vincitrici truppe del nostro amabilissimo monarca Ferdinando IV. La resa di Sant' Elmo.*
6. *Ibid.*, t. IV, parte 3ª, doc. 26. *La festa che fanno li Napoletani, per la vittoria riportata dalli bravi guerreggianti.*
7. *Corr. Milanese*, n° 51, 27 giugno 1799.
8. Napoléon, *Corr.*, 12 prairial an XIII (1er juin 1805), t. X, p. 577.

sirs ; quand il offre des sources d'inspiration autres que son éloge, trop heureux d'y courir ; quand il se donne la peine d'indiquer un thème à développer, trop heureux de s'en emparer, les écrivains officiels se trouvent prêts à maudire de nouveau le pays qu'il désigne à leur colère. Dans la littérature des préfets, les sous-préfets donnent le ton :

La vengeance des cieux
Semble éclater déjà dans votre île rebelle,
Et vous livre aux excès d'un parti factieux ;
Tandis que, rayonnant d'une gloire immortelle,
Puissant par son génie et son peuple fidèle,
Napoléon le Grand, protégé par les dieux,
Prépare à l'Univers une paix éternelle [1].

« Les Muses italiennes aussi s'arment d'un noble courroux contre la commune ennemie, contre le tyran des mers [2]. » Venise, qui la première avait accueilli la littérature britannique, qui comptait nombre d'Anglais dans ses palais endormis au bord du grand canal, qui avait toujours entretenu avec ses amis d'au delà des mers les relations les plus fidèles, couvre maintenant d'injures les adversaires de l'Empereur : au moins la Venise napoléonienne [3]. Partout, ce ne sont plus que malédictions. Gianni sait à quoi son titre d'improvisateur impérial l'oblige, et ne manque jamais de glisser dans ses poésies quelques variations sur le thème imposé [4]. Lattanzi n'a garde d'être en retard ; il montre « Adington, Drake, et Grenville », qui sont transformés en démons ; le roi George, qui cache dans son sein une rage indomptable, comme le tigre dissimule ses griffes ensanglantées ; Nelson, qui crache du sang comme l'Etna crache des flammes, et empoisonne la terre et l'onde [5]. Ceroni dénonce les « ruses anglaises [6] » ; Petroni découvre les trames que prépare le brigand anglais, grâce à son or [7]. Nous avons vu qu'il n'était pas nécessaire de se distinguer par les ressources d'une imagination féconde pour injurier la France, avant la Révolution, ou, sous l'Empire, pour louer l'Empereur ; de même, il suffit maintenant de montrer de l'énergie ; de flétrir Pitt ; de parler « de la bête féroce [8] », « au regard louche [9] » ; du « forban des mers », qui

1. *J. du dép. du Taro*, n° 25, 1813. La trahison du général d'York. Vers par l'auteur du *Chant de la Victoire* (M. Caravel, sous-préfet de Plaisance).
2. *La Domenica*, n° 22, 1803.
3. V. Malamani, *I Francesi a Venezia e la Satira*, o. c., p. 170 et sv.
4. *Pòesie*, 1807, passim. — 5. *Canto estratto da un poema.,.*, etc., a. III.
6. *Poesie*, éd. 1813. La spedizione di Lissa, sciolti.
7. *Napoleonide*, 1809, Ode 48, Expeditio in Angliam.
8. Lattanzi, *La guerra della terza nordica lega*, 1805. Préface.
9. M. Leoni, *Campagna di Polonia del 1807. Versi*. 1807.

insulte aux souffrances de l'Europe[1] ; de dire du mal de l'Angleterre enfin, pour bien remplir sa tâche. On récompense, ici encore, le zèle plutôt que le mérite, et les bons sentiments plutôt que les bons vers. Ainsi les lieux communs suivent un cours prospère, et les meilleurs esprits s'en contentent[2] ; Monti recommence à mener le chœur. « Le larron avide », « le tyran de l'Europe[3] », « le brigand britannique[4] », « l'oblique Albion qui cherche sa gloire dans le crime[5] », sont les mots malsonnants qui reviennent toujours. Assoiffée de sang, et jamais rassasiée, cette race féroce achète les crimes avec son or, et s'afflige de n'être pas aussi riche en traîtrises que sa rivale l'est en courage[6]. Elle est ennemie de la paix, quand tous au monde la souhaitent ; elle suscite partout la trahison[7]. Elle est aussi désireuse du désordre et du mal que l'enfer[8]. Mais elle a comblé la mesure de ses iniquités ; son châtiment est proche : ses rochers au milieu des flots seront sa prison jusqu'au jour où elle sera anéantie[9].

La bonne prose, qui agit directement et sur un plus grand nombre de lecteurs, est préférable encore à la poésie. Un article du *Moniteur* rédigé suivant les sages principes[10] ; ou l'apostrophe à l'Angleterre prononcée par Carrion-Nisas au Tribunat, persuadent plus aisément que tous les vers du monde[11]. Il ne serait pas mauvais non plus de répandre quelques livres, pour détruire les dernières préventions de l'opinion publique en faveur des brigands : en voici. Les Napolitains, quand ils auront lu l'*Esprit du gouvernement anglais*, dévoilé par Pierre-Charles Lecomte, sauront à quoi s'en tenir[12]. — Il y a peu d'ouvrages qui méritent de passer en italien autant que l'*Histoire générale des descentes faites tant en Angleterre qu'en France* : l'auteur réduit à néant les prétentions des orgueilleux insulaires sur l'empire des mers[13]. — Dans l'*Etat de l'Europe continentale à l'égard de l'Angleterre après la victoire d'Austerlitz*, un policier de la littérature fait voir comment la politique britannique « a

1. A. Dalmistro, *Il puro omaggio*, 1810, sonnet XVII, p. 21.
2. Cf., à titre de curiosité, les vers publiés par Gabriele Rossetti contre l'Angleterre, *G. enciclop. Napoli*, 1806, t. I, p. 258 ; t. II, p. 65.
3. Monti, *In occasione della festa nazionale*, 16 giugno 1803.
4. *Id.*, *Il beneficio*. — 5. *La Palingenesi politica*.
6. *Il Bardo*, canto V. — 7. *La spada di Federigo*.
8. *La Mascheroniana*, canto II. — 9. *La Palingenesi politica*.
10. *Osservatore* (Genova), n° 14, 1803 : Estratto dal Monitore, n° 37, 7 brumajo anno VI.
11. *Gazzetta di Genova*, n° 5, 1806 : Apostrofe all' Inghilterra pronunziata da Carrion-Nisas nella seduta straordinaria del Tribunato.
12. P.-C. Lecomte, *L'Esprit du gouv. angl.*, etc., 1805. Cf. *Il Moderatore*, n° 23, 1806.
13. Poncet La Grave, *Histoire générale*, etc. *Storia generale*, etc., Milano, 1803.

condamné l'Italie à la stérilité » : comment sa défaite, par conséquent, ramènerait l'abondance, et la félicité de l'âge d'or. Tous les peuples de l'Europe sont victimes de l'Angleterre : Napoléon s'obstine à offrir la paix, elle s'obstine à préférer la guerre. Un livre qui établit aussi fortement des principes aussi utiles veut être traduit du français en italien[1]. — Il en est un autre qui a l'honneur d'être traduit de l'italien en français : l'*Angleterre jugée par elle-même*, ou aperçus moraux et politiques sur la Grande-Bretagne, extraits des écrivains anglais[2]. Gioja, qui publie aussi le « Manifeste de sa Majesté prussienne contre la France[3] » en le commentant, prouve par des citations irréfutables, puisqu'elles sont des aveux, que les Anglais ont comme caractères principaux : l'intempérance, l'insensibilité, l'avidité, l'orgueil illimité, la mélancolie, le spleen, la tendance au suicide, la passion pour le jeu, et la corruption des mœurs. Voilà de la saine littérature ! Napoléon veille à ce qu'on répande ces deux livres « avec la plus grande profusion possible » ; à ce qu'on les distribue « aux ministres, aux conseillers d'Etat, aux sociétés savantes et littéraires, aux écoles publiques, et enfin aux préfets » ; à ce que l'auteur sache bien que « Sa Majesté a vu avec une agréable satisfaction la nouvelle preuve qu'il vient de donner de ses lumières, de ses talents, et de son attachement aux véritables intérêts de son pays[4] ». — A la frontière, les règlements arrêtent tous les livres imprimés ou réimprimés hors de France sans une permission du directeur général de la librairie annonçant le bureau de douane par lequel il entrera ; ils arrêtent les journaux étrangers — « en comprenant dans ce nombre les journaux scientifiques ou littéraires » — que l'autorité supérieure ne tolère pas[5]. C'est bien le blocus continental appliqué aux productions de l'esprit.

En même temps, le classicisme, qui n'a pas cessé de protester contre les nouvelles venues, trouve dans la Révolution et dans l'Empire un soutien puissant. L'Italie est encore sous l'impression de la grande renaissance qui marque la fin du XVIIIe siècle[6] ; les fouilles entreprises au pied du Vésuve exhument les statues et les peintures pompéiennes qu'on

1. J.-E. Bonnet, *État de l'Europe*, etc. Pour la trad. it., cf. *Mon. Napol.*, n° 40, 1806.

2. M. Gioja, *Cenni morali e politici sull' Inghilterra*, etc. *L'Angl. jugée par elle-même*, etc., 1806.

3. *Id.*, *Manifesto di sua Maestà prussiana*, 1806.

4. F. Momigliano, *Un pubblicista... del periodo napoleonico*, 1903, chap. XVIII.

5. Arch. di Parma, inv. 19, dip. del Taro, n° 2. *Livres provenant de l'étranger ; journaux et feuilles périodiques provenant de l'étranger.*

6. V. Malamani, *Memorie di Cicognara*, 1888, t. II, chap. II. — Cicognara, *Storia della Scultura*, libro V, cap. I, p. 30 et sv. (Deux. édition, 1834).

imitera partout ; on vient de découvrir à Rome les tombeaux des Scipions ; Winckelmann et Mengs ont remis en honneur la théorie de l'art antique, qu'illustrent à l'avance les monuments glorieux sortant du sol. Clément XIV, et après lui Pie VI, réunissent et classent les collections d'antiquités du Vatican, en fondant le musée le plus riche et le plus beau du monde[1]. « Enfin, un enthousiasme général entraînait les esprits vers la critique des arts et de l'antiquité ; de sorte que Rome, Rome même, paraissait redevenir l'antique palais des Césars, et les demeures des princes semblaient se convertir en élégantes pinacothèques et en riches musées[2]. » Dans cette Italie unie toujours à l'antiquité « par un certain lien de succession qui n'a jamais été vraiment rompu[3] », les hommes de la Révolution, nous le savons, apportent leur culte d'Horace ou de Virgile ; ils font siéger Brutus en permanence dans les clubs. Puis le classicisme est comme l'uniforme de l'Empire. La latinité, pour lui, est le règne de la discipline et le triomphe de l'ordre. Le gouvernement, s'il répudie Brutus, prend plaisir à rappeler César. Les fonctionnaires trouvent toujours « quelque chose d'aimable à dire aux Scipions et aux Antonins[4] », parce qu'ils se sentent, ou du moins qu'ils se croient les successeurs des administrateurs romains. Les larges routes qui traversent les montagnes, les embellissements des villes, les monuments surtout, veulent prendre le caractère grandiose qui convient aux dominations universelles. C'est l'époque où Cagnola est chargé par Napoléon de construire la porte triomphale du Tessin et l'arc du Simplon. C'est l'époque où Appiani, membre de l'Institut, peintre du roi, chevalier de la légion d'honneur et de la couronne de fer, rappelle par ses décorations les grotesques des thermes romains et les fresques des maisons de Pompeï ; il mérite le titre de peintre des Grâces, tandis qu'il représente l'Olympe, la toilette de Junon, Vénus et l'Amour. Ce Canova qui jouit d'un triomphe sans égal, fait revivre tous les dieux et tous les héros, aussi bien les Grâces et Vénus, que Persée, Hector, Ajax, ou Thésée. Quand de Venise il vient à Rome, à vingt-deux ans, il reste en contemplation devant les Dioscures du Quirinal et l'Apollon du Belvédère ; c'est en les regardant qu'il apprend « à voir la nature avec l'œil de l'antique[5] ». — Il est logique que la même mode fasse aussi sentir ses effets dans la littérature.

1. J. Gendry, *Pie VI*, 1907, chap. VI, p. 136 et sv.
2. E.-A. Visconti, *Opere*, 1818, t. I, p. 24-25, Notizie intorno alla vita di E.-Q. Visconti, raccolte dal dottore G. Labus.
3. I. Pindemonte, *Dissertazione*, citée, 1783. — 4. P.-L. Courier, Lettre du 23 mars 1812
5. A. Venturi, *Antonio Canova* (Vita Italiana durante la Rivol.).

En fait, les traductions de l'antique font fureur : c'est « le goût du temps[1] ». Les influences extérieures, disent les disciples d'Horace, peuvent beaucoup sur les études : les événements politiques contribuent à faire lire les classiques avec plus de plaisir ; une ressemblance facile à distinguer entre la présente époque et celle où sortit de l'Italie la lumière qui éclaira toute l'Europe, engage les jeunes gens à pratiquer assidûment les auteurs latins et grecs[2]. Il semble qu'une traduction classique suffise à fonder une réputation littéraire ; et qu'inversement, il manque quelque chose à la renommée des plus illustres, s'ils n'ont une traduction classique à léguer à la postérité. Quel travail, par exemple, autour d'Homère[3] ! Que de versions, que d'éditions, que de commentaires de tous les auteurs grecs — même d'Orphée ! Horace, qui semble le favori parmi les latins[4], n'est pas traduit moins de trente-six fois de 1780 à 1815, si on compte les traductions partielles avec les traductions totales. Virgile et Ovide lui cèdent à peine le premier rang. Alfieri ne dédaigne pas de traduire des comédies de Térence ; et Cesari prête au même écrivain les grâces du pur toscan. Le latin étant familier à tous les gens cultivés, les spécialistes se livrent à de singuliers tours de force. Composer en l'honneur de Napoléon des inscriptions lapidaires, c'est jeu d'enfant[5]. Mettre en vers les péripéties de la bataille de Lützen, par exemple, c'est mieux[6] : mais il y a plus difficile. Le plus difficile, c'est de prendre les poèmes les plus récents des auteurs contemporains, et de les tourner scrupuleusement en hexamètres ou en pentamètres, en vers alcaïques ou saphiques. Il y a du mérite à traduire ainsi, entre autres poèmes de Monti, *Il Bardo della Selva Nera* ; et entre autres poèmes de Foscolo, *I sepolcri*[7]. Une comédie n'est pas une matière moins ardue, et n'exige pas une moindre virtuosité[8]. Rien n'échappe à l'audace de ces traducteurs paradoxaux. Le plus étonnant de tous est Gagliuffi. Dans les réunions où les Arcades lisent de doctes poésies latines au milieu des poésies légères italiennes, et dissertent avec érudition sur tel passage des bons auteurs qui paraît obscur[9], il se fait remarquer par son habileté. Quand un improvisateur ou une improvisatrice, Gianni ou Amarilli Etrusca, composent devant lui des vers italiens, il en improvise

1. *G. ital.*, n° 20, 1815. Letteratura.
2. G.-G. Sülzer, *Della migliore maniera di leggere... le opere classiche.* Trad. Ridolfi, prefazione, 1802.
3. F. Federici, *Degli scrittori greci e delle ital. vers. delle loro opere*, 1828.
4. *Id.*, *Degli scrittori latini*, 1840. — 5. V. p. ex., *Il du Taro*, n° 48, 1812.
6. *Id.*, n° 41, 1813. Tous les journaux officiels sont pleins d'œuvres du même genre.
7. P. Papa, *Su i commenti e le versioni latine dei Sepolcri*, 1881.
8. A. Sografi, *Ortensia*, commedia. Colla trad. latina a fianco, Padova, 1811.
9. *Diario ordinario*, n° 1788, a. 1792.

à son tour la traduction latine [1]. Ce jeu lui est habituel. Il voyage en France, et improvise aussi bien devant la tombe de saint François de Sales que devant un arbre planté par Voltaire à Ferney. En repassant par Zürich, il improvise devant le monument de Gessner. C'est l'homme, pour tout dire, qui est capable de mettre en latin le Code Napoléon [2].

Ceux qui apprécient « la belle saveur de latinité [3] » qu'ils peuvent ainsi goûter ne sont guère disposés à soutenir les littératures du Nord. Du jour où on a permis à Young et à Ossian de pénétrer dans le vieux sol classique, on a pu prévoir la ruine imminente du bon goût italien [4]. Ils ne le définissent pas exactement ; mais ils l'invoquent sans cesse. « La perversion, la corruption du goût natif, dans la langue et dans la poésie », est une menace qu'ils tiennent suspendue sur la tête des coupables. Qu'ils sachent bien aussi qu'ils ont contre eux la force de la tradition. Jamais les rameaux sauvages des chênes calédoniens ne pourront se greffer sur les rameaux du Parnasse italien. Le génie de la nation s'y oppose [5]. « Le vain désir de faire du nouveau, le goût de philosopher en vers, inspiré par les trop nombreuses traductions de poètes anglais et allemands, un esprit d'imitation maladroite en faveur d'auteurs qui ne peuvent pas être des modèles pour les Italiens [6] » menacent la littérature d'une entière décadence. Les images qu'enfante le génie germanique peuvent plaire là-bas, dans la brume : mais jamais elles ne trouveront bon accueil dans le pays de Virgile, de l'Arioste, et du Tasse [7]. C'est de la « fausse poésie [8] ». La Raison, qui doit choisir, rejeter, séparer, assembler, lui manque. Elle ressemble à un feu d'artifice, qui laisse les yeux fatigués par des étincelles aussitôt éteintes, et les oreilles assourdies par le bruit des détonations, sans qu'il reste rien dans l'esprit qu'une vaine image. « Elle est le fracas, l'incohérence, l'âpreté, l'obscurité », devant la poésie classique, qui est « la vérité, le naturel, l'harmonie, la clarté ». Elle n'a pas pour elle l'ordre qui assure la durée ; se contentant de l'approbation fugitive d'une jeunesse irréfléchie, elle ne travaille pas pour les siècles à venir. Ainsi s'exprime en 1810 un pamphlet qui traite par l'ironie les folies de la nouvelle école. « Je ne veux pas », dit l'auteur, « vous enseigner la poésie toscane par le

1. *Id.*, n° 1992, a. 1794.

2. F. Gagliuffi, *Specimen latinitatis. Accedunt poemata varia meditata et extemporalia.* Augustæ Taurinorum, 1833, in-4°.

3. *Monitore di R.*, n° 15, 1798, Istit. naz. « Che bel sapore di latinità ci fece egli sentire ! »

4. L. Cerretti, *Delle vicende del buon Gusto in Italia*, 1805.

5. *Mon. Napol.*, n° 107, 1807. — 6. L. Bramieri, *Regole della poesia*, 1809, p. 181.

7. *G. d. lett. ital. Padova*, t. XV, 1806. Libri diversi : il trionfo d'amore.

8. *Lettere ined. di 40 illustri Ital.*, p. 57 (Bettinelli). 1836.

moyen de règles ennuyeuses et de préceptes qui dégoûtent : tirés pour la plupart de cette antiquaille toute usée dont Flaccus fit présent aux Pisons, il y a beau temps. A nos âmes sensibles et imaginatives conviendrait mal une institution pédantesque, qui circonscrirait, limiterait un espace que vos vols inquiets et sublimes veulent immense[1] ».

Les règles et les préceptes : voilà ce qui est cher au cœur de beaucoup d'écrivains. Ce n'est pas une nouveauté de dire qu'il y a le bon classicisme, et le mauvais. Le premier est celui qui nourrit la pensée d'une forte sève par la connaissance profonde de l'antiquité. La rectitude du jugement et l'art parfait de la forme, qui distinguaient les grands auteurs du passé, se transmettent à ceux qui les pratiquent intimement. Les savants occupés à faire revivre la pensée grecque, comme Lamberti[2] ; ou à reconstituer toute la civilisation romaine, comme Ennio Quirino Visconti, servent bien le présent. Ce qu'ils retrouvent, ce sont les qualités éternelles qui sont utiles aux contemporains autant qu'elles l'ont été à leurs aïeux. Mais si le classicisme est une mode, et se ramène à une virtuosité formelle, il ne saurait être que dangereux pour une nation qui a besoin de penser fortement. Le mauvais classicisme, celui qui emprunte aux Latins ce qu'ils avaient de plus local et de moins humain pour le transformer en dogmes immuables, risquerait d'étouffer l'originalité italienne qui commence à revivre. Il offre à des poètes trop faciles la vieille mythologie, comme à des écoliers des développements tout faits pour combler les vides de leurs devoirs. Voici comment il entend la sincérité en matière de passion : « Je dis que la mythologie fournit les matériaux les plus propres et les plus analogues à la poésie amoureuse, pour un poète qui s'y livre, en quelque langue, en quelque pays qu'il écrive. En voici la raison : l'éloquence poétique de l'amour a besoin de persuader et de séduire, pour inspirer son feu et ses fureurs même. Elle emploie tous les moyens possibles pour arriver à son but : elle rassemble les faits et les exemples les plus merveilleux et les plus étranges ; elle leur donne crédit et beauté ; plus le prodige dépasse la raison, plus l'enthousiasme des amants y ajoute foi, et plus leur cœur s'enflamme. Qui, parmi eux, pourra douter que la ruine et l'incendie de Troie n'aient été l'œuvre de l'amour ? Qui ne se rappellera avec transport le nom et les aventures de la belle Hélène, ravie par Pâris, et par conséquent l'histoire de Léda, sa mère ; laquelle entraîne nécessairement celle de Jupiter changé en cygne pour elle, en taureau pour Europe, en or pour Danaé... » Bref,

1. Cassiano Batperini, *La felice rivoluzione,* etc., 1810.
2. V. Fontana, *Luigi Lamberti,* 1893.

un poète érotique qui néglige ces précieux avantages « est un homme de glace, qui ne connaît ni l'art, ni la nature ; c'est un parfait imbécile, qui ignore les premiers attributs de son sujet[1]... » Passons sur la dernière épithète, que le bon Torti laisse échapper contre le poète imaginaire dans la chaleur de son indignation : n'est-ce pas une singulière erreur que de voir « la nature » dans ces artifices? Et cette erreur ne vient-elle pas de la superstition des modèles? Pour faire « avec facilité » des vers latins ou italiens, peu importe, il est nécessaire et suffisant de connaître un certain nombre de secrets : c'est le privilège de l'art. La matière n'est rien : l'art la crée, ou la modifie à son gré ; il donne les mots, la mesure, la rime. Il s'acquiert lui-même par la lecture, par l'imitation des classiques, par l'exercice. On oublie seulement de songer à la réalité et à la vie. Le classicisme ainsi compris, avec le cortège des préceptes qui l'accompagnent toujours — le merveilleux, le vraisemblable, le bon goût — n'est plus « qu'un recueil de recettes de cuisine pour des estomacs délabrés[2] ».

De celui-là, il est certain que la France s'accommoderait fort bien. Il ne gênerait pas son influence ; il la servirait au contraire. Car ce qu'elle peut proposer à l'imitation des autres, ce n'est pas la grande littérature, qui est inimitable. Les œuvres médiocres, produit des règles infaillibles, se recommandent et se copient plus aisément. Entre le classicisme d'un Népomucène Lemercier ou d'un Luce de Lancival et celui que nous venons de voir, il y a de nombreux points de ressemblance. On peut passer de l'un à l'autre avec facilité, et sans trouver grand changement. La France, qui à l'origine a invoqué les mêmes arguments contre les littératures du Nord, leur reprochant le manque de raison et le manque de durée, aurait donc beau jeu si Napoléon réussissait à les arrêter, et le classicisme à les vaincre.

Mais sa victoire, à supposer qu'il en remporte une, ne sera jamais que partielle. Rares seront les esprits qui resteront fidèles au classicisme pur. Les plaintes sur l'ignorance totale des règles de grammaire, sur le mépris des bons modèles, sur la manie de donner au style un certain enthousiasme hors de nature, se répètent trop souvent pour ne pas déceler la présence du danger. Cette époque est trop curieuse des nouveautés, trop inquiète des directions à prendre, pour qu'elle se contente d'une seule doctrine et ne veuille pas les essayer toutes à la fois. Il y aura peut-être un mélange des littératures classiques et des littératures du Nord; mais il serait imprudent de parler de défaite ou de

1. F. Torti, *Prospetto del Parn. ital.*, parte 3ª, cap. vº, p. 230, 1812.
2. G.-A. Borgese, *Storia della critica romantica in Italia,* 1905, cap. I e II.

victoire, la réalité n'étant pas absolue. D'autre part, pour maudire l'Angleterre, on ne cesse pas nécessairement de lire ses auteurs. Il est trop évident que si la politique influe sur la littérature, elle n'en est pas toute la mesure ; et qu'une politique commandée est plus caractéristique de ceux qui commandent que de ceux qui obéissent. Nulle terre n'est plus hospitalière aux Italiens, plus accueillante aux productions de leur génie, que l'Angleterre ; si l'Italie intellectuelle dressait une liste des nations suivant l'ordre de mérite où elle les tient, ce serait l'Angleterre sans doute qu'elle placerait la première. Une guerre de quelques années, imposée par la force, ne transforme pas ces rapports traditionnels. Après tout, c'est en faisant partie de la Grande Armée, en route pour le camp de Boulogne, que Foscolo se perfectionne dans l'étude de l'anglais, et qu'il traduit le *Voyage sentimental* de Sterne[1]. En 1807, à Venise, Napoléon demande à une femme de lettres quelles sont ses œuvres. Elle répond qu'elle s'occupe de traduire. « Du Racine, je suppose ? » « Non, de l'anglais[2] ». Cette réponse est plus sincère que les poésies officielles des auteurs gagés[3]. Ajoutons que si les productions nouvelles sont arrêtées à la frontière quand elles déplaisent à l'autorité, celle-ci atteint difficilement le mouvement d'opinion qui pousse à relire, à étudier, à traduire les œuvres déjà connues. S'il s'agissait d'une influence qui va naître, la question se poserait autrement, mais nous n'en sommes plus aux débuts. Assez de livres anglais sont entrés déjà pour alimenter la pensée italienne. Si elle est obligée de reprendre les grands auteurs, au lieu de distraire sa curiosité par l'examen des productions nouvelles, elle n'en comprendra que mieux l'essence de la pensée étrangère ; et elle s'en trouvera plus profondément modifiée. Enfin, l'Allemagne ne doit-elle pas être distinguée ici de l'Angleterre ? On n'encourage pas à la détester ; la barrière officielle élevée entre les deux pays est moins sévèrement gardée. Leurs relations, comme toutes les relations internationales à cette époque, souffrent du perpétuel état de guerre qui divise l'Europe ; en Italie, et hors de l'Italie, le commerce de la librairie est arrêté : auteurs et journalistes s'en plaignent[4]. Mais pour être rendues plus difficiles,

1. Opere, t. II. *Viaggio sentimentale di Yorick.*
2. G. Malamani, *G. Renier-Michiel,* ouv. c., 1889.
3. L. Vicchi, dans son Ouvrage cité sur *V. Monti* (V. IV, 1887, p. 648), donne une statistique curieuse, mais dont il n'indique malheureusement pas les bases, des traductions. Il note, de 1790 à 1799, 5,75 pour 100 de livres français imprimés en Italie, et 1,25 pour 100 de livres anglais. « Quant aux traductions, ajoute-t-il, il faut remarquer le développement pris par les traductions du français, et par les traductions de l'anglais qui commencent, au détriment des traductions du latin et de l'espagnol. »
4. Foscolo, *Epistol.*, 31 giugno 1807 ; *Nuovo Giorn. Encicl. d'It.*, maggio 1807, p. 122 ; *Giorn. Encicl. di Nap.*, gennaio 1811, p. 377.

elles ne sont pas interrompues sans retour. La connaissance des littératures du Nord pourra être retardée; elle consistera plus en répétitions qu'en acquisitions: ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour croire que la France va désormais triompher sans rivales. La meilleure preuve de leur vitalité, c'est que ces rivales, l'Angleterre et l'Allemagne, vivent en effet.

II

Elles vivent, elles agissent, elles sont, comme le classicisme, à la mode. « La mode italienne — puisque cette capricieuse déesse a conquis même les littérateurs — est de connaître les poètes anglais dans toute leur extension[1]. » On voit apparaître l'anglomanie à des signes certains, ainsi qu'une maladie[2]. Ici, c'est un jeune écrivain qui débute dans la carrière en traduisant le *Barde,* de Gray, pour communiquer aux ignorants le plaisir qu'il a lui-même éprouvé en lisant ce chef-d'œuvre[3]. Ce prêtre, dans sa chaire, cite Milton à côté des Prophètes[4]. Ce journaliste, qui médite de fonder une feuille modèle, parle du *Spectateur* d'Addison[5]. S'agit-il de prouver la supériorité de l'italien sur les autres langues? Voici le témoignage d'un auteur britannique[6]. Que de romans anglais! Et sur ces romans, que de larmes versées! Clarisse, Héloïse, Werther — noms immortels, qui devraient décourager les entreprises de l'avenir[7]! Richardson est « classique »; son nom brille parmi le petit nombre de ceux qui intéressent toutes les catégories de personnes; ses écrits « ont joui, dès leur apparition au jour, d'une célébrité presque prodigieuse[8] ». « Le style sombre de Mme Radcliffe, qui veut donner à ses lecteurs l'impression d'une force quasi convulsive » plaît aux âmes sensibles autant qu'il déplaît aux censeurs rigoureux[9]. Elle laissera bientôt la place à Walter Scott, dont le succès fera succéder le genre historique au genre mélodramatique[10]. Le

1. Thomson, *Stagioni,* trad. da C. di Ligni, 1805. Il trad. a chi legge.
2. V. A. Graf, *Giudizi d'It... su Londra...* (Nuova Antol., 16 maggio 1909). Chapitre d'un livre en préparation sur l'anglomanie en It.
3. Gray, *Il Bardo,* 1807. G. Berchet al lettore.
4. Fantoni, *Lez. di Eloquenza,* l. VIII, p. 131 (Opere, éd. 1823, t. III).
5. Foscolo, *Opere*, app. Chiarini, p. 127 et sv.; V. Cuoco, Disegno di un giornale nel 1803.
6. *Poligrafo,* nº 36, 1812. Letteratura.
7. *Effemeridi,* nº 36, 1806. Gli amori pastorali di Dafni...
8. *Giorn. di Pisa*, 1806, t. V, parte IIa, p. 215, art. VI. — 9. *Effem.*, nº 39, 1806.
10. V. G.-B. Marchesi, *Romanzi... italiani,* 1903; G. Agnoli, *Gli albori del romanzo storico,* 1906.

jardin anglais, qui est un des symptômes les plus caractéristiques de la crise, attire l'attention. Permis de critiquer le caractère pathétique et lugubre dont sont généralement pleines les œuvres des poètes et des romanciers : mais non pas le jardin. « Le mot jardin éveille dans l'esprit de l'Anglais une idée bien diverse, et beaucoup plus complexe que celle qu'elle éveille chez un Italien. Un jardin, pour les Anglais, ce n'est pas une enceinte d'une régularité ennuyeuse, divisée en compartiments symétriques, avec une correspondance de figures et de lignes qui engendre une harmonie sans âme et monotone[1] ». Ce produit d'un goût affecté et corrompu pourrait s'appeler le « fontenellisme du style champêtre ». Au contraire, une succession de scènes toujours inattendues, d'allées ombreuses, d'eaux qui serpentent ou qui s'élancent, de grottes moussues et de sombres bosquets : voilà qui touche le cœur, qui excite l'imagination, qui transporte en un ravissement délicieux, presque extatique. Le goût de deux nations qui ont toujours été deux émules en talents et en gloire s'oppose ici comme de lui-même. L'un est « symétrique », et l'autre « imitatif ». Le jardin français, harmonieux et régulier, procure un plaisir tranquille et toujours égal ; l'anglais, graduant les surprises au moyen d'un désordre apparent, éveille dans les âmes les sensations les plus vives et les plus sincères. C'est l'Académie de Padoue qui se livre à ces jeux de psychologie internationale. En 1801 paraît un chef-d'œuvre sur la matière : *Dell'Arte dei giardini inglesi*[2]. Trente six gravures présentent aux yeux des lecteurs les merveilles d'une nature anglicisée ; et davantage encore dans la seconde édition, en 1813[3]. Les dessins artificieux des vieux parcs y sont dédaignés et méprisés. Il faut maintenant de vrais poèmes, œuvres de l'écrivain, du peintre, et du philosophe autant que du jardinier. L'exemple que l'Angleterre présente est admirable. Ses paysages ont gagné en beauté ; la botanique a progressé ; l'agriculture a pris un lustre nouveau ; les beaux-arts et les sciences ont pénétré dans toutes les classes de personnes et en tous lieux : la vie champêtre est devenue non seulement agréable, mais sentimentale et morale. Des tableaux si séduisants engagent à l'imitation : voilà de grands seigneurs qui prennent plaisir à révolutionner leur parc[4].

A vrai dire, l'époque vit surtout de ce que la précédente avait apporté[5].

1. L. Mabil, *Saggio sopra l'indole dei giardini inglesi*, letto... nell' anno 1796 ; Estratto dalle relazioni accadem. di M. Cesarotti, rel. XVI et XVIII. Voir aussi, de L. Mabil, *Teoria dell'arte de' giardini*, 1801.

2. Milano, an IX. — 3. *Ibid.*, 2ª ed. 1813.

4. C. Vidua, *Lettere*, nº 24, 12-13 giugno 1808.

5. Il convient de faire une exception pour quelques poésies de Byron. Cf. Muoni, *La fama del Byron in Italia*, 1903.

Elle fait le compte des œuvres qui avaient déjà passé les Alpes ou la mer avant le moment des troubles. Puisqu'elle a le loisir de revenir à ce qu'elle possédait déjà, elle y revient ; elle contemple le travail accompli et les résultats désormais acquis. Quantité de poètes ont traduit l'élégie de Gray sur un cimetière de campagne : c'est le moment de réunir leurs versions pour les publier toutes ensemble[1]. Parmi tant de fleurs étrangères, on sépare des autres celles qui ont plù davantage pour les recueillir dans des anthologies[2]. D'infatigables ouvriers, qui pourraient lutter de zèle avec leurs confrères les latinistes et les hellénistes et même l'emporteraient sur eux par la masse et par le nombre[3], faute d'avoir les productions anglaises d'aujourd'hui, se contentent de celles d'hier. Avec une légitime fierté, le Journal littéraire de Padoue dresse en 1810 la liste des traductions achevées par Pietro Antoniutti, curé d'une paroisse de Venise : elle fait peur[4]. En 1781, les réflexions d'Edouard Montagu sur la grandeur et la décadence des cinq républiques antiques les plus célèbres, deux volumes. En 1783, les œuvres philosophiques de Franklin, deux volumes. En 1784, l'histoire de l'Ecosse, de Robertson, quatre tomes. En 1785, les observations de Franklin pour quiconque voudrait traverser l'Amérique. En 1786, un recueil des morceaux des plus célèbres écrivains anglais, six tomes. En 1787, les Lettres de Lyttelton sur l'histoire d'Angleterre, deux tomes. En 1790, les Voyages de Coxe, dix tomes. En 1797, trois volumes : l'Hermès ou recherches philosophiques sur la grammaire universelle ; les catégories philosophiques ; et les recherches philologiques, du chevalier Harris. En 1803, l'Essai de Mme Montagu sur les écrits et le génie de Shakespeare, comparés avec les dramaturges grecs et français. La même année, les observations de Lyttelton sur la vie de Cicéron et l'apostolat de saint Pierre avec les réflexions de lord Bolingbroke sur l'exil, en deux volumes in-quarto. En 1804, les dialogues des morts du même Lyttelton, avec des lettres sur l'insuffisance de la raison et la nécessité de la révélation, deux volumes in-quarto. En 1806, l'Essai de Guillaume Adams en réponse à Hume sur les miracles, avec la vie de Hume par lui-même, in-quarto ; et la Synopsis historico-chronologique des plus célèbres auteurs anglais, depuis les invasions de Jules César jusqu'à nos jours,

1. Gray, *Poemi inglesi recati in verso ital. da varj autori*, 1813 ; A. Torri, *Elegia di T. Gray... in più lingue*, 1817.

2. *Antologia Britannica*, 1810 ; *Saggio di poesie inglesi*, 1817.

3. G.-B. Moschini, *Della lett. Venez.*, tomo II, p. 254 et sv, 1806-1808 ; A. Serena, *Al. Pope e i traduttori veneti dall' inglese...* (Appunti lett., 1903.)

4. T. XXV, 1810, p. 175. Varietà.

avec les observations de Barrington sur les antiques statuts de la Grande Charte jusqu'à Jacques Ier. En 1807, l'essai d'Adam Ferguson sur l'histoire de la société civile. En 1809, les observations de David Hartley sur l'homme et sa structure, ses devoirs et ses espérances. En 1810, les lettres de lord Chesterfield à son fils sur les hommes et les mœurs, pour un nouveau système d'éducation. Quel courage ! Or il n'y a aucune nouveauté dans ces œuvres volumineuses ; quelques-unes remontent à un demi-siècle. La Révolution arrête la rapidité des échanges sans interrompre la continuité de la tradition [1].

Faisons l'expérience inverse. De tous les auteurs anglais, prenons celui qui était le plus connu peut-être en Italie : Ossian [2]. Il aurait le droit d'entrer dans le repos et presque dans l'oubli. Il a fait les délices d'une génération qui est maintenant vieillie ; il est rare que les fils restent fidèles aux goûts de leurs pères. La traduction de Cesarotti, réimprimée en 1772, en 1780, en 1782, en 1783, en 1789 encore, corrigée, revue, augmentée, ornée de dissertations et de commentaires, continue-t-elle à se multiplier ? Elle se multiplie toujours [3]. En 1793, en 1800, en 1805, en 1807, on la publie ; l'année 1810 la voit paraître deux fois ; 1811 et 1813 la revoient : la tradition ne s'interrompt pas. On extrait des morceaux choisis de l'ensemble des poèmes. On les complète aussi ; en 1813, M. Leoni publie les nouveaux chants d'Ossian, réédités en 1814 et en 1818. Cesarotti continue-t-il à jouir de la gloire que lui a valu son initiative ? Il en jouit plus que jamais. L'inauthenticité des poèmes n'enlève rien à son mérite ; c'était l'art qu'il admirait en eux plus que la spontanéité ; l'art demeure, qu'ils soient l'œuvre de Mac-Pherson ou de Smith [4]. Il éprouve le contentement d'un homme dont l'effort a été couronné de succès. Il voit Miollis se promener solitaire sur le rivage, son Ossian à la main, s'entretenant avec lui et la nature dans le plus doux ravissement ; il le voit « s'abandonner à la rêverie, fixant les yeux tour à tour sur les vagues et sur les Alpes, et tâchant parfois de les enfoncer dans ces brouillards noirâtres et brisés par des tonnerres qui s'approchent de plus en

1. Cf. sur l'établissement de cette tradition, et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, P. Hazard, *Les premiers contacts des littératures du Nord avec l'esprit latin en Italie*, 1909.

2. M. Scherillo, *Ossian*, 1895.

3. K. Weitnauer, *Ossian in der ital. Litt.* (Zeitschr. f. Vergl. Literaturgesch., NF., Bd XVI, 1906). Nous avons trouvé, outre les trad. indiquées par M. W., les suivantes : Cesarotti, Bassano, 1789, 3 vol. in-12 ; *id.*, 1805, 2 vol. in-12 ; *id.*, Venezia, 1807 (*Parnasso de' poeti classici*, t. XLIII) ; *id.*, Bassano, 1819, 4 tomes en 2 vol. in-12 ; *id.*, Napoli, 1836, 4 vol. in-12 ; *id.*, Firenze, 2 vol. in-16. Trad. Leoni : Napoli, 1836, 2 t. en 1 vol. in-8°, 2 t. en 1 vol. in-12 ; *id.*, Venezia, 1836, in-8°.

4. V. Alemanni, *Un filosofo delle lettere, M. Cesarotti*, 1894, p. 92-167 : Le poesie ossianiche.

plus[1].... » et il se sent très heureux, parce qu'il reconnaît son œuvre. Il sait que Napoléon a lu Ossian au pied des Pyramides; il sait qu'une édition grandiose de sa traduction se prépare à Paris[2]. Il meurt dans la gloire; un orateur déclare sur sa tombe que la postérité lui sera reconnaissante « de ce prodigieux travail, qui fera toujours l'étonnement et le charme des cœurs sensibles et des âmes généreuses[3] ». Plus grand que Virgile, égal à Homère, à quelques défauts près, qui sont la rançon du génie, Ossian triomphe. Une foule de petits Bardes entonnent ses chants d'une voix grêle; ils essaient de rivaliser avec lui, comme Gianni improvisant l'éloge du général Desaix à la table du général Berthier, et provoquant l'admiration des convives par l'originalité de son refrain : « Non, la voix d'Ossian ne retentira pas seule à l'immortalité; non, Fingal n'est pas sur la terre le seul vainqueur des puissants[4]. » Un disciple distribue par ordre alphabétique les exemples tirés du maître, et compose ainsi un petit dictionnaire à l'usage des poètes : ils n'auront qu'à le feuilleter pour trouver un riche assortiment de noms sonores, de paysages calédoniens, et de scènes tragiques[5]. « Si aride que soit leur esprit, et même si les couleurs leur manquent pour rendre leurs idées, ils trouveront dans ce livre un volumineux recueil de lieux communs *césarottiens* et des magasins entiers de marchandises étrangères du Septentrion, qui, combinées avec celles que produit leur climat, feront rire les Pisons de Rome : mais elles se feront certainement admirer des *poètes de marque*[6]. » Les *Effemeridi letterarie*, qui sont classiques, ont beau parler ainsi par jalousie. Le dessin s'empare de ces sujets : voici Ossian en gravure. La musique s'en empare : voici Ossian en cantates, voire même en opéra. La tragédie s'en empare; un Sicilien mande à Cesarotti une pièce en cinq actes pour qu'il la corrige; comme à Bergame en 1778, on compose une « Clato » à Venise en 1804.

Ici encore, les classiques ont beau protester[7] : la pièce a six représentations consécutives. Elle nous montre ce que le goût public demande et applaudit; elle fait voir que le succès des imaginations ossianesques, loin de diminuer, augmente. L'auteur, Luigi Casarini, a vingt-cinq ans. Il avait d'abord composé une tragédie dont le sujet

1. Cité par Weitnauer, p. 274. — 2. *Id.*, *Ibid.*

3. G. Barbieri, *Prose accademiche*, 1829, Orazione detta nei funerali dell' ab. Cesarotti, p. 48.

4. *Courrier de l'armée d'Italie*, suppl. au n° 8, an V (1797).

5. *Esemplari estratti dai Poemi di Ossian, ed alfabeticamente distribuiti...* [par Ubaldo Primavera, 1796].

6. N° 7, 1798. — 7. *G. di Pisa*, 1806, parte I^a del tomo IV, p. 77 et sv.

était emprunté à l'antiquité, *Périandre*. Mais « l'immortel Cesarotti, qui, par sa traduction d'Ossian, a la mérite singulier d'enflammer une foule de jeune gens d'un feu divin et d'un désir illimité de suivre les Muses, a produit sur notre Casarini l'effet le plus magique et le plus surprenant. Enivré, pour ainsi dire, des traits sublimes du barde calédonien, et devançant son âge, sans craindre les obstacles d'une carrière aussi nouvelle que difficile, il a osé porter sur les scènes italiennes un sujet tiré du chant d'Ossian intitulé *Cartone*, dont un épisode forme la matière de la *Clato*[1] ». — Le jour tombe ; le soleil « oricrinito[2] » va se plonger dans l'onde, et teint d'une lumière « languido-vermiglia[3] » les nuages, dont les ombres des anciens amants tirent leurs vêtements aériens. La scène représente le bord de la mer ; et non loin, un bois sombre, au milieu duquel s'élèvent quatre pierres sépulcrales. C'est la tombe de Classamor, qui a été tué dans des circonstances horribles et compliquées. Clato, fille du roi Reutamir, aimait Reuda, guerrier de son pays. Celui-ci étant parti pour une expédition lointaine, son père l'a forcée à épouser Classamor, dont elle a eu un fils. Quand Reuda est revenu, il a tué son rival ; il a épousé son ancienne amante, et lui a donné un fils à son tour. Clato, sans se sentir coupable, a cependant des remords. Son premier époux n'a pas eu les chants funèbres qui sont dus aux héros. Elle profitera donc de l'absence de Reuda pour venir sur la tombe de Classamor avec un barde fidèle, Arpino ; et au clair de lune, sous les nuages, celui-ci fera entendre en l'honneur du guerrier ses chants de gloire et de mort. Seulement, Classamor n'est pas mort. Il a été recueilli, blessé, par un ami qui l'a caché, qui l'a guéri, et qui a favorisé sa fuite. Il revient maintenant ; et au moment où Clato s'approche de la tombe, il en sort, pour revendiquer ses droits. Qu'elle le suive : il lui fera boire, dans le crâne de ceux qu'il aura tués, le suc de la vengeance avec le sang[4]. Clato, que cette perspective séduit peu, se trouve prise entre ses deux maris et ses deux enfants. Les choses se compliquent encore, quand Reuda rentre, victorieux de ses ennemis, au milieu des hymnes des bardes. Les deux hommes ne tardent pas à se trouver en présence. Classamor essaie d'assassiner Reuda par trahison ; puis il s'empare des deux enfants, et les tuerait au risque de tuer son propre fils, si Clato ne le suppliait d'attendre. Elle a trouvé le moyen de résoudre cet horrible problème ; elle ira consulter l'ombre de ses aïeux, qui ne trompent jamais ; le soir, elle apportera la réponse définitive. Ses aïeux lui répètent le conseil qu'ils lui avaient déjà signifié par un

1. *Anno teatrale*, anno 1°, tomo V, Venezia, 1804, in-8°, p. 58 : Notizie storico-critiche sopra Clato.

2. Vers 1. — 3. Vers 5. — 4. Acte III, scène II.

présage ; lorsque les deux guerriers la somment de tenir sa promesse, elle se tue ; Reuda la suit dans la mort. Voilà ce qui faisait pleurer les Vénitiens, vers 1804. Le sujet est « historique, si on admet l'existence d'Ossian ». Les caractères sont « sublimes, énergiques et passionnés ». L'intrigue est « simple, vraie, et magique en quelques circonstances ». Elle ne comporte qu'un défaut : c'est que Clato et Arpino prennent trop longtemps Classamor pour une ombre : les lois du vraisemblable se trouvent quelque peu blessées. Le dénouement, qui d'ailleurs a obtenu le plus vif succès, résiste mal à la froide analyse. Le style et la versification sont « louables, énergiques, et tout imprégnés d'une saveur calédonienne ». Enfin le but moral est atteint ; l'auteur « donne une leçon aux pères qui, par la force, obligent leurs fils à choisir un état; et surtout à ceux qui, par des vues d'orgueil ou d'intérêt, forment du lien le plus sacré le nœud le plus odieux [1] ».

Même continuité dans l'intérêt que l'on porte à l'Allemagne. Denina lui faisait une place dans son discours sur les vicissitudes de la littérature, dès 1763 : après avoir comblé d'éloges les Anglais, il constatait, non sans surprise : « Maintenant, il paraît que les Allemands veulent aller de pair avec les peuples les plus savants de l'Europe, et où il y a le plus de littérature [2]. » Mais il doute encore un peu de leurs capacités. « S'il est vrai, comme il paraît, que la plupart des écrivains allemands se sont bornés à imiter les modèles que fournit notre siècle, Français et Anglais, les critiques sont très fondés à présumer que cette nation, si distinguée d'ailleurs par la générosité et la noblesse de ses sentiments, ne se fera jamais autant d'honneur que les autres dans les belles-lettres. » En 1784, le ton change. Denina signale les immenses progrès que les Allemands ont accomplis. Le danger, pour eux, n'est plus l'imitation excessive, mais bien le trop grand désir d'originalité. Leur langue, répandue dans tous les pays germaniques qui les entourent, semblable au grec par son génie, peut acquérir « une espèce d'universalité, sinon égale à celle qu'obtint la France, plus grande de toute façon qu'aucune autre des langues de l'Europe [3] ». Sa *Prusse littéraire sous Frédéric II* renchérit encore sur cette admiration. « Depuis vingt ou trente ans, de trois ou quatre mille écrivains que compte l'Allemagne, il n'y en a peut être pas cinquante, et dans les pays protestants il n'y en a pas dix, qui n'emploient cette langue dans quelque sujet que ce soit. S'il y en a encore qui écrivent quelques livres en la-

1. P. 59-60, Critiche riguardanti il componimento.
2. Denina, *Discorso*, chap. xii, p. 234.
3. *Id.*, éd. 1784, chap. vi, 5e partie : « Rapidi progressi della letteratura tedesca verso la metà del corrente secolo. » *Id.*, chap. vii et viii.

tin ou quelques mémoires en français, aucun d'eux ne doute pourtant pas que leur langue ne soit capable de tout exprimer [1]. » Passe la Révolution; arrive l'Empire, qui prend Denina à son service : il n'en continue pas moins à s'occuper des mêmes sujets. Il publie en 1805 ses *Rivoluzioni della Germania*, qui consacrent la gloire littéraire de l'Allemagne. Son œuvre a d'autant plus de succès que les Italiens n'avaient aucun livre analogue, et qu'il leur était nécessaire de connaître un pays qui offre la connexion la plus étroite avec leurs événements domestiques : c'est lui qui le dit [2].

On observe, en même temps, le travail de la pensée sur les connaissances acquises. Bertòla [3], un des premiers qui se soient lancés à la découverte des régions inexplorées du Nord — non pas au figuré, mais au réel, puisqu'il a été jusque sur le Rhin chercher des impressions mélancoliques [4] — vient de donner de la littérature germanique une idée qui ne s'effacera pas de si tôt [5]. Loin de les confondre avec les énormes Suisses, debout sur le seuil des palais princiers ; loin de croire l'amour des Grâces et des Muses incompatible avec leur caractère martial, il estime que de tous les peuples européens, les Allemands sont les plus cultivés peut-être. L'énorme masse des livres débités à la foire de Leipzig inspire beaucoup d'admiration et un peu d'épouvante [6]. Le public italien entrevoit une foule de savants et de lettrés aux noms barbares, « les Einecke, les Wolf, les Euler, les Bernouilli, les Tissot, les Aller, les Gessner, les Klopstock, et beaucoup d'autres, les Winckelmann, les Ramler, les Wieland », patiemment occupés « a tresser la couronne de gloire et d'honneur de la littérature allemande [7] ». Ou bien apparaissent, dans un décor d'idylle, des personnages très moraux, très candides, très près de la nature qu'ils aiment passionnément; ils portent le souci du bien jusque dans leurs chansons à boire; ils ne détestent pas causer philosophie ; ils ne souffrent aucune tyrannie, ni même aucune contrainte. Ce sont les derniers venus dans la grande famille européenne, les plus frustes, les plus forts. Les Italiens en sont encore à la surprise de les voir si parfaits, quand ils les croyaient si barbares [8]. Cependant la philosophie allemande en est à Fichte, à Schelling, à Hegel :

1. Berlin, 1790. Introduction, section VIII : « Progrès de la langue et de la litt. nationales. »
2. *Rivoluzioni della Germania,* tome VI, chap. XV et XVI.
3. Fr. Flamini, *Aurelio Bertòla,* 1895.
4. *Viaggio sul Reno,* Rimini, 1795. — 5. *Idea della bella lett. al.,* 1784.
6. *Gazz. del Piemonte,* nº 2, a. IX. Scienze ed arti.
7. G. Andres, *Dell' origine... di ogni lett.,* t. I, p. 429 (Ed. 1808).
8. Wieland, *Aristippo,* trad. Arcontini (1809). La préface du traducteur présente le tableau de cette litt. idyllique.

Kant se trouve singulièrement dépassé par ses disciples. En littérature, le *Sturm und Drang* est devenu de l'histoire ancienne. Une école nouvelle a été fondée, qui a eu comme critiques Wilhelm et Fréderic Schlegel, Tieck comme poète, et comme théologien Schleiermacher. A ces premiers romantiques — c'est ainsi qu'on les appelait — succède un autre groupe. Brentano, Arnim, Chamisso, Hoffmann, sont les acteurs qui occupent maintenant la scène. Des poètes patriotiques qui inspirent la haine de la domination française par leurs vers aussi bien que par leur exemple, produit exceptionnel d'un moment de crise, les Italiens pourraient tirer une grande leçon. Ils trouveraient chez ceux-là les mêmes sentiments qui les animent, mais plus forts, plus virils, plus voisins de l'action et de la bataille, qu'ils vont engager résolument. Mais ces renommées contemporaines restent de l'autre côté de la frontière ; elles ne passent pas. Ce sont des nouvelles surprenantes qu'apporte en 1806 le *Giornale italiano*; il les tient directement d'une lettre d'Allemagne. « En Germanie, présentement, le goût s'est transformé tout à fait ; Vieland, Glopstock sont passés de mode ; l'attention et le goût des écrivains se sont retournés vers les siècles passés : on a déterré les poètes de l'époque gothique ; on a trouvé, entre autres, un poème héroïque de la plus haute antiquité : le chant des Liebelungen, qui ressuscitera pour la Pâque prochaine ; j'ai eu le plaisir de l'entendre déclamer par un de nos poètes les plus fameux, Louis Tieck, qui a pris la peine de le recoudre et de le faire imprimer; et je vous assure — ce qui pourra vous paraître paradoxal, ou du moins inexact — qu'on y rencontre un esprit plus gigantesque et plus d'unité que dans Homère, dans Virgile, et dans n'importe quel poème héroïque connu dans toutes les nations [1] ». Cette affirmation orgueilleuse vient sans doute de l'amour propre national: de petites fables morales pour servir à l'instruction et au divertissement honnête des lecteurs semblent plus conformes, d'ordinaire, au génie de la nation [2]. En 1818 encore, dans le *Prospetto generale della letteratura tedesca,* de Ridolfi, le même état d'esprit persiste. L'auteur prodigue les noms et les biographies; il juxtapose les traits d'une image confuse et même chaotique ; il s'extasie: et quand il a fini, il en reste toujours, ou peu s'en faut, à l'Allemagne de 1790 [3].

De la vraie nature, de la nature primitive dont jouissaient les patriarches, c'est Gessner qui fournit, sans jamais lasser, le spectacle en-

1. 15 avril 1806, *Letteratura.*
2. *Raccolta di favolette morali,* 1796. Il traduttore ai cortesi leggitori. *Scelta di favole,* 1800.
3. Cf. A. Ridolfi, *Prospetto generale della lett. ted.,* 1818.

chanteur. Les lecteurs ne sont pas rassasiés de l'âge d'or ; ils tiendraient pour un blasphémateur celui qui trouverait fade et prétentieuse son idéale simplicité. Il faudrait reprendre ici tous les signes d'une faveur que le temps accroît au lieu de la diminuer [1] : comment une foule d'auteurs s'attachent à traduire le « Théocrite suisse », en totalité ou en partie ; comment la traduction d'un seul auteur, plus heureux que les autres, se répète d'année en année, et remplit toute la période dont nous nous occupons ; comment les esprits les plus curieux de nouveautés se passionnent à sa lecture ; comment, au fort des tourmentes politiques, il captive l'attention — « il faut surpasser Gessner, ou se taire ; et qui peut le surpasser ? L'imiter, c'est sottise : car quand un original est connu, admiré, goûté par tous, la copie manque certainement d'intérêt [2] » ; — comment, quand l'ordre est rétabli, on accueille avec empressement les moindres détails sur sa vie et sur son entourage [3]. A Ossian de fournir des tragédies héroïques ; à Gessner d'inspirer des drames larmoyants : dans « Élisabeth », le poète en personne, qui calme un père irrité contre sa fille coupable, fait pleurer les Italiens après les Français [4].

Cependant c'est toujours Gœthe qui donne l'analyse de la vraie passion, celle qui est capable de pousser les jeunes gens jusqu'au suicide. Par une surprenante ignorance, on le connaît à peine comme poète ; une de ses poésies lyriques, *La Violette* ; des *Epigrammes* choisies ; *Hermann et Dorothée* : voilà ce sur quoi les gens les plus compétents le jugent [5]. On ne sait rien non plus de l'auteur dramatique ou presque rien. Il a écrit, dit Bertòla, un drame national, *Götz de Berlinchingen*, comme du Belloy le *Siège de Calais* ; il a eu du succès, pour des raisons patriotiques. Mais s'il veut arriver au vrai mérite, il doit se persuader que les irrégularités ne font illusion que pour peu de temps ; que Shakespeare, idolâtré par sa nation, a bien peu de scènes connues du reste de l'Europe ; enfin que ceux-là perdent de vue la nature, qui ne suivent pas les divins modèles des Grecs [6]. On commet sur son nom même des erreurs grossières [7]. Mais quand il s'agit de *Werther* c'est une autre affaire. Il a tracé dans ce livre « un tableau inimitable des révolutions produites par une passion douce et noble dans une

1. Cf. G. Horloch, *L'opera letteraria di Salomone Gessner e la sua fortuna in Italià*, 1906.
2. *Memorie per servire,* etc. Maggio e Giugno 1799, p. 103.
3. *Effemeridi,* nº 40, 1806.
4. *Elisabetta,* dramma (Teatro moderno appl., t. XVII, 1797).
5. C. Fasola, *Goethes Werke in ital. Uebersetzungen,* 1895.
6. *Idea,* chap. VIII, p. 104 et suiv.
7. Th. Thiemann, *Deutsche Kultur... im Lichte der zeitgen. ital. Kritik,* 1886.

âme sensible [1] ». Le héros prend place à côté d'Enée et de Didon, de Sapho, d'Ero et de Léandre : c'est un amoureux désormais classique ; ses vertus et ses malheurs sont célébrés devant les pasteurs de la Doire assemblés[2]. Il reçoit, lui aussi, la sanction du théâtre : mais comme il serait pénible qu'un personnage aussi sympathique mourût à la fin de la pièce, sa fin tragique est remplacée par un dénouement heureux [3]. Le roman continue sa course triomphale à travers toute l'Italie, à Venise, à Milan, à Florence, à Livourne, à Bologne, à Padoue ; il est même réimprimé en italien à Bâle et à Paris. Le succès engage à traduire aussi les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* — « par M. Goethe, auteur de *Werther* [4] ».

Même dans ces conditions s'accroît l'influence de l'Allemagne : jusqu'à devenir, dans certains genres, prépondérante. Le libraire Rosa fait paraître à Venise, en 1796, un « Théâtre moderne » qui ne comprend pas moins de soixante volumes [5] ; suivi d'une « Année théâtrale » qui en comprend trente [6] : suivie elle-même d'un troisième recueil qui en compte encore quinze [7]. Quand la publication cesse, en 1809, on peut dire qu'elle a suivi pendant douze ans la marche du goût public. Dans cette masse énorme de tragédies, de comédies, de drames, de farces, toutes les tendances sont représentées, en désordre. Le type de la pièce classique, en cinq actes et en vers, est toujours en honneur : l'*Aristodemo* de Monti et le *Philoctète* de La Harpe, la *Mérope* de Maffei et celle de Voltaire, le *Rhadamiste et Zénobie* de Crébillon et le *Tieste* de Foscolo, tout cela voisine dans le genre noble, tout cela est applaudi : la Grèce, Rome, l'Orient, fournissent les sujets sérieux et les héros éloquents. Marsollier, Patrat, Radet, Desfontaines, Etienne, Nanteuil, Bouilly, ne sont pas moins appréciés que Regnard, Collin d'Harleville, Duval ou Andrieux. A côté des *Templiers*, qui sont le dernier succès parisien, le passé fournit *Le Cid, Phèdre, Athalie,* et même *Pyrame et Thisbé*. La Chaussée, Beaumarchais, Sedaine, Mercier, Falbaire, sont parmi les auteurs français de drames larmoyants : parmi les auteurs italiens, Avelloni, Greppi, Sografi, Federici, et Pepoli, l'inventeur de la physédie ; c'est une invasion ; il y a autant de comédies bourgeoises que de comédies classiques, sinon davantage [8]. Le

1. *Raccolta di scelte poesie alem.*, 1789, t. I, prefazione.
2. L. Andrioli, *Opere poet.*, 1806, p. 178-191.
3. *Verter*, comm. ined. di Sografi (*Teatro mod.*, t. XLVI, 1800). Cf. Kotzebue, *Souvenirs d'un voyage à Naples*, t. I, p. 276 (Ed. 1806).
4. *Raccolta di Romanzi*, 1809-1810, n° 4.
5. *Il Teatro moderno applaudito*, 1796-1801. — 6. *Anno teatrale*, 1804-1806.
7. *Terza raccolta di scenici componimenti*, 1807-1809.
8. E. Masi, *Sulla Storia del teatro ital.*, 1891.

recueil, qui doit servir à l'instruction des lecteurs — tous les libraires d'Italie le reçoivent [1] — fait le bonheur aussi des entrepreneurs de spectacles, qui l'utilisent largement, sans crainte de l'épuiser [2]. C'est l'image même d'une littérature qui cherche, qui hésite, qui ne sait si elle doit retourner vers le passé ou continuer en avant, pleine de doutes et de contradictions : d'autant plus intéressante à étudier qu'elle traverse une crise, et qu'elle réunit en elle le mauvais, le médiocre, le pire, et quelquefois l'excellent.

Au milieu de cette confusion, l'avènement du théâtre allemand se manifeste avec certitude. On trouve dans les trois recueils beaucoup de pièces d'auteurs secondaires ; et davantage encore d'auteurs qui sont connus. Déjà les Italiens avaient pu lire dans leur langue *Nathan le Sage* et *Sara Sampson* [3] : le Théâtre moderne s'enrichit de *Irene e Federigo* : tel étant le titre que *Minna de Barnhelm* a pris en voyageant [4]. M. Arcontini, traducteur infatigable, qui se vante de faire connaître à ses lecteurs les beautés originales de la Germanie, reprend *Sara Sampson* [5], et ajoute *Emilia Galotti* [6]. C'est sous cette forme que Lessing pénètre chez les Italiens, qui ignorent en général le *Laocoon*. Mais il est loin de jouir de la même estime qu'Iffland. Celui-ci est le Molière de l'Allemagne [7]. En effet : il écrit quantité de pièces, et toujours avec bonheur, pour le théâtre ; il est, dans le même temps, poète et comédien ; il est directeur du théâtre royal de Berlin ; titre de ressemblance plus frappant : il jouit de la faveur du monarque, qui lui fait souvent la grâce de l'inviter à sa table. Il est quelquefois un peu lent dans ses préparations : le public doit s'incliner, et s'habituer à cette manière d'écrire [8]. Il ne dédaigne pas de s'exercer dans la farce : les grands hommes savent donner du prix aux plus minces productions [9]. Intrigue, caractère, dialogue, tout est parfait chez lui ; il arrive à égaler Kotzebue, soit dans le genre pathétique, soit dans le genre comique. Ceci est le dernier terme où l'éloge puisse atteindre. La gloire de Kotzebue, en effet, fait pâlir celle des autres. Ce n'est pas qu'il n'ait quelques défauts, comme tous les génies. Ses ennemis l'accusent d'être immoral [10] ; c'est faux. Mais il est très vrai qu'il se soucie assez peu du genre de la composition et des règles de l'art.

1. Voir, sur la couverture « Nota dei ss. librai dispensatori della presente opera. »
2. T. II, p. 1, Agli associati delle due Racc. Antonio Rosa.
3. *Gli Ebrei*, 1786 (trad. da L. Migliaresi). *Miss Sara Sampson*, trad. E. Caminer-Turra (Nuova raccolta, 1774-1776).
4. *Teatr. mod.*, t. XI, 1799. — 5. *Anno teatr.*, t. IX, 1806.
6. *Id.*, t. X, 1806. — 7. *Id.*, t. V, 1804, p. 54.
8. *Id.*, t. XII, 1806, p. 149. — 9. *Terza raccolta*, t. V, 1807, p. 35.
10. *G. d. Pisa*, 1806, parte 1a del tomo IV, p. 74. V. *Anno teatrale*, t. IV, 1804, p. 58.

Après tout, il n'importe pas que ses beautés soient régulières ou irrégulières; il importe qu'il offre des beautés[1]. Or ses pièces en sont pleines. Sujets simples, caractères naturels et franchement peints; une pointe de romanesque et d'invraisemblable qui ne nuit pas, car il sait en tirer les plus heureux effets : tels sont ses principaux mérites[2]. L'admiration professée à son égard tourne à la vénération. Une pièce paraît-elle mauvaise? Elle ne saurait être de lui[3]. Est-elle bonne? Quoique le traducteur n'ait pas dit le nom du dramaturge, à en juger par la hardiesse et la maîtrise dont la pièce fait preuve, et par les élans d'une imagination impétueuse — elle est de Kotzebue[4]. Elles se succèdent sans relâche, les œuvres de cet auteur fécond. Il n'est guère de volume qui ne contienne un de ses drames ou une de ses comédies, parfois l'un et l'autre. « Toujours Kotzebue, Kotzebue? dira peut-être quelqu'un. Et pourquoi pas? N'est-ce pas un bien pour l'Italie, aujourd'hui si stérile en bonnes productions, qu'elle s'enrichisse des meilleures parmi les étrangères?..... L'Allemagne, il faut l'avouer, possède deux auteurs qui sont les bienfaiteurs du théâtre, Kotzebue et Iffland[5]. »

Par eux, le théâtre allemand entre décidément dans la littérature italienne. Le public ne le connaissait guère; il savait qu'on travaillait à le créer, plutôt encore qu'à le corriger. Aussi le nouveau venu garde-t-il, surtout dans la première partie du recueil, un peu de la timidité des débutants. Nous donnons des pièces allemandes, disaient les compilateurs, pour ne pas être accusés de partialité envers la nation française[6]. Ils manifestaient même une certaine défiance pour ces produits exotiques : « Voici une pièce allemande. La nation ne brille pas au théâtre comme sa rivale. Mais elle possède une imagination plus simple et en conséquence plus vraie. Elle aime la morale et les aventures militaires; une bonne bouteille ne lui déplaît pas[7]. » Il y a déjà là une comparaison qui commence; elle s'affirme. « Que les protecteurs de la nation française ne viennent plus dire qu'elle a le mérite exclusif du théâtre. Ils doivent dire seulement qu'elle a eu la chance de trouver beaucoup d'individus écrivant avec pompe et élégance, se couvrant la plupart du temps l'un l'autre, et propageant la coquetterie dans une foule de drames, farces et comédies. Qu'ils nous permettent d'admirer un peu les Allemands, dont la langue, plus difficile

1. *Anno teatrale*, t. X, 1805. Notons l'importance, pour l'influence allemande contre les règles, d'une phrase comme celle-ci : « Les génies extraordinaires et extravagants ne souffrent pas de règles; mais ils compensent ce mépris par des beautés irrégulières » (Le Traducteur à l'Éditeur.)
2. *Terza raccolta*, t. V, 1807, p. 68. — 3. *Ibid.*, t. IX, 1807, p. 59.
4. *Ibid.*, t. XI, 1808, p. 70. — 5. *Anno teatrale*, t. XI, 1805, p. 89.
6. *Teatro moderno*, t. XXXIX, 1799, p. 76. — 7. *Ibid.*, t. LVI, 1801, p. 33.

parce qu'elle est plus vaste, a su allécher un petit nombre d'amateurs[1]. » On n'était pas habitué à parler de la sorte ; on pouvait bien discuter sur la supériorité du théâtre italien, ou du français : mais parmi les théâtres étrangers, c'était au français qu'on donnait sans hésiter le premier rang[2]. Or voici — le principe est maintenant proclamé — que « le théâtre allemand menace d'éclipser tous les autres théâtres de l'Europe[3] ». La France, à entendre ces nouveaux critiques, n'est pas sans avoir conscience de la défaite qu'elle est en train de subir. Duval, en 1798, a donné pour sienne une farce de Kotzebue. Comment se fait-il qu'aucun journaliste parisien n'ait dévoilé ce plagiat ? Assurément ce n'est point par ignorance : c'est par crainte d'obscurcir la gloire nationale. En effet, « tandis que les drames allemands invitent un nombre immense de spectateurs à les entendre et reçoivent des applaudissements extraordinaires, quelques journalistes de Paris se montrent très parcimonieux en éloges, et sont très loin de confesser que les rapides et surprenants progrès accomplis depuis peu d'années par le théâtre allemand sont de nature à disputer la palme, peut-être, aux plus insignes auteurs tragiques ou comiques des plus grandes nations ; — sans en excepter aucune, pas même la nation française[4] ». Ainsi donc, la France est inquiète. Ce XIX[e] siècle qui commence est l'époque où l'Allemagne, riche d'un nombre presque infini d'auteurs, met en circulation plus de livres nouveaux que les deux nations les plus puissantes jusqu'ici, et les plus cultivées : l'Angleterre et la France[5]. L'histoire d'un théâtre qui était barbare il y a un siècle, qui compte maintenant des auteurs « classiques », et dont les pays les plus fiers de leur littérature s'approprient les œuvres, tient du prodige[6]. C'en est fait ; un astre nouveau apparaît, un astre ancien décline ; l'imitation, avec l'admiration, se tournent vers celui qui éblouit le plus : « le théâtre allemand est parvenu aujourd'hui à un tel degré de perfection dans le bon goût, que les nations les plus cultivées se hâtent de transporter dans leur langue les productions dramatiques de ses auteurs ; les scènes italiennes, tout spécialement, s'enrichissent d'un bon nombre de compositions allemandes, qui laissent bien loin derrière elles quantité de productions nationales modernes, et obscurcissent beaucoup la gloire d'une nation qui était autrefois la maîtresse des auteurs[7] ».

1. *Teatro moderno*, t. XXXII, 1799, p. 81.
2. *Bibl. de' più scelti componimenti teatrali d'Europa*, 1793-1796. Prospetto dell' opera.
3. *Anno teatrale*, t. IV, 1804, p. 58. — 4. *Ibid.*, t. V, 1804, p. 38 et sv.
5. *Ibid.*, t. VI, 1804, p. 33. — 6. *Terza raccolta*, t. V, 1807, p. 36.
7. *Ibid.*, t. III, 1807, p. 95.

A propos des littératures du Nord comme à propos du sentiment national, la question de l'hégémonie littéraire de la France est donc nettement posée. Car le théâtre de Venise n'est pas le seul à manifester pareil engouement pour les productions du Nord. A Livourne, on publie un « Théâtre comique allemand » en dix tomes, qui exclut les pièces françaises[1]. A Rome, les « Caprices dramatiques du XIX[e] siècle » ne les excluent pas, mais en fait donnent le plus souvent des pièces allemandes[2]. « Combien n'avons-nous pas à apprendre du théâtre germanique! » s'écrie l'éditeur, après avoir dit qu'une pièce de Kotzebue a été jouée à Venise, à Milan, à Bologne, à Florence, à Naples, dix, quinze, vingt fois de suite[3]. Puis, ce n'est pas seulement au théâtre que se manifeste la supériorité des littératures du Nord : on la signale aussi bien dans le roman[4], ou dans la philosophie[5]. D'une façon générale, le goût français n'est plus le seul à « pervertir » le goût italien : il faut tenir compte du goût anglais et du goût allemand; il y a là un « mélange » qui n'est plus si simple[6]. A Paris, en 1807, la *Revue philosophique* fait remarquer aux Français les prétentions de leurs rivaux, qu'elle trouve prématurées. Pour un de ces concours qui jouent dans la vie littéraire de l'époque un si grand rôle et qui sont comme des points de repère dans l'évolution du goût ou des idées, la Société des amis de l'humanité, à Berlin, propose le sujet suivant : « Par quels moyens la langue et la littérature allemandes ont-elles été perfectionnées, depuis la seconde moitié du XVIII[e] siècle, au point de pouvoir soutenir la comparaison avec les littératures des nations les plus civilisées, anciennes et modernes[7] ? »

III

La comparaison est amenée par la France elle-même. Depuis que les littératures étrangères ont commencé à révéler leur pouvoir, à séduire les yeux par l'évocation de leurs paysages de brume, à séduire l'imagination par la tristesse de leurs rêveries, elle s'est chargée du rôle d'intermédiaire. Volontairement, par plaisir, avec grâce, comme une maîtresse de maison qui ferait à ses invités les honneurs d'un objet d'art

1. *Teatro comico tedesco tradotto*, tomi 10 in-16, 1807-1810.
2. *Capricci teatrali del secolo XIX*, 10 vol. 8°, 1805-1806. — 3. *Cap. t.*, t. V, p. 75.
4. Albertazzi, *Il Romanzo*, 1904, 2ª parte: Il romanzo moderno.
5. Cf. *G. ital.*, n° 62, 1804.
6. *G. di Pisa*, 1803, t. VIII, art. VI, p. 148 et sv. [L. Bramieri].
7. *Revue philos.* (*Décade*), 21 août 1807, p. 382.

nouveau, elle a conduit sa clientèle vers Young et vers Klopstock. Elle le sait ; elle le dit. « N'est-ce pas la France qui a tiré la littérature anglaise du fond de son île?[1] » « Il n'y a de vraies réputations que celles qui sont confirmées par nous[2]. » Mais en établissant ainsi la réputation des autres, elle nuisait à la sienne. Elle avait provoqué une réaction contre son hégémonie par l'excès de son oppression sans doute, mais aussi parce qu'elle avait répandu de ses propres mains les principes qui rendaient cette oppression insupportable. Il n'en va pas autrement pour les littératures du Nord. Peut-être auraient-elles pénétré en Italie sans qu'elle les aidât, par leur force propre, et à cause du besoin qu'on éprouvait, depuis Milan jusqu'à Naples, de combler le grand vide qui se faisait sentir dans les esprits. Mais en fait, nous ne savons pas ce qu'elles seraient devenues sans la France, puisque la France était là. Et nous la voyons appeler elle-même les étrangères pour détruire son absolutisme.

Il y a longtemps qu'elle avait commencé. Curieuse, avide de savoir ce qui se passe chez le voisin, même si elle ne le comprend pas très bien ; habituée, par sa tradition et son génie, à propager largement toutes les idées qu'elle acquiert, sans leur demander leur marque d'origine, il y a longtemps qu'elle avait exprimé pour les autres ses nouvelles admirations. Elle joignait les livres francisés aux livres français : et tout, en bloc, passait les Alpes. « A d'insignifiantes exceptions près, la première impulsion vers la littérature allemande arriva en Italie par un chemin détourné, par la France, à laquelle les événements politiques qui suivirent la Révolution de 1789 la lièrent, bon gré mal gré, toujours plus étroitement[3]. » Rien n'est plus exact. Plus nos moyens d'influence sur l'Italie augmentent, et plus nous les mettons au service des influences germaniques. Car nous commençons à les porter en nous-mêmes. Avant 1789, nous sommes déjà les intermédiaires désignés, et comme obligatoires, à travers lesquels la culture étrangère est forcée de passer. Une annonce comme celle-ci, prise dans le *Journal Bibliographique de Turin*, montre la force de l'habitude prise : « Les frères Reycends, libraires à Turin, ont reçu dernièrement le prospectus du Journal de Médecine, compilé en anglais par M. Simmons, et traduit en français par M. Masuyer. Cette traduction s'imprime à Dijon, où arrive l'édition anglaise avec tant d'exactitude, que les éditeurs de Dijon promettent de fournir la traduction peu de jours

1. Rivarol, *Discours sur l'universalité*, 1784.
2. Creuzé de Lesser, *Voyage en Italie*, 1806, tome I, p. 19.
3. P. Lanzky, *Die Deutsche Literatur in Italien*, 1880, chap. I. *Id.*: O. Weddigen, *Gesch. der Einwirk. der d. Lit.*, 1882, liv. II, chap. III.

après que l'original a été imprimé[1] ». On ne songe même pas à recourir à l'original, directement : on n'achète plus qu'au revendeur. Après 1789, à mesure que s'étend la conquête, les Italiens parlent le français au point que l'existence de leur propre langue est menacée. Mais plus ils le parlent, et moins ils songent à apprendre l'allemand ou l'anglais. Le premier est un horrible jargon qui ressemble à des mugissements[2]. Il est méprisé ; ils n'ont pas le courage d'apprendre, tant ses sons inusités produisent une impression pénible[3], un dialecte si dur et si difficile à connaître, « spécialement pour un Italien[4] ». « Les livres allemands sont d'un prix énorme et se trouvent à grand'peine ; puis les grammaires vues jusqu'ici satisfont peu, et il suffit souvent de les regarder pour se sentir épouvanté[5]. L'anglais trouve moins d'hostilité. On tient cependant que c'est « une langue imprononçable[6] » ; et on n'hésite pas à lui préférer les commodités et les agréments du français. « Le Parnasse anglais est peu connu en Italie. Nous connaissons les noms de Milton, de Dryden, de Shakespeare, de Pope, de Thomson, et quelques-unes de leurs œuvres par l'intermédiaire des traductions françaises ; mais rien de plus. Cette ignorance, on doit l'attribuer à l'universel fanatisme pour les livres français et aux difficultés que rencontrent ceux qui étudient, quand ils veulent arriver à entendre facilement les poètes anglais[7] ». Il faudrait un courage héroïque et presque paradoxal pour lire avec peine ce que le français permet de lire aisément.

Cette substitution des traductions françaises aux textes originaux est un fait plus connu en Italie qu'en France, encore qu'elle soit de nature à nous intéresser spécialement. C'est presque une loi à laquelle les contemporains doivent obéir, même si elle est considérée comme un mal ; elle est inévitable. « Le jeune homme à l'âme ardente, qui désire élever son esprit par les imaginations fantastiques et impétueuses de la poésie anglaise ; la dame noble et cultivée, qui désire trouver dans les peintures pathétiques et tendres dont ces poèmes débordent un aliment pour la mélancolie et la passion de son cœur, ont coutume, et c'est une nécessité, de recourir aux versions françaises[8]. » Le plus souvent, on accepte volontiers l'obligation, comme un bien. Pour traduire, il n'est pas mauvais sans doute de posséder la langue de l'auteur ; mais ce n'est pas

1. 1787, t. I, p. 218, Notizie letterarie (*Bibl. oltrem. ad uso d'Italia*).
2. Cf. A. Farinelli, Compte rendu du livre de Flamini, *Aurelio Bertòla* (Giorn. st. lett. ital., t. XXVIII, p. 208 et sv.).
3. Bertòla, *Idea*, liv. I, chap. I. — 4. *Poligrafo*, nº 14, 1811.
5. *Raccolta di scelte poesie*, t. I, prefazione. — 6. *G. Napione*, Dell' uso della lingua ital., *o. c.*, I, 3.
7. *Memorie per servire*.... 1799, luglio ed agosto, p. 75.
8. Gray, *Poesie* (1813), prefazione.

non plus tout à fait indispensable. Il est vrai, dit le *Poligrafo*, que Monti, qui a mis l'*Iliade* en italien, ne sait pas le grec : mais Cerutti, qui a fait de même, ne le savait pas davantage. « Enfin Cesarotti, quand il traduisait son fameux Ossian, connaissait-il la langue celtique?[1] » Il y a là une sorte d'inconscience ; cette ignorance semble la plus naturelle du monde[2]. S'il faut se garder toujours de juger les choses d'il y a cent ans avec les idées contemporaines, cette vérité trouve ici une application particulière. Loin de cacher leurs sources, les adaptateurs les indiquent en toute franchise. Voici, en 1809 « l'abrégé de l'histoire romaine du Dr Goldsmith, « traduite du français sur l'édition de Paris de 1801[3] ». Le traducteur l'a entreprise à cause de la célébrité que le livre a su conquérir en Angleterre et en France ; il n'a même pas vu l'original. Son œuvre est rééditée à Naples en 1814, à Milan en 1815, à Naples en 1816, à Venise en 1818. Dans l'intervalle, le traducteur « a eu enfin entre les mains l'histoire de Goldsmith ». Elle ne lui sert pas beaucoup ; il change seulement son titre ; c'est maintenant une traduction « de l'anglais et du français[4] ». Il faut attendre 1839 pour trouver une édition « revue et corrigée sur l'original anglais[5] ». A Naples encore, paraissent en 1815 « la vie et les aventures de Robinson Crusoé », traduites du français. Le nom de l'auteur véritable a complètement disparu. Si le compilateur italien ne s'appropriait pas la préface française, où il est question d'un original anglais « sans art et grossier », nous ignorerions même la provenance du livre[6]. F. Treccani donne, en 1817, les œuvres de Gessner. « Je ne veux pas cacher que cette version, que j'ai faite pour mon propre plaisir, ravi que j'étais par la beauté de l'ouvrage, n'est pas tirée de l'original allemand, mais bien de la traduction de M. Huber... » Il se flatte qu'elle ne sera « ni moins fidèle », « ni moins élégante ». Des Aristarques et des pédants, le front plissé et la mine revêche, viendront peut-être le lui reprocher. Mais il tient sa réponse toute prête : il est très loin d'être le premier qui l'ait fait[7]. La connaissance du français rend inutile celle de l'allemand.

Le problème des traductions est de ceux qui excitent le plus d'intérêt. Faut-il, comme beaucoup le soutiennent, éviter l'aspect lourd et le caractère bâtard d'une œuvre calquée péniblement sur une autre, en

1. N° 12, 1811. Iliade d'Omero. — 2. Serena, *Appunti letterari*, 1903, passim.

3. Napoli, 1809, 2 vol. in-12; 1814, 2 t. en 1 vol. in-8°; 1816, 2 vol. in-12. Milano, 1815, 2 vol. in-12.

4. Roma, 1817, 2 vol. in-12. — 5. Roma, 1839-40, 2 vol. in-12.

6. Napoli, 1815, 4 vol. in-12.

7. Brescia, 1817, 4 vol. in-16. Prefazione del traduttore, p. LVIII : « non sapendo io la tedesca favella... »

traitant librement le texte[1] ? Faut-il se garder du scrupule de fidélité, trop fréquent chez les premiers traducteurs des œuvres étrangères, qui ont dénaturé leurs modèles et les ont trahis pour vouloir les rendre de trop près[2] ? Doit-on, au contraire, pousser la conscience jusqu'à préférer la prose aux vers, parce que les vers ne sauraient s'assouplir et s'accommoder aux détails d'une autre langue[3] ? L'imprécision, l'inexactitude, la légèreté qu'ont manifestées certains traducteurs français, seront-elles condamnées sévèrement[4] ? Convient-il d'écrire des extravagances, quand l'auteur s'est montré extravagant[5] ? Un concours, ici encore, permet de discuter les méthodes : c'est une preuve de l'importance que prend la question. Signaler les inconvénients et les avantages que les traductions des langues anciennes et modernes ont apportés à la littérature italienne ; et déterminer si les traductions sont jamais capables de faire passer exactement dans une autre langue les idées et les passions : telle est la demande[6] ; mais la réponse n'est pas facile. Le devoir d'un traducteur est d'être fidèle[7]. Le devoir d'un traducteur est de n'être fidèle que dans la mesure où il évite les dangers du goût allemand ou anglais, en donnant à son œuvre un caractère parfaitement italien[8]. Il existe le beau relatif et le beau absolu : le devoir du traducteur est de rendre les beautés absolues que renferme son modèle ; il ne peut rendre les beautés relatives[9]. Un traducteur fidèle est toujours dur, sec, sans harmonie[10]. Que d'opinions représentées ! De Coureil ne manque même pas de concourir, et soutient pour son compte que les traductions sont, premièrement, funestes ; et en second lieu, impossibles[11]. Au moins la grande majorité est-elle d'accord sur un point : il est interdit de laisser passer en italien certains défauts qui choquent trop vivement le génie de la nation. Un déséquilibre manifeste dans la composition, s'il plaît aux écrivains du Nord, irrite les gens sensés, et veut être corrigé[12]. Des traits d'un goût trop particulier, des images qui manquent de noblesse, — pourquoi les garder[13] ?

1. « Bastardume disgustante », *Memorie,* Maggio 1796, p. 18.
2. Barbieri, *Prose accad.,* 1829, p. 113.
3. Gay, *Il Ventaglio,* 1795, trad. Fassadoni. Dedica, p. 8-9.
4. Thomson, *Stagioni,* 1805, trad. C. di Ligni, Il trad.
5. Parnell, *Canti profetici,* 1812, trad. Ercolani, L'Editore.
6. Concours proposé par l'Académie Napol. de Lucques en 1806.
7. F. Carrega, *Sull' arte di tradurre,* 1809. — 8. G. Carmignani, *Sulle trad.,* 1808.
9. F. Cassoli, *Sulle tr. poetiche* (impr. en 1826).
10. L. Cerretti, *Istituzioni di eloquenza,* 1811, parte Ia, app. II.
11. *Opere,* t. V, p. 251-328.
12. Pope, *I principi del gusto,* trad. Gr. Sminteo, 1792, p. 15.
13. *G. lett. Nap.,* 1796, vol. 62, p. 95 ; vol. 93, 1798, p. 69.

Les répétitions fatiguent : supprimons[1]. Quelquefois même, ce sont « la décence et la morale » qui sont attaquées : il va sans dire qu'il faut substituer aux passages dangereux des passages convenables[2]. Lazzaro Papi, qui traduit Milton, change certaines tournures par souci d'élégance, intervient quand il lui semble que le texte s'abaisse et tombe, enlève les répétitions, les paroles techniques, les termes d'art, mutile ou transforme les idées contraires à la pure doctrine catholique, ajoute quelques ornements aux endroits arides, débarrasse enfin le poète anglais de toutes ses taches — et s'estime suffisamment fidèle[3]. Cette conception, qui triomphe chez le plus grand nombre des traducteurs, donne à la France une autre raison — la plus forte peut-être — d'intervenir.

Car ce travail d'embellissement, elle l'a d'abord accompli pour sa propre satisfaction, dès que la mode nouvelle a triomphé chez elle. Trop grossiers, trop rudes, les Anglais ne lui plaisaient pas tels qu'ils étaient ; elle a fait un peu leur toilette. Elle a fait celle des Allemands quand ils sont arrivés à leur tour. Elle a retaillé leurs habits et leur a mis de la poudre. Ces gens-là manquaient de goût. « Les longueurs et les superfluités rendent fastidieuse la lecture de leurs romans ; leurs poésies pèchent par un entassement d'images qui n'est qu'une stérile abondance ; et quant à la littérature sérieuse, elle est encore un peu hérissée, et quelquefois même savamment frivole à force d'être recherchée[4]. » Tous ces défauts disparaissent quand les auteurs étrangers, plus voisins de la barbarie que de la nature, sortent des mains des bons faiseurs. Entre le goût du Nord et le goût latin, ceux-ci ne servent pas seulement d'intermédiaires ; ils sont aussi la transition. Les œuvres qu'ils ont retouchées contiennent juste assez d'étrangeté pour séduire sans effaroucher. Autrement, elles effaroucheraient et ne séduiraient pas. Aussi leur accorde-t-on la préférence. Là où régnait l'obscurité, la France apporte la clarté qui est reconnue, d'ordinaire, à son génie. Le Père Soave, pédagogue et philosophe en même temps que poète, qui a eu le mérite d'abréger Locke et d'abréger Blair[5], voudrait pénétrer dans les mystères de la philosophie de Kant. Mais il est très difficile d'aborder des textes épineux que les Allemands eux-mêmes ont peine à comprendre ; il est très facile d'avoir recours aux bons offices de la nation voisine, qui la première a déblayé le chemin. Il traduira donc l'étude de Charles de Villers sur les principes fondamentaux de la philosophie transcendantale. Sans doute, avoue-t-il lui-même, il aurait pu se servir

1. Thomson, *La primavera*, tr. Cannella, 1807, Dedica.
2. *Capricci teat.*, t. VIII, p. 64. — 3. Lucca, 1811, *Prefazione*, paragr. 15.
4. *Mercure de France*, oct. 1799, p. 225. — 5. L. Fontana, *Fr. Soave*, 1907.

d'une édition des œuvres de Kant en latin, dont quelques exemplaires sont venus jusqu'à Milan. Mais elle est écrite d'une manière tellement obscure, énigmatique, et sibylline, que personne ne s'est donné « le tourment » de la lire [1]. D'autres aborderont bien quelques œuvres secondaires du philosophe allemand ; mais il n'y aura pas d'exposé complet de sa doctrine avant 1821 [2]. Vincenzo Cuoco parle de lui dans son *Giornale italiano ;* et aussi de Schelling. Ce n'est pas qu'il l'ait lu : ici encore, la clarté française a dû intervenir ; il tient tout ce qu'il sait en la matière de l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, par son ami De Gérando [3].

Simplifier n'est pas moins nécessaire. Les gens du Nord ne semblent pas avoir l'intelligence prompte, car ils sont diffus, et répètent dix fois une vérité comprise du premier coup. Les peuples du Midi ont l'esprit plus agile ; il faut se garder de les ennuyer. Hervey est sublime, à la vérité, mais un peu long. La simplicité, comme la clarté, appellent l'intervention préalable de la France. Nous voyons le passage s'opérer, de remaniement en remaniement. Ecoutons comment s'exprime une traductrice française [4] : « On prévient... qu'on a beaucoup abrégé la morale de M. Hervey, pour s'attacher davantage aux idées, aux images, et aux sentiments, surtout dans les endroits où la morale se présentait d'elle-même. On avoue de plus que pour conserver la pureté et la clarté de l'expression française, on a été quelquefois obligé de sacrifier et d'affaiblir des idées trop métaphysiques, qu'il n'appartient qu'à la langue anglaise de bien rendre. » Elle a eu raison d'abréger : elle eût dû se montrer plus sévère. C'est ainsi que l'entendait Le Tourneur, qui érige sa méthode en loi [5]. « Il faut souvent rendre aux Anglais le service de châtier leur abondance : les pertes les enrichissent, et la traduction devient quelquefois pour leurs ouvrages un miroir qui recueille et concentre dans un foyer brûlant mille traits de lumière, qui auparavant dispersés et enveloppés de nuages restaient sans chaleur et sans effet. J'ai donc resserré dans un espace plus étroit la substance des moralités et des longues réflexions qui suivent chaque Tombeau, en supprimant ce qui n'offrait rien de neuf ou d'éloquent, ni dans l'idée, ni dans l'expression, ni dans le tour. » Il se met au travail. Ici était une longue digression sur le temple de Salomon, œuvre d'un

1. Fr. Soave, *La filosofia di Kant*, 1803.
2. K. Werner, *Kant in Italien*, 1881 ; F. Cichitti Suriani, *I Primordii del Kantismo*, 1892.
3. G. Gentile, *Dal Genovesi al Galuppi*, 1903, p. 376-378. Notons une citation de Kant qui semble faite directement sur le texte dans G. Pozzi, *Avvisi al popolo*, Milano, anno I (1796), p. 43.
4. Mme d'Arconville, Paris, 1771. — 5. Paris, 1770. Vie d'Hervey.

savant plutôt que d'un poète[1] : il la supprime. Là, « l'auteur s'épuise en pieux raisonnements, pour justifier la coutume d'entasser les morts au milieu des églises, et dans le centre des villes[2] ». Le passage était des plus originaux ; Le Tourneur ne lui fait pas grâce. Il continue jusqu'au bout à émonder sans scrupule. Ouvrons maintenant une traduction italienne que la faveur du public soutient pendant toute cette période. Le titre déjà doit nous frapper : « Les Tombes et les Méditations d'Hervey, traduites en français par Le Tourneur, et en italien par D. L. B.[3] » — Telle est la progression : la surabondance des idées, l'excès de l'érudition, les répétitions monotones, nuisaient à l'intérêt de la poésie. Le Tourneur l'avait déjà beaucoup abrégée dans sa traduction : l'auteur italien abrège Le Tourneur. Il extrait, dit-il, le baume du baume.

Et l'art ? — Chacun sait combien un Shakespeare en manque. Ses détracteurs le font remarquer d'abord ; ses admirateurs sont contraints de le reconnaître ; et ceux de ses compatriotes que n'aveugle pas l'amour-propre national le confessent ingénûment. « C'est un génie rude et sauvage, qui manque de goût véritable, et qui n'est pas aidé par les ressources de l'art... Outre la très grande irrégularité de l'intrigue et le mélange grotesque du sérieux et du comique dans un même drame, il nous arrête çà et là par des pensées qui sont hors de la nature, par des expressions dures, par une certaine obscurité emphatique, par des jeux de mots[4]... » Tout cela est intolérable. L'ordre, qui fait l'harmonie, est la première des vertus : il ne la possède pas. Ses envolées les plus sublimes ne laissent pas le goût satisfait, parce qu'il mêle à ses grandes qualités des défauts plus grands. Tout le style poétique des Anglais, sous son influence, est atteint d'un mal commun : le manque de mesure[5]. Mais Ducis et Le Tourneur ont fait passer Shakespeare sous la toise française : et il n'en faut pas plus pour qu'on s'adresse à eux plus volontiers qu'à lui. Si l'on joue un *Othello* au théâtre, n'allons pas croire que ce soit l'*Othello* authentique : son caractère s'est adouci jusqu'à permettre un dénouement heureux[6]. Une autre fois, c'est *Hamlet* qui subit une double déformation[7]. Du-

1. *Les tombeaux*, p. 76 a.— 2. *Ibid.*, p. 127 a.

3. *Le tombe e le meditazioni, tradotte in francese da Le Tourneur, e in italiano da D. L. B.*, ed. 2ª, Firenze, 1805, in-12 ; ed. 3ª, Firenze, 1807, in-16. La même, Italia, 1818, in-12.

4. Blair, *Lez. di rettorica*, t. III, p. 190-192 (trad. ital., Venezia, 1803).

5. Pignotti, *St. della Tosc.*, libro 2º, p. 23. Cf. Scherillo, *Ammiratori dello Shakesp.*, Nuov. Ant., 1892, t. VI, p. 208 ; E. Bertana, *Il teatro trag. ital.* (Giorn. st. lett. ital., Supp. 4º, 1901) ; G. Schiavello, *La fama dello Shak.*, 1904.

6. *Capr. teatrali*, t. III. Otello, ossia lo Slavo.

7. *Amleto*, trag. del S. Ducis, trad. dal N. U. Fr. Gritti (Teatr. mod. app., t. IV, 1796), p. 72 et sv.

cis, bien qu'il ait « sensiblement amélioré l'original », « bien qu'il ait mis tout son zèle à éviter les absurdités, les extravagances, et les monstruosités de l'anglais », n'échappe pas au reproche d'avoir choisi un sujet indigne de sa plume. Et malgré tous les changements que le traducteur italien a su apporter à son tour, se reconnaît toujours « la fontaine bourbeuse où il a puisé ». Voici même un exemple d'une triple déformation : Ducis, dit le *Teatro moderno applaudito*, a modifié *Roméo et Juliette* ; Mercier a modifié l'œuvre de Ducis ; le « Théâtre moderne » de Venise modifie l'œuvre de Mercier. Parvenue à ce troisième état, elle est bien supérieure à sa première forme[1]. — Pour la lecture, c'est encore à Le Tourneur qu'on s'adresse de préférence. E. Caminer Turra, la traductrice qui publie *Othello, Macbeth* et *Coriolan*[2], — « hommage du beau sexe à un auteur qui l'a beaucoup aimé », — ne se contente pas de suivre les préceptes du Père Brumoy, qui condamne les traductions froides et mortes, ressemblant à des portraits en cire plutôt qu'à une matière vivante : elle reconnaît qu'elle doit à Le Tourneur presque tous les moyens de faire apprécier Shakespeare en Italie. Elle dit vrai, puisqu'elle copie jusqu'aux notes de son édition. On s'avise, en 1811, de proposer à l'admiration publique des exemples d'éloquence tirés de Shakespeare[3] — pour rejoindre sans doute les exemples de poésie tirés d'Ossian. Le Tourneur les fournit. Au reste, l'auteur du recueil n'a pas d'illusions : « Je dois avertir que ma traduction n'est pas faite sur l'original, mais sur la traduction française. Or Baretti, auquel l'Italie est en grande partie redevable d'avoir secoué le joug de la pédanterie littéraire, disait de Shakespeare, quand on annonça en France la traduction de Le Tourneur, que peut-être, grâce à elle, il nous serait permis de connaître la grandeur du poète anglais comme à travers un voile. A quelle distance du vrai, dès lors, le très profond génie de Shakespeare ne devra-t-il pas apparaître dans la lecture de ces fragments, détachés comme par force du corps qui leur donne un éclat et une beauté admirables, et qu'on verra non pas à travers un voile seulement, mais à travers un double voile ? »

Pour écrire l'histoire de l'influence anglaise ou allemande dans le monde latin, ce ne serait pas seulement de Shakespeare qu'il faudrait parler, ou de Gœthe : mais encore des traducteurs français dont l'œuvre est indissolublement liée à celle des grands auteurs. Aubry, Huber, Sevelinges, l'abbé Resnel, ont fait autant pour le cosmopolitisme litté-

1. *Le tombe di Verona*, dr. del Cº Mercier, trad. del sig. Ramirez (*Teatro moderno*, t. XII, 1797).
2. Firenze, 1801. Pref. della traduttrice.
3. *Saggi di eloquenza estratti dal teatro di Shakespeare*, Milano, 1811. Al leggitore

raire que les plus illustres parmi les écrivains originaux. Jusqu'à l'avènement du romantisme, ce Le Tourneur dont le nom revient sans cesse, qui « a le rare mérite d'avoir souvent, dans ses traductions, surpassé son original », et qui « a remplacé les beautés britanniques par des beautés françaises[1] », est un de ceux qui influent le plus sur la pensée européenne. Plus que les réalités des littératures du Nord, les lecteurs connaissent l'image déformée qu'il en fournit. L'Italie reçoit tout ce qu'il se donne la peine d'écrire, aujourd'hui la *Vie du baron de Trenk*, demain le *Jardin anglais* ou les *Mémoires intéressants par une lady*[2]. Quand Cesarotti, dont nous avons vu la gloire, veut retoucher sa traduction d'Ossian, il la compare au texte anglais — et à la version de Le Tourneur, « révision qui produit de légers changements aptes à fixer, développer, et faire mieux apprécier le sens de l'auteur celtique[3] ». Puis les manœuvres de la littérature, les écrivains obscurs qui se hâtent de profiter de la mode pour adapter au goût français une œuvre étrangère prise au hasard, tous les interprètes infidèles qui savent mal leur propre langue et plus mal celles qu'ils exploitent, contribuent pour leur part au même travail. Ce théâtre allemand qui menace notre influence au point le plus sensible, regardons-le de plus près : l'intervention nécessaire des traducteurs parisiens nous apparaîtra. Le dialogue d'un Iffland, heurté, manquant de transitions ; ses duretés, ses âpretés même ; ses couleurs trop accentuées — tous ces défauts appellent la main d'artistes plus habiles[4]. Le public demande une réduction, plutôt qu'une traduction[5]. Sans aller jusqu'à vouloir toujours qu'une pièce perde toute couleur locale, on blâme les gens maladroits qui en laissent trop. Etant donnée cette disposition d'esprit, l'œuvre des Français, gens de théâtre, est indispensable. « Lessing » dit le traducteur de *Minna de Barnhelm*, « a composé sa comédie pour des Allemands ; moi pour des Français[6]. » Mieux vaut celle qui a été composée pour les Français. Kotzebue, le grand Kotzebue, n'échappe pas à cette loi. Il subira les changements que nécessite l'atmosphère de l'Italie. « Certaines beautés, en Allemagne, ne restent pas telles chez nous ; au contraire, elles deviennent des défauts. Il en serait de même si nous nous servions des tragédies anglaises de l'inimitable Shakespeare. Avouons que celui-ci, comme Kotzebue, a beaucoup de défauts[7] ».

1. Marc et Girault, *Bibliogr. romancière*, 1821, art. Le Tourneur; cf. G.-M. Cushing *Pierre Le Tourneur*, 1908.
2. Cf. *Bibl. oltrem.*, passim.
3. Cesarotti, *Opere*, vol. II, p. 4-5. — 4. *A. t.*, 1805, p. 124 et sv.
5. *T. racc.*, t. XII, 1808, p. 130. — 6. *T. m.*, t. XI, 1799, p. 36.
7. *A. t.*, XI, 1805, p. 89.

Les Italiens ont vu jouer *Misanthropie et Repentir* avant les Français Mais dès qu'ils ont connu « l'arrangement à l'usage de la scène » écrit par Mme Molé, les spectateurs l'ont préféré au drame qu'ils avaient entendu d'abord. « Les Français », dit le traducteur, « furent les derniers à en connaître les mérites ; ils l'ont pris pour illustrer davantage leur scène, mais en le réformant dans quelques parties, afin de l'adapter au caractère de leur nation. L'intérêt qu'il inspire à quiconque le lit m'a déterminé à le traduire dans notre langue comme il a été représenté en France [1].... » Or il a été représenté en France après des changements que Mme Molé elle-même a pris la peine de justifier pour les spectateurs et les lecteurs [2] : « ... Des négligences de style étaient le moindre reproche à faire ; des inconvenances, des immoralités même, qui n'eussent jamais pu être souffertes par un public juste, mais délicat, étaient encore plus frappantes ; car cette Eulalie maintenant si intéressante, parce que je l'ai rendue victime de l'inexpérience et de la séduction, n'est dans la traduction qu'une femme légère et capricieuse, qui s'était laissée guider par la vanité et par des motifs encore moins excusables. Sûrement, la sévérité de nos mœurs n'aurait pas souffert sur la scène un être trop coupable pour intéresser, malgré ses remords. » C'est déjà quelque chose que de transformer les caractères ; mais cette amélioration ne lui suffit pas ; tant la pièce se trouve loin encore de la perfection désirée ! « Dans la marche de l'ouvrage se trouvaient continuellement des choses accessoires qui venaient distraire, et par conséquent nuire à l'intérêt principal ; comme des scènes de pipes ; d'autres où le comte n'ayant pas encore changé de vêtements, après avoir été retiré de l'eau, venait, tout mouillé, faire de froides plaisanteries sur sa mésaventure ; une éternelle et impertinente soubrette, qui dans quatre grandes scènes tenait à tout le monde les propos les plus désagréables : j'avais laissé subsister la moins mauvaise et la plus courte de ces scènes ; et à la seconde représentation, j'ai été obligée de la supprimer. » Evidemment, ces pipes, cette eau, cette soubrette, ne pouvaient se supporter ; ce sont les amusements d'un peuple sans goût. Mais tous ces retranchements ne rendront-ils pas la pièce incohérente ? Un dernier remaniement s'impose donc : « En faisant ces corrections, il fallait des rapprochements, des liaisons, et ce fut l'objet d'un nouveau travail, parce qu'il m'a fallu chercher à imiter le style d'un autre, afin que l'ouvrage eût plus d'ensemble. » Après tant de perfectionnements, on a le droit de concevoir quelques inquiétudes sur la pièce originale. — La règle n'est pas abso-

1. *A. T.*, t. I, 1804, p. 85. — 2. *Misanthropie et Repentir*, Paris, an VII, préface.

lue[1]; mais elle est générale : ce qui vient d'Angleterre ou d'Allemagne porte le plus souvent la marque de Paris.

A ce compte, on doit vivement goûter les auteurs français qui ont introduit dans leurs écrits un peu d'exotisme. Une littérature à demi classique et à demi révolutionnaire, pleine de hardiesses timides, qui va depuis la poésie tendre jusqu'au mélodrame noir, fleurit en France. Elle tire sa nouveauté d'une imitation discrète et effacée, qui se manifeste plus dans son allure générale que dans les détails de chaque œuvre. C'est du germanisme délayé et dilué. Mais il paraît encore assez fort aux traducteurs italiens : une nouvelle carrière leur est ouverte. Le *Mérite des femmes*[2], les *Souvenirs*, la *Mélancolie*, et les *Pompes funèbres*, de Legouvé, rappellent avec plus de délicatesse les épanchements des lyriques anglais. Delille, le maître de la poésie descriptive, si régulier, si ordonné, si soucieux des exordes, des transitions et des conclusions, ne laisse pas d'offrir, par endroits, des traces du goût du jour. Il a multiplié dans ses *Jardins*, les scènes « tantôt naturelles et tantôt artificielles, tantôt simples et tantôt compliquées, tantôt régulières et tantôt bizarres, dans lesquelles s'alternent par degrés la mélancolie et la joie, la grâce et l'horreur, la légèreté et la majesté, l'utilité et le charme[3] ». La mélancolie, l'horreur, la majesté : voilà les nuances inusitées qui plaisent dans ces tableaux, par ailleurs si classiques. Dans la *Pitié*, sa lyre fait entendre des sons « lamentables et mélancoliques » : ce poème aussi vaut donc la peine d'être traduit[4]. L'*homme des champs*[5] est une œuvre morale ; l'*Immortalité de l'âme* offre à l'usage des catholiques les méditations qui semblaient réservées aux protestants : l'Italie gagne à les transporter dans sa langue[6]. Les *Nouvelles Morales* de Marmontel font le bonheur des âmes sensibles[7]. Ajoutons que certains auteurs se plaisent à faire naître la confusion à leur profit. Voici *Les barons de Felsheim, histoire allemande qui n'est pas tirée de l'allemand*, par Pigault-Lebrun ; voici *Anna Bell, histoire anglaise* ; *Fanny*, ou *La nouvelle Paméla* ; *Julie*, ou *L'heureux repentir, histoire anglaise*, et toutes les autres histoires anglaises dont Baculard d'Arnaud semble s'être fait une spécialité ; voici *Charles de Rosenfeld, histoire allemande* ; voici *Léontine*, ou *La grotte allemande, faits historiques qui se sont passés en Allemagne* :

1. V. *A. t.*, t. XL, 1806, p. 155.
2. Trad. Balocchi, 1802. *Il merito delle donne*, Venezia, 1817.
3. *I Giardini*, Venezia, 1792 ; Firenze, 1794 ; Brescia, 1808.
4. *La Pietà*, Firenze, 1804 ; Venezia, 1804. — 5. *L'uomo de' campi*, Venezia, 1805.
6. *L'immortalità dell' anima*, Venezia, 1812 ; Vercelli, 1813.
7. *Novelle morali*, Roma, 1801.

il est difficile de se reconnaître dans tout cela [1]. Aussi ne s'y reconnaît-on pas. Il paraît que *La forêt d'Hermanstadt*, mélodrame allemand joué avec succès à Paris, est tout bonnement la traduction d'un mélodrame français. Peut-être ; mais si la plupart des mélodrames français sont la traduction de mélodrames allemands [2] ? Problème difficile ! On unit donc, dans une même estime et dans une même confusion, « le tendre d'Arnaud, le sentimental de Marmontel, le terrible d'Young [3] » : pêle-mêle, ce qui est authentique et ce qui ne l'est pas. Dans un recueil « des meilleurs romans allemands, qui ont paru récemment en Germanie » on trouve *Claire d'Albe*, par Mme Cottin [4]. Cette histoire ne s'est pas fourvoyée ; c'est le genre qui importe, non point la personnalité. Si la France a su prendre le genre étranger, tant mieux pour elle. Le catalogue de la librairie Sonzogno, de Milan, imprimé en 1804, offre le plus curieux des mélanges [5]. Il ne contient aucun texte allemand ; il admet quelques livres anglais, perdus dans la masse ; l'énumération des livres français occupe cent trente-six pages, tandis que les livres italiens n'en occupent que vingt-sept. Cette disproportion est déjà remarquable ; et plus remarquable encore, la liste des romans anciens et nouveaux que le vendeur tient à la disposition du public. Oui, c'est bien par l'intermédiaire du français que le public italien lit Kotzebue ; c'est par l'intermédiaire du français qu'il lit Wieland ; c'est par lui que les productions de La Fontaine commencent à pulluler ; c'est lui qui soutient le succès des ouvrages désormais connus, en les rajeunissant au besoin ; c'est lui qui se charge de faire connaître les nouveautés timides et retardataires qui semblent révolutionnaires à un public qui n'est pas encore blasé. Le mélange est désormais indissoluble : personne ne distingue plus, dans la collaboration des deux génies, la part précise qui revient à l'un ou à l'autre : les romans français, ce sont pour plus de la moitié des romans traduits de l'anglais et de l'allemand. Puis viennent les imitations commerciales : à côté des sombres récits de Mme Radcliffe, — *Eleonore de Rosalba*, ou *Le confessionnal des pénitents noirs* ; les *Mystères d'Adolphe* ; *Julia*, ou *Les souterrains du château de Mazzini* — il y a les histoires pseudo-anglaises, les orphelins anglais apocryphes : *Lolotte et Fanfan*, ou *Les aventures de deux*

1. Cf. Albertazzi, *Il romanzo*, 1904, sec. parte, II. — 2. *Corr. delle Dame*, nº 38, 1809.
3. *Capr. teat.*, t. I. Introduzione : « Le donne di sentimento, quelle donne, che nelle ore di lettura hanno approfondito il tenero di Arnaud, il sentimentale di Marmontel, il terribile di Young... »
4. *Raccolta di Romanzi*, 1809, t. II.
5. *Catalogo de' libri ital. fr. lat. ingl., e romanzi francesi...*, Milano, 1804. *Supplemento* 1, gennajo 1805. *S.* 2, giugno 1805. *S.* 3, gennajo 1806. *S.* 4, giugno 1806. *S.* 5, gennajo 1807.

enfants abandonnés dans une île déserte, rédigées et publiées sur des manuscrits anglais, par Ducray Duménil ; *Stella, histoire anglaise*, par Mme de Fleurieu ; et tant d'autres qu'on fabrique en quantité, puisque le marché européen les demande, et que leur succès ne s'épuise pas. A côté des traductions, qui déforment, il y a les « imitations libres », qui exploitent ; Mme de Montolieu et Regnault Warin sévissent. L'esprit français, par prosélytisme, par caprice, par intérêt, est le véhicule de l'esprit étranger.

Prenons maintenant un exemple, non plus de ce qu'on lit, mais de ce qui s'imprime en Italie. Dans la moyenne de la production intellectuelle qui s'établit régulièrement au cours d'un mois pris au hasard, tous les éléments sont représentés[1]. Un Cornelius Nepos, un Lucrèce et un Ovide publiés à Milan, un Pétrone à Brescia, montrent la tendance classique, en même temps qu'une traduction latine du *Bardo della Selva Nera* et de *La Spada di Federico II*, par Bottazzi. Voici les travaux que suscite la langue : le discours de Cattaneo sur le style ; la collection des classiques italiens, qui suit son cours ; les deux premiers volumes de la révision du Dictionnaire de la Crusca, par Cesari. Voici les grands auteurs italiens qu'on réimprime : l'Arioste ; et dans l'édition d'Alfieri entreprise par Bettoni, Alceste. Voici la préoccupation de la gloire nationale ou régionale : le gros livre de Corniani sur les époques de la littérature italienne ; l'éloge des habitants illustres de Bassano. Les mémoires bibliographiques pour servir à l'histoire de la typographie à Pavie au xve siècle, la typographie à Pérouse au xve siècle, les observations sur les livres imprimés à Pérouse au xve siècle, l'étude sur les typographies juives de Crémone au xvie siècle, nous rappellent l'effort d'érudition qui veut relier les mérites passés aux mérites futurs. Voici le courant officiel : *Augustissimi Napoleonis Magni Triumphus*, ode dédiée au prince Eugène Bonaparte, et le recueil des poésies complètes de Gianni. Voici la part réservée à la fantaisie : les portraits d'Isabelle Teotochi Albrizzi ; et beaucoup de petits vers. La place qui revient à la France, directement ou par son influence indirecte, est encore belle. La collection des romans de Pigault-Lebrun commence : il paraîtra un volume par mois. La *Biblioteca utile e dilettevole*, ou collection des romans anglais, français, et allemands, choisis parmi les plus récents et traduits en italien, publie son soixante et unième volume, avec les *Exilés en Sibérie*, de Mme Cottin : deux tomes paraissent par mois. De Mme de Genlis, on a

1. Nous nous arrêtons, à titre d'exemple, aux livres parus en 1807, d'après le *Giornale Bibliografico universale*, Milano, 1807-1811.

traduit *La duchesse de La Vallière.* Soave ajoute à ses idylles les nouvelles idylles de Gessner ; il ne songe pas à dissimuler les emprunts qu'il a faits à Huber. Enfin le troisième recueil de compositions dramatiques, pour faire suite à l'année théâtrale, continue vaillamment sa carrière, apportant comme d'habitude ses drames français ou francisés. Malgré la politique, malgré le classicisme, en vertu de la vitesse acquise, pour les profits de l'industrie nouvelle, par les livres qu'elle exporte, et par ceux qu'elle fait paraître en Italie même, reconnaissons donc, en résumé, que la France continue pendant la Révolution et sous l'Empire le rôle qu'elle avait choisi avant 1789 ; et reconnaissons encore que ce rôle devient plus dangereux pour son absolutisme à mesure qu'il se prolonge et qu'il s'étend.

Son intervention, en effet, ne saurait être que provisoire. Elle a beau prendre soin de soumettre aux lois de son génie le génie étranger. Déformées tant qu'on voudra, les productions de l'esprit anglais se ressentent toujours de leur origine ; les productions de l'esprit allemand gardent une saveur qui leur est propre, et qui ne trompe pas le goût. Il faut bien qu'elles aient un certain air de nouveauté, puisque c'est leur nouveauté même qui séduit. Puis le désir viendra de se passer de l'intermédiaire, et de recourir au producteur. On voudra le meilleur de la pensée germanique, sans mélange, après qu'un mélange savant aura permis de l'apprécier. Déjà quelques-uns manifestent leur défiance à l'égard de traducteurs trop complaisants qui veulent embellir à tout prix leur modele [1]. Avec le temps, cette minorité grossira. Les initiés deviendront plus difficiles à mesure qu'ils se familiariseront davantage avec les nouvelles venues. Ce qui importe, c'est le degré de cette intimité, quelle que soit la façon dont elle est née, quels que soient ceux qui ont contribué à la faire naître. Laissons donc la question de provenance. La littérature italienne trahit-elle certaines façons de sentir et de penser qu'on doive attribuer à l'influence du Nord ? Qu'ils sachent l'allemand et l'anglais ou qu'ils l'ignorent, certains écrivains empruntent-ils au génie anglais ou allemand certains éléments de leurs œuvres ? Ces esprits distingués que nous avons rencontrés à l'avant-garde de leur patrie, ne les trouverons-nous pas, dès maintenant, imbus d'idées qui ne sont pas le produit du sol italien — et qui ne viennent pas de France ?

1. Wieland, *Aristippo,* trad. M. Arcontini, 1809. Circolare del tipografo. Il traduttore.

CHAPITRE II

LA PÉNÉTRATION DES LITTÉRATURES DU NORD

Nous essaierons maintenant d'examiner de plus près quelques esprits, pour saisir le travail intérieur qui élabore les éléments apportés du dehors. Au premier degré, nous étudierons un auteur qui s'inspire de l'une et de l'autre littérature, classicisme et germanisme, sans trop se soucier d'abord de la différence : Monti. Puis nous en trouverons un autre que son tempérament même rend capable d'une assimilation durable ; de façon qu'en lui, le génie du Nord commence à se fondre plus intimement avec le génie latin : Pindemonte. Un autre enfin achève l'œuvre, et sait tirer de l'imitation étrangère des beautés originales et nationales : Foscolo.

I

De la souplesse morale de Monti, nous avons eu déjà plusieurs exemples. Sa souplesse intellectuelle n'est pas moins remarquable. Il serait étrange que le jeune abbé de la cour pontificale, prêt à embrasser toutes les modes, ne se fut point avisé de l'intérêt que présentaient les écrivains du Nord. Si l'intelligence consiste à pénétrer avec finesse et à comprendre avec netteté ce qui est autre que soi-même, il fut supérieurement intelligent. Puisque l'Arcadie donnait dans le genre mélancolique, attendons-nous à ce qu'il l'ait quelquefois suivie et souvent devancée. Aux critiques qui ne manquent jamais d'attaquer une réputation naissante, il fait voir qu'il a des lettres, et des meilleures, puisqu'elles sont au goût du jour : que peuvent-ils répondre à une citation d'un poète anglais bien amenée ? « Mais, Messieurs les critiques en prose, pourquoi, comme disait M. Dryden, allez-vous pêcher les pailles qui flottent sur la superficie, au lieu des coraux qui sont au fond[1] ? »

1. *Opere,* t. IV, Al chiarissimo Monsignore Ennio Quirino Visconti.

Il songe, et sérieusement, à traduire la *Messiade*, pour enrichir sa langue des beautés de ce poème. C'est une « tentation » qui lui revient à plusieurs reprises. Il est las, confie-t-il au Père Bertòla, d'écrire toujours des vers sur des sujets frivoles. Il se sent l'âme de Brutus et de Cassius, s'il s'agit de délivrer la pauvre république d'Apollon de la tyrannie qui l'accable. La poésie contemporaine est avilie ; la relever par des productions aussi admirables que celle de Klopstock — ne serait-ce pas la sauver ? Comme on le voit bien, l'intelligent abbé, en train de chercher sa voie, regrettant que les nécessités de la vie le retiennent, et s'élançant malgré tout, en imagination, sur des routes nouvelles, vers des pays inexplorés ! « Les compositions tragiques sont celles qui me plaisent le plus ; mais comment satisfaire l'antique manie qui me dévore d'écrire des tragédies, si mon esprit n'a jamais pu jusqu'ici trouver le repos, contraint à dissiper ses pensées sur des choses qui n'ont rien à faire avec la poésie ? Cent fois j'ai commencé, cent fois j'ai interrompu le travail. Figurez-vous après cela si je suis en état de me mettre à la traduction de la *Messiade* ! A propos de la *Messiade* : quand donc paraîtra le second tome de poésie allemande [1] ? » La poésie anglaise l'intéresse aussi ; et toutes les poésies, car il a plus d'une admiration et plus d'un culte. Son éclectisme fait un singulier mélange d'auteurs et de doctrines. « Pétrarque me touche l'âme, Frugoni me surprend, Klopstock m'entraîne avec violence dans son sentiment et met mon imagination en déroute ; Gessner, Lessing, Kleist, me rendent amoureux de leur simplicité, et me donnent l'envie de me faire berger. Crébillon me plaît parce qu'il m'épouvante, Corneille me soulève au-dessus de moi-même, Racine s'insinue dans mon cœur ; et sans être fanatique de Shakespeare, je sais qu'en plein théâtre, j'ai répandu des larmes sur les malheurs de Juliette et de Roméo ; et qu'une autre fois, je suis parti, plein de terreur et frissonnant, devant les fureurs d'Hamlet [2]... » Quand ils viendraient de la Chine ou du Groënland, les vers le séduisent, pourvu qu'ils soient bons. Il a cependant une préférence marquée ; il se vante de servir sous un drapeau plus volontiers que sous les autres : il n'aime rien tant que la poésie des Hébreux. Mais l'infidèle avoue aussitôt, après cette déclaration de principes, qu'il ne se fait pas scrupule de déserter, et qu'il lui arrive de laisser David et Isaïe pour Tibulle et Anacréon.

Cette fantaisie spirituelle et charmante, cette jeunesse d'esprit qui

1. *Opere*, t. VI, A Bertòla, p. 28 et sv. Il s'agit des extraits des auteurs allemands, dont Bertòla accompagne son *Idea della bella Letteratura alemanna*.
2. A E.-Q. Visconti.

semble jouer avec les grands noms, par amusement et par caprice, le poussent à introduire dans ses premières œuvres un peu de ces nouveautés dont il dit tant de bien. Il comprend qu'au milieu du bleu et du rose qu'on prodigue, quelques teintes plus sombres ne seront pas malvenues ; il sait qu'on aime quelquefois les larmes au milieu des sourires. Il se retire dans les solitudes, dans les solitudes où le vent mugit et emporte dans son tourbillon le bruit des sanglots. Il pénètre au milieu des forêts, où ses pleurs n'ont pour témoins que les grands arbres séculaires [1]. Son imagination s'avance jusqu'au fond des cavernes où séjourne la Mort. Lorsqu'elle lui apparaît, il commence par être effrayé ; puis il s'enhardit, et la regarde en face. Ce squelette, ces mâchoires décharnées, ces orbites creuses — car il ne fait grâce d'aucun détail, et prolonge les descriptions de l'horrible — il les comtemple sans peur maintenant, à la pensée qu'il est lui-même « fils de la pourriture et de la boue ». Que la Mort vienne sans tarder mettre un terme à ses douleurs ! Qu'un fleuve de larmes amères et inconsolables coule de ses yeux : « il est beau de mourir avec les yeux pleins de larmes [2] ». Nous voyons facilement d'où vient ce genre de beauté ; Monti a bien profité des leçons de Hervey. — Avant René, il invoque les « orages désirés » qui doivent mettre la nature à l'unisson de son âme ; mais c'est après Werther. Autrefois, dit-il, elle lui apparaissait toute belle ; et elle lui inspirait une douce philosophie. A présent, l'horreur qui possède son cœur s'est répandue sur l'aspect des choses, et les a obscurcies. Il ne voit plus que déserts lugubres ; il n'entend plus que la plainte des torrents et le hurlement de la tempête. Incapable de résister à son mal, il court à travers les champs, et les échos des cavernes retentissent de ses gémissements. Il aime gravir les amoncellements de rochers ; il aime s'ouvrir un passage à travers les broussailles et laisser derrière lui les ronces rougies de son sang. La rage intérieure qui le dévore se répand au dehors. Son corps s'échauffe, sa respiration halète, la sueur coule à flots de son front. Il bondit de cime en cime, et arrive jusqu'au bord des abîmes. Alors, devant l'immensité du vide, ses cheveux se hérissent, et il demeure tout raidi d'épouvante [3]... Pour le coup, il a trop chargé sa palette ; et le tableau qu'il nous présente tourne à la caricature. On voit mal le paisible Monti figé sur le plus haut sommet des monts Albains ; le dôme de Saint-Pierre est trop près, on l'aperçoit encore. Mais voici une note plus juste, une sentimentalité plus tendre, une passion plus réelle. A la leçon qu'il vient d'apprendre,

1. *Opere*, t. I, p. 224. Elegie. — 2. *Ibid.*, p. 196. Entusiasmo melanconico.
3. *Ibid.*, p. 269. Sciolti a S. E. il S. Principe Sigismondo Chigi.

il semble que l'écolier ajoute un élément qui part de son cœur, et non plus seulement d'une heureuse mémoire ou d'une imagination fertile.

Les *Pensieri d'amore* nous donnent, en effet, l'analyse d'une âme malade et tourmentée. Ce sont de courts poèmes, dont chacun fixe un état passager du sentiment. L'amant infortuné se réveille ; et comparant l'inconscience d'où il sort à la souffrance dans laquelle il rentre, il sent redoubler sa peine (Pens. I). Ou bien il aperçoit en songe celle qu'il aime ; c'est un autre contraste, encore plus douloureux, avec « un avenir d'horribles maux », auquel il ne voit « d'autre terme que la tombe » (P. II). Ou bien encore, il se laisse aller à l'illusion de vivre avec « elle » une vie cachée, loin des villes, dans la solitude, dans la paix (V). « Elle » lui apparaît toujours, et suscite en lui tantôt des crises de passion voluptueuse (IV), et plus souvent des méditations mélancoliques (VII, IX). La dernière parut assez belle aux contemporains pour que Cerretti la désignât dans ses leçons d'éloquence comme le modèle du thrène : « Elle renferme, dans sa brièveté, une foule de beautés [1] ». Elle ne manque pas de grandeur ; et il n'est pas nécessaire de se montrer très indulgent envers l'excès d'une rhétorique sombre pour qu'elle plaise encore aujourd'hui. Tout passe ici-bas ; le temps dévore tout, l'idée et la matière. L'harmonie des astres rentrera dans l'ombre et dans le silence du néant. Mais l'éternité elle-même ne pourra éteindre la flamme immortelle de l'esprit ; il suffit qu'elle ait brillé pendant un moment de la durée. Les yeux qu'il aima, la mort étendra sur eux son pesant sommeil, et les éteindra. Mais elle ne pourra pas éteindre le regard qui sortit de ces yeux. Ce cœur cessera de battre ; ce corps retournera en poussière, confondu dans l'universel tourbillon de la matière. Mais l'amour qui les anima, par le seul fait qu'il a existé un instant, échappe à la destruction (X). — Il y a là une idée profonde et un sentiment vigoureux, qui devancent ce que l'âme romantique aura de meilleur. Il est difficile de relire les vers de Monti sans songer aux vers français qui sont dans toutes les mémoires :

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments.....

Les « Pensées d'amour » annoncent déjà l'inspiration qu'on retrouvera, un demi-siècle plus tard, dans le *Souvenir*.

Puis, dans toute son œuvre, dans les pièces grandes et petites, au hasard de l'inspiration ou suivant les nécessités de l'art, il utilisera sa connaissance du Parnasse étranger. De très fins critiques ont su re-

1. *Istituzioni di Eloq.*, 1811, parte II[a], cap. I, Dei treni.

trouver ses emprunts et les ont signalés [1]. Il se sert de Milton : c'est du *Paradis perdu* qu'il tire l'image du Créateur mettant l'ordre dans le chaos, pour son poème sur *La bellezza dell' Universo*; les traits qui peignent la superstition proviennent du même auteur; son *Prométhée* trahit une influence analogue. Il se sert de Shakespeare. « L'invitation d'un solitaire à un citadin », semble procéder d'une inspiration toute spontanée ; d'autant plus que le poète, à la fin, fait des allusions aux événements contemporains : le sage doit apprécier les charmes de la campagne et la douceur de la retraite, par contraste avec la guerre qui trouble aujourd'hui tous les états. Les descendants des Druides ébranlent les trônes et épouvantent les peuples, par leurs armes aussi bien que par leurs idées. Ils veulent escalader le ciel, et chasser Jupiter. Mais la vengeance divine s'apprête à les écraser [2]. Or, à y regarder de près, le poème est imité de Shakespeare ; Monti n'a fait qu'ajouter des vers de circonstance à un passage de « Comme il vous plaira ». A la fin d'une de ses leçons d'éloquence [3], il a besoin de faire ressortir le contraste qui règne entre l'innocence, qui dort paisiblement dans la pauvreté, et la puissance, qui est malheureuse dans la richesse. Il appelle un passage de Shakespeare à son secours. La main qui s'empare de l'épée de Frédéric II au moment où Napoléon, qui pénètre en vainqueur dans le tombeau du grand roi, s'apprête à la saisir — c'est encore une imagination shakespearienne. — Plus grande est sa dette envers Klopstock ; car il lui a pris la conception fondamentale de la Bassvilliana. Le Français est condamné à voir les souffrances de Louis XVI, comme Judas celles du Christ dans la Messiade. La disproportion qu'on a remarquée entre le crime de Bassville et son châtiment s'explique par le modèle dont l'auteur s'est servi. — On trouve la trace d'Ossian dans ses premiers poèmes, dans la *Bassvilliana*, dans *Aristodemo;* on la trouve surtout, mêlée à celle de Gray, dans le *Bardo della Selva Nera*. Cette œuvre singulière est celle qui montre le mieux peut-être la confusion et même la contradiction de tous ces emprunts. Le passé s'allie au présent, la civilisation celtique aux guerres de l'Empire, Ossian à Bonaparte, de la façon la plus surprenante. Du haut d'une colline, le Barde Ullino assiste au combat des Autrichiens et des Français, près d'Ulm. La bataille finie, il recueille un jeune officier français, qui gisait, blessé, au milieu des morts. Il le conduit chez lui et le soigne : sa fille Malvina ne manque pas de s'éprendre du guerrier.

1. B. Zumbini, *Sulle poesie di V. Monti*, 3a ed., 1894. M. Kerbaker, *Shakespeare e Gœthe nei versi di V. Monti*, Firenze, 1897, in-8°.
2. *Op.*, t. I, p. 128. Invito di un solitario ad un cittadino. Ode scritta l'anno 1793.
3. *Ibid.*, t. V, Lezione settima, Antistene.

Les conversations des trois personnages amènent le récit des exploits de l'Empereur. Ils parlent de l'expédition d'Egypte, et du dix-huit brumaire : le barde, non content de rappeler le passé, dévoile l'avenir. Ullin et Malvina sont des noms empruntés à la légende ossianesque ; l'habillement, et jusqu'aux traits de la physionomie du barde, viennent également d'elle. Dans Ossian, le barde est seulement chanteur et guerrier, « prophète du passé » ; dans Gray il est aussi le prophète de l'avenir, comme dans Monti [1]. — Ces fictions invraisemblables étonnent et choquent. Mais Monti ne paraît pas en prendre souci. Il reste fidèle au programme de sa jeunesse : il suffit qu'une chose lui semble belle pour qu'il s'en empare. Par la magie de la forme, qu'il possède au suprême degré, il sait adoucir les oppositions trop marquées, étouffer les dissonances trop aiguës ; et malgré les défauts les plus évidents, il entraîne l'admiration. Les contemporains ne la lui ménagent pas : ils sont séduits par la nouveauté d'un genre de composition qui tient à la fois de la poésie lyrique et de la poésie épique, sans violer les règles de l'épopée ou du lyrisme [2].

Cependant l'influence d'une littérature ne se mesure pas seulement aux emprunts qu'on peut lui faire d'aventure. Ce qu'il y a de plus commun au Nord et au Midi, ce sont encore les idées. Mais ce qu'il y a de plus particulier à chaque peuple, c'est un certain esprit, et comme une certaine tonalité, qu'il est difficile de comprendre et de rendre, parce que des détails enchâssés de loin en loin dans une œuvre ne reconstituent pas un ensemble. Qu'on distingue des éléments hétérogènes dans le théâtre de Monti, c'est un fait certain. Son *Caio Gracco*, la dernière de ses tragédies, laisse voir un peu du *Coriolan*, un peu du *Jules César* de Shakespeare, et beaucoup du *Caïus Gracchus* de M. J. Chénier. Déjà, dans son *Galeotto Manfredi*, apparaissaient quelques traces d'*Othello* : le type général de ses tragédies n'en est pas moins, au total, celui d'Alfieri. Même contamination dans son *Aristodemo*. Mais ici, nous n'avons pas seulement affaire à des fragments de pièces habilement démarquées. Une atmosphère particulière semble envelopper le drame, sans que l'auteur italien la doive à tel ou tel exemple bien déterminé. Les quelques lignes de Pausanias qui servent de prétexte à l'intrigue prennent dans le développement de l'action un tout autre caractère que chez l'historien grec. Aristodème a tué sa fille par ambition : pendant toute la pièce, il est poursuivi par le remords : non point le remords classique, pure entité

1. Weitnauer, *Ossian*. 1906.
2. Foscolo, *Osservazioni sul poema del Bardo*. Opere, t. I, p. 423 et sv.

morale ; mais un remords fantôme, qui revêt une forme matérielle, et qui vient troubler ses nuits et ses jours. « Me connais-tu ? » dit le coupable en proie aux hallucinations ; « sais-tu quel sang coule de mes mains? As-tu vu les sépulcres s'ouvrir, et de leurs profondeurs envoyer des spectres pour renverser mon trône? pour enfoncer leurs mains dans ma chevelure, et m'arracher la couronne? » (Acte I, scène IV). Assis près du tombeau de sa fille, auquel une force invisible le tient attaché, il se livre à de funèbres méditations : « Non, non! Si l'existence était éternelle, je sens qu'éternel aussi serait mon martyre... » (Acte III, scène I). Il entre dans la tombe même, comme pour être plus près de son crime; il se débat avec le fantôme, qui le conduit peu à peu jusqu'à la mort[1]. Ne sont-ce pas les visions qui passent sur les bruyères du Nord? Et n'y a-t-il pas une couleur sombre répandue sur tout l'ouvrage, rare sous le soleil de l'Italie?

De même, son lyrisme subit cette influence du second degré, plus profonde. Les impressions visuelles sont chez lui les plus fortes; c'est un procédé familier à sa poésie que de les objectiver; il fait paraître devant nos yeux toute une série d'images mobiles et vivantes, qui frappent plus que les narrations ou les raisonnements. Or ces visions ne sont pas nettes et lumineuses, comme celles d'un Pétrarque; sculpturales et taillées en relief, comme celles d'un Dante. Les adjectifs tels que « obscur, sombre ténébreux, confus, désert », marquent souvent leur caractère. Les créatures imaginaires qu'il voit vivre sortent des nuages; elles sont enveloppées de brouillards ; elles vivent dans une sorte d'éther; elles viennent de la patrie d'Ossian. Ténèbres, éclairs, météores, vapeurs, vents qui sifflent et qui grondent, appartiennent à une nature moins douce aux hommes que celle de son pays; il est rare qu'un poète de sa race invoque la lune plus volontiers que le soleil, les torrents plus souvent que les ruisseaux d'eau vive, les tempêtes mieux que l'éclat tranquille d'un beau jour. Dans sa manière d'écrire, quelques procédés dénoncent un esprit moins calme, moins cohérent, moins logique que l'esprit latin. Des tournures hardies de syntaxe, des répétitions fréquentes de substantifs, qui permettent de donner à la phrase un nouvel élan, des apostrophes à des objets inanimés, des images tirées des phénomènes de la nature[2], rappellent ce qu'on nommait « le style oriental » — c'est-à-dire, précisément, le style du Nord — au moment où les premiers poètes anglais entraient en faveur.

1. Voir, pour cette démonstration, E. Bertana, *La Tragedia* (1903-1908), cap. IX.
2. Weitnauer, Chap. III : p. 281, *Ossianische Schwermut bei Monti* ; p. 288, *Ossianische Natur und Personenschilderung bei Monti* ; p. 295, *Ossianische Diktionsmittel bei Monti.*

Or, quel rôle la France joue-t-elle encore dans tout ceci? Monti ne sait ni l'allemand, ni l'anglais. C'est du français, tout naturellement, qu'il voulait traduire Klopstock. Il ne diffère pas de ses contemporains par des scrupules exagérés. Pour eux, pour lui, c'est le procédé le plus légitime du monde. « Bien qu'il ne sache pas un mot d'anglais, on peut le compter parmi les admirateurs les plus ardents du tragique d'Albion[1]. » Artiste, il pense avec tous les artistes que la forme seule importe ; que le mérite consiste à faire de beaux vers ; et qu'à condition de les transformer, il peut les prendre partout où il les rencontre, en toute liberté. Si quelque contemporain, par impossible, lui avait fait remarquer que le rythme de ses vers, dans l'*Invito di un solitario* :

Tu che, servo di corte ingannatrice,
I giorni traggi dolorosi e foschi,
Vieni, amico mortal, fra questi boschi,
E sarai felice

était calqué sur celui de Le Tourneur :

Toi que la cour a rendu malheureux,
Viens avec moi sous cet épais feuillage,
Viens goûter l'ombre et le frais dans ces lieux,
Mêle avec moi tes chants au doux ramage
De ces oiseaux heureux[2],

il n'en aurait pas rougi. Il faisait, en se servant de cette matière commune, comme tous les autres : mais il savait en tirer des résultats plus heureux. Il aurait pu répondre qu'on devait l'en féliciter. Ce théâtre anglais traduit en français, relié en carton couleur tabac, que nous le voyons emporter en voyage, apparaît ici comme l'intermédiaire habituel entre le Nord et l'Italie[3]. L'assimilation commence : et son premier effet est de fondre dans le génie italien des principes qui sont tout l'opposé du goût français. Cette fiction à la Klopstock ne va-t-elle pas directement contre la règle du merveilleux païen, dont Boileau s'était fait le défenseur rigoureux, et contre laquelle Chateaubriand lui-même aura grand'peine à lutter? Cette sentimentalité, cette exaltation qui triomphent de la raison au point qu'elles la font oublier, sont tout le contraire de « l'encyclopédisme philosophique » qu'on considérait, vers 1789, comme une des caractéristiques de l'influence française. Ce goût du sombre, qui est fréquemment celui de l'obscur ; ce mépris de l'ordre et la mesure, qui se traduit par les heurts de la

1. Foscolo, *Opere*, t. XI, p. 275 (Saggi).
2. Shakespeare, trad. Le Tourneur, *Comme vous l'aimez*, comédie, acte II, scène VII.
3. *Lettere ined. e sparse*, t. II, p. 56, 5 dicembre 1811.

composition et l'exubérance des images, menacent le règne du goût, que nous avons contribué à imposer. L'influence française, ce n'est pas seulement dans les rubans et les dentelles, dans les proses aimables et dans les vers légers qu'elle consiste ; ni même, exclusivement, dans l'empire de la langue sur les académies ou sur les salons : mais encore, et surtout, dans une certaine mentalité, qui est venue se superposer à la mentalité italienne. Ainsi, dans tout le cours du XVIIIe siècle, pour égaler et pour vaincre la tragédie française, on ne concevait pas, on ne pouvait pas concevoir autre chose que la règle des trois unités, partie souple d'Italie pour revenir rigide de France ; pas autre chose que le grand cadre classique de Corneille, de Racine, et de Voltaire ; pas autre chose, en un mot, que la tragédie française elle-même. Tous ceux qui entraient dans la carrière, comme ils disaient, recommençaient à lutter contre la France — suivant les règles de l'esprit français. Telle était l'influence ; si profonde, qu'elle en était devenue comme inconsciente. Ce genre d'influence, le moins visible et le plus fort, Alfieri lui-même le subissait encore ; et aussi Monti. Or, c'est le grand effet des infiltrations allemandes et anglaises, au théâtre, qu'elles apportent un autre aspect du beau, sous d'autres formes : et que dès lors, l'influence française est ébranlée. Les auteurs dramatiques sont trop timides pour rejeter le joug des trois unités. Mais ils apprennent à les respecter moins ; ils ne les considèrent plus comme inviolables et uniques ; la part que le goût italien réservait au goût français est réservée désormais au goût cosmopolite. Il en va de même pour toutes les acquisitions que Monti vient de faire ; les principes de l'épopée, français plus encore que classiques, sont moins sûrs ; moins sûre la théorie du lyrisme raisonnable, et du beau désordre qui est un effet de l'art ; moins sûre, la distinction des genres ; moins sûr, tout ce que commandait l'art poétique, celui de Boileau.

Cependant Monti ne va pas jusqu'au bout. Il s'arrête en chemin : il finit par retourner en arrière. Son goût devient moins large ; il se rend compte que la vraie patrie de sa pensée, c'est Rome. Il s'étonne qu'on puisse aimer Young, cet homme étrange[1], qui semble pris de vertige. La traduction des satires de Perse est une œuvre plus digne de son talent que celle d'un poète germanique obscur[2] ; la traduction de l'*Iliade* consacre la revanche du vieil Homère sur Ossian. Sa déclaration solennelle en faveur du classicisme date du *Bardo* ; Ullino est chargé d'énumérer les défauts des poètes de son école[3]. De même que

1. *Opere,* t. V, p. 415 : [il Gianni] « mandando al diavolo quello strano suo Young » ; p. 416 : « younghiane vertigini. »
2. G. Carducci, *Versioni poetiche di V. Monti*, 1869. — 3. *Il Bardo,* canto II.

pour aimer les tempêtes, les torrents, la lune et les ombres chevauchant sur les nuages, il n'en est pas moins sensible aux charmes de la vie civilisée : de même, s'il est séduit par une nature simple et majestueuse, il est las d'une nature monotone, telle que ses confrères la dépeignent toujours. Il tolère la foudre et les ouragans; mais il n'en faut pas trop. Les contemporains de Monti confondaient volontiers les deux poétiques, admirant dans le *Paradis perdu* l'unité de plan et la propriété des caractères, et jugeant Milton au nom de Longin[1]. Monti, après sa conversion, les sépare nettement l'une de l'autre; il se condamne lui-même, quand il oppose formellement le Nord au Midi. « Tout poète doit peindre la nature; mais celle qu'il a sous les yeux. Je loue, en conséquence, la poésie septentrionale qui s'accorde parfaitement avec le ciel horrible dont elle reçoit ses inspirations. Mais la poésie italienne, inspirée par un ciel qui est tout entier joie et sourire, n'est-elle pas folle, quand elle va faire la belle au milieu des brouillards et du froid de la Grande Ourse, et s'applique à peindre une nature dont elle ne peut se faire idée que par imitation[2]? » Les barbares montrant chaque jour plus d'audace dans leurs attaques, Monti devient un des chefs du parti qui résiste; les bons poètes, fidèles à l'esprit classique, se groupent autour de lui. Quatorze auteurs offrent à sa fille, quand elle se marie, en 1812, un recueil de vers qui obéissent aux sages principes[3]. Il retourne à la mythologie; il n'a plus rien de commun avec « l'audacieuse école boréale, qui condamne à mort tous les dieux », et qui « remplit d'épouvante le beau royaume des Muses[4] ».

II

Pour étudier Ippolito Pindemonte, il faudrait des mots un peu vieillis et des tournures un peu surannées. On mêlerait le style noble du XVIIIe siècle aux premières audaces du XIXe; on parlerait encore de l'onde, de Phoebus, et du char de la nuit; et déjà, du mal de vivre et du plaisir de souffrir. Ainsi, on arriverait à rendre les deux caractères qui s'unissent en lui pour composer une physionomie originale. Ce n'est plus tout à fait un classique, et ce n'est pas encore tout à fait un romantique. Mais déjà le romantique l'emporte; et l'esprit du Nord transforme le vieil esprit latin.

1. *Effemeridi*, n° 3, 1806. — 2. *Opere*, Epist., A Carlo Tedaldi Fores.
3. *Agli Dei consenti, Inni*, Parma, 1812.
4. *Opere*, t. I, p. 294, Sulla Mitologia. Cf. E. Bertana, *Intorno al sermone del Monti sulla mitologia*, 1900.

Son âme est délicate, plutôt que forte; sa pensée menue et subtile, plutôt que vigoureuse. « Je suis l'homme des scrupules[1] », a-t-il dit de lui-même, non sans raison. Le gouvernement, qui fut si soupçonneux, ne le soupçonna jamais, pas même quand il prit des airs d'opposition. C'est une attitude qui lui convenait mal et qu'il ne garda pas longtemps. Au milieu des agitations qui troublaient son époque, il crut qu'il devait rentrer, toujours davantage, dans l'obscurité, en se répétant la maxime du sage : vis caché[2]. Son existence reste, parce qu'il le désire et qu'il le veut, « silencieuse et retirée[3] » : il souhaite que sa mort ressemble à sa vie. « Il savait s'affliger, mais aussi se vaincre et se montrer fort; il savait être philosophe sans cesser d'être homme, ce qui est la plus belle de toutes les philosophies ». C'est lui qui parle ainsi[4]. Dans une de ses nouvelles, une fée, qui a donné la beauté à une femme, la lui reprend pour lui faire un présent plus utile. « Je vous laisserai, dit cette fée raisonnable et résignée, la conviction que les plus grands biens du monde ont leurs inconvénients; que les circonstances se balancent, et qu'il est difficile de dire que celui-ci est plus heureux que celui-là; que le meilleur moyen d'être heureux, dans la mesure où l'humanité peut l'être, c'est encore d'accepter tranquillement le sort qui vous est réservé[5]. » Intellectuellement, il ne fut pas différent de lui-même; ou pour mieux dire, sa vie littéraire ne se distingua jamais de sa vie morale. Ses livres respirent « l'amabilité et la distinction », parce qu'il fut lui-même aimable et distingué[6]. Il se contenta d'une gloire discrète et de bon aloi. Pas même ses satires ne furent méchantes : il loua les poètes inintelligibles, ironiquement; il donna quelques règles de la conversation, montra que l'hospitalité ne devait pas être importune, que les auteurs ne devaient pas être indiscrets, doucement moral, et toujours agréable à écouter[7]. Avec Pindemonte, les discussions resteront courtoises : quand l'un de ses amis et lui se trouvent en désaccord, « les deux esprits, dans le moment même où ils se heurtent, s'unissent, apaisés[8] ». Cette sérénité ne va pas sans un peu de timidité et d'incertitude. Souvent, sa pensée a peur d'affirmer sans preuves, d'exagérer ou de tromper. Ses préfaces laissent entrevoir un long travail de réflexion et de correction; il se contredit lui-même, se répond, et ne se

1. *Lettere inedite di V. Monti, I. Pindemonte*, etc., p. 96, 6 dicembre 1809. Cf., pour l'ensemble de sa vie et de son œuvre, S. Gini, *Vita e studio critico*, 1899; et S. Pieri, *I. P.*, 1905.
2. *Opere di I. Pind.*, Epistole, prefazione.
3. *Epist.*, a Isotta Landi. — 4. *Prose campestri*, Pane Egeo.
5. *Novella inedita di I. P.*, Verona, 1811.
6. *Prose campestri*, Al. Torri a S. E. la cont. Isabella di Goëss.
7. *Opere*, Sermoni. — 8. *Epist.*, a G. Vittorelli.

sent tranquille que lorsque les objections sont repoussées. Doit-il présenter au public son *Arminius*? Il ne voudrait ni trop parler de lui-même, ni faire un traité tout entier. Parler de soi, c'est dangereux; écrire sur la tragédie, après tant d'autres, c'est superflu. Il désire seulement justifier certaines parties de son œuvre; et soumettre aux lecteurs bienveillants quelques observations sur l'art tragique. Après ces précautions, l'exorde semble fini; un autre entrerait dans le vif du sujet. Mais Pindemonte ne se tient pas pour satisfait. Un contradicteur lui répondra peut-être que les auteurs modernes se soucient fort peu de discussions de ce genre; et qu'en conséquence, ses remarques risquent d'être inutiles. Mais alors[1], il dira qu'à une époque où règne le seul caprice, c'est un devoir de rappeler les écrivains à la considération des principes certains qui font la valeur de leur art. Parce qu'un torrent grossit et s'enfle, il ne faut pas renoncer à l'endiguer. Là-dessus, il reprend haleine; puis il repart de plus belle. Tout le monde écrit; s'il dépense inutilement un peu d'encre et de papier, la faute, étant commune, sera moins grave. Sans doute, on s'occupe de politique autour de lui, et non de littérature. Mais peu importe. Il ne peut rester oisif au milieu de gens si affairés; et voilà pourquoi il se met — enfin — à écrire[1]. Un frontispice lui paraît être une affaire d'importance[2]; et c'est une grave question que de justifier la présence d'un erratum. Beaucoup de gens n'en veulent pas, par crainte de discréditer l'ouvrage : « mais il y a même ici des distinctions à faire ». Autre chose est une longue série d'erreurs grossières, autre chose l'indication de légers défauts. Il a entendu dire que rien ne faisait plus d'honneur à une ville qu'une maison de fous : on suppose que tous ceux qu'elle ne renferme pas sont sages[3]. De même, une liste brève de fautes vénielles fait honneur à un livre, bien loin de le déprécier.

Il n'avait pas encore dix ans qu'il écrivait des vers; et il ne s'aperçut de leur difficulté qu'au moment où il était déjà vaincu par leur charme[4]. Le sentiment de cette difficulté ne l'abandonna plus depuis lors. Au plaisir qu'il éprouve à composer, à la grande estime où il tient la poésie, se mêle toujours le souci du travail et de l'effort; il garde longtemps par devers lui ses poèmes, pour les revoir et les revoir encore. La prose ne lui coûte pas une moindre peine. « Il ne connut suffisamment la difficulté de l'art d'écrire que lorsque le plaisir de cet exercice lui ôta la force de l'abandonner[5]. » Ainsi c'est la même

1. *Discorso secondo, riguardante l'Arminio e la poesia tragica.*
2. *Lettere*, p. 98, l'ultimo di febb. 1810. — 3. *Ibid.*, p. 105,2 agosto 1810.
4. *Pr. camp.*, Me vero. Id., *Il Colpo di Martello.* — 5. *Pr. c.*, Avvertimento.

attirance, avec la même appréhension. Ce désir d'une perfection qu'il faut rechercher sans se lasser est dans la pure tradition de l'art classique. Aussi bien est-il classique par beaucoup de points. Il y a dans son *Arminio* quelques nouveautés[1]; la scène se passe en Germanie; il a pris soin d'indiquer lui-même le décor, la forêt de Teutoburg, les trophées conquis sur les Romains, l'autel des sacrifices à Odin. Les costumes des acteurs n'ont pas été négligés : ils sont suffisamment sauvages : peaux de bêtes, manteaux de laine bigarrés, grands boucliers de bois, casques à crinière de cheval. Les bardes, à chaque acte, font entendre des lamentations : Pindemonte n'est pas mécontent de cette intervention du chœur, qu'il a bien amenée. Mais outre que les déclamations républicaines dont la pièce est remplie rappellent la manière d'Alfieri, toutes les théories par lesquelles il soutient son œuvre dans les *Discorsi* dont il l'embellit sont d'un classique convaincu[2]. La vraisemblance historique, qui n'est pas violée quand l'auteur ne fait qu'ajouter à l'histoire (Disc. II, cap. III); la nécessité du vers, comme forme noble de la tragédie (*Ibid.*, cap. V); le but moral des représentations dramatiques (*Ibid.*, IX) : tout cela nous ramène aux discours de Corneille. Shakespeare est pour Pindemonte un ennemi personnel, qu'il attaque. J'ai eu la faiblesse, déclare-t-il, de suivre les règles; j'ai eu la faiblesse, aussi, d'écrire purement, contrairement aux idées de licence qui commencent à régner dans toute l'Europe, et qui sont dues en grande partie au succès du tragique anglais. Ses œuvres sont des monstres, dont quelques parties sont extraordinairement belles. Si les fleurs de sa poésie naissaient dans un champ moins sauvage, on les admirerait moins. La surprise, et le contraste avec les broussailles qui les entourent, disposent le spectateur à l'indulgence. Mais il est autrement difficile de plaire par une raison toujours égale et soutenue; d'amener le lecteur, de degré en degré, à des plaisirs sans cesse plus vifs; de le forcer à une admiration telle, qu'il fasse taire son amour-propre, qui se venge, d'ordinaire, en signalant de petits défauts dans un beau corps. Voilà la tâche méritoire! Shakespeare ne l'a pas remplie. Inutile de rebattre les oreilles des Italiens avec les témoignages des Anglais sur son compte : les plus sensés, comme Hume, Blair, Mason, lui ont prodigué les critiques. Addison et Milton ont suivi les règles classiques, montrant ainsi qu'ils ne l'approuvaient pas. Le génie consiste dans l'équilibre de la raison, de l'imagination, de la mémoire. Absurde est la distinction entre génie et goût, entre esprit et jugement. Ces qualités

1. M. Scherillo, *L'Arminio del P. e la poesia bardita*, Nuov. Ant., 16 aprile 1892.
2. Cf. *Arminio*, ed. Quinta, 1812. Discorsi riguardanti..., etc.

sont inséparables. C'est en vain qu'on veut excuser Shakespeare en prétendant qu'il était un génie, mais qu'il manquait de goût. La formule est contradictoire. Sans doute, il fut un grand peintre du cœur humain : mais il a pris deux libertés qui lui ont singulièrement facilité la besogne : en violant l'unité de temps et celle de lieu, il a pu multiplier les occasions de saisir des aspects différents de l'âme ; en introduisant dans sa tragédie toutes les créatures humaines, même les plus viles, et toutes les passions, même les plus basses, il a enrichi la collection de ses modèles. Il ne songeait pas qu'en agissant ainsi, il changeait trop souvent le cothurne tragique en pantoufle (Disc. II, cap. II). Au fond, tous ces reproches se résument en un seul. Shakespeare manque d'art. Terrible exemple des déréglements auxquels est sujette la nature, quand elle ne se soumet pas aux dogmes de la raison !

Aux dogmes de la raison, Pindemonte se soumet docilement. Il ne se sent pas l'âme d'un barbare. Il aime les belles statues antiques, à l'attitude calme et reposée ; il aime les tableaux bien composés, dont les personnages rappellent les plus célèbres passages de l'histoire littéraire : Hector excitant Pâris à combattre, au lieu de rester assis près d'Hélène ; Astyanax pleurant dans les bras d'Andromaque, à la vue du casque d'Hector[1]. Nourri des lettres latines et grecques, il s'occupa toujours de traductions classiques ; celle des *Géorgiques*, celle de l'*Odyssée* surtout, restèrent la grande œuvre de son existence[2]. Il écrivit à Homère et à Virgile, comme jadis Pétrarque[3] ; ce fut le flatter que l'appeler Tibulle[4]. Il donna dans les vers latins, de différents genres : Ad virginem sacras vestes sumentem ; De vino quod dicitur Oliveto[5]. Il lui semblait que les anciens étaient plus heureux, et qu'il eût été plus agréable de vivre autrefois qu'aujourd'hui, avec les modernes : ceux-ci devant glaner avec peine dans les champs où ceux-là ont moissonné librement, largement[6]. Le classicisme banal et épuisé de son époque, le pseudo-classicisme, lui fut cher aussi ; nous avons de lui des vers qui sentent à la fois leur académie et leur ruelle, et des métaphores qui affligent chez un écrivain d'ailleurs si original. Il écrit pour une dame « qui avait promis à l'auteur une bourse travaillée de sa main[7] » ; pour une dame « qui ne veut plus faire de vers, parce que le monde dit que ceux qu'elle fait ne sont pas les siens[8]. » Il parle « des combats innocents, les mains armées de papiers enluminés », ce qui veut dire jouer aux cartes ; « des guerriers d'ébène et d'ivoire, qui, sur le dos d'une tortue

1. *Sonetti*, s. 9. — 2. G. Biadego, *I. P. poeta et traduttore*, 1883. — 3. *Epistole*.
4. Foscolo, *Op.*, t. VI, p. 121, 6 maggio 1808.
5. *Versi latini*, Epigrammata. — 6. *Discorso secondo*, cap. III.
7. *Sonetto 11*. — 8. *Sonetto 13*.

artificielle, finissent par enfermer et par vaincre un roi surpris », et cela signifie le jeu d'échecs[1]. On aimerait qu'il appellât une montre, une montre[2]; et une lettre, lettre[3], au lieu de déployer les trésors d'une habileté fatigante pour les désigner sans les nommer. Pour l'excuser, il faut le replacer dans son époque. C'est elle qui veut toutes ces « lyres », qui reviennent si souvent dans ses poèmes[4]; c'est elle qui le retient dans le bois des Muses :

Tu ne ille Hippolytus, quem firma aetate vigentem
Arcadico vidi non semel in nemore[5] ?

C'est elle qui le consacre à Erato, la tête couronnée de roses, et enveloppé[6] d'un manteau vert. C'est elle qui lui inspire les thèmes banals d'une galanterie fade, pour les beaux yeux d'Elise ou de Témire.

En même temps, non point par un lien de succession, mais dans un mélange intime, il eût fallu parler déjà de sa solide culture étrangère. Le plus lointain témoignage que nous en ayons sont les vers qu'il écrivait sur la valeur guerrière de la poésie, quand il était encore pensionnaire au collège de Modène[7]. Tyrtée, Virgile et Homère, inspirent le courage aux combattants : et aussi Ossian, son « Ossian chéri », son « Ossian aimé ». L'adolescent est pris d'une belle passion pour « le chantre de Morven » ; il évoque son tombeau ; il croit entendre sa voix. De bonne heure, la richesse et la puissance de l'Angleterre l'éblouirent ; il ne trouva rien de mieux, pour louer la force maritime qui lui donnait la suprématie du monde, que les vers de Virgile célébrant la gloire de Rome[8]. Il admira la constitution politique du pays, et la flamme de liberté qui brûle dans le cœur de ses citoyens[9]. En 1785, il s'était mis à l'étude de leur langue. « Je te dirai, écrit-il à un ami, que je me suis appliqué cette année à l'anglais ; déjà je lis les poètes de cette nation si grande en toutes choses. L'amitié que j'ai contractée avec quelques Anglais, à Venise, où il y en avait une colonie cette année, a éveillé en moi ce désir. » Avec Torelli, le traducteur de Gray ; avec Parsons, gentilhomme qui séjournait en Italie, et qui resta toujours son ami[10], il se perfectionna dans cette connaissance. Il traduisit un peu, et lut beaucoup : par moments, les souvenirs des auteurs qu'il a pratiqués

1. *Epist.*, a Elena Mosconi. — 2. *Il colpo di Martello*. — 3. *Epist.*, a Isotta Landi.
4. *Epist.*, a G. Vittorelli ; ad Apollo. *Sermoni*, La mia apologia, etc.
5. *Epigr.* de Gagliuffi, dans *I. P.*, *Poesie originali*, 1858, prefazione, p. 4.
6. *Serm.*, Il Parnasso, sogno. — 7. G. Nascimbeni, *Un poeta in collegio*, 1901.
8. Ottave all' Inghilterra (*Gibilterra salvata*). Cf. *Prose*, Vos sapere.
9. *Sermoni*, Le opinioni politiche. — 10. *Al Cav. G. Parsons, gentiluomo inglese.*

assaillent sa mémoire[1]. On le considérait déjà comme un émule de Richardson[2]. Bertòla, avec lequel il fut lié, l'initia sans doute à l'Allemagne : Pindemonte le place dans son Parnasse à côté du « divin Gessner », qu'il avait si bien loué, et pleuré[3]. Nous savons, dans tous les cas, que sa culture alla plus loin que celle de beaucoup de contemporains. Il connaît Wieland, dont le nom glorieux retentit même au dehors de l'Allemagne[4]. Nous avons dit que Lessing n'était apprécié que comme auteur dramatique : Pindemonte est au courant de ses théories littéraires ; il est capable de citer le *Laocoon*. « Il est vrai que les poètes peignent : mais la différence qui sépare leur manière de celle des peintres, dans toute poésie en général et dans la tragédie en particulier, chacun peut la voir, et même la toucher du doigt, dans le très beau *Laocoon* de Lessing[5]. » Pindemonte n'a pas seulement étudié l'étranger dans les livres. Possédé de la manie des voyages, il a visité l'Italie plusieurs fois, puis la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse. Il a séjourné assez longtemps à Londres, il a pénétré assez avant dans la vie du pays, pour comprendre et pour aimer les qualités de l'esprit britannique. Quand il fut revenu, et qu'il retrouva sa Vérone natale, il dit du mal de ces expéditions lointaines, enseignant que la sagesse était de vivre tranquille dans les murs de sa cité[6]. Mais en faisant la caricature de ceux qui courent le monde, il n'a pas cessé d'estimer les sages qui, pour avoir beaucoup vu, rapportent chez eux un jugement plus mûr et une âme plus éprouvée. Puis, cette contradiction rentre bien dans son caractère. Chez lui, il éprouvait le désir d'aller chercher ailleurs les aventures. Chez les autres, il sentait si vivement l'amour de la patrie, que le souvenir lui en devenait douloureux[7]. L'idée de la maladie, de la mort peut-être, dans des contrées inconnues, sans qu'un ami parlât sa langue à son chevet, sans qu'aucune affection intime vînt adoucir ses peines, lui devenait odieuse. Il pensait aux loisirs aimables dans les campagnes qui lui étaient chères, et il voulait pour sa tombe l'ombre des arbres sous lesquels il avait vécu : « Recouvrez-moi, ô mes forêts, de l'ombre hospitalière de vos rameaux... » Parce que son âme était inquiète, parce qu'elle ne se contentait pas de ce qui contentait les autres, parce que sa sensibilité déjà

1. *Prose*. Templa serena. Cf. pour l'imitation directe de Pope, sa *Lettera di una Monaca a Federigo IV, re di Danimarca*.
2. *Novelle di Polidete Melpomenio*. Prefaz. di Napoli-Signorelli.
3. *Ep.*, Ad. Aurelio Bertòla. — 4. *Disc. sec.*, cap. I.
5. *Ibid.*, cap. VI. — 6. *Sermoni*, I viaggi. Voir aussi le roman autobiographique qu'il a rapporté de ses voyages, l'*Abaritte*.
7. I. P., *Elogi di lett. ital.*, tomo II, 1829 ; *Intorno... a I. P.*, articolo del prof. M. Pieri.

romantique, triomphant des formes classiques de son esprit, jouissait ou souffrait trop des plaisirs ou des peines que chaque état entraîne avec soi — « le chevalier Pindemonte voyagea, écrivit une belle satire contre les voyages, et se remit à voyager[1] ».

Melanconia,
Ninfa gentile,
La mia vita
Consegno a te.
I tuoi piaceri
Chi tiene a vile
Ai piaceri veri
Nato non è[2].

Voilà une Nymphe qui ne vient pas de l'Olympe. Les vers qui la chantent sont encore un peu dansants, et trop précieux pour son caractère. Mais le sentiment qui les dicte est profond. C'est celui d' « un homme qui ne hait point de rester seul avec lui-même ; qui aime passionnément l'indépendance et la liberté ;... qui se trouve dans cet état de désenchantement qui n'est guère désirable, si on veut, mais qui semble inévitable après les premières années, pour peu qu'on ait dans l'esprit un grain de philosophie[2] ». Aussi « son humeur tire-t-elle à la mélancolie » ; une mélancolie « très tranquille et très douce ». Elle se nourrit de sujets réels. Le danger que court un ami, la maladie d'une personne de sa famille, le troublent au point qu'il ne peut plus écrire, et qu'il est infidèle à une de ses devises favorites : nulla dies sine linea[3]. A peine l'affection des personnes qui restent le console-t-elle du départ de celles qui s'en vont. Les massacres qu'il a vus à Paris ont laissé dans son esprit une image qui ne s'est pas effacée, et qui jamais ne s'est présentée à ses regards sans qu'il souffrît autant qu'au premier jour[4]. Les horreurs de la guerre le font frémir. L'enfant qui développait jadis un beau thème de rhétorique, en louant la poésie guerrière de Tyrtée ou d'Ossian, se demande, devenu homme, si l'art n'est pas coupable, et si les écrivains n'ont pas tort, qui parent des couleurs de l'imagination l'épouvante des égorgements. Ils maudissent les guerres civiles : mais tous les hommes sont frères ; et quand les soldats tuent, c'est toujours le sang de leur propre famille qui coule[5]. L'Italie est assez malheureuse pour que les plaintes qu'il répand sur son sort soient autre chose qu'un

1. Foscolo, *Op.*, t. VI, p. 86, 27 agosto 1807.
2. *Poesie camp.*, la Melanconia. — 3. *Prose camp.*, Avvertimento.
4. *Lettere*, p. 112, 30 dicembre 1814.
5. *Epistole* : a G. Vittorelli ; a Scipione Maffei ; a Benedetto di Chateauneuf.

exercice littéraire [1]. Mais à ces causes précises et particulières [2] s'ajoutent les causes éternelles de la douleur du monde : c'est alors que sa tristesse devient, à proprement parler, mélancolie. Pendant son voyage humain, il ne cesse pas de considérer le terme et l'arrivée ; à force de contempler la mort, le passage semble moins douloureux de l'un à l'autre état : les deux se confondent [3]. Le torrent qui se précipite est l'image de vies tourbillonnantes, qu'emporte un seul instant : pourquoi lier des amitiés nécessairement fugitives ? Pourquoi former des nœuds condamnés à être brisés ? Et quels soutiens chercher, quand tous s'effondrent sous la main qui veut les saisir [4] ? « Tu pleures toujours, lui disent ses amis. Parmi les sujets qui se présentent à toi, tu choisis le plus funèbre, habile à te rendre malheureux. Sors du bois sombre où tu te complais ; change de style [5]... » Il ne peut pas. Beaux ou laids, ses vers viennent de son cœur. Si la nature a rempli son cœur de mélancolie, comment écrirait-il des vers joyeux ? C'est ainsi qu'il se justifie de « passer sa vie à faire des vers, et des vers trop mélancoliques [6] ». Dans ceux qu'il adresse à une jeune Londonienne, « très belle et très cultivée », il est moins frappé par ses qualités que par la peur du mal et de la douleur qui l'attendent. La terre est une vallée de larmes, et souvent grande beauté attire grande peine. « Comme mon âme sera joyeuse et satisfaite, s'il t'est permis d'être aussi belle impunément [7] ! » Cette douleur générale, il la savoure avec une sorte de volupté. « Tristes plaisirs [8] », « charme mélancolique [9] », « voix plaintives qui charment un cœur opprimé [10] », « horreur agréable [11] », « douce horreur [12] », sont des expressions qui reviennent souvent sous sa plume. « Ciel serein n'est jamais sans nuages ; point d'onde claire qui soit tout à fait pure ; et dans les cœurs humains, on cherche en vain une joie qui ne soit pas triste [13]. » Sa joie est toujours un peu triste. Cette demi-souffrance explique que d'autres aient écrit des œuvres plus robustes : non point de plus pathétiques, de plus douces, et qui soient plus selon le cœur des femmes [14].

Les printemps intérieurs qu'on voudrait ressaisir, et qui échappent,

1. *Ibid.*, a Isabella Albrizzi.
2. *Valchiusa ; In morte del car. Cl. Vannetti.* S. Gini, *I. P.*, p. 410, Sonetto per i Francesi.
3. *Poesie*, La sera. — 4. *Ep.*, a A. Bertòla. — 5. *Serm.*, La mia apologia.
6. *Lettere*, p. 37, 15 dic. 1807.
7. *Alla bellissima ed ornatissima fanciulla Agnese H., in Londra.*
8. *Ep.*, a I. Albrizzi. — 9. *Poesie*, La Notte.— 10. *Ibid.*, Lamento d'Aristo.
11. *Ibid.* — 12. *Sermoni*, In lode dell' oscurità nella poesia.
13. *Passando il Mont Cenis e lasciando l'Italia.*
14. *P. camp.*, Lettera della contessa El. Mosconi.

les aurores qui ne brilleront plus, les bonheurs déjà passés quand on les souhaite encore — toutes les nuances d'une sentimentalité raffinée, que nous sommes plus habitués à rencontrer chez nos auteurs contemporains que chez un disciple d'Horace, se trouvent chez lui [1]. Il préfère aux soleils levants les soleils couchants, parce qu'ils vont nous quitter [2]. Dans le déclin commençant d'une femme qui vieillit, il chérit plus tendrement l'éclat de beaux yeux fatigués, parce qu'il sait qu'ils vont s'éteindre [3]. Vieillissant lui-même, il souffre de voir un monde nouveau succéder au sien; il est un étranger désormais : il est comme l'acteur usé qui serait redevenu spectateur, parmi la foule. Inversement, il est expert à se créer des plaisirs que d'autres comprendraient à peine [4]. Il cherche à s'égarer dans les champs où l'a conduit sa promenade aventureuse; et s'il y réussit, il se garde bien de demander son chemin, pour conserver l'illusion qu'il est seul en pays inconnu. Alors son imagination vagabonde bien au delà des régions où séjourne son corps. Damoiselles perdues dans les forêts, chevaliers errants, incantations magiques et philtres amoureux: le voilà dans un moyen-âge d'aventures et de romans. Il aime mieux ne pas savoir qui habite ces chaumières, ne pas savoir où finit cette source, ne pas savoir ce qui se cache derrière cette colline. Il a peur de la vérité, qui détruirait le charme avec l'illusion [5]. De telles subtilités restent innocentes et naïves, parce qu'elles partent d'une âme foncièrement pure. Mais ne révèlent-elles pas le goût de l'exception et la recherche des sensations rares? Leur analyse ne s'adresse pas au vulgaire; Pindemonte écrit pour un petit nombre d'âmes d'élite. La préface de ses *Prose campestri* le déclare nettement : certains se moqueront de lui ; d'aucuns le prendront pour un visionnaire, et peut-être pour un fou. « Mais je tiens pour certain que si ce petit livre tombe dans les mains d'un lecteur qui se trouve — je ne dis pas dans des circonstances identiques, et dans des dispositions morales tout à fait semblables aux miennes, parce qu'on chercherait en vain une telle identité; mais dans des circonstances du même genre, et dans des dispositions morales très analogues, — ce qui certainement peut arriver — je tiens pour certain que celui-là ne le lira pas sans quelque gratitude pour qui l'a écrit. »

La nature devait le séduire. Elle lui apparaît sous un double aspect.

1. *Prose*, Optima quaeque dies ; Tecum etenim. *Poesie*, La giovinezza ; Il mattino.
2. *Prose*, Quod latet. — 3. S. Peri, p. 403. *A Fille ch'è presso a invecchiare.*
4. *Sermoni*, La mia apologia.
5. *Prose*, Vos Sapere, Quod latet ; *Poesie*, La sera.

Tantôt, elle ressemble à un beau décor. Des ruines, comme il est juste [1] ; des bois sombres ; des cyprès, qui donnent une ombre triste [2]. Plainte d'un ruisseau qui coule entre les rochers [3]. Le soir tombe ; la nuit vient [4]. « La nuit a je ne sais quoi de sublime et de doux en même temps, qui est pour l'âme une vraie séduction. Car l'âme, dont on ne saurait dire si elle aime mieux ce qui la frappe que ce qui l'attendrit, se sent particulièrement émue, quand s'éveillent et se confondent en elle les sentiments tendres et grands tout à la fois [5]. » Cette « amie des poètes et cœurs tendres [6] », épandant sur toutes choses son silence, parle délicieusement à ceux qui savent la comprendre. Le chant du rossignol « au génie triste et sombre », s'élève et ajoute son charme mélancolique à cette « belle horreur qui plaît en attristant ». Tous les deux, le poète et l'oiseau, ne chantent qu'au milieu des rochers et des grottes, contents de n'être pas entendus, et d'être seuls [7]. Dans ce paysage idéal, la lune ne manque pas d'apparaître ; et ses rayons sont tristes également. Sa lumière froide, qui semble grave et pudique, séduit plus que l'éclat du jour. Suivant qu'elle se cache ou qu'elle traverse les nuages, elle donne à la forêt, au lac, à la colline, des aspects variés et fantastiques. Elle complète l'harmonie qui s'exhale de la nuit [8].

Pindemonte peint, d'autre part, la nature réelle, telle qu'il la voit : les champs où les moissonneurs sont en train de couper le blé, les prairies où paissent les troupeaux [9] ; il sent l'odeur même du foin, qui arrive par la fenêtre, et invite à sortir [10]. C'est le vrai paysage qui s'étend autour de Vérone. Il le décrit avec un pittoresque méritoire pour l'époque, peu coutumière de noter les détails précis et de prodiguer les adjectifs de couleur. A droite de sa maison, une chaîne de collines, qui défendent de la tramontane ; à gauche, la ville, et en face, une vaste plaine arrosée par l'Adige, et terminée, tout au fond, par des montagnes bleues. De ces collines, les unes sont cultivées, et à merveille ; les autres sont pierreuses, et impropres à toute végétation. D'où une grande variété de scènes : ici, des versants dénudés et des pics qu'escaladent les chèvres ; là, des festons de vignes, que vient interrompre le jaune des moissons ; le vert pâle des oliviers fait contraste avec le vert plus sombre des autres arbres, tantôt groupés, tantôt épars. Le tout est parsemé de maisons blanches, qui ressortent au milieu de la teinte verte des champs [11]. Cette palette est déjà riche ; et ces coups de pinceau sont déjà fort précis. La sensation de la nature est si vive, que

1. *Poesie,* La Solitudine. — 2. Al Cav. Cl. Vannetti. — 3. *Lamento d'Aristo.*
4. *Poesie,* La Sera. — 5. *Prose,* Lucentemque globum lunæ. — 6. *Poesie,* La Notte.
7. *Id., ibid.* — 8. *Poesie,* Alla luna.
9. *Prose,* Templa serena. — 10. *Ibid.,* Quod latet. — 11. *Ibid.,* Templa serena.

Pindemonte jouit moins franchement des jardins anglais[1]. Ce n'est pas qu'il ne les préfère aux jardins français. Il se mêle aux discussions que provoque leur origine ; en bon patriote, il voudrait en garder le mérite pour les Italiens. Tiraboschi a trouvé une lettre du Tasse qui signale l'existence d'un parc de ce genre en Piémont, bien avant qu'aucun auteur étranger ait décrit rien de semblable. Il faut donc qu'il les estime ; et il estime, en effet, le caractère de liberté qu'ils présentent, dans un pays où tout est libre, nature, cités, individus[2]. Il loue l'Anglais de fixer en eux, grâce aux bosquets irréguliers, aux cascades, aux rochers, aux allées capricieuses, aux ruines gothiques, une beauté sauvage, et une douce mélancolie chère à son cœur. Les effets qu'y produisent les différentes heures du jour et les saisons successives ne lui échappent pas : l'automne multiplie les couleurs ; l'hiver offre un contraste piquant entre les arbres restés verts et la blancheur de la neige. Mais sa pensée subtile, et toujours prête à raffiner sur les causes et sur les effets, sa timidité presque peureuse qui n'ose rien avancer sans songer à la vérité contraire, le souvenir qu'il garde d'une nature encore plus naturelle, l'empêchent de se laisser séduire tout à fait. Il discute encore avec lui-même, en des pages savoureuses pour ses lointains lecteurs. L'artiste qui veut interpréter la réalité a une matière qui lui est propre ; le peintre, sa toile et ses couleurs ; le sculpteur, son ébauchoir et sa glaise ; et le poète, le vers, avec les lois du rythme. Or les jardins anglais imitent la nature avec la nature même : dans quel genre les ranger ? Cette réflexion est troublante ; impossible de les classer parmi les arts d'imitation. On dira : peu importe, pourvu qu'ils plaisent ; et c'est vrai. Mais quelle espèce de plaisir procurent-ils ? Tout plaisir se compose d'une sensation et d'une idée. Devoir une sensation agréable à un artifice qui se dissimule, diminue le plaisir. A ce compte, dit une autre voix, aucun paysage ne procure une satisfaction complète ; dans tous, la main de l'homme apparaît. Elle a comblé tel marécage, abattu tel bois..... D'accord ; cependant l'homme a travaillé pour son utilité, et non par souci de l'art ; si bien que le beau, s'étant rencontré par hasard, mérite d'être apprécié davantage. En outre, si vous vous promenez dans un jardin construit artificiellement, vous devez rendre hommage à l'artiste, et votre amour-propre en souffre ; si vous croyez découvrir un paysage qui vous charme, vous vous en attribuez le mérite. Pourquoi, en somme, se priver du genre d'agrément qu'offrent les parcs régulièrement tracés ? On aurait, d'une part, les merveilles de l'art, dans les

1. *Sui giardini inglesi.* — 2. *Sermoni*, La buona risoluzione.

jardins ; de l'autre, les merveilles de la nature, dans les champs. Mélanger ces deux jouissances, c'est les détruire. Il faut que le raisonneur fasse un effort, et se rappelle qu'il lui a été agréable de voir les jardins anglais — les objections devenant faibles, devant la réalité d'un plaisir. De toutes ces minuties, la tendance de son esprit que nous avions signalée d'abord est responsable sans doute. Mais quand tout le monde, autour de lui, s'extasie sur des rochers qui sont en carton, sur des torrents qui sont des jets d'eau, sachons lui gré d'avoir découvert l'artifice, et d'avoir fait la comparaison avec la vraie nature — celle qui se présentait à lui sans apprêt, dans sa maison au pied de la colline, et que pour cela même il aimait.

Ce n'est pas à la décrire qu'il met son ambition, encore qu'il y réussisse fort bien. Il lui semble qu'aucune imagination n'est assez puissante pour la représenter parfaitement ; il faudrait des mots si frais, si colorés, si lucides, que le langage n'est pas capable de les fournir. Ce qu'il sait, c'est qu'il l'aime, et qu'il sent au plus profond de son âme sa beauté inexprimable et sacrée [1]. Car elle est une jouissance du cœur encore plus que des yeux [2]. Il y a une correspondance entre sa vie et celle des choses. A certains moments, tout s'anime autour de lui ; chaque plante, chaque feuille communique avec son âme. Si le ciel se voile, si les arbres se font plus sombres dans la forêt silencieuse, la tristesse l'envahit, et sa pensée aussi semble obscurcie par les nuages [3]. Il s'irrite de voir briller le soleil, le jour où il apprend qu'entre la France et l'Allemagne, la guerre va recommencer : il voudrait qu'un vent furieux s'élevât, et qu'une pluie « épaisse, immense, interminable », se mît à tomber [4]. Non seulement la composition lui semble plus facile aux champs qu'à la ville [5], mais la belle saison lui est presque nécessaire pour écrire des vers. « L'humble source de ma poésie, qui dans l'hiver reste glacée, ne se met vraiment à courir que depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne [6]. » Au sein de la nature, il jouit du plus précieux de tous les biens, l'isolement. Il est « l'ermite [7] ». Les cités populeuses lui inspirent un peu de mépris ; et beaucoup d'amour, les rochers déserts où il est le maître d'un monde abandonné [8]. Là, il converse avec la Solitude. Elle lui apparaît, parce qu'il l'a toujours honorée, et que dès son enfance, il quittait ses bruyants compagnons pour réfléchir à l'écart et pour rêver. Elle n'accepte pour son culte ni l'homme vil qui la recherche une fois ses crimes connus de tous ;

1. *Prose*, Vos sapere. — 2. *Ibid.*, Quod latet. — 3. *Poesie*, La luna.
4. *Epist.*, a El. Mosconi. — 5. *Poesie*, Il mattino. — 6. *Prose*, Me Vero.
7. *Ibid.*, Templa Serena. — 8. *Poesie*, La Notte.

ni l'ambitieux, exilé par le prince qu'il a mal servi ; ni l'amant désespéré ; ni le coupable que tourmente le remords. Elle veut un fidèle qui l'aime sans arrière-pensée, et qui se détache de la terre pour errer en esprit dans les espaces infinis du ciel[1]. — Le spectacle qui l'a frappé parmi tous les autres, c'est celui qu'il a vu se dérouler à ses pieds, au milieu de la chaîne des Alpes, sur les glaciers, aussi haut qu'on peut atteindre, aussi loin des hommes qu'on peut arriver. Toujours, il a plaint ceux qui demeurent insensibles aux beautés naturelles ; il s'est demandé, dans un cri d'angoisse, s'il était possible qu'une créature ne fut point émue en contemplant la création. « Y a-t-il vraiment au monde des âmes assez dures pour que ta beauté, ô Nature ! ne les touche pas ? Si tu fabriques tous les yeux humains de sorte que le vert et l'azur de ton immense manteau entrent doucement en eux, pourquoi n'as-tu pas voulu, aussi, créer une correspondance... entre leur cœur et ta beauté ? C'est chose triste à penser, que les plaines et les collines, les bois et les eaux, les fleurs et les rochers, puissent passer inutilement devant les yeux d'un homme vivant[2]... » Mais dans les hauteurs, où l'âme croit se dépouiller de son écorce terrestre, toutes les pensées viles étant tombées, il est sûr que personne ne resterait insensible : et là, cette communauté parfaite entre l'âme et la nature, qu'il rêve, serait réalisée[3].

Le trouble d'un esprit qui cherche le repos en voyageant, sans le trouver ; la douceur de la mélancolie et la volupté de la tristesse ; une vision précise et un sentiment profond de la nature : autant d'éléments qui entrent dans une psychologie nouvelle. Pindemonte ne les doit pas tous à sa propre nature ; il en doit une part à ses amis les Anglais. A sa dette, ajoutons enfin une certaine conception de la poésie morale et moralisante, qui ressemble à la leur. Il se plaît à disserter sur l'emploi des jours et sur les règles de la conduite humaine : dans les vers qu'il adresse à Parsons, il trace tout le programme de la vie d'un sage[4]. « Un acte noble », « un effort rare de l'âme », « un sacrifice illustre », furent les inspirations qui tentèrent toujours sa Muse[5]. On trouve souvent chez lui, pour le dire avec une de ses admiratrices, « des peintures champêtres entremêlées de réflexions morales, le plus naturellement du monde[6] ». Utiliser les descriptions pour donner des conseils, partir d'une observation empruntée à la vie courante pour arriver, sans que le lecteur s'en aperçoive, à des préceptes, l'amuser et l'améliorer

1. *Prose*, Hoc erat in votis; *Poesie*, La Solitudine. — 2. *Prose*, Vos sapere.
3. *Prose*, Hoc erat in votis ; *Ghiacciaje di Boissons e del Montanvert nella Savoja*.
4. *Al S. G. Parsons*. — 5. *Ep.*, ad Apollo. — 6. *Lett. della cont. E. Mosconi*.

à la fois, est un procédé familier aux auteurs britanniques. Pindemonte le manie avec art. On vient d'établir, sur le campanile de Saint-Marc, à Venise, des gardiens qui doivent signaler tout incendie, et qui annoncent non seulement les heures, mais les quarts d'heure : tel est le fait, particulier et local, qui sert de prétexte, pour ainsi dire, à l'un de ses poèmes les plus connus[1]. Que les oisifs qui passent toute leur journée dans les cafés de la place, à se reposer de n'avoir rien fait, se rappellent que ces galeries, ces palais, l'ensemble admirable de ces édifices harmonieux, sont dus au travail de leurs aïeux ! Il y a une contradiction entre notre mépris du temps, que nous gaspillons sans compter, et le désir qui nous possède de le retenir. Le travail, qui arrête le temps en créant des œuvres durables, résout cette contradiction. — Le coup de marteau des veilleurs frappe sur la cloche : un autre développement recommence. Et Pindemonte, fervent catholique, prêche comme un pasteur anglican.

Ce fut une âme « douce et pure[2] ». Rien n'en sortait, pour prendre une des images du poète, qui ne fut embelli et clarifié par ce passage[3]. Sa conscience fut limpide, comme ses yeux[4]. Il eut toujours une haute idée de la valeur humaine, parce qu'il lui suffisait de regarder en lui-même pour saisir un puissant effort vers la perfection. Dans l'histoire littéraire, tout le monde est d'accord sur le jugement qu'il faut porter sur lui. Sa poésie est caractérisée par la mélancolie, « non pas celle qui vient de l'amour, et dans laquelle Pétrarque est merveilleux ; mais l'autre, qui naît de la compassion envers le prochain, du sentiment des infortunes humaines, et de la crainte secrète, qui rampe dans notre cœur, de ne pouvoir les éviter... » « L'étude qu'il fit des poètes anglais et des poètes étrangers — après celle, d'ailleurs, des écrivains classiques dans les trois grandes langues, grecque, latine, et italienne, furent les éléments dont il se composa un style poétique nouveau, tout plein de gravité, qui unit la mélancolie des septentrionaux à la gaîté, la beauté, l'harmonie et la paix des classiques[5] ». « Il rendit italien le genre de poésie contemplative et morale qui jusqu'alors était le propre des poètes anglais[6] ». « Pindemonte inaugura la poésie qui unit la pureté de l'art antique au sentiment moderne[7] ». Classique ou romantique, on ne saurait dire au juste ; mais il est certain qu'il n'a rien de français.

1. *Il colpo di martello del campanile di S. Marco in Venezia.*
2. *Il lago di Ginevra.* — 3. *Poesie*, Il mattino.
4. *Prose*. Lucentemque globum Lunæ.
5. M. Pieri, cité par B. Montanari, *Vita di I. P.*, cap. VI, 1834.
6. Zanella, *I. P. e gl' Inglesi* (*Paralleli letterari*, 1884).
7. G. Morici, *I. P. nella sua poesia*, 1887.

III

En avril 1807 paraissent les *Sepolcri*, d'Ugo Foscolo. Si les *Ultime lettere di Jacopo Ortis* étaient l'œuvre capitale de la période précédente, les *Sepolcri* sont l'œuvre capitale de la période napoléonienne. Il y a, entre l'une et l'autre, plus d'un lien. Des expressions, des idées, des sentiments même, qui avaient déjà servi au prosateur, servent au poète [1]. Mais les vers sont d'un génie plus solide et plus mûr. Foscolo est arrivé désormais à la plénitude de son talent. Le républicain farouche, qui a dû s'enfuir de Venise à l'arrivée des Autrichiens, a traversé depuis bien des aventures [2]. Il a couru de passion en passion ; la douleur l'a trempé [3]. Il a pris part aux expéditions lointaines et a vécu la vie des camps. L'étude, aussi, a élargi et fortifié sa pensée [4]. Il a beaucoup lu, et beaucoup appris. C'est l'époque où il éprouve le besoin de traduire en œuvres littéraires ce que l'expérience du cœur et la connaissance des idées viennent d'accumuler en lui : aussi les grands projets lui sourient-ils ; et il entreprend de les réaliser tous à la fois [5]. Il n'est pas vieux, puisqu'il n'a que vingt-neuf ans ; mais il a vécu intensément ; quand il regarde en lui-même, il voit qu'avec les années s'accroissent l'amour de l'indépendance, le besoin d'une existence moins mesquine, le mépris des ambitions humaines et de leurs vanités, le sentiment de sa propre dignité [6]. La rhétorique juvénile à laquelle il n'avait pas été insensible dans ses premières œuvres ne le séduit plus maintenant. Ame toujours violente, toujours avide d'amour et de gloire ; mais esprit mieux équilibré et plus vigoureux ; raison plus éprouvée : c'est à peine s'il est encore Werther ; il est Foscolo.

Le court poème, qui comprend à peine trois cents vers, fit du bruit. Il suscita des critiques, comme celle de l'abbé Guillon, à qui nous avons vu que l'auteur répondit si vertement. Il suscita, en même temps que beaucoup d'admiration, un peu d'étonnement, parce qu'on était embarrassé pour le définir et pour le classer ; tant il paraissait nouveau [7]. Mais on ne douta point qu'il fût « national et moral », et « dicté par

1. Cf. edizione Trevisan, Origine... del carme.
2. Voir les biographies citées.
3. E. del Cerro, *Epistol.* di U. Foscolo, 1904.
4. Carducci, *Adolescenza et gioventù poetica del F.* (Conversazioni critiche, 1884).
5. G. Chiarini, *U. F.* (*Vita ital. durante la R. fr.*, 1906).
6. Op., t. VI, p. 91, 4 nov. 1807.
7. G.-F. Borgno, *Dissertazione*, Dei Sepolcri, éd. 1823.

l'amour de la patrie[1] ». Le temps a consacré ce caractère, toujours davantage. Il porte la marque d'une époque, des espérances et des douleurs qui agitèrent l'âme italienne au moment où la domination française atteignit son apogée ; et la marque d'un peuple, parce qu'il exalte ce que son histoire a de plus glorieux. Foscolo a pris soin de résumer lui-même l'essentiel de son œuvre : « Les restes des héros excitent aux nobles entreprises, et ennoblissent les cités qui les recueillent. Exhortation aux Italiens pour qu'ils vénèrent les sépulcres de leurs concitoyens illustres ; ces monuments inspireront l'émulation pour les études et l'amour de la patrie, comme les tombes de Marathon nourrissaient chez les Grecs l'horreur des barbares[2] ». Le culte des morts ; le patriotisme ; le souvenir de l'antiquité — comment ces trois éléments se mêlent-ils, se fondent-ils ensemble, de façon à donner au poème un caractère essentiellement italien? Voilà ce que nous devons déterminer.

Il appartient d'abord à la poésie des tombeaux : le titre suffirait à l'indiquer. Or cette poésie, avant d'arriver à Foscolo, passe par la France. Les observations que nous présentions tout à l'heure s'appliquent toutes ici[3]. D'abord l'avantage d'une langue que l'on comprend sur une autre qu'on ne comprend pas demeure une des raisons principales de notre influence. Voici ce qu'un auteur ingénu ne craint pas de réimprimer à Rome, en 1808 : « Je n'ai intitulé mon travail ni paraphrase, ni imitation, mais bien traduction, parce que c'en est une, vraiment. Je l'ai appelée libre, parce qu'à l'intégrité du texte, dont j'ai été le gardien le plus jaloux, j'ai ajouté quelques suppléments, dont le public sera juge... Ne sachant pas un mot d'anglais, j'ai été forcé de me tenir attaché, pas à pas, à la traduction française de M. Le Tourneur; mais de mauvais gré : car on comprend à plus d'un indice manifeste que son âme est très loin de s'accorder avec celle de l'auteur. Il eût fallu en France, pour une semblable version, la plume d'un Rousseau, d'un Diderot, d'un Thomas ou d'un Buffon.[4] » En même temps qu'ils le traduisent, les Français, suivant leur habitude, transforment le poète « en un très sublime et très éloquent orateur ». Puis encore, ils présentent aux lecteurs italiens des exemples d'un Young adapté et utilisé. Le *Courrier de l'armée d'Italie* a imprimé « une espèce de complainte lugubre et sombre, un hymne funèbre qu'on pourrait appeler les gémissements de l'Young républicain ». « C'est du fond des tombeaux »,

1. *Gior. ital.*, 4 dic. 1807. — 2. Op., t. I, Lettera a M. Guillon.
3. Cf. Thomas, *Le poète Ed. Young*, 1901 ; et sur Y. en France, F. Baldensperger, *Études d'hist. litt.*, p. 55, 1907.
4. Young, *Le Notti*, trad. Loschi, 1808.

disait l'auteur, « que j'élève ma voix gémissante ; je suis assis sur les cadavres de mes amis immolés[1]... » Et il continuait sur ce ton lamentable. Un peu plus tard, on a traduit en italien le *Cimetière de la Madeleine*, par Regnault Warin[2] : au milieu des tombes de Louis XVI et de sa famille, Edgeworth de Firmont, celui qui assista le roi à ses derniers moments, fait à l'auteur le récit des événements qui ont précédé l'exécution, et de l'exécution elle-même. « J'aime encore les vivants, quoiqu'ils m'aient fait bien du mal ; mais ils m'ont forcé à n'estimer que les morts. Durant le jour, je vis avec leur génie ; souvent, la nuit, je viens gémir dans leur dernière demeure. » Nous reconnaissons ici Young, mais c'est un Young royaliste. Et nous trouvons aussi un Young napoléonien, qui vient d'apprendre à notre école à parler un français douteux. « Où suis-je ? Je reconnais les deux fermes de la Ghiacciara et de la Ghiacciarola, auprès de San Benedetto. Mon sépulcre touche au fossé bordant la route de Rome. O Napoléon ! Chef auguste, père de la patrie ! Comment n'as-tu pas remarqué avec tes yeux d'aigle, dirigeant partout la victoire, que les corps des braves qui ont cueilli tes lauriers sont jetés le long de cette grande route dans un cimetière sans murs, sans enceinte défendable, comme après une bataille, où la nécessité contraint d'ensevelir pêle-mêle et vainqueurs et vaincus[3] ? » Nous savons enfin que des écrivains plus illustres, qui ont le mérite d'avoir embelli les auteurs étrangers, servent à leur tour de modèles en Italie. Nous en avons, ici encore, un exemple. Il est probable qu'un développement emprunté à l'*Imagination*, de Delille, est un de ceux qui ont conduit la littérature des Nuits de la morale, que les Anglais considéraient exclusivement, à la politique. Il est probable que les contemporains de Foscolo ont trouvé dans les poèmes de Legouvé, plus facilement et plus vite que dans les textes originaux, les sentiments qui devaient enrichir leur inspiration. Il est possible, dans tous les cas, qu'antérieure à la connaissance directe de l'anglais, et parallèle ensuite, l'action de la France ait puissamment contribué à mettre en faveur la poésie des tombeaux[4].

La mode que provoquent ces lectures, nous la connaissons aussi. S'il est vrai que l'Italie continue à admirer les Bardes, il n'est pas moins

1. Supplément au n° 10, 1797.
2. *Il cimitero della Maddalena*, 1801. Cf. aussi *Le Notti campestri*, di De La Veaux, anno I della Libertà.
3. *Le Revenant, ancien soldat de l'immortelle armée d'Italie*, Milan, 1809.
4. Cf. Cian, *Per la storia del sentimento e della poesia sepolcrale in It. e in Fr.*, 1892 ; G. Burgada, *Sulla poesia sepolcrale fr. e it.*, 1900 ; E. Brambilla, *Foscoliana*, 1902 ; Zumbini, *Studi di lett. ital., la poesia sepolcrale e il carme del Foscolo*, 1906.

certain qu'elle s'éprend des penseurs qui hantent les cimetières. L'Arcadie, suivant une heureuse expression, devient « lugubre et préromantique [1] ». Les bergers gémissent au clair de lune, et lient amitié avec les squelettes. A la prose de vanter les charmes d'une existence paisible ; la poésie veut des sujets plus relevés, et rien ne lui plaît tant que la mort. Le beau « sépulcral » attire. Mes divertissements, dit Young à ceux qui lui rendent visite dans les enfers où sont les ombres, furent les os et les crânes ; les spectres m'apprirent la piété ; et parmi les fantômes, j'ai retrouvé la santé, la paix et la vigueur [2]. — Ces manifestations ont leur importance : elles en auraient davantage, si elles étaient provoquées par un sentiment plus profond. La douleur de ces poètes gémissants n'est pas suffisamment sincère ; leurs méditations ne sont pas suffisamment personnelles ; les problèmes religieux et moraux, qui tourmentent les esprits anglais, et qui préoccupent Pindemonte, effleurent à peine ceux qui en reproduisent la formule sans en comprendre le sens. Ce sont souvent copies d'élèves et jeux de dilettantes. Fantoni, le classique qui compose des *Nuits* [3] pleines d'horreur, s'en sert pour pleurer la mort d'un de ses amis, plus tard : elles étaient prêtes à l'avance. Prisonnier des Autrichiens, enfermé avec ses compatriotes dans un souterrain véritable, au milieu d'ossements authentiques, l'auteur des *Lettere sirmiensi* pourrait faire de sa situation une peinture précise qui serait émouvante. Mais il a trop lu Mme Radcliffe et Young ; ses yeux sont obsédés par leurs descriptions. « Anne Racliff, viens, descends dans cette sépulture, et jette les yeux sur ce lugubre tableau ; retrace-les, poétesse britannique, avec le pinceau que tu as trempé sur la funèbre palette de ton compatriote Young... Tes livres ne furent que le fruit de ta mélancolique muse : viens, toi qui as inventé ce qu'on appelle le genre noir : descends dans ces horreurs. Alors le tableau que tu as esquissé sera de l'histoire [4]. » L'abondance de pensées et d'idées, le mépris d'une harmonie inutile, « la forte nourriture de l'âme [5] », qui doivent être les heureux effets de l'influence anglaise, risquent d'être attendus longtemps, si on en reste là. Cette mode qui surprend par sa nouveauté, qui contraste avec la philosophie paisible du XVIIIe siècle finissant, ne donne pas, en conséquence, tous les effets qu'on pourrait attendre d'elle. Elle présage le romantisme, mais de très loin ; de si loin, qu'elle n'aboutirait pas à ses doctrines, au cas où des esprits plus

1. E. Bertana, *Arcadia lugubre et preromantica* (Dans *In Arcadia*, 1909).
2. A. Rubbi, *Il Bello sepolcrale*. — 3. *Opere*, t. II, Notti.
4. *Ouv. cité*, p. 165. Cf. dans le même genre *I sepolti vivi*, dramma (T. m. app., t. LX, 1801).
5. Young, *La Vendetta*, trad. Richeri, 1790. Bibl. Oltr., 1790, vol XI, p. 206.

vigoureux n'utiliseraient pas mieux les mêmes matériaux. En fait, il y a peu de classiques plus obstinés que ces pleureurs [1].

Mais voici qui marque un progrès dans cette pénétration profonde de l'esprit étranger que nous cherchons [2]. Le réel va se mêler peu à peu à la fiction. Il s'est montré pour la première fois dans les *Nuits Clémentines*, écrites par Bertòla pour célébrer la mémoire du Pape Clément XIV : leur succès dure toujours. « O trop sublime Young! Incomparable penseur! Remplis mes veines agitées de ton enthousiasme brûlant et divin, transporte mon âme dans cette région inaccessible aux sens, où, sous ta plume immortelle, tu fis éclore un monde nouveau... » L'auteur témoigne de la gratitude envers son modèle. Il le suit dans sa méditation, fidèlement : « Plongé dans les horreurs d'une solitude affreusement escarpée, perdu dans les ombres de la nuit qui se précipitent sur la surface de la terre, mille fois plus éloigné de moi-même que de l'objet qui m'accable, ah ! je m'abîme au sein de ma douleur [3]... » Mais cette douleur prépare une habile transition. La vision de la mort fait penser à la brièveté de l'existence de l'homme, qui cependant porte en lui-même le désir de l'éternité : il est réservé à un monde meilleur. Il ne faut donc pas craindre la mort ; il faut la désirer. C'est ainsi qu'elle vient de conduire l'âme de l'immortel Clément au séjour de la gloire. Bertòla est arrivé à son vrai sujet ; il commence la biographie, et l'éloge. La forme était étrangère: la matière devient italienne. Insensiblement, nous avons laissé la mélancolie, pour finir par une apothéose ; le cadre, les expressions même fournies par Young ont contribué à inspirer « tout le respect possible pour les Rois, pour les Pontifes, pour la Religion ». Une œuvre du même genre, entreprise par un traducteur d'Hervey, nous permet de mieux saisir encore la transition : Mgr Cesare Brancadoro se livre à des réflexions pieuses sur des personnages très différents. « Quelques-uns de ces personnages sont réels : comme dans les méditations sur la tombe de la dernière reine de Sardaigne, sur celle de Voltaire, et sur celle de Judith. D'autres sont fictifs : comme dans les méditations sur la tombe d'un évêque, d'un courtisan, d'un homme de lettres [4]. » On pourrait souhaiter que cette réalité fut un peu plus concrète, notamment à propos de Judith. Elle le devient tout à fait dans les *Nuits au sépulcre de Pie VI* [5], qui

1. E. Bertana, *Un altro Arcade Younghista* (Dans *In Arcadia*, 1909).
2. Nous ne citons ici que les exemples types. Cf., pour une bibliographie plus complète, G. Muoni, *Poesia notturna preromantica*, 1908.
3. *Les Nuits Clémentines*, trad. fr., Paris, 1788. Cf. G. Scotti, *Vita... di Bertòla*, cap. II, 1896.
4. *Le mie meditazioni sulle tombe*, 1788. Cf. *G. lett. Pisa*, 1789, t. XLI.
5 *Notti al Sepolcro di Pio VI*, Ancona, 1807.

mettent en scène un prêtre catholique, enseignant la religion orthodoxe à un philosophe. Chacune présente un décor : clair de lune, tempête dans la nuit, crépuscule, étoiles et rossignol. Chacune aussi présente une instruction pratique, des sentiments sincères, et un art qui offre un mélange singulier de couleur anglaise et de couleur italienne.

Les idées patriotiques viennent, à leur tour, remplir cette forme commode. Al. Verri donne en 1792 les premières de ses *Notti romane*, et les achève en 1804 [1]. Il entre dans le tombeau des Scipions, qu'on vient de découvrir à Rome. Le vent éteint la lumière qu'il portait, sans que ce contretemps l'afflige, parce que son imagination s'en trouve plus à l'aise pour descendre dans le royaume inconsolable de la mort, et qu'il est anxieux de parler avec les trépassés. Mais il entend un murmure plaintif sortir du fond du sépulcre ; la terre tremble sous ses pas ; l'air s'agite ; les os remuent dans leurs cercueils ; les cadavres cherchent à soulever le couvercle, et le laissent retomber. Il parvient à triompher de la peur qui le saisit : une lueur phosphorescente lui permet de distinguer peu à peu des visages, et des corps à demi ensevelis qui commencent à se relever. Dans la foule des ombres, enfants, adolescents, hommes mûrs et matrones, Cicéron apparaît, encore vêtu de sa toge blanche ; il fait voir les plus illustres des Romains à leur descendant. Brutus et César discutent sur l'assassinat du tyran ; Marius rappelle les incidents de sa fuite : toute l'histoire ancienne revit. Puis les ombres sortent ; et pendant la nuit, jusqu'au chant du coq, elles parcourent la ville, comparant l'état où celle-ci se trouve maintenant avec les rues de la Rome antique, leurs propres palais, leurs places, leurs monuments. Ces nuits parurent si belles aux contemporains, qu'elles furent mises en vers. Notons, pour notre compte, que ce roman archéologique donne plus d'ampleur au thème ; et qu'il le rend plus italien, en lui confiant les souvenirs de Rome. Il acquiert une noblesse qu'il ne possédait pas encore, puisqu'il contribue à réveiller chez les lecteurs le souci et le désir de leur gloire, conformément à la préoccupation constante de tous les esprits contemporains. « Si je devais faire une autre nuit romaine [2] », disait l'auteur, jadis partisan de l'influence intellectuelle de la France [3], et maintenant repenti, « j'en placerais la scène sur le Capitole ; et j'y ferais voir les grands hommes de l'antiquité en train de discourir avec les Français qui les ont invoqués sur la république éphémère qu'ils y ont follement établie ». Plus près du présent, et comme mêlée à la vie, la

1. Roma, 1792, in-8°. *Ibid.*, 1804, in-4°.
2. Cité par A. Lepreri, *Studio biografico*, 1900.
3. Cf. L. Ferrari, *Il Caffè*, 1899, p. 41.

littérature des nuits s'enrichit encore d'une œuvre intitulée les *Tombe*, écrite par un Napolitain au lendemain de la République parthénopéenne [1]. O Young, ô Hervey ! s'écrie l'auteur, qui gémit, à l'ordinaire. Mais il sait aussi s'indigner, quand il rappelle la vie de Mario Pagano, son premier emprisonnement, son séjour à Rome, sa condamnation, sa mort sur le gibet. Ce sont les souvenirs les plus réels et les plus douloureux qui l'inspirent ; il appelle sur les coupables, qui vivent et qui triomphent, le châtiment : « O toi qui lis ces pages encore baignées de larmes à la mémoire lugubre et combien funèbre, hélas ! de Mario Pagano tué ; lecteur, qui que tu sois, jette un regard sur la patrie de celui qui les écrit. Ce qui la fait soupirer, c'est le sang non vengé de tant de victimes égorgées, que les Dieux, si l'Italie muette se réveille un jour, vengeront peut-être ! »

Il faut tenir compte, aussi, d'un fait. L'habitude d'ensevelir les morts dans les églises est combattue pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières années du XIXe. On invoque contre elle des arguments moraux : les nations les plus cultivées ont toujours été d'accord pour éloigner les cadavres des temples ; et des raisons d'hygiène : les sépultures trop voisines des habitations constituent un danger pour la santé publique. Le gouvernement français, après le gouvernement autrichien, s'occupe de la question : un décret du 12 juin 1804, applicable à l'Italie le 5 septembre 1806, et publié par le *Giornale italiano* le 3 octobre de la même année, oppose à l'autorité de l'usage celle de la loi [2]. Mais dès 1804, une nouvelle étape est marquée dans la route qui nous mène vers la pensée de Foscolo ; c'est la dernière. A cette date, en effet, Giovio, toujours occupé des intérêts de Côme, qu'il chérit d'un amour filial, publie une dissertation au sujet d'un cimetière de la ville [3]. Il pense comme la majorité de ses contemporains : « Si, chez les peuples même qui furent privés des lumières d'une religion véritable, le respect envers les dépouilles des défunts fut toujours grand : il doit être très grand chez nous autres, chrétiens. Mais autant que les païens, nous devons aimer la décence de nos temples. Or, nous avons le plus grand besoin d'enlever les tombes des églises. » Il ajoute qu'en offrant à ses compatriotes le projet d'un cimetière qui soit à la fois digne des vivants et des morts, il fait une œuvre « moins sévère » mais « plus utile » que les *Nuits* du poète Young, ou les *Méditations* du poète Hervey. Voilà ce que personne, encore, n'avait dit. Les plus

1. *Le Tombe di G. F. Andreatini, cittadino napoletano*. Milano, anno nono repubb.
2. Cf., pour la bibliographie et le dernier état de la question, S. Peri, *Ipp. Pindemonde*, 1905, ouv. cité, p. 221 et sv.
3. Giovio, *I Cimiteri*, 1804.

hardis de ceux que nous venons de voir réservaient une belle part au décor conventionnel. Ici, les cavernes où craquent les os des squelettes, ou les enclos des tombes vus à la lumière artificielle d'une lune d'opéra, sont écartés. Ce qu'on voit, c'est le cimetière de Côme, où seront transportés les restes des générations passées, où les générations présentes trouveront leur lieu de repos. Que l'œuvre obscure de Giovio se transforme en une œuvre glorieuse, par le génie d'un auteur privilégié; que cet élément local se transforme en un élément national, de façon qu'on aperçoive le grand cimetière où dorment toutes les gloires de l'Italie; que le culte des morts devienne une exhortation pour les citoyens vivants, et comme une règle de morale politique : et nous aurons enfin les *Sepolcri* de Foscolo.

Foscolo est capable de saisir à la fois le détail particulier, et l'esprit général de la littérature anglaise. En présence d'un texte étranger, il commence par s'approcher de très près, et par regarder avec un soin scrupuleux. Il s'arrête devant les deux vers célèbres d'Othello :

> She lov'd me for the dangers I had passed,
> And I lov'd her that the did pity of them.

Il sait qu'un Français les a traduits en deux vers très élégants, et pleins de la métaphysique du sentiment :

> Elle aimait mes malheurs ; et moi, j'aimais ses larmes ;
> L'amour et la pitié confondirent leurs charmes.

Mais « où est la vraie nature » ? Son ami Ortis, « qui, quand il écrivait ses lubies, n'entendait guère l'anglais, et qui aimait Shakespeare passionnément », aurait préféré ces vers traduits tout bonnement mot à mot :

> Elle aimait moi pour les dangers que j'avais passés,
> Et moi j'aimais elle pour la pitié qu'elle en avait.

Il n'ignore pas que ce français est douteux. Mais « la vérité et l'énergie de la pensée restent intactes; le défaut d'élégance est dédommagé par la physionomie originale que ces vers conservent dans une langue étrangère[1] ». Tel est le premier effort nécessaire, pour s'emparer fermement d'une pensée très différente de la sienne. Lorsqu'il saura le français suffisamment pour traduire les *Ultime Lettere*, il les publiera dans le même style, avec le texte italien. Les littérateurs de l'Académie et les littérateurs des journaux pourront bien siffler s'ils le veulent. Pareille-

1. *Op.*, t. VI, p. 54 et sv.

ment le *Voyage sentimental* de Sterne n'est connu des Italiens que par la traduction française, soit qu'ils l'aient lue directement, soit qu'ils aient calqué sur elle leur copie, plutôt que sur l'original[1]. Tout est à refaire. C'est une chose qu'on ne doit pas entreprendre à la légère. Foscolo a soin de nous montrer les différentes phases de son travail : « Il se rendait compte de chaque mot; et il avait tant de répugnance à corriger ce qui était une fois imprimé, qu'il voyagea en Flandre pour vivre avec les Anglais qui s'y trouvent encore aujourd'hui, et se faire expliquer beaucoup de sens embrouillés ; et le long du voyage, il s'arrêtait précisément dans les auberges dont parle Yorick dans son itinéraire ; il demandait des renseignements sur lui aux vieillards qui l'avaient connu ; puis il revint s'établir à demeure dans le pays qui s'étend entre Florence et Pistoie, pour apprendre une langue meilleure que celle qu'on enseigne dans les villes et dans les écoles[2]. » Il faut montrer que les Français ont mal traduit ce livre, comme tous les livres étrangers en général ; il faut démentir la honteuse traduction italienne faite sur la française : il en revient toujours là. Il songe un moment à imprimer sur une même ligne, en trois colonnes, l'anglais, l'italien, le français. Qui voudra jugera. Mais il réfléchit encore qu'après avoir compris littéralement, pour son propre compte, il est bon de rendre pour le compte des autres l'esprit de l'auteur[3]. Pourquoi Cesarotti, que tous admirent, a-t-il en réalité fort mal traduit? D'Ossian, il a fait un barde qui se serait affublé d'un habit à queue et d'une perruque. D'Homère, il a fait un petit maître[4]. Entre l'auteur et le traducteur, une « harmonie d'âme » est nécessaire[5]. Seule, la nature peut la donner ; c'est une faveur qu'elle accorde ou qu'elle refuse ; de grands génies, nés pour créer, sont incapables de traduire[6]. Pourquoi Monti a-t-il mieux réussi que tous ses prédécesseurs? Il a pensé, non pas dans la langue d'Homère, puisqu'il l'ignorait ; mais dans la poésie d'Homère, dont « son esprit hautement inspiré par les Muses » avait su comprendre la beauté[7]. Cette nécessité s'impose davantage, lorsqu'il s'agit de traductions en vers ; et c'est encore une raison de son succès. Autre exemple : Berchet rend scrupuleusement l'Ode de Gray sur un cimetière de campagne, mais dans une langue lourde, gauche, tout encombrée de gallicismes : mieux valait sans doute l'œuvre de Dalmistro, moins fidèle au détail des mots, plus fidèle au sens général[8]. Cette conception, née d'une pensée vigoureuse et d'un esprit pénétrant, permet à Foscolo de comprendre les poètes anglais

1. *Op.*, t. II, p. 631. — 2. *Ibid.*, p. 632.
3. *Op.*, t. II, p. 479. — 4. *Ibid.*, t. IV, p. 24. — 5. *Ibid.*, t. II, p. 217.
6. *Ibid.*, t. II, p. 403. — 7. *Ibid.*, t. II, p. 225. — 8. T. I, p. 453.

dans ce qu'ils ont de plus profond et de plus humain. Il veut savoir, se rendre compte des différences, saisir l'originalité dans ce qu'elle a d'essentiel[1]. Il ne se contente pas de suivre une mode superficielle; il aime la littérature anglaise pour ce qu'elle est. S'il s'inspire d'elle, il connaît ce qu'il doit à tel auteur, et ce qu'il ne lui doit pas[2]. En même temps, il est sur la voie de l'adaptation nécessaire, de la transformation indispensable, pour rendre la pensée étrangère utile à l'esprit italien.

Tel est, dans son origine et dans son évolution, le premier élément des *Sepolcri* : la poésie anglaise, entrée peu à peu dans le patrimoine national.

Est-ce à dire que Foscolo ne soit pas, dans un certain sens, très classique? Les Latins et les Grecs forment assurément la part la plus ancienne de sa culture[3]. Son premier amour fut pour Lucrèce, Virgile, Homère : il les apprenait par cœur dans sa jeunesse, à l'époque où il comparait Eschyle à un bûcher flamboyant sur une montagne déserte, et Shakespeare à une forêt incendiée, belle à voir pendant la nuit, mais qui ne montrait, le jour, qu'une fumée déplaisante[4]. Il orna ses discours républicains de souvenirs antiques, comme tout le monde. Les commissaires du pouvoir exécutif furent des Verrès; les ministres démocratiques furent mis en garde contre le luxe des satrapes, et la corruption des Lucullus; il cita Plutarque et Platon, et rappela ce qu'avait dit Caton le censeur[5]; lui-même fut Tacite[6]. Il traduisit, parmi tant d'autres; il accumula des trésors d'érudition[7]. Son commentaire du poème de Callimaque, *La chioma di Berenice*, écrit pour parodier la manie savante des professeurs et des pédants, montre des connaissances si étendues, qu'on pût s'y tromper[8]. Il écrivit en latin un pamphlet trop long, trop lourd et scolaire[9]. Les grands principes du classicisme furent toujours les siens : que l'art consiste à donner une forme nouvelle aux vérités éternelles; que le nombre des idées étant limité, et le nombre de leurs combinaisons infini, celui qui les dispose le mieux est celui qui sait le mieux écrire; que les lettres doivent servir au bien de l'humanité[10]. Aux apparitions lugubres, il préféra toujours les lignes harmonieuses et la beauté sculpturale des Grâces[11]. Mais ceci ne veut pas dire qu'il

1. T. II, p. 347 : Dissertazione st. intorno ai druidi e ai bardi britannici.
2. T. I, p. 439, note 2 (Lettera a M. Guillon).
3. Cf. Cian, *U. F. erudito*, 1907 ; E. Barsotti, *U. F. critico delle letterature classiche*, 1908.
4. *Op.*, t. II, p. 635. — 5. T. V, p. 7, 9.
6. *Ibid.*, p. 37. — 7. T. X, p. 489 : Sul digamma eolico.
8. T. I, p. 227. Cf. l'éloge donné par la Bibl. ital., an XII, vol. IV.
9. T. V, p. 109. Cf. l'édition Martinetti, 1884.
10. T. II, p. 5 : Dell' origine e dell' uffizio della letteratura.
11. *Poesie*, Ed. Chiarini, Le Grazie.

se range parmi « les amis de Métastase, ou de Boileau[1] », et qu'il soit partisan des formules et des règles inflexibles. La considération de l'histoire entra toujours dans son admiration : il put, sans gêne et en même temps, s'occuper d'Homère et de Young, parce qu'il savait les replacer dans des civilisations qui, se succédant, ne s'opposaient pas. Nourri de Vico, dont on retrouve la marque dans tous ses écrits importants, il vit dans le développement de la Grèce et de Rome des époques de l'évolution humaine, entraînées dans le grand mouvement des choses, incapables de suffire à toutes les nécessités du présent. Plus belles assurément que le temps où il vivait, elles ne lui apparurent pas comme la condition exclusive de toute beauté. Elles contenaient une part d'éternel, et en même temps des parties transitoires et caduques, suivant la destinée des civilisations qui se succèdent au monde. Son classicisme fut historique, et non dogmatique. Dès lors, son lyrisme peut s'inspirer de tous les moments de l'histoire[2]. Il peut mettre Gray aussi bien que Pindare au service de l' « italianisme ».

C'est là son seul souci. Et voici, après le classicisme, le dernier élément du poème, celui qui importe le plus. Dans cette vallée de la vie, comme il dit, toute coupée de sentiers tortueux, il n'a pas toujours suivi une route unique, comme il l'eût désiré[3]. Mais il est au moins un principe qui n'a jamais varié chez lui : l'amour passionné de son pays. Il a le droit d'affirmer que de 1798 à 1814, il s'est toujours montré le meilleur des citoyens. « Mon but fut de me montrer citoyen, et de n'avoir d'autre sentiment que l'amour de l'Italie... J'ai pu dans mes écrits dire la vérité, ou la taire ; mais jamais je n'ai supporté de la souiller par l'adulation, par la satire, ou par une crainte vile[4]. » Il raconte qu'au cours de sa carrière, il lui est arrivé de se trouver souvent à table avec des personnes d'autres nations. Alors, si quelqu'un faisait profession de cosmopolitisme, il se levait sans rien dire, et s'en allait[5]. Toutes les formes du patriotisme contemporain, il les a eues : jusqu'à l'exagération qui faisait passer sur tous les défauts, même littéraires, pourvu qu'on fît preuve de « bon esprit » ; jusqu'à la critique amère des Français, « vantards, menteurs, inexacts, et menteurs toujours[6] ». Si personne n'a éprouvé plus cruellement la désillusion qui suivit les affaires de Venise[7] : personne non plus ne formula plus clairement le double effet de la domination napoléonienne sur les consciences. « Les

1. *Op.*, t. I, p. 519.
2. Cf. G. A. Borgese, *St. d. critica romantica*, cap. XIII ; il romanticismo e la storia letteraria : Ugo Foscolo ; A. Ugoletti, *Studi sui sepolcri*, lib. III ; Zumbini, *Ouv. cité*.
3. *Op.*, t. II, p. 633. — 4. T. V, p. 79. — 5. T. II, p. 638. — 6. T. VI, p. 102.
7. T. V, p. 277.

Italiens qui n'appartenaient à aucune secte professaient au sujet de l'Empereur Napoléon ces deux opinions : l'une, qu'il avait mis en mouvement, armé, commencé l'indépendance italienne. L'autre, qu'il était un tyran : et bien qu'ils se sentissent obligés envers lui pour avoir donné l'impulsion vers l'indépendance, ils ne l'attendaient pas de sa part, en tant que tyran. S'il avait dompté l'Espagne et les nations septentrionales de l'Europe, il était certain qu'il agrégeait le royaume d'Italie au grand empire français : ainsi nous perdions même l'usage de notre langage, qui seul distingue désormais les Italiens des autres peuples[1]. » De là vient la nécessité de chercher dans les lettres un refuge et une espérance. Foscolo n'a fait partie ni des « marchands de littérature », ni des « marchands de renommée[2] », ni de ceux qui souhaitent la bienvenue à tous les maîtres, indifféremment[3]. Il a cru que toutes les manifestations de la pensée devaient servir à l'éducation du présent, par la « littérature civique » qu'il s'est toujours efforcé de réaliser. « La plume », écrit-il à un ami, « est entre mes mains un instrument que je n'apprécie que lorsqu'elle me sert à éveiller chez les autres l'amour de l'Italie que je sens en moi[4] ».

« Les restes des héros excitent aux nobles entreprises, et ennoblissent les cités qui les recueillent. Exhortation aux Italiens, pour qu'ils vénèrent les sépulcres de leurs concitoyens illustres ; ces monuments inspireront l'émulation pour les études et l'amour de la patrie, comme les tombes de Marathon nourrissaient chez les Grecs l'horreur des Barbares. » Nous distinguons maintenant l'apport de chacune des trois sources que nous venons de reconnaître. Le genre du poème, caractérisé par son titre ; la vision, et comme l'obsession des tombeaux ; le goût pour la mort, pour son appareil, pour les dépouilles des défunts, pour les entretiens avec les cadavres, cela revient à l'Angleterre. Celui qui médite dans un décor de cyprès et d'urnes funéraires ; celui qui oppose l'éclat de la vie, la beauté de la nature, à la tristesse et à l'épouvante des fins prématurées, des départs inattendus, des anéantissements et des décompositions ; celui qui cherche à tirer de ces lugubres spectacles une règle pour l'existence, et une morale, c'est Young, c'est Hervey, c'est Gray, c'est Parnell si l'on veut : tous ceux que Foscolo avait lus dans son adolescence, pratiqués ensuite, aimés toujours ; tous ceux qui, d'une façon générale, ont tourné la pensée des contemporains vers la méditation de la Nuit et de la Tombe. — Mais derrière les cyprès, on aperçoit les collines de Florence, avec le dôme, et le campanile de Giotto ; ces sépulcres sont ceux de Santa Croce ; ces

1. *Ibid.* p. 280. — 2. T. XI, p. 374. — 3. T. II, p. 629. — 4. T. VI, p. 243.

ossements sont ceux d'Alfieri, de Parini, de Machiavel, de Michel-Ange, de Galilée ; ils « frémissent de l'amour de la patrie[1] ». Rien de plus réel : point de ville que Foscolo ait « exaltée[2] » davantage : point de morts qu'il ait plus souvent visités que ces « saints amis », les « maîtres[3] » de son esprit[4]. La méditation est devenue politique ; elle a pour but l'action et la vie ;

A egregie cose il forte animo accendono
L'urne de' forti[5].....

Vient, en troisième lieu, le souvenir de l'antiquité : trop familier à Foscolo pour qu'il l'oublie jamais ; invoqué ici à titre d'exemple et d'illustration ; nécessaire, puisque les Grecs fournissent aux modernes le plus beau modèle d'une littérature combattante. — Ce dont on ne peut avoir l'impression qu'en lisant le poème, et en oubliant l'analyse, c'est la fusion intime de ces forces réunies. Condensées jusqu'à être obscures par moments, pressées, hâtives, les idées sortent impétueusement d'un esprit qui les a repensées, et qui en a fait sa propriété. Tantôt la personnalité de Foscolo entre directement en scène ; tantôt elle se cache : au lyrisme de l'individu se mêle le lyrisme de la cité et de la nation. Mais toujours, une passion violente, presque fiévreuse, emporte les vers. La douleur, la colère, le désespoir, toute la variété des sentiments tragiques, élèvent la poésie bien au-dessus des productions sépulcrales vues avant elle. L'œuvre est de celles qui dénoncent leur auteur. Certaines permettent d'hésiter et de se méprendre ; d'autres, au contraire, sont si personnelles, qu'elles semblent n'avoir pas besoin d'être signées ; il suffit de commencer à les lire pour savoir de qui elles sont.

Le poème que Pindemonte envoya comme réponse à Foscolo[6] est très différent sans doute ; et très différent, celui que Torti écrivit à son tour. Le premier laisse une plus large place au sentiment ; il compatit au malheur du jeune homme que la Parque a saisi le jour de son premier triomphe ; de la jeune fille morte au moment de ses noces ; de la mère qui pleure sur le corps de son enfant. La pensée de Foscolo, ramassée et concentrée, fait paraître la sienne un peu lâche, et diluée. Il introduit dans son développement des « morceaux » qui, pour être beaux en eux-mêmes, sentent cependant leur rhétorique : il s'arrête

1. *Sepolcri*, v. 197. — 2. *Op.*, t. VI, p. 82. — 3. T. XI, p. 333.
4. Cf. *Poesie di G. B. Niccolini*, ed. Gargiolli, 1880, prefazione, p. 43.
5. *Sep.*, v. 151.
6. Cf. G. Biadego, *Da libri e manoscritti*, 1883, p. 215 et sv. ; C. Antona-Traversi, *La vera storia dei Sepolcri*, 1883 ; Fr. Torraca, *Discussioni e ricerche lett.*, 1888, p. 51 et sv. ; S. Peri, *F. e P., Studi e ricerche*, 1905, p. 51 et sv.

complaisamment à la description des salles dans lesquelles les Siciliens conservent leurs morts ; et sous prétexte que les Anglais mettent des tombes dans leurs jardins, il parle, une fois de plus, des jardins anglais. L'austérité du sujet s'adoucit sous sa plume aimable : l'espérance pénètre dans les passages désespérés ; un mari qui vient de perdre sa jeune femme espère qu'il va la revoir dans un autre monde, et trouve ainsi une consolation à sa douleur. Le caractère local est plus marqué : Vérone revient souvent dans les préoccupations du poète ; cependant les figures qu'il dessine sont plus pâles et moins précises : le politique, le général, le sage, le littérateur. Ajoutons qu'il fait œuvre de juge, et qu'il croit voir chez Foscolo deux défauts : l'obscurité ; et l'introduction inopportune des exemples antiques. Il est bien permis d'être classique ; mais il n'est pas permis de louer encore des héros dont on a cent fois redit les mérites, comme Hector. L'Italie, des Alpes à la mer, applaudira le poète, s'il est *son* poète, et non celui des temps passés. — Torti met tout son effort à comparer entre elles les deux œuvres, et à établir une sorte de parallèle littéraire, suivant la meilleure tradition de l'école, entre les deux auteurs[1]. Surtout, son âme pieuse s'attriste à l'idée que Foscolo n'a parlé de la religion que pour blâmer les rites funéraires des prêtres. Car la religion seule permet à l'homme de triompher de la mort en la méprisant : Foscolo a laissé échapper l'inspiration la plus haute, qui eût achevé de faire un chef-d'œuvre de ses vers. Ayant ainsi parlé, chacun pour son compte, Pindemonte et Torti tombent d'accord sur ce point, que les sépulcres ne sont pas seulement une consolation pour ceux qui restent, mais une école. Leurs vers sont l'écho de ceux de Foscolo ; tous ensemble, ils cherchent à inspirer aux Italiens « l'amour de la patrie et de la vertu[2] ». Le paisible Pindemonte revendique avec fermeté ce caractère original, qui transforme la matière fournie par les poètes anglais : « Ce sujet me paraissait nouveau : car on ne pouvait dire qu'il avait été traité par ceux qui l'ont envisagé sous un aspect unique et particulier ; ou par ceux qui, sous le titre de Sépultures, n'ont fait qu'enfiler des considérations morales et religieuses sur la fin de l'homme[3]. »

Précisément, parce que les maîtres de la littérature italienne, au lieu de copier la pensée étrangère sans s'inquiéter de la différence des temps et des lieux, la refondent pour la faire entrer dans leur pensée propre ; pour la faire servir, même, au plus cher souci de l'époque, qui est l'idée nationale : l'influence anglaise accomplit un progrès capital. Elle pro-

1. Torti, *Opere*, Sui Sepolcri di U. F. et di I. P., Epistola.
2. Foscolo, *Op.*, t. VI, p. 89. — 3. Pind., *I Sep.*, Al cortese lettore.

voque une nouvelle façon de penser et de sentir. Dès lors, l'intermédiaire tend à disparaître ; ses services n'étaient nécessaires que pour l'imitation. On voit ici la part de l'esprit anglais ; mieux encore celle de l'esprit italien : non plus celle de l'esprit français. L'utilité qu'il trouvait encore, dans son rôle de négociant en produits étrangers, est condamnée à s'affaiblir à mesure qu'on connaît davantage les producteurs directs. — La foule des lecteurs et des écrivains n'en est pas encore là ; mais l'exemple est éclatant, parce qu'il vient des meilleurs.

C'est ici que la Révolution va, de nouveau, intervenir. Elle consacrera cette égalité littéraire entre les nations, qui tend à s'établir d'elle-même. Les Italiens vont d'instinct vers le Nord : elle les y poussera. Non pas tous ceux qui représentent la Révolution, mais ceux qui la représentent le mieux, établiront deux principes : le premier, que la France n'a pas le droit de prétendre à une supériorité arbitraire sur l'Italie, ou sur quelque pays que ce soit ; le second, que les peuples latins, la France comme l'Italie, doivent se soumettre à l'influence des littératures germaniques. Ainsi nous retrouvons les deux facteurs qui tendent à détruire l'hégémonie littéraire de la France : les forces spontanées qui agissent en Italie — celles que nous venons de voir ; les idées françaises — celles qui nous restent à voir maintenant. Et nous constaterons, pour la troisième et dernière fois, que son absolutisme doit finir.

CHAPITRE III

LES NOUVELLES THÉORIES LITTÉRAIRES ET L'ABANDON DE L'IDÉE D'HÉGÉMONIE

Cette transformation est encouragée, achevée, sanctionnée, non pas seulement par la valeur intrinsèque des œuvres anglaises ou allemandes; non pas seulement par le génie des auteurs italiens; mais par des écrivains français. La France napoléonienne n'est pas toute la France. Il y a les soldats; mais il y a aussi les penseurs. Il y a la déviation des principes révolutionnaires; mais il y a aussi leur force intrinsèque, sans déviation.

I

Les idéologues, en effet, se vantent de les avoir gardés[1]. Hostiles à la Terreur, ils ont cru reprendre la direction des événements sous le Directoire. Ils ont été les maîtres alors; ils avaient les places, et fabriquaient les systèmes politiques et les constitutions. Sous l'empire, ils sont devenus les persécutés. On sait avec quel mépris Napoléon les traite : ils le lui rendent bien. Pour eux, comme pour l'Europe, il est la tyrannie. Eux veulent être la liberté. Ils défendent désespérément, pied à pied, les institutions qui l'incarnent à leurs yeux : les assemblées représentatives; l'instruction publique, telle que la Convention l'a organisée; leur dernier refuge, qui est l'Institut; ils défendent la philosophie. Tout change autour d'eux; les croyances, comme les mœurs, se transforment : ils semblent faire exprès de n'y rien comprendre; ils sont sûrs d'avoir raison toujours, puisque précisément ils sont la raison. Ils luttent indistinctement avec tous les champions de l'esprit nouveau, hostiles à La Harpe aussi bien qu'à Chateaubriand. Ils forment un groupe serré d'amis, voire d'intimes[2]; ils se tiennent réunis,

1. Cf. Picavet, *Les Idéologues*, 1891.
2. A. Guillois, *Le Salon de Mme Helvétius*, 1894; *La marquise de Condorcet*, 1897.

comme pour offrir moins de prise à la bourrasque, à laquelle ils résistent vaillamment. Obstinés, têtus, singulièrement étroits à certains égards, ils sont d'une probité, d'une loyauté intellectuelles qui les honorent; et ils méritent le respect par une vie très digne, dont l'indépendance est le premier souci.

Il est juste d'attribuer la création d'un état d'esprit européen, précurseur du romantisme, aux grands littérateurs que les circonstances ont poussés hors des frontières de leur pays[1]. Soucieux de faire pénétrer chez nous l'air du dehors, ils ont ouvert les fenêtres toutes grandes lorsqu'ils sont rentrés; ils ont ainsi renouvelé l'atmosphère. Mais on aurait tort de négliger la littérature de ceux qui n'ont pas émigré. Les purs descendants du XVIII[e] siècle[2], ceux qui se proclament volontiers les fils de Voltaire et de Rousseau, ceux qui restent au cœur même de la Révolution, ont contribué pour leur compte, avec moins d'éclat, avec autant d'efficacité, à l'établissement d'un cosmopolitisme littéraire nouveau, fondé sur la liberté et sur l'égalité des nations. On n'a jamais songé au rôle considérable que jouent ici les idéologues et leurs alliés. A ceux qui sont tout imbus de l'orgueil français, à ceux même qui, connaissant l'Angleterre ou l'Allemagne, ne font que les déformer à la façon française, ils donnent la plus utile, la plus urgente des leçons : ce sont des professeurs d'impartialité.

Qu'on y réfléchisse, en effet. Ils appliquent à tout ce qui se présente à leur pensée « cet esprit subtil et sévère, qui se portant à la fois sur les choses et sur les mots, veut tout analyser, tout connaître, tout apprécier, et cherche à se rendre compte de toutes ses impressions, jusque dans ses moindres détails[3] ». C'est une maxime chez eux qu'il ne faut accepter aucune opinion sans la soumettre à la rigoureuse épreuve d'un examen minutieux : « la vérité, loin d'en être ébranlée ou ternie, en sort toujours plus solide, et brillante d'un nouvel éclat[4] ». Les idées fausses leur inspirent une sorte d'horreur, même si elles sont avantageuses; car il est impossible d'en débarrasser les esprits qui les ont une fois enregistrées — pas plus qu'on ne peut écrire lisiblement sur une page déjà barbouillée d'écriture[5]. Il importe donc de les prévenir, par l'emploi d'une méthode certaine. Cette mé-

1. G. Brandes, *Die Haüpströmungen...*, t. I, die Emigrantenliteratur.
2. Picavet, *O. c.*, p. 23 : « Tous ceux qui continuent les traditions philosophiques du XVIII[e] siècle... »
3. Destutt de Tracy, *Idéologie*. Seconde partie : grammaire. Introduction, p. 3 (Sec. Ed., 1817).
4. Cabanis, *Œuvres*, t. V. Lettre à M. F. sur les causes premières, p. 35 (Ed. 1823).
5. Tracy, *Idéol.*, prem. partie, chap. I. Citation de Hobbes.

thode, dont ils ne parlent jamais sans enthousiasme, c'est l'analyse. « Elle consiste à observer les faits avec le plus grand scrupule, à n'en tirer des conséquences qu'avec pleine assurance, à ne jamais donner à de simples suppositions la consistance des faits, à n'entreprendre de lier entre elles les vérités que quand elles s'enchaînent tout naturellement et sans lacune, à avouer franchement ce qu'on ne sait pas, et à préférer constamment l'ignorance absolue à toute assertion qui n'est que vraisemblable. » « Cette méthode », disent-ils, « nous montre pourquoi nous ne pouvons pas faire de système[1] ». Voilà un mot qu'il nous faut retenir : ils ne pourront jamais faire de système, quel que soit l'objet auquel s'appliquera leur pensée.

Ils sont heureux de constater les progrès accomplis par la science à leur époque[2]. Grâce à elle, ils vont toucher la vérité ; elle n'a jamais été « recherchée avec autant de zèle, exposée avec autant de force et de méthode, reçue avec un intérêt si général[3] ». L'espoir d'appliquer à tous les jugements humains la même rigueur, pour arriver à la même certitude, les soutient. Car ils s'occupent de la nature morale avec autant de passion, que les savants des lois de la nature physique[4] ; ils ont, avec un vif désir de connaître, un désir plus vif d'être utiles ; le but de leurs spéculations, c'est d'agir pour le bien de l'humanité. Destutt de Tracy, enfermé aux Carmes, tandis qu'on fait l'appel des condamnés qui doivent être traduits devant le tribunal révolutionnaire, résume sa théorie en ces termes : « Le produit de la faculté de penser ou percevoir = connaissance = vérité... Dans un deuxième ouvrage auquel je travaille, je fais voir qu'on doit ajouter à cette équation ces trois autres membres = vertu = bonheur = sentiment d'aimer ; et dans un troisième, je prouverai qu'on doit ajouter ceux-ci = liberté = égalité = philanthropie[5]. » Etant amis des hommes, ils veulent les guérir de leurs erreurs, en transportant les principes des sciences physiques dans l'ordre intellectuel et moral. La science est comme un voyageur curieux qui, sur sa route, recueillant tout ce qui l'intéresse, voit se grossir à chaque instant son bagage, et se trouve forcé d'en faire l'inventaire, pour laisser tomber l'inutile[6]. Il est bien probable que ce voyageur de la comparaison s'allégera de quelques préjugés littéraires. Il serait sans

1. Picavet, p. 22. — 2. Tracy, *Idéol.*, seconde partie, Avertissement.
3. Cabanis, *Œuv.*, t. III, p. 19.
4. *Ibid.*, t. V, p. 82 : « Le sacerdoce de cette religion est exercé par tous les hommes qui recherchent les lois de la nature, et particulièrement celles de la nature morale. » — Ginguené, *Biographie Michaud*, *art. Cabanis* [il s'agit des ouvrages du philosophe] : « Il n'y en a aucun qui ne paraisse dicté par un ardent amour des hommes, et par le désir de les rendre meilleurs et plus heureux. »
5. Cité par Picavet, p. 303. — 6. Cabanis, *Œuv.*, t. I, p. 3.

exemple qu'un souci plus pressant de vérité objective, qu'une méthode plus sûre de raisonnement — qu'un progrès scientifique, en un mot, n'eût point sa répercussion dans l'art, et plus spécialement dans la critique.

Les idéologues s'occupent-ils des facultés de l'esprit et de leur fonctionnement? Ils essayent de donner à chacune sa place, de surprendre le jeu des engrenages, de démonter le mécanisme, de compter les pièces; ils ne se tiendront pour satisfaits que lorsqu'ils auront vu l'ordre de cette complexité[1]. L'un d'entre eux s'occupe-t-il de médecine? C'est Cabanis. Il la renouvelle en substituant à l'empirisme le culte du fait[2]. Un autre s'occupe-t-il de sociologie? C'est Destutt de Tracy. Il ne la traite pas autrement que Cabanis la médecine : car « on revient toujours nécessairement à la méthode[3] » ; « à quelque objet qu'elle soit appliquée, l'analyse est au fond toujours la même[4] ». Qu'un autre encore veuille écrire l'histoire de la philosophie : c'est de Gérando : pas de dogmatisme; des constatations : tel est son système. Il dresse « des nomenclatures régulières et simples, à la façon des naturalistes » ; un « tableau historique » ; ou, si l'on veut encore, une « carte géographique » des opinions[5]. Ils ne penseront pas de la littérature pure autrement que de toutes choses : « l'analyse est la Muse qu'invoque le poète » ; elle est « le génie inspirateur qui guide en secret le sculpteur, le peintre et le musicien[6] ». Et les relations intellectuelles de la France avec les pays voisins? La même raison, la même justice distributive, la même méthode critique, la même rigueur scientifique, doivent y présider. C'est encore de Gérando qui signe le manifeste des *Archives littéraires de l'Europe*[7]. Il ne faut montrer pour les productions étrangères ni un enthousiasme aveugle, qui donne aux imitations un caractère étroit et servile ; ni ces préventions et ces antipathies, qui font qu'un peuple dédaigne ce qui n'a pas germé dans son propre sol. Il faut les reconnaître : tout est là. Gardons-nous, surtout, de cet « orgueil littéraire exclusif », qui prétend se fonder sur le patriotisme! Mettons-nous en communication avec le reste de l'Europe, songeant que les nations fermées aux influences du dehors vont toujours décroissant, tandis que les autres progressent toujours! Beautés absolues, qui « ont leur principe dans un rapport secret, quoique nécessaire, avec les besoins de la nature humaine » ; beautés relatives

1. Tracy, *Idéologie*.
2. Cabanis, t. I, chap. III, par. 2, p. 159 : « Application de l'analyse à l'art de guérir. »
3. *Ibid.*, paragr. 8, p. 175. — 4. *Ibid.*, p. 13, p. 226.
5. J.-M. De Gérando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, 1804.
6. Cabanis, t. V, p. 343.
7. *Des communications littéraires et philosophiques entre les nations de l'Europe*, 1804.

même, « qui n'en sont pas moins réelles pour être appropriées à certaines circonstances locales, pour être dans un rapport particulier avec les mœurs, les institutions, les penchants et les émotions habituelles d'un peuple » : on peut puiser à pleines mains, et faire trésor de tout.

Leur méthode les mène infailliblement à cette attitude. Ils n'arrivent pas directement à l'idée du relatif; mais ils y arrivent tout de même, par un intermédiaire, qui est l'impartialité. Il faut qu'ils appliquent aux nations les idées de liberté et d'égalité, qui n'inspirent pas seulement leur politique, mais leur philosophie : et ce faisant, ils restent dans la logique de la Révolution. Mettons aux prises, sur les mêmes sujets, les Français qui se laissent aller tout entiers à l'esprit de conquête, et ces Français qui raisonnent sans vouloir conquérir. Ils sont nombreux, et trop nombreux, les « Messieurs » qui viennent dans les villes italiennes trancher de tout d'un ton décidé, et qui traitent avec un dédain magnifique ce qui ne porte pas la marque de leur esprit, seul admirable et seul digne d'être imité. On croit les entendre : « La ville est belle, mais triste; les bâtiments sont réguliers, mais monotones; ses jardins sont déserts; ses femmes sont assez jolies, mais trop aimantes; les hommes parlent notre langue : ce serait fort commode, s'ils pouvaient dire les choses avec l'agrément que nous savons y mettre; on dit qu'il y a des hommes instruits dans ce pays-ci : je n'ai pas le bonheur de les rencontrer; ils se cachent donc bien soigneusement[1]... » Les littérateurs ne sont pas plus sages, qui escomptent les bons effets de la victoire, et concluent de notre puissance militaire à notre hégémonie intellectuelle[2]. Ils contemplent leur illustre patrie et son illustre chef, « ajoutant tous les jours à sa gloire toutes les espèces de gloire, faisant de son règne pour les lettres et les arts une cinquième époque séculaire de l'esprit humain[3] ». Puis ils donnent un regard aux autres peuples — « c'est une distinction bien honorable, qu'on ne puisse parler de littérature française sans regarder hors de la France[4] » — et constatent que notre littérature « devait être adoptée par le genre humain ». C'est un enivrement. Ils ne veulent pas se contenter de leur supériorité sur les peuples présents : ils l'affirment aussi sur les peuples passés. Louer les Romains, c'est leur faire tort : car les Gaulois ont été soumis par les Romains; la métropole des Gaules a été conquise par César. Il y avait là une humiliation qui vient seulement d'être effacée; les descendants de Brennus ont enfin pris leur revanche[5]. Les mots comme « grand »,

1. *Journal de Turin*, n° 4, an X. — 2. Jay, *Tableau littéraire de la France*, 1810.
3. Maury, *Discours prononcé à l'Institut*, 1807.
4. V. Fabre, *Tableau litt. du XVIII° s.*, p. 87, 1810.
5. F. Bayard, *Voyage de Terracine à Naples*, discours préliminaire, an IX.

« gigantesque », reviennent avec une impudeur presque naïve dans les adulations qu'on s'adresse sereinement à soi-même : « Tous les Français doivent avoir aujourd'hui une plus haute opinion de ce nom, depuis que le Grand Napoléon les a salués le premier du nom de Grand Peuple, depuis que ses grandes armées ont fait l'admiration de l'Europe, et que leurs exploits gigantesques vont devenir l'entretien du monde et des siècles à venir[1]. » L'emphase semble devenir la forme naturelle d'une pensée qui s'exalte :

Si les siècles passés et les siècles à naître
Pouvaient devant le nôtre ensemble comparaître,
Nos aïeux conviendraient que jamais le soleil
N'éclaira des succès tels que ceux de la France,
Et nos neveux diraient qu'ils n'ont pas l'espérance
De voir dans l'avenir un spectacle pareil.

Ces vers de Piis, on les traduit à Naples[2], où l'on traduit du même coup la dissertation de Rivarol, qui trouve un regain d'actualité[3]. Ce sont là des témoignages faciles dont les Français se contentent, sans savoir s'ils ont pour eux la sincérité, ou seulement le nombre. Ils ignorent le grand mouvement de réaction contre leur tyrannie qui opère dans la littérature italienne les effets que nous avons vus. Ceux des Italiens qu'ils connaissent, ceux qui essaient d'attirer l'attention publique par les moyens les plus commodes, disent que la langue française est belle, qu'elle est parfaite, qu'elle convient mieux que toutes les autres à la musique ; et que Rousseau, quand il a prétendu le contraire, l'a calomniée[4]. De telles affirmations persuadent facilement les amateurs d'une langue « qui, comme nos heureuses armées, a fait la conquête de presque toute l'Europe ». Ils croient donc que « les Italiens et tous les savants du monde entier » préfèrent « à leur propre langue les grâces, la précision et la littérature de la langue française ». On imprime dans un journal italien que « l'immense étendue de pays qui s'étend entre le Rhin et les Pyrénées, entre les Alpes et l'Océan, semblait destinée par la nature à devenir la patrie d'un peuple dominateur du reste de l'Europe[5] » : et ils le croient encore, comme une vérité du même ordre. Leurs ambitions les plus hautes leur semblent légitimées, quand on met en italien un *Essai sur les progrès et le génie de la langue française*, qui se termine par le souhait que voici : « O ma

1. Chaussard, *Sur la gloire du XIXe siècle*, 1807.
2. *A la Ville de Paris, Ode*, 1806. *Giorn. Enc. di Nap.*, t. II, p. 38, 1806.
3. *Ibid.*, t. III, p. 108, 1808.
4. Scoppa, *Traité de la versification*, 1803 ; *Les vrais principes de la versification*, 1811.
5. *L'Ape subalpina*, 15 gennajo 1811.

patrie ! Puissent, dans le siècle nouveau qui commence sous de si heureux présages, tes destinées s'accomplir ! Puisse la langue de tes grands écrivains, illustrée par les nouvelles productions que doit inspirer ta gloire présente, se répandre un jour dans l'univers, et mériter au peuple français cet éloge, que bien différent de cette nation conquérante qui se vantait d'asservir le monde par les armes, il n'a d'autre ambition que celle d'unir tous les hommes par les liens d'un même langage :

Tu regere eloquio populos, ô Galle, memento [1]. »

Au tour des autres maintenant. Rencontrant en chemin l'idée d'hégémonie, ils l'examinent. Tout ce qu'ils accordent, c'est que la France « est en droit de s'attribuer une grande part dans les progrès de la raison au XVIIIe siècle » ; et qu'elle occupe, « parmi plusieurs grands foyers de lumière », « une place respectable ». Encore cette place respectable a-t-elle été acquise par des qualités dont l'existence seule constitue une sorte de protestation contre un dogme quelconque : l'indépendance des idées ; le peu de penchant à se laisser imposer par les choses ou par les hommes ; la hardiesse des jugements. Ils sont très loin de penser à une domination, ou même à une conquête, sachant, « comme le dit Pascal, que la violence et la vérité sont deux puissances qui n'ont aucune action l'une sur l'autre ; que la vérité ne gouverne point la violence, et que la violence ne sert jamais utilement la vérité [2] ». L'effet de la Révolution, qui rend « plus énergiques » les dispositions qu'ils constatent chez le peuple français, doit être de donner une base solide aux sciences morales et non point, à coup sûr, d'imposer à l'Europe une littérature qui n'est pas faite pour elle ! Le problème du langage est un de ceux qu'ils regardent comme les plus importants : ils auront donc à se prononcer sur la valeur intrinsèque du français. Ils conviennent le plus facilement du monde que notre langue n'est pas propre à la poésie ; qu'elle manque de hardiesse ; que ses qualités, d'ailleurs précieuses, sont le produit du temps, de la patience, de la correction lente et pénible ; qu'elle n'est ni tres souple, ni très vigoureuse ; et que son principal mérite consiste dans la difficulté qu'on trouve à la manier [3]. Sont-ce là des conditions qui lui permettent d'aspirer à l'universalité ? Ici éclate toute la différence : au lieu d'appliquer cette idée en imagination, sans prendre le temps de l'analyser, ils l'analysent pour voir si elle est applicable [4]. D'abord, une langue universelle est

1. *Essai sur les progrès*, etc., Venise, 1808.
2. Cabanis, *Œuv.*, t. III, p. 20. — 3. *Id.*, *Ibid.*, t. V, p. 79.
4. Tracy, *Idéol.*, grammaire, chap. VI : De la création d'une langue parfaite, et de l'amélioration de nos langues vulgaires.

aussi impossible à réaliser que le mouvement perpétuel, pour une raison évidente : quand tous les hommes de la terre s'accorderaient aujourd'hui pour la parler, elle s'altérerait bientôt par le seul fait de l'usage ; elle se modifierait de mille manières différentes dans les divers pays, et donnerait naissance à autant d'idiomes distincts, qui s'éloigneraient sans cesse les uns des autres. La question se réduit donc à savoir si une langue peut devenir universelle, non plus chez tous les hommes, mais chez les savants. Elle ne peut s'établir par un dessein prémédité, qui aboutirait à une sorte de convention. Il est clair qu'à un jour donné, tous les gens cultivés du monde, ou plus modestement de l'Europe, ne se mettent pas à parler une langue préalablement choisie. Elle ne peut s'établir que par les faits : alors elle rencontre toute sorte d'obstacles. Car les causes même qui la propagent : une certaine force matérielle, comme les armées, le commerce, les colonies ; jointe à une certaine force intellectuelle, comme des ouvrages tels et si nombreux, que nul homme ne peut se dispenser de les connaître sans être privé d'une partie des lumières de son siècle — entraîneront sa ruine quand elles s'affaibliront. Ainsi le latin, qui a été beaucoup plus répandu que le français ne le sera jamais, puisqu'il était parlé dans toute l'étendue du monde civilisé, a vu son empire diminuer et disparaître. Le français donc, venu dans des temps moins favorables à son ambition, ne peut compter ni sur une universalité durable, ni sur une universalité réelle. Ce privilège n'est même pas désirable en soi. Il le serait, non pas, certes, dans la mesure où il flatterait la vanité nationale ; mais dans la mesure où une langue devenue universelle atteindrait un point de perfection que les autres ignorent ; ce qui n'est pas le cas du français. On conçoit bien une langue parfaite : la langue française en est très éloignée. C'est ainsi que les idéologues raisonnent ; et c'est ainsi qu'ils renoncent à l'idée d'hégémonie.

Le meilleur moyen de connaître ce qui est n'est pas toujours de considérer ce qui doit être. La façon la plus rapide et la plus sûre de prendre conscience des réalités historiques, c'est d'aller vers le réel. Se mêler au peuple italien, comprendre ses besoins et ses aspirations ; écouter celui-ci, qui est de Milan, ou celui-là, qui est de Naples, afin d'entrer dans les jugements et dans les préjugés du voisin ; arriver ainsi non pas seulement à la notion abstraite d'un droit à l'existence égal à celui de son propre pays, mais à l'impression, à la sensation presque d'une vie active, aussi intense, aussi légitime enfin que celle de la France : voilà qui est fort bien fait, pour apprendre à un littérateur parisien qu'il est déraisonnable et d'ailleurs impossible d'imposer sa civilisation à une civilisation qui se croit supérieure, et qui,

dans tous les cas, n'est inférieure à aucune. Faire la même expérience en Allemagne, ou en Angleterre ; et acquérir ainsi, par un lent progrès, la certitude qu'au monde, toutes les nationalités intellectuelles ont les mêmes titres à l'existence, les mêmes aspirations à l'existence, et existent, en effet : se résigner à accorder à la France une place à côté de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, et non plus au-dessus d'elles : rien de mieux. Mais cette expérience, qui veut des voyageurs ou des émigrés comme observateurs, et l'Europe comme laboratoire, ne se tente pas aisément et s'exécute à grand'peine ; elle est réservée à un petit nombre de privilégiés ou de condamnés, qui l'entreprennent quelquefois par goût, et plus souvent par force, de 1789 à 1815. Les idéologues ne la font pas. Ils s'en tiennent à la qualité — au défaut, si on veut — qui est le propre de la race. Ils suivent, avec l'illusion de la rompre, la tradition qui unit à travers les siècles de notre histoire philosophique et littéraire tant d'esprits d'ailleurs si dissemblables, aussi bien les partisans de l'idée pure que de la sensation brute : ils prennent dans l'immense complexité du réel un petit nombre d'abstractions dont ils se plaisent à suivre le jeu régulier ; ils forgent une science du logique, qu'ils appellent, comme pour montrer qu'elle appartient plus à l'intelligence qu'aux faits, l'idéologie : c'est la science des signes et la science des mots. Ils font le tour de l'humanité sans sortir de leur cabinet de travail : ce qui les amène parfois à proposer des constitutions qui conviennent mieux à des êtres parfaits qu'à l'imperfection humaine et à tomber dans de profondes erreurs. Mais parfois, par la puissance intrinsèque des idées, qui sont bien aussi, il ne faut jamais l'oublier, un aspect du réel, du réel de demain s'il n'est pas celui d'aujourd'hui, ils agissent sur cette humanité perfectible dont on les accuse de trop s'éloigner : ils commandent aux faits en les provoquant. Et, par exemple, considérant les droits de l'esprit, comprenant qu'il y a des esprits nationaux comme des intelligences individuelles, établissant par déduction et par système que chacune de ces vies particulières a des droits égaux ; allant à l'encontre de leur intérêt propre, qui leur commanderait de développer leur nation au détriment des autres, et soutenant l'intérêt des autres, qui leur demandent protection : ils favorisent de toutes leurs sympathies le mouvement de libération intellectuelle qui naît en Italie ; de toutes leurs sympathies, et de leurs théories, ce qui plus est : car elles sont un aspect de l'esprit révolutionnaire, qui retrouve ici deux de ses qualités principales, la logique et l'universalité. Sortis de leurs réflexions, retournant au réel, les littérateurs qui sont imbus de cet esprit, même s'ils n'ont pas pris une connaissance directe des pays voisins, même si leurs contacts avec ces pays ont été malheureux, faute de préparation

et d'éducation, se trouvent disposés à rendre justice à leur politique, à leur littérature, à leur langue, à tout leur être ; ils reconnaissent leurs avantages, « quoiqu'en ait pu dire l'impuissante envie des autres nations [1] » ; et pour peu qu'ils soient logiques avec eux-mêmes, ils saisissent les occasions de réparer les torts de leurs concitoyens. A force de regarder ce qui doit être, ils arrivent, dans ce cas, à rendre plus juste et meilleur ce qui est.

Précisons bien notre pensée ; il est nécessaire de limiter exactement la portée de ce que nous voulons dire, puisqu'on ne l'a pas encore dit. Nous ne prétendons pas que la réforme de la critique française aille du dedans au dehors : c'est l'exemple du dehors, au contraire, qui vient l'instruire et l'enrichir. Nous ne prétendons pas que si la pensée du XVIIIe siècle avait subsisté seule, les idées françaises sur les nations étrangères se seraient modifiées spontanément. Il est même probable que notre orgueil intellectuel nous aurait poussés à maintenir, en face des peuples qui commençaient à ne plus les reconnaître, toutes les prétentions de notre hégémonie. Dans les rapports entre Voltaire et Shakespeare, ce n'est pas Shakespeare qui triomphe en fait : Voltaire répudie celui qu'il tient toujours pour un barbare, à partir du jour où on veut mettre son théâtre au-dessus du théâtre français. Sa préoccupation constante, alors, est de garder pour nos auteurs classiques le premier rang. « Il sacrifie tous les Français à son idole », s'écrie-t-il en parlant de Le Tourneur ; « il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine... Souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France ?... Pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui le premier parlai autrefois de ce Shakespeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille, pour en orner le front d'un histrion barbare [2]... » Comme par une sorte d'instinct, sa jalousie personnelle devient une jalousie nationale. — Mais nous croyons ceci : les Français en général, malgré l'engouement qu'ils manifestent pour les poèmes d'Ossian ou les idylles de Gessner, n'ont pas suffisamment assoupli les formes de leur génie pour renoncer aux principes d'un bon goût unique, qui est le leur ; d'une poétique obligatoire, qui est la leur ; d'un idéal exclusif de perfection, qui est, encore et toujours, le leur. Ceux qui sont persuadés de cette supériorité héréditaire,

1. Malte-Brun, *Journal de l'Empire*, 26 juin 1810. Compte rendu de l'*Histoire des Républiques italiennes*, par Sismondi. Voir aussi la préface de Sevelinges à la traduction de l'*Histoire* de Botta, 1812.

2. Lettre du 19 juillet 1776, à M. le comte d'Argental.

on pourrait les envoyer à l'étranger, les forcer même à y demeurer : ils reviendraient sans avoir rien appris, parce qu'ils ne savent pas apprendre. Par contre, un groupe d'écrivains et de philosophes arrive à faire table rase des préjugés qui règnent en France sur les nations voisines. Leur état d'esprit est neutre, pour ainsi dire ; il est rationnel. Ce ne sont ni les sympathies illogiques, ni les antipathies injustes qui les guident, mais le souci de rendre à chacun son dû. Et dès lors, non point par expérience, mais par réflexion, ils sont disposés à considérer les peuples étrangers comme des égaux, au lieu de les considérer comme des sujets. Que la mêlée politique des races amène le contact des littératures : ils n'auront pas de peine à s'incliner devant les supériorités qu'ils rencontreront ; à reconnaître, en tout cas, la valeur des originalités, qu'ils ne considéreront plus comme des folies. Une conception générale de la philosophie les oblige, s'ils sont conséquents avec eux-mêmes, à accepter et à respecter les manifestations d'un esprit même opposé au leur [1]. Cette conception précède ou accompagne, chez ceux qui ont le plus fait à l'époque pour le cosmopolitisme littéraire, la connaissance directe de l'Allemagne ou de l'Angleterre ; dans le cas particulier de l'Italie, elle s'ajoute comme un élément essentiel à l'amour passionné de Ginguené ; à la science de Fauriel ; au prosélytisme de Mme de Staël.

II

Ginguené a sur le commun des critiques ce premier avantage, qu'il connaît ce dont il parle, et qu'il le connaît fort bien. Ce travailleur acharné ne recule pas devant les besognes les plus ardues. Il éprouve une joie austère à se perdre dans l'érudition. On le trouve prêt à traduire de la prose grecque aussi bien que des vers latins, passant de Platon [2] à Catulle [3] ; il remplit le lecteur d'une admiration mêlée d'épouvante, en parlant d'Alcyonius ou de C. Tollius comme de vieilles connaissances [4] : ce qui ne l'empêche pas de disserter avec compétence, pour peu qu'on en témoigne le désir, sur l'authenticité des poèmes d'Ossian [5]. Or c'est vers l'italien que ses efforts ont spécialement porté.

1. Voir comment Cabanis s'efforce de « respecter » le génie allemand, dans ses *Mélanges de litt. all.*, 1797.
2. Mss. de Ginguené, Bib. Nat., F.F., N.A., 9195.
3. *Les noces de Thétis et de Pélée*, trad. par M. G. Cf. *Mercure de France*, février 1812, p. 404.
4. *Décade*, t. XXV, 20 germ., an VIII, p. 87.
5. *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian*, 1810.

Il possède suffisamment la langue pour composer des vers qui ne sont ni plus mauvais, ni meilleurs, que beaucoup de ceux qu'on voit naître entre les Alpes et le détroit[1]. Ne pousse-t-il pas l'audace jusqu'à discuter avec un puriste sur le sens de certains mots[2] ? Il faut qu'il se sente bien sûr de sa force ; il en cuirait à d'autres. Il a fréquenté les auteurs faciles, qui constituent d'ordinaire toute la science des Français quand ils veulent bien s'intéresser à l'Italie ; il a fréquenté davantage les classiques, dont on voit les rayons de sa bibliothèque tout chargés[3]. Des collections entières de poètes, de rhéteurs, de grammairiens, lui permettaient de travailler sur les textes. A le voir paraître ainsi armé, toujours prêt à lancer une référence et à asséner une citation, les malveillants eux-mêmes étaient forcés de reculer, en proclamant la supériorité de son savoir[4]. Le problème des sources, les complications de la chronologie, les retraites mystérieuses des manuscrits — il abordait tout avec la patience d'un Bénédictin : aussi bien disait-il qu'il était un Bénédictin lui-même, mais philosophe. On voit transparaître l'orgueil légitime de celui qui sait dans les biographies dont Michaud l'avait chargé pour son ouvrage. Aucun dictionnaire ne cite le nom de Bergamini, Antoine ; ce poète est tellement déchu de sa réputation, après avoir brillé au XVIIe siècle, que personne ne connaît plus son nom : personne, sauf Ginguené, s'entend[5]. Dante da Majano ne lui réserve pas un plaisir moins savoureux : « Ce poète, dont aucun dictionnaire historique italien n'a parlé, et dont Tiraboschi lui-même n'a rien dit, mérite cependant une mention particulière[6]... » C'est une gloire que de pouvoir parler, quand Tiraboschi lui-même n'avait rien dit[7].

La littérature italienne, il l'aime de passion. Il était tout jeune quand il s'éprit d'elle ; et ce fut un de ses premiers travaux qu'un poème tiré de l'*Adonis* du chevalier Marin[8]. De sa Bretagne natale, il voulait partir vers le pays qui lui semblait renfermer toutes les splendeurs : mais les circonstances ne lui permirent pas d'aborder cette terre promise. Lorsqu'il la vit pour la première fois, ce fut en qualité d'ambassadeur de la République française à Turin. L'expérience ne lui fut pas heureuse, puisqu'il y pensa mourir[9], et qu'il s'y couvrit de ridicule dans la sotte histoire du pet-en-l'air, quand il défendit à la citoyenne Gin-

1. Mss. 9220, Recueil de poésies ital.
2. Cf. Dionisotti, *Vita di C. Botta*, 1867, documenti, p. 520.
3. *Catalogue des livres de G.*, 1817.
4. Mme de Genlis, *Examen... de la Biogr. univ.*, 1811, p. 51.
5. *Biogr. Michaud*, art. Bergamini. — 6. *Ibid.*, art. Dante da Majano.
7. Sur la valeur de ses articles, cf. Sismondi, *Lettres inédites*, Ed. 1863, p. 153.
8. *Adonis, poème imité de l'it. du Marini* (*Fables inédites et poésies diverses*, 1814).
9. Mss. de G., Collection Parent de Rosan, f° 75.

guené de paraître à la cour en habit de cérémonie[1]. Il ne lui fut plus donné de franchir les Alpes dans la suite. Mais il n'en aima pas moins l'Italie comme une seconde patrie, celle de l'imagination et celle du cœur. Le gouvernement s'oppose à ce qu'il soit nommé au Collège de France, bien qu'il ait été présenté en première ligne par l'Institut. Il songe avec amertume à sa vie laborieuse, à sa pauvreté, à la défaveur de Napoléon qui le poursuit. Au moment où il est plongé dans ces réflexions, sans pouvoir se remettre de bon cœur à la besogne qui l'attend sur sa table de travail, on frappe à sa porte. C'est le secrétaire du Ministre du Royaume d'Italie qui vient lui présenter une lettre de son maître, et une médaille d'or sur laquelle on peut lire : « Au chevalier Ginguené, membre de l'Institut impérial de France, qui a bien mérité de la littérature italienne. » Alors il pleure d'attendrissement ; car il est sensible, comme il convient. Une comparaison s'impose à son esprit : d'un côté la France ingrate, qui ne récompense pas ses enfants ; de l'autre, l'Italie. « Je me disais : l'Italie sera mon refuge. On me refuse ici même une place de professeur dans un collège ; eh bien ! j'irai chez mes chers Italiens ; j'achèverai parmi eux le monument que j'élève à leur gloire, et j'ose le dire, à la nôtre ; je leur dirai : Faites vivre, faites résider parmi vous, avec un peu d'aisance et d'honneur, celui qui vous a honorés, celui que les hommes préposés au maintien des lettres dans sa patrie ont laissé lutter pendant dix ans contre une position pénible, et qu'ils ont enfin rejeté. Ouvrez-moi vos bras, votre sein, votre terre hospitalière ; je le leur dirai ; et j'en suis certain, ils ne me refuseront pas[2]. » Mais il n'en fit rien. Il vieillit avec le regret d'être resté dans le péristyle du temple, sans qu'il lui fut permis d'y entrer[3]. Il mourut avec la tristesse de penser que des milliers de Français avaient été envoyés dans cette Italie dont la langue, la littérature, les arts, leur étaient totalement étrangers ; tandis qu'il n'avait jamais vu que du seuil le beau pays qu'il n'avait pas cessé de chérir[4].

Son *Histoire de la littérature italienne* marque une date dans les rapports intellectuels entre les deux nations[5]. Il l'avait commencée sous la forme d'un cours public, à l'Athénée ; des auditeurs nombreux se pressaient pour l'écouter[6]. « Ce sont surtout des faits qu'il exposera, et dont il recherchera les causes », disait l'annonce de ses leçons[7]. Rien de plus conforme à la méthode idéologique. Le désir lui vint

1. Cicognara, *Memorie*, éd. Malamani, 1888, chap. VIII, p. 111 et sv.
2. Parent de Rosan, f° 88, 27 juin 1813. — 3. *Deuxième lettre sur Alfieri*, 1809, p. 22.
4. *Hist. litt. ital.*, 1e éd., t. I, notice sur G., par Daunou. — 5. 1811-1819, 9 vol. in-8°.
6. Cf. Dejob, *De l'établ. connu sous le nom d'Athénée*, 1889.
7. *Décade*, t. XXXIX, 30 frim. an XII, p. 562.

bientôt de donner une expression durable à l'immense travail qu'il avait entrepris[1] ; le public apprit que M. Ginguené se proposait de rendre à la littérature italienne un service encore plus signalé, au moyen d'un grand ouvrage, à la confection duquel son temps, son talent et sa fortune contribuaient également[2]. On n'aurait plus le droit, désormais, de juger « d'une manière tranchante » et « hasardée » celle de toutes les littératures qui est la plus riche, et cependant la moins connue[3]. Sur les temps qui avaient suivi l'invasion des Barbares, Ginguené passait avec une sorte de hâte, comme pour arriver plus vite à l'auteur capital, au sujet duquel il allait livrer bataille contre le goût français : Dante. « Examinons la Divina Commedia avec plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'ici, mais avec la défiance qu'on doit toujours avoir de soi-même en jugeant un auteur célèbre, surtout quand cet auteur est étranger[4]. » Défiance de soi-même ; soumission docile au goût de la nation dont on veut parler ; désir de comprendre, et crainte de ne pas comprendre ; horreur pour l'injuste déformation qui semblait être la loi de la critique française : tels sont bien, en effet, ses sentiments. Une expression lui est chère : c'est le « point de vue » auquel on doit se placer, pour voir les choses comme elles sont. Qu'on sorte de Paris, et de la France même : entre l'observateur et la réalité, trop d'habitudes nationales, trop de manies locales s'interposent, pour que la vision soit nette. Autour de lui, on connaît Dante comme étant l'auteur des épisodes d'Ugolino et de Francesca ; on sait qu'il a dit : « Laciate ogni speranza, voi ch' entrate » : rien de plus[5]. Du « point de vue » où Ginguené se place, il découvre Dante tout entier. Il l'aborde avec une admiration respectueuse[6]. Il goûte pleinement ses beautés ; il montre que ses prétendues imperfections viennent pour la plupart de ceux qui le jugent. Elles disparaissent à mesure que l'on comprend davantage son époque et son milieu. Qu'on le regarde, en effet, parmi ses contemporains : « Par un essor bien remarquable de la nature, tous les arts renaissaient alors presque à la fois dans la Toscane libre. Giotto, ami du Dante, y faisait fleurir la peinture. Il avait été précédé de Giunta, de Pise ; de Guido, de Sienne ; de Cimabue, de Florence. Il les effaça tous ; et l'on crut que personne ne pourrait l'effacer. Masaccio vint, et fit faire à l'art un pas immense par la perspective des corps solides et par la perspective aérienne que Giotto avait ignorées[7]... »

1. *Hist. l. it.*, t. I, Avertissement. — 2. *Mercure*, fév. 1810, p. 288.
3. *Hist l. it.*, t. I, p. 5. — 4. *Ibid.*, t. I, chap. VII, p. 492.
5. A. Farinelli, *Dante e la Francia*, 1908, t. II, p. 305 et sv.
6. Cf., pour ses sentiments de vénération, les mss de la coll. Parent de Rosan, f° 68.
7. *Hist. l. it.*, t. II, ch. x, p. 26.

De la même façon, en sculpture et en architecture, on n'est arrivé à la perfection que par une lente progression d'artistes qui se surpassaient. Dans la poésie, au contraire, Dante s'élève tout d'un coup, comme un géant parmi des pygmées. Non seulement il éclipse tous ceux qui l'avaient précédé ; mais il se fait une place qu'aucun de ceux qui lui succèdent ne peut lui ravir. Voilà comment il faut le juger : ainsi le jugent les Italiens. Ginguené n'est pas médiocrement fier de signaler en note cette concordance[1]. Plus il s'éloigne de l'état d'esprit français, plus il se rapproche de l'âme italienne, et moins il a peur de se tromper.

Sa tâche n'est pas aisée. Elle le force à revenir sur des débats qui semblaient clos, sur des condamnations qu'on tenait pour définitives. Il plaide, il réhabilite : c'est un rôle glorieux, en matière civile ou politique ; en littérature, c'est un rôle ingrat. Son embarras, quand il rappelle le vers fameux de Boileau sur le Tasse, est presque comique[2]. Il est indiscutable que Boileau a parlé de « clinquant ». Mais dans un autre endroit de l'Art poétique, à propos du merveilleux chrétien dans la poésie épique, il a rencontré le même auteur ; et il a dit : « Il n'eut point de son livre illustré l'Italie... » Boileau écrivait exactement ce qu'il voulait écrire ; l'expression ne l'a jamais trahi. Comment le Tasse aurait-il illustré sa patrie, s'il n'avait mis dans son poème que du clinquant ? En corrigeant sa première formule, le législateur du Parnasse français montre qu'on ne doit pas donner au mot un sens aussi absolu qu'on s'est obstiné à le croire. « Boileau n'a point voulu dire qu'il n'y a que du clinquant dans le Tasse, que le Tasse est tout clinquant ; il ne l'a point voulu dire, puisqu'il a dit ailleurs que le Tasse a *illustré sa patrie* par son poème ; enfin il ne l'a point voulu dire, puisqu'il ne l'a point dit : car encore une fois, maître comme il l'était de sa langue et de toutes les difficultés de son art, il disait tout ce qu'il voulait dire, et ne disait que cela. Il pouvait même le dire facilement, et de manière à ôter toute équivoque :

> A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
> Le clinquant à l'or pur, et le Tasse à Virgile ;

Certainement alors il n'y aurait plus de discussion ; ce serait bien le clinquant d'un côté, l'or de l'autre : là, le Tasse tout entier, et ici, tout Virgile... » Mais il ne l'a pas dit ! La démonstration, quoique énergique, est laborieuse ; elle a dû coûter de la peine au bon Ginguené. Sa

1. *Ibid.*, p. 257, note. G. cite l'examen de la *Divina Commedia*, par G. di Cesare. « Les lettres françaises doivent lui savoir gré de la modération et des égards avec lesquels il relève les jugements inconsidérés que Voltaire a portés sur le Dante. »
2. *Ibid.*, t. VI, chap. XV, p. 336.

route est semée d'obtacles du même genre. En voici d'autres exemples. — La prééminence poétique de l'Arioste est universellement reconnue, sauf en France[1]. Certains critiques prétendent, en effet, que les règles données par Aristote ne sont pas observées dans l'*Orlando furioso*. Mais il ne faut pas le lire après Homère et après Virgile; il faut le lire après les auteurs italiens qui ont, les premiers, inventé ce genre particulier d'épopée : on est vite convaincu, alors, qu'au lieu de mériter le reproche d'avoir violé les préceptes de l'art, l'Arioste a eu raison de traiter librement un genre dont les Grecs n'avaient pas parlé. D'autres disent qu'il est inégal. Est-ce une raison, reprend Ginguené qui se dresse aussitôt comme s'il était blessé par un reproche personnel, pour oublier les beautés qu'il offre en si grand nombre? Quand il présenterait quelques taches légères, ce très petit nombre de défauts (qu'avec une connaissance parfaite de la langue, de son génie, de celui de l'auteur, du but qu'il se propose et du genre de poème qu'il a choisi, on est encore très porté à excuser) suffirait-il pour faire descendre de son rang l'un des poètes les plus vraiment poètes que la nature ait jamais produits? Il poursuit ainsi de ses interrogations indignées les détracteurs de son poète. Seulement, il a la douleur de compter parmi eux Voltaire. Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, a reconnu qu'il avait calomnié l'Arioste dans son *Essai sur le poème épique*. Or cette rétractation elle-même comporte des inexactitudes, qu'il ne serait pas juste de laisser passer. L'*Orlando furioso*, prétend-il, est à la fois l'*Iliade*, l'*Odyssée*, et *Don Quichotte*. « Où donc Voltaire avait-il vu cela? » Le fond du poème, continue le philosophe, est celui de notre roman de Cassandre. « Il est inconcevable qu'ayant relu tant de fois ce poème, un tel lecteur ne l'ait pas mieux entendu! » L'Armide, ajoute-t-il encore, est d'après l'Alcine; le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter Renaud est absolument imité du voyage d'Astolphe. « Ceci est plus inconcevable encore. » Ginguené a la main lourde. Il regrette de l'abattre si pesamment sur un des maîtres qu'il vénère le plus. Mais la vérité l'exigeait; les erreurs du passé, une fois corrigées, deviennent des avertissements pour l'avenir. «... N'en faisons point un crime au vieillard illustre qui, voulant en réparer une de sa jeunesse, les a laissé tomber de sa plume élégante, rapide et amie de la vérité; mais faisons-en notre profit; et instruits par un tel exemple, n'en devenons que plus circonspects. »

1. T. IV, chap. VII, p. 345. Notons encore, p. 375, l'attitude de G. : « Le résultat de l'examen où je vais entrer prouvera, je ne crains point de l'annoncer, qu'il est dans le premier des genres de poésie le premier des poètes modernes », et p. 482, après le tableau de la cour de Ferrare : « Placez-vous dans ce point de vue; asseyez-vous parmi cette cour attentive », etc.

De cette modestie, les Italiens lui savent un gré infini. Ainsi donc, un Français leur rend justice[1] ? Un écrivain connu dans la république des lettres prend à tâche de leur restituer l'estime à laquelle ils ont droit? il rompt avec les habitudes de dénigrement et d'orgueil? Ce procédé les touche : ils en sont tout émus. Ils le citent comme une autorité ; ils le remercient solennellement[2]; Monti lui envoie ses œuvres[3] de Milan, et Cesari de Vérone[4] ; tandis que les Italiens résidant à Paris manifestent pour sa personne, et pour tous les écrits qui sortent de sa plume, de la vénération[5]. On parle de lui dans les journaux[6] ; on fait des discours en son honneur[7]. C'est que l'amour de l'Italie « transparaît dans ses ouvrages[8] » ; c'est qu'on admire son érudition, et qu'on lui rend sa sympathie[9]. On n'a pas encore vu qu'un pays trouve à l'étranger l'histoire la plus complète et la mieux raisonnée de sa propre littérature[10]. Quand paraissent les premiers volumes qui la contiennent, on les ouvre avec inquiétude ; les Italiens « fiers de l'existence de tant de monuments incomparables qui assurent leur gloire », ne sont pas encore résignés, nous le savons, à l'ingratitude des écrivains qui, drus et forts du bon lait qu'ils ont sucé, battent leur nourrice. Ils se rappellent que les jugements des plus savants même ont été inspirés par l'esprit de parti, inconciliable avec une saine philosophie[11]. A la lecture, ils s'aperçoivent qu'il existe enfin un littérateur qui les aime, et qui aime leur pays. Et tous professent envers lui la gratitude la plus sincère, parce qu'il les venge[12]. Le bruit de son œuvre ne s'effacera pas de si tôt : en 1826, elle est traduite pour la seconde fois en italien, et l'*Antologia* reconnaît qu'avant Ginguené, si on avait recueilli les matériaux nécessaires à l'histoire littéraire de l'Italie, personne ne l'avait écrite[13].

Verrons-nous en lui, après cela, un esprit très ouvert, qui voue à toutes les nouveautés une sympathie généreuse, et fait une place à tous les dieux? Est-il seulement parmi les théoriciens qui découvrent « les

1. *Annali di Sc. e di Lett.*, 1810, p. 362, note.
2. L. Costantini, *Scelta di prose ital.*, 1812 ; Petronj e Biagioli, *Trad. des Fables de Phèdre*, 1812.
3. *Opere*, Epist., 14 sett. 1812.
4. *Lettere d'uomini illustri ad A. Cesari*, I. Carlo Botta, 26 sett. 1813.
5. *Domenica*, n° 40, p. 318. — 6. *G. enc. di Nap.*, 1807, t. IV, p. 210.
7. Mss., Bibl. Nat., 9196. A M. Boni, professeur à l'Ac. imp. de Gênes.
8. Vidua, *O. c.*, chap. v, p. 135.
9. Cf. C. Botta, *Moniteur Universel*, 18 et 22 avril 1811 ; 9, 10, 14 et 27 août 1812 ; 4 juin 1813.
10. *Domenica*, n° 32, p. 249. — 11. *G. Encl. di Firenze*, 1811, t. III, n° 28, p. 96.
12. Monti, *Lett. ined.*, t. II, p. 91, 1812 : « Le solenni vindicie ch' egli fa della nostra letteratura. »
13. *Antologia*, 1826, t. XXIV, p. 138.

littératures du Midi », suivant une expression désormais à la mode? N'oublions pas qu'il appartient par bien des points à la famille médiocre des lettrés de l'ancien régime; et n'allons pas lui attribuer les qualités qui précisément lui manquent. Il a commencé par être de l'école de Dorat et de Cubières; et le pire, c'est qu'il a continué. Il a cru de très bonne foi qu'il voyait dans Parny la représentation fidèle de la nature :

Le bel esprit n'est plus; son empire est fini;
Qui donc l'a détrôné ? La nature et Parny[1].

Il eût toujours tendresse de cœur pour sa *Confession de Zulmé*, qu'on pût attribuer à différents poètes du XVIIIe siècle finissant, aussi bien qu'à lui-même[2]. Son rôle fut de résister au XIXe siècle plutôt que de l'accepter. Du *Génie du Christianisme*, il ne vit que les côtés ridicules[3]; c'est à peine s'il comprit Mme de Staël. Ces hauts vols ambitieux ne lui plaisaient pas: il n'était pas pour l'essor du sentiment; la raison lui disait qu'il valait mieux rester à terre, sans risquer les chutes. Il présenta des œuvres aux concours académiques, objets de son respect et de son envie[4]. Une littérature hiérarchisée, avec des juges, avec des récompenses et des blâmes, avec des places et avec des rangs, resta son idéal. Il fut de l'Institut comme on est d'une confrérie; il remplit sa place de secrétaire comme un sacerdoce. Ce dut être une belle séance que celle où il entreprit l'éloge de Malherbe, prouvant d'après les meilleurs modèles que la création consiste dans une disposition nouvelle des mots anciens[5]. Les idées romantiques, qui commencent à agiter ses contemporains, ne l'ébranlent pas; il reste classique, fermement. Il croit à la bonne école, aux vrais principes, à l'empire des règles, aux préceptes du goût. Aussi, pendant la Révolution, avait-il admiré tout naturellement, — avec « la Muse érotico-épique de Parny », — les tragédies de Chénier, et surtout « la lyre pindarique de Lebrun[6] »: de Lebrun, son ami, qui réalisait le savant désordre que Boileau donne comme un modèle de l'art[7]. Républicain avant la République[8], composant lui-même des chansons à chanter sous l'arbre de la liberté[9], prononçant des discours, dans les fêtes, sur l'art moral et éducateur[10], il fut un des

1. G., *Fables et poésies*, Ep. IV, à M. de Parny.
2. *Décade*, t. VI, 20 mess. an III, p. 95.
3. *Décade*, t. XXXIII, 10 prairial an X, p. 535; t. XXXIV, 10 messidor an X, p. 21; 20 mess. an X, p. 88.
4. *Eloge de Louis XII*; *Léopold*, poème. — 5. *Décade*, t. IX, 10 floréal an IV, p. 205.
6. *Ibid.*, t. XXVI, 30 mess. an VIII, p. 166.
7. Cf. mss. B. N., 9199, et Œuvres de Lebrun, 1811, avert. de l éd.
8. *Revue Hist. Rév.*, t. XXXXVIII, janvier-juin 1905, p. 459, documents inédits
9. *Décade*, t. XV, 10 vend. an VI, p. 32. — 10. *Ibid.*, t. XI, 10 vend. an V, p. 13

partisans les plus convaincus d'une esthétique nationale. Il attendit la renaissance des lettres dans la France libre, avec une beauté et une dignité qu'elles n'eurent jamais dans la France esclave[1]. Il ne faut donc pas songer à lui attribuer le rêve d'une littérature européenne : il concevait la littérature, au contraire, comme née du sol, née de la République, née de la Révolution française.

Mais pour rendre justice aux étrangers, il n'a pas besoin de démentir ces principes ; il lui suffit de les suivre dans leur rigueur. Pourquoi serait-il interdit à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'Italie, d'être elles-mêmes, quand la France revendique son originalité ? N'auraient-elles pas, par hasard, des droits égaux ? L'égalité consiste-t-elle à refuser au voisin ce qu'on prend pour soi-même ? C'est parce qu'il est philosophe que Ginguené s'attaque à l'idée d'une supériorité arbitraire[2]. C'est parce qu'il reste dans l'esprit de la Révolution qu'il s'efforce de réaliser dans les faits la liberté qu'il conçoit dans l'idéal. C'est parce qu'il ne dévie pas, avec ceux qui transforment cette liberté en domination française, qu'il cherche non pas le cosmopolitisme, mais l'équilibre. S'il n'est pas légitime d'asservir les peuples, il ne l'est pas davantage d'asservir une littérature. L'expression de leur pensée doit s'affranchir, comme ils s'affranchissent eux-mêmes. Tout est lié ; Ginguené le sait bien : « les révolutions des lumières, dans le système social moderne, tiennent de trop près aux événements politiques pour qu'il soit possible de les séparer[3]. » Pour résister à la tentation d'une hégémonie intellectuelle, il n'a qu'à continuer à croire ce qu'il a toujours cru — c'est assez son habitude[4] ; — il n'a qu'à transposer ce qu'il écrivait, dès 1791, en montrant dans Rousseau la condamnation des tyrannies politiques : « Voilà », disait-il, « sur quelles bases il osa établir les titres imprescriptibles de tous les peuples à la liberté ; voilà ce qui, tôt ou tard, finira par rendre libres tous les peuples de l'univers[5] ». Dans les jugements qu'il porte sur les auteurs français, le souci d'impartialité qui est dans sa nature aussi bien que dans ses principes ne l'abandonne jamais ; ce sentiment est si profond, qu'il lui inspire une certaine sympathie pour la peine du talion[6]. Il n'y a pas de raison pour

1. *Ibid.*, t. IX, 30 germ. an IV, p. 455.
2. *Décade*, t. XXV, 30 germinal an VIII, p. 149 : « Les ennemis de la raison, qui sont ceux de la liberté... »
3. *Hist. litt. ital.*, t. I, préface. — 4. *Décade*, t. XV, 10 vend. an VI, p. 84.
5. *Lettres sur les Confessions*, 1791, III.
6. *Décade*, t. XXXVII, 20 germ. an X, p. 108-109 : « Je suis très loin assurément de vouloir exercer à la rigueur cette loi du talion que l'auteur propose ; mais je le prie de se la rappeler, si dans quelques réflexions que je pourrai me permettre, je vais plus loin que je ne veux. »

qu'il agisse autrement avec les auteurs italiens ; il y a beaucoup de raisons, au contraire, pour qu'il agisse de même, et pourquoi il déclare hautement qu'ils sont bons, quand il les trouve bons, en effet.

Toutes les manifestations de sa pensée à l'égard de l'Italie procèdent de là. Picciniste de la première heure, il fréquente assidûment chez le maître ; il l'aide à modifier les vers de ses livrets, au besoin. Il n'épargne ni « la psalmodie barbare qu'on appelait musique française », ni « la machine lourde et soporifique qu'on nommait l'Opéra [1] ». Il y a là plus qu'une passion de jeunesse : le dessein arrêté de combattre « notre orgueil français [2] ». Les Français, en effet, veulent apprécier la musique avec leur esprit seulement : et l'esprit est insuffisant pour se prononcer dans les arts d'imitation. Telle est « la malheureuse influence des préventions nationales sur ces sortes de jugements [3] ». Ce sont des questions de fait, où l'esprit de parti ne devrait entrer pour rien : en fait, la musique moderne a tiré de l'Italie le meilleur de son élégance et de sa grâce [4] : point de difficulté par conséquent à le reconnaître ; ceux qui s'y refusaient choquaient comme à plaisir « la raison et de la décence [5] ». De même : Pignotti vient de publier un poème héroï-comique, qui surpasse la *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, et qui égale le *Lutrin*. Seule, une sotte vanité voudrait le cacher ; la valeur du *Lutrin* n'est pas diminuée parce qu'un Italien a su rivaliser avec son auteur ; on possède maintenant deux belles œuvres au lieu d'une. Rendons à César ce qui appartient à César [6]. De même encore : les Français, quand ils traduisent, ce qui leur arrive souvent ; ou quand ils citent, ce qui leur arrive plus rarement, ont la fâcheuse habitude d'accumuler les bévues. Le nier, ce serait les encourager à en commettre d'autres ; l'avouer, c'est rester fidèle à la vérité, qui est l'essentiel ; c'est aussi les mettre en garde, et leur inspirer cette défiance qui évite les sottises de la présomption : « on doit en avoir en général pour tout ce qu'ont écrit sur la littérature italienne des auteurs non italiens ; et l'on ne saurait cependant se piquer de trop d'exactitude en parlant de cette Italie, qui fut pour l'Europe entière la mère des lettres et des arts [7] » Ainsi Ginguené établit partout le règne de l'impartialité. Un auteur qui d'ailleurs lui est sympathique par d'autres côtés, a fait aux écrivains étrangers dont il parle dans une œuvre récente des emprunts,

1. *Notice sur Piccini*, an IX, p. 28 et 29.
2. *Notice sur G.*, en tête du *Catalogue de ses livres*, par Garat, 1817.
3. *Décade*, t. XXI, 30 frimaire an X, p. 559.
4. *Dictionnaire de musique*, art. Italie. — 5. *Ibid.*, art. France.
6. *Mercure de Fr.*, nov. 1809, p. 155.
7. *Décade*, t. XXIV, 10 nivôse an VIII, p. 17 ; *Ibid.*, 20 germ. an VIII, p. 87 et sv.

qu'il est difficile de ne pas appeler plagiats [1] : il faut les dénoncer — et toujours par équité. Mais c'est à propos de la langue que nous pouvons le mieux saisir la nature et la direction de sa pensée. Il est inquiet sur l'avenir de l'italien ; et il manifeste cette inquiétude avant que les Toscans eux-mêmes s'adressent officiellement à l'empereur. « A mesure que l'Italie devient plus française », écrit-il dans le *Mercure de France* d'octobre 1808, « il devient pour les Français d'une nécessité plus urgente d'entendre la langue de ce beau pays, qui la conservera sans doute ». Voilà un « sans doute » qui exprime ses doutes, précisément. Il continue : « Ce serait un triste fruit de notre influence sur ses destinées, si elle s'étendait jusqu'à effacer peu à peu du nombre des langues modernes celle qui en est reconnue la plus belle, la plus riche, la plus féconde en chefs-d'œuvre de tous les genres [2]... » Est-ce le critique littéraire d'un journal parisien qui parle ; ou est-ce un Florentin, orgueilleux de sa patrie ? Ce qui parle, à vrai dire, c'est la raison ; c'est elle qui vient au secours du droit menacé. C'est elle qui se réjouit, lorsque l'époque des craintes est passée. Il est logique que les Italiens défendent leur langue contre la langue française ; il est légitime qu'ils soient imbus d'un orgueil national : il est heureux, en conséquence, que par le décret de l'Empereur, à « l'altération » et à « la décadence », succède « la conservation intacte », succède même « le perfectionnement [3] ». Voilà comment raisonne « l'équité sévère » ; et voici comment parle le justicier : « N'estimant rien plus dans une langue que son originalité, aimant surtout à y voir les tours qui lui sont propres et qui la différencient des autres langues, je suis toujours presque plus dégoûté que flatté de reconnaître dans la prose soit italienne, soit anglaise, des tours absolument français, qui n'étaient pas originairement dans ces langues et qui s'y sont insensiblement et presque furtivement introduits... Quand une langue se revêt d'une apparence étrangère, on doit plutôt voir dans ce changement une corruption qu'un progrès ou un perfectionnement [4]. »

On finirait par soupçonner un juge qui ne prononcerait que dans le même sens, en faveur des mêmes personnes, contre les mêmes adversaires. On finirait par craindre que le grand désir d'impartialité, dont il se fait une loi dès le début de son histoire de la littérature italienne, n'engageât Ginguené à être partial par excès de

1. *Mercure*, déc. 1809, p. 408.
2. *Mercure*, octobre 1808. Scelta di prose italiane, etc. Compte rendu par Ginguené.
3. *Ibid.*, février 1810. *Litt. ital.*, par Ginguené.
4. *Ibid.*, mars et août 1810. *Storia della Guerra dell' indipendenza*, etc., par Botta ; compte rendu par Ginguené.

précaution. Il est certain cependant qu'il prend toutes les mesures nécessaires pour tenir la balance égale. Que dire par exemple d'Alfieri, auquel il a voulu rendre service en lui restituant une partie de ses livres, quand il était ambassadeur à Turin, et qui l'a grossièrement insulté dans sa « Vie » qui vient d'être publiée[1] ? Ginguené écarte la question personnelle : elle ne concerne pas la critique ; c'est un point à débattre entre Alfieri et lui-même ; les Français n'ont rien à y voir. La question nationale est complexe : de tous les ennemis de la France, Alfieri s'est montré le plus haineux. Mais il faut bien dire que celle-ci avait envers lui les torts les plus graves. Elle l'avait traité en émigré, avait confisqué ses livres et ses biens. Son ressentiment n'est pas sans cause. Et puis, son hostilité à l'égard de la France ne serait pas une raison suffisante pour légitimer l'hostilité des Français à son égard. Reste la question littéraire. Ginguené « passe condamnation » sur la première partie de la « Vie », qui est remplie de « puérilités ». La seconde se compose « de minuties, plus insipides encore que celles de la première ». « Les puérilités dont les deux premières époques de cette vie d'Alfieri sont remplies, ne sont rien encore auprès des révélations inutiles et peu honorables que l'on trouve dans la troisième. » La quatrième époque, au contraire, montre ses efforts pour devenir auteur, et Italien. Tout à coup, par un arrêt de sa volonté, il passe de la nullité à l'existence, de la mort à la vie du travail et de la gloire. De telles qualités doivent rendre indulgent pour ses défauts [2].

Les défauts, donc, Ginguené sait les signaler à l'occasion. « Je me tiens, autant que je le puis, également en garde contre les préjugés nationaux, et contre les préventions étrangères[3]. » Cette affirmation était nécessaire pour achever de caractériser son attitude et son rôle. Il « fait leur procès[4] » aux auteurs ; il n'oublie ni le pour, ni le contre. Il établit la notion d' « échange » entre deux voisins. Sa franchise « ne peut être suspecte » et sa liberté reste entière[5]. Il y a des moments où on le voit osciller, si l'on peut dire. Puisque d'Aubignac, Saint-Evremond, Voltaire, Marmontel, et surtout La Harpe, ont indignement calomnié le théâtre italien, il les réfute — non pas pour le plaisir de se montrer supérieur à eux, ou de faire rire à leurs dépens. « Je ne rapporte ici ces ridicules décisions d'hommes qui passent cependant pour de bons juges, et dont notre jeunesse respecte et va ré-

1. *Lettres de P. L. Ginguené... sur un passage de la vie de V. Alfieri,* 1809.
2. *Mercure,* mai 1809, p. 400. Cf. aussi *Biogr. Michaud,* art. Alfieri, par G. ; et *Hist. l. it.,* t. VI, chap. XIX, p. 39 et sv.
3. *H. l. it.,* t. VI, chap. XXXI, p. 145, note. — 4. *Notice,* par Garat.
5. *Hist. l. it.,* t. VI, chap. XXV, p. 437-438.

pétant les arrêts, que pour que nous comprenions bien comment il arrive que les autres nations nous accusent d'ignorance, d'orgueil, d'impolitesse, et de légèreté ; pour que nous apprenions à rougir de ces opinions aussi fausses qu'inciviles et inhospitalières ; pour qu'enfin nous nous sentions engagés, par cette utile honte, à étudier avec quelque attention ce qu'ignoraient complètement ceux qui en ont ainsi jugé, à être justes pour les étrangers, et, s'il se peut, un peu plus modestes pour nous [1]. » Ceci ne l'empêche pas de constater que le bel art de Racine et de Voltaire fait l'admiration de l'Europe, et qu'il s'est imposé à tous les auteurs : ce que nous pouvons appeler « sans trop d'orgueil » « le système tragique français » doit à sa valeur sa renommée universelle [2]. Nouvelle oscillation : à qui en revient le premier mérite ? Si des dramaturges italiens, aujourd'hui oubliés, ne s'étaient pas trouvés là pour recueillir l'héritage des Grecs, que serait-il arrivé ? Les progrès de la tragédie eussent été infiniment retardés ; peut-être même la tragédie parfaite, telle qu'on la vit paraître dans le Cid, n'aurait-elle jamais existé. On montrerait de l'ingratitude, si on méprisait l'œuvre de ces artisans obscurs qui ont permis la gloire d'un genre dont ils n'ont pas vu la splendeur [3]. Par contre — et nous voilà cherchant encore, pour arrêter la vérité — les Italiens doivent avouer que Molière, dans la comédie, est supérieur à tous ceux qu'ils peuvent lui opposer. « Soyons plus justes pour eux que nous ne l'avons été jusqu'ici ; mais qu'ils le soient aussi pour nous. Convenons qu'ils ont été les premiers à retrouver la bonne comédie ; mais qu'ils conviennent à leur tour que la meilleure nous appartient [4]. »

Il faut que les Français soient justes pour les Italiens ; il faut que les Italiens soient justes pour les Français : une nouvelle règle de relations internationales s'établit donc ainsi. Très renseigné sur la psychologie de ses amis, Ginguené se demande s'il a le droit de parler d'eux, étant étranger : il veut prévenir le reproche qu'ils formulent si souvent. Il se répond à lui-même qu'il a conscience de ne pas outrepasser ses droits. Sans doute, chaque peuple a son goût particulier, sa manière propre de sentir et de voir. Mais cette objection est valable pour ceux « qui préfèrent leur goût national au goût des autres, et qui veulent tout réduire à leur mesure ». Elle n'atteint pas ceux qui, comme lui, ne promettent « une foi aveugle » à personne, pas même aux auteurs qu'ils admirent le plus. Sa méthode diffère totalement de celle des premiers ; il comprend autrement qu'eux la critique, « cet

1. *Ibid.*, t. VI, chap. XIX, p. 1 et sv.
2. P. 144, chap. XXI. — 3. *Ibid.*, p. 146. — 4. P. 316-317, chap. XXIII.

art qui a ses droits comme ses principes, et qui, lorsqu'il est ce qu'il doit être, exerce une sorte de magistrature sur les autres arts de l'esprit[1] ». Et comme il agit selon un dessein très conscient et tres arrêté, il précise encore sa propre conception : « Je ne donne pas mon opinion comme un arrêt, ni mon sentiment pour règle ; je dis ce qui me semble vrai, ce que je crois utile, me soumettant, comme je le fais toujours, au jugement des hommes instruits, pourvu qu'ils soient de bonne foi. »

Voilà pourquoi ce disciple de Boileau pratique, en même temps que l'italien, l'espagnol et l'anglais : il regrette d'être incompétent en littérature allemande, encore qu'il s'intéresse volontiers à elle[2]. Voilà pourquoi il attire l'attention de ses compatriotes sur les autres peuples éclairés de l'Europe[3]. Voilà pourquoi tous ceux de son groupe substituent, en matière de connaissances étrangères comme dans toutes les matières, la notion d'égalité à celle de suprématie : et notamment cette vaillante *Décade*, qui maintient jusqu'à sa mort, en 1807, les droits de l'idéologie. Il est bien entendu qu'elle s'oppose à tout ce qu'elle croit être un excès : et qu'elle trouve excessive, par moments, l'invasion du roman anglais ou la mode du théâtre allemand. Mais elle n'en cherche pas moins à faire naître dans les esprits une estime raisonnable, fondée sur des jugements sincères. Convaincue que l'idée de fraternité universelle, qui accoutume les peuples à sentir le besoin qu'ils ont les uns des autres et à se considérer comme naturellement alliés, doit succéder aux idées de conquête et de domination[4], elle favorise de tout son pouvoir l'étude des langues et des littératures voisines[5], qui établit des communications d'abord, ensuite des liens. Elle dirige ses lecteurs vers la production intellectuelle de l'Angleterre, « qui mérite d'autant plus d'être étudiée, qu'elle a un caractère tout différent de la nôtre[6] ». Elle veut détruire le « préjugé national[7] » qui résiste à l'influence allemande, pour permettre au public de porter « ce jugement équitable qui ne peut se former qu'en connaissance de cause[8] ». « La déraison », « la partialité », elle les combat partout où elle les rencontre ; et comme elle les rencontre le plus souvent chez les adversaires des littératures du Nord, c'est contre eux qu'elle lutte avec le plus d'ardeur. Pareillement, ce journal français, qui représente un

1. *Ibid.*, chap. xv, p. 378. — 2. *Ibid.*, t. I, préface.
3. *Ibid.*, t. VI, chap. xxi, p. 145, note. — 4. *D.*, t. XXX, 10 fructidor, an IX, p. 401.
5. *D.*, t. VI, 20 fruct., an III, p. 491 ; t. XIII, 20 germ., an V, p. 116 ; 30 germ., p. 176 ; t. XVI, 30 vent., an VI, p. 565, etc.
6. *D.*, t. XXXXII, 10 mess., an XII, p. 33.
7. *D.*, t. XXXVII, 20 pr., an XI, p. 460. — 8. *D.*, t. XXVIII, 20 pl., an XI, p. 813.

état d'esprit éminemment français, s'ouvrira tout grand à l'Italie. Il n'en est guère qui manifeste pour elle une sympathie plus vive et plus suivie[1], qui accueille avec plus d'empressement les nouvelles qui la concernent[2], qui donne plus fréquemment des exemples ou des traductions de sa littérature[3], qui parle avec plus de bienveillance de ses œuvres et de ses auteurs[4]. Les Italiens que la réaction autrichienne a exilés à Paris trouvent chez elle une hospitalité qui ne se lasse pas[5]. Qu'il s'agisse de vers, ou même de productions scientifiques, elle est prête : elle imprime, encore qu'un peu défiante, les théories du comte Pepoli sur la physédie, qui doit peindre la nature en unissant la comédie et la tragédie dans un genre nouveau[6]. Ses collaborateurs écrivent sur Dante, sur Pétrarque, sur Boccace, sur Machiavel ; ils écrivent sur Beccaria et sur Alfieri. La *Décade* donne à plusieurs reprises des chants entiers du poème de Casti ; et sachant que l'Italie loue le typographe Bodoni, docile, elle loue Bodoni[7]. Elle reconnaît la supériorité de la musique italienne, et la supériorité de la langue italienne dans la musique[8]. Elle annonce l'édition des classiques, comme pourrait le faire un journal milanais[9] ; elle dit, en parlant du recueil des économistes, de Custodi : « La science de l'économie politique est née, comme tant d'autres branches des connaissances humaines, chez les Italiens. Mais tandis que d'illustres modernes attirent tous les regards en France et en Angleterre, on oublie les premiers écrivains qui ont publié en Italie plusieurs siècles auparavant les principes de cette science[10]... » Avouer que la France doit à une rivale un genre dont elle a profité depuis : c'est le suprême sacrifice ; on ne saurait rien demander de plus.

1. Cf., par exemple, *D.*, t. XXIII, 30 frim., an VIII, p. 523.
2. T. X, 10 therm., an IV, p. 235 ; t. XVII, 10 prairial, an VI, p. 435 ; t. XVIII, 10 mess., an VI, p. 42 ; t. XXVI, 10 therm., an VIII, p. 246, etc.
3. T. V, 10 germ., an III, p. 33 ; t. XVII, 30 germ., an VI, p. 169 ; t. XXIV, 20 niv., an VIII, p. 101, etc.
4. T. IX, 10 germ., an IV, p. 47 ; t. XXI, 10 germ., an VII p. 56 ; t. XXIX, 30 germ., an IX, p. 146, etc.
5. T. XXII, 20 vend., an VIII, p. 116 ; t. XXIII, 30 vend., an VIII, p. 179 ; *ibid.*, p. 182 ; t. XXIV, 10 ventôse, an VIII, p. 436, etc.
6. T. IX, 10 floréal, an IV, p. 230 ; et 20 floréal, p. 286. Cf. P. Hazard, *Tendances romantiques dans la litt. de la Révol.* (Revue Hist. litt. Fr., juillet-septembre 1907, p. 555).
7. T. LIII, 21 avril 1807, p. 132.
8. T. XXXVII, 30 prairial, an XI, p. 564 ; t. XXXVIII, 10 mess., an XI, p. 54 ; *ibid.*, 10 fructidor, an XI, p. 427, etc.
9. T. XXXIV, 10 fructidor, an XI, p. 415-416.
10. *Ibid.*, p. 417. Cf. L. Auvray, *La collection Custodi à la Bibl. Nationale*, 1906.

III

C'est au plus beau moment de l'Empire aussi, de 1805 à 1810, que le jeune Manzoni vient offrir à notre influence son esprit encore docile et son cœur aimant[1]. L'époque des troubles est terminée ; il ne s'exile pas à Paris parce que le séjour de l'Italie lui est devenu dangereux ; il n'arrive pas aigri par le malheur, se défiant de ceux même dont il reçoit l'hospitalité, patriote d'autant plus, qu'il est environné d'étrangers. Ces étrangers sont pour lui des amis, presque des intimes ; il fréquente chez Mme de Condorcet, il se lie avec la famille de Tracy ; il admire Cabanis. Rien ne le porte à se rebeller contre ce qu'il pourra voir et entendre, à affirmer sa nationalité par contraste et par réaction. Quand tous ces honnêtes gens ne lui offriraient pas la séduction de leurs qualités propres, il les aimerait encore pour l'accueil qu'ils ont fait à sa mère. Elle l'a appelé ; elle l'a introduit dans ce milieu où elle avait été si favorablement reçue, parce qu'elle était la fille de Beccaria, et parce qu'elle était elle-même[2]. Sa liaison avec Carlo Imbonati, critiquée à Milan, semblait aux idéologues toute naturelle, voire plus vertueuse que l'état de mariage : d'une vertu à la Jean-Jacques. Elle ne se sentait donc pas dépaysée ; elle croyait être dans son vrai pays. Après la mort de « ce vénéré Charles », « qui l'avait toujours tenue sous l'ombre de son indulgence, et d'une bonté sans pareille[3] », elle se sentait attachée davantage à la France, par le souvenir, par la douleur, par la compassion qu'on y avait d'elle. Elle aura peine à prendre l'habitude de vivre ailleurs ; elle concevra de l'antipathie pour tout autre séjour que celui d'Auteuil. Malade, elle s'imagine qu'elle se sentira guérie dès qu'elle le reverra. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'elle entraîne dans la même affection un fils qui l'aime passionnément. Partant pour Milan, en 1807, afin de revoir son père malade, Manzoni apprend en route qu'il est mort : rien ne le retient en Lombardie ; il revient en hâte (Lettre du 24 mars 1807). « Divin Paris », où chacun est libre de faire ce qui lui plaît, sans que personne demande des comptes à son

1. Les travaux sur l'époque de la vie de Manzoni qui nous intéresse ont été mis au point par M. Scherillo, *Il decennio dell' operosità poetica di Al. Manzoni*, 1907 ; et *Gli anni di noviziato poetico di Al. M.*, 1908 (Op. di A. M., vol. I et III). Les travaux sur Fauriel viennent d'être mis au point, et singulièrement enrichis, par J.-B. Galley, *Claude Fauriel*, 1909. Livre II, par. 15 : Les amis. Manzoni et les Italiens (jusqu'en 1816).

2. Cf. A. Guillois, *Ouv. cités*, et K' O'Meara, *Un salon à Paris*, 1886.

3. Manzoni, *Epist.*, Lettre de Giulia M. à Fauriel, 8 avril 1807.

voisin ! (27 janvier 1808). Ainsi tous deux, songeant aux défauts de la belle Italie, au charme qu'offrait leur asile, commençaient à préférer leur nouvelle patrie à l'ancienne, sans crainte de passer, aux yeux de leurs compatriotes, pour des blasphémateurs (19 mars 1807).

Dans cette société d'amis, le jeune poète ne tarde pas à se choisir un ami personnel. Il voue à Fauriel une de ces affections profondes auxquelles les grandes âmes se livrent avec une sorte de ferveur[1]. « Ma mère », lui écrit-il, vous embrasse avec la plus tendre estime ; vous savez qu'elle a pour vous un culte de *dulie* » (7 mars 1807). Il est soumis plus qu'elle à cette δουλεία, à cette servitude du cœur, dont il ne recherche pas sans motif une expression qui sorte de l'ordinaire. Il estime, en effet, qu'il lui faudrait une langue inusitée, des mots qui ne fussent pas banals, pour rendre ce qu'il éprouve. « Quoique mes sentiments à votre égard vous soient connus, je ne peux me passer de vous répéter que je me crois *heureux* de vous avoir connu, que je serais heureux, vraiment *heureux*, si je pouvais être digne de votre amitié, et la cultiver ; je suis enragé de devoir me servir, pour exprimer les sentiments les plus vrais et les plus profonds de mon âme, des expressions que tout le monde usurpe pour les feindre ; mais vous, Fauriel, vous lisez dans mon cœur... » (30 mars 1807). Pour un tel attachement, les lettres sont de lourdes et maladroites messagères ; la présence, la voix, les gestes, la nuance d'un regard, servent mieux la communion intime de deux intelligences. Aussi chaque séparation le fait-elle souffrir (19 mars 1807). Le mariage de Manzoni n'atténue en rien ces sentiments : Fauriel est le confident de ses amours très sages et très raisonnables, comme il est le confident de sa pensée. C'est seulement sa conversion au catholicisme qui trouble non pas leur amitié, mais la plénitude de leur accord. Manzoni donne bien à l'idéologue et au philosophe la plus grande preuve d'attachement dont il soit capable, à ce moment décisif où sa destinée va changer : avec une humilité touchante, il lui demande de ne pas dédaigner la foi des petits et des pauvres : il voudrait le convertir. Mais sa tentative reste sans résultat. Séparé de lui par des convictions opposées, séparé par la distance, séparé par les soins d'une vie qui va différant sans cesse davantage de la sienne, au moins garde-t-il intacte son affection. Paris ne lui plaît plus : mais il distingue toujours dans son souvenir, « cette petite chambre de la Maisonnette qui donne sur le jardin, ce côteau de Saint-Avoie, cette crête d'où l'on voit si bien le cours de la Seine, et cette île couverte de saules et de peupliers, cette vallée fraîche et tranquille » :

1. *Ep.*, M. à F., 7 mai 1808. Cf. De Gubernatis, *M. e F.*, 1880.

tout le paysage familier que tant de fois ils admirèrent ensemble dans leurs promenades (29 mai 1810 ; 12 juin 1810, etc.). A force de prières et d'instances inlassablement renouvelées, il réussit à retenir Fauriel chez lui, à Brusuglio ; et ils crurent voir renaître l'intimité des jours anciens. Puis leurs vies se séparèrent de nouveau. Mais il suffit d'une occasion, d'un hasard, d'un prétexte, pour que cette flamme qui n'est jamais éteinte se ravive : « Pourriez-vous me dire pourquoi nous avons été si longtemps sans nous écrire ? Pour moi, je n'en sais rien. Ce que je sais pour ma part, ce que j'ose savoir pour la vôtre, c'est que l'oubli n'y est pour rien... Adieu, cher ami : que ne puis-je vous serrer tout de bon sur mon cœur[1] ! »

On rencontre rarement une amitié dans laquelle chacun des deux amis donne autant qu'il reçoit. Manzoni, qui apporte une âme plus neuve peut-être, et plus ardente, reçoit en échange plus d'idées. L'affection ne se sépare pas chez lui d'une conviction très nette et très souvent exprimée : celle d'une supériorité intellectuelle évidente chez Fauriel. Sa modestie se plait à le dire : « Mon cher Fauriel, si j'avais su qu'il existait un homme qui n'eût que votre bonté, et pureté d'âme, je l'aurais cherché, et l'ayant trouvé, je n'aurais pu m'en détacher qu'avec peine, et avec très peu d'espérance d'en trouver un semblable ; mais ayant rencontré esprit, talent, connaissances, et amabilité avec le cœur le plus vertueux, je ne pourrais me passer de vous, dûssé-je vous être à charge » (17 février 1807). Le respect entre pour une part dans les sentiments qu'il professe. Fauriel est le plus doux des amis, mais aussi, de tous les esprits qu'il connaisse, le meilleur. Manzoni croit qu'il doit faire un effort pour arriver à la hauteur de son intelligence ; il trouve présomptueux l'espoir de lui être un jour nécessaire (19 mars 1807). Lorsqu'il pense à la profondeur et à la pénétration de sa raison, lorsqu'il l'entend parler, il croit qu'il sortira un jour de sa plume tant de grandes et belles choses, tant de choses neuves, cachées, fines et justes, que lui-même y trouvera beaucoup de gloire, et les autres beaucoup d'instruction (30 mars 1807). Il s'instruit donc en l'écoutant. Cousin devait l'appeler « le maître[2] » : Manzoni fut son « écolier » (19 mars 1807). C'est bien la joie d'un disciple qu'il éprouve quand le maître, intéressé par le talent qu'il voit naître, copie de sa propre main un poème composé par le jeune homme, *Urania*, « petite rapsodie », « balivernes », à l'en croire, indignes assurément d'un aussi

1. Bibliothèque de l'Institut. Papiers de F., correspondance, lettre 286, 17 sept. 1840. Cf. Gallavresi, *Fonti per la biografia del M.*, 1908.
2. Bibl. de l'Inst., l. 159. Cf. V. Glachant. *B. Constant sous l'œil du guet*, 1906, Ire partie, chap. I.

grand honneur! (6 septembre 1809). Manzoni ne fait que suivre l'engouement de Fauriel pour le poème de l'auteur danois, Baggesen : il songe à le traduire en italien, sur la traduction française. A Milan, il s'aperçoit que l'œuvre a peu de succès, et recule : les détails sont trop familiers pour le goût des lecteurs; on trouve ce genre idyllique insipide, sans intérêt, sans variété, sans vraisemblance. La *Parthéneide* ne vaut pas mieux qu'*Hermann et Dorothée*; ce sont deux tentatives manquées. « La sagesse et la nouveauté des principes » que Fauriel a posés dans la préface n'en sont pas moins « extraordinairement goûtées » par Manzoni (février 1811). A propos des *Hymnes*, pour lesquels le philosophe pourrait sembler moins compétent, puisqu'ils sont du domaine de la foi catholique aussi bien que du domaine de l'art, il déclare que son jugement est pour lui la plus grande autorité (9 février 1814). Comme il lui demande d'être le parrain de son premier enfant, il lui demande d'accepter la dédicace de sa première tragédie. Sans lui, il ne publierait pas sa lettre à M. Chauvet sur l'unité de temps et de lieu[1]. Faute de pouvoir toujours l'interroger comme il le voudrait, il essaie de deviner qu'elle eût été sa pensée, dans les cas particuliers qui se présentent, et qu'il faut résoudre. « Combien de fois, en méditant sur quelque chose qui m'intéresse, je me figure d'en causer avec vous, combien de fois, au milieu de quelque discussion pénible, je pense que je me trouverais d'accord avec vous, vous avec qui on n'avait jamais à discuter sur les idées grandes et nobles, avec qui je ne m'entretenais jamais sans apprendre quelque chose. Je repasse dans mon souvenir nos discours sur la littérature; il me paraît que les années qui sont passées depuis ce temps et un peu d'étude m'ont bien rapproché de vos idées, et qu'à présent, je serais un peu plus digne de vous entendre » (13 juillet 1816). Pour son roman même, il ne saurait s'abstenir de consulter Fauriel (3 novembre 1821). Fauriel fait partie de son existence: il apparaît là où on l'attendrait le moins: on a montré, et fort joliment, qu'il n'était pas étranger à la grande passion de Manzoni pour l'agriculture; et que le bon jardinier de Brusuglio ne la devait pas plus à la mode qui régnait parmi ses compatriotes, qu'à la passion de Mme de Condorcet et de son ami pour la botanique[2]. Le fait est qu'il demandait au divin Fauriel de lui envoyer de Paris à la fois des plantes et des livres (21 septembre 1810); et que celui-ci, en lui expédiant pêle-mêle La Harpe, Arnaud, Voltaire et Shakespeare, joignait aux

1. Cf. Scherillo, *Avvertenza alla « Lettre à M. Chauvet. »* (Manzoni, *Opere*, Éd. citée).
2. Scherillo, *O. c.*

caisses du libraire Fayolle[1] de la semence de sainfoin et de la graine de robinier.

Si nous nous rappelons maintenant les Français tels que nous les avons surpris dans leur manière la plus fréquente de penser et d'agir, toujours prêts à imposer aux autres la loi de leur propre esprit, nous devons reconnaître pour la seconde fois, et par un exemple encore plus éclatant, qu'un facteur nouveau modifie la règle. Car si jamais, pour ce Français idéal qui veut soumettre le monde intellectuel à son hégémonie, l'occasion fut propice de conquérir un auteur qu'à ses débuts les connaisseurs admiraient déjà[2], ce fut celle-là : et si jamais une jeune âme s'exposa au risque d'émousser son originalité au contact d'un génie étranger, ce fut bien celle de Manzoni. Ne le voyons-nous pas travailler en vue de plaire à son ami[3]? Ne semble-t-il pas qu'il parle avec moins de respect d'Alfieri, et qu'il éprouve à son égard quelque désillusion? « Il me paraît », dit-il après avoir lu sa traduction de l'*Eneide*, « que ce grand homme ressemble à un excellent comédien qui, en sortant de la scène et en allant dans la compagnie, dirait des bêtises ; et alors, à vous dire la vérité, je ne le trouve pas *bête comme un génie* » (8 avril 1807). Ne s'exerce-t-il pas à écrire des alexandrins? Ne s'éprend-il pas de Boileau, et même de Lebrun? Le baiser qu'il a eu l'honneur de donner au Pindare français l'a ému davantage, que s'il l'avait pris sur les lèvres de Vénus. Les Italiens sont bien impertinents, qui prétendent qu'il n'existe pas de poésie française ; ils n'ont pas un seul auteur à opposer à Lebrun, pour ce qui est de la force lyrique ; aussi a-t-on raison de l'appeler Lebrun-Pindare. Il veut persuader un de ses amis de Milan de ces vérités ; et son admiration va jusqu'à lui transcrire une foule de vers, à titre d'exemple (12 mars 1806). Si cependant il s'était mis à les imiter! Faisons aussi grande que l'on voudra la part du génie, qui semble avoir le privilège de se soustraire à temps aux influences nuisibles pour suivre une évolution dont il porte le principe en lui-même : que de retards dans son développement, que d'entraves, et peut-être que d'irréparables pertes, s'il fût tombé dans un milieu où des littérateurs étroits lui avaient imposé la superstition des trois unités, de la distinction des genres, du style noble, de la mythologie, de toute la vieille poétique française, encore défendue par tant et de si valeureux champions! Quel danger si, dans le milieu des idéologues même, il se fût adressé à un de ceux qui,

1. Bibl. de l'Inst., papiers de Fauriel, relations de librairie. « Fourni à M. Manzoni de Milan par la voie de M. Fauriel, par M. Fayolle à Paris. »
2. *Giorn. it.*, nº 93, 1806 ; *Effemeridi*, nº 21, 1806.
3. Cf. *A Parteneide*, Postilla del Manzoni.

après avoir rejeté tant de dogmatismes, gardaient une dernière intolérance : celle d'ajouter une doctrine à leur méthode, et de se considérer comme les uniques gardiens de la vérité! Et peut-on dire que Manzoni fut resté tout à fait lui-même, s'il eût épousé, comme il y songea, une fille de Destutt de Tracy?

Si, au contraire, son génie resta profondément national, si son œuvre tout entière fut nourrie d'italianisme, et du meilleur, si son originalité demeura rebelle à l'influence étrangère, c'est qu'il rencontra l'homme le plus capable, non seulement de respecter, mais de fortifier et d'encourager les puissances de liberté qu'il discernait chez autrui. Sainte-Beuve a montré mieux qu'on ne saurait faire son impartialité, sa disposition à tout comprendre, à ne rien sacrifier par passion dans les différents aspects de chaque objet; qualité engendrée par le XVIIIe siècle, sans que le XVIIIe siècle la possédât. Il a montré comment il avait lié les temps passés aux temps nouveaux, loin de rompre avec ceux-ci pour recommencer avec ceux-là; et qu'avançant d'au moins vingt ans sur les idées courantes, il avait à tous frayé le chemin [1]. Fauriel est de ceux qui condamnent l'ignorance et l'esprit étroit de leur propre nation [2], et travaillent à détruire les préjugés enracinés dans leur propre sol; il est de ceux qui prouvent aux littérateurs étrangers que « malgré les apparences, il y a pourtant des Français qui sont cosmopolites en fait de littérature, et qui ont su franchir la grande muraille dont on veut entourer leur intelligence, comme les Chinois ont entouré leur Empire [3] ».

Cosmopolite, il l'est, en effet; il va plus loin que l'impartialité; mais c'est encore d'elle qu'il part; et nous retrouvons d'abord en lui des traits que nous avons déjà vus dans le groupe auquel il appartient. Il cherche, comme ses amis, le juste milieu entre la prévention et l'engouement: car s'il n'entend pas qu'on déprécie les mérites du voisin, il n'entend pas non plus qu'on méconnaisse ceux de sa patrie. Ce second excès lui semble aussi regrettable que le premier; il le juge « peu philosophique »; et il l'appelle du mot qui lui semble le plus dur, parce qu'il déteste la chose, « partialité ». Charles de Villers encourt à ses yeux ce reproche, et s'efforce vainement de s'en disculper [4]. Il faut connaître, il faut apprendre. Le temps est passé, où l'état d'homme de lettres offrait, entre autres commodités, celle de considérer comme nulles et non avenues les littératures étrangères. « On savait bien, en gros, que l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et même l'Allemagne, possédaient quelque chose que les

1. Portraits contemporains, t. II : Fauriel.
2. Guizot à Fauriel. Cité par P. et V. Glachant, *Lettres à Fauriel*, 1902.
3. B. Constant à Fauriel. Cf. *B. Constant sous l'œil du guet*, 1906, p. 111-112.
4. Villers à Fauriel, B. de l'Inst., l. 485, 486, 487.

gens du pays appelaient leur littérature. Quelques traductions en donnaient même de temps en temps une légère idée; mais comme on s'appliquait à n'y rien mettre de ce qui pût choquer ce qu'on appelait le goût français, et comme tous ces ouvrages francisés étaient cependant moins conformes à ce goût que les ouvrages français même, on en concluait que les originaux écrits dans ces langues étaient fort au-dessous des nôtres, qu'il n'y avait de vraie littérature qu'en France, ou qu'au moins, dans aucun genre, rien ne nous valait de ce qui n'était pas nous[1] ». Avec Fauriel, le régime de l'égalité est décidément établi; toutes les façons de sentir et d'exprimer le beau sont légitimes, qu'elles viennent de Danemark ou qu'elles viennent d'Italie. N'est illégitime que ce qui est factice. Aussi, lorsque le jeune Manzoni se confie à lui, et, à l'âge où on a besoin d'admirer, l'admire, Fauriel ne professe rien, n'impose rien, ne commande rien. Son influence est italienne; elle n'est pas française. Il renvoie celui qui attend de lui des leçons à une littérature tirée de l'histoire de son pays, tirée des croyances de son pays, débarrassée des règles qui ne répondent pas au génie souple de son pays; à la spontanéité, au naturel de l'inspiration; et encore une fois, à la liberté[2]. « Je suis plus que jamais de votre avis sur la poésie », lui écrit Manzoni. Quelle est donc l'action de la pensée de Fauriel? « Il faut que la poésie soit tirée du fond du cœur; il faut sentir, et savoir exprimer ses sentiments avec sincérité... Il me paraît qu'il est impossible d'appliquer dans le moment de la composition aucune des règles, ou qu'on peut avoir apprises, ou que notre expérience peut nous fournir; que de tâcher de le faire, c'est gâter sa besogne; et qu'il faut bien penser, penser le mieux qu'on peut, et écrire » (20 avril 1812). On doit admirer ici le maître autant que l'écolier.

Ils sont rares, et surtout à cette époque, les hommes qui enseignent le respect de l'étranger pour lui-même, sans arrière-pensée ni parti pris. Voyez Chateaubriand, qui rend à la littérature italienne un si magnifique hommage. Elle l'emporte, dit-il, sur toutes les littératures païennes; les poètes latins doivent s'avouer vaincus par leurs descendants. Ceux-ci ont peint les premiers des âmes plus riches d'idées et de sentiments, plus délicates et plus nuancées que les âmes antiques. Mais à vrai dire, ces éloges sont les arguments d'une thèse; les œuvres sont examinées moins en elles-mêmes que par rapport à une cause, qu'elles doivent soutenir; la sympathie n'est pas désintéressée. « Sans rechercher quelques poèmes écrits dans un latin barbare, le

1. *Mercure*, déc. 1810, p. 236.
2. Cf. Waille, *Le romantisme de Manzoni*, 1890, p. 35 : comment F. lui imprime « la direction historique de son esprit ».

premier poème qui s'offre à nous est la *Divina Commedia* du Dante. Les beautés de cette production bizarre découlent presque entièrement du christianisme ; ses défauts tiennent au siècle et au mauvais goût de l'auteur. Dans le pathétique et dans le terrible, le Dante a peut-être égalé les plus grands poètes [1]... » Les défauts du siècle, le mauvais goût de l'auteur : voilà des expressions qui trahissent la manière de tous les Français contemporains ; préjugé plutôt que jugement. On voudrait un sens plus sûr de l'histoire, qui chercherait à comprendre et à expliquer plutôt qu'à condamner. Les reproches posthumes adressés au Tasse laissent le lecteur sous la même impression ; l'éloge est pour le christianisme, le blâme pour le littérateur : « D'après la *Jérusalem*, on sera du moins obligé de convenir qu'on peut faire quelque chose d'excellent sur un sujet chrétien. Et que serait-ce donc, si le Tasse eût osé employer les grandes machines du christianisme ? Mais on voit qu'il a manqué de hardiesse [2]... » Dès lors, le grand apologiste que les Italiens traduisent et traduisent encore, l'illustre romancier dont la jeunesse dévore les œuvres, intéresse moins l'histoire des rapports entre les nations que le philosophe inconnu de la foule, qui mourra sans qu'aucune production éclatante ait illustré son nom. Chateaubriand reste, si l'on peut dire, trop français ; il est trop original pour servir d'agent aux accords et aux conciliations. Cette intelligence étonnamment lucide, qui a toujours l'air de planer au-dessus des misères humaines, et cependant ne laisse échapper aucun détail, discerne à merveille le changement qui est en train de s'opérer en Italie. A Milan, nous l'avons vu ; à Rome même, il est frappé par la psychologie du peuple qu'il observe. Mme de Staël ne dira rien de plus, ni rien de mieux, que ce qu'il a noté en quelques phrases rapides : « Je crois qu'il y a encore chez eux le fond d'une nation peu commune. On peut découvrir, parmi ce peuple trop sévèrement jugé, un grand sens, du courage, de la patience, du génie, des traces profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain et quels nobles usages qui sentent encore la royauté [3]... » « Réparation complète à l'Italie ! » s'écrie-t-il [4]. Mais sa pensée ne s'arrête pas aux problèmes qu'une telle constatation pourrait poser ; elle est attirée par d'autres intérêts ; plus hauts, si l'on veut ; en tout cas, différents [5]. Il règne sur une autre partie de l'âme française. Le maître qui rapproche l'âme

1. *Génie du Christ.*, deuxième partie, livre I, chap. II (p. 146, éd. Garnier, 1859).
2. *Ibid.*, p. 147.
3. *Voyage en Italie*, p. 320, éd. Garnier, t. VI. — 4. *Ibid.*, p. 274.
5. Ce serait un curieux travail à entreprendre, dans l'histoire des idées religieuses, que l'influence de Ch. en Italie. Peut-être apparaîtrait-elle moins grande que l'abondance des traductions ne le laisserait supposer ; car son œuvre ne répond ni aux mêmes nécessités, ni à la même psychologie qu'en France.

française de l'âme italienne, en la rendant cosmopolite par raison et par théorie, c'est Fauriel ; et il agit par ses idées.

Ce sont, avec la différence d'un talent supérieur à un talent honnête, les idées mêmes de Ginguené : c'est la « méthode » qui s'applique, c'est le « point de vue » qui change, c'est la « défiance de soi-même » qui naît. Fauriel juge les auteurs italiens avec un souci analogue d'équité, avec une réserve aussi scrupuleuse, aussi peureuse presque. D'une part, le sujet choisi par Botta pour son poème épique, *Camille* ou *La prise de Véies,* lui semble artificiel, mais de l'autre, « la théorie la plus rigoureuse et la plus subtile ne peut rien produire d'absolu à cet égard ; et il y aurait toujours quelques faits et même quelques raisons à opposer à quiconque voudrait prouver l'impossibilité de traiter avec succès un sujet épique tiré de l'histoire ou des traditions des peuples antiques, si ce sujet avait d'ailleurs en lui-même de l'intérêt et de la grandeur ». D'une part, l'idée de rattacher la gloire de la Toscane à la civilisation étrusque lui paraît forcée ; mais de l'autre, « c'est surtout pour les Toscans que ce morceau a été composé ; c'est à eux à l'apprécier, et à savourer le charme d'un juste éloge, sans le gâter par des réflexions subtiles sur la manière dont il est amené, et sur la convenance des hypothèses auxquelles il se lie ». Quant au style, c'est à peine s'il ose se prononcer : le sujet est controversé en Italie ; à plus forte raison un Français doit-il hésiter à donner son opinion, « lors même qu'il pourrait se croire le droit d'en avoir une ». Mais d'autre part, il voudrait exprimer sa sympathie pour ceux qui défendent courageusement leur langue ; et il ajoute : « Si donc je me permets quelques assertions générales sur le style et la versification du *Camille*, c'est uniquement pour ne pas passer tout à fait sous silence un point si capital, et avec d'autant plus de regret de n'avoir point les titres nécessaires pour recommander mon sentiment à cet égard, que ce sentiment est plus favorable à M. Botta, et se fonde d'ailleurs sur un jugement réfléchi. » Et par une dernière précaution, il rappelle encore dans la conclusion de son article que le jugement définitif sur le poème appartient à l'Italie, et n'appartient qu'à elle [1]. Parmi les idéologues, Daunou avait signalé en Ginguené l'auteur de la meilleure histoire littéraire qu'on eut encore vue [2] ; Cabanis avait loué « l'importance et l'originalité » de ses idées [3] ; Chénier avait admiré « ce talent de la véritable analyse qui sait tout distribuer, et tout éclaircir [4] ». Le compte rendu de Fauriel a une au-

1. *Annales Encycl.*, 1817, t. IV, p. 354 et sv. ; t. V, p. 106 et sv.
2. *Notice sur M. J. Chénier*, 1811, p. 15. — 3. *Œuvres*, t. V, p. 361.
4. *Tableau hist. de la litt. fr.*, Ed. 1816, p. 114.

tre portée [1]. On dirait qu'il veut préciser la formule de la critique nouvelle. « Toutes choses d'ailleurs égales », écrit-il, « le goût est certainement d'autant plus fin, plus sûr, plus près du vrai absolu, qu'il s'est formé sur la comparaison impartiale et attentive de plus de modèles divers ». Dès lors, « l'historien doit éclairer et diriger le jugement d'autrui sans prétendre l'asservir ». La France doit se corriger des « sympathies peu senties et peu réfléchies » ; et davantage encore des « mépris absurdes » dont elle est coutumière. « Avec plus de connaissances, on aurait plus de modestie ; on craindrait davantage de prendre ses préjugés pour des principes ; on aurait moins de penchant à régler les jouissances de son esprit sur les instigations d'une vanité purement locale ; or que tout homme bien pensant décide si ce seraient là des sacrifices, ou des progrès. »

Ce que Ginguené cherche seulement à acquérir, ce qu'il acquiert avec peine, en suivant pas à pas les travaux des Italiens, Fauriel l'a spontanément : le sentiment de l'histoire. Il sort de chez soi ; il se promène à l'aise dans les époques et parmi les générations successives. Il en rapporte pour l'idéologie de précieux enrichissements. Le penseur auquel Cabanis adresse sa *Lettre sur les causes finales*, où il s'efforce de tenir compte des contingences et des réalités aussi bien que de l'abstrait et de l'absolu, où il admet les faiblesses du sentiment à côté de la raison, passe par l'histoire avant d'arriver à la littérature. Le travail qu'il avait préparé sur les derniers jours du Consulat, et qui resta dans ses papiers avec tant d'œuvres projetées qui ne devaient jamais paraître, montre un esprit qui sait s'assouplir à la variété des temps et des lieux, avant de comprendre celle des auteurs et des langues [2]. Il est Italien en politique, comme en poésie [3] ; déjà Ginguené l'était « à demi ». Fauriel fait partie, pour ainsi dire, de la Consulte de Lyon ; il s'indigne avec les députés qui, voulant mettre Melzi à la tête de leur république, sont forcés par les intrigues de Talleyrand et la volonté de Bonaparte de choisir leur conquérant comme

1. *Mercure*, août 1811, p. 397 ; sept., p. 450 ; oct., p. 115 ; déc. 1812, p. 438 et 488 ; janvier 1813, p. 207. Cf. p. 215 : « J'avouerai que quelques-uns de ces endroits du Tasse blâmés par notre historien me paraissent susceptibles d'être défendus avec avantage ; mais on sait, et peut-être devrait-on savoir encore mieux, combien dans les détails de la critique il est malaisé, pour ne pas dire impossible, de ne rien laisser à la diversité du goût chez les différentes nations, ni à l'arbitraire des goûts individuels. L'essentiel dans ces sortes de jugements, c'est de partir de principes généralement admis pour vrais et pour sains, et que l'application en soit juste et directe dans la grande majorité des cas où l'on en fait usage. Or il me semble que personne... ne méconnaîtra ce caractère et ces conditions dans la critique de M. Ginguené. »

2. Publié par L. Lalanne, 1886. — 3. *Ep.*, 8 avril 1807.

roi. Il s'indigne avec les Piémontais, qu'un simple décret du Sénat annexe à la France, sans qu'on prenne la peine de consulter la volonté des habitants. Il est le témoin attentif de l'histoire du présent : il descend dans l'histoire du passé. On est étonné, à voir l'amas des notes qu'il avait accumulées [1] : fouillant dans les chroniques parfois les moins connues ; joignant les dates aux dates, et les faits aux faits ; étudiant les communes italiennes, non point dans la généralité de leurs institutions, ou dans les traits les plus remarquables qu'offrent les plus grandes, mais année par année, ville par ville, détail par détail ; insistant sur les périodes où Ginguené n'avait fait que glisser, malgré sa conscience, parce qu'il avait hâte de sortir du confus et de l'incertain, pour arriver à la littérature pure : tandis que Fauriel estime que pour connaître les littératures, il faut connaître les civilisations ; et pour les civilisations, leur source. Encore n'était-ce là qu'une partie de son travail ; la longue application qui lui permettait de recueillir les documents par centaines, et les notes par milliers, il la tournait aussi vers le grec, vers l'arabe, vers l'hébreu, vers le sanscrit : si bien qu'il finit par donner l'impression d'un des cerveaux les plus meublés et les mieux organisés qu'on puisse concevoir. Son cours sur Dante, plus tard, à une époque qui n'appartient plus à notre sujet, surprit par une érudition qui semblait prodigieuse [2]. Avec l'aide de Manzoni, qui l'encourageait, le poussait, lui fournissait au besoin des matériaux inédits — comme une lettre de Vico sur Dante — il ajoutait à sa préparation générale la plus consciencieuse des préparations particulières. Le cours de l'Athénée avait élargi la littérature ; le cours de la Sorbonne la transformait en histoire [3]. Celle-ci, de nation à nation, n'impose plus de dogmes : elle constate des rapports.

Un fait digne de remarque, c'est que Fauriel reste en communication constante avec les jeunes. Non qu'il dédaignât les liaisons solides avec les auteurs italiens de son époque : on sait qu'il traduisit, qu'il annota l'histoire de Micali ; et si l'œuvre qu'il avait commencée fut achevée par un autre, ce fut lui encore qui s'entremit auprès des éditeurs pour la publication. On a de Micali des lettres reconnaissantes, où il remercie celui qui réunit « si parfaitement la philosophie au goût de la belle littérature [4] ». Biagioli vient lui soumettre ses ouvrages [5] ; Monti lui-même attache de l'importance à ses jugements [6] ;

1. Papiers de Fauriel, cartons I et III, et passim.
2. Ozanam, *F. et son enseignement*, 1845.
3. Cf., pour cette méthode historique, l'introduction (*Dante et les origines de la litt. ital.*, 1845).
4. Papiers de F., I. 288 ; et Relations de librairie, Treuttel et Wurtz.
5. L. 26, et *Ep.*, 8 oct. 1808, 10 nov. 1808, 21 janv. 1809. — 6. *Ep.*, 11 fev. 1809.

il compte Botta parmi ses amis. Mais on voit apparaître aussi dans sa correspondance des noms nouveaux, des noms d'auteurs inconnus au moment où ils lui écrivent, et qui deviennent célèbres quand leurs prédécesseurs sont morts. Berchet doit une partie de sa renommée à Fauriel ; c'est lui, en effet, qui attire l'attention du public français sur *Les fugitifs de Parga*, qu'il se charge non seulement de traduire [1], mais de publier et de recommander, suivant son habitude [2]. Il se charge d'envoyer des livres à Tommaseo, comme autrefois à Manzoni [3]. Il encourage tous ceux qui frappent à sa porte, au nom de l'Italie : un Caselli, qui sollicite sa présence à son explication des chants de l'Enfer [4] ; un Cecconi, qui lui prodigue les témoignages d'une admiration un peu intéressée [5] ; et tant d'autres, qui ne seront jamais illustres comme les premiers, qui ont plus de bonne volonté que de mérite, mais dont la chaîne ininterrompue finit par unir les deux nations. Ici encore, Fauriel complète, affirme, prolonge la tradition commencée par Ginguené ; il est l'intermédiaire désigné, utile aux Italiens qui ambitionnent la faveur d'un public plus étendu, utile aux Français qui veulent sortir de leur ignorance. L'habitude de ces justes échanges ne peut s'introduire tout d'un coup ; il faut, pour qu'elle prenne quelque fixité, le travail des années ; il ne suffit pas qu'il y ait une action réelle ; il faut encore qu'il y ait une action connue, et comme représentative. Elle ne semble tout à fait efficace que lorsqu'elle est incarnée par un individu qui inspire confiance aux uns et aux autres, et qui soit à la fois l'autorité et la bienveillance qu'on est sûr de ne pas invoquer en vain. C'est de ce rôle que la Crusca lui était reconnaissante, en l'élisant parmi ses membres, sensible au zèle qu'il avait montré pour louer la littérature italienne et pour en étendre l'étude parmi ses compatriotes [6]. Il succédait à Ginguené, auquel elle avait accordé d'abord pareil honneur ; et rien n'était plus juste que de voir ces deux noms se suivre dans les fastes de la vénérable Académie, comme dans la vie.

Fauriel a prononcé, à propos d'un passage de l'*Histoire de la littérature italienne*, un mot qui rappelle celui de Chateaubriand sur la critique stérile des défauts, et la critique féconde des beautés. La forme est moins heureuse, plus lourde et plus traînante ; l'idée est la même. « En entrant avec notre éloquent historien dans l'analyse et le développement des beautés de la Jérusalem délivrée, on sent et on partage le plaisir qu'il éprouve à pouvoir se livrer sans contrainte à l'admiration, après s'être débarrassé de la tâche de critique, tâche qui a

1. *Les fugitifs de Parga*, trad. librement de l'it., 1823.
2. Papiers de F. I. 19. — 3. *Ibid.*, I. 146. — 4. L. 63. — 5. L. 66. — 6. L. 16-17.

toujours quelque chose de pénible pour les esprits élevés [1]. » La première des deux pensées s'applique au goût français considéré en lui-même ; la seconde, au goût français dans ses rapports avec l'étranger ; c'est leur seule différence. Il ne s'agit plus de blâmer, mais de comprendre. Il ne s'agit plus d'écarter, mais d'admettre. Il ne s'agit plus d'accaparer au profit de la France la monarchie absolue des littératures ; il s'agit de favoriser, dans le sens précis du mot, la « république » des lettres. Et de même que les injures répondaient aux condamnations arbitraires, et que l'hostilité des écrivains italiens contre nous devenait la règle : de même, à cette œuvre sage, qui rassemble tous les éléments de concorde pour produire la paix, répond une appréciation plus favorable et plus équitable en même temps du rôle de la France. Les esprits supérieurs qui devancent les autres, et leur montrent le chemin, n'en sont plus aux luttes mesquines de la vanité. Manzoni n'est pas en reste avec Fauriel. « Je ne puis ni ne veux », dit-il, « me défendre de l'impression heureuse que toute âme honnête éprouve sans doute en voyant ce besoin de bienveillance et de justice devenir de jour en jour plus général en France et en Italie, et succéder à des haines littéraires que leur extrême ridicule n'empêchait pas d'être affligeantes ». C'est bien un état d'esprit nouveau qui s'affirme, il le constate : « Il n'y a pas longtemps encore que juger avec impartialité les génies étrangers attirait le reproche de manquer de patriotisme ; comme si ce noble sentiment pouvait être fondé sur la supposition absurde d'une perfection exclusive, et obliger par conséquent quelqu'un à prendre une jalousie stupide pour base de ses jugements... » Manzoni voit même dans l'indifférence qui accueille le *Misogallo* à son apparition — on le sent blessé par ce livre, comme Fauriel pouvait être blessé de l'injustice des Français à l'égard de l'Italie — la fin d' « un ressentiment qui aspirait à fonder le patriotisme sur la haine ». « Des écrivains distingués », « ceux-là même qui auraient dû se servir de leur ascendant pour corriger le public de cet égoïsme prétendu national », ont, au contraire, cherché à le renforcer. Mais ils se sont heurtés à une force supérieure à eux : « le sens commun des peuples, et un sentiment prépondérant de concorde [2] ».

IV

Sur le séjour de Mme de Staël en Italie, il n'y a plus guère à reve-

1. *Mercure*, passage cité, p. 215. — 2. *Lettre à M. C...*, p. 383-384, éd. 1907.

nir[1]. Mais on peut chercher encore les raisons premières qui expliquent les manifestations extérieures de sa pensée. Et l'on doit bien dire que si son rôle est d'apporter l'étranger en France, cela tient à ce qu'elle commence par conclure de la France à l'étranger[2]. Son cosmopolitisme naît d'abord de la Révolution : non pas indirectement, par les frottements et par les heurts que celle-ci provoque ; par les forces qui, expulsant une Française de sa patrie, l'obligent à connaître ce qui se passe au dehors : mais directement ; il devance son exil et ses voyages. La philosophie du XVIIIe siècle, qu'elle professe ; puis les événements de la politique intérieure, qu'elle observe et qu'elle analyse, l'amènent aux mêmes conséquences que Ginguené et que Fauriel. Quels seront les effets de la Révolution sur la littérature ? Elle se pose la question explicitement, bien avant d'avoir quitté Paris[3]. Ils dépendent, dit-elle, de l'essence de cette Révolution. Son caractère distinctif est d'être une morale aussi bien qu'une politique ; une idée plus encore qu'un fait. Le point qu'Archimède cherchait pour soulever le monde, on l'a trouvé : c'est « l'amour de l'égalité, la haine des préjugés ». Nous pourrions nous arrêter dès maintenant ; nous savons qu'elle appliquera « l'amour de l'égalité et la haine des préjugés » à la littérature ; à toute la littérature ; et au cas particulier, si elle est logique avec elle-même, des rapports de l'Italie avec la France ; ou de l'Allemagne avec l'Italie. Mais continuons à voir comment elle développe ses idées pour son propre pays. Les écrivains auront pour rôle de dissiper l'erreur, de discerner les conséquences fausses qu'on tire de théories justes, de jeter « des torrents de lumière » sur les principes, et sur leurs plus lointains aboutissements. Le moyen d'éclairer la nation par la philosophie, c'est l'analyse. Les penseurs l'appliqueront à la science politique, afin qu'elle réalise les mêmes progrès que les autres sciences, ses voisines, et hâte l'avènement d'un bonheur certain. Condorcet, Sieyès, Rœderer, ne sont pas les théoriciens d'un parti, mais les hommes d'état d'un gouvernement fondé sur

1. Cf. Dejob, *Mme de St. et l'Italie*, 1890 ; G. Muoni, *L. di Brême e le prime polemiche intorno a M^a di Staël*, 1902 ; *Id.*, *Nota per una poetica storica del romanticismo*, 1906 ; M. T. Porta, *Mme de Staël e l'Italia*, 1909. Sur le caractère de Mme de Staël, sur son immense amour de la liberté, sur son individualisme, qui peuvent contribuer à lui faire revendiquer la liberté et l'individualisme des littératures, voir l'article de M. Faguet dans ses *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*.

2. Voir le sentiment que Fauriel exprime dès 1801, et qu'il acquiert dans le salon de Mme de Staël : « Je vois quelques-uns des hommes les plus distingués par leurs talents ou leurs connaissances, surtout parmi les étrangers que je trouve à Paris. En général, je les préfère aux Français, comme ayant plus d'originalité dans l'esprit et de simplicité de caractère. J'en ai trouvé plusieurs de ce genre dans la société de Mme de Staël qui est celle que je fréquente le plus, et une de celles où je suis reçu avec le plus d'amitié et d'estime. » (Cité par J.-B. Galley, p. 82-83.)

3. *Des circonstances actuelles*, éd. Viénot, deuxième partie, chap. II : Des Écrivains.

la liberté. L'Institut rayonnera sur toute la France, symbole d'un peuple régénéré par la raison. Toute oppression sera combattue, en vertu des doctrines révolutionnaires. C'est ainsi que les lettres devront s'opposer aux excès de l'esprit militaire : « L'esprit militaire est un conquérant, la liberté est conservatrice. L'esprit militaire sacrifie les hommes, la liberté multiplie leurs liens entre eux. L'esprit militaire fait haïr le raisonnement comme un commencement d'indiscipline, la liberté fonde l'autorité sur la conviction. » N'est-ce pas là, dans ses *Considérations sur les circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution* ; plus tôt même, dans la préface de son traité *De l'influence des passions* [1], que se trouve le premier germe des théories qui consacrent les garanties des nations, comme celles des citoyens ? On a proclamé la déclaration des droits de l'homme : comment ne concevrait-on pas la déclaration des droits des littératures ? De la première dérive la seconde : « Les littératures naissent et demeurent libres et égales en droit. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression..... La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme... »

C'est là, en même temps, c'est dans les ouvrages qu'elle compose avant d'être sortie de France, qu'on trouve le premier germe des théories qui veulent rajeunir les vieilles lettres latines, non point par la copie sans doute, mais à l'exemple des écrivains du Nord. Car Mme de Staël ne s'occupait pas seulement, quand elle considérait les changements que la politique allait apporter à la pensée française et à son expression, de la philosophie, destinée à éclairer, à instruire, à diriger. Elle arrêtait aussi, au passage, ce qu'elle appelait la littérature d'imagination, pour lui demander ce qu'elle devenait dans la transformation universelle. Elle la voyait profondément modifiée. Le ridicule, l'art des rapprochements inattendus et des contrastes piquants, ont fini leur règne. L'esprit d'un Voltaire, pour prendre le plus illustre représentant du genre, trouvait surtout à s'exercer dans les contradictions qu'il signalait entre les institutions et les hommes. Les institutions s'améliorent ; on donne les places au mérite, et non plus à l'hérédité ; plus de caprice, plus de faveur ; la source des oppositions se tarit ; le ridicule disparaît ; disparaît en même temps l'inspiration la plus habituelle à la littérature d'imagination. Que faire ? Il ne reste aux auteurs comiques qu'à peindre fidèlement la nature, sans la déformer. L'établissement de l'égalité a eu pour effet de ternir l'éclat des destinées aristocratiques ; elles n'éblouissent plus. On s'intéresse aux situations dans lesquelles tous les

1. *De l'influence des passions*, introd. (Œuvres, t. III).

hommes peuvent se trouver, nobles et roturiers, manants et princes : les femmes du peuple comme les reines : si bien que par un autre chemin, les auteurs tragiques sont forcés de revenir, eux aussi, à la nature. Les écrivains prendront pour guides les grands classiques qui, par l'instinct du génie, l'ont toujours suivie de près : « Racine, Voltaire, les Grecs, les Latins, dont rien ne peut ternir la gloire. *On y joindra quelque chose de ce talent de peindre la nature avec une vérité plus rapprochée de son modèle, dont les Anglais et les Allemands ont donné le premier modèle.* » Seconde idée, aussi féconde que la première. La Révolution n'est pas seulement un principe d'équité : elle est un renouvellement. On constate tout d'un coup que la politique est en avance sur la littérature, et que l'art est encore enfoncé dans le passé, quand la pensée en est déjà sortie. Pour rétablir l'équilibre, il faut trouver des formes nouvelles ; et vite, puisqu'on est en retard. Où donc ? Chez les voisins du Nord, qui sont restés plus près de la nature. On avait commencé à les imiter au XVIIIe siècle, en les déformant. L'effet de la Révolution, c'est de rendre nécessaires, indispensables, urgentes les leçons qu'on leur demandait timidement. Et nous arrivons au terme de la progression : d'abord, un certain état d'esprit idéologique, qui établit les droits de toutes les nations à l'indépendance ; puis Ginguené, qui les proclame pour l'Italie en particulier ; puis Fauriel, dont l'influence sur Manzoni est si complètement désintéressée, qu'on peut la dire italienne plus que française ; puis Mme de Staël, qui non seulement donne une forme éclatante aux idées de liberté et d'égalité internationales, mais établit la supériorité de la culture germanique sur la nôtre : si bien qu'elle légitime l'effort commencé de l'autre côté des Alpes, et qu'elle achève l'œuvre de la Révolution dans son double effet intellectuel : l'élan nouveau donné à la pensée italienne ; et l'abandon de l'hégémonie littéraire de la France.

Par son livre « *De la littérature* » ; à travers les années d'opposition à l'Empire, qui ajoutent à ses convictions la passion, la première tendance aboutit à *Corinne* ; et la seconde, à l'*Allemagne*. Notons bien, dans *Corinne*, la réparation, l'excuse offerte à l'Italie. Elle avait à effacer non seulement le mal que les autres en avaient dit, mais le mal qu'elle en avait dit elle-même. Ce qui lui manquait le moins, c'était la bonne volonté ; ce qui lui manquait le plus, c'étaient les connaissances : aussi avait-elle accumulé les jugements blessants dans les pages qu'elle avait consacrées, comme à la hâte, à la littérature italienne et à la littérature espagnole mêlées [1]. La gloire des lettres et des arts,

1. *De la Litt.*, première partie, chap. X.

elle en ternissait d'abord l'éclat : les Italiens ont fait les premiers pas dans la carrière où l'esprit humain s'est avancé si loin depuis : mais la protection tyrannique des princes et la superstition des moines les ont condamnés, en même temps, à ne pas continuer leur chemin sur la route qu'ils avaient ouverte. Sur ce, elle se promenait à travers les genres littéraires, les distinguant à peine d'un regard dédaigneux : la philosophie — presque nulle, puisque les Italiens, habitués à ne rien croire et à tout professer, se sont plus exercés dans la plaisanterie que dans le raisonnement ; l'éloquence — affectée, puisqu'ils ne sont naturels que dans le comique ; l'histoire — érudite sans être profonde, et déshonorée par le cynisme de Machiavel. Elle semblait concéder, par pitié, quelques mérites au charme enchanteur d'une brillante imagination : c'était, pour des lecteurs prévenus, une autre façon de critiquer, plus raffinée et plus outrageante. Elle louait l'Arioste et le Tasse ; et elle ajoutait : les esclaves doivent aimer se réfugier dans un monde chimérique. Pétrarque, disait-elle, procède des Grecs ; et, Pétrarque nommé, elle ne manquait pas de rappeler le mauvais goût, le clinquant, les concetti de l'Italie, qui avaient corrompu pour un moment la simplicité française. Elle condamnait Boccace, trop libre à force d'avoir réagi contre les fadeurs du sentiment ; la langue, trop harmonieuse pour être vigoureuse ; les improvisateurs, dont le moindre défaut est la facilité excessive ; Dante même, qui lui paraissait à moitié barbare. Aussi bien, ajoutait-elle, la littérature italienne n'est-elle arrivée à sa perfection qu'au siècle des Médicis ; aussitôt après eux, elle est tombée dans une irrémédiable décadence. Le plus curieux, c'est que Mme de Staël est aveuglée ici à la fois par sa théorie de la perfectibilité, qui la force à réserver la première place aux peuples venus plus tard ; et par son idée même de la liberté. Point de littérature sans liberté, pense-t-elle ; or les Italiens n'ont pas eu de liberté durable ; donc, il est impossible que leur littérature ait duré. Elle avait bien l'intention de leur rendre ce qui leur était dû ; seulement, elle ne les connaissait pas ; elle les jugeait sur le siècle précédent ; et c'était le présent qu'elle ignorait le plus.

Dans *Corinne*, c'est une autre affaire. Fauriel lui avait bien dit que les Italiens réclameraient[1]. Ils réclamèrent[2] ; elle les écouta : et ses premières erreurs servirent à donner un caractère éclatant à sa rétractation[3]. Que le personnage principal du roman ne fût pas un Français ; que le comte d'Erfeuil, personnage accessoire, y fît piteuse mine ; qu'il

1. *Décade,* t. XXV, 10 prairial an VIII, p. 418 et sv.
2. Voir les jugements de B. Benincasa et de V. Cuoco dans le *Giornale it.,* nos 12 et 35, 1805.
3. Sur le succès de Corinne, cf. L. Blennerhasset, t. II, p. 197.

tournât peu à peu à la caricature, en résumant tous les ridicules de sa race, en les étalant même avec candeur : la tendance déjà était significative ; et davantage encore, le fait qu'on relevait les mérites de l'Italie en même temps qu'on rabaissait la France. Corinne, c'était Mme de Staël. On la reconnaissait aussitôt, habillée comme la Sibylle du Dominiquin ; on la reconnaissait à cette dévorante faculté de penser que l'héroïne sentait en elle, à la trop grande puissance d'aimer de son âme ardente ; à cette recherche avide de la gloire, pis aller du bonheur. Ses amis, tout de suite, la saluaient du nom de Corinne ; et c'était en Corinne, la poétesse et l'improvisatrice, qu'on la peignait[1]. Ainsi, pour secouer le joug de la contrainte sociale ; pour trouver le bonheur dans l'amour, en dehors des liens du mariage ; pour développer librement ses facultés, sans que personne songeât à lui reprocher sa qualité de femme ; pour donner un corps à ses rêves, nés de ses regrets, elle choisissait Rome ; et Paris, par contraste, n'apparaissait plus que comme la ville où le génie féminin est persécuté, et où la vie de société étouffe la spontanéité des sentiments. Bien plus, cette indépendance, cette libre passion, cette imagination inspirée, devenaient les traits dominants de la race ; la femme s'idéalisait ; quand elle montait au Capitole, elle était le symbole du pays : « Regardez-la ! c'est l'image de notre belle Italie ! » On lui était reconnaissant de tout cela. Mais la plus grande nouveauté, c'est qu'elle jugeait l'état présent de la littérature en contemporaine, et l'Italie en Italienne. Elle se séparait nettement de « l'étranger », de ceux qui, après avoir « déchiré ce beau pays, l'objet de leur ambition perpétuelle », lui « reprochent avec amertume... les torts des nations vaincues et déchirées » (*Corinne*, VI, 3). Elle s'associait aux plaintes, et aussi aux revendications ; à la gloire d'une splendeur passée, et aussi à l'espérance d'un avenir supérieur au présent (IV, 2). Non pas l'Italie livresque, mais l'Italie vivante, celle d'aujourd'hui même, parlait par sa voix. Elle réclamait, au nom de ses titres anciens, la liberté par l'unité. « Une plus noble destinée », toute voisine (*Ibid.*) ; un jour très prochain, où le caractère du peuple égalera son génie, et où il cessera d'être esclave, suivant la prédiction d'Alfieri (IV, 3) ; une civilisation plus remarquable par ce qu'elle a été et parce qu'elle pourra être, que par son état actuel, moins vrai et en quelque sorte moins réel que les deux autres (I, 5) ; l'intérêt national qui s'attache aux beaux-arts, transition désirée et déjà commençante de la division à l'union, de l'inertie à l'action, du néant à l'existence politique (VI, 2) : tout le programme de relèvement

1. Mme Lenormant, *Souvenirs*, 1860, t. I, p. 18 ; t. II, p. 148.

patriotique que professent, à la même heure, les meilleurs des Italiens, Mme de Staël l'adopte, et le répand en Europe par la France.

De dire qu'elle juge l'Italie en Italienne, ce n'est même pas une figure : Monti dicte. Elle ne voyage pas comme Mme de Luynes ou Mlle de Chevreuse, — « si complètement parisiennes, et si incapables de sentir toute autre beauté, tout autre bon goût, toute autre grâce que celles des salons de Paris[1] ». Et cependant, elle est portée, par son tempérament, à fronder quelque peu les habitudes du pays ; elle étonne les lettrés par ses paradoxes, et les cardinaux par son irrévérence[2]. Elle revient parfois dégoûtée des salons, où elle a entendu « ces femmes sans amour et ces hommes sans fierté, ce langage maniéré qui s'appelle de l'esprit, ces despotes femmes et ces esclaves amants[3] ». Mais Monti veille. Il a commencé par lui donner une meilleure idée de la littérature italienne en la faisant pleurer abondamment, quand il lui récitait quelques beaux passages des classiques ; en la forçant à confesser qu'elle s'était trompée dans ses jugements, dont elle lui promettait une rétractation[4]. Il continue en la dirigeant par correspondance. Il lui interdit toute opinion défavorable ; il la rappelle à l'observation des règles de critique qu'elle a elle-même établies, et que dans la pratique, elle serait tentée d'oublier. Ils sont en coquetterie didactique ; leur correspondance en prend un ton savoureux. Mme de Staël la voudrait sans doute moins sévère ; et Monti, moins passionnée. Le professeur : « Vous me dites que vous n'êtes pas très sensible au spectacle des beaux-arts. Je désire que vous ne l'ayez dit qu'à moi seul ; et que je sois le seul à souffrir de cette étrange pensée. Pour tenir ce langage sans nuire à votre renommée, attendez, je vous en prie, d'être hors de l'Italie, et dites vos raisons aux rochers de la Suisse, et aux neiges du Mont-Blanc. Que l'art de Sophocle et d'Euripide vous ravisse, parfait. Mais que vous n'ayez pas de cœur et pas d'yeux pour l'art de Phidias et d'Appelle, ceci, ma chère amie, est un grand mal ; et ce n'est pas la faute de ce bel art, s'il ne vous touche pas ». Mais ces paroles sont un peu trop dures, il le sent bien ; il se hâte de les adoucir : « Peut-être entre-t-il un peu de colère dans mes propos. Je sais que je vous aime, et que tout ce qui peut justifier la sévérité de vos ennemis me fait peine. Libre à vous de mépriser l'estime des Italiens : mais quand vous pouvez vous faire adorer, pourquoi contredire vos principes mêmes,

1. Sismondi, *Lettres*, 14 juillet 1811, p. 138.
2. L. Bonaparte, *Mémoires*, t. III, p. 55 (Ed. Jung, 1882).
3. *Lettere inedite... della S. di Staël*, l. VII (7 février 1805).
4. Monti, *L. ined. e sp.*, t. I, p. 347, 9 gennajo 1805.

qui se fondent tout entiers sur la bienveillance et sur l'amour[1]? » L'élève est un peu vexée ; elle menace de se venger : « Je ferai signer devant notaire à tous les Italiens qu'ils m'aiment ; et s'il le faut, je me mettrai en coquetterie avec un que je trouve plus aimable que les autres, pour que vous ne doutiez plus de mes succès italiens[2]. » Mais le plus souvent, elle se soumet docilement ; elle est heureuse de lui plaire en se corrigeant, heureuse presque d'être grondée, pour avoir le plaisir de se repentir. C'est pour cela qu'éclate dans son livre le désir d'une réparation ; c'est par ce renfort que sa critique devient non seulement juste, mais humble. Elle écrit à son ami, en juin 1805 : « J'étudie le Dante avec ardeur, pour qu'à votre arrivée à Coppet vous me trouviez plus avancée encore en italien ; je vais commencer aussi cet ouvrage sur l'Italie qui doit me mériter votre pardon[3]. »

Qu'elle est loin de la France orgueilleuse, cette autre France qui rougit, qui s'excuse, qui se repent! Et comme on voit s'abattre vite, sous les coups que Mme de Staël porte vigoureusement, nos prétentions à l'absolutisme! Elle ne laissera bientôt plus de l'idole que des débris. Car la voilà qui transfère solennellement à l'Allemagne — et c'est l'aboutissement de la seconde tendance — la supériorité intellectuelle sur tous les autres états de l'Europe. Passant, aux yeux des autorités napoléoniennes, d'un livre qui « ravalait la France » à un livre qui n'était « pas français[4] », elle parle maintenant comme une Allemande : comme Lessing, qu'elle loue d'avoir proclamé « qu'il existait dans chaque pays un goût national, une grâce naturelle, et que la gloire littéraire pouvait s'acquérir par des chemins divers » (De l'All., IV, chap. VI). Ses phrases prennent une vigueur qu'elles n'ont pas d'ordinaire, comme pour retentir davantage et plus loin : « La soumission d'un peuple à un autre est contre nature » (Préface). « L'ascendant des manières des Français a préparé peut-être les étrangers à les croire invincibles. Il n'y a qu'un moyen de résister à cet ascendant : ce sont des habitudes et des mœurs nationales très décidées. » « Une langue étrangère est toujours, sous beaucoup de rapports, une langue morte. » « La véritable force d'un pays, c'est son caractère naturel ; et l'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est un défaut de patriotisme » (I, 9). « Il n'y a point de nature, point de vie dans

1. *Lettres de V. Monti à M. d. S., publiées par J. Luchaire*, l. 20, 6 avril 1805.
2. *Lettres de M. d. S. à V. M., publiées par Ilda Morosini*, l. 5, 17 avril 1805.
3. *Lettere inedite*..., 23 juin 1805. Cf. aussi G. Biadego, *V. M. e la baronessa di Staël*, 1886 ; D. Berti, *La St. a Roma*, 1892.
4. P. Gautier, *M. d. S. et Nap.*, 1903 ; sur *Corinne*, chap. XIII, p. 195 ; sur l'*All.*, chap. XV-XVIII.

l'imitation » (*Ibid.*). Toutes formules, avec tant d'autres du même genre, qui répondaient à la nouvelle attitude de la mentalité française devenant cosmopolite. Elle en était arrivée à s'indigner quand elle rencontrait encore des traces de notre influence : « Ah ! Weimar, Weimar », s'écriait-elle, « tous ces essais dans le genre français me paraissent si loin du véritable mérite des Allemands ! Ce n'est pas une imitation de Paris, c'est une manière d'être originale que j'aime à trouver hors de France [1] ! » Fidèle aux conséquences logiques du principe des nationalités, il n'était pas jusqu'aux Russes qu'elle n'engageât à faire entrer dans leur langage le naturel qu'ils montrent dans leurs actions. « Les Russes ont, comme tant d'autres peuples du continent, le tort d'imiter la littérature française, qui, par ses beautés mêmes, ne convient qu'aux Français... [2] » C'est bien à ceux-ci, vraiment, qu'il appartient de donner des leçons ! Ils feraient mieux d'aller à l'école ; ils en ont grand besoin. La stérilité dont leur littérature est menacée leur montre qu'il est temps de la renouveler par une sève plus vigoureuse. Les individualités sont affaiblies chez eux, comme des monnaies que le commerce a usées. Paris, dont le charme les attire, a fait de leur pays un vaste salon, où chacun doit se soumettre aux lois de l'étiquette, sous peine de n'être pas reçu. Qu'ils se tournent, au contraire, vers l'Allemagne ; qu'ils cherchent, chez ce peuple encore voisin de la vérité et de la simplicité primitives, les remèdes qu'exige leur maladie ! Qu'ils renoncent à tout l'appareil d'une culture factice, et retrempent leur imagination, leur raison même, aux sources de l'enthousiasme et de la philosophie ! — Qu'elle fût d'accord, en parlant ainsi, avec les sentiments de l'étranger contre la France, les faits mêmes allaient bientôt le prouver.

En cette année 1814, en effet, un ample débat est commencé. Le bruit des batailles littéraires semble un prolongement des vraies batailles, où s'était mêlé le sang de tous les peuples, de Madrid à Moscou, dans les plaines de Leipzig, puis autour de Paris. Et comme on remanie la carte des États, comme on fait rentrer dans ses frontières la France orgueilleuse qui avait conçu l'ambition de conquérir le monde, comme on prend contre elle des garanties pour l'avenir : de même, on examine, dans une discussion où l'allemand, l'anglais, l'italien, le français, toutes les langues se font entendre, le rang qu'il convient de lui laisser dans la hiérarchie de la pensée. On fait définitivement le procès de notre hégémonie littéraire ; et c'est le tribunal de l'Europe qui juge, sur le réquisitoire de Mme de Staël. Car son livre et ses articles s'ajoutent

1. Mme Lenormant, *Coppet et Weimar*, 1862, p. 50.
2. *Dix années d'exil,* 2e partie, chap. XIV et XIX.

aux productions innombrables qui, par une confusion fâcheuse pour elle, célèbrent à la fois la défaite de Napoléon et l'abaissement de la France. On extrait de l'*Allemagne* le portrait d'Attila, avec cette épigraphe : Il n'a vécu que pour tromper ; il n'a trompé que pour régner ; il n'a régné que pour détruire [1]. Elle est au milieu de ceux qui profitent de la crise pour faire passer leurs brochures politiques et littéraires : « c'est à qui composera son ode, écrira son épître, modulera sa romance, lancera son pamphlet, publiera sa dissertation, affichera son placard [2] ». Tous ceux que la France a vaincus, tous ceux qu'elle a opprimés, dans leurs biens, dans leur personne, dans leur esprit, sont maintenant les vainqueurs. Le temps des revanches est venu. Quelques obstinés se défendent encore ; et c'est un rude combat, dont l'enjeu n'est autre que le caractère et la portée de notre influence au XIXe siècle.

Les questions de doctrine passent alors au second plan. Sans doute, le critique du *Journal des Débats* soutient avec une intransigeance superbe et inintelligente les positions de la vieille école. Il est fier de se sentir en retard, fier de ne pas comprendre, et de répéter les objections en guise de réfutation. « Demeurons fidèles au goût français ; restons fermes sur les bases *pétrifiées* de notre constitution littéraire : croyons toujours à la perfection de Racine et de Boileau ; c'est un article de foi hors duquel il n'y a point de salut, même pour le talent qui sait le mieux *faire disparaître les bornes de l'existence*, comme dit Mme de Staël, et *changer en images brillantes le vague espoir des mortels* [3]. » Il enveloppe son allié, Sismondi — tous les cosmopolites étant avec elle — dans la même réprobation [4]. Eh quoi ! dit-il, scandalisé : il y aurait autant d'Arts poétiques que de littératures différentes ? Voilà une affirmation que la raison condamne. On voudrait nous faire croire à la relativité du goût ? On appelle esclavage l'unité de doctrine littéraire ? Ce sont de dangereuses folies. Mais les hérésies

1. *Journal des Débats*, 19 avril 1814. — 2. *Ibid.*, 29 avril 1814. Cf. aussi 18 mai.
3. 18 juin 1814. Ces articles ont été réunis dans les *Annales littéraires, ou choix chronologique des principaux articles de littérature insérés par M. Dussault dans le Journal des Débats*, 1818-1824.
4. Sismondi, *Lettres*, 20 janvier 1814, p. 222 ; 26 juin, p. 257. Nous n'avons pas cru devoir parler ici de Sismondi, encore que son action s'exerce dans un sens analogue à celle des idéologues et de Mme de Staël, parce qu'il nous semble procéder de la pensée suisse plutôt que de la pensée française ; et qu'ainsi il ne rentre pas tout à fait dans les grands courants dont nous recherchons les effets. Il a d'ailleurs soin de maintenir sa propre nationalité ; et il ne se range du côté des Français qu'en 1814, après leurs désastres. Son *Histoire des Rép. ital.* est traduite en 1817 ; et la partie de sa *Littérature du Midi de l'Europe* qui concerne l'Italie en 1820. — Peut-être y aurait-il aussi une étude intéressante à faire sur les rapports de Stendhal avec l'idéologie, dans les jugements qu'il porte sur l'Italie. Mais cette étude sortirait de notre sujet.

proférées contre la règle des trois unités et contre l'autorité d'Aristote ne sont plus nouvelles ; et leur réfutation par des critiques qui reprochent essentiellement à Schiller et à Wieland de ne pas avoir écrit comme Corneille ou comme Voltaire ne le sont pas davantage. Ces critiques n'abandonnent pas nos dogmes, qui leur restent chers, mais ils sentent bien qu'ils ont autre chose à défendre ; il leur semble qu'on commet sous leurs yeux un crime de lèse-patrie. Il y a des Français qui sont « les déserteurs de la cause nationale », qui « affectent de calomnier la patrie qui les honore », et qui « croient s'élever au-dessus de leur propre nation en la rabaissant ». De toutes les femmes auteurs, aucune en France n'avait jamais montré dans ses écrits que le plus pur amour de son pays, avait déjà dit malignement Mme de Genlis, pour qu'on songeât à une femme auteur qui faisait exception à la règle [1]. Maintenant, le fait était certain : « Je n'ai parlé jusqu'ici que d'atteintes faibles et détournées portées à notre réputation : il était réservé à un auteur qui, par son sexe et par ses talents, semble avoir un double titre à nos hommages, à une dame faite pour apprécier l'honneur du nom français en illustrant le sien, de diriger contre lui des attaques plus graves et plus directes. » Ainsi se plaint, en 1815, Raoul Rochette [2]. Que les nations étrangères, jalouses de notre domination, se soient révoltées contre elle, passe encore ; mais qu'une Française combatte sous les drapeaux ennemis ! Et au moment où l'honneur national est en péril ! Ainsi se plaint, devant les auditeurs de l'Athénée royal, le professeur Jay. « Lorsque, à la suite de la Révolution, les exploits merveilleux des armées françaises eurent porté la gloire nationale jusqu'aux bornes du monde, un sentiment de jalousie excita toutes les littératures étrangères. C'était trop à la fois, que de dominer par la gloire des armes et par celle des lettres. Au moment où toutes les puissances européennes se liguaient contre la France militaire, une coalition d'un nouveau genre se formait en Allemagne et en Angleterre contre sa domination littéraire. » Quels en étaient les chefs ? Schlegel, d'abord ; puis Mme de Staël. « Une femme justement célèbre par les dons du génie et par la noblesse du caractère, transfuge de la littérature française qu'elle avait enrichie par de beaux ouvrages, se rangea sous la bannière romantique... Infidèle au culte de sa patrie, elle se prosterna devant les idoles fantastiques de l'étranger [3] ». Telles sont les paroles sévères dont on

1. *De l'influence des femmes sur la litt. fr.*, 1811, p. 272.
2. *Jl. de l'Empire*, 12 mai 1815.
3. *Discours sur le genre romantique en littérature*, prononcé à l'Athénée royal par M. Jay, l'un des professeurs. Voir l'éloge qu'en fait M. de Feletz : « C'est une sorte de discussion nationale, de guerre étrangère avec des nations voisines et jalouses,

l'accable. On comprend que le moment est essentiel; que sous la poussée des nationalités, notre domination intellectuelle s'écroule; et on travaille désespérément à la soutenir.

C'est en vain. L'idée d'un absolutisme concédé aux Français a vécu. Ils le sauraient, si, au lieu de passer en aveugles au milieu des pays qu'ils ont conquis, ils avaient seulement pris la peine de regarder autour d'eux. Vaincre et gouverner, voilà tout ce qu'ils demandaient ; ils ont rapporté intactes leur vanité et leur ignorance ; ils n'ont pas vu l'évidence même : c'est que l'Allemagne, par le plus vigoureux effort de pensée qu'aucun peuple ait jamais accompli, a pris le commerce universel des idées, comme l'Angleterre s'est emparée du commerce du monde matériel. C'est le fait que consacre le livre de Mme de Staël : il marque un nouvel état de la pensée européenne, en montrant que l'Allemagne vient de s'élever au premier rang en littérature, et en la proposant comme modèle aux Français [1]. Quoiqu'il en coûte à notre amour-propre, nous devons renoncer au titre d'arbitres suprêmes, que nous nous étions arrogé ; nous devons nous rejeter à la circonférence, après nous être pris si longtemps pour centre : pénible effort, puisque l'abdication d'une erreur nous est presque aussi difficile que l'abdication d'une vanité : effort nécessaire cependant [2]. Lisons l' « Adresse d'un Allemand aux Français, publiée à Paris par M. Steffens, professeur de l'Université de Breslau, et officier volontaire de l'armée de M. le maréchal de Blücher [3] » — la réunion de ces deux qualités vaut la peine d'être remarquée. Blessé dans son nationalisme littéraire, comme d'une blessure ancienne, par le mépris que Frédéric II manifestait pour la langue de son pays, il a été blessé, d'une blessure nouvelle et plus profonde, par les prétentions que la France vient de manifester pendant la conquête. Mais tout est changé. Non seulement la fatale erreur qui poussait les nobles et les princes à copier les usages et jusqu'à la langue d'une cour étrangère s'est dissipée : mais encore l'Allemagne, foulée aux pieds par Napoléon, est devenue nation malgré lui, contre lui. Elle revendique son indépendance intellectuelle, comme le premier de ses droits. « Cette

et qui même a menacé de prendre le caractère d'une guerre civile. Les Anglais et les Allemands qui sont à Paris pouvaient se flatter d'un secret espoir : c'était là, plus que partout ailleurs en France, qu'ils devaient trouver des partisans, des sectateurs, des disciples... Les Français, de leur côté, étaient curieux de voir si l'Athénée oserait trahir leurs intérêts en présence de l'ennemi... Mais M. Jay a été fidèle à sa patrie comme aux règles du goût. » (Ch. M. de Feletz, *Mélanges*, 1818).

1. *Coup d'œil sur l'état actuel de la litt. en Allemagne* (Bibl. Univ., t. I, 1816, p. 49).

2. Soumet, *Les scrupules litt. de Mme de Staël*, 1814.

3. *Le Spectateur*, t. I, 1814, p. 222.

grande nation, dont l'enthousiasme a si puissamment contribué à la délivrance de l'Europe et de la France, compte dans son sein des poètes, des philosophes et des savants dans tous les genres ; elle voit fleurir pour elle, dans le présent, ce siècle classique que la France cherche dans ses souvenirs du passé. Comment pourrait-on s'attendre à voir encore une grande nation, au faîte d'une gloire aussi pure, consentir à redevenir l'humble vassale des mœurs, des idées, d'une langue étrangères ? » C'est la justice, c'est l'équité, dit-il expressément, en se rencontrant sans le savoir avec les termes même qu'employaient les idéologues, qui doivent présider aux relations européennes : la France, comme toutes les autres nations, doit se pénétrer de cet esprit nouveau. Ses ambitions littéraires ont contribué plus qu'on ne pense aux guerres, et à sa défaite. « Le tyran de la France flattait la vanité nationale par l'injuste, l'affreuse perspective d'une langue *universelle*, d'une littérature *universelle* ! » Qu'elle se garde surtout de retomber dans la même faute ; la renonciation à son hégémonie est la condition de la paix. « Pour oublier des souffrances dont la France n'a même pas l'idée, que demande l'Allemagne ? Du respect pour son caractère et son génie national. »

Il semble qu'on puisse trouver difficilement un commentaire plus éloquent des idées qui triomphent contre la France. On le trouve cependant ; et il importe de le citer tel qu'il est, puisqu'il résume l'histoire de la période qui se termine, l'histoire de la force victorieuse que suit à peu d'intervalle l'abdication [1]. « Ce rêve d'une suprématie littéraire semblait cependant, il y a deux ans, prendre un odieux caractère de réalité. La victoire impitoyable enseignait la langue française à la pointe de la baïonnette et à grands coups de sabre. Cependant à Rome, à Lisbonne et à Hambourg, cette méthode d'enseignement ne réussit qu'à exalter davantage les étrangers pour leur langue et leur littérature. Les Toscans arrachèrent à Bonaparte un décret qui rendait hommage à la littérature italienne. Les prétentions des Français au despotisme littéraire excitaient alors la haine, l'effroi et l'indignation ; elles n'excitent aujourd'hui que le sourire de la pitié. Les Blücher et les Platow ont affranchi l'Europe du joug politique et militaire qu'un sort cruel lui avait imposé ; les légions littéraires de l'Allemagne et de l'Angleterre combattent, avec un succès égal, la monarchie universelle qui menaçait la république des lettres. » Silence donc aux critiques qui, sous prétexte de patriotisme, osent encore défendre leur système

1. *Le Spectateur*, t. II, 1814, p. 39 et 64. Compte rendu non signé du livre *De l'Allemagne*.

de domination exclusive ! Qu'ils renoncent pour toujours à leur présomptueuse frivolité ! Qu'ils se fassent à « l'idée d'une égalité fraternelle entre les peuples ! » Qu'ils prennent, avec les autres nations savantes et lettrées, « un ton poli, modeste et bienveillant ! » Sinon, leur insolence pourrait provoquer encore une coalition générale, une proscription de la langue et de la littérature françaises[1]. A l'heure même où ils ont peine à se contenter d'une place légitimement réduite, M. de Stein et quelques autres diplomates allemands demandent qu'on rédige en latin, et non plus en français, les traités qui fixent le sort de l'Europe. A Vienne aussi, dans les maisons des princes et des souverains étrangers, on affecte de parler l'allemand, surtout devant les Français. Cette leçon devrait leur enseigner la prudence, et la crainte de n'être plus rien, pour avoir voulu tout conquérir.

Or l'Italie n'est pas inattentive à cette lutte. Elle la suit, au contraire, avec un intérêt passionné. Quand elle entend la renonciation solennelle que prononce la nouvelle école française au sujet de l'hégémonie littéraire, quand elle voit la leçon infligée par les alliés vainqueurs à l'antique orgueil de ses conquérants, elle retrouve ce que demandaient ses propres aspirations, ce que voulaient ses propres efforts. Les deux courants se rejoignent ici, les théories de la France et les besoins de l'Italie ; les idées de Mme de Staël renforcent celles de Foscolo et de V. Cuoco ; elles deviennent réalité et vie. Avec quel empressement on met en italien « *la pamphlète* » sur l'Allemagne — car c'est ainsi que Wellington l'appelle[2] ! Avec quel empressement on raconte la conduite odieuse des censeurs napoléoniens[3] ! Avec quel empressement *Lo Spettatore*, de Milan, traduit les articles que *Le Spectateur* de Paris insère, et qui contiennent les revendications que nous venons de citer ! De quels commentaires le journal accable les critiques français qui prétendent défendre encore la suprématie intellectuelle de leur pays, quand ils ignorent tout de l'étranger ! « Que tout lecteur non Français, et particulièrement l'Italien qu'on oublie toujours, sourie poliment du ton dogmatique, des anathèmes, des infidélités, des erreurs, de la pauvreté, de l'insuffisance, en somme de tout le savoir, de tout le style, de tous les jugements des Français en matière de belles-lettres, et surtout de drame et de poésie, quand il s'agit des autres nations[4]. » En même temps — comme si l'Italie avait droit à une réparation plus éclatante, pour avoir été plus lourdement et plus longuement opprimée

1. *Ibid.*, p. 471 : L'empire de la langue française.
2. Mme Lenormant, *Souvenirs*, 1862, t. III, p. 269. Le livre *De l'Allemagne* est traduit en 1814, 3 vol. in-8°.
3. *Giornale italiano*, n° 232, 1814. — 4. *Lo Spettatore*, 1815, t. I, n° 24, p. 147, note.

dans sa langue et dans sa pensée — voici que Mme de Staël reprend la parole, et spécialement en sa faveur.

Tout attire l'attention sur la voyageuse, quand elle franchit les Alpes pour la seconde fois : le souvenir de sa première apparition, qui n'est pas effacé dans la mémoire des littérateurs qu'elle a visités en courant; le bruit fait autour de *Corinne*; ses récents malheurs; le romanesque de son rôle d'amante et de garde-malade; toujours son active et remuante personne, son intelligence tourbillonnante, qui ébranlait ceux mêmes qui n'étaient pas de son avis; jusqu'à l'étrange et silencieux personnage qu'elle promenait avec elle, son Schlegel, dont on venait de lire le *Cours de littérature dramatique* : sans doute, il n'y rendait pas justice aux Italiens : mais son livre n'en excitait pas moins chez les connaisseurs le sentiment de l'admiration la plus profonde, « parce que les Italiens ne se sont jamais arrogé le despotisme littéraire, comme les Français[1] ». Et s'il est vrai que chacun de ses écrits est un acte, elle se hâtait d'agir. Elle choisissait la revue la plus capable, elle aussi, d'attirer l'attention, la *Biblioteca italiana*[2], qui tentait l'entreprise souvent rêvée d'offrir aux lettrés le point d'union nécessaire — pour s'emparer habilement des esprits, pensaient les Autrichiens revenus, et rectifier les opinions erronées répandues par le gouvernement déchu[3]; pour faire du pays une nation, pensaient les Italiens : car à quoi ne peut-il arriver, s'il apprend à connaître sa dignité et ses forces naturelles? Acerbi, son directeur, s'était mis en rapport avec plus de quatre cents savants et écrivains; presque tous avaient répondu à son appel; de sorte qu'on ne pouvait trouver ni actrice plus connue, ni scène mieux préparée, ni public plus désireux d'entendre et de voir.

De l'art des traductions et de leur utilité : tel était le sujet des deux articles qu'elle publiait successivement en 1816. Puisqu'il est impossible de créer une langue universelle, ou de connaître toutes les langues vivantes, les traductions sont utiles. Mais il faut se garder de traduire à la française, c'est-à-dire de supprimer tout ce qu'il y a d'original dans l'esprit étranger. La légende raconte l'histoire de l'homme qui, changeant en or tout ce qu'il touchait, mourut de faim. Pareillement, de cette façon perverse de traduire, la pensée ne saurait tirer aucun ali-

1. Monti, *Epistolario*, 9 agosto 1815.
2. A. Luzio, *La biblioteca italiana*, Rivista st. Risorg. ital., 1895; *G. Acerbi e la B. it.*, Nuova Ant., 1896.
3. Voir, sur cette attitude de l'Autriche, G. Biadego, *La dominazione austriaca...*, 1899.

ment. Il est évident qu'on ne peut profiter de la nouveauté d'une idée ou d'une expression, si on prend soin d'abord de les dénaturer. Les Italiens donc, qui ont donné tant de preuves de la richesse et de la souplesse de leur langue, doivent transporter directement chez eux les beautés des littératures du Nord. Leurs traductions seront aussi bonnes que les françaises sont détestables. Le bénéfice qu'ils en retireront apparaît, immense : ils donneront à leur inspiration la modernité qui leur fait défaut. Puis Mme de Staël précise sa pensée. « Connaître n'implique pas la nécessité d'imiter; au contraire : plus l'esprit acquiert de force par l'étude, et plus il devient capable d'une originalité transcendante ». Elle veut qu'on examine, sans intermédiaire qui déforme, — autrement, l'effort est vain — ce qui permet aux grands écrivains des autres peuples d'agir fortement sur leurs compatriotes. Par exemple : les Anglais et les Allemands possèdent une littérature philosophique. Ce qui manque aux Italiens, c'est la philosophie dans la littérature : les Italiens, en conséquence, ont intérêt à étudier de près la philosophie des Anglais et des Allemands. Celui qui connaîtrait bien les méditations auxquelles se livrent les auteurs septentrionaux entrerait comme dans un nouveau monde : les idées se présenteraient à lui à foison : il n'aurait qu'à choisir. « Nous voulons rester Italiens! me criera-t-on de toutes parts. » Rien de mieux. Elle ne prétend pas autre chose. Mais s'ils veulent rester Italiens avec quelque mérite et quelque gloire, il faut qu'ils n'ignorent pas ce que pensent, et comment pensent les autres hommes.

Ces idées, rencontrant des idées italiennes semblables, agissaient. C'étaient celles que le comte Carlo Vidua formulait[1] : il y, a disait-il, deux sortes d'imitation. La première est aveugle ; elle comporte la croyance à l'impeccabilité du modèle, et l'humble conviction qu'on est incapable de l'égaler. De tous les défauts qu'elle engendre, le pire est l'affaiblissement du caractère national. En revanche, l'imitation saine est profitable. Elle consiste non pas à calquer ce que font les autres, mais à observer. Quand on a compris les raisons de leur supériorité, on les utilise pour son propre compte. Le résultat de l'influence étrangère ainsi comprise est de renforcer le caractère national. Pratiquement, à quels exemples l'Italie doit-elle avoir recours? L'expérience a suffisamment montré qu'à copier les Français, elle a beaucoup à perdre. L'Angleterre et l'Allemagne, au contraire, lui serviront de guides. Leurs auteurs offrent une fraîcheur d'imagination, une ampleur de savoir, une profondeur de pensée telles, qu'on a tout à gagner en

1. C. Vidua, *O. c.*, chap. IV, par. 2 : *Imitazione sana e viaggi*.

s'inspirant d'eux. Comme ils resteront toujours très différents des Italiens, on ne courra pas le danger de les reproduire servilement au lieu de les étudier pour créer. La langue, assurément, ne risquera jamais d'être déformée par l'allemand ou par l'anglais, comme elle l'est par le français. Il est donc relativement facile d'éviter les défauts; on prendra les qualités: le désir du bien universel; l'amour de la patrie; les vertus morales. Et ce sont les idées, enfin, qui sont proclamées hautement par les champions de la littérature nouvelle, que les articles de la *Biblioteca italiana* encouragent et provoquent à parler. Il ne nous appartient plus de les étudier en détail, puisqu'ils nous entraîneraient au delà des termes que nous nous sommes fixés; mais nous pouvons les citer comme des témoins d'autant plus favorables, qu'ils représentent la jeunesse de la pensée, et la force de l'avenir : Marco Leoni, qui ne quitte la compagnie de Mme de Staël, à Pise, que pour celle des Anglais établis dans la ville, et qui donne la première traduction complète des œuvres de Shakespeare; Gherardini, celui qui précisément met en italien le *Cours de littérature dramatique de Schlegel*[1]; Borsieri, qui défend celle qu'il admire contre les attaques dont elle est l'objet, dans un spirituel pamphlet[2]; l'abbé de Brême, qui vient à elle par l'idéologie, ainsi qu'il l'a déclaré[3], et qui lui voue un culte passionné[4]; Berchet, qui publie en 1816 le manifeste de l'école romantique[5] : tous convaincus qu'ils ne doivent connaître l'étranger que pour devenir plus originaux, mettant tous la littérature au service du nationalisme.

Elles pénètrent dans toute l'Italie, les idées de Mme de Staël, qui affirment l'indépendance intellectuelle des peuples, le triomphe des littératures du Nord, et la libération à l'égard de la France. Elles pénètrent jusqu'à un bourg isolé, perdu dans les Marches, Recanati; elles arrivent jusqu'à un savant de dix-huit ans, penché sur ses livres, qui s'appelle Leopardi[6]. Lorsqu'il eut pris connaissance de ce que Corinne pensait des traductions, il fit parvenir aux rédacteurs de la *Biblioteca*

1. *Corso di letteratura drammatica del Signore A. W. Schlegel, trad. ital. con note*, di G. Gherardini, Milano, 1817, 3 vol. in-12.

2. *Avventure letterarie di un giorno, o consigli di un galantuomo a vari scrittori*, Milano, 1816, in-12.

3. *Grand commentaire sur un petit article*, 1817, chap. XII et XIII.

4. Voir les *Lettere inedite... dell' abate L. de Brême alla contessa d'Albany*, 1887; et l'ouvrage *Intorno all' ingiustizia di alcuni giudizj letterarj italiani*, discorso di Lodovico Arborio Gattinara di Brême, 1816.

5. *Lettera semiseria di Grisostomo*, 1816.

6. Voir A. Boeri, *G. Leopardi e la lingua e la lett. francese*, 1903.

italiana un article qui ne fut pas imprimé[1]. Mais il avait trouvé l'inspiratrice dont l'œuvre allait, désormais, nourrir l'âpre travail de sa pensée. Il est rare qu'il reste longtemps, dans ces Mémoires qui remplacent pour lui les confidents humains, sans citer le passage précis, le livre, le chapitre, la ligne, qui provoque le jeu douloureux de son activité intellectuelle exaspérée[2]. Grâce à elle, il entrait dans un domaine qu'il avait à peine abordé, celui des idées pures. Elle l'y conduisait comme par la main ; et il s'y installait pour toujours. Il lui fallut, dit-il lui-même, la lecture des poètes pour lui révéler ses qualités poétiques. Il lui fallut Mme de Staël pour lui révéler ses qualités philosophiques[3]. Il la discute, il la réfute, il la contredit : elle pense, il repense. Il reprend donc, parmi les problèmes essentiels qu'il aborde, celui de l'influence littéraire d'une nation sur une autre, celui de l'hégémonie, celui de l'affranchissement. Demandons-lui son jugement, suivant la méthode à laquelle nous voulons rester fidèles jusqu'au bout ; demandons-lui son jugement, après que quelques années se sont écoulées, après que Napoléon est mort, après que la crise est finie : au moment où on se retourne vers un passé encore tout proche, pour le juger avant de le quitter sans retour. Il est l'observateur le plus perspicace, le chercheur le plus sincère, le penseur le plus profond[4] : « Au siècle présent... s'est introduite parmi les nations de l'Europe une espèce d'égalité de réputation aussi bien littéraire et civile que militaire : tandis qu'autrefois, depuis le temps de Louis XIV, c'est-à-dire depuis l'époque où la civilisation européenne s'était répandue et fixée, toutes les nations, spontanément, avaient cédé les honneurs à la France, qui, toutes, les méprisait[5]. »

1. Cf. Chiarini, *Vita di Leopardi*, 1905, ch. III et IV. *Scritti vari inediti* (1906), p. 156 : « Lettera ai Sigg. Compilatori della Bibl. ital. » Sur ses autres relations avec la Bibl. ital., cf. Luzio, *Un articolo cestinato di G. Leopardi* (1897).
2. Cf. E. Bertana, *La mente di G. Leopardi in alcuni suoi Pensieri*, 1903.
3. Pensieri, T. III, p. 342. — 4. Cf. B. Zumbini, *Studi sul Leopardi*, 1902-1904.
5. Scritti vari, p. 332 : *Discorso sopra lo stato presente dei costumi degl' Italiani.*

CONCLUSION

Nous avons étudié une époque qui est, littérairement, sans gloire. Les généraux y tiennent plus de place que les écrivains : plus de batailles que de chefs-d'œuvre. Avouons-le : les auteurs même qui occupent le premier rang ont quelque chose d'imparfait et d'inachevé : celui-ci, qui pense avec force, n'a pas l'ampleur de la forme; celui-là, qui connaît les secrets de la forme rare, pense faiblement. Ce ne sont pas des génies puissants et indiscutés; ils sont précédés, ils seront suivis par de plus grands qu'eux-mêmes; leur voix paraît grêle et leurs gestes étriqués, sur une scène trop vaste qu'ils ne parviennent pas à remplir. Encore sont-ils obligés de se multiplier; et on les voit qui réapparaissent dans plusieurs rôles : tant les autres, autour d'eux, sont médiocres, et incapables de faire autre chose que le chœur. Les mouvements des masses sont lents à se produire, difficiles à suivre, confus encore, et mal dégagés du passé. Plus tard, ils entraîneront l'Italie vers des destinées irrévocables ; maintenant, ils se dessinent à peine; il n'est pas toujours aisé de rechercher leur origine et de prévoir leur direction. Ils sont contradictoires ; et la critique qui veut les rendre comme ils sont, obligée d'enregistrer fidèlement ces contradictions, risque de passer pour illogique. Car on n'est pas encore déshabitué de confondre l'unité formelle avec le réel, et de prendre la régularité comme signe de la vérité Ici, il n'y a point d'ordre, puisque tout est changement. Nous pourrions analyser ainsi toutes les causes qui rendent ces années ternes comme une transition, et ingrates à qui est curieux de beauté littéraire.

Mais celui qui s'intéresse aux rapports de la société avec l'art, et, plus qu'à la contemplation des formes, à l'histoire des idées, aux transformations qu'elles subissent en passant de pays en pays, à l'action qu'elles exercent, aux réactions qu'elles provoquent, leur donne, au contraire, une importance singulière. Car elles voient se préparer, éclater, se prolonger dans ses effets, cette Révolution qui touche à

tous les principes en même temps qu'elle remue tous les peuples, et qui n'influe pas moins peut-être sur la pensée et sur son expression que sur la politique pure. C'est dans ce sens que nous les avons observées, pour notre compte, essayant d'en tirer quelques indications sur un problème non résolu, à peine posé : le rôle de la Révolution française dans la littérature européenne. Les résultats que la considération de l'Italie nous a fournis, au moins à titre provisoire, nous devons les énumérer en finissant.

Nous croyons avoir montré, en premier lieu, qu'il fallait attribuer à la Révolution plus de place dans la littérature qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Sur la formation du romantisme, qui naît au moment où elle finit, on lui concède d'ordinaire une action détournée. Entre révolutionnaires et romantiques, le lien semble manquer; les uns restent républicains et philosophes, les autres sont monarchistes et catholiques. Les traditionalistes en politique se montrent novateurs en littérature : et inversement; l'opposition éclate partout. Comme il faut bien cependant que les deux générations soient unies par quelque continuité, comme il faut bien rattacher quelques-uns des effets de la période romantique à des causes qui se sont manifestées pendant la période précédente, on assigne à la Révolution un rôle important, mais indirect. Le cosmopolitisme qui est un des traits de la jeune école, c'est d'elle qu'il vient, dit-on, du moins en partie. Elle a mêlé les races. Elle a jeté hors des frontières de leur pays un certain nombre d'esprits hardis, qui ont sinon établi, au moins activé les communications internationales. Et ceci est juste, incontestablement; c'est un fait qu'on ne saurait trop mettre en lumière, et qui ne l'est pas encore assez. Mais le romantisme n'est-il que cosmopolite? N'est-il pas, davantage encore, nationaliste? Partout, il est un effort pour se débarrasser des formes classiques, pour revenir aux formes nationales, libres et spontanées; partout, un effort pour inspirer la littérature des gloires nationales, par l'histoire; pour inspirer la littérature des croyances nationales, par la religion. En Italie, où il diffère par tant de points des romantismes voisins[1], il présente le même caractère essentiel. Il est le produit d'une génération qui vient de s'apercevoir qu'elle n'avait pas de patrie ; qu'elle a le devoir d'en créer une ; et que pour en créer une, il faut d'abord se délivrer de l'oppression étrangère, que celle-ci s'exerce par la force ou par l'esprit. Philosophie italienne, catholicisme italien, langue italienne : les éléments venus du dehors ne tiennent plus qu'une faible place dans cette explosion d'italianisme. Il n'y a

1. Voir A. Graf, *Il Romanticismo del Manzoni*, 1898.

point de paradoxe à dire qu'on retrouve l'effet du nationalisme dans le cosmopolitisme même. Car si on imite les littératures du Nord, n'est-ce point pour leur demander le secret d'une inspiration née du sol? Sans doute, les Italiens empruntent aux Anglais et aux Allemands certaines façons de sentir et de penser dont ils n'auraient peut-être pas trouvé la source en eux-mêmes. Mais ce qu'ils leur empruntent surtout, c'est l'exemple d'œuvres sincères et originales, qui apprendront à exprimer les passions ou les idées italiennes, comme les Allemands ou les Anglais expriment les leurs. Ils regardent ce que font les autres pour savoir ce qu'ils doivent faire chez eux. Les littératures du Nord, ainsi comprises, ne leur fournissent plus qu'une leçon de patriotisme. Or c'est la Révolution qui a précisé, qui a renforcé, qui a justifié, qui a exaspéré dans chaque pays l'idée de nationalité. En proclamant les droits de l'homme, elle a proclamé le droit des peuples. Voilà la transformation profonde qu'elle a fait subir aux littératures : elle a achevé de donner à chacune d'elles une individualité consciente, avide de se manifester ; fondée sur les notions de liberté et d'égalité ; forte de la raison universelle et des passions locales. Elle a créé des énergies semblables à la sienne. L'effet de ses théories ne s'est pas borné aux productions médiocres qu'elle s'est hâtée de faire naître, et qui se sont hâtées de mourir; il s'est prolongé pendant toute la période suivante, qui dépend plus encore de la littérature des révolutionnaires que de la littérature des émigrés. Car elles ont provoqué un état d'esprit national, qui, à son tour, a provoqué des œuvres durables et belles. On recommence à s'occuper du romantisme, de nos jours. Une utile indication de méthode a été donnée par M. G. Mazzoni, le jour où il a fait remarquer qu'il fallait insister sur le caractère local des romantismes, dont on avait une tendance à faire d'abord un mouvement uniformément européen [1]. Une indication utile a été donnée par M. Benedetto Croce, le jour où il a fait remarquer qu'il existait plusieurs romantismes, se juxtaposant sans toujours se pénétrer, et ne se conditionnant pas nécessairement les uns les autres : artistique, moral, philosophique et même politique [2]. Ne conviendrait-il pas de s'attacher davantage, aussi, à cette tendance nationaliste, qui tourne le cosmopolitisme même du XVIIIe siècle à son profit? Et ce nationalisme n'est-il pas le résultat immédiat de la Révolution, non point peut-être de la Révolution telle qu'elle est dans son esprit et dans son être; mais telle qu'elle est interprétée?

1. *Le Origini del Romanticismo*, Nuova Antologia, 1893.
2. *Le Definizioni del Romanticismo*, La Critica, 1906.

Car nous n'avons pas seulement vu qu'elle agissait ; nous avons essayé de montrer, en second lieu, par quels procédés, et comment. Elle agit d'abord en portant tout d'un coup à leur crise des aspirations confuses et des désirs latents. La plupart des idées qu'elle conduit à leur terme étaient en préparation, vingt ans avant qu'elle n'éclatât. Elle achève un mouvement commencé ; elle le presse, elle le précipite, elle le réalise. Elle stimule et elle entraîne ; elle est le choc venu du dehors, brutal et nécessaire : *Ein Stoss musste von aussen Kommen*[1]...... Sans lui, sans elle, on ne sait si les tendances auraient abouti, si les velléités se seraient traduites en actes, à la fin : tant il y avait d'obstacles, qu'elle a renversés ; si longues étaient les étapes, qu'elle a brûlées ; si rares et si incertains les courages, qu'elle a trempés, même par la douleur. Elle agit directement. Car tous ceux qu'elle conquiert deviennent aussitôt des apôtres ; ils ne veulent pas garder pour eux la vérité nouvellement acquise ; ils sont pressés de la communiquer aux autres. Comme leur éducation politique a été faite par la littérature, ils ont tout naturellement recours à la littérature pour enseigner leur politique : et du même coup, l'art de parler et d'écrire, auquel on reprochait de n'être plus qu'un jeu, devient une force. Ils se hâtent de monter à la tribune ; ils se hâtent, acteurs improvisés, de faire retentir les scènes de leurs déclamations ; ils se hâtent de composer hymnes et cantates pour les fêtes républicaines. Et sans doute, il arrive qu'ils confondent le théâtre avec le monde et la salle des clubs avec l'univers. Mais il n'en reste pas moins que la morale et la politique viennent enrichir les lettres ; qu'on leur confie la défense et la propagation des droits de l'homme ; que la Révolution change leur caractere, en leur restituant une dignité qu'elles avaient perdue, et en leur attribuant un rôle, presque le premier rôle dans l'État. Elle agit aussi, et inversement, par réaction. Car elle rencontre, surtout lorsqu'elle n'est pas encore assurée de la victoire, moins de partisans que d'adversaires ; et malgré les grands élans d'enthousiasme qu'elle provoque chez ceux qui voient en elle le salut du monde, elle excite encore plus de haine que d'amour. Mais il ne suffit pas de la réprouver pour la repousser. Il faut bien accepter le combat tel qu'elle l'engage : il faut chercher contre elle des raisonnements, faire agir contre elle des sentiments et des passions, intéresser à sa défaite des gens qu'on avait négligés jusque-là, s'adresser non seulement à la bourgeoisie, mais à la foule, mais au peuple : et par conséquent, pour la seconde fois,

1. Epigraphe du livre de M. Ch. Schmidt, *Le Grand Duché de Berg* (1806-1813), 1905, empruntée à J. de Müller.

ramener la littérature vers le réel, augmenter son public, reconnaître son importance sociale, et transformer ses caractères. Cette transformation s'accentue encore, lorsque, la période révolutionnaire une fois terminée, la période impériale commence. La réaction, alors, n'est plus celle d'un parti politique contre un autre, la lutte de ceux qui oppriment contre ceux qui revendiquent leurs droits : c'est la résistance de l'esprit national contre la domination étrangère ; et nous avons vu qu'elle se réfugiait dans les lettres. Quelle grandeur, quelle majesté encore inconnues n'acquièrent-elles pas, en devenant le symbole de la patrie et la patrie elle-même ! Mais de toutes les lois suivant lesquelles l'action de la Révolution s'exerce, voici enfin la plus importante. C'est un instinct merveilleux que celui d'une race. Quand, au cours de son évolution, il se trouve en présence de nouveautés qui doivent la favoriser ou l'entraver, il sait choisir. Il écarte, par un travail mystérieux et certain, celles qui lui paraissent nuisibles ; il les repousse, sous quelque aspect séduisant qu'on les lui offre ; et il les repousse encore, quand on emploie la rigueur au lieu de la persuasion. Il tire parti des circonstances, habile à discerner le bon du mauvais : lorsqu'on fait le compte, c'est toujours le bon qu'il a pris. Quand il s'agit de la race italienne, qui se souvient d'avoir été deux fois maîtresse du monde, douée d'une si surprenante vitalité, que chaque épreuve la rend plus forte, cet instinct est plus merveilleux encore. Il rencontre la Révolution au moment où un renouveau a déjà commencé pour lui : c'est donc à compléter cette renaissance qu'il emploiera la Révolution. La France n'a conquis aucun pays qui fût plus disposé à la recevoir ; aucun pays dans lequel elle ait séjourné aussi longtemps ; aucun pays qu'elle ait traité avec le dessein plus marqué de lui imposer sa ressemblance. Et pourtant, parmi toutes les idées apportées par la France, l'Italie a choisi spontanément et comme inconsciemment celles qui pouvaient lui servir ; elle a rejeté les autres. Nous avons vu cette faculté de laisser et de prendre en train de s'exercer dans le détail même : comment, des conceptions de la littérature révolutionnaire, elle avait gardé seulement celle d'une littérature utile, conforme à sa tradition ancienne, aux désirs exprimés par Alfieri et Parini avant 1789, et à ses besoins du moment ; comment, des conceptions de la littérature impériale, elle n'avait gardé que celle d'une littérature glorieuse, pour la patrie. En somme, la France a agi dans la mesure où elle a développé des germes qui étaient près de paraître, ou qui même se faisaient jour, en Italie[1]. Cette formule réserve à la

1. Cf. A. Marasca, *Le Origini del Romanticismo italiano*, 1909, chap. VIII, par. 4, p. 127.

pensée italienne la juste part qui lui revient dans les rapports des deux peuples. Elle exclut l'idée, un peu simpliste et pourtant très courante, d'une action idéale, qui trouverait exclusivement sa force dans la valeur des principes qu'elle met en jeu ; d'une action absolue, qui s'exercerait sans perdre à l'épreuve aucune de ses qualités intrinsèques ; d'une action sans adaptation et sans assimilation. En réalité, les nouveautés sont modifiées par les milieux qui les reçoivent au moins autant qu'elles les modifient elles-mêmes; la loi de l'influence, c'est la déformation ; la condition de son succès, c'est son opportunité. Les importations françaises ont tourné au plus grand profit du génie italien ; et celles qui n'ont pas tourné à son profit nous sont restées pour compte.

On a dit excellement que l'évolution intellectuelle de l'Italie allait, d'une seule tenue, depuis la Révolution jusqu'en 1830[1] : nous croyons avoir montré pourquoi. En 1815, la réaction triomphe. Les États, un instant rapprochés, reprennent chacun leur vie; ils sont remis aux mains de ceux qui n'ont rien oublié et rien appris ; réapparaissent les uniformes jaunes et rouges des gardes suisses, et les justaucorps amarante des postillons du Pape[2]. La guerre est déclarée aux institutions, aux idées, voire même aux mots qui pourraient entretenir le rêve de la liberté : et comme c'est à la liberté que la littérature a lié son sort, la littérature aussi risque d'être arrêtée dans sa voie. Les gouvernements ne se contentent pas de saisir aux frontières les productions dangereuses de l'esprit français; ils semblent avoir peur aussi de celles qui mériteraient le nom de nationales. Les tragédies d'Alfieri, qui avaient occupé la scène sous la Révolution et sous l'Empire, sont défendues[3]. Les écrivains vont-ils se remettre, comme Stendhal se le demandait, à faire imprimer des sonnets sur de la soie, pour passer le temps? Mais non; c'est tout le contraire qui arrive; l'Italie présentera le spectacle unique d'un pays que sa littérature dirige et conduit. Les patriotes, s'ils se sentent saisis de colère en voyant toutes les précautions qu'on prend pour entraver leurs desseins, trouvent un sujet de consolation lorsqu'ils considèrent l'état des lettres[4]. Elles n'accompagnent pas, comme il arrive ailleurs, la politique : elles la devancent. Les temps ne sont pas loin où les pamphlets déclareront la guerre à l'Autriche ; où tel roman sera une bataille, telle tragédie une victoire. Rien ne saurait arrêter le mouvement commencé dès la Révolution ; il ira jusqu'à la conquête définitive et totale de l'unité. Formant à l'inté-

1. G. Gentile, *La Critica*, 20 Genn. 1907, compte rendu cité du livre de J. Luchaire.
2. G. Mallet, *Voyage en Italie dans l'année 1815*, 1817, p. 15.
3. Lady Morgan, *L'Italie*, trad. fr., 1821, t. I, chap. III : Piémont.
4. G. Marchetti, *Intorno allo Stato attuale della letteratura in Italia*, 1825, p. 10.

rieur le lien de tous les esprits, c'est la littérature encore qui contribue à procurer à l'Italie la dignité de nation aux yeux des autres peuples. Car elle est prête à s'épanouir en floraison magnifique à l'extérieur même; elle va fournir à l'Europe deux des plus grands écrivains qu'elle ait jamais comptés : Manzoni et Leopardi[1]. L'un et l'autre dépassent les bornes de leur pays, n'étant ni l'un ni l'autre de purs artistes de la forme, occupés à produire des phrases ou des vers que les langues étrangères ne pourront pas traduire. Ils forcent à penser et à prendre parti : ils engagent des croyances et des doctrines. Le catholicisme de Manzoni, le pessimisme de Leopardi, entrent dans les grands courants de la pensée humaine. Or leurs écrits ne viennent pas, pour l'Anglais ou le Français qui les lit, de la Lombardie et des Marches; ils viennent d'une nation, qui est l'Italie; d'une nation qui a droit à l'existence politique, puisqu'elle manifeste aussi vigoureusement son existence intellectuelle. Le danger que l'Italie a couru, et qui a été très grand, est arrivé à son plus haut point entre 1807 et 1809, au moment où il s'agissait de savoir si Napoléon réussirait, oui ou non, dans sa tentative pour franciser les parties du pays sur lesquelles il avait le plus lourdement mis la main, les départements annexés à l'Empire. S'il avait réussi alors, les destinées de l'Italie eussent été compromises, à tout le moins singulièrement retardées. Mais nous avons vu qu'il avait échoué à cet instant décisif; que la pensée et la langue italiennes étaient demeurées sauves, malgré lui ; et que même, en politique habile, il avait fini par les honorer et les protéger, dans les lieux où il avait voulu les corrompre. Le danger de 1809 ayant été surmonté, celui de 1815 apparaît comme moins redoutable. Il rencontre une résistance assurée dans ses principes et fortifiée déjà par l'expérience. L'Italie sait ce qu'il faut opposer à l'oppression; elle connaît la tactique à suivre, qui s'est révélée comme bonne. Qu'on se rappelle l'organisation de la défense intellectuelle : le retour à une philosophie autochtone; la poussée du nationalisme qui pénètre dans tous les genres et qui sauve la langue de l'extrême décadence où elle était près de tomber; l'effort vers les œuvres sérieuses et morales; la bataille engagée contre les critiques français sur le terrain littéraire; la revendication de la gloire ancienne, par l'éloge désespéré de tous les inventeurs, de tous les savants, de tous les artistes milanais, florentins, romains ou napolitains; Canova exalté, comme preuve vivante et indiscutable de la légitimité de l'existence du pays; toute l'Italie de la pensée voulant

1. Voir P. Hazard, *L'âme italienne de la Rév. fr. au Risorgimento*, Revue des Deux Mondes, 15 avril 1910.

lutter, recommençant à lutter pour l'Italie du réel : et on comprendra, du même coup, que 1815 n'est ni une fin, ni un recommencement, mais un arrêt momentané dans une évolution qui a pris naissance longtemps auparavant, et qui va continuer logiquement son cours.

A ces observations sur la nature de l'action intellectuelle de la Révolution, sur ses procédés ; sur son extension, s'en ajoute une — et c'est le dernier résultat de notre étude — sur la place qu'elle donne à la France dans la littérature européenne. L'hégémonie que le consentement de l'Europe lui accordait vers 1789[1], on la lui refuse résolument vers 1815[2]. A vrai dire, ce consentement n'était plus universel, ni absolu : mais la Révolution, ici comme partout, a précisé les situations, et précipité les événements ; la résistance qui commençait est devenue révolte ; et la révolte a triomphé. Le fait est qu'au moment de Waterloo, on ne peut plus parler du « monde français » ; le réveil des nationalités a détruit l'absolutisme de nos armes et celui de notre littérature en même temps. Devons-nous nous affliger de voir cette hégémonie superbe disparaître, tandis que le régime de l'égalité succède à notre suprématie? Devons-nous regretter de voir notre influence amoindrie, parce que nous n'imposons plus de lois ni de dogmes? La question est délicate. Elle n'est pas un pur problème historique, que l'éloignement des temps permette de considérer sans émotion ; elle appartient au présent ; elle se posait hier, elle se pose aujourd'hui.

Que les temps sont loin, disait J. Texte, où Rivarol et Schwab se partageaient le prix de l'Académie de Berlin! « *Tu regere eloquio...* Le rêve était beau ; mais, hélas! c'était un rêve. Nous n'en sommes plus à l'âge où s'exercent de telles dominations, si universelles et si profondes, au profit d'une seule race, d'un seul peuple, d'une seule langue. Nous voici à l'heure des luttes, dans le domaine de l'art comme dans celui des faits, pour la durée et pour le bon renom de la patrie[3]. » En constatant que la lutte commence à partir de 1815, nous n'éprouvons, pour notre compte, aucune amertume. A ne laisser parler que le bon sens, une hégémonie, de quelque nature qu'elle soit, est-elle durable? N'est-elle pas condamnée d'avance à disparaître par des fatalités analogues à celles qui l'ont imposée? L'histoire nous apprend, comme auraient dit les sages d'autrefois, qu'il n'y a point de domination qui demeure. Y en a-t-il même de souhaitables pour un pays? Elles satis-

1. F. Baldensperger, *Comment le XVIIIe siècle expliquait l'universalité de la langue française* (Etudes d'histoire litt., 1907).

2. Voir, par exemple, *I Romani e i Francesi*, 1814.

3. J. Texte, *Etudes de littérature européenne*, 1898. L'hégémonie littéraire de la France, p. 280.

font l'ambition ; elles ne satisfont pas l'intérêt : et mieux vaut sans doute une influence moins tyrannique et plus sûre. Ou bien on pourrait remarquer encore, si on avait besoin de chercher des consolations d'amour-propre, que le soulèvement intellectuel s'est produit contre la France, mais aussi par la France : contre la France autoritaire, par la France libératrice. Nous avons compris, sous le nom de Révolution, un long espace d'années, dans lesquelles l'Europe voit une unité de fait : l'expansion française[1]. Mais personne n'ignore les différences qui séparent la Convention du Directoire, par exemple ; ni surtout la division qui règne entre la République et l'Empire. S'il est incontestable que l'Empire vise à asservir les esprits, il est incontestable aussi que la première conquête est celle qui répand l'idée de liberté. Et dans ce sens, c'est nous-mêmes qui renonçons à notre hégémonie, parce qu'elle est contraire au droit que nous proclamons. L'idée révolutionnaire se trouve à l'origine des luttes pour l'originalité ; elle est le secours puissant qui fonde en raison les revendications nationales, et les pousse à se manifester ; elle prend des aspects divers suivant chaque moment et chaque pays, sans cesser d'être un ferment d'indépendance : faut-il parler, dès lors, d'une influence intellectuelle qui décroît, ou qui se répercute à l'infini ? Distinguons ici nettement la politique des lettres pures : en politique, la Révolution domine l'Europe du XIX[e] siècle ; loin de diminuer, notre action s'est accrue, s'est étendue, s'est faite souveraine. Depuis 1789, toutes les revendications humaines ont eu pour signal *la Marseillaise*.

Mais ce n'est point là la réponse que nous voudrions donner. Elle implique toujours, en effet, le désir d'établir une sorte de hiérarchie parmi les nations dans l'ordre de la pensée : l'habitude d'assigner des rangs, et presque de distribuer des prix. Elle décèle toujours la tendance à limiter, à réduire le mérite du voisin, pour augmenter le sien. Ce serait un des effets les plus souhaitables des principes de la Révolution, que leur vertu substituât une conception plus juste à ce dogmatisme ancien. Comprenons mieux la liberté et l'égalité que leur logique prescrit aux peuples aussi bien qu'aux individus, et n'embarrassons plus le présent du souci de distinguer encore des dominations et des soumissions : que ce soit le privilège réservé au domaine intellectuel, refusé à celui de la force ou des richesses. Reconnaissons qu'il est injuste de vouloir classifier les nations, puisque leurs qualités, étant d'espèce différente, ne sont même pas comparables. Celle-ci don-

1. Voir le curieux opuscule : *Robespierre e Bonaparte, o le due tirannidi* (1814), qui explique toute la politique intérieure de la France par son désir de dominer à l'extérieur.

nera l'exemple de la discipline patiente et des progrès que peut réaliser l'effort persévérant. Chez celle-là, on admirera l'équilibre persistant du génie latin et l'art d'une forme toujours harmonieuse. Dans le libre échange qui constitue aujourd'hui la vie intellectuelle de l'Europe, chacune donne et toutes reçoivent. La vraie question n'est pas de savoir si l'influence de la France est la première, ou la seconde, ou la troisième : mais si elle a une valeur. Personne ne nous contestera sans doute l'honneur de concevoir des idées claires, clairement exprimées ; d'émettre des paradoxes qui se trouvent être ensuite des vérités ; de commencer des expériences qui servent souvent aux autres, après avoir tourné à notre détriment. Personne ne niera que si nous ne prétendons plus imposer la route à suivre, de gré ou de force, nous nous plaisons cependant à montrer le chemin. La part reste assez belle pour que nous n'ayons rien à regretter.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS[1]

I. — DOCUMENTS

A. — *Manuscrits et Recueils de feuilles volantes.*

FIRENZE. — *Archivio dell' Accademia della Crusca.*

Affari. Filza I. Dalla ripristinazione dell' Accademia all' anno 1812.
— Filza II. 1812-1816.
Concorsi annuali. F. I e II.

— *Archivio di Stato.*

Governo francese. Granduchessa Elisa (corrispondenza con la), 1809. F. 192.

GENOVA. — *Archivio di Stato.*

Prefettura francese. F. 447 e 486.

MILANO. — *Biblioteca Ambrosiana.*

Recueils de poésies, discours, etc., publiés au temps de la Rép. cisalpine et du Royaume d'Italie : aux cotes suivantes :

SC. V. I. 1-10 (Compendio della Repubb. cisalp.).
» II. 14.
» III. 16.
» VIII. 1.
» » 4.
» » 7.
» » 11.
» » 16.
AV. IV. 143.
SQ. †. I. 14-24 (Miscellanea politica, 1797-1806).

MODENA. — *Biblioteca Estense.*

G. Muzzi. Raccolta di varie poesie, prose, manifesti, scherzi, novelle e dicerie, intorno alla Rivoluzione della Francia, alla

1. De même que nous sommes loin de donner notre étude pour complète, de même nous ne donnons pas cette liste pour une bibliographie du sujet. Elle ne comprend ni tout ce qu'on peut lire, ni tout ce que nous avons lu sur la matière ; elle ne fait que préciser, à titre de référence, les indications fournies en note sur les livres cités. — Les collections qui commencent avant 1789, ou qui se prolongent après 1816, et que nous suivons entre 1789 et 1816 seulement, seront marquées d'une †.

guerra delle potenze coalizzate contro la medesima ed altre cose a ciò relative. 7 vol. mss. in-4.

MODENA. *Museo Civico.*

Cronaca Modenese. 1796-1818. 31 vol. in-4.
Stampe. » 29 vol. in-4.

NAPOLI. — *Biblioteca della Società di Storia Patria.*

Miscellanea 1799-1815.

Recueil de pièces concernant la République parthénopéenne et les règnes de Joseph Bonaparte et de Joachim Murat. 25 volumes in-4° et in-folio. — De même :

— *Biblioteca nazionale.*

Miscellanea di fogli volanti. †. 1750-1840.
Miscellanea 190. E. 2.

PARIS. — *Archives Nationales.*

F7 8620, 8807. F17 1091. F18 428.
F1C III. Apennins, 2. — Arno, 2. — Doire, 2. — Gênes, 2. — Marengo, 5. — Montenotte, 3. — Pô, 4. — Rome, 2. — Sesia, 3. — Stura, 4. — Taro, 1. — Trasimène, 1.
F1C V. Taro, 1.
F1E 85, 138, 139.
AFIV 97, 173, 210, 252, 298, 1453, 1716, 2742.

— *Bibliothèque de l'Institut.*

Papiers de Fauriel.

La correspondance seule est classée.

— *Bibliothèque nationale.*

Mss. de Ginguené. Fonds français, nouv. acquisitions, 9192-9220, 28 vol. in-folio.

— *Bibliothèque de la mairie du XVIe arrondissement.*

Mss. de Ginguené. Collection Parent de Rosan, vol. XX.

PARMA. — *Archivio di stato.*

Inv. 19. Dipartimento del Taro. Stamperie e Librerie.
Demanio 72. Istruzione pubblica. 1806-1809.
Interno 248. » 1811.
» 170. » 1813.
H. Raynaud. Istruzione pubblica.
Gabinetto del Prefetto. Accademie e Licei. 1806-1812.
» » 1812-1813.
» Imprimerie et Librairie. 1811-1813.
Arrêtés prefettizj. 1806-1811, 10 vol. mss. in-folio.

ROME. — *Biblioteca Angelica.*

Prose e versi inediti, cioè raccolta di varie interessanti composizioni in prosa, ed in versi, tutte manoscritte. Riguardano specialmente quattro epoche : la 1a della Repubblica francese, et della Romana ; la 2a dell' impero di Napoleone Bonaparte, di sempre esecranda memoria ; la 3a del ripristinamento del governo pontificio ; la 4a del Conclave dell' anno 1823, dopo la morte della Santa Me-

moria Pio VII, e della elezione del sommo Pontifice Leone XII. Vi sono annesse nel principio, nel mezzo e nel fine, molte altre composizioni, sagre, e profane, in prosa, ed in versi, che sono egualmente inedite, pregievoli, e singolari.

Fondo antico 1076.

ROME. *Biblioteca nazionale Vittorio Emanuele.*

Diversi sonetti sopra la caduta di tutto il regno di Francia nella diabolica setta de' Frammassoni, et sù di altre occasioni e circostanze, accadute in Roma nell' anno 1793, riguardanti gli effetti cagionati dalla medesima, con alcune prudenziali disposizioni per impedire ogni tumulto popolare, et per difesa in tutto lo Stato da' detti Francesi.

Fondo Vittorio Emanuele, 27-28.

TORINO. — *Biblioteca nazionale.*

Raccolta Lumbroso.

Riche collection de livres, brochures, feuilles volantes, etc., concernant la Révolution et l'Empire en Italie.

— *Biblioteca reale.*

Miscellanea Ranza.

1 vol. de mss. et de brochures.

VENEZIA. — *Biblioteca della Società di Storia Patria* (Museo Correr).

Raccolta Cicogna.

B. — *Journaux et périodiques.*

ABBREVIATORE (L') degli atti della Repubblica italiana, e delle novelle politiche degli altri popoli. *Bologna,* 1796-97, in-4.

AMICO (L') DEL POPOLO, giornale istruttivo del repubblicano G. A. Ranza. *Milano,* A. I. repubb., 2 vol. in-8.

AMICO (L') DELLA LIBERTÀ ITALIANA. *Milano,* 1800, in-4.

AMICO (L') DELLA PATRIA, giornale del cittadino Ranza. *Torino,* anno VIII, in-8.

ANALISI RAGIONATA DE' LIBRI NUOVI. *Napoli,* Ott. 1791-Déc. 1793, 7 vol. in-16.

ANNALI DI ROMA. Opera periodica del Sig. Abate Michele Mallio. *Roma,* 1790-97, 23 vol. in-16.

ANNALI DI SCIENZE E DI LETTERE. *Milano,* 1810-1813, 11 vol. in-8.

ANNO PATRIOTTICO, Varietà istruttive, compilate dal cittadino Ranza. *Torino,* 1800, 12 vol. in-16.

ANNO POETICO, ossia Raccolta annuale di poesie inedite di autori viventi. *Venezia,* 1793-1800, 8 vol. in-16.

ANTIPOLIGRAFO. *Milano,* 1811, 17 num. in-8.

ANTOLOGIA ROMANA. *Roma,* † 1789-1798, 9 vol. in-4.

Ape (L'). scelta d'opuscoli letterarj e morali, estratti per lo più da fogli periodici oltramontani. Anno I. dal 30 Agosto 1803 al 28 Luglio 1804. *Firenze,* 2 vol. in-8.

Ape (L') subalpina. giornale letterario. *Torino,* 1811, in-16.

Archives littéraires de l'Europe, ou Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie. *Paris,* 1804-1808, 17 vol. in-8.

Atti del Real Istituto d'incoraggiamento alle scienze naturali di Napoli. T. I. *Napoli,* 1811, in-4.

Avvisi. *Genova,* † 1789-1796, 7 vol. in-4.

Banditore (Il) della Verità. *Roma,* 1798, in-4.

Biblioteca de' più scelti componimenti teatrali d'Europa, divisa per nazioni. Biblioteca teatrale della nazione francese. *Venezia,* 1793-1796, 27 vol. in-16.

Biblioteca del buon senso, *Milano,* 1798, in-16.

Biblioteca italiana. *Milano,* 1816-1840. — 1816 : 4 vol. in-8.

Biblioteca oltremontana ad uso d'Italia, colla notizia dei libri stampati in Piemonte. *Torino,* 1787-1793, 14 vol. in-16.

Bibliothèque italienne, ou Tableau des progrès des sciences et des arts en Italie, par les citoyens Julio, Giobert, Vassalli-Eandi et Rossi, prof. de physiologie, chimie, physique et chirurgie aux Écoles spéciales de Turin. *Turin,* Ans XI-XII, 5 vol. in-8.

Campana a Martello, ossia Tocchi i più forti di vari foglj. *Venezia,* anno I, in-4.

Capricci teatrali del secolo XIX, ossia Raccolta di tragedie, commedie, drammi, azioni di spettacolo, tragedie urbane, rappresentazioni comiche, e farse, le più favorite presentemente sui pubblici teatri cosi italiani come stranieri, e per la maggior parte inedite. Corredata di Notizie storiche e preceduta da un numero di gazzetta de' Teatri. *Roma,* 1805-1806, 10 vol. in-8.

Censore (Il), giornale filosofico-critico di M. Gioja. *Milano,* 1798, 4 num. in-8.

Censore (Il) italiano. *Genova,* 1797-99, 2 vol. in-4.

Circolo (Il) costituzionale. *Genova,* 1793, in-8.

Circolo (Il) costituzionale di Milano, giornale robespierriano. *Milano,* 1797-98, in-16.

Club (Il) patriottico. *Firenze,* 1799, in-4.

Collezione d'opuscoli scientifici e letterari, ed estratti d'opere interessanti. *Firenze,* 1807-1813, 16 vol. in-8.

Collezione di carte pubbliche, proclami, editti, ragionamenti, ed altre produzioni tendenti a consolidare la rigenerata repubblica romana. *Roma,* 1798-99, 5 vol. in-4.

Commentari bibliografici. *Torino,* 1792, 4 vol. in-8.

Compilatore (Il) cisalpino. *Milano,* 1798, in-4.

Corriere delle Dame. *Milano,* 1806-†1815, 10 vol. in-8.

Corriere Milanese. *Milano*. 1794-1809, 1811-1815, 18 vol. in-4 et 8 in-folio.

Courrier (Le) de l'armée d'Italie, ou le patriote français à Milan, par une société de républicains. *Milan*, an VI, in-4.

Courrier (Le) de Turin, journal politique, littéraire, etc. *Turin*, 1805-1814, 11 vol. in-folio.

Décade (La) philosophique, politique et littéraire. *Paris*, an II-1809, 54 vol. in-8.

Decade (La) cisalpina, giornale filosofico-politico-letterario. *Milano*, 1798, in-16.

Democratico (Il). *Firenze*, 1799, in-4.

Democratico (Il) imparziale, o sia Giornale di Bologna. *Bologna*, 1798, in-4.

Diario e imparziale torinese. Notizie politiche. *Torino*, 1800, 1 vol. in-16.

Diario ordinario [Cracas]. *Roma*, † 1789-†1815, 88 vol. in-32.

Difensore (Il) della libertà. *Genova*, 1797, in-4.

Domenica (La), Giornale letterario-politico. *Paris*, 1803-1804, in-4.

Effemeridi letterarie di Roma. *Roma*. † 1789-1798, 1806, 10 vol. in-4.

Estensore (L') cisalpino. *Milano*, a. V-VI della Rep. fr., et I della Rep. cisalp., in-4.

Feuille (La) Villageoise. *Paris*, 30 sept. 1790-25 thermidor an IV, 10 vol. in-8.

Flagello (Il) della impostura e della maldicenza. *Genova*, 1798, in-4.

Français (Le) cisalpin. *Torino*, anno IX rep., 1 num. in-4.

France (La) vue de l'armée d'Italie, journal de politique, d'administration et de littérature française et étrangère. *Milan*, a. V-VI, 18 numéros in-8.

Francese (Il) subalpino. *Torino*, anno IX rep., 1 num. in-4.

Gazette de Marengo, 1811-1814, 3 vol. in-4.

Gazette nationale, ou le Moniteur universel de Paris, réimprimé à Venise l'an 1807, chez Jean Antoine Curti de feu Vito. *Venezia*, 1807, 2 vol. in-8.

Gazzetta del Piemonte. *Torino*, an IX, in-4.

Gazzetta di Bologna, † 1788-1808, 22 vol. in 4.

Gazzetta di Parma, † 1789-1795, 7 vol. in-4.

Gazzetta di Roma, 1798, 1 vol. in-4.

Gazzetta enciclopedica di Milano, † 1789-1802, 15 vol. in-4.

Gazzetta nazionale cisalpina, ovvero il Monitore universale. *Milano*, 1800, in-4.

Gazzetta nazionale della cisalpina, di M. Gioja. *Milano*, 1799, 5 num. in-8.

Gazzetta nazionale della Liguria. *Genova*, a. II-a. VIII, 7 vol. in-4.

Gazzetta nazionale Genovese, a. I, 1 vol. in-4.

Gazzetta nazionale Piemontese. *Torino*, 1800, 1 vol. in-folio.

Gazzetta piemontese. *Torino*, 1797-1799, 3 vol. in-4.

Gazzetta toscana. *Firenze*, † 1789-1811, 18 vol. in-4.

Gazzetta Universale. *Fuligno,* † 1789-1795, 6 vol. in-4.

Gazzetta universale, o sieno notizie istoriche, politiche, di scienza, arti, agricoltura, etc. *Firenze,* † 1789-1811, 21 vol. in-4.

Gazzetta urbana veneta. *Venezia,* † 1797-98, 2 vol. in-4.

Genio (Il) democratico. Sl. Sd. [*Napoli,* 1799], in-4.

Genio (Il) democratico, o siano Opuscoli di democratica istruzione. *Bologna,* 1797-98, in-8.

Genio (Il) letterario d'Europa. *Venezia,* 1793-94, 18 tomes en 4 vol. in-12.

Genio (Il) repubblicano. *Genova,* 1797, in-4.

Giornale bibliografico universale. *Milano,* 1807-1811, 8 vol. in-8.

Giornale de' letterati. *Pisa,* † 1789-1796, 27 vol. in-12. Renaît sous le nom de:

Nuovo Giornale de' letterati. *Pisa,* 1802-1806, 8 vol. in-8. Ensuite :

Giornale pisano de' letterati. *Pisa,* 1806-1809, 11 vol. in-8.

Giornale de' libri nuovi delle più colte nazioni dell' Europa. *Milano,* 1789, in-16.

Giornale de' Patriotti d'Italia. *Milano,* 1797, in-4.

Giornale de' Patriotti del Dipartimento del Reno. *Bologna,* 1798, in-4.

Giornale del Campidoglio. *Roma,* 1809-1811, 3 vol. in-4.

Giornale del dipartimento del Reno. *Bologna,* 1812-1815, 4 vol. in-4.

Giornale del dipartimento del Taro. *Parma,* 1811-1814, 4 vol. in-4.

Giornale del dipartimento dell' Arno. *Firenze,* 1811-1814, 4 vol. in-4.

Giornale dell' italiana letteratura. *Padova,* 1802-1828, 66 vol. in-8. Première série, 1802 ; deuxième, 1811 ; troisième, 1825 ; quatrième, 1828.

Giornale della letteratura italiana. *Mantova,* 1793-95, 11 vol. in-12.

Giornale della letteratura straniera. *Mantova,* 1793-1794, 6 vol. in-12.

Giornale della Società d'incoraggiamento delle scienze e delle arti, stabilita in Milano. *Milano,* 1808-1809, 4 vol. in-8.

Giornale della Società d'Istruzione pubblica di Modena. *Modena,* a. VI, 4 vol. in-8.

Giornale della Società degli Amici della Libertà e dell' Eguaglianza. *Milano,* 1796-97, 1 vol. in-4.

Giornale delle dame, e delle mode di Francia. Giornale delle nuove mode di Francia e d'Inghilterra. *Italia* [*Milano*], 1786-1793, 16 vol. in-16.

Giornale democratico, ossia Estratto delle sedute del Circolo costituzionale di Bologna, 1797-98, in-8.

Giornale dipartimentale dell' Adriatico. *Venezia,* 1812-1814, 4 vol. in-4.

Giornale ecclesiastico di Roma, † 1789-1798, 13 vol. in-4.

— Supplemento, 1789-1798, 10 vol. in-8.

Giornale enciclopedico di Firenze, 1809-1814, 7 vol. in-4.

Giornale enciclopedico di Napoli, 1785-1819. 1806-1814 : 108 vol. in-16 et in-8.

GIORNALE ISTORICO-POLITICO della Assemblea nazionale di Parigi, dal 9 luglio sino al 31 dicembre 1789. *Firenze,* 1791, in-4.

GIORNALE ITALIANO. *Milano,* 1804-1815, 21 vol. in-4.

GIORNALE LETTERARIO DI NAPOLI, per servire di continuazione all' analisi ragionata de' libri nuovi. *Napoli,* 1793-1799, 114 vol. in-16.

GIORNALE LETTERARIO REPUBBLICANO. *Napoli,* 1799, in-8.

GIORNALE PATRIOTTICO DELLA REPUBBLICA NAPOLETANA, dove si trovano poste per ordine tutte le più belle produzioni patriottiche, date finora in luce ne' fogli volanti. *Napoli,* 1799, 8 vol. in-8.

GIORNALE POLITICO DEL DIPARTIMENTO DI ROMA. *Roma,* 1812-1813, 3 vol. in-4.

GIORNALE SCIENTIFICO E LETTERARIO dell' Accademia italiana di scienze, lettere ed arti, compilato dai professori Gatteschi e Palloni, con la cooperazione dei componenti l'Accademia suddetta, *Pisa,* 1810, 2 vol. in-16.

GIORNALE (IL) SENZA ASSOCIATI, ossia lo Spettatore repubblicano. *Milano,* an IX, in-4.

GIORNALE SENZA TITOLO. *Milano,* 1797, 3 vol. in-4.

IMPARZIALE (L'), giornale politico universale. *Torino,* 1800, in-16.

JOURNAL DE LA LANGUE FRANÇAISE, par M. Domergue. *Paris,* 1791-92, 5 vol. in-12.

JOURNAL DE LA RÉUNION, ou L'Ami des Français. *Turin,* 1799, 3 numéros in-4.

JOURNAL DE LA 27e DIVISION de la République française. *Turin,* 1802-1805, 4 vol. in-4.

JOURNAL DE TURIN. *Turin,* an X, in-4.

JOURNAL DES ALPES. *Turin,* an X, in-4.

JOURNAL FRANÇAIS. *Naples,* 1806-1814, 15 vol. in-4.

LIBERO (IL) VENETO. *Venezia,* 1797, 13 numeri in-4.

M. MALLIO. Voir *Annali di Roma.*

MÉMOIRES de l'Académie de Turin, 1786-1799, 6 vol. in-4.

— Section de littérature, 1801-1816, 6 vol. in-4.

MEMORIE DELLA R. ACCADEMIA DI MANTOVA, † 1795, in-8.

MEMORIE per servire alla storia letteraria e civile. *Venezia,* marzo 1793-dic. 1800, 14 vol. in-4.

MERCURIO D'ITALIA, storico, politico, letterario, per l'anno 1796. *Venezia,* 1796, 8 vol. in-8.

MODERATORE (IL). *Napoli,* 1806, in-folio.

MONITORE BOLOGNESE. *Bologna,* 1798-1801, 8 vol. in-folio.

MONITORE CISALPINO. *Milano,* 1798, 14 numeri in-4.

MONITORE DELLE DUE SICILIE. *Napoli,* 1811-1815, 10 vol. in-folio.

MONITORE DI ROMA. *Roma,* a. I e II della repubb. romana, 3 vol. in-4.

MONITORE ITALIANO. *Milano,* 1798, 1 vol. in-4.

MONITORE LIGURE. *Genova,* 1798-1811, 11 vol. in-8.

MONITORE NAPOLETANO. *Napoli,* 1799, in-4.

MONITORE NAPOLETANO. *Napoli,* 1806-1811, 5 vol. in-4.

MONITORE UNIVERSALE, tradotto in italiano. *Milano,* 1802, 37 vol. in-8.

MONITORE VENETO. *Venezia,* 1797, 1 vol. in-4.

NOTIZIE DEL MONDO. *Venezia,* † 1797-1798, 1 vol. in-4. † 1806-1812, 7 vol. in-4.

NOVELLE LETTERARIE. *Firenze,* † 1789-1792, 4 vol. in-8.

NUOVO GIORNALE DE' LETTERATI DI MODENA. *Modena,* † 1789-90, 2 vol. in-8.

NUOVO GIORNALE ENCICLOPEDICO D'ITALIA. *Venezia,* 1790-97, 24 vol. in-12.

NUOVO GIORNALE ENCICLOPEDICO di Vicenza, † 1789, 1 vol. in-8.

NUOVO (IL) POSTIGLIONE. *Venezia,* † 1789-1798, 19 vol. in-4.

OPUSCOLI SCELTI sulle scienze e sulle arti tratti dagli atti delle Accademie. *Milano,* † 1789-1803, 14 vol. in-4 (1797 manque).

OSSERVATORE (L'). *Genova,* a. VII rep., in-4.

OSSERVATORE (L'). *Roma,* 1798, in-4.

POLIGRAFO (IL). *Milano,* 1811-1813, 6 vol. in-8.

PROSPETTO DELLE SESSIONI DELLA SOCIETÀ D'ISTRUZIONE PUBBLICA DI VENEZIA. *Venezia,* 1797, in-4.

QUADRO [DELLE] SESSIONI PUBBLICHE [della Municipalità]. *Venezia,* 1797, in-4.

QUOTIDIANO BOLOGNESE, ossia Raccolta di notizie segrete. *Bologna,* 1797-98, 4 vol. in-8.

QUOTIDIANO VENETO. *Venezia,* 1803-1812, 19 vol. in-4.

RACCOLTA d'opuscoli e documenti pubblicati in diverse epoche della Rep. cispadana, e cisalpina. *Bologna,* sd., 2 vol. in-8.

RACCOLTA degli ordini ed avvisi stati pubblicati dopo il cessato governo austriaco. *Milano,* 1796, 1 vol. in-folio. Suit :

RACCOLTA degli ordini, avvisi, proclami, etc., pubblicati in Milano, a. V-VII repubb., 6 vol. in-folio. De même :

RACCOLTA degli editti, proclami, avvisi, ec., pubblicati in Milano dal 7 Maggio 1796 fino al 26 aprile 1799. *Milano,* 1796-1799, 18 vol. in-16.

RACCOLTA di tutte le leggi, proclami, ec., emanati in Milano dall' ingresso dei Francesi fino al giorno dell' installamento del Corpo Legislativo della Repubblica cisalpina. *Milano-Como,* s. d., 5 vol. in-8.

RACCOLTA di carte pubbliche del Nuovo Veneto governo democratico. *Venezia,* 1797-98, 8 vol. in-8.

RACCOLTA di discorsi pronunziati nel gran Circolo Costituzionale di Bologna ; vi si aggiungono quelli pure, de' quali è stata decretata la stampa nel picciol Circolo detto del Genio democratico. *Bologna,* 1798, 2 vol. in-8.

RACCOLTA di Romanzi. *Milano,* 1809-1810, 8 vol. in-8.

RACCOLTA di scritti sortiti nella Rivoluzione di Venezia, dal 12 maggio 1797 a tutto febbrajo 1798. *Venezia,* 1797-98, 14 vol. in-8.

RACCOLTA di tutte le carte pubbliche stampate ed esposte nei luoghi più frequentati della città di Venezia. *Venezia*, 1797-98, 10 vol. in-8.

RACCOLTA FERRARESE di opuscoli scientifici e letterari di chiarissimi autori italiani. *In Vinegia*, 1779-1796, 25 vol. in-8.

REDATTORE DEL GRAN CONSIGLIO della Repubblica Cisalpina, una ed indivisibile. *Milano*, a. VI-VII, 24 vol. in-8.

REDATTORE DEL RENO. *Bologna*, 1807-1811, 6 vol. in-folio.

REPUBBLICANO (IL). *Bologna*, 1796, in-4.

REPUBBLICANO (IL) PIEMONTESE. *Torino*, 1798-99, 1 vol. in-4.

SCRUTATORE (LO), giornale del cittadino Marré. *Genova*, 1798, in-16.

SFERZA (LA) REPUBBLICANA, ossia foglio del cittadino Costa. *Milano*, 1798, 13 numeri in-8.

SPECTATEUR (LE), ou Variétés historiques, littéraires, critiques, politiques et morales, par M. Malte Brun. *Paris*, 1814, 3 vol in-8.

SPETTATORE (LO), ossia Varietà storiche, letterarie, critiche, politiche e morali, del Signor Malte-Brun, recate in italiano con note. *Milano*, 1814, 2 vol. in-8 ; 1815, 2 vol. in-8 ; 1816, 2 vol. in-8.

SPIRITO (LO) REPUBBLICANO. *Bologna*, 1798, in-16.

STORIA (LA) DEL SECOLO XIX. *Bologna*, 1803, in-4.

TEATRO COMICO TEDESCO TRADOTTO. *Livorno*, 1807-1810, 10 vol. in-16.

TEATRO MODERNO APPLAUDITO, ossia Raccolta di tragedie, commedie, drammi e farse, che godono presentemente del più alto favore sui pubblici teatri, così italiani, come stranieri ; corredata di Notizie storico-critiche, e del Giornale dei teatri di Venezia. *Venezia*, 1796-1801, 60 vol. in-12. Ensuite :

ANNO TEATRALE, in continuazione del TEATRO MODERNO APPLAUDITO, ossia Raccolta annuale, divisa in dodici mensuali volumi, di tragedie, commedie, drammi e farse, che godono presentemente del più alto favore sui pubblici teatri, così italiani, come stranieri ; corredata di notizie storico-critiche, e d'un Indice alfabetico in fine di tutti i componimenti inseriti nei detti dodici volumi. *Venezia*, 1804-1806, 36 vol. in-12. Enfin :

TERZA RACCOLTA di scenici componimenti applauditi, in continuazione all' ANNO TEATRALE, corredata di notizie storico-critiche. *Venezia*, 1807-1809, 15 vol. in-12.

TERMOMETRO (IL) POLITICO. *Milano*, 1796-98, 5 vol. in-8.

TRIBUNO (IL) DEL POPOLO. *Milano*, 1797, 3 num. in-4.

VEDITORE (IL) REPUBBLICANO. *Napoli*, 1799, 4 num. in-4.

VENERABILE (IL) PIETRO ARETINO, flagello de' Principi. *Torino*, a. VII, 1 num. in-8.

C. — Livres, brochures et pièces.

ACCADEMIA (L') d'istruzione pubblica di Mantova a quella di Milano. *Mantova,* 6 germ. a V rep., feuille volante.

AD OCCASIONE DELLE NOZZE del Signor Giancarlo De Magistris Pisone, colla Signora Barbara Cerri, versi de' poeti del dipartimento del Taro. *Piacenza,* 1811, in-16.

AGL' ITALIANI LIBERI, riflessioni di un cittadino il giorno 29 fiorile anno V della Rep. fr., e I della Libertà italiana. *Venezia,* 1797, in-16.

AGLI DEI CONSENTI. Inni. *Parma,* 1812, in-8.

A. AGOSTI. Napoleone Massimo trionfante nel tempio della gloria. Cantata. *Belluno,* s. d., in-8.

D'ALBANY (COMTESSE). Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne (1797-1820), tome I, 1797-1802 ; mises en ordre et publiées par Léon-G. Pélissier. *Paris,* 1904, in-8.

F. ALBERGATI-CAPACELLI. Della drammatica, del cittadino Fr. Albergati-Capacelli. *Milano,* a. VI, in-8.

G. ALBORGHETTI. Il Re di Roma, cantata a tre voci, da eseguirsi nel teatro Alibert nel giorno anniversario della Coronazione di S. M. I. e R. e della battaglia di Austerlitz, di G. Alborghetti, consigliere di Prefettura, uno de' 12 Colleghi d'Arcadia. *Roma,* 1810, in-8.

V. ALFIERI. Il Misogallo, le Satire e gli Epigrammi editi ed inediti, di V. Alfieri, per cura di R. Renier. *Firenze,* 1884, in-32.

ALLA MEMORIA DI V. ALFIERI le Muse astigiane. *Asti,* 1804, in-8.

ALLOCUZIONE fatta dal Pretore di Cassano, il giorno 28 germinale a. V repubblicano, in occasione che si piantò su quella piazza l'albero della Libertà. *Milano,* a. V, broch. in-16.

ALMANACCO del dipartimento del Taro, per l'anno 1810. *Parma,* 1810, in-16. (*Id.,* 1811 et 1812).

ALMANACCO istorico, politico, militare, scientifico, di tutti gli avvenimenti dell' anno 1794, premesso un compendio dei fatti più interessanti accaduti nei cinque anni passati, e sarà continuato. *Cesena,* 1794-1796, 4 vol. in-8.

L. AMICI [MONSIGNORE]. Lettera pastorale. *Camerino,* 1793, br. in-8.

G. F. ANDREATINI. Le Tombe, di Gian-Francesco Andreatini, cittadino napoletano. *Italia,* anno IX repubblicano, in-16.

G. ANDRES. Dell' origine, progressi, e stato attuale di ogni Letteratura. *Parma,* 1782-1822, 6 vol. in-8. — *Venezia,* 1783-1808, 11 vol. in-8.

A. ANELLI. Il vero patriotta, discorso pronunziato nella sala di pubblica istruzione di Verona, il giorno 14 mietitore l'anno I della Libertà italiana, *Verona,* 1797, in-16. Sec. Ed. : *Padova,* 1797, in-16.

— Prolusione per la cattedra d'eloquenza pratica legale nelle RR. scuole

speciali di Milano, recitata dall' avvocato e professore A. Anelli l'anno 1809. *Milano,* 1811, br. in-8.

R. Angeli. Il contratto sociale, riguardo alla origine della sovranità, assurdo, falso, irreligioso. Del vero principio e fondamento di quella: e osservazioni su i diritti e su i doveri dell' uomo, quali si espongono dalla così detta Costituzione Romana, dell'abate Reginaldo Angeli. *Roma,* 1799, in-8.

L. Angeloni. Sopra la vita, le opere, e il sapere di Guido d'Arezzo, restauratore della scienza e dell' arte musica, dissertazione di L. Angeloni, frusinate. *Parigi,* 1811, in-8.

— Sopra l'ordinamento che aver dovrebbono i governi d'Italia, ragionamento di L. Angeloni frusinate. *Parigi,* 1814, in-8.

— Memoria di L. Angeloni sopra l'opera del K. Monti. *Sl. sd.*, in-16.

— Dell' Italia, uscente il settembre del 1818. Ragionamenti IV di L. Angeloni, frusinate, dedicati all' italica nazione. *Parigi,* 1818, 2 vol. in-8.

— Alla valente ed animosa gioventù d'Italia, esortazioni patrie, così di prosa come di verso di L. Angeloni, frusinate. *Londra,* 1837, in-8.

Anno (L') vecchio, ossia la fine del 1792. *Sl. sd.* [1792], in-8.

Anot et Malfillatre. Les deux voyageurs, ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Sicile et Malte, écrites selon l'ordre des temps. *Paris,* 1802, 2 vol. in-12.

Antologia britannica, o scelta di poesie inglesi, letteralmente tradotte in prosa italiana. *Roma,* 1810, in-12.

Aperçu sur les causes qui ont dégradé l'esprit public en Italie, et sur les moyens de le relever. *Paris,* 1798, in-8.

Fr. Apostoli. Le Lettere sirmiensi, riprodotte e illustrate da Al. d'Ancona, colla vita dell' Autore, scritta dal professore G. Bigoni. *Roma-Milano,* 1906, in-8.

Appelle du peuple vénitien au peuple français. *Venise,* an VI, in-12.

F. Argenti. Il militare in guerra, o sia raccolta d'esempj e massime tolte dalla storia romana e greca per ben servire e comandare un' armata. *Milano,* 1807, in-12.

V.-A. Arnault. Souvenirs d'un sexagénaire. *Paris,* 1833, 4 vol. in-8.

E.-M. Arndt. Bruchstücke aus einer Reise durch einen Theil Italiens, im Herbst und Winter 1798 und 1799, von Ernst Moritz Arndt. *Leipzig,* 1801, 2 vol. in-16.

P. d'Assise. [Proclama]. *Napoli,* 1799, feuille volante.

A. Astenasi. Serie cronologica e documentata di molti distinti personaggi chiamati col nome di Napoleone, che dal duodecimo discendendo sino al decimo settimo secolo trovaronsi fiorire in varie famiglie illustri d'Italia, tessuta da Alessandro Astenasi, parroco di Affori, per sempre più confermare la derivazione di S. Napoleone dal S. Martire Neopolo, registrato sotto il giorno 2 di maggio nel martirologio romano. *Milano,* 1810, in-8.

Avventure (Le) della Repubblica cisalpina, poema eroi-comico. *Milano,* 1799, in-16.

AVVISO per il teatro patriottico del fondo di separazione. *Napoli,* 1799, feuille volante.

D'AYALA (CONTE). Della libertà e dell' uguaglianza degli uomini e de' cittadini, con riflessioni sopra alcuni nuovi dommi politici, opera del Sig. Conte d'Ayala, fedelmente tradotta dal francese. Nuova ed. di Pavia, perfettamente conforme alla prima di Vienna d'Austria. *Torino,* 1793, in-8.

T. BANDETTINI (Amarilli Etrusca). Rime estemporanee di Amarilli Etrusca. *Verona,* 1801, in-8.

G. BARBIERI. Prose accademiche ed altre del Professore G. Barbieri da Bassano. *Firenze,* 1829, in-8.

— Elogio funebre dell' abate commendator Cesarotti, detto nella insigne basilica di S. Antonio di Padova, dal pubblico professore G. Barbieri, celebrandosi le solenni esequie all' illustre defunto. *Padova,* 1809, in-8.

F. BAROLO. Il cittadino Ferdinando Barolo ai suoi concittadini ed ai patriotti del Piemonte. *S. l. s. d.,* 16 p. in 16.

BARRUEL (ABBÉ). Della condotta tenuta dal Papa nelle presenti circostanze di Francia, traduzione del Giornale ecclesiastico dell' abate Barruel. Stampato in Parigi, per il mese di giugno 1791. *S. l. s. d.,* in-16.

— Histoire du clergé pendant la Révolution française, ouvrage dédié à la nation anglaise, par M. l'abbé Barruel. Seconde édition, conforme à celle de Londres. *Ferrare,* 1794, 2 v. in-8. Storia, etc., Ferrara, 1794, 2 vol. in-8. *Roma,* 1794-95, 3 vol. in-8.

— Memorie per servire alla storia del giacobinismo, scritte dall' abate Barruel. *S. l.,* 1799, 4 vol. in-8. *Id.,* 1802, 3 vol. in-8. *Napoli,* 1803, 4 vol. in-8.

— Ristretto delle Memorie per servire alla storia del giacobinismo. *S. l.,* 1800, in-12.

V. BARZONI. Il Solitario delle Alpi. *Venezia,* 1794, broch. in-16.

— Rapporto sullo stato attuale dei paesi liberi d'Italia, e sulla necessità ch' essi sieno fusi in una sola repubblica, presentato al generale in capo dell' armata francese. *Italia,* anno I della rep. ital., broch. in-16.

— I Romani in Grecia. *Venezia,* 1797, in-16.

— Le rivoluzioni della Repubb. francese. *Venezia,* 1799, in-16.

— Il Solitario delle Alpi. Le Rivoluzioni della Repubblica francese. I Romani in Grecia. *Milano,* 1815, in-8.

BASSVILLE (IL), ossia la fedeltà del popolo romano alla religione e al principe. Dramma. *Torino,* 1794, in-16.

BAUVINAY. Discorso del Cittadino Bauvinay, preposto d'invigilanza del governo francese nella provincia di Pavia. Tradotto in Italiano da un patriotta piemontese. *Milano,* 1798, br. in-8.

F. BAYARD. Voyage de Terracine à Naples. *Paris,* an IX, in-12.

[BECATTINI]. Storia del memorabile triennale Governo francese e sedicente cisalpino nella Lombardia. Lettere piacevoli ed istruttive. *Milano,* 1799, in-8.

Ch. Belime. Coup d'œil sur l'influence de nos conquêtes en Italie, et les moyens d'affermir les républiques qui y sont établies, par Ch. Belime, citoyen français. *Rome*, an VI republ., br. in-24.

J. Belli. Discorso sacro politico, pronunziato nel secondo sabato di Quaresima nella sala del Senato della serenissima Rep. di Lucca dal Rev. Padre Maestro Jacopo Belli. *Lucca*, 1789, in-8.

Beni (I) della libertà, prose e poesie recitate il dì 15 luglio nelle sale filarmoniche. *Verona*, 1801, in-8.

B. Benincasa. Saggio sulla genealogia, natura, ed interessi politici e sociali della repubblica italiana. *Milano*, 1803, in-8.

G. Berchet. Sul Cacciatore feroce, e sulla Eleonora di Goffredo Augusto Bürger, lettera semiseria di Grisostomo. 1816 (Opere, *Milano*, 1863, in-16).

— Allocuzione di G. Berchet, nei funerali del pittore A. Appiani, celebrati... il giorno 10 di novembre 1817. *Milano*, 1817, in-8.

— Les fugitifs de Parga, poème de J. Berchet, traduit librement de l'italien. *Paris*, 1823, in-16.

G. Bernardoni. Elenco di alcune parole oggidì frequentemente in uso, le quali non sono ne' vocabolari italiani. *Milano*, 1812, in-8.

— Correzioni ed aggiunte all' Elenco.... etc. *Milano*, 1813, in-8.

De Bernis (Cardinal). La religion vengée, poème. *Parme*, 1795, in-4.

A. Bertòla. Le Notti, poema in tre canti di A. de' Giorgi Bertòla, in morte della santa memoria di Clemente XIV... Arezzo, 1775, in-8. — Les Nuits clémentines, poème en 4 chants sur la mort de Clément XIV (Ganganelli) par D. Giorgi Bertòla Traduction libre de l'italien. *Paris*, 1778, 2 parties en 1 vol. in-12.

— Della filosofia della storia libri tre, dell' abate Aurelio de' Giorgi Bertòla, patrizio riminese, etc. *Pavia*, 1787, in-8.

— Idea della Bella Letteratura Alemanna, del sign. abate De' Giorgi Bertòla, socio delle reali Accademie di Mantova, di Napoli, e di Siena. *Lucca*, 1794, 2 vol. in-8.

— Viaggio sul Reno e ne' suoi contorni. *Rimini*, 1795, in-8.

N. Bettoni. Mémoires biographiques d'un typographe italien. *Paris*, 1835, in-8.

H. Beyle. Promenades dans Rome. *Paris*, 1829, 2 vol. in-8.

G. Biagioli. La battaglia di Friedland, canzone..., trad. Champrignaud-Dumontel. *Paris*, 1807, in-8.

— La battaglia d'Eylau, canzone..., trad. Champrignaud-Dumontel. *Ibid.*, 1808, in-8.

— Per le augustissime nozze di Napoleone il Grande con Maria Luigia, arciduchessa d'Austria, ode..., trad. française. *Ibid.*, 1810, in-8.

— Roma al suo Re, pel faustissimo parto di Maria Luigia..., ode, trad. fr. dal Sign. Teray. *Ibid.*, 1811, in-8.

BIBLIOGRAFIA ed elenco delle opere contenute nella collezione de' classici italiani. *Milano*, 1814, in-8.

P. BIFFI. Vers au invit conducteur de l'armée républicaine d'Italie, Bonaparte, par P. Biffi. Milanais. *Milano*, 1796, feuille volante.

U. BLAIR. Lezioni di Rettorica e di Belle Lettere, di Ugone Blair, professore di rettorica e belle lettere nell' Università di Edimburgo, tradotte dall' inglese, e commentate da Fr. Soave, C. R. S. *Venezia*, 1803, 3 vol. in-8.

G. BOCALOSI. Dell' educazione democratica da darsi al popolo italiano. *Milano*, a. I rep., in-8.

— Volete salvar l'Italia e la Francia? Proposizione del citt. Bocalosi al popolo francese, e suoi magistrati. *Genova*, 1799, in-16.

J. BOCCOLI. Projetto dato nella pubblica sala d'Istruzione di questa Città di Napoli, 6 Ventoso anno 1 della libertà, dal citt. J. Boccoli, aggregato al primo plotone del Citt. Falconieri. *Napoli*, 1799, br. in-4.

BOINVILLIERS. L'esprit du Contrat social, suivi de l'Esprit du sens commun, de Th. Payne, présenté à la Convention, par le citoyen Boinvilliers, Instituteur, et ci-devant membre de plusieurs sociétés littéraires. *Milan*, an VI, in-12.

Sc. BONIFACIO. Errori del *Sistema della natura* di Mirabaud, compendio, opera postuma di Elvezio, tradotta dal francese, e stampata a Venezia dal Constantini, manifestati a' suoi concittadini cattolici dal cittadino abate Scipione Bonifacio. Opuscolo IV°. *Venezia*, 1797, in-16.

— Il Contratto sociale di G. G. Rousseau e il Contratto battesimale di ogni cristiano, dell citt. Scipione Bonifacio. Opusculo V°. *Venezia*, 1797, in-16.

J.-E. BONNET. État de l'Europe continentale à l'égard de l'Angleterre après la victoire d'Austerlitz. *Paris*, 1806, in-8.

M. BORSA. Il gusto presente in letteratura italiana. *Venezia* [1784], in-8.

P. BORSIERI. Lettera di P. Borsieri, studente nell' Università di Pavia, a Monsieur Guill..., sul suo articolo circa il discorso del Prof. Romagnosi. *Milano*, 1807, br. in-8.

— Avventure letterarie di un giorno, o consigli di un galantuomo a vari scrittori. *Milano*, 1816, in-8.

L. BOSSI. Della erudizione degli artisti, discorso del cavaliere L. Bossi. *Padova*, 1810, in-8.

C. BOTTA. Proposizione ai Lombardi di una maniera di governo libero. *Milano*, 1797, in-16.

— Storia della guerra dell' indipendenza degli Stati Uniti d'America. *Parigi*, 1809, 4 vol. in-8.

— Littérature. Histoire littéraire d'Italie, par M. Ginguené (Articles du *Moniteur universel*, 18 et 22 avril 1811 ; 9, 10, 14, 27 août 1812 ; 4 juin 1813).

— Histoire de la guerre de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique, par M. Ch. Botta ; trad. de l'Italien et précédée d'une Introduction, par M. de Sevelinges. *Paris*, 1812, 4 vol. in-8.

C. BOTTA. Il Camillo, o Vejo conquistata. *Parigi*, 1815, in-8.

— Lettere di C. Botta ad un suo amico intorno la lingua e lo stile ch'egli ha usato nella Storia della guerra dell' indipendenza degli Stati Uniti d'America. *Milano*, 1820, in-8.

— Storia d'Italia dal 1789 al 1814. *Parigi*, 1824, 4 vol. in-4.

L. BRAMIERI [Article sur :] Opere di Giovan Salvatore de Coureil. Vol. I, che contiene il Primo tomo del Parnasso inglese scelto tradotto in versi italiani (*Giornale de' letterati di Pisa*, 1803, t. 8, art. 6, p. 148).

— [Article sur :] Anno teatrale. Anno III (*Giornale de' letterati di Pisa*, 1806, Parte I del tomo IV, p. 74).

— Regole della poesia, sì latina che italiana. *Piacenza*, 1809, in-8.

C. BRANCADORO. Le mie meditazioni sulle tombe, trattenimenti di Monsignor Cesare Brancadoro, cameriere d'onore di N. S., traduttore delle meditazioni di Hervey. *Modena*, 1778, in-8.

L. DE BRÊME. Intorno all' ingiustizia di alcuni giudizj letterari italiani. Discorso di Lodovico Arborio Gattinara di Brème. *Milano*. 1816, in-8.

— Grand commentaire sur un petit article, par un vivant remarquable sans le savoir ; ou Réflexions et notices générales et particulières à propos d'un article qui le concerne dans la *Biographie des vivants*. *Genève et Paris*, 1817, in-8.

A. BRUNER. Proclamation patriotique. A. Bruner, tribun du peuple romain et lieutenant français. *Naples*, 1799, feuille volante.

F. BRUNETTI. Prolusione alla cattedra d'istituzioni civili dell' avvocato F. Brunetti, pubblico professore nel liceo del Rubicone. *Faenza*, 1810, br. in-8.

P. BULGARI. La caduta della veneta aristocrazia, ossia Discorso al popolo veneto nella caduta dei mille suoi Tarquinj. *S. l.* [*Venezia*], 1797, br. in-8.

P. BURATTI. Poesie. *Venezia*, 1864, 3 vol. in-8.

P. J. CABANIS. Mélanges de littérature allemande, ou choix de traductions de l'allemand. *Paris*, an V, 1797, in-8.

— Œuvres complètes de Cabanis, membre du Sénat, de l'Institut, de l'École et Société de Médecine de Paris, etc., accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages. *Paris*, 1823-1825, 5 vol. in-8.

A. CALBO. Cenni di educazione patriottica del cittadino Agostino Calbo. *Venezia*, a. I, in-16.

B. CALURA. Estri bellici. L'anno I della veneta ricuperata libertà. *Venezia*, 1797, in-16.

E. CALVO. Poesie piemontesi, edizione centenaria definitiva, adorna di una vita dell' autore, due ritratti, una canzone inedita, copiose note e bibliografia di L. de Mauri. *Torino*, 1901, in-16.

E. CAMINER-TURRA. Nuova raccolta di composizioni teatrali, tradotte da Elisabetta Caminer-Turra. *Venezia*, 1774-1776, 6 vol. in-12. T. II : *Miss Sara Sampson*.

G. CARMIGNANI. Dissertazione critica sulle traduzioni dell' avvocato Giovanni Carmignani, professore di diritto criminale nella Università di Pisa, coronata dall' accademia Napoleone in Lucca, il 12 Maggio 1808. *Firenze*, 1808, in-8.

B. CARMINATI. Prolusione agli studj dell' Università di Pavia per l'anno scolastico 1809 e 1810, detta in lode di G.-B. Borsieri. *Milano*, 1810, br. in-8.

FR. CARREGA. Su l'arte di tradurre e le traduzioni degli antichi, considerazioni di Fr. Carrega. *Genova*, 1809, in-8.

L. CASARINI. Clato, tragedia. (*Anno teatrale*, Anno I, tomo V.) *Venezia*, 1804, in-8.

CASSIANO BATPERINI. La felice rivoluzione non ha guari seguita sul Parnasso d'Italia, annunziata per un ambasciatore straordinario di Apollo alla brillante gioventù italiana, che ama grandeggiare in una sorta di poesia nuova nuova. Poemetto eroico-comico, corredato di note gustose ed interessanti, di Cassiano Batperini, P. di E. e P. *Ancona*, 1810, in-12.

FR. CASSOLI. Sulle traduzioni poetiche. Ragionamento del conte Cassoli reggiano. *Reggio*, 1826, in-8.

P. A. CASTELLARI-FORESTI. La Democrazia. Cantata a tre. *Bologna*, 1798, br. in-8.

F. CASTELLI. Notti al sepolcro di Pio VI, dell' abate F. Castelli. *Ancona*, 1807, in-12.

S. CASTELLI. Esquisse d'une analyse des droits à l'immortalité de Napoléon le Grand. Saggio..., etc. *Milano*, 1807, in-8.

CATALOGO de' capi d'opera di pittura, scultura, antichità, libri, storia naturale, ed altre curiosità, trasportati dall' Italia in Francia. *Venezia*, 1797, br. in-4. Ed. seconda, *Milano*, 1799.

CATALOGO de' libri italiani francesi latini inglesi, e romanzi francesi, che si trovano presso Fr. Sonzogno, di Giov. Battista, librajo e stampatore in Milano, Corsia de' Servi nº 596. *Milano*, 1804, in-8.

CATALOGUE des livres de la bibliothèque de feu M. P.-L. Ginguené, membre de l'Institut de France, de l'Académie de la Crusca, de l'Académie de Turin, etc. ; dont la vente commencera le lundi 2 mars 1818. *Paris*, 1817, in-8.

CATALOGUE des livres français qui se vendent chez J.-P. Giegler, sur le cours de' Servi, nº 605, à Milan. *Milan*, 1804, in-16. Suppléments, 1805-1807.

CATALOGUE des livres français qui se trouvent chez Yves Gravier, imprimeur-libraire. *Gênes*, 1811, in-8.

CATECHISMO REPUBBLICANO per l'istruzione del Popolo, e la rovina de' tiranni. *Napoli*, a. I, in-16.

CATTANEO. Sullo stile, discorso recitato il 4 di Luglio nel teatro scientifico dell' Accademia di Mantova, da A. Cattaneo, oblato, regio professore di belle lettere e di storia antica e moderna nel liceo del Mincio, socio attuale della suddetta Accademia. *Milano*, 1807, br. in-8.

G. CERONI. La chiesa della Rosa convertita in Circolo Costituzionale, e la celebrazione per l'ingresso de' Francesi in Milano, Ottave. *Verona*, 1798, in-16.

G. Ceroni. Odi di G. Ceroni, Veronese. *Verona*, 1810, in-8.

— Poesie di G. Ceroni, da Verona. *Mantova*, 1813, in-8.

L. Cerretti. Delle vicende del buon gusto in Italia, dal rinascervi delle lettere fino al periodo presente. Orazione inaugurale recitata nella grand' Aula dell' Università di Pavia dal professore di eloquenza, il giorno 3 Maggio 1805. *Pavia*, 1805, in-4.

— Istituzioni di eloquenza del cav. Luigi Cerretti modenese. Prima ed. *Pavia*, 1811, 2 vol. 8. Sec. ed. *Milano*, 1822, 2 vol. in-16.

A. Cesari. Vita del cavaliere Clementino Vannetti di Rovereto, da A. Cesari dell' Oratorio di Verona. *Verona*, 1796, in-8.

— Volgarizzamento delle Vite de' Santi Padri, secondo l'edizione di Firenze anno 1731. *Verona*, 1799, 5 vol. in-4.

— L'heautontimorumenos, o sia il Punitore di se stesso, commedia di P. Terenzio, recata in volgar fiorentino. *Verona*, 1805, in-12.

— Vocabolario degli Accademici della Crusca, oltre le giunte fatteci finora, cresciuto d'assai migliaja di Voci de' classici, le più trovate da Veronesi; dedicato a S. A. imperiale il principe Eugenio, vice-re d'Italia. Tomo primo. A.-B. *Verona*, 1806, in-4.

— Dissertazione sopra lo stato presente della lingua italiana, scritta da A. Cesari, dell' Oratorio di Verona, socio ordinario dell' Accademia di scienze, lettere ed arti, coronata dalla stessa Accademia li 14 dicembre 1809. *Verona*, 1810, in-4.

— Le Grazie, dialogo di A. Cesari Veronese, etc. *Verona*, 1813, in-4.

— Le sei commedie di Terenzio recate in volgar fiorentino. *Verona*, 1816, 2 vol. in-8.

— Orazioni due recitate da Antonio Cesari, D. O., nella basilica di S. Zenone vescovo e martire, primo protettore di Verona, ne' pubblici ringraziamenti a Dio fatti per tre giorni per la liberazione dal giogo degli stranieri, l'anno 1814. *Imola*, 1823, in-16.

— Antidoto pei giovani studiosi contro le novità in opera di lingua italiana. *Verona*, 1829, in-8.

— Lettere ed altre scritture di Antonio Cesari, pubblicate ora per la prima volta, con lettere d'uomini illustri a lui, per cura di G. Guidetti. *Torino*, 1896, in-16.

— Prose, rime e traduzioni varie inedite o sparse di Antonio Cesari, raccolte e pubblicate per cura di G. Guidetti. *Reggio nell' Emilia*, 1899, in-12.

M. Cesarotti. Opere. *Pisa-Firenze*, 1800-1813, 40 vol. in-16.

— Istruzione d'un cittadino a' suoi fratelli meno istruiti. *Padova*, a. I rep., in-16.

— Cento lettere inedite a G. Renier-Michiel, ed. V. Malamani. *Ancona*, 1885, in-8.

De Chabrol. Statistique des provinces de Savone, d'Oneille, d'Acqui, et de partie de la province de Mondovi, formant l'ancien département de Montenotte, par le comte de Chabrol de Volvic, conseiller d'État, préfet de la Seine. *Paris*, 1824, 2 vol. in-4.

Chansonnier (Le) de la Montagne, ou Recueil de chansons, vaudevilles et pots-pourris et hymnes patriotiques, par différents auteurs. *Paris*, an III, in-18.

Chansonnier (Le) patriote, ou Recueil de chansons, vaudevilles et pots-pourris patriotiques, par différents auteurs. *Paris*, an I, in-18.

Chateaubriand. Génie du christianisme (Œuvres complètes, Éd. Garnier, t. II. *Paris*, 1859, in-8).

— Voyages et mélanges littéraires (*Ibid.*, t. VI).

— Mémoires d'Outre-Tombe (Éd. Biré. *Paris, s. d.*, 6 vol. in-8).

P. Chaussard. Sur la gloire du xixe siècle, discours prononcé le 14 août 1807, avant la distribution solennelle des prix au lycée d'Orléans, par M. Chaussard. *Paris*, 1807, in-8.

A. Chenier. Œuvres en prose (Éd. Becq de Fouquières). *Paris*, 1872, in-18.

M.-J. Chenier. Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789, par M.-J. de Chénier. *Paris*, 1816, in 8.

M. Cicconi. La Reprubbeca spiegata co lo sant' avangelio a lengua nosta liscia, e sbriscia, che se ntenne da tutte... *Napoli*, 1799, 8 num. 64 p. in-8.

L. Cigognara. Elogio di Tiziano Vecellio (Discorsi letti nella R. Veneta Accademia di Belle arti per la distribuzione de' premii, li 13 agosto 1809). *Venezia*, [1809], in-8.

— Elogio di Andrea Palladio (Discorsi letti nella R. Veneta Accademia di Belle arti per la distribuzione de' premii, nell' agosto 1810). *Venezia*, [1810] in-8.

— Del bello, Ragionamenti. *Firenze*, 1808, in-4.

— Storia della scultura dal suo risorgimento in Italia fino al secolo di Canova. *Venezia*, 1813-1818, 3 vol. in-folio. Deuxième éd., Prato, 1823-1824, 7 vol. in-8.

— Memorie tratte dai documenti originali. Ed. V. Malamani. *Venezia*, 1888, 2 vol. in-8.

Coccazza (La) democratica, apologo. *Torino*, 1799, in-8.

Collalto. Discorso relativo all' inalzamento dell' albero della libertà, del cittadino Collalto. *Venezia*, 1797, in-16.

Collezione storica di tutti i fatti d'armi ed altri avvenimenti di guerra che hanno avuto luogo in Italia fra le armate belligeranti nel corrente anno 1799, dall' esplosione delle ostilità fino a tutto il dì 23 luglio, aggiuntovi il sincero ragguaglio dell' uccisione seguita a Rastadt dei ministri francesi a quel congresso. *Firenze*, 1799, in-24.

M. Colombo. Catalogo di alcune opere attinenti alle scienze, alle arti, e ad altri bisogni dell' uomo, le quali quantunque non citate nel vocabolario della Crusca meritano per conto della lingua qualche considerazione; aggiuntevi tre lezioni sulle doti di una colta favella. *Milano*, 1812, in-8.

G. Colucci. La repubblica di Genova e la Rivoluzione francese. Corrispondenze inedite degli ambasciatori Genovesi a Parigi e presso il Congresso di Rastadt. *Roma*, 1902, 4 vol. in-8.

Componimenti in occasione della solenne festa da celebrarsi nella real chiesa della Trinità maggiore a spese del ceto de' regj notari napoletani in ringraziamento all' Altissimo pel glorioso ritorno delle armi del clementissimo nostro sovrano Ferdinando IV re delle Due Sicilie, etc. *Napoli*, 1799, in-8.

Concerts (Les) républicains, ou choix lyrique et sentimental. *Paris,* an III, in-16.

Considérations libres sur la Révolution de Gènes. *Paris,* 1798, 42 pages in-16.

F. Coraccini [Lafolie]. Histoire de l'administration du royaume d'Italie pendant la domination française. *Paris,* 1823, in-8. Storia dell' amministrazione del Regno d'Italia durante il dominio francese. *Lugano,* 1823, in-8.

Corniani. I primi quattro secoli della letteratura italiana dopo il suo risorgimento, commentario ragionato del conte G. B. Corniani — *Bassano,* 1796, in 8. — I secoli della lett. ital. dopo il suo ris., comm. rag. del consigliere G. B. Corniani — *Brescia,* 1804-1806, 5 vol. in-8.

P. Costa. Opere. *Firenze,* 1839, 4 vol. in-8.

Costa de Beauregard. Un homme d'autrefois. Souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils. Prem. éd. *Paris,* 1877, in-8 ; cinquième éd., 1886.

L. Costantini. Scelta di prose italiane. *Parigi,* 1812, in-12.

L. Coste. Essai sur les progrès et le génie de la langue française, lu à la séance publique de l'Académie de Besançon, le 5 décembre 1807, par L. Coste, bibliothécaire de la même ville et membre de l'Académie. Traduit en italien par le P. Paul Murari, C. R. S., traducteur du poème de la Pitié. *Venise,* 1808, in-8.

Costituzione della società patriottica della Repubblica napoletana, sotto il titolo degli amici della legge. *Napoli,* 1799, broch. in-4.

Coup d'œil sur l'état actuel de la litterature en Allemagne (*Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres et arts*, faisant suite à la *Bibliothèque britannique,* rédigée à Genève, par les auteurs de ce dernier recueil. Tome Ier : littérature, p. 49). *Genève*, 1816, in-8. Traduit dans le *Giornale enciclopedico di Napoli,* 1816, t. IV, p. 34.

G. de Coureil. Opere di G. S. De Coureil. Prima edizione, riveduta e corretta dall' autore. *Livorno,* 1818, 5 vol. in-12.

P.-L. Courier. Œuvres. *Paris,* 1882, 3 vol. in-12.

Creuzé de Lesser. Voyage en Italie. *Paris,* 1806, in-8.

V. Cuoco. Saggio storico sulla Rivoluzione di Napoli (1799) di V. Cuoco, premessavi la vita dell' autore, scritta da Mariano d'Ayala. *Firenze,* 1865, in-32. (*Suivent les* Frammenti di lettere dirette a Vincenzo Russo.)

— Platone in Italia. Traduzione dal Greco. *Milano*, 1804-1806, 3 vol. in-8.

— Progetto di decreto per l'ordinamento della pubblica istruzione, seguito da un rapporto ragionato per V. Cuoco. *Napoli,* 1848, in-16.

— Un articolo dimenticato di V. Cuoco sugli scrittori politici italiani (*La Critica,* anno II, fasc. IV, 20 luglio 1904).

— Scritti pedagogici inediti o rari, raccolti e pubblicati con note e appendice di documenti, da G. Gentile. *Roma-Milano,* 1909, in-16.

P. Custodi. Al Gran consiglio della Repubblica cisalpina. *Milano,* a. VI, in-24.

— Scrittori classici italiani d'economia politica. *Milano,* 1803-1805, 48 vol. in-8.

A. Dalmistro. Il puro omaggio a Napoleone il Grande. *Venezia,* 1810, in-4.

Dandolo. Risposte date dal cittadino Dandolo a due deputazioni presentatesi alla municipalità, una al cittadino Patriarca, ai citt. parrochi e clero di Venezia, l'altra ai deputati di Pelestrina e de' popoli vicini. *Venezia,* 1797, in-16.

Dante. Le Paradis, poème du Dante, trad. de l'it. par un membre de la Société colombaire de Florence, de la Société royale de Gottingue, et de l'Académie de Cortone. *Paris,* 1811, in-8.

[Daunou]. Notice sur la vie et les ouvrages de M.-J. Chénier, de l'Institut de France, par M.... *Paris,* 1811, in-8.

David. Convention nationale. Rapport sur la fête héroïque pour les honneurs du Panthéon à décerner aux jeunes Bara et Viala, par David. Rapporto, etc. *Parigi,* anno II, in-8.

B. del Bene. Giornale di memorie (1770-1796) a cura di G. Biadego. *Verona,* 1883, in-16.

Del carattere morale, politico, e letterario dei Francesi, di A. F. *Milano,* 1799, in-8.

L. del Pozzo. Cronaca civile e militare delle Due Sicilie, sotto la dinastia borbonica, dall' anno 1734 in poi, compilata da Monsignor Luigi del Pozzo. *Napoli,* 1857, in-8.

M. Delfico. Ricerche sul vero carattere della giurisprudenza romana, e de' suoi cultori. *Napoli,* 1791, in-8.

— Memorie storiche della Repubblica di San Marino, raccolte dal cav. M. Delfico, cittadino della medesima. *Milano,* 1804, in-4.

— Pensieri su l'istoria, e sull' incertezza della medesima, del cavaliere M. Delfico, cittadino della Rep. di San Marino. *Forlì,* 1806, in-8.

Delille. I Giardini, poema del Signor abate De Lille, tradotto dal francese dal Sig. Ab. Antonio Garzia. *Venezia,* 1792, in-8.

— I Giardini, ossia l'arte di abbellire le campagne. Poema dell' abate Lille. *Firenze,* 1794, in-18.

— I Giardini, poema di Jacopo Delille, tradotto dal francese in verso sciolto italiano da Eutimo Carnevali, socio di varie Accademie. *Brescia,* 1808, in-12.

— La Pietà, poema. *Firenze,* 1804, in-8.

— La Pietà, poema di Giacopo Delille, recato in verso sciolto da D. Paolo Murari, C. R. S. *Venezia,* 1804, in-8.

— L'uomo de' campi, o sia le Georgiche francesi, di Giacomo Delille, trasportate in verso italiano dal canonico Carlo Ercolani, patrizio maceratese. *Venezia,* 1805, in-12.

Delille. L'immortalità dell' anima, poemetto ditirambico, trasportato in versi italiani da Giannantonio Poggio, corredato del testo originale. *Vercelli,* 1812, in-8.

— *Id.,* tradotto da Michele Bolaffi, col testo a fronte. *Venezia,* 1813, in-8.

Dell' arte dei giardini inglesi. *Milano,* an IX (1801), in-4. Seconda edizione, ricorretta ed accresciuta dall' autore, e coll' aggiunta di nuove tavole incise in rame. *Milano,* 1813, 2 vol. in-8.

B. della Torre. Lettera pastorale del cittadino Bernardo della Torre vescovo di Lettere e Gragnano. *S. l., s. d.* [*Napoli,* 1799], br. in-4.

C. Denina. Discorso sopra le vicende della letteratura. 2a Edizione : *Glasgow,* 1763, in-16. 3a Ed. : *Berlino,* 1784, 2 vol. in-8.

— La Prusse littéraire sous Frédéric II, ou Histoire abrégée de la plupart des auteurs, des académiciens et des artistes qui sont nés ou qui ont vécu dans les États prussiens depuis 1740 jusqu'en 1786, par ordre alphabétique ; par M. l'abbé Denina. *Berlin,* 1790, 4 vol. in-8.

— Pièces diverses, servant de suite aux Considérations d'un Italien sur l'Italie. *Berlin,* 1799, in-8.

— Dell' uso della lingua francese, discorso in forma di lettera diretto ad un letterato piemontese. *Berlino,* 1803, in-8.

— Rivoluzioni della Germania. *Milano,* 1805, 6 vol. in-8.

— Essai sur les traces anciennes du caractère des Italiens modernes, des Siciliens, des Sardes et des Corses..., par Ch. Denina, bibliothécaire de S. M. Impériale et Royale. *Paris,* 1807, in-8.

Descrizione della festa repubblicana eseguita in Parigi il di 10 Decembre, in occasione che il generale Bonaparte presentò al Direttorio la ratifica del trattato di Campo-Formio. *Venezia,* 1798, in-16.

Desodoards. Storia filosofica e imparziale delle Rivoluzioni di Francia, di Venezia, e di Genova, trad. ital. *Genova,* 1798-1802, 22 vol. in-8.

T. Desorgues. Rousseau, ou l'Enfance, poème : suivi des Transtévérins, ou les Sans-culottes du Tibre. *Paris, s. d.* [1794], in-8.

— Mon conclave, suivi des deux Italies. *Paris, s. d.,* in-8.

Destutt de Tracy. Éléments d'Idéologie. Nouvelle édition. *Paris,* 1817-1818, 5 parties en 4 vol. in-8.

Diario Napoletano. [di Carlo de Nicola], 1798-1825. *Napoli,* 1906, 2 vol. in-8 (Società napoletana di Storia patria).

Diritti dell' Italia sui pubblici monumenti di scienze ed arti esistenti in Parigi. *Milano,* 1814, in-8.

Discorsi letti nella grand'Aula del Palazzo Reale delle scienze e delle Arti in Milano, in occasione della solenne distribuzione de' premj della R. Accademia delle Belle-Arti il giorno 13 agosto 1809. *Milano,* 1809, in-8.

Discorsi letti nella R. Accademia di Milano in occasione della pubblica distribuzione de' premj l'anno 1806. *Milano,* 1806, in-8.

Discorso ai popoli dello stato veneto. *Venezia,* 1797, br. in-12.

Discorso di un libero cittadino. *S. l. s. d.* [*Venezia,* 1797], in-16.

DISCORSO intorno al governo costituzionale, per istruzione di quelli che non sono versati nelle scienze politiche. *Bologna*, a. I, in-16.

D. DODICI. Orazione in lode di Napoleone, con due Epigrafi *Piacenza*, 1808, in-8.

DUCIS. Amleto, tragedia del Signor Ducis, tradotta dal N. U. Francesco Gritti (Teatro moderno applaudito. *Venezia*, 1796, tome IV).

DUSSAULT. Annales littéraires, ou choix chronologique des principaux articles de littérature, insérés par M. Dussault dans le *Journal des Débats*, depuis 1800 jusqu'à 1817 inclusivement, recueillis et publiés par l'auteur des Mémoires historiques sur Louis XVII. *Paris*, 1818-1824, 5 vol. in-8.

ECCITAMENTO a' popoli della Italia ad armarsi, e a difendersi da' Francesi, e a detestarne le massime distruttive della religione, de' governi e della società. *Cosmopoli*, 1796, in-8.

ELENCO di tutti i giornali che si sono pubblicati in Milano dall' arrivo de' Francesi sino al presente sotto differenti titoli, come ancora di quelli che furono sospesi per mancanza d'associati (*Giornale degli eruditi*, vol. III, a. II, 1883-84, p. 278).

[ELEUTERO PANTIPOLITE]. Bonaparte e i Francesi. Pensieri di Eleutero Pantipolite. *Venezia*, 1814, in-8.

ELISABETTA DI BORBONE, principessa di Francia, tragedia, D. A. P. L. R. *Torino*, 1794, in-8.

ELOGIO degl' Italiani morti ne' combattimenti del 1809 contro l'Austria. *Milano*, 1809, in-8.

ELOGIO di Napoleone Bonaparte. *Bologna*, 1796, in-16.

EPIGRAFE ALL' ITALIA (Patientia laesa fit furor). *Roma*, 1796, in-8.

ESITO (L') della morte corrispondente alla vita di tre supposti eroi del secolo decimottavo, Voltaire, Alembert, e Diderot, dimostrato dalla semplice e verace narrazione della loro morte, colla giunta d'un mandamento di Monsignore il Vescovo d'Amiens sulle opere di Voltaire, e la descrizione di Ferney. *Assisi*, 1790, in-8.

EXERCICES PUBLICS des élèves du Collège de Plaisance. *Piacenza*, 1812, in-4.

V. FABRE. Tableau littéraire du XVIIIe siècle, suivi de l'éloge de La Bruyère..., ouvrages qui ont remporté les prix d'éloquence décernés par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 4 avril 1810. *Paris*, 1810, in-8.

G. FANTONI. Ode del cittadino G. Fantoni, composta prima della discesa de' Francesi in Italia, e da lui recitata nella Società di Pubblica Istruzione di Venezia. *Venezia*, 1797, br. in-16.

G. FANTONI. Poesie e Prose. Edizione completa, a cura del nipote Agostino Fantoni e di Agostino Bartoli. *Italia*, [*Firenze*], 1823, 3 vol. in-8.

Epistola di G. Fantoni a Bonaparte, presidente della Repubblica italiana (1803). Pubblicata per cura di Al. d'Ancona. *Pisa*, 1890, in-8.

FASTI della Rivoluzione francese, o sia Relazione degli orribili assassinj, tirannie e crudeltà commesse dal furore popolare, e dall' iniquo partito Democratico nella Francia, ed altrove. Opera interessante dell' autore del Vocabolario democratico, nuovamente corretta ed accresciuta. *Venezia*, 1799, 3 vol. in-8.

C. FAURIEL [Article sur:]. De la littérature (*Décade philosophique*, T. XXV, 10 Prairial an VIII, p. 404 et sv.; 20 Prairial, p. 486; 30 Prairial, p. 528).

— [Article sur:]. Il Camillo, o Vejo conquistata, poème, par M. Charles Botta (*Annales encyclopédiques*, rédigées par A. L. Millin, 1817, T. IV, p. 353 et sv.; T. V, p. 106 et sv.).

— [Article sur:] Histoire littéraire de l'Italie, par P.-L. Ginguené (*Mercure de France*, Août 1811, p. 396; Sept., p. 450; Oct., p. 115; Déc. 1812, p. 438 et 488; Janv. 1813, p. 207).

— Dante et les origines de la littérature italienne. *Paris*, 1854, 2 vol. in-8.

— Les derniers jours du Consulat, manuscrit inédit de Cl. Fauriel, publié et annoté par L. Lalanne. *Paris*, 1886, in-12.

FAVIÈRES. Elisabetta, dramma del Cittadino Favières, traduzione inedita del cittadino Girolamo Savorgan (*Teatro moderno applaudito*, tome XVII, anno 1797).

C. FEDERICI. Otello, azione tragica di spettacolo, del Sig. avvocato Carlo Federici (*Capricci teatrali*, T. 3).

D. M. FEDERICI. Lo stato diverso della Francia vecchio et nuovo, col vaticinio del futuro, breve componimento del Canonico Dionigio Maria Federici, dedicato al Signor D. Antonio della Rosa, direttor generale di Polizia nella Capitale di Napoli. *Napoli*, 1799, in-8.

L. FEDERICI. Vindicie italiane. Opera critico-filosofica. *Verona*, 1804, in-8.

CH. M. DE FELETZ. Mélanges. *Paris*, 1828, in-8.

G. FERRARI. I Francesi in Lombardia da Carlo VIII fino alla sempre memorabile giornata del 28 Aprile 1799. *Venezia*, 1799, in-8. Ed. seconda, *Milano*, 1799, in-8.

FESTE che si danno in Genova per la venuta di S. M. Napoleone, imperatore de' Francesi e re d'Italia. *Genova*, 1805, in-4.

A. FIORDELISI. I Giornali di Diomede Marinelli, due codici della Biblioteca nazionale di Napoli (XV. D. 43-44) pubblicati per cura di A. Fiordelisi. I. (1794-1800). *Napoli*, 1901, in-4.

[FIORDILIGI TAUMANZIA]. Orintia Romagnoli Sagrati. Lettera di Fiordiligi Taumanzia, pastorella d'Arcadia, all' ornatissimo Sign. Floriano Caldani, Bolognese. *Venezia*, 1807, br. in-16.

N. FIORENTINO. A' giovani cittadini studiosi il citt. N. Fiorentino. *Napoli*, 1799, feuille volante.

C.-F. FLÖGEL. Storia dell' umano intelletto, tradotta da A. Ridolfi. *Pavia*, 1788, in-8.

[DE FOË]. La vita e le avventure di Robinsone Crusoe, storia galante, che contiene, tra gli altri avvenimenti, il soggiorno ch'egli fece per ventott' anni in un' Isola deserta situata sopra la costa dell' America vicino all'

imboccatura della gran riviera Oronooca. Il tutto scritto da lui medesimo. Traduzione dal francese. *Napoli,* 1815, 4 vol. in-8.

V. Fontana. Autobiografia e Poesie inedite del contadino Valerio da Pos (1740-1822). *Belluno,* 1898, in-8.

U. Foscolo. Opere edite e postume, per cura di F.-S. Orlandini e E. Mayer. *Firenze,* 1850-62, 11 vol. in-16.

— Appendice alle opere edite e postume, per cura di G. Chiarini. *Firenze,* 1890, in-16.

— Dei sepolcri, poesie di Ugo Foscolo, d'Ippolito Pindemonte, e di Giovanni Torti, aggiuntovi uno squarcio di Vincenzo Monti sullo stesso soggetto, ed una dissertazione di Girolamo Federico Borgno, traduzione dal latino, con alcune altre poesie già divulgate. *Milano,* 1822, in-12.

— Scritti politici inediti di Ugo Foscolo, raccolti a documentarne la vita e i tempi. *Lugano,* 1844, in-8.

— Un' autografo di Ugo Foscolo (Piano di studi, indice di alcune sue opere, fac simile). Pubblicato a cura di Leo Benvenuti. *Bologna,* 1881, br. in-4.

— L'Ipercalisse tradotta e illustrata da G. Antonio Martinetti. *Saluzzo,* 1884, in-8.

— Ultime lettere di Jacopo Ortis. Ed. Martinetti e C. Antona-Traversi. *Saluzzo,* 1887, in-8.

— Il carme dei Sepolcri, e altre poesie di U. Foscolo, con discorso e commento di Fr. Trevisan. Quarta Ed. *Milano,* 1898, in-8.

— Poesie di Ugo Foscolo, nuova edizione critica, per cura di G. Chiarini. *Livorno,* 1904, in-8.

— Epistolario, compreso quello amoroso, di Ugo Foscolo e di Quirina Mocenni-Magiotti, riprodotto dagli autografi esistenti nella R. Bibl. Nazionale Centrale di Firenze, per cura di E. del Cerro. *Firenze,* 1904, in-8.

Fouché. Discours du citoyen Fouché, ambassadeur de France à Milan, en présentant ses lettres de créance au Directoire exécutif. *Milan,* 1798, feuille volante.

Francesi (I) per tutto gl'istessi in Francia, in Oriente, in Italia, nelle Fiandre, in ogni tempo, in ogni secolo. Istruzione istorica dimostrativa. *S. l.,* 1799, in-16.

Frugalità (La) repubblicana di Bonaparte e degli altri generali ed agenti francesi, comprovata colle sue proprie lettere, tradotte dal francese. *Milano,* 1799, in-16.

B. Gagliano. La fuga de' tiranni, proclama del Citt° Bruno Gagliano. *Napoli,* 1799, feuille volante.

— Della eloquenza militare, discorso accademico. *Pavia,* 1806, in-8. Id. *Napoli,* 1812, in-8.

F. Gagliuffi. Specimen latinitatis, accedunt poemata varia meditata et extemporalia. *Augustae Taurinorum,* 1833, in-4.

G.-F. Galeani Napione. Dell' uso e dei pregi della lingua italiana libri tré. *Torino,* 1791-92, 2 vol. in-8.

— Notizia de' principali scrittori di arte militare italiana. *Torino,* 1804, in-8.

— Della patria di Cristoforo Colombo, dissertazione pubblicata nelle Memorie dell' Accademia imperiale delle scienze di Torino, ristampata con giunte..... — *Torino,* 1808, in-8.

— Del primo scopritore del continente del Nuovo Mondo, e dei più antichi storici che ne scrissero. Ragionamento. *Firenze,* 1809, in-8.

— Delle prime edizioni e di un manoscritto delle memorie del generale Montecuccoli, cui si aggiungono i supplementi originali delle lacune più notabili, che s'incontrano in esse Memorie, ricavati dal manoscritto medesimo, e che si pubblicano per la prima volta, di Gian Francesco Galeani Napione (*Mémoires de l'Académie de Turin,* 1809-1810, p. 603).

G. Galli. Il Cittadino Dottor Giacinto Galli, in occasione che si eresse il glorioso trofeo di Libertà in piazza Fontana. (Misc. S. C. V. III. 16. Bibl. Ambrosiana. *Milano*).

G. Gargani. Elogio funebre, alla memoria dei bravi ufficiali e soldati delle armate Imperiali d'Italia, recitato dall' abate Gaetano Gargani. *Salò,* 1799, in-8.

A. Gasparinetti. Apoteosi di Napoleone I, imperatore e re. Cantica. *Mantova,* 1809, in-8.

Gay. L'invenzione del ventaglio, poemetto tradotto dall' inglese di G. Gay, dall' ab. Marco Fassadoni (Mescolanze curiose ed interessanti, ossia Raccolta di opuscoli piacevoli ed istruttivi, tratti da molti de' più celebri scrittori d'Europa. Vol. I, part. 1. *Treviso,* 1795, in-8).

Mme de Genlis. — De l'influence des femmes sur la littérature française, ou précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres. *Paris,* 1811, 2 vol. in-12.

— Examen critique de l'ouvrage intitulé : Biographie universelle. *Paris,* 1811, in-8.

J.-M. de Gérando. Histoire comparée des systèmes de philosophie relativement aux principes des connaissances humaines. *Paris,* an XII, 1804, 3 vol. in-8.

— Des communications littéraires et philosophiques entre les nations de l'Europe (*Archives littéraires de l'Europe* ou *Mélanges de littérature, d'histoire, et de philosophie,* par une société de gens de lettres : suivis d'une gazette littéraire universelle. Tome Ier. *Paris,* 1804, in-8).

S. Gessner. Opere di Salomone Gessner, versione italiana del signor Fr. Treccani. *Brescia,* 1817, 4 vol. in-16.

[Gherardini]. Voci italiane ammissibili benchè proscritte dall' Elenco del Sign. Bernardoni. *Milano,* 1812, in-16.

A. Giacinto. A Napoleone I e Maria Luigia d'Austria. Parafrasi del Salmo XLIV. *Parma,* 1811, in-4.

F. Gianni. Poesie. *Milano,* 1807, in-16.

P.-L. GINGUENÉ. Éloge de Louis XII, père du peuple ; discours qui a concouru pour le prix de l'Académie française en 1788. *Paris,* 1788, in-8.

— Lettres sur les Confessions de Jean-Jacques Rousseau. *Paris,* 1791, in-8.

— Notice sur la vie et les ouvrages de Nicolas Piccini, par P.-L. Ginguené, de l'Institut national des sciences et des arts. *Paris,* an IX, in-8.

— Dictionnaire de musique. Encyclopédie méthodique, ou par ordre de matières, par une société de gens de lettres, de savants et d'artistes. Musique, publiée par MM. Framery et Ginguené. Tome I : *Paris,* 1791, in-4. Tome II : *Paris,* 1818, in-4.

— [*Article sur le*] Génie du Christianisme. — *Décade philosophique*, T. XXXIII, 10 Prairial an X, p. 535 ; t. XXXIV, 10 messidor an X, p. 21 : 20 mess. an X, p. 88.

— Lettres de P.-L. Ginguené, membre de l'Institut de France, à un académicien de l'Académie impériale de Turin, sur un passage de la Vie de V. Alfieri. *Paris,* 1809, in-12.

— Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian (Poésies d'Ossian, nouvelle éd., *Paris,* 1810, 2 vol. in-8).

— Fables nouvelles. *Paris,* 1810, in-12.

— [Préface des] Nouvelles fables de Phèdre, trad. Petroni et Biagioli. *Paris,* 1812, in-8.

— Fables inédites et poésies diverses. *Paris,* 1814, in-12.

— Histoire littéraire d'Italie, par P.-L. Ginguené, de l'Institut Impérial de France, membre non résident de l'Académie impériale de Turin, associé correspondant de celle de la Crusca, des Athénées de Niort et de Vaucluse, membre de l'Académie celtique, etc. *Paris,* 1811-1819, 9 vol. in-8. Deuxième éd., *Paris,* 1824, 9 vol. in-8.

— [*Articles sur*] Alfieri, Bergamini, Cabanis, Dante da Majano, etc. (*Biographie Michaud*).

V. GIOBERTI. Del primato morale e civile degli Italiani. *Bruxelles,* 1843, 2 vol. in-8.

M. GIOJA. — Dissertazione sul problema : « Quale dei governi liberi meglio convenga alla felicità dell' Italia ». *Milano,* Anno I Repubb., in-8.

— Il Censore. Cf. *Journaux*.

— Gazzetta nazionale della Cisalpina, di M. Gioja. Cf. *Journaux*.

— La Giulia ossia l' interregno della Cisalpina, trag. del cittadino M. Gioja. *Milano,* a. IX, in-8.

— I Francesi, i Tedeschi, i Russi in Lombardia. Discorso storico-popolare. *Milano,* 1805, in-12.

— Cenni morali e politici sull' Inghilterra, estratti dagli scrittori inglesi. *Milano,* 1806, in-8.

— L'Angleterre jugée par elle-même, ou aperçus moraux et politiques sur la Grande Bretagne, extraits des écrivains anglais. Ouvrage traduit de l'italien. *Milano,* 1806, in-8.

M. Gioja. Manifesto di Sua Maestà prussiana contro la Francia, del 9 ottobre 1806, corredato di note. *Milano,* 1806, in-8.

— La scienza del povero diavolo, storia orientale, tradotta dall' arabo, con note del traduttore. *Milano,* 1809, in-8.

— Filosofia della statistica (Opere, *Lugano,* 1838, 3 vol. in-8).

— Sull' organizzazione de' teatri nazionali, Memoria postuma di M. Gioja, commentata e pubblicata da P. Magistretti. *Milano,* 1878, in-16.

P. Giordani. Opere (Ed. Gussalli). *Milano,* 1854-1863, 14 vol. in-16.

Giovanetti. Raccolta di proverbi e frasi francesi, unite alle loro corrispondenti toscane, con un piccolo trattato d'ortografia, seguito da altre brevi regole per iscriver correttamente e facilmente in francese. Opera utilissima a chi desidera perfezionarsi tanto nello scrivere che nel parlar questa lingua. *Firenze,* 1810, in-16.

G.-B. Giovio. La conversione politica, o Lettere ai Francesi. Epiloghi del cav. G.-B. Giovio. *Como,* 1799, in-8.

— Le XXXVII iscrizioni militari di G.-B. Giovio per la casa degli Invalidi di Milano. *Como,* 1802.

— Lettre de G.-B. Giovio au citoyen J.-B. Chaton, soldat de la 6e demi-brigade de ligne. *S. l.,* 1802, in-16.

— Lettere lariane. *Como,* 1803, in-16.

— Alcuni opuscoli patrj. (Op. viii : I cimiteri.) *Como,* 1804, in-8.

O. Goldsmith. Compendio della storia romana, dalla fondazione di Roma fino alla caduta dell' impero romano in Occidente, tradotto dal francese sull' edizione di Parigi dell' anno 1801. *Napoli,* 1809, 2 vol. in-12. — *Id. Ibid.,* 1814, 2 tomes en 1 vol. in-8. — *Id., Ibid.,* 1816, 2 vol. in-12. — *Id., Milano,* 1815, 2 vol. in-12. — *Id., Venezia,* 1816, 2 vol. in-16.

— Compendio della storia romana, dalla fondazione di Roma fino alla caduta dell' impero romano in Occidente, tradotto dall' inglese, e dal francese, et nuovamente corretto. *Roma,* 1817, 2 vol. in-12.

— Compendio della storia romana del dottore Goldsmith, recato in italiano da Fr. Vallardi, min. Conv., Nuova Edizione rivista e ricorretta sull' originale inglese. *Roma,* 1839-1840, 2 vol. in-12.

Gorani. Mémoires secrets et critiques des cours, des gouvernements, et des mœurs, des principaux États de l'Italie. *Paris,* 1793, 3 vol. in-8.

G. Grassi. Elogio storico del Conte Giuseppe Angelo Saluzzo di Menusiglio. *Torino,* 1813, in-8.

— Opere di Montecuccoli, corrette, accresciute ed illustrate da G. Grassi. *Torino,* 1821, 2 vol. in-4.

T. Gray. Il Bardo. *Milano,* 1807, in-8.

— Poemi inglesi di T. Gray, recati in verso italiano da vari autori. *Milano,* 1813, in-12.

— Elegia di T. Gray sopra un cimitero di campagna, tradotta dall' inglese in più lingue. *Verona,* 1817, in-8. Sec. ed. accresciuta : *Livorno,* 1843, in-4.

P. Grazia. I Francesi in Egitto. Ballo eroico da rappresentarsi nel teatro alla Scala la Quaresima del 1799. *S. l. s. d.*, in-16.

F. Grecy. Réponse d'un Italien réfugié à l'invitation que leur a faite le général Bernadotte, le 4 Fructidor. *Paris*, an VII, in-12.

G. Greppi. Alla gioventù italiana dell' uno e dell' altro sesso. Inno patriottico popolare, composto per commissione della Società di Pubblica Istruzione di Modena. *Modena*, a. I., broch. in-16.

G. Greppi. La Rivoluzione francese nel carteggio di un osservatore italiano (Paolo Greppi). *Milano*, 1900-1904, 3 vol. in-16.

P.-E. Guarnieri. Breve biblioteca dell' architettura militare, compilata da un padre a un suo figliuolo. *Milano*, anno I della Rep. cisalpina, in-16.

M.-J. Guillaume. Procès-verbaux du Comité d'Instruction publique de la Convention Nationale. *Paris*, 1891-1907, 6 vol. in-4.

A. Guillon. De quelques préventions des Italiens contre la langue française. Lettre à M. Denina. *Milan*, 1805, in-12.

— Uno contro più, ovvero risposte del Sig. Guillon, socio delle Accademie di Mantova ec. ec. ai libercoli successivamente pubblicati contro certi suoi articoli inseriti nel Giornale italiano. *Milano*, 1807, in-12.

— Riflessioni sopra la competenza o incompetenza ne' letterarj giudizj, del sign. abate Guillon, socio dell' Accademia di scienze, belle lettere ed arti di Mantova, e di varie altre : dottore in teologia, ec, ec. ec : lette nella pubblica seduta della predetta Accademia nel dì 23 Aprile 1808. *Mantova*, 1808, in-8.

G. Hager. Memoria sulla bussola orientale, letta all'Università di Pavia da G. Hager. *Pavia*, 1809, in-4.

Hervey. Méditations d'Hervey, traduites de l'anglais par M. Le Tourneur. *Paris*, 1770, in-12.

— Méditations sur les tombeaux, par Hervey : trad. de l'anglais. *Paris*, 1771, in-12 [par Mme d'Arconville].

— Le tombe e le meditazioni, trad. in francese da Le Tourneur, e in italiano da D.-B. Ed. seconda. *Firenze*, 1805, in-12. — *Id.*, terza edizione corretta, *Firenze*, 1807, in-16. Etc.

Hesminy d'Auribeau (abbé). Oraison funèbre de S. M. très chrétienne, Louis XVI, roi de France et de Navarre, prononcée en latin, dans la chapelle du Quirinal, en présence de N. T. S. P. le pape Pie VI, par Mgr Leardi, de Casal Montferrat, camérier secret de Sa Sainteté ; et traduite par M. l'abbé Hesminy d'Auribeau, archidiacre, official, et vicaire général de Digne. *Rome*, 1793, in-16.

— Discours aux Romains, sur les prodiges par lesquels le Seigneur a manifesté sa toute-puissance, pour la défense et la gloire de son Église dans ces derniers temps : dédiés au clergé de France, défenseur et vengeur de l'Église, par M. Marotti, professeur d'éloquence à l'Université du Collège romain, et traduit par M. l'abbé Hesminy d'Auribeau, archidiacre et vicaire général de Digne. *Rome*, 1794, in-16.

HESMINY D'AURIBEAU (abbé). Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par les ordres de N. T. S. P. le pape Pie VI, et dédiés à Sa Sainteté par M. l'abbé Hesminy d'Auribeau. *Rome,* 1794-1795, 2 vol. in-8.

— Bienfaits de N. T. S. P. le pape Pie VI et de ses États en faveur des Français émigrés. *Rome,* 1795, in-8.

— Témoignages authentiques contre le serment de haine à la royauté, etc., proposé par les Français républicains et leurs alliés. *Venise,* 1799, in-8.

HOMMAGES POÉTIQUES à Leurs Majestés Impériales et Royales, sur la naissance de S. M. le roi de Rome, recueillis et publiés par J.-J. Lucet et Eckard. *Paris,* 1811, 2 vol. in-8.

L'HYMEN ET LA NAISSANCE, ou poésies en l'honneur de Leurs Majestés Impériales et Royales. *Paris,* 1812, in-8.

IN MORTE di Maria Antonietta d'Austria regina di Francia. Cantica. *Italia,* 1794, broch. in-8.

INNI a Maria Santissima, sempre Vergine, la di cui antichissima e miracolosa effigie che si venera nella primaziale di Pisa, all' altare detto di sotto gli organi, recasi straordinariamente in solenne e divota processione per la suddetta città, la sera del dì 4 agosto 1799, in rendimento di grazie della fausta e memorabile liberazione della Toscana dalle arme francesi. *Pisa,* [1799], in-8.

ISTORIA esatta e veridica della Rivoluzione di Francia, dall' epoca dell' Assemblea de' Notabili incominciata nell' anno 1787 sino al tempo presente con riflessioni filosofiche e politiche, e copiose note. *S. l.,* 1791-93, 5 vol. in-8.

ISTRUZION popolare sull' orologio oltramontano, ossia francese. *Padova,* 1797, in-8.

ISTRUZIONE istorica e dimostrativa, quale sia stato per lo più il carattere della Nazione francese, ed in ispecie dei Parigini verso i loro Re, e verso gli altri Popoli d'Europa. *S. l.,* 1793, in-8.

JAY. Tableau littéraire de la France pendant le XVIIIe siècle : discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par la classe de la littérature et de la langue françaises de l'Institut, dans sa séance du 4 avril 1810. *Paris,* 1810, in-8.

— Discours sur le genre romantique en littérature, prononcé à l'Athénée royal par M. Jay, l'un des professeurs (*Spectateur,* t. III, nº 24, p. 145 et sv.).

T. JUNG. Lucien Bonaparte et ses mémoires, 1775-1840, d'après les papiers déposés aux Archives étrangères et d'autres documents inédits. *Paris,* 1882-1883, 3 vol. in-8.

KANT. Idee di E. Kant sull' educazione, pubblicate dal dott. Rink. Traduzione dal tedesco di A... E...; *Milano,* 1808, in-8.

KOTZEBUE. Misanthropie et repentir, drame en cinq actes, en prose, du théâtre allemand de Kotz-büe, traduit par Bursay, et arrangé à l'usage de la scène française par la citoyenne Molé, artiste du Théâtre français, faubourg Germain : représenté pour la première fois sur ce théâtre, le 7 nivôse, an VII. *Paris,* an VII, in-8.

— Souvenirs d'un voyage en Livonie, à Rome et à Naples, faisant suite aux souvenirs de Paris, par Aug. de Kotzebue. Traduits de l'allemand [par G. de Pixérécourt]. *Paris,* 1806, 4 vol. in-12.

J. LALANDE. Voyage d'un Français en Italie. *Venise et Paris,* 1769, 8 vol. in-12.

G. DE LAMA. Vita del cavaliere Giambattista Bodoni, tipografo italiano, e catalogo cronologico delle sue edizioni. *Parma,* 1816, 2 vol. in-4.

L. LAMBERTI. Discorso sulle Belle-Lettere, recitato il giorno 26 di Pratile anno IX da L. Lamberti, prefetto degli studj e professore di eloquenza nel ginnasio nazionale di Brera in Milano. *Milano, s. d.,* in-8.

— Lettere agli autori di un giudizio sopra alcune opere italiane. *Milano,* 1811, in-8.

LAMENTI della Repubblica cisalpina sulle scissure de' poeti. Pittura ch' essa fa del di lei stato attuale. Invocazione del poeta a Bonaparte. *Milano,* a. IX, broch. in-16.

LA REVEILLERE LEPEAUX. Rapida esposizione delle riflessioni del citt. La Reveillère Lepaux, uno de' cinque Direttori della Rep. francese, sopra il culto, le cerimonie civili, e le feste nazionali, con note dello scrittore italiano, e una interessante lettera sullo stesso soggetto del celebre filosofo americano Tommaso Payne. *Milano,* 1797, in-12.

G. LATTANZJ. Sulla necessità di riformare i teatri, progetto legislativo, che il cittadino G. Lattanzj propone alle Repubbliche dell' Italia. Letto nell' Istituto Nazionale della Repubblica Romana nelle stanze del Vaticano li 3 Ventoso anno VII repubb. *Roma,* 1798, in-16.

— Passatempi malinconici di G. Lattanzj, segretario dell' Accademia Virgiliana delle scienze, e belle lettere di Mantova, scritti nell' anno VIII repubb. *Milano* [1801], in-8.

— In morte di Lorenzo Mascheroni, cantica di G. Lattanzj, colle identiche rime di quella di V. Monti. Edizione seconda riveduta dall' autore, e corredata di note critiche dal cittadino G. Valeriani. *Milano,* 1801, in-16.

— Canto estratto da un poema inedito intitolato l'inferno e il paradiso, di G. Lattanzj, pubblicato in occasione dell' ultima congiura contro la vita del primo console e presidente Bonaparte. *Milano,* anno III, in-16.

— La guerra della terza nordica lega del 1805, ossiano i trionfi di Napoleone il Massimo. Colla traduzione in francese. *Milano,* 1805, in-16.

L'AURORA. Discorso pronunziato dal cittadino L'Aurora al Circolo Costituzionale, la sera 12 frimale, a. V. *S. l. s. d.,* [*Venezia,* 1797], in 24.

— Trattato del Cittadino L'Aurora sopra l'indispensabile necessità di confiscare i beni della chiesa, e di riformare il clero. *S. l. s. d.* [*Venezia,* 1797], in-16.

De Laveaux. Le Notti campestri di De la Veaux, recate in verso italiano da Pietro Maniago. *Venezia*, anno I della libertà italiana, in-4.

L. La Vista. Memorie e scritti di L. La Vista, raccolte e pubblicate da Pasquale Villari. *Firenze*, 1863, in-8.

P. Leardi. In funere Ludovici XVI Galliae et Navarrae regis christianissimi Oratio, habita in sacello Quirinali ad Sanctissimum Dominum nostrum Pium Sextum Pont. Max. a Paulo Leardi Casalensi, intimo ejusdem Sanctitatis suae cubiculario. *Romae*, 1793, in-4.

Lebrun. Odes républicaines au peuple français. *Paris*, an III, in-8.

— Œuvres. *Paris*, 1811, 4 vol. in-8.

P. Ch. Lecomte. L'esprit du gouvernement anglais, ou son système politique, et celui des puissances de l'Europe pendant deux siècles : ouvrage utile à tous les Européens, dans lequel on donne une idée des douze traités de la paix de Westphalie, en 1648, jusqu'à celle d'Amiens, en 1802 : plus, un détail historique sur la quatrième coalition contre la France : un extrait de la Convention du 11 avril 1805, entre l'Angleterre, la Russie et la Suède : un recueil des hauts faits de la Grande Armée, depuis son départ de Boulogne jusqu'à Austerlitz, et l'analyse du traité de Presbourg : dédié à l'armée française. *Paris*, 1805, in 8. 2e éd., *Paris*, 1807, in-8.

Lectures françaises pour les écoles primaires de la ville de Parme, tirées des œuvres de Berquin. *Parme*, 1808, in-8.

Legouvé. Il merito delle donne, le Rimembranze, la Malinconia, e le Pompe funebri, poemetti di G. Legouvé, membro dell' Istituto nazionale di Parigi, recati in versi italiani da Luigi Balocchi, che vi aggiunse altresì alcune sue poesie. *Parigi*, an XI-1802, in-18.

— Il merito delle donne, trad. dal francese. *Venezia*, 1817, in-8.

Lemierre. Guglielmo Tell, tragedia. Trad. Salfi. *Milano*, 1796, in-8.

M. Leoni. Campagna di Polonia del 1807. Versi di M. Leoni di Parma. *Milano*, 1807, in-4.

G. Leopardi. Lettera ai Sigg. Compilatori della « Biblioteca italiana » in risposta a quella di Mad. la Baronessa di Staël-Holstein ai medesimi (Dans les Scritti vari inediti di G. Leopardi dalle carte napoletane. *Firenze*, 1906, in-16).

— Discorso sopra lo stato presente dei costumi degl' Italiani (1824). *Ibid.*

— Pensieri di varia filosofia e di bella letteratura. *Firenze*, 1898-1900, 7 vol in-16.

M. Leopardi. Autobiografia di Monaldo Leopardi, con appendice di Alessandro Avoli. *Roma*, 1883, in-8.

Lessing. Gli Ebrei, commedia in un atto del sig. Lessing, tradotta dal tedesco in francese, e dal francese in italiano [da Luigi Migliaresi]. *Livorno*, 1786, in-8.

— Irene e Federico, commedia tratta dal tedesco, da M. Rochon de Chabannes. Traduzione inedita di A. R. F. A. P. A. (*Teatro moderno applaudito*, tomo XI, 1799).

LESSING. Sarah Sampson, trad. dal dottore M. Arcontini. (*Anno teatrale*, tome IX, 1806).

— Emilia Galotti, *id.* (*Ibid*, tomo X, 1806).

LETTERE INEDITE di Luigia Stolberg contessa d'Albany a Ugo Foscolo, e dell' abate L. de Brème alla contessa d'Albany, pubblicate da C. Antona-Traversi e D. Bianchini. *Roma*, 1887, in-8.

LETTERE INEDITE di quaranta Italiani del secolo XVIII. *Milano*, 1836, in-8.

LETTERE SOPRA LA FILOSOFIA DEL SECOLO XVIII, tradotte dall' inedito original francese in italiano. Prima edizione. *Fuligno*, 1795, in-8.

LETTERE SULL' EDIZIONE patavina-bresciana delle opere di V. Alfieri. *Padova*, 1809, in-8.

A. LEVATI. Elogio di G. Parini recitato nel giorno 16 nov. 1813, in occasione dell' aprimento delle scuole del liceo di Milano in Porta Nuova, da A. Levati, professore di storia e di principj generali di Belle-Arti. *Milano*, 1813, br. in-8.

— Saggio sulla storia della lett. ital. nei primi venticinque anni del secolo XIX. Opera di A. L. *Milano*, 1831, in-8.

P.-C. LEVESQUE. Histoire critique de la République romaine, ouvrage dans lequel on s'est proposé de détruire des préjugés invétérés sur l'Histoire des premiers siècles de la République, sur la Morale des Romains, leurs vertus, leur politique extérieure, leur constitution et le caractère de leurs hommes célèbres. *Paris*, 1807, 3 vol. in-8.

LIBRO (IL) DI MEMORIA di un buon cittadino, in opposizione ai principj rivoluzionarj della Francia, con figure. Parte I. *Napoli*, 1795, in-16. Parte II. *Ibid.*, 1796, in-16 ; 2 tomes en 1 vol.

F. LOMONACO. Rapporto al cittadino Carnot sulla catastrofe napoletana del 1799 ; con cenni sulla vita dell' autore, note e aggiunte di M. d'Ayala ; ed in fine il progetto di costituzione della Repubb. napoletana del 1799, per Mario Pagano, G. Logoteta, e G. Cestari, con note di A. Lanzelotti. *Napoli*, 1861, in-12.

— Vite degli eccellenti Italiani, composte per Francesco Lomonaco. *Italia*, 1802, 3 vol. in-8.

— Vite de' famosi capitani d'Italia. *Milano*, 1804-1805, 3 vol. in-8.

LONDONIO. Confutazione delle osservazioni critiche del Sig... Guill... inserite nel Giornale italiano nº 98 intorno alla natura dello stile, opera di Cesare Beccaria. *Milano*, 1810, in-12.

C. LORENZI. Orazione dell' abate C. Lorenzi intorno alla eleganza della lingua italiana, recitata ai 2 di dicembre 1811, nella solenne apertura del ginnasio municipale di Trento. *Trento*, 1812, br. in-8.

S. LUIGI. Festeggiando il popolo di Treviglio nel giorno 25 Fiorile l'indipendenza lombarda, il cittadino Stefano Luigi, pretore di detto Borgo, recitò sulla piazza dell' Albero della libertà il seguente discorso (Misc. SC. V. III. 16. T. 2).

F. LULLIN DE CHATEAUVIEUX. Lettres écrites d'Italie en 1812 et 1813 à M. Charles Pictet. *Genève et Paris*, 1820, in-8 (Première édition : 1815, Lettres sur l'Agriculture en Italie).

A. Lumbroso. Alcuni sonetti della fine del secolo XVIII, da un ms. della Biblioteca universitaria di Padova. *Roma*, 1897, in-8 (Extrait de la troisième série de la *Miscellanea napoleonica a cura di Alberto Lumbroso*, 1898).

Lyre (La) républicaine, ou recueil des hymnes et chansons patriotiques. *Paris*, an III, in-12.

L. Mabil. Teoria dell' arte de' giardini. *Bassano*, 1801, in-8. (Cf. aussi Ipp. Pindemonte, Sui giardini inglesi).

— Chiudendosi gli studj della Regia Università di Padova, colla inaugurazione del busto di S. M. imperiale e reale Napoleone il Grande, discorso recitato il 6 Giugno 1808, dal professore di eloquenza L. Mabil. *Padova*, 1808, br. in-8.

— Della gratitudine dei Letterati verso i governi benefattori. *Brescia*, 1808, in-4.

J. de Maistre. Considérations sur la France. *Londres (Bâle)*, 1797, in-8.

G. Mallet. Voyage en Italie dans l'année 1815. *Paris et Genève*, 1817, in-8.

G. Mangili. Elogio di Lorenzo Mascheroni. Orazione inaugurale degli studj, recitata il dì 1 Dicembre 1811, nella grand' Aula della R. Università di Pavia. *Milano*, 1812, in-8.

P. Mantegazza. Inni patriottici del cittadino P. Mantegazza per le feste della federazione cisalpina, nel giorno 21 Messidoro Anno I. *Milano*, anno I, in-12.

G. Manuzzi. Della vita e delle opere di A. Cesari, cenni di G. Manuzzi. Quinta Ed., *Firenze*, 1832, in-8.

A. Manzoni. Epistolario, Ed. G. Sforza. *Milano*, 1882-3, 2 vol. in-16.

— Opere. *Milano*, 1905-1908, 3 vol. in-8 (*En cours de publication*).

Marc et Girault. Petite bibliographie biographico-romancière, ou Dictionnaire des romanciers. *Paris*, 1821, in-8.

A. Marchesan. I sonetti in vernacolo contro i municipalisti trevigiani del 1797, di Domenico Loschi. *Treviso*, 1898, in-16.

G. Marchetti. Intorno allo stato attuale della letteratura in Italia. Discorso. *Napoli*, 1825, in-8.

Marinelli. Cf. Fiordelisi.

L. Marini. Architettura militare di Francesco de' Marchi, illustrata da L. Marini. *Roma*, 1810, 5 vol. in-folio.

[P. Marini]. Processo-verbale della distribuzione de' premi per l'anno scolastico 1810-1811, col rapporto de' professori e cogli analoghi discorsi, del professore P. Marini, reggente del regio liceo, et del S. commendatore barone G. Tornielli, prefetto del dipartimento del Mella. *Brescia*, 1811, in-8.

Marmontel. Novelle morali di M. Marmontel, tradotte dal francese, dedicate a S. E. il sig. Conte Luigi Trotti, patrizio ferrarese. *Roma*, 1801, 4 vol. in-16.

J. Marotti. De ostentis divinæ potentiæ in Ecclesia his temporibus tuenda, ejusque gloria amplificanda Oratio ad Quirites, quam Josephus Marottus rhetor decurialis Collegii romani scripsit, et Clero gallicano Ecclesiæ propugnatori ac vindici dedicavit. *Romæ*, 1794, in-16.

Maury (Card.). Discours prononcés dans la séance publique tenue par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut de France, le mercredi 6 mai 1807, pour la réception de S. E. le Cardinal Maury. *Paris*, 1807, in-8.

A. Mazza. L'uguaglianza civile. Ode di A. Mazza. *Parma*, 1794, broch. in-8.

F. Melzi d'Eril. Memorie, documenti, e lettere inedite. *Milano*, 1864, 2 vol. in-8.

A. Meneghelli. Ragionamento accademico per la solenne distribuzione de' premi nelle regie scuole di Venezia. *Venezia*, 1806, br. in 8.

— Prolusioni agli studj di eloquenza e diritto civile, recitate nel regio liceo di Venezia il giorno 26 novembre 1806. *Venezia*, 1806, in-8.

— Ragionamento sui diritti degl' Italiani alla stima delle nazioni, detto nel chiudersi delle scuole del R. Liceo a S. Caterina l'anno 1807. *Venezia*, 1807, br. in-4.

— Elogio di Paolo Paruta, orazione inaugurale degli studj, recitata il dì 15 novembre 1812 nel regio Liceo convitto di Venezia. *Venezia*, 1812, br. in-8.

L.-S. Mercier. Le Tombe di Verona. Dramma in cinque atti in prosa del Signore Mercier. Traduzione italiana. *Firenze*, 1789, in-4. Le tombe di Verona, dramma del Cittadino Mercier, trad. del. Sig. G. Ramirez (*Teatro moderno applaudito*, 1797, tome XII).

G. Micali. L'Italia avanti il dominio dei Romani. Seconda ed., riveduta ed accresciuta dall' autore. *Firenze*, 1821, 4 vol. in-8. L'Italie, etc., trad. de l'it. sur la seconde éd., par MM. Joly et Fauriel. *Paris*, 1824, 4 vol. in-8.

Milton. Il paradiso perduto di G. Milton, tradotto da Lazzaro Papi. *Lucca*, 1811, 3 vol. in-8.

Miot de Mélito. Rapport général sur la situation du royaume de Naples pendant les années 1806 et 1807, présenté au roi en son conseil d'État, par le ministre de l'intérieur. *Naples*, 1808, in-8.

L. Moland. Théâtre de la Révolution, ou Choix des pièces de théâtre qui ont fait sensation pendant la période révolutionnaire. *Paris*, 1877, in-16.

G. Montechiari. Elogio di Scipione Gentili, recitato nell' aula del cessato liceo del Musone a' 15 di novembre del 1813, per lo riaprimento degli studj, da G. Montechiari, professore di fisica generale e particolare, e bibliotecario della pubblica biblioteca di Macerata. *Macerata*, 1816, br. in-8.

V. Monti. Opere. *Milano*, 1839-1842, 6 vol. in-8.

— Discorso del Cittadino V. Monti pronunciato nella Società di Pubblica Istruzione di Venezia, li 28 messidor anno I della Libertà italiana, dopo essere stato eletto socio per acclamazione. *Venezia*, 1797, in-12.

V. MONTI. Poesie. *Pisa,* 1800, in-12 (Parnasso degl' Italiani viventi).

— Alla Maestà di Napoleone I, Imperator de' Francesi, coronato re d'Italia il dì 23 Maggio 1805. Visione del professore V. Monti, assessore al ministro dell' Interno, e Membro dell' Istituto. *Milano,* 1805, in-4.

— Le Songe. Traduction en vers français, par H. Carrion-Nisas. *Paris,* 1805, in-4.

— Le Barde de la Forêt-Noire, poème imité de l'italien, de M. Monti, par M. Deschamps. *Paris,* 1807, in-8.

— L'épée de Frédéric II, roi de Prusse. Traduit de l'italien par Ch. J. Lafolie, avec le texte en regard. *Milan,* 1807, in-12.

— L'Hierogamie de Crète, hymne traduit de l'italien par Ch. J. Lafolie. *Milan,* 1810, in-8.

— Proposta di alcune correzioni ed' aggiunte al vocabolario della Crusca. *Milano,* 1817-1826, 7 vol. in-8.

— Lettere inedite di V. Monti, Ippolito Pindemonte, etc. *Milano,* 1846, in-8.

— Versioni poetiche di V. Monti, con giunta di cose rare o inedite, a cura di G. Carducci. *Firenze,* 1869, in-32.

— Lettere inedite e sparse, raccolte, ordinate ed illustrate da A. Bertoldi e G. Mazzatinti. *Torino,* 1893-96, 2 vol. in-8.

— Lettres de V. Monti à Mme de Staël pendant l'année 1805 : publiées par J. Luchaire (*Bulletin italien,* t. VI, 1906).

D. MONTUORI. Lettere di illustri Italiani a Mario Pieri, pubblicate per cura di D. Montuori. *Firenze,* 1863, in-16.

MORELLI. Descrizione delle feste celebrate in Venezia per la venuta di S. M. I. e R. Napoleone il Massimo, Imperatore de' Francesi, Re d'Italia, Protettore della Confederazione del Reno, data al pubblico dal cavaliere ab. Morelli, regio bibliotecario. *Venezia,* 1808, in-8 grande.

— Descrizione delle feste celebrate in Venezia nel 15 Agosto 1811 per l'inaugurazione della statua colossale di Napoleone, co' discorsi pronunziati dal comm. Treves e dal prefetto Baron Galvagna, e colle iscrizioni dell' ab. Morelli. *Venezia,* 1811, in-folio.

MORGAN (LADY). L'Italie. Trad. de l'anglais. *Paris,* 1821, 4 vol. in-8.

I. MOROSINI. Cf. Mme de Staël.

MORTE (LA) della repubblica cisalpina, poema eroi-comico, colle note a ciascun canto. *Milano,* 1799, br. in-8.

MORTE (LA) di Maria Antonietta, regina di Francia. Tragedia tradotta dal francese. *Assisi,* 1793, in-8.

P. MOSCATI. Discorso letto nella solenne apertura della società di Pubblica Istruzione ed arti di Milano, dal citt. P. Moscati, presidente della medesima, il giorno 17 Piovoso nella Gran Sala del palazzo nazionale (Misc. SC. V. VIII. 16. T. II. Bibl. Ambrosiana, Milano).

G.-B. MOSCHINI. Della letteratura veneziana del secolo XVIII fino a' nostri giorni. *Venezia,* 1806-1808, 4 vol. in-4.

L. Mozzi. I Progetti degl' Increduli a danno della Religione disvelati nelle opere di Federico il Grande, re di Prussia, e verificati dall' Assemblea nazionale de' Francesi, opera del conte e cavaliere don Luigi Mozzi, canonico della cattedrale di Bergamo. Terza edizione, corretta ed accresciuta dall' autore. *Assisi,* 1791, in-8.

Muse (La) républicaine. Almanach chantant pour l'année 1793, deuxième année de la Rép. fr. *Paris,* 1793, in-24.

Muses (Les) sans-culottides, ou le Parnasse des Républicains... *Grenoble,* an II, in-24.

A. de Musset. Confession d'un enfant du siècle. *Paris,* 1836, 2 vol. in-8.

A. Muzzarelli. L'Emilio disingannato, dialoghi filosofici, opera del conte canonico A. Muzzarelli. Ed. Seconda, corretta, e ritoccata dall' autore. *Fuligno,* 1792, 3 v. in-8.

— Continuazione dell' Emilio disingannato, o sia Confutazione del Contratto sociale di Gian Jacopo Rousseau, Opera del Conte Canonico A. Muzzarelli. *Fuligno,* 1794, 3 vol. in-8.

— Delle cause de' mali presenti, e del timore de' mali futuri e suoi rimedj, avviso al popolo cristiano, del conte canonico Alfonso Muzzarelli. *Fuligno,* 1792, in-8.

— J.-J. Rousseau accusator de' filosofi. *Assisi,* 1798, in-8. *Bologna,* 1799, in-8. *Venezia,* 1799, in-8.

L. Muzzi. Saggio sulle permutazioni della itala orazione. *Milano,* 1841, in-8.

P. Napoli-Signorelli. Elementi di Poesia drammatica, di P. Napoli Signorelli, professore nel ginnasio di Brera. *Milano,* an X-1801, in-8.

H.-E. Nardon. Discours prononcé lors de l'installation du dépôt de mendicité. *Parme,* 1809, in-4.

G.-B. Nasi. Il repubblicano si conosce alle azioni, ossia La scuola de' buoni costumi, commedia patriottica di carattere di cinque atti del Cittadino Giambattista Nasi juniore, Modenese. *Modena,* a. VI repubb., in-8.

G.-B. Niccolini. Orazione recitata da G.-B. Niccolini nella R. Accademia delle Belle arti di Firenze, nel giorno del solenne triennale concorso. *Firenze,* 1806, in-4.

— Orazione di G.-B. Niccolini, Segretario dell' Imperiale Accademia delle Belle Arti di Firenze per la distribuzione dei premj nel solenne concorso triennale. *Firenze,* 1809, in-4.

— Qual parte aver possa il popolo nella formazione d'una lingua. Lezione detta nell' I. e R. Accademia della Crusca il dì 9 Settembre 1818 (Dans les Opere, *Firenze,* 1858, 3 vol. in-16).

— Tragedie nazionali, raccolte e pubblicate da C. Gargiolli. *Milano,* 1880, 2 vol. in-8 (Opere edite ed inedite).

— Poesie. Canzoniere nazionale. *Milano,* 1880, in-8.

— Poesie. Canzoniere civile. *Firenze,* 1884, in-32.

Nichini. Fêtes à l'occasion du passage par Plaisance de l'Empereur Napoléon, de son mariage et de la naissance du roi de Rome, célébrées par le chanoine Nichini. *Parme,* 1811, in-4.

G. Nicoli. Tavole analitico-letterarie, per servire allo studio delle Belle-Lettere. *Macerata,* 1803, in-8.

Nuovo vocabolario filosofico democratico, indispensabile per ognuno che brama intendere la nuova lingua rivoluzionaria. *Venezia,* 1799, 2 vol. in-16.

Nuvoletti (Abate). J.-J. Rousseau all' Assemblea nazionale, e commentario postumo di questo filosofo sul contratto sociale. Versione con note. *Filadelfia,* 1791, in-8.

Observations sur la Dalmatie et l'Istrie, par un citoyen ingénu. Osservazioni, etc. *Venezia,* 1797, in-16.

Ode latina, sopra l'articolo costituzionale riguardante la religione, con la versione francese dell' autore. *Milano,* 1802, in-8.

A. Œhlenschläger. Selbstbiographie (*Dans* Adam Œhlenschläger's Schriften, Band II, *Breslau,* 1819, in-16).

G. Oggeri-Vincenti. Discorso della gloria militare. *Cremona* [1807], in-8.

L. Oliva. Il cittadino L. Oliva sotto il giudizio del popolo cisalpino. *Milano,* a. X, in-16.

Omaggio degli Armeni al Principe Eugenio Vice-Re d'Italia... *Venezia,* 1807, in-4.

P. d'Onofrj. Preghiera al glorioso nostro principal protettore San Gennaro, da farsi più volte al giorno negli attuali bisogni. *Napoli,* 1796, 8 p. in-8.

Orazione patriottica recitata in Napoli in occasione del glorioso inalzamento dell' albero della libertà, sul largo del Palazzo Nazionale, li 10 del Piovoso. *Napoli,* 1799, feuille volante.

Organisation des établissements scientifiques de la ville de Parme. *Parma,* 1813, in-8.

Organizzazione del Circolo Costituzionale di Bologna, o siano regole pel mantenimento dell' ordine nelle sedute. *Bologna,* 1797, in-8.

Pace (La) solennizzata con inni, e canti, dedicati al primo Console della Repubblica francese il cittadino Napoleone Bonaparte. *Milano,* a. IX, in-8

M. Pagano. Saggi politici dei principii, progressi e decadenza delle Società. *Lugano,* 1836, 3 vol. in-8. Prem. Ed. 1783-92.

G. Paradisi. Discorso recitato dal conte G. Paradisi, presidente del R. Istituto italiano di scienze, lettere, ed arti, nella prima pubblica adunanza. *Milano,* 1813, br. in-8.

Parnasso democratico, ossia Raccolta di poesie repubblicane dei più celebri autori viventi [par G. Bernasconi]. *Bologna,* anno X, 2 vol. in-24.

T. Parnell. Canti profetici del dottor Tommaso Parnell, dall' inglese trasportati in verso italiano dal canonico. C. Ercolani di Macerata, membro del Collegio elettorale dei dotti. *Macerata,* 1812, in-8.

M. Paroletti. Discours sur le caractère des deux langues, l'italienne et la française, lu à la séance publique de l'Académie impériale des sciences, littérature et beaux-arts de Turin, le 2 juillet 1810. *Turin,* 1810, br. in-4.

Pasqualis. Composizione poetica del generale francese Pasqualis in occasione di aver veduto i quadri rappresentanti Amore e Psiche, Venere e Amore, Artemisia, ec. ec. dipinti in Milano dal pittore G. Errante. *Milano,* a. VI repubb., broch. in-8.

L.-G. Pélissier. Le comte d'Artois et la police vénitienne (1790-91). *Paris,* 1901, broch. in-8.

— Satires vénitiennes contre Bonaparte (*Revue napoléonienne*, avril-mai 1902, p. 46-48).

— Encore quelques documents autour d'Alfieri. *Roma*, 1904, br. in-8 (Estratto dalle *Cronache della Civiltà Elleno-latina*, anno III, fasc. XI-XIV).

— *Voir* Comtesse d'Albany.

G. Pepe. Mémoires du général Guillaume Pepe, publiés d'après l'édition originale par L. Mouton. *Paris,* 1906, in-16.

Per la solennità della Federazione cisalpina. *Sl. sd.*, [*Milano*, 1798], in-8.

F. Pertusati. Meneghin sott' ai Franzes. *Milano,* [1799], in-16.

Petizione degli onesti patriotti di Venezia al generalissimo Bonaparte, perchè sieno puniti i calunniatori della Lealtà francese. *Venezia*, 1797, in-16.

A. Petracchi. Ad Andrea Appiani, egregio pittor milanese, in occasione di aver fatto i ritratti del generale francese Bonaparte e della cittadina sua sposa, l'amico Angelo Petracchi romano. *Milano*, 1797, br. in-8.

— Saggio di poesia leggiera. *Genova,* 1799, in-16.

S.-E. Petroni. La Napoleonide. *Napoli,* 1809, in-8.

Pieces officielles concernant la Grande-Armée et Sénatus-Consulte, imprimées par ordre de M. le baron Préfet du département du Taro. *Parme*, 1812, in-8.

M. Pieri. Dei viaggi, Discorso recitato nella solenne distribuzione de' premj. *Milano,* 1812, in-8.

— Della originalità nelle scritture e dei premj, discorsi due di M. Pieri corcirese, professore di Belle-Lettere nel R. Liceo di Treviso, e socio della Accademia di Scienze, Lettere ed Arti di Padova. *Padova,* 1810, in-8.

— Della falsa povertà della Italiana Letteratura. Discorso recitato dalla cattedra nel R. liceo di Trevigi, il dì 19 agosto 1810, nella solenne distribuzione de' premj. *Padova,* 1811, in-8.

— Della vita di M. Pieri Corcirese, scritta da lui medesimo. *Firenze,* 1850, 4 vol. in-8.

C. Pierre. Les Hymnes et Chansons de la Révolution. *Paris,* 1904, gd. in-8.

L. Pignotti. Storia della Toscana, sino al principato; con diversi saggi sulle scienze, lettere ed arti, di L. Pignotti, istoriografo regio. *Pisa,* 1813, 9 tomes en 5 vol. in-8.

Piis. Ode de M. Piis, membre de la Légion d'honneur, et secrétaire général de la Préfecture de Police à Paris, traduite en latin par J. Castaldi, commissaire de police à Naples. *Naples*, 1806 in-8.

G. Pindemonte. Orso Ipato, tragedia del cittadino G. Pindemonte. *Venezia,* 1797, in-8.

— Poesie e lettere di G. Pindemonte, raccolte ed illustrate da G. Biadego. *Bologna,* 1883, in-8.

I. Pindemonte. Opere. *Milano,* 1829, 2 vol. in-16.

— Dissertazione del Sig. Marchese I. Pindemonte, cavaliere gerosolitamo, sul quesito : Qual sia presentemente il gusto delle Belle-Lettere in Italia, e come possa restituirsi se in parte depravato. *Milano,* 1783, in-4 (Opuscoli scelti sulle scienze e sulle arti, T. VI).

— La Francia, poemetto. *Parigi,* 1789, in-8.

— Novelle di Polidete Melpomenio [I. Pindemonte] e di Lermesso Venosio [Tommaso Gargallo], pubblicate da P. Napoli Signorelli. *Napoli,* 1792, in-8.

— Componimenti teatrali. *Milano,* 1804-1805, 4 vol. in-8.

— Arminio, tragedia. Ed. Quinta. S'aggiungono tre discorsi riguardanti, il primo, la recitazione scenica e una riforma del teatro; il secondo, l'Arminio e la poesia tragica; il terzo, due lettere di Voltaire sulla Merope del Maffei. *Verona,* 1812, in-4.

— Su i giardini inglesi, e sul merito in ciò dell' Italia ; dissertazione d'Ipp. Pindemonte ; e sopra l'indole dei giardini moderni, Saggio di Luigi Mabil, con altre operette sullo stesso argomento (Estratto dalle relazioni accademiche di M. Cesarotti). *Verona,* 1817, in-8.

— Elogi di letterati italiani. *Milano,* 1829, 2 vol. in-16.

— Lettere inedite di V. Monti, d'Ipp. Pindemonte, etc. *Roma,* 1846, in-8.

— Poesie originali. *Firenze,* 1858, in-32.

— Novella inedita di Ipp. Pindemonte (Nozze Chiarini-Mazzoni). *Verona,* 1881, in-16.

G. Polcastro. La Napoleoneide, poema (Lumbroso, *Miscellanea napoleonica,* Serie II. *Roma,* 1896, in-8).

Poncet la Grave. Histoire générale des descentes faites tant en Angleterre qu'en France, depuis Jules César jusqu'à nos jours, avec des notes historiques, politiques et critiques. *Paris,* an VII, 2 vol. in-8. Storia generale delle discese, etc. *Milano,* 1803, 2 vol. in-12.

A. Pope. I principj del gusto, ossia Saggio sulla critica, di Al. Pope, recato all' italiana poesia e corredato d'un discorso critico e di note da Creofilo Sminteo, P. A. *Padova,* 1792, in-12.

C. Porta. Poesie edite, inedite e rare. Ed. Barbiera. *Firenze,* 1884, in-8.

— Poesie, rivedute sugli originali, e annotate da un Milanese [Ed. Robecchi]. *Milano,* 1887, in-16.

— Poesie, illustrate da R. Salvadori, F. Colombi-Borde, etc. Nuovissima edizione con testo esplicativo in italiano di Ferdinando Fontana. *Milano,* 1907, in-8.

Poultier. Discours décadaires pour toutes les fêtes de l'année républicaine, publiés par Numéros, selon l'ordre où ces fêtes ont été décrétées par la

Convention nationale : par le citoyen Poultier, représentant du Peuple, député par le département du Nord. *Paris*, an II, in-16.

Pour la victorieuse entrée de l'armée républicaine française dans la place de Milan, cet jour 25 Floréal, à dix heures du matin, quatrième année de la République une et indivisible. Chant d'un bon citoyen de Milan. *Milano*, 1796, feuille volante.

G. Pozzi. Avvisi al popolo : cos' è uomo ? cos' è repubblica ? del cittadino G. Pozzi. *Milano*, anno I della rep. cisalpina, in-8.

Précis des fêtes données à Parme à l'occasion de la Saint Napoléon. *Parma*, 1806, in-4.

Programme du ballet qui sera exécuté par les élèves de Sainte Catherine le jour du 14 août 1806, veille de la fête de Saint Napoléon. *Parma*, 1806, in-8.

Prose e rime per il trasporto del monumento e delle ceneri di L. Ariosto, seguito nei giorni 17 e 18 pratile dell' anno IX repubblicano. *Ferrara*, a. X, in-4.

Prose e versi sull' inaugurazione del busto di Virgilio. *Mantova*, *s. d.*, in-4.

Quadro del fanatismo della Rivoluzione di Francia, dal 1789 sino al 1793. *Fuligno*, 1793, in-8.

Quadro del Soldato francese, di un libero cittadino. *Venezia*, 1797, broch. in-16.

Quadro epilogato delle contribuzioni esatte dalla Repubblica francese presso l'estero dopo il 1794. Estratto dal Mercurio britannico di Mallet du Pan, trad. dal francese. *Milano*, 1799, in-16.

Quadro fedele della presente Rivoluzione e dei mezzi impiegati per arrivarvi, fedelmente tradotto dall' original francese ed esposto al pubblico da un Italiano amico della verità. *Italia*, 1790, in-16.

Quali effetti produce la virtù nell' uomo rigenerato libero, del D. G. B. P. *Venezia*, 1797, in-16.

Raccolta di favolette morali tratte da idioma straniero che può servire d'istruzione e onesto divertimento a ogni sorta di persone. *Venezia*, 1796, 2 vol. in-12.

Raccolta di lettere pastorali, dichiarazioni, rimostranze, etc., del clero di Francia contro le innovazioni dell' assemblea nazionale per la nuova costituzione del clero. *Fermo*, 1791-1793, 9 vol. in-16.

Raccolta di poesie repubblicane de' più celebri autori viventi, fatta da N. Storno Bolognini. *Parigi*, a. VIII, in-8.

G. Rado. Il nome di Napoleone. Sermone pronunziato nella cattedrale di Trieste alla presenza delle autorità militari, del clero, de' dicasteri civili, e di uditorio immenso, il dì 15 Agosto 1809, natalizio ed onomastico di S. M. I. e R. Napoleone I. Imperatore dei Francesi, Re d'Italia, e protettore della confederazione del Reno, dal P. D. Giovanni Rado. *Venezia*, 1810, in-4.

G. Rado. Napoleone pacificatore, Sermone pronunziato alla presenza delle autorità militari, ecclesiastiche, civili, nella cattedrale di Trieste, il dì 12 novembre 1809, all' occasione del solenne Te Deum, pella pubblicazione della pace, dal P. D. Giovanni Rado. *Venezia,* 1810, in-4.

— Omaggi veneti a S. A. I. e R. Eugenio Napoleone di Francia, Arcicancelliere di Stato dell' Impero francese, Vice-Re d'Italia, Governatore degli Stati Veneti, ed alla R. Principessa Augusta Amalia di Baviera sua sposa. *Venezia,* 1810, in-8.

Ragionamento di L. M. al popolo Bolognese, sopra la presente abbracciata mutazione di governo. *Bologna,* 1796, in-16.

G. Ranza. Discorso del cittadino Ranza, per l'erezione dell' albero della libertà nella città di Lodi. *Pavia,* 1796, br. in-8.

— Il matrimonio di fra Giovanni, ossia il fratismo smascherato, commedia rivoluzionaria. *Milano,* 1796, in-12.

— L'amico del popolo. Voir *Journaux.*

— L'amico della patria. Id.

— Anno patriottico. Id

Rapport sur J.-J. Rousseau... fait par Lakanal... suivi des détails sur la translation des cendres de J.-J. Rousseau au Panthéon français. *Paris,* Vend. an III, in-8. Rapporto, etc. Parigi, *s. d.,* in-8.

Rattier. Discorso di un ussero francese al popolo milanese. Un hussard au peuple milanais. *Milan, s. d.,* in-8.

[Raynal]. Degli assassinj, e furti politici, ossia delle proscrizioni e confische, opera dell' abate Raynal. Versione ingenua di P. L. R. *Venezia,* 1797, in-16.

F. Re. Elogio di Pietro de' Crescenzj, detto nella grand' aula della R. Università di Bologna, pel rinnovamento degli studj, in nov. 1811, da F. Re, professore di agricoltura, e cavaliere della corona ferrea. *Bologna,* 1812, br. in-8.

Realtà del progetto filosofico anarchia e deismo, pubblicato da Monsieur Mercier, nel sogno profetico intitolato anno 2440, interpretato ora da un altro sogno. Parte prima (*S. l.*), 1791, in-8.

Regnault-Warin. Il Cimitero della Maddalena, di G.-G. Regnault-Warin, autore di Romeo e Giulietta, della caverna degli Strozzi. Trad. dal francese, da un pubblico professore di belle-lettere. [*Peking*], 1801, 4 vol. in-8.

Relation de la Révolution de Gênes. *Gênes,* 1797, in-16.

C. Renati. Prolusione nell' apertura della cattedra di Belle-lettere e storia antica e moderna nel regio liceo del Mincio, letta dal professore C. Renati, il giorno 23 novembre 1809. *Mantova,* 1810, br. in-8.

G. Renier-Michiel. Paragraphe d'une lettre [de Chateaubriand] sur Venise à un ami de Paris, Trieste, 30 juillet 1806, avec la réponse à cette lettre, de Justine Renier-Michiel, dame Vénitienne. [*Venezia,* 1806], br. in-4.

— Risposta alla lettera del Sign. Chateaubriand sopra Venezia. *Venezia* [1806], br. in-4. *Ibid.,* in-16.

Renzi. Vie politique et littéraire de F. Salfi, ancien professeur dans les Universités de Brera, de Milan, de Naples, etc.; auteur-continuateur de l'histoire littéraire de l'Italie, par feu Ginguené, de l'Institut. *Paris*, 1834, in-8.

Revenant (Le), ancien soldat de l'immortelle armée d'Italie. *Milan*, 1809, in-4.

Ribellione degli animali contro gli uomini, favola. *Cesena*, 1793, broch. in-4.

Ricchezze (Le) dell' Italia passate in Francia, ossia Prospetto dello spoglio fatto dalla Repubblica francese fino dall' anno 1794. *Italia*, 1800, in-16.

A.-M. Ricci. Fasti del regno di Gioacchino Napoleone, re delle Due Sicilie. *Napoli*, 1813, in-8.

L. Richeri. Le Muse subalpine rigenerate. Scelta del cittadino Luigi Richeri. *Torino*, 1799, in-24.

A. Ridolfi. Prospetto generale della letteratura tedesca. *Padova*, 1818, in-8.

Riflessioni politiche e morali su i progressi della Rivoluzione di Francia. *Fuligno*, 1794, in-8.

Rillosi. La Metamorfosi dell' impostura religiosa diventata politica, novella recente scritta dal cittadino Rillosi. *Milano*, anno VI repub., broch. in-16.

Rime milanesi e toscane per il felicissimo ritorno delle gloriose armi austriache in Milano. *Milano*, 1799, in-8.

Risposta della Società di pubblica Istruzione di Milano all' Accademia d'Istruzione pubblica di Mantova. *Milano*, 13 Germinale a. V. repubb. Feuille volante.

Rivarol. Discours sur l'universalité de la langue française. *Berlin — Paris*, 1784, in-8.

Robespierre e Bonaparte, o le due tirannidi. *Milano*, 1814, in-8.

Roland de la Platière. Lettres écrites de Suisse, d'Italie et de Malte, par M***, avocat, à Mad***, en 1776-78. *Amsterdam*, 1780, 6 vol. in-12.

G. Romani. Mezzi di preservare la lingua italiana dalla sua decadenza (*Dans les* Opuscoli scelti sulla lingua italiana. *Milano*, 1827, in-16).

Romani (I) e i Francesi, o sia l'Italia e la Francia. *Udine*, 1814, in-8.

G. Rosini. Della necessità di scrivere nella propria lingua. *Pisa*, 1808, br. in-4.

C. de Rosmini. Dell' istoria intorno alle militari imprese e la vita di Gian Jacopo Trivulzio detto il magno, tratta in gran parte da documenti inediti, che conferiscono eziandio ad illustrare le Vicende di Milano e d'Italia di quei tempi, libri XV, del Cav. Carlo de Rosmini. *Milano*, 1815, 2 vol. in-4.

D. Rossetti. Cantata per festeggiare la nascita ed il Battesimo di S. M. il Re di Roma. Composta per ordine della Società filodrammatica di Parma, da eseguirsi nel Teatro di S. Caterina la sera del 13 Giugno 1811, in-8.

J.-J. Rousseau. Discorso sopra l'economia politica di Gian-Giacomo Rousseau, tradotto dal francese. Ai Cittadini della Rep. cisalpina. *Bologna*, s. *d.*, in-8.

J.-J. ROUSSEAU. Discorso sull' origine e sui fondamenti dell' ineguaglianza tra gli uomini, di G.-G. Rousseau, cittadino di Ginevra, tradotto e accresciuto di note di L. P. *Milano,* anno VI rep., in-12.

— Voir Muzzarelli et Nuvoletti.

A. RUBBI. Elogj italiani. *Venezia,* 1782, in-12.

— Dialoghi tra il Sig. Arteaga e Andrea Rubbi in difesa della letteratura italiana. *Venezia,* 1786, in-16.

— Dialoghi tra il sig. Giovanni Andres e Andrea Rubbi in difesa della letteratura italiana. *Venezia,* 1787, in-16.

— Le due letterate italiana e francese sui due orologj italiano e francese. Dialoghi quattro scritti da Andrea Rubbi. *Venezia,* 1789, in-16.

— Il bello sepolcrale, poemetto. *S. l., s. d.,* in-16.

P. RUSCA. Discorso letto alla Società d'emulazione per la lingua, e letteratura italiana di Lione, il dì 4 novembre 1810. *Lione,* 1810, in-8.

RUSCONI. Discorsi due del citt° Rusconi, recitati nel gran Circolo Costituzionale di Bologna sulla educazione repubblicana. *Bologna,* a. VI, broch. in-12.

V. RUSSO. Pensieri politici di V. Russo, ed. M. d'Ayala. *Napoli,* 1861, in-16 (anno I della Repubb. romana).

SAGGIO di poesie inglesi, trasportate in versi italiani da varj autori. *Roma,* 1817, in-12.

SAGGIO di poetici componimenti e di inscrizioni intorno alle segnalate vittorie degl' invitti eserciti austro-russi, che si darà dagli studenti del ginnasio di S. Alessandro. *Milano,* 1799, in-8.

G.-A. SALA. Scritti di Giuseppe Antonio Sala, pubblicati sugli autografi da G. Cugnoni. *Roma,* 1888, 4 vol. in-8 (Miscellanea della Società romana di Storia patria).

F. SALFI. — Il Generale Colli in Roma, pantomimo eseguito dal cittadino Le Fevre [*Milano*], a. V, in-16.

— Bassville, poemetto del cittadino Salfi. *Milano,* a. VI, in-16.

— Virginia Bresciana, tragedia di Fr. Salfi, intitolata al Popolo Bresciano. *Brescia,* a. VI, in-4.

— Elogio di A. Serra, primo scrittore di economia civile, di Fr. Salfi, pubblico professore di logica e di etica nel ginnasio di Brera. *Milano,* 1802, in-8.

SAVOLDI. Mozione del cittadino Savoldi, membro del governo provvisorio, sulla riforma del teatro nazionale. Approvata e decretata di stampa li 2 Brumajo anno II della Lib. ital. *Brescia,* 1797, in-8.

SCELTA di favole italiane spagnuole alemanne ad uso della gioventù. *Bassano,* 1800, 2 vol. in-8.

L. SCEVOLA. Saggio di poesie di Luigi Scevola, cittadino bresciano, professore di eloquenza nel pubblico ginnasio del dipartimento del Mella. *Brescia,* 1799, in-16.

A. Scoppa. Traité de la poésie italienne, etc. *Paris,* 1803, in-8.

— Les vrais principes de la versification, développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la française... *Paris,* 1811-1814, 3 vol. in-8.

[S. Scrofani]. Tutti han torto, ossia Lettere a mio zio sulla Rivoluzione di Francia. *Italia,* 1792, in-8.

Serane. Anecdotes romaines et françaises, ou Parallèle des Romains et des Français, à l'usage des maisons d'éducation, par M. Serane, Instituteur à Paris. *Paris,* 1797, in-8.

Shakespeare. « Comme vous l'aimez », comédie (Shakespeare, traduit de l'anglais, dédié au roi, par M. Le Tourneur. Tome XIV). *Paris,* 1781, in-8.

— Otello, ossia il Moro di Venezia; Macbet; Coriolano, tragedie di Shakespeare, volgarizzate e illustrate di note e prefazioni. *Firenze,* 1801, in-8.

— Saggi di eloquenza estratti dal teatro di Shakespeare. *Milano,* 1811, in-8.

J.-C.-L. de Sismondi. Lettres inédites de J.-C.-L. de Sismondi, de M. de Bonstetten, de Mme de Staël et de Mme de Souza, publiées avec une introduction par M. Saint-René Taillandier. *Paris,* 1863, in-12.

[F. Soave] Vera idea della Rivoluzione di Francia. Lettera di Glice Ceresiano ad un amico. *Torino,* 1793, in-12.

— La filosofia di Kant, esposta ed esaminata da Fr. Soave, C. R. S. *Modena,* 1803, in-8.

Sografi. Il matrimonio democratico, ossia il Flagello de' Feudatarj, farsa del Cittadino Sografi, scritta per il teatro civico di Venezia la state dell' anno 1797, I della libertà italiana. *Venezia,* 1797, in-8.

[Sotasmo Tedarni] [Fra Tommaso di Terni]. La morte di Luigi XVI. tragedia di Sotasmo Tedarni, accademico etrusco. *Fuligno,* 1793, in-8. Sec. ed.: *Perugia,* 1793, in-8.

— La morte di Maria Antonietta d'Austria, regina di Francia e di Navarra, tragedia di Sotasmo Tedarni, accademico etrusco. *Fuligno,* 1794, in-8.

[Al. Soumet]. Les scrupules littéraires de Mme la baronne de Staël, ou Réflexions sur quelques chapitres du livre de l'Allemagne. *Paris,* 1814, in-16.

Soupirs d'un solitaire sur les outrages faits à la religion pendant la cruelle Révolution qui désole la France. Ouvrage utile à tous les fidèles dans ces critiques circonstances. *En Corse,* 1794, in-16.

L. Sozzi. Influenza de' lumi sulla libertà. Discorso pronunziato nella Società patriottica. *Venezia,* 1797, in-8.

— Riflessioni libere alla municipalità provvisoria di Venezia. *Venezia,* 1797, br. in-8.

N. Spedalieri. De' diritti dell' uomo libri VI, ne' quali si dimostra che la più sicura custode de' medesimi nella Società civile è la Religione cristiana; e che però l'unico progetto utile alle presenti circostanze è di far rifiorire essa religione, Opera di N. Spedalieri, Siciliano, dottore e già professore di teologia. *Assisi,* 1791, in-4.

V. Spinazzola. Gli avvenimenti del 1799 in Napoli, da nuove ricerche e documenti inediti del museo nazionale di San Martino. *Napoli*, 1899, in-4.

Spirito (Lo) del secolo xviii, scoperto agl'incauti per preservativo o rimedio alla seduzione corrente. *Filadelfia*, 1790, in-8.

Mme de Staël. Œuvres. *Paris*, 1821-1822, 17 vol. in-8.

— L'Alemagna. Opera della Signora Baronessa di Staël-Holstein. Trad. it. fatta sulla seconda ed. francese. *Milano*, 1814, 3 vol. in-8.

— Lettere inedite del Foscolo, del Giordani, e della Signora di Staël, a Vincenzo Monti. *Livorno*, 1876, in-8.

— Lettres inédites de Mme de Staël à V. Monti, publiées par Ilda Morosini (*Giornale stor. Lett. ital.*, vol. XXXXVI, 1905).

— Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution, et des principes qui doivent fonder la République en France. Ouvrage inédit, publié par John Viénot. *Paris*, 1906, in-8.

Storia della guerra in Italia, e della Rivoluzione, arricchita di sonetti analoghi, aneddoti, ed istruzioni al popolo. Parte I., *Milano*, a. V. rep. e I. cisalpino, in-4.

Sulla rivoluzione francese. Sestine tratte dal salmo settantesimo terzo. *Frascati*, 1794, broch. in-8.

G. Sülzer. Della migliore maniera di leggere colla gioventù le opere classiche degli antichi. Pensieri di Giovanni Giorgio Sülzer, tradotti dall' alemanno da Angelo Ridolfi, professore di geografia e di storia nell' Università di Pavia. *Pavia*, 1802, in-8.

Tableau des anciennes mesures des États de Parme et de Plaisance, comparées avec celles du nouveau système métrique, imprimé par ordre du Gouvernement. *Parme*, 1808, feuille volante.

G. Tambara. Un manoscritto di rime politiche degli ultimi anni del secolo XVIII. *Padova*, 1891, in-4.

— Rime di Realisti e giacobini. *Messina*, 1894, in-8.

G.-B. Tavanti. Ai liberatori dell' Italia, ode del Signor dottore G.-B. Tavanti, con altre composizioni, ed un poemetto : La superbia dei Galli punita, canto estemporaneo, di Sistemenios Valdacodrotos, anagramma dell' autore. *Firenze*, 1799, in-8.

Testamento della fu repubblica cisalpina ; aggiuntavi la relazione uffiziale della di lei malattia e morte, spedita al Direttorio francese dal medico della defunta. *S. l.*, 1799, in-16.

Thomson. Le stagioni di G. Thomson, recate dall' inglese da Carlo di Ligni, principe di Caposele. *Firenze*, 1805, in-8.

— La primavera di Giacomo Thompson, in versi italiani. *Verona*, 1807, in-8. [trad. Cannella].

P. Tiberino. Discorso storico-politico sul quesito progettato dall' amministrazione generale della Lombardia : quale de' governi liberi meglio convenga alla felicità dell' Italia ? *S. l.*, 1797, in-16.

G. Tinelli. Elogio storico di D. Gelmetti, recitato da G. Tinelli, professore di clinica medica, nel giorno IV di nov. 1811, all' occasione che si riapre questa scuola speciale nel traslocato spedale civile di Mantova. [*Mantova*, 1811] in-16.

A. Torri. Voir Gray.

F. Torti. Prospetto del Parnasso italiano. *Perugia*, 1812. 3 vol. in-8.

L. Tournefort. République romaine, une et indivisible. An VI Républicain. A la jeunesse. *Rome*, 1798, in-16.

Trionfi (I) di Ferdinando IV, re delle Due Sicilie, e Saggio a' Letterati acciò che impieghino i loro luminosi talenti contro l'infame, e detestabile setta de' Giacobini, figlia del più nero, ed empio materialismo. [*Napoli*, 1799], in-16.

A. Turchi (Monsignore). Opere. *Venezia*, 1832, 20 vol. in-18.

Tutti han ragione, o sia alcune riflessioni sul libro intitolato « Tutti han torto ». *Roma*, 1793, in-8. Sec. ed. : *Italia*, 1793, in-8.

[Ubaldo Primavera]. Esemplari estratti dai poemi di Ossian, dell' Ab. Melchiorre Cesarotti, ed alfabeticamente distribuiti secondo l'ordine delle materie. *Iesi*, 1796, in-8.

Utile (L') universale, risultato dall' unione di tutte le repubbliche dell' Italia, in lingua Veneziana. *Venezia*, 1797, in-16.

G. Valeri. Discorso letto nella Società patriottica dal citt. G. Valeri. *Firenze*, 1799, br. in-8.

G. Valeriani. Confutazione del discorso del citt. Pindemonte sul falso patriottismo, recitata dal citt° G. Valeriani nel Gran Circolo Cost. di Bologna. *Bologna*, an VI, broch. in-12.

G. B. Velo. Opere. *Pavia*, 1808, in-8.

— Del carattere nazionale del gusto italiano, e di certo gusto dominante in letteratura straniera. *Vicenza*, 1786, in-8.

— Sulla preminenza di alcune lingue e sull' autorità degli scrittori approvati e dei grammatici. *Vicenza*, 1789, in-8.

Vero (Il) Carattere de' Francesi Giacobini espresso in pochi versi volgari, e latini, ma con larghe annotazioni, per la piena intelligenza, da un Sacerdote fedelissimo vassallo di Ferdinando IV gloriosamente regnante. *Napoli*, 1799, in-16.

Al. Verri. Le notti romane al sepolcro de' Scipioni. *Roma*, 1792, in-8. — Le notti Romane, edizione per la prima volta compiuta. *Roma*, 1804, in-4.

— [Edition des] Lettere di L. A. Seneca, recate in italiano dal commendatore A. Caro, e per la prima volta pubblicate nelle nozze Michiel e Pisani. *Vinegia*, 1802, in-8.

— I quattro libri di Senofonte, dei detti memorabili di Socrate, nuova traduzione dal greco, di M. A. Giacomelli ; con note e variazioni di Al. Verri. *Brescia*, 1806, in-4.

Vicende di Roma in varie epoche confrontate con quelle sofferte nel 1798, ossia l'ottavo saccheggio di Roma dato da' Francesi, coll' Elenco delle Pitture, Statue, Sculture, e Busti trasportati a Parigi. *S. l.* 1800, in-8.

G.-B. Vico. De antiquissima Italorum sapientia ex linguæ latinæ originibus eruenda libri tres Joh. Baptistæ a Vico neapolitani regii Eloquentiæ professoris. *Napoli,* 1710, in-16.

— Principj di Scienza Nuova di Giambattista Vico d'intorno alla comune natura delle nazioni, colla vita dell' autore scritta da lui medesimo. *Napoli,* 1811, 3 vol. in-8.

C. Vidua. Lettere del conte Carlo Vidua, pubblicate da Cesare Balbo. *Torino,* 1834, 3 vol. in-8.

— Dello stato delle cognizioni in Italia, discorso del conte Carlo Vidua. *Torino,* 1834, in-8.

Vigée-Lebrun (Mme). Souvenirs. *Paris,* 1835-1837, 3 vol. in-8.

G.-A. Villoteau. Recherches sur l'analogie de la musique avec les arts qui ont pour objet l'imitation du langage. *Paris,* 1807, in-8.

G.-O. Vincenti. Il trionfo della democrazia, commedia patriottica. *Torino,* 1799, in-12.

E.-Q. Visconti. Opere. *Milano,* 1818-1835, 17 vol. in-8.

Q. Viviani. Elogio di D. Florio, Udinese, discorso recitato nell' aula del regio liceo di Udine nel giorno 19 agosto per la chiusa degli studj dell' anno 1809. *Udine,* 1812, br. in-8.

Voce (La) del popolo convertito. *Venezia,* 1797, in-8.

Voltaire all' Assemblea nazionale, o sia lo spirito degli scritti e della vita di questo filosofo. *Paris, s. d.*, in-8.

Voltaire muore come un disperato in Parigi. Tragicommedia in cinque atti, scritta in versi martelliani, corredata di note, e di Aneddoti, che la rendono un' operetta interessante di religione. *Assisi,* 1792, in-16.

II. — ÉTUDES

A. Ademollo. — Un generale francese amico delle lettere italiane (*Domenica della Fracassa,* 1 Febb. 1885).

— Corilla Olimpica. *Firenze,* 1887, in-8.

G. Agnelli. — Una piccola città lombarda (Lodi) durante la repubblica cisalpina (Maggio 1796-Aprile 1799). *Archivio storico italiano,* Quinta Serie, 1899, t. XXIV.

G. Agnoli. — Gli albori del romanzo storico in Italia, e i primi imitatori di Walter Scott. *Piacenza,* 1906, in-8.

A. Agresti. — Gli alberi della libertà inalzati in Genova nel 1797 (*Giornale ligustico di archeologia,* etc. Anno Terzo, 1876, p. 397).

A. Albertazzi. — Il Romanzo (Storia dei generi letterarii italiani). *Milano,* 1904, grand in-8.

V. Alemanni. — Un filosofo delle lettere (Melchiorre Cesarotti). *Torino,* 1894, in-8.

E. de Amicis. — L'idioma gentile. Nuova edizione riveduta e corretta dall' autore. *Milano,* 1908, in-8.

A. d'Ancona. — Il concetto della unità politica nei poeti italiani. *Pisa,* 1876, in-8 (*Dans* Studi di critica e storia letteraria. *Bologna,* 1880, in-16).

C. Antona-Traversi. — La vera storia dei Sepolcri di Ugo Foscolo, scritta da C. Antona-Traversi con lettere e documenti inediti. *Livorno,* 1884, in-8.

— Curiosità foscoliane, in gran parte inedite. *Bologna,* 1889, in-12.

V. Arullani. — L'opera di V. Alfieri e la sua importanza laica nazionale e civile. *Torino,* 1907, in-16.

F. Aulard. La Société des Jacobins. Recueil de documents pour l'histoire du Club des Jacobins de Paris. *Paris,* 1889 1897, 6 vol. in-8.

— L'art et la politique en l'an II (*Dans* Études et leçons sur la Révolution française, première série). *Paris,* 1893, in-16.

— L'éducation scolaire des hommes de la Révolution française (*Dans* Études et leçons sur la Rév. fr., quatrième série). *Paris,* 1904, in-16.

— Les Orateurs de la Révolution. La Législative et la Convention, tome Ier. Nouvelle édition, revue et corrigée. *Paris,* 1906, in-8.

L. Auvray. La collection Custodi à la Bibliothèque Nationale. *Bordeaux-Paris,* 1906, in-8 (Extrait du *Bulletin italien* de 1903, 1904 et 1905).

M. d'Ayala. Bibliografia militare italiana antica e moderna. *Torino,* 1854, in-8.

F. Baldensperger. Comment le xviiie siècle expliquait l'universalité de la langue française (*Dans* Études d'histoire littéraire. *Paris,* 1907, in-16).

— Young et ses nuits en France (*Ibid.*).

R. Barbiera. Il teatro filodrammatico di Milano (*Illustr. ital.,* 11 ottobre 1885).

— Poesie veneziane scelte e illustrate, con uno studio sulla poesia vernacola, e sul dialetto di Venezia. *Firenze,* 1886, in-8.

— Il salotto della contessa Maffei. Settima edizione ritoccata. *Milano,* 1903, in-12.

— I Poeti della patria. Nuova edizione ampliata. *Torino-Roma-Milano-Firenze-Napoli,* 1904, in-12.

— Figure e figurine del secolo xix. Nuova edizione ritoccata. *Milano,* 1908, in-12.

E. Barsotti. Ugo Foscolo critico delle letterature classiche. Parte I : Letteratura greca. *Lucca,* 1908, in-8.

G. Barzellotti. I caratteri storici del Cristianesimo italiano (*Dans* Dal Rinascimento al Risorgimento. *Milano-Palermo-Napoli,* 1904, in-12. 2^a^ éd., 1910).

L.-T. Belgrano. Delle feste e dei giuochi dei Genovesi. Dissertazione seconda (*Archivio stor. it.*, t. XV, 1872).

— Imbreviature di G. Scriba. *Genova*, 1882, in-8.

G.-D. Belletti. L'invasione francese nella provincia di Belluno (1796-97). *Torino*, 1898, in-8. (Estratto dalla *Rivista storica del Risorgimento*, fasc. V, a. III, vol. III.)

E. Bellorini. Disordini in teatro a Milano nel tempo delle repubbliche cisalpina e italiana (1796-1805). (*Archivio storico lombardo*, série 4, 1907, vol. VIII, p. 116.)

— Due lettere inedite del Monti (*Giorn. stor. lett. ital.*, vol. LI, semestre I, 1908).

— Il Monti professore (*Giorn. stor. lett. ital.*, vol. LII, semestre II, 1908).

F. Benoît. L'Art français sous la Révolution et l'Empire. *Paris*, 1897, in-8.

A. Benzoni. Una lettera di M. Cesarotti (*Giorn. stor. lett. ital.*, vol. XXXXI, semestre I, 1903, p. 324).

Bernardini. Guida della stampa periodica italiana. *Lecce*, 1890, in-8.

E. Bertana. Intorno al sermone del Monti sulla Mitologia (Estratto dal Giornale storico e letterario della Liguria, num. 3 e 4, marzo-aprile 1900) *Spezia*, 1900, in-8.

— Il teatro tragico italiano del secolo xviii prima dell' Alfieri (*Giorn. stor. lett. ital.*, suppl. IV). *Torino*, 1901, in-8.

— La mente di G. Leopardi in alcuni suoi Pensieri di bella letteratura italiana e estetica (*Giorn. stor. lett. ital.*, vol XXXXIII, 1903).

— V. Alfieri studiato nel pensiero nella vita e nell' arte. Seconda ed. *Torino*, 1904, in-8.

— La Tragedia. *Milano*, 1905-1908, grand in-8 (Storia dei generi letterarii italiani).

— In Arcadia. Saggi e profili. *Napoli*, 1909, in-8 (Reprend l'Arcadia lugubre e preromantica, 1899 ; et Un altro Arcade younghista, 1904).

A. Bertarelli. Iconografia napoleonica (1796-1799). Ritratti di Bonaparte incisi in Italia ed all' estero da originali italiani. *Milano*, 1903, in-4.

D. Berti. La Staël e Monti (*Il Filotecnico. Torino*, nov.-déc. 1887, p. 297-312).

— La Staël a Roma (*Dans* Scritti vari, t. I). *Torino*, 1892, in-8.

A. Bertoldi. Movente e significato della Bassvilliana (*Dans* : Prose critiche di storia et d'arte, *Firenze*, 1900, in-8).

G. Biadego. Ippolito Pindemonte poeta e traduttore (*Dans* : Da libri e manoscritti. *Verona*, 1883, in-8).

— L'origine dei Sepolcri di U. Foscolo (*Ibid.*).

— V. Monti è la baronessa di Staël. *Verona*, 1886, br. in-8.

— La dominazione austriaca e il sentimento pubblico a Verona dal 1814 al 1847. *Roma*, 1899, in-8. (Biblioteca storica del Risorgimento italiano, pubblicata da T. Casini e V. Fiorini.)

L. Blennerhasset. Madame de Staël et son temps, trad. Dietrich. *Paris*, 1890, 3 vol. in-8.

A. Boeri. Una contesa franco-italiana del secolo XVIII. *Palermo,* 1900, in-8.

— G. Leopardi e la lingua e la letteratura francese. *Palermo,* 1903, in-16.

F. Bonci. A. Cesari precursore degl' « irredentisti ». *Pesaro,* 1893, in-18.

G.-A. Borgese. Storia della critica romantica in Italia. *Napoli,* 1905, in-8 (Studi di letteratura, storia e filosofia, pubblicati da B. Croce).

G. Bourgin. La Satire politique à Rome au XIXe siècle (*Grande Revue,* 15 déc. 1904).

— Pour deux sonnets (*Mélanges d'archéologie et d'histoire,* publiés par l'École française de Rome, août-décembre 1908).

— Italie (Période du Risorgimento). Généralités (*Revue de synthèse historique,* décembre 1909).

F. Bouvier. Bonaparte en Italie. *Paris,* 1899, in-4.

E. Brambilla. Foscoliana. *Milano,* 1902, in-8.

G. Brandes. Die Hauptströmungen der Literatur des neunzehnten Jahrhunderts. Vorlesungen gehalten an der Kopenhagener Universität von G. Brandes. Uebersetzt und eingeleitet von Adolf Strodtmann. *Leipzig, s. d.,* 6 vol. in-16, t. I : Die Emigrantenliteratur.

E.-A. Brigidi. Giacobini e realisti, o il Viva Maria. Storia del 1799 in Toscana, con documenti inediti. *Siena,* 1882, in-8.

F. Brunetière. Le théâtre de la Révolution (*Dans* : Études critiques, deuxième série, 5e éd. *Paris,* 1897, in-16).

A. Bruno. I Francesi nell' antico dipartimento di Montenotte. Note politiche ed amministrative dal 1805 al 1814. *Savona,* 1897, in-8.

P. Brunot. La langue française : La Révolution et l'Empire (*Dans* Petit de Julleville, Histoire de la litt. française, t. VII, chap. XVI).

O. Bulle. Die italienische Einheitsidee in ihrer litterarischen Entwicklung, von Parini bis Manzoni. *Berlin,* 1893, in-8.

G. Burgada. Sulla poesia sepolcrale francese e italiana (*Fanfulla della Domenica,* n° 51, 1900).

G. Bustico. Il teatro patriottico di Milano, e il culto per V. Alfieri. *Milano,* 1904, in-8.

A. Butti. Una lettera di V. Cuoco al Vice-Re Eugenio (*Dans* Dai tempi antichi ai tempi moderni, Miscellanea nuziale Scherillo-Negri. *Milano,* 1904, in-4).

— La fondazione del Giornale italiano e i suoi primi redattori (1804-1806). (*Archivio storico lombardo,* série 4, vol. IV, anno XXXII, 1905)

— Spigolatura d'archivio intorno a Francesco Albergati (*Giornale storico lett. ital.,* semestre I, 1905).

— L'anglofobia nella letteratura della cisalpina e del regno italico (*Archivio storico lombardo,* serie IV, 31 dicembre 1909).

G. Calligaris. A Milano nel 1798 (*Archivio st. lomb.,* a. XXV, 1898).

C. Cantoni. G.-B. Vico. Studii critici e comparativi. *Torino*, 1867, in-8.

C. Cantù. Monti e l'età che fu sua. *Milano*, 1879, in-12.

G. Capasso. La giovinezza di Pietro Giordani. *Torino*, 1896, in-8.

— Il collegio dei nobili di Parma (*Archivio storico per le provincie parmensi*, seconda serie, vol. I).

N. Caraffa. Basilio Puoti e la sua scuola. *Girgenti*, 1906, in-16.

G. Carducci. Del Rinnovamento letterario in Italia (1874) (Opere, éd. Zanichelli, t. I. *Bologna*, 1889, in-16).

— Adolescenza e gioventù poetica di Ugo Foscolo (*Dans Conversazioni critiche, Roma*, 1884, in-16).

— Un giacobino in formazione (antecedenti). (*Nuova Antologia*, 1 genn. 1889).

— Storia del Giorno. *Bologna*, 1892, in-16.

— Un poeta giacobino in formazione (*Rivista d'Italia*, 15 genn. 1899).

L. Carnevali. L'Accademia, Virgilio, ed i Francesi. *Mantova*, 1885, in-8.

D. Carutti. Storia della corte di Savoja durante la Rivoluzione e l'impero francese. *Torino*, 1892, 2 vol. in-8.

T. Casini. Pesaro nella Repubblica cisalpina. Estratti dal diario di Domenico Benianimi (1797-1799). *Pesaro*, 1891, in-8.

— Il cittadino V. Monti (*Nuova Antologia*, giugno-luglio 1894).

G. de Castro. Milano e la Repubblica cisalpina giusta le poesie, le caricature, ed altre testimonianze dei tempi. Studio di Giovanni de Castro. *Milano*, 1879, in-16.

— I ricordi autobiografici inediti del Marchese Benigno Bossi (*Archivio storico lombardo*, a. XVII, 1890).

— Milano e le cospirazioni lombarde (1814-1820). *Milano*, 1892, in-8.

C. Cattaneo. Ugo Foscolo e l'Italia (*Politecnico, Milano*, ott.-nov. 1860).

F. Cavalli. La Scienza politica in Italia. *Venezia*, 1865-1881, 4 vol. in-4.

G. Ceci. I reali educandati femminili di Napoli. Seconda ed. riveduta. *Napoli*, 1900, in-8.

Ch. Cestre. La Révolution française et les poètes anglais, 1789-1809. *Dijon*, 1905, in-8.

G. Chiarini. Vita di G. Leopardi, narrata da G. Chiarini. *Firenze*, 1905, in-8.

— Ugo Foscolo (1778-1827). Conferenza (*Dans* La Vita italiana durante la Rivoluzione francese e l'impero. *Milano*, 1897, in-8).

V. Cian. Per la storia del sentimento e della poesia sepolcrale in Italia ed in Francia prima dei Sepolcri del Foscolo (*Giornale stor. lett. ital.*, t. XX, 1892).

— Ugo Foscolo erudito (*Giorn. stor. lett. ital.*, t. XLIX, 1907).

— Ugo Foscolo all' Università di Pavia (*Bollettino della Società pavese di storia patria*, 1909, IX, 3).

F. Cicchitti Suriani. I Primordii del Kantismo in Italia. Parte prima : l'anti-Kantismo. *Roma*, 1892, in-8.

G. Cimbali. Nicola Spedalieri, pubblicista del secolo xviii. *Città di Castello,* 1888, 2 vol. in-8.

J. Claretie. Napoléon Ier et la Comédie française en Italie (*Revue bleue,* 28 mars 1896).

A. Clavarino. Annali della Repubblica ligure dall' anno 1797 a tutto l'anno 1805. *Genova,* 1852-53, 5 vol. in-16.

G. Cogordan. Joseph de Maistre. *Paris,* 1894, in-16.

P. Colletta. Storia del reame di Napoli dal 1734 al 1825, con Introduzione e commenti di C. Manfroni. *Milano,* 1905, 2 vol. in-8.

T. Concari. Il Settecento. *Milano,* 1900, grand in-8 (Storia letteraria d'Italia scritta da una società di professori).

L. Conforti. Napoli dal 1780 al 1796, con documenti inediti, per Luigi Conforti. *Napoli,* 1887, in-16.

— Napoli dalla pace di Parigi alla guerra del 1798, con documenti inediti. *Napoli,* 1889, in-16.

— Napoli nel 1799. La repubblica napoletana e l'anarchia regia. Narrazione, memorie, documenti inediti. *Avellino,* 1890, in-8.

P.-F. Covoni. Cronachette storiche fiorentine sugli ultimi due anni del secolo decorso, sec. ediz. *Firenze,* 1894, in-8.

B. Croce. I teatri di Napoli, sec. xv-xviii. *Napoli,* 1891, in-4.

— La Rivoluzione napoletana del 1799, illustrata con ritratti, vedute, autografi, ed altri documenti figurativi e grafici del tempo. Albo pubblicato nella ricorrenza del primo centenario della repubblica napoletana, a cura di B. Croce, G. Ceci, M. d'Ayala, S. di Giacomo. *Napoli,* 1899, in-4.

— Studi storici sulla Rivoluzione napoletana del 1799, seconda ed. *Roma,* 1897, in-8.

— Canti politici del popolo napoletano. *Napoli,* 1902, in-8.

— Relazioni dei patriotti napoletani col Direttorio e col consolato, e l'idea dell' unità italiana (*Arch. st. per le provincie napoletane,* anno XXVII, 1902, p. 94-168, e 235-271).

— Bibliografia vichiana, saggio presentato all' Accademia Pontaniana, tornate del 1, 7 e 15 novembre 1903. *Napoli,* 1904, in-4.

— Le definizioni del romanticismo (*La Critica,* anno IV, fasc. III, 1906).

F. Cusani. Storia di Milano, dall' origine ai nostri giorni. *Milano,* 1861, 8 vol. in-8.

G.-M. Cushing. Pierre Le Tourneur. *New-York,* 1908, in-8.

L. Damade. Histoire chantée de la première république, 1789 à 1799. *Paris,* 1892, in-12.

Ch. Dejob. De l'établissement connu sous le nom de Lycée, d'Athénée, et de quelques établissements analogues. *Paris,* 1899, in-8. (Extrait de la *Revue ternationale de l'enseignement,* 15 juillet 1889.)

CH. DEJOB. Madame de Staël et l'Italie, avec une bibliographie de l'influence française en Italie de 1796 à 1814. *Paris*, 1890, in-18.

— Supplément à un essai de bibliographie pour servir à l'histoire de l'influence française en Italie, de 1796 à 1814 (Nozze Cassin-d'Ancona, *Toulouse*, 1893, in-12).

— L'Instruction publique en France et en Italie au XIXe siècle. *Paris*, 1894, in-8.

E. DEL CERRO. Roma che ride. Settant' anni di satira (1801-1870). *Torino-Roma*, 1904, in-8.

G. DEL PINTO. Rappresentazioni alfieriane in Roma (*Nuova Antol.*, 1 gennaio 1909).

P. DELALAIN. L'imprimerie et la librairie à Paris de 1789 à 1813. *Paris*, 1890, in-8.

I. DELLA GIOVANNA. Pietro Giordani e la sua dittatura letteraria. *Milano*, 1882, in-16.

E. DENIS. L'Allemagne, 1789-1810. *Paris*, 1896, in-8.

E. DESPOIS. Le vandalisme révolutionnaire, deux. édition, *Paris*, 1885, in-16.

C. DIONISOTTI. Vita di Carlo Botta. *Torino*, 1867, in-8.

A. DUFOURCQ. Le régime jacobin en Italie. Etude sur la République romaine. *Paris*, 1900, in-8.

L. FABRIS. Di un copione della Ricciarda di Ugo Foscolo, con note e correzioni autografe (*Giornale stor. lett. ital.*, t. XXXVI, 1900).

L. FALCHI. I Puristi del secolo XIX. *Roma*, 1899, in-12.

A. FARINELLI. [*Compte rendu de*] Fr. Flamini, Aurelio Bertòla e i suoi studi intorno alla letteratura tedesca (*Giornale stor. lett. ital.*, t. XXVIII, p. 208 et sv.).

— Dante e la Francia, dall' età media al secolo di Voltaire. *Milano*, 1908, 2 vol. in-12.

C. FASOLA. Goethes Werke in italienischer Uebersetzung (*Goethe Jahrbüch*, herausgegeben von Ludwig Geiger. Band XVI, 1895, p. 220-241).

F. FEDERICI. Degli scrittori greci e delle italiane versioni delle loro opere. *Padova*, 1828, in-8.

— Degli scrittori latini, e delle italiane versioni delle loro opere. *Padova*, 1840, in-8.

L. FERRARI. Del Caffè, periodico milanese del secolo XVIII. *Pisa*, 1899, in-8.

DE FILIPPI. I giornali italiani a Parigi dal 1803 in poi (*La Perseveranza*, Milano, 4 aprile 1883).

V. FIORINI. Catalogo illustrativo dei libri, documenti ed oggetti esposti dalle provincie dell' Emilia e delle Romagne nel tempio del Risorgimento italiano (Esposizione regionale in Bologna, 1888) compilato da Raffaele Belluzzi e Vittorio Fiorini. Libri e documenti descritti a cura di V. Fiorini, volume II, parte Ia. *Bologna*, 1897, in-4.

V. FIORINI. Lettera dell' Albamonti, 1796 (*Riv. st. Risorgimento ital.*, t. II, 1897, p. 575).

— Periodo napoleonico, dal 1799 al 1814 (Storia politica d'Italia scritta da una società di Professori, volume 8. En cours de publication).

FR. FLAMINI. Aurelio Bertòla e i suoi studi intorno alla letteratura tedesca. *Pisa*, 1895, in-8.

L. FONTANA. Francesco Soave. *Pavia*, 1907, in-16.

V. FONTANA. Luigi Lamberti. Vita. Scritti. Amici. *Reggio nell' Emilia*, 1893 in-16.

G. FORTUNATO. Il 1799 in Basilicata (*Archivio storico per le provincie napoletane*, a. 24, fasc. II, 1899).

A. FRANCHETTI. Storia d'Italia dal 1789 al 1799. *Milano, s. d.*, in-8 (Storia politica d'Italia scritta da una società di professori).

G. FUMAGALLI. Bibliografia storica del giornalismo italiano (Estratto dalla *Rivista delle Biblioteche*). *Firenze*, 1894, in-8.

L. FUSANI. Gian Francesco Galeani Napione di Cocconato-Passerano. Vita e opere. *Torino*, 1907, in-16.

G. GALLAVRESI. Nota biografica intorno a V. Monti. *Torino*, 1907, pièce in-8 (Estratto dal *Giorn. stor. lett. ital.*).

— Fonti sconosciute o poco note per la biografia di Al. Manzoni. *Milano*, 1908, pièce in-8 (Estratto dall' *Archivio storico lombardo*, anno XXXV, fasc. 18).

GALLAVRESI E LURANI. L'invasione francese in Milano (1796). Da memorie inedite di don Francesco Nava (*Arch. st. lombardo*, a. XXIX, 1902, p. 89 e 348).

J.-B. GALLEY. Claude Fauriel, membre de l'Institut, 1772-1843. *Saint-Étienne*, 1909, in-8.

R. GASCHET. L'affaire de la tache d'encre sur le manuscrit de Longus à la Bibliothèque laurentienne, d'après des documents inédits (*Bulletin italien*, t. VI, 1906).

P. GAUTIER. Madame de Staël et Napoléon. *Paris*, 1903, in-8.

J. GENDRY. Pie VI. Sa vie. Son pontificat (1717-1799), d'après les Archives vaticanes et de nombreux documents inédits. *Paris*, 1907. 2 vol. in-8.

G. GENTILE. Dal Genovesi al Galuppi, ricerche storiche. *Napoli*, 1903, in-8.

— Il figlio di G. B. Vico e gl' inizii dell' insegnamento di letteratura italiana nella reale Università di Napoli. *Napoli*, 1905, in-8.

— [*Compte rendu de*] J. Luchaire. Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830 (*La Critica*, anno V, fasc. 1, 20 Gennaio 1907).

— V. Cuoco Pedagogista (*Rivista Pedagogica*, nov.-déc. 1908).

P. GHIO. Carlo Porta, poète populaire milanais. *Paris*, 1903, broch. in-8.

S. DI GIACOMO. Cronaca del teatro di San Carlino. Contributo alla storia della scena dialettale napoletana. 1738-1884. Relazione al Ministero d'I. P. d'Italia. *Napoli*, 1891, in-8.

S. Gini. Vita e studio critico delle opere d'I. Pindemonte. *Como*, 1899, in-8.

P. et V. Glachant. Lettres à Fauriel, conservées à la bibliothèque de l'Institut. (Extrait d'une étude générale sur les correspondants de Fauriel). *Paris*, 1902, in-8.

— B. Constant sous l'œil du guet. *Paris*, 1906, in-8.

A. Graf. Rileggendo le Ultime lettere (*Dans* : Foscolo, Manzoni, Leopardi. *Torino*, 1898, in-16).

— Il romanticismo di Manzoni (*Ibid.*).

— Giudizi d'Italiani del secolo xviii su Parigi, Londra e le donne inglesi (*Nuova Antologia*, 16 maggio 1909).

C.-L. Grandi. La repubblica d'Asti nel 1797. Relazione de' fatti, seguita da un sommario della storia generale della città. *Asti*, 1851, in-16.

F. Guardione. Di un tentativo politico nel 1795 in Palermo, e di Francesco Paolo de Blasi (*Rivista storica del Risorgimento italiano*, vol. I, 1895, p. 757 ; vol. III, 1898-1900, p. 458 e 660).

A. De Gubernatis. Il Manzoni ed il Fauriel studiati nel loro carteggio inedito. Sec. Ed.: *Roma*, 1880, in-8.

G. Guidetti. La questione linguistica, e l'amicizia del Padre Antonio Cesari con V. Monti, F. Villardi ed Al. Manzoni. *Reggio nell' Emilia*, 1901, in-12.

— A. Cesari giudicato e onorato dagl' Italiani, e sue relazioni coi contemporanei, con documenti inediti. *Reggio nell' Emilia*, 1903, in 12.

A. Guillois. Le salon de Madame Helvétius. *Paris*, 1894, in-16.

— La marquise de Cordorcet. Sa famille, son salon, ses amis. *Paris*, 1897, in-8.

V. Hallays-Dalbot. Histoire de la censure théâtrale en France. *Paris*, 1862, in-12.

P. Hazard. Les milieux littéraires en Italie, de 1796 à 1799 (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, tome XXXV. *Rome*, 1905, broch. in-8).

— Tendances romantiques dans la littérature de la Révolution (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1907, p. 555).

— Les premiers contacts des littératures du Nord avec l'esprit latin en Italie (*Studien zur Vergleichenden Literaturgeschichte*, herausgegeben von Dr. Max Koch, Neunter Band, Heft 3, 1909).

— L'âme italienne de la Révolution française au Risorgimento (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1910).

L. Henry-Lecomte. Napoléon et l'Empire racontés par le théâtre (1797-1899). *Paris*, 1900, in-8.

G. Horloch. L'opera letteraria di Salomone Gessner, e la sua fortuna in Italia. *Castiglion Fiorentino*, 1906, in-8.

M. Kerbaker. Shakespeare e Goethe nei versi di V. Monti. *Firenze*, 1897, in-8 (Biblioteca critica della letteratura italiana, diretta da F. Torraca).

J. Kont. Étude sur l'influence de la littérature française en Hongrie. *Paris*, 1902, in-8.

P. Lanzky. Die deutsche Literatur in Italien in den beiden letzten Iahrzenhnten (*Magazin für die Literatur des I. u. Auslands*, 1880, I. p. 697, II. p. 713).

V. Lee. Il settecento in Italia (trad. italiana). *Milano*, 1882, 2 vol. in-16.

F. Lemmi. Le origini del risorgimento italiano (1789-1815). *Milano*, 1906, in-16.

[Mme Lenormant]. Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Madame Récamier. Seconde Ed. *Paris*, 1860, 2 vol. in-8.

— Coppet et Weimar. *Paris*, 1862, in-8.

A. Lepreri. Studio biografico e critico su Al. Verri e le Notti romane. *Camerino*, 1900, in-8.

A. Lieby. Etude sur le théâtre de M. J. Chénier. *Paris*, 1902, in-8.

J. Luchaire. Essai sur l'Évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830. *Paris*, 1906, in-8.

A. Lumbroso. La lettera a Luigi XVI di Vittorio Alfieri. 1898 (*Dans* Attraverso la Rivoluzione francese e il primo Impero. II. *Milano-Torino-Roma*, 1907, in-16).

— Gli scritti antinapoleonici di V. Barzoni, lonatese. 1895 (*Ibid.*, IX).

— Miscellanea Napoleonica. Première Série, 1895. Deuxième Série, 1896. Troisième et quatrième, 1898. Cinquième, 1898. Sixième, 1899. *Rome*, in-16.

A. Lumini. La reazione in Toscana nel 1799. Documenti storici. *Cosenza*, 1891, in-16.

A. Luzio. Lettere inedite di G. Renier-Michiel all' abate S. Bettinelli. *Ancona*, 1884, br. in-8.

— Francesi e Giacobini a Mantova dal 1797 al 1799. *Mantova*, 1890, in-12.

— La Biblioteca italiana e il governo austriaco. Documenti (*Rivista storica del Risorgimento italiano*, anno I, 1895-96, p. 650 et sv.).

— G. Acerbi e la Biblioteca italiana (*Nuova Antologia*, 1896, t. IV, p. 577; t. VI, p. 313).

— Un articolo cestinato di G. Leopardi (Miscellanea nuziale Rossi-Teiss, *Trento*, 1897, in-4).

L. Luzzato. Pro e contro Firenze. Saggio storico sulla polemica della lingua. *Verona-Padova*, 1893, in-8.

L. Madelin. La Rome de Napoléon. La domination française à Rome de 1809 à 1814. *Paris*, 1906, in-8.

V. Malamani. Isabella Teotochi-Albrizzi. I suoi amici. Il suo tempo. *Torino,* 1882, in-8.

— I Francesi a Venezia et la Satira. *Venezia,* 1887, in-8.

— Il Principe dei satirici Veneziani (Pietro Buratti). *Venezia,* 1887, in-16.

— Memorie del conte Leopoldo Cicognara, tratte dai documenti originali. *Venezia,* 1888, 2 vol. in-8.

— Giustina Renier-Michiel. I suoi amici, il suo tempo (*Archivio veneto, Nuova Serie,* t. XXXVIII, p. 1-95 et 279-367, 1889).

G. Manacorda. I rifugiati italiani in Francia negli anni 1799-1800, sulla scorta del diario di V. Lancetti, e di documenti inediti dagli archivi d'Italia e di Francia (*Memorie della R. acc. delle scienze di Torino,* serie II, t. LVII). *Torino,* 1907, in-8.

A. Marasca. Le Origini del romanticismo italiano. *Roma,* 1909, in-8.

G.-B. Marchesi. Romanzi e romanzieri italiani del Settecento. Studi e ricerche. *Bergamo,* 1903, in-12.

P. Marmottan. Elisa Bonaparte. *Paris,* 1898, in-8.

G. Martinazzi. Accademia de' Filodrammatici (già teatro patriottico). Cenni storici del socio ed attore accademico G. Martinazzi. *Milano,* 1879, in-16.

G.-A. Martinetti. Delle guerre letterarie contro Ugo Foscolo. *Roma,* 1880, in-8.

E. Masi. La vita i tempi gli amici di F. Albergati, commediografo del secolo xviii. *Bologna,* 1878, in-8.

— Il teatro giacobino in Italia. (*Dans* : Parrucche e Sanculotti nel secolo xviii. *Milano,* 1886, in-8).

— Sulla storia del teatro italiano nel secolo xviii. *Firenze,* 1891, in-12.

— Nicola Spedalieri (*Dans* : Nuovi studi e ritratti. *Bologna,* 1894, 2 vol. in-8).

F Masson. Les diplomates de la Révolution; Hugou de Bassville à Rome; Bernadotte à Vienne. *Paris,* 1882, in-8.

— Le cardinal de Bernis depuis son ministère, 1758-1794. *Paris,* 1884, in-8.

G. Mazzoni. Il saggio sulla filosofia delle lingue di M. Cesarotti. *Firenze,* 1880, in-8 (*Réimprimé dans* Tra Libri e Carte, *Roma,* 1887, in-12).

— Un commilitone di U. Foscolo, Giuseppe Giulio Ceroni. Studio (*Estratto dagli Atti del R. Istituto veneto di scienze, lettere ed arti.* T. IV, serie VII, 1892-93).

— Un' altro commilitone di U. Foscolo, Antonio Gasparinetti (*Ibid.*, t. V, s. VII, 1893-94).

— Le origini del romanticismo (*Nuova Antologia,* 1 ott. 1893).

— A Milano cent' anni fa (*Ibid.,* 16 Giugno 1898).

— L'Ottocento (En cours de publication ; la bibliographie n'a pas encore paru).

A. Medin. La Storia della Repubblica di Venezia nella poesia. *Milano,* 1904, in-16.

M. Menghini. La censura teatrale al tempo del Regno italico (*Revue Napoléonienne,* anno II, vol. I. Déc. 1902-mars 1903).

A. Messeri. La Rivoluzione francese e V. Alfieri. *Pistoia,* 1893, in-16.

G. Mestica. La politica nell' opera letteraria di V. Alfieri (*Nuova Antologia,* 1 Luglio 1897).

A. Michieli. Ugo Foscolo contro Alfieri (*Rivista d'Italia,* décembre 1902).

— Ugo Foscolo a Venezia (*Nuovo Archivio Veneto, nuova serie,* t. V, p. 367-394 ; t. VI, p. 181-245, 1903 ; t. VII, p. 32-65, 1904).

U. Micocci. La fortuna di Dante nel secolo xix. *Firenze,* 1891, in-8.

A. Momigliano. L'opera di Carlo Porta, studio compiuto sui versi editi ed inediti. *Città di Castello,* 1909, in-8.

F. Momigliano. Un pubblicista, economista, e filosofo del periodo napoleonico (*Rivista di Filosofia e scienze affini, Bologna,* Febb. 1903 e seg.).

P. F. Mondello. Un nuovo Misogallo. *Napoli,* 1894, in-8.

L. Montagna. Il dominio francese in Parma. 1796-1815. *Piacenza,* 1906, in-8.

B. Montanari. Della vita e delle opere d'Ippolito Pindemonte, libri sei, compilati da Benassu Montanari. *Venezia,* 1834, in-8.

E. Montanari. Arte e letteratura nella prima metà del secolo xix. Studii di Eugenia Montanari. I. Pietro Giordani. *Firenze,* 1903, in-8.

G. Morici. I. Pindemonte durante le vicende politiche del suo tempo (*Scuola Romana,* a. 1885).

— I. Pindemonte nella sua poesia (*Ibid.,* a. 1887).

E. Motta. La Marseillaise (*Giornale di erudizione,* t. I, 1889-90, p. 85).

E. Müntz. Les annexions de collections d'art ou de bibliothèques, et leur rôle dans les relations internationales, principalement pendant la Révolution française (*Revue d'histoire diplomatique,* 1894, p. 481-497 ; 1895, p. 375-393 ; 1896, p. 481-508).

G. Muoni. Ludovico di Brème e le prime polemiche intorno a Madama di Staël ed al romanticismo in Italia, 1816. *Milano,* 1902, in-8.

— La fama del Byron e il byronismo in Italia. *Milano,* 1903, in-8.

— Note per una poetica storica del romanticismo. *Milano,* 1906, in-16.

— Poesia notturna preromantica. La mente e la fama di Gerolamo Cardano. Appunti. *Milano,* 1908, in-12.

F. Nani Mocenigo. Del Dominio napoleonico a Venezia (Note ed appunti). *Venezia,* 1896, in-16.

G. Nascimbeni. Un poeta in collegio [Ipp. Pindemonte]. *Modena,* 1901, in-8.

A. Neri. Un giornalista della Rivoluzione genovese (1797) (*Illustrazione italiana,* a. 1887, vol. XIV).

I. Nievo. Le confessioni di un ottuagenario. *Milano,* 1900, 3 vol. in-12 (Première édition : 1867).

F. Novati. L'influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del Medio Evo. Seconda ed., corretta ed ampliata. *Milano,* 1899, in-16.

K. O'Meara. Un salon à Paris. Mme Mohl et ses intimes. *Paris,* 1886, in-12.

Osservazioni sullo stato dei diversi Regni, Principati, Provincie democratizzate nel secolo xviii, con lo Stato di tutti i pezzi di Belle-Arti trasportati a Parigi. *Lausanne,*1899, in-16.

A. Ottolini. La varia fortuna di G. Fantoni (*Rivista d'Italia,* ottobre 1907).

G. Ottone. V. Cuoco e il risveglio della coscienza nazionale. *Vigerano,* 1903, in-8.

— La tesi vichiana di un antico primato italiano nel Platone di Vincenzo Cuoco. Contribuzione alla storia del risveglio nazionale nel periodo napoleonico. *Fossano,* 1905, in-8.

F. d'Ovidio. Le correzioni ai Promessi sposi, e la questione della lingua. Quarta Ed., *Napoli,* 1895, in-16.

Ozanam. M. Fauriel et son enseignement (*Dans les* Mélanges, t. II. *Paris,* 1855, in-8).

A. Paglicci-Brozzi. Sul teatro giacobino ed anti-giacobino in Italia. *Milano,* 1887, in-8.

D. Papa. Il Giornalismo. *Verona,* 1880, in-16.

P. Papa. Su i commenti e le versioni latine dei Sepolcri di U. Foscolo. Note. *Napoli,* 1881, in-16.

— Quattro sonetti politici di M. Cesarotti (*Archivio storico italiano,* quinta serie, tomo XXXIII, anno 1904).

U. Papa. V. Barzoni e i tempi napoleonici in Italia (*Nuova Antologia,* 1879, t. III, p. 590-623).

G. Parini. Le Odi dell' abate G. Parini, riscontrate su manoscritti e stampe con prefazione e note di F. Salveraglio. *Bologna,* 1882, in-16.

P. Pavesio. Lettere inedite di Carlo Botta, pubblicate ed illustrate con copiose note e notizia biografica e bibliografica, da Pavesio Paolo. *Faenza,* 1875, in-18.

M. Pellet. Variétés révolutionnaires. *Paris,* 1885-90, 3 vol. in-18.

L. Pepe. Ignazio Ciaja, martire del 1799, e le sue poesie. *Trani,* 1899, in-8.

S. Peri. Ippolito Pindemonte. Studi e ricerche, coll' aggiunta della tragedia inedita Ifigenia in Tauri. Seconda ed., *Rocca San Casciano,* 1905, in-16.

H. Perl. Napoléon I in Venetien, nach authentischen Daten. *Leipzig,* 1901, in-8.

D. Perrero. Le prime pazzie del prof. G. A. Ranza in Vercelli (*Il Filotecnico, Torino,* a. I, 1886).

Fr. Picavet. Les Idéologues. *Paris,* 1891, in-8.

L. Piccioni. Il Giornalismo letterario in Italia. Vol. I : Primo Periodo : Giornalismo Accademico. *Torino,* 1894, in-8.

A. Piffault. Volney et l'enseignement de l'histoire à l'école primaire (*Revue Pédagogique*, 15 décembre 1909).

P. Pisani. La Dalmatie de 1797 à 1815. Episode des conquêtes napoléoniennes. *Paris,* 1893, in-8.

A. Pittavino. Pinerolo durante la Rivoluzione e l'impero francese. *Pinerolo,* 1898, in-8.

M.-T. Porta. Mme de Staël e l'Italia. *Firenze,* 1909, in-16.

A. Portioli. I progetti francesi a Pietole (XIX. Centenario. Mantova a Virgilio. *Mantova,* 1882, in-4).

E. Regis. Studio intorno alla vita di C. Botta, tracciata con la guida di lettere in gran parte inedite (*Memorie della R. Accademia di Torino,* vol. 53, 1903).

R. Renier. Svaghi critici. — *Bari,* 1910, in-16.

C. Ricci. I teatri di Bologna nei secoli 17 e 18. *Bologna,* 1888, in-8.

— Napoleone I a Genova (*Rivista Ligure,* Luglio-Agosto 1905 ; et *Revue Napoléonienne,* 5e Année, 1905-1906).

G. Roberti. Il cittadino Ranza, ricerche documentate. *Torino,* 1890, in-8.

— Lettere inedite di C. Botta, U. Foscolo e V. Cuoco (*Giornale stor. lett. ital.,* T. XXIII, Semestre I, 1894).

— Per la storia dell' emigrazione cisalpina in Francia durante il periodo austro-russo, 1799-1800 (*Riv. st. Risorgimento ital.,* T. III, 1898, p. 583).

— Un' anno della vita di C. Botta (Giugno 1799-Giugno 1800). *Nuova Antologia,* 16 Febb. 1900.

— I moti di Revello e dell' alta valle del Po in Luglio 1797. *Saluzzo,* 1901, broch. in-8.

— Gallia Subalpina. Note bibliografiche sulla polemica per l'unione del Piemonte alla Francia. Gennaio-Marzo 1799 (*Riv. st. del Risorgimento ital.,* a. III, 1898, fasc. VI).

— L'assedio di Cuneo del 1799, e Cuneo Capoluogo del dipartimento della Stura. *Torino, s. d.,* in-8.

E. Rodocanacchi. Elisa Napoléon en Italie. *Paris,* 1900, in-12.

R. Rolland. Le théâtre du peuple. *Paris,* 1903, in-18 (Edition des Cahiers de la Quinzaine).

M. Romano. Ricerche su V. Cuoco politico, storiografo, romanziere, giornalista. *Isernia,* 1904, in-8.

Una pagina inedita di V. Cuoco su G.-B. Vico (*Dans les* Scritti di Storia, di Filologia e d'arte. Nozze Fedele-De Fabritiis. *Napoli,* 1908, in-4).

G. Romano-Catania. Luigi Angeloni e Federico Confalonieri (*Il Pensiero italiano,* vol. XXIII, 1898).

— Filippo Buonarotti. 2a Edizione. *Milano-Palermo-Napoli,* 1902, in-16.

A. Rondani. Jacopo Sanvitale e le sue Poesie (*Dans les* Saggi di critiche letterarie, *Firenze,* 1881, in-16).

M. Rossi. Nuova luce risultante dai veri fatti avvenuti in Napoli pochi anni prima del 1799. Monografia ricavata da documenti finora sconosciuti, relativi alla gran causa dei rei di Stato del 1794. *Firenze*, 1890, in-8.

N. Ruggieri. Vincenzo Cuoco, studio storico-critico, con un' Appendice di documenti inediti. — *Rocca San Casciano*, 1903, in-16.

A. Santalena. 1796-1813. Vita trevigiana dall' invasione francese alla seconda dominazione austriaca. *Treviso*, 1889, in-8.

Ch. Saunier. Les conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire. *Paris*, 1902, in-8.

M. Scherillo. L'Arminio di Pindemonte e la poesia bardita (*Nuova Antologia*, 16 aprile 1892).

— Ammiratori ed imitatori dello Shakespeare prima del Manzoni (*Ibid.*, 16 nov. 1892).

— Ossian (Conferenza). *Milano*, 1895, in-8.

— Gli anni di noviziato poetico del Manzoni (Manzoni, Opere, vol. I°, *Milano*, 1908, in-8).

— Il decennio dell' operosità poetica del Manzoni (Manz., op., vol. III°. *Milano*, 1907, in-8).

G. Schiavello. La fama dello Shakespeare nel secolo xviii. *Camerino*, 1904, in-8.

M. Schiff. Editions et traductions italiennes des œuvres de Jean-Jacques Rousseau. *Paris*, 1908, in-8 (Extrait de la *Revue des Bibliothèques*).

C. Schmidt. Le Grand-Duché de Berg (1806-1813). Etude sur la domination française en Allemagne sous Napoléon Ier. *Paris*, 1905, in-8.

G. Scotti. La vita e le opere di A. Bertòla, con documenti inediti in Appendice. *Milano*, 1896, in-8.

A. Serena. Appunti letterari. *Roma*, 1903, in-16.

G. Servieres. L'Allemagne française sous Napoléon Ier. *Paris*, 1904, in-8.

G. Sforza. Contributo alla storia del giornalismo italiano. I Giornali lucchesi (1756-1850) (*Rivista st. Risorgimento ital.*, T. I, 1895, p. 450).

— Una immaginaria invasione de' giacobini in Massa di Lunigiana, nel gennajo del 1796. *Lucca*, 1904, broch. in-4.

— Contributo alla vita di G. Fantoni (Labindo). *Genova*, 1907, in-8.

— L'indennità ai Giacobini piemontesi perseguitati e danneggiati (1800-1802). *Torino*, 1909, in-8 (Biblioteca di storia italiana recente, vol. II).

D. Silvagni. La Corte e la Società romana nei secoli xviii e xix. *Firenze*, 1881-83, 3 vol. in-16.

A. Sorel. L'Europe et la Révolution française. *Paris*, 1885-1904, 8 vol. in-8.

G. Surra. Vita di C. Denina. *Napoli*, 1902, in-8 (*Dans les* Studi di letteratura italiana, pubblicati da una società di studiosi, e diretti da E. Pércopo e N. Zingarelli, Vol. IV).

J. Texte. L'hégémonie littéraire de la France (*Dans les* Etudes de littérature européenne. *Paris,* 1898, in-12).

T. Thiemann. Deutsche Kultur und Litteratur des xviii^{en} Jahrhunderts im Lichte der Zeitgenössischen italienischen Kritik. *Oppeln,* 1886, in-16.

Thomas. Le poète Edouard Young. *Paris,* 1901, in-4.

J. Tiersot. Les fêtes et les chants de la Révolution française. *Paris,* 1908, in-12.

C. Tivaroni. L'Italia durante il dominio francese. *Torino,* 1889, 2 vol. in-16.

F. Torraca. I sepolcri d'I. Pindemonte (*Dans* Discussioni e ricerche letterarie. *Livorno,* 1888, in-8).

G. Trabalza. Storia della grammatica italiana. *Milano,* 1908, in-8.

G. Trenta. Delle benemerenze di V. Monti verso gli studj danteschi e verso la letteratura moderna. Studio comparativo della Bassvilliana colla Divina Commedia. *Pisa,* 1891, in-16.

U. Tria. V. Cuoco. A proposito di due sue lettere inedite (*Rassegna critica della Lett. italiana,* Vol. VI, 1901).

A.-Fr. Trucco. Gallia contra omnes. Appunti storici e militari sugli avvenimenti d'Italia. *Milano,* 1904, in-8.

A. Ugoletti. Studi sui Sepolcri di Ugo Foscolo. *Bologna,* 1888, in-8.

P.-C. Ulloa. Pensées et Souvenirs sur la littérature contemporaine du royaume de Naples. *Genève,* 1858, 2 vol. in-8.

L. Valdrighi. La Marseillaise (*Giornale di erudizione,* t. II, 1890, p. 178).

A. Vannucci. Ricordi delle opere e della vita di G. B. Niccolini. *Firenze,* 1866, 2 vol. in-16.

A. Venturi. Antonio Canova (1757-1822) e l'arte de' suo tempi (*Dans la* Vita italiana durante la Rivoluzione francese e l'Impero. *Milano,* 1906, in-8).

L. Vicchi. V. Monti. Le Lettere e la politica in Italia dal 1750 al 1830 (Anni 1778-99). Faenza, 1879-1887, 4 vol. in-8.

— Les Français à Rome pendant la Convention (1792-1795). Avec huit planches d'illustration et 158 pièces justificatives. *Rome, Paris, Londres,* 1892, in-folio.

F. Viglione. Sul teatro di Ugo Foscolo. Studio. *Pisa,* 1905, in-8 (Annali d. R. scuola normale superiore di Pisa. Filosofia e Filologia. Vol. XVIII).

A. Viriglio. Vecchia Torino. *Torino,* 1893, in-8.

— Torino napoleonica. Gaudi ed allegrezze ufficiali. *Torino,* 1907, in-16.

Vita (La) italiana durante la Rivoluzione francese e l'Impero. *Milano,* 1897-1906, 3 vol. in-8.

V. Waille. Le romantisme de Manzoni. *Alger,* 1890, in-8.

O. Weddigen. Geschichte der Einwirkungen der deutschen Literatur auf die Literaturen der übrigen europaïschen Kùltùrvölker der Neuzeit *Leipzig,* 1882, in-16.

K. Weitnauer. Ossian in der italienischen Literatur bis etwa 1832, vorwiegend bei Monti (*Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte, Neue Folge,* Band XVI, 1906, Heft 4/5, p. 251-322).

H. Welschinger. Le théâtre de la Révolution. *Paris,* 1881, in-12.

— La censure sous le premier Empire. *Paris,* 1882, in-8.

K. Werner. Kant in Italien. *Wien,* 1881, in-4.

Wieland. Aristippo, recato dal tedesco in italiano da M. Arcontini. *Padova,* 1809, 4 vol. in 8.

G. de Winckels. Vita di Ugo Foscolo. *Verona,* 1885-1898, 3 vol. in-12.

Young. La Vendetta, tragedia di Young, trasportata in versi sciolti dall' abate L. Richeri, fra gli arcadi Ermidonte Melateo. *Torino,* 1790, in 8.

— Le Notti d'Odoardo Young, coll' aggiunta di altre sue operette, libera traduzione di Lodovico Antonio Loschi, con varie annotazioni. *Roma,* 1808, 3 vol. in-12.

G. Zacchetti. La fama di Dante nel secolo xviii. *Roma,* 1900, in-8.

G. Zanella. Paralleli letterari. Studi. *Verona,* 1884, in-16.

G.-B. Zannoni. Storia dell' Accademia della Crusca. *Firenze,* 1848, in-8.

A. Zanolini. A. Aldini ed i suoi tempi. *Firenze,* 1864-67, 2 vol. in-8.

Zobi. Storia civile della Toscana, dal 1737 al 1848. *Firenze,* 1851, 5 vol. in-8.

B. Zumbini. Sulle poesie di V. Monti, studi di B. Zumbini. 3a Ed. *Firenze,* 1894, in-16.

— Studi sul Leopardi. *Firenze,* 1902-1904, 2 vol. in-16.

— Studi di letteratura italiana. Seconda Edizione riveduta dall' autore. *Firenze,* 1906, in-8.

G. Zurlo. Rapporto sullo stato del Regno di Napoli dopo l'avvenimento al trono di S. M. il Re Gioacchino Napoleone per tutto l'anno 1809. *Napoli,* 1811, in-4.

— Rapporto sullo stato del Regno di Napoli per gli anni 1810 e 1811, presentato al Re nel suo consiglio di Stato dal Ministro dell' interno. *Napoli,* 1812, in-4.

INDEX

DES PRINCIPAUX NOMS ET FAITS

A

C

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

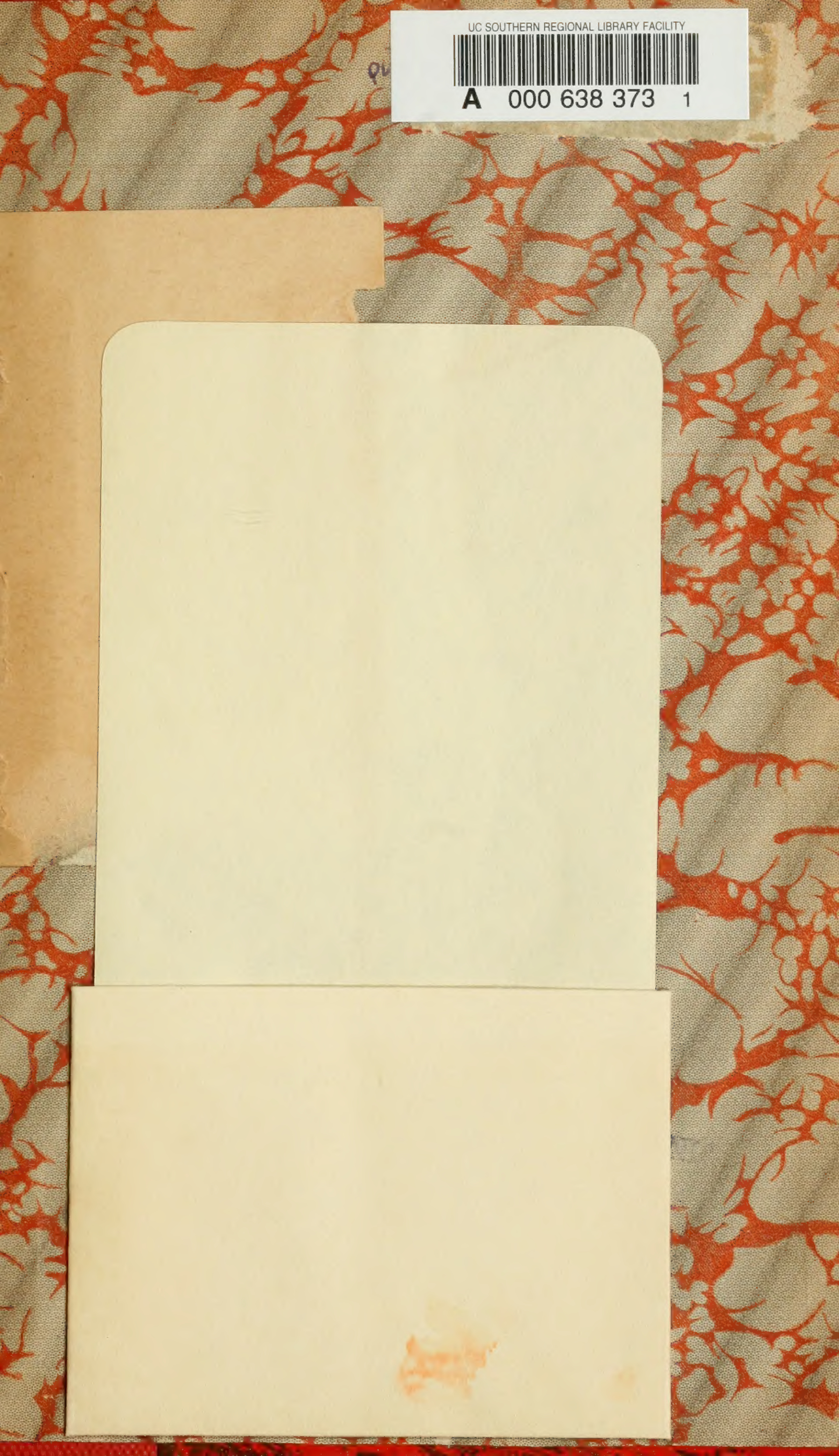
W

Y

Z

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 638 373 1

